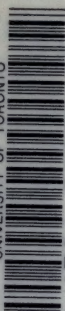


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01449335 7



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

DICIONNAIRE HISTORIQUE.

PAR F. X. DE VILLER.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS, 1820.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.



PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS, 1820.

PARIS.

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS, 1820.

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS, 1820.

PARIS, CHEZ LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS, 1820.

BIOGRAPHIE

UNIVERSITÄT

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME SIXIÈME.



BESANÇON. — OUTH. CHALANDRE FILS.

PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

M DCCC XLVIII.



CT
143
F45
1848
T. 6

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

GRA

GRAAF, ou **GRAEF** (REGNIER de), médecin hollandais, naquit à Schoonhoven en Hollande, l'an 1641. Son père s'était rendu célèbre par plusieurs machines hydrauliques : le fils le devint par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'était acquis dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savans ouvrages : | *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8° ; | *De virorum organis generationi inservientibus*, Rotterdam, 1668 et 1672 ; | un traité semblable : | *De mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8°. Il prétend dans ces écrits que tous les animaux tirent leur origine des œufs. Avant lui, Sténon avait prétendu avoir vu ces œufs ; Graaf lui disputa cet avantage, Swammerdam revendiqua la même découverte ; mais il paraît qu'il n'y avait pas de quoi se quereller. Valisnieri, en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnaître, que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovarisme a eu de grands partisans, et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes, occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais dépouillé des ténébres dont l'auteur de la nature l'a enveloppé. On peut consulter sur cette matière le Catéchisme philosophique, t. 1, n° 62. (Voyez KIRCHER ATHANASE, LEUWENHOECK, MUYS, etc.) Tous les ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1675, et Amsterdam, 1703, in-8°.

GRAAF (NICOLAS de), né vers le milieu du 17^e siècle en Hollande, s'appliqua à l'étude, et à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes orientales, avec une*

GRA

relation curieuse de la ville de Batavia, et des mœurs et du commerce des Hollandais établis dans les Indes, en flamand, 1703, in-4° ; traduit en français, Amsterdam, 1719, in-12.

GRABE (JEAN-ERNEST), né à Koenigsberg en Prusse l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, et obtint une pension du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de sa carrière. Ce savant s'est fait honneur par ses connaissances dans l'antiquité ecclésiastique. On a de lui : | un *Spicilege* des écrits des pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1700 et 1724. La dernière édition est la plus recherchée, 3 vol. in-8° ; | une *Edition* de l'Apologie de saint Justin, martyr, in-fol., 1700, en grec et en latin, avec des notes ; | une de la Bible des Septante, sur le manuscrit Alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol., réimprimée à Zurich en 1730 même format ; cette édition est plus ample, et la première est plus belle. Dans cette Bible, le manuscrit d'Alexandrie n'est pas imprimé tel qu'il était, mais tel qu'on a cru qu'il devait être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copistes, et les mots qui étaient de différens dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée ; ils ont prétendu que le manuscrit était exact, que les conjectures ou les diverses leçons avaient été rejetées dans les notes dont il était accompagné. | *De forma consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8° ; | une *Edition* de saint Irénée, effacée par celle de D. Massuet, qui lui reproche diverses infidélités. On l'accuse d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe était un petit homme, ardent, mélancolique, et ayant cette constance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique protestant, R

donnait beaucoup de poids à la tradition. Hickes a publié l'*Histoire abrégée du docteur Grabe et de ses manuscrits* (en anglais) à la tête de son ouvrage intitulé : Exemple des fautes de M. Whiston, Londres, 1712, in-8°.

GRACCHUS (TIBÉRIUS-SEMPRONIUS), de l'illustre famille Sempronia, et petit-fils du proconsul Gracchus tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne, vers 193 avant J.-C. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe : *Sardi venales*.

GRACCHUS (TIBÉRIUS et CAIUS), fils de Sempronius Gracchus (qui était autre que le précédent, et avait épousé Cornélie, fille de Scipion l'Africain), étaient nés, le premier, l'an de Rome 591, et le second l'an 600. Ils furent très bien élevés par leur mère, et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain, dans le dessein de s'attacher la multitude. Tibérius s'étant fait élire tribun du peuple, demanda, qu'en exécution de la loi *Agraire*, quiconque posséderait plus de 500 arpents de terre en fût dépossédé; que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens, et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étaient très contraires aux intérêts du sénat et de la noblesse, et la première violait le droit sacré de propriété, d'une manière violente et tyrannique (1). Il fallait un homme aussi re-

muant que l'était Gracchus pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-père, et Caius-Gracchus son frère pour faire la distribution des terres. Atталus, roi de Pergame, mort sans enfants, avait nommé le peuple romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvaient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans le jour même qu'ils allaient le continuer dans le **tribunat** pour l'année suivante, 133 avant J.-C. — **GRACCHUS, CAIUS-SEMPRONIUS**, frère du précédent, avait neuf ans de moins que lui. Il fut chargé, avec ce même frère, de la distribution des terres conquises, en vertu de l'adoption de la loi *agraire*; mais, après la fin malheureuse de Tibérius, il se retira des affaires, et vécut quelque temps dans la retraite. Dix ans après, il reparut en public pour défendre l'un de ses amis. A sa vue, le peuple crut reconnaître son frère, et de toutes parts il fut engagé à entrer dans les affaires publiques. Nommé questeur en Sardaigne, il sut tellement se concilier l'affection du peuple et des soldats, que le sénat craignant qu'il n'acquît une popularité semblable à celle dont avait joui Tibérius, songea dès lors à l'inquiéter. Voyant les desseins des ennemis de sa famille, Caius sollicita le tribunat et fut élu l'an 124 avant Jésus-Christ. Aussitôt il fit revivre les lois proposées par son frère, s'attira l'attachement du peuple par de grandes largesses et sapa le pouvoir des patriciens, en faisant administrer la justice exclusivement par les chevaliers. L'année suivante, il fut continué dans ses fonctions de tribun, et envoyé en Afrique pour reconstruire Carthage. Pendant son absence, le tribun Livius Drusus gagné par le sénat, chercha bientôt à le perdre dans l'esprit du peuple. Dès que Caius fut sorti de charge, le consul Opimius entreprit de faire casser toutes les lois rendues pendant son tribunat. Caius excita par ses partisans résolu de s'opposer à ce dessein. Le jour où ce consul allait convoquer le peuple pour exécuter son projet, Caius se rendit au Capitole accompagné de gens

(1) La loi que proposa Tibérius n'était que le renouvellement de la loi Licinia, qui eut son exécution dans le temps où elle fut portée. Cette loi, quoique tombée en désuétude, n'en rendait pas moins précaire toute propriété rurale de biens conquis qui dépassait 500 arpents. Tibérius avait encore ajouté que les sénateurs recevaient une indemnité, et que l'on ne reviendrait point sur le passé sous quelque prétexte que ce fût. Les Romains avaient coutume de faire deux parts des terres conquises : l'une était vendue au profit de l'état pour frais de la guerre, et l'autre affermée à un taux très bas aux citoyens pauvres. Les sénateurs, et même les riches plébéiens, avaient fait monter si haut le prix des fermes, que la classe pauvre ne pouvait plus y atteindre. Telle fut la raison de cette autre mesure proposée par Tibérius, de faire cultiver les terres par des hommes libres, et non par des esclaves. Jusque là la question pouvait être dé-

battue de part et d'autre avec quelque justice. Mais qu'arriva-t-il? les esprits s'aigrirent, et Tibérius, comme tous les réformateurs de son temps et du nôtre, ne sut pas s'arrêter en beau chemin. Son frère Caius fut beaucoup moins excusable, comme homme public.

armés. Là s'engagea un combat dans lequel sa troupe fut mise en déroute; lui-même se retira dans un bois voisin, et, comme il se vit sans ressource, il se fit tuer par un esclave l'an 121 avant Jésus-Christ. Son corps fut jeté dans le Tibre. Comme on avait promis à celui qui rapporterait sa tête un poids égal d'or, le citoyen qui vint réclamer ce prix, l'avait remplie de plomb. Les Gracques ont été diversement jugés; les uns n'ont vu en eux que des conspirateurs et des ambitieux, les autres que de véritables amis du peuple dont ils voulaient alléger les misères : toujours est-il certain que leurs bonnes ou mauvaises intentions furent la cause de la première guerre civile qui ensanglanta Rome. Le peuple romain leur érigea plus tard des statues.

GRACCHUS (SEMPRONIUS), se fit exiler dans l'île de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de 44 ans, par l'ordre de Tibère, qui fit mourir aussi Julie dans l'île de Pandataire, où elle avait été confinée. On croit que c'est de lui que se trouvent quelques vers dans le *corpus poetarum* de Maittaire.

* **GRACE (THOMAS-FRANÇOIS de)**, censeur royal, naquit en 1714. La révolution le priva de sa place au moment où il allait obtenir sa pension de retraite. Il perdit la vue presque en même temps, et il serait tombé dans l'indigence, si le ministre de l'intérieur instruit de sa position, ne lui eût fait payer une pension à titre d'ancien censeur. Il mourut à Paris le 29 décembre 1799. On lui doit : | une nouvelle édition de *l'Introduction à l'histoire générale de Puffendorf*, continuée jusqu'en 1750, Paris, 1753-59, 8 vol. in-4°. | *L'Atmanach du bon jardinier* (commencé par Alletz en 1754), depuis 1783 jusqu'en 1796; | *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen âge, des principaux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avec un précis de la mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode*, 1789, in-12; | les tomes 4 et 5 des *Tables des mémoires de l'académie des Inscriptions*. Il a été le principal rédacteur de la *Gazette d'agriculture, commerce, arts et finances*, 1770 et années suivantes, 7 vol. in-4°. Il a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Verdun* et au *Journal de médecine*.

GRACIAN (JÉRÔME), carme déchaussé, né à Valladolid, le 6 juin 1545, fut com-

missaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui occasiona beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avait intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté : quelque temps après l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut le 21 septembre 1614. Ce Père a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le Père Ribera et don Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4°.

GRACIAN (BALTHASAR), jésuite espagnol, né à Calatayud, dans l'Aragon en 1584, mort recteur du collège de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4° et souvent réimprimés. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paraît (dit l'abbé Desfontaines) que cet écrivain avait plus de mémoire et d'imagination que de jugement. Il faut lire quantité de choses inutiles, et quelquefois singulières, avant de trouver une réflexion sage et solide. En cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré et se perd dans les nues; mais malgré une foule de pensées décousues, obscures, impénétrables, Gracian a des maximes rendues avec vivacité, avec esprit, et qui renferment un grand sens. » Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français, sont : | *Le Héros*, traduit par le Père de Courbeville, jésuite, Paris, 1725, et Rotterdam, 1729, in-12; | *l'Homme universel*, in-12, par le même; | les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1750, in-12, par le même. Amelot, qui se croyait un grand politique, avait traduit cet ouvrage, sous le titre de *l'Homme de cour*; mais cette traduction est défectueuse : où Gracian est obscur, son interprète l'est au moins autant. | *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le catholique*, Amsterdam, 1751, in-12, traduites par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le Père de Courbeville en publia une se-

conde version, sous ce titre : *La politique de don Ferdinand le catholique*, Paris, 1752, in-12. | *L'Homme détrompé*, ou *le Criticon*, traduit par Monory, en 3 vol. in-12; beaucoup moins célèbre que *l'Homme de cour*.

GRADENIGO (PIERRE), doge de Venise de 1289 à 1311, découvrit la conjuration de Boémond Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1311. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui, depuis 1173, était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle avait vers les derniers temps de son existence. — **BARTHÉLEMI GRADENIGO**, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1343. C'est de son temps qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de saint Marc l'évangéliste. — **JEAN GRADENIGO**, élu doge de Venise en 1554, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps. Elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge alla défendre cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

* **GRADENIGO (JEAN-AUGUSTE)**, évêque de Chioggia, puis de Ceneda, né à Venise en 1720, mort en 1774, a laissé, outre un grand nombre de lettres, etc., insérées dans les *Memorie* de Valvasense et dans la *Raccolta* de Calogera, différents ouvrages imprimés à Venise de 1759 à 1770; nous citerons entre autres ses : *Epistolæ pastorales et sermones familiares ad clerum et populum clagiensem*, etc., Venise, 1770, in-4°. Il a donné en outre une *Edition* des *Rime* di monsignor Gabriele Fiamma, précédée d'une *Vie* de l'auteur, Trévise, 1771, etc. Ce savant et vertueux prélat possédait presque tous les genres d'érudition, et s'était spécialement occupé des antiquités sacrées. Il avait fondé une académie d'histoire ecclésiastique, qui ne subsista que fort peu de temps.

* **GRADENIGO (JEAN-JÉRÔME)**, autre prélat italien, né à Venise en 1708, mort en 1786, entra fort jeune dans l'ordre des théatins, fut élu procureur-général de son ordre et nommé archevêque d'Udine. On a de lui, entre autres ouvrages : | *Ragionamenti intorno alla lett. greco-italiana*, Brescia, 1759, in-8°; | *Brixia sa-*

cra, ibid., 1755, in-4°; | *Tiara et purpura Veneta*, ibid., 1761, in-4°; | des *Homélies* et des *Sermons* publiés sous le titre suivant : *Cure pastorali di Gio. Girolamo Gradenigo*, Udine, 1755, 2 vol. in-folio.

GRAES. Voyez **GRATIUS**.

GRÆVIUS (JEAN-GEORGES), né à Naumbourg en Saxe en 1652, étudia deux ans sous le savant Gronovius. Après avoir enseigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique et d'histoire en 1667. Il l'occupait avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut en 1703, à 71 ans. On doit à ses recherches : | *Thesaurus antiquitatum romanarum*, 1694 et années suivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matière. Le compilateur en a oublié plusieurs, et n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant beaucoup d'obligation d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart se trouvaient difficilement. | *Thesaurus antiquitatum italicarum*, 6 vol. in-fol. Leyde, 1704, orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burman jusqu'au 45^e volume : c'est une suite de la collection précédente. | Des *éditions* de plusieurs auteurs grecs et latins, d'*Hésiode*, avec des notes judicieuses et de la plus grande érudition; de la plus grande partie des *Œuvres* de Cicéron; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement et par le goût; de *César*, de *Suétone*, etc., et de plusieurs auteurs des derniers siècles. | *Syntagma variarum dissertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4°. | Cent et vingt *Lettres* en latin, publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius était un savant poli et aimable, sans orgueil et sans suffisance. L'illustre Huet était lié avec lui, et lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans ses dissertations sur différents sujets.

* **GRAF (ANTOINE)**, célèbre peintre de portraits, né à Winterthur en Suisse en 1736, fut appelé à Dresde, en 1766, avec le titre de peintre de la cour, se fixa dans cette ville, et mourut à Dresde en juin 1813. Il a été regardé long-temps comme le premier artiste en portraits de l'Allemagne, et le nombre des personnes qu'il a peintes durant sa longue carrière est immense. On a gravé plus de 120 de ses portraits qui offrent une suite des savans les

plus distingués parmi ses contemporains en Allemagne. On cite entre autres le *prince Henri de Prusse à cheval*, le *peintre Sulzer entouré de ses petits-fils*, gravés par Berger, Riæter, etc.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffis*, casuiste du 16^e siècle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Cassin, et grand pénitencier de Naples. On a de lui en 2 vol. in-4^o, divers ouvrages *sur la morale et les cas de conscience*.

GRAFFIGNY (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG D'APPOUCOURT dame de), naquit à Nancy, en 1694, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite nièce du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Graffigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux finit ses jours dans une prison, où l'avait fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. M^{me} de Graffigny vint à Paris avec M^{lle} de Guise, destinée en mariage à M. le maréchal de Richelieu. Plusieurs beaux esprits réunis dans une société où elle avait été admise, l'engagèrent à fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, 1 vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la *Nouvelle espagnole*, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*; bagatelle qui essuya des critiques. Quelque temps après parurent ses *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le style en est quelquefois alambiqué, et d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paraissent pas assez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes et en prose, est un de ces petits romans qu'on appelle *comédies larmoyantes*; elle est écrite avec délicatesse, et a été mise en vers français par de Longchamps et traduite en italien par Deodati. *La fille d'Aristide*, autre pièce en 5 actes et en prose, lui est fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758, à 64 ans. Quoique modeste, elle avait un amour-propre assez vif. Une critique, une épigramme lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi, prouvant par sa douloureuse situation que les femmes savantes sont une chose que la nature semble n'avoir pas comprise dans son plan (voyez LA FAYETTE, GEOFFRIN, DES HOULIÈRES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en anglais et en italien; mais elles sont au-

jourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que M^{re} de Graffigny n'est pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, dit-il, le premier » d'un abbé, et un autre abbé plus généreux lui donna le second. » Si l'allégation est vraie, M^{me} de Graffigny est moins responsable des choses qu'on a trouvées dignes de critique dans ces productions : mais si son innocence y gagne, c'est aux frais de son jugement. On a encore d'elle un ouvrage posthume intitulé : *Vie privée de Voltaire et de M^{me} du Châtelet*, publiée avec notes par M. A. Dubois, Paris, 1820, in-8^o.

* **GRAHAM** (GEORGES), célèbre horloger de Londres, né à Horsgills dans le comté de Cumberland, en 1675, mort en novembre 1751, fut élève du fameux Tompion. Il a inventé l'*échappement à cylindre*, qui a fait faire un grand pas à la précision des pendules astronomiques, et divers instrumens d'astronomie et de mathématiques, notamment le *secteur* au moyen duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes. Il fit faire sous ses yeux le grand *arc mural de Greenwich*, et fut chargé de fournir les instrumens dont devaient se servir les académiciens envoyés dans le Nord pour s'assurer de la figure de la terre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs découvertes ingénieuses et importantes, principalement en physique et en astronomie.

* **GRAHAME** (JACQUES), avocat écossais et poète, se distinguait au barreau en 1806; mais il renonça à cette carrière, prit les ordres dans l'église anglicane et mourut à Glasgow le 30 novembre 1811. On lui doit plusieurs poèmes dans le genre descriptif, tous en vers blancs : | *Le Dimanche*, 1804, in-12, 1805, in-8^o, avec des corrections et des additions; | *Les Oiseaux d'Ecosse*, 1806, in-8^o; | *Les Géorgiques anglaises*, 1810, in-4^o. L'auteur n'a pas réussi à rendre poétiques les préceptes et les procédés d'agriculture qu'il recommande; mais il a inséré dans son ouvrage des épisodes qui présentent un intérêt touchant, et quelques descriptions des sites et des mœurs de l'Ecosse, qui prouvent un esprit original, un observateur attentif et un peintre fidèle.

GRAILLY (ARCHANBAUD de). Voyez FOIX (PIERRE de).

GRAILLY (JEAN de), connu sous le nom de capitaine de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, fut autant ennemi

de la France qu'il était brave et intrépide. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier : la 1^{re} en 1564, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célèbre du Guesclin; la 2^e en 1572, durant le siège de Soubise. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'après beaucoup de peines, et à condition qu'il ne porterait plus les armes contre la France; mais cette condition parut si dure au capital de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1577.

GRAIN (JEAN le), d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conseiller et maître des requêtes de Marie de Médicis, et mourut dans sa maison de Montgeron, près de Paris, en 1642. Son aversion contre les jésuites allait jusqu'au fanatisme; il défendit par son testament, à ses descendants, de leur confier l'éducation de leurs enfants. On a de lui : | *Deux décades* : la 1^{re} contenant l'histoire de Henri IV; et la 2^e celle de Louis XIII jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. L'une fut imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'église catholique, le saint Siège, les religieux, le concile de Trente, etc., peut imaginer de sarcasmes et d'imputations odieuses, est accumulé dans ces prétendues histoires. | *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mèrouée jusqu'à Louis XIII*, in-fol. 5 vol., collection mal digérée. Le Grain narre désagréablement; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc.; il se permet des déclamations emportées et des inepties puériles. Il dit, par exemple, que si Henri III eût laissé le duc de Guise en Hongrie pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque français *le roi des turbans et le turban des rois de la terre*.

GRAINDORGE (ANDRÉ), né à Caen en Normandie, fit le premier, dans le 16^e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le père ne représentait sur la toile que des carreaux et des fleurs; le fils y représenta des animaux et toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damas-*

sées, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE (ANDRÉ), né en 1616 à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était un philosophe, et suivait les principes d'Epicure et de Gassendi (voyez ce nom). Il mourut en 1676, à 60 ans. On a de lui : | un *Traité de la nature du feu, de la lumière et des couleurs*, Caen, 1664, in-4^o; | un autre *Traité*, peu commun, *de l'origine des macreuses*, Caen, 1680, in-12, ouvrage rare et curieux, réimprimé par les soins de Buchoz sous ce titre : *Traités très rares concernant l'histoire naturelle*, Paris, 1780, in-12.

GRAINDORGE (JACQUES), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenai, et prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie; mais il y joignit celle de l'astrologie, et crut avoir trouvé, par le moyen de cette dernière, le secret si recherché des longitudes, et il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires : *Mercurius invisus, sed tamen prope solem observatus*, Caen, 1674, in-4^o. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

* **GRAINGER ou GRANGER (JACQUES)**, médecin et poète écossais, naquit vers 1725 à Dunse, et fut d'abord attaché en qualité de chirurgien à un régiment de l'armée anglaise, sous le commandement du comte de Stair. Il se livra ensuite, mais avec peu de succès, à la pratique de son art à Londres, puis alla s'établir à l'île Saint-Christophe, où il mourut en 1767, après avoir publié les ouvrages suivants : | *Historia febris anomalæ Batavæ annorum*, 1746, 1747, 1748, etc. in-8^o; | une *Ode sur la solitude*; | une *Traduction en vers des élégies de Tibulle*, 1758 ou 1759, avec le texte latin et des notes savantes; | *la Canne à sucre*, poème en 4 chants et en vers blancs, 1764, in-4^o, etc. Il a laissé : | une *Histoire biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la révolution*, 1769, 4 vol. in-4^o, 1775, 4 vol. in-8^o, 4^e édition, 1804. Granger avait laissé d'amples matériaux pour une continuation qui a été publiée par M. Mark-Noble en 1809,

en 3 vol. in-8°. Le mérite principal de cette histoire consiste dans l'impartialité, l'exactitude et la concision; mais on y trouve des personnages qui ne méritaient pas cet honneur.

GRAINVILLE (CHARLES-JOSEPH de LESPINE de), conseiller au parlement de Paris, savant laborieux et bon juge, mort en 1754, a donné : | un *Recueil d'arrêts*, rendus en la 4^e chambre des enquêtes, 1750, in-4°; | *Mémoires sur la vie de Pi-brac*, 1758, in-12, curieux et exacts.

* **GRAINVILLE** (PIERRE-JOSEPH de), jésuite, humaniste et antiquaire, mort en 1750, à Rouen sa patrie, s'était appliqué à l'étude des médailles, et en avait formé une collection précieuse. Il a laissé plusieurs *lettres*, *dissertations*, *remarques*, etc., sur des médailles et autres objets d'antiquités, insérés dans les *Mémoires de Trévoux*, années 1703, 1704, 1705, 1709, 1710, 1712, 1714, 1715, 1724; dans le *Journal des sçavans*, années 1716 et 1718, et dans le *Mercure de France*, 1725. Saxius en a publié la liste exacte dans le sixième volume de son *Onomasticon*; mais il a été induit en erreur en donnant au Père Grainville le prénom de *Nicolas* qui n'est point le sien. Le Père Grainville a publié sans y mettre son nom, des éditions purgées et annotées de *Suétone*, Rouen, 1717, in-12, et de *Paterculus*, Limoges, 1714, même format : cette dernière édition a été attribuée mal à propos au Père Buffier.

* **GRAINVILLE** (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE), poète et littérateur, né à Lisieux le 15 mars 1760, mort à Paris, le 19 décembre 1805, se destina d'abord au barreau, mais céda ensuite à son goût pour les belles-lettres, et quitta Rouen où il était avocat pour retourner dans sa patrie. Il s'est fait une certaine réputation par ses ouvrages, dont les principaux sont : | le *Carnaval de Paphos*, poème, Paris, 1784; | *Ismène et Tarsis*, roman poétique, suivi de quelques pièces fugitives de Métastase, traduites en prose, Paris, 1785, in-12; | *Aventures d'une jeune Sauvage*, traduites de l'italien de l'abbé Chiati, Paris, 1789, 3 vol. in-12; | la *Fatalité*, roman allégorique, 1791, in-12; | le *Vendangeur*, poème traduit de l'italien; | *Hymnes de Sapho*, aussi traduits de l'italien, in-18; | le *Remède d'Amour*, traduit d'Ovide, in-18; | la *Musique*, poème traduit de l'espagnol, in-18; | les deux premières livraisons du texte des *Monumens inédits*, traduits de l'italien de Winckelmann, 1789, in-4°, dont la révolution l'empêcha de

continuer la publication. Il a rédigé pendant les années 1788 et 1789 les *Etrennes du Parnasse familial*, in-12, et a fourni une foule d'articles littéraires et de morceaux traduits de l'italien ou de l'espagnol, dans le *Journal encyclopédique*, le *Mercure* et autres ouvrages périodiques. On a encore de lui en manuscrit un *Poème en prose sur la Chasse*, des traductions de l'*Araucana*, poème espagnol d'Alonso d'Ercilla, dont on a imprimé un fragment; de l'*Italie délivrée des Goths*, du Tressin; et des *Argonautes*, poème latin de Valérius Flaccus. Grainville était membre de plusieurs académies.

* **GRAINVILLE** (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-XAVIER COUSIN de), littérateur, né au Havre le 7 avril 1746, fit des études distinguées d'abord à Caen, puis au collège de Louis-le-Grand à Paris, et embrassa la carrière ecclésiastique dans laquelle il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les meilleurs orateurs de la chaire. Il composa un discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le 18^e siècle?* L'académie de Besançon qui l'avait proposée couronna cet écrit. Les principes qu'il y avait manifestés lui attirèrent quelques contradictions de la part de plusieurs écrivains : il n'en continua pas moins à les développer dans ses sermons avec une grande éloquence. Grainville travailla aussi pour le théâtre, et lors de la révolution il avait déjà composé plusieurs *pièces*, entre autres le *Jugement de Paris*, qui avait été reçu au théâtre français, mais que le cours des événemens politiques empêcha de représenter. Il cessa ses fonctions ecclésiastiques, qu'il reprit toutefois à la sollicitation de l'évêque d'Amiens, mais il prêta le serment exigé; s'étant livré de nouveau à la prédication, il fut privé de sa pension et incarcéré. Alors il renonça pour toujours au saint ministère, et se créa des moyens d'existence en donnant des leçons à des enfans. Après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, il fut atteint d'une maladie mélancolique qui devint bientôt une fièvre de délire. Le 1^{er} février 1805, étant dans un violent accès, il se leva à 2 heures du matin par un temps très froid, et se précipita dans le canal de la Somme qui baignait les murs de son jardin. C'est pendant qu'il était ainsi accablé par le malheur qu'il travaillait à son *Dernier homme*, espèce de poème en prose, d'une touche sombre, forte et originale, et qui sera toujours considéré malgré ses dé-

faits comme une des bonnes productions de ce genre. Bernardin de Saint-Pierre qui avait épousé une des sœurs de Grainville, publia en 1805 cet ouvrage en 2 volumes in-12, qui ne fut point remarqué. Un savant anglais éveilla le premier, en 1810, l'attention publique sur cette production, dont M. Charles Nodier a donné une seconde édition enrichie d'observations préliminaires, Paris, 1811.

GRAM (JEAN), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un | *Corpus diplomatum ad res danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol.; | *Historia deorum ex Xenophonte*, Copenhague, 1715, in-4°; | *Castigationes ad scolia in Thucydidis libris*, ibid. 1721, in-4°; | *Disputationes VIII de veteris testamenti versionis græcæ in novo testamento allegatione*, ibid. 1722, 1753, in-4°, etc. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la traduction latine et une dissertation sur ce philosophe, in-4°, Copenhague. Jean Moller professeur de théologie a lu à la société scandinave de cette ville un mémoire sur la vie et les écrits de Gram, Copenhague, 1810, in-8°.

GRAMAYE (JEAN-BAPTISTE), d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il allait passer en Espagne; mais des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : | *Africæ illustratæ libri X*, in-4°, Tournai, 1622, et Cologne, 1623. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très bons détails pour la géographie. | *Diarium algeriense*, Ath, 1622, in-8°. L'auteur avait été malheureusement à portée de bien connaître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. | *Antiquitates Belgicæ*, Louvain, 1708, in-fol., ouvrage curieux et plein de recherches; | *Historia Namurcensis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4°; elle a été effacée par celle du Père du Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en 1 vol. in-fol. On a encore de Gramaye des vers moins estimés que ses recherches.

* GRAMMATICO (NICAISE), jésuite,

astronome, né à Trente, vers la fin du 17^e siècle, mort à Ratisbonne en 1756, a publié : | *Methodus nova solis et lunæ eclipsium in plano organice delineandarum*, Fribourg, 1720, in-4°; | *Problema geographicum de longitudine locorum terræ per acum nauticam indaganda*, Ingolstadt, 1725, in-4°; | *De vera epocha conditi et per Christum reparati orbis dissertatio*, 1754, in-4°; | *Dissertatio astronomica de cometa annorum 1729 et 1750*, Tyrnau, 1756, in-12. On lui doit aussi une nouvelle Edition des Tables astronomiques de Lahire, avec des additions, Ingolstadt, 1722, in-4°.

* GRAMMONT (NOURY dit), comédien, né à la Rochelle en 1752, avait obtenu quelques succès au Théâtre Français où il avait débuté en 1779; mais il perdit bientôt la faveur du parterre par son insolence. Il ne fut pas plus heureux au théâtre Montansier. Il abandonna cette carrière pour se livrer aux excès de la révolution. Il montra tant de dévouement à ceux qui gouvernaient alors la France, qu'il devint chef d'état-major de l'armée révolutionnaire. Elevé avec la terreur, il tomba avec elle; il périt sur l'échafaud en même temps que Gobel, Ronsin, Hébert et d'autres démagogues de la même trempe, le 15 avril 1794.

GRAMOND ou GRAMMONT (GABRIEL de BARTHÉLEMI, seigneur de), président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, mort en 1654. On a de lui : | une *Histoire de France depuis la mort de Henri VI jusqu'en 1629*, in-fol. 1643. Gramond composa son histoire en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance, son style est quelquefois guindé, et sa latinité n'est pas toujours pure; mais en général il écrit bien, et on le lit avec plaisir, et, ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Guy-Patin et Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la manière dont l'auteur avait parlé de lui. Les protestans ont autant élevé l'ouvrage de Thou, qu'ils ont déprimé celui-ci; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter. | une *Histoire des guerres de Louis XIII* contre ses sujets protestans, 1625, in-4°, curieuse, intéressante. Le titre est : *Historia prostrata à*

Ludovico XIII, sectariorum in Gallia religionis.

GRAMONT (GABRIEL de), cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime et l'amitié de François I^{er}. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan et d'un négociateur habile.

GRAMONT (ANTOINE de), de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1633, en Flandre et en Alsace les deux années suivantes, et commanda en Piémont, sous le cardinal de La Vallette, en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux sièges d'Arras, de Bapaume et de La Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, et à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; et il alla à Madrid, deux ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc et pair, et mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'était un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-42. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de Gramont son fils, qui donna ces mémoires au public. Voyez HAMILTON.

* **GRAMONT** (BÉATRIX de CHOISEUL-STAINVILLE, duchesse de), née à Lunéville en 1730, fut d'abord chanoinesse de Remiremont; et épousa en 1759 le duc de Gramont, alors gouverneur de la haute et basse Navarre et du Béarn, et qui s'intitulait *souverain de Bidache*, dans la Basse Navarre. Elle était sœur du duc de Choiseul, ministre sur lequel elle exer-

çait un grand ascendant, et parut avec distinction à la cour de Louis XV et de Louis XVI. Etant restée en France à l'époque où tant d'autres allaient chercher un asile dans les pays étrangers, elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire, avec M^{me} la duchesse du Châtelet son amie; toutes deux furent condamnées à mort et conduites à l'échafaud le 17 avril 1794. La duchesse de Gramont subit la mort avec un sang-froid et un courage au-dessus de son sexe.

* **GRAMONT** (ANTOINE-LOUIS-RAYMOND-GENEVIÈVE, comte de), pair de France, naquit à Paris en 1787 de l'illustre famille de Gramont. Son père qui était colonel d'un régiment avant la révolution, émigra et mourut à Londres en 1795. Sa mère, mademoiselle de Boisgelin, nièce du cardinal de ce nom, rentra de bonne heure en France, et après avoir pourvu à l'éducation de son fils, embrassa la vie religieuse avec deux filles qui lui restaient. Le jeune Gramont entra au service, à 22 ans, dans le 30^e régiment de dragons, et gagna sa première épaulette sur le champ de bataille de Raab en 1809. Trois ans après il accompagna en qualité d'aide-de-camp, le lieutenant-général Grouchy qui commandait la cavalerie dans la campagne de Russie, et obtint la croix d'honneur et le grade de lieutenant à la bataille de la Moskowa où il fut grièvement blessé. Il se distingua encore à la fatale retraite de 1812; mais sa blessure s'étant rouverte en 1813, il se vit contraint de rester à Paris pendant une partie des deux campagnes suivantes. Le comte de Gramont fut choisi pour porter à Louis XVIII, le premier, la nouvelle du rétablissement de sa maison sur le trône de France. Le roi lui donna en cette occasion le grade de colonel, et lui permit de faire partie de l'escorte qui devait le reconduire jusqu'à Paris. Il entra ensuite comme sous-lieutenant dans la compagnie des gardes-du-corps, dont son oncle, le duc de Gramont, avait repris le commandement. En 1815 il fut chargé de présider le collège électoral des Basses-Pyrénées, et fut nommé lui-même député; il vota avec la minorité. Le comte de Gramont obtint ensuite le commandement de la légion des Bouches-du-Rhône, qu'il ne garda pas long-temps, n'ayant pas été conservé dans la nouvelle organisation de l'armée sous le ministère de M. de Latour-Maubourg; enfin il fut promu à la pairie par ordonnance royale du 6

mars 1819. Cependant préférant l'activité de la vie militaire, il sollicita le commandement du 49^e régiment qui était en station à la Martinique, et y mourut de la fièvre jaune qui s'était déclarée au Fort Royal pendant l'été de 1825. Son éloge funèbre a été prononcé à la tribune de la chambre des pairs, dans la séance du 3 avril 1825, par le duc de Gramont, son oncle.

GRAMONT. Voyez GRANMONT.

GRANADO (JACQUES), jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété, et par une charité active et infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très solennellement l'octave du saint Sacrement, et à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui des commentaires sur la première partie de la Somme de saint Thomas.

GRANCEY (JACQUES, de ROUXEL de MEDAVY, comte de), d'une ancienne maison de Normandie, ayant servi avec distinction sous Louis XIII en Piémont, en Flandre, en Lorraine et ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracène; mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. — Son petit-fils, **JACQUES-LÉONORE**, fut maréchal de France en 1724, et mourut en 1725, ne laissant qu'une fille.

GRANCOLAS (JEAN), parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, ensuite chapelain de Saint-Benoît, mourut en 1752 avec la réputation d'un homme savant, mais rude, austère et singulier. Il était la terreur des jeunes bacheliers qui voulaient prendre le bonnet de docteur. C'est le dernier, suivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait su parler latin dans les assemblées de la faculté. S'il parlait bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivait assez mal en français. Quoique ses ouvrages ne soient qu'une compilation des passages des Pères, des canons, d'extraits de liturgies et d'autres monumens ecclésiastiques, ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudraient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui : | *Traité des liturgies*, in-12, 1697. L'auteur y décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle, dans les églises d'Orient et d'Occident. | *L'Ancien Sacramentaire de l'E-*

glise, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacrements, chez les Grecs et chez les Latins. | *Commentaire historique sur le bréviaire romain*, 3 vol. in-12, 1727, un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin et imprimé à Venise, in-4^o, 1754. | *Critique des auteurs ecclésiastiques*, 2 vol. in-8^o; | *De l'antiquité des cérémonies des sacrements*; | *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, 2 vol. in-12, Paris, 1728; supprimée par le ministère public, à la prière du cardinal de Noailles qui n'y était pas ménagé; | des *Traductions* de quelques Pères, et des *Traités* sur des matières théologiques.

GRAND (Louis le), né à Troyes en 1588, mort en 1664 dans cette ville, où il était conseiller, a laissé un *Commentaire estimé sur la coutume de Troyes*, réimprimé pour la 3^e fois à Paris en 1737.

GRAND (ANTOINE le), philosophe cartésien, appelé par quelques-uns l'*abréviateur de Descartes*, était de Douai, et vivait dans le 17^e siècle. Ses principaux ouvrages sont : | *Institutio philosophiæ secundum principia Cartesii*, in-4^o, ouvrage qui a en le sort du système qu'il développe; | *Curiosus naturæ arcanorum perscrutator*, in-8^o. Il y a des choses utiles. | *Historia sacra a mundo condito ad Constantinum magnum*, Londres, in-8^o: c'est son meilleur ouvrage.

GRAND (MARC-ANTOINE le), acteur et poète français, mort à Paris en 1728, à 59 ans, était né dans cette ville le jour que Molière mourut. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les Comédiens français, ou pour les Italiens. La plupart sont oubliées. Ses *œuvres* ont paru en 1770, 4 vol. in-12.

GRAND (JOACHIM le), né en 1653 à Saint-Lo, diocèse de Coutances, entra chez les Oratoriens en 1671, quitta cette congrégation 5 ans après, se chargea de quelques éducations, et devint secrétaire d'ambassade de l'abbé d'Estrée en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires de conséquence auxquelles l'abbé Le Grand n'eût part. En 1704 il fut secrétaire des ducs et pairs de France. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime et de confiance; il fut secrétaire du département des affaires étrangères, et mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laissant plusieurs ouvrages pleins de recherches : | *Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, in-8^o;

| *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1741, in-4°. Ces deux mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur et de ses alliés : l'auteur n'y discute pas la matière en homme impartial. | *Traité de la succession à la couronne de France par les agnats*, c'est-à-dire, pour la succession masculine directe, 1728, in-4°. Cet ouvrage, savant et curieux, est très utile pour connaître une partie du droit public de France. | *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12 : ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de Sanderus et la réfutation de Burnet; | la *Traduction* du portugais en français de la *Relation historique de l'Abyssinie* du Père Jérôme Lobo, jésuite, qu'il a ornée de quinze dissertations savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4°; | *Traduction de l'histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé Le Grand était un homme de bien, attaché aux bons principes; il écrivait d'une manière intéressante, quoique sans art et presque avec négligence.

* GRAND (Louis le), né en Bourgogne en 1711, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, où il professa ensuite avec succès. Après avoir pris ses grades en Sorbonne, il se fit remarquer par sa science théologique. Il rédigea la plupart des censures portées de son temps par la faculté de théologie contre différents livres, et notamment contre l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le Père Berruyer; contre l'*Emile* de Rousseau, le *Bélisaire* de Marmontel. Mais, en jugeant sévèrement les ouvrages, il montra de la modération pour les auteurs, ce qui prouve que son zèle n'avait rien d'âpre. Il mourut à Issy le 20 juillet 1780. On lui doit plusieurs traités en latin : | un *Traité de l'incarnation du Verbe divin*, 1750, 2 vol. sous le nom de Tournely, qui fut réimprimé en 1774 en 3 vol.; | une nouvelle édition des *Leçons théologiques sur Dieu et ses attributs*, composées par Lafosse, préfet des études à Saint-Sulpice, et attribuées au même Tournely. Le Grand les augmenta beaucoup, et les fit paraître en 1781 en 2 vol. in-12. | *Traité de l'Eglise*, 1779, in-8°; il n'en a publié que le 1^{er} vol.; | *L'Existence de Dieu*, ouvrage posthume, 1842, in-8°. Ce traité comprend deux dissertations : la première, sur l'athéisme en général; la seconde, sur la preuve de l'existence de Dieu; ce de-

vait être le commencement d'un grand ouvrage sur la religion, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer. Il fut chargé de revoir et d'enrichir de plusieurs additions le rituel du diocèse d'Auch, publié en 1781.

* GRAND (JACQUES-GUILLAUME le), architecte, né à Paris le 9 mai 1743, a embelli cette ville de plusieurs beaux édifices, entre autres de la *Halle aux blés*, de la *Halle aux draps*, de l'*hôtel de Marbeuf*, etc. C'est encore à lui que l'on doit la construction de l'admirable *fontaine de Jean Goujon*, plus connue sous le nom de *Fontaine des Innocens*, et la disposition du nouveau marché de ce nom. Le Grand est mort à Saint-Denis le 9 novembre 1807. Il a publié : | *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, in-4°, Paris, 1799; | *Cinq Mémoires sur les monumens publics*, avec Molinos, architecte; | *Ouvres de Jean-Baptiste et de François Piranesi, sur l'architecture et les antiquités grecques et romaines*, avec la traduction française, Paris, 1800-1802, 20 vol. in-fol. Les tomes 6 et 10 n'ont pas été publiés. | *Le songe de Polyphile*, traduit de l'italien de Colona, Paris, 1804, 2 vol. in-12, et Parme, 1811, in-4°; | *Les Antiquités de la France*, par Clérissseau, le texte historique et descriptif, par Le Grand, 2 vol. in-fol. Paris, 1804; | *Galerie antique*, ou collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antique, in-fol., Paris, 1806. M. Molinos a publié, après sa mort: *Essai sur l'histoire générale de l'architecture*, par J.-G. Le Grand, pour servir de texte explicatif au recueil et parallèle des édifices en tout genre, anciens et modernes, remarquables par leur beauté, leur grandeur et leur singularité, et dessinés sur une même échelle par L. N. Durand, in-fol. Paris, 1809.

* GRAND D'AUSSY (JEAN-BAPTISTE le), garde et conservateur des manuscrits modernes de la bibliothèque royale, né à Amiens le 3 juin 1737, entra chez les jésuites, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique à Caen. Après la suppression de cette société, il rentra dans le monde, et se livra à des recherches sur les antiquités françaises. On a de lui : | *Fabliaux ou contes des 12^e et 15^e siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques*, Paris, 1779, 3 vol. in-8°; | *Contes dévots, fables et romans anciens*, pour servir de suite aux Fa-

blaux, Paris, 1781, in-8° : nouvelle édition augmentée d'une dissertation sur les troubadours, 5 vol. petit in-12. | *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, 1782 et 1815, 5 vol. in-8° ; ouvrage curieux, quoique la seule partie publiée ne traite que de ce qui a rapport aux alimens ; | *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, Paris, 1788, in-8°, nouvelle édition considérablement augmentée, 1795, 3 vol. in-8° ; | la *Vie d'Apollonius de Thyane*, 1808, 2 vol. in-8° ; plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut. Le Grand d'Aussy mourut presque subitement à Paris le 5 décembre 1800.

GRANDET (JOSEPH), pieux et savant curé de Sainte-Croix d'Angers, naquit dans cette ville en 1646. Sa mémoire est en bénédiction pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse : il est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur : | *Des Vies de M. Crétéy curé en Normandie* ; — de *Mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy, institutrice des hospitalières de Baugé et de Beaufort en Anjou* ; — du *comte de Moret, fils naturel d'Henri IV* ; | — de *M. Dubois de La Ferlé, chevalier de Malte* ; | — de *M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire* ; | d'une *Dissertation sur l'apparition de Jésus-Christ au Saint-Sacrement*, en la paroisse des Ulmes de Saint-Florent, près Saumur, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun 1 vol. in-12. Grandet a encore laissé | une *Histoire ecclésiastique d'Angers*, qu'on garde en manuscrit au séminaire de cette ville.

* **GRANDI** (FRANÇOIS-LOUIS-GUIDO), religieux camaldule, mathématicien, antiquaire et biographe, né à Crémone le premier octobre 1671, d'une famille distinguée, fut successivement professeur de philosophie, à Florence et à Pise, puis abbé de St.-Michel de Pise, et intendant-général des eaux en Toscane. Il mourut le 4 juillet 1742 après avoir publié les ouvrages suivans : | *Geometrica Demonstratio vivianeorum problematum*, Florence, 1699, in-4° : ouvrage qui valut à son auteur la bienveillance du grand-duc de Toscane ; | *Geometrica descriptio theorematum hugenianorum circa logisticam, cum epistola ad pat. Cævam*, Florence, 1701, in-4°, où l'on trouve beaucoup de considérations curieuses et nouvelles ; réimprimé dans le *recueil d'Huyghens* ; | *Quadratura circuli et hyperbolæ, per infinitas hyperbolas geometricæ ex-*

hibita, Pise, 1703, in-8° ; 1710, in-4° : ce livre lui attira de vives discussions avec Marchetti, son censeur ; | *Dissertationes Camaldulenses in quibus agitur de institutione Camaldulensis ordinis*, Lucques, 1707, in-4°. Il y démontre la fausseté de la plupart des faits recueillis par les légendaires ; | des *Recherches sur la nature et les propriétés du son*, insérées dans les *Transactions philosophiques*, année 1709, qui lui méritèrent une place à la société royale de Londres ; | *De infinitis infinitorum infiniteque parvorum Ordinibus*, Pise, 1720, in-4°, où il prend la défense de Wallis contre Varignon, mais avec trop d'aigreur ; | *Systema del mundo terraqueo geograficamente descritto*, Venise, 1716, 2 tomes in-4° ; | *Del movimento delle acque trattato geometrico* ; | *Epistola de pandectis*, Pise, 1724 ; 2^e édition augmentée, Florence, 1727, in-4° ; | *Flores geometrici ex rhodonearum et clæliarum curvarum descriptione resultantis, una cum novi expeditissimi Mesolabii auctario*, 1728, in-4° ; | *Elementi geometrici piani e solidi*, Venise, 1739, in-8°. Grandi a en outre laissé un grand nombre de biographies, de dissertations, etc., dans plusieurs recueils et principalement dans celui de Calogera. Ses œuvres forment 44 vol. que l'on conservait à Pise dans la bibliothèque des camaldules. On trouvera la liste de ses ouvrages à la suite de son *éloge* par Bandini, dans les *Memorie Italorum*, tome 4, et dans les *Vitæ Italorum* de Fabbroni, tome 8.

* **GRANDI** (ANTOINE-MARIE), barnabite, né en 1761, à Vicence, mort à Rome en 1822, fut vicaire-général de son ordre, consultant de l'inquisition des rites et pour la correction des livres orientaux. Il entra dans la maison de Saint-Charles de Cattinari à Rome, et obtint de rester dans cette ville pour raison de santé, lorsque les étrangers en furent chassés pendant la première révolution. Il fut un des premiers membres de l'académie de la religion catholique à laquelle il lut six *mémoires* sur des matières d'érudition et de critique sacrée, en réponse à plusieurs difficultés proposées par les incrédules. Grandi avait entrepris une version littérale des *psaumes*, mais il n'en a traduit que deux en vers. On a encore de lui une *notice sur le Père Marcién Fontana*, frère du cardinal de ce nom, sur lequel il avait également préparé une *notice* semblable qu'il devait placer à la tête des *œuvres* posthumes de ce savant religieux. Il

a publié une *oraison funèbre du cardinal Gerdil*, Macerata, 1802, in-4°, et fut l'éditeur des vol. 46-49 de la 2^e édition, in-4°, de la collection des *œuvres* de cet illustre cardinal, publiées en 1819. On trouve dans les *Mémoires de religion, de morale et de littérature* de l'abbé Baraldi, une notice très intéressante sur ce savant.

* GRANDIDIER (PHILIPPE - ANDRÉ), historien ecclésiastique, né à Strasbourg le 9 novembre 1752, mort à l'abbaye de Lucelle au mois d'octobre 1787, d'une maladie inflammatoire causée par l'excès du travail. Il avait eu pour protecteur le cardinal de Rohan, et fut successivement chanoine du grand-chœur de sa ville natale et historiographe de France. Il a publié : | *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasbourg, 1777 et 1778, 2 vol. in-4°. Il devait y avoir 8 vol. | *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, ib., 1782, in-8°; | *Vues pittoresques de l'Alsace*, 1785, gravées par Walter, ibid., in-4°, sept livraisons, avec planches; | *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace*, ib., in-4°, tom. 1 : il n'a paru que ce volume; cet ouvrage lui ayant attiré des persécutions de la part de ses confrères, il y renonça. | *Mémoires pour servir à l'histoire des poètes du 13^e siècle, connus sous le nom de Minnesingers*; | un grand nombre de *Dissertations* sur des sujets curieux ou intéressans, dans les journaux de France et d'Allemagne. Il a fourni à l'abbé Godescard des notes pour une nouvelle édition des *Vies des Saints*. Il était un des plus zélés collaborateurs de la *Germania sacra*. Don Grappin, chanoine de Besançon, a publié son éloge historique, Strasbourg, 1788, in-8°. Grandidier faisait partie de 21 académies.

GRANDIER (URBAIN), né à Rovère près de Sablé, avait été nommé curé et chanoine de Loudun. On croit que la réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'une prêtre étranger au diocèse donna naissance à de cruelles inimitiés. Urbain Grandier, fameux par l'histoire de la possession vraie ou prétendue des ursulines, avait plus d'esprit et de feu que de religion et de mœurs. M. de La Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avait condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit à *divinis* dans le diocèse pour cinq ans, et pour toujours dans la ville de Loudun, où il menait une vie scandaleuse. Il y avait quelques années

qu'il entretenait une fille, assez heureuse encore dans ses dérèglemens pour sentir les remords de sa conscience. Ce fut pour calmer ses scrupules que Grandier composa un *Traité contre le célibat des prêtres*, qu'on trouva parmi ses papiers, lorsqu'il fut arrêté, écrit de sa main, et qu'il avoua être de lui. Ses désordres avaient extrêmement prévenu contre lui, quand les nouvelles ursulines l'ayant renvoyé furent assaillies par des spectres et des fantômes qui apparaissaient dans leur couvent. Grandier ne put convaincre l'évêque de Poitiers de son innocence sur le nouveau crime dont on l'accusait. Le prélat fit faire des procédures à son officialité. Quelque temps après, M. de Laubardemont, conseiller d'état, se trouvant à Loudun, dont il venait faire démolir le château, Mignon, directeur des ursulines l'entretint fort au long de la possession, en quoi il fut secondé par plusieurs des principaux habitans, qui avaient plus d'une raison de ne pas aimer le curé; et pour lui faire mieux comprendre jusqu'où allait la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il était l'auteur de la *Cordonnière de Loudun* (libelle infâme contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commission, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la possession. Muni de ce pouvoir, il se rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté et conduit à Angers. Les possessions devinrent plus violentes que jamais, et Grandier, sur le témoignage constant et uniforme des religieuses, fut condamné à être brûlé vif. La procédure avait duré sept mois. Le 18 octobre 1634, on le conduisit au lieu du supplice, et il aimait mieux mourir sans confession, que de se confesser à un des religieux de St.-François, qu'on avait nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étaient ses ennemis. Ceux qui désirent de plus grands détails sur cette affaire, peuvent consulter deux ouvrages : *L'Histoire des diables de Loudun*, un vol. in-12, à Amsterdam, 1693, réimprimée plusieurs fois, et composée par Aubin, calviniste de Loudun, réfugié en Hollande; cette qualité de l'auteur annonce assez de quelle manière cette affaire est traitée. *L'Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, par M. de La Menardaye,

prêtre, 1719, in-12 : c'est une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Mesnardière a faite du livre de Duncan). Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient plusieurs faits avérés et difficiles à expliquer. Ce qui doit surtout engager les gens sages à suspendre leur jugement, c'est que pour adopter entièrement le récit de l'auteur calviniste, il faudrait supposer que toutes ces religieuses, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conscience, ni religion, ni aucun genre de remords jusqu'au dernier soupir, puisqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif sur leur déposition (*voyez* GOFRIDY). Du reste, ceux qui ont prétendu qu'il n'était pas coupable de sortilège, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur sort; ils ont cru que la justice divine s'était servie des passions de ses ennemis, qui lui imposèrent un crime qu'il n'avait pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres. On a de Grandier | *l'oraison funèbre de Scévole de Ste.-Marthe*, Paris, 1629; | *Factum de Grandier pour sa défense*, etc.

GRANDIN (MARTIN), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de théologie* en 6 vol. in-4°, publié après sa mort par l'abbé d'Argentré en 1710 et 1712, et bien reçu du public. Il est intitulé: *Opera theologica*. L'abbé Grandin joignait à une grande piété, beaucoup d'esprit et de savoir. Il parlait aisément, purement et écrivait de même.

* GRANDMENIL (JEAN-BAPTISTE FAUCHARD de) comédien français, naquit à Paris en 1757 de Pierre Fauchard, chirurgien. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1762, et se fit remarquer dans la défense de plusieurs causes, notamment dans celle du fameux Ramponneau, cabaretier de la Courtille; mais s'étant déclaré contre le parlement Maupeou, il éprouva quelques désagrémens qui le décidèrent à quitter la France. Il se retira à Bruxelles avec sa femme, et il embrassa l'état de comédien, pour lequel il avait beaucoup de goût. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de province, particulièrement à Bordeaux et à Marseille, il revint à Paris en 1790, et fut reçu au Théâtre-Français, où il débuta par les rôles d'Arnolphe de *l'Ecole des femmes*, de *Francaleu* de la *Métromanie*, du *Comman-*

dant du Père de famille, et fut applaudi dans les rôles à manteau, tels que ceux de *l'Avare*, de *Géronte* dans le *Dissipateur*, de *Chrysale* dans les *Femmes savantes*. En 1806, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire, et membre de la 4^e classe de l'institut. Il devint en 1816 membre de l'académie royale des beaux-arts, et mourut à Paris le 24 mai de la même année. Il était admis dans les plus brillantes sociétés de la capitale, et avait tout ce qu'il fallait pour s'y faire estimer. On a de lui le *Savetier joyeux*, opéra comique en un acte.

GRANDMONT *Voyez* GRANMONT.

* GRANDPRE (FRÉDÉRIC VINCENT DARUT de, grand-vicaire de l'évêque de Vaison, né à Valréas le 22 janvier 1758, d'une famille distinguée du comtat Venaissin, reçut une éducation soignée, et vint terminer ses études ecclésiastiques au séminaire de St-Sulpice à Paris. Nommé ensuite grand-vicaire, il employa les loisirs que lui laissaient les affaires du diocèse à des travaux scientifiques, surtout à l'étude des mathématiques, de l'histoire, de la géographie et de l'économie rurale. Il adopta les principes de la révolution française, et présidait en 1792 l'assemblée représentative de Carpentras. Mais il eut bientôt à gémir des excès et des crimes auxquels la multitude se laissait entraîner. Après avoir fait entendre inutilement quelques paroles de sagesse, il rentra dans la condition privée, et dans sa retraite il continua de se livrer à ses études favorites. En 1799 il devint membre du conseil général, et président du canton de Valréas. Grandpré mourut dans son lieu natal le 11 décembre 1809, laissant plusieurs *mémoires* très importants sur différens sujets d'économie politique, dans lesquels on trouve des vues profondes, exprimées avec clarté et précision, et quelques *manuscripts* intéressans sur des points d'histoire, sur les sciences exactes et sur quelques projets d'amélioration dans le mode administratif de son canton. — FRANÇOIS-JOSEPH DARUT, baron de Grandpré, son frère, lieutenant-général, né à Valréas en 1726, et mort à Charleville en 1792, est auteur de *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire français est susceptible*, 1787, in-8°, 1789, 3 vol. in-8°.

GRANDVAL (NICOLAS RACOT de), né à Paris en 1676, mort dans cette ville en 1753, à 77 ans, est auteur de quelques comédies et du *poème de Cartouche*, in-

8°, fig., qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

* **GRANDVAL** (CHARLES-FRANÇOIS RACOT de), célèbre acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1711, débuta dans cette ville à l'âge de 18 ans par le rôle d'*Andronic* dans la tragédie de *Campistron*, et y obtint un succès extraordinaire. Après avoir rempli pendant quelques années les seconds rôles tragiques, il succéda à Dufresne, dans le premier emploi, avec une intelligence, une noblesse et une chaleur qui n'ont pas été surpassées même par le Kain: il jouait en même temps, dans la comédie, les petits-maitres et les caractères avec un rare talent. Un grasseyement assez fort, mais auquel on s'habitua facilement, était le seul défaut qu'on pût reprocher à cet acteur. Laharpe parle ainsi de lui dans sa correspondance. « Bellecourt succéda à » Grandval: mais il s'en fallait de beau- » coup qu'il en approchât. Il n'en avait ni » la finesse, ni la grâce, ni les manières, » surtout cette noblesse naturelle qui a » distingué Grandval, le seul de tous les » comédiens qui, sur la scène, ait eu l'air » d'un homme du monde. » Grandval renonça au théâtre à l'âge de 50 ans. Il cultivait la poésie par délassement; on lui attribue quelques pièces de société très graveleuses: plusieurs sont insérées dans le *Théâtre de campagne*, Paris, 1758, in-8°. Il mourut à Paris le 24 décembre 1784.

* **GRANELLI** (JEAN), jésuite et célèbre prédicateur italien, né à Gènes en 1703, fut nommé professeur de théologie à Modène, et mourut le 3 mars 1770. Il a laissé: | *Lezioni morali, storiche, critiche à cronologiche sul Genesi*, etc. Parme, 1766; Modène, 1768 et 1770. Cette dernière édition est augmentée de commentaires sur les autres livres de la Bible, qui en font un cours complet sur l'Écriture sainte. | *Carême et panégyriques en italien*, Modène, 1771, 2 vol. in-4°; | *Discours et poésies modernes*, 1772, in-4°. On y trouve quatre tragédies de l'auteur, *Sedecia*, *Manassé*, *Dione* et *Seila*, qui avaient été imprimées séparément et traduites en diverses langues. — Il ne faut pas le confondre avec CHARLES GRANELLI, autre jésuite italien, mort à Vienne en 1740, auquel on doit: *Appendicula ad nummos coloniarum, per A. Vaillantium editos*, etc.; *Appendicula ad nummos Augustorum et Cæsarum, ab urbibus*

græcè loquentibus cudos quos A. Vaillantius collegerat, etc.; *Topographia Germaniæ austriacæ*; livre estimé qui a eu plusieurs éditions. La plus complète est celle de Vienne, 1759.

GRANET (FRANÇOIS), diacre, né en 1692 à Brignolles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connaître avantageusement. Il travailla aux journaux, et donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont: | la *traduction de la Chronologie de Newton*, 1728, in-4°; | un *Recueil de remarques sur les tragédies de Corneille et de Racine*, 2 vol. in-12, Paris, 1740; | plusieurs volumes du journal intitulé: *Bibliothèque française*; | plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* et des *Observations sur les écrits modernes*: feuilles périodiques, auxquelles l'avait associé l'abbé des Fontaines (*voy. ce mot*). Les défauts et les qualités des deux critiques étaient les mêmes: du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité et d'humeur. | L'édition des *OEuvres de Launoy*, Genève, 1731, en 10 vol. in-fol., avec la préface, la vie de l'auteur, et un *Launoyana*: morceaux curieux, et dont le style montre que l'auteur était bon humaniste. *Voyez* LAUNOY (Jean de).

GRANET (JEAN-JOSEPH), censeur royal, et ancien avocat au conseil, naquit en 1685 à Aix, et mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1756, in-folio, avec figures; redonnée par l'abbé Péreau en 1756. Il avait de la littérature, et ses lumières en ce genre n'avaient point nui aux études propres à son état.

* **GRANET** (FRANÇOIS-OMER), député à l'Assemblée Législative et à la Convention nationale, né en 1753 à Marseille où il exerçait la profession de marchand, se fit remarquer, dès le commencement de la révolution, par l'exagération de ses principes et fut poursuivi dès 1789 comme un des auteurs des troubles qui agiterent cette ville; mais protégé par Mirabeau il fut acquitté. Il fut nommé peu de temps après administrateur du département des Bouches-du-Rhône, puis député à l'Assemblée Législative. Lorsque les fédérés de Marseille vinrent à Paris dans le but d'achever le renversement du trône, Granet devint un de leurs principaux chefs, et prit une part très active aux

troubles du 10 août. Réélu à la Convention il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. On le vit pourtant en avril 1794 s'élever avec indignation contre les atrocités commises au mois d'avril 1794, dans le midi, et provoquer des mesures sévères contre Jourdan Coupe-tête qui commandait alors la gendarmerie d'Avignon. On assure que c'est au crédit dont il jouissait, que Marseille doit la conservation de son port qu'on voulait démolir pour la punir de son insurrection contre la Convention en 1793. Accusé par Barras et Fréron comme auteur des troubles du midi, Granet les accusa à son tour de dilapidation et de concussion pendant leur mission de 1793 dans les départements du Var et des Bouches-du-Rhône. Il fut encore dénoncé, en 1793, comme un des provocateurs de l'insurrection démagogique qui avait éclaté le 12 avril, et fut décrété d'accusation lors de la seconde insurrection jacobine du 20 mai suivant. Un second décret avait ordonné sa mise en jugement; mais l'amnistie, par laquelle la Convention termina ses travaux, le rendit à la liberté. Sous le règne de Bonaparte il devint un des maires de Marseille, et en 1815 il fut nommé député du département des Bouches-du-Rhône à l'assemblée des représentants. Après la seconde restauration, la loi contre les régicides l'obligea de se retirer à Bruxelles; mais une ordonnance du 27 décembre 1818 l'autorisa à rentrer dans sa patrie. Granet y est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 10 septembre 1821. On ne connoît de lui qu'un seul écrit imprimé sous ce titre : *Rapport et projet de décret sur les consulats de France en pays étranger, présenté au nom du comité de marine*, Paris, 1792, in-8°.

GRANGE (JEAN de la), d'une ancienne famille du Beaujolais, se fit bénédictin et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état, et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avait parlé durement du vivant du roi son père, et il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE (FRANÇOIS de la). Voyez MONTIGNY.

GRANGE (LOUIS-JOSEPH de CHANCEL de la), né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisait dès ses plus tendres années les poètes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune La Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite *comédie* en 5 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de 9 ans lui fit un nom. Il y avait dans cette pièce plus de satire que de talent. M^{me} de La Grange, devenue veuve, et espérant bien des talens de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avait apporté de Bordeaux une tragédie intitulée : *Adherbal* ou *Jugurtha*, que Racine ne dédaigna pas de corriger. Il parvint à la faire représenter; et ce drame, sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poète, qui n'avait que 16 ans. De nouvelles pièces augmentèrent sa réputation. Mais ce qui le fit le plus connaître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé : *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur de ces odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir : il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier, et conduit aux îles Ste.-Marguerite. Ses talens et sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poète, ingrat, fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une ode au duc d'Orléans, contre lequel il avait écrit ses *Philippiques*. Il y avouait sa faute et peignait son repentir. Ce prince lui accorda la permission de se promener quelquefois; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortaient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque, qui le conduisit au port de Villefranche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes la

protection du roi d'Espagne, La Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les états-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniât le 27 décembre 1758. Il travaillait depuis long-temps à une *histoire du Périgord*. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses *manuscripts* aux chanoines réguliers de Chancelade. On a publié les *OEuvres de La Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs opéras et des poésies diverses. « Ses plus grands succès, » dit un critique, ont été précisément dans le genre qu'il aurait dû s'interdire. Ses *Philippiques* sont aussi pleines d'énergie que de fiel et d'atrocité. On a voulu l'excuser par la vérité du tableau. Mais est-il permis de tracer de tels tableaux, quelque ressemblans qu'ils soient, quand il n'y a que du scandale et aucun bon effet à en attendre ? » Les meilleures éditions des *Philippiques* sont celles de Paris, 1793, in-12, et de Bordeaux, 1793, in-8°.

GRANGE. Voyez RIVET DE LA (don ANTOINE).

GRANGE, (N. de la), d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin ; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la faible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses comédies, telles que les *Contre-temps*, *l'Italien marié à Paris*, et la *Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Ecossaise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs traductions : celle du *Roman d'Adrienne*, en 2 vol. in-12 ; celle d'un mauvais roman anglais, intitulé : *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12 ; enfin il mit en vers de huit syllabes le *Phaëton renversé*, poème allemand, où il y a des grâces et de la gaieté. La Grange travaillait facilement ; mais les malheurs qu'il amena lui-même sur sa vie l'obli-

gèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité à Paris, en 1767.

GRANGE (N. de la), parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parens, devint gouverneur des fils de M. le baron de Holbach, et mourut en 1775, à 57 ans. Il donna en 1768 une bonne traduction de *Lucrèce*, 2 vol. in-8° et in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition et d'une critique saine. Il travailla ensuite à une version de *Sénèque*, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à quelques endroits près, fidèle, élégante et précise. On a encore de lui une édition des *Antiquités de la Grèce* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

* GRANGE (JEAN-BAPTISTE-A.), littérateur, né à Marseille le 9 février 1793, mort dans la même ville le 25 février 1826, embrassa la même carrière que son père, qui était notaire. Il cultivait aussi la poésie, et en moins de deux ans son nom fut proclamé quatre fois dans les concours publics de poésie et d'éloquence : les académies de Marseille, de Lyon et d'Aix s'empressèrent de l'associer à leurs travaux. Il publia en 1824 des *Essais littéraires*, 2 vol. in-18, et cet ouvrage qu'il destinait à ses parens et à ses amis lui valut d'honorables suffrages dans les journaux de Paris. Le premier volume contient 16 *élégies*, 15 *épîtres*, 7 *prosopopées* et *odes*, la *Pudeur*, poème, et 4 *soirées poétiques* : le deuxième, 4 *éloges* (de l'abbé Féraud, de M. Poivre, de Vauvenargues, de Belzunce) ; un *essai sur les romans* ; un *essai sur le sonnet*, et son *discours de réception* à l'académie de Marseille.

GRANGE (la). Voyez LAGRANGE.

GRANGENEUVE (JACQUES-ANTOINE), né à Bordeaux en 1750, fut d'abord avocat : il était substitut du procureur du roi dans cette ville, à l'époque de la révolution. Il fut député par son département à l'Assemblée Législative, et ensuite à la Convention avec Gensonné, Guadet et Vergniaud ; et s'il n'y apporta pas les mêmes talens que ses collègues, il les surpassa par la démagogie et l'extravagance de ses opinions. Il débuta par demander avec Couthon que dans ses communications avec le roi, l'Assemblée supprimât la dénomination de *sa majesté*, et de *sire* ; il s'attacha ensuite à persécuter les membres de la famille royale, les émigrés, les nobles, les prêtres, etc. ; il osa prendre la défense de Jourdan, dit

Coupe-tête, qui avait inondé de sang la ville d'Avignon ; et parla aussi en faveur des soldats suisses du régiment de Châteaueu-Vieux, condamnés aux galères, pour avoir pris part à la révolte de Nancy qui causa la mort du jeune Desilles. C'est à cette époque que les jacobins, pour honorer les galériens, se coiffèrent dans leur club d'un bonnet rouge. Grangeneuve fut le premier qui eut assez d'impudence pour se montrer à l'Assemblée avec ce bonnet sur la tête ; il fut, à la vérité, accueilli par des huées presque générales ; mais le bonnet rouge n'en fut pas moins popularisé. Grangeneuve montra bientôt que son audace ne tenait nullement au courage ; car ayant insulté son collègue Jouanneau, il en reçut des coups de bâton et des soufflets, et il s'en vengea en dénonçant lui-même sa fâcheuse aventure à l'Assemblée, qui envoyait Jouanneau à l'Abbaye ; mais il en sortit bientôt après. Intimement lié avec Chabot et Bazire, il forma avec eux le projet de se faire assassiner, pour augmenter la haine du peuple contre la cour, qui serait accusée de ce meurtre : ce dévouement patriotique se borna à une simple délibération. Grangeneuve contribua par ses discours à la funeste journée du 10 août ; mais sa timidité l'empêcha de paraître parmi les assaillans. Les horribles scènes qui se passèrent alors firent sur lui beaucoup d'impression, et il devint tout à coup aussi modéré qu'il s'était montré fanatique et exagéré. Il ne vota pas la mort de Louis XVI, et se borna à demander sa détention jusqu'à la paix. Voici comme il s'exprimait lors du procès de ce malheureux prince : « Quelque infinis, » dit-il, que soient nos pouvoirs, je ne puis pas même y supposer le pouvoir extraordinaire d'accuser et de condamner souverainement à mort l'individu détrôné depuis cinq mois. Je suis bien sûr au moins que je n'ai jamais accepté cette prétendue fonction. Je ne puis d'ailleurs me dissimuler qu'à ce jugement criminel du souverain participeraient un trop grand nombre de nos collègues qui ont manifesté, avant le jugement, des sentimens incompatibles avec l'impartialité d'un tribunal, et qu'on a mis en œuvre autour de nous tous les moyens d'influence possible pour arracher à la Convention nationale une sentence de mort. Dans de semblables circonstances je pourrais moins que jamais accepter et exercer le pouvoir criminel souverain qu'on nous attribue. Réduit par consé-

quent à prendre uniquement des mesures de sûreté générale, je déclare que s'il m'était démontré que la mort seule de Louis pût rendre la république florissante et libre, je voterais pour la mort ; mais il est au contraire démontré à mes yeux que cet événement peut amener les plus grands maux sans produire aucun avantage réel ; que jamais la liberté d'un peuple n'a dépendu de la mort d'un homme, mais bien de l'opinion publique et de la volonté d'être libre, je ne voterai pas pour la mort, fussé-je même du nombre de ceux qui pensent qu'il y a autant de danger à laisser vivre Louis qu'à le faire mourir ; la prudence me commanderait encore de rejeter les mesures irréparables, pour qu'on puisse, dans toutes les circonstances, opposer aux projets de nos ennemis ou son existence ou sa mort. Je suis d'avis de la détention. » Enveloppé le 31 mai 1793 dans la proscription contre les Girondins, il s'enfuit à Bordeaux ; il y fut arrêté et conduit à l'échafaud, le 21 septembre de la même année ; il était alors âgé de 43 ans.

GRANGER (TOURTECHOT), voyageur français, natif de Dijon, exerça la chirurgie dans plusieurs villes du royaume, notamment à Marseille et à Toulon, pendant la peste de 1721. Il fut ensuite appelé à Tunis par les religieux espagnols qui lui offrirent la place de chirurgien major de leur hôpital. Revenu en France dans l'espoir d'être nommé chirurgien-major d'un régiment, il fut trompé dans son attente. Il accompagna le consul français au Caire, visita Candie, Chypre, la Caumanie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il mourut en revenant, à deux journées de Bassora, vers l'an 1734. Il a laissé des relations de ses courses dans différentes parties du Levant ; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1745, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une *préface historique*, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANGER. Voyez GRAINGER.

* GRANGIER (PIERRE-JOSEPH), ancien avocat et subdélégué de l'intendance du Berry, né à Sancerre, en 1758, fut député du tiers état de sa province aux états-généraux de 1789, et se déclara ouvertement en faveur de la religion et de

la monarchie : il vota avec la minorité et en signa toutes les protestations collectives. Le jour même où le roi accepta la nouvelle constitution, il publia un écrit plein de sagesse et de modération, où il signala les défauts du nouveau système politique, de manière à faire prévoir les malheurs qui devaient en résulter pour la France. Il vécut ensuite éloigné des affaires jusqu'en 1796, époque à laquelle il fut nommé membre de l'administration du département du Cher, puis député au conseil des Cinq-cents. Au retour du roi, il fut anobli, et il reçut en 1816 la croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, en considération des services qu'il avait rendus au roi pendant la révolution. Granier est mort en 1821.

GRANJON (ROBERT), célèbre graveur, et fondeur de caractères d'imprimerie, florissait vers le milieu de 16^e siècle. Il exerça d'abord son talent à Paris où son père était imprimeur ; il se rendit ensuite à Lyon, et grava des poinçons pour l'impression de la musique, passa de là en Italie où il s'appliqua à la gravure des caractères orientaux, travailla à Rome et à Florence, et revint enfin à Paris où il perfectionna les caractères grecs.

GRANMONT, ou **GRANDMONT**, chef des sifubstiers, était gentilhomme, et né à Paris dans le 17^e siècle. Avec des qualités qui auraient pu l'élever aux premiers honneurs de la guerre, il avait tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès, la cruauté et l'irréligion jusqu'où elles peuvent aller. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville était aux Espagnols, et Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandait le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avait faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche, et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, parce qu'on se défiait de lui et qu'on était outré de sa barbarie, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla, le jour de saint Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avait armé un navire, où il mit environ 180 hommes, et avait mis en mer dans le mois d'octobre 1686 ;

mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étaient devenus.

* **GRANT (CHARLES)**, membre de la chambre des communes et président du conseil de la compagnie des Indes orientales, né en Ecosse l'an 1746, fut nommé en 1787 par lord Cornwallis président de la division du commerce à Calcutta, et résida dans les Indes pendant plus de 20 ans : sa santé s'étant altérée ainsi que celle de sa famille, il retourna en Angleterre en 1790, devint 4 ans après l'un des directeurs de la compagnie, et fut vice-président et président pendant près de 6 ans. Grant fut nommé en 1802 membre de la chambre des communes, et siégea jusqu'en 1819. Il est mort à Londres en 1825. Grant fonda à ses frais plus de 150 écoles primaires dans les montagnes de l'Ecosse, et faisait partie de toutes les sociétés philanthropiques créées pour l'affranchissement des Noirs, pour la propagation de la religion chrétienne dans les Indes, la distribution de la Bible aux pauvres, etc. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intitulé : *Observations on the state of society among the asiatic subjects of great Britain*, imprimé en 1797 aux frais et pour l'usage de la chambre des communes. Le pasteur Daniel Wilson a publié son éloge.

GRANVELLE. Voyez **PERRENOT**.

* **GRANVILLE (GEORGES)**, baron de Lansdown, poète et homme d'état, né en 1667, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par une pièce de vers en l'honneur de la duchesse d'York, depuis reine d'Angleterre. Deux fois élu député, il fut nommé, sous la reine Anne, secrétaire de la guerre, et peu après élevé à la dignité de pair. Il devint aussi membre du conseil privé et trésorier de la reine. Il perdit ses places sous Georges 1^{er}, et fut mis à la Tour en 1715, pour quelques démarches imprudentes qui le firent soupçonner d'avoir trempé dans une conspiration qui tendait à favoriser la descente du prétendant en Angleterre. Relâché un an après, il passa en France, où il séjourna plusieurs années. Il se retira ensuite dans sa famille, et mourut en 1755. Il cultivait les lettres, et a publié lui-même une collection de ses *œuvres*, 1752, 2 vol. in-4°. Ses vers sont faibles ; sa prose vaut mieux. Le docteur Warten cite comme d'excellens morceaux ses *Observations sur Burnet*, et sa *Défense de la justification de sir Richard Granville*.

GRAPHÆUS aussi appelé en flamand **SCHRYVER**, en latin *Sciribonius* (Com-

NEILLE), imprimeur et bon littérateur, né en 1482 à Alost en Flandre, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits poèmes au public, à l'occasion des événemens mémorables arrivés de son temps, et des *églogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 76 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1556, in-12.

* **GRAPPIN** (don **PIERRE-PHILIPPE**), ancien bénédictin, chanoine de Besançon, naquit le 1^{er} février 1738 à Ainvelle, en Franche-Comté. A l'âge de 18 ans, il fit profession à l'abbaye de Luxeuil, où il fut chargé de la direction de l'enseignement des novices. C'est pendant cette époque qu'il se perfectionna dans l'interprétation des langues anciennes, dans l'étude de la philosophie, de la théologie et de l'histoire. Peu de temps après il fut mis à la tête du *grand* collège que les bénédictins avaient à Saint-Ferjeux. En 1783 il devint membre de l'académie de Besançon. Le gouvernement chercha à l'attirer à Paris avec Perreiot. Don Grappin préféra sa retraite, qu'il fut obligé de quitter en 1792; il avait prêté le serment. Pendant la tourmente révolutionnaire il resta dans sa famille. Il assista au concile tenu par les constitutionnels à Paris, et en fut le secrétaire. A l'époque du concordat il revint à Besançon, et fut nommé secrétaire de M. Lecoz, devenu archevêque de ce diocèse. Plus tard il devint chanoine, et resta membre de ce chapitre jusqu'à sa mort sans avoir rétracté le serment. Il a contribué au rétablissement de l'académie dont il fut le secrétaire perpétuel. Il est mort à Besançon le 20 novembre 1853, à 95 ans 9 mois et 20 jours. Il faisait partie des académies de Rouen, Metz, Châlons-sur-Marne, Arras, Hesse-Cassel, etc. Il a laissé : | *Abrégé du traité du pouvoir des évêques de Pereyra*, Paris, 1805, in-8°. | *Almanach historique de Besançon et de la Franche-Comté, pour les années 1785 et 1786*, Besançon, in-8°. Ces almanachs contiennent une description très bien faite des villes, bourgs et villages de la province; aussi ont-ils été fort recherchés, et commencent-ils à devenir rares, même à Besançon. | *Eloge historique de M. l'abbé Grandidier*, Strasbourg, 1788, in-12. | *Eloge historique de Jean Jouffroy, cardinal d'Alby, lu à l'académie des sciences de Besançon, par un membre de cette académie*, le 25 avril 1785, Besançon, 1785, in-12. | *Essais poétiques*, Besançon, 1786, in-8°. | *Histoire abrégée*

du comté de Bourgogne, Avignon (Vesoul), 1773, in-12; seconde édit. *considérablement augmentée*, Besançon, 1780, in-12. | *Lettre à l'auteur de l'examen philosophique de la règle de Saint-Benoît* (don Cajot), ou *Examen religieux de l'examen philosophique*, en France (Besançon), 1768 in-8°. | *Mémoire historique, où l'on essaie de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas dans le 16^e siècle*, Besançon, 1788, in-8°. | *Mémoire sur les ville et abbaye de Faverney*, 1771, in-8°. | *Mémoires historiques sur les guerres du 16^e siècle dans le comté de Bourgogne*, Besançon, 1768, in-8°. | *Ode à la religion*, in-8°. | *Ode aux états généraux*, in-8°. | *Ode contre le duel*, in-8°. | *Ode sur la question*, in-8°. | *Quelle est l'origine des droits de main-morte, dans les provinces qui ont composé le premier royaume de Bourgogne*, Besançon, 1779, in-8°. | *Recherches sur les anciennes monnaies, poids et mesures du comté de Bourgogne*, Besançon, 1782, in-8°. Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'académie de Besançon en 1782. Outre les ouvrages déjà cités, don Grappin est auteur de dissertations et de notices imprimées dans divers recueils : | *Réponse à l'auteur de l'histoire des variations de la confession* (Journ. ecclès. 1775); | *Quand et pourquoi s'est introduit l'usage de faire gras le jour de Noël, arrivât-il un vendredi ou un samedi?* (id. id.); | *Lettres contre l'usage des pensions annuelles des religieux* (id.), signée Dinouart, pour l'auteur qui l'en avait prié : | *Relation de ce qui s'est passé à la fête des mœurs établie à Saint-Ferjeux, le 25 août 1776* (id., 1776); | *Lettre touchant les dots ou pensions de novices* (id.); | *Mémoire sur les sorciers d'Arras et de Franche-Comté* (Chronique religieuse); | beaucoup d'autres articles dans les *Annales de la religion*, dans la *Chronique religieuse*, dans la *France catholique* et dans le journal de Franche-Comté; enfin dans le recueil de l'académie de Besançon, comme secrétaire perpétuel, les *Eloges historiques* de MM. Lecoz, Moïse, Grandidier, Simon, de Troyes, de Toulangeon, Dèmeunier, Laire, Berthod, Bergier, Talbert, Rose, de Marnesia père et de Marnesia fils; les *notices historiques* de Trouillet, David de Saint-Georges, d'Usies, du P. Chrysologue, de Grand-Fontaine, Requet, Nonotte, Palliot, Charles et don Sornet. Une très grande partie de ces écrits ne porte

pas le nom de leur auteur. Don Grappin a été l'éditeur de l'ouvrage intitulé : *Quelques détails sur Latour d'Auvergne, Besançon, 1815, in-8°*. Il a laissé manuscrits : | *Histoire des ville et abbaye de Luxeuil*; | *Histoire de l'abbaye de Saint-Paul de Besançon*; | *Recherches sur les anciens états-généraux de France*; | *Histoire des états provinciaux de Franche-Comté*, tenus en 1788; | *Dissertation sur la taille des anciens Bourguignons*; | *Vie de M. Lecoz, archevêque de Besançon*; | *Notices historiques sur MM. de Courbouzon, de Clévans et le prieur d'Audeux*; | *Trois lettres à l'auteur d'un mémoire (M. Philpon de la Madeleine) contre les curés et familiers de Dôle*; | *Journal du siège de Besançon par les Autrichiens immédiatement avant le retour des Bourbons*; | *Loisirs du chevalier de***, pièces de poésies*; | *Chronologie des landgraves d'Alsace*. | *Chronologie historique des comtes de Ferrette*; | Trois petites pièces de théâtre, chacune en un acte, composées en 1790 : *le Nouveau Bourgeois gentil-homme*; *le Serment civique*; *le Retour à la raison*. Don Grappin a légué à la bibliothèque publique de Besançon une partie de ses manuscrits.

GRAS (LOUISE le), fille de Louis de Marillac, frère du garde des sceaux et du maréchal de ce nom, fut infiniment plus recommandable par ses vertus que par sa naissance. Ayant épousé Antoine Le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors que s'étant mise sous la conduite de saint Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens qu'il fit surtout à Paris. Elle fonda conjointement avec lui la congrégation des *Filles de la charité*, dites aussi *Sœurs grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplièrent beaucoup en peu de temps. Elles ont plus de 300 établissemens tant en France qu'en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, » dit Voltaire, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux, ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour notre orgueil et si révoltante pour notre délicatesse. » On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme, mais le même

homme se trompe en ajoutant que *cette congrégation si utile est la moins nombreuse*. Ce que nous venons de dire prouve le contraire. Les enfans trouvés ressentirent aussi les effets de la charité de M^{me} Le Gras. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor, pour servir de retraite à ces infortunés. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut saintement en 1662, à 71 ans. On peut consulter sa *Vie*, écrite par Gobillon, in-12. Les Sœurs de la Charité ont donné des preuves éclatantes de fermeté et de religion durant la révolution de France; elles essayèrent en 1791 les traitemens les plus indignes et les plus cruels, plutôt que de communiquer avec les prêtres apostats et schismatiques. « Ces infortunées filles (dit M. Burke dans la séance du parlement d'Angleterre, le 6 juin 1791), consacrées aux devoirs les plus sublimes de la religion et de l'humanité souffrante, ont été traînées dans les rues et frappées de verges par les souverains de la nation française; » et cela parce que le prêtre, dont elles avaient reçu la communion, ne s'était pas soumis au test. Cette insulte faite aux mœurs, qui aurait trouvé des vendeurs dans les pays les plus barbares, n'a été ni punie ni même censurée, et on nous vante la tolérance d'un pays où l'on se souille de pareils excès! » (Voyez VINCENT de PAUL.) Sa *Vie* écrite par Gobillon, 1676, a été revue et augmentée par M. Collet, Paris, 1769, in-12.

GRAS (ANTOINE le), né à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talens et ses mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha surtout à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Nous avons de lui : | les *Vies des grands capitaines*, traduites en français du latin de Cornélius-Népos, 1729, in-12; | *Ouvrages des saints Pères qui ont vécu du temps des apôtres*, traduits avec des notes, 1717, in-12, et réimprimés en 1749, sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidèles. L'auteur mourut en 1751, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec JACQUES le GRAS, avocat à Rouen, sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers français la traduction de l'ouvrage d'Hésiode, qui a pour titre : *Les OEuvres et les jours*.

* GRASSE (FRANÇOIS-JOSEPH-PAUL, comte de), marquis de Grasse-Tilly, lieutenant-général de marine, naquit en 1725. Après avoir successivement et rapide-

ment passé par tous les grades, il fut nommé, en 1779, chef d'escadre, et partit de Brest avec quatre vaisseaux et plusieurs frégates, pour aller joindre le comte d'Estaing à la Martinique. Le 6 juillet il se trouva au combat de la Grenade; mais il n'y prit part qu'à la fin de l'action, ce qui sauva l'amiral Byron d'une entière défaite. On attribua dans le temps ce retard de la part de Grasse à une injuste jalousie contre son général; quant à lui, il en accusa les vents; les gens impartiaux n'y virent que son impéritie. Il assista l'année suivante, aux combats du 17 avril, 15 et 19 mai, que Guichen livra à l'amiral anglais Rodney. La campagne étant finie, il retourna à Brest, qu'il quitta encore le 20 mars 1781. Il était à la tête de 20 vaisseaux de ligne et de l'escadre de Suffren (qui faisait voile pour l'Inde), et en même temps il escortait plusieurs flottes marchandes dirigées vers les îles de l'Amérique. Dans sa route et près des atterages de la Martinique, Grasse rencontra l'amiral Hood avec des forces très inférieures aux siennes, et qu'il aurait pu anéantir. Le combat fut assez vif; mais l'amiral anglais sut combattre, faire assez de mal, et se retirer avec une perte peu considérable. Le 2 de juin de la même année 1781, il contribua à la prise de Tabago, et s'étant ensuite rendu sur les côtes de l'Amérique septentrionale (à présent les Etats-Unis), il battit l'amiral Graves, qui portait à bord de son escadre des troupes pour secourir l'armée anglaise. C'est la seule victoire qui appartient exclusivement à Grasse. Le général Cornwallis s'était pendant ce temps retranché à York-Town; mais les généraux Washington, Rochambeau et Lafayette, secondés par l'escadre de Grasse, le forcèrent de capituler, et ce triomphe décida de la liberté de l'Amérique insurgée. Ayant fait voile pour les Antilles, et réparé la flotte à la Martinique, l'amiral de Grasse en partit le 5 janvier 1782 avec 6.000 hommes, commandés par Bouillé. Débarqués dans l'île de Saint-Christophe, ils attaquèrent le fort de Briens-Tom-Hill, au moment où l'amiral Hood venait au secours de l'île. Grasse, au lieu de rester à son poste pour protéger l'opération de Bouillé, leva l'ancre de la rade de Basse-Terre, et avec des forces supérieures, alla attaquer l'amiral anglais. Celui-ci, s'apercevant de la faute de son adversaire, alla par une manœuvre hardie, s'emboîser dans le mouillage qu'on lui avait laissé libre si gratuitement. Grasse

vint deux fois lui livrer combat, mais toujours sans succès. Par bonheur Bouillé, malgré la faute de Grasse, avait pris le fort de Briens-Tom-Hill; mais quoique Hood se trouvât alors placé entre le feu de l'artillerie de la place, et celui de la flotte française, il réussit à se retirer en bon ordre, en causant plusieurs dommages aux marins français. On a blâmé avec raison Grasse de n'avoir pas mouillé par le travers de la flotte anglaise pour la combattre bord à bord, ou de n'avoir pas tenté ce que fit depuis Nelson à Aboukir, c'est-à-dire, couper la ligne ennemie par le milieu et doubler les ailes. Mais il s'en fallait bien que Grasse fût un Nelson. Cependant l'île de Saint-Christophe et ensuite celles de Monserrat et de Newis, furent conquises par Bouillé. En même temps, l'amiral de Grasse partit en avril 1782 du port royal de la Martinique, pour transporter des troupes françaises à l'île de Saint-Dominique, où il allait rejoindre l'escadre et des troupes espagnoles qui, conjointement avec lui, devaient conquérir la Jamaïque. La flotte anglaise de l'amiral Rodney s'étant offerte à son passage, il en attaqua l'avant-garde, favorisé par un vent propice, tandis que celui de l'ennemi étant contraire, Rodney ne put venir au secours de ses autres vaisseaux. Cependant Grasse ne sut pas tirer parti de tous ces avantages, et, satisfait de quelques faibles succès, il se mit hors de portée des Anglais. Quelques-uns de ses vaisseaux escortaient son convoi, lorsque le *Zélé* en aborda un autre pendant la nuit, et se trouva *dégréé*. Il aurait suffi de le faire relâcher dans un des ports voisins, ou de le brûler, après en avoir retiré l'équipage; mais Grasse, à la vue même des Anglais, se porta avec toute sa flotte au secours d'un seul vaisseau, qu'il ne pouvait d'ailleurs sauver. Rodney le punit de son imprudence, et l'ayant poursuivi, l'attaqua de tous côtés avec des forces imposantes; après un combat (le 12 avril 1782) très long et très sanglant, où Grasse montra un grand courage, il fut contraint d'amener son pavillon, ainsi que sept autres de ses vaisseaux. Il montait la *Ville de Paris*: la moitié de son équipage avait été mise hors de combat, et le vaisseau était si maltraité, qu'il ne put aborder à aucun port. Vaincu et prisonnier, il fut conduit à Londres, où il reçut les honorables distinctions que lui avait méritées sa valeur dans le dernier combat. De retour en France, il publia sur cette affaire un *Mémoire* dans le-

quel il se plaignait amèrement de plusieurs de ses officiers; il est à croire que ses plaintes étaient mal fondées, puisque le gouvernement n'y fit aucune attention. Depuis lors, il ne fut plus employé, et mourut à Paris le 11 janvier 1788, âgé de 67 ans.

* **GRASSET DE SAINT-SAUVEUR** (JACQUES), littérateur, vice-consul de France en Hongrie et dans les Echelles du Levant, naquit à Montréal en Canada le 16 avril 1757. Après avoir fait ses études en France, il embrassa la carrière diplomatique et mourut à Paris le 3 mai 1810. Il a publié un grand nombre d'ouvrages peu estimés. Les principaux sont : | *Coutumes civiles actuels de tous les peuples connus* (avec Sylv. Maréchal), 1784 et années suivantes, petit in-4°, orné de 505 planches; | *Tableaux de la fable, représentés par figures, accompagnés d'explications* (avec le même), 1785, in-4°; | *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4°; | *l'Antique Rome, ou Description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain dans les costumes civils, militaires et religieux, dans les mœurs publiques et privées, depuis Romulus jusqu'à Augustule*, 1795, in-4°, en 50 tableaux; | *Encyclopédie des voyages*, 1795-1796, 5 vol. in-4°, avec 452 planches; | *Fastes du peuple français*, 1796, in-4°; | *Voyages pittoresques dans les quatre parties du monde*, 1806, in-4°; | *Plantes usuelles indigènes et exotiques* (avec M. Joseph Roques), 1807, 2 vol. in-4°; | *Muséum de la jeunesse, ou Tableaux historiques des sciences et des arts*, 1812, in-4°.

GRASSI (PARIS de), maître de cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pésaro, a laissé un *Cérémonial* qui est très estimé. Il fit une épitaphe, qu'il supposa que Publius Crassus avait composée pour sa mule. Les antiquaires y furent trompés.

* **GRASSI** (HORACE), jésuite, mathématicien, né à Savone, en 1582, mort à Rome en 1654, est moins connu par le mérite de ses productions scientifiques que par sa dispute avec le célèbre Galilée. Il professa les mathématiques à Gènes et à Rome, et fut recteur du collège de Savone. On a de lui : | *Dissertatio optica de Iride*, Rome, 1618, in-4°; | *Dissertatio astronomica de tribus cometis anni 1618*, Rome, 1619, Bologne, 1655, in-4°; | *Libra astronomica et philosophica qua Galilæi*

opiniones de cometis refutantur (sous le nom de Lotario Sarzi), Parme, 1629, in-4°, ouvrage auquel Galilée répondit par son *Saggiatore*, et sous le même pseud. ; | *Ratio ponderum lib. et simbellæ in qua quid e Galilæi simbellatore de cometis statuendum sit proponitur*, Paris, 1626; Naples, 1627 et 1629, in-4°. Grassi a laissé en outre des *Dissertations latines*, Rome, 1641, in-12.

GRASSIS (PADUANUS de), franciscain, natif de Barlette, florissait au 16^e siècle. Il prêcha et écrivit avec un succès égal. On a de lui : *De republica ecclesiastica*, et *Enchiridion ecclesiasticum*, Venise, 1553, in-4°, et d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL (THÉODORE), né à Delft, en 1600, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des états généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons et des Hollandais, mourut en cette ville en 1666, à 66 ans. Il était versé dans les matières de droit, dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : | un livre *De jure majestatis*, 1642, in-4°; | *De fide hæreticis et rebellibus servanda*, 1660; | *Libertas veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1654, in-4°, qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc; | *Psalmorum Davidis paraphrasis*, en vers héroïques, La Haye, 1643, in-4°; | *Thomæ a Kempis de Imitatione Christi libri tres, carmine expressi*, Rotterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raison qui l'a empêché de mettre en vers le quatrième livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Castillon avait pris un autre biais; ce fut de changer le livre et le calviniser (V. KEMPIS). Graswinckel était parent et grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des gomaristes, et publia plusieurs ouvrages pour la défense de ceux de son parent.

GRATAROLI (GUILLAUME), célèbre médecin de Bergame, né en 1516, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction; mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il se retira à Bâle, où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchait de l'indigence. Il était riche à Padoue; mais il sacrifia sa fortune au calvinisme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à son savoir, sont : | un *Traité de la manière de con-*

server et d'augmenter la mémoire, en latin, Francfort, 1553, in-12, traduit en français par Etienne Copé, Lyon, 1586, in-12; | un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'études*, en latin, Francfort, 1591, in-12; | *De prædictione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8°; | *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8°. Grataroli voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un mauvais livre sur les *marques de l'Antechrist*. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus absurde fanatisme. Tout ce qu'il a composé est en latin. On trouvera le catalogue exact de ses ouvrages à la suite de la notice biographique : *Della vita e delli scritti di Giulio Grataroli*, par le comte J. B. Gallizioli, Bergame, 1788, in-8°. — BONGIANNI GRATAROLI, son parent, vivait à peu près dans le même temps, et s'acquittait quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salò, dans le Bressan, sa patrie, et par quelques bonnes tragédies, *Actée*, *Polixène*, *Astyanax*. Le marquis Maffei jugea cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

GRATIEN, père de l'empereur Valentinien I^{er}, était de Cibale en Pannonie, (aujourd'hui la Hongrie). Il fut surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, comme il portait dans sa première jeunesse une corde pour la vendre, cinq soldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connaître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque temps après les troupes qui s'y trouvaient. Enfin, après avoir obtenu la permission de se démettre de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur romain, naquit à Sirmich en 359. Son père Valentinien lui donna le titre d'Auguste, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratin lui succéda en 375, à l'âge de 16 ans et demi. Brave capitaine, sage empereur, il fit des lois, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Alle-

mands. La guerre avec ceux-ci lui fut très heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisaient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30 mille hommes. Son zèle pour le christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappela les exilés, et ordonna aux ariens de rendre les églises aux catholiques. Il y avait à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratin le fit non-seulement détruire, mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices et les prêtres des idoles, et attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa et fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étaient arrogé, et que les empereurs chrétiens avaient laissé subsister sans y faire attention. Gratin supprima les privilèges et les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les païens avaient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisirait des terres que l'on donnerait par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changemens irritèrent un peuple fanatique et superstitieux. Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandait. Gratin marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré en 383. Ce prince aussi grand qu'infortuné n'avait alors que 24 ans, dont il avait régné sept et 9 mois. Saint Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardait comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collègue, et qui par-là devint son successeur, aurait suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise et à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après, par ceux mêmes qui l'avaient élevé à l'empire.

GRATIEN, ou GRATIANUS, célèbre canoniste, né à Chiusi dans la Toscane, bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastère de SS. Félix et Nabor

à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des Décrets des papes et des conciles, qui compose la 1^{re} partie du *Droit canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, et mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des canons discordans*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paraissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les décrétales d'Isidore Mercator (voyez ce nom), et de quelques autres qui l'avaient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entre autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce traité, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence in-folio, 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celle de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol. sont recherchées. M. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été bénédictin ni moine; il réfute les annales des camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Beauvais qui vivait un siècle entier après lui, et qui ne dit même rien de positif sur cet objet; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, monachus*.

* GRATIEN (JEAN-BAPTISTE-GUILLAUME), membre de la congrégation de Saint-Lazare, évêque constitutionnel, naquit en 1747 à Crescencino en Piémont, et fut pendant quelque temps professeur de théologie; il était supérieur du séminaire de Chartres à l'époque où éclata la révolution. Non content de prêter le serment à la constitution imposée au clergé, il écrivit encore en faveur de cet acte de législation. Nommé évêque constitutionnel de Rouen en remplacement de M. Charrier de la Roche, il fut sacré le 12 mars 1792, et assista en 1797 à l'Assemblée des évêques constitutionnels. Gratien mourut en 1799 à Rouen, laissant entre autres ouvrages : | un *Traité ecclésiastique sur les contrats usuraires*, en latin, où il se déclare en faveur du prêt, Chartres, 1790; | *Instruction pastorale sur la continence des ministres de la religion*, 1792, in-8°, qui fut dénoncée à l'Assemblée législative, parce que l'auteur y établit l'obligation du célibat pour le clergé, et qu'il violait,

disait-on, *les droits de l'homme*, et cherchait à fanatiser le peuple; | la *Vérité de la religion chrétienne, démontrée par les miracles de Jésus-Christ*, Rouen, 1793, in-8°; | *Lettre théologique sur l'approbation des confesseurs*, et plusieurs autres ouvrages en faveur de la constitution du clergé, tels que : | *Exposition de ses sentimens sur les vérités auxquelles on prétend que la constitution civile du clergé donne atteinte; Recueil d'autorités et de réflexions qui la favorisent*, 1791, in-8°; | *Contraste de la réformation anglicane par Henri VIII et de la réformation gallicane par l'assemblée Constituante*, 1792, in-8°, etc.

GRATIUS-FALISCUS ou de FALE-RIES, poète latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poème sur la manière de chasser avec les chiens, dont la meilleure édition est celle de Leipsick, 1659, in-4°, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a une autre d'Elzévir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; dans le *Corpus poetarum* de Maittaire; et dans le *Recueil* des poètes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-4°.

GRATIUS ou GRAES (*Ortwinus*), supérieur d'un collège à Cologne, où il mourut en 1544, était né à Holtwick, diocèse de Munster. On a de lui : | *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, et en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol.; | *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la religion catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten, et de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 et 1517, in-4°, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum Ortwinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparait les esprits aux nouveautés du luthéranisme. Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum virorum non prohibite per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°, réimprimé en 1649. Le vrai nom de ce savant était Graës.

* GRATTAN (sir HENRI), membre du parlement d'Angleterre, né à Dublin en

1750 ou 1751, d'un juge assesseur de cette ville, qui possédait une grande fortune, commença ses études au collège de la Trinité, dans sa ville natale, et les termina en Angleterre. Reçu au barreau en 1772, il obtint bientôt après par les soins de lord Charlemont, une place dans le parlement d'Irlande, et y acquit une si grande popularité par le zèle qu'il montra pour son pays, qu'il fut surnommé le *Fox irlandais*. Il fit reconnaître par une déclaration expresse que le roi et le parlement d'Irlande pouvaient seuls et conjointement faire des lois pour régir cette île : une somme de 50,000 livres sterling fut votée par le parlement d'Irlande pour le récompenser de ses efforts. Flood, jaloux peut-être de sa popularité, demanda que le parlement d'Angleterre renonçât pour le présent et pour l'avenir à soumettre l'Irlande à ses lois : Grattan combattit cette proposition qui lui semblait intempestive, et perdit un peu la faveur populaire, qu'il regagna en 1785, en s'opposant à l'adoption des propositions faites par un agent du ministère, sous le nom de propositions d'ordre, pour détruire l'indépendance que le parlement d'Irlande venait d'acquérir. A la tête du club wigh, qui le reconnaissait pour son chef, il prit la résolution de n'accepter aucune fonction administrative jusqu'à ce que le bill eût déclaré les officiers de la couronne responsables de leurs actes, et les employés des finances déchus du droit de voter aux élections. Il s'opposa vivement en 1800 à l'acte de réunion des deux royaumes, et quoique malade, il se fit conduire au parlement pour combattre ce projet. Dans la chambre des communes d'Angleterre où il fut appelé ensuite, il montra les mêmes talents et le même caractère ; c'est à ses démarches et à ses discours que les catholiques durent en 1810 le bill d'allégeance. En 1812 et 1817 il réclama leur émancipation avec la même énergie. Lors de la fameuse question de la paix ou de la guerre, en 1815, il se prononça en faveur des ministres, contre l'opinion des membres de l'opposition, dont il avait partagé jusqu'alors les sentimens, et s'exprima ainsi à cette occasion en parlant de Bonaparte. « On a dit » que cet homme était le champion de la » liberté, mais partout où il a porté ses » pas, il l'a gardée pour lui-même. Il a » pris possession de l'Italie, mais il n'a pas » accordé la liberté aux Italiens. Il s'est » emparé de l'Espagne par les moyens les » plus scandaleux, mais il n'a pas accordé

la liberté aux Espagnols. Il s'est rendu » maître de la Hollande, mais les Hollan- » dais, tant qu'ils ont été sous sa dépen- » dance, n'ont jamais connu ce que c'était » que la liberté. Il vient de remonter sur le » trône de France, mais il ne paraît nul- » lement disposé à faire, pour la liberté » des Français, d'autres concessions que » celles auxquelles l'oblignent les cir- » constances. La liberté à laquelle il met » le plus de prix, c'est celle de s'unir à » une classe d'hommes qui, dans son opi- » nion, sont les plus propres aux succès » de ses vues égoïstes et arbitraires. Il vit » maintenant dans une parfaite intimité » avec les jacobins, et présente à l'univers » la curieuse anomalie d'un homme inca- » pable de souffrir la liberté, lié à un parti » incapable de souffrir un gouverne- » ment. » Grattan est mort à Londres le 15 mai 1820. M. T. Barnes, auteur des *Portraits parlementaires*, le dépeint ainsi : » Nul orateur n'inspire plus de » respect à son auditoire ; nul n'est écouté » avec plus d'attention et d'intérêt. En » vérité, je ne connois rien de plus atta- » chant que de voir M. Grattan se lever » pour prendre la parole : sa petite sta- » ture et le peu d'éclat de sa voix rendent » difficile à croire que ce soit là cet ora- » teur si renommé ; mais on ne tarde pas » à être frappé de la dignité de ses ma- » nières et de son langage à la fois calme » et animé, dont jaillit par intervalle une » grande pensée ou une expression sin- » gulièrement heureuse ; et bientôt s'éle- » vant à toute la hauteur de l'éloquence, » il remplit l'attente qu'il avait fait conce- » voir. » Grattan, était ami chaud autant que rude ennemi, et pratiquait toutes les vertus domestiques. Ajoutons que du moment où il eut été pourvu d'une riche dotation par la reconnaissance de ses concitoyens, il abandonna l'exercice de toute profession, et renonça à l'espoir de tout emploi, pour se livrer uniquement à la défense de leurs intérêts publics. Plusieurs de ses *Discours*, imprimés à diverses époques, ont été recueillis en un vol. in-8°.

GRATUS, diacre de l'Eglise catholique, dans le 5^e siècle, vivait en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins. Il y pratiquait de grandes austérités, et s'y appliquait beaucoup à la lecture. Mais soit que ce genre de vie lui ait affaibli l'esprit, soit qu'il lui ait enlé le cœur, il s'imaginait avoir des révélations, en même temps

qu'il écrivait des erreurs contraires à la foi. Il composa un petit Traité, dans lequel il prétendait montrer qu'il n'y avait en Jésus-Christ, Dieu et homme, qu'une seule nature, qui était la divine. C'était proprement l'*Eutychianisme*. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit aussi mal digéré que mal pensé, hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna aussi de fort bons avis sur la conduite qu'il devait tenir pour ne point s'exposer à abandonner la vérité.

GRAUNT (ÉDOUARD), écrivain anglais, fut maître de l'école de Westminster, et mourut l'an 1601. On a de lui : *Græcæ linguæ spicilegium*; | *Institutio græcæ grammaticæ*. Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

GRAUNT (JEAN), membre de la société royale de Londres, né dans cette ville en 1620, se fit un nom par son ouvrage intitulé : *Observations naturelles et politiques sur les bills de mortalité*. Londres, 1661, in-4°. Il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. La société royale le perdit en 1674.

* GRAVANDER (LAURENT-FRÉDÉRIC), médecin et poète suédois, né en 1778 à Sund, près de la ville de Nora en Westmanie, fut nommé en 1804 médecin du district de Fahlun en Dalécarlie. Lorsque la vaccine fut introduite en Suède, il fit les plus grands efforts pour la propager, et le gouvernement lui décerna une médaille d'encouragement et une récompense de 3,000 francs. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans le district de Fahlun, il prodigua ses soins aux malheureux qui en étaient atteints; mais il fut victime de son dévouement, et mourut le 7 mars 1815, à l'âge de 37 ans. Il a publié plusieurs *mémoires sur la vaccine* et sur *divers objets de police médicale*. L'académie suédoise couronna en 1810 sa traduction en vers de deux morceaux des *Métamorphoses d'Ovide*; et en 1811, elle accorda le même honneur à son *Imitation de l'épisode de Virgile et de l'ode d'Horace sur le bonheur de la vie champêtre*. On a encore de lui un poème d'*Hercule*, un autre intitulé la *Source de la sagesse*, et plusieurs morceaux de poésie insérés dans le *Journal de la littérature et du théâtre* qui paraît à Stockholm.

* GRAVE (PIERRE-MARIE, marquis de),

lieutenant-général et pair de France, né le 27 septembre 1755, d'une famille ancienne du Bas-Languedoc, entra fort jeune avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Mestre-de-camp (cavalerie), d'où il passa comme capitaine dans le régiment de Royal-Piémont. En 1782, il fut nommé colonel en second du régiment d'Auxerrois, et bientôt après colonel-commandant du régiment de Chartres, et premier écuyer du duc de Chartres, aujourd'hui Louis-Philippe. L'attachement qu'il avait voué au jeune prince, le porta à embrasser la cause de la révolution, et peu de temps après il fut élevé au grade d'officier-général. Au mois de mars 1792, le marquis de Grave remplaça M. de Narbonne au ministère de la guerre, et il donna au roi des preuves de sa fidélité et de son dévouement. Dumouriez qui désirait, dit-on, lui succéder, ayant rejeté sur lui les désastres de l'armée de Flandres, il fut obligé de donner sa démission au bout de deux mois. Cambon le fit décréter d'accusation, à la suite d'un rapport lu par lui le 27 août 1792; il passa alors en Angleterre et fut inscrit sur la liste des émigrés. Rentré en France en 1804, il fut confirmé par le gouvernement impérial dans son grade de maréchal-de-camp, et obtint le commandement de l'île d'Oléron qu'il conserva jusqu'en 1814. Après la restauration, le duc d'Orléans l'attacha à sa maison, et lui fit conférer le brevet de lieutenant-général. Le marquis de Grave retourna durant les cent-jours en Angleterre, et revint sa patrie en 1815. Louis XVIII le créa pair de France; il est mort le 10 janvier 1825, après avoir été chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Son *Eloge* a été prononcé par M. le comte de Ségur, à la chambre des pairs. Quelques compositions légères du marquis de Grave, parmi lesquelles on cite la *Folle de Saint-Joseph*, et qui eurent beaucoup de succès, lui ont valu la réputation d'un homme d'esprit. M. Barbier lui attribue encore : *Essai sur l'art de lire*, Twickenham, 1816, in-12.

GRAVELOT (HENRI-FRANÇOIS BOURGUIGNON), célèbre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'île de Saint-Domingue, il revint en France et s'appliqua entièrement au dessin. Il passa ensuite à Londres, où il resta 15 ans. C'est depuis son retour en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont orné beaucoup de livres; plusieurs de ceux-ci ne méritaient pas cette distinction. Il mourut à Paris, en 1773.

GRAVEROL (FRANÇOIS), avocat, né à Nîmes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laissa : | plusieurs *dissertations* sur diverses médailles ; | le médiocre *recueil* intitulé : *Sorberiana*, in-12 ; | de savantes *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse*, recueillies par La Rocheflavin, Toulouse, 1682, in-4° ; | *Notice ou Abrégé historique des vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, ibid., 1696, in-fol., ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation de son temps, par son érudition, et par la connaissance des monumens de l'antiquité.

GRAVEROL (JEAN), frère puîné du précédent, né à Nîmes en 1636, quitta Lyon, où il était ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il est auteur de divers ouvrages de controverse, dont le principal est *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12 ; solide réfutation du livre de Burnet, intitulée : *Archeologia philosophica sive doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moïse, contre les explications ineptes et allégoriques de Burnet, avec autant de force de raison, que de zèle pour la bonne doctrine.

GRAVESANDE (GUILLAUME-JACQUES S'), mathématicien et physicien célèbre, un des plus illustres disciples de Newton, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuses dispositions pour les sciences lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avait commencé son *Essai de perspective*. Associé en 1713 au *Journal littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques à Leyde, et il l'accepta. La physique était alors assez mal enseignée dans cette académie. S'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien

décider, parce que l'artiste en cachait l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aima mieux mettre sa machine en pièces. S'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et y mourut en 1742, d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédait cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'âme. Ses mœurs étaient douces et faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître ; et sa vivacité ajouta aux agréments de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : | *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure* pour le dessin ; | *Physices elementa mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad philosophiam newtonianam*, la Haye, 1720, 21, 25 ; ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Allamand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742, 2 vol. in-4°. Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, en 1746 : il en existe aussi une traduction anglaise. Quoique zélé newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir : espèce de cercle vicieux très commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non delegatur nisi conferendo computationem cum observationibus ; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse quis affirmabit ?* | *Matheseos universalis elementa*, Leyde, in-8°. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les collèges. L'auteur le publia en 1727. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. | *Philosophicæ newtonianæ institutiones*, 1744, in-8°, dans lesquelles l'auteur abregée ses *Elémens de physique*. | *Introductio ad philosophiam metaphysicam et logicam*, Leyde, 1736-37-38. Cet

ouvrage fut si goûté qu'on l'imprima tout de suite à Venise, avec l'approbation des inquisiteurs. Il fut aussi traduit par Joncourt en français, Leyde, 1737, in-12. On trouvera une *notice* très détaillée sur la *vie* et les *ouvrages* de s'Gravesande dans le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand.

GRAVESON (IGNACE-HYACINTHE-AMAT de), dominicain, docteur de Sorbonne, né en 1670 à Graveson, village près d'Avignon, fut appelé à Rome par son général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725 ; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment : | une *Histoire de l'ancien Testament* et une *Histoire ecclésiastique jusqu'en 1730*, assez peu lues l'une et l'autre. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1752, 2 tomes in-fol., et 1762, avec des notes et une continuation jusqu'à l'an 1760, par Jean-Dominique Mansi ; | un *Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ* ; | une *Histoire du brave Crillon*, in-12 ; | plusieurs opuscules sur la *grâce efficace de la prédestination*. Le père de Graveson eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles avec le saint Siège, et à son adhésion à la bulle *Unigenitus*. Il était d'un caractère doux et conciliant, mais il se laissa aller quelquefois à des préventions singulières : comme lorsqu'il s'avisa de déclarer supposée et fabriquée la fameuse lettre de saint François de Sales au père Lessius, précisément parce qu'il ne la trouvait pas dans le recueil des lettres de cet évêque ; comme si les lettres qu'un homme écrit durant sa vie, pouvaient être promptement rassemblées dans un recueil complet, où aucune ne serait omise.

GRAVIER (CHARLES), comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, remplit avec distinction la place d'ambassadeur de France à Stockholm et à Constantinople, et fut appelé en 1774, au département des affaires étrangères. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier ministre, et jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris le 13 février 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande qu'il croyait être avantageux à la France, et qu'il entretenait avec des sommes immenses, jusqu'à la paix de 1783, furent les principaux événemens de son ministère, du-

rant lequel il donna des preuves de probité, de modération et de prudence, quoique ses vues n'aient pas toujours eu toute la solidité que l'intérêt de la chose publique semblait demander. Sa politique avait plus de finesse que de dignité, et ses moyens montraient plus de défiance et d'inquiétude, que de véritable grandeur. Il laissa enlever les barrières aux Hollandais, et leur vit paisiblement faire la guerre au sujet de l'Escaut, dans le temps même qu'il prétendait les attacher à la France par de nouveaux liens : d'un autre côté, il maintenait la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave est la guerre d'Amérique qui éclata vers la fin du ministère du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangères, il avait particulièrement coopéré, et qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile et très nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de manière à ne pouvoir se relever, que par des moyens qui ont provoqué et consommé la révolution. Si le célèbre auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivait les événemens de nos jours, il ne manquerait pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France, le mal qu'elle avait fait à l'Angleterre, en prenant, au milieu de la paix et contre la foi des traités le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphère. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même La Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution française, et le geôlier du roi captif. On a donné en 1788, le *Portrait du comte de Vergennes*, in-8°. Il y a de fort bons et de fort mauvais morceaux. M. Mayer a publié sa *Vie publique et privée*, Paris, 1789, in-8° ; barbouillage philosophique ; l'auteur s'y embrouille de manière à ne s'entendre pas lui-même. *Voy. le Journ. hist. et littér.* 1^{er} mars 1790, p. 367.

GRAVINA (PIERRE), poète italien de Gravina, ville du royaume de Naples, naquit à Palerme vers 1453, et mourut en 1528, à 74 ans. On a ses *poésies* in-4°, Naples, 1532. Sannazar en faisait cas.

GRAVINA (DOMINIQUE), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome, en 1643, à 70 ans. On a de lui ; | *Stato*

della religione di san Dominico, Rome, 1605, in-12; | *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tomes in-fol., et d'autres ouvrages de théologie, estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le Père GRAVINA, jésuite, auteur d'une *Théologie*, qui a eu un grand cours en Italie, et qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur a enseigné le probabilisme, avec des réserves et des règles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paraît combattre. Il écrivait vers le milieu du 18^e siècle, et vivait encore en 1760.

GRAVINA (JEAN-VINCENT), né en 1664, à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit civil à l'université de Naples, et devint le maître, puis l'ami de Métastase. Il avait la manie des réformes, et le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scolastique; mais il est plus que douteux si en cela il rendait service aux sciences. L'argumentation scolastique a eu ses inconvénients; on l'a fait servir à des spéculations inutiles et ridicules; mais réduite à des justes bornes, elle est la conservatrice d'une bonne logique, et prémunit l'esprit contre les sophismes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raisonnemens solides (voy. GUNS, ANSELME, SUARÈS, etc.) Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poète et d'un orateur médiocre, d'un savant quelquefois caustique, et quelquefois paradoxal. Il donna à Métastase tous les biens qu'il avait acquis à Rome. Il fut l'un des fondateurs de l'académie des Arcades. On a de lui : | *De ortu et progressu juris civilis*, Naples, 1713, où il y a beaucoup de recherches, et en même temps des vues superficielles et fausses. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français par Requier, sous le titre d'*Esprit des lois romaines*, Paris, 1766, 3 vol. in-12; | *De Romano imperio liber singularis*, Naples, 1712, ouvrage qui fourmille d'erreurs : mais l'auteur espérait que le peuple romain, auquel il est dédié, ne s'en apercevrait pas, et il eut raison. | *Della ragione poetica*, en 2 livres, espèce de poétique, traduite en français, à Paris, 1754, en 2 petits vol. in-12, sous ce titre : *Raison ou idée de la poésie*; | *Institutiones canonicæ*; ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8°; | quelques tragédies qui n'ont pas eu de succès, Venise, 1740, in-8°; | *Discours sur les fables anciennes*, et un

autre sur la tragédie; | deux drames sacrés faits dans sa vieillesse; *Christo et Santo Atanasio*. On a fait une édition des *Oeuvres de Gravina*, à Leipsick en 1747, in-4° avec des notes pédantesques et parasites, d'un nommé Mascovius. On a publié sa vie à Rome en 1762, sous ce titre : *De vita et scriptis Vicentii Gravinae Commentarius*; espèce d'éloge funèbre, fait par un M. Serrao, prêtre hiéronymite. Voyez SERGARDI. On trouve encore sa vie dans les *Vitæ Italarum* par Fabbroni.

* GRAVINA (CHARLES, duc de), amiral espagnol, né à Naples en avril 1747, était, suivant l'opinion la plus commune, fils naturel du roi Charles III, qui lui conféra le titre de duc de Gravina. Il suivit ce monarque, lorsqu'il alla prendre possession du trône d'Espagne en 1759, entra dans la marine en 1775, et fit sa première campagne contre les Algériens sous l'amiral Barcelo. Il se distingua dans plusieurs expéditions sous les ordres de Cordova et de Massaredo, et surtout dans la guerre contre la France en 1793. Lorsque les Français assiégeaient Roses, place forte de la Catalogne dont la reddition aurait décidé du sort de la campagne, Gravina, qui commandait trois frégates d'observation faisant partie de la flotte de l'amiral Dangara, fit débarquer l'artillerie, et construire sur le rivage des batteries dont le feu habilement dirigé força l'ennemi à lever le siège; ainsi, il conserva à l'Espagne par sa conduite prudente et par sa bravoure, dix mille hommes qui étaient sur le point d'être enveloppés par des forces supérieures; ce qui lui valut le grade de contre-amiral. La France ayant conclu avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, Gravina se réunit en 1805 à la flotte française, commandée par Villeneuve. Obligé de livrer bataille aux Anglais, commandés par l'amiral Nelson près du cap Trafalgar, il fit des prodiges de valeur; mais après un combat long et opiniâtre, l'amiral français ayant abandonné la ligne, sa flotte fut entièrement dispersée. Blessé grièvement dans l'action, ainsi que l'amiral anglais, ils moururent l'un et l'autre des suites de leurs blessures, et Villeneuve fut fait prisonnier. Gravina mourut le 11 janvier 1806. Il était considéré comme un excellent amiral, même de l'avis des Anglais et avait introduit de sages réformes dans la marine espagnole.

GRAVIUS (HENRI), ou plutôt l'er-

melanus, dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il était de Grave, enseigna la théologie, fut prieur à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme savant, surtout dans les langues. Nous avons de lui; | *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamélius s'est servi de ces notes pour son édition de saint Cyprien. | *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers, 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de saint Jérôme, qu'à servir d'explication; | une édition des *OEuvres de saint Jean Damascène*, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs; | une édition des *OEuvres de saint Paulin*, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. Voyez le Père Echard, tome 2.

GRAVIUS (HENRI), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant 20 ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour soigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et surtout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée à 55 ans. Baronius fit son épitaphe, et écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les sentimens de la plus vive douleur d'avoir perdu son meilleur ami. Les notes du 7^e tome des *Œuvres* de saint Augustin, Anvers, 1578, sont de Gravius.

GRAVIUS. Voyez GREAVES

GRAWER (ALBERT), théologien luthérien, né à Mescow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les sociniens, contre l'église romaine, et contre les calvinistes. Son style était très emporté. On a de lui: | *Absurda absurdorum, absurdissima calvinistica*, Iéna, 1612, in-4°; | *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4°. Ce livre est contre Eilhart Lubin, qui avait renouvelé le manichéisme en l'ajustant à sa mode, et fait deux principes de Dieu et du néant; | *Bellum Calvini et Jesu Christi*, ibid. 1605, in-4°. Il mourut en 1617, surintendant des églises du pays de Weimar.

GRAY ou GREY (JEANNE), épouse de Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Ma-

rie, sœur de Henri VIII. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfans, avait épousé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, père de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Edouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion: il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité, que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elizabeth, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne était l'aînée. Jeanne s'opposa tant qu'elle put à son élévation. « C'est un attentat, disait-elle, de bouleverser l'ordre dans la succession des rois. La couronne appartient en premier lieu à la princesse Marie, puis à la princesse Elizabeth, à moi après elles seulement; et me préserve le ciel de prévenir mon rang! » Cependant cette princesse fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit son procès, et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1534. Elle n'avait que 17 ans.

* **GRAY (THOMAS)**, poète anglais, que ses compatriotes placent au rang des premiers poètes lyriques du 18^e siècle, naquit à Londres le 20 décembre 1716; il fit ses premières études à Eton, et alla ensuite à l'université de Cambridge où il s'occupait du droit, et où il obtint en 1768 une chaire d'histoire moderne. Gray publia en 1754, une pièce de vers latins intitulée: *Luna habitabilis*, dans les *Musæ Actonenses*: et fit paraître successivement dans la même langue des traductions ou imitations de divers fragmens, où se faisait remarquer un talent distingué. Mais il brilla avec plus d'éclat encore dans ses *odes* et ses *élégies*, écrites en anglais: quoique elles soient peu nombreuses, elles ont suffi pour immortaliser ce poète. Il n'existe peut-être dans aucune langue une pièce de vers qui surpasse son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, où l'on admire la beauté des pensées, l'énergique précision, l'harmonie imitative, la teinte sombre, touchante et religieuse des

sentimens et des images. Cette élégie a été traduite dans presque toutes les langues modernes : il en existe plusieurs traductions ou imitations en vers français, parmi lesquelles nous citerons celle de M. de Châteaubriand. M. de Fontanes l'a imitée aussi avec bonheur dans sa pièce intitulée : *Le jour des morts*. Les autres poésies de Thomas Gray sont en général inférieures à celle-ci. On distingue cependant son *Ode sur le printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée ; celle que le poète fit à la vue du collège d'Eton, enfin son hymne à l'adversité. Ces poésies de Gray ont été recueillies et publiées par Gilbert Wakefield, 1786, in-8°, avec des notes, et par Th. J. Mathias, Londres, 1814, 2 vol. in-4°, augmentées d'un choix de diverses pièces que Gray avait laissées en manuscrit. La dernière édition donnée par M. John Hilford, Londres, 1816, 2 vol. in-4°, renferme outre des variantes et des notes critiques, une *Vie de Gray*, un *Essai sur la poésie*, sa correspondance, etc. Nous possédons deux traductions françaises de ses poésies, l'une par Lemièrre, neveu, Paris, 1798, 1 vol. in-8° ; l'autre par M. Dubois curé d'Angers. Gray a donné dans ses *Lettres* quelques détails sur différens voyages qu'il entreprit pour sa santé. Il mourut le 30 juillet 1774.

GRAZIANI (ANTOINE-MARIE), naquit en 1537, dans la petite ville de Borgo-san-Sepolcro en Toscane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être son maître, et qui trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses, le fit son secrétaire. Graziani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite. Il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Graziani fut secrétaire de Sixte V, nonce à Venise et évêque d'Amélia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 74 ans, avec la réputation d'un très bel esprit et d'un saint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connaître, sont : | *De vita Joannis-Francisci Commendonii, cardinalis, libri quatuor*, publiés par Roger Akakia, in-4°, en 1669, et traduits en français par le même, Paris, 1671, in-4°. C'est à M. Barbier que l'on doit la connaissance de cet ouvrage qu'on disait avoir été publié par Fléchier sous le

nom de Roger Akakia ; | *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en français avec peu de succès par Le Peltetier, d'Angers, Paris, 1685, in-4°, de même que le suivant : | *De casibus adversis illustrium virorum sui ævi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéressant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1680 (Paris, in-4°), un siècle après sa composition ; l'abbé Fléchier en ayant fait imprimer le manuscrit trouvé dans la bibliothèque du baron Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn et de Munster.

GRAZIANI (JÉRÔME), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, né en 1604 à Pergola, petite ville dans le duché d'Urbino, était un auteur italien. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal dans ce dernier genre est un poème épique, sous ce titre : *La conquista di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromuele*. Elle fut dédiée à Louis XIV et imprimée à Paris. On trouve, dans le recueil de ses *Varie prose*, quelques morceaux agréables. Graziani est mort le 10 septembre 1675.

GRAZIANI (JEAN), né à Bergame vers 1670, professeur en philosophie à Padoue, où il est mort vers 1730, a donné une *Histoire de Venise*, en latin, 3 vol. in-4°, Padoue, 1725 ; elle commence à l'an 1615, et finit à l'an 1724. Elle ne renferme pas seulement ce qui s'est passé de mémorable dans l'état de Venise, mais aussi un grand nombre d'événemens qui n'ont point de rapport avec cette république. Il a laissé plusieurs autres ouvrages.

* GRAZIOLI (PIERRE), religieux barnabite et littérateur, vécut en 1700 à Bologne, où il mourut et 1753, recteur de collège de son ordre, laissant entre autres ouvrages : | *de Præclaris Mediolani ædificiis quæ Ænobarbi cladem antecesserunt dissertatio*, etc., 1735, in-4° ; | *Della vita, virtù e miracoli del B. Alessandro Sauli*, Bologne, 1741, in-8° ; | *Præstantium virorum qui in congregatione S. Pauli, vulgo Barnabitarum, memoria nostra floruerunt*, etc. La notice détaillée de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, se trouve dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantucci, tome 4, page 269.

GRAZZINI (ANTOINE-FRANÇOIS), poète italien surnommé *il Lasca*, mourut en 1583, âgé de 79 ans, 10 mois et 27 jours, à Florence sa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de *la Crusca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est un recueil de *nouvelles* ou de *contes*, imprimé à Paris en 1756, in-8° et in-4°, sous le titre de *Londres*, et traduit en français en 1775, 2 vol. in-8°. Il est regardé en Italie comme un émule de Boccace; mais il est plus sage, plus réservé que lui, quoiqu'il ne le soit pas encore assez. Toutes ses *nouvelles* ne sont pas gaies. Il y en a de fort tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser, et qui sont propres à produire des réflexions utiles. Il a laissé encore des *stances*, des *comédies*, un *poème burlesque*, etc.

GREATERICK ou **GREATRAKES** (VALENTIN), empirique irlandais, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au 17^e siècle, principalement en 1664 et 1665, par une manière singulière et inconnue de guérir diverses maladies, était né d'une bonne famille à Affane dans le comté de Waterford en Irlande le 14 février 1628. Par tout ce que l'on en raconte, on est tenté de le regarder comme le *Mesmer* et le *Cagliostro* de ce temps-là. Il fut appelé à Witte-Hall, où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville, et y fut plus goûté. Les uns prétendaient que ses guérisons étaient fausses, les autres disaient qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Le guérisseur se défendit, et publia une *lettre* adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très grand nombre de certificats, qui attestaient la réalité des cures qu'il avait faites. Cependant sa réputation ne se soutint pas. On trouve dans la *Vie de Saint-Evremont*, par Desmaiseaux, quelques détails sur cet homme singulier, ainsi qu'une pièce intitulée *le Prophète irlandais*, insérée dans le 2^e tome des Œuvres de Saint-Evremont; mais l'histoire de Greaterick y est fort défigurée: les deux auteurs parlent de cet irlandais d'après leurs idées et d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits constatés. On serait quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'histoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont osé avouer. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680. J.-N. Pechlin a donné de grands détails sur Grea-

térick, dans le 5^e livre de son ouvrage intitulé: *Observationum physico-medicalium, libri III*; M. Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, le regarde comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

GREAVES (JEAN), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hampshire en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le collège fondé par Gresham. L'avidité du savoir lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvait le mener à la connaissance de la nature et de l'antiquité. Il mesura en géomètre les fameuses pyramides d'Egypte, et en rendit compte en savant. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnaies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford: mais son attachement à la famille royale le fit chasser de l'université par les parlementaires. Greaves retira à Londres y travailla sans relâche jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue: | *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4°; | *De cyclis Arabum et Persarum astronomicis*, 1648, in-4°; | *Epochæ celebriores Ulag-Bei*, 1630, in-4°; | *Astronomia Schah-Cholgii, Persæ*, 1652, in-4°; | une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglais, in-8°, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier recueil de ses *Voyages*, in-fol.; | *Traité de la manière de faire éclore les poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens*; | un savant *Discours sur le pied et le denier romain*, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8°. Il a publié une *Dissertation* très curieuse *du sérail*, de Robert Withers, en anglais, in-8°. Les *œuvres mêlées de Gréaves* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8°, et sa vie se trouve dans les *Vitæ eruditissimorum virorum de Th. Smith*.

GREBAN (ARNOUL et SIMON), poètes français du 15^e siècle, tous deux nés à Compiègne; l'un chanoine du Mans; l'autre docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, compte du Maine, sous

le roi Charles VII. Ils ont composé, vers 1450, *le Mystère des Actes des apôtres à personnages*, dont il y a trois éditions différentes pour les changemens ; la 1^{re} de 1537, 2 vol. in-fol. ; la 2^e de 1540, 2 vol. in-4^o ; la 3^e, à laquelle on a joint le *Mystère de l'Apocalypse*, de Louis Choquet, 3 vol. in-folio, toutes trois à Paris.

GRECINUS (JULIUS), sénateur romain, qui vivait sous l'empereur Caius Caligula, était de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, et il fut un des hommes les plus éloquens de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paraît, par Columelle, qu'il avait écrit sur l'agriculture et les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssait, quoiqu'il fût innocent ; Grecinus le refusa, et l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ère vulgaire.

GRÉCOURT (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH VILLART de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit dans cette ville en 1684, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques sermons, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un entre autres, qui n'était qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandait un homme plus grave et plus exemplaire. Il se livra donc à ses goûts, et fit des *contes* et des *épiques* ; il les lisait dans toutes les sociétés et les lisait de façon à séduire les juges les plus sévères. Ses poésies perdaient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grécourt était un des meilleurs lecteurs de son temps. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisaient rechercher ; mais sa méchanceté et son humeur satirique le faisaient craindre et quelquefois fuir. Il se piquait d'érudition, quoique très mal à propos. Il possédait tant soit peu les auteurs latins, et voulait qu'on crût qu'il connaissait le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisait souvent à confondre son ignorance ; mais il payait d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite ni de caractère ; et il mourut comme il avait vécu, en 1743, à 56 ans. Plusieurs de ses poésies ont été imprimées pour la première fois dans un livre intitulé : *Recueil de poésies choisies, rassemblées par les soins d'un cosmopolite*, 1743, in-4^o, tiré à un petit nombre d'exemplaires. La première édition de ses

œuvres complètes a été publiée en 1747, en 2 vol. Elles ont été réimprimées à Luxembourg en 1761 et 1764, 4 vol. petit in-12, mais enflées d'une grande quantité de pièces du même genre par différens auteurs, elles renferment : | *Le Poème de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poème eut du succès parmi les partisans de Jansénius ; mais les catholiques et les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le faire rejeter, c'est que les grâces du style ne réparaient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style » en est bas (dit Voltaire que nous citons » ici de préférence), sans dialogue, sans » grâces, sans finesse, sans pureté, sans » imagination dans l'expression, et ce » n'est enfin qu'une histoire satirique de » la bulle *Unigenitus*, en vers burlesques. » Quelque mécontents que dussent être les jésuites d'un ouvrage rempli de basses et ordurières calomnies, l'auteur les voyait souvent à Tours, vivait et mangeait avec eux ; telle était la lâcheté de son caractère. Il préparait, dit-on, un autre poème, où le parti opposé n'aurait pas été plus épargné ; mais la Providence n'a pas permis que la vérité et la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. | Des *contes*, quelquefois plaisans, toujours obscènes ; | des *épiques*, des *chansons*, des *fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, et d'une poésie faible. L'abbé des Fontaines, qui l'avait beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractère : ce critique dit expressément (dans le tome 1^{er} de ses *Jugemens*), « que sa langue et sa plume l'a » vaient exclus de la plupart des maisons » de Tours. » Les efforts qu'a faits un journaliste (*Journ. Encyc.*, 15 décembre 1784, et 1^{er} janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pièces infâmes qui n'étaient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'était faite par ses ouvrages et sa conduite rendait l'attribution vraisemblable.

* **GREEN (MATTHIEU)**, poète anglais, né vers 1677, d'une famille considérée parmi les quakers, occupa un emploi dans l'administration des douanes, et mourut à Londres en 1737. On recherchait sa conversation qui étincelait de saillies toujours exemptes de malignité. Son poème du

Spleen, le plus considérable de ses ouvrages, est rempli d'une gaieté originale et franche. Il fut publié avec un essai biographique et critique, après sa mort, par Glover, son ami intime, et eut un grand succès. Il a été imprimé dans plusieurs recueils, et le docteur Aikin en a donné une édition en 1769, avec les autres *poésies* de Gréen.

***GRÉEN (WILLIAM)**, dessinateur et graveur anglais, né en 1761, a publié plusieurs *recueils*, parmi lesquels on remarque : | *Studies from nature*, Londres, 1809, in-fol.; | *The Tourist's new guide, containing a description of the lakes, mountains and Scenery in Cumberland, etc., with some account of their bordering towns and villages*, ibid. 2 vol. in-8°. Gréen est mort à Ambleside en 1823, après s'être fait une très grande réputation due tout entière à ses ouvrages.

***GRÉEN (THOMAS)**, littérateur anglais, naquit le 12 septembre 1769 à Withy dans le comté de Suffolk, et exerça d'abord avec distinction la profession d'avocat; mais il renonça au barreau pour se livrer entièrement à la culture des lettres; il est mort le 6 février 1825, laissant divers ouvrages entre autres celui qui a pour titre : *Extracts from the diary of a lover literature*, 1810 in-4° : cette production lui fait honneur, par le talent avec lequel il a su varier ses sujets, et attacher le lecteur par des récits intéressans : c'est un livre instructif et agréable. On a publié après sa mort ses *Mémoires*, dans lesquels on ne trouve de curieux que ce qui est relatif à sa personne et à ses écrits.

GRÉGOIRE I^{er} (saint), surnommé le Grand, d'une illustre famille romaine, était fils du sénateur Gordien, et fut préteur de Rome en 573 à l'âge de 30 ans. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastère qu'il avait fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des sept diacres de Rome. Il l'envoya peu de temps après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibère II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; et après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avait jugé digne, se cacha, mais en vain : il fut ordonné le 3 septembre en 590. La peste ravageait alors Rome : il fit faire une pro-

cession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de St.-Marc, appelée encore *la grande litanie*. La plus importante affaire qui occupait l'Eglise dans ce temps-là, était les *Trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme (voyez VIGILE). Son zèle s'étendait à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, et convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenait de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenait le patriarche de Constantinople : titre que le pape même ne prenait pas, quoique chef et pasteur de l'Eglise universelle (voyez PHOCAS), et cassa les actes du concile de cette ville, tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'office divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'église. Le moine saint Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passèrent en France, et instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat et du cabinet : c'était la 62^e année de son âge et la 14^e de son pontificat. Il travailla avec zèle à réunir les schismatiques, et à convertir les hérétiques; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les Juifs pour les attirer au christianisme. *C'est, disait-il, par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et par la terreur*. Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, titre adopté par ses successeurs, il soutenait avec zèle l'autorité du saint Siège. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Fébronius et d'autres ennemis du siège de Rome ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement et plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire (voyez saint LÉON,

ISIDORE, LUTHER, saint PIERRE). Il écrivait aux autres évêques avec toute la dignité et la fermeté du chef de l'Église; il avertissait, instruisait, reprenait les rois; et ces grands de la terre l'écoutaient comme leur père. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la religion plus puissante que les lois et les armes réunit toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, et en se couvrant elle-même de gloire, faisait encore la félicité temporelle des peuples. « L'union » de toutes les églises occidentales, sous » un pontife souverain, dit un auteur » protestant et philosophe, facilitait le » commerce des nations, et tendait à faire » de l'Europe une vaste république; la » pompe et la splendeur du culte, qui » appartenaient à un établissement si riche, contribuaient en quelque sorte à » l'encouragement des beaux-arts, et com- » mençaient à répandre une élégance générale de goût en la conciliant avec la » religion. » Sa table était simple et frugale, malgré les richesses que possédait déjà l'église romaine. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous m'avez envoyé » un mauvais cheval et cinq bons ânes; » je ne puis monter le cheval, parce qu'il » ne vaut rien, ni les ânes, parce que ce » sont des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'était pas bien magnifique. De tous les papes, saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : | son *Pastoral*, traduit par l'abbé Prévost, Paris, 1694 et 1739, petit in-12; c'est un traité des devoirs des pasteurs : on ne saurait trop leur en recommander la lecture; | des *homélies* : elles sont au nombre de 40, et ont été traduites par le duc de Luynes, Paris, 1669, in-4°; | des *Commentaires ou morales sur le livre de Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs, ce qui les a fait appeler les *Morales de saint Grégoire*; cet ouvrage a été traduit par le duc de Luynes, Paris, 1666, 3 vol. in-4°; | des *dialogues*, traduits par Bulteau, 1689, in-12, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siècle pour le merveilleux. | Douze *livres de lettres*, qui offrent, quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. M. de Gondrin, archevêque de Sens, a traduit ses *épîtres choisies*, Paris, 1676, in-12. Cet

illustre pape avait le génie tourné du côté de la morale, et il s'était fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimait d'une manière assez noble, et les renfermait plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont pas fort choisis, et sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, et se soutient toujours également, il n'a rien de bien élevé et de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai et solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, et trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac et d'autres protestants ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique et déraisonnable; les allusions et les allégories dont les saints Pères se sont quelquefois occupés, n'étaient pas destinées à exprimer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infidèles. Ces hommes zélés saisissaient toutes les occasions d'instruire et d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mystères de la foi, conformément à l'avis de saint Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'écriture sainte leur était si familière, et ils prenaient tant de goût à la réciter, qu'ils en ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des ouvrages de saint Grégoire, la plus ample et la plus correcte est celle que le Père Denis de Saint-Marthe, général des bénédictins de St.-Maur, et G. Bessin de la même congrégation publièrent en 1703, en 4 vol. in-fol. On y trouve la vie du saint auteur écrite 300 ans après lui par Jean le Diacre. Avant qu'on eût cette édition, on estimait celle de Pierre Gussanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris, 1673, 3 vol. in-fol. La vie de saint Grégoire ou l'*Histoire de son pontificat*, a été faite par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à saint Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens : les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle et Barbeyrac, quoique très injustes envers les Pères, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée; l'auteur de l'*Histoire de l'éclectisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbéry, écrivain du 12^e siècle, estimable par ses principes plus que par ses connaissances historiques, et qui, à tous

égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événemens du 6^e siècle. Avant saint Grégoire, Rome avait été saccagée deux ou trois fois par les barbares ; il est impossible que sous son pontificat la bibliothèque du Mont-Palatin ait encore subsisté, et qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que saint Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignait la grammaire à quelques personnes : en effet, un évêque a des devoirs plus pressans et plus sacrés que celui-là. Montaigne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbéry : nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montaigne, répéteront éternellement la même accusation contre saint Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien ; elle peut imposer aux ignorans, et rendre odieuse la religion, cela leur suffit : et c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique et l'histoire. S'ils étaient les maîtres d'anéantir tous les titres du christianisme, et de brûler tous nos livres, ils n'en laisseraient pas subsister un seul.

GRÉGOIRE II (saint), élu pape le 11 mai 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avait rempli des commissions importantes. Il était romain, et signala son pontificat par son zèle. Il rétablit le monastère du Mont-Cassin ; convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, et l'autre en 729 contre les iconoclastes ; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zèle et ses lumières. Les historiens grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, et à lui refuser le tribut ; mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrète aversion contre l'église romaine, et d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvaient exciter ces mouvemens à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disait à ce prince dans une de ses lettres (*Conc. Labbe*, tome 7), que ni les pontifes ne devaient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour conserver l'Italie à l'empereur con-

tre les entreprises de Petasius (Baronius, *Annal. an.* 729, p. 94). Peu de temps auparavant, le même pontife s'était fortement opposé au dessein qu'avait formé l'armée romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *lib. 6, de Gestis Longobard. c. 39*. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe et Bellarmine, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, et les autres historiens grecs qui, selon Baronius (tom. 9, p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III et les évêques d'Italie lui présentèrent des requêtes où ils le reconnaissaient pour leur maître légitime. On a de ce pape 17 lettres insérées dans la *Collection des conciles* du Père Labbe tom. 6 et 7, une dans la *Bibliotheca florentiensis* de Dubois, une autre dans l'*Italia sacra* d'Ughelli tom. 5, et un *mémoire* donné à ses envoyés en Bavière, sur divers points de discipline.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731, 35 jours après la mort de ce pontife. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistait à soutenir les iconoclastes ; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisaient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains ; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince lui promirent de la part de ce pontife, que s'il le secourait, il se soumettrait à sa domination, et le reconnaîtrait pour consul et patrice de Rome, vu que l'empereur (c'était Léon l'Isaurien) abandonnait l'Italie, et cessait de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, et n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'était de la part des princes et du peuple romain, que Grégoire envoyait cette légation à Charles-Martel : *Decreto romanorum principum.... quod sese populus romanus... ad SUAM DEFENSIONEM et invictam clementiam confugeret*. Cette légation qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, et la renvoya avec des présens ;

mais il était trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna, en souverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expresse (voyez ETIENNE II), mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avaient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui sept lettres dans les *Collections des conciles* du Père Labbe, tome 6. Baluze en a inséré une autre dans son appendix au traité de *Primitibus* de Marca.

GRÉGOIRE IV, romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans qui s'étaient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoriopolis*. Dans le temps des troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France à la prière de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'était là son but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez, dit-il, que je ne suis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée*. N'ayant pu réussir, il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut en 844, après avoir occupé le saint Siège pendant 16 ans. C'est Grégoire IV qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui quelques lettres dans la *Collection des conciles* du Père Labbe, tome 7, dans les *Miscellanea* de Baluze, etc.

GRÉGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon*, neveu de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avait protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, et de le chasser de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un asile en Franconie. L'antipape qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, et excommunié par Grégoire dans le concile assemblé à Pavie l'an 997. Il est faux que cet antipape ait été traité avec cruauté par Grégoire; il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de Saint-Nil*

le jeune, abbé. Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le Père Clé dans les *Acta sanctorum*, tom. 7. sept., pag. 279. Grégoire ne jouit pas long-temps du pontificat, étant mort en 999. On a de lui quelques lettres et diplômes dans la *Collection des conciles*, tome 9, dans les *Miscellanea* de Baluze, tom. 6, dans l'*Italia* d'Ughelli, dans le *Spicilege* de Don Luc d'Achéry.

GRÉGOIRE VI, romain et archiprêtre de l'église romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté le souverain pontificat de Benoît IX. Ce pape trouva le temporel de son église tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avaient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jusqu'à Rome; mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'église, et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pèlerins étaient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition allait se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la *Collection des conciles* une lettre circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles. Le Père Papebroch montre dans une dissertation particulière, insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime et nullement simoniaque; une des raisons qu'il allègue, c'est que Grégoire et le clergé ont cru, de bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat l'indigne Benoît IX à prix d'argent, et faire par-là cesser un très grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tàm emit quàm redemit pecuniam dando*. Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avait du doute, si son élection n'était point simoniaque, «Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornemens pontificaux, et de remettre le bâton pastoral, ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse.

GRÉGOIRE VII, appelé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de

Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, et abbé de Saint-Paul *citramuros*, à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avait beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Eglise, surtout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. Cette autorité (dit Voltaire, *Annal. de l'Emp.*, ann. 1076) avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait. Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence, devenue dominante dans son siècle. Il se crut maître du spirituel et du temporel, pour autant que le temporel pouvait nuire au spirituel ou le favoriser. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommodèrent et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince naturellement violent et emporté chassa ignominieusement les légats, et se vengea avec outrage, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Censius*, fils du préfet de Rome; qui saisit le pontife dans Ste.-Marie-Majeure, au moment où il disait la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où *Censius* devait l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. Henri IV convoquait en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeait de crimes inouis et incroyables. Grégoire, de son côté, tenait un synode à Rome, Henri y fut excommunié, et, suivant la jurisprudence de ce temps-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'aurait été que vaine, si Henri IV eût

été assuré de l'Allemagne et de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, et son mépris affecté pour les droits de la religion et de l'Eglise, lui avaient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'était retiré, il fut obligé de demeurer trois jours pieds nus, et couvert d'un cilice, dans l'enceinte de cette forteresse, son humeur inconstante et son caractère faux et dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincère. Enfin, le 4^e jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il serait soumis à l'Eglise et à son chef, et qu'il irait attendre son arrêt à Augsbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnaître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, quinze jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, et fit élire empereur Rodolphe, duc de Souabe, l'an 1077: mais le nouvel empereur fut vaincu et blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avait fait élire sous le nom de Clément-III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint Ange, et allait le faire prisonnier, lorsque Robert Guiscard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vœux et la droiture de son zèle, et adressant aux assistans ces paroles: *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio*. Quelques satires que les protestants et les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri était la suite naturelle des opinions reçues dans ce temps-là. Il fallait bien que l'on crût généralement que l'Eglise avait quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvaient la troubler ou l'assister), puisque Grégoire le répétait dans toutes ses lettres. L'empereur

lui-même était là-dessus dans l'opinion de son siècle. *Un souverain*, dit-il dans une lettre adressée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi* (voyez MARTIN IV). Mais si les empereurs se trompaient à leur désavantage, ils s'en dédommageaient par des prétentions qui ne leur donnaient rien moins que l'univers entier. Voyez FRÉDÉRIC Barberousse, LOUIS V, NOBLE (EUSTACHE le). Né avec un grand courage, et élevé dans la discipline monastique la plus régulière, Grégoire avait un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyait infectée. Il aurait voulu faire régner à leur place les vertus dont il était animé. S'il avait eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il aurait épargné à l'Europe le spectacle de tant de guerres qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il voulait guérir. Un philosophe moderne a fait sur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodistes et brochuraires du jour contre cette époque de l'histoire de l'Eglise. « Si les » papes, dit-il, se sont trompés en croyant » posséder une autorité temporelle, ils en » ont pour l'ordinaire fait un usage louable et humain, en entretenant la paix » entre les princes chrétiens, en les unissant contre des hordes barbares qui » étendaient tous les jours leurs conquêtes » sanguinaires, en réprimant la simonie, » la violence, et les excès de tous les genres » que des maîtres altiers et cruels com- » mettaient contre des sujets faibles et » opprimés; elle avait servi, selon la re- » marque d'un homme célèbre, à faire » de tout le monde chrétien une seule » famille, dont les différends se jugeaient » par un père commun, pontife du Dieu » de la concorde et de la justice. Grande » et intéressante idée de l'administration » la plus vaste et la plus magnifique qu'on » pût imaginer » (voyez BONIFACE VIII). En 1580, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire III. Enfin sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été supprimée par les parlemens en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois; et cela dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois mêmes, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices,

et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie: inconséquence que les parlemens et des rois n'ont pas tardé d'expié sévèrement. On a de Grégoire VII neuf livres de lettres écrites depuis 1073 jusqu'en 1082, pleines de l'énergie et de la fermeté inflexible qui animaient le courageux pontife. Ces lettres sont insérées dans toutes les collections des conciles. On en trouve aussi plusieurs dans *Bibliotheca Floriacensis* de Jean Dubois, dans les collections de Martène, de d'Achéry, d'Ughelli, etc. Il y a parmi ces lettres, un traité intitulé : *Dictatus papæ*, qui lui a été faussement attribué, comme l'ont prouvé les meilleurs critiques, entre autres Pavi et le Père Alexandre. C'est un recueil de 27 maximes qui composent une déclaration de la souveraineté spirituelle et temporelle du pontife romain. Il y a apparence que cette pièce, singulière par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui voulait le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses, ou par un flatteur qui voulait aller à la fortune par cette bassesse. (Voyez HENRI IV, HENRI V, FRÉDÉRIC II, MARTIN IV, et la réflexion qui est à la fin de l'article THOMAS DE CANTORBÉRY.) La *Vie de Grégoire VII* a été écrite par Paul de Bernried, auteur contemporain, et publiée par Gretzer, Ingoldstadt, 1610. Elle se trouve dans les grandes Collections de Mabillon et des Bollandistes.

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant *Albert de Mora*, était de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III, le 21 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, et mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir réconcilié cette république avec celle de Gènes, et exhorté les princes chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'était un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires et d'un zèle vif. On a de lui trois lettres dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire VIII. Voyez BOURDIN.

GRÉGOIRE IX (UGOLIN), cardinal-évêque d'Ostie, succéda à Honorius III en 1227. Il était neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segui, et natif d'Anagni. Le triste état de la Terre-Sainte, l'oppression des chrétiens, et les progrès alarmans des Sarrasins, l'engagèrent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II renvoyait le voyage de

Palestine autant qu'il pouvait, et paraissait oublier le serment solennel qu'il avait fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone, le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1250, mais les divisions recommencèrent en 1256; le pillage des églises et d'autres violences attirèrent à Frédéric une nouvelle excommunication. Les esprits s'aggravèrent de plus en plus: Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à saint Louis pour Robert son frère, comte d'Artois. « Comment, répondit ce saint roi, le pape a-t-il osé déposer un prince, qui n'a point été convaincu des crimes dont on l'accuse? S'il avait mérité d'être déposé, ce ne pourrait être que par un concile général. » Ces paroles prouvent quel était le droit public de ce temps-là; et que si quelques-uns refusaient le droit de déposition au pape, ils ne doutaient pas du moins qu'il n'appartint au concile: mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape, et si les princes se trompaient là-dessus aussi bien que les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions (voyez GRÉGOIRE VII, FRÉDÉRIC Barberousse, FRÉDÉRIC II, etc.). L'empereur brûlait d'aller se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avait témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il essayait de les amener au christianisme. On a de lui des *lettres* dans la Collection des Conciles, les *Annales* de Wadding, l'*Italia* d'Ughelli, etc. Gérard Vossius, prévôt de Tongres, a publié la *vie* et les *lettres* de ce pape en grec et en latin, avec des notes savantes, à Rome, 1587.

GRÉGOIRE X (THIBAUD ou THÉRALDE), né à Plaisance, de l'illustre famille des Visconti, devint archidiacre de Liège, et s'éleva avec zèle contre Henri de Gueldre, évêque et prince de cette ville, qui scandalisait son peuple par sa vie irrégulière. Ayant été maltraité par ce prélat, auquel il avait fait en plein chapitre les remontrances les plus fortes, il quitta Liège pour aller consoler et encourager les croisés. Il était dans la Terre-Sainte

avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avait été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquait trois principales raisons de le tenir: le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte et les vices et erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, et prévoyant qu'il serait déposé, il aimait mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liège. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade; mais il furent sans effet: il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avait été élu à la persuasion de saint Bonaventure, qui connaissait son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, et qu'ils y seraient jusqu'à ce que l'élection fût faite; règlement sage, qui empêcha que le saint Siège ne fût trop long-temps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la *Vie* de Grégoire X en 1711, à Rome, in-4°. On a de lui 102 *lettres* dans l'*histoire ecclésiastique de Florence* par P.-M. Campi, Plaisance, 1651, 3 vol. in-fol. On en trouve aussi dans les *Conciles* du Père Labbe.

GRÉGOIRE XI (PIERRE ROGER), né en 1329, au château de Maumont, dans la paroisse de Roziers (Bas-Limousin), fut élu pape le 30 décembre 1370. Il était neveu du pape Clément VI, qui l'avait fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avait donné un grand nombre de bénéfices, abus qu'on s'efforçait de justifier, par la nécessité où étaient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui avaient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Avignon était encore la résidence des papes depuis que Clément V avait quitté Rome: mais la présence de Grégoire était très nécessaire à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étaient révoltées; les

Florentins faisaient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres , et surtout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède , et sainte Catherine de Sienne , passa à Rome en 1377 ; et depuis , cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains et regrettant le séjour d'Avignon ; mais ne pouvant se dissimuler le bien qu'il avait fait par son retour à l'Eglise et à l'état (*voyez GABRINI*). Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractère, et par son savoir dans le droit civil et canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On trouve le testament de ce pape dans le *Spicilege* de d'Achery , et dans l'*Appendix du Museum Italic.*, les *Constitutions de l'église romaine* qu'il avait rédigées étant cardinal. On a de lui des *lettres* dans Wadding , Bzovius et Ughelli. Ce pape est le dernier que la France ait donné à l'Eglise.

GREGOIRE XII, vénitien, connu sous le nom d'*Ange Corario* , avait été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avait marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageait à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses ; ils devaient abandonner leur droit l'un et l'autre. Grégoire XII ne cessait de l'écrire, Benoît XIII de le dire ; et tous les deux étaient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux , voyant qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise en 1409, dans lequel ils les déposèrent, et élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul ; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaète, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire instruit qu'elle avait été acceptée quitta la tiare et toutes les marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnaissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des cardinaux*, et de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancône. Il mourut à Recanati en 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé de ces sublimes

misères qui avaient rempli sa vie d'amertumes.

GREGOIRE XIII (HUGUES BUONCOMPAGNO), bolonais, successeur de Pie V, en 1572. C'était un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avait professée avec distinction , et avait paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y était glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébrait plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se serait trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissait de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa et Paul de Middelbourg (*voyez ce nom*), évêque de Fossombrone, avaient écrit sur la nécessité de la réformation du calendrier. On avait résolu d'en traiter, dans les conciles de Constance, de Bâle, et dans le 5^e de Latran ; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Régio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulvéda de Cordoue, Luc Gorurie de Naples, et d'autres y travaillèrent après la première publication du concile de Trente ; mais on n'y décida rien, la chose fut renvoyée au saint Siège ; enfin Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloisio Lilio, habile mathématicien et médecin de Rome, et l'ayant communiqué au Père Christophe Clavius, jésuite allemand, le plus grand géomètre de son temps, termina les difficultés et acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier ; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestans d'Allemagne, de Suède, de Danemarck, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venait du pape. « Comme s'il était permis, dit Bossuet, à aucun homme raisonnable, de ne pas recevoir la raison de quelque part qu'elle vienne. » Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie,

n'en reçussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtèrent à suivre l'ancien calendrier, et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenaient l'année julienne, et de *nouveau style* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grèce, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avaient proposée : les Anglais l'adoptèrent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, et des protestans d'Allemagne en 1776; il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'église romaine. Grégoire XIII mit en même temps la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les jurisconsultes, que la réformation du calendrier l'était par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avait beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professait à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnaître l'autorité du saint Siège : événement glorieux et consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, et dont on était redevable aux missionnaires jésuites. Grégoire mourut l'année d'après en 1585, à 85 ans. Le peuple eût été très heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettaient de son excessive douceur. Sixte V lui succéda.

GRÉGOIRE XIV (NICOLAS SFONDRA-TE), né à Crémone, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zèle, sa prudence et ses vertus avaient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise, était réservée à Clément VIII. Sa sobriété était si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers. Innocent XI lui succéda.

GRÉGOIRE XV (ALEXANDRE LUDOVISIO), bolonais, pape en 1621, mort en

1623, à l'âge de 70 ans, érigea l'évêché de Paris en métropole; fonda la Propagande; approuva la réforme des bénédictins de Saint-Maur; donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne, qui soutenaient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs; aima les pauvres et assista les malades. Il donna une constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seraient secrets et par-là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entre autres : *Epistola ad regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hegalsoni*, 1627, in-8°; et les *Décisions de la Rote*. Ce pape canonisa quatre saints fort célèbres : saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Philippe de Néri et sainte Thérèse. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (saint), surnommé *le Thaumaturge*, *faiseur de miracles*, disciple d'Origène, fut élevé au siège de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendit à la vocation divine et aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles et sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature et des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficacité de sa prière, retuler une montagne qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : transi hinc illuc; et transibit*. Lorsqu'il monta sur le siège de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avait plus qu'un pareil nombre d'idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de grâce ! s'écria-t-il plein de joie, je ne laisse à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de chrétiens*. Il expira peu après, en 265, ou plus probablement 270 ou 271. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moïse. d'un nouveau Paul. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnaient ce nom à ceux qui avaient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remerciement à Origène*, morceau de la plus sublime éloquence, dont M. l'abbé Guillon a donné l'analyse dans sa *Biblio-*

thèque choisie des Pères de l'église grecque et latine; un Symbole ou Profession de foi sur la Trinité; l'Épître canonique et la Paraphrase de l'Écclésiaste, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en un vol. in-4°, par Vossius, Mayence, 1604, avec la *vie de l'auteur*, et des *scolies* etc., et en un vol. in-fol., grec et latin, en 1622. à Paris. Pour les sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de saint Proclus, disciple et successeur de saint Jean-Chrysostôme. Saint Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle : cependant elle ne comprend rien au-delà ni au-dessus des symboles ordinaires ; mais elle est exacte et orthodoxe, avec une grande précision de termes : ce qui dans un temps où les disputes embrouillaient la chose, et où le langage théologique n'était pas encore formé, quoique la foi fût constante et uniforme, pouvait être précieux et pas au-dessous d'une instruction surnaturelle.

GREGOIRE DE NAZIANZE (saint), dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze et de sainte Nonne, l'un et l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, Alexandrie, Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs et par son esprit. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimait pas le grand monde, qu'il regardait comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvait plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affaibli par l'âge, avait signé le *Formulaire de Rimini* ; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les infidèles et résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siège à un autre évêque pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances ; il fit

toutes les fonctions d'évêque, mais sans vouloir en prendre le titre. Grégoire son père mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocèse environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. On voulut forcer le fils d'accepter l'épiscopat, et il alla se cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour gouverner l'église de Constantinople alors en proie aux ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terrassés et confondus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture : l'empereur Théodose le Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, lui confirmèrent l'évêché de Constantinople ; mais voyant que son élection causait du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin retourna dans sa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze : mais ces deux saints, si conformes par l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, ne l'ont pas été en tout. Saint Basile avait plus de capacité pour les affaires, et plus de douceur dans la société. « L'ardente passion de Grégoire » de Nazianze pour la solitude (dit l'abbé » Ladvocat) le rendait d'une humeur » triste, chagrine et un peu satirique. » — « Mais avait-il tort, reprend un auteur » judicieux, de préférer le repos de la so- » litude aux troubles que les ariens avaient » excités dans toutes les villes épiscopales, » et aux orages qu'ils formaient contre » tous les évêques orthodoxes ? Il avait » été en butte à leurs persécutions ; ils » attentèrent plus d'une fois à sa vie ; le » saint évêque n'employa contre eux que » la douceur et la patience, jamais il ne » voulut implorer contre eux le bras sé- » culier, et il ordonnait à ses ouailles de » leur rendre le bien pour le mal : il con- » sentit de sortir de la solitude toutes les » fois que le bien de l'Eglise l'exigea ; mais » il aimait mieux quitter le siège de Con- » stantinople que de contester avec ses » collègues. Où trouvera-t-on une vertu » plus pure, plus douce et plus désinté- » ressée ! » Il reste de lui beaucoup d'ou- » vrages, dont les principaux sont : | 53 ser-

mons, traduits en français (par l'abbé de Bellegarde), Paris, 1698, 2 vol. in-8° ; | 255 *lettres*, la plupart sur des sujets intéressans ; | des *poésies*, au nombre de 158 pièces. Ces différentes productions ont été recueillies à Bâle en 1550, et à Paris 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, et la version de l'abbé de Billy, très versé dans la langue grecque. D. Marand, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en avait entrepris une autre édition, dont il n'a paru que le premier volume, Paris, 1788, in-8°. On trouve dans *Tollii insignia itinerarii Italici*, Utrecht, 1696, in-4°, 20 poèmes de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avaient pas encore été imprimés et auxquels l'éditeur a donné le titre de *Carmina cycnea*. Muratori a publié 228 épigrammes inédites de lui dans ses *Anecdota græca*, Padoue, 1709, in-4°, d'après les manuscrits de la Bibliothèque des Médicis, de la Bibliothèque Ambrosienne et de celle du roi à Paris. On est forcé, en lisant les écrits de ce Père, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence sur tous les orateurs de son siècle, pour la pureté de ses termes, pour la noblesse de ses expressions, pour l'élégance de son style, pour la variété des figures, pour la force des raisonnemens, pour l'élévation des pensées : malgré cette élévation il est naturel, coulant, agréable. Ses périodes sont pleines, et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Pères grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir des antithèses, des allusions, des comparaisons et de certains autres ornemens, qui prodigués rendent le style précieux et efféminé. Ses *sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie. Il est aussi exact que sublime dans l'explication des mystères : qualité qui lui mérita le nom de *théologien* par excellence. Ses *poésies* furent, presque toutes, le fruit de sa retraite et de sa vieillesse ; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète. Son poème des *Vicissitudes de la vie* a été traduit par Le Franc de Pompignan. M. Herman a écrit sa vie avec exactitude et éloquence, Paris, 1675, in-4°.

GRÉGOIRE DE NYSSÉ (saint), évêque de cette ville, naquit à Sébaste vers l'an 351. Frère puîné de saint Basile le Grand, il était digne de lui par ses talens et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde éru-

dition. Il professa la rhétorique avec beaucoup de distinction. Saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé ; il abandonna dès lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant admirer dans l'Eglise, qu'il l'avait été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Son zèle pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374 par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de combattre les errans et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les exilés à son avènement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, déchirées par le schisme et infectées de l'arianisme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix et la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Constantinople, qu'à celui d'Antioche. Il prononça l'*Oraison funèbre de saint Méléce*, évêque de cette dernière ville. Les Pères du concile lui donnèrent les plus grands éloges, et le chargèrent des commissions les plus importantes. Cet illustre saint mourut en 396, selon les uns, et en 400 suivant les autres, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses ouvrages ont été publiés en latin et en grec en 1615, à Paris, en 2 volumes in-folio, par le Père Fronton du Duc. Il y ajouta un troisième vol. in-fol. en 1618, par forme d'appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638. Cette dernière édition en 5 vol. n'est pas correcte, et l'on préfère celle de 1615. Les principaux sont : | des *Oraisons funèbres* ; | des *Sermons* ; | des *Panégyriques de saints* ; | des *Commentaires sur l'Ecriture* ; | des *Traité dogmatiques*. On trouve une analyse raisonnée de ces ouvrages dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine* par l'abbé Guillon. Saint Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son style, surtout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singulière et une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Pères qui a le mieux réfuté Ennomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à

l'allégorie, et d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Écriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre (*voyez saint GREGOIRE LE GRAND*). Dans son *Discours sur la mort*, il paraît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie; ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme, y a été ajouté par les hérétiques.

GREGOIRE DE TOURS (saint), le plus ancien des historiens français, évêque, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544. Saint Gallus ou Gall, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 575, Grégoire assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, surtout contre Chilpéric et Frédégonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin deses jours il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritait par le pape Grégoire, et mourut en 595, à 51 ans. On a de lui : | une *Histoire ecclésiastique et profane*, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules, par saint Pothin, évêque de Lyon, jusqu'en 591, et divisée en 16 livres. Grégoire de Tours est le père de l'Histoire de France; mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. Il ne se fait pas scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événements. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, en 1699, à Paris, in-fol.; dom Bouquet l'a insérée dans sa grande *Collection des Historiens de France*, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles en a donné une version, 1658, 2 vol. in-8°, qui est, comme toutes les autres sorties de la même main, rampante, infidèle, etc. | *Huit livres sur la gloire des martyrs et des confesseurs, et les miracles des saints Julien et Martin*. Ils sont remplis de tant de prodigessi extraordinaires, qu'il est difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans son siècle, quelque goût

qu'on eût pour le merveilleux. On peut consulter sur cet historien le tome 3^e de l'*Histoire littéraire de la France*, par dom Rivet; on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GREGOIRE d'Arimini ou *Rimini*, général des augustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur | d'un *Commentaire sur le Maître des sentences*, Valence, 1500, in-folio; | d'un *Traité de l'usure*, et d'autres ouvrages peu estimés, Rimini, 1422, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui soutenaient que « Dieu peut faire que deux propositions contradictoires sur un même sujet, » soient vraies en même temps. » On l'a quelquefois surnommé *Tertor puerorum*, à cause de l'opinion qu'il soutenait touchant les enfans morts sans baptême.

GREGOIRE DE SAINT-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit jésuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation à Louvain, et fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité. Philippe IV, roi d'Espagne, voulut l'avoir pour enseigner cette science au jeune prince Jean d'Autriche son fils. Le Père Grégoire de Saint-Vincent n'était pas moins recommandable par son zèle que par sa science. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savans ouvrages de mathématiques : | *Opus geometricum quadraturæ circuli; et sectionum conï, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la *quadrature du cercle*, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le père Léotaud, jésuite, a publié une critique de cet ouvrage. Lyon, 1654, in-4°. | *Theoremata mathematica*, Louvain, 1624, in-4°; | *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le Père Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au dessus de Galilée et de Cavalieri du côté de l'invention. Auteur

vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avaient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le fameux Père Castel disait qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent, on savait tout Newton, et que le géomètre anglais s'était enrichi des dépouilles du géomètre flamand.

GRÉGOIRE (PIERRE), toulousain, célèbre professeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mousson. On a de lui : | *Syntagma juris universi*, in-fol.; | *De Republica*, in-8°, et d'autres ouvrages pleins d'érudition; il s'est rendu surtout célèbre par sa *Réponse au conseil donné par Charles du Moulin, sur la dissuasion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les bibliothèques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de le Long, etc., et dans le 5^e vol. des Œuvres de du Moulin, partout sous le nom de *Grégoire*, et pas Grégoire, comme dit de Bure.

* GRÉGOIRE, patriarche de Constantinople, naquit en Arcadie, dans la Morée, dans la petite ville de Dimitzana, en 1759. Il était d'une famille riche et considérée, qui, après qu'il eut fait ses premières études dans l'école de sa ville natale, l'envoya au monastère de Monga-Spiléon, sur le mont Cyllène en Béotie. De là il se rendit à celui de Saint-Luc, et reçut les ordres au monastère du mont Athos. Il était connu de Procope, évêque de Smyrne, et son compatriote, qui l'admit dans son clergé, et le fit nommer son successeur lorsqu'il fut choisi pour le patriarchat de Constantinople. A la mort de celui-ci, le synode (qui, à l'instar du sacré collège de Rome, choisit le chef de son Eglise), lui donna, en 1795, la place de Procope. Les Français ayant débarqué en Egypte, et s'étant emparés d'un territoire que les Turcs considèrent comme l'ombilic ou le nombril de l'empire mahométan, on demanda à grands cris la tête du patriarche, par la seule raison que Grégoire était chrétien, de même que les Français. Pendant ce temps-là, des émissaires de cette nation faisaient tous leurs efforts pour porter les Grecs à prendre les armes et à faire avec eux cause commune, leur promettant de les délivrer du joug musulman. Sélim III, qui régnait alors, et qui craignait sans doute une guerre intestine au moment

qu'il avait à combattre des ennemis du dehors, proclama l'innocence de Grégoire. Il en agit ainsi, moins peut-être par un sentiment de justice que dans la persuasion que le patriarche, lui seul, pouvait empêcher la révolte des Grecs. En effet, Grégoire publia une *encyclique*, qui enjoignait aux Grecs de demeurer tranquilles. Cette conduite du patriarche n'avait aucun mérite auprès d'un peuple fanatique et ignorant; et quand, vers la fin de 1806, la guerre éclata entre la Russie et la Porte, les Turcs demandèrent encore la tête du patriarche, par le même motif que les Russes étaient des chrétiens. Sélim III défendit de nouveau Grégoire, et les Grecs ne firent aucune démonstration hostile, en vertu d'une autre *encyclique* que ce patriarche publia. Comme les Anglais étaient aussi des chrétiens, quand leur flotte, commandée par Ducworth, parut devant Constantinople, dans la même année 1806, le patriarche courut encore de grands dangers, auxquels Sélim ne put le soustraire qu'en l'exilant au mont Athos. La Porte se trouvant enfin en paix avec le reste de l'Europe, Grégoire se livra aux soins de son ministère, surveillant de près son clergé, et punissant les abus qui s'y étaient introduits. Il rétablit l'imprimerie du patriarchat, écrivit plusieurs *sermons*, traduisit en grec moderne et commenta un *Traité sur les épîtres de saint Paul*, qu'il fit imprimer ainsi que ses *Homélies sur la charité*. Simple et austère dans ses mœurs, il menait une vie exemplaire. Il jouit de quelque repos sous le règne de Mustapha V, successeur de Sélim; mais, en juin 1821, le prince Ypsilanti ayant appelé tous les Grecs aux armes, en arborant la croix grecque, Mahmoud, qui avait succédé à Mustapha, et le divan, firent venir le patriarche à la barre de l'*apostrophe impériale*. Après l'avoir accablé d'injures, on lui enjoignit d'ordonner aux Grecs de mettre bas les armes. Le patriarche obéit, et lança l'*anathème* contre Ypsilanti. Cette mesure arrêta, pour le moment, les progrès de l'insurrection; mais il avait toujours existé à Constantinople une faction qui depuis long-temps méditait la ruine du christianisme dans les états musulmans; cette faction prévalut dans le divan, et on y résolut la mort de l'innocent patriarche. On croyait intimider les Grecs par un exemple affreux, qui ne servit qu'à les irriter encore plus, et ne contribua pas peu à les rendre in-

domptables. Peu de jours après avoir adressé (la veille du jour de Pâques) une troisième *encyclique* aux archevêques, évêques, exarques, archimandrites, et à tous les fidèles de son église, pour les exhorter à rester fidèles à la Porte, Grégoire fut arrêté dans sa propre maison. On lui fit subir toutes sortes d'outrages, puis on le pendit comme un malfaiteur à la porte de la Basilique patriarcale, le jour même de Pâques. Les Juifs, les plus violens ennemis des chrétiens, et envieux des richesses des Grecs de l'Orient, s'emparèrent du corps du patriarche, lui crevèrent un œil, le traînèrent dans les rues, et prirent plaisir à maltraiter et à défigurer son cadavre, qu'ils jetèrent enfin dans le Bosphore. Leur froide et lâche cruauté surpassa celle des Turcs, auxquels ils s'unirent dans les excès qui suivirent la mort du patriarche. Ils massacrèrent des évêques, des moines, des prêtres. On pillait les maisons des Grecs, on les tuait dans les rues, partout où on les trouvait; les femmes furent outragées, des enfans écrasés, mutilés sur le sein maternel; les rues de Constantinople étaient couvertes du sang et des cadavres des malheureux Grecs. On avait attaché une pierre au cou du patriarche; elle se détacha, le corps revint sur l'eau, fut poussé vers un vaisseau qui se trouvait dans le Bosphore, et où s'était sauvé un domestique du même patriarche. Ayant reconnu son maître, il en avertit aussitôt l'équipage par ses cris et ses gémissemens. Le capitaine, ayant pris toutes ses précautions pour n'être pas aperçu des Turcs, fit jeter une natte sur le cadavre, et l'ayant fait attacher par une corde au vaisseau, les matelots le retirèrent la nuit de la mer et le transportèrent à Odessa, où se dirigeait le vaisseau. Arrivé dans le port, des commissaires furent envoyés pour examiner le cadavre, qui s'était conservé exempt de corruption. Le comte de Langeron, gouverneur de la province, expédia un courrier à la cour de Pétersbourg, pour demander des instructions sur ce qu'il devait faire en pareil cas. Pendant ce temps, l'archimandrite russe, Théophile, eut la permission, tandis que le vaisseau observait la quarantaine, de veiller le corps du patriarche, selon les rites de l'église grecque, qui sont les mêmes en Russie que dans l'Orient. Ensuite, et d'après les ordres qui arrivèrent de Pétersbourg, on fit au patriarche de magnifiques obsèques, et ses dépouilles mortelles

furent couvertes du costume patriarchal, et des riches ornemens qu'avait envoyés pour cet objet le synode de Pétersbourg. On déposa son corps dans l'église grecque d'Odessa, et on lui a élevé dernièrement un monument en marbre, avec une inscription qui rappelle sa mort injuste et tragique.

* **GRÉGOIRE (HENRI)**, évêque constitutionnel, député aux états-généraux, membre de la Convention, naquit à Vébo, près Lunéville le 4 décembre 1750. Destiné à l'état ecclésiastique, il voulut unir à la connaissance de la théologie, celle de l'histoire, du droit des gens et du droit public. La direction de ses études jointe à la fougue d'une âme ardente donna de bonne heure à ses croyances religieuses ce caractère démocratique qu'elles conservèrent jusqu'au terme de sa vie, et qui put leur permettre de se produire au milieu des sectateurs les plus intolérans de la philosophie moderne. Grégoire débuta par des travaux purement littéraires; en 1772, il composa un *Eloge de la poésie*, qui remporta le prix proposé par l'académie de Nancy. En 1778, il fit paraître un *Essai sur l'amélioration politique, physique et morale des Juifs*, qui fut aussitôt traduit en anglais et couronné par la société royale de Metz. Grégoire exerçait alors les fonctions pastorales à Emberménil en Lorraine. Nommé député du clergé aux états-généraux, il se réunit dès l'ouverture de la session aux députés du tiers-état, et prêta avec eux le serment du jeu de paume. La veille de la séance royale du 23 juin, il fit partie de la réunion préparatoire dans laquelle fut prise la résolution de résister aux ordres de la cour. Le 15 juillet suivant, il demanda la formation d'un comité pour connaître et révéler les crimes ministériels, pour dénoncer les auteurs des maux qui affligeaient la patrie, et livrer les coupables à la rigueur des lois. Dans la fameuse séance nocturne du 4 août, il prit une part active à la destruction des privilèges, et demanda spécialement la suppression des annates. Plus tard il s'opposa fortement à ce qu'on accordât au roi le *veto absolu*, et ne cessa de plaider la cause des juifs, des nègres et des hommes de couleur. Lorsque la constitution civile du clergé eut été adoptée, le premier de son ordre il prêta serment, et il fut élu évêque du département de Loir-et-Cher. Lors de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, Grégoire se prononça avec la plus grande véhémence

pour la mise en jugement de ce prince. Son discours fut accueilli par des murmures ; on lui cria qu'il ne convenait point à un prêtre de prendre la parole sur une pareille matière. Grégoire pour soutenir son opinion invoqua cette maxime dont on a tant et si souvent abusé : *que le salut du peuple est la suprême loi*. Nommé plus tard député à la Convention nationale, dès la première séance de cette assemblée, il appuya fortement la motion d'abolir la royauté, en disant que *l'histoire des rois était le martyrologe des nations*. Lorsque la discussion s'ouvrit le 15 novembre sur la mise en jugement du roi, Grégoire se prononça pour l'affirmative, mais en même temps il déclara qu'il réprouvait la peine de mort comme un reste de barbarie qui devait disparaître de nos codes, et il demanda que Louis fût admis à partager le bienfait de cette abolition. *Vous le condamnerez alors à l'existence*, disait-il en parlant du vertueux Louis XVI, *afin que l'horreur de ses forfaits l'assiège sans cesse et le poursuive dans le silence de la solitude*. Le 21 du même mois l'évêque de Blois, fut élevé à la présidence, et quelque temps après il fut nommé commissaire avec Héroult de Séchelles, Jagot et Simon pour aller organiser l'administration républicaine dans le département du Mont-Blanc qui venait d'être réuni à la France. Il se trouvait à Chambéry, au moment de la condamnation du roi ; ses collègues ayant rédigé une lettre dans laquelle ils déclaraient à la Convention qu'ils votaient pour la condamnation à mort, Grégoire refusa d'abord son adhésion à ce vote, et ne signa la lettre qu'après avoir fait effacer les mots *à mort*. Après son retour à Paris, il fut appelé dans le sein du comité d'instruction publique, où il proposa des moyens d'établir des communications entre les écrivains et les savans des diverses nations. Dans le temps où la commune de Paris prétendait établir le culte de la raison sur les ruines du christianisme, Grégoire sommé au milieu même de la Convention d'imiter l'apostasie de Gobel, repoussa cette invitation avec les marques de l'indignation la plus vive. Cette résistance qui alors était périlleuse, lui attira les invectives des partisans d'Hébert et de Chaumette, qui le signalèrent à la fureur aveugle de la multitude. Grégoire n'en publia pas moins un écrit virulent où il flétrissait les persécutions en matière religieuse, et dans une autre brochure il s'é-

leva contre la substitution du décadi au dimanche. Après le 9 thermidor, il fut maintenu au comité d'instruction publique. On se rappela qu'il avait fait de constants efforts pour arracher un grand nombre de victimes au glaive révolutionnaire, et qu'il avait même réclamé la liberté des prêtres réfractaires qui gémissaient sur les pontons de Rochefort. Après avoir fait un rapport sur les excès auxquels s'était livré le vandalisme révolutionnaire, il demanda et obtint cent mille écus d'encouragement pour les citoyens dont la vie était consacrée à la culture des lettres, des sciences et des arts. Il prit aussi une part active à toutes les créations importantes de cette époque, et notamment à l'établissement du bureau des longitudes, du conservatoire des arts et métiers et de l'institut national. Ce dernier corps l'admit au nombre de ses membres. Entré au conseil des Cinq-cents, Grégoire s'y montra le même qu'à l'assemblée Constituante et à la Convention. Après le 18 brumaire il devint membre du corps législatif qu'il présida et au nom duquel il parla plusieurs fois devant les consuls, sans chercher à déguiser ses sentimens républicains. A trois reprises différentes cette assemblée le présenta comme candidat au sénat conservateur, et malgré la répugnance que ses principes inspiraient à quelques personnes de l'entourage de Bonaparte, il fut enfin élu le 25 décembre 1801. Vers le même temps il présenta plusieurs mémoires contre le concordat, et publia les *Ruines de Port-Royal*, ouvrage dont quelques passages énergiques excitèrent plus tard le mécontentement de Napoléon. En 1802, Grégoire fit un voyage en Angleterre, et un an après il parcourut la Hollande, où il reçut des juifs d'Amsterdam des témoignages de vénération et de reconnaissance, pour les efforts qu'il avait tentés en faveur de leur régénération. A son retour en France, il vota, lui troisième, contre l'érection du gouvernement impérial, et combattit seul l'adresse du sénat à Napoléon au sujet du rétablissement des titres nobiliaires. En 1814, il fut un des premiers à se prononcer pour la déchéance de l'empereur, et il réclama l'acceptation d'un acte constitutionnel par les Bourbons. Pendant les cent-jours, Bonaparte ne lui donna aucun témoignage de bienveillance. Exclu de l'institut après la seconde restauration, il fut nommé député en 1819 par les électeurs de l'Isère. Mais la chambre l'exclut de son sein

comme régicide et comme indigne. Depuis cette époque Grégoire vécut dans la retraite. En 1801, il avait donné au pape la démission de son siège tout en soutenant la légitimité de son titre. L'archevêque de Paris, après avoir fait vainement plusieurs tentatives, pour obtenir de lui la rétractation de ses erreurs, et avoir employé pour le ramener toutes les ressources d'une affectueuse charité, défendit aux prêtres de son diocèse de lui administrer les derniers sacrements. Toutefois, l'abbé Guillon crut devoir prendre sur lui de lui donner l'extrême-onction; l'autorité de son côté, fit ouvrir par force les portes de l'église et chargea quelques ecclésiastiques inconnus de réciter sur le corps du défunt les prières d'usages. Grégoire est mort le 23 mai 1851. Il joignait à des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère indépendant et un attachement réel pour la religion, telle qu'il l'entendait. Mais la fierté, et l'opiniâtreté de son caractère le rendaient peu propre à donner l'exemple de cette soumission modeste à l'autorité spirituelle qui est une des premières vertus du christianisme. Aussi cet homme qui aurait pu par ses talens et son courage devenir l'ornement et le soutien de l'Eglise dans des temps difficiles, en a-t-il fait le scandale et l'affliction par sa vie et par sa mort. Voici ses principaux ouvrages : | *Eloge de la poésie*, discours prononcé à Nancy, 1775; | *Essai sur la régénération morale, physique et politique des Juifs*, couronné à Metz, 1789; | *Mémoire en faveur des gens du sang mêlé de St.-Domingue, etc.*, 1789; | *Motion en faveur des Juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre nationale*; | *Légitimité du serment civique exigé des fonctionnaires ecclésiastiques*; | *Essais historiques et patriotiques sur les arbres de la liberté*; | nombre d'ouvrages et de brochures sur l'église constitutionnelle; | *les Ruines de Port-Royal*, dont la vente fut interdite; | *De la littérature des Nègres, Recherches sur leurs facultés intellectuelles et morales*; | *De la domesticité chez les peuples anciens et modernes*; | *Histoire des sectes religieuses qui depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde*, 6 vol. in-8°, ouvrage rédigé avec trop peu de goût et de méthode, qui n'est point achevé; | *Chronique religieuse*, 6 vol. in-8°; | *Recueil de lettres encycliques*; | *Anna-*

les de la religion, (journal constitutionnel), 18 vol. in-8°.

GREGORAS. Voy. NICÉPHORE GREGORAS.

* GREGORIO (ROSARIO, ou ROSAIRE de), savant sicilien, né à Palerme en 1753, devint, aussitôt après avoir pris les ordres sacrés, professeur de théologie au séminaire de sa ville natale : plus tard il fut nommé chanoine de la cathédrale de cette ville et historiographe du roi. Il étudia les archives de sa patrie pour en tirer les matériaux d'un ouvrage sur l'histoire de la Sicile, et les premiers fruits de ses travaux furent offerts à la société littéraire de Palerme qui se réunissait dans la bibliothèque municipale de cette ville. Gregorio lui à cette compagnie un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire ancienne de la Sicile, depuis les époques les plus reculées jusqu'à la domination des Normands, et réussit à détruire plusieurs préventions fausses relativement aux Chaldéens, aux Syriens et aux Phéniciens, dont on avait fait trop légèrement les habitans colonisés de cette Ile fameuse avant l'établissement même des Sicules. Il éclaircit aussi plusieurs difficultés relatives à la domination des Arabes qui, dans des temps encore barbares pour le reste du monde, portèrent la civilisation en Sicile. Lorsque le gouvernement fonda une chaire de droit public sicilien dans l'université de Palerme, Gregorio y fut nommé. Il continua ses recherches pendant cinq ans avec une infatigable persévérance, et ouvrit ensuite son cours qu'il fit avec la plus grande distinction. Ses principaux *Mémoires* ont été réunis en 2 vol. in-12. Ses autres ouvrages sont : | *Compendio della storia di Sicilia epoca favolosa*; | *Delle colonie che vennero a stabilirsi in Sicilia*; | *Il secolo di Gerone e di Gelone*; | *De supputandis apud arabos sículos temporibus*, Palerme, 1786, in-8°; | *Rerum arabicarum, que historiam sicilicam spectant ampla Collectio*, Panormi, 1790, in-folio; | *Bibliotheca scriptorum qui res in Sicilia gestas sub Aragonum imperio retulere*, ibid., 1791 et 1792, 2 vol. in-folio; | *Introduzione allo studio dritto pubblico Sicilia-no*, 1794, in-8°; | *Considerazioni sopra la storia di Sicilia da tempi Normanni sino ai presenti*, 1806-1816, 7 vol. in-8°; les derniers volumes n'ont paru qu'après la mort de l'auteur; | *Discorsi intorno alla Sicilia, colla relazione dello stato in cui si rinvennero le reali tombe in Palermo*, Palermo, 1821, ouvrage posthume,

2 vol. in-8°. Gregorio mourut à Palerme en 1809 âgé de 56 ans.

GREGORY (JEAN), écrivain anglais né en 1607 à Amersham, dans le Buckinghamshire, mort en 1646, était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui | des *Notes sur le Droit civil et canonique* ; | des *Remarques en anglais sur quelques passages de l'Ecriture sainte*, Oxford, 1746, in-4°, et en latin, Londres, 1660, in-4°. Ces ouvrages sont très médiocres.

GREGORY (JACQUES), le véritable inventeur des *télescopes à réflexion*, né en 1656, à New-Aberdeen en Ecosse, donna, à l'âge de 24 ans, son *Optica promota*, ouvrage célèbre, où l'on trouve la théorie du *télescope à réflexion*, qu'on a eu par conséquent tort d'attribuer à Newton qui, à cette époque, n'avait que 20 ans, et n'avait encore rien publié : on l'attribuerait avec plus de raison au Père des Chales, qui alors en avait 41, et qui donne la description de ce télescope dans sa *Dioptrique*, l. 3, prop. 55. Grégory se rendit ensuite à l'université de Padoue, qui jouissait alors d'une grande réputation ; il y fixa sa résidence pendant quelques années, et publia en 1666 : *Vera circuli et hyperboles quadratura*. Dans ce traité, il fit part aux savans d'une nouvelle découverte, savoir, l'invention d'une série convergente à l'infini pour les aires du cercle et de l'hyperbole. Dans la seconde édition qu'il fit paraître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité, sous le titre de *Geometricæ pars universalis inserviens quantitatibus curvarum transmutationi et mensuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la première fois une méthode pour la transmutation des courbes. En conséquence de ces ouvrages, il fut honoré de la correspondance des mathématiciens les plus célèbres, de Newton, Huygens, Halley et Wallis. L'année suivante, il donna à Londres un autre ouvrage intitulé : *Exercitationes geometricæ*, qui servit à augmenter la réputation qu'il s'était si justement acquise. Vers ce temps, il fut élu professeur de mathématiques dans l'université de Saint-André ; mais au bout de six ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avait occupé cette place que pendant quelques mois, quand, au mois d'octobre 1673, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un télescope, les satellites de Jupiter, il fut frappé subitement d'un aveuglement entier, et mourut quelques jours après, à l'âge de 59 ans.

GREGORY (DAVID), neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, fut élu en 1683 professeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, et publia la même année : *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum, sive specimen methodi generalis quasvis figuras dimetiendi*. Devenu professeur d'astronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Transactions philosophiques*, la résolution du problème de Florence : *De testudine veliformi quadrabili*, et il continua de communiquer au public, de temps en temps, plusieurs essais mathématiques, dont le plus important est *Catoptrica et dioptrica spherica elementa*, Oxford, 1693, in-8°, qui ont servi à perfectionner le télescope inventé par son oncle, que Dolland, Ramsden et le Père Kéri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paraître *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, et s'engagea quelque temps après, à donner en société avec son collègue Halley, les *Coniques* d'Apollonius ; mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49^e année de son âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY (JEAN), petit-fils de Jacques Grégory, né à Aberdeen en 1724, mourut à Edimbourg en 1773, après avoir professé la philosophie dans sa ville natale et s'être distingué dans la médecine. Vers l'an 1766, il fut nommé premier médecin du roi pour l'Ecosse et professeur de médecine pratique à l'université d'Edimbourg. Ses *OEuvres* ont été imprimées dans cette ville en 1788, 4 vol. in-8°. M^{lle} de Keralio a traduit en français son ouvrage intitulé : *Vue des facultés de l'homme comparées avec celles des animaux*, sous ce titre : *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, Paris, 1775, in-12. Ce n'est qu'une ébauche d'un grand ouvrage qu'il n'eut pas le loisir d'exécuter, et où il s'était proposé de rechercher jusqu'à quel point la perfectibilité de l'homme a contribué à son bien-être. L'ouvrage qui lui a fait une plus grande réputation est le *Legs d'un père à ses filles*, qui n'a été publié qu'après sa mort, et qui a obtenu un grand nombre d'éditions. Ce livre, plein de sagesse, prouve autant de connaissance du cœur humain que de la société ; mais son utilité, en raison de la différence des mœurs, diminue beaucoup hors de l'Angleterre. Il a été traduit en français par Morellet, 1774 et 1800, in-12.

* GREGORY (JAMES), médecin écossais, fils du précédent, né à Aberdeen en 1755, fit ses études à l'université d'Oxford, et prit ses degrés en médecine à celle d'Edimbourg, il voyagea ensuite sur une partie du continent, en Hollande, en France, en Italie. A son retour dans sa ville natale en 1776, il fut nommé professeur de médecine théorique à l'université d'Edimbourg; en 1777, il succéda au célèbre Cullen dans la chaire de médecine pratique, devint secrétaire du collège des médecins, et ensuite président de cette même association. En 1797, à l'époque où sa patrie fut menacée par les Français, il devint pour un temps capitaine dans un bataillon des volontaires d'Edimbourg. Gregory est mort en 1821, laissant divers ouvrages dont les principaux sont | sa thèse, *Dissertatio de morbis cæli mutatione medendis*, 1774, in-8°; | *Conspectus medicinæ theoricæ*, 1780, 2 vol. in-8°, 4^e édit. 1812; | *Essais philosophiques et littéraires*, 1792, 2 vol. in-8°, où l'on trouve des assertions hardies qui lui suscitèrent des ennemis; | *Mémoire présenté aux directeurs de l'infirmerie d'Edimbourg*, 1800, in-4°; | les *Premiers éléments de la médecine pratique de Cullen*, avec des notes. C'est la 7^e édition de l'ouvrage original : les notes y ajoutent peu de prix. Il est encore auteur d'un écrit sur la *Théorie des verbes*, inséré dans les *Transactions philosophiques* d'Edimbourg.

* GREGORY (GEORGES), théologien et littérateur anglais, naquit en 1754, à Ederlin en Irlande, paroisse dont son père était ministre. Après avoir terminé avec succès ses études à l'université d'Edimbourg, il entra dans les ordres en 1776 : il fut nommé en 1778 ministre à Liverpool, et ensuite à Londres, dans l'église de Saint-Gilles de Cripplegate où il se fit une grande réputation comme prédicateur; mais ses idées philanthropiques, et son opposition aux vues des ministres, nuisirent quelque temps à son avancement ecclésiastique. Cependant, lorsque M. Addington fut porté au ministère, il transforma le *nouvel Annuaire* qu'il publiait en un ouvrage ministériel, et alors il obtint le riche bénéfice de Westham qui lui fut accordé en 1804, une prébende dans la cathédrale de Saint-Paul, la fonction de chapelain de l'évêque de Landaff et quelques autres places lucratives. Il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires, et on le vit surtout seconder les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de M. Wilberforce pour

provoquer l'abolition de l'infâme trafic des nègres. Il mourut à Westham le 12 mars 1808. Ses principaux ouvrages sont : | *Essais historiques et moraux*, 1783, in-8°, et 1788, 2 vol. in-8°; | un volume de *sermons*, précédés de réflexions sur la composition et le débit d'un sermon, 1787, in-8°; | une continuation de *l'Histoire d'Angleterre* de Hume, 1795, in-8°; | *l'Economie de la nature expliquée et éclaircie d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796, 3 vol. in-8°, avec 46 planches gravées; | *Leçons astronomiques et philosophiques pour l'instruction de la jeunesse anglaise*, 1797, in-12; | *Elémens d'une éducation polie*, extraits des lettres du lord Chesterfield à son fils, 1801, in-12; | un *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806, 2 vol. in-4°, qui offre plusieurs bons articles; | *Lettres sur la littérature et la composition, adressées à son fils*, 1808, 2 vol. in-12; | la vie de *Th. Chatterton*, avec des notes critiques sur son génie et ses écrits, et une notice sur les poésies de Rowley, 1789, in-8°, imprimée aussi en tête de l'édition des œuvres de Chatterton, 1805, 3 vol. in-8°.

GRENADE (LOUIS de), né l'an 1505 en Espagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéraient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siège de Bragen; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place le pieux don Barthélemy des Martyrs. Ce saint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de sa plume sont : | le *Guide des pécheurs*, un vol.; | le *Mémorial de la vie chrétienne*, 3 vol.; | un *Catéchisme*, 4 vol., 1729; | un *Traité de l'Oraison*, 2 vol. Ces écrits sont en espagnol. | Des *sermons* latins, en 6 vol. in-8°, Anvers, 1604; | *Vie de Jean d'Avila, etc.* Guillaume Girard a traduit en français la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol., et en 10 vol. in-8° (voyez GIRARD), est enrichie de la vie de l'auteur, le modèle des religieux. M. Barbier attribue cette traduction à J. Talon. Les historiens et les bibliographes ecclésiastiques le peignent comme un excellent auteur ascétique. Ses écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Ils seraient une des

meilleures nourritures qu'on pût fournir aux âmes pieuses, si on en retranchait quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que cet écrivain faisait plus de bien » à l'Eglise que s'il eût rendu la vie aux morts et la vue aux aveugles. » Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zèle, et la force du discours à l'unction, produit des fruits plus étendus et plus précieux que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficacité de sa prédication. On trouve la liste des ouvrages de Grenade dans la *Bibliotheca hispana* de Nic. Antonio et dans les *Scriptores ord. Prædicat.* du Père Echard.

GRENAN (BENIGNE), poète latin, né en 1681, à Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au collège d'Harcourt, mort à Paris en 1723 à 42 ans, a laissé des *harangues* et des *poésies*. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur et élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *vers* sont en partie dans le *Selecta carmina quorundam in universitate Parisiensi professorum*, et ses *discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie* et une *ode* très spirituelle sur la prééminence du vin de Bourgogne sur tous les autres. — **PIERRE GRENAN**, frère aîné de Benigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine chrétienne, est connu par une satire de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*, 1710, in-42. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'était pas assez bonne pour demander une suite.

* **GRENIER (le comte PAUL)**, né à Sarrelouis, le 29 janvier 1768, entra au service comme simple soldat à l'âge de seize ans. Il franchit rapidement tous les premiers grades militaires, et après s'être distingué à Valmy, Jemmapes, Hondtscoote et Wattignies, il fut nommé, le 15 octobre 1793, adjudant-général, puis général de brigade le 29 avril 1794, et général de division le 11 octobre suivant. Il se distingua à Fleurus, et le 6 septembre 1793, il dirigea le passage que l'avant-garde de l'armée française effectua sur le Rhin, à Urdingen. Le lendemain de la bataille de Lonato le 5 août 1796, le général Gre-

nier se distinguait à Bamberg, et remportait, sur les Autrichiens, le combat auquel cette ville donna son nom. Le 17 il contribua à la victoire de Sulzbach. La campagne suivante s'ouvrit par le fameux passage du Rhin à Neuwied, et il défendit la tête du pont de la manière la plus brillante; le 16 avril 1797, il contribua puissamment à la prise des redoutes et du village de Bendorf; et, peu de jours après, il battit le corps autrichien qui lui était opposé, dans un combat qu'il lui livra à Duisdorf. En 1799 Grenier fut envoyé à l'armée d'Italie, qui avait été battue sur tous les points, et il contribua pendant toute cette campagne par sa valeur et son habileté à soutenir l'honneur des armes françaises. En 1800 le général Grenier commandait l'aile gauche de l'armée du Rhin, et il repoussa (5 juin), avec deux divisions seulement, 40,000 Autrichiens aux ordres du général Kray. Peu de jours après il contribua, au gain de la bataille d'Hochstedt, s'empara de Guntzbourg, et força l'ennemi à passer le Danube. Il se signala encore à la bataille de Hohenlinden, au passage de l'Inn et à celui de la Salza, et reçut à l'affaire d'Achau, une blessure assez grave. Après le traité de paix signé à Lunéville, le 9 février 1801, le général Grenier reentra en France, où il fut nommé inspecteur-général d'infanterie, et commandant de la légion d'honneur. Il fit les campagnes de 1805, de 1806 et de 1807, fut appelé au gouvernement de Mantoue, nommé grand-officier de la légion d'honneur, et reçut le titre de comte de l'empire. Après la paix de Tilsitt, il s'occupa de l'administration de son gouvernement, et ordonna l'entier dessèchement des marais qui infectaient la ville de Mantoue. Il fut mis de nouveau, en 1809, à la tête d'une division. Le 8 mai ayant pris le commandement d'un corps d'armée, il se distingua au combat de la Piave, qui devait faciliter le passage de ce fleuve, et le 11, à celui du Tagliamento. Après la jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée, il pénétra en Hongrie, se signala, le 11 juin, sur la Raabnitz, à l'attaque du pont de Karaco qu'il emporta de vive force, et contribua par ses conseils et par son épée, au gain de la bataille de Raab. Sa conduite à Wagram, lui valut le titre de grand-croix de la légion d'honneur. En 1810 ayant été envoyé à Naples, le roi Murat le nomma chef d'état-major général de son armée. En 1811, quelques différends entre Napo-

l'éon et la cour de Naples, nécessitèrent de la part de l'empereur des mesures de rigueur et de prévoyance. Le comte Grenier prit alors le commandement en chef du corps d'observation de l'Italie méridionale, et occupa tout le pays situé entre Capoue et Gaëta. Après la malheureuse campagne de 1812, le général Grenier se rendit à Vérone où il organisa la 53^{me} division de la grande armée. C'est à la tête de la 1^{re} colonne de ces troupes qu'il fit son entrée à Berlin, le 16 janvier 1813, et qu'il se joignit aux débris de la grande armée. Après les funestes résultats de la guerre de Russie, le comte Grenier ne cessa de se signaler dans les campagnes d'Italie jusqu'au 16 avril 1814, époque où il fut chargé du commandement des troupes qui devaient rentrer en France. Il s'empessa d'adresser au roi l'hommage de sa soumission et de sa fidélité. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis et inspecteur-général d'infanterie. En 1815 le général Grenier fut nommé député et membre du gouvernement provisoire. Pendant les cent-jours, il fut appelé à la chambre des représentants par les électeurs du département de la Moselle, et il en devint un des vice-présidents. Après la bataille de Waterloo il fut nommé membre de la commission du gouvernement formée par suite de la seconde abdication de Napoléon. Il cessa d'être employé après la seconde rentrée du Roi, et obtint sa retraite quelque temps après. En 1818 il fut de nouveau appelé à la chambre des députés par le département de la Moselle, et siégea au côté gauche. Le comte Grenier plus tard fut désigné par Monsieur comte D'Artois comme l'un des vice-présidents de la société royale pour l'amélioration des prisons : il se retira, en 1821, dans sa terre de Morambert, près de Gray, où il est mort dans la nuit du 17 au 18 avril 1827, à l'âge de 59 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On a publié : *Précis historique sur M. le comte Grenier*, par M. F. Sicard, officier d'état-major, Paris, Auselin; Metz, 1828, in-8°.

* GRENVILLE (GEORGES), député au parlement d'Angleterre, naquit en 1702, et fut successivement trésorier de la marine, premier lord de l'amirauté et de la trésorerie, et chancelier de l'échiquier. Il a écrit quelques brochures où il s'est attaché à faire l'éloge de son administration; mais les violentes attaques dont il se vit l'objet le forcèrent de se retirer du

ministère. Parmi les différens écrits de Grenville, nous citerons : *Considérations sur le commerce et les finances de l'Angleterre, et sur les mesures prises par le ministère depuis la conclusion de la paix, relativement à ces grands objets d'intérêt national*, traduites en français par Mauduit, sous ce titre : *Mémoire sur l'administration des finances de l'Angleterre*, Mayence (Paris), in-4°, 1768. On lui attribue aussi *Tableau du commerce de l'Angleterre, relativement à son commerce et à ses finances*, traduit en français par Guyard de Troyes, Paris, 1769, in-8°. Georges Grenville mourut en 1770.

* GREPPI (CHARLES), poète dramatique italien, né à Bologne en 1751, abandonna la profession d'avocat à laquelle ses parens l'avaient destiné, pour se livrer uniquement à la poésie. Il entra plus tard dans un monastère, par suite, dit-on, d'un désespoir amoureux; mais il ne tarda pas à en sortir. Privé des avantages de la fortune, il se vit contraint d'exister du faible produit de sa muse, et travailla pour le théâtre. Ses pièces eurent beaucoup de succès. Les principales sont : *Gertrude d'Aragon*, tragédie, jouée et imprimée pour la première fois à Milan en 1785. Cette pièce a quelque ressemblance avec le *Macbeth* de Shakespeare; *Teresa e Claudio*, comédie, jouée pour la première fois à Venise en 1787; *Teresa Vedova*, comédie jouée à Milan en 1787; *Teresa Maritata*, comédie représentée à Bologne à la fin de 1787. Ces trois dernières pièces, qui ne forment qu'un seul sujet, ressemblent beaucoup au *Glorieux* de Destouches. Le style en est pur, le dialogue naturel et les caractères bien tracés. Greppi, qui avait embrassé les principes de la révolution française, joua un rôle assez brillant pendant l'existence éphémère de la république cisalpine. Il passa ensuite à Milan, où il occupa successivement divers emplois, et y mourut en janvier 1811. On a réuni ses différens ouvrages à Bologne en 1812, en 2 vol. in-8°.

GRESHAM (THOMAS), né à Londres en 1519, d'une famille noble de Norfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avait procurées. Il construisit à ses frais la Bourse de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fonda-

tion d'un collège qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord maire et par les aldermens de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie.

* GRESLON (ADRIEN), jésuite, missionnaire à la Chine de 1637 à 1670, a écrit : | une *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares, depuis 1631 jusqu'en 1669*, Paris, 1671, in-8°. On lui attribue | des *Vies des saints patriarches de l'Ancien Testament avec des réflexions*, en langue chinoise. Il mourut en 1697.

* GRESNICK (ANTOINE-FRÉDÉRIC), compositeur de musique, né à Liège en 1753, fut élève du célèbre Sola, professeur du Conservatoire de Naples et composa en italien plusieurs opéras qui sont peu connus en France. S'étant rendu à Londres, il en publia quatre qui obtinrent beaucoup de succès. Le prince de Galles le retint pendant quelques années comme directeur de sa musique à Londres. Gresnick vint aussi en France, et demeura quelque temps à Lyon, où il fut chef d'orchestre du grand théâtre. Il mourut le 16 octobre 1799 à l'âge de 47 ans, à Paris, où il s'était fixé depuis 5 ans. Ses principaux opéras sont : | les *Faux mendiants*, en un acte ; | *L'extravagance de la vieille*, en un acte ; | le *Baiser donné et rendu*, en un acte ; | *Les petits commissionnaires*, en un acte ; | *Le savoir faire*, en deux actes ; | *Le rêve*, en un acte ; | *Eponine et Sabinus*, en trois actes ; | *L'heureux procès, ou Alphonse et Eléonore* ; | la *Tourterelle dans les bois* ; | la *Grotte des Cévennes* ; | les *Faux monnoyeurs* ; | *Léonidas* ; | *La forêt de Brama*. Le dernier opéra n'ayant été reçu qu'à correction, il en ressentit un chagrin si vif qu'il en mourut. La musique de Gresnick se fait remarquer par une méthode facile, une composition pure et correcte. Il excellait surtout dans le genre gracieux.

GRESSET (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), écuyer, chevalier de Saint-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'académie française, né en 1709, à Amiens, est mort dans cette ville le 16 juin 1777, à 68 ans, sans laisser d'enfans de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir et estimer de tous ses concitoyens, et lui avaient mérité les grâces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, et Monsieur, depuis Louis

XVIII, le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare dont ce prince était grand-maitre. Le maire d'Amiens et le corps municipal assistèrent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent, Veneresque pudice ;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avait été jésuite ; car il était entré dans cet ordre à l'âge de 16 ans, et il fut obligé d'en sortir à cause de l'éclat que fit dans le monde son premier poème : nous parlons de *Ver-Vert*, ouvrage plein de sel, de facilité et de grâces, et dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offrait moins de ressources ; mais ce qui le rend peu digne d'éloge, c'est le ridicule qu'il jette sur les religieuses. L'auteur avait fait un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir*, où l'on trouvait, dit-on, des traces du même talent ; mais il le brûla dans sa dernière maladie : quoique les choses en elles-mêmes ne se prêtassent à aucune mauvaise conséquence, il craignait que la frivolité ou la corruption du siècle, n'abusât d'un badinage ingénieux, innocent et honnête, pour déroger aux honneurs et au respect dus à la vertu. *Ver-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie aimable, une harmonie douce, et une fécondité d'expressions qui dégénère quelquefois en luxe : La Harpe a eu tort de mettre ce poème au dessus de *Ver-Vert*. L'*Epître au Père Fougeant*, et les *Onbres* qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. L'*Epître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, sujet un peu grotesque, est traité avec toute la gaité d'une imagination facile et quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie ; mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. A quelques vers près sa diction est pénible, ampoulée, et incorrecte. *Sidney*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun. Le *Méchant* fut joué avec un grand succès en 1747 : on y admira la vérité du caractère principal, des portraits d'un naturel achevé, des vers d'une facture excellente et devenus proverbes : mais l'on y désire plus d'action et plus de force comique. La religion et les conseils du pieux évêque d'Amiens, M. La Motte,

l'enlevèrent au théâtre, et le déterminèrent à brûler plusieurs autres comédies qu'il avait dans son portefeuille. Gresset abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, et rompit absolument avec tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport; on peut voir les raisons chrétiennes et vraiment philosophiques qu'il donna lui-même de cette résolution, dans une lettre insérée à la fin du 2^e tome des *Lettres sur les spectacles*, par M. Desprez de Boissy. Nous avons encore de Gresset, des *odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *traduction en vers des Eglogues de Virgile*, et un *discours sur l'harmonie*, en prose, où l'on désirerait moins d'emphase et plus de choses. On a trouvé dans ses papiers un poème intitulé le *Gazetin*, imprimé à Paris en 1810, qui n'ajouta rien à la réputation de son auteur, et un autre poème satirique en 10 chants, qui a pour titre le *Parrain magnifique*. Après avoir renoncé au genre dramatique, Gresset revint dans sa patrie, et y vécut oublié, mais heureux, jusqu'en 1774, époque où en qualité de directeur de l'académie, il reparut dans la capitale pour répondre au discours de réception de M. Suard. La sévérité des principes qu'il professa dans cette circonstance lui attira quelques sarcasmes du genre de ceux que Voltaire avait fait pleuvoir sur le discours de réception de Le Franc de Pompignan. Ses *OEuvres*, plusieurs fois réimprimées, sont en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de M. Fayolle en 1803, 3 vol. in-18, imprimés par Didot aîné. M. Campenon a publié une édition des *œuvres choisies* de ce poète, 1823, in-8°, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages.

* GRESSET (FÉLIX), professeur, né à Pontarlier le 28 février 1793, fut nommé professeur à Orgelet, dès l'âge de 18 ans, et plus tard à Vesoul. En 1816, il concourut à Besançon pour une place à l'Ecole normale dont il fut un des élèves les plus distingués. Il devint ensuite successivement professeur de rhétorique à Auch, à Toulouse, et inspecteur de l'académie de Grenoble. Ayant perdu son emploi en 1830, Gresset s'était rendu à Paris pour connaître la cause de sa disgrâce, et solliciter une pension de retraite. Il est mort à Saint-Germain en Laye, au commencement de l'année 1851, chez un de ses amis. Ce professeur était très versé dans les langues anciennes et modernes, et s'était beaucoup occupé des principes de leur formation commune, des étymo-

logies, etc. Il avait commencé un dictionnaire polyglotte, et a laissé d'importans manuscrits. Gresset était membre de l'académie des sciences de Toulouse, et a pris part à la rédaction du journal de cette ville. On a de lui : | *Essai sur la langue grecque ou Précis de la Formation de sa grammaire et de sa prosodie, avec des notes contenant surtout des applications au latin*, Paris, 1825, in-8°.

* GRETRY (ANDRÉ-ERNEST-MODESTE), célèbre compositeur de musique, naquit à Liège le 11 février 1741. Son père, musicien et premier violon de l'église Saint-Denis, le destina à l'état qu'il exerçait lui-même. Il le fit recevoir enfant de chœur de l'église à laquelle il était attaché, et lui donna un maître de musique qui lui fit subir pendant cinq ans les traitemens les plus barbares. Une troupe de chanteurs italiens, étant venue à Liège représenter les ouvrages de Pergolèse, de Buranello, etc., Grétry les suivit avec assiduité, et sentit se fortifier en lui le goût d'un art dans lequel il devait s'illustrer. Après avoir composé cinq à six symphonies qui furent jouées et applaudies chez les amateurs de Liège, il se décida à aller étudier en Italie, malgré l'opposition de ses parens et la faiblesse de sa santé. Ce fut à la fin de mars 1759, à l'âge de 18 ans, que Grétry partit à pied de Liège pour Rome. Il y étudia sous Casali l'art de la composition, et fit en peu de temps de brillans progrès. Après quelques essais qui lui valurent les suffrages de Pircini, il quitta Rome et se rendit à Genève, où il fut contrainct, pour vivre, de donner des leçons de chant, et où il fit représenter en 1767 *Isabelle et Gertrude*, opéra dont il avait fait la musique. Voltaire, qu'il vit à Ferney et qui lui fit un gracieux accueil, lui conseilla de se rendre à Paris, en lui faisant espérer qu'il y parviendrait à l'immortalité. Grétry y arriva enfin; mais pendant plusieurs mois il chercha inutilement l'occasion de se faire connaître; et il commençait à s'abandonner au découragement lorsque le hasard le mit en rapport avec Marmontel qui lui confia sa pièce du *Huron*, dont le succès musical fut immense. Grétry dès lors fut porté aux nues; tous les auteurs ambitionnèrent l'honneur d'être mis en musique par lui, et il régna bientôt en souverain sur le théâtre de l'opéra-comique. Depuis 1769 jusqu'en 1805, Grétry composa, tant pour ce théâtre que pour l'académie royale de musique, cinquante ouvrages dont

vingt sont encore au répertoire, et n'ont pas vieilli, malgré les révolutions que la musique a éprouvées. Ce qui fait le mérite spécial de Grétry, c'est la vérité de l'expression. Jamais il ne sépare la musique des paroles, et il établit entr'elles un accord parfait. Regardant la meilleure déclamation comme le seul guide que doive suivre le compositeur, il suivait assidument nos grands artistes dramatiques, pour étudier leurs intonations, qu'il transportait ensuite avec les modifications convenables dans ses compositions. On a dit que Grétry est le Molière de son art. Il en a en effet la grâce, le naturel, l'expression vive et vraie, et même l'incorrection. Les principaux opéras de Grétry représentés en France sont : *Le Tableau parlant, l'amitié à l'épreuve, Zémire et Azor, l'ami de la maison, le magnifique, la Rosière de Salency, la fausse magie, les événemens imprévus, Aucassin et Nicolette, l'Epreuve villageoise, Richard cœur-de-lion, Guillaume Tell, La double épreuve, ou Collinette à la cour, La caravanne du Caire, Panurge dans l'île des Lanternes, Amphitryon, Raoul Barbe-Bleue*, etc. Grétry se fit aussi connaître comme écrivain. En 1789, il avait publié un volume in-8° ayant pour titre : *Mémoires ou Essais de musique*. Il donna en 1802 un ouvrage intitulé : *La vérité ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être*, 3 vol. in-8°. Lié avec la plupart des hommes distingués dans les arts et la littérature, il vécut tranquille pendant la terreur, ce qui peut paraître d'autant plus étonnant que la représentation de *Richard cœur-de-lion* donna souvent lieu à des scènes tumultueuses. Sa conversation était attachante, et il savait mêler des aperçus pleins de finesse à des réflexions judicieuses sur son art. Grétry se plaisait à l'Ermitage, terre située à Montmorency, et illustrée par le séjour de J.J. Rousseau; mais un de ses voisins ayant été assassiné dans sa maison en 1811, il se hâta de revenir à Paris. Bientôt il y tomba sérieusement malade, et toutes les ressources de la médecine ne firent que prolonger ses souffrances. Sentant sa fin approcher, il se fit ramener à l'Ermitage où il mourut le 24 septembre 1815. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Méhul et Berton prononcèrent son éloge. Le 6 octobre, tous les musiciens de Paris se réunirent pour exécuter à Saint-Roch sa messe de mort. Sa statue avait été

placée dès 1809 dans le vestibule du théâtre de l'opéra-comique, et son buste décora le foyer du même théâtre, ainsi que le grand foyer de l'opéra. La ville de Liège a voulu avoir son cœur qui lui a été donné par suite d'un arrêt de la cour royale de Paris. Grétry était membre de l'institut, de la société d'émulation de Liège, de l'académie de musique de Stockholm, et de la légion d'honneur.—**LUCILE GRÉTRY**, la seconde des trois filles du compositeur, morte après une union malheureuse dans un âge peu avancé, avait donné au théâtre la musique du *mariage d'Antonio*, représenté à la comédie Italienne en 1786, et l'année suivante celle de *Louise et Louissette*, pièce qui eut peu de succès. Son père parle d'elle dans le tom. 2 pag. 407 de *l'Essai sur la musique*.

GRETSEY (JACQUES), jésuite né en 1561 à Marckdorf en Souabe, professa long-temps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville en 1625, à 64 ans. Egalement versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et dans la théologie, il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il serait au rang des savans du premier ordre, si le flambeau de la critique eût toujours éclairé ses recherches, et s'il en eût écarté tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits, est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. Gretsey était non-seulement recommandable comme érudit, mais encore comme controversiste. Il écrivait avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a composés ou traduits forment un recueil de 17 vol. in-folio, imprimés à Ratisbonne en 1754 et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus : *de Cruce*, 3 tom. in-4°, et un vol. in-fol. Il y a victorieusement réfuté les calomnies des hérétiques contre les annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlète très exercé dans ces sortes de combats. Lenglet du Fresnoy dit que tout ce que Gretsey a fait ou publié, soit historique, soit dogmatique, est fort estimé. Les ouvrages de Gretsey sont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. *Voy. JOUVENCY, SANTAREL*.

* **GREUZE (JEAN BAPTISTE)**, célèbre peintre français, né à Tournus en 1726, mort le 21 mars 1805, montra dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour le dessin, et reçut les premiers élémens de son art d'un peintre de portraits nommé Grandon, beau-père du célèbre Grétry. Il suivit son maître à Paris, et fixa bientôt sur lui l'attention par son excellent tableau du *Père de famille expliquant la Bible à ses enfans*. La fraîcheur du coloris et la vérité de l'expression sont les caractères distinctifs de ses ouvrages. Il excellait dans la représentation des scènes morales et touchantes, et il avait éminemment l'art d'ennobrir le genre rustique sans en altérer la simplicité. Ses tableaux sont très nombreux. On admire particulièrement *sainte Marie égyptienne, le Père paralytique, la Malédiction paternelle, la Bonne mère, le Père dénaturé abandonné de sa famille, sa Petite fille au chien*, chef-d'œuvre de naïveté, *le Retour du chasseur, la Dame de charité, l'Accordée de village, la Bénédiction paternelle, l'Enfant pleurant la mort de sa mère, etc.* On lui reproche de répéter dans presque tous ses tableaux les mêmes caractères de tête; ses draperies sont en général de mauvais goût, et sa couleur tire un peu trop sur le violet. Presque tous ses ouvrages ont été gravés avec succès. Il a laissé deux filles qui ont hérité d'une partie de ses talens. Madame de Valory a donné une *notice* sur Greuze et sur ses ouvrages, à la tête de *Greuze*, ou *l'Accordée de village*, comédie-vaudeville, en un acte, 1815, in-8°.

GREVENBROECK, peintre flamand, excellait dans les *marines*. Il se signala surtout dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différens plans, les jours et les ombres; en un mot la vérité des objets. Il vivait dans le 17^e siècle.

GREVILLE (FOULQUES, lord BROOKE), né dans le comté de Warwick en 1554, était chevalier du Bain, et baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en prose et en vers, il contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies: *Alaham* et *Mustapha*, faites sur le modèle des anciens, en sont une preuve. Son *Histoire du règne de Jacques I^{er}* est peu exacte, et comme on devait s'y attendre, fort louangeuse, puisque ce prince l'avait fait chancelier de l'échiquier, membre du conseil-privé, et lui avait donné le

château de Warwick. On a encore de lui: | *Vie de Philippe Sidney*, 1632, in-8°; | *OEuvres posthumes*, 1670, in-8°; ce sont des poésies. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, et se tua lui-même sur-le-champ.

GREVIN (JACQUES), poète français et latin, né à Clermont en Beauvoisis, l'an 1540, a mis au jour une tragédie, deux comédies et une pastorale, imprimées en 1561, in-8°, par Robert Etienne, sous le titre de *Théâtre de Jacques Grevin*. La Harpe parle avec éloge de la tragédie de *César* de Grévin, et place ce poète fort au dessus de Jodelle. Quelques autres de ses poésies ont paru dans son *Olympe*, imprimé par le même Robert Etienne en 1551, in-8°. Marguerite de Franco, duchesse de Savoie, qui l'avait mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin, en 1570, n'ayant pas encore 30 ans. Il était calviniste, et il se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrétien, pour travailler à la pièce intitulée: *Le Temple*, satire contre Ronsard, qui avait, dans son discours sur les misères du temps, parlé défavorablement de la nouvelle secte. Grévin se mêlait aussi de médecine; et un de ses ouvrages contre l'antimoine, publié en 1566, in-4°, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des venins*, Anvers, 1567, in-4°, qu'on a traduit en latin; et une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8°. M. de Thou parle très avantageusement de ses talens et de son caractère; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge quand il s'agit des calvinistes.

GRÆVIUS. Voyez GRÆVIUS.

GREW (NÉBÉMIE), médecin de Londres né à Coventry en 1628, et mort subitement en 1711, s'occupa le premier en Angleterre de la physiologie végétale; il est connu par plusieurs écrits: | *Anatomie des plantes*, en anglais, Londres, 1682, in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12; | *Description du cabinet de la société royale de Londres*, 1675, in-folio, fig.; | *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-folio. Il fait en celui-ci de très bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Écriture sainte. En qualité de

médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GREY. Voyez GRAY.

GRIBEAUVAL (JEAN BAPTISTE VAQUETTE de), lieutenant-général des armées de France, premier inspecteur du corps-royal de l'artillerie, né à Amiens le 4 décembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, et en 1735, fut fait officier pointeur. Son goût pour l'étude et l'application le fit attacher particulièrement à la partie des mines, et en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignemens sur l'artillerie prussienne, où le système des pièces légères, attachées aux régimens d'infanterie, venait d'être introduit. Gribeauval remplit cette commission de la manière la plus utile, et rapporta en France des mémoires intéressans, non-seulement sur l'objet qui avait déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontières et fortifications qu'il avait visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée autrichienne en qualité de général de bataille, et commandant l'artillerie, le génie et les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siège de Glatz, et qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne, le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 65 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappela en France, où il vint prendre le grade de maréchal-de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, et commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siège que de campagne, que Gribeauval n'ait recréée ou réformée, et à laquelle son nom ne puisse être appliqué. La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789. M. de Passac a publié un *Précis sur M. de Gribeauval*, 1816, in-8° de 15 pages.

GRIBNER (MICHEL HENRI), naquit à Leipsick en 1682, fut fait professeur en droit à Wittenberg, d'où il passa à Dresde et enfin à Leipsick, où il avait été appelé pour succéder au célèbre Mencke, son beau-père. Il mourut en 1734. C'était un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de

grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *ouvrages de jurisprudence en latin*.

GRIENPERGER (CHRISTOPHE), jésuite, natif du Tyrol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, et en différens collèges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1656, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, et quelques autres ouvrages.

*GRIESBACH (JEAN-JACQUES), célèbre théologien allemand, né en 1745 à Buzbach, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, devint successivement professeur de théologie à Halle, puis à Iéna et enfin conseiller ecclésiastique de la cour de Saxe-Weimar. Il a beaucoup contribué à contenir dans de certaines bornes une foule de novateurs allemands, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser ce qu'il y a de plus positif en religion, en morale et en politique. Il a laissé un grand nombre de savantes *dissertations* sur plusieurs points importants du nouveau Testament et de l'Histoire ecclésiastique; et une *Introduction à l'étude de la dogmatique populaire*, qui a obtenu plusieurs éditions en Allemagne. On a encore de lui une édition grecque du *Nouveau Testament*, imprimée à Leipsick en 1807, où il a supprimé le célèbre passage de saint Jean sur les trois témoins, si décisif pour établir la consubstantialité du Verbe; ce qui ferait présumer qu'il était enclin au socinianisme. Malgré ses grandes occupations, il fut un des directeurs de la *Gazette d'Iéna*, et collaborateur actif de plusieurs ouvrages périodiques, tels que le *Répertoire* pour la littérature biblique et orientale, la *Bibliothèque générale allemande*, etc. L'excès du travail lui occasiona de bonne heure des infirmités qui le conduisirent au tombeau, le 24 mars 1812. On trouve dans le n° 8 des *Annales philologiques de Heidelberg* de 1812, un tableau fidèle de ses qualités morales, et un jugement raisonné sur ses principaux ouvrages et sur l'effet qu'ils ont produit en Allemagne.

GRIFFET (HENRI), jésuite, professeur de belles-lettres au collège de Louis-le-Grand, puis prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnais, l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'était retiré après la destruction de sa société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour

pour le travail, lui donnèrent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui : | une nouvelle édition de *l'Histoire de France* du Père Daniel, Paris, 1736, 47 vol. in-4°, avec des *dissertations* savantes et curieuses. Les tomes 13, 14 et 15 contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. Le 16^e comprend le *Journal du règne de Louis XIV* qui appartient aussi à l'éditeur ; | *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liège, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connaître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. | *Des sermons*, Liège, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté et du naturel ; mais l'éloquence du Père Griffet manque un peu de chaleur et de coloris, et il y a du vide dans certains discours. | Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12. | *Des poésies latines*, in-8° : on eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritaient guère l'impression. On estime les *hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées ; | Une bonne édition des *Mémoires du Père d'Avrigny pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol in-12, avec des augmentations et des corrections utiles ; | *Insuffisance de la religion naturelle*, Liège, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avait dans son portefeuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont aucun rapport. | Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liège, 1769, 5 vol. in-12. Dans l'affaire des jésuites, il a fourni des matériaux pour l'*Apologie* de cette société célèbre.

GRIFFIER (JEAN), peintre, connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam, en 1658, et mourut à Londres en 1718. Il s'attacha particulièrement à représenter les plus belles vues de la Tamise, et y réussit. Il excellait dans le paysage. **ROBERT GRIFFIER**, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

GRIFFITH (MICHEL), connu aussi sous les noms d'*Alford* et de *Jean Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société

des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1623 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant 35 ans, et mourut à Saint-Omer en 1652. Nous avons de lui : | *Annales ecclesiæ Britannicæ*, etc., Liège, 1665, 4 vol. in-fol. L'auteur a suivi la méthode de Baronius ; les Annales sont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup servi au Père Serein Cressy, bénédictin anglais, pour son *Histoire ecclésiastique*. | *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°, enrichie de dissertations sur la Pâque des Bretons, le mariage des clercs, etc.

GRIGNAN. Voyez SÉVIGNÉ.

* **GRILLET (JEAN)**, jésuite missionnaire, supérieur de la maison de Cayenne en 1666, à l'époque où les Anglais se rendirent maîtres de cette colonie, fut chargé, en 1674, d'aller visiter les peuplades indiennes les plus éloignées de la mer, et de recueillir des notions positives sur leur position géographique et l'état de leur civilisation. On a de lui : *Journal du voyage qu'ont fait les PP. J. Grillet et François Béchamel dans la Guyane*, l'an 1674, imprimé dans la Traduction de la Relation de la rivière des Amazones par Gomberville, 1688, et à la suite de la traduction du Voyage de Woodes-Rogers autour du monde.

* **GRILLET (JEAN-LOUIS)**, savant ecclésiastique, chanoine de la Roche en Savoie, né dans cette ville le 16 décembre 1736, fit ses études théologiques au séminaire d'Annecy. Après avoir exercé pendant quatre mois les fonctions du ministère pastoral, il fut nommé chanoine-procureur de la collégiale de la Roche. La cour de Turin, voulant peupler rapidement la ville de Carouge, afin d'affaiblir la dangereuse influence politique de Genève sur ces frontières des Etats de Savoie, chargea Grillet de rédiger un plan de collège dans lequel on pût admettre des élèves de toutes les religions, sans compromettre les intérêts de la véritable. Le Père Grillet réussit au-delà de l'attente du prince, qui lui confia la direction de cet établissement avec la chaire de professeur de rhétorique. La révolution l'ayant obligé de chercher un asile en Piémont, il fut chargé de l'éducation de deux jeunes seigneurs, et fit avec eux le voyage de Rome et de l'Italie méridionale. Rentré en Savoie après 13 ans d'exil, on le nomma directeur-adjoint de l'école secondaire de Chambéry en 1806, et professeur de phi-

iosophie en 1807. Trois ans après il fut appelé aux fonctions de censeur du lycée de Grenoble, puis à celles de principal du collège d'Annecy; mais le délabrement de sa santé ne lui permit pas de conserver cette dernière place : il donna sa démission dans le mois d'août 1811, et se retira dans sa ville natale, où il mourut le 41 mars 1812, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité élémentaire de géographie et de chronologie, adapté à l'histoire de Savoie*, Chambéry, 1788, in-8°. Cet ouvrage fut enseigné dans les collèges du pays par ordre des magistrats lors de la réforme des études. | *Histoire de la ville de la Roche*, depuis sa fondation en l'an 1000, jusqu'en 1790, Genève, 1790, in-8°; | *Dictionnaire historique, littéraire et statistique de la Savoie*, Chambéry, 1807, 3 vol. in-8°. Malgré les critiques qu'a éprouvées cet ouvrage, l'auteur n'en a pas moins rendu un service signalé à ceux qui voudront écrire après lui l'histoire de la Savoie. On y trouve un recueil précieux de choses intéressantes, qu'on chercherait vainement ailleurs. | *Observations sur quelques branches d'agriculture*; | *Essai sur l'histoire des zodiaques, et notamment sur celui découvert dernièrement en Egypte*, etc. Ces deux ouvrages sont en italien, ainsi que | *Eloge* de Saussure; | une *Histoire de la maison de Sales*; | des *Mémoires sur le diocèse de Genève*. On peut consulter la *Notice nécrologique* de cet écrivain insérée par M. G.-M. Raymond dans le *Journal du Mont-Blanc*, 1812, n° 50.

GRIMALDI, famille illustre de Gènes dont les membres d'abord seigneurs, puis princes de Monaco, depuis l'an 980 jusqu'au milieu du 14^e siècle, ont été, ainsi que les Fiesques, les chefs du parti Guelphe ou pontifical. — GRIMALDI (DOMINIQUE), archevêque et vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lez-Arles, etc., était fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldéo, et chevalier de la Toison d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commissaire-général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat de Venaissin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. On y avait besoin d'un homme de tête et d'expérience, pendant

la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zèle contre les hérétiques, et mourut l'an 1592. Il a laissé un volume de *lettres* qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI (JÉRÔME), noble génois, né en 1597, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte Pincio*, archevêque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, était fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII l'an 1645. Par le décès du cardinal Fachinetti, il était devenu doyen du sacré collège; mais l'attachement qu'il avait pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiepiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI (JEAN-FRANÇOIS), surnommé *le Bolognèse*, parce qu'il était de Bologne, naquit en 1606. Elève et parent des Carraches, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VIII et Clément IX l'honorèrent de leur protection et de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avaient fait autant d'amis, que ses talents lui avaient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sansse laisser apercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnaissance. Le Bolognèse le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excellait dans le paysage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses dessins, ainsi que ses gravures, sont très goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680.

GRIMALDI (FRANÇOIS-MARIE), né à Bologne en 1613 d'une famille illustre, entra chez les jésuites à l'âge de 15 ans, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il se distingua surtout dans

la physique et l'astronomie. Son *Traité, De lumine et coloribus iridis*, a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière (voyez DOMINIS). Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le Père Grimaldi avait cru reconnaître une différente réfrangibilité dans les rayons; Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui est combattue par des physiciens du premier nom, et par des expériences qui paraissent décisives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière, c'est-à-dire que la lumière ne pouvait pas passer près d'un corps, sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla long-temps avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 550 étoiles le catalogue de Kepler, et mourut en 1663, âgé de 50 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvait pas déceimment l'y placer lui-même.

* GRIMALDI (FRANÇOIS-ANTOINE), né en 1741, à Seminara en Calabre, mort à Naples en 1784, est principalement connu par les ouvrages suivans : | *Istoria delle leggi e magistrati del regno di Napoli*, Naples, 1749-52, in-4^o; | *Annali del regno di Napoli, epoca I*, Naples, 1781, 6 vol. in-8^o; | *Annali del regno di Napoli, epoca II*, Naples, 1783-86, 10 vol. in-8^o. Cestari, son ami, a publié les quatre derniers volumes.

GRIMAREST (JEAN-LÉONOR le GALLOIS de), maître de langues à Paris, mort en 1720, dans un âge avancé, a donné au public : | *Campagnes de Charles XII, roi de Suède*, Paris, 1703, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince, par Voltaire; | *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8^o. | *Vie de Molière*, à la tête des anciennes éditions de ce poète comique; | *Traité du récitatif*, 1707, in-12; | *Eclaircissemens sur la langue française*, 1712.

* GRIMAUD (JEAN-CHARLES-MARGUERITE-GUILLAUME de), célèbre professeur de médecine à l'université de Montpellier, naquit à Nantes en 1750, et mourut dans la même ville le 5 août 1789. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables : | une thèse savante sur l'*Irritabilité*; | deux

mémoires sur la nutrition, 1787-89, 2 vol. in-8^o, remplis de considérations nouvelles et d'aperçus ingénieux sur divers points de physiologie, entre autres sur les mouvemens des humeurs dans le tissu cellulaire; ils ont été mentionnés honorablement par l'académie de St.-Petersbourg à qui ils avaient été présentés; | un *Cours complet ou Traité des fièvres*, qui ne parut qu'après sa mort en 1791, et dont on fit deux éditions la même année; l'une en 3 vol. in-8^o, l'autre en 4 vol. in-8^o. La première, faite sur une copie mutilée, n'obtint aucun succès; la seconde, due aux soins du professeur Dumas, fut bien accueillie et bientôt épuisée : elle a été imprimée à Montpellier en 1813. Ce livre décèle une grande érudition; on y trouve l'histoire assez complète des causes, des phénomènes et des accidens qui compliquent les fièvres; mais la partie la plus remarquable de ce traité est celle qui est relative à la description et au traitement de ces affections. On regrette toutefois que l'auteur, enlevé trop tôt aux sciences, n'eût pas eu le temps de mettre la dernière main à cet ouvrage; il en aurait vraisemblablement fait disparaître des théories abstraites et spéculatives, dont son génie éclairé par l'observation eût infailliblement fait justice. Il avait rédigé un *Cours complet de physiologie* qui était le fruit de ses leçons, et où l'on avait remarqué beaucoup d'idées neuves et ingénieuses; mais il n'a jamais été imprimé. Bichat et Richerand, qui lui ont emprunté de grandes pensées, n'ont pas manqué de rendre un éclatant hommage à la sagacité de l'auteur.

GRIMAUDET (FRANÇOIS), avocat à Anvers sa patrie, en 1558, conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Oeuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol. sont consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN. Voyez ALBERT (JOSEPH de LUYNES).

* GRIMM (FRÉDÉRIC-MELCHIOR, baron de), littérateur et philosophe, naquit le 26 décembre 1723, à Ratisbonne en Bavière, de parens pauvres qui lui donnèrent cependant une bonne éducation. A peine sortait-il du collège, qu'il débuta dans l'art dramatique par une tragédie intitulée *Banise*, qui fut sifflée à la représentation, et dont plusieurs critiques, entre autres Lessing, ont relevé les défauts. Mais cet échec ne le découragea point. Il désirait vivement visiter la France, lors-

que le comte de Schomberg lui confia la conduite de ses enfans qu'il envoyait à Paris, et Grimm acheva d'y acquérir les connaissances qui lui manquaient encore. Peu de temps après son arrivée dans cette capitale, il devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, puis il entra en qualité de secrétaire chez le comte de Friès, parent du comte de Schomberg. Grimm fit la connaissance de Jean-Jacques Rousseau qui l'introduisit chez M^{me} d'Epinaÿ et dans la société de Diderot, de d'Alembert, du baron d'Holbach, etc. Rousseau, dans le livre 8^{me} de ses *Confessions*, se plaint amèrement de Grimm, qu'il représente comme un des promoteurs et des agens principaux du grand complot qu'il prétendait avoir été tramé contre lui. C'était une conformité de goût pour la musique qui avait lié Grimm avec le philosophe genevois : alors les chanteurs italiens vinrent pour la première fois s'établir à Paris, et donnèrent naissance à deux partis, dont l'un soutenait la musique française, et l'autre la musique italienne. Grimm prit parti pour la musique italienne, et publia une brochure intitulée : *Le petit prophète de Boehmischbroda* (1753), qui mit les rieurs de son côté, et Rousseau par sa Lettre sur la musique française acheva le triomphe des novateurs. Après la mort du duc de Friès, Grimm fut nommé secrétaire des commandemens du duc d'Orléans ; et il fut en même temps chargé par plusieurs princes d'Allemagne d'entretenir avec eux une correspondance littéraire. Grimm et Diderot son ami, étaient en relation suivie avec la duchesse de Saxe-Gotha ; ils transmirent des copies de leurs épîtres nombreuses à l'impératrice de Russie, à la reine de Suède, au roi de Pologne Stanislas, au duc de Deux-Ponts, à la princesse et au prince Georges de Hesse-Darmstadt et à la princesse de Nassau-Saarbrück qui désiraient suivre le grand mouvement qui s'opérait alors en France. Le duc de Saxe-Gotha l'accrédita en France, en 1776, en qualité de son envoyé diplomatique. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à ses occupations favorites. A l'époque de la révolution, Grimm quitta la France. Il avait reçu des témoignages de la plus haute considération de Frédéric, de Gustave III et de Catherine II. En 1793 cette princesse le nomma baron, et lui confia les fonctions de ministre plénipotentiaire près les états du cercle de la Basse-Saxe. Paul I^{er} qui suc-

céda à cette impératrice, lui conserva le même titre. Mais il s'en démit ensuite à cause d'une maladie grave qui lui enleva un œil. Il se retira à Gotha où il mourut paisiblement le 19 décembre 1807, dans sa 85^{me} année. On a de ce littérateur : | *Lettres à l'auteur du Mercure sur la littérature allemande* ; | *Le petit prophète de Boehmischbroda*, 1753 ; | *Du poème lyrique*, morceau inséré dans l'*Encyclopédie*, et qu'on regarde comme un traité complet sur ce genre de poésie ; | *Lettres à Frédéric, roi de Prusse* ; | *Correspondance littéraire, philosophique, critique, adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, 1812-13, 16 vol. in-8°. Elle comprend l'histoire de la littérature française depuis 1753 jusqu'à 1790. Malgré sa prédilection pour les philosophes, il se permet quelquefois de critiquer leurs écrits, même ceux de Voltaire, qu'il appelle presque toujours le *Patriarche de Ferney*. Il ne dissimule point plusieurs de ses torts et de ses défauts. Il avoue que cet homme célèbre n'était pas né pour écrire l'histoire ; parmi ses divers ouvrages il blâme le *rabâchage* des uns, le *persiflage* des autres, et va jusqu'à traiter l'auteur de *pantalon*, dénomination un peu dure, mais qu'il s'efforce d'adoucir en y ajoutant l'épithète de sublime. Il apprécie avec assez de bonne foi Helvétius, Raynal, le baron d'Holbach et les autres écrivains fameux de cette école, et ne cache point le peu de cas qu'il fait de la plupart des écrits philosophiques. En parlant des nombreux ouvrages de ce genre qui sortaient des presses d'Amsterdam, il disait franchement : « Je ne lis point les dro- » gues de ce magasin, parce que j'en re- » doute l'ennui. » On a remarqué qu'à mesure qu'il avançait en âge, il devenait moins tranchant et moins exagéré dans ses opinions philosophiques. Dès 1774 il ne paraissait pas persuadé que ce fût une chose désirable d'être d'un siècle de philosophes, et il convient que la philosophie a nui à la religion et aux mœurs, qu'elle a fait tort à nos plaisirs et à notre bonheur. On sait que quelques philosophes ne veulent pas avouer qu'il y ait eu une réunion de vues et d'efforts, ou pour mieux dire un complot pour établir des idées nouvelles et renverser la religion ; on ne peut en douter d'après sa correspondance qui paraît digne de foi. Comme il n'écrivait pas pour le public, il se gênait beaucoup moins que plusieurs de ses

amis, et il parle très franchement de ces réunions, de la *cohorte philosophique*, du *petit troupeau*, ce sont ses propres expressions. *Le vendredi*, dit-il, *est le jour ordinaire du bureau philosophique chez M^{me} Necker*. Enfin il parle toujours des philosophes comme faisant une classe à part, et comme s'entendant et se soutenant fort bien entre eux. Il était peut-être de tous celui qui mettait le plus de franchise dans ses jugemens. « On ne peut se dissimuler, dit-il (tome 4, année 1777), que la philosophie et les philosophes n'aient perdu beaucoup dans l'opinion publique depuis quelque temps, soit que ces messieurs aient promis, dans plusieurs circonstances, leur protection et leur dignité, soit qu'ils se soient avilis eux-mêmes par des intrigues et des querelles scandaleuses... » Ce qui pourrait avoir nui plus sérieusement encore à la considération de nos philosophes, c'est la publication du *Système de la nature*; sans compter que cet ouvrage a révolté le plus grand nombre des lecteurs.... il paraît qu'il a gâté à jamais le métier de philosophe. C'est un charlatan qui dit son secret. Il se ruine lui-même et ses confrères avec lui. D'ailleurs cet excès d'audace a donné à toute la secte un caractère dont beaucoup d'honnêtes gens craignent de porter l'affiche. » De pareils aveux doivent étonner dans la bouche d'un philosophe; mais la franchise n'est pas le seul mérite de Grimm; sa *Correspondance* annonce encore du goût, de la finesse et du tact. Le style en est agréable et piquant, les détails variés, les jugemens sur les matières littéraires généralement sains. On y trouve même des aperçus neufs et des vues étendues. Tout n'y est cependant pas également intéressant. L'auteur s'y livre de temps en temps à des discussions, parmi lesquelles il y en a quelques-unes sur des sujets qu'il connaissait fort mal. Là il combat la liberté de l'homme; ici il veut tracer l'origine et les progrès du christianisme, et il s'abandonne à des idées systématiques, qui ne sont appuyées sur aucun fait positif, et qui sont démenties même par l'histoire. Cette *Correspondance* est divisée en trois parties: la première de 1753 à 1770 a été publiée par MM. Michaud aîné et Chéron; la seconde de 1771 à 1782, par M. Salgues; la troisième de 1783 à 1797, par Suard. Il a paru en 1814 un 47^e volume intitulé *Supplément*; on y trouve les *Opuscules*

de Grimm, 13 lettres à Frédéric II, plusieurs *morceaux de correspondance* qui manquent au 16^e vol., et des *Remarques* sur ces 16 volumes par M. A.-A. Barbier. Il existe une lacune importante dans la *Correspondance*; les parties conservées auraient besoin d'être mises en meilleur ordre, et d'être même abrégées. Grimm a été l'éditeur du *Père de famille* de Goldoni (traduit par Deleyre), et du *Véritable ami* du même (trad. par le même), Avignon (Paris), 1758, in-8°. Il a revu avec Diderot les *Dialogues sur le commerce des blés*, par Galbani, 1770, in-8°.

* GRIMM (JEAN-FRÉDÉRIC-CHARLES), médecin et botaniste distingué, né à Eisenach le 5 février 1737, mort le 18 octobre 1821, fut reçu docteur à Groningue, et exerça la médecine dans sa ville natale jusqu'en 1768. Il devint ensuite médecin ordinaire de Frédéric III, duc de Gotha, puis inspecteur des eaux minérales de Ronnebourg. Il entreprit plusieurs voyages scientifiques, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Hollande et en Italie. Il a légué un herbier très précieux à l'académie de Munich dont il était membre. Ses principaux ouvrages sont: | *Dissertatio de visu*, Goettingue, 1758, in-4°; | *Lettre sur l'épidémie qui a régné à Eisenach, dans les six premiers mois de l'année 1767, et sur les moyens curatifs employés contre cette épidémie*, Hildburghausen, 1768, in-8°; | *Mémoire sur les eaux minérales de Ronnebourg*, 1770, in-8°; | *Observation d'un voyage en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande*, Altenbourg, 1773, 3 vol. in-8°. Il a traduit du grec en allemand, le traité d'*Hippocrate sur le régime dans les maladies aiguës*, et les *Œuvres complètes du médecin de Cos*, Altenbourg, 1781-92, 4 vol. in-8°. Il a aussi donné plusieurs articles dans les *Actes* de l'académie des curieux de la nature.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 640; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle. — Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, et maire du palais du roi Dagobert II; il fut assassiné en 741. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputaient la

couronne; Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage. Il mourut en 671

* GRIMOARD (PH. H., comte de), général et littérateur français, issu d'une famille très ancienne du comtat d'Avignon qui donna à l'Eglise le pape Urbain V, avait servi dans l'infanterie et dans le corps de l'état-major. Il était profondément instruit dans la politique, et dans l'art militaire, et fut chargé par Louis XVI d'une négociation en Hollande. On le regarde comme l'auteur des plans offensifs et défensifs de la campagne de 1792. Dumouriez qui avait eu connaissance de ces plans et qui les avait suivis en partie, notamment dans ses opérations en Champagne, ne parle point de leur auteur dans ses *Mémoires*. Au commencement de la révolution, Grimoard se montra partisan du gouvernement représentatif, et l'on croit qu'il aurait été élevé au ministère sans la mort de Louis XVI. Il continua de s'occuper dans ses dernières années de l'art militaire, de la politique et de la littérature, et mourut en 1815. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont :

| *Essai théorique et pratique sur les batailles*, avec un atlas, 1775, in-4°; | *Collection des lettres et mémoires de M. le maréchal de Turenne*, 1782, in-folio. La censure y fit beaucoup de suppressions, et M. de Grimoard en fut si mécontent qu'il supprima son nom de l'ouvrage, et y substitua celui de Beaurain fils, qui en avait gravé les cartes et les plans. | *Conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*, 1782, 11 livraisons in-8°; | *Collections de pièces originales, inconnues et intéressantes sur l'expédition de Minorque et de Mahon* en 1756, Paris, 1798, in-8°, rare; | *Tableau historique de la guerre de la révolution de France*, 1808. Il n'en a paru que 3 vol. in-4°, l'ouvrage ayant été arrêté par ordre du gouvernement de Bonaparte. | *Traité sur le service de l'état-major-général des armées*, Paris, 1809, in-8°; | *Correspondance du général Dumouriez avec Pache, ministre de la guerre, pendant les campagnes de la Belgique*, Paris, 1795, in-8°. Le général Grimoard est l'éditeur de la *Correspondance de Richelieu*, des *lettres de Bolingbroke*, du baron de Vioménil, des *œuvres de Louis XIV*, des *mémoires du maréchal de Tessé*, de *H. de Campion*, des *lettres M^{me} de Sévigné* (en société avec Grouvelle), 8 vol. in-8°.

* GRIMOU (ALEXIS), peintre français, né vers 1740, excellait dans le portrait; mais ennemi de la contrainte, il ne travaillait que par caprice, et ce qu'il gagnait était dépensé en débauches; aussi devait-il à tout le monde et ses créanciers venaient l'assaillir dans les tavernes où il passait toute sa vie, et se faisaient payer en petits sujets qu'il improvisait sur le lieu même. Il avait l'habitude d'employer ses couleurs si épaisses, qu'il en résultait presque des reliefs, et que dans l'obscurité on distinguait au toucher, le nez, les yeux, les oreilles.

* GRINDAL (EDMOND), archevêque de Cantorbéry, né en 1519 à Hingham dans le Cumberland, fut d'abord chapelain de l'évêque Ridley, dont il partageait les opinions religieuses touchant la réformation, et devint successivement chapelain du roi et chanoine de Westminster. Sous le règne de Marie, il se réfugia en Allemagne, où il demeura jusqu'à l'avènement d'Elizabeth. Nommé en 1559 évêque de Londres, il fut transféré au siège de Cantorbéry en 1575, et l'année suivante il fut suspendu de ses fonctions archiepiscopales comme rebelle aux ordres de la reine, qui leva son interdit peu de temps après, mais qui ne lui rendit jamais sa faveur. Ce prélat mourut à Croydon en 1585, laissant, entre autres écrits: | un traité intitulé *Christiani hominis norma*; | *Dialogue between custom and Truth*, inséré dans le *Martyrologe* de Fox; | enfin divers *Statuts* et *Règlemens* pour l'administration de l'église du Christ à Oxford.

GRINGONNEUR (JACQUEMIN), parisien, peintre du 14^e siècle, n'est connu que par l'invention des *cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina, dit-on, ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démente; fournissant par-là une ressource au désœuvrement des oisifs, et un aliment funeste à la passion ruineuse des joueurs. L'abbé Rive prétend que les cartes furent inventées en Espagne vers 1730; mais Bullet et plusieurs autres savans croient qu'elles furent imaginées en France dans les dernières années du règne de Charles V vers 1376. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable.

GRINGORE (PIERRE), héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, est auteur de plusieurs moralités en vers, qui ne sont pas communes, telles que la

Chasse du cerf des cerfs ; les Menus propos de la mère Solte , les Fantaisies de la mère Solte , etc. On ne peut guère soutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent , pour satisfaire la manie des choses rares.

GRIS (le). Voyez LEGRIS.

GRISLER. Voyez GRESLER.

GRISOT, ancien directeur du séminaire de Besançon , recommandable par son zèle , sa piété et sa vie laborieuse. Il mourut en 1772 , à 60 ans , des suites d'un rhume qu'il gagna en venant de prêcher dans une mission qu'on donnait au collège , pour le régiment du roi qui était en garnison dans cette ville. On lui doit : | *Lettre à un ministre protestant sur une abjuration*, 1755 ; | *Lettre à un protestant sur la cène*, 1769 ; | *Jésus-Christ modèle des chrétiens* ; | *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ*, 1769 ; | *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ*, 1765 ; | *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 1770 ; | *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ* ; | *Projets de prêches pour tous les dimanches de l'année*, publiés en 1772 dans les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, adressées par Mgr. l'évêque comte de Toul au clergé de son diocèse , et dont ils forment les tomes 3 , 4 et 5. Le mérite de l'ouvrage le fit bientôt répandre dans tous les autres diocèses. Les tomes 1 et 2 traitent du gouvernement des paroisses et de la méthode de direction. Ces deux premiers vol. ont été retouchés et améliorés par M. Pochard , supérieur du séminaire de Besançon ; et très souvent réimprimés sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. On a donné à Besançon , en 1819 , une nouvelle édition des *Projets de prêches* avec des additions de quelques autres écrits importants qu'on a trouvés du même auteur.

* GRITTI (ANDRÉ), général , puis doge de Venise de 1523 à 1538 , rendit d'importans services à sa patrie pendant la guerre contre la ligue de Cambray. Il chassa les Impériaux de Padoue , de Vicence , reconquit la Polésine de Rovigo , et enleva aux Français Brescia et Bergame. Fait prisonnier lors de la reprise de Brescia , par Gaston de Foix , et amené à Paris , Gritti réussit par son habileté à changer la politique de Louis XII ; il ren-

dit ce prince favorable à la république , et obtint un traité d'alliance en 1513. De retour dans sa patrie , Gritti , secondé par les Français , obtint de nouveaux succès sur les Impériaux , fut élu doge à la place d'Antoine Grimani , et recouvra toutes les possessions de la république. Il mourut en 1538 , et eut pour successeur Pierre Lando. — Son fils Louis , qu'il avait eu d'une esclave de Constantinople , lorsqu'il était prisonnier dans cette ville , fut gouverneur de la Hongrie pour les Turcs. Investi de la confiance du grand-vézyr Ibrahim , le favori de Soliman , il fut chargé , en 1529 , de maintenir Jean Zapoli sur le trône de Hongrie. Ses cruautés indisposèrent contre lui la nation , et le supplice de Cibaco , évêque de Waradin et gouverneur de la Transylvanie , mit le comble à la haine publique. Gritti s'enferma dans une forteresse pour y attendre les secours de Jean et de Soliman ; mais il fut trahi par les Hongrois enfermés avec lui , et périt dans les supplices.

* GRIVAUD DE LA VINCELLE (CLAUDE-MADELEINE), antiquaire et littérateur , né à Châlons-sur-Saône en septembre 1762 , d'un père passionné pour les sciences , puisa auprès de lui les mêmes goûts. Cependant , après avoir fait de brillantes études , il entra contre son penchant , dans une maison de commerce à Lyon. S'étant fait connaître par ses opinions contraires à la révolution , il fut obligé de se retirer dans sa famille. Il se rendit ensuite à Paris , malgré les dangers qu'il savait y devoir courir , pour plaider la cause d'un religieux bénédictin , ami de sa famille , qui avait été mis en prison , et dont la vie était menacée : il eut le bonheur de le sauver. Dénoncé pour ce fait peu de temps après , il se décida à entrer dans l'administration de la comptabilité des armes et poudres ; mais après la chute de Robespierre , il se démit de son emploi qu'il n'avait accepté que comme un moyen de se soustraire aux persécutions de l'époque de la terreur , et dès lors il s'occupa uniquement des sciences. En 1795 , il épousa une fille naturelle mais reconnue du prince de Monaco , et obtint de joindre à son nom celui de *la Vincelle* , que portait sa femme. Nommé plus tard sous-chef de la comptabilité des bureaux à la chambre des pairs , il y recut ensuite le titre d'historiographe. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. Grivaud de la Vincelle est mort en 1822 , âgé de 60

ans. On lui doit : | *Antiquités gauloises et romaines, recueillies dans les jardins du palais du Sénat, pendant les travaux d'embellissemens qui y ont été exécutés*, Paris, 1807, in-4°, et atlas in-fol.; | *Recueil de monumens antiques, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, Paris, 1817, 2 vol. in-4°, avec 40 planches, et 5 cartes. Il publiait au moment de sa mort, par livraisons in-fol., *Arts et métiers des anciens représentés par les monumens*, etc., Paris, 1819-26, 35 livraisons, in-fol.

GRIVE (JEAN de la), géographe de la ville de Paris, né à Sédan, fut pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare. Il la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il mourut en 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée, qu'on devait avoir, par ce moyen, toutes les dimensions de cette vaste capitale. M. Huguin, élève de l'abbé de La Grive, a publié quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célèbre géographe : | un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de la Grive, mécontent du graveur, brisa les planches et résolut de graver lui-même ses ouvrages. | *Les Environs de Paris*; | le *Plan de Versailles*; | les *Jardins de Marly*; | le *Terrier du domaine du roi aux environs de Paris*; | un *Manuel de trigonométrie sphérique*, publié en 1754; | *Cours de la rivière de la Seine, depuis sa source jusqu'à son embouchure*. Il travailla avec M. Cassini à déterminer la méridienne de Paris.

GRIVEL (JEAN), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, le 15 mars 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les décisions du parlement de Dôle, dont il avait été conseiller, sous le titre de *Decisiones senatus Dolani*, Dijon, 1731, in-folio.

* **GRIVEL** (GUILLAUME), avocat et littérateur, né à Uzerche dans le Limousin, le 16 janvier 1735, exerça quelque temps la profession d'avocat à Bordeaux, et vint ensuite à Paris, où il se fit connaître par différens ouvrages écrits d'un style agréable. A l'époque de la création des écoles centrales, il y fut attaché comme professeur de législation; Grivel mourut à Paris le 17 octobre 1810. On lui doit : | *L'Ami des jeunes gens*, Lille, 1764-66, 2 vol. in-12; | *Nouvelle bibliothèque de littérature,*

d'histoire et de critique, tirée des ana, Lille, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite, s'il avait réussi. | *Théorie de l'éducation*, Paris, 1776 et 1784, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en allemand, Breslau, 1777, in-8°. | *L'Île inconnue, ou Mémoire du chevalier de Gastines*, Paris, 1783-87, 6 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée et traduite en allemand. « Les aventures qu'il décrit, dit La Harpe, sont attachantes; les principes ne sont pas mauvais, et le style, quoique négligé, est naturel et facile. » | *Principes de politique, de finances, d'agriculture, de législation et autres branches d'administration*, 1789, 2 vol. in-8°. Il a encore travaillé à la partie de l'*Economie politique* de l'Encyclopédie méthodique. M. A.-A. Lorin a publié une *Analyse synoptique du cours de législation de Grivel*, 1802, in-8°. Cet écrivain était membre de la société philosophique de Philadelphie, des académies de Dijon, de Rouen et de la Rochelle.

GROBENDONQUE (CHARLES), né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1623 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême, qui dans les affaires difficiles le consultait comme un homme consommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fausse, entre autres : | *De ortu et progressu spiritus politici, et quo ille nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Prague, 1666, in-fol.; | *Apologeticus pro societate Jesu, politicismi a pluribus insimulata*, ibid., 1666, in-fol.; | *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventus*, ibid., 1660, in-4°; | *Modus transigendi tempus intra Adventum et Quadragesimam*, ibid., 1661, in-12; | *Modus transigendi tempus sanctæ Quadragesimæ*, ibid., 1661, in-12; | *Modus transigendi tempus à Paschâ usque ad Corpus Christi*, ibid., 1662, in-12; | *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ Virginis Mariæ*, ibid., 1669, in-12.

* **GRODDECK** (GABRIEN), philologue allemand, né à Dantzick en 1672, professa les langues orientales à Leipsick et dans sa patrie, et voyagea en France, en Italie et en Angleterre. On a de lui un grand nombre de dissertations dont les

plus remarquables sont : | *De scriptoribus historiae polonicae schediasma*, Dantzick, 1707, in-4° ; | *De caeremonia palmarum apud judaeos*, etc. ; | *Pseudonymorum hebraicum hexacontas* ; | *De rebellione Burdigalensi*, anno 1675, etc. Groddeck mourut en 1709 à Dantzick.

* **GRODDECK (BENJAMIN)**, de la famille du précédent, né à Dantzick en 1728, mort dans la même ville en 1778, y professa les langues grecque et orientales, et publia un grand nombre de *dissertations* sur les objets de son enseignement, entre autres : *De linguae hebraicae antiquitate*, Dantzick, 1750, in-4°. On a aussi de lui : *De vero originum hebraeorum fonte et utilitate*, Wittenberg, 1747, in-4°.

* **GRODDECK (ERNEST - GODEFROI)**, philologue polonais né à Dantzick en 1762, mort à Wilna le 14 avril 1825, avait à peine 25 ans, lorsque le prince Adams-Casimir Czartoryski, staroste général de Podolie, lui confia l'éducation de ses enfants. Plus tard il fut aussi chargé des fonctions d'instituteur dans la maison des princes Lubomirski. En 1804, lorsque l'ancienne académie de Wilna fut transformée en université, il y obtint la chaire de langue et de littérature grecque, et fut bibliothécaire auprès de cette université. En 1808, il commença un cours de littérature latine qui lui fit une brillante réputation. Plus tard il fit gratuitement un cours d'archéologie et de numismatique, et il fut le premier qui introduisit la manière aussi simple qu'instructive d'enseigner les langues latine et grecque dans toutes les écoles dépendantes de l'université de Wilna, et établies dans les provinces de l'ancienne Pologne, dans celles de Wilna, de Grodno, de Wollhynie, de Podolie, de Mihiliew, etc. L'empereur Alexandre lui donna, en récompense de ses travaux, la décoration de St.-Wladimir le 14 avril 1819. On lui doit : | le texte grec du *Philoctète* et des *Trachiniennes*, tragédies de Sophocle, avec une préface et des notes nombreuses, 1806 ; | une *Dissertation sur les théâtres de l'antiquité* ; | *Initia historiae Graecorum litterariae*, 2^e édition, 1821, ouvrage généralement regardé comme supérieur à celui de Schoell ; | *T. Cicer. ad Marcum Brutum, orator*, 1809 ; | *M. T. Cicer. Lelius* ; | *Ad Somnium Scipionis monita* ; | *M. T. Cicer. de claris oratoribus* ; | *De Pythocenis* ; | *Grammatica graeca Bulmaniana*, et plusieurs éditions classiques. Il a aussi écrit dans divers journaux scien-

tifiques et a laissé un grand nombre de manuscrits. Groddeck était membre de la société royale des amis des sciences de Varsovie.

GRODICIUS (STANISLAS), jésuite polonais de Posnanie, docteur et professeur en théologie à Vilna, recteur du collège de Cracovie, mort en 1615 à Posnanie, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *sermons latins* pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année, et divers ouvrages polémiques, ascétiques, en polonais.

GROESBECK (GÉRARD de), d'une illustre famille du duché de Gueldre, fut élevé sur le siège épiscopal de Liège, l'an 1564. Il gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles, avec prudence, et surtout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui était confié, de la contagion des nouvelles hérésies qui faisaient tant de progrès dans les environs. Par un discours qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique, que le salut de la patrie dépendait d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent d'une voix commune, qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissées séduire par les artifices des sectaires, et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantaient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendait à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger, sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverser Liège. Groesbeck assembla les états, leur représenta de quelle conséquence il était de recevoir dans une ville ecclésiastique, un prince qui n'avait pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion : en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas long-temps, il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avait signalé les commencemens de son gouvernement

par un recueil de *Statuts et ordonnances, touchant la manière de procéder*, qui est encore aujourd'hui en usage.

* **GROGNARD** (FRANÇOIS), négociant, né à Lyon en 1748, voyagea en différentes rontées de l'Europe, et se retira, sur la fin de ses jours, dans une maison de campagne qu'il avait acquise à Fontenay-sous-Bois, près Paris, où il est mort, le 5 novembre 1823. Il avait légué par son testament, à sa ville natale, une rente de 4500 francs, pour être employée à des œuvres de bienfaisance. On a de lui : | *A. S. Exc. M^{me} la duchesse d'Albe : songe à réaliser dans la décoration de son palais, petit in-8° d'une feuille et demie*, Madrid, 1790 ; | *Extrait d'un voyage pittoresque en Espagne*, en 1788, 1789 et 1790 : *description d'une partie des appartemens du Palais du duc d'Albe*, Madrid, 1792, petit in-8° de 3 feuilles trois quarts. Ces deux opuscules sont très rares. Grognard a fait imprimer, à ce que l'on croit, à un petit nombre d'exemplaires, destinés à être distribués à ses amis, quelques morceaux sur ses voyages en Russie et en Suède.

* **GROHMANN** (JEAN-GODEFROI), auteur, traducteur et compilateur allemand, né à Gusswitz, dans la haute Lusace, le 15 juillet 1763, professa la philosophie à l'université de Leipsick, depuis 1794, et y mourut le 12 mars 1805. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand ; plusieurs ont été très bien accueillis en Allemagne, surtout ceux qui traitent des objets d'agrément et de goût. Les principaux sont : | *Magasin d'idées pour les amateurs des jardins, des plantations anglaises, etc., pour embellir les jardins et les sites champêtres dans le goût anglais, gothique et chinois*, en allemand et en français, Leipsick, 1796-1804, 43 cahiers avec fig. ; | *Nouveau Dictionnaire historico-biographique*, Leipsick, 1796-99 7 vol. in-8° ; ouvrage souvent inexact, mais utile pour les recherches historiques. On y trouve des articles qu'on chercherait vainement ailleurs. Fuhrmann avait entrepris un supplément à ce dictionnaire, sous ce titre : *Les personnages les plus remarquables dans les temps anciens et modernes*, Leipsick, 1805-1808, 3 vol. in-8°, où il rectifiait beaucoup d'erreurs et d'omissions échappées à Grohmann ; mais il n'a continué son travail que jusqu'à la syllabe *fisch*. | *Petit magasin d'idées pour les amateurs des jardins, ou Recueil de projets d'embellissement des jardins, qu'on peut exécuter*

à peu de frais, 1799-1805, 8 cahiers. M. Baumgaertner a publié une continuation à cet ouvrage. | *Recueil de plusieurs serres, d'après Guillaume Robertson*, 1799, in-fol. ; | *Collection de tous les jeux que l'on peut établir à la campagne et dans les jardins*, 1799, in-4° ; | *Proportions des plus belles statues de l'antiquité, à l'usage des artistes*, 1800, in-4°, avec 20 planches ; | *Mœurs et coutumes des Chinois, et leurs costumes en couleur*, avec le texte français et allemand, Leipsick, 1800-1803, 12 cahiers in-4°, avec 60 planches ; | *Dictionnaire d'architecture civile et de théorie des jardins*, 1804, 2 vol. in-8°, fig. Il a fait un grand nombre d'articles pour le *Dictionnaire abrégé des beaux-arts*, rédigé par une société d'hommes de lettres, 1794-95, 2 vol. in-8°.

GROLLIER DE SERVIERE (NICOLAS), savant ingénieur, mort à Lyon, en 1686, à 63 ans, avait fait un cabinet de machines très curieuses, dont la *Description* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4°.

* **GROLMAN** (CHARLES), né à Giessen, entra dans la carrière de l'instruction publique, à l'université de cette ville. Il avait un débit vif et spirituel ; la tendance de son enseignement et de ses écrits était constamment philosophique et critique. Il publia, en 1797, des *Principes de droit criminel*, et en 1800 une *Théorie de la procédure civile*. Ces ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés. Il est aussi l'auteur d'un *Manuel pour l'étude du code Napoléon*, qu'il n'a pas entièrement achevé. Il entreprit avec un professeur de théologie, Schmidt, un *Journal destiné à éclairer les citoyens sur leurs droits et leurs devoirs*, et avec le jurisconsulte Lœhr, un autre recueil, intitulé *Magasin de législation et de jurisprudence*. Grolman était chancelier de l'université de Giessen, quand il fut appelé à diriger les travaux relatifs à la rédaction d'un nouveau code pour le grand-duché de Hesse-Darmstadt. En 1819, le grand-duc le nomma premier président de la cour de cassation pour la Hesse Rhénane, puis successivement ministre d'état et président des ministères réunis et du conseil d'état. Ce fut sous l'administration de Grolman, qu'en 1820 la constitution représentative, que le grand-duc avait accordée à ses sujets, fut mise en vigueur. Il est mort à Darmstadt, le 14 février 1829.

* **GROMETY** (N....) maréchal-de-camp, commandant de la légion d'honneur, né en 1773 entra au service en 1792,

à l'âge de 16 ans, dans les bataillons du Var. Capitaine d'infanterie à l'armée du Rhin en 1800, ce fut lui qui, au mémorable passage du Rhin par le général Moreau, traversa le fleuve à la tête d'une compagnie de 30 nageurs. L'intrépide Grométy, arrivé sur la rive gauche, se jeta sur l'ennemi à la tête de ses braves, sans leur donner le temps de revêtir leurs habits, et l'ennemi effrayé d'une audace si nouvelle, se retira en tuant et blessant quelques hommes; pendant ce temps, on jetait un pont sur lequel le gros de l'armée effectua le passage, qui éprouva peu de résistance. Grométy fut chargé par le général Moreau d'aller présenter au gouvernement les drapeaux pris sur les Autrichiens pendant la campagne. Chef de bataillon au siège de Lubeck, il était commandé pour livrer l'assaut, à la tête de son bataillon, aux ouvrages avancés de la place : ses tambours étant tous tués ou blessés par un coup de mitraille, il prit la caisse de l'un d'eux, battit la charge, et entra le premier dans les retranchemens. Napoléon le nomma colonel au 41^e de ligne en 1811, et l'appela en 1813 au commandement d'un des régimens de sa garde. Grométy fut mis en non-activité après le licenciement de l'armée de la Loire avec le grade de colonel. En 1819, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr entreprit de faire rentrer dans l'armée quelques-uns des anciens officiers et chargea le colonel Grométy de la formation de la légion *bis* du Nord, devenue peu après le 29^e régiment, au sein duquel se forma, à ce qu'il paraît, la conspiration de Belfort à la fin de 1820. Cette affaire entraîna sa disgrâce dans laquelle il est resté jusqu'à la révolution de juillet, époque où il avait repris du service avec son ancien grade. Nommé maréchal-de-camp le 2 avril 1831, il est mort la même année à l'âge de 58 ans.

GRONOVIVS (JEAN-FRÉDÉRIC GRONOV, plus connu sous le nom latin de), célèbre critique et humaniste, né à Hambourg le 10 septembre 1611, parcourut presque toute l'Europe, devint professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, et mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulu-Gelle*, de *Tacite*, des *tragédies de Sénèque*, etc. Ces éditions font presque toutes partie de la collection des *Variorum*. Il a restitué quantité de passages, et en a corrigé d'autres avec beau-

coup de succès. On a encore de lui un in-4^o, Leyde, 1691, sous ce titre : *De sesterciis, seu subsecivorum pecunie veteris et romanæ lib. IV*, qui avait paru pour la première fois à Deventer en 1645; et une édition du traité *De jure belli et pacis* de Grotius, avec des notes. Amsterdam, 1680, in-8^o. Il n'était pas seulement savant dans les belles-lettres, il était aussi habile jurisconsulte. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

GRONOVIVS (JACQUES), fils du précédent, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, et la réputation d'un homme savant, mais caustique. On ne pouvait le contredire, même sur des points indifférens, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractère le fit plus haïr que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : | Le *Trésor des antiquités grecques* (*Thesaurus antiquitatum græcarum*), compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. rédigée sur le plan de celle de Grævius, ou *Antiquités romaines*, 12 vol. in-fol. dont on accompagne ordinairement ce recueil, ainsi que des *Antiquités* de Sallengre, 3 vol. in-fol., du *Dictionnaire* de Pitiscus, 3 vol. in-fol., des *Supplémens* de Polenus, Venise, 1757, 5 vol. in-fol., des *Inscriptions* de Gruter, 4 vol. in-fol., des *Antiquités d'Italie* de Grævius et de Burman, 45 vol.; | une infinité d'éditions d'auteurs grecs et latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevé par son père; de *Pomponius Méla*, d'*Aulu-Gelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phèdre*, etc. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol. avec des corrections et des notes. Il y a cependant, selon Nicéron, des fautes grossières; d'ailleurs il semble que Gronovius y ait répandu tout le fiel dont il était rempli. Il prodigua les injures les plus grossières aux savans les plus célèbres, tels que Henri-Etienne, Holstenius, Vossius, Saumaise, Grævius, etc. | *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4^o, recueil estimé; | des *Dissertations sur différens sujets*, chargées d'érudition; | plusieurs écrits po-

lémiques, monumens du fiel qui rongeaient son cœur. On trouve la liste de tous ses ouvrages dans Nicéron, tom. 2 et 10 : ils sont au nombre de 46. Klefeker a donné une liste semblable dans sa *Bibliotheca Eruditorum*. L'éloge de Gronovius est dans les *Acta eruditorum* de 1727.

GRONOVIVS (LAURENT-THÉODORE), échevin et conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connaître par divers écrits et par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixait l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1778.

GROOT. Voyez GERARD le Grand.

GROPPER ou **CROPPER** (JEAN), savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt et official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de Saint-Géréron à Cologne, et enfin chanoine de la métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs pères, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des catholiques, ni des luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques catholiques, entre autres, Eckius; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer et Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux protestans; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol., et plus encore par sa manière d'agir. En 1545 il fut député à la diète de Worms, et y harangua avec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut déposé par l'autorité du pape et de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schauenbourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zèle qu'il montrait contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine, mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre, et en parla comme d'un homme aussi vertueux que savant; il dit entre autres choses : *Nequaquam Gropperum amissimus, sed ad Deum præmissimus*. Gropper était profondément instruit dans l'histoire et la discipline de l'Eglise; personne peut-être de son temps ne l'a surpassé

dans la théologie dogmatique, et dans la science de la tradition. Il fut l'âme des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549, imprimés plusieurs fois, et que l'on trouve dans les *conciles* du père Labbe, tome 14. On a de lui : | *Enchiridion christianæ religionis*, imprimé à la suite du concile de 1556. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'index *donec corrigatur*, parce que sans doute il ne s'était pas assez clairement énoncé sur certains points : | *De la présence véritable... du corps et du sang de Jésus-Christ*, Cologne, 1546, in-fol. en allemand. Karbach en a publié une mauvaise traduction latine, mais Surius en a donné une très exacte, Cologne, 1560, in-4°. Cet ouvrage est un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, et le premier où la matière de l'eucharistie soit traitée à fond. Il est auteur encore de plusieurs autres ouvrages polémiques et dogmatiques. Son amour pour la pureté était extrême, et allait jusqu'à des singularités plaisantes; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la réprimanda vivement, et fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec GASPARD GROPPER, son frère, qui fut nonce à Cologne et rendit de grands services à la religion catholique en Allemagne. L'université de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entre autres choses, ces paroles remarquables : *Christus, Pastor Pastorum, reverendam vestram paternitatem ac gratiam diutissime conservet, ad nominis sui gloriam, ecclesiæ catholicæ exaltationem, et utriusque Germaniæ ab hæresibus et scandalis expurgationem*.

GROS (NICOLAS le), docteur en théologie de l'université de Reims, né dans cette ville en 1675, de parens obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des anti-constitutionnaires. Après avoir été chargé par l'archevêque de Reims, Le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques, il devint ensuite chanoine de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au successeur de Le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. Le soi-disant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia

la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort, emploi qu'il remplit avec tout le zèle d'un enthousiaste jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik, près d'Utrecht, le 4 décembre 1751, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du temps, ou sur quelques disputes particulières qui y avaient rapport. Les principaux sont : | *La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8°. La même a été publiée par M. Rondet, en 6 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée; | *Manuel du chrétien*, contenant l'ordinaire de la messe, les psaumes, le nouveau Testament et l'imitation de Jésus-Christ, traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-18 et in-12. | *Méditations sur la concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1750; | *Méditations sur l'épître aux Romains*, 1755, 2 vol. in-12; | *Méditation sur les Epîtres canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé Le Gros faisait au séminaire d'Amersfort; | *Motifs invincibles d'attachement à l'église romaine pour les catholiques, ou de réunion pour les prétendus réformés*. Ces mêmes motifs auraient dû faire changer de sentiment à M. Le Gros. | *Discours sur les nouvelles ecclésiastiques*, in-4° et in-12, 1755; | *Les Entretiens du prêtre Eusèbe et de l'avocat Théophile, sur la part que les laïques doivent prendre à l'affaire de la constitution*, in-12; | *Lettres théologiques contre le Traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, in-4°; | *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur l'usure, in-4°, et des Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure, in-4°. M. Barckman, archevêque de la petite église, et M. Petit-pied ont eu part à cet ouvrage; | *Du renversement des libertés de l'église gallicane dans l'affaire de la constitution Unigenitus*, 1716, 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Richer et de Marc-Antoine de Dominis, et fait consister les libertés gallicanes dans une anarchie complète. On y lit (tom. 1, p. 546) que *tous les pasteurs et tous les peuples fidèles possèdent en tous temps le fonds et la propriété des clefs*. | *Mémoire sur les droits du second ordre du clergé*, 1718, in-4° : ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été proscrit par arrêt du conseil du

roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande, troupeau faible, qui dépérit tous les jours.

* GROS (CHARLES-FRANÇOIS), docteur en théologie, prévôt de Saint-Louis du Louvre et abbé d'Acheul, né à Paris, fut membre de l'assemblée du clergé de 1760, et député aux états-généraux de 1789. L'abbé Gérard qui lui était redevable de sa conversion, le cite comme un homme plein d'esprit, doué d'un caractère aimable et rempli des connaissances les plus profondes. Il mourut en 1790. On a de lui l'analyse et la critique de plusieurs écrits philosophiques qu'il a publiés sous le nom d'un solitaire : | une *Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de Gébelin*, 1785; | *Analyse et examen de l'Antiquité dévoilée, dit despotisme oriental et du Christianisme dévoilé*, 1788; | *Analyse et examen du Système des philosophes économistes*, 1787; | un *Mémoire pour prouver que l'évêque de Soissons (M. de Fitz-James) a passé les bornes de l'enseignement épiscopal*.

GROS-GUILLAUME. Voyez GUÉRIN.

* GROSE (FRANÇOIS), antiquaire anglais, né en 1751, mort à Dublin le 12 mai 1791, d'une attaque d'apoplexie, à 60 ans, était membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires. Ses principaux ouvrages sont : | *Les Antiquités de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1773, 4 vol. in-4°. La seconde édition est parlagée en 8 vol. Il y a aussi une édition de 1785 en 8 vol. gr. in-8°, et une imprimée en 1811 en 8 part. in-4°, peu recherchée, parce que les gravures sont usées. | *Antiquités de l'Ecosse*, 1789 et 1797, 2 vol. in-4° et in-8°; | *Antiquités de l'Irlande*, 1791, 2 vol. in-4° et in-8°; | *Antiquités militaires, ou Histoire de l'armée anglaise depuis la conquête jusqu'au temps présent*, 1788, 1790 et 1801, 2 vol. in-4°; | *Traité sur les armes et armures anciennes*, in-4°, 1786. Ces 5 articles faisant suite les uns aux autres doivent être réunis; | *Principes de caricatures, suivis d'un essai sur la peinture comique*, 1788, in-8°. Il a été traduit en français en 1802.

* GROSIER (JEAN-BAPTISTE-GABRIEL-ALEXANDRE), ancien jésuite, né à Saint-Omer, le 17 mars 1745, entra chez les Pères de la compagnie, peu de mois avant la suppression de leur ordre, et finit ses études à Pont-à-Mousson. L'abbé Grosier se fit d'abord connaître par des articles insérés dans l'*Année littéraire*, journal

rédigé par le célèbre Fréron, qu'il seconda dans ses attaques contre les philosophes, et surtout contre Voltaire. Ce journal, qui formait déjà 200 volumes in-12, cessa de paraître en 1790. A la mort de Fréron, arrivée en 1776, M. Grosier le continua, et s'associa les abbés Geoffroy et Royon. Vers 1778, il quitta cette feuille, et, l'année suivante, il entreprit la continuation du journal de Trévoux, établi par les jésuites, et qui, depuis leur destruction, avait passé en d'autres mains. Il lui donna le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts*, et y travailla jusqu'en 1782. L'abbé Grosier fut ensuite un des éditeurs de l'*Histoire de la Chine*, traduite à Pékin par le Père de Mailla, sur les originaux chinois. Le prospectus de cet ouvrage estimé mérita à son auteur les éloges de tous les savans de l'époque. A peu près vers le même temps il fut nommé chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, place que la révolution lui fit bientôt perdre. Il avait fait paraître des *Mémoires d'une société célèbre* (les jésuites), *considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle*, Paris, 1792, format in-8°, qui étaient un extrait des Mémoires de Trévoux. Il en avait donné 3 volumes; mais les troubles politiques l'empêchèrent de publier les suivans, et il vécut ignoré pendant les persécutions contre l'Eglise. Il reparut dans des temps moins fâcheux, travailla au *Magasin encyclopédique*, et donna à la *Biographie universelle* plusieurs articles, entre autres celui de *Confucius*. Lors de la restauration, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, place devenue vacante par la mort de M. Treneuil, auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*. L'abbé Grosier mourut à Paris, le 10 décembre 1823, âgé de 80 ans. On a de lui : | *Histoire générale de la Chine, ou Les grandes Annales de l'empire*, traduites du texte chinois, par feu le Père de Mailla, 1779 et années suivantes, 42 vol. in-4°; | *Description générale de la Chine*, formant le 15^e volume de l'ouvrage précédent, 1787, in-4°, 2 vol. in-8°; | *Antidote de l'athéisme ou Examen critique du Dictionnaire des athées*, de Silvain Maréchal, 1801, in-8°; | *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe terrestre*, t. 10, chez Drouet, 1809. Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à l'abbé Grosier, et par le style et par l'énergie avec laquelle il combat l'impiété.

GROSLEY (PIERRE-JEAN), connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes et de mauvaises observations, est mort le 4 novembre 1783, à Troyes en Champagne, où il était né en 1748. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom de *deux gentilshommes suédois*, Londres, 1764, 4 vol. in-12. Il y a inséré une très bonne *dissertation*, publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une chimère, comme Naudé et Capriata l'avaient dit avant lui. Il a paru un *Supplément* à ce *Voyage*, 1 vol. in-12, où la relation d'un M. Sharp et ses fausses vues sur l'Italie et les Italiens sont très bien réfutées. Parmi les autres écrits de Grosley, on distingue : | *La Vie de Pierre Pithou*, magistrat célèbre, mais dont les catholiques, après même qu'il eut abjuré l'hérésie de Calvin, ne furent pas trop contents, 1756, 2 vol. in-12; | *Recherches pour l'histoire du droit français*, 1752, in-12, livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine; | *Londres*, 3 vol. in-12, Neuchâtel, 1770, et en 4 vol. Lausanne, 1744. On s'attend à y trouver une description de la capitale de l'Angleterre; mais très souvent on y rencontre tout autre chose. Ce que l'auteur dit (t. 1. p. 493, ou t. 2, p. 61), sur la vanité, l'orgueil et l'humilité, prouve assez qu'il n'avait pas une idée juste des vertus que l'Evangile inspire et des vices qu'il proscriit. Il est aisé de voir qu'il se piquait de singularité, et que les paradoxes avaient pour lui des attraits pressans. C'est sans doute par une suite de cette disposition d'esprit, que par son testament il laissa 600 livres pour dresser un monument sépulcral au docteur Arnauld, comme à un *parfait anachorète, supérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, et détaché des vices qui ont formé les recrues de tous les partis*; | *Mémoires de l'académie des Sciences, Inscriptions. Belles-lettres et Beaux-arts, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, 1744, in-12, 1756, 2 t. en 1 vol. in-12; 1768, in-12; | *Supplément aux Mémoires de Camusat sur l'histoire ecclésiastique de Troyes*, 1750, in-12, très rare; | *Dissertation sur cette question : Si les lettres ont contribué aux progrès des mœurs?* 1751, in-12, insérée dans le Mercure de la même année. Ce discours obtint l'accessit de l'académie de Dijon qui décerna le prix à J. J. Rousseau. Ses *œuvres inédites* ont été publiées

par M. Patris-Debreuil, 1812, 3 vol. in-8°. Sa *vie*, par Maydiou, chanoine de Troyes, est remplie de puérilités et de niaiseries; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle est écrite en partie par Grosley lui-même; il y parle fort amplement de ses aïeux, de leurs domestiques, et surtout de sa gouvernante.

GROSSEN (CHRÉTIEN), théologien luthérien, né à Wittenberg en 1602, mort en 1673, fut fait professeur à Stettin en 1634, et surintendant général des églises de la Poméranie en 1663. On a de lui un *Traité contre la primauté du pape*, et d'autres ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on n'aurait jamais dû lire.

GROSSE-TESTE (ROBERT). Voyez ROBERT.

* GROSSMANN (GUSTAVE-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), auteur dramatique et acteur célèbre, né à Berlin le 30 novembre 1746, mort à Hanovre le 23 avril 1795. Il prit successivement la direction des théâtres de Bonn, de Mayence, de Francfort, de Hanovre et de Brême, et opéra dans l'art dramatique en Allemagne des changemens avantageux. Il a été appelé le *Shakespeare allemand*; mais ses opinions en faveur de la révolution française lui attirèrent des désagréments. Il a composé 45 pièces de théâtre; les plus estimées sont: | *Henriette, ou Elle est déjà mariée*, comédie en 5 actes, Leipzig, 1783, in-8°; | *Pas plus de six plats*, tableau de famille, en 5 actes, Bonn, 1780, in-8°, et Leipsick, 1783, traduit en italien, en danois, en russe, en hollandais et en français. Il fut aussi un des rédacteurs de la *Gazette du théâtre*, Clèves, 1755, in-8°, et du *Magasin historique*, Halle, 1773, 3 vol. in-8°.

GROSTESTE (MARTIN), seigneur des Mahis, né à Paris le 22 décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681 entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de temps après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de personnes, entre autres son père, sa mère et un de ses frères. Des Mahis devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui: | *Considérations sur le schisme des protestans*; | *Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucha-*

ristie. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1683. | *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'Ecriture sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713 en 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1713. Des Mahis avait un autre frère, CLAUDE GROSTESTE sieur de La Mothe, qui se retira à Londres en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'inspiration des livres sacrés*, Amsterdam, 1695; plusieurs *sermons*, et d'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestans.

GROTIUS ou GROOT, c'est-à-dire le Grand (HUGUES), savant hollandais, né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut pour père un bourgmestre de cette ville qui était en même temps curateur de l'université de Leyde. Il reçut une excellente éducation, à laquelle il répondit d'une manière distinguée. On conserve encore des vers latins qu'il fit à huit ans. A 15 ans, en 1598, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et y mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV. Il publia en l'honneur de ce prince une pièce intitulée *Triumphus Gallicus, parodia Catalliana*. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-fiscal-général à 24. Il fut aussi nommé en 1601 historiographe des états de Hollande. Rotterdam souhaitait de jouir de ses talens: il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des *remoutrants* et des *contre-remoutrants* agitaient alors la Hollande. Barneveldt était le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de cet homme célèbre, son ami, le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, et Grotius fut enfermé dans le château de Lowenstein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre: l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asile en France, et l'y trouva. On l'ac-

cusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage qu'il eût de » passer d'un parti faible qui l'avait mal- » traité, à un parti fort qui le recevrait à » bras ouverts, il n'était pas tenté de le » faire... Et puisque j'ai eu, ajoutait-il. » assez de courage pour supporter la pri- » son, je n'en manquerai point, j'espère, » pour souffrir l'exil et la pauvreté. » Louis XIII lui fit une pension, mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande y trouva les mêmes ennemis, et passa en Suède, où il fut très bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1654, et l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine et mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, le 28 août 1645, à 63 ans. Son corps a été transporté à Delft, et on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant, en 1777. Grotius était d'une figure agréable. Il avait des yeux vifs, un visage serein et riant. Son ambition était très modérée. Il écrivait à son père tandis qu'il était ambassadeur : « Je suis rassasié » d'honneurs. J'aime la vie tranquille, et » je serais fort aise de ne plus m'occuper » que de Dieu et d'ouvrages utiles à la » postérité. » Il était à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poète et bel esprit. Les principaux de ses ouvrages sont : un excellent traité *De jure belli et pacis, cum notis variorum*, en latin, 1712, in-8°, traduit et commenté dans toutes les langues de l'Europe. Il a été traduit en français et enrichi de remarques par Barbeyrac, Bâle, 1746, 2 vol. in-4°; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le style soit un peu dur (voyez BARBEYRAC). Ant. de Courtilin l'avait traduit auparavant en français, Paris, 1688, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre; et malgré la foule des livres publiés sur cette matière, il mérite encore au jourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les passages y étouffent les raisonnemens. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'usure, le mensonge, le concubinage, etc., n'y sont pas traités avec assez d'exactitude; et c'est sans doute pourquoi il a été condamné à Rome. Les meilleures

éditions du texte sont celles en 3 vol. in-fol. 1696, 1700 et 1714, avec les commentaires de van der Meulen, et celles de 1744-1748, avec les commentaires de Coccéius, réimprimés à Lausanne, 1751, 5 vol. in-4°. | *De veritate religionis christianæ liber*, 1656, Elzévir. 1662, petit in-12, plusieurs fois réimprimé. Il y en a plusieurs traductions françaises; les plus connues sont celles du Père Le Jeune, Utrecht, 1692, ou Amsterdam. 1728, et un autre avec des notes par Goujet, Paris, 1754, 2 tom. en 1 vol. in-12. Et Courcelles, Mezeray (voyez le N° 48751 des *Anonymes*), et Talon l'ont aussi traduit. Composé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, il a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan, en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues et des raisonnemens pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, et l'on en sent assez les raisons. Le sixième et dernier livre est une courte, mais excellente réfutation du mahométisme. | Des *OEuvres théologiques*, qui renferment des *commentaires sur l'Ecriture sainte*, et d'autres traités, recueillis à Amsterdam, par les soins de son fils P. Grotius en 1679, en 4 vol. in-fol. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture moins ce qui y est, que ce que le commentateur voulait y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ces commentaires paraissent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliothèque polonoise*, une de ses lettres au fameux socinien Crellius, qui, si elle n'a pas été altérée par ses sectaires, donne de violens soupçons sur sa religion. Néanmoins il a combattu le sentiment de Socin en soutenant la préexistence du Verbe; mais il paraît se rapprocher de lui dans plusieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des dispositions qu'on lui a supposées, surtout vers la fin de sa vie, pour la religion catholique; mais peut-être avait-il quitté ses sentimens. Ses variations et ses incertitudes, ses nouvelles erreurs même, étaient propres à ramener à la vérité un esprit aussi juste que le sien. Il voyait que tout cela décollait naturellement de l'esprit privé

des protestans et du droit d'interpréter l'Écriture à sa mode (voyez SERVET). Le père Petau qui avait eu d'étroites liaisons avec lui, était persuadé que la mort avait prévenu l'exécution du dessein qu'il avait formé d'aljurer ses erreurs à son retour de Suède, et dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la messe pour lui : | des *poésies*, 1617 et 1622, in-8°. Il y en a quelques-unes d'heureuses ; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique ; | *De imperio summarum potestatum circa sacra*, la Haye, 1661, in-12, traduit en français en 1751, in-12, sous ce titre : *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées*. Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur était protestant. Il avait du reste des sentimens très raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté et l'autorité du pontife romain, comme on le voit dans ses notes sur Cassandre et Rivet (voyez MELANCHTHON). | *Annales et historia de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad indicus anni* 1609. L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales ; il est comme lui énergique et concis ; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été témoin. | *Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum*, in-8°, inférieur à la précédente pour le style, mais très utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne et sur celle de la décadence de l'empire romain ; | *De antiquitate reipublicæ batavæ*, in-24, plein d'érudition ; | des *tragédies* peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragediæ*, etc., 1635, in-4°. Ses tragédies latines sont, *Adamus exul*, *Sophompancas* (le sauveur du monde ; c'est de Joseph qu'il veut parler), etc. | *De origine gentium Americanarum dissert. duæ*, 1642 et 1643, 2 vol. in-8° ; | *Excerpta ex tragediis et comædiis græcis*, Paris, 1626, in-4° ; | *Philosophorum sententiæ de fato*, Paris, 1648 in-4° ; | des *lettres*, publiées en 1687, in-fol. ; | *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri* ; | *Rivetiani apologetici discussio* ; c'est surtout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'était pas éloigné de revenir à la religion de ses pères ; | *Mare liberum*, 1609, contre Selden (voyez ce nom et BONAERT). Le

style de Grotius est aisé, coulant, noble et ferme. Son latin est assez pur et supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse et d'érudition. On peut consulter sur cet homme célèbre sa *Vie* par M. de Burigny en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros et sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est faiblement et froidement écrit, d'une manière lâche et verbiageuse, comme tout ce que nous a donné M. de Burigny. M. Cras, professeur de droit à Amsterdam, a publié dans cette ville *Laudatio H. Grotii*, 1796, in-8°, ouvrage qui a été couronné à l'académie des sciences de Stockholm en 1795, et inséré dans les *Mémoires* de cette société savante. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appelé le *phénix de la patrie*, l'*oracle de Delft*, le *grand esprit*, la *lumière qui éclaire la terre*.

* GROU (JEAN), ecclésiastique français, né au diocèse de Boulogne le 24 novembre 1751, entra dans le collège des jésuites, et fut admis dans leur noviciat à l'âge de 15 ans ; à 17, il fit ses premiers vœux, et fut ensuite employé dans l'enseignement, suivant l'usage de la société. C'est alors que son goût pour la littérature se développa. Il affectionnait surtout Platon, et il publia à Paris, en 1762, une *traduction* de sa *République*, en 2 vol. in-12, qui fut très bien accueillie des savans, et réimprimée l'année suivante à Amsterdam. Cette traduction fut suivie de celle des *Lois*, du même auteur, et ensuite de celle des *Dialogues*. L'une et l'autre virent le jour à Amsterdam en 1769 et 1770. Il paraît douteux néanmoins que le père Grou soit allé en Hollande, comme l'avance un biographe moderne. Il habita plusieurs années Pont-à-Mousson, et il y fit ses derniers vœux, à une époque où les jésuites étaient déjà supprimés en France. Après la mort de Stanislas, les jésuites ayant été aussi renvoyés de la Lorraine, le père Grou vint à Paris, où il prit le nom de *Le Clair*, et où il mena une vie fort retirée, partageant son temps entre l'étude, les exercices de piété et les soins du ministère. M. de Beaumont l'employa quelque temps à écrire sur diverses matières de religion, et lui fit même une pension, qui ensuite lui fut ôtée. Un de ses anciens confrères, l'abbé Guérin du Rocher, lui procura la connaissance d'une sainte religieuse appelée la mère Pélagie, du mo-

naître de Saint-Thomas de Villeneuve, situé dans la rue de Sèvres. Cette religieuse lui inspira la plus grande confiance. Ayant obtenu une pension du roi, il publia des ouvrages utiles à la religion, et menait une vie paisible, lorsque survint la révolution. Un de ses premiers actes fut une guerre permanente qu'elle déclara aux prêtres fidèles à leurs sermens. L'abbé Grou aurait désiré rester à Paris, et y exercer en secret son ministère; mais la mère Pélagie, qui avait été forcée de quitter son couvent, et vivait dans une profonde retraite, lui écrivit pour lui conseiller de passer en Angleterre. Il suivit ce conseil, et se retira auprès d'un de ses confrères, chapelain d'un riche catholique anglais, qui, édifié de sa vie exemplaire, le choisit pour son directeur, ainsi que toute sa maison. Le père Grou observait, autant qu'il le pouvait, la règle des jésuites : tous les jours il se levait à quatre heures du matin, sans lumière et sans feu, faisait une heure d'oraison, et se préparait pour la messe, qu'il n'a jamais manqué de dire jusqu'à sa dernière maladie. Il pratiquait la pauvreté, n'ayant rien à lui, et demandait avec simplicité des livres ou des vêtemens quand il en avait besoin. Il possédait une âme toujours tranquille, joignait à la plus grande humilité beaucoup de candeur et de zèle, et faisait profession d'une dévotion particulière à la sainte Vierge. Deux ans avant sa mort, il fut attaqué d'un asthme très pénible, mais qui n'interrompit pas ses pieux exercices. Il pratiquait tout ce qu'il enseignait, et sa vie formait le meilleur complément de ses conseils. Il expira le 13 décembre 1805. On lui doit, outre les ouvrages que nous avons cités : *| Morale tirée des confessions de saint Augustin*, Paris, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage qu'il entreprit pour opposer la morale chrétienne aux systèmes des incrédules. Il prend un certain nombre de maximes du saint docteur, et il les développe avec beaucoup d'abondance et d'onction; *| les Caractères de la vraie dévotion*, Paris, 1789, in-18. Ce petit ouvrage a obtenu plusieurs éditions. L'auteur y définit la dévotion et en assigne les motifs, l'objet et les moyens. *| Les Maximes de la vie spirituelle*, Paris, 1789, in-12. Il y a en tout 24 maximes, dont chacune est renfermée dans un quatrain, et développée ensuite dans une explication en prose. Il s'éleva contre ce livre quelques plaintes, quoique le père Grou eût, dans un préambule

placé à la tête de l'ouvrage, prévenu ses lecteurs de la droiture de ses intentions. *| La Science du crucifix*; *| des Méditations en forme de retraite sur l'amour de Dieu*, avec un petit écrit sur *le don de soi-même à Dieu*, Londres, 1796, petit in-12. Quelques théologiens crurent trouver dans cet ouvrage des idées favorables au quietisme; cependant un évêque l'approuva et en jugea la doctrine saine. Ce volume est assez rare en France. *| l'Intérieur de Jésus et de Marie*, ouvrage qui ne parut que long-temps après sa mort, et fut publié à Paris en 1814, en 2 vol. in-12, d'après ses manuscrits. Il avait composé en France plusieurs autres petits traités de piété qui n'ont pas été publiés. L'un d'eux a été traduit en anglais sous ce titre : *School of Christ* (l'Ecole du Christ), par un de ses confrères, qui a traduit aussi en anglais la *Morale de saint Augustin*, et les *Caractères de la vraie dévotion*. Pendant qu'il était à Paris, il avait rédigé un *Traité dogmatique sur la religion*. Mais, ayant quitté Paris à la hâte, il avait confié les matériaux de cet ouvrage à une dame dont il connaissait la discrétion. Cette dame ayant été arrêtée sous le régime de la terreur, ses domestiques, de crainte de compromettre leur maîtresse, brûlèrent le manuscrit; ce qui prouve que M. B. se trompe quand il suppose que l'abbé Bergier, ecclésiastique très estimable, s'étant emparé de ses matériaux, les augmenta, et en composa l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Traité dogmatique de la vraie religion*. L'abbé Grou, quand il eut appris que son manuscrit, qui lui avait coûté 14 ans de travail, avait été livré aux flammes, dit avec calme et résignation : « Si Dieu avait voulu tirer sa gloire de cet ouvrage, il l'aurait conservé. »

GROUCHI, *Gruchius* (NICOLAS de), d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à La Rochelle où l'on voulait établir un collège. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont *| une traduction de l'Histoire des Indes*, de F. L. de Castagneda, Paris, 1554; *| un traité De comitiis Romanorum*, *| et des écrits* contre Sigonius, in-folio. Ce savant craignait Grouchi, et ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort, lâcheté impardonnable.

GROUCHY (SOPHIE). V. CONDORCET.

* GROUVELLE (PHILIPPE-ANTOINE), littérateur, né à Paris en 1758, entra comme clerc chez un notaire qui le renvoya pour avoir fait imprimer des vers dans l'*Almanach des Muses*. Il fut ensuite reçu chez Chamfort en qualité de copiste, et devint peu après secrétaire des commandemens du prince de Condé (1785). Il sut se rendre agréable à Chantilly, où il fit jouer son petit opéra des *Prunes* qui eut un grand succès. Ayant embrassé les principes de la révolution, qu'il chercha à propager par ses écrits, il fut mis à la retraite. Dégagé de toute contrainte, il figura alors dans le club de 1789, rédigea la *Feuille villageoise* avec Cérutti, puis avec Ginguéné, et fut, au 10 août 1792, nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire. En cette qualité il accompagna le ministre de la justice au Temple le 20 janvier suivant, et lut à son souverain le décret de la Convention qui le condamnait à mort. Il ne put cependant remplir cette mission, dit Cléry, que d'une voix faible et tremblante. Au mois de juin 1795, il fut envoyé comme ministre de France en Danemarck; il en fut rappelé en mars 1794, et y retourna en février 1796. Il entra au Corps législatif en 1800, et mourut à Varennes le 30 septembre 1806. M^{me} Roland a dit de lui : « Elève de Cérutti, dont » il n'apprit qu'à faire de petites phrases, » où il met sa philosophie, il est médiocre, » froid et vain, et fut le dernier rédacteur » de la *Feuille villageoise*, devenue aussi » nulle que lui. » Ses ouvrages sont : | *L'Épreuve délicate*, comédie en 3 actes et en vers, qu'il fit représenter au Théâtre-Français le 20 juin 1785, et qui n'eut qu'une représentation; | *Le duc de Brunswick*, ode, 1786, in-12; | plusieurs écrits en faveur de la révolution, tels que la *Satire universelle dédiée à toutes les puissances de l'Europe*, 1788, in-8°, qu'il publia de concert avec Cérutti; | *De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente*, 1789, in-8°; | *Réponse à tous, petit colloque entre un sénateur allemand et un républicain français, rapporté littéralement par le professeur Taciturnus Memoriosus, et traduit littéralement par un sans-culotte*, Copenhague, 1795, in-8°; | *Mémoires historiques sur les templiers*, Paris, 1803, in-8°; | une nouvelle édition des *Lettres de M^{me} de Sévigné*, publiée en société avec le général Grimoard, 8 vol. in-8°, ou 11 vol. in-12, 1806, mise en ordre pour la première fois, augmentée de lettres inédites et de notes et dissertations

empreintes de l'esprit philosophique et révolutionnaire du temps. Il a même voulu classer cette femme célèbre parmi les philosophes, disant qu'elle ne croyait à rien du tout, et qu'elle eût été digne du siècle des L'Espinasse et des Geoffrin, quoiqu'il soit prouvé qu'elle remplissait ses devoirs de chrétienne assez exactement. Mais c'était la manie des philosophes du siècle, de vouloir inscrire les noms les plus fameux sur les registres de la philosophie, et de chercher à les associer à leur ligue, en dénaturant les caractères, en falsifiant les faits et en altérant les écrits. | *Œuvres de Louis XIV, accompagnées d'explications historiques et de notes*, Paris, 1806, 6 vol. in-8°, où il paraît n'avoir cherché à recueillir les écrits de ce puissant monarque que pour saisir l'occasion d'attaquer sa mémoire et de ternir sa renommée. Ces Œuvres ne sont autre chose que des *instructions pour le dauphin*, travail d'un père et d'un roi qui jeta ses observations sur le papier, sans penser que la fureur mercantile s'en emparerait un jour pour les publier. Grouvelle essaya au sujet de cet ouvrage une sévère critique, dans un journal qui lui rappela sa mission au Temple. Il paraît que le chagrin qu'il en éprouva avança ses jours.

* GROZELIER (NICOLAS), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune le 29 août 1692, enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différents collèges. Il se délassait de ses travaux en cultivant la poésie. Il mourut le 19 juin 1778. On a de lui : | *Prose sur la resurrection de Jésus-Christ*, par Voisin, traduite en vers français, Paris, 1742, in-12; | *Pastorale sur le mariage du dauphin*, 1747, in-12; | *Recueil de fables*, en vers français, 1759, in-12; | *Nouveau recueil de fables*, divisé en 6 livres in-12, 1768. — « Ces fables, dit Philippon de la Madeleine, se lisent avec plus de plaisir » que celles de La Mothe, et autres faibles » imitateurs de La Fontaine. » | *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique*, Paris, 1719, 1771, 4 volumes in-12, et d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans l'*Histoire de la ville de Beaune*, par Gandelot.

GRUAU (LOUIS), curé de Sauge (diocèse du Mans) dans le 17^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Nouvelle invention pour prendre et ôter les lous de la France*, Paris, 1615, in-12, figures.

GRUBENMANN (JEAN-ULRIC), natif de Tuffen dans le canton d'Appenzel, se

distingua par des ouvrages de charpente, et surtout par les ponts nommés *Hængwerck*, ouvrages pendans, tels que celui de Schaffhouse qui n'a que deux arches, et qui n'en aurait qu'une si on avait laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 564 pieds de long. — Son frère, JEAN GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux frères construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hængwerck* ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Ces ingénieurs charpentiers sont morts vers 1798, et un an après leur ouvrage était renversé par les armées françaises.

GRUDE. *Voy.* CROIX DU MAINE (La).

GRUDIUS (NICOLAS NICOLAI dit), trésorier du Brabant, fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui des *poésies profanes*, en latin, Leyde, 1612, in-8°, avec celles de ses frères Adrien Marius et Jean Second, et des *poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8°. *Voy.* SECOND (JEAN). Philippe II le décora de l'ordre de la Toison-d'Or.

GRUE (THOMAS), littérateur français, mort vers la fin du 17^e siècle, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages anglais. Les principales sont : *les Religions du monde*, de Ross, in-4° ; *la Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme*, d'Abraham Roger, in-4°. On l'estime pour la connaissance qu'il donne des mœurs des brames asiatiques.

GRUET (JACQUES), genevois, fameux libertin, débitait ses impiétés vers le milieu du 16^e siècle. Il était aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la véritable religion, parce qu'il n'en professait aucune. Il ne manquait d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffrait impatiemment les hauteurs des calvinistes et leur prétendue réforme. Il eut la hardiesse d'afficher des placards en 1547, dans lesquels il accusait les réformés de la ville de Genève d'être des esprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, voulaient dominer sur toutes les consciences. Tout cela était très vrai ; mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuses. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves

d'irrégion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, était d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avait peint le caractère et la conduite sous ses véritables couleurs.

GRUGET (CLAUDE), littérateur, né à Paris, vivait au 16^e siècle ; il s'est fait connaître par des *traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol, et par l'édition de l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, 1560, in-4°. Il est mort en la même année.

GRUMBACH (GUILLAUME de), gentilhomme allemand, excita en 1566 une guerre civile en Saxe, et porta ses armes dans les provinces voisines. Après avoir assassiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville et y commit toutes sortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'empire, et tous ceux qui suivaient son parti. Auguste, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, assiégea la ville de Gotha et la citadelle de Grimbachstein, où Grumbach s'était retiré, sous la protection du duc Jean-Frédéric ; fils de ce Jean-Frédéric que Charles-Quint fit prisonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de siège, prit Grumbach et ses complices, qui périrent sur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Frédéric fut conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille sur la tête, et ses états furent donnés à Jean-Guillaume son frère.

* GRUNDLER (LOUIS - SÉBASTIEN, comte), lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, etc., né à Paris le 20 juillet 1774, fit ses premières armes en Champagne contre les Prussiens. Il était dans Mayence, lors du siège de cette ville, et lorsque la place eut capitulé, il fut envoyé dans la Vendée. Nommé lieutenant en 1795 et capitaine en 1794, le comte Grundler fit successivement diverses campagnes aux armées du Nord et du Danube. A l'armée du Danube, en chargeant, à la tête du 8^e régiment de ligne, les hulans autrichiens de Murfeld, il leur prit quatre pièces de canon, et dégagés une compagnie de son régiment qui se trouvait prisonnière. A la bataille du lendemain, un coup de feu lui fracassa la mâchoire, et il résista pendant plusieurs heures à un corps de dix mille Autrichiens. L'adjudant-général Rambouillet, attaché à la 17^e division militaire, le reçut pour adjoindre le 18 février 1800, et il fit

en cette qualité la campagne de 1801 à l'armée du Midi et de l'Italie. Nommé, en 1802, aide-camp du général Bonnet, le comte Grundler devint, deux ans plus tard, chef de bataillon et reçut la croix de la légion-d'honneur. Il fut attaché à l'état-major de la grande-armée pendant la campagne de 1805, se distingua à la bataille d'Iéna, et à la prise de la ville de Weimar, dans laquelle il entra un des premiers; il sauva plusieurs familles du pillage dont elles étaient menacées. Le Grand-duc lui envoya, à cette occasion, la croix de commandeur de l'ordre du Faucon blanc. Grundler reçut, le 12 avril 1807, le brevet d'adjudant-commandant, et fut envoyé sous les murs de Stralsund qu'assiégeait Brune. Rentré dans sa patrie après la paix de Tilsit, il fut appelé, en avril 1808, à commander le département de la Manche; puis il alla combattre en Espagne, où sa conduite devant Burgos lui valut le brevet d'officier de la légion d'honneur. Le délabrement de sa santé l'obligea de revenir en France après l'entrée de ses compagnons d'armes à Madrid. Il combattit ensuite en Hollande, commanda le département du Simplon, et fit la campagne de 1812, durant laquelle il reçut à Moscou le grade de général de brigade. Au combat de Polotsk, il fit prisonniers quatre cents russes et un commissaire anglais; il assista aux batailles de Lutzen et de Bautzen, et fut nommé, en 1813, baron, puis commandant de la légion-d'honneur. En 1814, Louis XVIII lui confia le commandement du département de la Seine, et, lorsque ce poste fut supprimé, le général Grundler, qui avait été chargé de l'arrestation du général Exelmans, fut créé comte et chevalier de Saint-Louis. Le duc de Feltre le nomma, le 15 mars 1815, au secrétariat du ministère de la guerre, et, après la journée de Waterloo, il fut envoyé en qualité de commissaire du gouvernement à Soissons pour traiter avec les généraux russes de l'occupation de cette ville. Il commanda ensuite le département de l'Aisne, et remplit les fonctions de rapporteur dans le procès du maréchal Ney. Ce fut sur l'énuméré fait par lui de huit moyens d'incompétence que le conseil se déclara incompétent. Il fut appelé ensuite à commander une subdivision de la 18^e division militaire, et reçut plus tard le commandement de la 2^e subdivision. Nommé, en 1823, lieutenant-général, le comte Grundler est mort le 27 septembre

1853, dans le département de l'Aube. Il avait reçu du roi de Bavière la décoration du mérite militaire, et, du grand-duc de Toscane, celle de commandeur de l'ordre de Saint-Joseph.

* GRUNER (THÉOPHILE-SIGISMOND), savant naturaliste suisse et avocat au grand-conseil du canton de Berne, mort en 1778, a laissé plusieurs ouvrages en allemand sur l'*histoire naturelle de la Suisse*, qui sont fort estimés; on remarque : | une *Description des glaciers de la Suisse*, Berne, 1660, 5 vol. in-8°, fig. Kéralio en a publié une traduction libre en français, Paris, 1770, in-4°. | *Recueil de mémoires choisis sur l'économie politique, l'histoire naturelle et l'agriculture*, traduit du suédois, Bâle, 1763, 2 vol. in-8°, précédé d'une excellente préface de Haller; | *Histoire naturelle de l'Helvétie*, Berne, 1773, in-8°, traduite en français, par Dulong, Neuchâtel, 1776, in-12; | *Essai d'un catalogue des minéraux de la Suisse*, Berne, 1775, in-8°; | *Relation de voyages dans les contrées les plus remarquables de la Suisse*, Londres (Berne), 1778, 2 vol. in-8°.

* GRUNER (JEAN-GÉRARD), savant publiciste saxon, né à Cobourg en 1734, fut d'abord avocat de la cour, ensuite conseiller intime et président de la chambre de cette principauté. Les princes de la maison de Saxe le consultaient dans toutes les affaires importantes. Il mourut le 1^{er} juillet 1790. On lui doit une *Description historique et statistique de la principauté de Cobourg-Saalfeld*, 1785-95, 4 volumes in-4°; l'histoire de *Jean Casimir duc de Saxe*, 1787, in-8°; des Biographies et des notices sur les ducs de Saxe, Albert III, Frédéric-Guillaume 1^{er} et Frédéric-Guillaume II, 1788-89-91. Il a enrichi les journaux intitulés *le Nouveau Collecteur* et *l'Homme*, de beaucoup de bons articles en vers et en prose.

* GRUNER (CHRISTIAN-GODEFROI), célèbre médecin allemand, membre d'un grand nombre d'académies et de sociétés savantes, né le 8 octobre 1744 à Sagan en Silésie, exerça d'abord la profession de médecin avec beaucoup de succès, et fut ensuite appelé en 1775 à l'université d'Iéna, où il devint professeur de médecine. Il fut nommé en 1776 conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, en 1791 conseiller intime du duc de Saxe-Cobourg, et en même temps son médecin ordinaire. Gruner a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont :

| *Bibliothèque des médecins anciens*, contenant des traductions et des extraits, Leipsick, 1780-82, 2 vol. : | *Semiotice physiologicam et pathologicam complexa*, Halle, 1775, reproduit en allemand à Iéna en 1794 ; | *Système des sciences du domaine de la médecine légale*, commencé par J. D. Metzger, continué et publié après la mort de cet auteur par C. G. Gruner, Königsberg, 1814. Les ouvrages de Gruner traitent de toutes les parties de la science médicinale, et sont fort estimés en Allemagne. On en trouve la liste dans l'*Almanach de l'université d'Iéna* pour 1816, et dans la Biographie médicale. Ce savant professeur est mort le 4 décembre 1815. Quelque temps avant sa mort, Gruner avait été décoré par le roi de Suède de l'ordre de Wasa.

* GRUNER (CHARLES-JUSTUS de), conseiller d'état prussien, et ambassadeur auprès de la confédération helvétique, naquit à Osnabruck, le 28 février 1777. Il fut d'abord employé dans le département des colonies de la Prusse méridionale, puis devint conseiller fiscal dans la principauté de la Franconie prussienne. En 1805, il fut nommé directeur de l'administration de la guerre et des domaines à Posen. L'invasion de l'armée française, commandée par Davoust, mit un terme à ses fonctions. Il se retira à Königsberg, où il vécut pendant quelque temps, ignoré ; mais lorsque les Français eurent évacué cette place, il travailla sous le ministre Stein à la réorganisation de l'état de Königsberg. Nommé en 1809 président de la police de Berlin, il donna sa démission en 1811, et fut chargé des affaires de la police au conseil d'état. Lors de l'alliance que la Prusse fit avec Bonaparte contre la Russie, Gruner se rendit en Bohême : il avait formé le projet d'incendier sur les derrières de l'armée française tous ses magasins, et d'organiser une insurrection en Allemagne ; mais il fut dénoncé et arrêté avant d'avoir pu commencer l'exécution de son plan. Il ne recouvra la liberté que lorsque l'Autriche s'allia, en 1815, avec la Prusse et la Russie contre la France. Alors il fut chargé par le ministre Stein de l'administration générale des provinces du Bas-Rhin, et fut aussi employé dans le pays du Rhin-moyen. Il se fit remarquer dans ces fonctions par les proclamations qu'il répandit dans toute l'Allemagne contre Bonaparte. Son zèle fut récompensé par le gouver-

nement-général du duché de Berg qui lui fut accordé (juin 1814), et par la croix de Ste-Anne de première classe, que lui envoya l'empereur Alexandre. Lors du débarquement de Bonaparte en 1815, il adressa aux habitants du duché de Berg, une proclamation dans laquelle il leur annonçait cette nouvelle, et les appelait aux armes. Gruner suivit les armées jusqu'à Paris, dont la haute police lui fut confiée. Le roi de Prusse lui accorda le titre de baron. Le baron Gruner fut aussi nommé ambassadeur à Dresde, puis en Suisse. La mort presque subite d'un fils qu'il chérissait tendrement, lui causa tant de douleur, qu'elle le détermina à quitter les affaires. Il mourut le 8 février 1820, à Wisbaden où il s'était retiré. On a de lui : | *Essai sur les peines*, 1799, auquel il avait joint des enseignemens sur le code pénal et les prisons de la Pensylvanie ; | *Pèlerinage vers la tranquillité et l'espérance*, 1803, 2 vol., remarquable par la justesse des observations et l'énergie du style.

GRUNSKLÉE (JEAN), né à Luditz en Bohême en 1655, entra chez les jésuites en 1671, et y enseigna diverses sciences. On a de lui des éloges funèbres et quelques oraisons académiques où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue parmi ces pièces | l'*Eloge de Charles de Lichtenstein*, évêque d'Olmutz, Olmutz, 1693 ; | celui d'*Éléonore d'Autriche, reine de Pologne*, imprimé sous le titre *Virtus post fata perennans*, Prague, 1698 ; | et une harangue intitulée *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les états de Bohême en 1686.

* GRUNWALD (FRÉDÉRIC-EMMANUEL), associé correspondant de la société royale d'agriculture de Paris, naquit à Kupper (Haute-Lusace), le 10 avril 1754. Son père était pasteur de la confession d'Augsbourg. Les goûts du jeune Grunwald le portant vers la médecine, il fut envoyé en 1755 à Leipsick, où il prit ses premières inscriptions. Admis en 1755, au collège royal et électoral de médecine et de chirurgie à Dresde, il n'exerça que très peu la profession de médecin. En décembre 1761, il travaillait dans la ville de Bouillon au *Journal Encyclopédique*, pour la partie étrangère, c'est-à-dire allemande, anglaise et italienne. Cette feuille cessa de paraître lors de la révolution de 1795. Mais le principal travail de Grunwald, travail auquel il a dû ses titres

académiques, est la *Gazette salulaire*, dont il était le principal rédacteur. Cette entreprise avait pour but de faire connaître les nouvelles découvertes en médecine. Ce journal a duré trente ans. Grunwald reçut de Diderot et de d'Alembert, éditeurs de l'ancienne Encyclopédie, l'invitation de travailler à son supplément. Dans ses travaux il avait embrassé tout ce qui tient à l'économie rurale. On a de lui nombre de mémoires à Paris et à Luxembourg, sur l'agriculture. Le 2 mai 1796, il entra en correspondance avec le ministre de l'intérieur de France sur les dégâts occasionés par les hannetons, et avec le ministre de la police générale, le 14 novembre de la même année, sur l'épizootie du département des Forêts. Ses expériences sur la multiplication des pommes de terre lui valurent des témoignages honorables de la part de la société d'agriculture de Paris, le 26 juin 1801. Par suite de la révolution, il était tombé dans le besoin; mais ses services obtinrent des gratifications de la Convention, du Directoire et du gouvernement impérial. Le roi des Pays-Bas lui continua une pension de 800 francs, et en 1817, le nomma chevalier de l'ordre royal du Lion-belgique. Grunwald est mort à Bellevaux près Bouillon, le 16 octobre 1826.

GRUTER (JEAN), en latin *Janus Gruterus*, et dont le véritable nom était GRUYTÈRE, né à Anvers le 3 décembre 1560, reçut au baptême le nom de Jean, qu'il changea en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son père, et sa mère qui était anglaise. Le protestantisme les avait fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, femme d'esprit et de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittenberg, où le duc de Saxe lui avait donné une chaire d'histoire, et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut à Heidelberg en 1627, à 66 ans. Son nom est célèbre par plusieurs ouvrages utiles; les principaux sont : | *Inscriptiones antiquæ*, en un gros vol. in-folio, Heidelberg, 1601. L'auteur avait beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilège général pour tous ses livres, avec

pouvoir d'accorder lui-même des privilèges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinait aussi la dignité de comte de l'empire; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le recueil de Gruter, et en a fait 4 gros vol. in-fol. imprimés à Amsterdam, 1707. | *Lampas, seu Fax artium; hoc est, Thesaurus criticus*, en 6 vol. in-8°, Francfort, 1602-1612, et Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, composés par les plus excellents critiques du 16^e siècle, et que l'on aurait peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Jean-Philippe Pareus y a ajouté en 1625, un 7^e vol. qui n'est presque qu'une violente diatribe contre Gruter. | *Deliciæ poetarum gallorum*, 3 vol. in-12; *Italarum*, 2 vol.; *Belgicorum*, 4 vol. On a donné à l'imitation de Gruter : *Deliciæ poetarum germanorum*, 6 vol.; *hungaricorum*, 1 vol.; *scotorum*, 2 vol.; *danorum*, 2 vol.; | *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol. et *cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°; | *Chronicon chroricorum*, etc., Francfort, 1614, 2 vol. in-8°. Cette chronique commence à la naissance de Jésus-Christ, et finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. | *M. T. Ciceronis opera, cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimait beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des éditions, avec des notes, d'*Ovide*, de *Plaute*, de *Florus*, de *Sénèque*, de *Tite-Live*, de *Velleius-Paterculus*, de *Salluste*, et quantité d'autres ouvrages. Gruter était un homme fort laborieux, qui étudiait tout le jour, et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il était plein de suffisance, et ne répondait à ses critiques que par un langage qui le déshonorait, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avait aussi bien maltraité. Nicéron donne de grands détails sur cet auteur dans le tome 9 de ses *mémoires*.

* GRUYER (ANTOINE), issu d'une famille honorable, naquit à Velon, près de Lure (Haute-Saône), le 15 mars 1774; il entra au service comme simple volontaire et traversa rapidement les premiers grades. Elevé à celui de capitaine dans le 43^e régiment de ligne, il entra ensuite

dans la garde impériale, et reçut, après la bataille d'Austerlitz, la croix d'officier de la légion-d'honneur, et le grade de capitaine-chef-de bataillon dans le 1^{er} régiment de chasseurs à pied de la garde. Gruyer fit les campagnes de Iéna et de Tilsit. Lorsqu'au mois de février 1807 Napoléon eut formé du Piémont, de l'état de Gènes et du territoire de Parme et de Plaisance, un gouvernement général des départemens au-delà des Alpes, Gruyer fut nommé deuxième aide-de-camp du prince Camille Borghèse, et fut fait à cette occasion colonel. Peu de temps après, il obtint le titre de baron et la décoration de l'ordre de la couronne de fer. Depuis 1807 jusqu'au commencement de 1815, il ne quitta point Turin. Rentré dans l'armée active, il se distingua à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, et le 25 avril 1815 il fut nommé général de brigade. Le 2 octobre de la même année, il fut créé commandant de la légion-d'honneur. Dans la campagne de 1814, il se conduisit avec la plus grande distinction, et reçut une blessure très grave au combat de Méry-sur-Seine. Vers la fin d'avril Gruyer envoya son adhésion au gouvernement provisoire. Le 29 juillet suivant, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, et immédiatement appelé au commandement du département de la Haute-Saône. Il se trouvait à cette résidence, lorsque, le 14 mars, il reçut du maréchal Ney l'ordre de reconnaître et de proclamer Bonaparte, ordre auquel il crut devoir obtempérer. Après la seconde rentrée du roi dans la capitale, Gruyer fut destitué et poursuivi criminellement. En mai 1816, il fut condamné à mort. M. de Chabrol, avec lequel il s'était lié en Piémont, obtint la commutation de cette peine, en vingt années de détention à la citadelle de Strasbourg. En 1817, le prince Borghèse ayant appris à Florence sa situation, lui fit tenir secrètement une somme de 15,000 fr. Vers cette époque, le duc d'Angoulême traversa l'Alsace. Il voulut voir Gruyer, et ne le jugeant point comme l'avait jugé le conseil de guerre du duc de Feltre, il obtint sa grâce pleine et entière, et le fit attacher, avec son grade, au corps-royal d'état-major. Depuis le général fut mis à la retraite et vint se fixer à Strasbourg, où il est mort le 27 août 1822.

GRYLLUS. Voyez XÉNOPHON.

GRYNÆUS (SIMON), ami de Luther et de Mélanchthon, naquit en Souabe l'an 1493, et mourut à Bâle en 1541. C'est lui

qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolémée en grec. — Il y a eu de la même famille JEAN-JACQUES GRYNÉE, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs *écrits*, principalement sur l'écriture sainte. La néphrétique, la mort de ses enfans, et d'un de ses gendres qu'il aimait comme son fils, éprouvèrent sa patience et hâtèrent sa mort.

GRYPHIUS ou GRYPHE (SÉBASTIEN), de Reuthlingen en Souabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que Jean Vouté de Reims disait que « Robert Etienne corrigeait parfaitement les livres, que Colines les imprimait très bien; mais que Gryphius réunissait les deux talens et de corriger et d'imprimer. »

Inter tot norunt libros qui eudere, tres sunt
Insignes, languet cætera turba fame.
Castigat Stephanus, sculpsit Colinaeus; utrumque
Gryphius edocta mente manuque facit.

Gryphius méritait cet éloge : il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, et fut lui-même un excellent correcteur : l'enfer, dont parle Godeau (*voyez ce nom*), devenait un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimaient chez lui. Il mourut en 1566, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingue sa *Bible* latine de 1550, 3 vol. in-fol. Il y employa le plus gros caractère qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées; et en particulier de l'édition du *Trésor de la langue sainte* de Sanctès-Pagnin, 1529, in-fol. ANTOINE GRYPHIUS ou GRYPHE, son fils, soutint dignement la réputation de son père. Ils avaient pour enseigne un *griffon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres. — FRANÇOIS ou GRYPHIUS ou GRYPHE, frère de Sébastien, se distingua aussi par la beauté de ses caractères et de ses éditions.

GRYPHIUS (ANDRÉ), né à Glogau en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogau, tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poètes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *farces*, et une *critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Breslau 1665, in-8°.

GRYPHIUS (CHRÉTIEN), fils du pré-

cédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslau, puis principal du collège de la Madeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente pièce de poésie de sa façon, qu'il avait fait mettre en musique, *sur les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans*. Ses ouvrages sont : | *l'Histoire des ordres de chevalerie*, en allemand, 1709, in-8°; | *Poésies allemandes*, entre autres des *pastorales* in-8°; | *La langue allemande formée peu à peu, ou Traité de l'origine et des progrès de cette langue*, in-8°, en allemand; | *Dissertatio de scriptoribus historiarum sæculi XVII illustrantibus*, in-8°.

* **GUA DE MALVES** (JEAN-PAUL de), né à Carcassonne en 1712, d'un père ruiné par le système de Law, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra particulièrement à l'étude des mathématiques. Il obtint la chaire de philosophie dans le collège de France, mais il ne la conserva que pendant quelques années. En 1740, il fut nommé membre de l'académie des sciences. L'activité de son esprit l'engagea dans plusieurs entreprises qui nuisirent à sa fortune et à sa santé. En 1764, il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, et se chargea du premier essai, qui ne réussit pas. Il tomba de cheval, et resta incommode le reste de ses jours. Il adressa ensuite au ministère un plan d'emprunt qu'il ne put faire adopter. Un procès qu'il eut avec sa famille acheva de le ruiner. Il mourut dans un état voisin de l'indigence en 1786. L'abbé de Gua était invariable dans ses opinions et trop entêté de ses systèmes; mais il montra toujours une probité sévère, l'envie d'obliger et le désir de contribuer au bien public. Ses principaux ouvrages sont : | *Usage de l'analyse de Descartes, pour découvrir, sans le secours du calcul différentiel, les propriétés des lignes géométriques de tous les ordres*, Paris, 1740, in-12, où l'on trouve des théories simples et générales, présentées d'une manière nouvelle, et rendues piquantes par des rapprochemens singuliers et inattendus; | *Dialogue d'Hylas et Philonoüs sur l'entendement humain*, traduit de l'anglais; | le *Voyage d'Anson autour du monde*, traduit en français, 1750, in-4° ou 4 vol. in-12; | *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, Paris, 1757, 2 vol. in-12; | *Dis-*

cours pour et contre la réduction naturelle de l'argent, 1757, in-12, trad. de l'anglais. Ce fut lui, dit-on, qui conçut le vaste plan de l'*Encyclopédie universelle*, dont il donna la première idée à Diderot. Gua de Malves était membre de la société royale de Londres et de l'académie de Bordeaux.

GUADAGNOLO (PHILIPPE), savant ecclésiastique italien, né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzzes ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collège de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant maronite, archevêque de Damas, et Pierre Golius ou Célestin de Saint-Léduvine, carme. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 5 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Apologie pour la religion chrétienne* en réponse aux objections d'Ahmed-Ben-Zin-Alabedin, docteur mahométan, Rome, 1651, in-4°. On a encore de lui une *Grammaire arabe*, imprimée in-fol. à Rome, 1642.

* **GUADET** (MARGUERITE-ELIE), célèbre député conventionnel, naquit en 1768 à Saint-Emilion, et exerçait avec beaucoup de distinction la profession d'avocat à Bordeaux, à l'époque où éclata la révolution dont il embrassa la cause avec chaleur. Le département de la Gironde l'envoya à l'assemblée Législative en 1791. Ses grands talens oratoires l'y firent bientôt remarquer et le placèrent à la tête du parti, dit des *Girondins*, qui avait en vue la ruine de la monarchie et l'établissement de la république. Dans la séance du 5 octobre 1791, il fut un des plus véhémens approbateurs de la motion de Couthon pour l'adoption d'un nouveau cérémonial à observer avec le roi, et pour la suppression des titres de *sire* et de *majesté*. Il s'était empressé, à son arrivée dans la capitale, de se faire admettre dans la société des jacobins, et ils s'associa à leurs déclamations contre tout ce qui avait existé jusqu'alors. Un de ses collègues, ayant demandé dans la séance du 28 octobre qu'il fût enjoint, par une proclamation, à Monsieur, frère du roi, de rentrer en France dans le délai de deux mois, sous peine d'être privé de ses droits, Guadet appuya cette motion; il demanda bientôt après que tous les Français réunis sur les bords du Rhin fussent poursuivis comme conspirateurs et dépouillés de leurs biens, s'ils

n'étaient pas rentrés dans le royaume au 1^{er} janvier 1792. Il signala ensuite un congrès des puissances de l'Europe contre la France, et il fit décréter qu'on punirait de mort, comme coupable du *crime de lèse-nation*, tout Français ou régnicole qui y prendrait part. Enfin il provoqua tout ce qui pouvait le mener plus directement à son but, et proposa les mesures les plus violentes contre les prêtres et tous ceux qui défendaient la cause de la religion et du roi. Il parla en faveur des soldats suisses du régiment de Châteauneuf, et plaida la cause des brigands d'Avignon, dont il qualifia les crimes d'*erreurs de bons citoyens*. Cependant, vers la fin de juillet, Danton, qui s'était formé un parti redoutable, et qui avait des projets bien différens de ceux des girondins, leur inspira des craintes sérieuses, et ils se déterminèrent à entrer en négociation avec la cour. Mais ils manifestèrent de si hautes prétentions, que la cour refusa de les écouter. Ils reprirent alors leur attitude révolutionnaire; Guadet demanda, après la terrible journée du 20 juin, que la populace qui venait de souiller le palais de ses souverains et de mettre en danger les jours de la famille royale, fût admise aux honneurs de la séance et défilât dans la salle, ayant à sa tête les démagogues les plus exaltés, et on put, avec raison, le regarder comme un des provocateurs du rassemblement séditieux, lorsqu'on le vit solliciter et obtenir la réinstallation du maire Pétion, qui avait été destitué par l'administration du département, pour ne s'être pas opposé à ces désordres, ou plutôt pour les avoir favorisés. La Fayette avait réclamé, au nom de toute son armée, la punition des coupables : Guadet l'attaqua avec la dernière violence, et lui dit que *cette demande, libellée dans le style de Cromwell ou de César, ne pouvait être du fils aîné de la liberté*; lorsque ce général se présenta lui-même à la barre pour renouveler la pétition, Guadet l'attaqua à découvert, et demanda que le ministre de la guerre fût interpellé pour savoir s'il lui avait permis de quitter son armée en présence de l'ennemi. Cependant, après la journée du 10 août 1792, à laquelle les girondins n'eurent aucune part, Guadet et son parti commencèrent de nouveau à redouter l'ascendant de Danton. Les girondins proposèrent en vain qu'on nommât un gouverneur au dauphin, et voulurent le faire reconnaître, dans l'attente d'une

occasion plus favorable pour l'établissement de la république; mais leurs efforts furent inutiles. Danton, après avoir renversé le trône, était loin de vouloir s'arrêter. Député à la Convention, Guadet développa dans cette assemblée des talens dignes d'une meilleure cause. Les girondins attaquèrent alors la faction d'Orléans, et demandèrent avec instance la punition des crimes de septembre; tandis que Danton et Robespierre se réunissaient contre eux, et leur reprochaient leurs prétendues liaisons avec la cour avant le 10 août. Un de ses collègues ayant prétendu qu'on avait trouvé le nom de Guadet dans l'armoire de fer du château des Tuileries, ce député se vit alors en butte à toutes sortes d'accusations; Robespierre surtout s'acharna à sa perte; Guadet se défendit avec habileté, et l'accusa à son tour, lui et Danton, d'être les chefs d'une faction qui voulait gouverner par le meurtre et la terreur. Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il s'efforça avec quelques amis de soustraire ce monarque au sort tragique qui l'attendait; mais après avoir vu rejeter la proposition de l'appel au peuple, Guadet, et les autres chefs du parti de la Gironde, Gensonné et Vergniaud, effrayés par les jacobins, votèrent la mort du roi. Cependant ils vinrent le lendemain demander avec l'accent du remords et de la douleur, qu'il fût sursis à l'exécution; mais leurs tentatives furent impuissantes, et le crime fut consommé. Les jacobins continuèrent de poursuivre le parti de la Gironde, et, pour l'accabler, ils puisèrent de nouvelles armes dans les efforts qu'il avait faits pour sauver le roi. Les girondins, alarmés de la persécution incessante dont ils étaient l'objet, voulurent se rapprocher en quelque sorte de leurs ennemis, en proposant comme eux les mesures les plus violentes. Ils firent décréter la peine de mort contre tous ceux qui rappelleraient les Bourbons, et proposèrent l'arrestation du duc d'Orléans qu'ils voulaient envoyer à Bordeaux, mais que les jacobins réussirent à faire partir pour Marseille. Guadet lutta encore quelque temps avec courage. Deux sections vinrent à la barre pour demander la déchéance des girondins; mais elles furent repoussées. Réal, l'un des agens de Danton, présenta contre eux une nouvelle pétition au nom de toutes les sections réunies; Guadet, qui était ordinairement chargé de parler dans ces terribles circonstances, fit encore triompher

son parti. Alors les deux factions de Robespierre et de Danton, voyant que toutes ces manœuvres ne pouvaient leur obtenir aucun avantage, se servirent contre les girondins du même moyen que ceux-ci avaient employé contre le roi, le 20 juin 1792. Une foule armée, conduite par Henriot, se présenta à l'assemblée le 31 mai 1793, et demanda à grands cris leur proscription. Guadet parut à la tribune, et harangua l'assemblée avec tant de force et d'éloquence qu'il parvint à éloigner pour quelques instans le péril qui menaçait son parti; mais ce fut sa dernière victoire : le lendemain et le 2 juin, l'insurrection prit un caractère plus effrayant, et les girondins succombèrent. Les uns furent arrêtés, et ceux qui furent assez heureux pour s'échapper furent mis hors la loi. Guadet avec plusieurs de ses collègues se réfugia dans le Calvados. Ils y furent protégés par la plus grande partie des habitans, et même par le général Wimpfen. On prenait déjà les armes pour les soutenir; mais les habitans du Calvados étaient royalistes, et les girondins persistant toujours dans leurs idées républicaines s'en virent bientôt abandonnés. Guadet abandonna alors la Normandie avec Salles et Barbaroux, et se retira dans les grottes de Saint-Emilion, où, pendant dix mois, ils trompèrent la vigilance des jacobins de Libourne et de Bordeaux. Enfin on avait suivi les traces d'un domestique qui leur portait des vivres, et on les arrêta le 15 juillet 1794. Le lendemain ils comparurent devant la commission révolutionnaire qui se contenta de faire constater leur identité pour les envoyer à la mort; attendu qu'ils étaient hors la loi depuis environ un an. Guadet montra jusqu'au dernier moment beaucoup de courage. Il répondit au président qui lui demandait son nom : « Je suis » Guadet; bourreaux, faites votre office; » allez ma tête à la main, demander votre » salaire aux tyrans de ma patrie. Ils ne la » virent jamais sans pâlir; en la voyant » abattue, ils pâliroient encore. » Ce fameux Jirondin périt sur l'échafaud le 17 juillet 1794, à l'âge de 35 ans. Voici comment M^{me} Roland en parle dans ses mémoires : « La nature a fait Guadet orateur; il dissipe en mouvemens heureux mais passagers et courts, une chaleur qui devrait être quelquefois concentrée et toujours plus soutenue pour produire un effet durable. Guadet a eu des instans brillans » dans les deux assemblées Législative et

» Conventionnelle; ils étaient dus à l'em-
 » pire de l'honnêteté secondée par le ta-
 » lent; mais trop sensible pour lutter long-
 » temps sans fatigue, il a mérité la haine
 » des méchans sans être pour eux fort à
 » craindre, et jamais il n'a eu le degré d'in-
 » fluence que ses ennemis ne se plaisaient
 » à supposer que pour irriter contre lui
 » la défiance. »

GUAGNINO (ALEXANDRE), né en 1558 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, etc., avec distinction; Sigismond Auguste l'anoblit et le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé : | *Sarmatiæ Europææ descriptio*, Spire, 1581, in-fol. On a encore de lui : | *Rerum polonicarum Scriptores*, 1584, 3 vol. in-8°, Francfort; | et un *Compendium chronicorum Poloniae* : cet abrégé forme le 1^{er} vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT (saint JEAN), fondateur de la congrégation de Vallombreuse (1), était de Florence. Outre des moines, il reçut des laïques, qui menaient la même vie que ceux-là, et ne différaient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de frères lais ou convers, distingués par état des moines de chœur, qui dès lors étaient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut le 12 juillet 1075 à Passignano. On suit dans son ordre la règle de St.-Benoît selon son austérité primitive. Voyez sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Mélanisius, général du même ordre et publiée avec de longues notes par le Père Cuper, dans les *Acta sanctorum*.

GUALDO-PRIORATO (GALEAZZO), comte de Cornazzo, né en 1606, à Vicence, mourut dans la même ville en 1678, à 72 ans. Il était historiographe de l'empereur, et a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière assez agréable : les principaux sont : | *L'Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-fol.; | celle des troubles de la France, depuis 1645 jusqu'en 1654, et continuée; | celle du ministère du cardinal Mazarin, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été trad. en français. | *L'Histoire de l'empereur Léopold*, Venise, 1670, 3 vol. in-fol.,

(1) Vallombreuse était une solitude dans l'Apennin, à sept lieues de Florence.

avec fig. Tous ses écrits sont en italien, et ce dernier est le plus recherché.

GUALTERUS (**RODOLPHE**), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1519, succéda à Bullinger, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Bible, et d'autres ouvrages. On lit dans le *Dictionnaire* de Placcius, que Gualterus est auteur de la *version de la Bible* attribuée à Vatable; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur, est une déclamation satirique contre le pape, sous ce titre : *Anti-Christus, id est, Homilie quibus probatur pontificem romanum vere esse Anti-Christum*, Zurich, 1446, in-8°. Il peut servir de règle pour apprécier le jugement qui règne dans les autres ouvrages de ce zuinglien.

GUALTHER ou **GAUTHIER** de **CHATTILLON**, natif de Lille en Flandre, vivait au commencement du 15^e siècle; il est auteur d'un poème latin, intitulé : *Alexandreida*, ou Histoire d'Alexandre, Ulm, 1559, in-12, Lyon, 1558, in-4°, en caractère italique. Quelques-uns, entre autres Valère André, disent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce siège a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1556), et ils l'appellent *Philippe Gualther de Châtillon*; mais Casimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque, et qu'on ne le nommait pas *Philippe*.

GUARIN (**PIERRE**), bénédictin de St.-Maur, né dans le diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés à Paris, en 1729, à 51 ans, professa avec distinction les langues grecque et hébraïque dans son ordre. Il fit des élèves, auxquels il savait inspirer l'amour et le respect pour leur maître. On a de lui : | une *Grammaire hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 et 1726; | un *Lexicon hébreu*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4°. L'auteur avait laissé cet ouvrage imparfait, il ne l'avait poussé que jusqu'à la lettre M; mais il a été achevé par M. Le Tournois. D. Guarin était un adversaire de Masclef, et n'approuvait pas son système sur les voyelles hébraïques (voyez MASCLEF). L'abbé de La Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple de Masclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de son maître, publiée à Paris en 1750, 2 vol. in-12.

GUARINI, dont le vrai nom était **GUARINO**, issu d'une illustre famille de Vérone, où il naquit en 1570, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constan-

tinople pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, puis revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. Il mourut en 1660, laissant, outre un *Compendium grammaticæ græcæ ab Emm. Chysolora digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverses traductions et notes sur des auteurs anciens. — L'un de ses fils, Baptiste **GUARINI**, professait les belles-lettres à Ferrare depuis 55 ans, en 1494. Il a publié des *poésies latines*, Modène, 1496, in-fol.; *De secta Epicuri; De ordine docendi et studendi*, Iéna, 1704, in-8°. Il était grand-oncle du suivant.

GUARINI (**JEAN-BAPTISTE**), naquit à Ferrare le 10 décembre 1537. C'était alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini, ses aïeux, avaient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talens du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent et de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane et du duc d'Urbain. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, par Winghendorp, 1634, in-24, Elzévir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc; Vérone, 1735, et Amsterdam, 1756, in-4°. Glasgow, 1763, in-8°; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. M. Pecquet en a donné une traduction, dont il a paru une édition italienne et française en 2 vol. in-12. Elle fut traduite en presque toutes les langues modernes, eut quarante éditions du vivant de l'auteur et fut représentée dans toutes les cours de l'Italie. Outre un grand nombre de *Poésies lyriques*, Guarini publia aussi une comédie, *l'Idropica*, en cinq actes et en prose. Guarini connut à la cour de Ferrare, le Tasse plus jeune que lui de 7 ans. Toutes ses *Œuvres* ont été imprimées à Ferrare en 1737, 4 vol. in-4°, avec de belles figures et vignettes. Sa *vie* a été écrite par Apostolo Zeno, par

Alexandre Guarini son fils, et par le docteur Bardotti dans l'histoire des écrivains Ferrarais.

GUARINI (CAMILLE GUARINO), théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, était architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie ; Turin renferme plusieurs palais et églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talents : on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Dans cette dernière ville, il fit l'église de Ste.-Anne et la maison des Théatins. Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connaisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornemens. Cet artiste au reste avait étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. : on peut s'en convaincre en lisant son *Architettura civile*, ouvrage posthume, publié à Turin en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût ? On a encore de lui plusieurs ouvrages, tant sur l'architecture que sur les sciences et la littérature. On peut consulter, pour plus de détails, les *Memorie degli architetti*, par Milizia, tom. 2, et la *Bibliot. Moden.*, par Tiraboschi, tom. 3. Outre l'emploi d'architecte ordinaire du duc de Savoie, le Père Guarini remplissait près de ce prince celui de lecteur pour la théologie et les mathématiques. Il publia divers ouvrages sur cette dernière science et sur la *sphère céleste*. On a encore de lui la *Pietà trionfante*, tragi-comédie morale, Messine, 1660, in-12. *Placita philosophica*, Paris, 1663, in-fol., où il combat les erreurs qu'on enseignait dans les écoles, etc.

GUARNACCI (MARIO), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, devint prélat-domestique de Clément XII, chanoine de St.-Jean de Latran, etc. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tome 3 des *Œuvres* de Muratori. On a

de ce prélat : | une continuation des *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium* d'Alfonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoit XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1751, 2 vol. in-fol. ; | un Recueil de *poésies*, entre lesquelles on distingue une *poétique* en vers italiens, et qui ont été publiées sous le nom de Zelalgo Arassiano, Lucques, 1769, in-4° ; | une *Traduction italienne* de l'Hécube d'Euripide ; | *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1757, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3^e vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du traité *Des premiers habitans de l'Italie*, attribué au Père Bardetti. Philippe Ferroni a publié son *éloge funèbre*, Florence, 1785, in-4°. Il est enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embellissemens à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS. Voyez **IRNERIUS**.

GUASCO (OCTAVIEN de), chanoine de Tournay, né à Pignerol en 1712, se fixa pendant quelque temps à Paris, où il fréquenta les beaux esprits, et se lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philosophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel évangile en Allemagne, ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut à Vérone en 1781, après avoir publié : | *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de quatre, sur des sujets très disparates, contiennent plusieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles et de fausses ; | *De l'usage des statues chez les anciens*, Bruxelles, 1768, in-4°, fig. Il y a de l'érudition, de la bonne critique et des bévues ; | quelques *dissertations* couronnées par l'académie des inscriptions ; | *l'Esprit des lois*, traduit en italien. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il s'était lié avec Montesquieu et avait passé plusieurs années dans l'intimité de cet écrivain célèbre. | *L'Histoire de l'empire Ottoman*, de Démétrius Cantemir, en italien ; | les *Satires* d'Antiochus Cantemir, traduites en français, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur panégyriste, 1750, 2 vol. in-12 ; | *l'Economie de la vie humaine*, traduite en français, 1755, in-8° ; | *Histoire du pape Clément V*, dont il lut le premier livre en 1747 à l'académie des inscriptions dont il était membre. On remarque, dans presque tout ce qui est de lui, le ton leste et tranchant d'un homme qui court après

l'approbation de ceux qui distribuent la célébrité, et qui est moins occupé de l'objet sur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le suffrage.

GUASPRE-DUGHET, élève et beau-frère du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talents pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse qu'il aimait passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourrasques. Il mourut à Rome en 1673.

GUAST (du). *Voyez* AVALOS (ALFONSE).

GUATIMOZIN ou **QUAUHTEMOTZIN**, dernier roi du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort de Cuillahuézi, l'an 1520, époque où le pays était à moitié envahi par les Espagnols. Après quelques succès, il fut vaincu et prit par Cortez. Les soldats espagnols, furieux de ne pas trouver à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étaient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons ardents pour les lui faire découvrir ; Cortez l'arracha de leurs mains. Accusé quelque temps après de trahison et d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. Il fut pendu à un arbre la tête en bas, en 1522 ; il n'avait alors que 23 ans. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin ; Cortez dans ses lettres ne dit rien de cette catastrophe. *V. CORTÉZ, MONTEZUMA.*

GUAY-TROUIN (RÉNÉ du). *Voyez* DUGUAY-TROUIN.

GUAZZI ou **GUAZZO** (ETIENNE), bel-esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, était de Casal, et mourut à Pavie en 1563. On a de lui : | des *poésies* ; | un traité en italien, qui a pour titre : *La civile conversazione*, Brescia, 1574, in-4° ; | *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4°. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps.

GUAZZI ou **GUAZZO** (MARC), natif de Padoue, se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1536. Ses ouvrages sont : | une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12 ;

| une *Histoire de son temps*, ibid., 1553, in-folio ; | un *Abrégé de la guerre des Turcs avec les Vénitiens*, ibid., 1545, in-8° ; | diverses *poésies*, entre autres, *Asoltino Borioso*, poème en 31 chants, Venise, 1523, in-4°, etc.

***GUDIN DE LA BRENNELLERIE** (PAUL-PHILIPPE), littérateur, correspondant de l'institut, membre des académies de Marseille, de Lyon et d'Auxerre, né à Paris le 6 juin 1738, était fils d'un orfèvre ou horloger distingué dans son art. Sa mère, restée veuve fort jeune, l'envoya faire ses études à Genève. Il en rapporta un goût bien décidé pour la poésie, et composa successivement plusieurs tragédies dont le peu de succès le dégoûta du théâtre. Partisan des réformes, mais ennemi de la licence, il se retira à la campagne dans les temps les plus orageux de la révolution ; le danger passé, il revint à Paris, où il mourut le 26 février 1812. Il a laissé : | *Lothaire et Valrade*, ou *le Royaume mis en interdit*, tragédie en 3 actes et en vers, Genève, 1767, 1777, in-8°, et Paris, 1801. Elle fut brûlée à Rome en 1768, par décret de l'inquisition. | *Coriolan*, trag. en 3 actes, Paris, 1776, in-8°, représentée la même année, mais en 4 actes seulement. Les deux pièces qu'il avait données précédemment, *Clytemnestre* ou *la mort d'Agamemnon*, et *Hugues le Grand* ne furent point jouées. Coriolan éprouva une chute complète. | *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, Deux-Ponts, 1776, et Lausanne, 1777, 2 vol. in-8°. L'introduction de cet ouvrage en France fut défendue par la police. | *Discours en vers sur l'abolition de la servitude*, Paris, 1781, in-8° ; | *Supplément à la manière d'écrire l'histoire*, Kehl, 1784, in-12. C'est une critique d'un ouvrage de l'abbé de Mably, qui aurait pu, dit Grimm, être plus piquante et plus polie ; on y trouve cependant des observations importantes et des anecdotes curieuses. | *Essai sur l'histoire des comices de Rome, des états-généraux de France, et du parlement d'Angleterre*, Paris, 1789, 3 vol. in-8° ; | *Supplément au Contrat Social*, Paris, 1790 et 92, in-12 ; 1791, in-8°. Il a été traduit en allemand par Hubner. L'auteur y démontre que le gouvernement monarchique est le seul qui puisse convenir à la France. | *La conquête de Naples par Charles VIII*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°, poème héroï-comique qui n'a eu aucun succès en France, mais il est, dit-on, fort connu en Allemagne ;

| *l'Astronomie*, poème, Paris, 1801 et 1811, in-8°, d'abord en trois, puis en 4 chants, avec de savantes notes. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de France*, qui formait 55 vol. in-8°; elle lui avait coûté 40 ans de travail, et s'étendait jusqu'à Louis XV. Ce manuscrit a été donné par les héritiers de l'auteur à la bibliothèque du roi. Il est aussi éditeur des *OEuvres complètes de Beaumarchais*, Paris, 1809, 7 vol. in-8°. Il avait été très lié avec cet écrivain. Un grand nombre des productions de Gudin sont malheureusement licencieuses; il ne dissimulait point son acharnement contre la religion catholique, et il a débité contre la cour de Rome mille calomnies absurdes. Sa veuve a publié une notice sur lui, Paris, 1812, in-8°.

GUDVER (N...) curé de St.-Pierre-le-vieux, à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1757, après avoir renouvelé son appel au futur concile, et publié des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur : | de la *Constitution, avec des remarques et des notes*; | des *Entretiens sur les miracles de M. Paris*. | Il publia sous le voile de l'anonyme et sans date l'ouvrage infâme : *Jésus-Christ sous l'anathème*, in-12, qui fut brûlé par la main du bourreau en 1754.

* GUEAU de REVERSEAUX (JACQUES ETIENNE), né à Chartres en 1706, d'une famille noble, embrassa la profession d'avocat et obtint au barreau du parlement de Paris une célébrité dont les juriscultes ont long-temps gardé le souvenir. Il avait reçu du duc d'Orléans la place de conseiller dans tous ses conseils. Il fit imprimer plusieurs bons *mémoires* que l'on regrette de ne pas voir réunis en corps d'ouvrage. Il mourut en 1753. — JACQUES-PHILIPPE-ETIENNE GUEAU de REVERSEAUX son fils, né en 1759, fut intendant de Moulins, puis de la Rochelle; il s'était retiré dans sa terre de Beaumont près de Nogent le Rotrou, d'où il entretenait avec les princes émigrés une active correspondance, lorsqu'il fut arrêté et conduit à Paris : il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté en 1794.

GUEBRIANT (JEAN-BAPTISTE BUDES, comte de), maréchal de France et gouverneur d'Auxonne, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, le 2 février 1602. Il fit ses premières armes en Hollande, et après s'être signalé en diverses

occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandait, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympathisant pas avec Guébriant, les choses allèrent mal, et le commencement de la campagne de 1644 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque temps après, Guébriant vint au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort, il légua ses armes à Guébriant, qui avait déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1644, le général français fut vainqueur à Wolfenbützel, au combat de Clopenstal, et l'année d'après, à celui d'Ordningen, près de Cologne. Lamboi, général des Impériaux, y fut fait prisonnier avec Merc. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen qu'il assiégea et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuait à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siège de Rotweil, petite ville de Souabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, et y expira le 7 novembre 1645. Le Laboureur a écrit sa *Vie* avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité. L'oraison funèbre de ce maréchal, prononcée par M. Grillié, évêque d'Uzès, a été imprimée à Paris en 1645.

GUÉDIER DE SAINT-AUBIN (HENRI-MICHEL), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournay en Bray, diocèse de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus et par ses lumières. Il savait le grec, l'hébreu, l'anglais, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit : | *l'Histoire sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, 1741 : ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais écrit d'une manière plus digne de la sublime simplicité des livres saints. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages et de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse; | plusieurs

traités de théologie, manuscrits ; un grand nombre de *décisions de cas de conscience*. L'auteur les avait résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui sait tenir le milieu entre l'extrême sévérité et le relâchement.

GUELFE. *Voyez* BAVIÈRE (*GUELFE* duc de).

GUELFS (Les). *Voyez* CONRAD III.

* **GUELON-MARC** (P-P.), commissaire de police à Troyes, où il est né, est connu par son attachement à la personne de Louis XVI, et par son courageux dévouement à la famille des Bourbons. Dans le mois d'août 1791 il se proposa pour otage du roi, et transmit à cet effet le 16 décembre 1792, au président de la Convention, une lettre énergique dans laquelle il exposait tous les maux qui pouvaient résulter de la condamnation de Louis XVI : « Acceptez, disait-il, une victime fière de se dévouer ; que le sang d'un fidèle sujet soit versé ; j'offre ma tête pour celle du meilleur des rois. Que 25 millions d'hommes, dont il fit le bonheur, ne soient point orphelins ; mais que pour un crime imaginaire on se contente de la vie d'un citoyen qui saura mourir, parce que l'échafaud peut être un lit d'honneur. » Et il ajoutait : « étranger à sa cour je n'ai jamais eu de rapports avec Louis XVI ; j'en ai sollicité ni sa faveur, ni celle de sa maison, ni celle des dépositaires du pouvoir. Je le chéris, je le révère, parce que je suis français, et qu'il serait le plus infortuné des hommes, s'il n'en était pas le plus vertueux. » Le 27 décembre il reçut de M. de Malesherbes des félicitations au nom du roi qui avait été instruit de cette action courageuse. Dans le mois de septembre 1793, Guélon-Marc réclama avec le même zèle la mise en liberté de la duchesse d'Angoulême. Depuis cette époque jusqu'en 1814, il vécut ignoré loin de toute espèce de fonctions publiques. Il fut l'un des premiers qui signèrent l'adresse présentée à l'empereur Alexandre pour le supplier de rétablir les Bourbons. Il avait échappé aux fureurs de la révolution, il faillit être victime de cette nouvelle marque de fidélité donnée à la famille de nos anciens rois. Lorsque les troupes alliées furent obligées de quitter Troyes, ce royaliste courageux fut sur le point d'être arrêté ; il ne dut son salut qu'à la loyauté du colonel Nillis qui avait reçu l'ordre de s'assurer de sa personne, et de le traduire devant une commission mili-

taire : ce brave officier l'avait fait prévenir, et il ne se mit en mesure d'exécuter cet ordre que lorsqu'il sut que Guélon était en lieu de sûreté. Lorsque l'empereur Alexandre vint à Troyes, il voulut voir l'otage de Louis XVI, et comme il apprit que Guélon avait perdu la principale partie de sa fortune en servant la cause royale, il voulait frapper la ville et les environs de Troyes d'une forte contribution de guerre pour lui donner des moyens d'existence. Guélon s'y opposa de toutes ses forces, et déclara qu'il aimerait mieux mourir de faim que d'aggraver la position de ses compatriotes. Plus occupé de la joie que lui causait le retour des princes que du soin de faire valoir ses droits à leur reconnaissance, il parut satisfait de l'estime publique ; ce ne fut qu'après la seconde restauration qu'il reçut la place de commissaire de police à Troyes, qu'il remplit avec zèle et intégrité jusqu'à sa mort arrivée en 1822. Ses concitoyens lui ont élevé un monument funèbre, et le comte de Valory a célébré son courage dans une *Ode* publiée dans la *Gazette de France* à la même époque. Pendant la révolution, Guélon avait eu le courage d'envoyer une adresse énergique aux députés pour leur exprimer son indignation contre les attentats du 20 juin 1792, et dans le mois d'octobre suivant il sauva du massacre 80 ecclésiastiques condamnés à la déportation. On a de lui un petit ouvrage intitulé : *Lettre de M. Guélon-Marc, otage de Louis XVI, sur l'ouvrage de M. le chevalier de Foulaines qui a pour titre : De l'éducation selon l'Evangile, la charte et l'esprit du siècle*, Paris, 1820, in-8°.

* **GUENARD** (ANTOINE), jésuite, naquit à Damblin, près Bourmont, en Lorraine, le 25 décembre 1726. Après avoir fait ses premières études, il entra chez les Pères de la compagnie de Jésus, où il les perfectionna, et devint très savant dans les langues anciennes et dans la littérature sacrée et profane. Il se livrait à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsque l'académie française proposa, pour sujet du prix d'éloquence, la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique ?* Guenard, qui n'avait pas alors trente ans, se présenta au concours, et remporta le prix dans la séance publique du 25 août 1755. Dans ce discours, modèle parfait de sagesse, de bon goût et d'éloquence, il s'éloignait du système suivi par d'autres auteurs couronnés avant lui, dont les discours, chargés de tropes et de figures,

étaient vides de choses, et d'un style faible et ampolné. Guenard ouvrit une carrière nouvelle, et mérita justement les éloges de d'Alembert et de La Harpe, qui, dans son *Cours de littérature*, appelle ce discours un chef-d'œuvre. Dans la première partie, voici comment est défini l'esprit philosophique : « Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et leurs principes ; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres ; un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les qualités du sublime talent de penser, tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit. » Puis, et en se fondant sur les paroles de l'apôtre saint Paul, *non plus sapere quam oportet sapere*, il dit : « Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre, les étroites bornes de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir, et son flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter ; la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre, elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ? les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer ; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres ; ces vérités sont des faits éclatans et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et les esprits subtils. On livre ces faits à votre curiosité, voilà les fondemens de la religion : creusez autour de ces fondemens, essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés. Mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce

grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages et le torrent même des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. » Qu'étaient les philosophes n'ont-ils suivi ces sages conseils ! ils nous auraient épargné bien des maux. « Téméraire philosophe, continue-t-il, pourquoi vouloir atteindre les objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que tu peux fouler aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder ; et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle ! et tu voudrais forcer l'Être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome ! » Plus bas, il s'élève ainsi contre l'orgueil de la prétendue philosophie : « Elle s'érige en juge souverain, dit-il, et, en citant à son tribunal Dieu même et toutes ses vertus adorables qui furent apportées du ciel, elle prétend, comme dit l'apôtre, avec les principes et les élémens grossiers du siècle présent juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir : il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous les mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulût, pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens. » Après le succès mérité de ce discours, on attendait du Père Guenard d'autres ouvrages non moins remarquables, mais c'est tout ce que l'on connaît de lui. La compagnie de Jésus fut ensuite supprimée : un des amis du Père Guenard lui demanda pourquoi, après son brillant début à l'académie, il gardait un silence dont La Harpe lui-même était étonné. *J'avais consacré mes veilles*, répondit-il, *à la gloire de mon ordre : ce corps venant d'être détruit, il n'y a plus de gloire pour moi à acquérir ; je veux mener une vie obscure et ignorée.* Cette résolution était noble et généreuse ; il paraît cependant que le Père Guenard changea d'avis, et ce fut en faveur de la religion. Il se proposa d'attaquer l'*Encyclopédie*, et de préparer

un travail à ce sujet. Dans ces entrefaites, la révolution força l'abbé Guenard de quitter Paris. Il trouva un refuge auprès de madame de Bauveau-Desarmoises, qui demeurait dans son château de Fleville près Nancy, et qui le nomma son chapelain. C'est dans ce château qu'il composa sa *Réfutation de l'Encyclopédie*; elle était faite, lorsque le règne de la terreur arriva. L'auteur crut alors prudent de brûler son manuscrit. Quand on lui demandait la communication de quelques fragmens de son ouvrage, qui lui avait coûté trente ans de travail, il ne répondait que par une larme et un soupir. A des connaissances variées, l'abbé Guenard réunissait une piété fervente et sincère. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de l'ordre auquel il devait ses vertus et ses lumières, et qu'il avait tant regretté. Il mourut, au commencement de 1806, à l'âge de quatre-vingts ans.

* GUÉNARD (M^{me}), baronne de Méré, romancière aussi féconde que médiocre, née à Paris en 1751, a composé plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, et un nombre bien plus considérable pour l'amusement des désœuvrés. N'osant attacher son nom à certaines de ses productions à cause de leur obscénité, elle les fit paraître sous le pseudonyme de Boissy, de Faveroles, de Geller, etc. De là sont provenues des erreurs dans quelques biographies où l'on a fait figurer trois ou quatre auteurs qui sont encore à naître. M^{me} Guénard a écrit environ cent neuf romans dépourvus de mérite littéraire, et formant 315 volumes in-12. Elle est morte à Paris le 18 février 1829.

* GUENEAU DE MONBEILLARD (PHILIBERT), né en 1720 à Semur en Auxois, mourut dans cette ville le 28 novembre 1783. Elève de Buffon, il devint son coopérateur dans l'*Histoire naturelle*, et fit celle des oiseaux avec un tel succès d'imitation, que le public, qui n'était pas dans le secret, crut lire encore Buffon lui-même; et c'est en effet la même manière, à quelques nuances près. Au fond, le maître a plus de grandeur; mais le disciple est au moins aussi riche et aussi orné: il est cependant quelquefois de mauvais goût, et d'ailleurs faible comme naturaliste. Buffon, qui aurait pu être blessé de la méprise du public, eut alors un amour-propre mieux entendu: il s'applaudit tout haut du choix qu'il avait fait, et goûta le plaisir d'avoir procuré de la gloire à un ami qui s'était illustré en lui

ressemblant. Lorsque la partie des oiseaux fut achevée, Monbeillard s'occupa de celle des insectes qu'il n'eut pas le temps de terminer. Les matériaux qu'il a laissés ont servi en partie à l'*insectologie* de l'*Encyclopédie méthodique*. On a encore de lui: | *Abrégé de l'histoire et des mémoires de l'académie royale des Sciences*, contenant l'histoire générale et particulière, la physique, la chimie, la médecine et toutes les sciences naturelles, 1770, 4 vol. in-4°; | une suite à la *Collection académique* de Dijon par Berryat. On remarque à la tête du 3^e vol. un discours rempli de vues sages et profondes. | Deux discours, l'un, sur la peine de mort; l'autre, sur l'insémination.

* GUENEAU de MUSSY (PHILIBERT), né à Dijon vers 1771, se voua à l'étude des sciences qui le conduisit à l'école polytechnique. Mais, ayant refusé de prêter le serment de haine à la royauté, que l'on exigeait des élèves, il se vit obligé de quitter cet établissement. Lors de la fondation de l'université, Fontanes, nommé en 1806 grand-maître, appela près de lui Gueneau de Mussy, comme inspecteur-général et conseiller ordinaire. Il a rendu dans cette place de très grands services à l'enseignement, et a puissamment contribué à répandre l'instruction. Il est mort le 8 février, 1834. On a de lui: | *Observations sur les développemens présentés à la chambre des députés par M. Murard de Saint-Romain sur l'instruction publique et l'éducation, par un membre de l'université royale de France*, Paris, 1816, in-8° de 33 pages. Gueneau de Mussy a fourni des articles remarquables au *Mercur* de 1802 à 1810. Il a publié une nouvelle édition de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, etc., de Rollin, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur et des notes, 1805.

GUENEBAUD (JEAN), antiquaire et médecin né dans le 16^e siècle à Dijon, reçut ses degrés en médecine à Padoue et exerça son art dans différentes villes d'Italie. Il est connu par un livre singulier, intitulé *le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques, dijonnais, avec la sainteté, religion et diversité des cérémonies observées aux anciennes sépultures*, Dijon, 1621, in-4°, avec gravures. C'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avait trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut à Dijon vers 1630.

* **GUENÉE (ANTOINE)**, chanoine d'Amiens, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Etampes le 23 novembre 1717, de parens peu riches, qui cependant lui firent faire ses études à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut agrégé à l'université. Rollin venait de mourir (1741), et l'abbé Guénée devint comme cet homme vénérable professeur de rhétorique au collège Duplessis. Pendant 20 ans qu'il consacra à l'enseignement, il s'efforça aussi comme lui, d'inspirer à ses élèves l'amour des vertus chrétiennes et le goût des bonnes études. Il possédait les langues grecque et hébraïque; il voulut y joindre l'étude des langues modernes, et mit à profit dans ce but les voyages qu'il fit en Italie, en Allemagne et en Angleterre avec des jeunes gens dont l'éducation lui avait été confiée. Après avoir obtenu la modique pension attachée à l'éméritat, il tourna toutes ses études vers des objets relatifs à la religion. C'était l'époque où Voltaire publiait sur la Bible et les juifs des ouvrages plus spirituels que profonds. L'abbé Guénée publia ses *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais*, à M. de Voltaire, 1769, 1 vol. in-8°. L'ouvrage a été porté depuis à 4 vol., et a eu un grand nombre d'éditions. Ces lettres obtinrent un succès complet et n'ont pas cessé depuis d'être regardées comme un des meilleurs ouvrages dirigés contre la philosophie de Voltaire. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition, ses preuves sont solides et faciles, et la critique est très fine. Il se sert contre Voltaire de l'arme de la plaisanterie si redoutable entre les mains du philosophe de Ferney, et il s'en sert avec avantage. Il lui prodigue des éloges flatteurs dont l'ironie est tellement ménagée, qu'il est impossible de s'en fâcher. Aussi Voltaire vaincu dans un genre d'escrime où il n'avait pas encore trouvé d'égal, ne put s'empêcher de rendre justice au talent et au mérite de son adversaire. « Le secrétaire juif, écrivait-il à d'Alembert en 1776, n'est pas sans esprit » et sans connaissances; mais il est malin » comme un singe, il mord jusqu'au sang » en faisant semblant de baiser la main. » Les travaux de l'abbé Guénée lui attirèrent la considération qu'il méritait. L'évêque d'Amiens, le vertueux de la Motte, lui donna un canonicat dans sa cathédrale; le grand aumônier de France l'attacha à la chapelle de Versailles, et le comte d'Artois, depuis Charles X, lui donna plus

tard la place de sous-précepteur de ses enfans conjointement avec l'abbé Marie. Appelé ainsi à demeurer à la cour, il ne changea rien à sa manière de vivre, et partagea tout son temps entre les devoirs de sa place et ses études favorites. Mentionné honorablement dans les assemblées de clergé de 1775 et de 1780, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1778. Il fut nommé en 1785 à l'abbaye de Loroy, dans le diocèse de Bourges, mais il ne jouit pas long-temps de ce bénéfice. Lorsque la révolution eut éclaté, il acheta un petit bien près de Fontainebleau, chercha à l'exploiter lui-même et n'y réussit pas. Il revendit cette propriété et se retira à Fontainebleau où la nouvelle de la mort de l'abbé Marie vint troubler sa tranquillité. L'abbé Guénée mourut dans cette ville le 27 novembre 1803. Ses *Lettres* sont sans contredit son plus beau titre de gloire. La sixième édition a paru en 1803, Paris, 3 vol. in-8°, et 4 vol. in-12; elle est précédée d'une notice (par M. de Sainte-Croix): on remarque l'édition de M. Beuchot qui a été publiée sous le titre: *Lettres, etc. à M. de Voltaire, avec un petit commentaire extrait d'un plus grand, à l'usage de ceux qui lisent ses œuvres et Mémoires, sur la fertilité de la Judée*, par l'abbé Guénée, 8^e édition, revue, corrigée avec soin et augmentée de notes qui mettent les *Lettres de quelques Juifs* en rapport avec les éditions de Voltaire faites à Kehl ou leurs réimpressions, et une table alphabétique des matières, Versailles, 1817, un vol. in-8°. L'abbé Guénée avait lu à l'académie le 4 mai 1779 un *mémoire sur la fertilité de l'Egypte, depuis la captivité de Babylone jusqu'à l'expédition d'Adrien contre les Juifs*, et depuis il lut encore trois autres mémoires sur le même sujet, en considérant la Palestine depuis Adrien jusqu'à la conquête faite par Sélim. Son but était de réfuter ce que Voltaire et plusieurs autres écrivains ont avancé sur la prétendue stérilité de ce pays afin d'infirmer la véracité des livres saints. Ces mémoires sont imprimés dans les dernières éditions des *Lettres*. On doit encore à ce savant écrivain: | *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, in-12, 1754, traduite de l'anglais de lord Lyttleton, et suivie de deux dissertations sur l'excellence de l'Ecriture sainte, traduits de Seed; | *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, in-12,

1757, traduites de l'anglais du chevalier West; une édition de l'écrit de Sherlock contre Woolston, traduit par Lemoine, sous ce titre : *Les témoins de la résurrection de J.-C., examinés suivant les règles du barreau*. Ces trois ouvrages ont été réunis et réimprimés en 1821.

*GUENIN (MARC-CLAUDE), plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Marc, né à Tarbes en 1750, fut élevé au séminaire d'Auxerre, devenu, sous M. de Caylus, l'asile des opposans des autres diocèses. Il y embrassa les opinions de ce prélat, à la mort duquel il se retira en Hollande, où il termina ses études. Il fut ensuite appelé à Paris pour continuer les *Nouvelles ecclésiastiques* après Fontaine de la Roche, et cette feuille ne fut entre ses mains ni plus modérée ni plus respectueuse envers le saint Siège. Il la continua jusqu'en 1793, sous le nom de l'abbé de Saint-Marc, et fut aidé dans son travail par Larrière et Hauteage. Comme il ne passait pas pour un habile théologien, Gourlin, Maultrot et l'abbé Mey étaient chargés de revoir la partie théologique. A cette désastreuse époque, quoique cette feuille eût constamment préconisé toutes les innovations, les rédacteurs jugèrent prudent d'en transporter l'impression à Utrecht, où elle parut sous la direction de l'abbé Mouton jusqu'à la mort de celui-ci, en 1803. L'abbé de Saint-Marc travailla après la terreur aux *Annales de la religion* de Desbois, dignes de succéder aux *Nouvelles*. Il mourut à Paris le 12 avril 1807. Il paraît qu'il n'était pas dans les ordres sacrés, ou que tout au plus il avait reçu le sous-diaconat.

GUENOIS (PIERRE), lieutenant particulier à Issoudun, dans le 16^e siècle, a donné : | une *Conférence des ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol. ; | une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

*GUER (JEAN-ANTOINE), avocat et littérateur, né à Sallanches le 19 octobre 1713, et mort à Paris en 1764, a publié : | *Histoire, mœurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement civil, militaire et politique, avec un abrégé de l'histoire ottomane*, Paris, 1746, 2 vol. in-4^o, fig. ; | *Histoire critique de l'âme des bêtes, contenant le sentiment des philosophes anciens et modernes sur cette matière*, Paris, 1749, 2 vol. in-8^o, fig. ; | *Tellamed, ou Entretiens d'un philosophe indien sur la diminution de la mer, la formation de la terre et l'origine de*

l'homme, Amsterdam, 1748, 1 vol. in-8^o ; ouvrage rempli de rêveries, qu'il rédigea avec l'abbé Mascrier sur des mémoires manuscrits délaissés par M. de Maillet, consul de France. | *Pinolet ou l'aveugle parvenu*, 1755, 4 vol. in-12.

GUERARD (dom ROBERT), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bresse, pour avoir pris part au livre intitulé *l'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens ; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé : *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires en Europe. Il l'envoya aux éditeurs des œuvres de ce Père, avec lesquels il avait travaillé avant son exil. D'Ambournay, dom Guérard fut envoyé à Fécamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707. Il est en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissemens tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes. Tout n'y est pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des *prolegomènes*, 3 vol. in-8^o.

* GUERCHEVILLE (ANTOINETTE de PONS, marquise de), dame d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, veuve de Henri de Sully, était devenue l'objet des hommages de Henri IV. C'est elle qui répondit à ce prince « Je ne suis peut-être » pas d'assez bonne maison pour être votre » femme, et j'ai le cœur trop noble pour » être votre maîtresse. » Le monarque ayant épousé Marie de Médicis, dit à la marquise : « Puisque vous êtes réellement » dame d'honneur, vous le serez de la » reine ma femme. » Ce fut la marquise de Guerchevillle qui introduisit l'abbé de Richelieu auprès de cette princesse, et elle commença la fortune de ce prélat dont les sermons l'avaient charmée. Elle mourut en 1652.

GUERCHIN ou GUERCINO (FRANÇOIS BARBIERI de CENTO, dit le), ainsi nommé parce qu'il était louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans, et tira de son génie les premiers principes de son art : il se perfectionna ensuite à l'école des Carrache. Une académie qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite, et lui tendit la main, pour *toucher*, disait-

elle, celle qui avait produit tant de chefs-d'œuvre. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aimait mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortait jamais de son atelier, sans être accompagné de plusieurs peintres, qui le suivaient comme leur maître et le respectaient comme leur père. Le Guérchin les assistait, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, charitable, pieux, il fut un modèle pour les chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan, à Paris. Il rendait certains objets avec beaucoup de vérité; la force du coloris et la correction du dessin ont placé Guérchin au premier rang des peintres de l'école lombarde. Cet artiste se livra à la nature, et donna plus de force et de fierté à ses tableaux, qu'en mettant son génie dans les entraves de l'imitation. Bartsch a gravé pour la première fois d'après ce maître 40 estampes qui ont été réunies en 1808 à la *Chalcographie* de Piranesi. On connaît du Guérchin 106 tableaux d'autel, et 140 pièces de chevalet. Des religieux voulaient avoir d'un jour à l'autre, pour le maître-autel de leur église, un tableau représentant le *Père éternel*. Guérchin peignit ce grand ouvrage dans l'espace d'une nuit à la clarté des flambeaux. Ses chefs-d'œuvre sont les tableaux suivants : *Sainte Pétronille*; *Saint Pierre ressuscitant Tabite*; un *Saint Antoine de Padoue*; *Coriolan et Veturie*; *Saint Jean-Baptiste*; une *Vierge apparaissant à trois religieux*; *La présentation au temple*; *Daniel et Abigaïl*; *saint Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, etc. Ce dernier tableau et douze autres du même maître se trouvent au Musée de Paris. Guérchin peignit, en outre, un grand nombre de *fresques*; et on a aussi de lui plusieurs gravures.

GUERET (JEAN), jésuite, eut le malheur d'avoir été régent de philosophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté et banni en 1595, quoique Châtel eût protesté constamment que ni le Père Guérét ni aucun jésuite n'avait aucune part à son crime. Dans quelques ouvrages du temps, le Père Guérét est nommé *Quirét*. Voyez CHATEL (JEAN). Guérét mourut cette même année 1595 en Angleterre où il s'était retiré.

GUERET (GABRIEL), né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il se distinguait dans le barreau, moins par ses plaidoyers, que par ses consultations. Il mourut à Paris en 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages : | le *Parnasse réformé*; | la *Guerre des auteurs*; c'est une suite de l'ouvrage précédent. Guérét était indigné des intrigues et des cabales littéraires de son temps, qui n'étaient rien en comparaison de celles qui déshonorent le nôtre. | *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles; | la *Carte de la cour*, 1663, in-12: c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé*; | la *Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les auteurs*; ils sont très bien assaisonnés; | le *Journal du Palais*, conjointement avec Brodeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlements de France, publié d'abord en 2 vol. in-4°, et ensuite en 2 vol. in-fol., 1737; | une édition des *Arrêts notables du parlement*, recueillis par Le Prêtre, et réimprimés en 1679, augmentés de notes savantes et de pièces curieuses.

GUERET (LOUIS-GABRIEL), docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rodez, né à Paris en 1678, mort le 9 septembre 1739, âgé de 61 ans, était fils du précédent. Il s'est fait connaître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Eglise, et des moyens qu'ils emploient pour soutenir leur rébellion. Il avait un frère, curé de Saint-Paul, qui mourut en 1773. M. Barbier attribue à Guérét l'*Eloge de Bernard Couet*.

GUERIC, chanoine de Tournay, où il naquit vers 1100. Amené à Clairvaux par la réputation de saint Bernard, il devint un de ses premiers disciples, et se distinguait surtout dans la prédication, où il s'approche souvent de l'unction et de l'éloquence de son illustre maître. En 1138, il succéda au pieux Humbert, dans l'abbaye d'Igny, et mourut en 1157. Ses *Sermons* furent publiés par F. de Gagny, et par ordre de François I^{er}, sous le titre de *D. Gueric Abbatis Ignatiensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*, Paris, 1539, in-8°; Anvers, 1546, avec la traduction en français; Paris, 1547; *ibid.*, 1563; Lyon, 1650. Voyez les grandes *Bibliothèques des Pères de Cologne* et de Lyon.

GUERICKE (OTTO de), physicien allemand, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg,

naquit dans cette ville en 1602, et mourut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *machine pneumatique*; les deux bassins de cuivre appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvaient séparer en tirant; le *marmouset de verre*, qui descendait dans un tuyau quand le temps était pluvieux, et en sortait quand il devait être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, surtout depuis que Huygens et Amontons eurent donné les leurs. Les recherches physiques et astronomiques de Guéricke ont été imprimées en 1672, in-fol. en latin, sous le titre d'*Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, etc., à Amsterdam.

GUÉRIN (GUILLAUME), avocat-général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt sévère contre les vaudois de Cabrières et de Mérindol (1545). Il se chargea de le faire exécuter, et il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le père avait ordonné cette exécution (voyez OPPÈDE), permit, par une inconséquence ordinaire dans des gouvernements faibles, aux seigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme plusieurs historiens, et en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé; mais pour *plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations es deniers du roi et d'autres particuliers*, et la sentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raisons alléguées dans la sentence n'étaient qu'un prétexte, et que la mort de Guérin était l'ouvrage des partisans secrets de ces sectaires: la justification du président Oppède leur paraît être en même temps celle de l'avocat-général.

GUÉRIN. Voyez TENCIN.

GUÉRIN (FRANÇOIS), professeur au collège de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1781, âgé de 70 ans, était de Loches en Touraine. On a de lui: | les *Annales de Tacite*, traduites en français, 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, et trop peu de tout cela dans son traducteur. | Une *traduction de Tite-Live*, plus exacte et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on

a réimprimée avec des corrections, chez Barbou, à Paris, en 10 vol. in-12.

* GUÉRIN (NICOLAS-FRANÇOIS), ancien recteur de l'université de Paris, né à Nancy en 1711, et mort en avril 1782, a publié | un poème latin intitulé: *Perambulatio poetica*: c'est une description de Paris; | des *hymnes* à l'usage de divers diocèses; | l'*Oraison funèbre du dauphin*; un *discours sur l'émulation*; | un poème sur la victoire de Fontenoi, etc.

* GUÉRIN DU ROCHER (PIERRE), né en 1731 dans un village près de Falaise, passa plusieurs années chez les jésuites et resta dans leur société jusqu'à la suppression de cet ordre. Il continua ensuite à se livrer à son goût pour les lettres et pour les recherches d'érudition. Il possédait une connaissance profonde des langues orientales et des historiens de la plus haute antiquité. En 1777 il fit paraître l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8°. On joint ordinairement à cet ouvrage l'*Histoire véritable des temps fabuleux, confirmée par la critique qu'on en a faite*, 1779, in-8°, par l'abbé Chappelle; et *Hérodote, historien du peuple hébreu* (voy. BONNAUD). Guérin montre dans son *Histoire* que l'*Ecriture sainte* a fourni la matière des anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Égypte en particulier n'est qu'un travestissement de faits rapportés dans la Bible; ou pour mieux dire, Guérin avait cru apercevoir dans tout ce que disent les historiens anciens des époques reculées, une image figurée des faits qu'on lit dans l'Ecriture sainte. Il lui semblait qu'il était impossible de ne pas voir une grande ressemblance entre l'histoire des Egyptiens, telle qu'on la trouve dans Manéthon, etc., et celle des Hébreux: d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient eu connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce canevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses dynasties. Si ses observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochemens et des parallèles tout-à-fait frappans. Les philosophes, que cette manière de voir n'accommodait pas, se sont élevés contre un ouvrage qui ruinaît de fond en comble plus d'une spéculation. M. de La Harpe y a d'abord opposé une critique légère, que les savans ont regardée comme une turlupinade et qu'ils ont dédaignée (voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 octobre 1777, pag. 257) Voltaire, de Guignes, Anquetil et

Duvoisin l'ont attaqué plus sérieusement; mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de M. Duvoisin surtout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre qu'en faisant saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (ibid. 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage qui devait être porté à 12 vol., n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété et l'exercice des saintes œuvres l'ayant invinciblement tourné vers d'autres objets. Il était entièrement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction et de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792. Voyez BERGIER, BONNAUD, etc. — FRANÇOIS GUÉRIN DU ROCHER, son frère, aussi jésuite, et massacré avec lui, est auteur d'un poème intitulé : *Architecturæ leges seu prima principia*, imprimé pour la première fois dans le supplément aux *Poemata didascalica*, Paris, 1815.

GUÉRIN (PIERRE-NARCISSE baron), né à Paris le 13 mars 1774, était originaire de Thiers, département du Puy-de-Dôme. L'exemple de quelques jeunes camarades, et les conseils de ses parens, plutôt qu'un goût naturelle, le décidèrent à se livrer à la peinture. Il entra chez Regnault, et fit sous sa direction des progrès rapides. Il concourut deux fois pour le prix de Rome sans pouvoir l'obtenir. Mais ce double échec loin de le décourager enflamma son émulation. Dès sa première composition dont le sujet était : *Orphée pleurant la mort d'Eurydice*, Guérin avait donné de brillantes espérances. Son tableau de la *mort de Caton*, qui parut en 1797 révéla un grand progrès dans son talent. Il redoubla d'efforts, et en 1800, il exposa au salon le tableau de *Marcus Sextus*, qui produisit un effet extraordinaire. Il est vrai que les circonstances politiques eurent une grande part dans le triomphe de l'artiste. C'était le temps où une multitude de Français long-temps éloignés rentraient dans leur patrie. Marcus Sextus en revenant à Rome d'où l'avaient exilé les fureurs rivales de Marius et de Sylla, et trouvant sa femme morte et sa fille expirante, offrait une scène d'autant plus propre à attendrir qu'elle répondait aux sympathies générales. En 1802, Guérin fit paraître son tableau de *Phèdre*; cet ouvrage, quoiqu'il présentât plusieurs invraisemblances, obtint un succès non

moindre que le précédent. Le public qui y retrouvait les images qu'il allait tous les jours chercher au théâtre, où les pièces de Racine étaient depuis peu remises en honneur, proclama cette composition admirable, et le juri des prix décennaux lui décerna une mention honorable. Le *sacrifice à Esculape* fut le premier sujet que Guérin traita après Phèdre. Ce tableau aussi simple que touchant représente un vieillard convalescent qui vient, soutenu par son fils et sa fille, offrir un tribut de reconnaissance au dieu d'Épidaure. L'auteur reçut peu d'éloges pour cet ouvrage que les connaisseurs admirent. *Andromaque* qui fut exécutée après, ne parut pas au-dessus du médiocre. Ce fut après ces grandes productions d'un talent de premier ordre, qu'il alla occuper à Rome la cellule de simple pensionnaire de l'école des beaux-arts. Guérin arriva à Rome en février 1804, et y demeura jusqu'en novembre 1805. Pendant ces 22 mois, il fit deux voyages à Naples pour y voir une éruption du Vésuve, et visiter les antiquités de ce pays depuis le cap de Mysène jusqu'aux temples de Pæstum. Lors du second voyage, il y acheva sa charmante composition du *tombeau d'Amyntas*. Le tremblement de terre qui ébranla Naples et quelques-unes de ses provinces surprit Guérin dans une maison de la *campagna felice*. Le lendemain le volcan du Vésuve ayant présenté une éruption magnifique, il en peignit aussitôt une esquisse frappante de vérité, et qui laisse loin d'elle tous les essais des paysagistes. De retour à Paris au commencement de 1806, il fut chargé de peindre *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire sur la place d'El-bekeir*. Ce tableau est très faiblement exécuté. Guérin en voulant peindre le terrible était sorti du genre qui convenait à son talent. Toutefois il sut mettre dans le tableau de *Clytemnestre* un degré d'énergie, remarquable. Celui de *Didon écoutant les récits d'Enée*, se distingue par une grâce voluptueuse, une richesse et une poésie dans les accessoires, tout à fait digne des chants de Virgile. Ces deux tableaux, exposés ensemble en 1817, réunirent tous les suffrages. Après ce double succès Guérin fut nommé directeur de l'école royale de Rome; mais la faiblesse de sa santé et les instances de ses élèves lui firent refuser cet honneur. Cependant en 1822, pensant que le climat de l'Italie lui serait favorable, il accepta cette place

que le gouvernement lui offrit une seconde fois. Les travaux auxquels il se livra altérèrent de plus en plus sa santé, et il revint passer quelque temps dans sa patrie, où il ébaucha le plus grand de ses tableaux la *mort de Priam*. De retour à Rome, il y est mort le 16 juillet 1833, âgé de 59 ans. Guérin a fait aussi de très beaux portraits, au nombre desquels on cite celui de Henri Larochejaquelein, exécuté pour le gouvernement. Il a eu de nombreux élèves dont plusieurs sont déjà parvenus à la célébrité. Il avait été nommé par Bonaparte un des premiers membres de la légion d'honneur. Le gouvernement des Bourbons lui conféra le titre de baron et le cordon de Saint-Michel. Il avait été admis à l'institut en 1816, et il lut quelques années plus tard devant les quatre académies assemblées, un morceau relatif à la théorie de son art, qui fut imprimé chez Firmin Didot sous le titre de : *Réflexions sur une des opérations distinctives du génie*. L'auteur y décerne à Nicolas Poussin la palme du génie pour son tableau du *Déluge*.

GUERINIERE (FRANÇOIS ROBICHON de la), écuyer du roi Louis XV, est auteur de deux ouvrages estimés : | *L'Ecole de cavalerie*, plusieurs fois imprimée, et dont la plus belle édition est de 1753, in-fol. avec fig. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8° ; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-folio. La dernière édition est de Metz, 1802. | *Les Elémens de cavalerie*, en 2 vol. in-42, souvent réimprimés. Il y a une édition de la Haye, 1742, sous le titre de *Manuel du cavalier*. L'auteur mourut en 1751.

* **GUERNON (ROGER-FRANÇOIS-BARNABÉ, comte de)**, père du ministre de ce nom, naquit en 1749, entra fort jeune encore dans les mousquetaires noirs de la maison du roi, et obtint, après le licenciement de ce corps, le grade de capitaine dans la légion de cavalerie que le comte de Maillebois leva, avec l'autorisation du roi, pour le service de la république de Hollande. Jeté par nos orages politiques sur la terre étrangère, le comte de Guernon fit avec distinction les campagnes de l'armée des princes, dans le corps des mousquetaires réorganisés par le comte de Montboissier. Après 42 ans d'exil il entra en France, où il s'occupa dès lors de l'éducation de ses enfans. C'est le second qui est parvenu au ministère et qui a été enfermé dans les cachots de Ham par suite de la révolution

de 1830. Le comte de Guernon est mort le 18 octobre 1829. Il était un des doyens de l'ordre de Saint-Louis.

GUEROALD (GUILLAUME), vivait au commencement du 16^e siècle, et publia à Caen un *commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Æmilius Macer, orné de 77 planches en bois très mauvaises, sans date, in-8° et in-4°, pour l'instruction des jeunes médecins.

* **GUEROULT (PIERRE-CLAUDE-BERNARD)**, célèbre professeur de l'ancienne et de la nouvelle université de Paris, né à Rouen en 1744, consacra toute sa vie à l'enseignement de la jeunesse. Après avoir professé la rhétorique pendant plusieurs années au collège d'Harcourt, il fut désigné pour remplir une chaire dans l'école normale, à l'époque de la fondation de cet établissement. Nommé proviseur du lycée Charlemagne, il devint ensuite conseiller titulaire de l'université, puis directeur de la nouvelle école normale à l'époque de sa fondation, et obtint enfin sa retraite au mois de juillet 1815, après 60 ans de services non interrompus. Gueroult est mort le 11 novembre 1821 à l'âge de 77 ans. On a de lui : | *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline*, 1785, in-8° ; nouvelle édition, 1809, 2 vol. in-8°, avec le texte en regard. Cet ouvrage est très propre, dit La Harpe, à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et qui n'est guère étudié que par les gens de lettres. On y trouve les morceaux les plus curieux de ce naturaliste, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage estimé a été souvent réimprimé ; | *La Journée de Marathon, ou le Triomphe de la liberté*, pièce historique en 4 actes et en prose, 1792, in-8°, abrégée en allemand dans le journal d'Archenholz, 1792 ; | *Constitution des Spartiates, des Athéniens et des Romains*, 1794, in-8° ; | *Méthode nouvelle pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, in-8°, souvent réimprimée. On reproche à cette grammaire de n'être pas assez à la portée des enfans : elle a été adoptée par la commission classique des livres de l'université. | *Histoire naturelle des animaux de Pline*, 1802, 3 vol. in-8° ; | *Grammaire française*, 1806, in-42, souvent réimprimée. Il a publié avec Demeunier, Clément, et PIERRE-RENY-AN-

TOINE-GUILLAUME GUEROUT (son frère cadet, professeur d'éloquence latine au collège de France, mort le 14 décembre 1816), *OEuvres de Cicéron*, traduction nouvelle, Paris, 1783-89, 8 vol. in-12 et 5 vol. in-4°. Cette traduction n'a pas été continuée. C'est ce dernier Guerout qui a publié un *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, Paris, 1802, in-8°. Il avait présenté à l'assemblée Législative un *Plan d'éducation nationale*, et fait hommage à la Convention d'une pièce dramatique intitulée : *Origine de la république une et indivisible*.

GUERRE. Voyez JACQUET.

GUERRE (MARTIN), né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnaud du Thil, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnaud du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il était son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu et brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de plusieurs événemens » fort étranges arrivés de nos jours (dit l'évêque de Boulogne dans une Inst. past. de 1767), et si surprenans, si contraires aux vraisemblances, que jamais » on ne s'y serait attendu, et que les âges » suivans auront peine à les croire; comment bien les siècles passés ne fournissent-ils » pas d'exemples de faits très singuliers, » très étonnans, dans lesquels le faux » s'est trouvé beaucoup plus vraisemblable que le vrai? Qu'y avait-il de plus » apparent, que le mensonge du faux » Martin Guerre, qui fut reconnu pour » être le véritable mari de Bertrande de » Rols par les quatre sœurs et l'oncle du » mari, par les parens de la femme et » par elle-même, avec des circonstances » si plausibles, qu'elles firent long-temps » balancer les juges, même après l'arrivée » du véritable Martin Guerre! Il ne faut » donc pas juger les choses par leurs apparences ou leurs vraisemblances; et

» si on doit suivre cette maxime dans » l'histoire profane, à plus forte raison » dans l'histoire sacrée, dont les récits » ont la sanction et la garantie de Dieu. » Sur 150 témoins qui furent entendus, 40 prirent du Thil pour Martin Guerre, et 60 n'osèrent prononcer. *Voyez les causes célèbres*.

GUERSANS ou GUERSENS (JULES ou JULIEN), poète et jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *pièces de théâtre*; diverses *poésies*, les unes en latin, les autres en français. Les vers de Guersans sont mauvais; le ton, l'air et l'accent qu'il leur donnait en les prononçant leur prêtait un mérite qu'ils perdaient à la lecture.

GUESCLIN (BERTRAND du), connétable de France, né vers l'an 1311, au château de la Motte-Broon, à 6 lieues de Rennes, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligèrent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès sa plus tendre enfance, il ne respirait que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu*. On l'a dépeint d'une taille forte et épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étaient petits, mais vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avait rien d'agréable. *Je suis fort laid*, disait-il étant jeune, *jamais je ne serai bien venu des dames; mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi*. Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 17 ans, il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y était allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis, il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume. Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritaient, et n'en fut que mieux servi. Du Guesclin, ayant porté du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avait pris le

titre de roi de Castille, contre Pierre le Cruel, possesseur de ce royaume, fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus partout. Du Guesclin, devenu connétable de France (*voyez* ETIENNE), tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes après les autres, et prit de sa main leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Bayonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Châteauneuf de Randon, en 1380. Il fut enterré à St.-Denis, auprès du tombeau que Charles V s'était fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans, du Guesclin les pria de ne point oublier ce qu'il leur avait dit mille fois, qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis. On peut consulter Monstrelet, du Tillet et Chastelet qui publièrent en 1666, in-folio, l'*Histoire* de cet illustre capitaine; et encore l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12; et les *Mémoires* de M. de La Curne de Sainte Palaye, sur l'ancienne chevalerie.

GUESLE (JACQUES de la), un des plus illustres magistrats du parlement de Paris, né dans cette ville en 1557, y mourut en 1612; il a donné : | des *Remontrances* au parlement, gros in-4°; | un *Traité* in-4° sur le comté de Saint-Pol; | une *Relation* curieuse du procès fait au maréchal de Biron.

GUESNAY (JEAN BAPTISTE), jésuite, né à Aix en Provence en 1585, mort en 1658, a publié : | des *Annales de Marseille*, Lyon, 1657, in-folio, en latin. Ce n'est qu'une compilation mal digérée et sans critique. | *Magdalena Massiliensis advena*, Lyon, 1643, in-4°; | *Sanctus Joannes Cassianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4°.

GUETTARD (JEAN-ETIENNE), né à Etampes en 1715, fut élevé chez son aïeul,

habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'histoire naturelle. Ses connaissances le firent admettre à l'académie des sciences, et lui procurèrent la place de médecin-botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien est un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans lesquelles on sent bien que l'esprit de système entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne sont des volcans éteints, opinion attaquée par M. le comte de Ranguose, défendue par M. Le Grand d'Aussi (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1786, p. 251; 1^{er} août 1788, p. 501). Il s'était étroitement lié avec des gens d'une secte qui professe une morale sévère, et avait dans son extérieur et ses discours quelque chose de commandé, qui rendait sa société un peu embarrassante. Buffon le cite souvent dans les *Epoques de la nature* : mais plusieurs de ses observations sont péremptoirement contraires aux systèmes du Plin français. On lui doit : | des *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 1768 et année suiv., 5 vol. in-4°, collection estimée; | *Observations sur les plantes*, 1747, 2 vol. in-12; | *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine est composée*, 1765, in-4°, 1766, in-12; | *Mémoires sur la minéralogie du Dauphiné*, Paris, 1779, 2 vol. in-4°; | *Atlas et description minéralogique de la France*, Paris, 1780, petit in-fol. Il n'a pas été terminé. | Des *Lettres et dissertations* dans les *Journaux économiques et de médecine*. Il est l'un des premiers en France qui aient cherché à suppléer au papier de chiffon par d'autres productions végétales.

GUEUDEVILLE (NICOLAS), fils d'un médecin de Rouen, où il naquit vers 1650, bénédictin de St-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, et se fixa à La Haye, où il mourut de misère vers 1720. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont : | l'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y était souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des*

cours de l'Europe, par un homme qui n'avait jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre. | *Critique générale du Télémaque*, in-12, en 2 part. La 1^{re} est moins mauvaise que la seconde; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, et de l'importement sans goût et sans correction. | *L'Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement et platement; | la *traduction de l'Eloge de la folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente; | celle de la *Fanité des sciences d'Agrippa*, en 3 vol. in-8^o; | celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscène, et en tous sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; elles assommeraient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes et des infamies. | Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim et la soif avec autant d'inexactitude que de précipitation.

QUEULLETTE (THOMAS-SIMON), avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, et mourut doyen de la compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guère survécu; tels que les *Mille et un quarts d'heure*, en 3 vol. in-12: les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, etc.: fruits d'une plume plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles et oisives, que l'utilité du lecteur éclairé et judicieux. Il a donné plusieurs *pièces* au théâtre italien, et présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUEVARA (ANTOINE de), évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, et fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse, il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par sa piété et ses talens. Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il mourut en 1544. On a de lui: | *L'Horloge des princes*, ou la *Vie de Marc-Aurèle et de Faustine sa femme*, in-8^o: ouvrage romanesque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuscrit grec, qu'il disait avoir reçu de Florence. Vossius prétend que c'est une imposture indigne d'un évêque, mais ces sortes de contes typographiques

sont si communs et si connus, qu'ils ne trompent personne, et par-là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesberai des Essarts, qui l'a traduit en français, disserte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa Traduction a paru en 1588. Les Italiens en avaient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, et l'ont enrichi de notes, scolies, aphorismes, etc.; | des *Eptres dorées*, in-8^o; | *Vies des empereurs romains*; | le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8^o; | *Du mépris de la cour*, in-8^o.

GUEVARA (ANTOINE de), prieur de Saint-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, était neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires latins sur Habacuc et sur les Psaumes*, in-4^o et in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUEVARA (LOUIS-VELEZ de las DUE-NASY), dramatisle et romancier espagnol, né à Ecija, dans l'Andalousie, en 1574, mort en 1646, a laissé plusieurs *comédies*, imprimées en diverses villes d'Espagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom, est une pièce facétieuse, intitulée: *El Diablo cojuelo*, qui a servi de canevas à Le Sage, pour composer son *El Diablo cojuelo* ou *Diable boiteux* qui a été traduit en français et en italien. L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, et l'a inséré dans sa 1^{re} partie, à peu près tel qu'il se lit en espagnol. L'imagination de Guévara ne lui présentait que des idées singulières et plaisantes. Il imprimait un caractère de gaité aux sujets même les plus graves: on peut le nommer le *Scarron d'Espagne*. Avant d'être connu comme auteur, Guévara exerçait à Madrid la profession d'avocat, et un jour, en défendant un criminel, il lui échappa une plaisanterie qui déconcerta la gravité des juges, et sauva son client. Le procureur du roi appela du jugement, et fit condamner à l'amende l'avocat, qui plaida alors contre les juges et le procureur. L'affaire fut portée devant Philippe IV, auquel Guévara la raconta d'une manière si comique, que le roi ne pouvant s'empêcher de rire lui-même, lui fit grâce de l'amende, et commua en un exil la peine que méritait le criminel sauvé par Guévara. Dès lors celui-ci fut admis parmi les beaux-esprits qui faisaient leur cour au roi, *bel-esprit* lui-même.

* **GUFFROY** (ARMAND-BENOÎT-JOSEPH), avocat à Arras, né dans cette ville en 1740, fut député par les états d'Artois auprès du roi Louis XVI, en 1787, et se montra ensuite un des plus chauds partisans de la révolution par diverses brochures incendiaires qu'il publia successivement. En 1790 il fut nommé juge de paix à Arras, et en 1792, député du département du Pas-de-Calais à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI et contre le sursis. Il rédigeait à cette époque un *journal* sous le nom de *Rougyff* (son anagramme) et sous le titre de *la France en vedette* : cette feuille était rédigée avec toute l'exagération et la grossièreté du style de cette époque ; il y professait les principes les plus atroces. « Abattons, dit-il, tous les nobles ; tant pis pour les » les bons, s'il y en a. — Que la guillotine » soit en permanence dans toute la république : la France aura assez de cinq » millions d'habitans. » Cependant ce même journal fut dénoncé quelque temps après *comme infecté du poison le plus aristocratique* ; lui-même fut accusé d'avoir des relations avec le marquis de Travanel, et de protéger un certain Dunier, serrurier de Louis XVI. Sur ces dénonciations, Robespierre, qui le méprisait, le fit exclure de la société des Jacobins. Dès ce moment il devint un de ses ennemis les plus implacables, et fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'énergie et qui contribuèrent le plus à le renverser. Il se plaça dans le parti des thermidoriens et dénonça plusieurs de ses collègues, notamment Joseph Lebon, son élève et son ami ; ce qui lui attira le mépris et la haine de son parti. Après la session il retourna dans son pays natal ; mais il revint bientôt à Paris, où il obtint une place de chef-adjoint au ministère de la justice. Il mourut en 1800. On lui doit entr'autres ouvrages : | *Sanction royale examinée par un Français*, 1789, in-8° ; | *la Queue de Robespierre*, 1794, in-8°, et d'autres écrits révolutionnaires.

* **GUGLIELMI** (PIERRE), célèbre compositeur italien, naquit à Massa-Carrara en mai 1727 ; il fut élevé au conservatoire de Naples, dirigé alors par le fameux Durante, et composa à Turin son premier opéra, qui eut le plus grand succès (1755). Il parcourut ensuite l'Italie, où il obtint les distinctions les plus flatteuses. De là il se rendit à Vienne, à Dresde, à Brunswick, et fut engagé pour Londres, où il demeura 5 ans. De retour à Naples, avec

une fortune considérable, et précédé d'une grande réputation, il eut à lutter un moment contre une cabale puissante ; mais l'enthousiasme qu'excita sa musique prévalut ; on le porta chez lui en triomphe. Depuis lors il partagea les honneurs de la scène avec Paisiello et Cimarosa, les auteurs de la cabale, avec lesquels il se réconcilia par l'entremise d'un grand seigneur, qui les réunit dans un magnifique repas. On dit même que ces trois maîtres convinrent ensemble, comme ils se reconnaissaient pour les premiers compositeurs de l'Italie, d'exiger individuellement un même prix pour chacun de leurs opéras qu'ils n'entreprenaient pas à moins de 600 ducats. Guglielmi, qui avait aussi un talent distingué pour la musique d'église, fut nommé, en 1793, par Pie VI, maître de la chapelle de Saint-Pierre, et depuis il ne s'occupa plus que de ses nouvelles fonctions, et mourut le 19 novembre 1804, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune dans la débauche. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; les plus renommés sont dans les opéras sérieux, *Artaserse*, *la Clemenza di Tito*, *la Didone*, *Enea e Lavinia* ; dans les oratorio, *la morte d'Otoferne*, *Debora e Sisara* ; parmi ses opéras bouffons, *la Virtuosa in mergellina*, *le due Gemelle*, *la Serva inamorata*, *la Pustorella nobile*, *la bella Pescatrice*, etc. Tous ses ouvrages se font remarquer par la pureté, la précision, la simplicité et l'exactitude ; mais il brille surtout dans ses morceaux d'ensemble qui sont pleins de verve et d'originalité.

GUGLIELMINI (DOMINIQUE), naquit à Bologne en 1655, et fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et fort méthodique, lui valut en 1694 une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'était associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 55 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences et des savans : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avait fait pas-

ser, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui : | le traité *Della natura de fumi*, dont nous venons de parler, et dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1759, in-4°, avec les notes de Manfredi ; | *De cometarum natura et ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'a pas éclairci plus que les autres la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelait *Splendidum enigmanunquam solvendum* (voyez CLAIRAUT, HEVELIUS). | *De sanguinis natura et constitutione*. Il était aussi habile médecin, que bon mathématicien. | Deux lettres hydrostatiques, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *Hydrostatique*. Tous ses ouvrages furent imprimés à Genève en 1719, 2 vol. in-4°.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolète, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenant ce temps-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent. Ils convinrent que Gui aurait la France, et Bérenger l'Italie ; mais Gui, ayant différé trop long-temps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avait décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 895, et l'obligea de se retirer à Spolète. Gui travaillait à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talents, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frère de Humbert. Voy. MOLAY.

GUIDE CRÈME, cardinal, fut élu antipape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Pascal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Frédéric I^{er}, il continua le schisme contre le pape légitime Alexandre III ; mais après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

GUI DE BOULOGNE ou D'AUVERGNE, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, et de Marie de Flandre, sa seconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1540, et enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à

Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année sainte. Ils y apaisèrent une sédition, que l'intérêt y avait fait émuvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie et en Espagne. On l'employa encore en France, et Grégoire XI l'envoya une seconde fois en Espagne, pour y réconcilier les rois de Castille et de Portugal qui étaient en guerre. Il en vint heureusement à bout ; mais à son retour il mourut à Lérida le 25 novembre 1375. Son corps fut porté en France, et enterré dans l'abbaye du Val-Juisant, dite du Bouchet, en Auvergne, où était le tombeau de ses prédécesseurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'AUVERGNE, fils de Robert VI et d'Eléonore de Baffi, évêque de Tournay et de Cambray, vers l'an 1285 ; ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1255.

GUI DE FOULQUES. Voyez CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN. V. LUZIGNAN.

GUI de PERPIGNAN, fut ainsi nommé, parce qu'il était de cette ville. Il fut général des carmes en 1518, évêque de Majorque en 1521, puis d'Elme vers 1550, et mourut à Avignon en 1542. Ses principaux ouvrages sont : | *De concordia evangelistarum*, 1651, in-fol. ; | *Correctorium decreti* ; | une *Somme des hérésies, avec leur réfutation*, Paris, 1528 ; | des *Statuts synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca hispanica*, etc. Ses mœurs le firent autant respecter que ses écrits.

GUI-PAPE, *Guido-Papæ*, jurisconsulte du 15^e siècle, né à Saint-Symphorien d'Ozon, devint conseiller au parlement du Dauphiné, et fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illustra par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé : *Decisiones gratianopolitane*. La meilleure édition de ce livre, estimée pour la justesse, la clarté et la méthode, est de Genève en 1643, in-fol. avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape* avec une vie de l'auteur, Lyon, 1692, in-4°. On a d'autres livres de droit de cet écrivain ; mais ils sont inférieurs à celui-ci. Nicéron en donne la liste dans le tome 56 de ses mémoires. Il mourut en 1475, à 75 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ses rêveries sous Philippe le Bel. Il se disait l'*Ange de Philadelphie*, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répon-

dit en extravagant. On le condamna au feu; il devint plus sage, selon quelques-uns, abjura son fanatisme, et fut enfermé vers l'an 1510 dans une étroite prison : d'autres le font mourir sur l'échafaud, victime de son obstination.

GUIARD (ANTOINE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun, en 1692, mort en 1760, a publié : | *Entretiens d'une dame avec son directeur sur les modes du siècle*, in-12 ; | *Réflexions politiques sur la régie des bénéfices* ; | *Dissertation sur l'honneur des messes*, 1748, in-8°, et 1757, in-12, qui a paru sévère à bien du monde, parce que l'auteur ramène tout à l'antiquité : règle qui renverserait bien des choses raisonnablement établies; aussi a-t-il essuyé des critiques fondées. *Voyez Collet, Traité des saints mystères*, chapitre 18.

GUIARD. Voyez GUYARD.

* **GUIBAUD (EUSTACHE)**, de la congrégation de l'Oratoire, né à Hières le 20 septembre 1711, était, par sa mère, petit-cousin de Massillon, qui chercha à l'attirer dans son diocèse; mais Guibaud, élevé dans d'autres principes, refusa de se rendre auprès de ce prélat. Il ne voulut pas même prendre la prêtrise, pour ne pas signer le formulaire. Après avoir professé les humanités et la philosophie à Pézénas et à Condom, il fut appelé à Soissons par M. de Fitz-James, et il y rédigea, avec Valla et Chabot, le *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié sous le nom de *Barral*. Il passa ensuite à Lyon sous M. de Montazet, et devint préfet des études au collège de l'Oratoire. Après la mort de cet archevêque, il fut accusé de jansénisme et chassé du diocèse à l'âge de 77 ans : il se retira dans la maison de repos de Marseille qui appartenait à son ordre, et il fit le serment. Il mourut à Hières, dans sa famille, en 1794. Il était ami de l'abbé de Bellegarde, et fort ardent à répandre les livres de son parti. Ses ouvrages sont : | *Explication du nouveau Testament, à l'usage principalement des collèges*, 1783, 8 tomes en 5 vol. in-12. Il y a fait entrer beaucoup de passages des *Réflexions morales* : | *Gémissemens d'une âme pénitente*, in-18, souvent réimprimé. La 5^e édition a été augmentée des *Maximes propres à conduire un pécheur à une véritable conversion*. Ce livre a été traduit en italien. | *La Morale en action, ou Elite de faits mémorables, etc.*, contenant le *Manuel de la jeunesse fran-*

çaise, 1787, in-12, ouvrage destiné à faire suite au livre publié par Béranger, sous le même titre, mais qui n'a pas eu le même succès. Il a aussi rédigé les *Heures du collège de Lyon*, et publié une nouvelle édition du *Catéchisme de Naples*.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siège archiepiscopal de Ravenne, ensuite sur le saint Siège de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église. « Ce sont toujours, dit un historien, des gens de cette espèce, qu'on l'orgueil ou la vengeance des princes du siècle emploient contre la religion, et qu'ils ne trouvent, hélas ! que trop parmi ceux même qui ont reçu l'onction du sacerdoce. » Il prit le nom de Clément III, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterminés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, et jetés dans la rivière.

GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Coucy, de l'ordre de St.-Benoît, au diocèse de Laon, né d'une famille distinguée à Clermont en Beauvoisis, l'an 1057, gouverna pendant 20 ans son monastère, et y mourut en 1124. Sa vie avait été entièrement consacrée à la piété et au travail. Don Luc d'Achéry a publié ses ouvrages en 1651, in-fol. Les principaux sont : | une *Histoire des premières croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux ; | un *Traité des reliques des saints*, dans lequel il rejette un dent de Jésus-Christ, conservée à Saint-Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de ce genre ne méritent aucune croyance. | Un *Traité de l'Incarnation* contre les juifs ; et plusieurs autres *traités* utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 40 de l'*Histoire littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre et qu'une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus vides. »

GUIBERT (JACQUES-ANTOINE-HIPPO-LYTE, comte de), né le 12 novembre 1743, entra très jeune dans le régiment d'Au-

vêrgne, dont son père était major. Il fit sa première campagne dans la guerre de 1757, à l'âge de 13 ans et demi ; et dans les trois dernières campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son père avait été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, et se distingua au combat de Ponte-Nuovo, qui soumit cette île à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion Corse, et colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal de camp en 1788, et inspecteur-général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, et mourut à Paris, le 16 mai 1790. Son *Essai de tactique*, Paris, 1773, in-4° et 2 vol. in-8°, lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles et qui décèlent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une épître qui est une des meilleures pièces de poésie-légère de ce poète (voyez le *Journal hist. et littér.* de février 1774, p. 93). On a encore de lui : | trois *tragédies*, où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse et de la chaleur, mais trop peu de cette connaissance de l'art et de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique ; | les *Eloges de Catinat, de L'Hospital, de Thomas, de M^{lle} L'Espinasse et du roi de Prusse*. On comprend aisément que ces éloges ne sont que des panégyriques ; on y trouve de plus les principes de la philosophie du jour, et l'on est surtout surpris d'entendre, dans le dernier, M. Guibert parler de la guerre, de ses tristes et inutiles trophées (car il ne s'agissait pas de guerres défensives et nécessaires), comme d'une source de félicité et de gloire. On ne reconnaît pas là la philosophie dont il prétendait suivre les maximes. Il avait oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avait adressés dans l'épître dont nous venons de parler :

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des
Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avouerai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais ;
Et qu'enfin l'équité fût régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

| *Défense du système de guerre moderne, ou Réfutation complète du système de M. de Mesnil Durand*, Neuchâtel, 1779, 2 vol. in-8° ; | une *Lettre de l'assemblée nationale*, pleine de maximes fausses et impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal : supercherie qui n'a pas tardé à être découverte et qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyaient M. de Guibert au-dessus de ces petits moyens ; | un *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8°, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées et romanesques ; | *Journal d'un voyage en Allemagne, fait en 1773 par Guibert*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, précédé d'une Notice sur sa Vie, par Toulongeon ; | *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et en Suisse*, en 1775, 1778, 1784 et 1785, ouvrage posthume, Paris, 1806, in-8°, où l'on trouve quelques morceaux curieux et bien soignés, déparés malheureusement par de vaines déclamations, de froides apostrophes, un ton chagrin et réformateur, et des détails trop minutieux sur la personne de l'auteur, qui ne sont d'aucun intérêt pour le lecteur. Ses *Oeuvres militaires* ont été publiées par sa veuve, Paris, 1803, 5 vol. in-8°. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avait eu une grande part aux changemens considérables que ce conseil avait faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, et il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquaient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étaient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles soulevèrent presque toute l'armée. Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires, qui lui attirèrent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son âme ardente et toujours occupée du désir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire qui a précédé sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination ; il répétait souvent : *On me connaît, on me rendra justice* : espèce d'ap-

pel à la postérité, qui ne s'occupe guère de ces jugemens rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matière qui en fait l'objet, et qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. Son *éloge* a été écrit par M^{me} la baronne de Stael-Holstein, 1790. Il était fils de Charles Benoit, comte de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS (PIERRE), plus connu sous le nom de *père Anselme*. Voyez ANSELME et FOURNY.

GUICHARD (CLAUDE de), seigneur d'Arandas et de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugey, où il s'illustra par la fondation du collège du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connaître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe et l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *traduction de Tite-Live*, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné; en voici le titre : *Funérailles et diverses manières des anciens d'ensevelir*, in-4°, Lyon, de Tournes, 1581.

* **GUICHARD** (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, né à Chartrette près de Melun, le 5 mai 1731, fut, s'il faut l'en croire, élève de Piron. Il avait été dans les emplois avant la révolution, et il se retira ensuite quelque temps dans une propriété rurale auprès de sa mère. Après l'avoir perdue, il revint en 1789, à Paris, fut employé de nouveau, puis réformé, et dut aux sollicitations de quelques membres de l'institut d'être porté, par le ministère de l'intérieur, sur l'état des hommes de lettres auxquels des pensions furent accordées. La pénurie dans laquelle il se trouva en 1796 ne put le déterminer à vendre sa bibliothèque ni une assez belle collection d'estampes, qu'il avait reçues des plus célèbres graveurs de l'époque. Il retourna dans son pays natal où il est mort le 25 février 1814, à l'âge de 80 ans. Guichard fut sur les diverses carrières qu'il avait suivies la petite pièce suivante intitulée : *Mes trois états successifs* :

Marine, finances, fourrages,

L'un après l'autre ont été mes emplois.

Mais de ces trois métiers où sont les avantages ?

Marine ne m'a fait voguer que dix-huit mois.

Finances m'ont laissé... m'ont laissé sans la maille.

Et fourrages ? Pour moi leur produit fut la paille...

Mais brillant de santé, je ne forme aucuns vœux.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

On a de lui : | *Ode sur la paix*, 1748; | *Fables et autres poésies*, suivies de quelques morceaux de prose, 1802, in-12; | *Contes et autres poésies*, etc., 1802, in-12, où l'on trouve beaucoup de passages obscènes; | *Epigrammes faites dans un bon dessein*, 1809, in-8° de quinze pages (anonyme). Ces épigrammes, généralement très médiocres, sont dirigées contre Geoffroy; | des pièces de théâtre, telles que *Les apprêts de noces*, comédie représentée à la Rochelle vers 1758; *Le Bûcheron* ou *les trois souhaits*, 1763; joli opéra-comique fait avec Castel; *Mannon*, opéra-comique, 1768, etc. Guichard était membre de quelques sociétés littéraires.

GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI (FRANÇOIS), célèbre historien, naquit à Florence, en 1482, d'une famille noble et ancienne. Après avoir professé le droit à 23 ans, il parut au barreau, et avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1513, Léon X le prit à son service et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, *des principaux événements arrivés depuis 1490 jusqu'en 1534*. La meilleure édition et la plus complète est celle de Fribourg, (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4°. Elle a été traduite en plusieurs langues. La traduction française a été donnée par Favre, Paris, 1738, 3 vol. in-4°; elle est revue et enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. On reproche à Guichardin d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes et des Français, contre lesquels il paraît quelquefois un peu passionné. Il avait d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité et de zèle pour le bien public. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Il est encore auteur d'*Avis et conseils en matière d'état*, Anvers, 1525, in-4°, traduits en français, Paris, 1577, in-8°.

GUICHARDIN (LOUIS), neveu du

précédent, né à Florence en 1525, laissa : | une *Description des Pays-Bas*, in-folio, 1587, en italien; et traduite en français par Belleforêt, avec un grand nombre de figures; et en latin, avec des corrections par Regner Vitellius de Ziriçzée. Elle est savante et curieuse. La version française fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 et en 1660, à Amsterdam; | *Ore di recreazione*, Florence, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en français, 1576, in-16; | des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1550 jusqu'en 1560, Anvers, 1563, in-8°, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerkhove de Dunkerque, Anvers, 1566, in-8°. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avait pas moins raison, du moins à l'égard du dixième, impôt absurde et tyrannique, et peut-être le seul excès de pouvoir, absolument excusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Guichardin était né à Florence vers l'an 1525, et il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE (JEAN-FRANÇOIS de la), comte de la PALICE, seigneur de Saint-Géran et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à La Palice en Bourbonnais en 1632, à 63 ans. Il était neveu de Philibert de la GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui à la journée d'Ivry fit faire quatre décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de La Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux sièges qui se firent en 1621 et 1622. Il passait pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, **BERNARD de la GUICHE**, fut soustrait au moment de sa naissance, et eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1665 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant-général, et avait été chargé de plusieurs ambassades.

***GUICHEN** (LUC-URBAIN du BOUEXIC, comte de), commandant de la marine de Brest, né en Bretagne en 1712, se voua de bonne heure au service maritime, et fut fait capitaine de vaisseau en 1756. L'année suivante il obtint le commandement de la frégate l'*Atalante*, et se signala par la prise de quatre corsaires et de neuf

bâtimens marchands. En 1778 il fut nommé chef d'escadre et prit part au combat d'Ouessant. Peu de temps après il obtint le grade de lieutenant-général et le commandement de la marine de Brest. Il fut employé en plusieurs occasions, et fit preuve de beaucoup de talent et de valeur. Le roi l'avait nommé commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1778, grand-croix en 1781, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1784. Il mourut en 1790.

GUICHENON (SAMUEL), avocat à Bourg en Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégans, mais des plus judicieux du 17^e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui : | *L'Histoire généalogique de la maison de Savoie*, in-folio, Lyon, 1660, 2 vol. enrichie de figures, réimprimée à Turin, 5 vol. in-fol. L'édition de Lyon est préférée; | *L'Histoire de Bresse et du Buguey*, in-fol. Lyon, 1630, avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770; | *Bibliotheca Sebusiana*, in-4°, 1660. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et du Buguey.

GUIDE (le), ou **GUIDO RENI**, peintre bolonais, né en 1575, était fils d'un joueur de flûte. Son père lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musique avait moins de charmes pour lui que le dessin. On le mit chez Denis Calvart, peintre flamand. Il passa ensuite dans l'école des Carrache, et ne fut pas long-temps sans se distinguer par ses ouvrages. Le pape Paul V, qui prenait un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse et une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit présent d'une chaîne d'or, de sa médaille et de 60 pistoles, pour une tête d'Hercule qu'il avait peinte en moins de deux heures. Sa facilité était prodigieuse : il aurait fini ses jours comblé de biens et d'honneurs; mais le jeu le détournait du travail, et lui enlevait dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette folle et malheureuse passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connaisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. Parmi ses meilleurs ouvrages on

remarque l'*Apothéose de saint Dominique*, le *Massacre des Innocens*, le *Crucifiement de saint Pierre, saint Michel*, le *martyre de saint André, Orphée et Eurydice*, etc. Ses principaux tableaux sont en Italie; il y en a plusieurs en France, dans le cabinet du roi et au Palais-Royal. On y remarque un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches, qu'on croit y voir circuler le sang. Ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (CHARLES-ALEXANDRE), le réformateur de la poésie lyrique en Italie, né à Pavie en 1650, mort à Frascati en 1712, est regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède, applaudirent à ses talens et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avènement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle voulait faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui, sans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, et y ajouta même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avait pas favorisé Guidi des avantages extérieurs de la figure; mais sa laideur était compensée par les qualités de son esprit et par les charmes de son caractère. Il était ennemi de la satire, et le jugement présidait à ses discours. On a de lui : | les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, et il fallait qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. | Plusieurs *poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4°, très estimées pour la douceur et la facilité de la versification; | La pastorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec sa *Vie*, par Crescimbeni, in-42; | *Amalasonta*, tragédie lyrique; | *Daphnis*, pastorale que l'auteur dédia à son protecteur le cardinal Albani.

GUIDI (LOUIS), prêtre, mort en janvier 1780, servit avec beaucoup de zèle le parti des *convulsionnaires*, en travaillant à la rédaction de la *Gazette ecclésiastique*, (voyez ROCHE, JACQUES FONTAINE de la), et fut même l'avocat des calvinistes. Il plaida leur cause avec beaucoup de chaleur, dans son *Dialogue entre un évêque et un curé, sur les mariages des protestans*, 1775, ouvrage superficiel et déclamatoire, dont les sophismes furent dévoilés dans *Les protestans déboutés de leurs*

prétentions par les principes et les paroles mêmes du curé, leur apologiste, Liège, 1776, in-12. Guidi fit une suite à son *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieusement par les *Cent questions d'un paroissien*, Liège, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des calvinistes fut mis au néant par le livre intitulé : *la Tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique, ou Lettres d'un patriote au soi-disant curé, sur son Dialogue au sujet des protestans*, Fribourg, 1784, in-12 (voyez LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER, etc.). On a encore de Guidi : | *Vues proposées à l'auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12; | *Lettres à l'auteur de l'écrit intitulé : la Légimité et la nécessité de la loi du silence*, 1759, in-12; | *Jugement d'un philosophe chrétien, sur les écrits pour et contre la légitimité de la loi du silence*, 1760, in-12; | *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol.; | *L'Âme des bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICCIONI (JEAN), né à Via-Reggio, dans la république de Lucques, en décembre 1480, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccioni fut créé par ce pape gouverneur de Rome, et peu de temps après, évêque de Fossombrone; il devint aussi nonce auprès de Charles-Quint, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche d'Ancone. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa 61^e année. On a de lui : | *Orazione alla repubblica di Lucca*, Florence, 1558, in-8°, citée comme un modèle d'éloquence et de pureté; | *Lettere*; | *Rime*, Bergame, 1753, in-8°; ces poésies sont estimées.

GUIDO de Monte Rocherii, est connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus curatorum*, écrit l'an 1333. C'est une instruction pour les néophytes. La première édition parut à Paris en 1475. Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. Guido était français et professeur en théologie.

GUIDOTTI (PAUL), bon peintre, sculpteur passable et médiocre architecte, né à Lucques en 1559, et mort en 1629, avait reçu de la nature un génie ardent, et insatiable de connaissances. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étaient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques. Il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à

la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée. *Voyez DANTE (JEAN-BAPTISTE), et OLIVIER DE MALMESBURY.*

GUIELME ou **GUILLELME (JEAN)**, jeune homme d'une grande érudition, né à Lubeck en 1555, mourut à Bourges en 1584, où il était allé pour entendre Cujas. On a de lui : *Questiones Plautinae*, et d'autres ouvrages, dont Just-Lipse, de Thou et les autres savans font de grands éloges.

GUIET. *Voyez GUYET.*

GUIGNARD (JEAN), que quelques-uns nomment *Briquarel*, jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du collège de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris, « parce que l'on trouva, dit le con- » tinateur de Fleury, un papier écrit de » sa main dans le temps qu'on assassina » Henri III. C'était de ces libelles que les » troubles avaient enfantés, et qu'une cu- » riosité indiscrete faisait garder. » Il protesta et soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avait été fait avant la réduction de Paris, et avant le pardon général que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avait accordé à tous ceux qui étaient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut peut-être qu'il avait négligé de brûler ce papier ; mais combien d'autres auraient été enveloppés dans cette condamnation, si on avait fait la recherche des cabinets et des bibliothèques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés ? M. de Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les jésuites, sans observer les règles ordinaires de la justice, et sans même les entendre : *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 132. On trouve dans les *Mémoires d'Estat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni et chancelier de France, le passage suivant touchant ce jésuite. « Il soutint qu'il avait toujours » été d'avis de prier Dieu pour sa majesté. » Il ne voulut jamais crier merci au roi, » disant que depuis qu'il s'était converti, » il ne l'avait jamais oublié au *Memento* » de la messe. Etant venu au lieu du sup- » plice, il protesta de son innocence, et » néanmoins ne laissa d'exhorter le peu- » ple à l'obéissance au roi et révé- » rence au magistrat, même fit une prière » tout haut pour sa majesté, à ce qu'il » plut à Dieu lui donner son Saint-Es- » prit... puis pria le peuple de prier Dieu

» pour les jésuites, et n'ajouter foi légère- » ment aux faux rapports qu'on faisait » courir d'eux ; qu'ils n'étaient point assas- » sins des rois comme on voulait leur faire » entendre, ni faulxurs de tels gens qu'ils » détestaient, et que jamais les jésuites » n'avaient procuré ni approuvé la mort » d'un roi quelconque. » *Voyez CHATEL (JEAN).*

* **GUIGNES (JOSEPH dE)**, orientaliste célèbre et interprète du roi, naquit à Pontoise le 19 octobre 1721. Placé par son cousin, M. Levaillant, auprès du célèbre Fourmont, de Guignes ne tarda pas à acquérir sous un maître aussi habile une connaissance profonde de la langue chinoise et des principaux idiomes de l'Orient. Il n'avait que 24 ans lorsqu'en 1743 il fut appelé à lui succéder à la bibliothèque royale dans l'emploi de secrétaire interprète des langues orientales. En 1744 il avait déjà été nommé interprète du roi : en 1745 une pension lui fut accordée, et il publia la même année son *Mémoire sur l'origine des Huns et des Turcs*. Membre de la société royale de Lyon en 1752, il fut admis à l'académie des belles-lettres en 1753. Guignes fut attaché la même année au *Journal des savans*, et fait censeur royal ; il obtint la chaire de syriaque en 1757, et fut nommé garde des antiques du Louvre en 1769. Il devint pensionnaire de l'académie des belles-lettres en 1775. A l'époque de la révolution de Guignes perdit toutes ses places. Fidèle à ses principes, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux de prédilection, et termina sa carrière à Paris le 19 mars 1800. Cet écrivain, qui joignait à une immense érudition les vertus qui font chérir et estimer, a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue | *Abrégé de la vie d'Etienne Fourmont*, avec la notice de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4° ; | *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux avant et depuis J.-C., jusqu'à présent*, précédée d'une *Introduction contenant des tables historiques et chronologiques des princes qui ont régné dans l'Asie*, Paris, 1756 et 1758, 5 vol. in-4°. Cet ouvrage, un des plus importants qui aient été publiés sur l'histoire des peuples de l'Asie, a placé l'auteur au premier rang parmi les plus célèbres orientalistes. On y trouve à la vérité de la négligence dans le style, quelques contradictions dans les faits, dans la chronologie ; mais au total l'Histoire de Huns est le produit d'une imagination

vive, et d'une vaste érudition. Le système de de Guignes sur l'origine des Huns a trouvé de nos jours quelques contradicteurs, mais il domine encore sur les nouvelles hypothèses. Cet ouvrage, devenu très rare, est indispensable non-seulement aux orientalistes, mais à tous ceux qui veulent saisir l'ensemble des fréquentes révolutions des empires de l'Orient, et des diverses invasions de toutes les nations turques et tartares en Europe et en Asie. Il a été traduit en allemand par Daehnert, 1768-1771, avec des additions. On prétend que de Guignes, épuisé par le travail long et opiniâtre que lui coûta son Histoire des Huns, demeura ensuite quelques années dans une sorte d'état de stupeur. Les journalistes de Trévoux ayant tritiqué l'ouvrage, l'auteur répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savans*, de 1757, et riposta à leur réplique en renvoyant aux *Annales chinoises*. Cet ouvrage avait été précédé d'un *Mémoire historique sur l'origine des Huns et des Turcs*, Paris, 1748, in-12, qui lui ouvrit les portes de la société royale de Londres et dont nous avons déjà parlé. | *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, Paris, 1759 et 1760, in-12. Ce Mémoire, où l'auteur se fonde dans son assertion sur la ressemblance des caractères chinois avec les lettres phéniciennes, fut vivement combattu par Paw, mais surtout par Deshautes-royes, élève comme lui du célèbre Fourmont, et très versé dans la connaissance du chinois et des langues orientales. La dispute dura quelque temps; mais aujourd'hui les savans considèrent le système de de Guignes comme le rêve ingénieux d'un homme d'esprit. | Une *Edition* corrigée du *Chou-King*, livre sacré des Chinois, traduit par le père Gaubil, 1770, in-4°; | une édition de l'*Art militaire des Chinois*, 1774; | l'*Eloge de Moukden*, déjà traduit par Amiot, mais corrigé, 1770; | 28 *mémoires insérés dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions*, dont quelques-uns servent à éclaircir son *Histoire des Huns*; les autres sont relatifs à la littérature, à la philosophie, et à la navigation des Chinois; au commerce des Français dans le levant avant les Croisades; au Zodiaque oriental; à l'origine des Indiens et à la Géographie de leur pays d'après Plin. | Un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des savans*. De Guignes a laissé aussi en manuscrits plusieurs ouvrages importants.

* **GUIGNON (JEAN-PIERRE)**, habile violoniste, né à Turin en 1702, mort à Versailles le 30 janvier 1774, vint de bonne heure en France et fut attaché à la musique de la chapelle du roi en 1733. Huit ans après il fut nommé par ses confrères chef ou *roi des ménestriers*; mais les musiciens de l'opéra furent affranchis de l'autorité de ce chef, et la confrérie, déjà en désuétude depuis 56 ans, fut supprimée par un édit du mois de mars 1773. Guignon devint, en peu d'années, l'émule du fameux Leclair pour le violon. Son coup d'archet était, dit-on, admirable. Il tirait de son instrument les sons les plus flatteurs, et personne ne conduisait un orchestre avec plus d'intelligence et de précision. Il a laissé quelques *sonates* et des *concerto* estimés de son temps.

GUIGUES, dit *Duchastel*, en latin *Guigo* ou *Guido de Castro novo*, 5^e général des chartreux, naquit dans le 11^e siècle (1083), au château de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avait pris son surnom. Il entra dans l'institut de St.-Bruno en 1107, se livra d'abord à l'étude et à la transcription des livres saints et des plus beaux monumens de l'antiquité. Elu supérieur de la grande Chartreuse, il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention et de vigilance. Il s'acquittait une grande réputation; elle était le prix d'une haute piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre et à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble, son contemporain, et grand protecteur des chartreux. Il profita des lumières qu'il avait puisées dans l'étude des lettres divines, de l'autorité qu'il avait acquise parmi ses religieux, et de la condescendance qu'il devait à saint Hugues, pour rédiger les coutumes et les statuts de son ordre. Cet ouvrage imprimé à Bâle en 1510, in-folio, et réimprimé en 1705, aussi in-folio, est extrêmement rare. Il y a cinq parties dont la 5^e, qui renferme les privilèges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé : *Statuta ordinis Carthusiensis*. Guigues a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

GUIJON (JACQUES), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultivait avec succès la poésie latine. Ses *Oeuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères (ANDRÉ, HUGUES et JEAN), par M. de La Mare, conseiller au parle-

ment de Dijon, 1658, in-4°. Son frère André, né en 1547, était mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, et Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa *traduction* en vers latins de l'ouvrage de Denys le Périégète ou de Charax (*voyez* DENIS de CHARAX). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT (PIERRE), né à Paris en 1697, clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, 5^e partie, de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; et la 1^{re} partie du même, depuis l'origine jusqu'en 1652, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2^e n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti (*voyez* CLÉMENCET, RACINE). On a encore de lui | *Jésus au Calvaire*, 1751, in-12; | la *traduction de l'Amour pénitent*, 5 vol. in-12; | une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO (MELCHIOR), médecin né à Kœnigsberg en Prusse, fit des voyages en Asie et en Afrique, pour satisfaire sa curiosité et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et mené à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre : *Papyrus*. C'est un commentaire savant et plein de recherches des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

* **GUILLARD (NICOLAS-FRANÇOIS)**, auteur dramatique, né à Chartres le 16 janvier 1752, montra fort jeune des dispositions pour la poésie. Il vint à Paris, fut présenté au duc et à la duchesse de Choiseul par l'abbé Barthélemy, et fut admis plus tard dans la société littéraire que la marquise de Turpin avait fondée sous le nom de *Table-Ronde*, où se réunissaient les littérateurs à la mode, Favart, Voisenon, Boufflers, etc. Guillard a donné un grand nombre d'*opéras*, dont plusieurs ont été joués avec beaucoup de succès, principalement *Iphigénie en Tauride*, musique de Gluck; *Electre*, 1782, musique de Lemoine; *Chimène*, 1784; *Dardanus*, ibid.; les *Horaces*, 1786, musique de Salieri; *OEdipe à Colonne*, son chef-d'œuvre, mu-

sique de Sacchini, 1787; *Arvire et Evelina*, 1788, musique de Sacchini et de Rey; *Louis IX* (avec M. Andrieux), musique de Lemoine, 1790; *Miltiade à Marathon*, 1793, musique de Lemoine; *Olympie*, musique de Kalkbrenner, 1798; la *mort d'Adam*, musique de Lesueur, 1809, etc. Il est mort à Paris le 26 décembre 1814, après avoir reçu de M. de Lubersac, ancien évêque de Chartres, et de M. l'abbé Frayssinous, les consolations de la religion.

GUILLAUD (CLAUDE), natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mort vers 1553. On a de lui : | *Commentaire sur les évangiles selon saint Matthieu et saint Jean*, Paris, 1556 et 1562; | *Conférences sur les Eptres de saint Paul et les Epitres canoniques*, Paris, 1544 et 1548; | *Homélies pour le carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Eptres, etc.*, furent condamnées en 1545 par la faculté dont il était membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine et de haine pour l'erreur.

GUILLAUME (saint), nommé aussi *Gellone*, duc d'Aquitaine, était fils d'un comte Thierry. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit ses jours en 812, dans le monastère de Gellone, diocèse de Lodève, qu'il avait fondé. Ce monastère est connu aujourd'hui sous le nom de *Saint-Guilhelm* (ou Guillaume) *du Désert*.

GUILLAUME D'HIRSAUGE (saint), le restaurateur de la discipline monastique en Allemagne, fut tiré en 1069 de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. Il donna à son monastère une règle puisée dans les Coutumes de Cluny, avec les modifications exigées par la différence des lieux. On a de lui quelques ouvrages de *philosophie* et d'*astronomie*, Bâle, 1531, in-4°, dont le mérite est très mince.

GUILLAUME (saint), fondateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *mont l'irginien*. Les premiers compagnons de ses

austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastère. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME DE MALAVALLE ou **DEMALEVAD** (saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, confessa ses fautes au pape Eugène et fit le pèlerinage de Jérusalem. A son retour, il se renferma dans l'ermitage de Mala- valle, au territoire de Sienna. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, et y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême et en Saxe. Elle avait une maison à Paris sous le nom de *Blancs-Manteaux*, ainsi nommée parce que les religieux portaient un grand manteau blanc. Il y en avait aussi à Mont-Rouge près de Paris.

GUILLAUME (saint), pieux et savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chère au clergé de France, dont il avait été l'ornement, et aux pauvres dont il avait été le père. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les huguenots brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier. Sa *vie* a été écrite par plusieurs auteurs.

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine, de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout semblait lui promettre l'impunité. Lorsque l'anti-pape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1150, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya saint Bernard en 1153, qui se rendit auprès de lui à Partenai en Poitou, et qui le trouva très opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc était à la porte d'une église où Bernard disait la messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zèle, tenant en main le corps de Jésus-Christ : *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu et votre juge; osez-vous le mépriser?* Il le menace de la colère du ciel, et le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné et effrayé, promit tout. Le lendemain il vent éluder sa promesse, mais les menaces du saint commencent à avoir leur effet. L'évêque que le duc

avait intrus sur le siège de Limoges, tombé de dessus sa mule, se casse la tête et meurt. Celui que l'on avait intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, et dans un accès de fièvre, se coupe la gorge avec un rasoir. « Aventure particulièrement remarquable, est-il dit dans » un ouvrage très récent, par ses rapports » avec celle de l'évêque constitutionnel » de cette même ville de Poitiers, frappé » de mort en 1791, au moment qu'envi- » ronné de son clergé schismatique, il al- » lait chanter la première grand'messe. » Le grand saint Hilaire se permettrait-il » de cette vengeance sainte, contre les usur- » pateurs de son antique siège? » Il n'en fallait pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renoua sincèrement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines et observant leurs règles. Etant allé en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, il y mourut en 1157. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille, unique Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit le *Jeune*. Voyez **ELÉONORE**.

GUILLAUME, empereur d'Allemagne, comte de Hollande, II^e de ce nom, était fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, le prit après six mois de siège, et y fut couronné le jour de la Toussaint. Il était alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, et Henri duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint Siège, le confirma dans la possession de l'empire, que l'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands et fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'était un prince d'un bon naturel, et qui donnait les plus belles espérances d'un règne heureux. Sa *vie* a été écrite en hollandais par J. de Meermann, La Haye, 1785.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnaître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de temps après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin et le Contentin. Riulfe, comte de Contentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avait enlevée. L'an 942, s'étant rendu à Pequigny sur Somme, pour une entrevue que ce comte lui avait demandée, il fut assassiné, sous la foi des sermens, par les gens de ce dernier. Il eut pour successeur son fils Richard surnommé *Sans-Peur*, âgé de dix ans.

GUILLAUME I^{er} le Conquérant, autrement dit *le Bâtard*, fils unique, mais naturel, de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une bourgeoise de Falaise, nommée Harlotte, dont les parens étaient pelletiers, naquit dans cette ville en 1027. Son père, avant de mourir, l'ayant institué héritier de tous ses états, il lui succéda en 1035. Il régnait en Normandie après avoir disputé son héritage à ses oncles et parens paternels, lorsque saint Edouard, roi d'Angleterre, qui par sa mère, Emma, était petit-fils de Richard *sans peur*, et par conséquent cousin de Guillaume, appela celui-ci au trône d'Angleterre, soit par son testament, suivant quelques historiens, ou seulement en le désignant son successeur de vive voix, au préjudice d'Edgard Atheling, neveu d'Edouard, mais qui n'était alors qu'un enfant. A la mort d'Edouard, Guillaume ayant équipé une flotte considérable, et rassemblé une armée nombreuse, fit voile pour l'Angleterre le 30 septembre 1066. Les Anglais avaient déferé la couronne à Harald ou Harold, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings, qu'ils se livrèrent le 14 octobre suivant, et qui dura près de 12 heures, décida du sort des deux concurrens. Harald y fut tué avec ses deux frères et cinquante mille Anglais. Edgar Atheling fut ensuite proclamé roi; mais ce jeune prince, préférant les douceurs de la vie privée à une couronne qu'il lui eût fallu

défendre à la pointe de l'épée, vint se rendre à Guillaume, qui lui assura une existence honorable, et le combla d'égards. Le vainqueur fut ensuite couronné solennellement à Londres, et prit le surnom de *Conquérant*. Guillaume montra d'abord qu'il savait gouverner comme il avait su combattre; il rendit plusieurs lois très sages, et se fit aimer de ses nouveaux sujets, qui d'ailleurs étaient éblouis de sa gloire militaire. Mais dans la suite il fut obligé de retourner en Normandie et de confier le gouvernement de l'Angleterre à des régens; ceux-ci abusèrent de leur autorité, ce qui causa grand nombre de révoltes. Guillaume revint alors à son véritable caractère, et pensa que la rigueur était le seul moyen de dompter les rebelles. Il anéantit donc les privilèges des Anglo-Saxons, il s'appropriâ leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avaient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres lois, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, et depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'était un idiome barbare, mêlé de français et de danois, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avait encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit vingt-six villages, et autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc et y renfermer des bêtes fauves. Les habitans du Northumberland, soutenus par les Danois de Malcolm, roi d'Ecosse, s'étant révoltés, Guillaume gagna par ses présens le général danois; les chefs des insurgés, se fiant aux fausses promesses de Guillaume, se soumirent, mais le roi ne leur pardonna pas leur rébellion; il mit tout à feu et à sang, et le Northumberland devint une vaste solitude. Cependant Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différens endroits; la tour de Londres commencée par son ordre, fut achevée en 1078, et dans toutes les guerres qu'il entreprit il fut presque toujours victorieux. Robert, son fils aîné, auquel il avait promis de lui donner de son vivant le duché de Normandie, ne pouvant l'obtenir, se révolta. Guillaume vint l'assiéger à Gerberoy; dans une sortie, le fils combattit son père sans le connaître, et le blessa. Au cri

que jeta Guillaume, Robert le reconnut et se jeta à ses genoux, en lui demandant pardon. Mais Guillaume irrité le maudit, et fut plusieurs années sans vouloir lui permettre de revenir à sa cour, quoique Robert, depuis ce moment, se fût montré soumis et repentant. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il était à Rouen, tâchant de se décharger, par les remèdes et l'exercice, de la graisse qui l'incommodait, lorsqu'il apprit que Philippe I^{er}, roi de France, avait demandé quand il relèverait de ses couches. Le Normand lui fit répondre, « que cela ne » tarderait pas, et qu'au jour de sa sortie » il irait lui rendre visite avec dix mille » lances en forme de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes, vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaïse plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage ; mais ayant voulu franchir à cheval un fossé, auprès de Mantes, il heurta si rudement du ventre contre l'arçon de sa selle, que la violence du coup lui causa la fièvre. Il fut transporté à Rouen et ensuite au château d'Hermentrville, où il mourut le 9 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans et l'Angleterre 21 ; regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère et quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, et qu'il eût fondé un grand nombre de monastères, il n'épargnait dans sa fureur ni le sacré ni le profane. Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils : Robert, qui était l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine ; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plus tôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Herluin de Conteville furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère Saint-Etienne, qu'il avait fondé. (*Voyez* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot ASSELIN, bourgeois de Caen.) On trouve des détails très intéressants sur ce conquérant dans les *Historiæ Normanorum scriptores antiqui*, d'André Duchesne, et dans son histoire par

l'abbé Prévost. Le père le Lelong a donné un catalogue très étendu des autres biographes de ce prince. *Voy. Hist. de la conquête par les Normands*, par Aug. Thierry.

GUILLAUME II le ROUX, fils de Guillaume le Conquérant, dur et fier comme lui, fut destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auraient renversé. Il fut couronné en 1087, 47 jours après la mort de son père. Il fit de belles promesses en recevant le sceptre, et il n'en tint aucune. La religion, qui adoucît si heureusement les mœurs les plus féroces, n'était pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier ; il exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances ; il ne traita pas mieux Anselme son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolm, roi d'Ecosse, et le tua avec son fils Edouard ; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de La Flèche, et il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, et d'un tyran avare. Il n'avait point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV, en 1163, hérita de son amour pour la religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint long-temps renfermé dans la tour de Falaise en Normandie. Ce prince ayant recouvré sa liberté, rétablit son royaume dans l'indépendance, et régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'âme dans l'adversité fut égale à sa modération dans la prospérité. Ces dispositions étaient une suite de sa haute piété. Ce prince mourut à Sterling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendrick, sous l'invocation de la sainte Vierge, celle d'Aberbrothock, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait connu dans sa jeunesse. Il rebâtit la ville de Perth, qui avait été presque entièrement détruite par une inondation, et fonda, de concert avec sa mère, un monastère de cisterciennes à Haddington.

GUILLAUME DE NASSAU, prince -

d'Orange, qui jeta les fondemens de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son père fut Guillaume l'ainé, comte de Nassau, et sa mère Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans sa jeunesse il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, et ensuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenait souvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, et lorsqu'il donnait audience à des ministres étrangers, il n'y avait très-souvent que Guillaume de Nassau, à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la succession de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appelèrent *le Riche*. A peine avait-il 22 ans, lorsque Charles-Quint, en 1556, le choisit pour porter à son frère Ferdinand la couronne impériale qu'il venait d'abdiquer. Il fut aussi envoyé auprès du collège électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma aussi généralissime de ses troupes et gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Philippe II le traita avec la distinction qui était due à un prince qu'il regardait comme son premier vassal, et le combla de bienfaits et de marques d'estime : mais Guillaume obéissait, et il voulait régner. Il espéra monter au rang suprême, en excitant des révolutions en Flandre ; et il avait effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est indubitable qu'ils allaient être couronnés en Hollande et en Zélande des plus heureux succès. Il suscita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, et appela aux Pays-Bas plusieurs armées de protestans allemands qui, joints aux sectaires qui s'étaient déjà multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouïs. Philippe l'ayant proscrit et mis sa tête à prix, un bourguignon, nommé Balthasar Gérard (*voyez ce mot*), s'imagina faire une action méritoire, en exécutant cet arrêt, et assassina le prince à Delft en 1584. Guillaume était né pour acquérir une vraie gloire, si, content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvemens de la plus vaste ambition. Il réunissait l'application, l'activité, la libéralité, le talent de la parole, la plus profonde connaissance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace et à l'avidité. Personne ne sut mieux que lui ménager les esprits, gagner les suffrages, se

couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les résolutions, en un mot, saisir plus habilement ses avantages dans les assemblées publiques et les négociations particulières. Aussi estimait-on beaucoup plus sa capacité dans le maniement des affaires d'état que ses talens pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il était de ses intérêts de suivre. Il naquit luthérien en Allemagne ; il embrassa la religion catholique lorsqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favorisait toutes les nouvelles sectes, sans en embrasser aucune ; et si en dernier lieu il parut se décider pour le calvinisme, c'est que ses erreurs étaient les plus opposées à la doctrine de l'église romaine, dont le roi d'Espagne avait pris la défense.

GUILLAUME III, de NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haye, en 1650, de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Il était arrière-petit-fils de ce Guillaume assassiné par Balthasar Gérard (*voyez ce nom*). Elu stathouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide et sévère ; son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible et languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste : né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité ; aimant les affaires et la guerre. Tel était le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignait alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étaient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état ; il fit percer les digues, et couvrit d'eau les chemins par où les Français pouvaient pénétrer dans le pays ; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et de mourir, disait-il, dans le dernier retranchement. Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre,

l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la sanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue en 1678. On venait de signer le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit qu'il crût pouvoir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit que la mort de 2,000 Hollandais et d'autant de Français. La paix de Nimègue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guère honorable. Le prince d'Orange avait épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. Le zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulèvement; il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de sa maison et de son trône, et s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de La Boine en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerque et à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disait de lui qu'*avec de grandes armées, il faisait admirablement la petite guerre, comme Turenne avait fait supérieurement la grande avec de petites armées.* Il fit des retraites qui valaient des victoires, prit Namur, et tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuait toute l'Europe pour affaiblir la France. Il devait, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stathouder. Il se déplaissait en Angleterre, où il essayait continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régimens formés de réfugiés français, qu'il s'était attachés. Il passait

très souvent à La Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnait à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, qu'il *n'était que stathouder en Angleterre, et qu'il était roi en Hollande.* Les Anglais cessèrent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières ne prévenaient pas en sa faveur; il les avait fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parlait peu et sans agrément. Sa dissimulation tenait trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avait plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV le fit l'âme d'une puissante ligue, et lui attacha tous les ennemis de la France. La *Vie de Guillaume III* a été écrite par Simon, La Haye, 1703, 3 vol. in-12, et par quelques autres écrivains obscurs peu dignes d'être lus; la moins mauvaise est celle imprimée à Amsterdam en 1703, chez P. Brunel, en 2 vol. in-12.

* GUILLAUME V, prince d'Orange et stathouder de Hollande, né le 8 mars 1748, succéda à son père le 22 octobre 1751, et épousa en 1767 la sœur de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Dès le commencement de son règne, il indisposa ses sujets en donnant plus de soins à l'armée de terre qu'à la marine, parce que la première pouvait agrandir et assurer son autorité, et que la seconde n'était utile qu'au commerce. De nouveaux efforts qu'il fit pour accroître son influence, amenèrent la guerre de 1783, dans laquelle il pensa perdre sa puissance, et qui ne fut terminée qu'en 1787, par l'arrivée du duc de Brunswick à la tête de 20 mille Prussiens. Depuis cette époque il gouverna la Hollande assez paisiblement, jusqu'au moment où les Français s'en emparèrent en 1794 et 1795. Il se réfugia alors en Angleterre, où il resta plusieurs années. Le duc d'York prit en son nom une partie de la Hollande. Guillaume obtint alors les principautés de Nassau-Dietz et de Fulde. Il mourut en 1806, après avoir rendu le stathoudérat héréditaire dans sa famille.

GUILLAUME, abbé de Saint-Thierry, près de Reims, de 1149 à 1153, naquit d'une famille noble vers la fin du 11^e siècle. Il fut étroitement lié d'amitié avec saint Bernard. Il abdiqua l'abbatiale pour finir ses jours tranquillement et saintement dans le monastère de Signy, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1140. Saint Bernard témoignait bien le cas

qu'il faisait de sa doctrine, en lui dédiant son *Traité de la grâce et du libre arbitre*, et le soumettant à sa censure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux : | des *Méditations* insérées dans la *Bibliothèque des Pères*, Lyon, 1677, tom. 22 ; | *De natura et dignitate amoris* dans les dernières éditions de saint Bernard ; | des *Commentaires sur le Cantique des cantiques*, insérés dans la *Bibliothèque de Cîteaux*, tome 4 ; | le premier livre de la *Vie de saint Bernard*, qu'on voit dans Surius et dans les *Acta sanctorum*, au 20 d'août ; | plusieurs ouvrages de controverse et autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, était, selon Vossius, de la Syrie, d'autres le font Germain, et quelques-uns Français. Il vint étudier les arts libéraux en Occident, et à son retour dans sa patrie, ayant gagné la confiance d'Amaury, roi de Jérusalem, il fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et choisi pour diriger l'éducation de son fils, qui depuis régna sous le nom de Baudouin IV. A la même époque, il fut chargé de concorder une alliance avec Manuel, empereur d'Orient, et réussit dans cette mission ; il en remplit plusieurs autres avec succès, fut élu chancelier du royaume en 1173, puis archevêque de Tyr. Il assista au concile de Latran de l'an 1179, en dressa les actes, et mourut vers 1184 empoisonné, dit-on, par l'ordre d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui avait vainement tenté de le soumettre à son obéissance ainsi que d'autres archevêques et évêques. On a de lui une *Histoire des croisades* sous ce titre : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in oriente gestis*, en 52 livres, qui commence à l'an 1180 et finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel, l'auteur est prudent, judicieux, modeste et savant pour le temps auquel il écrivait. Cette histoire a été publiée à Bâle en 1549, in-folio. Elle se trouve dans *Gesta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1273, que l'on trouve dans l'*Amplissima collectio* de Martenne. Jean-Hérold en avait fait une 2^e continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Histoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel de Préau l'a traduite en français, Paris, 1573, in-fol. Cette histoire qui a été mise au jour par Philibert Poysenot, a été continuée par Hugues Plagon jusqu'en 1273 et par Helmode jusqu'en 1521. Guillaume de Tyr avait aussi écrit

une *histoire orientale* qui ne nous est pas parvenue. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste les *épîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, surnommé *Calculus*, parce qu'il était sujet à la maladie de la pierre, moine de Jumièges, vivait dans le 11^e siècle sous Guillaume le Conquérant ; il est mort l'an 1090. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans le recueil de Cambden, 1603, et dans celui de Duchesne, 1619, tous deux in-fol. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivait : mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains. Cette histoire a été continuée par un anonyme jusqu'en 1153.

GUILLAUME LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne (*Armoricus* ou *Brito-armoricus*), naquit vers l'an 1163. Il fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. On a de lui : | une *Histoire* en prose de ce monarque, pour servir de suite à celle de son médecin nommé *Rigord* ; | un poème intitulé *Philippide*, qui est une espèce de gazette. Ces deux ouvrages sont utiles pour l'histoire de son temps. Ils ont été imprimés à Zuickav en 1687, in-4^o, et dans la *Collection des Historiens de France*.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré sur le siège de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1225, après avoir saintement gouverné ces diocèses. Il est auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé : *De officiis ecclesiasticis* ; mais il ne l'est pas, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, in-fol., 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivait dans le même temps que lui, et mourut en 1250, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avait été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3^e GUILLAUME D'AUXERRE, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, et dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. Voyez les *Mémoires de Littérature* du Père des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 517, etc.

GUILLAUME D'AUVERGNE, appelé

aussi *Guillaume de Paris*, parce qu'il fut évêque de cette ville, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1249. C'est à ce prélat que saint Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, et dit qu'il voulait faire le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de lui des *sermons* et des *traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Féron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les psaumes, les livres sapientiaux*, et quelques divers *traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, et moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'était pas une petite témérité dans son siècle. Il savait très bien l'écriture sainte et les écrivains profanes; mais il avait peu lu les Pères.

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR.

Voyez AMOUR (saint).

GUILLAUME DE LYNDWOODE, jurisconsulte anglais et évêque de Saint-David, dont on a un recueil des constitutions des archevêques de Cantorbéry, sous le titre de *Provinciale, seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1679, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, et célèbre historien du 12^e siècle. Henris Savil fit imprimer à Londres, en 1596, in-fol. les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornemens.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du 13^e siècle, de l'ordre des frères-mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le maître des sentences*, et un *Abrégé des questions de théologie*, intitulé : *Vademecum*, in-folio.

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux dominicain, chapelain de St.-Louis qu'il avait accompagné en Palestine, et qu'il assista dans ses derniers momens devant Tyr, rapporta avec le dominicain

Geoffroi de Beaulieu les ossemens de ce prince en France. Lui-même mourut vers l'an 1280 ou 1281; il continua l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avait pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5^e tome de la *Collection de Duchesne*, contient plusieurs faits qui méritent d'être connus, mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE. Voy. LITTE.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de St.-Denis en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de saint Louis*, et de son fils *Philippe le Hardi*, et de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1304; elle est écrite avec clarté et d'un latin passable. On la trouve dans le 5^e vol. de la *Collection de Duchesne*. Elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paraît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de temps.

GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du 12^e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de naturis*, 1474, 2 vol. in-folio, aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

GUILLAUME DE PASTRENGO, Vénétien, fut employé par les L'Escales, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, et lui communiquait les livres de sa riche bibliothèque. Nous avons de lui : *Liber de originibus rerum, in quo agitur de scripturis virorum illustrium, ordine litterarum; de fundatoribus urbium, etc.*, Venise, 1547, in-16. Il était syndic de Vérone en 1337.

GUILLAUME (JACQUETTE), dame née à Paris dans le dix-septième siècle, est auteur d'un livre intitulé : *les Dames illustres, où par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse en toute sorte de genres le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à M^{lle} d'Alen-

çon. C'est un fatras de raisonnemens en vers et en prose, mal digérés et mal conçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son temps, et les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

* **GUILLAUMOT** (CHARLES AXEL), architecte, né à Stockholm en 1730, de parens français, fit ses études à Hambourg, et vint à Paris à l'âge de 15 ans, pour y étudier l'architecture sous les plus habiles maîtres. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, pour se perfectionner dans son art. Il remporta à Rome le premier prix d'architecture, et revint à Paris en 1754. Ses talens le firent bientôt remarquer de M. de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, qui le chargea, quoique très jeune, de la construction des casernes de Ruel, de St.-Denis et de Courbevoie. En 1761, il fut nommé ingénieur en chef de la généralité de Paris, à la place de Le Blanc son beau-père, qui venait de mourir; et en 1777 il fut pourvu des places d'inspecteur des carrières et de contrôleur des bâtimens du roi. On doit mettre au premier rang de ses travaux les fouilles longues et périlleuses qu'il fit alors exécuter sous les quartiers de la rive gauche de la Seine. Il fut nommé intendant-général des bâtimens royaux en 1780, et il obtint en 1789 la direction de la manufacture des Gobelins. Il montra dans ces divers emplois un talent et une activité dignes des plus grands éloges. Pendant la terreur il fut destitué, et resta long-temps incarcéré. On lui rendit cependant ses places d'inspecteur des carrières et de directeur, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 7 octobre 1807. Il a publié plusieurs ouvrages sur son art : | *Remarques critiques sur les Observations de M. Laugier sur l'architecture*, 1768, in-8°; | *Lettre à M. Grosley sur l'administration des corvées*, 1773, in-8°; | *Notice sur la manufacture nationale des Gobelins*, 1799, in-12; | *Considérations sur l'état des beaux-arts à Paris, particulièrement sur l'architecture, et sur la nécessité d'y élever plusieurs monumens importans*, 1802, in-8°; | *Essai sur les moyens qui constituent la beauté essentielle en architecture*, 1802, in-8°; | *Considérations sur les connaissances et sur les qualités nécessaires à un architecte, pour exercer son art avec distinction*, in-8°; | plusieurs mémoires sur les carrières, etc.

GUILLEBAUD. Voyez PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLERME Voyez GUELME.

* **GUILLEMAIN** (CHARLES-JACOB), né à Paris le 23 août 1730, a donné à divers théâtres du second ordre un nombre prodigieux de pièces dont il serait difficile de donner tous les titres : | *L'Auberge isolée*, *Encore des bonnes gens*, *les Emigrés à Spa*, *le Nègre aubergiste*, *Le café des Halles*, etc. Il en a aussi fourni aux théâtres de la Foire et des boulevards, dont on porte le nombre à 368, qui ont eu presque toutes du succès. Les plus connues sont *Annette et Basile*, qui a eu plus de cent représentations : elle a été reproduite en 1793 sous le titre du *Nid d'oiseau*; *l'Enrôlement supposé*, *le Nouveau Parvenu*, *Boniface Pointu et sa famille*, *Churhill amoureux*, ou *la Jeunesse de Marlborough*, *le Mariage de Jannot*, *le Vanier et son Seigneur*, *les Cent Ecus*, *Alexis et Rosette*. Quoiqu'il se soit adonné à un genre si futile, il avait, dit-on, beaucoup d'instruction, savait onze langues, possédait l'histoire, la géographie, l'astronomie, et néanmoins il vécut dans la médiocrité, soutenant ses sœurs par son travail; il mourut presque dans l'indigence le 25 décembre 1799.

* **GUILLEMARDET** (FERDINAND-PIERRE-MARIE-DOROTHÉE), médecin, né à Autun en 1746, embrassa les principes de la révolution avec chaleur, et fut nommé administrateur de Saône-et-Loire, puis député à la Convention, où il vota la mort du roi. Après la chute de Robespierre, il changea de système, et se rangeant parmi les *thermidoriens*, il poursuivit avec acharnement les terroristes dans les départemens de Saône-et-Loire, de l'Yonne et de la Nièvre, où il avait été envoyé. Dans ce dernier département, les membres du comité révolutionnaire avaient pris des noms grecs et romains. Il les fit rassembler comme pour leur demander des renseignemens, et les interrogea d'abord sur leurs noms et prénoms. L'un répondit : Je me nomme *Brutus*; l'autre, *Caton*; un troisième, *Scévola*. Se tournant alors vers la force armée, dont il s'était fait accompagner, « gendarmes, » dit-il, en vertu de la loi du..., arrêtez » tous ces étrangers-là; » et ils furent effectivement arrêtés. Après la session il embrassa le parti du Directoire, et entra au conseil des Anciens, où il attaqua violemment les membres du nouveau tiers, notamment les généraux Pichegru et Wil-

mot. Il contribua beaucoup à la catastrophe du 18 fructidor, et fut nommé, en récompense de ses services, en 1798, ambassadeur en Espagne. Sa conduite peu convenable dans un poste qui exige de la représentation, le fit bientôt rappeler. Cependant lors de l'établissement des préfectures, il obtint celle de la Charente-Inférieure, d'où il fut transféré en 1806 à celle de l'Allier. Une passion honteuse, et un duel qui en fut la suite, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Il devint fou, et mourut en cet état en 1807, étant âgé d'environ 50 ans.

GUILLEMEAU (JACQUES), né à Oréans en 1550, fut chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV. Il avait été l'un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étaient familières : elles lui firent connaître les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, le rendirent l'un des plus habiles hommes de son temps. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : | la *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite du français en latin, avec autant de fidélité que d'élégance ; | des *Tables anatomiques*, avec figures ; | un *Traité des opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse. Il mourut à Paris le 15 mars 1613.

* **GUILLEMEAU (JEAN-LOUIS-MARIE)**, médecin, né à Niort, le 4 juin 1746, est mort dans cette ville, au mois de novembre 1823, âgé de 87 ans. Membre des institutions médicales et agricoles des Deux-Sèvres, il s'occupa spécialement de l'histoire naturelle et de la statistique de ce département. Il a légué sa bibliothèque, composée de trois mille volumes, à la ville de Niort. Pendant plusieurs années il a rédigé le bulletin du département des Deux-Sèvres. On a de lui : | *Quod cogitant auctores de hymene et de signis virginitatis diversis*, Montpellier 1788, in-8° ; | *Le Passelage*, poème traduit de l'italien, 1791, in-12 ; | *Coup d'œil historique, topographique et médical sur la ville de Niort et ses environs*, 1793, in-12. | *Essai sur les minéraux et fossiles des départemens de la Vendée, des Deux-Sèvres et de la Vienne*, Niort, 1798, in-8° ; | *Histoire naturelle de la rose, où l'on décrit ses différentes espèces, sa culture, etc...* suivie de la corbeille de roses, ou choix de ce que les anciens et les mo-

dermes ont écrit sur la rose, 1800, in-8° ; | *Histoire naturelle de la marguerite* ; | *Calendrier de Flore des environs de Niort* ; précédé d'un abrégé élémentaire de botanique, Niort, 1801, in-12 ; | *Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux de France, classés d'après la méthode dichotomique*, 1806, in-8°.

GUILLEMETTE ou **GUILLEMIN** de BOHÈME, fille fanatique du 13^e siècle, qu se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenaient qu'elle était le Saint-Esprit incarné sous le sexe féminin, qu'elle était envoyée de Dieu pour racheter les péchés des hommes, et d'autres extravagances ridicules et sacrilèges. L'autre où cette nouvelle sibylle rendait ses oracles à Milan, était éclairé d'une seule lampe ; les hommes et les femmes qu'elle initiait à ses mystères assistaient chaque matin au service divin qu'elle y célébrait. Un boisseau tombait ensuite sur la lumière, et l'obscurité favorisait d'horribles orgies.

GUILLET DE SAINT-GEORGES (GEORGES), premier historiographe de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mourut à Paris en 1705. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frère Guilleltière. | *Histoire de Mahomet II*, Paris, 1681, 2 vol. in-12 ; | *La Vie de Castrucio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'histoire romanesque que Machiavel a faite de ce brigand, dont il aurait bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a solidement réfutée ; | *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12 ; | *Lacédémone ancienne et nouvelle*, Paris, 1676, 2 vol. in-12. Spon a vivement attaqué cet ouvrage. M. de Châteaubriand dit « qu'il » est rempli de bévues énormes sur les » localités de Sparte : l'auteur veut abso- » lument que Misitra soit Lacédémone, et » c'est lui qui a généralement accrédité » cette erreur. » | *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. M. de Châteaubriand regarde ce livre comme un roman, et Spon y a relevé cent douze erreurs plus ou moins grossières. Le livre de Guillet n'est cependant pas tout-à-fait à dédaigner pour la connaissance des antiquités de l'Attique. On lit au commencement du livre 3 la description d'une école grecque où la méthodo

d'enseignement ressemble beaucoup à celle appelée aujourd'hui méthode de Lancastre.

* **GUILLET (BENOÎT)**, ecclésiastique et chanoine de la cathédrale de Chambéry, naquit dans cette ville le 2 juin 1759, et après avoir pris les ordres fut chargé de la direction du séminaire d'Annecy, qu'il administra jusqu'à l'époque de l'invasion de la Savoie par les Français. Retiré d'abord à Turin, il entra en qualité de précepteur dans une maison honorable ; mais sougeant que ses compatriotes étaient presque totalement privés des secours de la religion, il se détermina à revenir en Savoie où il ne tarda pas à être arrêté. Conduit à Chambéry et de là à l'île de Rhé, où il trouva huit cents prêtres de divers diocèses, il parvint à s'évader, et retourna dans les environs de sa ville natale. L'abbé Guillet réunit quelques jeunes gens à Saint-Omer, près Chambéry, et les prépara à l'état ecclésiastique. Nommé en 1805, supérieur du séminaire de Chambéry, il concourut quelques années après à l'établissement du petit séminaire de Rumilly, et fonda à ses propres frais celui de Saint-Louis-du-Mont. Il est mort le 7 novembre 1822. On a de lui : *Projet pour un cours d'instructions familières, à l'usage des ecclésiastiques*, ou *Explication du catéchisme*, 3^e édition, Lyon, 1821, 4 vol. in-12. L'auteur se proposait de faire sur les évangiles des dimanches et des fêtes le même travail, et de donner aussi un plan d'un abrégé de morale. La mort l'a empêché de réaliser ce projet. On a encore de lui un petit *Règlement de vie à la portée des gens de la campagne*, in-12.

GUILLEVILLE (GUILLAUME de), bernardin de l'abbaye de Chalis, naquit à Paris vers 1295, devint prieur de son abbaye et mourut en 1360. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé : *Les trois pèlerinages*, celui de la *Vie humaine*, celui de l'*Âme séparée du corps* et celui de *J.-C.* Paris, in-4^o, sans date, ni lieu d'impression ; mais il est de la fin du 15^e siècle.

GUILLAUD (CLAUDE), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Écriture sainte, avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du 16^e siècle. On a de lui : | des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol. ; sur saint Jean, in-fol., et sur les Epîtres de saint Paul, in-8^o ; | des *Homélies*, pour le carême.

GUILLIMANN, ou WILLEMANN, ou, VUILLEMAIN (FRANÇOIS), né à Romont canton de Fribourg, fut professeur d'histoire dans la ville de ce nom, et se rendit célèbre en Allemagne : | par son livre de *Rebus Helvetiorum libri V.* Fribourg, 1598, in-4^o, et avec les *Annales Boiorum* d'Aventin, Leipsick, 1710, in-fol. ; | par son *Histoire des évêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4^o, ouvrage curieux et peu commun, qui va jusqu'en 1607, par une *Histoire des comtes de Hapsbourg* Milan, 1605, in-4^o, estimée ; | par des *Poésies latines*. Quelques biographes placent sa mort en 1612, d'autres en 1625.

* **GUILLORE (FRANÇOIS)**, jésuite, né au Croisic, mort à Paris le 9 juin 1684, supérieur de la maison de son ordre à Nantes, et avait la réputation d'un bon prédicateur. Il a laissé quelques ouvrages, dont le style a vieilli, mais qui sont encore d'un grand intérêt pour la solidité et la profondeur des pensées. Ils justifient l'idée qu'en avaient ses contemporains, qui le regardaient comme un mystique profond, comme un homme intérieur ; les principaux sont : | *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes, également utiles aux directeurs et aux pénitents*, Paris, 1670, 2 vol. in-12 ; | les *Secrêts spirituels*, 1 vol. ; | *Les progrès spirituels*, Paris, 1675, in-12 ; | les *Conférences spirituelles*, 1683, 2 vol. in-12. Ces divers ouvrages ont eu plusieurs éditions et ont été recueillis en un vol. in-folio. On en a cité quelques passages qui sembleraient tendre au *quétisme* ; mais il faut remarquer que ce sont des propositions éparses çà et là, qui ne font pas un corps de doctrine, et que d'ailleurs il écrivit avant la condamnation de Molinos.

* **GUILLLOTIN (JOSEPH-IGNACE)**, médecin, naquit à Saintes en 1758. Il composa pour obtenir le degré de maître ès-arts, à l'université de Bordeaux, une thèse qui produisit une grande sensation. Les jésuites s'empressèrent de l'attacher à leur ordre, et le nommèrent professeur au collège des Irlandais à Bordeaux. Mais sa vocation ne le portant point à l'état religieux, il se rendit à Paris pour étudier la médecine, et y fut un élève distingué d'Antoine Petit. Guillotin alla ensuite se faire recevoir docteur à Reims, et eut bientôt la gloire de remporter, dans un concours solennel, le prix que décernait la faculté de Paris ; il acquit par de longues et brillantes épreuves le titre de docteur-régent, et fut placé dès lors parmi

les plus célèbres médecins de la capitale. Lorsque Mesmer apporta en France la doctrine du magnétisme animal, Guillotin fut un des commissaires nommés pour en rendre compte, et ce fut lui surtout qui dévoila le charlatanisme de cet aventurier, par d'ingénieuses épreuves, au moyen desquelles le système du mesmerisme put être apprécié. Cependant l'horizon politique de la France commençait à devenir menaçant et Louis XVI avait invité les hommes éclairés à publier leurs idées sur l'organisation des états généraux. Guillotin composa un écrit sous le titre de *Pétition des citoyens domiciliés à Paris*, dans lequel il professait une hardiesse de principes qui le fit mander à la barre du parlement. L'auteur fut acquitté et ramené chez lui en triomphe par le peuple. Bientôt après il fut successivement nommé par le tiers-état électeur, secrétaire de l'assemblée électorale, et député. Il ne s'occupa dans l'assemblée Constituante que d'objets d'utilité publique, notamment de l'organisation de la médecine. Lorsqu'elle eut décidé que les crimes étaient personnels, Guillotin proposa, le 4^{er} décembre 1789, de substituer la décapitation aux autres supplices, se fondant sur ce que, dans l'opinion des Français, l'infamie n'en rejaillirait point sur la famille du condamné, et il indiqua une machine connue depuis long-temps, comme propre à donner la mort au patient sans lui causer de douleur. Le docteur Louis, secrétaire de l'académie des sciences, prouva par des expériences faites sur les animaux, que pour atteindre le but désiré, il fallait que le tranchant de la hache fût oblique. On balança d'abord sur le nom qu'on donnerait à cet instrument de supplice qui reçut enfin celui de *guillotine*, et qui servit à consommer les plus horribles vengeances et les attentats les plus odieux. Guillotin passa quelques mois en prison sous le régime de la terreur, et dut au 9 thermidor sa liberté, dont il profita pour rentrer dans la carrière médicale. Après la destruction des sociétés savantes, il avait institué la réunion connue sous le nom d'*Académie de médecine*, qui fut plus tard confondue avec le *Cercle médical*. Il a laissé l'écrit suivant : *Résultat du conseil d'état du roi, et très humble adresse de remerciemens présentés au roi par les six corps de la ville de Paris*, Paris, 1788, in-8°. Guillotin est mort à Paris le 26 mai 1814.

GUIMENIUS. Voyez MOYA.

GUIMOND ou GUITMOND, bénédictin, évêque d'Averse en 1080, était de Normandie. On lui doit un *Traité de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1661, in-8°. Trithème et Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir et de sa piété. Il mourut en 1084, dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut agrégé au collège des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUIMOND DE LA TOUCHE (CLAUDE), né le 17 octobre 1723, à Châteauroux en Berry, et selon d'autres en 1717, 1719, ou 1729, porta pendant quelque temps l'habit de jésuite; mais les désagrémens que lui attira une comédie qu'il fit jouer en 1748, le portèrent à des excès condamnables. Il produisit son épître, qui a été publiée en 1766, sous ce titre : *Les Soupirs du cloître*, ou le *Triomphe du fanatisme* : fruit d'une colère injuste et aveugle. Après avoir quitté les jésuites, il résolut de se consacrer au théâtre, pour lequel il avait du talent et du goût. Il donna en 1757 une tragédie sans amour, intitulée : *Iphigénie en Tauride*, qui est restée au théâtre, quoique la versification et le style n'en soient pas corrects, et que le dénouement en soit manqué. La Harpe fait l'éloge de cette pièce sous certains rapports, et se plaît à rendre justice à l'intérêt touchant de plusieurs situations. Il préparait une tragédie de *Régulus*, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. On a de lui quelques pièces fugitives manuscrites, et on a donné au public son *Epître à l'Amitié*, longue et assez froide; il y a cependant des vers heureux. — Il ne faut pas le confondre avec LA TOUCHE, français réfugié en Hollande, qui vivait encore au commencement du 18^e siècle, de qui on a une excellente grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler français*; elle est utile aux étrangers, parce que l'auteur y relève les fautes particulières à différentes nations dans la manière de prononcer la langue française.

GUINTIER ou GONTHIER (JEAN), né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I^{er}. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les nouvelles erreurs, il y professa le grec qu'il avait déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancréas* au corps glanduleux

attaché au péritoine ; qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traité latins sur la peste*, in-8°, *sur les femmes grosses et les enfans*, in-8°, etc. Les traductions et les autres ouvrages de Guin- tier auraient été lus davantage, sans la dureté de son style et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION. Voyez GUYON.

* GUIRAUDET (CHARLES-PHILIPPE-TOUSSAINT), littérateur, né à Alais en 1754, de parens sans fortune, fut chargé de l'éducation du prince Charles de Rohan-Rochefort, et parcourut avec son élève plusieurs contrées de l'Europe. Il obtint ensuite par le crédit de la maison de Rohan la place de lecteur de Madame. Il embrassa avec zèle la cause de la révolution, et en 1790 il fut nommé par la ville d'Alais membre de l'assemblée Constituante. Il eut des relations avec Condorcet, La Rochefoucault, M. J. Chénier, Grouvelle et surtout Mirabeau, qu'il aida souvent de sa plume. Il fut successivement secrétaire du chef de la mairie de Paris, secrétaire-général du ministère de la marine, puis des affaires étrangères sous le Directoire, et après le 18 brumaire préfet du département de la Côte-d'Or. Guiraudet mourut à Dijon le 5 février 1804. Il était membre de l'académie de cette ville, et de celle de Cassel. On a de lui plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, dont voici les principaux : | *Contes en vers, suivis d'une épitre sur les bergeries*, Amsterdam, 1780, in-12, sans nom d'auteur ; | *Erreurs des économistes sur l'impôt*, 1790, in-8° ; | *Examen rapide d'un mode d'organisation pour la garde nationale*, 1790, in-8° ; | *Explication de quelques mots importans de notre langue politique, pour servir à la théorie de nos lois*, 1792, in-8° ; | *Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796, in-8° ; | *De la famille considérée comme élément des sociétés*, 1797, in-18 ; | *Discours sur Machiavel* ; | *OEuvres de Machiavel, traduction nouvelle*, 1799, 9 vol. in-8°. Cette édition est incomplète et peu estimée ; on n'y trouve ni les contes, ni les pièces de théâtre de cet auteur italien. | *Doctrines sur l'impôt*, lue à l'institut national 1800, in-8° ; | *Mémoire sur les forges du département de la Côte-d'Or*, 1802, in-8°. On sait que Guiraudet fut le véritable auteur

de la traduction de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, dont les deux premiers volumes ont paru sous le nom de Mirabeau.

GUISARD (PIERRE), naquit en 1700 à La Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Il embrassa la profession de son père ; mais il abandonna le calvinisme pour la religion catholique. Il vint à Paris, en 1742, et il s'y fit estimer ; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit et public de physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissemens. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des personnes de l'art : | *Pratique de chirurgie, ou Histoire des plaies*, réimprimée pour la troisième fois en 1747, en deux vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et aisée, pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. | *Essai sur les maladies vénériennes*, in-8°, Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur proscriit les méthodes violentes et en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD (ROBERT), fondateur du royaume de Naples, né vers l'an 1015, était normand, et fils de Tancrede de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses 5 aînés (Guillaume-Bras-de-fer, Drogon et Humphrey), en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou aventuriers ayant réussi, appelèrent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille et de la Calabre, il passa en Sicile avec son frère Roger, et fit la conquête de cette île sur les Grecs et sur les Arabes, qui la partageaient alors avec eux. Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa et leur prit Salerne. Ils se réfugièrent dans la campagne de Rome, et se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppressur qui s'empara de tout le Bénéventin, que l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, avait donné au saint Siège. Robert travailla à se réconcilier avec le pontife, et y réussit ; il lui restitua Bénévent, et lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques pré-

tendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siège; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief et en se reconnaissant vassal du pape (voyez CHARLES DE FRANCE). Robert maria sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard ayant sa fille et son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'était en ce temps-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avait été chassé du trône par Nicéphore, surnommé Bottoniate; et Constantin, gendre de Robert avait été fait ennuque; enfin, Alexis Comnène avait pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avancait vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur grec, il prit un moine dans un couvent, et l'engagea à se dire Michel déposé par Nicéphore. Il assiégea Durazzo le 47 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses et par les présens d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, et si Alexis eût temporisé, il aurait péri; mais il donna bataille le 18 octobre, fut vaincu, et Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avait porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grèce; mais ce prince ayant été vaincu, son père repassa en Orient. Après des victoires et quelques échecs, il mourut en 1085, à 80 ans. Guiscard avait de grandes qualités: vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup et réussit presque toujours; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifia tout. *L'Histoire de Guiscard* a été écrite par Guillaume de la Pouille et Geoffroi Malaterra.

GUISHARD (ANTOINE de). Voyez **BOURLIE**.

GUISHARDT (CHARLES-THÉOPHILE), né d'une famille de réfugiés français à Magdebourg en 1724, fut colonel au service du roi de Prusse. Il maniait également bien l'épée et la plume. Cet officier, dont le nom militaire était *Quintus Icilus*, avait servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la dernière main à ses

Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, dont la dernière édition est de Berlin 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le chevalier Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur. Il mourut à Berlin le 25 mai 1775.

GUISE (CLAUDE de LORRAINE, duc de), chef de la maison de Guise, était le cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Il naquit le 20 octobre 1496: après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine, son frère, cimentèrent sa puissance. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Marignan. Il laissa sept fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse. — Ses sept fils, furent: 1^o François (voyez FRANÇOIS de LORRAINE). 2^o Charles, cardinal (voyez CHARLES de LORRAINE, archevêque de Reims). 3^o Claude, duc d'Aumale (voyez AUMALE), cardinal. 4^o Louis, archevêque de Sens, né en 1522, mort en 1578. 5^o Pierre, mort jeune. 6^o François, grand prieur et général des galères, mort en 1563. 7^o René, marquis d'Elbœuf (voyez ELBŒUF).

GUISE (FRANÇOIS de LORRAINE duc de). Voyez **FRANÇOIS**.

GUISE (CHARLES). Voyez **CHARLES** (après les ducs de Lorraine).

GUISE (HENRI de LORRAINE, duc de), fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1550, et fut élevé à la cour de Henri II, roi de France, où il porta d'abord le titre de prince de Joinville. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Châteaun-Thierry, le fit surnommer *le Balafre*; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes lui conciliaient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut jouir des avantages que le suffrage public lui pro-

mettait. Il se mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les protestans. Ce fut le commencement de l'association appelée la *ligue*, projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défense de la religion, du roi et de la liberté de l'état*. Le duc de Guise anime les catholiques, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois au faible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantissait tous les privilèges des huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paraître à Paris; le duc y vient malgré sa défense. De là la *ournée des Barricades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des royalistes. Son autorité était si grande, que les corps de garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands voulait leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc; mais cette paix fut un piège. L'ayant fait appeler au château de Blois, il apostropha des assassins qui se jetèrent sur lui et le percèrent de plusieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588; il avait alors 38 ans. Le cardinal de Guise Louis, son frère, fut massacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans la chaux vive, pour être promptement consumés. Les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent Henri III exécration aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venait de faire mourir étaient adorés, le duc surtout. Autour de lui, tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait non-seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, et surtout son grand attachement à la religion catholique, qui était dans le plus grand danger, et que le gros de la nation récla-

maît comme sa plus précieuse possession. La mort du duc de Guise a fourni le sujet de plusieurs *tragédies*, parmi lesquelles nous citerons celle des *Etats de Blois*, par M. Raynouard, 1814, in-8°; et celle qu'a donnée Himbert de Flegny sous le titre de *Mort de Henri de Guise*.

GUISE (CHARLES de LORRAINE, duc de), fils aîné de Henri le Balafré (voyez l'article précédent), naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'assassinat de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auraient élu roi, sans le duc de Mayenne son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquerrait sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, était amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 septembre 1640. Il laissa plusieurs enfans de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri, qui fait le sujet de l'article suivant.

GUISE (HENRI II DE LORRAINE, duc de), petit-fils du Balafré, naquit à Blois en 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avait été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa, et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il aurait pu y vivre tranquille; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres dont il avait le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu et la France. Le parlement lui fit son procès, et il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se liguait contre elle. Les Napolitains, ayant pour chef le fameux Masaniello (voy. ce nom), s'étaient révoltés en 1647 contre Philippe IV, y étant excités par les intrigues du

cardinal Mazarin, qui à tout prix cherchait à rendre la France maîtresse d'une province de la domination d'Espagne, pour la rendre ensuite en échange contre les Pays-Bas (*voyez PHILIPPE IV*). Au bout de dix jours, Masaniello fut abandonné par ses partisans, et mis à mort; le duc de Guise, qui, en attendant l'événement, se tenait à Rome, se porta aussitôt à Naples, fut nommé par les rebelles leur généralissime, et eut d'abord quelques succès; mais à son tour, il éprouva l'inconstance de la fortune, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura jusqu'en 1652. De retour à Paris, il se consola par des plaisirs bruyans et frivoles, du peu de succès de son entreprise. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Maures; le prince de Condé était chef des Turcs. Les courtisans disaient en voyant ces deux hommes : *Voilà les héros de l'histoire et de la fable*. Le duc de Guise ressemblait effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des siècles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures le rendaient singulier en tout. Il mourut en 1664 sans postérité. Ses *Mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 vol. in-4°, et in-12. Plusieurs personnes ont cru qu'ils étaient de son secrétaire Saint-Yon. Cette pensée a été combattue par plusieurs autres, et particulièrement par les journalistes de Trévoux au volume de décembre 1703. Ils sont intitulés : *Mémoire de M. le duc de Guise, contenant son entreprise sur le royaume de Naples jusqu'à sa prison*. Paris, 1668, in-4°, et 1681, in-12 : traduit en anglais, Londres, 1669, en allemand, Francfort, 1670; en italien, Cologne, 1675. On a aussi une *Relation de sa deuxième expédition à Naples*, imprimée dans le recueil historique de Cologne, 1666, in-12.

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de), était fils de François, duc de Guise, tué au siège d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frère, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. *Voyez ci-dessus GUISE* (HENRI).

GUISE (Louis DE LORRAINE, cardinal de), né en 1575, avait les inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques. Il était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois par ordre de Henri III, et comme son père, il ne respirait que les armes. Quoique archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg au siège de St.-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 22 juin 1621, n'étant que simple diacre. Il avait eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, et il aurait voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et se repentit de sa vie dissipée et guerrière. Il laissa plusieurs enfans (entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avait eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688, un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avait épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, et elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. On a du Père André Chavineau, minime. *La mort généreuse d'un prince chrétien, tirée sur les dernières actions et paroles du cardinal de Guise*, Reims, 1723, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier était frère de François de Lorraine, duc de Guise, et fils de Claude de Lorraine (V. CHARLES, après les ducs de Lorraine). Le second était neveu de Henri de Lorraine, et fils de François, duc de Guise, tué au siège d'Orléans par Poltrot. (*Voy. GUISE* Louis, cardinal de.)

GUISE (Don CLAUDE de), né à Dijon vers 1540, fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de St.-Nicaise et ensuite de Cluni, et mourut en 1612. On ferait beaucoup de tort à ses vertus et à sa vie exemplaire, si on s'en rapportait à une satire grossière, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8°. Ce libelle était très rare avant d'avoir été réimprimé dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à

Gilbert Regnault, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avait voulu le déposer, à la sollicitation de D. Claude; mais il s'était fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUISE. Voyez GUYSE.

GUIMOND. Voyez GUIMOND.

GUITON (JEAN) se signala à La Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea en 1627 ce boulevard du calvinisme. Les Rochelois élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine et leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, il prit un poignard, et dit en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre où nous nous assemblons dans la maison de ville. » Son fanatisme arrêta long-temps les succès des assiégeans, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITONE D'AREZZO, un des premiers poètes italiens, né en Toscane, florissait vers 1250. On trouve ses poésies dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, Florence, 1527, in-8°. Il se distingua d'abord comme guerrier contre les Pisans, les Siennois et les Vénitiens : dans cette dernière expédition, il fut nommé *Condottiere* ou général, par la république florentine. Ayant reçu plusieurs blessures, il se consacra à la piété, entra en 1267 dans l'ordre à la fois monastique et militaire des frères *Gaudenti*, d'où il lui vint le nom de *Fra Guittone*. Il fonda à Florence le *Monastère des Anges*, pour l'ordre des camaldules, et mourut en 1294. Fra Guittone peut être considéré comme le premier poète et prosateur qui ait écrit en langue toscane; il était né trente-cinq ans avant le Dante, et quatre-vingts ans avant Boccace. Il a laissé 40 *cantoni* et plus de 100 sonnets.

* GUIZOT (ELISABETH-CHARLOTTE-PAULINE de MEULAN), femme du professeur d'histoire de ce nom, naquit le 2 novembre 1773. Son père, qui occupait une place importante dans les finances, lui fit

donner une éducation distinguée; néanmoins son enfance fit peu pressentir qu'elle dût un jour acquérir une réputation brillante dans les lettres. Ayant perdu en 1790 son père dont la révolution avait détruit la fortune, elle comprit qu'elle devait chercher à tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue, pour soustraire sa mère, sa sœur et toute sa famille à l'état de détresse dont elle se voyait menacée. Ses facultés se développèrent alors presque subitement, et elle se décida, malgré la défiance qu'elle éprouvait de ses forces, à hasarder quelques écrits pour le public. Mademoiselle de Meulan fut encouragée et guidée en cette circonstance par plusieurs littérateurs, et particulièrement par M. Suard, ami de ses parens, qui l'employa depuis en diverses circonstances. Le premier ouvrage qu'elle donna fut un roman intitulé : les *Contradictions ou ce qui peut en arriver*, Paris, 1799, in-12. Elle fit preuve dans cet ouvrage d'un esprit piquant, et d'une grande facilité de style. Elle entreprit ensuite de traduire de l'anglais un roman de Marie Hays, où elle avait remarqué de l'intérêt dans quelques situations; mais découragée par la médiocrité du modèle, elle refit le livre sur un fonds presque neuf, y sema une foule d'observations fines et de traits touchans, et le publia en 1799, comme une imitation de l'anglais, sous le titre de *la Chapelle d'Aylton ou Emma Courtney*, Paris, 5 vol. in-12; 2^e édition, 1810, 4 vol. in-12. Mademoiselle de Meulan fournissait en même temps des articles sur la littérature, les spectacles, les ouvrages nouveaux, à divers journaux, et particulièrement au *Publiciste*, journal établi par M. Suard à la fin de 1797, dont elle fit en quelque sorte le succès littéraire. Quoiqu'elle fût en relation avec les hommes du jour, elle s'occupa peu des grandes questions politiques, se contentant de s'être unie au parti de la philosophie; cependant elle n'en adopta pas tous les principes, elle les combattit même quelquefois dans les objets de morale. En 1807, sa santé s'étant affaiblie visiblement par les chagrins domestiques et par l'excès du travail, elle se vit au moment d'être privée de ressources. Alors elle reçut une lettre d'une main inconnue et sans signature, où on lui proposait de se charger, tout le temps qu'elle le voudrait, des articles qu'elle avait promis au *Publiciste*, mais on ne voulait pas se faire connaître; elle refuse d'abord, on insiste; enfin elle

consent, et elle reçoit chaque jour sous le voile du mystère des articles qui annonçaient un talent réel, et qui pouvaient figurer à côté des siens. Cependant elle veut connaître la personne généreuse qui vient à son secours ; elle écrit et menace de cesser de rien recevoir si on persiste à ne point se nommer ; c'est alors que M. Guizot, jeune homme de vingt ans , qui se livrait dès cette époque à de sérieuses études, se fit connaître à mademoiselle de Meulan. Une liaison d'estime se forma entre eux, et il devint son époux en 1812 : jamais union ne fut plus heureuse ; ils travaillèrent de concert, et madame Guizot acheva de se former sous lui : ses idées prirent plus d'étendue , d'enchaînement , et bientôt elle donna de nombreux articles dans les *Annales d'éducation*, recueil périodique publié par son mari. Les autres ouvrages de madame Guizot sont : | *les Enfants, contes à l'usage de la jeunesse*, 2 vol. in-12, 1815 ; 3^e édit., 1824 , ornée de jolies gravures ; production remarquable qui réunit au mérite du style une morale pure, qualité bien rare dans les ouvrages qu'on publie aujourd'hui ; | *l'Ecolier ou Raoul et Victor*, 1821, 4 vol. in-12, roman qu'elle fit pour l'éducation, et que l'académie française couronna, en 1822, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs. On regrette cependant qu'elle y ait inséré quelques épisodes qui n'ajoutent rien à l'intérêt et empêcheront beaucoup de mères de le mettre entre les mains de leurs enfans. | *Nouveaux contes*, 1823, 2 vol. in-12, fig., nouvelle édition, 1827, qui offrent le même mérite que ses *Enfants, contes*, et prouvent qu'on peut réussir sans avoir recours à des peintures romanesques. Ces seconds contes, ainsi que les premiers, offrent une lecture pleine de charmes pour les enfans, et on peut dire même d'utilité pour les parens eux-mêmes, qui y puiseront une foule d'excellentes indications sur le caractère et le sentiment des enfans, et sur les moyens de les diriger. On peut encore ajouter que jamais une morale plus élevée n'a été mise à la portée des enfans dans des scènes plus intéressantes et plus simples. | *Education domestique ou Lettres de famille sur l'éducation*, 2 vol. in-8°, Paris, 1826 ; 2^e édition. Paris, 1827, avec le portrait de madame Guizot, sous le titre seulement de *Lettres de famille sur l'éducation*, ouvrage couronné, en 1827, par l'académie française comme le plus utile aux mœurs ; il n'est cependant pas

à l'abri de tout reproche. Madame Guizot elle-même ne le donne que comme un essai, ayant omis à regret quelques questions importantes, et traité d'autres avec une étendue qu'on trouvera peut-être excessive, mais qu'elle a jugée indispensable pour suivre la marche de ses idées. Elle a supposé, dit-elle, une correspondance entre des parens occupés de l'éducation de leurs enfans, et qui se communiquent mutuellement, à l'occasion des petits incidens qui arrivent journellement, les réflexions qu'ils leur suggèrent. Ce plan, si elle se fût bornée là, nous paraîtrait fort bon ; mais l'auteur de la notice de sa vie nous dit qu'elle traite dans cet ouvrage les plus grandes questions de la philosophie morale, et qu'elle montre par des applications comment les vérités générales doivent régler la vie réelle, et pénétrer dans la jeune raison des enfans. Cette explication nous paraît un peu abstraite ; le livre en quelques endroits ne l'est peut-être pas moins, mais ce n'est pas encore son plus grand défaut : le même auteur de la notice nous apprend que les principes sont d'un philosophe, que madame Guizot élevée vers la fin du dernier siècle n'aurait jamais été enchaînée par une foi vive aux dogmes et aux pratiques de la religion établie, que l'âge et la réflexion n'avaient pu qu'affaiblir et rompre enfin le lien fragile qui l'y attachait encore, que sa raison inclina d'abord vers un doute général, et que cependant ce doute ne fut jamais chez elle de l'indifférence. On voit, d'après cet exposé que ses idées ne peuvent guère être d'accord avec celles des mères chrétiennes. | *Conseils de morale ou Essais sur l'homme, les mœurs, les caractères, le monde, les femmes, l'éducation, etc.*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°, publiés après la mort de madame Guizot, et où l'on trouve en tête une notice très étendue sur sa vie, écrite par M. Charles de Remusat le 12 juin 1828 ; | une *Famille, suivie de nouveaux contes moraux*, ouvrage posthume, à l'usage de la jeunesse, précédé d'une préface par M. Guizot, 2 vol. in-12, fig., 1828. On y trouve le tableau le plus animé et le plus doux de la vie domestique. Ce nouvel ouvrage nous a paru digne de ses autres contes. Madame Guizot a encore fourni des articles signés P. aux *Mélanges de Suard*, et signés E. H. aux *Archives littéraires de l'Europe*, Paris, 1804-1808, 47 vol. in-8°. Ceux qu'elle a donnés au *Publiciste* ont été recueillis

sous le titre d'*Essais de littérature et de morale*, Paris, 1802, in-8°. Il n'en a été imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires, et ils ne se sont point vendus. Madame Guizot a encore coopéré aux *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, publiées par MM. Royer-Collard et Guizot, Paris, 1817, 3 vol. in-8°. Elle est morte le 1^{er} août 1827. Quoique elle appartint à la religion catholique, elle a demandé à être ensevelie selon le rit protestant qui était la religion de son mari.

* GULDENTSTAEDT (JEAN-ANTOINE), médecin et naturaliste russe, né à Riga le 26 avril 1745, fut appelé à Saint-Petersbourg, pour faire partie de l'expédition savante, ordonnée par Catherine II. Il partit en 1768 et ne revint que le 2 mars 1775, après avoir parcouru le nord de la Russie, les déserts de la Crimée, les rives du Don, les pays du Caucase. Les langues des peuples de la Tartarie et de la Géorgie lui étaient connues, et il fit partout de riches découvertes en objets d'histoire naturelle. Il fut nommé professeur d'histoire naturelle et président de la société économique de Saint-Petersbourg. Guldenstaedt s'occupait de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans son voyage, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui régnait alors dans cette ville, et dont il venait de guérir sept malades. Il y succomba le 23 mars 1780. On a de lui plusieurs *mémoires* en latin sur l'histoire naturelle et la botanique, insérés dans les *Mémoires de l'académie de Saint-Petersbourg*; et un *Mémoire* en français sur les produits de la Russie, propres à tenir la balance du commerce toujours favorable, 1771, in-4°. Ce mémoire a été traduit en allemand et en russe. On a publié après la mort de Guldenstaedt, ses *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase*, écrits en allemand, Saint-Petersbourg, 1787-91, 2 vol. in-4°. Cette relation est très intéressante, surtout le premier volume, qui contient la description du Caucase; mais malheureusement il s'y est glissé beaucoup de fautes. M. Jul. de Klaproth, qui a eu l'occasion de consulter le manuscrit original de l'auteur, a publié en français une partie de ce voyage sous ce titre : *Voyage en Géorgie et en Imirette, par Guldenstaedt, revu et corrigé d'après ses papiers*, Berlin, 1815, in-8°. C'est un service signalé qu'il a rendu à la géographie. Il a annoncé qu'il donnera aussi la *Description du Caucase*, de Guldenstaedt.

GUNDLING (NICOLAS-JÉRÔME) naquit près de Nuremberg en 1671, d'un ministre, auteur d'une *Dissertation sur le concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique, où il y a du savoir, des choses solides et bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses et vaines. Ses principaux ouvrages sont : | *Nouveaux entretiens*, in-8°; | *Projet d'un cours d'histoire littéraire*; | *Historia philosophiae moralis*, in-8°; | *Otia, ou Recueil de discours sur divers sujets de physique, de morale, de politique et d'histoire*, 3 vol. in-8°, 1706, 1707; | *De jure oppignorati territorii*, in-4°; | *Status naturalis Hobbesii, in corpore juris civilis defensio et defendendus*, in-4°; | *De statu reipublicae Germanicae sub Conrado I*, in-4°; Ludwig a réfuté cet ouvrage; | *Gundlingiana*, en allemand; | *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4°; | *Via ad veritatem, ou Cours de philosophie*, 3 vol. in-8°; | *Mémoire historique sur le comté de Neuchâtel*. La modestie et la modération de Gundling n'égalèrent pas son érudition; il était caustique, tranchant et très décisif dans des matières douteuses, et même dans celles où il avait certainement tort.

* GUNNERUS (JEAN-ERNEST), évêque de Drontheim, très versé dans les langues orientales et l'histoire naturelle, né le 16 février 1718, à Christiania, mort le 23 septembre 1773, à Christiansund, en visitant son diocèse qu'il parcourait régulièrement toutes les années, et où il répandait les lumières, les consolations et les bonnes œuvres. C'est lui qui a fondé la société royale des sciences de Norwège, dont il était un des membres les plus actifs. Il cultiva avec soin la science de l'histoire naturelle, et il a laissé : | *Flora Norvegica*, 1766-72, 2 part. in-fol. Il y décrit indistinctement, comme elles se sont présentées dans ses recherches, plus de onze mille plantes : à part le manque d'ordre, ce livre est très bien fait. | *Plusieurs Discours et Mémoires*, en danois, dans les transactions de la société de Norwège; | *Des Sermons*, en danois; | *Des ouvrages théologiques et philosophiques* en latin.

GUNTER (EDMOND), savant anglais, né en 1581, dans le comté d'Hereford,

fut un excellent ingénieur et mathématicien : il professa en 1619 l'astronomie au collège de Gresham et y mourut en 1626, avec une grande réputation, qu'es leçons et ses écrits lui avaient acquise. On lui doit l'invention de plusieurs instrumens géométriques qui sont encore aujourd'hui en usage tels que le *secteur*, à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires ; l'*échelle*, dite de *Gunter* ou règle logarithmique adoptée généralement pour simplifier les opérations du calcul. On a de lui : *Canon triangulorum seu tabula tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8°, etc. Les *œuvres* de Gunther contenant les observations astronomiques et la description de ses découvertes, ont été plusieurs fois réimprimées : la 5^e édition donnée par Leybourn en 1673, in-4°, est la plus complète et la plus estimée.

GUNTHER (JEAN-CHRÉTIEN), poète allemand, né en 1695, à Striegau, en Basse-Silésie, eut des talens qui firent son malheur. Un poète jaloux mêla dans la boisson de Gunther des drogues qui l'enivrèrent, au moment qu'on devait le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer qu'il en mourut, le 15 mars 1723, à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de *poésies*, dans lesquels on remarque du génie naturel et des grâces, mais peu de correction. On cite surtout son *ode* sur la victoire que le prince Eugène remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau. Ses *poésies* n'ont été imprimées qu'après sa mort, sous ce titre : *Recueil des poésies, tant allemandes que latines, de J. G. Gunther de Silésie*, Breslaw, 1725, 6^e édition, 1764, in-8°.

* GUNTHER (JEAN-ARNOLD), sénateur de Hambourg, né dans cette ville en 1755, de qui l'on a des *Recherches sur l'usure, sur les lois qui s'y opposent et sur les moyens de la réprimer sans le secours des lois pénales* ; plusieurs *Traité scientifiques*, insérés dans la *Gazette littéraire de l'Éna*, et dans d'autres recueils de l'Allemagne ; et plusieurs ouvrages estimés sur l'économie politique. Gunther a encore laissé d'autres ouvrages en manuscrits : il fit don à la société patriotique de Hambourg de sa bibliothèque composée de plus de 8,000 vol. Il est mort en 1805 emportant les regrets universels.

GUNTHERUS. Voyez GONTHER.

* GUNZ (JUST-GODEFROI), médecin saxon, habile anatomiste, naquit à Kœnigstein en 1714, fut professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsick, et a laissé un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il a éclairé plusieurs points d'anatomie descriptive et pathologique, et quelques parties de la chirurgie et de la médecine, principalement celles qui se rapportent à l'opération de la taille, aux hernies, aux vaisseaux lymphatiques, aux abcès des sinus maxillaires, etc. Les principaux sont : | *de Derivatione puris ex pectore in bronchiis*, Leipsick, 1758, in-4° ; | *de calculum curandi viis*, ib., 1740, in-8° ; | *Observationum anatomico-chirurgicarum de herniis libellus*, ib., 1744, in-4° ; | *Observationes ad oxœnam maxillarem ac dentium ulcus*, ib., 1755, in-4°. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et un cabinet d'anatomie contenant plus de 2,000 pièces réunies par ses soins, dont on a publié la description. Gunz est mort à Dresde en 1754 ; il était membre associé de l'académie des sciences de Paris, et premier médecin de l'électeur de Saxe. Son éloge se trouve dans les *Opuscula oratoria* de J. A. Ernesti.

GUNZEL (JEAN), né à Commotau en Bohême, entra chez les jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal et de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année. On a de lui deux relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savans que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile : | *Description de l'auteur à Bahia, et des nations sauvages vers lesquelles il est envoyé*, 1694 ; | *Notices touchant sa mission au Brésil et les mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations l'appellent quelquefois *Guinsol*.

* GURLITT (JEAN-GEOFFROI), théologien distingué par sa science, et grand orientaliste, né à Leipsick le 15 mars 1754, mort à Hambourg le 14 juillet 1827, a publié : | *Oratio de usu librorum sacrorum* ; | une *Histoire de la philosophie* ; | une *Traduction de Pindare* avec des notes nombreuses ; | un *Traité sur Ossian* et plusieurs autres ouvrages.

GURTIER (NICOLAS), théologien protestant, naquit à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1741. Ses principaux ouvrages sont : | *Lexicon fin-*

græcæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ, Bâle, 1682; | *Historia Templariorum*, 1702, in-4°; | *Origines mundi*, in-4°, fig., 1708 : ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines et d'idées ridicules sur la mythologie; | *Institutiones theologicæ*, 1694 et 1702, in-4°, etc. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestans.

* GUSMAO (BARTHÉLEMY de), jésuite portugais, premier inventeur des aérostats, naquit à Lisbonne, en 1677. Il entra fort jeune chez les Pères de la compagnie de Jésus, fit ses études avec succès, et se livra particulièrement aux sciences physiques. Ayant été envoyé par ses supérieurs à Rio-Janeiro, il y obtint une chaire de philosophie, qu'il occupa pendant quinze années. Le Père Gusmao, doué d'une imagination vive et pénétrante, était propre aux découvertes, ou, pour mieux dire, à rectifier celles que l'on doit le plus souvent au hasard. On dit que, s'étant mis un jour à sa fenêtre, qui donnait sur le jardin du monastère, il vit un corps sphérique, léger et concave, s'élever et flotter dans les airs; c'était peut-être une coquille d'œuf, ou une écorce très sèche de citron, ou de fine orange, que l'air, moins léger que la matière, soulevait du sol. Cette découverte le frappa, et désirant d'en tirer parti, il s'aperçut qu'il ne pourrait parvenir à son but qu'en fabriquant une machine concave, qui présentât à l'atmosphère une assez grande surface avec le poids le plus léger. Plusieurs essais le conduisirent enfin à construire un ballon de toile, un peu ouvert circulairement dans sa partie inférieure, au dessous duquel il mit un petit brasier flamboyant. Son expérience ayant réussi, il voulut que les religieux de son couvent fussent témoins de la seconde, qui eut lieu dans le jardin. Elle obtint le même succès; alors le Père Gusmao choisit pour une nouvelle expérience un théâtre plus vaste. La nouvelle de sa découverte faisait le sujet des conversations de la ville de Lisbonne, lorsqu'il y arriva. Il obtint facilement de Jean V la permission de fabriquer un ballon aérostatique d'une grande dimension; il le fit lancer dans la place contiguë au palais du roi, qui assista à cette expérience avec sa famille, et au milieu d'une foule immense. Le courageux Gusmao monta sur la machine, qui était retenue par des cordes, et s'éleva dans les airs, au grand étonnement des specta-

teurs. Il était parvenu jusqu'à la hauteur de la corniche du faite du palais, quand la négligence de ceux qui tenaient les cordes fit frapper fortement le ballon contre la corniche, où il se rompit. La machine commença alors à tomber, mais assez doucement, et de manière qu'il n'arriva aucun mal à l'aéronaute. Cette expérience eut lieu en 1720, et elle fit donner au Père Gusmao le surnom de *Voador*, homme volant. Ce succès l'encouragea, et il promit d'essayer de monter sur un ballon sans le secours des cordes. Il se flattait de pouvoir un jour donner une direction fixe à l'aérostat, afin que sa découverte devint utile. Mais elle lui fit de puissans ennemis, qui, en calomniant et sa découverte et ses intentions, ameutèrent le peuple et ne cessèrent leurs poursuites que jusqu'à ce que le Père fût entraîné dans un cachot. Ce coup était dirigé contre lui par des ennemis secrets des jésuites. Ces religieux ne tardèrent pas à obtenir la liberté de leur collègue, qu'ils firent partir pour l'Espagne, où il mourut de chagrin en 1724. On trouve ces détails insérés dans le *Journal de Murcie*, et dans divers *Mémoires* du temps. Ils ont été reproduits ensuite par les *Notizie letterarie di Cremona*, 1784, n° 47, et par le *Journal des Savans*, en octobre 1784, qui dit que la machine du Père Gusmao avait la forme d'un oiseau avec sa queue et ses ailes; il ajoute encore que des savans anglais et français s'étant rendus à Lisbonne pour vérifier les faits, ils en recueillirent les détails d'un frère du Père Gusmao, religieux dans le couvent des carmes, et auquel le premier avait légué ses manuscrits sur l'art de construire des *machines volantes*. Nul doute que plusieurs physiiciens, avant même le 17^e siècle, avaient imaginé des moyens différens pour s'élever dans les airs; mais c'est le Père Gusmao qui réalisa ces projets, auquel on doit la première expérience du ballon aérostatique, que Montgolfier a renouvelée soixante-quatre ans après. — ALEXANDRE GUSMAO, autre jésuite portugais, né à Porto en 1704, et mort vers 1781, fut auteur de plusieurs ouvrages théologiques et d'un *Compendium perfectionis religiosæ, opus posthumum*, Lisbonne, 1783, in-fol., publié par son confrère le Père Manuel de Azevedo.

GUSSANVILLAN ou GOUSSAINVILLE (PIERRE), natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude

est une bonne édition des *OEuvres de saint Grégoire le Grand*, Paris, 1673, 3 vol. in-folio. C'était la meilleure avant celle des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, donnée en 1703, 4 vol.

* GUSTA (François), jésuite, naquit à Barcelonne le 7 janvier 1744, et entra dans la compagnie, dans la province d'Aragon, à l'âge de quinze ans (1759). Il occupa plusieurs chaires dans les couvens de son ordre en Espagne, et lors de sa suppression il passa en Italie, demeura long-temps à Naples, et se rendit ensuite à Palerme, où il enseignait la théologie en 1814. Il écrivait avec pureté et élégance l'italien, et a laissé les ouvrages suivans, tous en cette langue : | *Sur les catéchismes modernes; Essai critique et théologique*, Foligno, 1793, deuxième édition. Cet essai, qui mérita l'approbation du pape Pie VI, combat particulièrement le catéchisme des jansénistes. | *Mémoires historiques sur l'arrivée à Ferrare du Pontife Pie VI, à son retour de Vienne*, Ferrare, 1782, in-8°; | *Etat malheureux de la Calabre et de Messine après le tremblement de terre, au mois de février 1783*, Florence, 1783, in-8°; | *Doutes critiques et théologiques sur le baptême supposé du juif Bianchini*, Bologne, 1786, in-4°; | *Réforme de l'Alkoran de Séich Mansur*, Florence, 1787, in-12; | *Courte Réfutation du parallèle du livre intitulé : J.-C. sous l'anathème*, Ferrare, 1782, in-8°; | *Testament politique de Voltaire*, traduit du français, Florence, 1783; | *Vie du marquis de Pombal*, Yverdon, 1782, 4 vol. in-4° : cet ouvrage, très estimé, a été traduit en français et en allemand; | *Courte Instruction à un théologien, pour savoir si le probabilisme a été condamné*, Florence, 1782, in-8°; | *Voyages entrepris par des papes*, Florence, 1782, in-8°. L'auteur y a inséré le *Voyage de Pie VI à Vienne*; | *Vie de Constantin le Grand*, Foligno, 1786, Venise, 1790; | *Essai critique sur les Croisades... et si elles peuvent avoir lieu actuellement contre la France* : cet ouvrage, sans nom d'auteur, de lieu, ni d'année, doit cependant avoir paru au commencement de 1793, et après la mort de Louis XVI. | *Des Erreurs de Pierre Tamburini*, dans ses leçons de *Morale chrétienne*, Foligno, 1791; | *Mémoires sur la révolution française, soit politique, soit ecclésiastique*, et de la part qu'y ont eue les jansénistes. Assise, 1793, in-8°. Le même ouvrage fut reproduit, corrigé et augmenté sous le titre de | *L'Influence des jansé-*

nistes sur la révolution française, Ferrare, 1794, in-8°; | *Défense du catéchisme du cardinal Bellarmin*, Ferrare, 1787, 1789, in-8°; | *De la Conduite de l'Eglise catholique dans l'élection de son chef visible, le pontife romain* (Pie VII), Venise, 1799, in-8°; | *L'Esprit du 18^e siècle*, etc., Ferrare, 1792, in-8°; ouvrage excellent et parfaitement écrit; | *Réponse à la question sur le jugement qu'on doit porter sur les personnes qui, en des pays catholiques, prennent la défense du serment exigé (des prêtres) par l'Assemblée nationale de France*, Ferrare, 1793; | l'ancien projet de *Bourg-Fontaine*, continué et accompli par les jansénistes modernes; nouvelle édition, corrigée et augmentée, Venise, 1800, in-8°; | *Souvenirs politiques, religieux et affectueux, d'un père de famille à son fils, à la fin du 18^e siècle*, Venise, 1800, in-8°; | *Réponse d'un curé aux réflexions démocratiques du docteur Jean Tumiati*, Venise, 1799, in-8°; | *De sueci imperii sub Gustavo III mutatione Commentarius*, Palerme, 1790. Il avait fait une magnifique édition de cet ouvrage, qu'il dédiait à Gustave, roi de Suède, mais ce monarque fut assassiné au moment où l'ouvrage allait paraître; | *De vita et scriptis Joannis Andreæ Barrotii Commentarius*, Macerata, 1779, in-8°. Ce savant jésuite est mort à Palerme, en 1816, à l'âge de 72 ans. Il a laissé un grand nombre de manuscrits dignes d'être mis au jour, tels que les suivans : *Sur l'église russe; des Dissertations sur l'histoire ecclésiastique*, une *Notice des jésuites* qui, après l'abolition de leur ordre, ont publié des ouvrages. Cette notice tomba dans les mains d'un illustre confrère du père Gusta, le père Andrès, qui l'a communiquée à l'auteur du *Supplément* à la biographie des écrivains jésuites, imprimée à Rome en 1814.

GUSTAVE I^{er}, roi de Suède, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, était fils d'Eric Johan de Wasa, duc de Gripsholm. Il naquit en 1490 au château de Lindholm. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suède en 1512, fit enfermer Gustave dans les prisons de Copenhague. Gustave parvint à se sauver; il erra long-temps dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523.

Pour affermir sa domination, ils s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, et établir le luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus et leur pouvoir. Quelques mouvemens que firent les Dalécarliens, en faveur de la religion catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suède héréditaire, aux états de *Malakalde*, en 1540, et mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, surtout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la religion catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses et des hommes, par les succès d'une entreprise, n'en ont pas donné une idée si favorable. L'abbé Bérault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravalait son âme au manège de la feinte et de la fourberie, à de basses chicanes, à des oppressions manifestes, à des manœuvres indignes d'une probité même vulgaire, etc. » Il s'était servi des paysans dalécarliens pour satisfaire ses vues ambitieuses, et il les écrasa quand ils voulurent maintenir l'ancienne religion. La considération que donna pour le moment à la Suède une révolution d'éclat, ne se soutint pas. Elle tomba si rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disait « qu'elle n'avait pas plus d'égard pour ce monarque, que pour un roi de Suède ou de Chypre. » *L'Histoire de Gustave* a été publiée en allemand, par le capitaine Archenholtz, Tübingen, 1801, 2 vol. in-8°, et traduite en français par M. Gérard de Propiac, 1803, 2 vol. in-8°. Cette traduction n'a obtenu aucun succès et ne le méritait guère. Le livre d'Archenholtz n'a d'autre but que de justifier Gustave-Wasa d'avoir renversé la religion catholique qui était celle de son pays, et d'y avoir introduit le luthéranisme. Son histoire est d'ailleurs écrite sans agrément comme sans profondeur. On n'y trouve ni cet esprit qui sait animer la narration, ni ce jugement qui sait éclaircir les faits par des réflexions pleines de sens. L'ouvrage suédois sur le même sujet, par l'évêque Olaus Celsius, est bien préférable : mais ce que nous avons de

mieux sur Gustave-Wasa, c'est l'*Histoire des révolutions de Suède*, par l'abbé de Vertot. Sion ne rencontre pas en lui l'historien profond, on y trouve au moins l'écrivain attachant et le grand peintre.

GUSTAVE-ADOLPHE ou GUSTAVE II, dit le Grand, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, succéda à son père Charles en 1611, après avoir été élevé d'une manière digne de sa naissance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avaient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les protestans d'Allemagne contre l'empereur et les princes catholiques qui s'étaient joints à lui pour la défense de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, se déclara en 1631 pour Gustave et les protestans. Ceux-ci encouragés présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquait d'argent. *Mes armées, leur répondit-il, ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes.* Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen, et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitans, il fit même distribuer du pain aux pauvres. Sa maxime était, que *pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force...* Gustave parcourut en moins de deux ans et demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander; l'électeur Palatin dépossédé vint combattre avec son protecteur. Gustave remporta une victoire complète devant Leipsick le 17 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée; mais la discipline suédoise répara ce malheur. Le roi de Suède chargea l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans

la Franconie, dans le Palatinat, et dans l'archevêché de Mayence. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient pas connus ailleurs, et c'est la grande raison de ses succès. Tilli vaincu devant Leipsick, le fut encore au passage du Lech en 1632. Gustave entreprit le siège d'Ingolstadt. Il va reconnaître une fortification qu'il veut faire attaquer : les canonniers de la place tirèrent sur lui, et si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Après d'inutiles efforts, il est obligé de lever le siège. L'année suivante (18 novembre 1633) Gustave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Wallenstein, autre général de l'empereur. La victoire fut long-temps disputée. Les Suédois la remportèrent ; mais ils perdirent Gustave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée (quelques auteurs assurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnaître l'ennemi). Gustave paraissait avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les protestans accourir en foule au devant de lui avec de grandes démonstrations de joie et d'admiration, il dit « qu'il craignait bien que Dieu offensé de » leurs acclamations, ne leur apprit bien- » tôt que celui qu'ils révéraient comme un » dieu, n'était qu'un homme mortel. » Il disait ordinairement « qu'il n'y avait point » d'hommes plus heureux que ceux qui » mouraient en faisant leur métier. » Il eut cet avantage, supposé que cette guerre fût un devoir pour lui ; mais il était tranquille en Suède, l'empereur ne songeait pas à lui, et il ne paraît pas que les sujets mécontents d'un empire étranger aient pu lui présenter des titres assez imposans, pour légitimer une agression hostile contre un monarque qui ne l'avait lésé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, et l'estime de ses ennemis ; mais les maux infinis qu'il fit à la religion catholique, qu'il détruisit dans une grande partie de l'Allemagne, semblent le placer parmi les persécuteurs de l'Eglise. Le pillage qu'il permettait à ses troupes, la spoliation des églises, les horreurs inouïes qui se commettaient dans les villes prises d'assaut, ont rendu son nom odieux dans plusieurs provinces, mais surtout en Bavière. Ses amis lui reprochaient deux défauts, l'emportement et la témérité. Il se justifiait par deux maximes, moins vraies qu'il ne

pensait. « Puisque je supporte patiemment » les travers de ceux auxquels je com- » mande, ils doivent aussi excuser la » promptitude et la vivacité de mon tem- » pérément. » C'est ainsi qu'il répondait au premier reproche : voici comment il rejetait le second : « Un roi se déclare in- » digne de la couronne qu'il porte, lorsque » dans un engagement, il fait difficulté de » se battre comme un simple soldat. » Gustave, qui donnait des soins très suivis aux exercices militaires, avait le même zèle pour tout ce qui intéressait sa religion. Il paraît qu'il était luthérien de bonne foi, et que son zèle pour cette secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux catholiques. Il composa lui-même des prières qu'on récitait tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avait coutume de dire que *les meilleurs chrétiens étaient les meilleurs soldats*. Sous sa tente, au milieu des armes, il donnait quelque temps à la lecture de la parole de Dieu. « Je cherche à me for- » tifier contre les tentations, en méditant » nos livres sacrés, » dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice. *Voyez FÉNÉLON* (GABRIEL). « Les personnes de mon rang » ne sont responsables de leurs actions » qu'à Dieu, et cette indépendance donne » occasion à l'ennemi de notre salut de » nous tendre des pièges dangereux, con- » tre lesquels nous ne pouvons être assez » sur nos gardes... » On l'avertit que deux officiers allaient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur-le-champ celui qui survivrait à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier ! On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avait besoin de sa vie. Une lettre trouvée dans les archives de Suède, explique de tout autre manière cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1723, et adressée par M. André Groedging, prévôt du chapitre de Wexio en Suède, à M. Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur : « Lorsque j'étais en Saxe, » en 1686, je découvris par un heureux » hasard les circonstances de la fin déplo-

» rable du roi Gustave-Adolphe. Ce prince
 » était sorti, sans autre suite que celle d'un
 » valet, pour aller à la découverte de
 » l'ennemi. Un brouillard épais qu'il fai-
 » sait ce jour-là, l'empêcha d'apercevoir
 » un détachement de troupes autrichien-
 » nes, qui firent feu sur lui, et le blessè-
 » rent sans le tuer. Le valet qui aidait le
 » roi à retourner à son camp, l'acheva
 » d'un coup de pistolet, et s'empara d'une
 » paire de lunettes, dont ce prince, qui
 » avait la vue fort basse, se servait con-
 » stamment. J'achetai ces lunettes du
 » doyen de Naumbourg. Lors de mon sé-
 » jour en Saxe, le meurtrier du roi était
 » fort vieux et tirait vers sa fin. Les re-
 » mords qu'une action aussi atroce devait
 » naturellement lui occasionner ne lui lais-
 » saient pas un moment de repos. Il en-
 » voya chercher le doyen dont je viens de
 » parler, et lui fit l'aveu de son crime.
 » J'ai appris ces détails de la bouche même
 » du doyen, dont j'achetai les lunettes,
 » que j'ai déposées dans les archives de
 » Suède. » Gustave avait écrit des *Mé-
 moires* historiques que l'on conservait en
 manuscrit au palais de Stockholm, mais
 qui ont été consumés en partie dans l'in-
 cendie de cet édifice à la fin du 17^e siècle :
 le reste a été publié avec des remarques
 par Benoît Bergius. Puffendorf a écrit sa
 vie en latin, in-fol. Il a paru une nou-
 velle *Histoire* de Gustave-Adolphe, en
 français par Mauvinon, Amsterdam, 1764,
 in-4^o ou 4 vol. in-12. Son histoire a aussi
 été écrite en anglais par Harte, et en sué-
 dois par Hallenberg. Le général Grimoard
 a publié les *Conquêtes de Gustave-Adol-
 phe*, 1782, onze livraisons in-fol. Gustave
 laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigis-
 mond, électeur de Brandebourg, une fille
 unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans.
Voyez CHRISTINE.

GUSTAVE III, roi de Suède, fils d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, princesse de Prusse, naquit à Stockholm le 24 janvier 1746. Il reçut une éducation heureuse, sous la conduite du comte Gustave de Tessin, et succéda à son père en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année suivante, il entreprit de changer la forme du gouvernement qui était aristocratique, et de s'emparer de toute l'autorité de l'administration. Puissamment secondé dans ce projet par le duc de Sudermanie son frère, par le comte de Vergennes alors ministre de France en Suède, par les régimens de sa garde et par ses autres troupes, il fit arrêter et déposer quel-

ques sénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étaient dévoués, et laissant subsister quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermir réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque absolu. En 1780, il conclut avec la Russie et le Danemarck le fameux traité de neutralité armée qui fut si utile au commerce du Nord. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, et joui des plaisirs qu'un prince jeune et puissant peut recueillir sur les chemins de ce monde, il fut plus sérieusement occupé en 1788, lorsqu'à la sollicitation de la Prusse, il entreprit la guerre contre la Russie pour faire diversion en faveur de la Porte. Il marchait sur Pétersbourg, lorsque plusieurs officiers formèrent un complot pour arrêter sa marche. S'étant échappé de la tente où les conjurés le tenaient comme prisonnier, il alla réclamer l'aide des Dalécarliens, qui avaient déjà frayé à Gustave-Wasa le chemin du trône. Ceux-ci prirent sa défense, et avec leur secours, il fit lever aux Danois le siège de Gothenbourg, et conclut ensuite la paix avec eux. Dans cette même année, 1788, il convoqua les états, où la noblesse s'étant montrée fort exigeante, le sénat fut définitivement supprimé. Gustave continuait toujours à faire la guerre à la Russie. Il y eut diverses actions par mer et par terre, peu décisives et dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuèrent l'avantage ; mais le 4 juillet 1790, la flotte suédoise fut totalement défaite, perdit sept vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et 5,000 hommes. Cependant la flotte légère des Russes ayant été détruite peu de temps après, Gustave trouva le moyen de faire, le 14 août 1790, une paix honorable, et acquit quelques districts de la Finlande, qui fixèrent les bornes des deux empires d'une manière plus tranchante. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il assembla en 1792 une diète à Gêlle, dont les principaux membres n'approuvèrent pas sa résolution. Il y eut des représentations très fortes que le roi supprima. Les mécontentemens s'accrurent par les coups d'autorité qui intervinrent. Gustave retourna à Stockholm, multiplia les spectacles, les bals, les opéras, moyens souvent employés pour distraire le peuple et lui dérober l'aspect de la chose publique. Mais au milieu d'un de ces divertissemens le roi reçut, le 16 mars, un coup de pistolet dont il mourut

le 29 (voyez ANCKARSTROEM). Ce prince était actif, décidé, courageux; voulant le bien sans toujours en distinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône sans vouloir paraître ennemi de la liberté; ami des catholiques sans rien faire qui pût irriter les protestans; employant la persuasion, et déployant en même temps tous les ressorts de la puissance armée; affable et populaire envers les petits, autant que sérieux, quelquefois dur avec les grands; il eut cet ensemble de qualités, en quelque sorte disparates, que la politique humaine sait réunir pour assurer le succès de ses plans, lorsqu'une politique supérieure ne les traverse pas. Il aimait les lettres et les arts. Ses loisirs étaient principalement consacrés à la lecture, au dessin, et à la composition de pièces de théâtre, dont il prenait le sujet dans l'histoire de son pays. Celles qu'il a laissées, les lettres qu'il a écrites, et les discours qu'il a prononcés aux diètes et dans d'autres circonstances, ont été recueillis et publiés à Stockholm. Il en a paru une traduction française par M. Dechaux, sous le titre d'*Oeuvres politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III*, Stockholm et Paris, 1803-41, 5 vol. in-8°. M. Barbier lui attribue les *Reflexions* sur la nécessité d'affranchir l'habillement suédois des modes étrangères, publiées à la Haye, 1778, in-12. La *vie* de Gustave III a été écrite en allemand par Posselt, Strasbourg, 1793, in-8°, et traduite en français, 1807, in-8°. On a en outre une histoire de la révolution de 1772 par Michelessi, en italien, et par Sheridan en anglais, ainsi qu'une histoire du règne de Gustave III par le chevalier d'Aguila, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. Ce prince avait épousé en 1766 Sophie-Madeleine, fille de Frédéric V, roi de Danemarck, dont il eut Gustave-Adolphe, qui lui succéda.

GUTHIER. Voyez GOUTHIERES.

* **GUTHRIE** (WILLIAM), écrivain écossais, naquit en 1708 à Brichen dans le comté d'Angus. Sa mauvaise conduite l'ayant obligé de s'expatrier, il se rendit à Londres, où il exerça pendant quelque temps la profession de maître d'école. L'exercice de quelques talens littéraires lui procura ensuite une ressource pour subsister : il se mit aux gages des libraires et du gouvernement. Comme il travaillait à la hâte, ses ouvrages sont déparés par beaucoup de négligences et même d'erreurs; cependant ils eurent un moment

de vogue, et la rapidité de sa plume ne pouvait plus suffire aux demandes qui lui étaient faites par les libraires; il finit par mettre son nom à une foule de compilations littéraires. Ses principaux ouvrages sont : | une *Histoire de la pairie anglaise*; | une *Histoire générale du monde*; | une *Histoire d'Angleterre*, la moins mauvaise de ses productions historiques; | une *Histoire d'Ecosse*; | enfin, une *Géographie historique, industrielle et commerciale*, dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Elle a obtenu un grand nombre d'éditions successivement beaucoup augmentées; la 21^e est de 1810, Londres, gros in-8°; on attribue cette géographie au libraire Knox. Elle a été traduite en français par MM. François Noël et Soullès, 4^e édition, in-8° avec atlas. On en a donné un abrégé très souvent réimprimé, 4 gros vol. in-8°; 10^e édition, 1823, 2 vol. in-8°. On doit encore à Guthrie des traductions de différens ouvrages de Cicéron et une traduction entière de Quintilien.

GUTTEMBERG (JEAN GENSFLEISCH, surnommé), l'un de ceux qui passent pour avoir inventé l'imprimerie, naquit en 1400, à Mayence, d'une famille noble du nom de Sulgeloch, dont les différentes branches avaient des surnoms pris des enseignes qui distinguaient les maisons qu'elles habitaient, tels que celui de Guttemberg, qui étoit le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documens tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiés en 1760, par Schœpflin, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographicæ*, qu'avant 1440 Guttemberg avait commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais ne furent pas faits avec des caractères de bois mobiles, comme le veut Schœpflin; mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célèbre graveur de caractères, auquel Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'imprimerie* (Strasbourg, 1761), a répondu d'une manière peu satisfaisante en interprétant à sa manière un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg (voyez le *Journ. hist. et lit.*, premier juill. 1791, p. 327). Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ses essais lui avaient coûté, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fast, orfèvre et artiste habile.

Schoeffer, écrivain et homme industriel, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très probable qu'une *Bible sans date* et sans aucune indication du nouvel art qui l'avait produite, dont le 2^e vol. seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère sculpté en bois et mobile, atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue que Fust et Schoeffer imprimèrent l'an 1462 en caractères de fonte; il est très probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer (*voyez* ce que nous avons dit là-dessus à l'article FUST). Guttenberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1463, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monuments du temps nous apprennent, c'est qu'en 1463 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointements annuels, et qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. *Voyez* COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL. On peut consulter *l'Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie* par M. Daunou, 1805, in-8°, et *l'origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou et celle de M. Van-Praet*, etc., par M. Lambinet, 2 vol. in-8°, 1810, etc.

GUTWIRTH (MELCHIOR), né à Budweiss en Bohême, l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la société, en 1703. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiae virtutes*, Olmutz, 1651, in-8°; *De virtutibus XIV*

Cæsarum Austriacorum, Olmutz, 1689, in-8°; *Melchisedech panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4°, etc.

GUY. *Voyez* GUI.

GUYARD (BERNARD), né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris, le 49 juillet 1674. Il est auteur : | de la *Vie de saint Vincent Ferrier* 1634, in-8°; | *Discrimina inter doctrinam themisticam et jansenianam*, 1655, in-4°; | la *Fatalité de St.-Cloud*, in-fol. et in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain qui a tué Henri III : on lui a opposé la *véritable Fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de Henri III. Le père Steill et Dalmans ont aussi soutenu l'opinion du père Guyard. *Voyez* CLÉMENT. (*Voyez* sur cet écrivain la *Bibliotheca Prædicatorum* du père Echarde, tom. 1, et les *Mémoires* de Nicéron, tome 38.)

GUYARD DE BERVILLE (N.), né à Paris en 1697, ne fut pas favorisé de la fortune, et il traîna une vie obscure, qu'il finit en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avait forcé de se retirer. Nous avons de lui l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une manière diffuse, avec peu de choix dans les détails, et encore moins dans celui des réflexions, qui sont la plupart très communes, souvent plates et fausses. Il avait un peu mieux réussi dans l'*Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD. *Voyez* GUIARD.

* GUYARD (LAURENT), habile statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bessigny, fut élève de Bouchardon fils; il remporta en 1750 le grand prix de sculpture, et fit un modèle pour la statue équestre de Louis XV, qu'on voulait élever à Paris, et qui faillit l'emporter sur celui de son maître qui avait été choisi pour ce travail. Cette espèce de lutte lui ayant attiré quelques désagréments, il se retira auprès du duc de Parme, qui l'avait invité à venir se fixer dans ses états. Il mourut à Carrare en 1788, lorsqu'il s'occupait d'élever un monument à saint Bernard, dans l'abbaye de Clairvaux. Le caractère du talent de cet artiste est le sentiment et l'expression plutôt que la correction et la pureté des contours. Sa manière tient un peu de celle du Puget. On cite de lui un *groupe d'Enée et d'Anchise*, qui a appartenu au grand Frédéric, des copies de l'Apollon du Belvédère; du *gladiateur*; *Mars désarmé*; le *mausolée de la princesse de Gotha*, etc.

* GUYARD (Adélaïde LABILLE, en dernier lieu femme VINCENT, mais plus connue sous le nom de Madame), membre de l'ancienne académie de peinture, née à Paris en 1749, reçut ses premières leçons de Fr.-Elie Vincent, peintre en miniature et père de l'artiste distingué qui devint son époux. Les progrès qu'elle fit sous ce maître furent très rapides, et déjà en 1770 quelques ouvrages au pastel lui ouvrirent les portes de l'académie de St.-Luc. D'après les conseils du fameux peintre au pastel, Latour, elle entreprit avec succès des travaux plus considérables que ceux auxquels elle s'était livrée jusqu'alors. Adélaïde Labille acquit bientôt, dans l'étude de l'anatomie et de la perspective, parties si essentielles à l'art qu'elle pratiquait, et qui cependant étaient alors si négligées, des connaissances très étendues qui la placèrent au rang des premiers maîtres de l'école française. En 1782, elle présenta au concours de l'académie les portraits de grandeur naturelle de plusieurs des membres de cette compagnie, entre autres ceux de Vien, Bachelier, Ducis et Brizart. Cependant l'usage de l'académie exigeait que les candidats présentassent des tableaux à l'huile : elle fit, pour s'y conformer, le portrait du sculpteur Gois ; quoique ce fût son coup d'essai, il lui mérita l'honneur d'être admise à l'académie dans la séance du 31 mai 1783. M^{lle} Labille continua de travailler à l'huile, et dans les salons de 1783 et 1784, elle exposa différens portraits qui partagèrent avec ceux de madame Lebrun l'admiration des connaisseurs. Parmi ceux que l'on remarqua en 1784, se trouvait son propre portrait d'une ressemblance frappante. Plus tard elle donna successivement les portraits en grand de *Mesdames de France*, qui lui valurent le titre de peintre de Monsieur, celui de l'infante d'Espagne princesse de Parme, un tableau de famille et le portrait de Vincent, son époux. Elle forma aussi un grand nombre d'élèves de son sexe ; elle aimait la jeunesse, et elle avait adressé un *mémoire* à l'Assemblée nationale, dans le but de provoquer une institution qui pût procurer aux jeunes filles sans fortune un moyen honnête d'existence, M. de Talleyrand en a rendu un compte avantageux dans son *Rapport sur l'instruction publique* ; néanmoins son projet resta sans effet. Attachée à la famille royale par les sentimens non moins que par la faveur qu'elle en avait obtenue, M^{me}

Guyard vit sa laborieuse carrière traversée par les troubles de la révolution. Ils compromirent sa fortune et empoisonnèrent ses dernières années. Elle avait été chargée d'exécuter un grand tableau qui devait représenter la *réception d'un chevalier de St.-Lazare, par Monsieur, grand-maître de cet ordre*. Elle venait de le terminer après plusieurs années de travail, et elle se complaisait à y voir son principal titre de célébrité, lorsqu'il fut anéanti par la grossière brutalité de quelques sicaires. Le chagrin violent qu'elle en ressentit altéra sa santé et elle mourut en 1803. Le naturel des poses, la douceur de l'expression et la grâce des figures sont le principal mérite de ses ouvrages. M. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des beaux arts de l'institut, lui a consacré une *notice* dans le *Magasin encyclopédique*, 9^e année, tome 1^{er}, pag. 403 et suivantes.

GUYAUX (JEAN-JOSEPH), théologien, né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit sa philosophie à Louvain, où il remporta la palme en 1705. Il fut fait professeur d'Ecriture sainte en 1725, docteur en théologie et chanoine de St.-Pierre en 1727, président du collège du pape en 1751, chanoine de l'église de Gand en 1754, et enfin doyen de St.-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ses vertus et à sa science ; rien n'étant plus éloigné de son caractère que l'ambition, que les intrigues, la souplesse et la lâcheté qu'elle inspire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres, et laissé de grosses sommes pour fonder des bourses en faveur des pauvres étudiants. On a de lui : | *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8°, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé, quant à la partie historique, sur *l'Exposition de l'Apocalypse* de Bossuet, et quant aux explications mystiques, sur les *Commentaires du docteur Froidmond*. Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. | *Quæstio monastico-theologica de carminum usu*, Louvain, 1749, in-4°. C'est une dissertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, qui, en sa qualité d'affligement, avait retiré en 1748 aux religieux de ce monastère, une dispense pour manger gras, qui y avait subsisté pendant 46 ans. | *Prælectiones de sancto Jesu-Christi Evangelio*,

deque actis et epistolis apostolorum. M. Gérard, chanoine de l'église de Gand, et ci-devant professeur en philosophie à Louvain, est occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 vol. in-8°. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voyez* ce nom), 1740.

GUYET (FRANÇOIS), poète latin et philologue, né en 1575 à Angers, mort en 1655, fut précepteur du cardinal de La Valette, prieur de St.-André, près de Bordeaux, et passa la plus grande partie de sa vie à Paris, au collège de Bourgogne. Il a donné des éditions d'*Hésiode*, *Hésychius*, *Phèdre*, *Térence*, etc., avec des remarques critiques.

GUYET (CHARLES), jésuite à Tours, né en 1600, mort en 1664, travailla sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut un gros in-folio, intitulé : *Heortologia, sive de festis propriis locorum*, Paris, 1657, in-fol., réimprimé à Urbino, 1728, et à Venise, 1729, in-fol. Ce livre est plein d'érudition et de bonne critique; on y trouve des choses intéressantes non-seulement pour l'hagiographie et l'histoire ecclésiastique, mais encore pour l'histoire profane.

GUYMIER (CÔME), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, était un magistrat plein d'intégrité et de lumières. Il mourut l'an 1503. Il était chanoine de St.-Thomas du Louvre, doyen de l'église collégiale de St.-Julien de Laon. Il composa, vers l'an 1486, un *Commentaire sur la pragmatique-sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition est celle qu'en donna Pinson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYON (SYMPHORIEN), né vers 1595 à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1623. Il fut envoyé quelque temps après, avec le père Bourgoing, à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit, en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui : *L'Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-fol. La seconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *Entrée solennelle des évêques à Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de

d'Elbène.— Il y avait eu auparavant un autre GUYON (LOUIS), dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1623, 3 vol. in-8°, sont au nombre des livres peu communs et curieux.

GUYON (JEANNE BOUVIER DE LA MOTHE), née à Montargis en 1648, de Claude Bouvier, seigneur de Lamothe-Vergonville, maître des requêtes. Elle se destinait au cloître; mais cédant aux instances de ses parens, elle épousa, à l'âge de 14 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singulière, où l'on crut reconnaître les traces du *quiétisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris, la mit à même de lier connaissance avec d'Arenthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avait alors dans cette contrée un Lacombe, barnabite savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à M^{me} Guyon, et tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'était, en suivant la nouvelle doctrine, qu'une *anticipation de l'autre*, qu'une *extase sans réveil*. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisaient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un et l'autre. Ils passèrent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble, à Verceil, et enfin à Paris; et partout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins achevèrent d'affaiblir leur cerveau. M^{me} Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de M^{me} de Maintenon, elle parut à Versailles et à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénelon, alors précepteur des enfans de France, se fit un plaisir de former un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. M^{me} Guyon, fière et sûre de son il-

lustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques ; elle les répandit surtout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Des Marais , s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formait ; M^{me} Guyon crut le dissiper, en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles , l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, et Fénelon , assemblés à Issy, dressèrent 54 articles. On voulait par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, et mettre à couvert les saines maximes de la vraie. M^{me} Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portait contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. L'affaire de M^{me} Guyon produisit la dispute sur le quietisme entre Fénelon et Bossuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, M^{me} Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois en 1717, dans les transports de la piété la plus affectueuse. L'abbé de La Bletterie a écrit trois lettres, estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des calomnies que ses ennemis avaient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite Lacombe à son élève, et de l'élève à son maître, très tendres et très vives, les gens sensés regardèrent toujours Lacombe et M^{me} Guyon, comme deux personnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étaient, selon toute apparence, des personnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit quelques âmes à lui, s'égarèrent, au moins dans le langage et dans la manière d'énoncer des choses qu'il faut abandonner tout uniment au secret de Dieu (voyez la fin de l'article ARMELE). Les principaux ouvrages de cette femme célèbre, sont : | les *Torrens spirituels*, le *Moyen court et très facile de faire oraison*, et le *Cantique des cantiques expliqué*, in-8° ; | sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de M^{me} Guyon, c'est la moins commune ; | *Discours chrétiens*, 2 vol. ; | *L'Ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions*, 20 vol. in-8° ; | des *Lettres*

spirituelles, en 4 vol. in-8° ; | des *Cantiques Spirituels* et des *Vers mystiques*. On remarque dans tous ces écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, et encore plus d'extravagance, surtout quand on prend les choses à la lettre. Mais il paraît qu'à l'égard des mystiques, cette espèce de critique littérale ne peut avoir lieu sans que les Taulère, les Rusbroch, les Blossius, et d'autres auteurs reconnus comme très sages et parfaitement orthodoxes, ne soient dans le cas de donner bien de l'embarras (voyez RUSBROCH). Il est cependant impossible de justifier M^{me} Guyon, si tout ce que ses écrits contiennent est effectivement d'elle ; mais c'est de quoi douteront probablement ceux qui verront le testament qu'elle fit sur le point de mourir, et où, après avoir fait sa profession de foi de la manière la plus entière et la plus touchante, elle ajoute : « Je dois à la vérité et pour ma justification, protester avec serment, qu'on a » rendu de faux témoignages contre moi, » ajoutant à mes écrits, me faisant dire et » penser ce à quoi je n'avais jamais pensé » et dont j'étais infiniment éloignée ; qu'on » a contrefait mon écriture diverses fois ; » qu'on a joint la calomnie à la fausseté, » me faisant des interrogatoires captieux, » ne voulant pas écrire ce qui me justifiait, et ajoutant à mes réponses, mettant » ce que je ne disais pas, supprimant les » faits véritables : je ne dis rien des autres choses, parce que je pardonne tout, » et de tout mon cœur, ne voulant pas » même en conserver le souvenir. » Voyez FÉNELON. Elle eut de son mari cinq enfants dont deux moururent en bas âge ; elle confia les trois autres à des mains étrangères, lorsqu'elle voulut embrasser le quietisme ; mais elle leur abandonna la presque totalité de sa fortune. Sa fille devint par un premier mariage comtesse de Vaux, et par un second duchesse de Sully. Les œuvres de M^{me} Guyon ont été publiées par Poiret, Cologne (Amsterdam), 1715, 59 vol. in-8°, et par Du Toit-Mambrini, 1790, 40 vol. in-8°.

GUYON (CLAUDE-MARIE), né le 13 décembre 1699, à Lon-le-Saulnier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite. Il vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé Des Fontaines, qui, en reconnaissance, retoucha le style de quelques-uns de ses écrits. Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 72 ans. Ses princi-

paux ouvrages sont : | la continuation de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, Paris, 1736 et années suiv., 10 vol. in-12. C'est une espèce d'histoire du Bas-Empire, dit un auteur, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé *Histoire du Bas-Empire*, et que le style est convenable au livre, et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés, et en général cet abrégé est estimable. | *Histoire des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à J.-C.*, 1736, 12 vol. in-12, traduit en anglais avec des corrections. Cet ouvrage qui semblait être une espèce d'imitation et qui devait effacer l'*Histoire ancienne* de Rollin, n'a pas eu le même succès. Il y a peut-être plus de recherches et d'ensemble, mais le ton en est froid, et tout le résultat d'un faible effet : le désordre et la négligence de Rollin plaisent davantage. | *Histoire des Amazones*, Paris, 1740, 2 vol. in-12 ; Bruxelles, 1741. in-8°, curieuse ; | *Histoire des Indes*, Paris, 1744, 5 vol. in-12, telle qu'on pouvait l'attendre d'un homme qui n'avait voyagé que dans son cabinet, et qui n'avait pas toujours consulté les meilleurs auteurs ; | *L'Oracle des nouveaux philosophes*, Berne, 1659-60, 2 parties in-8°. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs et les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec succès, sa méthode est d'en rapprocher les principes, et de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui opposa pour toute réponse des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins sensible, que son livre eut le plus grand succès. | *Bibliothèque ecclésiastique*, en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas le meilleur. | *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, Paris, 1753, in-8°, assez bon, quoique un peu superficiel.

GUYOT (GERMAIN-ANTOINE), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est *Traité ou Dissertations sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit, que pour le pays coutumier, en 6 vol. in-4°. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs ; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais assez peu d'ordre. On y

a joint des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse, aux honneurs dans l'église, etc.*, 1751, in-4°.

* GUYOT (EDME-GILLES), géographe, né à Paris en 1706, mort en 1786, a publié : | *Dictionnaire des Postes*, Paris, 1754, in-4° ; | *Etrennes des Postes*, ibid., 1763, in-4° ; | *Dictionnaire géographique et portatif de la France*, Paris, 1765, 4 vol. in-8°.

* GUYOT (GUILLAUME-GERMAIN), mathématicien, né à Orléans en 1724, est connu par ses *Récréations mathématiques et physiques*, 1769, 4 vol. in-8°, 1786, 3 vol. in-8°, avec beaucoup de figures et par un *Essai sur la construction des ballons*, 1784, in-8°. On ne sait quand il est mort.

* GUYOT (FRANÇOIS-XAVIER-JOSEPH, marquis de Maiche), né d'une famille ancienne de Franche-Comté qui s'est illustrée dans les armées, embrassa la carrière militaire, et obtint, à 20 ans, une compagnie dans le régiment de Bourbon. Il partagea tous ses momens entre les devoirs de sa profession et la culture de la musique, pour laquelle il était passionné. Il avait acquis une grande habileté d'exécution, et à l'époque de la révolution il visita l'Allemagne et l'Italie pour entendre les grands maîtres, dont il mit à profit les conseils. Il était membre de l'académie de Besançon et du conseil-général du département du Doubs lorsque la mort l'enleva le 24 novembre 1824. On a gravé d'après lui 40 canons à trois, quatre et 5 voix, avec accompagnement de lyre ou guitare, et différens airs détachés. Il a laissé beaucoup de morceaux de musique inédits, et deux ouvrages en manuscrit auxquels il travaillait depuis long-temps, mais qu'il n'a pas eu le temps de terminer ; l'un est une *Méthode élémentaire de musique* ; l'autre a pour titre : *Traité de la composition musicale*.

* GUYOT (HENRI-DANIEL), fondateur d'un établissement de sourds-muets à Groningue où il naquit en 1752. Après avoir terminé d'excellentes études, il se rendit à Paris pour y suivre les leçons du célèbre abbé de l'Epée ; et lorsqu'il se crut en état d'agir par lui-même, il revint dans sa patrie, où il fonda, en 1790, une école de sourds-muets, qu'il soutint jusqu'en 1814, de ses propres deniers et par les secours de personnes charitables. Les Pays-Bas furent érigés en royaume à cette époque. Alors son institution, dont il devint le président et le directeur, fut protégée par le

gouvernement. Il n'a cessé, jusqu'à sa mort arrivée le 10 janvier 1828, de travailler avec un zèle infatigable à la prospérité et au perfectionnement de cet établissement, qu'il a eu la satisfaction de voir fleurir d'année en année. On a proposé de lui ériger un monument.

GUYOT DE MERVILLE. *Voyez* MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES. *Voyez* FONTAINES.

* **GUYS** (JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, missionnaire, né à La Ciotat en 1611, se rendit recommandable par ses vertus, ses bonnes œuvres et surtout par les missions qu'il fit dans le diocèse d'Arles, où il eut le bonheur d'opérer beaucoup de conversions. Il mourut en odeur de sainteté le 30 janvier 1694. On lui doit une *Description des Arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1675, in-4°, avec fig., regardée comme la meilleure que nous ayons sur cet ancien monument des Romains.

* **GUYS** (PIERRE-AUGUSTIN), négociant à Constantinople et à Smyrne, puis à Marseille, sa patrie, naquit en 1722 et mourut en 1801 à Zante, l'une des îles de la mer Ionienne, où il s'était retiré dans ses dernières années. Il a écrit la relation de ses divers voyages. Le plus important, celui qui a fait sa réputation, est son *Voyage littéraire en Grèce*, 1776, 2 vol. in-12 et in-8°, dernière édition, 1783, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°. On a encore de lui *Marseille ancienne et moderne*, 1786, in-8°; un *Mémoire* sur le commerce d'Angora; *Relation abrégée de Voyages en Italie et dans le Nord*, 1782, in-8°; *Poésies fugitives et traductions en vers*, etc. Guys était membre correspondant de l'institut, et les Grecs lui avaient accordé le titre de citoyen d'Athènes.

GUYSE (JACQUES de), né à Mons, se fit cordelier, et mourut à Valenciennes en 1599. Il a travaillé sur l'*Histoire du Hainaut* en latin, dont on a donné un extrait en français sous ce titre : *Illustrations de la Grande Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 5 vol. in-fol. — **NICOLAS de GUYSE**, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambrai, est auteur d'une *Histoire de la ville de Mons*, avec une *chronologie des comtes de Hainaut jusqu'à Philippe II*, Cambrai, 1621, in-4°, insérée dans *Antiquitates Belgicæ* de J. B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique ni d'ordre.

GUYSE ou **GUISE** (GUILLAUME), théologien anglais, né près de Gloucester en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1683, comme il préparait une édition de la *Géographie* d'Abulféda. On a de lui une *traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4°.

* **GUYTON DE MORVEAU** (LOUIS-BERNARD), savant chimiste, membre de l'institut de France, de la société royale de Londres, naquit à Dijon le 4 janvier 1737. Son père qui occupait à l'école de Dijon la chaire de droit romain, le destina de bonne heure aux emplois de la magistrature, et il fut pourvu, dès l'âge de dix-huit ans, en vertu de dispenses, de la charge d'avocat général au parlement de la même ville. Il en remplit les fonctions jusqu'en 1782. Guyton se livra bientôt tout entier à l'étude des sciences naturelles, particulièrement de la physique et de la chimie. Dès 1774, lorsqu'il fut devenu chancelier de l'académie de Dijon, il avait obtenu des états de Bourgogne la fondation de cours publics de chimie, de minéralogie et de matière médicale. Il réserva pour lui-même la première de ces chaires, celle de chimie, et il créa à ses frais un des laboratoires les plus complets qu'on eût encore vus. Pendant treize ans qu'il se livra à cet enseignement, il contribua à répandre dans sa province le goût des sciences, et bientôt ses travaux lui assignèrent parmi les chimistes un rang distingué. Ses confrères au parlement, humiliés de ce qu'il se vouait au professorat, lui suscitèrent des tracasseries. Guyton de Morveau se défit de sa charge, obtint le titre d'avocat-général honoraire, et se livra avec plus zèle que jamais à ses études chéries. Il entra en relation avec Lavoisier, et ils travaillèrent tous deux à réformer la nomenclature chimique. Guyton fit de fréquents voyages à Paris, où il se lia plus intimement avec le créateur de la chimie moderne. Il adopta avec chaleur les principes de la révolution, et fut nommé par le département de la Côte-d'Or député à l'assemblée constituante, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. La découverte des aérostats ayant fixé son attention, il chercha d'abord à en faire l'application à l'extraction des eaux des mines, et plus tard, quand Conté (*Voyez* CONTE), fut nommé chef des aérostatiers, Guyton fut

chargé de le diriger dans ses préparatifs pour faire des ballons une machine utile à la guerre. En 1794, il fut envoyé en qualité de commissaire près l'armée du Nord, et il assista à la bataille de Fleurus; mais c'est à tort qu'on a dit qu'il monta dans l'aérostat d'où Bureaux-de-Puzy observa la position et les mouvemens de l'ennemi; il ne fit qu'une ascension dans sa vie et il la fit à Dijon. Guyton perfectionna les procédés relatifs à la fabrication des poudres et du salpêtre, et contribua à l'organisation de l'école polytechnique, où il enseigna pendant onze années. Nommé administrateur de la monnaie, il contribua aussi à l'établissement du nouveau système monétaire. Il entra, en 1796, à l'institut, lors de sa formation, et on trouve un grand nombre de ses mémoires dans le recueil de cette société savante, dans le *Journal de l'école polytechnique*, et dans les *Annales de chimie*, dont il était un des principaux rédacteurs. Guyton perdit ses places à l'époque de la restauration et mourut le 2 janvier 1816. Bonaparte l'avait décoré de la croix d'officier de la légion-d'honneur et du titre de baron, et Louis XVIII lui donna une pension. La découverte la plus importante que l'on doit à Guyton de Morveau est celle de son procédé de désinfection, généralement employé dans les hôpitaux, dans les prisons et dans tous les lieux où l'on redoute les émanations délétères. Il avait fait cette utile découverte à Dijon en 1773, et il l'a popularisée par l'invention d'un ingénieux appareil. Parmi ses travaux qui méritent d'être mentionnés, nous citerons ses expériences sur la combustion du diamant, ses recherches sur les cimens propres à bâtir sous l'eau, ses observations sur la théorie de la cristallisation en général, et de celle des métaux en particulier (c'est là que se trouve la première indication du moiré métallique), sur le dissolvant naturel du quartz, sur la fusibilité des terres, sur la composition des sels, sur celle de différens gaz, sur la nature de l'acier, etc., etc. On lui doit encore un pyromètre ou instrument pour mesurer les degrés très élevés de chaleur, de nouveaux procédés pour la fabrication du rouge à polir les glaces et l'acier, et l'application de la lampe d'Argent aux travaux chimiques. Guyton de Morveau fut un des coopérateurs de l'*Encyclopédie méthodique*, dans laquelle il a fait le premier volume du Dictionnaire de chimie, dont l'article ACIDE est

regardé comme un modèle de déduction et de clarté. Outre ses nombreux écrits, insérés dans les recueils que nous avons indiqués, ainsi que dans les *Mémoires de l'académie de Dijon* et dans le *Journal de physique*, Guyton a publié : | *Le Rati iconoclaste*, poème, Dijon, 1763, in-8°; | *Mémoires sur l'éducation publique*, Dijon, 1764, in-12; | *Digressions académiques*, ou *Essais sur quelques sujets de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, Dijon et Paris, 1772, in-8°; | *Défense de la volatilité du phlogistique*, 1773, in-8°; | *Instruction sur le mortier de Lorient*, Dijon, 1775, in-8°; | *Elément de chimie théorique et pratique* (avec Maret et Durand), Dijon, 1776-1777, 3 vol. in-12; cet ouvrage a été traduit en allemand et en espagnol. | *Description de l'aérostat de Dijon, avec un essai sur l'application de cette découverte à l'extraction des eaux des mines*, Dijon, 1793, in-8°; | *Opinion dans l'affaire de Louis XVI*, Paris, 1793, in-8°; | *Traité des moyens de désinfecter l'air*, Paris, 1801, 1802, 1803, in-8°, réimprimé ensuite plusieurs fois par ordre et aux frais du gouvernement; | *Rapport sur la restauration du tableau de Raphaël connu sous le nom de la Vierge de Foligno*, Paris, 1802, in-4°; dans lequel l'auteur explique fort au long les causes de l'altération des couleurs dans la plupart des tableaux modernes, et cherche dans l'analyse des couleurs employées par les anciens maîtres les moyens de prévenir cette altération. Guyton de Morveau a de plus traduit en français plusieurs ouvrages de Bergmann, de Scheele, de Black et de Kirwant — Sa femme, née mademoiselle PICARDET, a publié : | *Mémoires de chimie, de K.-W. Scheele, tirés des mémoires de l'académie des sciences de Stockholm*, traduits du suédois et de l'allemand, 2 vol. in-12, 1785; | *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, traduit de l'allemand de A.-G. Werner, 1790, in-8°.

GUZMAN (ALPHONSE-PÉREZ de), fameux capitaine espagnol, né à Valladolid en 1258, s'acquit d'abord beaucoup de gloire dans plusieurs combats contre les infidèles; mais l'infant don Sanche s'étant révolté contre son père Alphonse X, dit le Sage, Guzman, pour ne pas se mêler de ces querelles, s'exila de sa patrie, et s'attacha au service du roi de Navarre, avec lequel son pays était alors en paix. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il revint en Castille,

où il donna commencement à la maison des ducs de Médina-Sidonia. A la mort d'Alphonse X, Guzman prêta serment à son successeur don Sanche, et le servit avec honneur dans la guerre que lui déclara son frère l'infant don Jean. Il était gouverneur de Tariffa, lorsque cette ville fut assiégée par don Jean. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendait la place qu'il défendait. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt de » commettre une trahison, il lui donne- » rait lui-même de quoi égorger son fils ; » et en même temps lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étaient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son diner pour courir aux remparts ; mais ayant appris de quoi il s'agissait : *Ce n'est rien*, dit-il, *veillez seulement à la garde de la place*. Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble et sans en rien témoigner à Marie Coronel, sa femme. Lopez de Véga a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendants de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paraît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise : *Mais pèse et rei que el sangre* : « Je préfère l'intérêt du roi à celui » du sang. » Ce héros mourut couvert de lauriers en mai 1320.

GYE (le maréchal de). Voy. ROHAN.

GYLIPPE, capitaine lacédémonien, né à Sparte, environ 450 ans avant J.-C., fut envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthène. Ce der-

nier vivait plus de 80 ans avant l'orateur de ce nom. Ces généraux se rendirent avec les troupes, à condition qu'on leur laisserait la vie, et qu'on ne les retiendrait point dans une prison perpétuelle ; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J.-C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avait recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montait à 1, 500 talens, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avaient fait présent. L'avance de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par dessous, et après en avoir tiré 300 talens, il les recousit fort adroitement ; mais les bordaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant partout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

* GYLLENBORG (GUSTAVE-FRÉDÉRIC, comte de), poète suédois, né vers 1729, d'une famille illustre, obtint de bonne heure des emplois très distingués, et devint conseiller de la chancellerie royale. Mais il s'occupa plus particulièrement de littérature et de poésie, et se fit un nom parmi les écrivains les plus célèbres de sa patrie. Gustave III le désigna pour un des premiers membres de l'académie des sciences et des belles-lettres de Stockholm, à l'époque de sa création, en 1786. Parmi les ouvrages de Gyllenborg, on cite un poème sur le *Passage du Beltz* ; *l'hiver et le printemps* ; *le plaisir et les misères de l'homme* ; des *tragédies*, des *odes*, des *satires*, des *élégies*, des *fables*, etc. On a aussi de lui des *discours* sur divers sujets de littérature et de morale. En général on lui reproche des longueurs et des répétitions ; mais ces défauts ne déparent que très légèrement ses élégantes productions. Il était très versé dans la littérature française.

HAA

HAA

HAAS (JEAN - MATHIAS), géographe allemand, né à Augsbourg, le 14 janvier 1684, mort à Wittenberg, le 24 septembre 1742. On lui doit : *Regni Davidici et*

Salomonis descriptio geographica et historica. Nuremberg, Homann, 1759, in-fol. avec cartes color., ouvrage rempli d'érudition, et nécessaire, dit Lenglet Dufres-

noy, pour l'étude de l'histoire sainte. On en trouve un bon extrait dans les *Acta erudit. lipsiens. ann. 1740*. | *Phosphorus historiarum vel prodromus theatri summorum imperiorum*, Leipsick, 1742, in-fol. ; | *Historie universalis politicæ idea, tractationem summorum imperiorum exhibens*, Nuremberg, 1743, in-4°, avec cartes. Cet ouvrage a été publié par les soins de M. Franz et d'Auguste Gottlob Boehm. Les cartes du professeur Haas sont bien supérieures à toutes celles qu'on avait gravées jusqu'alors en Allemagne.

* HAAS (GUILLAUME), célèbre graveur et fondeur en caractères, imprimeur et géographe, né à Bâle le 25 août 1741. Il essaya de donner aux caractères une forme plus agréable, et inventa une nouvelle presse à laquelle il appliqua le balancier; il en a donné une description (en allemand et en français), Bâle, 1790, in-4°. La géographie lui doit le perfectionnement de l'art de composer les cartes géographiques en caractères mobiles. Il a publié, par le moyen de ce nouveau procédé, une *Carte du canton de Bâle*, une de la *Suisse* et deux de la *France*, qui sont très estimées; on lui est redevable aussi des interlignes proportionnelles et progressives, qui sont d'un usage fréquent dans les compositions de tableaux. Haas a suivi avec gloire la carrière du génie militaire, et a fait les campagnes de la Suisse orientale sous les ordres du maréchal Masséna. Il mourut dans l'abbaye de St-Urbain, dans le canton de Lucerne, le 8 juin 1800. Guillaume Haas, son fils, a publié plusieurs cartes dans le même genre.

HABACUC, le 8^e des douze petits prophètes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophète est l'Habacuc qu'un ange emporta par les chevaux à Babylone pour donner à manger à Daniel, alors dans la fosse aux lions. Ses *prophéties* ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des juifs par Cyrus et celle du genre humain par Jésus-Christ. L'oraison qui termine ses prophéties et qui commence *Domine, audivi auditionem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchans cantiques de l'Écriture sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentimens vifs et profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc.

Agellius et Antoine Guévara ont commenté ce prophète.

HABERKORN (PIERRE), théologien luthérien, né en 1604 à Butzbach en Vétéravie, fut surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques tenus au sujet de la religion. Son principal ouvrage est intitulé : *Heptas disputationum Anti-Wallemburgicarum*, 1650, 1652, 2 vol. in-8°. Ce livre dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est un recueil de tout ce que les protestans ont dit pour justifier leur schisme. Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joseph HABERKORN de Haberfels, né à Koenigs-warthen en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breslaw, 1780-1781. Il y a des vues solides, des divisions justes et tranchantes, une diction pure, sans être affectée, comme l'est aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands; mais le développement est souvent embarrassé, les preuves en désordre, et remplacées quelquefois par une verbosité qui déroge au prix des choses. Il vivait encore en 1786.

HABERT (FRANÇOIS), surnommé le *Banny de Liesse*, poète français du second âge de notre poésie, naquit à Issoudun en Berri, vers l'an 1520. Il fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569. On fait encore cas de ses *Trois nouvelles déesses*, petit poème, imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour son temps. Après Marot, il est celui de tous ses contemporains qui a réuni le plus de grâce et d'énergie dans ses ouvrages qui sont nombreux. C'est dans les *épîtres* qu'il a le mieux réussi. Il en a fait d'historiques, de badines et de philosophiques. La manie de cette vaine et folle philosophie qui cherchait à faire de l'or gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière. Il traduisit aussi en vers français, par ordre d'Henri III, les *Metamorphoses d'Ovide*, et en fut récompensé par une pension. On peut consulter sur ce poète les *Annales poétiques*, tome 5. On trouve dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine, dans les *Mémoires* de Nicéron, et la *Bibliothèque française* de Goujet, la liste de ses nombreuses productions. — PIERRE HABERT, son frère, n'eut pas autant de succès dans la poésie. Ses ouvrages ne laissèrent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX et Henri III. On cite de lui *Traité du bien*, et *Utilité de la paix et des maux provenant de*

la guerre, en vers alexandrins, 1568, in-8°; le *Miroir de vertu et Chemin de bien vivre*, Paris, 1559, 1569, 1574 et 1587, in-16. Il fut le père d'Isaac HABERT, qui s'adonna aussi à la littérature; mais dont les productions sont ignorées.

HABERT (ISAAC), fils d'Isaac Habert, dont nous venons de parler, fut docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1645, et mourut en 1668. Il se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par le zèle avec lequel il s'éleva contre Arnauld, et les autres disciples de Jansénius. C'était un homme aussi estimable par ses vertus que par ses connaissances. On a de lui : Une *Traduction latine du Pontifical des Grecs*, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. | Des *Vers* latins, des *Sylves* et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de saint Louis, dans le bréviaire de Paris. Les muses latines lui étaient favorables. | *De Consensu hierarchiæ et monarchiæ, adversus Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4°. Plusieurs *Ecrits contre Jansénius et contre Arnauld*. Quoiqu'il fût fort opposé aux jansénistes, il n'adoptait pas les sentimens des jésuites, et combattait ceux de Molina, de Vasquez, de Lessius, etc. : il rend cependant justice à ce dernier, maltraité par les universités de Louvain et de Douai, et convient que le pape Sixte V lui fut favorable; que les propositions censurées furent bien accueillies à Rome, et reconnues *sanz doctrinæ articuli*. Il est encore auteur de la *Lettre* contre Jansénius, que signèrent presque tous les évêques de France, et qu'ils envoyèrent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI (GERMAIN), abbé de Saint-Vigor de Cerisi, au diocèse de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie française dès sa création, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. Parmi ses *poésies* il en est de chrétiennes, et quelques autres qui sont décemment galantes. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, 1659, in-8°, fut vantée de son temps comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poète une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panegyrique boursoufflé, in-4°, Paris, 1646, et une *oraison funèbre* du cardinal de Richelieu.

HABERT (PHILIPPE), littérateur, né à Paris en 1605, frère du précédent, académicien comme lui, fut nommé par le maréchal de la Meilleraye commissaire de l'artillerie : il se signala en diverses expéditions et plusieurs batailles, et il mourut en 1637, à 32 ans, au siège d'Emmerick dans le Hainaut, sous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit sauter, par la négligence d'un soldat qui y laissa tomber sa mèche. Son poème intitulé : *Le temple de la mort*, Paris, 1637, in-8°, offre de beaux vers, et des tableaux d'une philosophie sombre et douce, pleins d'avis utiles qu'on trouve, selon l'expression de l'Ecriture sainte, dans une maison de deuil plutôt que dans celle des noces (voyez HERVEY, MONT-FLEURY).

HABERT (HENRI-LOUIS), seigneur de Montmort, conseiller au parlement, puis doyen des maîtres-des-requêtes, mort en 1679, était membre de l'académie française. C'est lui qui donna en 1658, en 6 vol. in-fol. les *OEuvres de Gassendi*, dont il avait été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine, bien écrite. On a encore de Montmort 3 ou 4 épigrammes, et quelques autres petites pièces de poésie, imprimées dans les recueils de son temps. Huet, dans ses *Mémoires latins*, dit de Montmort qu'il était *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus*; mais son zèle pour le système de Gassendi ne donne pas une idée aussi favorable de son jugement.

HABERT (LOUIS), docteur de la société de Sorbonne, né en 1655 à Blois, fut successivement grand-vicaire de Lugon, d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des livres jansénistes* l'appelle un *janséniste radouci, qui, par des routes obliques, revient toujours au système jansénien*. On a de lui : | un *Corps complet de théologie*, Lyon, 1709, en 7 vol. in-8° : le dernier vol. parut en 1712. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique. (Fénélon dans une instruction pastorale du 1^{er} mars 1711, le censura avec sévérité.) | *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste

l'appelle *Pratique impraticable*. Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, et qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit et les sentimens d'une vraie pénitence deviennent rares (*voyez CONCINA*). Habert mourut à Paris en 1718, à 83 ans.

HABERT (SUZANNE), tante d'Isaac Habert, évêque de Vabres, et femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie et même la théologie. Elle mourut en 1635, dans le monastère de Notre-Dame de Grâce, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, où elle s'était retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en aurait pas sans doute privé le public, s'ils avaient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT (NICOLAS), chirurgien de Bonny en Gâtinais, fut employé à la suite des armées et à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monumens de son habileté. On estime surtout son *Traité de la peste*. On trouva en 1615, près le château Langon en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Teutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéologie*, ou *Discours des os d'un géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour et contre; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. *Voyez RIOLAN, SLOANE*.

HABINGTON (WILLIAM), poète anglais, né à Hindlip, dans le comté de Worcester en 1605, d'une famille catholique, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I^{er}*, roi d'Angleterre, Londres, 1640, in-fol. et d'*Edouard IV*, 1648, l'une et l'autre en anglais. Il a aussi laissé des *poésies* estimées, la *Reine d'Aragon*, tragi-comédie, et un recueil intitulé *Castara*, nom que ce poète donnait à sa femme, Londres, 1635, in-8°. Il mourut le 13 novembre 1645.

* **HACHETTE (JEANNE)**, femme illustre de Beauvais, se rendit célèbre par le courage qu'elle déploya à la défense de

cette ville assiégée par le duc de Bourgogne. En 1472, elle se mit à la tête des autres femmes de cette place pour combattre les Bourguignons. Déjà un soldat ennemi avait planté son drapeau sur le rempart, lorsque Jeanne Hachette parut une petite hache ou *hachette* à la main, et le précipita en bas des murailles. Les habitans animés par son exemple forcèrent le duc de Bourgogne à lever le siège. Louis XI, en mémoire de cette belle action, accorda aux femmes de Beauvais, par lettres-patentes datées d'Amboise, 1475, le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande, le jour de sainte Agadrène, patronne de cette ville. On n'est pas d'accord sur le véritable nom de l'héroïne de Beauvais. Philippe de Commines l'appelle *Jeanne Fourquet*. P. Matthieu, dans son histoire de Louis XI, la désigne sous le nom de *Jeanne Fourquet*. Antoine Loisel, dans ses *Mémoires de Beauvoisis*, et les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* l'appellent *Jeanne Lainé*. Ce n'est que par une ancienne tradition qu'on l'appelle *Jeanne Hachette*, et ce nom a prévalu. Il existe à la bibliothèque du roi, une tragédie manuscrite d'un sieur de Roussel, intitulée : *Triomphe du beau sexe, Jeanne Hachette, ou le Siège de Beauvais*. Il y a encore sur cette héroïne une autre pièce intitulée *le Siège de Beauvais*, Paris, 1766.

* **HACHETTE (JEAN-NICOLAS-PIERRE)**, habile mathématicien, né à Mézières (Ardenne), le 6 mai 1769, fit ses études à Reims avec tant de succès, qu'à 25 ans il était professeur d'hydrographie à Collioures et à Port-Vendres (Pyrénées-Orientales). En 1794, il fut appelé par Monge pour enseigner la géométrie descriptive à l'école polytechnique, et il demeura attaché à cette école jusqu'en 1816. Hachette professa aussi la même science à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Il est mort au mois de janvier 1834, laissant les ouvrages suivans : | *Sur la composition des machines* (avec MM. Lauz et Bétancourt), 1808, 1 vol. in-4°; | *Programme d'un cours de physique*, Paris, 1809, 1 vol. in-8°; | *Traité élémentaire des machines*, 1811, 1 vol. in-4°, avec 28 planches; 4^e édition, 1828, in-4°; | 1^{er} *Supplément à la géométrie descriptive de Monge*, 1811, 1 vol. in-4°, avec onze planches; 2^e *supplément* au même ouvrage, 1818, in-4°; | *Correspondance sur l'Ecole polytechnique*, années 1814, 1815 et

1816, 1 vol. in-8°, avec 42 planches; | *Application de l'algèbre à la géométrie*, 1815, in-8°; | *Collection des œuvres de géométrie, à l'usage de l'Ecole royale polytechnique*, planches sans texte, 1817, 1 vol. in-fol.; | *Elémens de géométrie à trois dimensions*, 1817, 1 vol. in-8°, avec 5 planches; | *Traité de géométrie descriptive*, 1822, 1 vol. in-4°, avec 72 planches. Hachette était membre de l'académie des sciences à laquelle il a fait part de plusieurs *Mémoires* importants.

HACKEMBACH. Voy. HAGEMBACH.

* HACKERT (PHILIPPE), célèbre paysagiste, né en 1754 à Prentzlau dans la Marche-Ukraine, fils et petit-fils de peintres, commença ses premières études sous la direction de son père, et alla se perfectionner à Berlin sous N.-B. Lesueur, alors directeur de l'académie de peinture de cette ville, qui lui conseilla de se livrer exclusivement à la peinture du paysage. Il se rendit ensuite à Stralsund, puis à Paris où son talent lui donna d'utiles protecteurs. Ses charnantes gouaches, très recherchées des amateurs, ne tardèrent pas à lui donner une honnête aisance. S'étant rendu à Rome en 1768, il y fut chargé par l'impératrice Catherine de six tableaux de batailles qui furent le fondement de la réputation et de la fortune qu'il acquit par la suite. En 1775, il voyagea en Suisse, d'où il revint en Italie, et en 1782, il alla s'établir à Naples, où il vécut dans le palais du roi jusqu'à l'invasion des Français dans ce royaume. Hackert se retira alors à Florence où il mourut d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1805. Ce peintre excellait surtout dans la perspective : les vues de Tivoli, de Naples et de Rome sont des chefs-d'œuvre en ce genre. On cite parmi ses compositions *six vues prises dans le royaume de Naples, six vues prises en Suède, six vues de Normandie, des études d'arbres*, et d'autres sujets gravés à l'eau forte et à la pointe. Il s'était aussi occupé de la restauration des tableaux, comme le prouve son écrit en forme de lettres adressées au chevalier d'Hamilton et qui a pour titre : *Sull'uso della vernice nella pittura*, 1788, traduit en allemand par M. Riebel, inspecteur de la galerie de Dresde, 1801. On lui doit aussi des *Fragmens sur la peinture du paysage*, qui méritent d'être consultés par les paysagistes.

HACKET ou HAGUET (GUILLAUME), fanatique, anglais, au 16^e siècle, s'érigea en prophète, et attira dans son parti deux

personnes qui avaient quelque savoir, Edmond Coppinger et Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire passer pour un grand prophète comparable à Jésus-Christ. Ils entreprirent même, le 6 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu; Coppinger se laissa mourir dans la prison, et Arthington obtint sa grâce. Ces trois imposteurs se proclamaient prophètes de la miséricorde et du jugement.

HACKSPAN (TUÉODORE), orientaliste et théologien luthérien, né à Weimar en 1607, se rendit habile dans les langues orientales, et fut le premier qui les professa à Altorf. Il obtint aussi la chaire de théologie, et mourut en 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, estimés en Allemagne. Les principaux sont : | *Miscellaneorum sacrorum libri duo*; | *Notæ philologico-theologicæ in rariora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8°; | *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4°; | *Specimen theologiæ thalmodicæ*; | *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1665, in-4°; | *Lucubrationes franktallenses in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1685, in-8°.

* HACQUET (BALTHASAR), naturaliste, né en 1740 au Conquet en Bretagne, était très jeune lorsqu'il passa dans les états autrichiens, et devint successivement professeur de chirurgie au lycée de Laybach en Carniole, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture et des arts de cette ville, professeur d'histoire naturelle à l'université de Lamberg (1788), et membre du conseil des mines à Vienne, où il mourut le 10 janvier 1815. Il avait parcouru à pied toutes les parties de la monarchie autrichienne. Le slavon et l'allemand lui étaient familiers, et plusieurs de ses ouvrages sont écrits dans cette dernière langue. On lui doit *Oryctographia Carniolicæ*, ou *Géographie physique de la Carniole, de l'Istrie et d'une partie des pays voisins*, Leipsick, 1778-1781, 1784-1789, 4 vol. in-4°, avec cartes et figures. On y trouve des recherches curieuses sur la nation slavé. | *Voyage physico-politique dans les Alpes dinariennes, juliennes, carniennes, rhétiques et noriques, fait en 1781 et 1785*. Leip-

sick, 1765-87, 4 vol. in-8°, figures et cartes; | *Voyage dans les Alpes Noriques, relatif à la physique*, etc., fait de 1784 à 1786, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°; | *Nouveau voyage physico-politique, fait en 1788 et 1789 dans les monts carpathes, daces ou septentrionaux*, Nuremberg, 1790, 1791, 1794, 1796, 4 vol. in-8°, fig.; | *Voyage minéralogique et botanique du mont Terglou en Carniole, au mont Glackner en Tyrol, fait en 1779 et 1781*, 2^e édition, Vienne, 1784, in-8°; | un grand nombre de *mémoires* dans des recueils de sociétés savantes et dans des journaux. Hacquet ayant visité lui-même presque tous les pays qu'il décrit, ses voyages fournissent des renseignements précieux. On regrette qu'il n'en ait pas paru au moins un extrait en français.

HADDIGK (ANDRÉ, comte de), général autrichien d'un grand mérite, naquit en 1710 à Futtak en Hongrie. L'empereur, pour récompenser ses services, le nomma successivement son intime conseiller, président du conseil de guerre et gouverneur de la Transilvanie et de la Galicie. Lors de la guerre contre les Turcs, en 1789, il commanda l'armée, mais son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues de cette campagne, et il mourut au bout de quelques mois, à Vienne, le 12 mars 1790, avec la réputation que lui avaient méritée ses actions brillantes. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité et de résolution. Il se distingua particulièrement dans celle de sept ans, et s'empara de Berlin en 1757. Frédéric II l'estima, et c'est un des généraux autrichiens qui traversèrent le plus constamment les plans de cet infatigable monarque.

* **HADLEY** (sir JOHN), astronome anglais du 18^e siècle, s'est fait connaître par l'invention d'un instrument à l'aide duquel on peut observer des astres en mer et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau : cet instrument porte le nom de *Octant* ou *Quartier de réflexion*. Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* les mémoires suivans : | *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1751; | *Observations faites à bord du Châtain en 1752*; | *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à un quart de cercle*, 1775; | *Traité sur la cause des vents alizés*, 1753, etc.

* **HADOT** (MARIE-ADÉLAÏDE RICHARD, veuve BARTHÉLEMY), institutrice, née en 1769, est auteur d'un grand nombre

de romans, de mélodrames très faibles, et de quelques livres d'éducation peu connus; M. Mahul a recueilli dans le tome 2 de son *Annuaire nécrologique*, les titres de ses ouvrages qui sont au nombre de 58, sans compter ceux qui alors étaient inédits; nous citerons : | *L'Homme mystérieux*, mélodrame en 3 actes, 1806, in-8°; | *Clotilde de Hapsbourg, ou le Tribunal de Newstadt*, roman, 1810, 2^e édit. 1817, 4 vol.; | *Stanislas Zamoski ou les illustres Polonais*, ibid. 1810, 2^e édit., 1818, 4 vol.; | *les Loisirs d'une bonne mère, ou le Décameron de l'adolescence*, 1811, 2 vol.; | *les Mines de Mazzara, ou les Trois sœurs*, ib. 3^e édition, 1820; | *Anne de Russie et Catherine d'Autriche*, ibid. 1813, 1819, 5 vol. in-12; | *les Soirées de famille, ou un Hiver à Paris*, 1813, 3 vol.; | *Jacques I^{er}, roi d'Ecosse, ou les Prisonniers de la Tour de Londres*, 1814, 2^e édit., 1819, 4 vol.; | *la Tour du Louvre, ou le Héros de Bouvines*, 2^e édit. 1818; | *Isabelle de Pologne ou la Famille fugitive*, 1817, 4 vol.; | *Atelwood et Clara, ou la Montagne de fer*, 1818, 4 vol.; | *Ernest et Vendôme, ou le Prisonnier de Vincennes*, 1818, 4 vol.; | *Fernand d'Alcantara, ou la Paillée de Roncevaux*, 1818, 4 vol.; | *Ara-belle et Mathilde, ou les Normands en Italie*, 1819, 4 vol.; | *la Vierge de l'Indostan*, 1816, 1821, 4 vol. in-12; | *Les deux Walladimir*, mélodrame en 3 actes (avec M. Victor Ducange), ibid. 1816, in-8°; | *M^{lle} de Montdidier, ou la cour de Louis XI*, ibid. 1821, 5 vol. in-12; | *les Brigands anglais*, 1821, 4 vol., ouvrage posthume, etc. M^{me} Hadot est morte le 19 février 1821, à 52 ans.

HADRIEN. Voyez ADRIEN; cependant il faut observer que Hadrien est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

* **HAEBERLIN** (FRANÇOIS-DOMINIQUE), savant publiciste et professeur d'histoire et de droit à Helmstadt, né le 31 janvier 1720, à Grimmelfingen, près d'Ulm, mourut le 20 avril 1787. Il avait été conseiller intime de justice et bibliothécaire à l'université de Helmstadt. L'Allemagne le compte parmi ses meilleurs historiens. Son style ne brille pas par l'élégance, mais il réunit une exacte précision à l'érudition la plus profonde et la plus étendue. Ses principaux ouvrages sont : | *De familia augusta Wilhelmi Conquestoris, regis, Angliæ diplomatibus et optimis scriptoribus innixa*, Gottingue, 1743,

in-4°; | *De austrægis generatim necnon de jure austrægarum S. R. I. liberæ civit. Ulmanæ speciatim*, Helmstadt, 1753, in-4°; | *Analecta mediæ ævi ad illustranda jura et res germanicas edidit, præfatus est, et notulis adpersit*, Nuremberg et Lipsick, 1764, in-8°; | *Histoire moderne de l'empire d'Allemagne, depuis le commencement de la guerre de Smalkalden jusqu'à nos jours*, Halle, 1773-91, 21 vol. in-8°; | *Recueil de mémoires succincts sur différens sujets relatifs à l'histoire et au droit public de l'empire germanique*, 1775-78, 4 parties in-8°. Il est à regretter que cet excellent ouvrage n'ait pas encore trouvé de continuateur.

* **HAEBERLIN (JEAN-FRÉDÉRIC)**, né à Helmstaedt le 10 janvier 1753, se livra à l'étude du droit, et devint un des professeurs les plus distingués de droit public. Il enseigna cette science à Herlang; puis il occupa la chaire de jurisprudence dans sa ville natale. Il publia différens ouvrages sur l'objet de ses études, et fit paraître d'abord son *Répertoire sur le droit public allemand, et du droit féodal*, puis son *Manuel sur le droit allemand*, et enfin ses *Annouces politiques*. Il fut appelé à la diète de Rastadt par le duc de Brunswick, puis devint membre de la commission législative des états du nouveau royaume de Westphalie. Obligé de retourner à Cassel par suite d'une maladie grave, il y mourut au mois de juin 1799, dans le sein de sa famille, peu de jours après son retour.

HAECCX (DAVID), né à Anvers vers l'an 1593, embrassa l'état ecclésiastique, et se transporta à Rome, où il devint camerier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1636. On a de lui *Dictionarium malaico-latinnm, et latino-malaicum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4°. Il a été traduit en hollandais et imprimé à Batavia en 1707.

HAEFTENIUS ou **HAEFTEN (JACQUES van)**, né à Utrecht en 1588, se fit bénédictin, et établit la réforme dans l'abbaye d'Aflighem, dans le Brabant; il y introduisit les constitutions de la congrégation des SS. Vilon et Hidulte (elles y sont aujourd'hui adoucies avec la permission du saint Siège). Il mourut le 31 juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié plusieurs pieux et savans ouvrages; entre autres: | *Disquisitiones monasticæ*, Anvers, 1643, in-fol., très estimées; | *Venatio sacra, sive de arte quærendi Deum*, lib. XII, ibid. 1639; | *Via regia sanctæ crucis*;

| *Méditations pour tous les jours de l'année*, 6 livres, 1634, etc.

HÆEN (ANTOINE de), conseiller-aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, né à La Haye en 1704, mort à Vienne le 3 septembre 1776, est connu dans la république des lettres comme l'un des plus savans et des plus habiles médecins de l'Europe. Il fut appelé à Vienne en 1754 pour y faire un cours de clinique, et devint professeur de médecine pratique. Ennemi de l'empirisme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité et de l'inconsistance des esprits de ce siècle, Hæen ne se réglait que sur des principes reconnus, et sur la grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a successivement publiés sous le titre de *Ratio medendi in nosocomio practico*, forment 17 vol. in-8°, à Vienne, de 1757 à 1774. On a encore de lui plusieurs autres dissertations séparées, parmi lesquelles il faut distinguer le traité *De magia*, Vienne, 1774, et Venise, 1775, un vol. in-8°. De Hæen y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient conformément à l'Ecriture sainte, aux saints Pères, et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, et ses adversaires s'en sont servis pour affaiblir sa réputation. « On sent assez que dans le temps » où nous sommes, on est mal reçu à » parler d'agens surnaturels; mais est-ce » précisément sur les opinions reçues ou » rejetées dans ce siècle, qu'il faut juger » les notions humaines, généralement » adoptées dans les siècles précédens? Ne » serait-il pas raisonnable que l'impartiale » postérité prononçât sur les différends » élevés entre notre philosophie et celle » de nos ancêtres? Les contestations des » siècles ressemblent à celles des individus contemporains; chacun se croit le » mieux fondé, chacun prétend avoir » pour soi les droits et les honneurs de » la raison; il leur faut un juge qui ne » soit pas partie. » Voilà ce qu'on écrivait en 1782, lors de la première édition de ce *Dictionnaire*: depuis cette époque, ces observations ont paru acquiescer de la considération et de la force. La magie est devenue une marotte de mode, comme le remarquent Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, Archenholtz dans

son *Tableau de l'Angleterre*, etc. Les *Mémoires* de Saint-Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faisait son étude. Nous lisons dans d'autres *mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les mystérieux tours de Cagliostro, sans que personne en donnât l'explication physique? Que de grosses perruques et de cordons bleus ou rouges, qui ne croyaient pas en Dieu, allaient se repaître de ces farces nécromantiques, et souper avec Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc. ! Il ne s'agit pas de savoir si effectivement ils obtenaient ce qu'ils cherchaient; ils le cherchaient, cela suffit; ils croyaient de plus qu'ils l'avaient obtenu, et sortaient de là tout ébahis (*voyez* FAUSTUS). On trouve l'analyse et la défense du traité *De magia*, dans le *Journal historique et littéraire*, 15 mars 1776. p. 599; 15 mai 1776, p. 92. *Voyez* DELRIO, MAFFÉE, le BRUN, SPÉ. Un an après avoir publié cet ouvrage *de magia*, de Haen en fit paraître un autre qui a pour titre *De miraculis*, Vienne, 1773, in-8°. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées à Paris, Didot, 1761-1774, 11 vol. in-8°.

* HAENDEL (GEORGES-FRÉDÉRIC), célèbre compositeur allemand, surnommé en Italie *il sassone*, *le saxon*, né à Halle, dans le pays de Magdebourg, le 24 février 1684, montra, dès sa plus tendre jeunesse, de rares dispositions pour l'art musical. A l'âge de 10 ans, il avait composé une suite de sonates qui sont aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Angleterre. Il se rendit d'abord à Hambourg, où il donna son premier opéra (*l'Almeria*), et après en avoir composé deux autres, il passa en Italie, puis il se rendit dans le Hanovre, où il fut maître de chapelle de l'Electeur; enfin il se fixa à Londres, où il composa son opéra de *Renaud*, qui fait les délices de la nation anglaise. Depuis cette époque, il ne cessa de travailler pour le théâtre, malgré les désagrémens qu'il eut à éprouver de la part des directeurs. Il mourut le 17 avril 1759, étant aveugle depuis 8 ans. Les Anglais lui rendirent de très grands honneurs après sa mort: ils lui ont élevé un monument dans l'église de Westminster. On a publié par souscription à Londres, en 1786, la *Collection de ses œuvres*. On y distingue 48 opéras, 26 oratorio, 8 volumes de motets, 4 de cantates, et beaucoup d'autre musi-

que d'église; des pièces d'orgue, de clavecin, des figures regardées comme classiques, et des sonates pour divers instrumens. Ce sont surtout ses oratorio qui ont établi sa réputation. Eschenburg a inséré sa *Vie* dans sa traduction allemande de l'*Histoire* de Burney.

HAER (FLORENT van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1654, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et donna au public: | *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est l'histoire de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe; elle est écrite avec beaucoup de fidélité, et peut-être avec trop d'élégance: | *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douai, 1605, in-8°. Il y donne deux explications de chaque messe *de Tempore*; la première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte: la seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le temps où il vivait, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par don Martenne et par le Père le Brun: | *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, des comtes anciens de Flandre, et une description de l'ancien estat de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611: ouvrage écrit sur de bons mémoires, avec exactitude et discernement; il est d'une grande utilité pour l'histoire et la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN (FRÉDÉRIC de), poète allemand, a fleuri dans le 18^e siècle. Il naquit à Hambourg, le 25 avril 1708, et il est mort en 1754, après avoir célébré tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Il a imité plusieurs *ables* et plusieurs *contes* de la Fontaine. Les principaux ouvrages de ce poète sont: | *Le Sage*, poème, 1741; | *La Prière universelle*, 1742; | la *Félicité*, poème célèbre, 1743; | *Réflexions sur les attributs de la Divinité*, 1744; | *L'Amitié*, poème, 1748; | *Le Savant*, item, 1740; | *Le Babillard*, satire. Dans toutes ses compositions, on remarque de la simplicité, de la facilité et de l'harmonie. Eschenburg, Meister, et plusieurs autres littérateurs ont écrit la *Vie* du poète Hagedorn. — On doit à Chrétien-Louis de Hagedorn, son frère, des *Réflexions sur la peinture*, ouvrage classique en Allemagne, dont M. Huber a

donne une bonne traduction française, Leipsick, 1775, 2 vol. in-8°.

HAGEMBACH (PIERRE de), chevalier, conseiller et maître-d'hôtel de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferreté, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il se conduisit d'une manière si tyrannique dans ces gouvernements, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura long-temps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

HAGUENBOT. Voyez CORNARIUS.

HAHN (SIMON-FRÉDÉRIC), publiciste et historien allemand, né en 1692 à Klosterbergen, près de Magdebourg, dans la Basse-Saxe, était dès l'âge de 10 ans versé dans la connaissance des langues anciennes, de l'histoire, de la géographie, des mathématiques. A 12 ans, il connaissait plusieurs langues vivantes, et improvisait en latin dans les discussions savantes. Après avoir fait son droit à l'université de Halle, il en donna, pendant quelques années, des leçons publiques dans la même ville; et il devint ensuite professeur d'histoire à Helinstadt. Plus tard il obtint les titres de conseiller, d'historiographe, et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages sont : | Les 4 premiers volumes d'une *Histoire de l'empire*, exacte, mais pesamment écrite; | *Collectio monumentorum veterum et recentiorum ineditorum*, 2 vol. in-8°. Il avait commencé à se faire connaître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du cloître de Bergen* : c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon bergense* par Henri Meibomius, et des *Dissertations* sur divers sujets. La vie de ce savant a été écrite en latin par son frère J.-F.-C. HAHN, Magdebourg, 1750, in-4°.

* **HAHN** (LOUIS-PHILIPPE), poète allemand, né à Tribstadt dans le Palatinat

en 1746, fut secrétaire des finances, et référendaire des comptes à Deux-Ponts. Il mourut en 1787. Il a laissé plusieurs *tragédies*, qui, malgré l'irrégularité des plans, lui ont acquis une réputation par l'énergie du style, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées : | *La rébellion de Pise*, tragédie en 5 actes, Ulm, 1776, in-8°; | *Le comte Charles d'Adelsberg*, tragédie en 5 actes, Leipsick, 1776; | *Robert de Hohenecken*, Leipsick, 1778, in-8°; | *Walrad et Eve*, opéra-comique, Deux-Ponts, 1785, in-8°; | *Poésies lyriques*, ibid. 1786, in-8°.

* **HAHN** (PHILIPPE-MATTHIEU), célèbre mécanicien, né en 1739 à Scharnhausen, près de Stuttgart, montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture et l'astronomie, qu'il étudia seul et sans secours; son père, ministre protestant ayant une nombreuse famille, et peu de fortune, n'était pas en état de seconder les heureuses dispositions de Philippe et il l'envoya étudier la théologie à l'université de Tubingen; là celui-ci employait tous ses momens de loisir à fabriquer des instrumens d'astronomie et d'optique. N'ayant pas le moyen d'acheter les ouvrages nécessaires à ses travaux, il allait les copier dans les bibliothèques publiques. En 1764 il fut nommé pasteur à Onsmettingen, et sans négliger les devoirs de son état, il s'occupa plus que jamais de se perfectionner dans les mathématiques. Il inventa plusieurs machines astronomiques très importantes. La vue du ciel étoilé lui ayant inspiré l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes, il fit exécuter une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes, se levaient et se couchaient, toute l'année, à l'heure indiquée par les observations astronomiques. Encouragé par ce succès, Hahn fit ensuite une autre machine astronomique qui avait pour base un socle cubique sur les côtés duquel étaient diverses sortes de cadrans : on y voyait aussi une sphère droite et un calendrier fait pour 8,000 ans : dans la partie supérieure se trouvait un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutaient tous les mouvemens apparens des planètes et des étoiles fixes. Charles-Eugène, duc de Wurtemberg, gratifia généreusement l'auteur de cette invention ingénieuse, qui lui avait été offerte. Hahn refusa une place de professeur, et se contenta d'accepter

un bénéfice plus avantageux que celui dont il jouissait. Infatigable dans ses entreprises, il fit une machine arithmétique dont il donna lui-même la description dans le *Mercuré allemand* de 1774; de petites machines peu coûteuses pour additionner en très peu de temps les sommes les plus considérables : l'art de l'horlogerie lui a dû aussi beaucoup de perfectionnemens. Epuisé par le travail, il fut attaqué d'une maladie lente dont il mourut le 2 mai 1790. Son cabinet fut vendu après sa mort à Londres , et on en retira un prix considérable. Hahn s'était aussi beaucoup occupé du mouvement perpétuel, dont la recherche lui causa une insomnie de plusieurs semaines. On a de lui plusieurs écrits dont les principaux sont : | *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hohenhausen*, Coutance, 1769, in-4°; | *Notice de ces machines fabriquées par ses ouvriers depuis six ans, 1774*, 3 numéros; | *Tabula chronologica qua ætas mundi septem æchronis distincta sistitur*, 1774; | *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt, 1784, in-8°. Il a aussi publié des *Mélanges théologiques*, en 4 vol. in-8°, des *Sermons*, 2 vol. in-8°, et le *Nouveau Testament traduit en allemand et commenté*, Winterthur, 1777, 2 vol. in-12.

HARDEN (JEAN), né à Hradischt en Moravie, en 1716, se fit jésuite en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'était un des hommes les plus érudits de ce siècle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivait encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui : | *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1736, in-4°; | *De instituto Ecclesiæ infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta confirmationis et eucharistiæ dissertatio*, 1738, in-4°; | *De Eugenii IV decreto pro Armeniis : num tanquam pars Synodi œcumenicæ Florentinæ sit respiciendum?* 1739, in-4°; | *De Prudentii Marani opinione, Homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4°; | *Animadversiones criticæ in chronologiam*, 1760, in-4°; | *Exercitationes chronologicæ de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptizati et morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi accommodatæ*, 1761, in-8°; | *Appendix ad exercitationes chronologicas de profec-tionis romanæ sedis, et obitus Principis apostolorum Petri annis*, 1761, in-8°.

HAILLAN (BERNARD de GIRARD,

seigneur du), né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il était calviniste; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris en 1610, dans sa 76^e année. On a de lui : | une *Histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII*, en plusieurs vol. in-8°, 1576, 1584 et 2 vol. in-fol., 1627. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en français, mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, et mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple et naturel. Du Hail-lan parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie et la morgue : | *De l'état et succès des affaires de France*, in-8°, 1613 : livre qui offre des choses singulières, parmi lesquelles plusieurs sont hasardées. | *Regum gallorum icones versibus expressæ*, in-4°; | *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8°; | un poème intitulé : *Le Tombeau du roi très chrétien Henri II*, in-8°; | *L'union des princes*, autre poème, in-8°. Il existe de du Hail-lan plusieurs autres écrits dont on peut trouver la liste dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 14. Sa vie a été écrite par le Père Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de France*, t. 3. Bayle lui a consacré aussi dans son *Dictionnaire* un article curieux.

* HAILLY CHARLES-FRANÇOIS le PRU-D'HOMME d'), vicomte de Nieuport, issu d'une ancienne famille de Flandre, naquit le 15 janvier 1746, à Paris, où ses parens avaient été amenés par suite d'événemens politiques. Au sortir du collège de Louis le grand, d'Hailly entra au service d'Autriche sous le règne de Marie-Thérèse, et fut nommé lieutenant au corps du génie. Mais bientôt fatigué de la vie monotone qu'il menait, il résolut d'aller offrir ses services au grand maître de l'ordre de Malte, dans lequel il avait été reçu dès le berceau. Il obtint une commanderie située en France, qu'il échangea ensuite contre celle de Vaillanpont, près de Nevilles; il consacra tous ses loisirs à l'étude des mathématiques, et en 1769, lorsque l'académie de Bruxelles se forma sous les auspices du comte de Cobentzel,

d'Hailly qui désirait y entrer adressa deux savans mémoires à cette société, qui s'empressa de l'admettre dans son sein; il joignit bientôt au titre de membre de l'ancienne académie de Bruxelles, celui de correspondant de l'institut de France, auquel il adressa aussi des savans mémoires. Le roi des Pays-Bas lui donna la croix du Lion-belgique avec la clef de chambellan, et ses concitoyens le députèrent aux états généraux de Belgique. Dans cette assemblée politique d'Hailly fit preuve de sagesse. Il est mort le 20 août 1827 laissant divers ouvrages littéraires et scientifiques dont quelques-uns se trouvent dans les *nouveaux Mémoires de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, tom. IV. Lorsque le gouvernement créa la nouvelle université de Louvain, d'Hailly en fut nommé un des curateurs.

HAIMON. Voyez AIMON.

* HAINERS (N...) directeur de la société royale des sciences de Göttingue et professeur à l'université de cette ville, a publié en allemand un ouvrage estimé, intitulé : *De la décadence des sciences en Grèce*. On a encore de lui des *Lettres sur la Suisse*, et différens *Mémoires* lus à la société royale dont il faisait partie. L'institut de France le nomma son correspondant. Hainers mourut en 1810, à Göttingue.

HAITON, prince arménien, seigneur de Gorigos, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1505, dans le monastère de l'ordre des Prémontrés, nommé *Episcopia*, dans l'île de Chypre. En 1507, il se rendit à Poitiers, pour se trouver à une conférence au sujet des croisades; il y donna des instructions pour cette entreprise, et y récita une *histoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une description des royaumes de ce pays; Nicolas Salcon, interprète du pape, la traduisit en latin. On la trouve dans la plupart des collections de voyages, particulièrement avec assez d'exactitude, en latin, dans celle de Grypæus; en italien dans celle de Ramusio; en français, dans celle de Bergeron.

HAKEM (BIAMR-ALLAH-ABOU-ALY-MANSOUR), 5^e calife de la race des Fatimites, commença à régner à l'âge de 11 ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J.-C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées;

que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il voulait passer pour dieu, et fit faire un catalogue de 16,000 personnes qui le reconnaissaient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par les soldats. Il obligea les juifs et les chrétiens de porter des marques sur leurs habits, pour les distinguer des musulmans. Il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion; puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pèlerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan, et les cinq prières par jour. « Tels sont, dit un auteur, les » caprices du despotisme, du pouvoir » blasé par ses excès, et qui ne sait plus » comment assouvir la passion de com- » mander. » Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur: on conspira contre lui, et on le fit mourir l'an 1021. (On trouve sur ce calife des détails précieux dans le tome 2 de la *Chrestomathie* de M. Sylvestre de Sacy).

* HAKLUYT (RICHARD), géographe et historien anglais, né vers 1553 à Eyton ou Yatton, dans le Herefordshire, fut prébendier de Bristol en 1585, de Westminster en 1606, et mourut le 23 octobre 1616. Il avait consacré sa vie aux recherches historiques et surtout à celles qui regardent les découvertes et les expéditions maritimes. On lui doit: *Les principales navigations et découvertes, et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise, par terre et par mer, aux pays de la terre les plus éloignés et les plus reculés, faits dans une période de 1600 ans, divisés en 3 vol. suivant la position des pays vers lesquels ils ont été dirigés*, Londres, 1589, 1598, 1599, 1600, 3 vol. in-fol.; recueil estimé, où l'on trouve une foule de morceaux curieux qui se seraient probablement perdus. On trouve dans le 2^e tome un passage remarquable de la part d'un protestant touchant saint François-Xavier (voyez cet article). Cet ouvrage est très rare, surtout lorsqu'il est complet. Le 1^{er} vol. doit contenir 620 pages, et c'est à quoi il faut prendre garde, parce qu'il y a des exemplaires avec un nouveau titre, daté de 1599, où on a supprimé les pages 607 à 620, qui renferment le récit de l'expédition de Cadix, parce que le comte d'Essex tomba dans la disgrâce de la reine.

[Une traduction de l'*Histoire des découvertes de Galvam*, in-4° ;] une traduction de l'histoire de la Virginie, sous ce titre : *La Virginie richement appréciée par la description du continent de la Floride, sa prochaine voisine*, Londres, 1609. Ces ouvrages sont en anglais.

HALBAUER (FRÉDÉRIC), théologien luthérien, naquit à Alstadt en Thuringe, l'an 1692. Il devint professeur d'éloquence sacrée et de poésie en 1715, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques ; un grand nombre de *Dissertations* académiques ; des *Lettres* ; des *Recueils* ; de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT (CHRISTIAN de BRUNSWICK), connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il était administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques par tous les excès que le fanatisme de secte peut inspirer à une âme féroce et sanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, et il se nommait lui-même *l'ami de Dieu et l'ennemi des prêtres*. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tombait en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paraître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisait servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues ; et, après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisait égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, surtout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Schenk. Il mourut à Wolfenbützel en 1626, regardé comme une bête féroce, et détesté même par les protestans. Nous remarquerons que dans ce siècle, où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot des atrocités aussi réelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siècle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule religion véritable.

HALDE (JEAN-BAPTISTE du), jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avait été secrétaire, pendant quelque temps, du Père Le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux et

savant religieux sont : | *Description historique, géographique et physique de l'empire de la Chine, et de la Tartarie chinoise*, en 4 vol. in-fol. 1755. Cette date dément ce que dit le lexicographe critique, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à La Haye en 1756, en 4 vol. in-4°, avec quelques additions ; et en anglais, à Londres, 1759, en 4 vol. in-8°, avec divers retranchemens. Cette description du vaste empire de la Chine est la plus ample et la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le style en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le Père du Halde flatte trop la nation dont il parle ; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, et qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes (*Voy. le COMTE, MAILLA*). Ce serait un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation et de l'empire. Le Père du Halde nous apprend qu'on payerait bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce serait s'attirer les châtimens les plus graves : « Ni l'un ni l'autre » de ces fameux écrivains (*Echui et Se-ma-Ouenkong*) n'a pensé à retrancher les » trois premières familles, ni même à insinuer que les empereurs nommés dans » le *Chu-King*, n'aient pas réellement » existé, et ne soient que des personnages » feints et allégoriques. Si quelqu'un à la » Chine s'avisait de leur attribuer une » pareille opinion, peut-être que sa témérité lui coûterait cher. » (*Description de la Chine, tome 1, pref. p. 14...*) Si la *témérité* d'attribuer à un historien chinois, une opinion contraire à l'antiquité de cet empire coûterait si cher, que fera-t-on du *téméraire* auteur qui professerait lui-même une telle opinion, qui oserait ravalier les Chinois au-dessous des Egyptiens, et en faire une colonie de ce dernier peuple ! Le charitable Père du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire et si important, il le répète prudemment à la page 264. « Cette opinion est si bien établie parmi » les historiens de la Chine, que si quel- » qu'un s'avisait de rapprocher davantage » de nos temps l'origine de leur empire, » il serait regardé comme l'inventeur » d'une doctrine erronée, et exposé à de » grandes peines. » Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans

les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine et ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, et que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles et les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers et intraitables; de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légèrement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires chinois tiennent naturellement à des erreurs involontaires et très conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémères et de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Qu'aura-ce donc des erreurs afferries par une longue suite de siècles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des lois sévères et cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard et vain, qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, etc.? | *Lettres édifiantes et curieuses*, écrites des missions étrangères, depuis le 9^e siècle jusqu'au 16^e. Cette collection offre quelques faits incroyables, et plusieurs remarques utiles sur les sciences et les arts, sur le moral et le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. | *Des Harangues et des poésies latines*, in-4^o.

HALDREN. Voyez WESEL (ARNOLD).

HALE (sir MATTHEW), naquit en 1609, à Alderley, dans le comté de Gloucester, d'un marchand drapier. Il fut d'abord avocat et conseiller de Charles I^{er}, puis il exerça la charge de chef-de-justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Ce monarque le créa baron de l'Echiquier. Il avait été élevé dans la secte des puritains; cependant il ne voulut jamais reconnaître Cromwell. L'usurpateur respecta cette fermeté, le força d'accepter la place de juge au tribunal du commun-banc, et lui dit « que puisqu'il ne connaissait pas la légalité de son droit, tout ce qu'il demandait de lui, était de distribuer cette jus-

» tice, sans laquelle aucune société ne peut » subsister, d'une manière digne de ses » sentimens et de sa réputation; que ce » n'était pas son gouvernement personnel, » mais l'ordre public et social qu'il le pria » de maintenir en qualité de juge. » A la mort de Cromwell, il refusa de porter son deuil, et le comté de Leicester le nomma son représentant au parlement de 1660, qui rappela Charles II. Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. On a de lui: | *De l'origine de l'homme*, 1677, in-fol.; | *Contemplations morales et divines*, 1679, in-8^o; | *Observations sur les expériences de Toricelli*; | *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8^o; | *Observations sur les principes des mouvemens naturels, et surtout de la raréfaction et de la condensation*, 1677, in-8^o; | *Histoire des ordonnances royales*, 1668. Tous ces écrits ont été réunis sous le titre d'*OEuvres morales et religieuses*, et publiés avec sa *Vie* par Burnet, par Th. Thirlwall, 1805, 2 vol. in-8^o. La vie de Hale, publiée par Burnet a été traduite en français par Louis Dumesnil, Amsterdam, 1688.

* **HALEM** (G.-A. de), jurisconsulte et poète allemand, né à Oldenbourg en 1752, fit ses premières études à Francfort-sur-l'Oder, et prit à Copenhague le grade de docteur en droit, pour lequel il écrivit une thèse remarquable de *jure elimitorum*, que l'on cite encore en Allemagne. Nommé conseiller de régence au tribunal de sa ville natale, il apporta des réformes utiles dans l'administration civile et judiciaire. Il fonda en 1783 dans la même ville une société littéraire qui y existe encore, et y lut plusieurs morceaux de poésie; il en fit insérer d'autres dans l'*Almanach des Muses* de Woss, dans le *Musée allemand* et dans plusieurs autres *Recueils littéraires*. Ses principaux ouvrages sont: | *Histoire de la maison d'Oldenbourg*; | *Vie de Pierre le Grand*, 3 vol. in-8^o; | *Le comte Munich*; | *Coup-d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1791, 2 vol. in-8^o. Cet ouvrage est un des plus intéressans qui aient paru sur ces pays à cette époque; | *Recueil des principaux documens sur l'histoire moderne*, avec un *aperçu chronologique des événemens les plus remarquables*. Oldenbourg, 1806 et 1807; on y trouve des documens sur la réforme politique occasionnée en Europe par la révolution française. Halem mourut à Oldenbourg le 4 janvier 1819.

HALES. *Voyez* ALÈS.

HALES (JEAN), né à Bath en 1584, professeur de langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques I^{er} en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles I^{er}, bouleversèrent la fortune de Hales, fidèle à son prince et zélé pour l'église anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliothèque pour avoir du pain, et de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avait été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* et des *Opuscules théologiques*, sous le titre de *relique d'or*, etc. 1659 et 1675 avec additions, publiés après sa mort sous le titre de *Trailés divers*, 1677, Londres, in-8°. Le principal est son *Traité du schisme et des schismatiques*, dont les principes déplurent généralement.

HALES (ETIENNE), docteur en théologie, recteur de Teddington, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677, à Beckesbourn dans le comté de Kent. Son *Ventilateur*, sa *Statique des animaux* traduite en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4°, sa *Statique des végétaux*, et l'*Analyse de l'air*, traduite en 1755, in-4°, par Buffon, sont remplis d'idées neuves et profondes. Il obtint en 1756 le prix fondé par le chevalier Copley, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui méritèrent. Nous avons encore de lui : *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français, in-12 : et plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron ; sur les injections utiles aux hydropiques ; sur les tremblemens de tête ; sur l'électricité ; sur la manière de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille ; sur le moyen de conserver les approvisionnemens dans les vaisseaux ; sur les abus des liqueurs fortes, etc. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en soit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de savoir que de zèle pour le bien public. Ce naturaliste ingénieux est mort en 1761, à 84 ans.

HALI ou plutôt ALI-PACHA. *Voy.* ALI-PACHA.

HALI. *Voyez* ALI-BEY.

? HALIFAX (sir GEORGES SAVILLE,

marquis d'), célèbre homme d'état d'Angleterre, né dans le comté d'York vers 1630, eut beaucoup de part aux affaires publiques de son temps, et remplit des fonctions éminentes sous les règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume III. Charles II le créa pair ; il tint les sceaux du conseil privé sous Jacques II et sous le prince d'Orange, et mourut au mois d'avril 1695. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec facilité et élégance. | *Portrait d'un modéré*, | *Conseils d'un père à sa fille*. Ils ont été trad. en français par M^{me} d'Arconville, Paris, 1756, in-12. | *L'Anatomie d'un équivalent*, imprimé avec quelques autres ouvrages de l'auteur après sa mort. La 3^e édit. est de 1717, in-8°. | *Observations historiques sur les règnes d'Edouard I^{er}, II, III, et de Richard II, avec des remarques sur leurs fâcheux conseillers et leurs traîtres favoris*, 1689. | *Portrait de Charles II, suivi de maximes d'état*, 1750, in-8°. | *Portrait de l'évêque Burnet*, imprimé à la fin de l'histoire de son temps.

HALITGAR, évêque de Cambrai en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Reims, dans sa mission du Nord en 822, fut envoyé ambassadeur à Constantinople en 828, par Louis le Débonnaire, assista au 6^e concile de Paris, en 829, et mourut l'an 850. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum et ordine pœnitentiæ*, ouvrage divisé en 6 livres. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 14.

HALITGARIUS. *Voyez* RABAN.

HALL (JOSEPH), anglais, naquit à Ashby, de la Zouch, en 1574. Après avoir professé à Cambridge l'éloquence avec succès, il fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwell ; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ses ouvrages, imprimés in-fol., à Londres, 1662, un style pur, simple et clair, et, ce qui est encore plus estimable, beaucoup de modération et de sagesse. Son livre *Mundus alter et idem*, in-12, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Ses *œuvres complètes* ont été revues par M. Josias Pralt, et publiées à Londres, en 1810, avec un ample index, en 10 vol. in-8°. Plusieurs des écrits de ce prélat ont été traduits en français par Jacquemot, entre autres ses *Lettres*, Genève, 1627, in-12.

HALLÉ (PIERRE), né à Bayeux en 1614, acheva ses études à Caen. Il s'y distingua

tellement par ses *Poésies*, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Séguier étant allé à Caen pour apaiser les troubles de Normandie, conçu pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collège d'Harcourt, puis lecteur en grec au collège royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris, en 1689, à 78 ans. C'était un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, et uniquement occupé des devoirs de son état. On a de lui : [Des *Poésies* et des *harangues* latines, recueillies ensemble en 1655, in-8° ; | des *Ouvrages de jurisprudence*.

HALLÉ (ANTOINE), professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des meilleurs poètes latins de son siècle, était de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs *Pièces de poésie*, in-8°, et quelques *Traité sur la grammaire latine*.

HALLÉ (CLAUDE-GUY), peintre, né en 1651, mort en 1736 à Paris, sa patrie, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, et se concilia l'estime des connaisseurs par ses talents, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. Hallé ne vit jamais l'Italie, et il peignit cependant dans le bon goût italien, en étudiant assidûment les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avait une douceur de mœurs singulière. On le nomma un jour arbitre, au sujet d'un tableau qu'on ne voulait pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avait commandé s'en était mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, et termina le différend au contentement de toutes les parties. Ce maître disposait heureusement son sujet; ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses, son dessin est correct, son coloris frais, sa touche facile, et le clair-obscur est ménagé dans ses ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On remarque parmi ses tableaux qui sont surtout dans les églises de Paris, une *Annonciation* qui est à Notre-Dame, et un *Saint-Paul*, rue Saint-André-des-Arcs. On a gravé d'après lui. — Il laissa un fils (NOËL) qui s'est rendu digne de son père, et une fille mariée au fameux Restout (Jean). *Voyez* ce nom.

* **HALLÉ (JEAN-NOËL)**, habile médecin français, naquit à Paris le 6 janvier 1754, d'une famille qui s'était distinguée

dans les arts, les lettres, la médecine et la jurisprudence. Son aïeul Claude Hallé et son père Noël étaient de bons peintres. Il avait pour oncles maternels Paul et Charles Lorry, jurisconsultes célèbres; il était parent des deux Restout, de Jouvevet, peintre renommé au service de Louis XIV, et enfin de la Fosse, auteur de *Manlius* et de plusieurs autres bonnes tragédies. Après avoir fini ses premières études, l'accompagna son père à Rome, où il avait été nommé directeur de notre académie de peinture. Le jeune Hallé fut sur le point de se livrer à cet art, mais les conseils et la réputation de son oncle Lorry l'en détournèrent aussitôt. De retour à Paris, il fit ses cours de médecine, et reçut le bonnet de docteur en 1778. Il avait été nommé, depuis 1776, professeur à la faculté royale de médecine; peu après, il fut élu membre de la société royale de médecine, et il se signala, dès son entrée dans cette compagnie, par d'utiles travaux. Sincèrement attaché à la religion et aux principes monarchiques, la divergence des opinions politiques qui divisaient la faculté de médecine le força de quitter l'enseignement. Quelques années après (1795), il devint membre de la commission des livres élémentaires, du bureau consultatif des arts et métiers, puis professeur de physique médicale et d'hygiène à l'école de santé; et, en 1804, il remplaça M. Corvisart dans la chaire de médecine au collège de France. Il était médecin ordinaire de Napoléon; mais jamais il n'a fléchi les genoux d'un courtisan devant cette idole du jour. Il vit avec une véritable satisfaction le retour des Bourbons. Monsieur, comte d'Artois depuis Charles X, le nomma son médecin en 1815. Cinq ans après, il fut nommé membre titulaire de l'académie royale de médecine, ensuite président de cette académie. Il était membre de l'institut depuis sa création, et avait déjà la croix de la Légion-d'honneur, lorsque Louis XVIII le décora de l'ordre de Saint-Michel. Tourmenté depuis plusieurs mois par des graviers, il voulut, malgré l'avis de M. Dubois, subir l'opération, et il y succomba le 11 février 1822, à l'âge de 68 ans. Ses obsèques ont eu lieu le 15, en présence d'une députation de chacune des académies de l'institut, du collège royal de France, de la faculté de médecine, du conseil de l'instruction publique, de presque tous les médecins de la capitale, et d'un nombreux concours d'élèves des principales écoles de Paris.

La vive et profonde douleur dont tous les assistants étaient pénétrés, donnait à cette cérémonie un appareil solennel, imposant et lugubre, et la perte d'un seul homme présentait l'apparence d'un malheur et d'un deuil public : tant la vertu unie au savoir inspire de regrets et d'intérêt ! M. Percy, au nom de l'académie des sciences, et M. Ledoux, doyen et interprète de la faculté de médecine, ont célébré en lui un savant du premier ordre, le créateur de l'art d'enseigner l'hygiène, le médecin désintéressé, le bon citoyen, l'homme religieux et le bienfaiteur des pauvres. Cet éloge n'est pas exagéré. Il quittait le palais de nos rois pour visiter le toit de l'indigent. A la cour, il savait s'attirer l'estime et le respect ; chez tous ses malades, il recueillait des bénédictions. Entièrement voué à sa famille et à ses amis, il ne trouvait de bonheur que dans celui des autres : il est un des hommes dont les lumières et les travaux ont le plus contribué aux progrès que les sciences médicales ont faits depuis la fin du dernier siècle. M. Desgenettes a prononcé son *éloge* dans la séance d'ouverture de la faculté de médecine, en novembre 1822. C'est à l'occasion des louanges données aux sentimens religieux de Hallé par son panégyriste, qu'éclatèrent parmi les élèves de la faculté de médecine de Paris, des troubles fâcheux qui amenèrent la suppression momentanée de l'école. Hallé a laissé : | *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance, imprimées par ordre du gouvernement*, Paris, 1785. in-8° ; | *De la Connexion de la vie avec la respiration, traduit de l'anglais*, 1798, in-8° ; | *Rapport suivi de soixante-quatre expériences sur le remède de Prunier*, 1811, in-8°. Il a publié un grand nombre de rapports et de mémoires, (savoir pour la société de médecine) : *Sur les effets du camphre, etc.*, et sur sa propriété d'être le curatif de la pierre ; sur les fièvres secondaires, etc. ; sur le traitement de la manie atrabilaire. (Pour l'institut), *Rapport sur le galvanisme ; Rapport sur la vaccine ; Rapport sur les réglemens de la société d'instruction médicale ; Mémoire sur la distinction des tempéramens*. Hallé a en outre fourni plusieurs excellens articles à l'*Encyclopédie méthodique*, et au *Dictionnaire des sciences médicales*. La *Biographie des hommes vivans* cite un ouvrage inédit de M. Hallé, intitulé : *Histoire de l'expérience et de l'ob-*

servation en médecine, pour établir les fondemens de la véritable théorie. On a, d'après les leçons de ce savant médecin, publié l'*Hygiène, ou l'art de conserver la santé*. Hallé a été l'éditeur de l'ouvrage intitulé *De præcipuis morborum mutationibus et connexionibus, tentamen medicum, auctore A.-C. Lorry, edente J.-N. Hallé*, 1784, in-12 ; il a été aussi éditeur des *Oeuvres complètes de Tissot*, Paris, 1805, 1813, 41 vol. in-8°.

HALLER (ALBERT de), savant et célèbre médecin de Berne, botaniste et poète allemand, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conseil souverain de ce canton, et chevalier de l'étoile polaire, a fait honneur à son siècle par ses connaissances. Dès l'âge de quatre ans, il expliquait, les jours de fêtes, aux domestiques de son père, des passages de l'Ecriture sainte ; à neuf ans il écrivit un discours en grec, afin d'être admis dans les écoles supérieures ; à dix ans il se forma pour son usage des vocabulaires grec et hébraïque, et des grammaires hébraïque et chaldéenne ; à quinze ans il avait déjà fait des tragédies et un poème épique de 4,000 vers. La plupart de ses productions en ce genre sont traduites en français, et parurent en 1775, in-8° : s'étant consacré à la botanique et à la médecine, il étudia sous Boerhaave, à Leyde. Après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, il vint à Paris, et assista aux leçons de Winslow, Lédran, Louis Petit, d'Antoine et Bernard de Jussieu. Georges II, roi d'Angleterre, ayant fondé l'université de Gottingue en 1756, lui donna une chaire qui embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Haller y fonda le théâtre anatomique, et le jardin des plantes. Il refusa d'aller à Berlin où l'appelait Frédéric II, et préféra de retourner dans sa patrie, où il fut nommé gouverneur de l'hôtel du sénat, et directeur des salines. L'empereur François I^{er} le créa chevalier, et Gustave III, roi de Suède, lui conféra l'ordre de l'Etoile polaire. Joseph II, en passant par Berne, l'honora d'une visite, au moment qu'il venait de refuser d'en faire une à Voltaire qui demeurait près de Genève. Haller possédait plusieurs langues vivantes. A quarante ans il apprit le suédois, et il écrivit le français avec pureté et élégance. Ses propres ouvrages, et ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui, en français, la *Formation du poulet*, in-12 ; des *Lettres contre les incrédules*,

2 vol. in-8°. Ses autres écrits sont en latin. | *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*, Gottingue, 1742, 2 tom. en un vol. in-fol. ; et Berne, 1768, 3 tom. en 2 vol. in-fol. Vicat a extrait de cet ouvrage une matière médicale, en français, Berne, 1776, 2 vol. petit in-8°, qui a reparu en 1781, sans nom d'auteur, sous le titre de : *Histoire des plantes suisses, ou matière médicale*, etc., par *Albert de Haller*. | *Icones plantarum Helvetiæ denovo recusæ*, Berne, 1765, in-fol. | *Opuscula sua botanica prius edita*, Gottingue, 1749, petit in-8°. | *Artis medicæ principia*, edente *Albert Hallero*, Lausanne, 1769-74, 11 vol. in-8°. Ce recueil qui contient Hippocrate, 4 vol. ; Celse, 2 vol. ; Aurélianus, 2 vol. ; Aretæus, 1 vol. ; Alexander Trallianus, 2 vol., le tout en latin, est estimé. | *Operaminora*, Lausanne, 1762-68, 3 vol. in-4°. C'est le recueil de ses écrits particuliers d'anatomie et de physiologie. | *Elementa physiologiæ corporis humani*, Lausanne et Berne, 1757-66, 8 vol. in-4°. C'est son ouvrage le plus important ; il a obtenu plusieurs éditions également bonnes. On y ajoute ordinairement le vol. intitulé : *Auctarium ad Halleri elementa physiologiæ*, Lausanne, 1782, in-4°. L'auteur avait entrepris une nouvelle édition retouchée de cette physiologie, sous le titre : *De partium corporis humani præcipuarum fabrica et functionibus*, qui devait avoir 16 vol. in-8° ; mais il n'a publié que les 8 premiers ; | *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*, Lausanne, 1757-60, 7 vol. in-4° ; | *Iconum anatomicarum fasciculi octo*, 1743, in-fol. Ouvrage recherché et peu commun ; | *Disputationum anatom. select. volumina septem*, 1751, in-4° ; | *Disputationes chirurgicæ selectæ*, Lausanne, 1755, 5 vol. in-4° ; | *Bibliotheca botanica*, 1771-72, 2 vol. in-4° ; | *Bibliotheca medicinæ practicæ*, Berne, 1776-88, 4 vol. in-4°. | *Bibliotheca anatomica*, 1774-77, 2 vol. in-4° ; | *Bibliotheca chirurgica*, 1774-75, 2 vol. in-4°. De Murr a publié à Erlang en 1805 un supplément aux quatre bibliothèques de Haller, sous ce titre : *Adnotationes ad bibliothecas hallerianas*, in-4°. On a traduit en français plusieurs des ouvrages de Haller : son *Discours sur l'irréligion*, Lausanne, 1660, petit in-8° ; ses *Lettres sur les vérités les plus importantes de la religion*, Lausanne, 1772, in-8° ; celles contre Voltaire, Berne, 1780, 2 vol. in-8° ; deux *Mémoires sur le mouve-*

ment du sang et sur les effets de la salgnée, Lausanne, 1756, petit in-8° ; *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, Lausanne, 1753, petit in-8° ; *Mémoires sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal*, Lausanne, 1756-60, 4 vol. in-12 ; deux *Mémoires sur la formation des os*, 1756, in-12 ; sur la formation du cœur dans le poulet, etc., avec un *Mémoire sur plusieurs phénomènes de la respiration*, 1758, 2 vol. in-12 ; *Collection de thèses medico-chirurgicales*, abrégées du latin par Macquart, Paris, 1757-60, 5 vol. in-12, etc. On peut consulter le catalogue des écrits de Haller à la fin des *Epistolæ ab eruditis viris ad Hallerum scriptæ*, 6 vol. in-8°, Berne, 1773-75. Haller paraît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, et méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractère même ne donne pas toujours ; mais Haller en a joui. Il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre, en quelque genre que ce soit. M. Biørnsthäl, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire et de Haller, fait le parallèle suivant de ces deux personnages : « L'un est superficiel, et l'autre solide ; » l'un fait des vers sur toutes sortes de » sujets, et verse sur tous la couleur de » ses fictions ; l'autre, poète et philosophe, » aime sur toutes choses la vérité et la » vertu. L'un ne parle que de tolérance, » et ne veut rien souffrir ni de Dieu, ni » des hommes ; l'autre pratique la morale » et l'Evangile. L'un détruit, l'autre édifie. » Enfin l'un augmente la masse des erreurs, » et l'autre celle des vérités. » Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance et de persévérance qu'on avait lieu d'attendre de la solidité de son jugement et de ses vues. Son *Epître à M. Stæhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satire amère de tous les principes de religion et de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi les israélites, adorateurs inconséquens du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la faiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paraît que

l'on doit regarder cette *Épître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les incrédules*.

* **HALLER** (THÉOPHILE - EMMANUEL de), fils aîné du précédent, né à Berne en 1735, mort en 1786, embrassa d'abord la carrière de la médecine dans laquelle il s'était déjà distingué par plusieurs mémoires intéressans, lorsqu'il la quitta pour entrer dans la magistrature. Haller se livra aussi à des recherches d'histoire et d'antiquité. On a de lui : | *Cabinet des monnaies et des médailles Suisses*, 1780, 2 vol.; | *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, 1785-1787, Berne, 6 vol. in-8°, et une table générale, 1788, 1 vol. Ces deux ouvrages sont en allemand.—**HALLER** (ALBERT de), son frère cadet, cultiva avec succès les sciences naturelles et particulièrement la botanique. Il a laissé plusieurs manuscrits qui seraient utiles, dit-on, pour la composition d'une *Flore helvétique*. Il est mort à Berne le 1^{er} mars 1823, âgé de 65 ans.

HALLERSTAIN (AUGUSTIN). *Voyez* ALLERSTAIN.

HALLES. *Voyez* HALES.

HALLEY (EDMOND), célèbre astronome anglais, né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème, par lequel il déterminait les aphélies et l'excentricité des planètes, on put dès-lors pressentir quelle marche nouvelle son génie allait imposer à la science. Le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Sainte-Hélène, où il passa une année tout entière; et, sous ce ciel nouveau, il parvint à faire plusieurs observations astronomiques très importantes; il fixa la position exacte de plus de trois cents étoiles australes. A son retour de Sainte-Hélène, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France, et fut recherché des personnages les plus illustres avec lesquels il conserva des relations scientifiques et amicales. Les *Transactions philosophiques* de 1685 à 1697 renferment un grand nombre de *mémoires*, dans lesquels Halley signalait ses nouvelles découvertes astronomiques. En 1698, il entreprit par les ordres du gouvernement un nouveau voyage qui avait pour but d'observer les variations de l'aiguille aimantée sous les différentes températures et les divers degrés de latitude. Après cette expédition où il fut à même de vérifier par la pratique la théorie du phénomène qu'il avait annoncé,

Halley fut chargé en 1701 de lever une carte de la Manche. En 1686, il s'était lié avec Newton, qu'il avait décidé à livrer au public son livre des *Principes*. Guidé par la méthode de ce philosophe, Halley annonça le retour des comètes, observation confirmée depuis par l'expérience. On lui doit encore les *Tables de la lune*, fruit de 40 années d'observations et par lesquelles il a voulu établir les lois du mouvement de cet astre. Avec Lahire et D. Cassini, Halley a déterminé la précession des équinoxes : ce qui le conduisit à établir que les étoiles sont sujettes au mouvement, et par induction qu'elles sont des corps habités. Cet astronome célèbre succéda à Wallis en 1703, dans la place de professeur de géométrie, et à Flamsteed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris se l'associèrent : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Greenwich le 25 janvier 1742 à 86 ans. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avait dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il voulait introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Il était franc et décidé dans ses jugemens, égal et réglé dans ses mœurs, doux et affable, toujours prêt à se communiquer, et surtout désintéressé. Il a vécu et il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'âme et de lumières dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : | *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678 et 1679, in-4°. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer avec la traduction française à côté et un planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* et à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avait été dressé d'après les observations que l'auteur avait faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination (*voyez* FLAMSTEED). | *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo, ex arabico manuscripto latine versi*, Oxford, 1706,

in-8°; | *Apollonii Pergæi Conicorum libri octo, et Sereni Antissensis, de sectione Cylindri et Coni libri duo*, Oxford, 1710, in-fol. : édition magnifique, et qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, et a suppléé, etc. | *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4°. Elles ont été traduites en français par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754, et par M. de la Lande, 1759, in-8°; cette dernière traduction est la plus estimée. | *Abrégé de l'Astronomie des Comètes*. On sait que c'est surtout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des comètes, supposé par Newton, et sur lequel les astronomes ont fait et font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particulièrement par les comètes annoncées par divers astronomes pour ces dernières années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caractères indiqués. Quelques systèmes récents, tels que ceux du père Berthier, de MM. Goussier et Marivetz, etc., qui représentent les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères, détruisent par le fondement l'opinion reçue sur le cours de ces astres caudataires; et l'on sent assez que dans une telle supposition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux comètes une apparition périodique et géométriquement régulière, sont parfaitement vains. (*Voyez CLAIRAUT, GUGLIELMINI.*) | *Théorie sur les variations de la boussole*, dans les mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'*Essai de physique de Muschenbroeck*, publié à Leyde en 1739. | *Méthode directe et géométrique* pour trouver les aphélie et les excentricités des planètes; | un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant; | plusieurs autres *Mémoires* sur différents points de physique et d'astronomie; | quelques vers latins.

HALLIER (François), né à Chartres vers 1595, docteur et professeur de Sorbonne, fut successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas long-temps ce siège, étant mort en 1658, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avait su, jusqu'à l'oraison dominicale. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et partout il fit admirer ses talens.

Urbain VIII l'aurait fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avaient fait passer le chapeau qui lui était destiné sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et obtint la condamnation. De là tout le mal que les jansénistes ont dit de lui, ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnaître dans ses ouvrages de la force dans les raisonnemens, et de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont : | un savant *Traité de la Hiérarchie* (V. CELLOT); | des *Commentaires sur les réglemens du Clergé de France, touchant les Réguliers*, qui l'engagèrent dans des disputes avec les jésuites, et divers autres religieux, etc.; | un *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. C'est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une pension de la part du clergé de France; il est clair et méthodique. | Des *Ecrits polémiques* contre les jansénistes et contre les réguliers. Tous ces ouvrages sont en latin.

HALLIFAX. Voyez MONTAGUE.

HALLMANN (JEAN-CHRÉTIEN), poète allemand, travailla pour le théâtre, et donna plusieurs pièces accueillies par ses compatriotes. Il était protestant, mais il abandonna les erreurs de Luther pour embrasser la religion catholique. Il mourut à Breslau en 1704.

HALLOIX (PIERRE), savant jésuite, né à Liège en 1572, possédait les langues savantes, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1636. On a de lui : *Anthologia poetica græco-latina*, Douai, 1617, in-12; | *Illustrum Ecclesiæ orientalis scripturum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douai, 1653 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'église d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de saint Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces saints ont trouvé place dans les *Acta Sanctorum*. | *Origines defensus*, Liège, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

* **HALMA** (l'abbé NICOLAS B.), cha-

noine titulaire de l'église métropolitaine de Paris, naquit à Sedan, département des Ardennes, le 31 décembre 1755. Au sortir de ses études, il fut ordonné prêtre, et se livra à l'instruction. Ses occupations comme instituteur ne l'empêchèrent pas de donner à l'étude des sciences exactes, des langues mortes et vivantes, les moments dont il pouvait disposer, et ses travaux dans l'étude des mathématiques le firent rechercher des premiers savans de l'Europe. Il fut, lors du changement de gouvernement en France, nommé secrétaire du conseil d'instruction et d'administration de l'école polytechnique, rédacteur du *Journal des études* de cette école et professeur de géographie. Au moyen des connaissances qu'il possédait en astronomie, il parvint à repousser les attaques portées de nos jours aux livres saints, en démontrant que le Zodiaque de Denderah, sur lequel il a publié plusieurs volumes, n'avait pas à beaucoup près l'antiquité que quelques astronomes avaient voulu lui attribuer. Il est mort à Paris, le 4 juin 1828. Il avait été l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, correspondant de l'académie royale des sciences de Berlin. Ce savant mathématicien était adjoint au corps du génie, professeur de mathématiques et de géographie au Prytanée de Paris. Il a laissé : | *Abrégé de géographie*, pour servir de préparation aux leçons élémentaires de géographie, Bouillon, 1792, in-8° ; | *Arithmétique simple*, pour préparer aux nouvelles mesures décimales, 1794, in-8° ; | *Astrologie judiciaire et divinatoire égyptienne du planisphère zodiacal de Denderah déposé au Louvre*, Paris, 1824, in-8° de 24 pages ; | *De l'Education*, Bouillon, 1791, in-8° ; | *Examen et explication du zodiaque de Denderah et de quelques autres zodiaques égyptiens*, Paris, 1822-23, 4 part. in-8° ; | *Leçons élémentaires de géographie ancienne et moderne*, 1792, in-8° ; | *Traité de géographie* de Ptolémée, trad. du grec en français par l'abbé Halma, 1815 et années suivantes, 4 vol. in-4° ; | *Commentaires de Théon sur Ptolémée*, traduits du grec en français, Paris, 1821 et années suivantes 3 parties in-4°. L'abbé Halma a donné comme éditeur une nouvelle édition des *Tables logarithmiques* de M. de Prasse, 1814.

HALYATES. Voyez ALYATTE.

HAMAL (JEAN-NOEL), ecclésiastique et contrepointiste distingué, né à Liège

en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738 à son père dans cet emploi, y porta ses talens et sa réputation, et se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, et les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuèrent beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des règles, et on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixèrent l'admiration des connoisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux et habilement assorti au sujet. Ses oratorio de *Judith* et de *Jonathas*, et le psaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avait embrassé l'état ecclésiastique ; son neveu Henri Hamal lui a succédé dans la place de maître de musique de la cathédrale de Liège.

HAMANN (JEAN-GEORGES), philosophe et savant écrivain allemand, surnommé le *Mage du nord*, né à Koenigsberg en Prusse en 1730, était fils d'un habile chirurgien ; et fut destiné à l'état ecclésiastique qu'il abandonna après avoir fait quelques cours de théologie ; il prit alors des leçons de jurisprudence, dont il se dégoûta aussi vite que de la théologie, et se livra uniquement pendant cinq ans à la poésie et aux belles-lettres. La médiocrité de sa fortune le força de se charger de quelques éducations particulières ; mais son amour pour l'indépendance lui fit encore abandonner cette carrière, pour étudier la théorie des sciences politiques et commerciales ; il entreprit plusieurs voyages pour le compte d'une maison de commerce, et revint en 1767 dans sa ville natale, où il obtint l'administration de l'entrepôt des douanes. Son inconstance qui ne lui permettait pas de se fixer long-temps au même lieu, le détermina en 1787 à donner sa démission ; il reçut alors une pension considérable, et mourut à Dusseldorf le 21 juillet 1788. Hamann possédait de vastes connaissances en théologie, jurisprudence, littérature ancienne et moderne, dans les langues orientales et dans l'économie politique. Quelques-uns l'ont comparé à Winckelmann, d'autres l'ont regardé comme un auteur obscur et inintelligible, parce que

ses citations et allusions ne sont pas à la portée de tous les lecteurs ; enfin les plus grands écrivains de l'Allemagne s'accordent à le placer au premier rang. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : | *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public, par un amateur de l'ennui*, Amsterdam (Koenigsberg), 1759, in-8° ; | *les Nuées*, comédies supplémentaires aux mémoires socratiques, Altona, 1761, in-8° ; | *Nouvelle apologie de la lettre H, ou Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773, in-8° ; | *Dictionnaire des phrases poétiques*, Leipsick, 1753, in-8°. Hamann l'a publié en français. | *Essai à la Mosaïque*, 1762, in-8°, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bon sens et une Glose philippique*, Mittau, 1762, in-8° ; | le *Kermès du nord, ou la cochenille de Pologne*, 1774, in-4°. L'ouvrage intitulé : *Observations sur les avantages et les désavantages de la France sur la Grande-Bretagne, sous le rapport du commerce et des autres sources de la puissance des états*, Mittau et Leipsick, 1756, in-8°, que, suivant quelques auteurs, il aurait publié sous le pseudonyme de Danguell, est attribué par M. A. A. Barbier et autres savans à R. J. de Plumard Danguel.

HAMAYDE (IGNACE-FRANÇOIS), savant légiste, docteur et professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultait de toutes parts et sur toutes les matières. Sa piété égalait son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux et avec avantage.

HAMBERGER (GEORGES-ALBRECHT), professeur de physique et de mathématiques à Iéna, né à Baierberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iéna en 1716. On a de lui divers traités sur ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : | *De Iride diluvii* ; | *De optici oculorum vitris* ; | *De Hydraulica, de frigore* ; | *De basi Computi ecclesiastici*, etc. Il y règne un savoir réel et utile, et en même temps modeste et circonspect. Le recueil de ses dissertations a été publié à Iéna, 1708, en 1 vol. in-4°, et 1750, 4 vol. in-fol. — Il y a eu plusieurs autres savans du même nom.

HAMEL (JEAN-BAPTISTE du), né en 1624, à Vire en Normandie, d'un père

avocat, entra chez les Pères de l'Oratoire à 19 ans, et en sortit dix ans après pour être curé de Neuilly-sur-Marne. En 1663, il quitta sa cure pour la dignité de chancelier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entièrement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissi, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, surtout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres, il passa à Amsterdam, et y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très petits bénéfices, et il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : | *Astronomia physica*, et un traité *De Meteoris et Fossilibus*, imprimés l'un et l'autre en 1660, in-4°. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, et à cette manière de traiter la philosophie, on reconnaît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modèle ; mais on le reconnaît encore à une latinité pure, et à un grand nombre d'expressions ingénieuses et fines. Son imagination fleurie et ornée à répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matière. | *De corporum affectionibus* ; | *De mente humana* ; | *De corpore animato* ; ces trois ouvrages fruit de la réflexion et de l'expérience sont profonds. | *De consensu veteris et novæ philosophiæ*, in-4°, Rouen, 1673. On y trouve une espèce de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, et rentrent dans le résultat des plus modernes. | *L'Histoire de l'Académie des Sciences*, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4° ; | *Opera philosophica et astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4° ; | *Philosophia vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. | *Theologia speculatrix et prac-*

tica, 1691, 7 vol. in-8°, en très beau latin ; | *Theologia clericorum seminariis accommodata summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté et corrigé. | *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena, una cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., et Louvain, 1740, in-fol., et avec des notes, dont une partie par M. Guyaux. Richard Simon et dom Calmet en font peu de cas, mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétens en cette matière. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant et de neuf ; mais la Bible n'est pas un fond sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nouveauté ; il serait à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du HAMEL, curé de Saint-Méry à Paris, prétendu saint du parti janséniste, dont M. Treuvé (voyez ce nom) nous a donné la Vie.

HAMEL DU MONCEAU (HENRI-LOUIS du), né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre et à perfectionner les connaissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts mécaniques, et a écrit sur tout cela avec méthode et clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires ; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles et curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation et sans lieux communs étrangers à son sujet. Ses talens l'élevèrent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 25 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité de la fabrique des manœuvres pour les vaisseaux, ou l'Art de la corderie perfectionné*, 1747, in-4° ; | *Elémens d'Architecture navale, ou Traité pratique de la construction des vaisseaux*, 1758, in-4° ; | *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la manière de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12 ; | *Traité général des pêches maritimes, des rivières et des étangs*, in-fol. avec fig. ; | *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12 ; | *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglais, 1750 et suiv., 6 vol. in-12 ; | *Traité de la conservation des grains et en particulier du froment*, 1753 et 1768, in-12... et Supplé-

ment à ce Traité, in-12 ; | la *Physique des arbres*, où il est traité de l'anatomie des plantes et de l'économie végétale, 1758, 2 vol. in-4° ; | *Traité des arbres et des arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4°, traduit en allemand par Œlhafen, Nuremberg, 1762, in-4° ; | *Des Semis et plantations des arbres, et de leur culture*, 1760, in-4° ; | *De l'exploitation des bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4°, avec fig. ; | *Du transport, de la conservation et de la force des bois*, in-4°. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, etc. | *Traité des arbres fruitiers*, 2 vol. in-4°, ornés de près de 200 planches bien gravées d'après nature ; | *Traité de la garance et de sa culture*, in-12 ; | *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier* ; de l'*Epinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4° ; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763 ; de la *Forge des encumes*, avec l'*Art d'adoucir le fer fondu* de Réaumur, 1763, in-folio ; de *raffiner le sucre*, 1764, in-folio ; de la *Draperie*, 1765, in-folio ; de *friser et raffiner les étoffes de laine*, 1765, in-folio ; du *Couvreur*, 1765 ; de *faire des tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio ; de la *Forge des ancrs* ; du *Serrurier*, 1767 ; l'*Art du potier de terre* ; *Fabrique de l'amidon* ; l'*Art du Savonnier* ; l'*Art de faire des pipes à fumer* ; de *faire de la colle forte* ; du *Charbonnier, ou Manière de faire le charbon de bois*, 1766, in-fol., etc., dans les descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

HAMEL (du). Voyez BARDOU DU-HAMEL.

HAMELMANN (HERMAN), missionnaire protestant, né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bielefeld par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin il devint surintendant-général du comté d'Oldenbourg en 1593, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : | *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol. ; | *Operagenealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*.

Lemgow, 1711, in-4°, estimé; | *Chronicon Oldenburgicum*, Oldenbourg, 1599, in-fol., en allemand. Cette Chronique des rois de Danemark de la maison d'Oldenbourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode et d'agrément.

HAMILTON (ANTOINE, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande vers 1646, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passait souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à Saint-Germain-en-Lay, en 1720, à 74 ans. Il avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante. On lui reproche son penchant pour la satire. Ses ouvrages recueillis en 1749, en 6 volumes petit in-12, renferment : | *des Poésies* d'un mérite peu saillant; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé Des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. | *Des Contes de féerie*; | *les mémoires du comte de Grammont (Philibert)*, qui occupent 2 vol. de cette édition, et qu'on a imprimés séparément. Ces mémoires, dont le fond est très mince, n'ont que le mérite d'un style vif et gai. On a publié en 1776 un 7^e volume des *Oeuvres d'Hamilton*, à Paris, chez le Jai, qui peut servir de supplément aux six autres. La dernière et la meilleure édition des *Oeuvres d'Hamilton* est en 4 vol. in-8°, Paris, 1812, ou 5 vol. in-8°, avec une notice biographique par Auger.

* **HAMILTON** (GEORGES d'), général anglais et comte d'Orkney, naquit vers 1680, en Ecosse. Il était fils de Guillaume Douglas, comte de Selkirk. Celui-ci ayant épousé Anne, duchesse d'Hamilton, seule descendante héritière directe des ducs d'Hamilton, il fut stipulé, dans le contrat de mariage, que tous les enfans qui naîtraient de cette union porteraient le titre maternel. Douglas lui-même fut créé duc d'Hamilton, en 1660. Ce duc, qui contribua beaucoup ensuite à faire reconnaître en Ecosse l'autorité de la maison d'Orange, montée sur le trône d'Angleterre, après

les malheurs de Jacques II, mourut en 1694. Georges, qui forme le sujet de cet article, était le cinquième fils de Guillaume; il se distingua dans la carrière des armes, et surtout aux batailles de Boyne, où manqua de périr l'infortuné Jacques II, à Antrim, à Steinkerque, au siège d'Alton, etc.; mais lord Hamilton avait tort de combattre pour un usurpateur, et contre son roi légitime. Ce dévouement, ou, pour mieux dire, cette rébellion lui valut, de la part du roi Guillaume III, la dignité de pair d'Ecosse, et le titre de comte d'Orkney. Il contribua dans les guerres de la succession, aux brillans succès du fameux Marlborough, et reçut du roi de nouveaux honneurs. Il fut successivement nommé général d'infanterie, gouverneur du château d'Edimbourg, et lord-lieutenant du comté de Clydesdale. Il mourut à Londres, en 1757, âgé de 87 ans. On a remarqué qu'avec la ligne masculine des Hamilton, s'était comme éteinte l'inébranlable fidélité de cette famille pour leurs rois légitimes, les Stuart. — Il y a eu plusieurs personnages du nom d'Hamilton, savoir : — **PATRICK HAMILTON**, premier auteur de la prétendue réforme en Ecosse, et condamné, pour ses erreurs, au dernier supplice, en 1526. — **JACQUES HAMILTON**, comte d'Arrau, duc de Châtellerault, bisaïeul paternel du comte Antoine, auteur des *Mémoires de Grammont*. Le duc Jacques fut pendant quelques mois régent du royaume d'Ecosse, du temps de la minorité de Marie Stuart. Il avait embrassé la réforme, mais ensuite il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et mourut en 1576. — **JACQUES I^{er}**, duc D'HAMILTON, né en 1606, était très attaché à la maison des Stuart, et rival en pouvoir du fameux Monrose. Il combattit l'usurpateur Cromwell, qui le fit enfin prisonnier, et le condamna à mort en 1649.

* **HAMILTON** (sir WILLIAM), frère de lait de Georges IV, roi d'Angleterre, savant écossais, né en 1730, d'une famille illustre, mais dont la fortune était presque anéantie, montra de bonne heure un goût très vif pour l'étude, et particulièrement pour l'histoire naturelle et les arts du dessin. Un mariage avantageux qu'il contracta en 1755, le mit en état de figurer d'une manière digne de sa naissance; et l'ambassade de Naples, qu'il obtint en 1764, lui donna la facilité de satisfaire son penchant pour l'observation des grands phénomènes de la nature. Il visita plu-

sièurs fois le mont Vésuve et l'Etna, et recueillit des matières volcaniques qu'il ajouta à la riche collection de curiosités qu'il avait déjà formée. Il avait réuni une société de savans et d'artistes, dont il encourageait les travaux. Il paraît cependant que la protection qu'il accordait aux arts n'était pas tout-à-fait désintéressée; ce qui fit dire à un ambassadeur français à la cour de Naples : « Cet anglais s'affiche » pour protéger les arts, et ce sont les arts » qui le protègent, car ils l'enrichissent. » Le trait suivant prouve qu'il ne se trompait pas. Ayant fait peindre sa seconde femme par M^{me} Le Brun, il céda ce portrait, sans hésiter, à un amateur qui lui en offrit deux cents guinées de gain. En 1766, il fit l'acquisition de la maison sénatoriale de Porcinari à Naples, qui renfermait une superbe collection de vases grecs. Voulant les envoyer en Angleterre, et craignant qu'ils ne fussent endommagés par le transport, il chargea auparavant l'artiste d'Hancarville d'en prendre des dessins destinés à être gravés, qui parurent dans un ouvrage publié sous les auspices du roi d'Angleterre, et intitulé : *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, 4 volumes in-folio, en anglais et en français. Cet ouvrage précieux a été reproduit en français seulement par David, Paris, 1787, 5 vol. in-4° et in-8°, et en français et en anglais, Florence, 1801-1808, 4 volumes in-folio. Hamilton fit un voyage en Angleterre en 1784 pour empêcher, dit-on, son neveu de contracter un mariage avec une femme perdue de mœurs et de la plus basse extraction (miss Haste); mais elle sut si bien gagner ses bonnes grâces, qu'il l'épousa lui-même : il ne la reconnut cependant pour sa femme qu'en 1791, où elle prit le nom de lady Hamilton. La même année il fut nommé conseiller privé, et en 1798, lorsque les Français s'emparèrent du territoire napolitain, il suivit le roi à Palerme. Son gouvernement le rappela en 1800, et il mourut à Londres le 6 avril 1803, ne laissant que 700 livres de rente à cette femme, pour les désordres de laquelle il avait montré encore, depuis son mariage, une complaisance honteuse. Il a publié : | *Observations sur le mont Vésuve, le mont Etna et d'autres volcans*, Londres, 1772, in-8°, avec planches; | *Campi phlegrei* : Observations sur les volcans des Deux-Siciles en anglais et en français, Naples, 1776, 2 vol. in-fol. fig.; | *Supplément ou*

Relation de la grande éruption du Vésuve arrivée au mois d'août 1777, Naples, 1779, in-fol. fig. en couleurs; ouvrage curieux et bien exécuté. Il a été réimprimé à Paris en 1799. | Un *Mémoire* sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre, en 1782 et 1785, inséré dans les *Transactions philosophiques*; | un *Mémoire* sur les découvertes faites à Pompéïa, avec 13 planches dans le 4^e volume de l'*Archæologia*. On a publié à Londres en 1806 : *Gravures aux traits d'après les tableaux, bordures et ornemens de vases étrusques, grecs et romains, recueillis par feu sir William Hamilton, avec bordures gravées*, dessiné et gravé par feu M. Kirk, in-4°.

* HAMILTON (EMMA LYON ou HASTE, depuis lady), femme célèbre par ses intrigues et son inconduite, née, à ce que l'on croit, dans le comté de Chester, était fille naturelle d'une pauvre domestique nommée Haste. Sa mère l'emmena dans la principauté de Galles, où, à l'âge de 13 ans, Emma fut placée en qualité de gouvernante d'enfans chez un M. Thomas, beau-frère du célèbre graveur Boydell. Elle se rendit trois ans après à Londres, où elle entra au service d'un mercier du marché de Saint-James, puis devint femme de chambre d'une dame de bon ton; en se livrant dans les heures de loisir, à la lecture de romans et de pièces de théâtre, elle se forma au rôle qu'elle joua si bien dans la suite. Ayant été congédiée, et se trouvant de nouveau sans ressource, elle fut obligée d'entrer, comme servante, dans une taverne qui était le rendez-vous des acteurs, des musiciens, des peintres, et au milieu desquels Emma, si l'on en croit ses *mémoires*, conserva toute sa sagesse. Mais elle ne devait pas tarder à entrer dans la carrière du vice. Ayant appris qu'un jeune marin, son parent, avait été mis en prison, elle court demander sa grâce à l'amiral sir John Willet Payne, alors capitaine, qui, touché de sa beauté, pardonne au condamné, et fait d'Emma sa maîtresse. Epris de plus en plus, le capitaine lui donne des instituteurs pour cultiver ses dispositions. Emma acquit en peu de temps une certaine instruction, et n'en devint que plus dangereuse. Après quelques années d'une union scandaleuse, John Willet, dont la passion s'était éteinte, céda sa maîtresse à un chevalier Eca-therstonehaugh, qui la conduisit à une superbe terre dans le Sussex. Mais au bout d'un mois, il rompit avec elle, et Emma,

sans appui et sans moyens, parcourut les rues de la capitale, s'abandonnant à tous les excès. Elle était réduite au dernier degré de la misère et de l'ignominie, lorsqu'elle fixa l'attention d'un fameux charlatan, le docteur Graham, connu dans toute l'Angleterre par son lit d'Apollon et sa *mégalanthropogénésie*. Il s'empara de la belle Emma, et imagina de l'exposer, à peine recouverte d'un léger voile, sous le nom d'*Hygie*, déesse de la santé. Les peintres, les sculpteurs, s'empressèrent de reproduire les traits de la nouvelle divinité; parmi ses admirateurs, se trouva le peintre Romney. Mais Emma portait son ambition plus haut : elle parvint bientôt à faire une conquête qui flattait davantage sa vanité; celle d'un homme connu par son esprit et son instruction, Charles Greville, de l'antique famille des Warwich. Il se laissa tellement aveugler par sa passion, qu'il conçut le dessein de l'épouser; et il l'aurait exécuté, sans l'obstacle que son oncle, sir William Hamilton, mit à ce mariage. En 1789, Greville, ruiné et privé de toutes ses places, envoya Emma auprès de son oncle à Naples. Dès que ce dernier eut vu Emma, il conçut pour elle une passion encore plus vive que celle de son neveu. Il oublia aussitôt le mépris qu'il avait fait de cette femme, et il s'ensuivit une union nouvelle, dont les principales clauses étaient que Greville renoncerait à tous les droits qu'il avait sur Emma, tandis que l'oncle paierait les dettes de son neveu. Il ne paraît pas qu'Emma éprouvât une grande peine de se séparer d'un homme qui avait fait pour elle tant de sacrifices. La maison de sir William était le rendez-vous des artistes et des savans; ils lui firent une cour assidue, et la noblesse de Naples, qui avait d'abord refusé de voir la maîtresse de sir Hamilton, commença peu à peu à la visiter. Habile dans l'art de plaire, elle relevait son extrême beauté par les agrémens du costume, qu'elle savait varier d'une manière étonnante. Elle imitait avec la même grâce une *bayadère* de l'Indostan et une *almé* d'Egypte, Asposie, Hélène ou Didon. Ce fut elle qui inventa la danse trop voluptueuse du schall, qui depuis a été reproduite à plusieurs reprises, mais imparfaitement sur les théâtres. Ces qualités frivoles, mais séduisantes, aveuglaient de plus en plus Hamilton qui se déterminait à l'épouser publiquement en 1791; il présenta à la cour sa nouvelle épouse, la reine Marie-Caroline lui fit

l'accueil le plus aimable, et lui donna bientôt sa confiance. Plus tard elle fit la connaissance du célèbre Horace Nelson, alors capitaine du vaisseau *l'Agamemnon*. On prétend que dès la première entrevue, l'ambassadeur, sa femme et Nelson concurent l'un pour l'autre une vive amitié. Ce dernier séduit par la beauté de Lady Hamilton éprouva bientôt pour elle une passion qu'elle partagea, et l'ambassadeur feignit de ne pas s'apercevoir de l'union, plus qu'amicale, qui régnait entre elle et Nelson. L'Espagne se trouvait dans ce moment placée entre l'Angleterre qui pouvait ruiner son commerce, et la France, qui la menaçait tous les jours d'une invasion. Dans cette dangereuse position, Charles IV avait écrit à son frère le roi de Naples, une lettre confidentielle, où il se plaignait de quelques procédés de la Grande-Bretagne à son égard. La reine, à qui Ferdinand VI fit part de cette lettre, n'eut rien de plus pressé que de la communiquer à sa digne confidente; et celle-ci en fit connaître le texte, mot pour mot, au cabinet de Londres. L'Angleterre, sans aucune déclaration de guerre, attaqua sur mer les Espagnols; et la confiance de la reine de Naples coûta à l'Espagne deux frégates, quatre millions de dollars et cinq cents hommes tués ou blessés. Pendant que Nelson était à Naples auprès de lady Hamilton, Bonaparte, en allant en Egypte, s'emparait de Malte. Pour réparer une perte qu'il n'avait pas su prévenir, Nelson se mit à la recherche de la flotte française, qu'il détruisit, après un terrible combat, dans la rade d'Aboukir. Il revint à Naples, et son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe; le peuple se porta en foule sur le port pour le recevoir, et lady Hamilton se plaça à côté de l'amiral comme pour partager sa gloire. Dès ce moment, ce ne furent plus que des fêtes et des réjouissances, pendant lesquelles sir William sembla plus que jamais donner une entière approbation à l'intimité qui régnait entre son épouse et l'amiral. Mais pendant que la cour et le peuple ne pensaient qu'aux fêtes et aux réjouissances, les Français étaient arrivés aux portes de Naples. La joie fit alors place à la consternation; le peuple s'opposa au départ de la famille royale pour la Sicile; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'elle put se rendre, pendant la nuit, sur le vaisseau amiral de Nelson, qui la conduisit à

Palerme le 24 décembre 1798. Sir William et son épouse l'y accompagnèrent. Lorsque, par les efforts combinés des Russes et des Autrichiens, les Français furent obligés d'évacuer le territoire de la nouvelle république cisalpine, la cour revint à Naples avec la flotte anglaise. Elle punit avec justice, mais peut-être avec trop de sévérité, ceux de ses sujets qui avaient pris le parti des républicains français; et l'on prétend que ce fut surtout à l'instigation de lady Hamilton, qui voulait profiter de ce moment pour perdre ses ennemis, que l'on doit attribuer les nombreuses exécutions qui signalèrent le retour du roi à Naples; du moins l'a-t-on accusée avec assez de fondement du genre de mort qu'on donna au prince Caraccioli, qu'elle détestait particulièrement, parce qu'il n'était pas au nombre de ses admirateurs. Ce vieillard, le meilleur officier de la marine napolitaine, ayant été pris sur mer les armes à la main, fut pendu à la grande vergue d'une frégate. Nelson signa la condamnation, pour complaire sans doute à lady Hamilton, qui, de son côté, voulut goûter le plaisir d'assister à cette cruelle exécution. Lorsqu'on eut sévèrement puni les rebelles, les fêtes recommencèrent, et l'amiral Nelson suivit de nouveau Emma dans le tourbillon des plaisirs. Lady Hamilton partagea son temps entre l'amiral et les affaires diplomatiques, qu'elle gérait toute seule, tandis que son mari spéculait sur les objets relatifs aux arts. Cependant le gouvernement britannique rappela tout à coup son ambassadeur et Nelson. Lady Hamilton revint avec son mari en Angleterre, où son intimité avec Nelson, marié à une femme estimable, la rendit l'objet du mépris général. Ayant perdu son époux en 1805, lady Hamilton se retira à Merton-Place, maison que lui avait donnée Nelson; après la mort de cet amiral qui périt à la bataille de Trafalgar, elle se livra, sans aucune pudeur, à ses goûts dépravés, et eut bientôt dissipé tout ce que lui avaient laissé sir William et Nelson. Elle quitta l'Angleterre en 1810, et vint s'établir sur le continent, dans une ferme à quelques lieues de Calais, avec une fille qu'elle avait eue de ce dernier, après avoir vu son époux se séparer d'elle, et qui portait le nom de l'amiral: c'est là qu'elle mourut le 16 janvier 1813. Lady Hamilton possédait à un suprême degré l'art de l'intrigue et de la séduction: et sans avoir beaucoup d'instruction, elle avait

acquis dans le commerce de la cour un esprit qui rendait sa conversation agréable. Il a paru en anglais : *Mémoires de lady Hamilton*, 1 vol. in-8°, dont on a publié un extrait en français, avec le portrait de l'héroïne, Paris, 1816, in-8°.

* **HAMILTON (ELISABETH)**, née à Belfast en Irlande, au milieu du siècle dernier, se destina jeune encore à la carrière de l'instruction, et fut chargée de l'éducation des filles d'un gentilhomme écossais. Elle mourut le 25 juillet 1816 à Karrowgate, à la suite d'une maladie très douloureuse. On a d'elle : | *Lettres d'un Rajah-hindou*, 1796, 2 vol. in-8°, 5^e édition, 1811; | *Les philosophes modernes*, 1800, 5 vol. in-8°; | *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1802, 2 vol. in-8°. Elles ont été traduites en français par Chéron, 1804, 2 vol. in-8°. | *Une Vie d'Agrippine, femme de Germanicus*, 1804; 3 vol. in-8°; | des *Lettres sur la formation des principes religieux et moraux*, 1806, 2 vol. in-8°; | *Les Paysans de Glenburnie*, 1808, in-8°, roman qui peint des mœurs locales et qui a eu un grand succès en Ecosse, en Angleterre et en Irlande; | un petit ouvrage sur la *Pratique des devoirs religieux*, 1809, in-12; | *Essais populaires tendant à former le cœur et l'esprit*, 1813, 2 vol. in-8°. On a publié, dans un journal irlandais, une notice bien écrite sur la vie littéraire de miss Hamilton, où l'on porte des jugemens très favorables sur ses ouvrages. Cette notice est attribuée à miss Edgeworth.

* **HAMILTON (GAVIN)**, habile peintre né en Ecosse, vint à Rome, où il fut élève d'Auguste Massuchi. Parmi ses tableaux on cite *Achille s'attachant au corps de Patrocle et repoussant les consolations des chefs de l'armée grecque*; on distingue aussi celui d'*Helène et Paris*, et celui d'*Andromaque pleurant la mort d'Hector*. Ce fut lui qui dirigea les fouilles de Rome et de Tivoli, et qui fit la découverte de plusieurs monumens antiques très précieux. On a de lui un ouvrage intitulé : *Schola italica picturae*, in-fol., qui fait partie de la belle collection de *Piranesi*. Cet artiste est mort à Rome en 1797. Le célèbre Cunego a gravé presque tous ses tableaux.

* **HAMILTON (ROBERT)**, médecin écossais, né en 1721 à Edimbourg, fit ses études médicales à l'université de cette ville, et s'établit, en 1748, à Lynne; dans le comté de Norfolk, où il mourut le 9 no-

vembre 1795. Il a inventé plusieurs appareils de chirurgie très estimés en Angleterre. Il est aussi l'auteur d'un *Traité sur les écouelles*, 1771, et d'*Observations sur la fièvre de marais rémittente*, 1801, in-8°, avec une *Notice* sur sa vie.

* **HAMILTON** (WILLIAM), médecin anglais, né en 1764, a laissé des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine, l'hydropisie, la fièvre scarlatine, etc.*, Londres, 1807, in-8°. Il est mort à Saint-Edmond'sbury en 1808.

* **HAMILTON** (GUILLAUME - GÉRARD, homme d'état, fils de Guillaume Hamilton, avocat écossais, naquit en 1729 à Londres, où son père était venu s'établir, et fit d'excellentes études à Winchester et ensuite à Oxford. Il avait obtenu d'abord des succès dans la poésie; mais il résolut d'entrer dans la carrière parlementaire et réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes. Son début, en 1755, y fut très brillant; mais il n'y parla qu'une seule fois, et fut à cause de cette circonstance surnommé *l'homme à un seul discours* (*Single speech*). Il fut nommé en 1756 un des membres du département du commerce, et il occupait cet emploi depuis 5 ans, lorsque le comte d'Halifax, vice-roi d'Irlande, le choisit pour son premier secrétaire. Dans le parlement de Dublin, Hamilton prononça un second discours qui lui attira les plus grands éloges, et lui mérita de nouveau la réputation de grand orateur qu'il s'était faite à la chambre des communes à Londres. Quelques débats qu'il eut avec le comte de Northumberland, successeur du comte d'Halifax, le déterminèrent à quitter ses fonctions. Il revint en 1765 en Angleterre où il fut pendant 55 ans membre du parlement, et pendant ce long espace de temps il garda le plus profond silence. Nommé chancelier de l'échiquier en Irlande, il revint à Londres en 1784, et y mourut le 16 juillet 1796, à l'âge de 67 ans. Une partie de ses *œuvres* a été recueillie par M. Malone qui les a publiées sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres, 1808, un vol. in-8°. Quelques personnes l'ont soupçonné d'être l'auteur des *Lettres de Junius*; mais c'est sans aucun fondement. Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, tome 4, page 523.

* **HAMILTON** (GUILLAUME), poète écossais, né à Bangor en 1704, combattait parmi les défenseurs de Charles-Edouard en 1745, et chanta les succès passagers des

armes de ce prince. Après la défaite de Cul-loden, il vint chercher un asile en France puis retourna en Ecosse. Il revint encore en France, se fixa à Lyon, et y mourut en 1754. Outre quelques *poésies érotiques*, et des *traductions* estimées, il a laissé des *chants guerriers* qui sont écrits avec verve, et lui assignent un rang distingué parmi les *Tyrtée* des temps modernes. Ses *OEuvres* ont été réunies et ont paru à Glasgow, 1748, et à Edimbourg, 1760, in-8°.

HAMMOND (HENRI), docteur en théologie d'Oxford, naquit en 1605 à Cher-tsey, dans la province de Surrey, et mourut en 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devait être évêque. Il montra un grand dévouement à la cause de Charles I^{er} dont il partagea la prison en qualité de chapelain. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin, mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue ceux-ci : | un *Catéchisme pratique*; c'est un abrégé de la morale chrétienne; | un *Commentaire sur le nouveau Testament*, traduit en latin par le Clerc, qui l'enrichit, ou pour mieux dire, le chargea de nouvelles notes. Cette version vit le jour en 1697, 2 vol. in-folio. | Un *Commentaire sur les Psaumes*, etc. M. Peck a donné en 1759 la *collection de ses lettres* au nombre de 49. Sa *Vie* a été écrite par Jean Fell, évêque d'Oxford.

HAMON (PIERRE), natif de Blois, était maître d'écriture, lorsqu'il fut chargé de donner des leçons à Charles IX; il devint ensuite son secrétaire. Il entreprit de faire connaître au public quelques essais des différentes manières d'écrire, dont on s'était servi dans les siècles précédens, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de St. Denis et de St. Germain-des-Prés, à Paris; mais il abusa de son talent, et ayant été convaincu d'avoir supposé de fausses pièces, et d'avoir contrefait la signature du roi, ou, suivant d'autres, de professer des doctrines hérétiques, il fut pendu à Paris le 13 mars 1569. Ce malheureux était huguenot.

HAMON (JEAN), docteur en médecine, de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie vers 1618, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687, à 69 ans. Il était depuis 50 ans dans cette retraite, à

laquelle il se consacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant celles qui sont nécessaires pour se soumettre aux décisions de l'Eglise. Ses principaux ouvrages sont : | des *Soliloques* en latin, traduits en français par M. l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissemens d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume CXVIII*, Paris, 1751, in-12; | un *Recueil de divers traités de piété*, Paris, 1673, 2 vol. in-12, et deux autres *Recueils*, 1689, 2 vol. in-8°; | la *Pratique de la prière continuelle, ou sentimens d'une âme vivement touchée de Dieu*, in-12; | *Explication du Cantique des cantiques*, avec une longue préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12; et quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, et où il y a des maximes étrangement propres à obstiner les esprits dans la rébellion contre l'Eglise, en faisant regarder comme méritoire et profitable la privation des sacremens et autres peines décernées contre ceux qui refusent d'écouter la mère commune des fidèles. Boileau a célébré les vertus de Hammon dans un *sixain* imprimé dans ses *OEuvres*.

HAMPDEN (JEAN), né à Londres en 1594, était cousin-germain de Cromwell. Il se distingua dans le parti qui se qualifiait de républicain, sous le malheureux règne de Charles I^{er} roi d'Angleterre. Ayant refusé de payer la taxe de mer imposée par Charles I^{er}, il eut à soutenir, à ce sujet, un procès qu'il perdit, et dès lors il prit les armes contre le roi et servit sous le comte d'Essex. Clarendon fait de lui beaucoup d'éloges, et dit, qu'il avait « un esprit pour tout inventer, une langue pour tout persuader, et un bras pour tout exécuter. » C'était un homme de bien qui avait des mœurs, de l'éloquence et de la valeur. Il croyait avoir embrassé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un historien de son pays demande si, malgré son zèle pour le bien public, il n'est point coupable envers ses concitoyens pour avoir compromis la monarchie et la constitution? Il est vrai que si Cromwell avait eu des fils semblables à lui, c'en était fait pour long-temps de la liberté anglaise. Mais si Hampden eut des torts (et assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite et ténébreux Cromwell parût en vainqueur sur la scène. « Mais » l'erreur de Hampden, dit le même his-

torien, est une grande leçon pour les gens de bien qui, dans des temps de troubles, seraient tentés de prendre parti contre l'ordre établi : ne pouvant prévoir toutes les suites d'une révolution, ni calculer tous les effets du nouveau pouvoir, ils doivent se tenir en garde contre tout ce qui tend à renverser un état de choses éprouvé par une longue expérience. » Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires. Charles I^{er} lui-même l'estimait tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien; mais la blessure était mortelle, et emporta Hampden quelques jours après (1643).

HAMZA, docteur mahométan, vivait vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portait, il jugea qu'il fallait opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre intitulé : *Le livre des témoignages des mystères de l'unité*. Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en français par l'ordre de M. de Ponchartrain, dit qu'on peut l'appeler *la crème de l'élégance arabe*. Mais tout élégant qu'il était, il ne produisit rien, et l'éloquence barbare de l'Alcoran fit toujours la même impression sur les barbares qui professaient le mahométisme.

HANAPES (NICOLAS), né près d'Aubenton, dans la Thierache, se fit dominicain, et devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materiis morales*, etc., imprimé à Prague et à Würtsbourg, 1753, ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

* **HANCARVILLE (PIERRE-FRANÇOIS-HUGUES d')**, savant antiquaire, né à Nancy le 1^{er} janvier 1729, membre des académies de Londres et de Berlin, mourut à Rome en 1800, après avoir publié les ouvrages suivans : | *Essai de politique et de morale calculée*, 1759, 5 vol. in-8°; | *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton*, en anglais et en français, Naples, 1766-67, 4 vol. gros in-folio, figures coloriées, ouvrage exécuté avec luxe : cet ouvrage a été fait en société avec Maréchal. Il en a paru une nouvelle édition, Florence, 1801-1808, 4 vol. in-folio, moins bien exécutée que la précédente. | *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des*

arts dans la Grèce, Londres, 1783, 5 vol. gr. in-4° : ouvrage estimé, dont les exemplaires sont peu communs.

HANCKIUS. Voyez HANKIUS.

HANDEL. Voy. HAENDEL.

HANGEST (JÉRÔME de), docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des académies* contre Luther. Il défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés; il justifie la bonne théologie scolastique, et fait voir que cette méthode d'enseigner est très bonne, quoiqu'on en ait quelquefois abusé. Définir et expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts; elle n'accommoda point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste (voy. saint ANSELME, DUNS, SUARES, saint THOMAS, etc.). On a encore de lui : | un traité de controverse intitulé *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie*; | un autre *De libero arbitrio*, etc.

HANKIUS ou HANCKIUS, ou HANKE (MARTIN), savant philologue allemand, naquit à Born près de Breslau, en 1635. Il fut nommé professeur d'histoire, de politique et d'éloquence, en 1661, bibliothécaire de la bibliothèque d'Elizabeth dans la même ville, en 1670, protecteur du collège de ce nom en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays en 1688. Il mourut à Breslau, en 1709, à 76 ans, dont il en avait employé 50 à professer. Il fit en 1671 le classement des livres de la bibliothèque impériale de Vienne, travail immense dont il fut récompensé par une somme très considérable. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : | *De Bysantinarum rerum scriptoribus liber*, in-4°, 1677; ouvrage érudit et méthodique; | *De Romanarum rerum scriptoribus*, 1669 et 1675, 2 vol. in-4°. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire bysantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différens jugemens

qu'on en a portés. | Plusieurs ouvrages sur l'histoire et les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates silesiacæ ad annum 1170*, 2 vol. in-4°, 1707; et *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4°, 1702 et 1705; | des *Harangues*, des *Comédies* et des *Poésies*. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour ranger certaines parties de sa bibliothèque. Il existe sur cet écrivain une notice dans le tome 38 des mémoires de Nicéron.

HANNEKEN (MEMNON), théologien luthérien, né à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marburg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : | une *Grammaire hébraïque*; | *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marburg, 1651, in-4°. — PHILIPPE-LOUIS HANNEKEN, son fils, mort professeur de théologie à Wittenberg en 1706, est aussi auteur de divers ouvrages peu connus sur l'Écriture, in-4° et in-12.

HANNIBAL. Voyez ANNIBAL.

HANNIBALIEN (Flavius Claudius Hannibalianus), né à Toulouse et élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser en 335 sa fille ainée Constantine. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par Constantine son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bythinie, où était la sépulture du fameux Annibal, et c'est sans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il prenait le titre de *Roi des rois*. Ces qualités empêchèrent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avènement à la couronne, n'étaient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre

maître de la république, avait invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert ; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendait en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. Il se retira à la tête de 20,000 esclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains et le roi des Maures ; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, et elle fut exterminée avec lui vers l'an 536 avant J.-C.

HANNON, voyageur célèbre et général carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, ou suivant M. Gosselin vers l'an 1000, avant l'ère chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Il parcourut environ 214 lieues marines, et alla jusqu'au cap Bodajor. Quelques savans ont prétendu qu'il était parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie ; mais ce sentiment n'est pas fondé. En général les auteurs anciens et modernes, les géographes, les antiquaires, les historiens les plus estimés ont beaucoup parlé de Hannon, sans être d'accord sur l'époque où il a vécu ni sur les lieux qu'il a visités. Pline et Plutarque rapportent à son sujet une anecdote, qui montre combien ses compatriotes étaient jaloux de leur liberté. Il avait tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servait pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginèrent que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendrait à bout de tout ce qu'il entreprendrait, et qu'ainsi ils avaient lieu de craindre qu'il ne se rendit maître de leur état. C'est pourquoi ils l'exilèrent pour le reste de ses jours. On a sous son nom une *Relation de voyages* connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, que plusieurs savans croient n'être pas de lui ; elle était écrite en langue punique, et a paru pour la première fois en grec en 1535, à Bâle. Conrad Gesner l'a traduite en latin. Henri Boecler en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On la trouve aussi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford,

1698. M. Thomas Falconer en a publié une nouvelle édition sous ce titre : *The voyage of Hanno translated*, etc. Londres, 1797, in-8°. On peut consulter sur Hannon les *recherches de Bougainville* dans le *recueil de l'académie des inscriptions*, et belles-lettres, tom. 26 pag. 10, et t. 28 p. 260 ; et les *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, par M. Gosselin. M. de Châteaubriand a traduit le *Périple d'Hannon* dans un chapitre de son *Essai historique, politique et moral sur les révolutions*, Londres, première partie, ch. 26, 1797, in-8°, Londres, 1814, 2 vol. in-8° ; Leipsick, 1816, 2 vol. in-18, Paris, 1826, nouvelle édition de ses œuvres, etc. Il a paru récemment une traduction portugaise de cet ouvrage, avec le texte grec en regard.

HANSITZ (MARC), jésuite, né dans la Carinthie l'an 1682, a donné *Germania sacra*, Augsbourg, 1727, 2 vol. in-fol., et le *Prodromus* du troisième vol. consistant dans une ample et savante dissertation sur l'évêché de Ratisbonne, Vienne, 1729, in-fol. Il serait à désirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition et la même sagesse : on aurait une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle serait très nécessaire dans un temps où une foule d'écrivains ignorans et hétérodoxes travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie et du mensonge. On lui doit aussi : | *Trois dissertations sur l'antiquité et les privilèges de l'abbaye de St.-Emmeran à Ratisbonne*, Vienne, 1753 et 1756, in-4° ; | *Analecta seu Collectanea pro historia Carinthiae concinnanda, opus posthumum, pars prima*, Klagenfurth, 1782, in-8° ; Nuremberg, 1793, in-8°, etc. Le Père Hansitz mourut à Vienne en 1766, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHSE poète allemand, né en 1494 à Nuremberg. Il exerça long-temps le métier de cordonnier, se fit ensuite maître d'école, et séjourna dans plusieurs villes d'Allemagne. Ayant pris quelques leçons de poésie d'un *Meistersaenger* ou *Maître poète*, il fut reçu dans ce corps de gens de métier qui avaient imaginé d'assujétir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette espèce de confrérie (qui avait pris naissance au commencement du 14^e siècle) accordait la permission de faire des vers ; et pour

rimer en paix, il fallait se faire inscrire sur les registres du corps, qui était divisé en *Garçons* poètes, *Compagnons* poètes, et *Maitres* poètes. Les licences s'expédiaient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maitres. Hans-Sachse en devint le doyen. Les brevets de célébrité et autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachse. Il a laissé 5 gros vol. in-fol. de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-1579, où l'on voit briller cependant quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses et grossièretés. Ces poésies sont des traductions des *Proverbes de Salomon*; de l'*Ecclésiaste*; du livre de la *Sagesse*, des *Psaumes*, des *Evangeliques*, etc., outre 26 comédies, 27 tragédies spirituelles; des comédies et des tragédies profanes; des *Poèmes*, des *Contes*, etc. Il faut croire que Hans-Sachse avait des talens pour ce temps d'ignorance, puisque l'auteur de la *Littérature allemande* fait éloge de l'harmonie, de la facilité de ses vers. Hans-Sachse fut un des chauds partisans de Luther. Il mourut en 1576, à 81 ans.

* **HANWAY** (JONAS), négociant anglais, né à Portsmouth en 1712, étudia le commerce à Lisbonne, fit en 1743 un voyage en Russie et plus tard visita la Perse. De retour à Londres en 1750, il fut nommé commissaire des vivres de la marine en 1762. C'est principalement à ses écrits et à ses efforts, que l'Angleterre doit l'institution de la société de marine pour la formation des jeunes matelots tirés de la classe indigente; l'établissement des écoles appelées *écoles du dimanche* (sundayshools), si répandues aujourd'hui en Angleterre; et la fondation d'une maison de refuge pour les jeunes personnes abandonnées (Magdalen-Christy). Il s'occupa aussi du sort des petits ramoneurs, des incendiés, des domestiques, des nègres, et quoique sa fortune fût très modique, il entra dans tous les projets de bienfaisance. Il mourut le 5 septembre 1786, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. La reconnaissance publique lui éleva un monument. Ses principaux ouvrages sont : | un *Tableau historique du commerce anglais dans la mer Caspienne, avec le journal d'un voyage de Londres dans la Perse par la Russie, et retour par la Russie, l'Allemagne et la Hollande*, Londres, 1753, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1754. Cette relation, qui

est le résultat d'un voyage qu'il fit dans la Perse, est une des plus intéressantes qui aient paru sur cette contrée. | *Journal d'un voyage de huit jours de Portsmouth à Kingston sur la Tamise, avec un essai sur le thé*, 1756, 2 vol. in-8°; deuxième édition, 1757; | *Réflexions, essais et méditations sur le monde et la religion, avec un recueil de proverbes, et des lettres sur différens sujets*, 1761, 2 vol. in-8°; | *La vertu dans les classes inférieures, contenant des réflexions sur les devoirs réciproques du riche et du pauvre, du maître et du domestique*, 1774, 2 vol. in-8°, réimprimé en 2 vol. in-4°. J. Pugh a publié *Circonstances remarquables de la vie de Jonas Hanway*, in-8°, comprenant un extrait de ses voyages en Russie et en Perse, réimprimé pour la seconde fois en 1788, in-8°.

HARÆUS ou **VERHAER** (FRANÇOIS), né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne et l'Italie, fit connaissance du père Antoine Possevin, et l'accompagna dans les voyages que ce père entreprit par ordre de Grégoire VIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de St.-Jacques à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui : | *Annales ducum seu principum Brabantie totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties; la première regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisième les troubles des Pays-Bas jusqu'à la trêve de 1609. Le tout est enrichi de portraits. Ces annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes et fidèles. | *Concordia Historiæ sacræ et profanæ, per olympiades et fastos, à Roma condita usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol.; | *De vitis sanctorum omnium nationum et temporum*, Cologne, 1603, in-fol. C'est un abrégé de Surius. | *Biblia sacra cum expositionibus priscorum Patrum litteralibus et mysticis*, Anvers, 1638, 2 vol. in-folio. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD. Voyez **HAROLD**.

HARBARD (BURCHARD), professeur de théologie à Leipsick, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont : | *Doctrina de conjugio*; *De confessione*; *De magistratu politico*; | *Theses de Smalkaldinæ confessionis articulis*; *De lege divina*, etc. On s'attend bien qu'ils

doivent être imbus des préjugés de la secte.

HARCOURT (HENRI de LORRAINE comte d'). Voy. HENRI.

HARCOURT (HENRI d'), maréchal de France, né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnes illustres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Il se distingua aux combats de Sentsheim, de Saint-François et de Turckheim; aux sièges de Valenciennes, de Cambrai, de Fribourg; eut le commandement de la province de Luxembourg en 1690, et remporta une victoire à Courteville en 1692. L'année suivante, appelé par le roi, au commandement de Tournay, il signala de nouveau sa valeur à Nerwinde. Il fut envoyé en 1697 ambassadeur en Espagne. Il s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Lorsque Philippe V alla prendre possession du trône d'Espagne, le duc d'Harcourt l'y conduisit, et y resta de nouveau comme ambassadeur jusqu'à ce que sa santé l'obligeât de rentrer en France. Il eut beaucoup d'influence sur le testament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de son trône sa propre maison, pour y appeler celle de France. Il mourut en 1718, à 94 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1705, et le collier des ordres du roi en 1705. Il eut entr'autres enfans de Marie-Anne-Claude de Brûlard, son épouse : 1° FRANÇOIS, duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, capitaine des gardes du corps, mort en 1750, à 61 ans. 2° LOUIS-ABRAHAM, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans. 3° HENRI-CLAUDE, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris. 4° Et ANNE-PIERRE, aussi maréchal de France en 1775, et gouverneur de la province de Normandie.

* **HARDENBERG** (CHARLES-AUGUSTE, prince d'), ministre d'état en Prusse, et chancelier de ce royaume, naquit le 31 mai 1750. Il étudia à l'université de Göttingue, et se rendit ensuite en Angleterre, où il perfectionna ses connaissances, et fit une étude approfondie des lois et du gouvernement de ce pays; le ministère anglais l'envoya à Hanovre. Il fut employé dans l'administration; mais

il n'y resta pas long-temps agent. Il eut de sérieux différends avec un gentilhomme anglais, qui avait des amis puissans, ce qui l'obligea de quitter l'électorat. S'étant rendu à Brunswick, le duc le reçut favorablement, et le choisit, en 1787, pour porter à Berlin le testament de Frédéric II, déposé dans la première de ces villes. Cette mission ayant eu pour lui des résultats assez favorables, il passa au service du margrave d'Anspach et de Bayreuth, qui l'éleva au poste de ministre. Cette place lui ouvrit le chemin aux grandes dignités. Le margrave, pour des raisons politiques, céda ses états, en 1792, au roi de Prusse, qui lui assigna en échange une pension viagère. Hardenberg fut alors chargé, par Frédéric-Guillaume, de recevoir le serment des nouveaux sujets de ce monarque, qui le nomma gouverneur d'Anspach et de Bayreuth. En 1793, il reçut le titre de ministre du cabinet prussien, et fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, lors de la guerre entre la Prusse et la France républicaine. Chargé de l'approvisionnement de l'armée, il remplit ses fonctions avec désintéressement et exactitude. Lord Malmesbury et l'amiral Kinkel ayant proposé un traité de paix générale, Hardenberg en examina les articles, en qualité de commissaire nommé par le roi de Prusse. Ce traité n'eut pas lieu, et la guerre continua jusqu'au mois de mars 1795. Alors de nouvelles négociations s'entamèrent à Bâle, auxquelles assistait le comte de Goltz, qui fut remplacé par Hardenberg; et celui-ci signa, au nom de son souverain, la paix conclue le 5 avril de la même année. Hardenberg s'acquitta de cette mission en habile diplomate, et reçut en récompense l'ordre de l'Aigle Noir, le premier des ordres prussiens. Retourné à Anspach, il y termina l'organisation de ce pays et de celui de Bayreuth; il fit, pour la Franconie, des réglemens utiles qui simplifièrent et améliorèrent l'administration de cette province. A l'avènement de Frédéric-Guillaume III, il y eut plusieurs changemens dans le ministère, mais ils n'influèrent nullement sur le crédit de M. Hardenberg; il continua toujours à gouverner Anspach et Bayreuth, et ensuite les départemens de Magdebourg, de Halberstadt, de Westphalie et de Neuchâtel. Quand le comte de Haugwitz se démit du ministère des affaires étrangères, il eut pour successeur Hardenberg, qui conserva en

même temps l'administration de plusieurs provinces. La Prusse était alors en paix avec la France où, après le consulat, Bonaparte avait pris le titre d'empereur. Cette paix n'était pas du goût de Hardenberg, attaché d'ailleurs à l'Angleterre, et par une longue demeure dans ce royaume et parce qu'il y avait commencé sa carrière administrative. En juillet 1805, M. Laforêt, ambassadeur de France à Berlin, fut averti, par une note, qu'il se préparait une rupture entre cet état et la Prusse; que Hardenberg avait signé un traité secret avec la Russie, et que ce ministre désirait embrasser en tout le système hostile de la Grande-Bretagne. Quoiqu'il en fût, le cabinet prussien avait des griefs bien justes contre celui de Paris. Les troupes de Bonaparte avaient exercé et exerçaient encore dans la Prusse, comme dans tous les pays qu'elles occupaient, leur despotisme militaire; des corps français ayant inopinément traversé la principauté d'Anspach, le ministre de Prusse s'en plaignait au maréchal Duroc dans la note suivante, du 14 octobre, et que nous transcrivons comme renfermant un aperçu du système de la France impériale... « Sa majesté, y » était-il dit, ne sait de quoi elle doit » s'étonner le plus, *ou des violences que » les armées françaises se sont permises » dans les provinces*, ou des arguments » incompréhensibles par lesquels on prétend les justifier. S. M., jalouse avec » raison d'une considération qui est due » autant à sa puissance qu'à son caractère, a vu, avec une sensation qu'elle » essaierait en vain de cacher, la dépêche » justificative qui a été remise par la légation française à son cabinet. On s'appuie » sur l'exemple de la dernière guerre, et » sur la parité des circonstances, comme » si les exceptions que l'on permit alors » n'avaient pas été fondées sur des traités » précis qui ont cessé à la paix; comme si » l'empereur Napoléon s'était souvenu de » ces traités lorsqu'il prit possession du » pays de Hanovre, d'un pays qui, par » ces mêmes traités, était depuis longues » années sous la protection de la Prusse. » On *prétend l'ignorance de nos vues*, » comme si les vues ne se montraient pas » ici dans le fait même, et comme si la » nature des choses pouvait changer de » face avant qu'on ait stipulé le contraire; » comme si les protestations solennelles » des magistrats de la province et des » ministres de S. M. près l'électeur de

» Bavière n'avaient pas suffisamment prouvé » blié ce qui n'avait pas besoin de l'être, » et comme si je n'avais pas déclaré moi-même, la carte à la main, long-temps » auparavant, dans mes conférences avec » S. E. le maréchal Duroc et M. Laforêt, l'impossibilité de permettre aucune marche de troupes dans le mar- » graviat... Arrêté de tous côtés dans ses » nobles vues, le roi ne peut prendre en » core d'autres soins que ceux de veiller » à la sûreté de ses peuples; mais il se » regarde dès à présent comme affranchi » de tous les engagements qu'il a pris, et » il se voit obligé de faire prendre à ses » armées les positions nécessaires à la » défense de l'Etat... » Cette note, qui contenait de justes plaintes sur des griefs véritables, n'eut, pour le moment, aucun résultat décisif; et Napoléon sut encore empêcher Frédéric-Guillaume de se joindre à Alexandre et à François, dans la guerre contre la France. Cependant Hardenberg avait attiré à Berlin l'empereur de Russie, sous les yeux duquel il dicta la convention par laquelle la Prusse s'engageait d'unir ses armes à celles de la Russie, de l'Angleterre et de l'Autriche, en cas que Bonaparte n'acceptât pas les conditions de paix que lui offrait le cabinet prussien. Presque en même temps, Hardenberg adressa, le 22 décembre 1810, une note à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, où Frédéric-Guillaume s'engageait à seconder les Anglais dans le Hanovre, si leur roi promettait de son côté de secourir la Prusse contre les Français. La guerre continua néanmoins, et Bonaparte dut peut-être, en grande partie, la victoire d'Austerlitz à l'incompréhensible inaction de la Prusse, qui, d'un seul mouvement, aurait pu mettre en défaut tous les calculs et la science militaire de Bonaparte. Pendant que Hardenberg traitait avec l'Angleterre contre la France, le comte de Haugwitz signait à Vienne un traité d'alliance entre la Prusse et Napoléon. En considérant les fautes commises par les divers gouvernements de l'Europe (l'anglais excepté), les contradictions étranges, les jalousies mal entendues qui existaient entre eux, on conçoit plus facilement la prépondérance qu'avait obtenue Napoléon sur toute l'Europe. Ayant appris les dispositions secrètes que prenait contre lui le cabinet de Berlin, il l'accusa de duplicité. Hardenberg quitta le ministère, administra pendant quelques mois les provinces de Magdebourg

et de Halberstadt, et se retira ensuite dans sa terre de Rempelberg. Éloigné des affaires, il ne prit aucune part aux conférences de Charlottenbourg; mais il avait jeté les germes de la guerre qui eut lieu entre la France et la Prusse (en 1806), terminée par la bataille d'Iéna, si funeste à ce dernier pays. M. de Hardenberg quitta alors sa retraite, et revint auprès du roi, qui lui fit accepter le portefeuille des affaires étrangères, dont le général Zastrow s'était démis volontairement. Il assista aux conférences de Kœnigsberg, où il se montra habile diplomate. Mais la France ne pouvait voir siéger au ministère prussien un homme qu'elle reconnaissait pour être son secret ennemi; et par l'influence qu'elle exerçait de nouveau sur la Prusse, elle fit disgracier Hardenberg après la bataille de Friedland. Comme l'empereur de Russie lui avait toujours témoigné beaucoup d'estime et d'affection, il résolut de se fixer dans les états de ce prince. Il demeura à Riga jusqu'en 1812, et, après les désastres de la campagne de Moscou, il retourna en Prusse, reprit les affaires, et coopéra à la fameuse coalition de 1813 contre Bonaparte. Dans cette campagne et la suivante, il fut toujours auprès du roi, entra dans Paris avec les souverains alliés, et signa, au nom du roi de Prusse, le traité de paix conclu dans cette capitale. Hardenberg, ayant pour lui et ses talents et son ancienne haine contre Bonaparte, à la déchéance duquel il avait puissamment contribué, ne pouvait donc pas manquer de mériter l'estime de tous les souverains, et chacun d'eux le décora d'un de ses ordres. Le roi de Prusse l'éleva à la dignité de prince. Il suivit ce monarque et l'empereur de Russie à Londres; et ensuite il déploya, au congrès de Vienne, les talents d'un profond diplomate. Le retour de Bonaparte en France, en 1815, occasiona de nouveau une guerre générale, qui amena la seconde restauration de Louis XVIII. Le prince de Hardenberg prit part à toutes les conférences et à tous les traités qui eurent lieu à cette époque, et s'y montra toujours digne de la confiance de son souverain. De retour à Berlin, il conserva sa place de ministre, et s'occupa très particulièrement à former une alliance, qui jusqu'alors avait paru très difficile, entre la Prusse et l'Autriche. Il donna au cabinet de Berlin une marche plus imposante, plus suivie, et devint le chef de tous les conseils et de tous les

ministères. Tant de zèle et de services lui méritèrent une preuve éclatante d'estime et d'amitié de la part de son royal maître. Frédéric-Guillaume, le 5 mai, jour de la naissance de son ministre, fit placer, à son insu, et dans l'appartement du prince de Hardenberg, le portrait de sa personne auguste, fait d'après celui du célèbre Girard, et lui écrivit, de sa propre main, un billet des plus flatteurs. Les révolutions du Piémont et de Naples, excitées par les *Carbonari*, et apaisées ensuite par l'intervention des souverains, qui se réunirent à Vérone, y amenèrent, en 1822, le prince d'Hardenberg, qui accompagna le roi de Prusse. Pendant les opérations, il passa, pour des raisons de santé, à Gènes, afin d'y prendre des bains de mer. Il mourut dans cette ville, le 26 novembre de la même année, à l'âge de 72 ans, regretté de toute la Prusse, et plus particulièrement encore de son souverain.

HARDER (JEAN-JACQUES), habile médecin, né en 1656 à Bâle, où il mourut en mars 1711, fut successivement professeur de rhétorique, de physique, d'anatomie, de botanique et de médecine pratique à Bâle, et enfin premier médecin de diverses cours d'Allemagne. L'empereur Léopold II lui donna le titre de comte palatin. On a de lui : | *Prodromus physiologicus*, Bâle, 1679, in-8°; | *Exercitationes anatomicæ et medicæ familiares*; | *Apiarium, observationibus medicis centum refertum*. Il était de l'académie des *Riccorati* à Padoue, et de celle des *Curioux de la nature*.

HARDERWICK (GÉRARD), né dans la Gueldre, enseigna la philosophie à Cologne, y fut curé de Ste-Colombe, et y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* sur Aristote, sur quelques ouvrages d'Albert le Grand, et sur les livres de philosophie du pape Jean XXI, imprimés, 1486-1504, en plusieurs vol. in-folio.

HARDION (JACQUES), né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, et se dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des inscriptions, en qualité d'élève, il fut associé en 1715 et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *dissertations* que l'on peut consulter dans les *Mémoires* de cette compagnie. En 1730 il fut élu membre de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avait publié sur cette matière douze *dissertations*, lorsque le roi le chargea de donner des le-

cons à Mesdames de France, filles de Louis XV. Ce fut pour l'usage de ses illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec un *Traité de la poésie française et de la rhétorique*, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, ouvrage estimé et utile, quoique le jugement et la saine critique n'y aient pas toujours présidé. M. Linguet y a ajouté deux volumes; déclamation verbaleuse, hérissée de pointes et de mauvaises plaisanteries, aussi contraires au fond de l'histoire qu'au style qui lui convient; où tous les faits sont intervertis, et les caractères défigurés; où les grands hommes sont peints comme des monstres, et les monstres comme de grands hommes; où des vérités de tous les genres sont sacrifiées à des saillies; où des faussetés palpables sont données pour des maximes; où la haine contre la religion et ses ministres est montée au même point que dans son *Essai sur le monachisme*. Quand on réfléchit que cette manière affreuse d'écrire l'histoire est depuis devenue générale; que les annales du genre humain sont devenues un dépôt de corruption; que le récit des faits prend ses couleurs dans les passions et la scélératesse des écrivains, on préfère de lire les fictions de la fable et les contes des bonnes (*voyez la fin de l'article LOUIS XV*). Hardion mourut à Paris, au mois de septembre 1766.

* HARDOIN DE LA REYNERIE (LOUIS-EUGÈNE), avocat au parlement de Paris, né à Joigny en Champagne le 20 décembre 1748, avait toutes les qualités qui font l'orateur célèbre; il s'était fait une grande réputation dans la plaidoierie, lorsque la mort l'enleva le 27 février 1789. Il a laissé plusieurs *Mémoires* et *Plaidoyers* imprimés, remarquables par un style pur, précis et élégant; il approfondissait longtemps les matières qu'il avait à traiter; aussi sa discussion était-elle toujours complète. Sa *Consultation pour la Compagnie des Indes*, Paris, 1788, in-4°, un des derniers ouvrages sortis de sa plume, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il combattait des écrivains en réputation et des opinions en crédit.

HARDOUIN (JEAN), né à Quimper en 1646, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les jésuites. Il s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes et des opinions singulières. Selon lui, tous les écrits anciens étaient supposés, à l'excepti-

tion des ouvrages de Cicéron, de l'*Histoire naturelle* de Pline, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, et des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été visiblement composée par un bénédictin du treizième siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de St-Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair que les *Odes* d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne. Aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très peu, et en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier: par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choses dans l'histoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non mon Père, lui dit-il un jour, il n'y a pas une seule médaille ancienne qui n'ait été frappée par les Bénédictins: je le prouve; ces lettres C. O. N. O. B. qui se trouvent sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la bêtise d'expliquer par *CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM*, signifient évidemment: *CUSI OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA*. » Cette interprétation ironique ébranla le Père Hardouin, mais elle ne le changea pas. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le Père Hardouin lui répondit brusquement: « Hé! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit avant moi? » Son ami lui répliqua: « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on compose sans être bien éveillé, et qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées. » Ses supériorités l'obligèrent de donner une rétractation de ses délires; il la donna, et n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens mènent à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité; cependant il était plein de vertu et de religion. Il disait que Dieu lui avait ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine. Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entre autres le fameux Père Beruier. Ses principaux ouvrages sont: une édition de *Pline le naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4°; réimprimée en 1725, en 3 vol. in-fol. Les

notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. | *La Chronologie rétablie par les médailles*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. | Une édition des *Conciles*; travail auquel le clergé de France l'avait engagé, et pour lequel il lui faisait une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensait que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étaient tout autant de chimères : *Si cela est, mon Père*, dit un jour le Père le Brun de l'Oratoire au jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles ? — Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1713, à grands frais, en 12 vol. in-fol., et dont on estime la table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut que cette compilation renfermait plusieurs maximes contraires à celles de l'église gallicane, et que le compilateur avait écarté plusieurs pièces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du Père Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 25 conciles qui n'avaient pas encore été imprimés. La raison en est, que le Père Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du Père Labbe. | *Un Commentaire sur le Nouveau Testament*, in-fol., publié à Amsterdam et à La Haye en 1741 : ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J.-C. et les apôtres prêchaient en latin. | Une savante édition des *Harangues* de Thémistius ; | *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol. ; *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens. Ils furent publiés après sa mort en 1753, in-fol., à Amsterdam, chez du Sauzet, par un littérateur très connu, à qui le Père Hardouin, son ami, avait con-

fié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célèbres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu était la vérité, mais que la vérité était Dieu : ce qui, suivant le Père Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. | Quelques autres ouvrages imprimés sur la dernière Pâque de J.-C., 1693, in-4° ; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12 ; et plusieurs manuscrits déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avait confiés. En 1766 il a paru à Londres un volume in-8°, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum scriptorum, Prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. On peut, pour plus de détails consulter les *lettres* du Père Belingem, réimprimées dans la *bibliothèque française*, tom. 30. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connaissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Genève.

In expectatione Judicii,

Hic jacet

Hominum paradoxotatos,

Natione Gallus, religione Romanus,

Orbis literati portentum ;

Veneranda antiquitatis cultor et destructor,

Docte febricitans.

Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,

Scepticum pie egit.

Credulitate puer, audacia juvenis, delirius senex.

On l'a traduite ainsi en français :

Dans l'attente du jugement,

Ci-gît un prodige étonnant.

Enfant de l'Eglise romaine,

La France lui donna le jour :

L'esprit inconstant qui l'entraîne

Soutient et détruit tour à tour,

Dans les accès de sa docte folie,

La vénérable antiquité :

Il songe, il rêve, et nous publie

Les vains fruits de son insomnie

Sur le ton de la vérité :

Par des nœuds secrets il allie

Le scepticisme avec la piété.

En trois mots c'est tout dire :

Enfant par sa crédulité,

Dans l'âge bouillonnant par sa témérité

Vieillard par son délire.

* **HARDOUIN** (JEAN-ÉTIENNE), littérateur, né en 1755, à Paris, mort dans la même ville le 25 juin 1817, est connu seulement pour avoir donné une *Version rimée des Nuits d'Young*, traduite de l'anglais par Letourneur, Paris, 1792, 4 vol. in-12; une *Version* dans le même genre de *Télémaque*, 1792-1793, 6 volumes in-12 avec le *texte* en regard des *vers* et des *notes* prises dans l'édition de Hambourg, où se trouvent indiqués les passages imités des poètes grecs et latins; enfin un *Recueil des poésies d'Anacréon et de Théocrite*, Paris, 1812, in-12.

* **HARDT** (HERMANN von der), orientaliste distingué, né en 1660, à Melle en Westphalie, brilla par ses succès dans les universités d'Iéna et de Leipsick, et professa les langues orientales à celle d'Helmstadt. Il fut recteur du gymnase de Marienbourg, dès l'an 1709, et mourut dans cette ville le 28 février 1746. Parmi ses ouvrages on remarque : | *Autographa Lutheri aliorumque celeberrimorum virorum ab anno 1517 ad annum 1546, etc.*, Brunswick, 1690-1691, Helmstadt, 1693, 3 vol. in-8°; | *Mag. Constantiense concil. de universali Ecclesiæ reformatione, unione, et fide*, Francfort, 1697, 3 vol. in-folio, 1700-1742, 6 vol. in-fol.; | *Historia litteraria reformationis*, Francfort, 1717, 3 parties in-folio qui se relient en un volume; | *Enigmata prisca orbis, etc.*, Helmstadt, 1723, in-folio; | *Tom. primus in Jobum, historiam populi Israelis in assyriaco exilio, Samariam eversa et regno extincto illustrans*, Helmstadt, 1728, in-folio, etc. — Richard von der, son frère, est connu par des *Lettres latines*, 1705-1707, in-4°; et par une *Holmia litterata*, 2^e édition, Stockholm, 1707, in-4°.

* **HARDUIN** (ALEXANDRE-XAVIER), avocat et secrétaire perpétuel de l'académie d'Arras, sa patrie, naquit le 6 octobre 1718, et exerça avec honneur les charges municipales qui lui furent confiées; aussi ses compatriotes lui donnèrent-ils les marques les plus honorables de confiance et d'estime. Six fois il fut élu député des états d'Artois à la cour, et il s'y fit remarquer par la pureté, la sagesse de ses principes, et par son amour pour son roi. Il employait ses loisirs à cultiver la poésie; il s'occupait aussi de l'étude de la grammaire, et particulièrement du mécanisme de la parole. On a de lui plusieurs ouvrages, où l'on reconnaît l'habileté d'un homme consommé dans sa langue. | *Remarques diverses sur la prononciation*

et l'orthographe, contenant un traité des sons, in-12, 1757; | *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, in-12, 1760; | *Lettre à l'auteur du traité des sons de la langue française*, in-12, 1762; | *Mémoire pour servir à l'histoire d'Artois, et principalement de la ville d'Arras*, in-12, 1765; | *Ode sur la santé*, des *Epîtres*, des *Contes*, des *Epigrammes*, et un assez grand nombre d'*Imitations* ou *Traductions* d'*odes d'Horace*, qu'il avait lues à l'académie d'Arras. Il mourut le 4 septembre 1785.

* **HARDWICKE** (PHILIPPE YORKE, comte de), politique anglais, né en 1720, était fils du grand chancelier du même nom. En 1738, il fut nommé un des rapporteurs de l'échiquier. Il se fit connaître de bonne heure comme législateur au parlement, où il entra en 1741. Il devint grand intendant de l'université de Cambridge, et occupa en 1765 une place dans le conseil, pendant la courte administration dont lord Rockingham fut le chef; mais le mauvais état de sa santé et son goût pour la littérature le détournèrent depuis du théâtre de la politique: il mourut en 1790. Il a publié : | *La correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux états généraux pendant le règne de Jacques I^{er}*, précédée d'une préface historique, 2^e édition, 1775, traduite en français par Gaspard Ides Monod, sous le titre de *Lettres, mémoires et négociations*, La Haye, 1789, 3 vol. in-12; | *Mélanges d'écrits politiques*, de 1501 à 1726, recueil intéressant en 2 vol. in-4°; | *Les Lettres athéniennes, ou Correspondance épistolaire d'un agent du roi de Prusse résidant à Athènes, durant la guerre du Péloponèse*, fait en société avec onze de ses élèves, 1741, 1745, in-4°, 1782, in-4°, 1798, 2 vol. in-4°, ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, et dont cet écrivain faisait beaucoup de cas. Il a été traduit en français par Villetterque, 1801, 3 vol. in-8°, et 1805, 4 vol. in-12; et par M. Christophe, 1802, 4 vol. in-12.

HARDY (ALEXANDRE), poète français, né à Paris, et mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le théâtre. Il vivait sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et obtint le titre de *poète du roi*, sans cependant sortir de la misère. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Ni les vers ni la disposition de ses pièces ne lui ont coûté beaucoup: il faisait jusqu'à six pièces par mois. Tout

sujet lui était bon ; la mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt c'est une courtisane, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt c'est une femme mariée qui donne des rendez-vous à quelque jeune homme, et tout cela se passe sur la scène, et on n'en épargne aux spectateurs que le moins que l'on peut. « C'est exactement, dit un auteur moderne, où nous en sommes » revenus dans ces dernières années. Pigarot et presque toutes les nouvelles pièces sont précisément dans ce goût-là. Mais il s'en faut bien que les pièces de Hardy fussent courues comme les nôtres. Il était obligé d'aller de ville en ville, comme un baladin de foire, pour ne pas mourir de faim avec sa troupe. » On remarque cependant dans les pièces de cet auteur quelques situations intéressantes, quelques scènes filées avec art. *Mariamne* est sa meilleure tragédie. Les caractères en sont bien soutenus, et l'on est étonné de trouver autant de régularité dans le drame de cette pièce. Ses ouvrages composés de plus de 600 pièces, toutes en vers héroïques, forment six gros volumes in-8°. Sa tragédie de *Mariamne* a servi de modèle à Tristan pour sa pièce qui porte le même titre.

* **HARDY (JOSEPH)**, général de division, né en 1763 à Mouzon en Lorraine, entra au service militaire à 21 ans comme simple soldat. En 1792, il fut nommé chef du 7^e bataillon de Paris, et, après avoir fait les premières campagnes, il fut promu au grade de général de brigade (1794). Il avait été d'abord employé à l'armée des Ardennes, d'où il passa en 1796 à celle de Sambre et Meuse. Sa bravoure le fit distinguer dans un grand nombre d'occasions, notamment dans les affaires de Nider, Ulm, Olier, Niederlingelheim, à la prise de St.-Wendel, de Kaiserslautern, de Bingen, de la Montagne-Saint-Roch. A l'affaire de Mont-Tonnerre (26 novembre 1797), il fut grièvement blessé. Accusé, dans le mois de février suivant, d'avoir fait dans les environs de Mayence de trop fortes réquisitions, il fut destitué par le Directoire ; mais il fut ensuite justifié, réintégré dans sa place au mois d'avril de la même année, puis chargé du commandement de l'expédition d'Irlande (1798). Le vaisseau le *Hoche* étant tombé au pouvoir de l'ennemi dans un combat livré le

11 octobre, Hardy qui le montait fut fait prisonnier. De retour en France, il reçut le grade de chef de division (1799), et fut employé à l'armée du Rhin. Après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions d'inspecteur en chef aux revues, il reçut l'ordre d'aller comme général de division à Saint-Domingue où était alors le général Leclerc. Sa division chassa Christophe dans le mois de décembre 1801 du poste important d'Emery, qu'il occupait. Hardy succomba le 6 juin 1802, à 39 ans, à l'épidémie qui fit périr tant de soldats français avec leurs chefs sur les plages de Saint-Domingue. Ce général avait de grandes connaissances en topographie : il a publié une bonne carte du Hunsdruck.

* **HARDY (ANTOINE-FRANÇOIS)**, exerça la profession de médecin à Rouen avant la révolution ; il en embrassa la cause, et fut nommé en 1792 député du département de la Seine-Inférieure à la Convention, où il vota dans le procès de Louis XVI pour la détention et le bannissement à la paix : il se déclara aussi pour le sursis à l'exécution et l'appel au peuple. Ennemi des Montagnards et attaché au parti de la Gironde, il fut mis hors la loi le 28 juillet 1793 ; mais il parvint à se soustraire au jugement, et reprit l'exercice de ses fonctions législatives après le 9 thermidor. Exaspéré par sa proscription, il déclara que les membres du comité de salut public méritaient la mort, quoiqu'il eût reconnu publiquement que l'un d'eux avait sauvé sa famille entière mise hors la loi. Pendant la disette de 1793, il proposa de déclarer propriété nationale toute la récolte prochaine, et vota la peine de mort contre ceux qui refuseraient du grain pour des assignats. Dans la séance du 31 août, il provoqua des mesures sévères contre l'agiotage. Hardy entra le 1^{er} septembre au comité de sûreté générale, se déclara contre les sections de Paris au 15 vendémiaire, fut réélu plus tard au conseil des Cinq cents, poursuivit avec acharnement le parti de Clichy, et fut un des plus zélés défenseurs du Directoire ; il s'opposa à toute amnistie en faveur des prêtres, prétendant qu'il vaudrait mieux l'accorder à l'armée de Condé. En septembre 1797 il provoqua de nouveau des mesures violentes contre les prêtres, les émigrés, et au mois de novembre de la même année il dénonça l'état-major de la garde nationale de Rouen, comme étant vendu à Louis XVIII. Hardy se montra favorable à la

révolution du 18 brumaire 1799 qui plaça le pouvoir dans les mains de Bonaparte; il entra aussitôt après au nouveau corps législatif dont il sortit en 1805. Il fut alors nommé directeur des droits réunis du département de l'Ardèche; ayant perdu cet emploi à la restauration, il rentra dans la vie privée et demeura fidèle à ses vieux principes jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 25 novembre 1825.

HARÉE. Voyez **HARÆUS**.

* **HAREL** (MARIE-MAXIMILIEN), docteur en théologie et vicaire de St.-Germain-des-Prés, à Paris, naquit à Rouen, le 24 février 1749; il prit l'habit des pénitens du tiers-ordre de St.-François, et y prononça ses vœux sous le nom de *Père Elie*. Ayant reçu, à Paris, le bonnet de docteur en théologie, il fut nommé gardien du couvent de Nazareth, dans la rue du Temple. Il se distingua à la fois par la prédication et par les ouvrages qu'il publia. La révolution qui éclata, et déclara bientôt la guerre à l'Eglise, et surtout aux ordres monastiques, obligea le Père Harel de quitter son couvent et la France. Il erra pendant dix ans dans les pays étrangers, parcourut l'Italie, et demeura quelque temps à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des *Arcades*. S'étant rendu en Piémont, on lui confia l'administration d'une paroisse située au milieu des Alpes, et il passa trois ans au milieu des glaces de ces montagnes. Il rentra en France en 1802, et fut nommé vicaire dans la paroisse de St.-Germain-des-Prés, à laquelle il rendit de grands services. Animé d'un zèle infatigable, il prêchait non-seulement dans son église paroissiale, mais dans plusieurs autres de Paris. Son affabilité, ses vertus, ses discours pleins d'onction, convertirent plusieurs protestans, qui commencèrent par l'admirer, et finirent par céder à la conviction de sa doctrine. Ce zèle pasteur semblait se multiplier: on le trouvait partout où il pouvait faire une bonne œuvre; dans plusieurs communautés religieuses, aux hôpitaux, etc. Son zèle suppléait à la force que diminuaient tous les jours en lui ses infirmités et son âge. Les éditions de Voltaire étant devenues nombreuses en 1817, Harel ajouta, sur le mandement des grands-vicaires de Paris, de sages réflexions, qu'il publia dans son ouvrage de *l'Esprit du sacerdoce*, dont nous parlerons ci-après. Le 13 octobre 1822, il célébra, dans la paroisse de St.-Germain-des-Prés, sa cin-

quantième année de sacerdoce. Attaqué d'une infirmité douloureuse, il eut ensuite à subir l'opération de la pierre, qui eut des conséquences fâcheuses. Sa maladie empira, et ce vertueux ecclésiastique mourut le 29 octobre 1823, dans sa 75^e année. Il a laissé: | *Voltaire, recueil de particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1781, in-8°, réimprimé en 1817 et traduit en allemand; | *La vraie philosophie*, 1783, in-8°, opuscule de 274 pages. Il est divisé en trois parties qui traitent, 1^o de Dieu; 2^o de l'Eglise; 3^o de l'Incrédulité, et renferme de très bonnes réflexions. | *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas, et conduites en France par M. l'abbé de St-Sulpice, rédigée d'après les mémoires de cet abbé*, Bruxelles, 1784, in-12; | *Les Causes du désordre public par un vrai citoyen*, 1784, in-12; | *Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome, en 1784, en odeur de sainteté*, 1784, in-12; | *Esprit du sacerdoce, ou Recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est essentiellement utile aux ecclésiastiques. « M. Harel leur » remet devant les yeux, dit l'*Ami de la » religion et du roi*, tom. 18, n^o 434, ce qu'il » y a de plus grave et de plus effrayant » dans la religion, en dirigeant toujours » ses réflexions et ses exhortations sur ce » qui est relatif aux prêtres. Ainsi il » traite successivement de la vocation à » l'état ecclésiastique, de la grandeur et » de la dignité du sacerdoce, des qualités » essentielles aux ecclésiastiques, du zèle, » du bon exemple, de la vigilance, du » mépris du monde, etc. Mais c'est sur- » tout lorsqu'il s'agit des fautes où peu- » vent tomber les prêtres, qu'il s'anime » d'une nouvelle ardeur. Il montre com- » bien ce qui est simplement répréhensi- » ble dans un laïque devient souvent scan- » daleux dans un prêtre, et il tonne contre » l'oisiveté, l'avarice et les autres péchés » auxquels les prêtres se laisseraient en- » traîner... Nous n'avons garde, (poursuit » le même rédacteur) de blâmer le zèle de » M. Harel pour l'honneur du sacerdoce; » nous ne savons seulement s'il n'eût pas » été à propos d'adoucir quelquefois cer- » taines peintures, et d'éviter certains dé- » tails. Il y a aussi, sur l'article des béné- » fices, des choses qui sont maintenant » sans application... A ces remarques » près, l'*Esprit du sacerdoce* nous a paru » un excellent livre. Il est nourri des pas- » sages de l'Ecriture et des Pères qui don-

» nent une nouvelle force aux maximes et
 » aux réflexions de l'auteur. Il y règne un
 » ton de simplicité et de piété et un esprit
 » tout-à-fait sacerdotal. M. Harel ne craint
 » point de s'accuser lui-même de n'avoir
 » pas assez compris d'abord combien les
 » méditations sont nécessaires à un ecclé-
 » siastique. Ce sont les méditations faites
 » dans la solitude des Alpes, qui remplis-
 » sent ces deux volumes. Elles sont divi-
 » sées en quarante chapitres, et adressées
 » principalement aux ecclésiastiques qui
 » n'auraient pas bien connu les obligations
 » de leur état, ou qui auraient eu le mal-
 » heur de s'en écarter. »

* **HARENBERG** (JEAN-CHRISTOPHE),
 orientaliste et théologien protestant, na-
 quit en 1696 à Langenholzen, près d'Hil-
 desheim. Il montra dès son enfance de
 grandes dispositions pour les sciences ;
 et après avoir étudié la théologie, l'his-
 toire et les belles-lettres, il professa les élé-
 mens des langues orientales à l'université
 d'Helmstadt. Il fut nommé en 1720 recteur
 de l'école du chapitre de Gandersheim, et
 en 1733 inspecteur-général des écoles dans
 le duché de Wolfenbüttel. En 1743 il en-
 seigna l'histoire ecclésiastique et la géo-
 graphie pratique au collège *Carolinum*
 de Brunswick. Harenberg était depuis
 plusieurs années prévôt du monastère de
 St.-Laurent près de Schœningen, lorsqu'il
 y mourut le 12 novembre 1774. Il mit en
 ordre les titres du chapitre de Ganders-
 heim, lorsqu'il était recteur de l'école
 qui y est établie. On lui doit un grand
 nombre d'ouvrages sur lesquels on peut
 consulter le cinquième volume de l'his-
 toire des auteurs vivans par Rathlef, p.
 94 et 144, et l'histoire de l'érudition, par
 Strodman, tome 5, page 230-233, etc.
 Nous ne citerons de ses ouvrages que les
 principaux qui sont : | *Introduction suc-*
cincte à la théologie ancienne et moderne
de l'Ethiopie, et surtout de l'Abyssinie,
 publiée en allemand, sous le nom d'*Ad-*
olphe Windhorn, Helmstadt, 1719, in-4° ;
 | *De lenitate frigoris hiberni in Germa-*
niâ sensim crescente, Goslar, 1721, in-4° ;
 | *De globicrucigeri imperialis origine et*
fatis præcipuis, Hildesheim, 1721, in-4° ;
 | *Jura Israelitarum in Palæstina*, Hildes-
 heim, 1724, in-4° ; | *Historia ecclesiæ*
Gandersheimensis cathedralis ac colle-
giatæ diplomatica, Hanovre, 1754, in-
 fol. avec 43 planches. Harenberg répondit
 aux critiques qu'on fit de cet ouvrage en
 publiant : | *Vindiciæ Harenbergianæ*,
 Francfort et Leipsick, 1759, in-4° ; | *His-*

toire pragmatique de l'ordre des jésuites,
depuis leur origine jusqu'au temps actuel,
 Halle et Helmstadt, 1760, 2 vol. in-8° ;
 | *Explication de l'Apocalypse*, Bruns-
 wick, 1759, in-8°.

* **HARGRAVE** (FRANCIS), juriscon-
 sulte anglais, né en 1740, fut conseiller du
 roi et juge assesseur du tribunal de Li-
 verpool, puis greffier ou garde des archi-
 ves (*Recorder*), dans la même ville. On
 a de lui les ouvrages suivans : | *Affaires*
de James Sommerset, nègre, devant la
cour du banc du roi, 1772, in-8°, 3^e édi-
 tion, 1785, in-4° ; | *Défense de la propriété*
littéraire, 1774, in-8° ; | *Collection d'af-*
aires d'état, 1781, 41 vol. in-folio ; | *Col-*
lection de discours sur les lois d'Angle-
terre, traité extrait des manuscrits, 1787,
 in-4° ; | *Juridiction de la chambre des*
lords du parlement examinée par le lord
chef de justice, Halle, 1796, in-4°, nou-
 velle édition, 1810 ; | *Argumens et col-*
lections juridiques, 1797-1799, 2 vol. in-4° ;
 | *Adresse au grand jury, aux sessions de*
Liverpool, sur la crise des affaires pré-
sentes, 1804, in-8° ; | *Questions de droit*.
 Cet ouvrage commencé en 1811 devait for-
 mer 6 volumes. Hargrave est mort en
 1821.

HARIOT ou **HARRIOT** (THOMAS),
 mathématicien anglais, né à Oxford en
 1560, mort à Londres le 2 juillet 1621, fit
 un voyage à la Virginie en 1585. Outre la
Relation de ce voyage, traduite de l'anglais
 en latin, avec figures, à Francfort, 1590,
 in-fol., on a de lui la *Pratique de l'art*
analytique pour réduire les équations algè-
briques, publiée en latin, Londres, 1631 ;
 ouvrage qui apprend à dégager les ter-
 mes algébriques, et à donner aux équations
 une forme plus commode pour les opéra-
 tions ; il montre combien une équation
 peut contenir de racines fausses et de
 racines véritables. C'est dans ce livre que
 les Anglais prétendent que Descartes a
 copié ce qu'il a écrit sur l'algèbre.

HARLAY (ACHILLE de), né à Paris en
 1536, de Christophe de Harlay, président-
 à-mortier, fut conseiller au parlement à
 22 ans, président à 36, et premier prési-
 dent après la mort de Christophe de Thou,
 son beau-père (1582). La ligue protes-
 tante et la ligue catholique partageaient
 alors la France : Harlay ne voulut être ni
 de l'une ni de l'autre. Il eut le courage
 de dire au duc de Guise, après que le dé-
 part du roi eut laissé ce chef des ligueurs
 maître de la capitale : *C'est grand pitié.*
monsieur, quand le valet chasse le mai-

tre : au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi ; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchans qui désolent ce royaume Bussi-le-Clerc chef des Seize, le retint quelque temps prisonnier à la Bastille, et Achille de Harlay n'en sortit qu'après la mort de Henri III, moyennant une rançon de 10.000 écus. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice et faire fleurir les lois. Il mourut en 1616, à 80 ans. On a de lui une *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583.

HARLAY (NICOLAS de), de Sancy, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître-d'hôtel et surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10.000 hommes à Henri III, et se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa la satire intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal de Henri III*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les règnes de Henri III et Henri IV. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis. Les finances d'Henri IV se trouvant épuisées, Harlay de Sancy alla mettre en gage chez les Juifs de Metz un très beau diamant. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par diverses mains, fut enfin acheté par le régent, Philippe d'Orléans, et qui est au nombre des bijoux de la couronne, sous le nom de Régent.

HARLAY de CHANVALLON (François de), archevêque de Rouen et ensuite de Paris, naquit dans cette dernière ville en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Chanvallon. Son zèle pour la conversion des protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des mandemens, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparait un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 6 août 1694 à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé le Gendre a écrit sa *Vie*, in-4°, en latin

(voyez l'article de cet historien). On trouve encore le portrait de ce prélat tracé avec autant de justesse que de mesure dans l'*Histoire* de Fénelon par M. de Bausset, 2^e édition, tome 1^{er}, page 51, 52 et 527 ; tome 2, page 444. Il avait succédé dans le siège de Rouen à François de HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653 et de qui on a des *Observations sur l'Épître aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8° ; et *Ecclesiastica historiarum liber*, Paris, 1629, in-4°, peu estimé.

* HARLES (THÉOPHILE-CHRISTOPHE), philologue allemand, né à Culmbach en 1758, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg ; il enseigna la philosophie et l'éloquence à Erlang, et devint bibliothécaire du séminaire théologique de cette dernière ville. Harles est mort en 1815, laissant de nombreux ouvrages parmi lesquels on cite : | *De præconum apud Græcos officio*, 1774 ; | *De pedantismo philologico, de galantismo æsthetico et philologico*, Cobourg, 1765-68 ; | *Les Vies latines des philologues*, seconde édition, Brême, 1770-1772, est estimée. Cet ouvrage offre un intérêt véritable : on y trouve des biographies, en général exactes et soignées des professeurs les plus distingués de cette époque ; | *Opuscula varii argummenti*, Halle, 1773 ; | une édition fort estimée de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, Hambourg, 1790-1812 ; | une *Anthologie grecque poétique* ; | des *Dissertations sur la bibliothèque académique d'Erlang*, 1800-1809. On a encore de Harles des édit. de *Cornélius Népos* ; de *Goluthus joint au Plutus d'Aristophane* ; de *Valerius Flaccus*, des *Verrines de Cicéron*, et de ses *Dialogues de Oratore* ; de *Moschus*, de *Bion* et de *Théocrile*. On trouve dans ce dernier quelques notes de botanique qui sont assez utiles. | Des *Dissertations sur la bibliothèque d'Erlang*, 1800-1809 ; | plusieurs *Dissertations* insérées dans la *Bibliotheca Bremensis*, où il explique plusieurs passages difficiles de l'Écriture sainte. Quoique son discernement ne soit pas toujours sûr, son érudition est vaste et profonde.

* HARMAND (JEAN-BAPTISTE, le baron), député à la Convention, membre de la légion d'honneur, né en 1756, à Bar-sur-Ornain, exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé par le département de la Meuse membre de la Convention où il fit preuve de modération. Dans le

procès du roi il se prononça contre la peine de mort, pour le sursis à l'exécution et pour l'appel au peuple. Harmand ne prit aucune part à la lutte des *Girondins* et des *Montagnards*. Caché dans les rangs de la *Plaine*, il devint membre du comité de sûreté générale après la chute de Robespierre, et y insista sur la nécessité d'organiser la police. En 1795, il s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, sous le prétexte qu'à l'époque de la retraite de Dumouriez les Belges avaient montré peu d'affection pour les Français. Harmand entra au conseil des Anciens, dont il devint secrétaire, accusa les députés de la Convention qui avaient été envoyés en mission dans les départemens du Haut et Bas-Rhin, et se déclara contre les mesures révolutionnaires. Au 18 fructidor, il parut embrasser la cause du Directoire, et il devint après le 18 brumaire préfet du département du Haut-Rhin, puis du département de la Mayenne. Il reçut la croix d'honneur en 1804. Il perdit sa place à l'époque de la restauration. Il est mort en 1816 dans un état voisin de la misère. On a de Harmand deux ouvrages intitulés : | *Anecdotes relatives à quelques personnages et à plusieurs événemens remarquables de la révolution*, 1814, in-8°; | *Catéchisme de morale pour l'éducation de la jeunesse*, 1791, in-8°.

HARMENOPULE (CONSTANTIN), savant jurisconsulte grec du Bas-Empire, naquit à Constantinople en 1520, et était parent par sa mère, de l'empereur Jean Cantacuzène. Il occupa successivement plusieurs places importantes à la cour de ce monarque, fut préfet de Thessalonique et grand chancelier (*nomophylaque*) sous le règne de Jean Paléologue, et mourut en 1583, laissant les ouvrages suivans, écrits en grec, et dont nous donnons les titres d'après les traductions latines : | *Promptuarium juris civilis, seu manuale legum dictum exariblos*, publié d'abord en grec par Suallembéry, Paris, 1540, in-4°, sous le titre de *Πρόχειρον Νόμων*; traduit en latin par Bernard Rey, Cologne, 1547, in-8°, et par S. Mercier, Lyon, 1556, in-4°; | *Epitome divinorum et sacrorum canonum*, publié en grec avec la traduction latine de Leunclavius, dans le *Jus græco-romanum* de Marquard Freher, Francfort, 1596, in-fol.; | *De opinionibus hæreticorum qui singulis temporibus existerunt*, traduit en latin par le même, et inséré, texte et traduction, également dans le *Jus græco-romanum*. | *De*

fide orthodoxâ libellus, qu'on joint ordinairement à l'ouvrage précédent. On a encore d'Harmenopule plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés, et sur lesquels on peut consulter Lambecius.

HARNEY (MARTIN), né à Amsterdam, le 6 mai 1654, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les Dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importants, fit trois fois le voyage de Rome, et mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes et des cardinaux, et de la confiance du célèbre Humbert de Précipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connaissances pour combattre l'hérésie jansénienne qui troublait alors l'église belge, et composa différens ouvrages en faveur des décrets émanés du saint Siège. Un des plus connus est son traité de *l'Obéissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A.* (Antoine Arnaud) dans son *Traité de la lecture de l'Ecriture sainte; avec quelques pièces authentiques, relatives à la matière*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposèrent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione gallicæ translationis Novi Testamenti, Montibus impressâ*, etc.; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationabile obsequium Belgii catholici*, 1692, in-12. Les jansénistes continuèrent à l'attaquer, mais les gens sensés jugèrent que cette controverse était décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, et une multitude d'événemens que présente l'histoire ecclésiastique. Les philosophes mêmes et les protestans conviennent aujourd'hui de la sagesse des règles établies à ce sujet chez les catholiques. « Je trouve très sage, dit J. J. Rousseau, la circonspection de l'église romaine sur les traductions de l'Ecriture en langue vulgaire : et comme il n'est pas nécessaire de proposer toujours au peuple les images allégoriques du *Cantique des cantiques*, ni les malédictions de David contre ses ennemis, ni les raisonnemens de saint Paul sur la grâce, il est dangereux de lui proposer la saine morale de l'Evangile dans des

» termes qui ne rendent pas exactement
 » lesens de l'auteur : car , pour peu qu'on
 » s'en écarte, on prend une autre route,
 » on va très loin. » David Hume nous
 apprend qu'en Angleterre, après la nais-
 sance de la prétendue réforme, on fut
 obligé d'ôter au peuple les traductions
 vulgaires de l'Ecriture sainte, à cause des
 conséquences qui en résultaient, et du
 fanatisme qu'elle lecture entretenait.
 « Dans aucune école de philosophie, dit
 » un auteur judicieux, on ne s'est avisé
 » d'instruire les élèves en leur mettant
 » seulement à la main les écrits du fon-
 » dateur de la secte; on n'espéra jamais
 » former des jurisconsultes par la simple
 » inspection des lois, des médecins par la
 » seule lecture d'Hippocrate, ni des géo-
 » mètres sans autres secours que les élé-
 » mens d'Euclide. On sent que tout livre
 » quelconque a besoin d'explication, sur-
 » tout pour les commençans; que les in-
 » structions de vive voix aplanissent le
 » chemin, et préviennent les méprises.
 » Si quelques génies supérieurs se sont
 » instruits par les livres sans le secours
 » d'aucuns maîtres, ces exemples très rares
 » ne font pas règle pour tous les hommes. »
Voyez ARUNDEL (THOMAS), EUSTO-
 CHIUM, PRODICUS.

HARO (don Louis de) naquit à Valladolid dans le mois de février 1598. Héritier du célèbre comte, duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, il lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Il fut un des plus grands ministres qu'ait eus l'Espagne. Quand il prit les rênes du gouvernement, ce royaume était en guerre avec la France, le Portugal et la Hollande. La Catalogne révoltée était envahie par les Français, les Milanais murmuraient; les Napolitains allaient secouer le joug espagnol, presque au même moment que la bataille de Rocroi (1643) menaçait la Péninsule d'une prochaine dissolution. Don Louis répara tous ces désastres, leva une puissante armée et une forte escadre, avec lesquelles il repoussa les Français, contint les Portugais et les Hollandais, et pacifia les pays révoltés. Ce furent ces sages mesures qui amenèrent la paix générale conclue en 1659, et le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse sa tante. Haro et Mazarin se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. « Celle du » cardinal, dit Voltaire, était la finesse; » celle de don Louis, la lenteur. Celui-ci

» ne donnait presque jamais de paroles,
 » et celui-là en donnait toujours d'équivo-
 » ques. Le génie du ministre italien était
 » de vouloir surprendre; celui de l'es-
 » pagnol était d'empêcher qu'on ne le
 » surprît. On prétend qu'il disait du car-
 » dinal : *Il a un grand défaut en politi-*
» que, c'est qu'il veut toujours tromper. »
 Pour le prix de la paix que don Louis avait conclue, le roi d'Espagne érigea en 1660 son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom de *la Paix*. Ce ministre mourut en 1661, à 63 ans. C'était un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition. Il parvint à la faveur de son maître par son seul mérite.

HAROLD I^{er} ou **HARALD**, roi d'Angleterre, qu'on extrême légèreté à la course fit surnommer *Hare-Foot* ou *ped de lièvre*, était fils naturel de Canut le Grand, auquel il succéda, en 1036, au préjudice de Hardi-Canut, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante, il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Edouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piège : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après : Edouard repassa en Normandie, et la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfans en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin qui avait été 1^{er} ministre de Harold I^{er}, se fit élire roi, après la mort de saint Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Toston son frère, et Guillaume le Conquérant, lui disputèrent la couronne; il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings, le 14 octobre 1066. A sa mort finit la domination des rois anglo-saxons, qui régnaient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HARPAGE, seigneur mède, l'un des principaux officiers d'Astyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner Astyages. *Voyez* ce nom.

HARPALUS, célèbre astronome grec, vers l'an 480 avant J.-C. corrigea le cycle

de 8 années que Cléostrate avait inventé. Il proposa celui de 9 ans ; mais ce nouveau cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Métou. *Voyez* ce nom.

HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila ; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, et lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendrait plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités (*voyez* GLYCERE). Le héros revint ; et le gouverneur pour échapper à sa colère, ramassa 5,000 talens, leva 6,000 hommes et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes qui ne voulait point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J.-C. en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutait une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs, ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPOCRATION (VALERIUS), rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexicon curieux sur dix orateurs de la Grèce*. Il s'y montre un auteur très poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. Aldé l'imprima en 1505 et 1527. Philippe de Maussac en donna une édition grecque et latine, avec de savantes notes, à Paris en 1614, in-4°. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes insérées dans les éditions de Leyde, in-4°, 1683, et 1696. On ne sait pas précisément à quelle époque a vécu Harpocraton. On a supposé avec peu de vraisemblance qu'il avait été l'un des précepteurs de l'empereur Verus.

HARRINGTON (JEAN), poète anglais sous Elizabeth et Jacques I^{er}, naquit vers 1561, à Kelston dans le comté de Somerset. Il s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, et par une bonne traduction en anglais du *Roland le furieux* de l'Arioste. Thomas Park a donné en 1804, en 2 vol. in-8°, une nouvelle édition des *œuvres de Jean Harrington*, considérablement augmentée et enrichie de notes et

de mémoires biographiques sur l'auteur. Harrington écrivit aussi un livre *contre le mariage des évêques*, qui parut à Londres, 1653, et qui excita de violentes clameurs parmi les anglicans. Il mourut en 1612.

HARRINGTON (JAMES), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, à Upston, dans le comté de Northampton, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles I^{er} dans sa première expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce bon et malheureux monarque, il s'enferma dans son cabinet, éloigné des hommes qui commettaient de telles horreurs, et ne conversant qu'avec ses livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, ensuite à l'île de Saint-Nicolas, et de là à Plymouth. Le comte de Bath obtint sa liberté. Il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages rassemblés par Jean Toland ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choses à reprendre. Le principal est celui qui est intitulé : *Oceana*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, et des projets chimériques. Une foule de critiques s'élevèrent ; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Le docteur Birch en a publié, en 1737, une édition plus complète ; une 3^e parut en 1747 : l'*Oceana* a été traduit en français, Paris, 1793, 3 vol. in-8° ; les *œuvres politiques*, l'ont été par Henry, Paris, 1789, 5 vol. in-8°, et les *aphorismes*, par Aubin avec une notice sur l'auteur, Paris, 1793, in-12.

HARRIOT. *Voyez* HARIOT.

HARRIS ou **HARRIES** (GAUTHIER ou WALTER), médecin du roi Guillaume, né à Gloucester, vers l'an 1647, était membre du collège royal de Londres. Il exerça sa profession avec beaucoup de réputation, et vécut jusqu'en 1725. Il renonça au protestantisme pour embrasser la foi catholique, et revint ensuite à sa première croyance. Nous avons de lui un traité fort estimé : *De morbis acutis infantum*, 1689, in-8°, qu'il mit au jour à la prière de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *médecin des enfans* ; il a été plusieurs fois réimprimé et traduit en anglais par Cockburn en 1693, et par Martyn en 1742. Il en existe une traduction française due à J. Devaux, 1758, in-12. Ses autres ou-

vrages sont : *A Farwel to Popery*, 1679, in-4° ; | *Pharmacologia anti-empirica*, Londres, 1683, in-8°.

* HARRIS (JAMES), métaphysicien et grammairien anglais, né à Salisbury en 1709, fut membre du parlement, commissaire de l'amirauté et ensuite secrétaire et trésorier de la reine ; il mourut à Londres le 22 décembre 1780. On lui doit plusieurs ouvrages : | *Hermès ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, avec des notes, 1751, in-8°, souvent réimprimé, et récemment dans les *Collectanea critica*, Londres, 1816, traduit en français par ordre du gouvernement, 1796, in-8°, avec des remarques sur les théories grammaticales modernes, dont Harris n'avait pu parler, et un discours contenant l'histoire littéraire des grammairiens qui ont précédé Harris, par M. Thurot. | *Philosophical arrangement*, 1775, in-8° ; | *Trois traités ou dialogues* ; le premier sur l'art en général ; le second, sur la musique, la peinture et la poésie ; le troisième, sur le bonheur, 1744, in-8°, dernière édition, Halle, 1780, in-8°. | *Recherches philosophiques* sur l'origine et les principes de la critique, sur les plus célèbres écrivains en ce genre, tant anciens que modernes, avec un essai sur le goût et la littérature du moyen âge, 2 vol. in-18. Cette dernière partie a été traduite en français, par M. Boulard, Paris, 1786, in-12. Toutes les œuvres de Harris ont été réunies et publiées en 1783 en 4 vol. in-8°. Son fils lord Malmesbury en a donné une magnifique édition avec une notice sur la vie et le caractère de l'auteur, Londres 1801, 2 vol. in-4°.

HARRISON (JOHN), général des parlementaires, et complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles I^{er}, fut pendu publiquement l'an 1670. Son corps fut divisé en plusieurs parts qui furent exposées sur différentes places de Londres, et envoyées ensuite dans les quatre principales villes du royaume.

HARRISON (JOHN), habile mécanicien anglais, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'York, d'un père qui, avec son métier de charpentier, se mêlait de racommoder des horloges et des montres. Le jeune Harrison hérita du goût de son père pour la mécanique, et se rendit célèbre par sa *montre marine*, destinée à déterminer la longitude en mer. Après des essais qui n'obtinrent pas l'assentiment des connaisseurs, il réussit pour la quatrième fois, au point d'ob-

tenir le prix de 20,000 liv. sterl. promis pour cet objet par un acte du règne de la reine Anne. Il fit une cinquième montre de cette espèce qu'il tâcha encore de perfectionner. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il ait atteint son but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-seulement à cause du balancement du vaisseau, mais aussi à raison des différens degrés de chaleur, des différens parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger anglais, a inventé une pendule dont les vibrations se font verticalement, mais il n'a pas mieux réussi. Avant Harrison, Huygens avait prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. On doit aux découvertes de cet habile artiste le *compensateur* ou pendule composé de divers métaux tellement alliés ensemble que les variations de la température dans un voyage d'un long cours perdent presque entièrement leur influence sur les mouvemens de ce pendule. Comme la plupart des mécaniciens occupés dans leurs ateliers, Harrison avait peine à rendre ses idées par écrit, ainsi qu'on peut le voir par sa *Description du mécanisme, propre à donner une mesure du temps*, 1775, in-8° ; ouvrage écrit sans méthode et sans style. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans. Les *Principes de la montre de Harrison, avec les planches*, etc., furent publiés en Angleterre par ordre du Bureau des Longitudes, Londres, 1767 ; cet ouvrage a été traduit en français par le Père Pezenas, Avignon (Paris), 1767, in-4°.

* HARTIG (FRANÇOIS DE PAULE ANTOINE, de), écrivain allemand, né à Prague en 1758, fut ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche à la cour de Dresde, où il résida depuis 1787 jusqu'en 1790. Son souverain le nomma à son retour chambellan et conseiller intime effectif. La société royale des sciences à Prague le choisit pour son président perpétuel en 1794, et il mourut le premier mai 1797, âgé seulement de 59 ans. Il a publié : | *Essai sur les avantages que retirent les femmes de la culture des sciences et des arts*, Prague, 1775, in-8°. Nous ne savons pas assez si ces avantages, du côté des femmes, ne s'acquièrent pas aux dépens d'autres plus réels, ceux qui résultent de l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. | *Observations historiques sur le perfectionnement et la dé-*

cadence de l'agriculture chez les différents peuples, Prague, 1786, in-8°, traduit en français, par Leroy de Lozembrune, Vienne, 1790, in-8°; | *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*, Genève, 1785 in-8°; | *Mélanges de vers et de prose*, Paris, 1788, in-8°. Ces trois derniers ouvrages se font remarquer par la justesse des observations, la beauté du style, et par l'élégance et la facilité des vers.

HARTKNOCH (CHRISTOPHE), savant historien allemand, fut professeur à Thorn, puis à Königsberg, et mourut en 1687. On a de lui : | *De republica Polonica, libri II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8°. Il traite dans le premier livre, de l'histoire de Pologne : dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit sans ornement et sans grâce. | *Description et histoire de la Prusse* en allemand, Francfort, 1784, in-fol., avec fig.; | *Histoire ecclésiastique de la Prusse*, Francfort, 1686, in-4°, en allemand; | *De originibus Pomeranicis*; | *Chronicon Prussiæ*, de Durbourg, enrichies de notes savantes, Iéna, 1779, in-4°.

* **HARTLEBEN (FRANÇOIS-JOSEPH)**, né à Dusseldorf en 1740, mort à Vienne en 1808, fut professeur de droit à l'université de Mayence, puis devint conseiller à la cour de cassation : il occupa encore d'autres places qu'il remplit avec distinction. On a de lui des *Mémoires Pandect.*, ouvrage classique en Allemagne, et une *Bibliothèque universelle du droit*, 1784-1792.

HARTMAN (JEAN-ADOLPHE), naquit à Munster en 1680, de parens catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1745, et devint peu après professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait en 1722 professeur d'histoire et d'éloquence à Marburg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus sont : | *Historia Hæssiaca*, 1741-46, 3 vol.; | *Etat des sciences dans la Hesse*, en allemand; | les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apostat ne les a pas traités de la meilleure manière possible. | *Præcepta eloquentiæ rationalis*, etc.

HARTMAN (GEORGES), mathématicien allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus*. Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris, en 1556, in-4°.

HARTMAN (WOLFGANG), composa

les *Annales d'Augsbourg*, Bâle, 1596, in-fol. : compilation où l'on trouve bien des choses qui tiennent à l'histoire générale de l'Allemagne.

HARTMAN (SIGESMOND), jésuite, né à Vienne en 1632, se distingua par ses connaissances dans les mathématiques, et en astronomie, et mourut à Prague en 1681, après avoir publié *Observatio cometæ*, 1664. — *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis*; item *de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-folio.

HARTSOEKER (NICOLAS), astronome géomètre et physicien hollandais, né à Gonda en Hollande, l'an 1636, d'un ministre remontant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha surtout à la physique et aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui; mais Hartsoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscou. Pour reconnaître cette préférence, on lui fit dresser aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, selon le dessin qu'il en avait vu dans la *catoptrique* de Kircher (voyez ARCHIMÈDE). Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amsterdam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut en 1723, à l'âge de 69 ans. Il était vif, enjoué, d'une bonté et d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abusèrent souvent. Il aimait mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictait quelquefois ses observations et ses découvertes, comme lorsqu'il vit distinctement une ville dans la lune avec toutes les chaussées qui y conduisaient. On a de lui : | un *Cours de Physique*, accompagné de plusieurs pièces sur cette science, La Haye, in-4°, 1730; | une foule d'opuscules, parmi lesquels il y en a peu d'intéressans.

HARTUNG (JEAN), né à Miltenberg en 1505, mort en 1579, enseigna le grec à Fribourg, dans le Brisgau, avec réputation. On a de lui de savantes *Notes* en latin sur les 3 premiers livres de l'*Odyssée*; et une *Version* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui est peu exacte.

HARTZHEIM (JOSEPH), vertueux et savant jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enseigné les belles-lettres, passa à Milan pour y étudier la théologie, et eut en même temps la chaire de grec et d'hébreu. Durant le séjour qu'il fit à Rome, et dans les principales villes d'Italie, il lia amitié avec des savans célèbres, et particulièrement avec Muratori. De retour dans sa patrie, il enseigna la philosophie et la théologie, et fut 10 ans interprète de l'Ecriture, sur laquelle il donna chaque année des dissertations estimées et recherchées des savans, sans préjudicier aux fonctions de la chaire et du confessionnal, dont jamais rien ne put le détourner. M. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'*Histoire de Worms* ayant formé le dessein de donner la *Collection des Conciles* de l'église d'Allemagne, amassa des matériaux qui le conduisaient depuis le quatrième siècle jusqu'au treizième. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le Père Hartzheim, à la sollicitation de M. de Manderscheid, archevêque de Prague, se chargea de les mettre en état de paraître. Par ses connaissances et ses correspondances avec les savans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avait achevé le cinquième, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut trois jours après, en 1763. Le Père Herman Scholl, son confrère, se chargea de continuer cet ouvrage, et publia les 5, 6, 7 et 8^e volumes. Sa santé qui était fort délicate, ne se soutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de 3 mois, en 1768. Le Père Gilles Neissen lui succéda, et a publié le 9^e et le 10^e vol. Enfin A. Hesselman a donné l'*Index* de cet ouvrage, Cologne, 1790, in-fol. L'édition de Cologne, qui est in-fol., est en beau papier et beaux caractères. On trouve au commencement du cinquième vol. la liste des ouvrages du Père Hartzheim, qui sont les suivans : | *Summa historię omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato 1718*, Luxembourg, in-18. | *De initio Metropoleos Coloniae, etc., disquisitio*, Cologne, 1752, in-4^o. | *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanę explanatio*, Cologne, 1745, in-4^o. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Hersel, village du pays de Cologne, dont les habitans étaient les Ubiens, quand les Romains vinrent s'y établir. | *Bibliotheca*

scriptorum Coloniensium, Cologne, 1747, in-fol. | *Dissertationes X historico-criticę in sacram Scripturam*, in-fol.; | *Catalogus historico-criticus codicum MSS. Bibliothecę Ecclesię Metropolitanę Coloniensis*, Cologne, 1752, in-4^o. | *Historica rei nummarie Coloniensis, et Dissertationes de eadem*: Cologne, 1754, in-4^o. | *Prodromus historię Universitatis Coloniensis cum synopsi actorum, et scriptorum à facultate theologia pro ecclesia catholica et repub.*, Cologne, 1759, in-4^o. Le Père Hartzheim a encore laissé les manuscrits suivans, qu'il n'a pas eu le loisir de retoucher. | *Ecclesia occidentalis illustrata, opus à Schannat cęptum, ab Hartzheim ad finem perductum, figuris ornatum et codice diplomatico auctum*; | *Vita S. Annonis diplomatica*; | *Historia Collegii Tricoronati*; | *Historia litteraria Germaniæ*; | *Concionum germanicarum tomi plures*; | *Exercitiorum S. Ignatii tomi aliquot*; | *Collectio diplomatum pro Archidiacesis Coloniensis, ducatumque Montensis et Juliensis historia*.

HARTZHEIM (GASPARD), né à Cologne, se fit jésuite, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différens collèges, et mourut dans sa ville natale vers 1735. On a de lui : | *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1724, et Padoue, 1731, in-8^o. | *Nicolai de Cusa cardinalis vita*, Trèves, 1730, in-8^o. | plusieurs livres de piété en latin.

HARVEY (GUILLAUME), né à Folkestone dans le comté de Kent, le 2 avril 1578, mort le 3 juin 1638, à 80 ans, fut médecin de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collège des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. Il avait fait une étude approfondie de l'anatomie, et il alla perfectionner ses connaissances auprès des professeurs les plus savans de l'Europe, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie, revint en Angleterre, et fut nommé en 1604, membre du collège de médecine de Londres, et médecin de l'hôpital St.-Barthélemy. C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Cesalpin l'enseigna long-temps avant lui, et que le jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvey lui fût tombé entre les mains; Aristote, Galien,

Servet, Colombo, etc. avaient frayé la route, mais jusque-là rien n'était encore qu'en hypothèse, tout restait à établir. Harvey a mis cette découverte dans tout son jour, et l'a prouvée par des expériences multipliées. En 1642, Harvey, attaché à Charles I^{er}, partagea les malheurs de son roi, et l'accompagna dans sa fuite. En 1643, il fut nommé président du collège de médecine à Oxford : mais les parlementaires ayant pris possession de cette ville, Harvey perdit sa place, et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. On a de cet illustre médecin des ouvrages estimables. Les principaux sont : | *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, Leyde, 1659, c'est la meilleure édition ; Glasgow, 1751, in-4° ; | un traité *De circulatione sanguinis*, Rotterdam, 1649 ; | un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4° ; | Un autre *De ovo* (voyez GRAAF REINIER). | Un livre en anglais, intitulé : *Nouveaux principes de Philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1666, in-4° ; On a publié en 1793, dans le *Magasin encyclopédique*, une excellente notice sur Harvey, traduite de l'anglais de M. Aikin, extraite du *Biographical essays of Surgery*.

HARVEY (GÉDÉON), habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, est connu principalement par deux traités curieux, et qui ne sont pas communs : | *Ars curandi morbos expectatione*. Schal lui opposa *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nuda expectatione*. | *De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum* ; ces deux ouvrages recherchés, ont été imprimés ensemble à Amsterdam, 1683, in-12, et 1693, in-8°. Il publia d'autres écrits en anglais, où il étale, en fait de médecine, un scepticisme outré, et substitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges.

* **HARWOOD (EDWARD)**, littérateur et savant ministre anglais non-conformiste, né en 1729 dans le comté de Lancaster, se livra spécialement à l'étude de la langue grecque, qu'il enseigna ensuite avec beaucoup de distinction. Son savoir lui valut en 1763 la place de directeur d'une congrégation à Bristol ; mais l'immoralité de sa conduite lui attira la haine du peuple qu'il avait d'ailleurs provoquée par la réimpression d'un écrit qu'on avait cru entaché d'arianisme. Harwood fut obligé de quitter cette ville et d'aller re-

prendre ses fonctions d'instituteur à Londres, où il mourut dans la misère le 14 janvier 1793. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : | *Introduction à l'étude du nouveau Testament*, 1767, in-8°, traduit en différentes langues ainsi que l'ouvrage suivant : | *Examen des diverses éditions des classiques grecs et romains*, 1775, in-8°, 4^e édition, 1790, in-12, traduit en italien par Maffeo Pinelli, sous ce titre : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici*, etc. Venise, 1780, in-8°. Cette édition est recherchée, surtout celle de Venise 1793, 2 vol. in-12, considérablement augmentée par Mauro Boni et Bart. Gamba. On a encore de lui une édition de la *Biographia classica*, ou *Vies et caractères des classiques grecs et romains*, revue et augmentée de plusieurs notices biographiques, Londres, 1778, 2 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre EDWARD HARWOOD, antiquaire anglais, qui a publié l'ouvrage suivant : *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære*, etc. Londres, 1812, in-4°.

* **HARWOOD (sir BUSK)**, médecin anglais, né à Newmarket vers le milieu du 18^e siècle, alla exercer sa profession dans les Indes Orientales, où il acquit à la fois une grande réputation et une fortune considérable : de retour en Angleterre en 1783, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Cambridge et membre de la société des antiquaires et de la société royale ; en 1800, il fut choisi pour enseigner la médecine pratique ou domestique au collège Downing. Il fut fait chevalier en 1806 et mourut en 1814, après avoir publié en anglais : | *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie*, 1786, in-8° ; | *Système d'anatomie et de physiologie comparées*, 1^{re} livraison, 1796, in-4° : ce dernier ouvrage est resté incomplet.

HASE (THÉODORE de) naquit à Brême en 1682, parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société royale de Berlin, en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 23 avril 1731. On a de lui un vol. in-8° de *Dissertations*, pleines d'érudition. Il travaillait avec Lampe à un journal, commencé sous

le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica*; et continué sous celui de *Musæum historico-philologico-theologicum*.

HASECH (ANTOINE), ecclésiastique du diocèse de Liège, devint célèbre par son grand âge, et les moyens qui l'y firent parvenir. Son évêque l'ayant interrogé comment il avait conservé ses forces et sa santé beaucoup au-delà d'un siècle, il répondit qu'il s'était constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis et iracundiæ* (voyez LEONICENUS). Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulick ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, et selon d'autres, de Gellick ou Geule, près Maëstricht. Son portrait qui a été gravé, devient fort rare.

* **HASELBAUER (FRANÇOIS)**, jésuite et savant orientaliste, né en 1677 à Frauenberg en Bohême, mourut à Prague en 1756, après avoir enseigné l'hébreu pendant 20 ans à l'université de cette ville, et y avoir exercé pendant 45 ans les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraïque. Il a publié entre autres ouvrages : | *Idee exacte du christianisme*, en allemand, Prague, 1719-1722, 2 vol. in 8°; | *la Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, en allemand, Prague, 1727, in-8°; | *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions, pour ceux des enfans d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, 1750, in-8°; | *Prières chrétiennes*, 1751, in-8°; | *Fundamenta grammaticæ duarum præcipuarum linguarum orientalium, scilicet hebraicæ et chaldaicæ; cum appendice de idiotismo germanico judæorum*, 1742, in-8°, 1753, in-8°; | *Lexicon hebraico-chaldaicum, una cum capitibus dictorum seu abbreviatoris in libris et scriptis judæorum passim occurrentibus, nova methodo ad investigandum thema seu radicem facillima*, Prague, 1743, in-folio; | *Les quatre évangiles publiés en hébreu et en latin à Rome en 1668*, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraïques, avec une traduction allemande, Prague, 1746, in-fol.

* **HASENCLEVER (PIERRE)**, négociant allemand et célèbre économiste, né en 1716 à Remscheid, dans le duché de Berg, d'une ancienne famille de commerçans, prit de bonne heure le goût d'une vie active et industrielle. Après avoir travaillé comme simple ouvrier dans la maison paternelle, il fit plusieurs

voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne et la Russie, séjourna long-temps dans le Nord de l'Europe où il créa plusieurs établissemens industriels; il visita ensuite l'Espagne, le Portugal et revint à Aix-la-Chapelle. Jusqu'alors il avait travaillé comme associé de l'un de ses oncles : celui-ci ayant rompu la société, le jeune Hasenclever fut obligé de recommencer ses voyages pour renouer ses rapports commerciaux. Après s'être établi à Cadix, il passa en Angleterre, puis revint en Espagne vers l'an 1750. Personne ne connaissait mieux que lui l'état de l'industrie et du commerce en Europe : c'était d'après ses avis qu'on avait changé en Westphalie et en Silésie le mode de fabrication de toile pour adopter celui qui est usité en Bretagne. Il avait déjà acquis une grande réputation lorsque le roi de Prusse Frédéric II voulut le consulter pour un traité de commerce qu'il se proposait de conclure avec l'Espagne : Hasenclever l'en dissuada en lui prouvant qu'il n'en retirerait aucun avantage. En 1764, il forma une maison à Londres où il reçut le droit de cité, et il obtint l'approbation du gouvernement pour aller établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges et des exploitations de chanvre, de potasse et d'autres productions. Tout allait au gré de ses vœux; mais les folles dépenses du gérant de la maison de Londres le forcèrent de revenir dans cette ville; il sacrifia plus d'un million de sa fortune particulière pour y soutenir son établissement; la mauvaise foi de ses associés acheva de le perdre et il abandonna à ses créanciers toute la fortune qu'il avait acquise en Europe et en Amérique. Il se retira à Schmiedeberg en Silésie, où il ouvrit à l'industrie de ce pays de nouvelles sources de richesses. Il mourut le 15 juillet 1793, après avoir eu la satisfaction de voir son nom réhabilité par le grand chancelier d'Angleterre. *L'Exposé de sa situation envers ses co-propriétaires anglais des établissemens industriels qu'il avait créés dans l'Amérique septentrionale, adressé au roi et au parlement d'Angleterre*, a été publié à Londres en 1775, in-8°, et traduit en danois et en allemand. Hasenclever écrivit aussi plusieurs *Mémoires* fort intéressans sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique : ils sont insérés dans les *Cahiers pour le commerce*, publiés par Sinapius, dans la *Correspondance de Schlæzer*, dans le

Journal politique, 1781, 82 et 83, et les *Feuilles provinciales silésiennes*. Sa vie a été insérée dans le tome 2 du *Nécrologe* de Schlichtegroll et dans la *Galerie historique du 18^e siècle*, par Baur. Elle a été aussi publiée séparément à Landshut, 1794, in-8°.

HASSAN-BACHA ou GAZI-HASSAN, grand-visir de l'empire ottoman, né en Afrique, prit d'abord du service dans la marine d'Alger. Ses succès ayant excité la jalousie des envieux, il se forma contre lui un parti, à la tête duquel se trouvait un parent du bey. Voyant sa vie menacée, il se retira en Espagne, où Charles III lui fit un bon accueil, et le recommanda à son fils Ferdinand IV, roi de Naples. De cette ville, il passa à Constantinople; mais la régence d'Alger le réclama. Cependant les instances du ministre napolitain lui firent rendre la liberté, et il rentra alors au service du sultan. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitemens doux et humains qu'il avait constamment éprouvés de la part des chrétiens, pendant sa captivité, lui avaient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Francs. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 3 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avait proposé un moyen extrême, c'était d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu et de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet; Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral ou capitain-bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et surtout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1773 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa et d'Acre, où le fameux Dâher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte et en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute

l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la mer Noire, et généralissime des troupes qui devaient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczakow ayant perdu par-là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avaient essuyé des malheurs de tous les côtés pendant cette campagne. Le grand-vizir avait été battu à Martines-tie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes; Orseva était bloqué, Bender s'était rendu aux Russes. La Porte dans cette extrémité le nomma grand-vizir; mais il ne répondit point à l'attente du public, et donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Son armée était composée de recrues qui ne purent résister à des troupes aguerries: Hassan fut disgracié. Un capidji lui apporta, à Schiumla, l'ordre de rendre le sceau de l'empire: il s'y refusa, et il fut tué en mars 1790. Il était âgé de 87 ans.

* HASSE (JEAN-ADOLPHE), célèbre compositeur allemand, né à Bergedorf, près de Hambourg, en 1699, est connu en Italie sous le nom de *il caro Sassone*. Il entra en 1718 comme ténor à l'opéra de Hambourg, puis au théâtre du duc de Brunswick, où il fit exécuter son premier opéra, *Antigone*, qui obtint quelque succès. Hasse n'avait que 18 ans: sentant combien il lui manquait encore dans la science de l'harmonie, il se rendit en Italie en 1724, et y connut la célèbre Faustina née Bordani qui devint depuis son épouse. Il étudia à Naples sous Porpora et suivit ensuite les leçons du célèbre Scarlatti. En 1727, Hasse fut nommé maître de chapelle du conservatoire des incurables à Venise, et composa plusieurs opéras dans cette ville. La cour de Pologne l'appela à Dresde, en 1731, et pour le fixer dans cette ville, lui fit un traitement de 12,000 thalers pour lui et pour Faustina. Hasse passa en Angleterre,

revint à Desde en 1740, y resta jusqu'en 1763, époque où il fut mis à la pension ainsi que son épouse; il se rendit à Vienne où il composa encore quelques opéras, et alla mourir à Venise le 22 décembre 1785. Il a composé plusieurs opéras et beaucoup de musique de chambre et d'église. Dans ce dernier genre, on cite de lui particulièrement un *Miserere*, que l'on regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la musique sacrée, des *Litanies* qui seront toujours goûtées. Ses ouvrages tiennent le premier rang dans la musique italienne. Il s'attachait surtout à l'expression des paroles : aussi, rien n'égale la douceur, la pureté, le naturel de sa mélodie. On trouve la liste de ses compositions dans le dictionnaire de *Gerber*.

* **HASSENCAMP** (JEAN-MATTHIEU), mathématicien et orientaliste allemand, né en 1743 à Marburg, petite ville du cercle d'Autriche, dans la Basse-Styrie, fit de bonnes études à l'université de Göttingue, et parcourut ensuite pour s'instruire, les provinces allemandes, la Hollande, la France, l'Angleterre; de retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales, et bibliothécaire à l'université de Rinteln; quelque temps après, le duc de Hesse-Cassel lui donna la place de conseiller du consistoire protestant. Hassencamp mourut le 6 octobre 1797, après avoir employé toute sa vie à l'étude et à l'enseignement des sciences exactes, des langues de l'Orient et de l'écriture sainte. On lui doit : | *Commentatio de Penta-teucho LXX interpretum græco*, Marburg, 1765, in-4°; | *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, Rinteln, 1769, in-8°, Lemgo, 1774, in-4°; | *De la grande utilité des paratonnerres et de la manière de les établir pour protéger les villes entières*, 1784, in-4°; | *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique moderne*, 1789-96, 8 années, in-8°, et un grand nombre d'articles dans la *Gazette littéraire de Halle*, et dans les *Mémoires de la société des antiquités de Cassel*; il est aussi l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, 1791, 2 vol. in-8°, avec cartes. Sa vie a été publiée par Wachler dans les *Annales de la littérature*, 1797.

* **HASSENFRTZ** (JEAN-HIPPOLYTE), né à Paris le 22 décembre 1755, étudia les mathématiques sous le célèbre Monge, et remplit en 1780 l'emploi d'ingénieur gé-

graphe au camp de Saint-Omer; il fut reçu élève des mines en 1782, et fut envoyé l'année suivante par le gouvernement, en Styrie et en Carinthie, pour y étudier et rapporter en France l'art de fabriquer le fer et l'acier; il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie, pour y acquérir la connaissance pratique des mines. Lorsqu'il fut de retour en France, le célèbre Lavoisier lui confia la direction de son laboratoire. Au commencement de la révolution, Hassenfratz en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé membre de la commune révolutionnaire de Paris, et figura parmi les électeurs de cette ville en 1792; il fut chargé l'année suivante par le ministre Servan, de diriger le matériel de la guerre, et il s'établit entre Dumouriez et lui une lutte très vive dans laquelle l'un et l'autre se dénoncèrent réciproquement à la Convention. Hassenfratz se fit surtout remarquer au 31 mai 1795, par sa haine contre les girondins dont il provoqua la mise en accusation, comme ennemis du peuple. Excédé des fatigues de l'administration des bureaux de la guerre, il se démit de ses fonctions, et devint membre d'une commission chargée de réunir les objets d'arts et métiers confisqués par la république, mais établie réellement pour subvenir aux besoins des armées. Hassenfratz y fut chargé de la partie des fusils et des canons. Peu de temps après, il prit part à la réorganisation du corps des mines dans lequel il se contenta de son ancien grade. Il contribua aussi à la création de l'école polytechnique. Décrété d'accusation le 24 mai 1795, à cause de ses principes montagnards, il devait être traduit au tribunal criminel d'Eure-et-Loir; mais il se sauva dans les Ardennes, et trouva un asile à Sedan. Il fut rappelé sur la demande des comités de salut public, d'instruction publique et de sûreté générale réunis. Cependant il ne put recouvrer son entière liberté qu'après l'amnistie du 3 brumaire. Depuis cette époque il continua de se livrer aux sciences, et devint membre de l'institut, professeur à l'école des mines, puis professeur de physique à l'école polytechnique. En 1814 il perdit cette dernière place; mais on lui conserva ses appointemens qui lui furent retirés après les cent-jours. Hassenfratz est mort à Paris le 26 février 1827. Ses principaux ouvrages sont : | *Ecole d'exercice ou Manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationale*, 1790, in-42, nouvelle édi-

tion sous le titre de *Catéchisme militaire* ou *Manuel du garde national*, 1792, in-12; | *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, 1792, in-12, 5^e édition, 1809; | *Cours révolutionnaire d'administration militaire*, 1794, in-4^o; | *Cours de physique céleste*, 1802, in-8^o; | *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4^o; | *Sidérotechnie ou l'Art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier*, 1812, 2 vol. in-4^o. L'institut regarde cet ouvrage comme le plus riche et le plus complet, à tous égards, qui ait été fait en ce genre; | *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie par ordre de matières*, 1816-21, 4 vol. in-4^o; | *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de cimens, bétons, etc., soit à bras d'hommes, soit à l'aide de machines*, Paris, 1825, in-4^o, planches. Hassenfratz a aussi donné des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société royale de Londres*, etc.

* HASTINGS (WARREN), gouverneur général du Bengale, naquit en 1733 à Daysterford-House, dans le comté d'Oxford, d'un pauvre recteur de Churchill. Le jeune Hastings dut son éducation à un oncle maternel, qui le fit entrer aux écoles de Westminster, et lui laissa, après sa mort, quelque argent, insuffisant néanmoins pour s'ouvrir une carrière dans le monde. L'exécuteur testamentaire de son oncle l'ayant pris en amitié, et se trouvant être un des directeurs de la compagnie des Indes orientales, lui fit avoir un emploi dans une factorerie de Bengale (1749). Désirant s'instruire, il obtint la permission d'être employé dans l'intérieur du pays, où il apprit la langue persane, et acquit les connaissances les plus étendues sur tout ce qui pouvait avoir du rapport aux intérêts de la compagnie. La ville de Calcutta ayant été prise, en 1756, par le nabab Surajah-Doula, tous les Anglais qui se trouvaient dans cette ville furent faits prisonniers. Hastings fut de ce nombre; mais il possédait cette souplesse de caractère, ces manières insinuantes, qui ouvrent souvent le chemin à la fortune, et qui cachaient en lui une âme aussi ambitieuse qu'avide. Il se fit des protecteurs parmi les vainqueurs, qui adoucirent sa captivité, et dont il obtint la permission de demeurer à Mouxadabad, résidence du nabab. On lui permit ensuite de

passer à Calcapore, dans une factorerie hollandaise, où il connut le colonel Clive, sous lequel il s' enrôla comme volontaire. Il se trouva à la reprise de Calcutta, entra dans ses fonctions, et y ayant déployé des talens rares pour les affaires, fut nommé ministre de la compagnie près du successeur de Surajah-Doula, qui avait été déposé à cause de son caractère violent. En 1761, il devint membre du gouvernement du Bengale, et s'y distingua encore par ses talens. Il retourna en Angleterre en 1765, se livra à l'étude, et fréquenta les savans les plus renommés, qui devinrent bientôt ses amis et ses protecteurs. L'année suivante, il sollicita du gouvernement qu'on établit, en sa faveur, une chaire de persan à Oxford, et il l'eût obtenue si une circonstance particulière ne l'eût tout à coup transporté au faite des grandeurs. Dans cette même année, 1766, la chambre des communes désirant avoir des détails particuliers sur la compagnie des Indes, on indiqua pour cet objet Hastings, qui fut mandé à la barre de cette assemblée. Il y parla avec assurance et une connaissance approfondie sur le sujet en question, de sorte qu'il fixa l'attention de la chambre et celle de la compagnie elle-même, qui le nomma membre du conseil de Madras. Elle lui accorda en même temps une provision pour prendre le gouvernement de cette présidence. Sa fortune ne devait pas s'arrêter là; et le fils du pauvre recteur, l'humble commis d'une factorerie, devint, en 1771, à l'âge de 38 ans, gouverneur du Bengale, et deux ans après gouverneur-général, pour cinq ans, de toutes les possessions anglaises. Cette nomination fut confirmée par le parlement, qui prolongea ensuite la durée du gouvernement d'Hastings. Parvenu à ce poste éminent, régulateur absolu d'une riche et vaste contrée, Hastings se proposa deux seuls buts; celui d'accroître la puissance et les revenus de la compagnie, et celui de se former, à lui-même, une fortune colossale. Il n'épargna rien, il ne respecta rien pour y parvenir. Incapable de pitié, il fut le principal auteur des scènes sanglantes qui se renouvelèrent sous les règnes de Hyder-Ali et de Tipou-Saëb, où les Anglais semblèrent vouloir surpasser, dans leurs triomphes destructeurs, ceux des Espagnols dans les Indes occidentales, que leurs historiens ont si hautement dénoncés. Hastings avait pour principe, contraire au droit des gens et

au dogme de la religion qu'il professait, « que les peuples assujettis ne sont nés » que pour travailler ou mourir pour leurs maîtres. » Il viola les droits les plus sacrés : le sol de l'Indostan fut encombré de cadavres, des nations entières disparurent; le prince et l'esclave, les hommes les femmes, l'enfant et le vieillard, tous furent indistinctement moissonnés par le glaive anglais, dirigé par Hastings. Les nations indiennes opprimées se soulevèrent enfin, et les Français se disposèrent à attaquer les possessions anglaises. Dans le conseil même du gouverneur-général, quelques gens équitables se déclarèrent contre les vexations qui pesaient sur l'Inde; l'influence et l'audacieuse politique d'Hastings triomphèrent de tous ses ennemis. On repoussa les Français, les princes indiens furent battus, égorgés, ou rendus tributaires de l'Angleterre, et on imposa silence au conseil. Tandis que le gouverneur-général remplissait ses coffres de richesses si mal acquises, les revenus de la compagnie furent augmentés de 5 millions de livres sterling, qui refluèrent sur la Grande-Bretagne, en même temps qu'elle voyait son pouvoir augmenter dans les Indes. Eblouis de ces avantages, acquis par des fleuves de sang, la cour de Saint-James, la chambre-haute et celle des communes semblaient approuver les mesures tyranniques d'Hastings. Burke, Fox et Shéridan, furent les seuls qui s'élevèrent contre lui, et parvinrent à faire adopter par cette dernière chambre la résolution suivante : « Warren Hastings, écuyer, gouverneur-général du Bengale, et William Hornby, écuyer, président du conseil de Bombay, ayant dans plusieurs circonstances » agi d'une manière contraire à l'honneur » et à la politique de la nation ; et, en outre, ayant fait naître de grandes calamités dans l'Inde, il est du devoir de » cette compagnie d'employer tous les » moyens légaux et efficaces pour éloigner » de leurs fonctions lesdits gouverneur-général et président, et les rappeler en » Angleterre.... » Cependant le plus grand nombre des actionnaires de la compagnie voulurent démentir quelques assertions de la résolution de la chambre, et s'opposèrent au retour d'Hastings. Ne pouvant l'éviter, celui-ci quitta l'Inde, et arriva en Angleterre, le 20 juin 1783. Pendant ce temps-là, Burke préparait une dénonciation contre le gouverneur-général, et la présenta le 4 avril 1786 : elle formait un

volume in-8°, en vingt-deux articles; les principaux chefs d'accusation étaient « que Hastings avait commis des actes d'injustice et de cruauté, qu'il avait violé le droit des nations en se servant de forces anglaises pour anéantir les habitants de Nohillas, *peuple innocent et hors d'état de se défendre*; qu'abusant de l'autorité qui lui était confiée, il avait exercé des cruautés envers Cham-Alem, empereur de l'Indostan; qu'il lui avait enlevé un pays considérable, et l'avait frustré d'un tribut que la compagnie lui payait d'après un traité; qu'il s'était rendu coupable de plusieurs extorsions envers le rajah de Bénarès; qu'il avait opprimé d'une manière barbare le roi d'Oude et sa famille; qu'il avait ruiné la province de Farrukabad, pays riche et fertile, *en y opérant consécutivement six révolutions différentes*; qu'il avait dépeuplé et changé en un désert le royaume d'Oude, un des plus riches, des plus beaux, et des plus fertiles de l'Inde; qu'il s'était servi arbitrairement de son autorité en détruisant d'anciens établissemens, en faisant des transactions frauduleuses, et en exigeant des sommes qui ne lui étaient pas dues; qu'il avait employé à des choses injustes et nuisibles l'argent qu'il avait reçu contre la volonté et contre les ordres de ses commettans, contre l'acte du parlement, et contre ses propres engagemens; qu'il avait mis en usage, pour conserver son emploi, des moyens détournés, en résignant par procureur, et n'ayant pas répondu en personne, comme l'exigeait son devoir; qu'il avait pris sous sa sauve-garde Monzafer-Zing, et *s'était ensuite montré perfide envers ce prince*; qu'il avait enfin enrichi ses créatures en corrompant des contrats, et fait des dépenses aussi énormes qu'extravagantes.... » Une grande partie de ces accusations entraînait avec elle la peine capitale; mais Hastings avait beaucoup d'amis, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs que ses vexations dans l'Inde avaient enrichis. D'une autre part, le cabinet anglais avait retiré des avantages considérables de ces mêmes vexations, et la compagnie y avait prodigieusement gagné : aussi négligeait-on ce fameux procès, qui excitait le mécontentement général. L'affaire traîna en longueur dès son commencement, et malgré les instances de Shéridan, Fox et Burke, l'acte d'accusation ne fut voté que le 10 avril 1787 (c'est-à-dire 22 mois après le retour d'Hastings en

Angleterre), et les débats ne s'ouvrirent que le 13 février 1788. Les entraves dont les amis d'Hastings entourèrent ce procès sont incalculables : il dura sept ans. Pendant ce procès, il arriva une chose assez peu commune. Un certain M. Gentil, colonel français, qui avait été expulsé de l'Inde par l'ordre du gouverneur-général, eut la générosité de prendre publiquement sa défense; mais l'accusé en avait déjà une sûre dans plusieurs membres de la chambre haute qui le protégeaient, et cette chambre enfin le déclara *non-coupable*, le 13 avril 1795. Les frais à la charge du gouvernement montèrent à 400,000 livres sterling, somme légère en comparaison des millions qu'il avait retirés de l'Inde sous le gouvernement d'Hastings, qui dépensa lui-même pour ce procès 60,000 livres sterling. Cependant l'opinion publique ne se trompa pas : elle rendit à Hastings la justice que son avide tyrannie méritait, et les puissans amis du proconsul ne purent jamais la faire changer. La compagnie des Indes, qui avait puissamment contribué à l'acquiescement de son gouverneur, lui fit une pension de 4,000 livres sterling, et voulut que sa pension remontât à vingt-huit ans, savoir à l'année 1766, époque où il fut nommé par elle membre du conseil de Madras; ce qui produisit un arriéré de 114,000 livres sterling, ou près de 5 millions de francs. Néanmoins, la pension de 4 mille livres n'avait été assurée que jusqu'à l'année 1815; mais alors la compagnie la convertit en rente viagère. Hastings, assez riche pour vivre dans l'opulence, se retira des affaires, s'occupa de littérature et d'architecture, qu'il connaissait parfaitement; il passait même pour être un excellent ingénieur. Il mourut en 1820, âgé de 88 ans. Il a composé quelques poésies, et a laissé des écrits : | *sur l'Insurrection de Bénarès*, 1782, in-4°; | *Sur l'état du Bengale*, 1786, in-8°; | *sur l'état de l'Inde*, 1788, in-8°; | *des Lettres aux directeurs de la compagnie*; | *des poésies fugitives*, etc.

HATON ou HETTON. abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicéphore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Haton se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Rhenou, où il mourut saintement en 856. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le

Spicilège de dom Luc d'Acheri. Il est encore auteur d'une *Relation de la vision de Welin*, dans le tome 5^e des *Actes de Saint-Benoit de Mabillon*.

HATTON. Voyez OTHON.

* HAUBER (EBERHARD-DAVID), historien et géographe allemand, né en 1743, à Hohenhasbach, obtint la place de surintendant et de conseiller du consistoire à Stadthagen qu'il remplit avec zèle. Il parvint à faire cesser les querelles scandaleuses qui existaient depuis long-temps entre les luthériens et les calvinistes. En 1746, il fut nommé pasteur de Saint-Pierre à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1765. On connaît de lui un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, la géographie, la chronologie et la numismatique : nous nous bornerons à citer : | *Introduction à la géographie, contenant une notice tirée des meilleurs écrivains, sur l'état physique, politique, et la religion de tous les pays connus, et principalement de l'Allemagne*; | un *Traité particulier sur la prononciation des diverses langues*, etc. Ulm, 1721, in-8°; | *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une notice historique de celle de Souabe*, Ulm, 1724, in-8°; | *Discours sur l'état actuel de la géographie surtout en Allemagne*, Ulm, 1727, in-8°; | *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur aut alibi obviæ emendantur*; Wolfenbuttel, 1728, deux parties, in-8°; | *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique*, 1750, in-8°; | *Harmonie des quatre évangélistes*, Lemgow, 1752, in-8°; | *Bibliotheca acta et scripta magica continens, ou Notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de Satan sur les corps*, Lemgow, 1758 - 1743, 5 vol. chacun de 12 numéros in-8°; | *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'Ecriture sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague et Leipsick, 1750, in-8°; | la *Chronologie de la Bible, établie d'après le texte*, Copenhague, 1753, in-8°; | *Notices sur des médailles judaïques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, Copenhague, 1767, in-8°, figures.

* HAUPOLD (CHRISTIAN - GOTTLIEB), célèbre jurisconsulte allemand, né dans la Saxe le 4 novembre 1766, fut professeur de droit à Leipsick pendant 38 ans à

peine âgé de vingt ans, il fit son premier cours d'histoire du droit romain. A dater de 1803, il enseigna tour à tour le droit romain et le droit saxon; il a fait plusieurs cours sur les sources du droit romain, et principalement sur les *Institutes de Gaius* dont la découverte récente a jeté un si grand jour sur la science de la législation romaine. Haubold s'était associé de bonne heure aux travaux de l'école historique aujourd'hui si florissante en Allemagne. Il fut nommé doyen de la faculté de droit de Leipsick et mourut dans cette ville le 24 mars 1824. Ce savant professeur était versé non seulement dans les sciences de droit mais encore dans la connaissance des auteurs anciens: il avait une grande érudition littéraire, comme le prouvent ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: | *De consistorio principum*; | une nouvelle édition de l'*Epitome de Gaius* d'après le *Breviarium*, 1792; | *De origine juris*, fragment de Pomponius, 1792; | *Institutiones juris romani litterariæ et dogmaticæ*, 1819, in-4°; | *Manuale basilicorum*, 1819, in-4°; | *Doctrinæ pandectarum lineamentum, cum locis classicis*, 1820; | *Institutionum juris romani privi historico dogmaticarum denuo recognitarum epitome*, etc., 1821. On a publié après sa mort, *Christ.-Gott. Hauboldi opuscula academica, ad exempla à defuncto recognita, partim emendavit, partim auxit, orationesque selectas nondum editas adjecit Car. Frid. Christ. Wenck, Lipsiæ, Barth*, 1823, tome 1, in-8°. Haubold a fourni en outre plusieurs articles au *Magasin du droit civil*; il a préféré dans ses écrits la langue latine à la langue allemande.

HAUDICQUER de **BLANCOURT** (FRANÇOIS), vivait sur la fin du 17^e siècle, temps auquel il fit paraître: | *L'Art de la verrerie*, Paris, 1697, in-12; | *Recherches sur l'ordre du Saint-Esprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12; | *Le Nobiliaire de Picardie*, 1695, et avec des frontispices de 1695, in-4°. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité: il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717.

* **HAUG** (FRÉDÉRIC) le *Martial* de l'Allemagne, naquit le 9 mars 1761, à Nieders-totzingen, dans la baronnie de Stain. Entré dans l'académie ducale, pensionnat illustre fondé par le duc Charles de Wurtemberg, il fut un des plus anciens élèves de cette maison d'éducation. C'est là qu'il fit con-

naissance avec Schiller. Haug y fit ses cours de droit, remporta plusieurs prix, et finit par obtenir la décoration de l'ordre académique. En 1783 il entra dans le cabinet du duc en qualité de secrétaire; le duc Louis, son successeur, le nomma, en 1794, secrétaire intime en activité, et dans les derniers temps il fut nommé conseiller de la cour et bibliothécaire du roi. Haug a fait briller son talent poétique dans plusieurs genres; mais il a surtout réussi dans l'épigramme et la chanson. Il possédait des connaissances très étendues: latiniste distingué, plusieurs de nos langues vivantes lui étaient familières. Il est mort à Stuttgart, le 11 février 1829. Le Recueil de ses poésies, qui a paru en 1827, à Leipzig, 2 vol. in-8°, contient plusieurs pièces traduites du français, de l'espagnol, de l'italien et de l'anglais.

* **HAUGWITZ** (le comte CHRÉTIEN. HENRI-CHARLES, seigneur de KRAPPITZ, comte de), ministre d'état prussien, né en Silésie, en 1758, d'une famille noble et opulente. Doué de la figure la plus avantageuse, et né avec un tempérament fougueux et une imagination ardente, il se livra dès sa jeunesse à des travers de tout genre, puis donna dans la mysticité. Ce nouveau penchant le fit admettre dans la société de Frédéric-Guillaume II, qui séduit par sa physionomie, et par son esprit aimable le crut propre aux affaires diplomatiques, et l'envoya en 1792, à la cour de Vienne, comme ministre plénipotentiaire. On ajoute que ce qui décida encore le monarque, c'est que le jeune Haugwitz possesseur d'une fortune immense, proposa de remplir ce poste sans aucun traitement. L'année suivante il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, et il devint bientôt le directeur exclusif de la politique du cabinet de Berlin, surtout depuis 1800 jusqu'en 1804, époque à laquelle sa paresse et son indolence pour les affaires, poussée à l'excès pour satisfaire son goût pour la table et le jeu, l'obligèrent de céder aux plaintes qui s'élevaient de toutes parts contre lui, et de quitter momentanément le portefeuille. Cependant il conserva les bonnes grâces du roi, qui l'avait décoré de l'ordre de l'aigle rouge, et qui lui donna dans la Prusse méridionale des terres dont la valeur fut estimée à cent mille écus de Prusse. Il fut rappelé en 1805 et envoyé à la fin d'octobre comme négociateur à Vienne, auprès de Bonaparte que ses conquêtes avaient amené dans cette ville.

Napoléon ne lui donna audience qu'après la bataille d'Austerlitz, et dit aux personnes qui l'accompagnaient au moment où M. de Haugwitz lui remit la lettre par laquelle le roi de Prusse le félicitait de la victoire : *Voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse*. Il est évident que M. Haugwitz avait donné le conseil et reçu la mission de se tenir prêt à tout événement et de traiter avec le vainqueur. Il ne montra en cette occasion qu'une funeste complaisance pour les ennemis de la Prusse, dont il compromit les intérêts, en suivant aveuglément l'impulsion qui lui fut donnée par les ministres français. Rentré aux affaires étrangères en 1806, époque à laquelle le prince de Hardenberg fut contraint de se retirer, le comte de Haugwitz signa le traité de Paris, qui à cette époque semblait avoir pacifié l'Europe pour un assez long intervalle; cependant peu après il parut changer de système et se déclara pour la guerre contre la France, ce qui étonna d'autant plus, qu'il s'y était opposé l'année précédente où les circonstances se trouvaient beaucoup plus favorables. Il suivit son souverain dans cette funeste campagne, et après la bataille d'Iéna, s'apercevant que son crédit diminuait, il se retira dans sa terre de Krappitz. Il fut en 1841, nommé curateur de l'université de Berlin. Il était devenu aveugle depuis quelques années, lorsqu'il mourut au commencement de 1828. Le comte d'Entraigues qui avait élevé publiquement la voix contre ce ministre, dans son *Fragment du XVIII^e livre de Polybe*, l'a dépeint d'une manière bien odieuse. « Le comte de Haugwitz, dit-il, a été partagé toute sa vie entre l'extravagance et le vice; il fit des études superficielles et peu solides à l'université où il passait pour un homme sans caractère; il fut il y a trente ans un de ces écerclés en Allemagne qui jouaient le génie. Il ambitionna ensuite pendant quelque temps d'être en odeur de sainteté, et se distinguua comme théosophe et magicien. Participant, après cette époque aux orgies de la comtesse de Lichtenau (maîtresse de Frédéric-Guillaume II), il perdit son temps au jeu, et se ruina par des débauches de toute espèce; enfin traitre envers ses amis, intrigant, perfide, voluptueux, lâche et malhonnête, il est depuis long-temps couvert d'une infamie ineffaçable. » On ne peut douter que la conduite du comte de Haugwitz

ne mérite de graves reproches; mais ce jugement paraît bien rigoureux, et on doit peut-être l'imputer à la mauvaise humeur du comte d'Entraigues, qui ne partageait point ses opinions politiques. L'empereur Alexandre lui avait envoyé l'ordre de Saint-Alexandre Newskoy, et le roi de Bavière lui conféra celui de Saint-Hubert.

* **HAUKSBÉE** (FRANÇOIS), physicien anglais du 17^e siècle, s'est fait connaître par ses découvertes dans la théorie et l'application de l'électricité. Il substitua dans ses expériences sur les phénomènes électriques le verre au soufre dont Guéricke et les autres physiciens se servaient avant lui. Parmi les découvertes importantes dues à Hauksbée, nous citerons celle du *phosphore électrique*. Ce savant anglais s'est aussi beaucoup occupé de la lumière. On trouve le détail de ses expériences dans les *Transactions philosophiques*, n^{os} 508 et 509. On a publié après sa mort ses *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, in-4^o: cet ouvrage a été traduit en italien et en français: la traduction française faite par de Brémont a été revue par Desmarests, 1754, 2 volumes in-12.

HAULTIN (JEAN-BAPTISTE), conseiller au Châtelet et antiquaire, né à Paris en 1580, préparait un *Recueil de médailles* (*J. B. Attini numismata non antea antiquariis edita*, Paris, 1640, in-fol. très rare), qui n'avaient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la bibliothèque du roi ce qu'il y en avait de gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures et empreintes des monnaies de France*, 1619, in-4^o, rare.

* **HAUNOLD** (JEAN-SIGISMOND de), numismate et naturaliste allemand, né à Breslau en 1654 et mort en 1711, avait reçu le titre de conseiller impérial et royal, et faisait partie du sénat de sa ville natale. Ce savant silésien a laissé des *manuscrits* précieux que l'on conserve à la bibliothèque du Gymnase de Sainte-Elizabeth de Breslau; les principaux sont : | *Theatrum monetarium*, 8 vol. in-folio; | *Curiosa artis et naturæ*; | *Regnum animale, minerale et vegetabile*; | *Recreatio mentis et oculi*; | *Botanica*, en 2 vol.

HAURANNE. Voyez DUVERGIER.

HAUSEN (GUILLAUME), né à Dillingen en Souabe, l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux

travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelaient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisaient dans son diocèse, et des troubles qui menaçaient l'état vers 1765, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances, et contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichstadt en 1781, après avoir publié en allemand plusieurs livres pleins d'une instruction solide, et d'une véritable piété; et, en latin, *Sanctitatis sacerdotalis in Petro apostolorum ac sacerdotum principe proposita*, Dillingen, 1769, in-8°.

* **HAUSSMANN** (JEAN-MICHEL), habile fabricant, né à Colmar, le 4 février 1749, mort à Strasbourg le 16 décembre 1824. S'étant d'abord destiné à l'état de pharmacien qu'exerçait son père, il était allé à Genève, puis à Paris, où il travailla dans les laboratoires des pharmaciens les plus renommés. Mais bientôt il se voua exclusivement à la chimie, puis il s'occupa ensuite des applications de cette science aux arts, et surtout aux manufactures. Ses premiers essais se dirigèrent vers la teinture, et les succès qu'il obtint dans ses différentes tentatives le décidèrent à former un établissement à Rouen. Il se rendit ensuite auprès de ses frères qui avaient établi une manufacture d'indiennes à Logelbach près de Colmar (1775), et en peu de temps il la porta à un haut degré de prospérité, par l'emploi d'une foule de procédés nouveaux. Il simplifia les mordans, et en régla la composition à l'aide d'une théorie claire et méthodique; il produisit par ses mordans combinés ensemble et par l'art raisonné de la teinture, des nuances nouvelles; il perfectionna et étendit considérablement le système des couleurs directes dites *d'application*, et introduisit en France le *bleu anglais*, dit *fayencé*; c'est aussi lui qui a trouvé le moyen de fixer le *prussiate de fer* (bleu de Berlin) sur les toiles de coton ou de lin, et qui a employé des couleurs solides, pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et indiennes. Enfin il parvint à teindre le plus beau rouge écarlate sur la laine au moyen de la garance. Haussmann a fourni sur la plupart de ses procédés nouveaux des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Annales de chimie* et dans le *Journal de physique*, publié par De La-

métrie, 1799. En 1817, il quitta les affaires et donna son établissement à ses enfans. Il n'abandonna point ses recherches scientifiques; et deux ans avant sa mort il envoya à M. de Gay-Lussac un mémoire sur la *formation des diamans, et sur les moyens que l'art pourrait employer pour essayer d'en produire*. M. J. J. Beck pasteur à Strasbourg a fait imprimer un *discours prononcé à la mémoire de J. M. Haussmann*, Strasbourg, 1824, in-8° de 12 pages.

* **HAUTEFAGE** (JEAN), ecclésiastique, né à Puy-Morin en 1735, mort en 1816, est auteur des ouvrages suivans qui sont estimés: | *Abrégé de l'institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1785, in-12; | *Tables des nouvelles ecclésiastiques*, 3^e partie (1761 à 1790), un volume in-4°. Il a été aussi l'éditeur des *Oeuvres de Ant. Arnauld*, 1775 et années suivantes, 42 vol. in-4°.

HAUTEFEUILLE (JEAN de), habile physicien et mécanicien, né à Orléans le 20 mars 1647, était fils d'un boulanger qui fournissait du pain à Sourdis chez lequel demeurait M^{me} de Bouillon, exilée dans cette ville: les éloges qu'il faisait de son fils excitèrent la curiosité de la duchesse qui voulut le voir, lui fit continuer ses études et fournit à toutes les dépenses de son instruction ecclésiastique. L'abbé Hautefeuille la suivit en Italie, en Angleterre, et obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. L'abbé Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. C'est lui qui trouva, dit-on, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort spiral d'acier, dont on a fait depuis un usage fréquent (voyez HOOKE). L'académie des sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très propre à donner une grande justesse aux montres. Les montres dans lesquelles on a employé ce petit ressort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huygens s'attribua fausement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans le 18 octobre 1724, à 77 ans. C'était un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles, qui en sont un témoignage. Les principales traitent des constructions nouvelles de trois

montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très petites; d'un *gnomon* spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres; et d'un instrument qui devait donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, etc. Il publia plus de trente ouvrages, qui ont rapport en grande partie aux *pendules*, aux *montres*, aux *porte-voix*, aux *échos*, aux *lunettes*, à l'*hydraulique*, aux *instrumens de mer*, aux *longitudes*, etc. Son ouvrage intitulé *l'Art de respirer sous l'eau*, 1692, in-4°, a donné ensuite lieu à l'invention du *Respirateur anti-méphitique*, de Pilâtre du Rosier, rendue publique en 1786.

HAUTEFORT (MARIE de), née en 1616 de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la maison de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame d'atours. Sa vertu, ses grâces et la douceur de son caractère lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur Louis XIII; mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimait que comme un prince pieux peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsqu'Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais son opposition au cardinal Mazarin lui fit perdre les bonnes grâces de sa maîtresse. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfans, et mourut en 1691, à 75 ans.

HAUTEMER (GUILLAUME de), seigneur de Fervaques, était le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de Henri IV. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maître de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passaient pas pour gens de bien: et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion, et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers en 1583: journée qui fut aussi glorieuse aux habitans, que funeste aux Français; ils y perdirent plus de 500 gentilshommes et 1200 soldats, massacrés par les bourgeois (voyez FRANÇOIS de

FRANCE). Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595; il se signala au siège d'Amiens en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans.

* **HAUTERIVE** (ALEXANDRE-MAURICE BLANC d'), conseiller d'état et directeur des archives aux affaires étrangères, officier de la légion-d'honneur et chevalier de St-Louis, né dans le Dauphiné en 1754, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il demeura jusqu'en 1783 comme simple confrère et sans prendre les ordres: pendant son séjour dans cette société, il fut professeur au collège de Tours. Il s'était lié avec l'abbé Barthélemy qui le présenta à M. de Choiseul-Gouffier: il suivit ce diplomate dans son voyage à Constantinople, et fut placé un an après (1785) en qualité de secrétaire auprès de l'agent consulaire français. Il retourna en France en 1787, se maria, et fut envoyé en 1792 aux Etats-Unis comme consul. Destitué en 1793, il revint dans son pays sous le Directoire, et M. de Talleyrand l'attacha au ministère des relations extérieures. Il fut nommé plus tard garde des archives et conseiller d'état, place qu'il a conservée sous la restauration, jusqu'à sa mort arrivée le 27 juillet 1830. Attendu le désordre qui régnait à cette époque dans Paris, il fut enterré dans le jardin de son hôtel. A l'époque de la première invasion des alliés en 1814, il avait eu la précaution de faire transporter dans les catacombes quelques caisses contenant des papiers de la plus grande importance pour le gouvernement. On a de lui plusieurs écrits estimés, entre autres: | *De l'état de la France à la fin de l'an 8*; ouvrage remarquable qu'il publia sous le voile de l'anonyme; | *Des élémens d'économie politique*, 1817, et un grand nombre de *rapports sur les tontines*, sur les *compagnies d'assurances et les hospices*. Il a laissé en manuscrits plusieurs autres ouvrages qui pourraient être utiles à ceux qui se destinent à parcourir la carrière diplomatique. Plusieurs fois le comte d'Hauterive fut chargé par *intérim* du portefeuille des affaires étrangères.

HAUTEROCHÉ (NOËL le Breton, sieur de), acteur et poète dramatique, né à Paris en 1617, débuta au Théâtre-Français et y joua jusqu'en 1680. Il est mort à Paris en 1707, à 90 ans. Il est auteur d'un *Recueil de comédies*, imprimé à Paris en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher dans ses ouvrages, ni peinture des mœurs, ni

aucun des détails propres à les corriger ; car chez lui le comique va jusqu'à la farce et à l'indécence. Les seules de ses pièces qui soient restées au théâtre, sont : *le Deuil* ; *l'esprit follet* ou *la Dame invisible* ; *Crispin* , *médecin*. On a encore de lui plusieurs *historiettes*, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur temps à la lecture de ces frivolités.

* **HAUTEROCHÉ** (LOUIS-ALLIER de), numismate distingué, chevalier des ordres de St-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, né à Lyon en 1766, appartenait à une famille noble, et se rendit à Constantinople à l'époque des troubles révolutionnaires. Pendant son séjour dans cette ville, il s'occupa du soin de réunir des médailles grecques et il en augmenta beaucoup la collection dans le cours de ses voyages dans l'Asie, en Egypte et dans le Levant. En 1800 il revint en France et fut employé dans le département des affaires étrangères, d'abord comme consul à Héraclée, puis à Cos ; ensuite il fut attaché au consulat de Smyrne et à l'inspection générale du Levant, et il accompagna le baron Félix de Beaujour, dans la tournée que cet inspecteur fit en 1817 pour visiter tous les établissemens français en Turquie. De retour à Paris il s'occupait de classer ses médailles et de les décrire, et il avait commencé à les faire graver lorsque la mort l'enleva en novembre 1827. Il a légué au cabinet du roi deux morceaux extrêmement précieux, la *Teyssère Syrienne* à double date, et une médaille, en or, de *Persée*, roi de Macédoine. Il a en outre fondé en faveur de l'académie royale des inscriptions et belles lettres une rente de 400 francs, pour être employée annuellement en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique. Sa collection de médailles grecques qu'il a laissée, peut-être la plus complète qu'il y ait dans les cabinets particuliers de l'Europe, est particulièrement remarquable par l'assortiment des pièces, et surtout par leur beauté et leur conservation. On lui doit : | un *Essai sur l'explication d'une Teyssère antique portant deux dates et conjectures sur l'ère de la ville de Béryste en Phénicie*, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie ; | une *Notice sur la courtisane Sapho, née à Eresos dans l'île de Lesbos*, lue dans le mois d'août 1822, à la société asiatique ; | un *Mémoire sur une médaille de Potémon 1^{er} roi de Pont*,

imprimé à Cambrai en juillet 1826. On lui doit en outre un grand nombre d'articles littéraires biographiques, et d'autres mémoires sur des sujets d'antiquités.

HAUTE-SERRE ou **ALTE-SERRA** (ANTOINE DADIN de), professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocèse de Cahors, et mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui : | Un *Traité des ascétiques*, ou *De l'origine de l'état monastique* ; | Des *Notes* pleines d'érudition, sur les *Vies des papes* par Anastase ; | un *Commentaire sur les décrétales* d'Innocent III, 1666, in-fol. ; | un traité *De ducibus et comitibus Gallie provincialibus*, en trois livres, réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Estor ; | *Gesta regum et ducum Aquitanie*, 1648, 2 vol. in-4°, etc. ; | *Ecclesiastica jurisdictionis vindicia*, Orléans, 1702, in-4°. C'est une réfutation du *Traité de l'abus* de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans par ordre du clergé. | Un traité en latin des *Origines des fiefs*, que Schiltnerianus fit imprimer dans son *Commentaire sur le droit féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise et les libertés gallicanes plus à fond que lui, et ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE. Voyez **TANCRÈDE** de **HAUTEVILLE**.

HAUTEVILLE (JEAN de), normand, et moine de Saint-Alban en Angleterre, florissait à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un poème moral contre les vices du genre humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur) en 9 livres, Paris, 1517, in-4°. L'auteur prend lui-même le nom de son poème, *Archi-Trenius*, comme qui dirait *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre est très rare.

* **HAUTEVILLE** (NICOLAS), docteur de la faculté de théologie, né, à ce que l'on croit, en Auvergne, florissait dans le 17^e siècle. On lui doit plusieurs ouvrages qui prouvent sinon une grande justesse de jugement, au moins une certaine facilité dans l'esprit, et des connaissances profondes dans les sciences ecclésiastiques : | *Explication du traité de saint Thomas, des attributs de Dieu, pour former l'idée d'un chrétien savant et spirituel* ; | *L'art de bien discourir, suivi de l'Esprit de Raymond Lulle*, 1666, 1 vol in-12, divisé en deux parties, dont la pre-

mière est employée à donner des leçons aux orateurs de la chaire et du barreau, et la seconde offre une *Vie de Raymond Lulle*, avec l'apologie de sa doctrine et la liste de ses ouvrages. | *L'art de prêcher, ou l'idée d'un parfait prédicateur*, Paris, 1685, in-12; | *L'examen des esprits, ou les entretiens de Philon et de Polyalle, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux-esprits*, Paris, 1666, in-4°, et 1672, in-12; | *Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*, Paris, 1667, in-4°; | *Les caractères ou les peintures de la vie et de la douceur de saint François de Sales*, Lyon, 1661, in-8°. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers, et présente la vie intérieure et extérieure du saint. | *Actions de saint François de Sales ou les plus beaux traits de sa vie*, en 9 panégyriques, 1668, in-8°; | *Origine de la maison de Sales*, 1669, in-4°, réimprimé la même année à Clermont, sous le titre d'*Histoire de la vie de saint François de Sales*, in-4°; | *Théologie angélique*, 1658, dédiée à l'évêque de Genève. Ce prélat voulant attacher l'abbé Hauteville à son diocèse, lui donna l'année suivante un canonat dans sa cathédrale. Il mourut en Savoie en 1660.

* **HAUTPOUL-SALETTE** (JEAN-JOSEPH d'), général français, né le 13 mai 1754, d'une famille ancienne de Languedoc, était capitaine dans le régiment des chasseurs de ce nom, lorsque la révolution éclata. Il mérita par sa belle conduite au siège de Maubeuge, le grade de colonel dans le même corps. Peu de temps après, il fut nommé général de brigade, et enfin général de division. Il se fit remarquer en différentes circonstances, et reçut des éloges publics du général Hoche. Employé par Moreau, il contribua à ses succès, et obtint, après la paix de Campo-Formio, la place d'inspecteur-général de la cavalerie, en récompense de ses services. En 1803 et 1804, il commandait la cavalerie du camp de Boulogne sous les ordres du maréchal Soult; et, dans la campagne d'Autriche de 1805, il se trouva sous le commandement de Murat. Il se distingua principalement à Austerlitz, où il commandait un corps nombreux de cavalerie, qui fit dans cette bataille la plus brillante charge de cavalerie dont il soit question dans les annales militaires. Le 49 mars 1806, il devint sénateur; mais il n'en continua pas moins son service. Il fut

blessé mortellement à la bataille d'Eylau, après avoir fait différentes charges, à la tête d'une division de cuirassiers, et ne survécut que cinq jours à sa blessure. M. Bergasse a composé son *Eloge historique*, Paris, 1807, in-8°. Napoléon avait ordonné qu'une partie des canons pris à Eylau fût employée à la fonte d'une statue représentant le général d'Hautpoul, revêtu de l'uniforme de cuirassier.

* **HAUTPOUL** (le marquis de BEAUFORT d'), lieutenant-colonel au corps royal du génie, naquit à Paris le 16 octobre 1782. A l'âge de 16 ans il entra dans le corps du génie. Il se trouvait en 1802 à l'armée d'Italie, en 1803 et 1804 à l'armée de Naples, sous les ordres du maréchal Gouvion-St.-Cyr; il y fut blessé de plusieurs coups de feu dans une reconnaissance de nuit: en 1805, il se trouva au passage de l'Adige, aux combats de Montebello, Vicence, etc.; et à la bataille de Caldiero, sous le feu de l'armée, il rétablit les ponts de la Piave, de la Brenta, du Tagliamento; sonda l'Isonzo, enleva le pont de Montebello à la tête de quatre compagnies de voltigeurs, et fit prisonnier un bataillon de grenadiers hongrois. Après avoir dirigé les travaux de défense du golfe de Naples, il fit partie de l'expédition de Calabre, se trouva à la prise de Lauria, et aux combats de Casanzaro et de Nicastro où il fut encore blessé. De 1807 à 1808, il était à la grande-armée, et il se trouva au siège de Colberg, de Stralsund. En 1809 et 1810 il fit la campagne de l'armée du nord, sous les ordres des maréchaux ducs d'Istrie et de Reggio. De 1810 à 1815, il fit la campagne de Portugal pendant laquelle il reçut de nouvelles blessures. A l'armée d'Italie, sous le prince Eugène, il se trouva à plusieurs affaires importantes, notamment à la bataille du Mincio. Après la conclusion de la paix, Beaufort d'Hautpoul fut nommé chef de division adjoint au ministère de la guerre; il devint ensuite ingénieur en chef à Paris, secrétaire du comité de défense, puis directeur du dépôt général des fortifications: et enfin commandant du 3^e régiment du génie. Il est mort à Paris le 24 juillet 1831. Il a laissé avec Bexon (Scipion), *Eloge de S. A. S. Mgr. le prince de Condé*, Paris, 1819, in-8° de 48 pages.

* **HAUY** (RÉNÉ-JUST), savant minéralogiste et physicien, naquit le 28 février 1742, à Saint-Just, département de l'Oise, de parens pauvres. Sa mère l'ayant conduit à Paris, il y obtint une place d'enfant

de chœur dans une église du quartier Saint-Antoine, et quelque temps après, il fut admis comme boursier au collège de Navarre. Après avoir terminé ses études, il devint régent de quatrième, et fut chargé ensuite de professer les humanités au collège du cardinal Lemoine. Le jeune Haüy avait suivi au collège de Navarre les cours de Brisson, et il y avait pris du goût pour les expériences de physique. Lhomond avec lequel il était lié lui donna les premières notions de botanique, et une leçon de Daubenton, à laquelle il assista, le décida à s'appliquer spécialement à l'étude de la minéralogie. Le hasard qui a souvent favorisé le génie lui fit faire une importante découverte sur la cristallisation. Un jour qu'il examinait quelques minéraux chez un de ses amis, M. de France, maître des requêtes, il laissa tomber un morceau de spath calcaire cristallisé, qui se brisa. En relevant quelques fragmens épars, il remarqua avec surprise qu'ils présentaient l'apparence d'un cristal nouveau lisse sur toutes les faces, et affectant la forme régulière des cristaux rhomboïdes du spath d'Islande. *Tout est trouvé!* s'écrie-t-il avec enthousiasme, et en effet c'est sur cette observation qu'est fondé le système de cristallographie qu'il a si bien démontré; mais pour créer et compléter sa théorie, il fallait connaître la géométrie. Haüy, dès lors se livra sans relâche à l'étude de cette science, et il n'eut point de repos, qu'il ne fût capable de l'appliquer à l'objet de ses recherches sur la structure des cristaux. Daubenton et Laplace encouragèrent l'auteur à communiquer sa découverte à l'académie des sciences. L'exposition qu'il fit de sa théorie devant cette société produisit une profonde sensation, et en 1785 l'académie l'admit en qualité d'adjoint dans la classe de botanique. La révolution ne put le distraire de ses études favorites. Ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, l'abbé Haüy se vit privé de ses emplois, et bientôt après enfermé dans le séminaire de Saint-Firmin qu'on avait converti en prison. Malgré la fermentation populaire qui croissait de jour en jour, il ne parut pas soupçonner un seul instant le danger de sa position; son premier soin dans son habitation nouvelle fut de se faire apporter ses tiroirs, afin de mettre ses cristaux en ordre. Des amis s'empressèrent de le réclamer et obtinrent enfin un ordre de délivrance. Lorsqu'on vint le chercher, il demanda

comme une faveur, qu'on le laissât jusqu'au lendemain dans la maison, parce qu'il voulait y dire encore une fois la messe. Le surlendemain fut le 2 septembre. Soustrait, pour ainsi dire malgré lui au massacre de cette terrible journée, l'abbé Haüy ne fut plus inquiété, quoiqu'il ne cessât pas de remplir les fonctions ecclésiastiques. La Convention le nomma membre de la commission des poids et mesures, et conservateur du cabinet des mines. Après la mort de Daubenton, quoique le vœu de l'académie le désignât pour succéder à cet illustre naturaliste, il sollicita lui-même pour faire nommer Dolomieu qui fut bientôt enlevé par une mort prématurée. La place vacante revint alors à l'abbé Haüy, qui sut donner à son enseignement l'attrait d'une élégante clarté, et d'une bienveillante complaisance. Lors de la fondation de l'université, il fut nommé professeur à la faculté des sciences de Paris. Napoléon le chargea en 1803 de faire un traité de physique en 2 volumes, lui assignant pour ce travail le court délai de six mois. L'abbé Haüy présenta, avant le terme fixé, le premier exemplaire de son ouvrage au premier consul qui lui donna une pension de six mille francs, et qui, après son avènement à l'empire, le décora de la croix de la légion-d'honneur. La réputation de l'abbé Haüy était devenue européenne; tous les étrangers de marque qui arrivaient à Paris voulaient connaître le savant minéralogiste. Le prince de Danemarck, le roi de Prusse, et l'empereur Alexandre lui témoignèrent hautement leur considération. Les grands ducs Michel et Nicolas frères d'Alexandre, suivirent ses cours et lui offrirent 60,000 francs pour sa superbe collection de minéraux, la plus riche et la plus complète qui existe. L'abbé Haüy mourut le premier juin 1822, à l'âge de 79 ans, dans les sentimens de piété qui avaient marqué sa longue carrière. Une chute qu'il avait faite six semaines auparavant, hâta sa fin. Il était membre de l'institut, section de minéralogie, conservateur des collections minéralogiques de l'école des mines, chanoine honoraire de la métropole de Paris, etc. L'abbé Haüy conserva jusqu'à la fin de sa vie sa simplicité primitive. A ses vastes connaissances il joignait un talent particulier pour l'enseignement. Son caractère doux, modeste et bienveillant lui gagnait l'estime de tous ceux qui l'approchaient. M. Cuvier prononça son éloge dans la séance de

l'académie des sciences du 2 juin 1825. L'abbé Haüy a laissé : | *Essai d'une théorie sur la structure des cristaux*, Paris, 1784, in-8° ; | *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme, d'après les principes de M. Æpinus*, Paris, 1787, in-8° ; | *De la Structure, considérée comme caractère distinctif des minéraux*, 1795, in-8° ; | *Exposition abrégée de la théorie de la structure des cristaux*, 1795, in-8° ; | *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre, et sur les calculs relatifs à leur division décimale* (anonyme), Paris, 1794, in-8°. C'est pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, souvent réimprimé, que Haüy fut incarcéré ; | *Extrait d'un traité élémentaire de minéralogie, publié par le conseil des mines*, 1797 ; | *Traité de minéralogie*, Paris, 1801, 4 vol. in-8°, et atlas, in-4°, deuxième édition, corrigée et augmentée, ibid., 1822, 1823, 4 vol. in-8° ; | *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique, relativement à la classification des minéraux*, Paris, 1802, in-8° ; | *Traité élémentaire de physique*, Paris, 1803, 2 vol. in-12, deuxième édition, 1806, 2 vol. in-8° ; | *Traité des caractères physiques des pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*, Paris, 1817, in-8° ; | *des Mémoires et des Articles dans les journaux des savans, d'histoire naturelle, de physique, des mines au Magasin encyclopédique, etc.*

*HAÜY (VALENTIN), frère du précédent, né en 1745 à Saint-Just, en Picardie, était avant la révolution, secrétaire du roi, interprète de l'amirauté, et professeur au bureau académique d'écriture, pour la lecture et la vérification des écritures anciennes et étrangères. Ayant eu occasion de voir en 1785, mademoiselle Paradis, célèbre pianiste aveugle de Vienne, qui vint donner des concerts à Paris, il s'appliqua dès lors à perfectionner les moyens d'instruire les malheureux privés de la vue, et il fonda dans la rue Sainte-Avoye à Paris, l'institution des aveugles travailleurs. Valentin Haüy se montra pendant la révolution, dévoué au système républicain, et il parut même adopter les opinions des théophilanthropes. Bonaparte l'ayant arraché à son établissement, il passa en Russie, et fonda à Pétersbourg un pensionnat d'aveugles. L'empereur lui conféra l'ordre de Saint-Wladimir. Son établissement n'ayant pas eu tout le succès qu'il en attendait, il se rendit à Berlin

où il en forma un autre. Après la restauration, Valentin Haüy désabusé de ses idées théophilanthropiques reparut en France, et trouva un asile dans la maison de son frère. Il mourut à Paris le 19 mars 1822. Ses obsèques furent célébrées dans l'église de Saint-Médard, et des aveugles, ses élèves, y exécutèrent une messe de *requiem*, de la composition de l'un d'eux. Valentin Haüy était naturellement bon et désintéressé, mais une imagination ardente et un esprit prompt à s'exalter l'égarèrent plus d'une fois. Cependant ses efforts pour améliorer le sort des aveugles assurèrent à son nom une place à côté de ceux de L'épée et des Sicard. Valentin Haüy a publié : | *Essai sur l'éducation des aveugles*, Paris, 1786, in-4°, réimprimé en relief par les enfans aveugles, sous la direction de M. Clousier, traduit en anglais par Blacklock, aveugle, à la suite de ses poèmes, 1793, in-4° ; | *Nouveau syllabaire, etc.*, 1800, in-12 ; | *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes, etc.*, suivi de quelques notes curieuses et intéressantes, dédié à l'empereur de Russie, Saint-Petersbourg, 1810, in-8°, très rare en France.

HAVENSIUS (ARNAUD), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enseigna cette science avec applaudissement. Après avoir passé vingt-sept ans dans la société, il la quitta par amour de la solitude, et se fit chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'estime que dans la société, fut prieur de plusieurs couvens, visiteur de la province, et mourut à Gand, l'an 1611, à 71 ans. Il est auteur de divers ouvrages : | *De auctoritate sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8° : ce n'est qu'une harangue. | *De erectione novorum episcopatum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4° ; | *De crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8° ; ouvrage plein de choses, écrit avec élégance et intérêt.

HAVERCAMP (SIEBERT), professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, né à Utrecht en 1685, mourut en 1742, à 58 ans. Il s'était acquis une grande réputation par son savoir. Il possédait supérieurement la science des médailles. Entr'autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui plusieurs éditions d'auteurs grecs et latins : d'*Eutrope*, in-8°, 1629 ; de *Josèphe*, Am-

sterdam, 1726, 2 vol. in-folio, avec des notes très savantes, mais trop étendues; de l'*Apologétique* de Tertullien. On lui doit encore : | *Les Médailles de grand et de moyen bronze, du cabinet de la reine Christine de Suède*, en latin, La Haye, 1742, in-fol., avec des commentaires, et en français dans le même format. | *Imperatorum romanorum numismata aurea à Julio Cæsare ad Heraclium, ex museo principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamelarius, et une description du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Havercamp, Amsterdam, 1738, in-4°, | et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge scriptorum qui de græcæ linguae recta pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°.

* **HAVERMANN** (MARGUERITE), née à Amsterdam en 1720, étudia l'art de la peinture d'abord sous son père, puis sous le célèbre van Huysum et fit des progrès très rapides : elle excella, comme son maître, dans le genre des fleurs et des fruits. Elle vint se fixer à Paris, où elle se distingua bientôt par des ouvrages qui sont encore recherchés des amateurs. Elle est morte dans cette ville à la fin du 18^e siècle.

HAVERMANS (MACAIRE), né à Bréda le 30 septembre 1644, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, était né avec un génie prématuré, vif, pénétrant, mais avec une santé extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par son application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé : | *Tyrocinium theologiæ moralis*, Anvers, 1673, 2 vol. in-8°; | la *Défense* de ce livre, Cologne, 1676; | *Lettre apologétique au pape Innocent XI*; | *Disquisition théologique sur l'amour du prochain*; | *Disquisition*, où il examine : *Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence*. Tous ces ouvrages sont en latin. « C'é-
tait, dit Foppens, dans la *Bibliothèque belge*, un homme savant, mais auquel quelques critiques crurent trouver une teinte de jansénisme. »

HAVERS (CLOPSON), médecin anglais, publia en 1691 un *Traité d'ostéologie*. L'année suivante, il fut traduit de l'anglais en latin. La dernière impression est celle de Leyde, en 1754, sous ce titre : *Novæ quædam observationes de ossibus*, in-8°. Havers a bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste

et sur la moëlle; il a cru en avoir fait encore quelques autres; mais elles avaient été faites avant lui.

* **HAVESTADT** (BERNARD), jésuite, né à Cologne vers 1713, travailla d'abord aux missions dans l'évêché de Munster, et passa ensuite, en 1746, à celles du Chili. Arrivé à Rio-Janeiro, il passa à Buénos-Ayres, où il prononça ses derniers vœux le 2 février 1748. De là il partit pour San-Yago, et fut obligé, pour y arriver, de traverser avec les plus grandes difficultés les plaines appelées *las Pampas*, et la chaîne des Andes. A peine fut-il à San-Yago, qu'on l'envoya à la Concepcion. Il demeura pendant vingt ans dans ces contrées éloignées, et les parcourut dans un espace de plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39^e degré de latitude australe. Lorsque les jésuites furent expulsés des états espagnols, le Père Havestadt fut arrêté avec ses confrères, le 29 juin 1768, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit, et embarqué pour Panama, sur un bâtiment qui fit naufrage. Enfin il put arriver en Espagne, d'où il revint en Allemagne par l'Italie, et se fixa au sein de sa famille. Il mourut à Munster en 1780. Il publia un ouvrage intitulé : *Chilidugu, sive res Chilienses, vel descriptio status, sumptibus periculique Bernardi Hævestadt, Munster, 1772, 2 vol. in-12*, avec une carte. On y trouve une grammaire du Chili, une traduction en chilien de l'*Indiculus universalis* du Père Pomey, et un itinéraire de ses courses, mais qui n'offre qu'une description très imparfaite de cette partie du globe; et la carte qui l'accompagne ne peut pas servir beaucoup la géographie.

* **HAVET** (ARMAND-ETIENNE-AURICE), médecin et botaniste, né en 1793 à Rouen, mort le 1^{er} juillet 1820 avait fait de brillantes études en médecine; mais il s'adonna surtout à la botanique pour laquelle il ressentait une sorte de passion. En 1819, il fut nommé naturaliste-voyageur du gouvernement et partit pour Madagascar le 27 janvier 1820. Arrivé à Bourbon, le commandant de cette île l'envoya auprès d'un des principaux souverains de Madagascar; la fièvre l'atteignit pendant la route, et il mourut avant d'avoir pu remplir sa mission. Il a laissé : | des articles intéressants dans le *Dictionnaire des sciences médicales*; | le *Moniteur médical*, 1820, in-12; | (avec M. Lanein) le *Dictionnaire des ménages* ou

Recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique, 1820, in-8°, 2^e édition corrigée et augmentée par Steph. Robinet et madame Gacon-Dufour, 1822, in-8°. On a publié une notice nécrologique sur A. E. M. Havet, par le docteur A. L. Marquis, Paris, Guiraudet et Gallay, 1822, in-8°.

HAVIEL (THOMAS), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il était fort attaché au calvinisme; et, à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rébellion. Il engagea dans son parti la princesse Elizabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que *si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisait aux Anglais, elle choisirait un autre mari qui fût à leur gré*, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettait les armes bas : trait qu'il réfuta suffisamment le caractère que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensait à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE. Voyez PHILIPPE de Bonne-Espérance.

HAWARDEN (EDOUARD), prêtre catholique anglais, vulgairement appelé *Harden*, naquit dans le comté de Lancaster, et fut envoyé au collège anglais de Douai, où il fit ses études d'une manière brillante. Appelé ensuite dans cet établissement pour s'y livrer à l'enseignement, il fut nommé successivement professeur d'humanités, de philosophie et de théologie. Après avoir rempli avec succès ces divers emplois, il retourna dans sa patrie, en qualité de missionnaire, et il exerça long-temps ce ministère dans le nord de l'Angleterre; il vint ensuite se fixer à Londres, où il mourut le 23 avril 1738. On lui doit plusieurs ouvrages consacrés au triomphe de la religion, qu'il honora autant par ses vertus que par ses talens :

| *La charité et la vérité*, où il s'attache à prouver qu'on ne blesse pas la charité en soutenant qu'il n'y a point de salut hors le sein de l'église catholique. | *Fondemens de la foi catholique*, où il démontre d'une manière sommaire et raisonnable, l'inaltérable orthodoxie de l'église catholique; | *La véritable église de Jésus-Christ, prouvée par le concours des témoignages de l'Ecriture sainte et de la tradition primitive*, en trois parties : ouvrage destiné à réfuter le docteur Lesley. | *Réponse au docteur Clarke et à M. Whiston, touchant la dignité du Fils de Dieu et celle du Saint-Esprit*; | *Entretiens sur la Religion entre un ministre de l'église anglicane et un laïque, habitant de la campagne*. L'auteur y traite les points qui sont controversés entre l'église romaine et l'église anglicane. | *La Règle de la foi exposée suivant une méthode neuve et facile*; | un *Cours de théologie*, resté manuscrit au collège anglais de Douai; | Un *Traité de l'usure*, aussi inédit.

*** HAWES (WILLIAM)**, médecin anglais, naquit à Islington en 1736. Lorsqu'il eut reçu l'instruction nécessaire à la profession qu'il voulait embrasser, il vint s'établir à Londres en 1759. La société fondée à Amsterdam pour rappeler les noyés à la vie, publia cette même année des *mémoires* qui fixèrent l'attention de Hawes, et ce médecin zélé ne songea plus qu'à faire dans son pays l'application de ces procédés. Son généreux dessein fut contrarié de mille manières; mais enfin il vainquit tous les obstacles, en promettant une récompense pécuniaire à quiconque sauverait un noyé par les moyens qu'il prescrivait. En 1774, il fonda la société d'humanité de Londres, dont il fut sous-secrétaire, puis secrétaire, et, trois ans après, en 1777, il publia son *Adresse au public sur les morts et sur les inhumations précipitées*, dont il distribua gratuitement sept mille exemplaires; il offrit une guinée à chaque nourrice ou garde dont les soins auraient rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fût certifié. Hawes était encore membre honoraire de plusieurs sociétés d'humanité en Amérique et en Angleterre, et vice-président du dispensaire électrique de Londres. Il mourut à Londres le 5 décembre 1808, laissant entre autres écrits : | *Examen de la médecine primitive du rev. John Wesley*, 1776; 3^e édition, 4 vol. in-8°, 1780; | *Adresse à la législature sur l'importance de la société*

d'humanité, et adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne, pour la conservation de la vie des habitants, et la régularisation des bills de mortalité, 1781; | *Transactions de la société royale d'humanité* de 1774 à 1784, avec un appendix d'observations diverses sur la suspension des facultés vitales, jusqu'à l'an 1794, 1796, in-8°.

HAWKE (EDOUARD), chevalier du Bain, se distingua par plusieurs actions éclatantes sous le règne de Georges II, qui de son propre mouvement, le créa amiral pour récompenser la conduite sage qu'il tint dans la fameuse bataille navale de 1744, sous les amiraux Matthews et Lestock. La victoire qu'il remporta en 1759 sur le maréchal de Conflans, acheva de détruire la marine française dans cette guerre. Georges III l'éleva à la pairie le 14 mai 1776. Il mourut le 17 octobre 1781, à sa maison de Fanbury, dans un âge fort avancé.

* **HAWKESWORTH** (JEAN), célèbre écrivain anglais, né à Londres en 1713 ou 1719, travailla d'abord chez un horloger, puis fut pendant quelque temps clerc de procureur, et finit par s'adonner entièrement à la culture des lettres. On le chargea de rédiger les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*, et il fut un des créateurs du journal l'*Advertiser* dans lequel il inséra des articles qui lui firent une grande réputation et des amis. L'abbé Blavet en a traduit une partie sous le titre de *Contes*, 1774, 2 vol. in-12. Hawkesworth dut à son talent la prospérité de sa fortune. Il avait reçu le titre de docteur en droit, et l'an 1773 il fut nommé directeur de la compagnie des Indes aux affaires de laquelle sa santé délicate ne lui permit pas de prendre une part très active; il mourut le 17 novembre de la même année. Outre ses articles de journaux il a laissé : | une espèce de pièce à féerie intitulée : *Edgard et Emmeline*, qu'il fit représenter en 1761, et qui eut un grand succès; | *Almorán et Hamet*, roman oriental qui a été traduit en français par l'abbé Prévost; | une édition des *Œuvres de Swift*, 1765, avec une notice sur la vie de l'auteur et un commentaire; | *Lettres inédites du même*, avec des notes explicatives, 3 vol. in-8°, 1768; | une bonne *Traduction anglaise de Télémaque*, 1768, in-4°; | *Relation des voyages de Cook*, Londres. 1773, in-4°, traduit par Suard et Demeunier, 1774, 4 vol. in-4°; la publication de cet ouvrage avait été confiée à Hawkesworth

par le gouvernement, et une somme de 120,000 livres lui avait été accordée pour ce travail, qui ne répondit point à l'attente générale. Dès qu'il parut, il fut lu avec empressement et loué d'abord par les journaux littéraires; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que sa préface renfermait des idées opposées aux principes de la religion, et que ce voyage contenait beaucoup de descriptions sur les mœurs des sauvages, aussi contraires à la vérité qu'à la décence; on l'accusa de plus d'avoir dénaturé en plusieurs points les documens qui avaient été mis entre ses mains, et on lui reprocha beaucoup de bêtises scientifiques. Des épigrammes, des chansons, des satires furent faites contre lui, et il eut la honte de se voir associé à ces écrivains infâmes qui consacrent leur plume à corrompre et à dégrader l'espèce humaine. Il eut encore le chagrin de voir paraître sous son nom, un recueil de planches qui répondait à la licence de ses récits.

* **HAWKINS** (sir JOHN), navigateur anglais, né en 1520 à Plimouth, d'un marin distingué, fut destiné dès son bas âge à suivre la carrière de son père et fit d'abord plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux Canaries. Il fut un des premiers anglais qui introduisirent l'infâme trafic sur les nègres qui devint une branche nouvelle de commerce pour l'Angleterre. La reine Elizabeth, pour le récompenser des avantages commerciaux que lui devait l'Angleterre, lui permit d'orner le cimier de ses armoiries d'un maure. En 1588, il fut nommé contre-amiral à bord de la *Victoire*, pour combattre la fameuse Armada. La bravoure et les talens qu'il montra en cette occasion lui valurent des éloges d'Elizabeth, et le titre de chevalier. En 1595, il proposa une expédition contre les possessions espagnoles, mais elle ne fut pas heureuse. Il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut le 22 novembre 1595. Sa bravoure, sa grande connaissance de l'art nautique, ont rendu sa mémoire chère aux Anglais. Il a fondé à Chatam un hôpital pour les invalides-marins. Hakluyt a inséré dans son *Recueil la relation des voyages* d'Hawkins. Cette famille a produit plusieurs autres marins distingués.

* **HAWKINS** (sir JOHN), magistrat et écrivain anglais de la famille du précédent, naquit en 1719, et fut créé chevalier en 1772 pour avoir apaisé, par sa conduite sage, deux révoltes à Brentford et

à Moorfield. Il consacra pendant tout le cours de sa carrière judiciaire les hono- raires de ses causes au soulagement des pauvres, et mourut à Spa le 14 mai 1789. On lui doit : | une *Histoire générale de la science et de la pratique de la musique*, 1776, 5 vol. in-4°, où l'on trouve des recherches, mais peu de goût, et des anecdotes insipides et quelquefois obscènes ; | une édition du *parfait pécheur à la ligne*, de Walton, avec des notes, 1760, in-8° ; | des *Notes* dans les éditions de Shakespeare, publiées en 1773 et 1778, en 40 vol. in-8°.

* HAWLEY (GÉDÉON), prédicateur et missionnaire anglo-américain, né en 1727 au Connecticut, où il est mort en 1807, exerça pendant plus de 50 ans le ministère évangélique. On lui doit plusieurs écrits qui ont été insérés dans les *Recueils de la société historique de Massachussetts* : on remarque surtout ses *anecdotes biographiques et topographiques sur le Sand- wick et le Marshpée*, et un *récit de son voyage à Onohoghgwage*.

HAY. Voy. CHERON (ELIZABETH-SOPHIE), et CHATELET.

HAY (JEAN), jésuite, né à Dalkeith, près d'Edimbourg en Ecosse, vers 1544, enseigna la théologie, les mathématiques, et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607, avec une réputation de piété et de savoir. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes, une édition de la *Bibliothèque sainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., et *De rebus japonicis, indicis et peruanis, epistolæ*, Anvers, 1603.

* HAY (GEORGES), vicaire apostolique en Ecosse, né en 1729 de parens presbytériens, étudia d'abord la médecine, et l'exerça même dans l'armée du prétendant lors de la campagne de 1745. Après la défaite de ce parti, il fut arrêté et interrogé sur ceux qui avaient porté les armes, mais il ne compromit personne. Etant tombé sur des livres de controverse, il fut si frappé des preuves de la religion catholique, qu'il se décida à l'embrasser, et il se rendit à Rome pour y faire ses études théologiques et prendre les ordres. Il retourna ensuite en Ecosse pour se livrer aux travaux des missions. Sa piété, son courage et ses talens le firent bientôt distinguer, et en 1768 on le nomma coadjuteur de Jacques Grand, évêque de Sin-

et vicaire apostolique de la plaine d'Ecosse. Il le remplaça quelques années après, et mourut en 1811, après avoir rendu de grands services aux catholiques de son pays. Il a laissé quelques ouvrages : | *Le Chrétien sincère dans la foi de J.-C.*, 2 vol. ; | *Le Chrétien dévot*, 2 vol. ; | *Le Chrétien pieux*, 1 vol. ; | un *Catéchisme* ; | *La fidélité des catholiques démontrée, et la doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, contre Hume et Middleton, 2 vol. Ce dernier ouvrage a été traduit en français et publié à Paris en 1808, 3 vol. in-12.

* HAY (WILLIAM), écrivain anglais, naquit à Glymbourn, au comté de Sussex, en 1695. Il étudiait les lois, lorsque la petite vérole, tout en rendant son visage difforme, affaiblit tellement sa vue qu'il fut contraint d'abandonner ses études. Il parcourut l'Angleterre, la France, la Hollande et l'Allemagne : à son retour en 1734, il fut élu membre du parlement, où il siégea pendant trente ans. Après avoir été nommé juge de paix du comté de Sussex, charge qu'il exerça aussi pendant trente années, il obtint, en 1753, l'emploi de gardien des papiers ou archives du greffe de la tour de Londres. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 juin 1755. Il y avait six mois qu'il pleurait la perte d'un de ses fils qu'il aimait tendrement. Huit ans après, son autre fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, périt dans l'Inde, assassiné par ordre de Mier-Cassim, auprès duquel il restait comme otage. Hay eut en outre deux filles, et laissa les ouvrages suivans écrits en anglais : | *Remarques sur les lois concernant les pauvres, et des propositions pour améliorer leur sort*, 1753; deuxième édition, 1751; dans cette édition, l'auteur y ajouta les décisions de la chambre des communes sur cet objet important. | *Essai sur le gouvernement civil*, 1728 ; | *Mont Caburn*, 1730, poème où il célèbre les beautés champêtres du pays qui l'a vu naître ; | *La religion du philosophe*, 1753 ; | *Essai sur la laideur*, 1754 ; dans cet écrit Hay plaisante avec beaucoup de gaité sur sa propre figure, remercie ses collègues du parlement de n'avoir jamais rien allégué contre elle ; et, en réfléchissant que, sur cinq cent cinquante-huit individus composant la chambre des communes, il n'y avait que lui seul qui portât une vilaine figure, il en conclut que la difformité corporelle est fort rare, et la beauté bien plus commune. | *Une traduction du poème latin l'immortalité de l'âme*,

par Hawkins Browne, 1754 ; | des *traductions* ou imitations de plusieurs *épiques* de Martial, 1755. Les ouvrages de Hay ont été recueillis et publiés en 1794, 2 vol. in 4^o, aux frais de ses deux filles, et par les soins du docteur Tutte, qui les a fait précéder d'une *vie* de Hay. Hay écrivait avec beaucoup de grâce et d'élégance, en prose comme en vers, et était généralement estimé pour sa probité et sa sage conduite.

* HAYDN (JOSEPH), célèbre compositeur de musique, né le 31 mars 1732, au village de Rohrau sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, était fils d'un pauvre charron ; il prit goût à la musique, en entendant son père qui souvent jouait le flûte sur une vieille harpe quelques airs nationaux, et qu'il feignait d'accompagner en frappant d'une petite baguette sur une planche. Un maître d'école de la petite ville de Haimbourg, frappé des dispositions du jeune Joseph, le prit chez lui, et lui enseigna les premiers élémens de cet art. Reiter, maître de chapelle à la cour, et de la métropole de Saint-Etienne de Vienne, étant venu rendre une visite au doyen de Haimbourg, vit Haydn, qui lui plut, et le fit entrer comme enfant de chœur dans la maîtrise de Saint-Etienne. Haydn y fit de tels progrès, qu'à l'âge de dix ans il composait des morceaux à six et à huit parties ; à l'âge de seize ans, lorsque le timbre de sa voix eut subi quelque altération, on le renvoya un peu inhumainement de la cathédrale de Vienne, et il fit alors la connaissance d'une demoiselle Martinez, qui était liée avec le célèbre Métastase, et à laquelle il enseigna le chant et le clavecin. Il demeurait dans une chambre placée au-dessus du poète italien, qui l'aida de sa bourse et de ses conseils. C'est sous cet habile maître qu'Haydn apprit la langue italienne. Mademoiselle Martinez ayant quitté Vienne, Haydn se retira au faubourg dit Leopoldstadt, où un perruquier touché de compassion lui donna un asile chez lui. Epris d'une de ses filles, il l'épousa, et acquit en elle une compagne dont l'humeur difficile empoisonna ses jours. Haydn réduisit jusqu'alors au gain très modique de dix-sept krentzers (quinze sous) par jour, qu'il retirait en jouant de l'orgue ou en chantant dans les églises, eut le bonheur de rencontrer le fameux compositeur italien Porpora, qui le présenta au prince Antoine Esterhazy, amateur passionné de musique. Il entra ensuite comme maître

de chapelle auprès de son successeur le prince Nicolas. C'est dans cette place, que Haydn conserva trente années, qu'il composa les chefs-d'œuvre qui ont établi sa réputation. Il fit en 1790 et 1794 deux voyages en Angleterre, où l'on payait ses ouvrages au poids de l'or. Dans ses derniers jours il se retira à Guinpendorf, d'où il ne sortit que pour aller à Vienne entendre son fameux *Oratorio de la création*, exécuté par trois cents musiciens. L'impression de joie qu'il en ressentit fut telle, qu'on fut contraint de l'emmener avant la fin du concert, et il mourut au bout de deux mois le 31 mai 1809. Haydn a composé sur tous les genres de musique. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on compte 118 symphonies, plus de 500 pièces pour différens instrumens, 42 duos italiens, 20 opéras : *la Canterina*, *la Pescatrice*, *la vera Costanza*, *Armida*, *Acide e Galata*, *Orfeo*, etc., etc., 15 messes, un *Stabat* et 20 autres morceaux pour l'église, où l'on distingue *les sept dernières paroles de Jésus-Christ* ; 3 oratorio, *le Retour de Tobie*, *la création*, *les Saisons*. C'est surtout dans la musique sacrée que Haydn a surpassé les compositeurs les plus célèbres, si l'on en excepte le *Sacrifice d'Abraham* de Cimarosa, *Deborah e Sisara* de Guglielmi, et le *Miserere* de Mozart. Rien de plus pur que sa composition, de plus mélodieux que son chant, de plus harmonieux et de plus savant que sa partie instrumentale. Il aime toujours les bonnes mœurs et la religion ; avec un rare talent, on ne lui reconnut pas d'orgueil ; et il avait cette douceur, cette affabilité qui accompagnent toujours le véritable mérite. Comme on le pressait de composer quelque pièce de musique pour le couronnement de Léopold II, au moment où Mozart allait donner à Prague sa *Clemenza di Tito* : « Non, répondit-il ; » où Mozart paraît, Haydn ne doit pas se montrer. » Il disait qu'il regardait Mozart comme le premier compositeur du monde. Framery a publié en 1810, une notice sur ce musicien aussi modeste qu'habile.

HAYE (JEAN de la), baron de Coulteaux, lieutenant-général en la sénéchaussée de Poitou, fut tué en 1573. Il s'est fait connaître par *les Mémoires et recherches de France et de la Gaule aquitanique*, Paris, 1581, in-8^o, et avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette histoire est fort abrégée, surtout dans le commencement. Du

Chesne prétend qu'elle est farcie de titres falsifiés.

HAYE (JEAN dela), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit le 20 mars 1595, et mourut le 15 octobre 1661. Il est fort connu par deux ouvrages : l'un intitulé, *Biblia magna*, 1645, 5 vol. in-fol., contient les commentaires de Gagnæus, d'Estius, de Tirin, et de plusieurs autres : compilation utile et assez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1660, 19 vol. in-fol. est un recueil peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition ; mais elle est mal distribuée et souvent mal choisie : ce livre est peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de la HAYE, jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie évangélique*, en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages ; ni avec un autre Jean de la HAYE, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses poésies. *Voyez* MARGUERITE.

HAYE (GILBERT de la), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère. Quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces pour éclaircir l'histoire des couvens et des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits ; | *Compendium historiæ provincie Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*. Le père Richard en a profité dans l'*Histoire du couvent des dominicains de Lille*, 1781, où l'on voit une très bonne réfutation de la dernière histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophe. | *Bibliotheca belgodominicana*. Le père Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prædicatorum* du père Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON (PIERRE le), né à Alençon en 1603, du procureur du roi, au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est intitulé : *Les palmes de Louis le Juste*, poème historique, divisé en IX livres, où par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très chrétien et très victorieux monarque Louis XIII, etc.,

Paris, 1655, in-4°. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivait et rimait encore en 1678. Outre le poème dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*épitres, odes, sonnets*, etc., il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entr'autres, l'*Histoire de l'empereur Charles V*, par J. Antoine de Vera-y-Figueroa, Bruxelles, 1667, in-12.

HAYER (JEAN-NICOLAS-HUBERT), récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sarre-Louis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athlètes chrétiens, qui se mesurèrent le plus souvent avec les incroyables modernes. Ses principaux ouvrages sont : | *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1758, 5 vol. in-12, où cette importante matière est discutée avec solidité, et appuyée de tout ce que la religion et la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités et des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net et facile. | *La règle de foi vengée des calomnies des protestans*, 1761, 5 vol. in-12 ; | *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12 ; | *Traité de l'existence de Dieu*, in-12 ; | *L'Utilité temporelle de la Religion chrétienne*, 1774, in-12 ; | *La charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (voyez BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zèle, et ne font pas moins honneur à ses lumières qu'à ses sentimens.

HAYES (CHARLES), savant médecin anglais, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique ; après sa dissolution, il revint en Angleterre et se retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, in-fol. et *Chronographia Asiatica et Ægyptiaca*, 1759, in-8°, curieux et estimé.

* **HAYLEY** (WILLIAM), poète et littérateur anglais, né à Chichester en 1745, fit ses premières études dans sa ville natale, et termina son éducation à Cambridge : il débuta dans la carrière poétique par un *chant lyrique sur la naissance du prince de Galles*, qui fut accueilli avec

une grande faveur, malgré sa médiocrité. Le jeune poète s'aperçut qu'il lui restait beaucoup à acquérir pour atteindre à la perfection : il étudia donc pendant plusieurs années les ouvrages les plus estimés des poètes et des orateurs de l'antiquité, et chercha à saisir leurs manières et surtout leur style ; il se livra ensuite avec la même application à l'étude de la littérature moderne, et apprit les langues française et italienne. Il épousa en 1769 miss Ball, et après avoir séjourné quelque temps à Londres ils s'établirent en 1774 dans une belle campagne du comté de Sussex. C'est dans cette charmante retraite qu'il composa ses nombreux écrits. En 1778 il fit paraître un poème intitulé *Essai sur la peinture*, ouvrage remarquable qui attestait les connaissances que l'auteur possédait sur les beaux arts, en même temps qu'il prouvait de la manière la plus heureuse les progrès immenses qu'avait faits son talent poétique. Dès lors il continua à publier ses compositions dont la liste exacte se trouve dans l'*Annuaire nécrologique de M. Mahul* deuxième année, pag. 361-62, et dont les principaux sont : | *Épître en vers à un peintre célèbre (M. Romney)*, 1778, in-4° : ouvrage où il fit preuve d'une connaissance approfondie de l'art de la peinture. Sa diction est en général appropriée au sujet ; mais il a peu de variété et de chaleur, et c'est le défaut général des autres productions de l'auteur. | *Épître à l'amiral Keppel*, 1778, in-4° ; | *Élégie dans le genre grec antique*, 1779, in-4° ; | *Épître à un ami sur la mort de Jean Thornton*, 1780, in-8° ; | *Essai sur l'histoire*, en 3 épîtres adressées à Gibbon, 1780, in-4°. C'est une de ses meilleures productions poétiques. On y trouve plus de chaleur, d'imagination et de pensées que dans ses autres poésies. | *Les Triomphes du caractère*, poème, 1781, in-4°. Il y a peut-être encore plus de talent poétique que dans l'ouvrage précédent ; mais on y désirerait un style plus simple et moins d'allégories. | *Ode à John Howard*, 1781, in-4° ; | *Essai sur la poésie épique*, 1782, in-4° ; | *Comédies*, 1784, in-4° ; | *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles*, 1785, 3 vol. in-8° ; | *Dialogue contenant un tableau comparatif des vies, des caractères et des écrits de lord Chesterfield et du docteur Johnson*, 1789, in-4° ; | *Élégie sur la mort de sir W. Jones*, 1795, in-4° ; | *Vie de Milton*, 1796, in-4°, placée d'abord en tête de la magnifique édition de

ses *OEuvres poétiques* par Boydell, Londres, 1794-97, 5 vol. gros in-folio, avec figures ; | *Essai poétique sur la sculpture*, 1800, in-4° ; | *Vie et ouvrages posthumes de W. Cowper*, Londres, 1803-6, 5 vol. in-4°, 2^e édition, 1809, 4 vol. in-8° ; | *Le triomphe de la musique*, 1803, in-4° ; | *Ballades fondées sur des anecdotes curieuses et originales, relatives à l'instinct, et à la sagacité des animaux*, 1803, in-8° ; | *Vie de Georges Romney, peintre*, 1809, in-4°, fig. ; | *Poèmes latin et italien de Milton*, traduits en vers anglais, 1808, in-4°, 2^e édition, 1810, 4 vol. in-8° ; | *Poèmes choisis par feu John Davies Morgan*, de Bristol, 1810, in-8° ; | trois comédies avec une préface contenant des observations dramatiques sur feu le lieutenant-général Burgoyne, 1811, in-8°. On a encore de lui des traductions estimées de l'*Enfer* de Dante, et de l'*Araucana* d'Ercilla. Ses premiers ouvrages ont été réunis et publiés en 1805, en 6 vol. in-8°. Il avait été lié très intimement avec G. Cowper et eut part à sa traduction de l'*Iliade*. Il était membre du parlement pour la ville de Chichester et mourut à Felpham le 12 novembre 1820.

HAYMON. Voyez **AIMON**.

HAYMON, anglais de naissance, entra dans l'ordre de Saint-François, enseigna avec réputation la théologie à Paris, dans le 15^e siècle, et devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, et le chargea de la révision du bréviaire et des rubriques de l'église romaine.

* **HAYNE** ou plutôt **HEYNE** (CHRÉTIEN-GOTLOB), savant distingué de l'Allemagne et un des plus illustres interprètes de Virgile, naquit à Chamnitz, en Saxe, le 26 septembre 1729. Son père était tisserand, et si pauvre, que Hayne, encore enfant, voyait souvent couler les larmes de sa mère, parce qu'elle ne pouvait lui donner du pain. Ayant montré des dispositions pour l'étude, des voisins charitables se chargèrent de payer, chacun à leur tour, trois sous par semaine, pour qu'il fût admis dans une école où il apprit le latin. Heureusement Hayne avait, selon l'usage d'Allemagne, de nombreux parrains, dont un, riche ecclésiastique, le fit entrer au collège, et le pourvut, comme écolier, du manteau blanc. Afin de perfectionner ses études, il passa à l'université de Leipsick, n'ayant pour toute ressource que deux florins et les promesses de son parrain, qui le laissait souvent

manquer du nécessaire. L'amour des sciences et le désir de se tirer de l'état de misère où il se trouvait continuellement redoublaient son application pour l'étude. Il ne donnait au sommeil que deux jours par semaine. Souvent, faute de livres, il était contraint de copier ceux des autres; et il était si pauvre, qu'il se nourrissait du pain de la charité. Le professeur Christins s'aperçut de l'extrême détresse de Hayne, et lui proposa une place de précepteur à Magdebourg : Hayne eut alors à choisir, ou de vivre dans une certaine aisance et d'interrompre ses études, ou de les continuer, en vivant dans la misère. Il préféra ce dernier parti, et fut récompensé de cette action généreuse, car Christins lui fit obtenir la même place chez un français, domicilié à Leipsick. Il suivit les cours d'Ernesti pour l'interprétation des auteurs classiques, dans laquelle il acquit ensuite tant de renom. Une *élogie* latine, qu'il composa à la mort du ministre de l'église française réformée, le fit connaître avantageusement, et sa réputation parvint aux oreilles du comte de Bruhl, ministre de l'électeur de Saxe, qui voulut en connaître l'auteur; mais, après de vaines promesses, Hayne n'obtint qu'un emploi de copiste de la bibliothèque du ministre, avec les modiques appointemens de cent écus : une aussi légère somme ne pouvant pas suffire à son existence, il fut contraint de vendre ses livres; cette ressource ayant été épuisée, il traduisit en allemand un mauvais roman français, *le Soldat parvenu*, qu'il vendit pour vingt écus (environ quatre-vingts francs). Il fit ensuite une autre traduction plus analogue à ses études, celle du roman grec de *Chariton*, qui lui valut cent écus ou 400 francs. Son *Epictète* parut peu après. C'est dans la bibliothèque où il n'était que copiste qu'il connut le célèbre Winckelmann, aussi pauvre que lui, avec lequel il se lia d'une éternelle amitié, et dont, en des temps plus heureux, il devint un zélé protecteur. Lors de la guerre de sept ans, Hayne fut obligé de quitter Dresde, et de se rendre à Wittenberg. Accueilli dans une famille estimable, il y fit la connaissance d'une demoiselle qui l'accepta pour époux, et devint ainsi sa compagne d'infortune. De retour à Dresde, il fut témoin du bombardement et de l'incendie de cette ville, qui consuma le peu d'effets qu'il possédait. Des amis lui procurèrent un asile dans la Lussace, chez un M. Léoben. Il demeurait

dans le château de ce propriétaire avec son épouse, plus occupé d'en administrer les biens que de continuer ses études favorites. La guerre le poursuivit même dans cette retraite : le château fut investi par les Prussiens; mais la présence d'esprit de la femme de Hayne sauva des effets précieux, cachés dans sa chambre, et que M. de Léoben lui avait confiés. Ce fut là le terme des malheurs de Hayne, contre lesquels il luttait depuis plus de dix ans. Le savant Lippert le rappela à Dresde, et le chargea de rédiger le texte latin de sa *Dactylolothèque*. Gessner, professeur d'éloquence à l'université de Gottingue, étant mort en 1761, le baron de Munckhausen, premier ministre de Hanovre, confia cette chaire et les autres emplois qu'exerçait Gessner à divers professeurs, jusqu'à ce qu'il eût un homme digne de le remplacer. Runkenius, professeur à Leyde, proposa Hayne, qui fut accepté. Il partit pour Gottingue, en 1763, et, en peu de temps, il succéda à toutes les places qu'occupait Gessner, comme celles de président du séminaire philosophique, de bibliothécaire et de membre de la société royale. Hayne se vit entouré, depuis cette époque, d'une grande considération, qui alla toujours en augmentant. On l'appela à Cassel, pour être inspecteur du musée; puis à Berlin, où il devait occuper une place à la fois honorable et lucrative; mais il refusa tout, afin de ne pas quitter l'université de Gottingue. Il y mourut, le 14 juillet 1812, âgé de 83 ans. On a de lui : | *Le manuel d'Epictète*, 1756; | *Poésies de Tibulle*, 1757; ces deux ouvrages ont été traduits par Hayne en allemand; | une *édition de Virgile*, où il a surpassé tous ses devanciers; il y ajouta des notes et une notice raisonnée des éditions de Virgile : cette notice a été reproduite avec des remarques et des additions de M. A. A. Barbier dans le t. 7; p. 457 du Virgile de la collection des classiques latins de M. Lemaire : M. Amar s'est servi avec succès et avec goût du travail de Hayne, pour son édition de Virgile, 1814, 5 vol. in-12, dans les classiques de Gosselin, in-4°. | Une *édition de Pindare*; | une *édition d'Homère*, qui est aussi un chef-d'œuvre; | une *édition de Diodore de Sicile*, 1 vol. in-8°; | un grand nombre de *Mémoires*, à l'académie de Gottingue; | une *Traduction*, ou plutôt une entière refonte de *l'Histoire universelle de Guthrie et Gray*, etc. Les ouvrages de ce savant sont si nombreux, qu'il serait trop long d'en

donner la liste. Leur examen ne serait pas moins prolixe, et nous nous bornerons à dire qu'il fut à la fois professeur célèbre, savant antiquaire et littérateur distingué. Il était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, et on évalue sa *Correspondance* à mille lettres par an. Hayne fut le premier qui s'éloigna de la routine des commentateurs qui l'avaient précédé, et qui semblaient travailler uniquement pour les philosophes. Hayne commença par l'étude des poètes de l'antiquité. Ayant étudié les auteurs plutôt sous le rapport du génie et du goût que sous celui de la langue grammaticale, il aima mieux faire ressortir la beauté de leurs écrits que d'offrir des difficultés à discuter. Il ne négligea cependant pas l'érudition, mais elle avait aussi son côté poétique. Dans la mythologie des poètes et dans les divers *mythes*, il trouva la tradition des différentes peuplades; et, en séparant les fables des idées symboliques, il établit des faits *historiques*. Avant les temps désignés par ce nom, il rencontra des traces de révolutions, et, sous le voile de l'allégorie, il découvrit des événemens réels. De ces recherches, il résulta une série de faits précieux pour l'histoire, et jusqu'alors inconnus. Sa nouvelle doctrine est plus particulièrement développée dans son *Apollodore*. Il combattit, rectifia les opinions de son ami Winkelman, sur les *époques de l'art*, et montra que les causes que cet auteur donnait aux progrès du génie des Grecs étaient purement imaginaires. Ses travaux sur les *antiquités étrusques* sont aussi dignes d'éloges; et si l'abbé Lanzi l'a surpassé dans la suite, Hayne eut le mérite d'avoir été le premier qui ait répandu des lumières sur la religion et sur la mythologie des anciens Etrusques. Il n'eut jamais de goût pour les subtilités métaphysiques, car son esprit n'aimait pas à errer dans le *vide*; aussi ne fut-il jamais séduit, dans sa jeunesse, par le système de Wolf, ni dans sa vieillesse par l'*Idéologie* encore plus subtile de Kant : de cette sorte, ses travaux furent utiles et nullement dangereux. On peut consulter, pour les divers écrits de Hayne, la liste qu'en ont donnée Meusel et les autres bibliographes allemands.

HAYS (JEAN de), poète français du 16^e siècle, était conseiller et avocat du roi au bailliage et siège présidial de Rouen. Il a fait quelques pièces de théâtre, dont l'une, intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Ce qui

n'est rien en comparaison de la *Mort de Gustave Adolphe*, composée par un dramatiste espagnol, en 24 actes, et jouée devant Philippe IV, trois jours de suite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS (GILLES le), sieur de la Fosse, poète latin, natif du village d'Amayé, à 2 lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les collèges Duplessis, du cardinal le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *poésies latines* sont estimées, mais trop satiriques.

HAYS (JEAN-BAPTISTE des), peintre. Voyez DESHAYS.

HAYWARD (sir JOHN), historien anglais du 17^e siècle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivait avec une liberté qui tenait de la licence. On a de lui en anglais : *Les vies des trois rois Normands* (Guillaume I^{er}, Guillaume II et Henri I^{er}), 1613, in-4^o; | celle du roi Henri IV, 1599, in-4^o; | *Le règne d'Edouard IV*, 1630, in-4^o, etc. Ses écrits lui attirèrent des désagrémens bien mérités. Dans ses ouvrages, il veut à tout propos faire le théologien : son style est facile, mais trop dramatique. On a encore de lui un autre ouvrage, intitulé : *De la suprématie en matière de religion*, 1624.

HAZAEI, officier de Benadad I^{er}, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, et régna en sa place, vers l'an 889 avant J.-C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siège de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple et de ses coffres, selon la prédiction du prophète Elisée. Il se retira et mourut, laissant la couronne à son fils Benadad II.

* HAZZLITT (WILLIAM), écrivain distingué, mort à Londres le 19 septembre 1830, s'est fait un nom en littérature par un grand nombre d'ouvrages et par une foule d'articles insérés dans les *Reviews*, ainsi que dans les journaux politiques et littéraires de l'Angleterre. Dans sa jeunesse, il étudia la peinture; mais trouvant que la connaissance de cet art demandait trop de patience, il s'adonna aux lettres. Par son opinion politique, il appartenait au radicalisme. Son style était acerbe et sa manière tranchante. Quelquefois il y avait

dans ses remarques de la verve et de l'originalité, mais plus souvent de l'esprit satirique. Il était, disait-il, en guerre avec tout le monde : il attaquait en effet tout le monde et on le lui rendait avec usure. Ses principaux ouvrages sont : | *Essai sur les principes de la nature humaine* ; | *De l'Eloquence du sénat britannique, depuis le règne de Charles I^{er}*, avec des notes, 2 vol. in-8° ; | une *grammaire anglaise* ; | *La table ronde* (avec Leigh, Hunt) ; | une *Collection d'Essais sur la littérature, les hommes, les mœurs* ; | *Caractères des pièces de Shakespeare* ; | un *tableau du Théâtre anglais*, contenant une suite d'articles de critique dramatique ; | *Cours ou lectures sur les poètes anglais* ; | *Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres* ; | *Lettre à William Gifford* ; | *Littérature du siècle d'Elizabeth* ; | *Les conversations de James Nordcote*, Londres, 1830. Voyez la *Revue Encyclopédique* 1830, tom. 4, p. 134-135.

HEARNE (THOMAS), antiquaire anglais, né en 1678, à White-Vatham dans le Berkshire, s'est distingué par ses écrits sur l'histoire d'Angleterre, par les bonnes éditions des anciens auteurs qu'il a données, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque Bodléenne. Il perdit sa place de bibliothécaire pour n'avoir point voulu prêter serment au nouveau gouvernement, à l'époque de l'expulsion des Stuarts. Il mourut en 1753, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mit sur sa tombe que cette épitaphe : *Ci-gît Thomas Hearne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités*. On estime particulièrement le *Système de l'Histoire universelle*, Londres, 1724, 2 vol. in-8°, en anglais. La *Vie de Hearne*, composée par Huddesford, a été publiée en 1772, avec celles de Leland et de Wood, en 2 vol. in-8°.

* HEATCOTE ou HEATHCOTE (RALPH), ecclésiastique et magistrat anglais, né dans le comté de Leicester le 16 décembre 1721, fut à la fois juge de paix, vicaire de Sleby, prébendier et premier vicaire de l'église collégiale de Southwell ; il mourut le 28 mai 1793. On lui doit : | *Historia astronomiæ sive de ortu et progressu astronomiæ*, Cambridge, 1746, in-8° ; | *Esquisse de la philosophie du lord Bolingbroke*, 1775 ; | *L'usage de la raison, établi en matière de religion*, 1775 ; | plusieurs articles dans le *Dictionnaire biographique anglais*, en 11 vol. in-8° ; | un *manuel du juge de paix*, plusieurs fois réimprimé ; | *Lettre à Horace Walpole*

touchant la querelle entre M. Hume et Rousseau, 1767. Il paraît que Heatcote était entaché de philosophisme.

HEATH (JAMES), historien anglais, né à Londres en 1629, épousa le parti du roi Charles I^{er}, et fut chassé à cette occasion d'Oxford en 1648. Il mourut de consomption en 1664. On a de lui : | *Histoire des guerres civiles des îles Britanniques, depuis 1639 jusqu'au rétablissement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol. en anglais. Dans cette édition il y a un supplément qui continue cette histoire jusqu'à l'an 1675, par Jean-Philippe ; | *Vie de Cromwell*, Londres, 1663, in-8°, en anglais ; | des *poésies*.

HEAUVILLE. Voyez BOURGEOIS (LOUIS de).

HEBED-JESU. Voyez EBED.

* HÉBEL (JEAN-PIERRE), poète allemand, docteur en théologie, etc. né le 11 mai 1760, dans le grand-duché de Bade, perdit de bonne heure son père, et fut élevé par sa mère, femme tendre et pieuse, qui lui inspira des sentimens nobles. Obligé de travailler pendant quelques années dans les mines de fer, il fut plus tard envoyé au collège de Bâle par sa mère, qu'il perdit aussi peu après ; mais il eut le bonheur de trouver un asile chez le brigadier Isselin, et ensuite un père adoptif dans un prélat badois, qui lui fit achever ses études. Hébel embrassa l'état ecclésiastique, et fut vicaire d'un pasteur, puis précepteur de ses enfans. Ses connaissances philologiques le firent bientôt appeler au collège de Loerrach, à deux lieues de Bâle ; depuis 1791, il fut attaché à l'instruction publique et à l'église de Carlsruhe où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 22 septembre 1826. Hébel a écrit dans divers genres : il composa pour l'éducation religieuse de la jeunesse une *Histoire de la Bible*, Stuttgart et Tubingen, 1822, 2^e édit., 1824 ; ce livre est destiné aux gens de la campagne ; on reproche à cet ouvrage d'être écrit avec quelque affectation ; | l'*Almanach populaire Badois*, Carlsruhe, 1808-1811, qu'il fit encore pour l'éducation du peuple : il en rédigeait la partie qui devait servir de lecture et d'amusement : là, sous des formes tour à tour plaisantes et sérieuses et toujours agréables, il popularisa une foule de connaissances utiles du domaine des sciences naturelles, de l'économie politique, de la morale et de la religion. Ses articles ont été réunis en 1818 sous le titre de *Trésor extrait de l'Ami des fa-*

milles pour les bords du Rhin, Tubingen, in-8°. Comme poète, Hèbel s'est acquis une grande illustration. On n'a cependant de lui qu'un vol. de *Poésies* sous le titre de *Poésies allemandiques, pour les amis de la nature et des mœurs champêtres*, 1803. Six éditions en ont été publiées jusqu'en 1821. C'est la peinture des habitudes des champs en dialecte de son pays, qu'il a su rendre gracieux : sous les dehors de la vie simple et vulgaire, il a eu le talent de placer les grands intérêts de l'humanité, les sentimens les plus touchans que puisse inspirer le christianisme. Hèbel avait une foi vive, et dans toutes les relations de la vie il a montré la noblesse et la pureté de ses sentimens. On a dit de lui qu'il avait été le restaurateur de la poésie bucolique en Allemagne.

HEBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J.-C. et mourut âgé de 464 ans. Josèphe, Eusèbe, saint Jérôme, le vénérable Bède, saint Isidore et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion et la première langue, nommée de son nom *Hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savans les contredisent; Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Héber*, c'est-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étaient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

* HEBERT (FRANÇOIS-LOUIS), coadjuteur du supérieur général des prêtres de la congrégation des eudistes, et confesseur de Louis XVI, né d'une famille honnête, vers 1738, dans la commune de Croust, aux environs de Vi-Moutier, diocèse de Lisieux, fit ses études à Caen, et entra dans la congrégation des eudistes, spécialement dévouée à l'instruction et à l'éducation des clercs. Il fut d'abord professeur de philosophie, puis de théologie à Domfront, et devint ensuite préfet d'un séminaire à Caen. Appelé à Paris, en 1774, il s'y vit bientôt porté aux premières dignités, et il s'y concilia la considération et l'amitié de tout ce qui l'entourait; mais de toutes les vertus qui le distinguèrent, il n'en fut pas une qui le signalât autant au respect et à l'admiration des peuples, que son inépuisable et inconcevable charité. Louis XVI le nomma son confesseur, après que

l'abbé Poupard, curé de Saint-Eustache, eut prêté le serment, et ce vénérable ecclésiastique accepta sans balancer ce dangereux honneur. Il paraît que ce fut de concert avec lui que le roi fit, en 1792, le projet d'un vœu et d'une prière imprimés depuis la restauration, et où respire la plus vive piété, pour demander à Dieu de prendre pitié de la France. Louis XVI avait en lui une si grande confiance, qu'au commencement du mois d'août 1792, il lui écrivait : « Je n'attends plus rien des hommes; je vous prie d'implorer pour moi les consolations du ciel. » L'abbé Hébert ne quitta pas son auguste pénitent pendant la nuit du 9 au 10 août, et il n'échappa que par miracle aux massacres de ce jour. Découvert dans la maison des récolletes, rue du Bac, où il s'était retiré, il fut traîné dans la prison des Carmes et massacré un des premiers, le 2 septembre, avec plusieurs de ses confrères. Ses vertus et sa science lui avaient attiré l'estime et la confiance de tout le clergé.

* HÉBERT (JACQUES-RÉNÉ), fameux révolutionnaire, membre de la commune de Paris, naquit à Alençon vers 1755. Il vint de bonne heure chercher fortune dans la capitale, et fut d'abord employé comme contrôleur des contre-marches au théâtre des Variétés. Il devint ensuite laquais, et perdit cette seconde place comme la première par suite d'escroqueries. La révolution ayant éclaté, il embrassa la cause avec une sorte de frénésie, et professa les principes les plus démagogiques dans le journal qu'il publia sous le nom de *Père Duchesne*. Hébert contribua au succès de la fameuse journée du 10 août 1792, et fit partie de la nouvelle municipalité qui s'installa insurrectionnellement à l'hôtel-de-ville. On le regarde aussi comme un des chefs des *Septembriseurs* et des assassins de la princesse de Lamballe. Devenu procureur-syndic de la commune de Paris, il voulut élever l'autorité municipale au-dessus de celle de la Convention, dont il s'attacha à diffamer les principaux membres, et dirigea même une conspiration dans le but de faire périr les girondins dans un mouvement populaire. Ce complot échoua et Hébert fut arrêté avec un de ses complices. Dès que la populace eut connaissance de cet acte de vigueur de la Commission des Douze, elle s'irrita et vint menacer la Convention, au nom des sections de la commune, des jacobins

et des cordeliers. L'assemblée cassa l'arrêté de la commission; Hébert reparut en triomphe à l'hôtel-de-ville, et refusa une couronne qui lui fut offerte. Il travailla avec une nouvelle activité à perdre les modérés de la Gironde, et, au 31 mai, il tira vengeance des commissaires qui avaient signé son arrestation, en contribuant à les faire emprisonner, et les insultant ensuite dans son journal de la manière la plus odieuse. Dans le procès de la reine, il fut un des commissaires chargés d'interroger les enfans de cette princesse, et il le fit avec tant de perversité qu'il indigna Robespierre lui-même. Le tribunal révolutionnaire réprouva également l'infâme conduite d'Hébert, et refusa de faire usage des réponses qu'on avait dictées au fils de Marie-Antoinette, et que ce malheureux enfant avait répétées sans les comprendre: mais Fouquier-Tainville eut l'impudeur de les insérer dans son acte d'accusation. Après la chute et le supplice des Girondins, Hébert attaqua aussi les montagnards, et accusa Danton, Fabre d'Églantine, Bazire, Camille Desmoulins. Il présida aux orgies qu'enfanta le culte sacrilège de la raison (*voyez* CHAUMETTE), et prêcha ouvertement l'athéisme et l'ochlocratie. Hébert, soutenu par sa faction, où figuraient Ronsin, Manuel, Percy, Cloutz, Dubuisson, Proly, etc., s'était mis en possession du club et de la tribune des cordeliers, où l'on organisait les mouvemens populaires. Pour les exciter de nouveau, il reprocha à Danton, à Robespierre, et à plusieurs autres d'avoir violé les *Droits de l'homme*. Il fit couvrir la pancarte où étaient écrits ces droits, et mettre un voile noir sur la statue de la liberté. Robespierre et Danton oublièrent un moment l'inimitié qui existait entre eux pour abattre l'ennemi commun qui menaçait de les écraser. Le 15 mars 1794, Saint-Just fit un rapport sur les factions de l'étranger ourdies pour détruire le gouvernement républicain par la corruption, et il désigna suffisamment, sans le nommer, le rédacteur du *Père Duchesne*. « Quoi ! s'écria-t-il, notre gouvernementement serait humilié au point d'être la proie d'un scélérat, qui a fait marchander de sa plume et de sa conscience ; et qui varie, selon l'esprit et le danger, ses couleurs, comme un reptile qui rampe au soleil ! Fripon, allez aux ateliers, allez sur les navires, allez labourer la terre. Mauvais citoyen, à qui la

» tâche imposée par l'étranger est de troubler la paix publique et de corrompre » tous les cœurs, allez dans les combats ; » vils artisans des calamités, allez vous » instruire à l'honneur parmi les dé- » fenseurs de la patrie..... ! mais non, » vous n'irez point ; l'échafaud vous at- » tend. » En effet les hébertistes furent arrêtés la nuit suivante, et la nation ne tarda pas à apprendre leur conjuration et leur mort par une proclamation que Barrère avait rédigée, et dans laquelle la Convention déclarait que la justice et la probité étaient à l'ordre du jour. Hébert se montra aussi faible devant ses juges qu'il avait été audacieux comme écrivain et comme magistrat, et perdit même connaissance, dit-on, plusieurs fois durant son procès ; il arriva mourant au lieu du supplice, et le peuple qui, la veille, lisait son journal avec avidité, l'accabla de huées et d'insultes, sur son passage. « Va, coquin ! lui criait-on, va jouer à la main chaude ; va mettre la tête à la fenêtre ; va éternuer dans le sac ; il est en colère aujourd'hui le père Duchesne ». ! Cet homme féroce périt sur l'échafaud à l'âge de 33 ans. Une religieuse qu'il avait épousée subit le même supplice quelques jours après son mari. Hébert a publié : | *Les vitres cassées par le véritable père Duchesne, député aux états-généraux*, imprimé pour la première fois, en 1789, à trois éditions ; 4^e édition, Paris, 1791, in-8° de 24 pages, suivi de l'*Ami des soldats et des lettres b.... patriotiques* ; | *Vie privée de l'abbé Maury*, 1790, in-8° ; | *Petit carême de l'abbé Maury, ou Sermons prêchés dans l'assemblée des enragés*, dix numéros in-8° ; | *Nouvelle lanterne magique*, (vers 1792), in-8° ; | (18) *Lettres b.... patriotiques du père Duchesne*, 8 vol. in-8°, - | *Lettres b.... patriotiques de la mère Duchesne*, in-8°.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron appelée aussi Arbée. Abraham avait acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le sépulcre de Sara et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Absalon se fit sacrer roi, du vivant de son père David.

HECHT (CHRÉTIEN), né en 1696, à Halle (Saxe), fut ministre d'Esens en Ostfrie. Il est mort en 1748, âgé de 52 ans, et a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans. Les principaux sont : | *Commentatio philologico-critico exegetica de secta Scribarum* ; | *Antiquitas Ha-*

æorum inter Judæos in Polonia et Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta et vindicata: | Plusieurs écrits en allemand, etc. — Il est différent de GONFROI HECHE, recteur de Lucaw en basse Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines, etc., en assez grand nombre : il mourut en 1721.

HECQUET (PHILIPPE), célèbre et pieux médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698, il ne pouvait suffire à ceux qui demandaient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livrait à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causèrent, et l'esprit de pénitence dont il était animé, l'engagèrent à se retirer en 1727, chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisait toujours maigre, et ne buvait que de l'eau. Ce vertueux et habile médecin mourut en 1737, à 76 ans. On raconte qu'en visitant les malades opulents, il allait souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance, pour tous les bons services que vous nous rendez, à nous autres médecins : sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital. » Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond, mais un savoir quelquefois mal digéré : son style est fort négligé. Il était très attaché à ses sentimens, et les défendait avec vivacité. On a de lui : | *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans, 1708, in-12. M. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, montre en abrégé les raisons que M. Hecquet avait exposées avec plus de prolixité ; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, et de cette rigide sévérité de mœurs, qui n'avait pas même imaginé le nom d'accoucheur, lequel ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La principale raison, dit-il, qui

ne permettait pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très rares où tout cède à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs. C'est un objet que les anciens gouvernemens ne perdaient jamais de vue : ils savaient qu'elles sont la base de toute législation, et qu'en vain ferait-on de bonnes lois, si de bonnes mœurs n'en assuraient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus fit chasser les médecins de Rome : elle bannit aussi de son sein les sophistes et les orateurs grecs qu'on accusait d'y avoir introduit et d'y nourrir le goût des arts et des vices de la Grèce : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister long-temps un art qui, exercé par des hommes, aurait été, sous une apparence d'utilité, menacer le sanctuaire du mariage, et qui, en portant atteinte à la principale sauvegarde des familles, eût bientôt attaqué les ressorts de l'état ; un art, qui à force d'alarmer la pudeur des femmes, les eût bientôt accoutumées à ne plus rougir de rien, et leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère, qui leur avait mérité l'estime et la vénération des Romains, et qui avait été jadis le principe des plus grandes révolutions. » M. Roussel remarque que ces raisons puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, « qu'il serait impossible de les résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. » On a vu des mères mourir avec leur fruit précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, et surtout par l'impudence des accoucheurs. Voyez HIEROPHILE ; | *Traité des dispenses de carême*, 2 vol. in-12, 1708 et 1713 ; | *De la digestion, des alimens et des maladies de l'estomac*, 2 vol. in-12 ; | *Traité de la peste* in-12 ; | *Noûs Medicinæ conspectus* 2 vol. in-12 ; | *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12 ; | *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12 ; | *De purganda Medicinâ a curarum sordibus*, in-12 ; | *Observations sur la saignée du pied*, in-12 ; | *Vertus de l'eau commune*, in-12 ; | *Abus des purgatifs*, in-12 ; | *Le brigandage de la Médecine*, etc. 3 part. in-12 ; | *La médecine, la Chirurgie, et la Pharmacie des pau-*

res, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol.; | *Le Naturalisme des convulsions*, 1735, 3 part. in-12. Il ne voyait dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée. D'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnaître des miracles (voyez MONTGERON). M. le Fèvre de Saint-Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle eût été aussi édifiante pour les chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art, si Hecquet eût été plus soumis aux décisions de l'Eglise.

HÉDELIN (FRANÇOIS), abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris le 4 août 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur et romancier. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, M^{lle} de Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui : | *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8°, et Paris, in-4°; pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie : c'est, dit La Harpe un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote fait par un pédant sans esprit et sans jugement. | *Térence justifié*; livre semé de recherches sur le théâtre ancien; il se trouve dans l'édition de sa *Pratique* faite en Hollande en 1715. | Une mauvaise *Apologie des spectacles*; | *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du théâtre*; elle fut sifflée. Le prince de Condé disait : « Je sais bon gré à l'abbé » d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne » point aux règles d'Aristote d'avoir fait » faire à l'abbé d'Aubignac une si mé- » chante tragédie. » Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie*. | *Macarise, ou la Reine des îles Fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8°; | *Conseil d'Ariste à Célimène*, in-12; | *Histoire du temps, ou Relation du royaume de coquetterie*, in-12. L'auteur du Dictionnaire typographique, et le continuateur de Ladvocat lui attribuent encore

un *traité* curieux et peu commun, *Des satyres, brutes, monstres*, etc., Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien *Hedelin*; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hédelin son père, dont on a des *poésies* latines et françaises, dans un rocueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément les *Héroïdes* d'Ovide. On trouve sur l'abbé Hédelin un article curieux dans les *Mém. de Sallengre*.

HÉDERIC ou plutôt **HEDERICH** (BENJAMIN), savant philologue et instituteur allemand, né à Geithen en Misnie, en 1675, fut recteur de l'école de Grossenhayn. Il publia un *Lexicon manuale græcum*, plusieurs fois réimprimé, dont les premières éditions sont remplies de fautes grossières. La seule édition qui soit restée, et qui est encore le meilleur manuel que nous ayons en ce genre est celle de J. A. Ernesti, Leipsick, 1766, in-8°. On a encore de Hédéric : | *Notitia auctorum antiqua et media*, 1714, in-8°; | *Reale Schol. Lexicon*, 1717, in-8°; | *Lexicon mythologicum*, 1724; | *Lexicon Archæologicum*, 1745, in-8°. Il mourut en 1748, à 73 ans.

HEDIBIE. Voyez **ALGASIE**.

HEDINGER (JEAN REINHARD), né à Stuttgart en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les psaumes et sur le nouveau Testament* en allemand. Il a donné aussi une édition de la Bible, avec des changemens qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1754.

* **HÉDOIN** et non **HÉDOUIN** (JEAN-BAPTISTE), chanoine régulier de l'abbaye de Prémontré, né à Reims en 1749, fit ses premières études dans cette ville, et s'appliqua avec succès aux mathématiques. Étant venu à Paris pour s'y perfectionner, il conçut bientôt le projet de vivre dans la retraite, et entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève; mais il la quitta pour l'ordre de Prémontré où il prononça ses vœux en 1774. Il fit son cours de théologie, et forma ensuite le projet de rédiger un extrait de l'Histoire philosophique de Raynal, sous le nom d'*Esprit de Raynal*. Après avoir terminé cet ouvrage, il le montra à son prieur, qui lui en fit sentir

le peu de convenance , et lui conseilla de le supprimer. Mais il ne tint pas compte de cet avis, et l'*Esprit de Raynal* parut. Il eut bientôt lieu de s'en repentir, car le garde-des-sceaux ordonna aussitôt des recherches sur l'auteur et l'imprimeur de cet ouvrage. Dans son embarras, le jeune religieux, qui, outre la rigueur des lois, avait à craindre l'animadversion de ses supérieurs, s'adressa à un de ses parens, nommé Hédoin de Pons-Ludon, capitaine d'infanterie, détenu alors au château de Ham pour quelque étourderie, et le pria de vouloir bien encore se charger de celle-là. Le capitaine eut cette complaisance, et envoya sa déclaration au censeur de la police, Pidausat de Mairobert, afin qu'il fit cesser toutes les recherches. Hédoin commit sans doute une faute, mais il la répara bien par sa conduite et les services qu'il rendit à son ordre en s'y livrant avec zèle à l'enseignement de ses jeunes confrères. Il enseigna les belles-lettres dans son abbaye, et fut nommé vers 1785 au prieuré-cure de Rethonvilliers, où il remplit les fonctions de curé jusqu'à la promulgation de la constitution civile du clergé. Il avait tellement gagné l'estime et la confiance des habitans, qu'ils voulurent qu'il fût en même temps leur maire. Il mourut en octobre 1792. Ses ouvrages sont : | *Esprit et génie de Raynal*, Paris, 1777, in-8°, et Londres (Paris) 1782, in-18; Genève, 1782, in-8°; | *Principes de l'éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Ecriture sainte, dans les saints Pères*, etc. Soissons, 1787, in-42. L'évêque de Nantes (M. Duvoisin) s'était muni de quelques exemplaires de cet ouvrage pour son séminaire, et en faisait assez de cas pour témoigner le désir qu'on le réimprimât, et qu'on le mit entre les mains des aspirans à l'état ecclésiastique; | *Fragmens historiques et critiques sur la révolution*; ils sont restés inédits. Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, n° 1835, et le tome 4, page 224. Voyez aussi *Mémoires secrets* 16 juin 1777.

* **HÉDOUVILLE** (GABRIEL-THÉODORE-JOSEPH, comte de), lieutenant-général pair de France, etc., né à Laon, département de l'Aisne, en 1755. Sa famille, noble, mais peu fortunée, le plaça comme page auprès de la reine Marie-Antoinette; il devint ensuite sous-lieutenant en 1780, et lieutenant en 1789, époque de la révolution française, qui était celle des avancements militaires; aussi, dès 1795, il était

général de brigade, et passa en cette qualité en Hollande, où il obtint de grands succès dans plusieurs affaires, et notamment aux batailles de Warwick, de Cambrines et de Menin. Le comité de salut public, dont les membres ignoraient les premiers élémens de la guerre, avait donné un plan d'attaque auquel les généraux Houchard et Hédouville ne purent se conformer. Traduits devant le tribunal révolutionnaire, le premier fut condamné à mort, et le second, plus heureux, fut acquitté. En janvier 1794, il fut réinstallé dans ses fonctions, et servit dans la Vendée en qualité de chef-d'état-major sous le général Hoche, qu'il remplaça dans le commandement après l'affaire de Quiberon. Le général Hédouville était à la tête des 1^{re} et 16^e divisions militaires (Flandre et Picardie), lorsqu'en 1798 il fut envoyé avec 4,000 hommes à Saint-Domingue, pour combattre Toussaint-Louverture. Tous ses efforts étant devenus inutiles pour s'opposer à la révolte, Hédouville fut rappelé en France, et repartit pour la Vendée, chargé moins de combattre que de pacifier. Il parvint à conclure un armistice avec plusieurs chefs royalistes. Sur ces entrefaites, le général Brune vint prendre le commandement de l'armée de l'Ouest; le général Hédouville, loin de céder à une basse jalousie, consentit à rester dans l'armée comme chef d'état-major. Il seconda toutes les mesures de Brune, et contribua à la pacification générale. Il paraît que le général Hédouville se comporta avec beaucoup de modération et même d'humanité; aussi, se trouvant au théâtre d'Angers, le 20 janvier 1800, les habitans lui décernèrent une couronne civique. L'année suivante (1801), et sous le consulat de Bonaparte, il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, à St.-Petersbourg. Il revint en France en 1804. Napoléon, devenu empereur, le nomma chambellan, membre du sénat, grand-officier de la légion-d'honneur; et en juin 1805, il l'envoya à Piombino prendre possession de cette principauté. Après avoir ensuite rempli plusieurs missions en Allemagne, il obtint le titre de comte, servit dans la courte guerre de Prusse en 1806, dans le corps d'armée westphalien sous Jérôme Bonaparte, et signa la capitulation qui cédait à la France la place de Breslau. Il demeura quelque temps comme chef d'état-major à la cour de Westphalie. La paix de Tilsitt ayant été conclue, il revint à Francfort comme ministre plénipoten-

laire. Lors de l'entrée des alliés à Paris, il adhéra à la déchéance de Napoléon, le 4^{er} avril 1814, vota pour un gouvernement provisoire, et prêta ensuite serment au roi Louis XVIII; ce monarque le nomma, le 4 juin 1814, pair de France, et le 27 du même mois, le décora de la croix de Saint-Louis. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, le général Hédouville ne prit aucune part aux affaires politiques, se tint à l'écart, et à la seconde restauration en 1815, il conserva sa dignité de pair. Il est mort au mois de mars 1825, âgé de 70 ans, au château de la Fontaine près d'Arpajon. Son éloge a été prononcé à la chambre des pairs le 10 juin, par M. le comte de Bourmont qui avait été son adversaire dans les guerres de la Vendée.

* **HEDWIG (JEAN)**, médecin allemand et professeur de botanique à Leipsick, naquit à Cronstadt en Transylvanie en 1750, et mourut le 7 février 1799. Il a établi sur de nouvelles bases l'histoire naturelle des cryptogames et laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Epistola de præcipitantia in addiscenda medicina noxis*, Leipsick, 1755, in-4°; | *Fundamentum historię naturalis muscorum frondosorum*, 1782-83, 2 part. in-4°, fig.; | *Theoria generationis et fructificationis plantarum cryptogamicarum Linnæi*, 1784 et 1798, in-4°; | *Stirpes cryptogamicę*, Leipsick, 1785-95, 4 vol. in-folio, en latin et en allemand. M. Deleuze a donné une notice intéressante sur la vie et les ouvrages d'Hedwig dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, Paris, 1803, tome 2.

HEDWIGE (sainte), nommée aussi sainte Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266. L'Eglise célèbre sa fête le 17 octobre.

HEDWIGE, à qui Chromer et les autres historiens polonais donnent le titre de sainte, était fille de Louis, roi de Hongrie et naquit en 1371. Cette princesse, devenue par élection reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité et par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême, et qu'il éta-

blirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399 à l'âge de 28 ans.

HEEM (JEAN-DAVID de), né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instrumens de musique, et aux tapis de Turquie. Il rendait ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement était d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légèreté singulière. Les insectes paraissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Cornéille de Héem) qui hérita d'une partie de ses talens.

HEEMSKERCK (MARTIN van), dont le véritable nom est van Véen, surnommé de son temps *le Raphaël de Hollande*, naquit en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, et mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. Il était fils d'un maçon et avait été destiné à suivre la profession de son père; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle; il étudia sous le célèbre G. Schorel, fit d'étonnans progrès et partit ensuite pour Rome où il travailla d'après les chefs-d'œuvre anciens et les conseils de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il travaillait à l'enrichir de ses productions, lorsqu'en 1572 les Espagnols s'étant emparés de Harlem, ravagèrent cette ville. Ses tableaux nombreux furent la proie des flammes ou des pillards. Il n'a laissé que quelques compositions, telles que *saint Luc occupé à peindre la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, etc. Son dessin est correct; il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament par lequel il légua une somme considérable, pour marier chaque année un certain nombre de filles, leur imposant, pour toute condition, *de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui serait mise sur son tombeau*. On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les protestans, pour servir de titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On en a gravé plusieurs.

HEEREBOORD (ABRIEN), professeur de philosophie à Leyde, adopta des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de Descartes, et

osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont : | *Melethemata philosophica* ; | *Philosophia naturalis, moralis et rationalis*, etc.

* HEGEL (GEORGES-GUILLAUME-FRÉDÉRIC), naquit le 27 août 1770 à Stuttgard. A l'âge de dix-huit ans il se rendit à l'université de Tubingen pour étudier la philosophie et la théologie au séminaire théologique. Reçu docteur en philosophie, il vécut quelque temps comme précepteur, d'abord en Suisse, puis à Francfort-sur-le-Mein. Au commencement du 19^e siècle, à la mort de son père, il profita de l'espèce d'indépendance que lui procura un modique héritage, pour aller s'établir à Iéna comme professeur privé, et ne tarda pas à se faire connaître par quelques écrits qu'il publia en société avec Schelling. En 1806, après le départ de ce dernier, il fut nommé professeur suppléant, avec un faible traitement. En 1807 Hegel acheva sa *Phénoménologie de l'esprit*, par laquelle il se sépara pour toujours de la doctrine de Schelling. Forcé de quitter Iéna, il se rendit à Bamberg, où pendant deux années il rédigea le journal de cette ville. Nommé, en 1808, recteur du gymnase de Nuremberg, c'est là qu'il élabora sa *Logique de l'être, de l'essence et de la notion (logik des seyns, des wesens und des Begriffes*; Nürnberg, 1812-1816). En 1816 il fut appelé à Heidelberg comme professeur de philosophie; et lorsqu'en 1817 il eut publié la première édition de son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, le ministre de l'instruction publique en Prusse, s'empressa de l'acquérir à l'université de Berlin. Hegel accepta malgré tout ce que fit le gouvernement de Bade pour le retenir, et arriva en automne 1818 à Berlin, où pendant treize années il s'appliqua, d'abord secondé par Solger, et dans les derniers temps par quelques disciples qu'il avait formés, à faire prévaloir sa doctrine. Dans ce laps de temps il publia la *Philosophie du droit*; deux nouvelles éditions refondues et augmentées de son *encyclopédie*; une seconde édition de la première partie de sa *Logique*, et plusieurs articles des *Annales de la critique scientifique*, dont il fut un des fondateurs. Hegel est mort à Berlin le 14 novembre 1831. Le gouvernement prussien lui avait accordé l'ordre de l'aigle rouge de troisième classe.

HÉGÉSIPPE, juif, le plus ancien historien ecclésiastique, quitta la religion de ses pères pour embrasser le christianisme,

alla à Rome l'an 137, et y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J.-C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques *fragmens* dans Eusèbe, qui ont été publiés avec de savantes notes par le Père Pierre Halloix et Jean-Ernest Grabe. Cet ouvrage était écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il vou- » lait, dit saint Jérôme, imiter le style de » ceux dont il écrivait la vie. » On ne saurait trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montrait la suite de la tradition, et y faisait voir que le dépôt des vérités enseignées par J.-C. avait été conservé précieusement jusqu'à son temps. Son témoignage avait d'autant plus de force, qu'il avait visité toutes les principales églises de l'Orient et de l'Occident. Les cinq livres *De la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères et séparément, Cologne, 1559, in-8°, sont d'un autre Hégésippe, qui vivait avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand. *Voy. Mabillon, Mus. Ital.*, t. 1, p. 14; et Cave, *Hist. littér.*, t. 1, p. 265.

HEIDANUS (ABRAHAM), professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, et mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4°, 1686; | et l'*Examen du Catéchisme des Remontrants*, in-4°.

HEIDEGGER (JEAN-HENRI), théologien protestant, naquit à Baarentswyl, village du canton de Zurich, en 1655. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : | *Historia sacra Patriarcharum*, 1667 et 1729, 2 vol. in-4°; | *De peregrinationibus religiosus*, 1670, in-8°; | *Tumulus Concilii Tridentini*, Zurich, 1690, 2 vol. in-4°; | *Historia papatus*, 1684 : cet ouvrage a été traduit en français par Aubert de Verzé; | une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur. Heidegger a lui-même écrit sa *vie* qui a paru après sa mort, par les soins du professeur Hofmeister, Zurich, 1698, in-4°.

HEIDMAN (CHRISTOPHE), luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Palæstina, sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4°. Il y a de l'érudition.

HEIM. Voyez HEYM.

* **HEIM (JEAN-LOUIS)**, géologue et minéralogiste allemand, naquit à Salz le 29 juin 1741; il a publié : | *Essai géologique sur la formation des vallées par les courans*, Weimar, 1791, in-8°; | *Description des montagnes de la Thuringe*, 1796-1812, 6 vol., dont sa fille a dessiné les planches. Ce savant est mort le 49 janvier 1819.

HEIN (PIERRE), vulgairement appelé en hollandais *Pit Hein*, naquit à Delfshaven en 1570, d'un pauvre matelot; il s'éleva du rang de mousse, par son courage et sa grande habileté, à la dignité de vice-amiral de la flotte hollandaise des Indes occidentales, et trois ans après il devint amiral. Il défait la flotte d'Espagne en 1626 sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux et fit un butin considérable, qu'il emmena l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montait à près de 12 millions. Pour récompenser ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS ou **HEINECKE (JEAN GOTLIEB)**, jurisconsulte allemand, né à Eiseberg, dans la principauté d'Altenbourg, le 21 septembre 1681, devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa réputation le fit appeler à Franeker en 1724, par les états de Frise. Trois ans après, le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1753, que le roi de Prusse le força, en quelque sorte, d'aller professer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque germanique*, tom. 2, et dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 8 vol. in-4° : il faut y joindre un volume de supplément imprimé en 1771. Cette collection a été réimprimée en 1765 en 9 volumes in-4°. Les principaux sont : | *Antiquitatum Romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Halle, 1718,

in-8°; 1741, 2 volumes in-8°. Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. | *Elementa juris civilis secundum ordinem Institutionum et Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redresser les préventions de l'auteur contre l'église catholique. Elles roulent sur des objets si connus, qu'ayant de la peine à supposer que le docteur allemand les a ignorés, on est tenté de suspecter sa bonne foi. L'auteur des notes se contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit*. Ces notes qui sont en petit nombre et faiblement prononcées pouvaient être très multipliées, et d'une vigueur mesurée sur la grossièreté des injures et des calomnies du professeur saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il est raisonnable d'y mettre au moins, cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique religion est en toute vigueur et honneur, on veuille réduire la jeunesse à blasphémer sa foi, pour apprendre tant bien que mal, quelques froids principes de jurisme? Qu'on nous montre une université protestante, où l'on emploie pour livres élémentaires les ouvrages des catholiques, dans lesquels les erreurs des protestans sont dévoilées et réfutées. La lâcheté et l'imprudence seront-elles donc toujours le partage des enfans de lumière, et les enfans du siècle seront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione sua*? Ajoutons que les honnêtes gens, les esprits solides parmi les protestans, sont eux-mêmes scandalisés d'une telle incon séquence. « Ou soyez protestans franchement et de bonne foi, disent-ils, ou si vous voulez rester catholiques, n'apprenez pas à vos enfans, à vos élèves, à haïr la religion dans laquelle vous prétendez les élever. » | *Fundamenta styli cultioris, una cum sylloge exemplorum*, Halle, 1719, in-8°; Leipsick, 1761, 1766, 1792, in-8°. Ce sont des leçons pour se former au style latin. | *Elementa philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est historica philosophica*. C'est un bon abrégé de logique et de morale. | *Historia juris civilis romani ac germanici*; | *Elementa juris naturæ et gentium*; | plusieurs *Dissertations académiques* sur divers sujets. On peut consulter sur cet auteur la *Bibliothèque germanique*, et surtout la *Memoria Joh. Gottl. Heineccii*, suivie du catalogue de ses ouvrages,

au nombre de quatre-vingt-neuf, à la tête de l'édition de ses *Elementa juris civilis* donnée à Breslau en 1763, par son fils, J.-Chr. Gottl. Heineccius.

HEINECKEN (CHRÉTIEN-HENRI), enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort le 27 juin 1725, fut le prodige de son âge. A dix mois il parlait; à un an il savait les principaux événements du Pentateuque, à treize mois ceux de l'ancien Testament, et à quatorze ceux du Nouveau, à deux ans et demi il répondait à plusieurs questions de géographie et d'histoire. A trois ans il parla le latin et le français avec assez de facilité. Avant le commencement de sa quatrième année, il connaissait les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, et fut présenté au roi et à toute sa cour à qui il fit une harangue, et qui admirèrent tant de connaissances dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, il se préparait à commencer une carrière qu'on croyait devoir être illustre, et apprenait à écrire quand il tomba malade. Il était d'un tempérament délicat et infirme, et haïssait tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies. Résigné comme un sage des anciens temps, il exhortait sa famille à ne pas se lamenter. *Voyez la Dissertation* de M. Martini, publiée à Lubeck en 1750, où il tâche d'expliquer par des causes naturelles la capacité étonnante de ce *grand homme manqué*. Il est à croire que s'il avait vécu, son savoir, son jugement surtout, n'aurait pas répondu à ses premiers progrès; ces progrès même faits contre l'ordre et le vœu de la nature avaient altéré non-seulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui servent aux facultés intellectuelles. *Voyez* BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC. La *vie* de cet enfant extraordinaire a été écrite par Christ. de Schoneich, son précepteur. *Voyez les journaux* du temps, les *mémoires de Trévoux*, janvier 1731, et le tome 17 de la *Bibliothèque germanique*.

***HEINECKEN** (CHARLES-HENRI de), frère aîné du précédent, né à Lubeck en 1706, se distingua par son grand amour pour les arts, et fut attaché au comte de Brühl, qui lui confia plusieurs missions importantes. Il obtint, en reconnaissance de ses services, des lettres de noblesse et le titre de conseiller intime de Pologne et de Saxe. Après avoir occupé dans la di-

plomatie et l'administration des places importantes, il mourut le 5 décembre 1791. C'est à lui que l'on doit le magnifique ouvrage intitulé : *La galerie royale de Dresde*, 2 vol. in-folio, qu'il entreprit à ses frais, et qui aurait entraîné la ruine totale de sa fortune, si le roi de Saxe ne fût venu à son secours. On a encore de lui plusieurs ouvrages, soit en français, soit en allemand. | *Traité du sublime*, par Longin, en grec et en allemand, avec sa vie, une notice sur ses écrits, etc. Dresde, 1757, in-8°, ibid. 1742; | *Les devoirs de l'homme, ou résumé de toute la morale*, 1758, in-8°; | *Notices sur quelques artistes et sur quelques objets d'art*, Leipsick, 1768, 2 vol. in-8°; | *Idee générale d'une collection complète d'estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure, et sur les premiers livres d'images* (en français), Leipsick, 1770, in-8° : ouvrage estimé et recherché. | *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes*, Leipsick, 1778, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage n'est pas achevé. Le 4^e vol. se termine à la syllabe *diz*. | *Nouvelles notices sur des artistes et des objets d'art*, 1786, in-8°; | plusieurs articles dans la *Bibliothèque des belles-lettres*, publiée à Leipsick. La *vie* de ce savant a été écrite par Schlichtegroll, dans son *Nécrologe*, année 1791, tome 1, et dans la *Bibliothèque des belles-lettres* publiée à Leipsick, tom. 26, année 1791.

***HEINICKE** (SAMUEL), instituteur des sourds-muets à Leipsick, né en 1723 à Nauschutz près de Weissenfels, dans la Saxe, est un des premiers qui se soient occupés de l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne, et sa méthode a été généralement adoptée dans cette partie de l'Europe. Il entra dans les gardes du corps de l'électeur, quitta ensuite le service et étudia en 1757 à l'université d'Iéna. Heinicke fut chargé de l'éducation des enfans du comte de Schimmelmann, auprès desquels il resta 40 ans. Il remplit plus tard la place de chantre à Eppendorf, ville où il essaya sur un jeune sourd muet, la théorie dont il s'était occupé depuis long-temps. Sa méthode eut un plein succès. On lui envoya des élèves de divers endroits, et l'électeur de Saxe se détermina à créer à Leipsick en 1778, une école de sourds-muets qu'il plaça sous la direction d'Heinicke. Sa méthode surpassait, dit-on, sous quelques rapports, celle de l'abbé de l'Epée; mais on a accusé

Heinicke d'avoir traité ses élèves avec trop de dureté. Il mourut le 30 avril. 1790, laissant plusieurs ouvrages dont voici les principaux : | *Histoire sainte de l'ancien Testament à l'usage des sourds-muets*, Hambourg, 1773, in-8° ; l'auteur n'en a donné que la première partie ; | *Observations sur les muets et sur la parole*, en forme de lettres, ibid., 1778, in-8° ; | *de la Manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, etc., Leipzig, 1780, in-8° ; | *Découvertes importantes en psychologie et sur le langage humain*, 1783, in-8° ; | *Clavicula Salomonis, ou les clefs de la plus haute sagesse expliquées*, Presbourg, 1789, 2 vol. in-8° ; | *Dictionnaire de la critique de la raison pure, et des ouvrages philosophiques de Kant*, ibid., 1789, in-8°. On trouve dans la Chronologie de Weckherlein, n° 6, une notice assez détaillée sur la vie et la méthode de Heinicke.

* HEINITZ (ANTOINE FRÉDÉRIC, baron de), ministre d'état prussien, né en 1724, mort en 1802, s'occupa d'abord de minéralogie, fonda une école des mines à Freyberg, et fut appelé par Frédéric II, comme ministre d'état, pour diriger le département des mines et des usines. En 1774 il fut obligé de renoncer à ses emplois civils, à cause de l'affaiblissement de sa santé, pour se vouer exclusivement aux sciences. En 1776, il fit un voyage en France et en Angleterre. Il fut directeur de l'académie des arts et membre de l'académie des sciences de Berlin, et faisait aussi partie de plusieurs sociétés nationales et étrangères. Heinitz a publié en français un ouvrage estimé qui a pour titre *Essai d'économie politique*.

HEINSIUS (DANIEL), né à Gand en 1580, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire en 1603, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, et devint en 1607 bibliothécaire de l'académie de Leyde. Il reçut de la république de Venise la décoration de chevalier de l'ordre de St.-Marc, devint historiographe de Gustave-Adolphe roi de Suède et des états de Hollande, fut secrétaire du synode de Dordrecht, et mourut en 1653 à Leyde. On a de lui : | des *Traductions* assez fidèles, en particulier de *Maxime de Tyr* ; de la *Poétique* d'Aristote à laquelle il a joint un *Traité de la tragédie* ; d'*Hésiode*, auquel il a ajouté des notes ; de *Théocrite* ; de *Moschus*, de *Bion* ; de *Clément d'Alexandrie* ; | des *Remarques sur le nou-*

veau Testament, 1644, in-fol. ; | *Laus asseni et alia ejusdem generis*, Leyde, Elzevir, 1729, in-24 ; | un recueil de ses *harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4°. | Des vers grecs et latins, parmi lesquels on distingue son poème *De contemptu mortis*, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce et chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentimens solides et profonds. On y admire surtout ces vers sur le sentiment intime du moi :

Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra
Immensi terga oceani, terramque polamque,
Cum rerum obduxit species obnubilus aer,
Nec fragor impulsus aut vox allabitur aures ;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In sese, et vires intra se colligit omnes ?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa,
Totam intus..... !

Ut gaudet sibi juncta, sibi que intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longaque patentem !

| Des éditions d'*Horace* avec des notes, de Tércence, des *tragédies* de Sénèque. Il avait en effet beaucoup de savoir ; et il ne paraissait rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir sa bibliothèque.

HEINSIUS (NICOLAS), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Leyde en 1620, et mourut à La Haye en 1681. Après avoir reçu une brillante éducation, il voyagea en Angleterre, en Belgique, en France, en Italie ; toutes les bibliothèques de l'Europe lui furent ouvertes, et il y puisa abondamment. De retour en Hollande, il fut nommé résident à la cour de Suède, et y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France et en Italie, pour lui faire une collection de livres manuscrits et d'antiquités. Il mit, dit-on, tant de désintéressement dans cette mission, qu'une partie de ses épargnes y fut employée, et il ne fut pas remboursé de ses avances. La mort de son père l'ayant fait revenir en Hollande en 1633, on lui offrit plusieurs emplois diplomatiques qu'il refusa. Forcé enfin d'accepter en 1667 une mission en Russie, il s'en acquitta avec distinction, revint dans son pays natal en 1671, et résida dès lors à La Haye. On a de lui plusieurs ouvrages : | des *poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. | Des *lettres*, assez curieuses et purement écrites, publiées par Burmann dans sa collec-

tion en 5 vol. des *Lettres des savans illustres*; | une édition de *Claudien*, avec des notes, Leyde, 1630, in-12, et Amsterdam, 1663 in-8°; d'*Ovide* avec des notes, ibid. 1652, 1661, 1668, 5 vol. in-12; de *Virgile*, Amsterdam, 1676, et Utrecht, 1704, in-12; de *Valerius Flaccus*, ibid. 1680, in-12, et avec des notes, 1702, in-12, Leyde, 1724, in-4°.

* **HEINZELMAN**, graveur habile né à Augsbourg, mort vers le milieu du 17^e siècle, a laissé un grand nombre d'estampes parmi lesquelles on distingue une *sainte famille*.

HEISS (JEAN de), seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur palatin, mourut à Paris, l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4°; il en a paru une autre édition à Paris, en 1731, 3 vol. in-4° et in-8°, avec des notes historiques et politiques, et continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes suisses. Celle d'Amsterdam, 1735, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage serait bon si la première partie, qui contient l'histoire d'Allemagne, était plus exacte et plus étendue; si la seconde, qui présente un état de l'Allemagne, était plus juste et plus précise; et si la troisième, qui comprend des actes et des preuves, était moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'ennuyante et très défectueuse *histoire* du Père Barre, et surtout mieux que l'*Histoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philosophisme du jour, écrite en allemand, et dont on nous a donné fort mal à propos une traduction française.

HEISTER (LAURENT), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, le 21 septembre 1683, fut professeur à Altorf, en 1710. Il passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand succès. Pierre I^{er} voulut l'attirer en Russie, mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avait acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont: | *Compendium anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions et qui a été tra-

duit en français par M. Senac et augmenté par Goulin, Paris, 1753, 3 vol. in-12; il a paru aussi en anglais et en allemand. L'anatomie de Verheyen, qui était généralement adoptée dans les facultés de médecine, est tombée dans l'oubli depuis que Heister a publié la sienne. | *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4°, publié ensuite en français, à Paris; | *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1730, 3 parties en 2 vol. in-4°, avec figures. Il a été traduit en espagnol, en anglais, et en dernier lieu en français, par M. Paul, Avignon, 1770 et 1775, 3 vol. in-4°. Il y a un vol. de supplément imprimé en 1775. | *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8°, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertationes* sur des matières très intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siège de la cataracte est dans le cristallin: c'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils ELIE-FRÉDÉRIC né à Altorf en 1713, mort à Leyde en 1740, commençait à se distinguer par son savoir. On lui doit: | une traduction en latin, du traité en anglais de Douglas, *Sur le péritoine*; | *Apologia pro medicis atheismi accusatis*, Amsterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui signala au service de la maison d'Autriche, et fut tué dans un combat contre les mécontents de Hongrie, au commencement du 18^e siècle.

* **HELD** (WILLEBOLD), abbé de Roth en Souabe, de l'ordre de Prémontré, et en cette qualité prélat immédiat de l'empire, naquit à Erolzeim le 6 septembre 1724; il y étudia avec succès la théologie et le droit, et enseigna ensuite avec distinction ces deux sciences dans son ordre: il devint en 1760, abbé de Roth en Souabe, et mourut très regretté le 30 octobre 1789, laissant entr'autres ouvrages: | *Nemesis norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares premonstratenses*, Augsbourg, 1757, in-8°; | *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano, germanico tam publico quam privato, feudali et criminali collecta*, lib. V, 1768-73; | *Droits et prérogatives des prélatures immédiates du saint Empire*. Kempten, 1782-83, sans nom d'auteur. On doit aussi à ses soins l'impression d'un ouvrage plein de recherches, fruit des veilles de Benolt Stadelhofer, son prédécesseur, intitulé: *Historia imperialis ac exempti collegii rothensis in Suevia ex monumentis domesticis et externis, po-*

tissimam partem ineditis, eruta, Augsbourg, in-4°.

HELDING (MICHEL), de la Souabe, sur-nommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Holding fut employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons* dont plusieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; un *Catéchisme*, etc. C'était un prélat savant et studieux, qui donnait à son cabinet le temps qu'il pouvait justement enlever à ses fonctions pastorales. On trouve sa *Vie*, écrite avec beaucoup d'exactitude par un anonyme, dans le tome 1 des *Observationes Hallenses*, sous ce titre : *Michaelis sidonii episcopi Martisburgensis Vita*.

HELE ou DHELL (THOMAS d'), écuyer, mort le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Gloucester d'une famille distinguée, servit pendant quelque temps dans les troupes anglaises, vint à Paris en 1770, et travailla avec succès pour la comédie italienne. On a de lui : *Le jugement de Midas*, *les Evénemens imprévus*, et *l'Amant jaloux*.

HELENE (sainte), mère de l'empereur Constantin, naquit vers l'an 247 au bourg de Drépane en Bythinie, dans une condition obscure d'où elle se tira par les charmes de son esprit et de sa figure; elle fut d'abord hôtelière. Constance Chlore alors garde prétorien l'épousa; mais il la répudia, lorsque Dioclétien l'éleva à la dignité de César (292). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dûs à la mère d'un empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairait, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Eglise, et pour le soulagement des misérables. En l'an 325, elle visita les lieux saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert. Les païens, en

haine du christianisme, avaient mis tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple de Vénus, et profané le lieu où s'est accompli le mystère de la Résurrection, en y élevant une statue de Jupiter. Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitans de Jérusalem, et tous ceux dont elle espérait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle voulait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instrumens de son supplice. La pieuse impératrice fit aussitôt démolir et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin on trouva le saint sépulcre; il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le titre qui avait été attaché au haut de sa croix; mais on ne savait pas comment les distinguer, le titre étant séparé et ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, saint Macaire, évêque de Jérusalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité; et s'étant ensuite adressé à Dieu par une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade qui, n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eût touché la troisième. Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion de ce miracle, rapporté par Sozomène, Théodoret et Rufin, qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où elle avait été trouvée, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, connue sous le nom de la *Sainte-Croix de Jérusalem*, et fit en même temps présent à cette église, du titre de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 sur le haut d'une arcade, renfermé dans une boîte de plomb. L'inscription qui est en hébreu, en grec et en latin, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jesus* et *Judæorum* sont effacés. La planche a 9 pouces de long,

mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que sainte Hélène trouva le bois sacré, la 21^e année du règne de l'empereur Constantin, et dans la 15^e du pontificat de saint Silvestre. Elle mourut à Nicomédie, entre les bras de Constantin, l'an 527, à 80 ans. L'amour qu'elle avait pour l'empereur son fils, ne l'empêcha pas de lui reprocher ses fautes : elle ne cessa jamais de blâmer sa précipitation à l'égard de son fils Crispe, faussement accusé.

HELÈNE (*Flavia Julia Helena*), fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusébie. Elle mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien *Auguste*, à la fin de l'année 360, et la 5^e de son mariage.

***HELGAUD** (**HELGALDUS** ou *Helgaudus*), moine français du 11^e siècle, religieux de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, l'an 1004 est auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Robert* qui a été imprimé pour la première fois en 1577 avec la *Vie de Louis IX* par *Guillaume de Nangis*, puis dans la *Collection de Pithou*, tome 1^{er}, et dans celle de *Duchêne*, tome 4, 1641. Sans cette *Histoire* d'Helgaud qui est bien incomplète et bien obscure, nous n'aurions aucun document sur les révolutions qui changèrent l'ordre de succession au trône, à cette époque où la famille carlovingienne fut à plusieurs reprises éloignée du trône. On lui doit aussi l'*Histoire de la fondation de l'abbaye de St.-Benoît-sur-Loire au 7^e siècle*. Helgaud mourut le 28 ou le 29 août 1048.

HÉLI. Voyez **JOACHIM**.

HELI, grand-prêtre des Juifs, descendant d'Ithamar, 2^e fils d'Aaron, fut le septième grand-sacrificateur et le successeur d'Achibol. Comme il avait trop de faiblesse pour ses enfans, Ophni et Phinéas, qui dans les fonctions de juges s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, et dépouillaient le peuple, un prophète l'avertit au nom du Seigneur, que pour le punir de son peu de courage à s'opposer aux désordres de ses fils, la grande sacrificature sortirait de sa famille; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrième génération, lorsque Sadoc, de la race de Phinéas, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni et Phinéas ayant été tués dans une bataille, et l'arche du Seigneur prise, Héli, au récit de cette triste nouvelle, fut saisi d'une telle douleur,

qu'il tomba de son siège et mourut l'an 1139 avant Jésus-Christ, âgé de 98 ans; il avait été juge d'Israël pendant 40 années, et il fut remplacé par le prophète Samuël.

HÉLINAND Voyez **ELINAND**.

HELIODORE, l'un des courtisans de Seleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 276 avant J.-C., pour en enlever les trésors. Pendant que les prêtres invoquaient le secours du Seigneur contre ce sacrilège, Héliodore voulut entrer dans le trésor du temple. Il en fut chassé par des anges, qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand-prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes anges qu'il avaient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, et rendit témoignage à la vérité.

HELIODORE, évêque de Trica, bel-esprit d'Enèse en Phénicie, vivait sous le règne de l'empereur Théodose et de ses fils; il composa dans sa jeunesse le roman intitulé : *Ethiopiennes* ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, Paris, 1619, in-8^o; nouvelle édition de Paris, 1804, 2 vol. in-8^o (par M. Coray), et de Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8^o (par Mitscherlich) : cet ouvrage forme le 2 et le 5^e de la *Collection des romans grecs*. C'est un livre où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, et où la perte du temps est le moindre mal qui en résulte pour les lecteurs (*voyez* **AMYOT**). Héliodore avait publié cet écrit lorsqu'il fut fait évêque de Trica en Thessalie; et on a dit qu'il avait été déposé, parce qu'il n'avait voulu ni le supprimer, ni le désavouer; mais cela n'est pas certain. Sostrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette déposition. Il n'en est pas moins sûr que c'est une production qu'il doit avoir condamnée, si devenu évêque, il eut l'esprit de son état. Le roman d'Héliodore est en grec; il a été traduit dans presque toutes les langues, et en français par Amyot, par Montilyard et par M. Quenneville.

HELIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, a laissé deux livres d'*optique*. Erasme Bartolin les fit imprimer en grec et en latin, Paris, 1657, in-4^o.

HELIOGABALE ou **ÉLAGABALE** (VA-

NIUS-ANTONINUS), empereur romain, surnommé le *Sardanapale de Rome*, naquit à Antioche en 204, de Varus-Marcellus, ou selon d'autres, du commerce criminel de Caracalla avec sa nièce Soémias. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, et c'est de là que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. Moesa son aïeule, et Soémias sa mère, furent honorées du même titre. Héliogabale joignait à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mère, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnait des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avait de plus infâme dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens composaient la cour de ce scélérat imbécile, qu'on appelait empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochait ses débauches. Une des folies d'Héliogabale était de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie; il se fit concire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfans de la première distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'était un sacrilège parmi les Romains, il répondait à ceux qui le lui reprochaient : *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale*. Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il

était femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais donnait des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardait comme les enfans regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisait à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisait asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversaient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissaient. Quelquefois il invitait à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Ca- » prices, folies et cruautés, dit un sage » politique, qui se reproduiront toujours » sous le règne du despotisme, quand le » despote sera un homme violent ou cor- » rompu. » Ses gardes prétorienne s'étant révoltées, il voulut les apaiser; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère Soémias, qui le tenait embrassé, et on leur trancha la tête en mars 222. Il n'avait que 18 ans, dont il en avait régné trois, 9 mois et 4 jours; mais il était vieux en fait de crimes et d'extravagances; il en avait commis un si grand nombre, qu'on les prendrait pour le résultat de l'histoire d'un siècle. Sa vie a été écrite par *Æl. Lampride*, et par *Antoine de Guevara* : cette dernière a été traduite en français ou plutôt imitée par Allègre. On peut consulter aussi *Héliogabale* ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par P. Chaussard, Paris, 1802, in-8°.

HELISENE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François 1^{er} les quatre premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avait traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*; ses *Épîtres et invectives*, Paris, 1560, in-16.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très grand pouvoir sur l'esprit de Néron son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grèce, l'an 67 de J.-C., le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de per- sonnes, et la puissance de faire mourir

les sénateurs mêmes sans lui en écrire. « Tel est, dit un historien, le génie des tyrans. Ne pouvant en personne tourmenter tous les individus ni toutes les provinces d'un grand empire, ils déposent leur pouvoir entre des mains où ils savent qu'il produira les mêmes effets. » Hélius exerça les dernières violences, secondé de Polycète, autre affranchi, aussi digne que lui de servir Néron. Mais comme leurs cruautés tyranniques semblaient préparer un soulèvement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, et alla lui-même en Grèce pour hâter son retour. Hélius fut puni depuis par Galba.

HELL (MAXIMILIEN), astronome de l'empereur et directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans la capitale de l'Autriche, le 14 avril 1792. Né à Schenitz en Hongrie le 15 mai 1720, il entra chez les jésuites, et fit en peu de temps des progrès étonnans dans les mathématiques, auxquelles son âme paisible et calme le rendait particulièrement propre. Dès l'an 1753, il fut nommé astronome de la cour, et, depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un recueil d'observations, faites avec soin et accompagnées de notes savantes, de sorte qu'à sa mort, ce recueil allait à 33 volumes. En 1768, il fit un voyage en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; il rapporta de ces contrées si peu connues des détails intéressans sur la géographie, l'histoire, la politique, les mœurs, et surtout sur l'astronomie. On a de lui : | *Elementa arithmetica numerica et litteralis*, Vienne, 1761 ; | *De satellite Veneris*, Vienne, 1763. On voit, dans cette dissertation, combien ce grand astronome était éloigné des visions et découvertes illusoire de plusieurs de ses collègues ; | *De parallaxi solis*, 1772 ; | *Observatio transitus Veneris ante discum solis, die 15 junii* 1769. Il avait été appelé pour cette observation par le roi de Danemarck, et s'était rendu à cet effet à Wardhus en Laponie ; | un recueil des *Observations* des Pères Hallerstein et Kogler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Sa manière d'observer et de calculer n'était pas des plus promptes, mais elle était sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisait avec lui la même observation, le Père Hell tarda de quelques minutes ; l'abbé en parut surpris : mais ayant comparé les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien était défectueux. Il était

en correspondance avec les plus célèbres astronomes de l'Europe, qui le consultaient et l'écoutaient, sans que jamais il se soit prévalu de cette confiance. Les grands hommes sont à la hauteur de leurs succès et de leur réputation ; les petites âmes ne tiennent pas contre la splendeur, souvent factice et folâtre, qui les environne. Visité et admiré par les plus illustres voyageurs, il eut toujours cette simplicité que l'on conserve sans peine, quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre, et féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation et d'instruction : il n'y vit pas, comme Lalande et d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matière errant au hasard dans les déserts de l'espace. Dans cette immense *cité du grand Roi* (1), il contemplait la merveille de l'ordre et de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable et plus frappant (2). Cette multitude de corps brillans était pour lui comme pour saint Jean-Chrysostôme, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son désintéressement fut tel qu'après la suppression de la société, il ne voulut recevoir aucun bénéfice, quelque utile et honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Thérèse ; tout ce qu'il avait passait de ses mains dans celles des pauvres, et à sa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi payer les frais occasionés par sa dernière maladie. On trouve une notice très détaillée sur ce savant astronome, dans le *Nécrologe* donné par Schlichtegroll, année 1791, vol. 1.

HELLANICUS de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodote, l'an 498 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragmens, recueillis par M. F. G. Sturz, Leipzig, 1787, in-8°, sous le

(1) Civitas Regis magni. Ps. 47.

(2) Vas castrorum in excelis, in firmamento caeli resplendens gloriose, in verbis Sancti stabunt ad iudicium, et non deficient in vigiliis suis. Eccli. 43.

(3) Prædicatione perpetua sui loquuntur maiestatem authoris, Chrysost. -- Voyez les Observ. philos. n° 196.

titre de *Hellanicæ Lesbii fragmenta* : il en a paru en 1826 une 2^e édition précédée d'une savante dissertation sur les différents personnages du nom d'Hellanicus, cités par les anciens écrivains, et suivie d'une autre dissertation de Canter sur la manière d'épurer les auteurs grecs.

HELLOT (JEAN), chimiste, né en 1685 à Paris, mort dans la même ville, en 1766, à 80 ans, se distingua dans la chimie. Il était de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres. Il a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministère, du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; elle a été imprimée à Paris en 1750 et 1753, en 2 vol. in-4°. On a encore de lui : | *L'Art de la teinture des laines et étoffes de laine*, 1750 et 1772, in-12; | des *Dissertations* recueillies dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*; | quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédens. Hellot avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, mais un livre de chimie qu'il trouva par hasard le décida entièrement pour cette étude. Son humeur gaie et son caractère obligeant, lui firent des amis tendres et sincères. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1752, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER (THÉODORE), peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, et mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médecins le reçurent dans leurs palais. Ses mœurs, sa religion et sa charité compatissante, relevaient beaucoup ses talens. Ce maître excellait à peindre en petit des sujets de caprice.

* **HELME (MISTRISS ELIZABETH)**, anglaise, morte en 1816, a laissé divers ouvrages d'éducation, et quelques romans, qui ont eu du succès. Les principaux sont : | *Louise, ou la chaumière dans les marais*, 7^e édition, 1801, trad. en français, 1787, 1 vol. in-12 et 2 vol. in-18; | *Promenades instructives dans Londres et les villages adjacens*, 1798, 2 vol. in-18, et 1800, 1 vol. in-12; | *Instruction maternelle, ou conversations de famille sur des sujets moraux et intéressans*, 1802, 2 vol. in-18, 5^e édition, 1810, in-12; | *St.-Clair-des-Îles, ou les exilés à l'île de Barra*, traduction écossaise, 1804, 4 vol., trad. en français par M^{me} de Montolieu, 1809, 4 vol. in-12; | *Histoire d'Angleterre*, racontée par un père à ses enfans; | *Histoire*

d'Écosse, 1806, 2 vol. in-12; | *Les temps modernes, ou le siècle où nous vivons*, 1815, 3 vol. in-12.

* **HELMERS (JEAN-FRÉDÉRIC)**, poète hollandais, né à Amsterdam en 1767, se livra d'abord à l'étude des langues modernes et acquit une connaissance parfaite du français, de l'anglais et de l'allemand. Dès l'âge de 19 ans il fit paraître deux *odes*, la *Nuit* et le *Poète*, qui obtinrent tous les suffrages. Plusieurs autres *poésies fugitives* qu'il donna ensuite eurent le même succès. En 1790, il fit paraître un poème en 3 chants intitulé : *Socrate*, qui mit le sceau à sa réputation. Il présenta au théâtre d'Amsterdam, en 1798, sa tragédie de *Dinomaque*, ou la *délivrance d'Athènes*, qui n'eut qu'un médiocre succès, et ne fut pas conservée au répertoire, quoique cependant cette pièce offre plusieurs beaux endroits. Helmers imagina ensuite de rédiger une feuille spécialement consacrée à la critique théâtrale dont ne s'occupaient point les autres journaux hollandais, sous le titre de *Théâtre national d'Amsterdam*; mais il ne parut que 6 numéros de ce journal, que l'auteur abandonna pour composer quelques *poésies fugitives* qui ont été réunies dans un recueil publié en 1809 et 1810, à Amsterdam, 2 vol. in-8°. Mais son plus beau titre de gloire est son ouvrage intitulé : *La Nation hollandaise*, poème en 6 chants, écrit en hollandais, Amsterdam, 1812, in-8°, qu'on cite comme un chef-d'œuvre. Helmers mourut le 26 février 1813. On trouva dans son portefeuille plusieurs *pièces* de *poésies fugitives* qui ont été réunies et publiées à Harlem, en 2 vol. in-8°, 1814-1815, et réimprimées à Amsterdam sous le titre de *Nalezing van Gedichten*, en 2 vol. in-8°, avec le portrait de Helmers, peint par J. Smies et gravé par van Senus.

HELMONT (JEAN-BAPTISTE van), gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entièrement à l'étude de la chimie et de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnere curatione*, et dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étaient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses opinions, soumit tous ses écrits au jugement de l'église romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, et

mourut après avoir reçu les derniers sacrements avec beaucoup de piété, le 30 décembre 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la réquisition de sa douairière, l'archevêque de Malines, daté de Bruxelles, le 24 octobre 1646. Van-Helmont n'était guère au-dessus d'un empirique, et donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse : on reconnaît dans leurs idées communes, le *Mesmérisme* et le *Cagliostroisme* de ces derniers temps. Son *remède universel* était une chimère, qui ne put l'arracher à la mort. Il avait d'ailleurs la vanité d'un noble allemand, comme Paracelse. Croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Le célèbre Elzévir fut chargé de l'impression du recueil des *œuvres* de van Helmont, sous ce titre : *Ortus medicinae, id est initia physicae inaudita, progressus medicinae novus, in morborum ultionem ad vitam longam*, Amsterdam, 1648, 1652, in-4°; Venise, 1651, in-fol. Cette même collection des *OEuvres* de van Helmont a depuis été souvent réimprimée, sous le titre d'*Opera omnia*. Ces ouvrages ont été aussi traduits en hollandais, en français et en anglais, in-fol. : ils ont été réimprimés Leyde, 1667, et Francfort, 1707. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et l'on n'estime guère celles-ci, parce qu'elles sont sans ordre, sans liaison; le manuscrit avait été abandonné à l'imprimeur sans avoir été revu; mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou la médecine. Les principaux sont : | *De magnetica vulnorum curatione*, Paris, 1621, in-8°; | *Febrium doctrina inaudita*; | *Ortus medicinae*; | *Supplementum de aquis spadanis*, Liège, 1624, in-8°, etc. Henri de Heers, médecin des princes de Liège, Erneste et Ferdinand, réfuta ce traité par son *Deplementum supplementi de spadanis fontibus*, Liège, 1624, in-8°. Voyez PARACELSE et GÖCLENIOUS.

HELMONT (FRANÇOIS-MERCURE van), fils du précédent, né à Vilvorde en 1618, l'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcourut diverses provinces. On le soupçonna d'avoir trouvé la *Pierre philosophale*, parce qu'avec peu de revenus, il faisait beaucoup de dépenses. Il a laissé des livres sur des matières théologiques : | *Alpha-beti verè naturalis hebraici delineatio*;

| *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8°; | *De attributis divinis*; | *De inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'était un esprit singulier et paradoxal. Il croyait à la métépsychose. Il fut pendant une partie de sa vie chez le prince de Sultzbach, alla ensuite à Berlin, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, et mourut peu de temps après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célèbre Leibnitz lui fit une épitaphe qui, malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthousiaste et d'un visionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes :
Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit
Elusque, parat qui sua cuncta sibi.

— Il y a eu un baron de van HELMONT, qui était un vrai illuminé, et qui finit par se faire quaker.

HELOISE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit et par ses amours, mourut le 17 mai 1164 âgée de 63 ans (voyez son histoire à l'art. ABAILLARD.) Nous ajouterons seulement qu'elle est la principale cause de la célébrité d'Abailard, de celle surtout dont il jouit dans ce siècle, où ses amours sont à peu près un titre suffisant pour en faire un héros. Aussi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'esprit et du côté de la science, dit un écrivain judicieux, on parlerait moins de lui sans l'intrigue galante qu'il a eue avec la belle et savante Héloïse. La beauté singulière de cette fille, l'étendue de son génie, la connaissance de l'hébreu, du grec et du latin, sa pénétration dans les secrets les plus sublimes de l'écriture et de la théologie, la haute noblesse des Montmorenci, dont on prétend qu'elle tirait son origine : tout cela donnait du relief à un homme pour qui elle s'était déclarée... J'avance même hardiment que les ouvrages de l'écclésiastique ont donné le prix à ceux du maître. Qu'on en croie ce qu'on voudra, je suis persuadé que si, en réimprimant les ouvrages d'Abailard, on retranchait les lettres de cette héroïne, le libraire pourrait bien se trouver chargé du poids fâcheux de l'édition : car on ne peut nier que ce philosophe n'ait distillé sur ce qu'il a écrit, tout ce que la métaphysique a de plus subtil et de plus embarrassé. On ne voit pas toujours ce qu'il veut nous apprendre; il fatigue, il ennuie; ses livres tourmentent un lecteur. » Nous

avons trois *Lettres* d'Héloïse, pleines d'âme et d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1646, in-4°, par d'Amboise, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, et à Paris, en latin et en français, par don Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, et par différens poètes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin.

HELSHAM (RICHARD), professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, mort en 1758, est auteur d'un *Cours de physique expérimentale*, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

HELVETIUS (ADRIEN), médecin hollandais, né vers 1661, était fils de Jean-Frédéric, médecin des états-généraux et du prince d'Orange, connu par plusieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimistes, est mort l'an 1709. Adrien vint à Paris sans aucun dessein de s'y fixer, seulement pour voir les curiosités de ce petit monde, et pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiste lui fit présent de 5 ou 6 livres de la racine du Brésil ou de l'*ipécacuanha* (1), qu'il lui donna comme quelque chose de précieux. Le jeune Helvétius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, et après avoir éprouvé l'efficacité de son remède contre la dysenterie, il le fit afficher. Tous les malades atteints de cette maladie s'adressaient à lui, et il les guérissait tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisait des effets si merveilleux : il déclara que c'était l'*ipécacuanha*, et reçut mille louis de gratification. Il devint ensuite inspecteur-général des hôpitaux de la Flandre française, et médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant quelques ouvrages. Le plus estimé est son *Traité des maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir*, 2 vol. in-8°, 1724, dont il s'est fait plusieurs éditions.

HELVETIUS (JEAN-CLAUDE-ADRIEN), fils du précédent, conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur-gé-

néral des hôpitaux militaires, naquit à Paris le 18 juillet 1685. Il fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville, et mourut le 17 juillet 1755, à 70 ans. Ce médecin était aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs et la tranquillité de son âme, étaient peintes sur son visage. Il répandait, avec un plaisir égal, ses lumières et ses revenus. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliothèque, que cette compagnie n'avait pas dans la sienne. Nous avons de lui : | *Idée générale de l'économie animale*, in-8°, Paris, 1722, et en Angleterre, 1725, in-8°. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très étendues sur le traitement de la petite vérole. | *Principia physico-medica, in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8° ; et plusieurs autres ouvrages estimés sur la médecine.

HELVETIUS (CLAUDE-ADRIEN), né à Paris en janvier 1715, était fils du précédent. Il fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sous le célèbre père Porée, qui, trouvant dans les compositions de ce jeune élève, plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, soigna particulièrement son éducation : mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits ; il s'abandonna entièrement à ce système aussi absurde que désolant, et publia en 1758 son livre de *l'Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut le 26 décembre 1771. Il avait été fermier-général, et il remplit cette place avec dignité, honneur et désintéressement. Ses ouvrages sont : | *De l'Esprit*, 1758, in-4°, et 3 vol. in-12. Cet ouvrage est composé de quatre *Discours*, dont on peut réduire la substance à ces trois points principaux : 1° Que toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique, et que nous ne différons des animaux que par l'organisation extérieure ; 2° que notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir, ou la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugemens, de nos actions et de nos affections ; qu'il n'existe pas de liberté ; et que les notions du juste et de l'injuste varient selon les coutumes ; 3° que tous les hommes sont susceptibles, au même degré, des mêmes passions, que l'éducation seule

(1) L'*ipécacuanha* avait été apporté en France dès l'an 1672 ; mais Helvétius est le premier qui en ait indiqué l'usage.

développe plus ou moins. On peut voir par là tout le matérialisme et le poison de la doctrine d'Helvétius. Le désir de la réputation l'entraîna à faire un corps de doctrine des opinions qu'il avait recueillies dans les coteries philosophiques. Cet ouvrage, qu'il osa présenter à la cour et à la famille royale, excita d'abord l'indignation publique : le 10 août le conseil d'état en révoqua par un arrêt le privilège accordé le 12 mai, sur l'approbation du censeur Terrier. Effrayé de l'orage qui se préparait contre lui, Helvétius fit plusieurs rétractations qui furent jugées insuffisantes, et son ouvrage, condamné par M. de Beaumont, archevêque de Paris, par une lettre apostolique du pape Clément XIII, et par la faculté de théologie de Paris, fut brûlé par arrêt du parlement, le 10 février 1759. Helvétius a été réfuté par la Sorbonne qui, dans sa censure divisée en 4 parties, de l'âme, de la morale, de la religion, du gouvernement, rapporte sous chacun de ces titres tout ce que cet auteur a avancé de condamnable. On trouve dans l'ouvrage quelques morceaux éloquens, mais en même temps tous les délires du matérialisme : il manque de méthode, et est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne diffère des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avait pas. Du reste cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir » dit que la raison et la sagesse, la supériorité de l'homme, viennent uniquement de ce qu'il a des mains, et non des pattes, tandis qu'il pouvait dire, ce qui est bien plus vrai, que si l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingénieux et raisonnable devait être pourvu d'instrumens propres à exercer son industrie. » Une autre erreur d'Helvétius, et qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'intérêt, opinion prise d'Epicure, et réfutée comme révoltante et flétrissante par l'orateur romain (*Acad. Quæst.*, l. 2, n° 151, de *Amic.* n° 50-51, etc.). | *Le Bonheur*, poème en six chants, in-8°, 1772, avec des fragmens de quelques *épîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systèmes que saint Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvétius a

choisi le plus mauvais. Cet ouvrage posthume et non achevé n'offre que de faibles lueurs d'inspiration poétique. La fiction en est nulle, la marche traînante, les vers sans couleur, et le poète y déclame contre tous les culles. Quelques mois avant sa mort, l'auteur retoucha ce poème abandonné depuis 25 ans, et Saint-Lambert le corrigea avant de le faire paraître. | *De l'Homme*, 2 vol. in-8° : ouvrage posthume et publié par le prince Galitzin. Il est non moins révoltant que le livre de *l'Esprit*, dont il est le commentaire indigeste, divisé en 10 sections. L'auteur était maître d'hôtel de la reine, et il avait été, comme nous l'avons dit, fermier-général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvétius avait des mœurs douces, et son caractère, porté à la bienfaisance et à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisait profession non-seulement d'être sincèrement attaché au christianisme, mais il en pratiquait les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivait le 13 novembre 1775 une personne très digne de foi, et qui était à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été témoin de la perversion du pauvre Helvétius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V..., qui de pieux qu'était M. Helvétius au point d'inquiéter sa famille, quoiqu'il les plus gens de bien, en fit un athée en un an de temps. Ce fut la métromanie qui le gagna, qui occasiona cette funeste connaissance. J'en gémissais tous les jours depuis sa mort, et j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il serait à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce 13 novembre 1775, de S. P.* L'original de cette lettre était entre les mains de l'homme respectable auquel elle a été écrite. Cependant Grimm dans la deuxième partie de sa *Correspondance* nous apprend que l'amour de la réputation surprit Helvétius au milieu de sa *vie voluptueuse* ; il raconte ses liaisons passagères, et il ajoute qu'Helvétius croyait toutes les femmes sans mœurs, parce qu'il avait passé sa vie avec des femmes telles. Un philosophe, le marquis d'Argens, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvétius et de celle de Moïse, le parallèle suivant. « Elle n'est point, dit-il, (celle de Moïse) cette philosophie aride et sèche, dont la subtilité s'évapore en

» raisonnemens, et dont les forces s'épuient en recherches inutiles au bonheur des hommes; cette philosophie désastreuse qui, la hache à la main, le bandeau sur les yeux, abat, renverse, détruit tout et n'élève rien; qui, dans son délire impie, fait son dieu de la matière, ne distingue l'homme d'avec la brute que par les doigts, et pour le perfectionner, le renvoie disputer aux animaux le gland dans les forêts. » Pour compléter cet article, nous ajouterons le jugement de l'auteur des *Trois siècles de la littérature française*. « S'il nous est permis, dit ce critique, de faire quelques réflexions sur le caractère d'Helvétius, nous serons autorisés à dire que l'amour de la célébrité et trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talents.... La candeur, la bienfaisance, et les autres vertus de son âme, faisaient pardonner, par ceux dont il était connu, les illusions de sa philosophie. Nous pouvons assurer, d'après nos propres observations, qu'elle était dans lui une espèce de manie involontaire, fruit de ses premières liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante et systématique. Aussi M. Helvétius n'adopta-t-il jamais les intrigues et les procédés de la cabale qui avait su se l'attacher, d'abord par adresse, et le conserver ensuite par la juste crainte qu'il avait d'en devenir la victime. Il connaissait trop bien le *stylum philosophicum*, pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le retenait captif. Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance et des excès de tant de maniaques, qui se faisaient gloire de l'avoir pour confrère. On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paraître philosophe avec tant de risques, et la faiblesse de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il était capable de donner. » La Harpe juge de même Helvétius. « C'était, dit-il, un homme de mœurs douces, d'une société aimable et d'un caractère bienfaisant; il semblait faire une sorte de contraste avec son livre de l'Esprit; et ce contraste, dont tout le monde fut frappé, fait demander ce qui a pu engager un honnête homme, un homme

» d'esprit et de talent, à débiter avec tant de confiance une foule de paradoxes, » où le faux des raisonnemens est aussi facile à démontrer que l'odieux des conséquences. Il est impossible d'en assiéger d'autre cause que l'ambition de la célébrité. » Voyez La Harpe, dans sa *Philosophie du 18^e siècle*; il y réfute plusieurs des paradoxes d'Helvétius. Avant lui, d'autres écrivains l'avaient vivement attaqué, entre autres, Gauchet et l'abbé de Lignac. Grimm et Voltaire lui-même faisaient peu de cas des productions de ce philosophe, dont ils parlent dans leur correspondance comme d'un *fatras ennuyeux*. Il est encore plus maltraité dans les œuvres posthumes du roi de Prusse, tome 2. Ce prince dit, à l'occasion du livre de *l'Homme et de son éducation*: « J'ai lu Helvétius, et j'ai été fatigué, pour l'amour de lui, qu'on l'ait imprimé; il n'y a que des paradoxes dans son livre, des folies complètes.... Bayle l'aurait envoyé à l'école pour étudier les rudimens de la logique, et cela s'appelle des philosophes! Oui! à la manière de ceux que Lucien a persiflés: notre pauvre siècle est d'une stérilité affreuse en grands hommes comme en bons ouvrages. Du siècle de Louis XIV, qui a fait honneur à l'esprit humain, il ne nous reste que la lie, et dans peu il n'y aura rien du tout. » Les œuvres d'Helvétius souvent réimprimées ont paru complètes, en 1795, 5 vol. in-8° et 14 vol. in-18. Le marquis de Chastellux a publié l'*Eloge de M. Helvétius*, in-8° de 28 pages, sans date, sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu. M. Lemontey a inséré dans la *Revue encyclopédique* une notice sur Helvétius, tom. 19, pag. 283.

* **HELVETIUS** (madame), femme du précédent, et fille du comte de Lignéville, alliée à la maison de Lorraine et nièce de M^{me} de Graffigny, auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, naquit en 1719 au château de Lignéville, en Lorraine. Elle se plut à prodiguer des soins aux malades indigens, et accompagnée d'un médecin et d'une sœur de la charité, elle visitait les chaumières et y répandait d'abondans secours. Après la mort de son mari, elle se retira à Auteuil qui devint bientôt le rendez-vous de toutes les célébrités de l'époque. Un jour qu'elle se promenait avec Bonaparte, alors premier consul, elle lui dit: *vous ne voyez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre*. M^{me} Helvétius mou-

rut le 12 août 1800, laissant la jouissance de sa maison à Lefebvre de la Roche et à Cabanis, et fut enterrée, d'après ses vœux, sans pompe et dans son jardin. M. Roussel a publié une *Notice sur la veuve Helvétius*, Paris, 1800, in-8°.

HELVICUS (CHRISTOPHE), écrivain allemand, né à Sprindlingen en 1581, mort à la fleur de son âge en 1617, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont : | *Théâtre historique et chronologique*, in-fol., Francfort, 1666. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs et compilateurs ; | *Synopsis historiae universalis ad annum* 1612, in-4°, 1637. On trouve une liste exacte de ses ouvrages, dans le *Theatrum* du Père Freher.

HELVIDIUS PRISCUS, philosophe stoïcien, causa des troubles à Rome sous l'empire de Vespasien, et fut banni avec ses complices. Voyez VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivait la virginité de Marie, et soutenait, qu'après la naissance de J.-C. la sainte Vierge avait eu des enfants de saint Joseph. C'était un enthousiaste. Il vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme l'a réfuté.

HELYOT (PIERRE), religieux Picpus, connu sous le nom de père Hippolyte, né à Paris, en 1660, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidèles de leurs habillemens, 1714-19, en 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avaient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimait le cinquième volume de cette histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, le 5 janvier 1716, à 56 ans, après avoir occupé différens emplois dans son ordre. Les 3 derniers vol. sont du Père Maximilien Bullot, un des confrères du Père Hélyot. Il en a paru une espèce d'*Abrégé*, à Amsterdam, 1721. 4 vol. in-8°, pour les religieux, et autant pour les mili-

itaires. Cet abrégé est fort inexact, et n'est recherché que pour les figures. Le Père Hélyot était aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, 1705, in-12.

HEMELAERS ou **HÉMÉLARD** (JEAN), antiquaire, né à La Haye vers l'an 1580, de parens calvinistes, rentra dans le sein de l'église catholique dans un âge peu avancé. Ses études finies, il se rendit à Rome, où après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Anvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante et sincère, et rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Numismata imperatorum Romanorum a Julio Cæsare ad Heraclium, e Musæo Arschotano, brevi et historico commentario explicata*, Anvers, 1615 et 1624, in-4°, 1654, in-fol.; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4° (voyez HAVERCAMP). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des *poésies* et des *harangues*.

HEMERE (CLAUDE), bibliothécaire de Sorbonne, né à St.-Quentin, dans le 16^e siècle, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : | *De Academia parisiensi, qualis primo fuit in insula et Episcoporum scholis*, 1637, in-4°; | *De scholis publicis*, 1633, in-8°; | *Augusta Viromanduorum*, Paris, 1643, in-4°. Il mourut à Saint-Quentin, dont il était chanoine, l'an 1650, âgé d'environ 70 ans.

***HEMERT** (PAUL van), l'un des philosophes les plus connus et des plus grands écrivains de la Hollande, naquit à Amsterdam en 1756; il commença ses études dans sa ville natale, les acheva dans les universités de Leyde et d'Utrecht, et reçut dans cette dernière ville le grade de docteur en théologie. Il remplit ensuite les fonctions de prédicateur protestant, d'abord à Baarn, et 4 ans après à Wick-By-Duurstede, où il fut accusé d'hétérodoxie. Ayant refusé de se soumettre au jugement du consistoire, il écrivit trois lettres à Gilsbert Bonnet, professeur de théologie à Utrecht, pour justifier sa doctrine qui consistait à faire admettre l'autorité de la raison en matière de religion. Bonnet répondit aux deux premières et laissa la troisième sans réponse : Hemert triompha et alla s'établir à Amsterdam; il renonça à toutes fonctions ecclésiastiques pour se livrer exclusivement à la culture des lettres

et des sciences. La société Teyler à Harlem ayant proposé un prix sur une question philosophique qui avait pour objet de démontrer : *que tout homme doué du jugement n'est pas seulement autorisé, mais encore obligé de juger par lui-même en matière de religion*, Hémert le remporta : son *mémoire* fut lu avec avidité en Hollande. Deux autres prix qu'il obtint encore ajoutèrent à sa réputation d'écrivain et de philosophe. En 1797, il publia sous le nom de *Paulus Samosatensis* (Paul de Samosate), une brochure, sur *les opinions des premiers chrétiens et Pères de l'Eglise, relativement à la personne du Christ*. En 1790 il refusa la chaire de professeur de philosophie qu'avait occupée le célèbre Wittenbach. Tout entier à ses études favorites, il se proposa de faire connaître les opinions du système de Kant, et publia dans ce but en 1795 ses *Elémens de la philosophie de Kant*, en 4 vol. in-8°. Ce nouveau système ayant trouvé de nombreux adversaires en Hollande et en Allemagne, il s'attacha à le justifier et fit paraître en 1799 et années suivantes son *Magasin critique*, 6 vol. in-8°, que le professeur Wittenbach réfuta dans sa *Bibliotheca critica*, très estimée des savans. Hemert lui répondit à son tour par une brochure latine intitulée : *Pauli Van Hemert epistola ad Danielelem Wittenbachium*, dans laquelle il rend justice au mérite et à l'érudition de son adversaire, mais où il l'accuse de n'avoir pas compris la doctrine du philosophe allemand. Wittenbach répliqua avec beaucoup d'amertume par sa *Philomathia*. Cette querelle entre deux philosophes distingués se termina par un écrit de Hemert qui parut en 1810 sous le titre de *Trias epistolarum*. Mais M. Mahne, ancien élève de Wittenbach et alors professeur à l'université de Gand, attaqua encore van Hemert en publiant en 1815 un ouvrage intitulé : *Epistolæ sodalium socraticorum philomathiae*, auquel celui-ci ne répondit que par une *satire* en forme de dialogue qui arrêta la lutte. Cette pièce d'une élégante latinité, avait pour titre : *Strena Pauli van Hemert ad Danielelem Wittenbachium, missa ipsis kalendis januariis 1814*. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Hemert publia un discours hollandais sur *le Sublime*, et en 1807, 11 volumes de *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* sous ce titre : *Lectuur by het ontby en de the-tafel*. Cet ouvrage est

devenu classique en Hollande. Nommé professeur de philosophie à La Haye, il y trouva l'occasion de développer les principes de la doctrine de Kant. Hemert est mort dans cette ville le 10 février 1825. Il était membre de l'institut des Pays-Bas, et secrétaire de la société de bienfaisance, présidée par le prince d'Orange, qui s'occupait du défrichement des landes et de ce qui concerné l'agriculture.

* **HEMEY-D'AUBERIVE** (NICOLAS-PHILIBERT), docteur de Sorbonne, abbé d'Ebreuil, ancien grand-vicaire d'Autun, puis de Lyon, etc., né à Châlons-sur-Marne en 1759, mort à Paris le 10 octobre 1845, fit ses études chez les jésuites de sa ville natale. Après avoir terminé d'une manière brillante ses humanités, il voulut embrasser l'état ecclésiastique, et fut envoyé à Paris chez les Robertins, où il fit avec beaucoup de distinction ses études théologiques. M. de Noë, évêque de Lescar, l'attira auprès de lui et le nomma son grand-vicaire ; il s'attacha ensuite à M. de Marbeuf qui venait d'être appelé à l'évêché d'Autun et qu'il fit successivement grand-vicaire, chanoine, premier archidiacre. Le prélat se reposait sur lui du soin de beaucoup d'affaires de son diocèse, et l'employait même dans l'administration des états de Bourgogne dont il était président-né : l'abbé Hémey chargé plusieurs fois de rapports, de démarches, de discussions, se fit connaître aux états par la netteté de son esprit, la sagesse de ses avis et son habileté à traiter les affaires les plus épineuses. Malgré tant d'embarras et de distractions, comme il se levait de grand matin et se couchait fort tard, il trouvait le temps de lire et d'étudier beaucoup, et il s'instruisait non-seulement dans les connaissances de son état, mais encore sur d'autres matières de sciences, de critique et d'érudition. M. de Marbeuf ayant été chargé de la feuille des bénéfices en 1777, vint demeurer à l'abbatiale de Saint Germain-des-Près à Paris ; l'abbé Hémey l'y suivit, et depuis cette époque, il eut une part encore plus considérable dans l'administration du diocèse d'Autun, où il faisait tous les ans un assez long séjour, l'évêque n'y pouvant aller que rarement. En récompense de son zèle il fut nommé, en 1780, à l'abbaye d'Ebreuil, dans le diocèse de Clermont. Il répara l'abbatiale et consacra la plus grande partie du revenu à vivifier le pays et à soulager les pauvres. Le roi l'ayant nommé, en 1784, à l'évêché de Digne,

il refusa cet honneur, par défiance de ses propres forces. Lorsque M. de Marbeuf passa à l'archevêché de Lyon en 1788, l'abbé Hémey fut chargé d'aller rétablir l'ordre dans ce nouveau diocèse que le jansénisme n'avait pas respecté. La tâche était pénible. On sait que tous les emplois étaient occupés par les jansénistes; il renvoya les plus ardens, rétablit la signature du formulaire, et fit cesser l'enseignement de la théologie du P. Valla. Lorsque la révolution éclata, il continua aussi longtemps qu'il lui fut possible, de gouverner le diocèse; mais enfin obligé de se retirer, il se réfugia dans son abbaye d'Ebrevil où il n'était connu que par ses bienfaits, et où il espérait trouver quelque tranquillité; mais les idées révolutionnaires y étouffaient, comme partout, les idées de reconnaissance; contraint de s'enfuir, il confia ses effets à une famille de la fidélité de laquelle il se croyait assuré; mais à peine fut-il parti, que la maison abbatiale fut mise en vente, et tout son mobilier pillé: il perdit entr'autres une malle de papiers contenant des extraits d'ouvrages, des notes sur différents sujets, fruit de 50 ans de travail et de recherches; et cette perte fut celle qui lui inspira les plus vifs regrets. Il se rendit en Bresse chez un ami; mais la crainte de le compromettre le détermina à passer à Genève pour sortir de France et rejoindre M. de Marbeuf: diverses circonstances s'y opposèrent; il revint à Paris, où il vécut déguisé et dans la plus grande obscurité, travaillant tout le jour dans les bibliothèques publiques, et cherchant dans l'étude une distraction aux chagrins que lui faisait éprouver le spectacle des malheurs de la religion et de son pays. Peu après la terreur, il rencontra l'abbé Emery, se lia d'amitié avec lui, et l'aida dans la publication du *Christianisme de Bacon*, des *Pensées de Leibnitz*, et depuis, des *Pensées de Descartes*. Il est probable qu'il eut part aussi à quelques écrits de M. Emery sur les affaires de l'église. A l'époque du concordat, Bonaparte lui offrit successivement les évêchés de Digne et d'Agén; le premier consul se rappelait avoir vu l'abbé Hémey chez M. de Marbeuf, et n'avait pas non plus oublié qu'il l'avait conduit dans sa jeunesse à l'école de Brienne; mais l'abbé d'Auberive ne voulut pas profiter de cette circonstance pour satisfaire une ambition qu'il n'avait point. Il refusa même, quoiqu'il fût peu riche, la modique pension

que le gouvernement accordait aux ecclésiastiques, et continua dans sa laborieuse retraite ses études et ses recherches. On lui doit: | une édition de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, ouvrage composé par Hay, vicaire apostolique en Ecosse, traduit en français par M. Nagot de Saint-Sulpice, auquel il a ajouté des *observations et additions* sur différents sujets; | une édition des *Oeuvres de Bossuet*, Lebel, à Versailles; il n'a publié que les 4 premiers volumes, et a laissé quelques notes pour les autres. | *Anecdotes sur les décapités*, 1793, in-8°. Il a laissé en manuscrits des *Recherches sur la magie*, et une *Histoire de l'art de la verrerie chez les anciens*, dont il n'y a qu'une partie de terminée. Il a aussi fourni plusieurs articles à l'*Ami de la religion et du roi*, qui a publié sur lui une notice assez étendue, tome 5, p. 508, et tome 6, p. 49. On trouve encore sur l'abbé Hémey une notice fort intéressante dans le *Mémorial religieux, politique et littéraire*, 1816, n° du 19 octobre. Ses manuscrits se conservent dans la bibliothèque du cabinet du roi.

* HEMMELINCK (JEAN), peintre flamand, né à Damme près de Bruges, en 1450, devint un des premiers chefs de l'école flamande. Parmi les tableaux qu'il a laissés on remarque la *Nativité de Jésus-Christ*, composée pour l'hôpital Saint-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, la *Chasse de Sainte-Ursule*, et *saint Christophe portant l'enfant Jésus*.

HEMMERLINUS (FÉLIX), appelé aussi *Malleolus*, chanoine et chantre de Zurich en 1428, dont il existe des *Opuscles* en deux parties, très rares; l'une et l'autre in-folio, sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques. La première est plus rare que la deuxième. Dans celle-là on trouve: *Dialogus de nobilitate et rusticitate*, etc. Dans l'autre: *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos et Beghinos, monachos*, etc., pleins de plaisanteries sans finesse et sans goût, comme sans logique et sans raison. L'auteur de l'*Ami des hommes* a très bien prouvé que les moines mendiants étaient une grande décharge et aisance pour la société; et qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissaient et enrichissaient le champ abandonné à leurs concitoyens. Hemmerlinus était un esprit inquiet et tracassier, tant en matière de religion qu'en matière civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état; il avait

tout l'esprit des nouvelles sectes, et doit être regardé comme un avant-coureur de Luther et de Calvin, comme un disciple de Wicléf et de Huss. Il mourut en 1456.

HEMMINGA. Voyez SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINCIUS (NICOLAS) naquit en 1515, dans l'île de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchthon, dont il acquit l'esprit et l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgrâces de la part des luthériens, qui lui reprochaient son penchant pour le calvinisme. Il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opusculs théologiques*, dont on a fait cas chez les calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMRICOURT (JACQUES de), gentilhomme liégeois, chevalier de S.-Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), né en 1535, mort le 18 décembre 1603, à l'âge de 70 ans, a donné *Le Miroir des nobles de Hasbaye*, avec fig., Bruxelles, 1575, in-fol.; on en a fait une nouvelle édition, Liège, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure et barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise et de probité, devenus bien rares dans des siècles plus policés et plus élégans. Il a laissé un autre ouvrage qui a pour titre : *Abrégé des guerres d'Avans et de Waroux*, et un *Traité de latemporalité*, etc. Cet ouvrage, qui traite du domaine temporel du prince-évêque de Liège, n'a point été imprimé. On trouve une *Notice* sur cet auteur dans l'*Esprit des Journaux*, 1786. Hemricourt n'était pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la manière dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

* **HEMSTERHUY** (TIBÈRE), savant philologue et helléniste, né à Groningue en 1685, mort le 1^{er} avril 1766 à Amsterdam, entra à l'âge de 14 ans à l'université de sa ville natale, et fut un des élèves les plus distingués de Jean Bernoulli. Ses travaux s'étaient portés particulièrement sur la littérature, les langues savantes et les mathématiques, et ses succès avaient été tels que l'athénée d'Amsterdam lui offrit

à l'âge de 20 ans la chaire de mathématiques et de philosophie. Juste-Lipse avait dit que *la connaissance du grec faisait honneur à un savant, mais ne lui était pas nécessaire* persuadé du contraire, Hemsterhuys se livra avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue grecque, et son exemple produisit une heureuse révolution parmi les savans du nord de l'Europe. Il introduisit aussi dans l'étude du grec une méthode nouvelle qui fut adoptée dans toutes les écoles de son pays, mais qui fut froidement accueillie en France, et vivement critiquée en Allemagne : cette méthode consiste dans l'application de certains principes d'analogie, qui, depuis cette époque ont souvent servi de guide à ceux qui étudient les langues anciennes. Hemsterhuys a laissé : | la *Continuation du Pollux de Lédertin*; | un *choix de dialogues de Lucien*, 1708; | une *édition de Lucien avec des commentaires*, terminée par Reitz et Gesner, 1720-1737; | le *Plutus d'Aristophane avec des notes*, 1744; | *Harangues latines*, 1784; | des *Notes sur Xénophon d'Ephèse*, imprimées d'abord dans les observations mêlées d'Amsterdam, et réimprimées par extrait dans l'édition que le baron de Locelle a donnée de ce romancier; | la *Traduction latine des Oiseaux d'Aristophane*, dans l'édition de Kester. Son éloge a été écrit en latin par le savant Runhkenius.

* **HEMSTERHUY** (FRANÇOIS), fils du précédent, né à Groningue, au commencement du 18^e siècle, se consacra aux sciences philosophiques et s'acquitta avec brillante réputation par la publication de différens ouvrages allemands, qui ont été traduits en français en 1775, sous ce titre : *Oeuvres philosophiques d'Hemsterhuys* : elles ont eu une seconde édition en 1808, 2 volumes in-8°. Elle contient : *Lettre sur la sculpture*, Amsterdam, 1769, in-4°; *Lettres sur les désirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1775; *Sophyle ou la philosophie*, dialogue, 1778; *Aristée ou la Divinité*, dialogue, 1779; *Alexis ou de l'Age d'or*, idem, Riga, 1787; *Simon ou des facultés de l'âme*, Riga, 1787. Dans les différens écrits de ce philosophe, on remarque une grande force d'imagination, beaucoup de zèle pour le christianisme, et une haine profonde pour les athées et les matérialistes. Hemsterhuys avait obtenu la place de commis de la secrétairerie d'état du conseil des provinces unies des Pays-Bas, et il la conserva jusqu'à sa mort arrivée à La Haye en 1790.

HÉNAO (GABRIEL de), jésuite, docteur de Salamanque, né à Valladolid en 1611, commença par se livrer à son goût pour la poésie; il entra ensuite chez les jésuites, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704; il fut recteur de l'université de Salamanque. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-fol. en latin; les 2 premiers traitent du *Ciel empyrée*; le 3^e, de *l'Eucharistie*; les trois suivants, du *Sacrifice de la messe*; les 7^e, 8^e et 9^e de la *Science moyenne*; et les deux derniers, des *antiquités de la Biscaye*, sous le titre : *Biscaya illustrata*. Celui-ci est le plus consulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite, qui était savant, et compilait avec choix.

HÉNAULT (CHARLES-JEAN-FRANÇOIS), historien, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes et surintendant des finances de la maison de la reine, né à Paris, le 8 février 1685, mourut dans cette ville, le 24 novembre 1770. Il était fils d'un fermier général, et avait été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, entra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française, en 1707, par son poème, intitulé : *L'homme inutile*. Hénault connut Racine, reçut des leçons et des conseils de Massillon, fut lié avec Voltaire, eut beaucoup d'amis et pas un seul ennemi. On a de lui : | *Le nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1744, 1746, 1749; la meilleure édition est de 1768, 2 vol. in-4°, et en 2 et 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur l'histoire de France. Il a eu beaucoup de succès, quoiqu'il ne soit pas sans défauts : des préjugés nationaux et d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration et à la justesse des réflexions; mais il est si supérieur à la manière dont on écrit aujourd'hui l'histoire que l'on aurait grand tort de le juger sévèrement. L'abbé Fantin-Desodoarts en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle. « C'est un abbé, vicaire-général, dit un critique, qui a entrepris de faire, de cette continuation, un petit dépôt de la philosophie moderne, qui insulte le siècle de Louis XIV, pour n'avoir pas produit un *Dictionnaire tel que celui de l'Encyclopédie*, qui trouve les mœurs actuelles beaucoup plus pures et plus saintes que tout ce que l'on a ja-

mais vu, et qui enfin s'est livré à des bavardages si faux et si ridicules que les philosophistes mêmes n'ont pu s'empêcher de regarder son ouvrage comme le fruit du délire : mais rien ne doit étonner dans un siècle, où la continuation des livres estimés est un des moyens favoris de répandre l'erreur, et surtout de corrompre l'histoire. On a fait à des ouvrages célèbres une suite qu'on fait envisager comme un appendice nécessaire, et l'on ente ainsi sur un arbre sain une branche parasite et venimeuse. » M. Walkenaer a aussi donné une édition de l'histoire de France d'Hénault. On a avancé à tort que cet ouvrage était de Boudot : cet abbé avait été seulement chargé de faire à la bibliothèque royale les recherches nécessaires. | *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, 1759, 1765, 2 vol. in-8°; | *Histoire critique de l'Etablissement des Français dans les Gaules*, ouvrage inédit, imprimé en 1801, par les soins d'Ant. Serriey, qui a aussi publié ses *Oeuvres inédites*, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1806, in-8°; | *François II*, tragédie historique en prose; c'est un tableau de ce temps orageux; | *Le réveil d'Epiménide*, comédie; elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces; 1770, 1 vol. in-8°; | *Les Chimères*, divertissement d'un acte, représenté en société. Le président Hénault est connu encore par quelques *poésies fugitives*, qui sont remplies de grâces. On peut en juger par le quatrain que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet : « Devinez la main » qui vous souhaite ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse les vers suivants :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

On trouve une *Notice* sur la vie et les ouvrages du président Hénault à la tête du recueil de ses œuvres inédites. Voltaire faisait beaucoup d'éloges des ouvrages de Hénault, avec lequel il était en correspondance. Le président lui écrivit, à l'âge de 80 ans, une lettre fort touchante, afin de le faire revenir de ses erreurs sur la religion; et de son côté, Voltaire avait plusieurs fois essayé d'attirer le président dans son parti. Mais ni l'un ni l'autre ne parvinrent à leur but.

HÉNAUT ou **HESNAULT** (JEAN), fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connaître du surintendant Fouquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poète lança contre celui-ci un sonnet, qui, quoique dur, offre de très bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion (*voyez son article*). Hénaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son sonnet; mais la satire se répandait trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Hénaut est non seulement connu comme poète, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinoza, et que celui-ci le méprisa; mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Hénaut était un homme de plaisir, qui cherchait à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passait de l'irrégion à la dévotion; mais cette dévotion, née subitement, se dissipait de même. Il mourut dans des dispositions très chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment : | plusieurs *sonnets*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Avorton*, qui fit beaucoup de bruit dans son temps, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, et qu'enfin il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antithèses assez bonnes. | Des *Lettres* en vers et en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté. | Une *Imitation* en vers des actes 2^e et 4^e de la *Troade* de Sénèque. Il avait quelque talent pour ce genre de travail. | On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du *poème de Lucrèce*, qu'on trouve dans le *Fureteriana*, et ailleurs. Il avait poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Hénaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, surtout si la suite répondait au commencement. « Hénaut, dit La Monnaye, était l'un des hommes de son temps qui tournait le mieux un vers. » Despréaux, si délicat là-dessus, ne le niait pas; et quand on lui demandait pourquoi dans le troisième chant de son *lutrin*, et dans sa neuvième satire, il en avait parlé avec mépris, il répondait qu'au lieu de Hénaut, il avait mis Bour-
sault, ensuite Perrault, mais que, s'é-

tant réconcilié avec ces derniers, il leur avait substitué Hénaut, qui, étant mort en 1682, était hors d'état de former aucune plainte. » Cette réflexion de La Monnaye devrait, pour la gloire de Boileau, se trouver en note dans les œuvres de ce poète.

HENICHIUS (JEAN), professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des luthériens avec les calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion ne lui attirèrent de la part des deux partis, que des injures et de mauvais procédés. Le projet dans le fond était déraisonnable. Comment réunir deux sectes, qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre doctrine? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader, après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi et de la morale des chrétiens? On a de Hénichius divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4^o, et in-8^o, estimables pour la modération qu'ils respirent : persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuie que faiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont : | *Compendium sacræ theologiæ*, in-8^o; | *De veritate religionis christianæ*, in-12; | *Institutiones theologiæ*, in-4^o; | *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4^o.

* **HENKE** (HENRI-PHILIPPE-CONRAD), fameux théologien protestant, né le 3 août 1752 à Hehlen, dans le duché de Brunswick, était fils de l'aumônier de la garnison d'Helmstadt. Resté orphelin à l'âge de dix ans, il fut élevé à l'université de sa ville natale. Après avoir enseigné quelques années la théologie, il fut nommé abbé du couvent de Kœnigs-lutther, et fait vice-président du consistoire d'Helmstadt. Le professeur Schirach l'avait associé à la rédaction de son journal latin, mais Henke y coopéra peu. Il laissa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | une *Histoire de l'Eglise*, 5 vol, in-8^o, plusieurs fois réimprimée, dont il avait fait un abrégé qu'il a laissé incomplet, et qui a été terminé et publié par J.-S. Vater, en 1810 in-8^o; | *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, Helmstadt, 1793, in-8^o. Dans la préface de cet ouvrage, il s'éleva contre ce qu'il appelle la *christolâtrie* ou l'adoration superstitieuse de J.-C., et contre la *bibliolâtrie*, ou le respect exagéré pour les livres saints; comme si on pouvait avoir

trop de vénération à l'égard d'un livre qu'on reconnaît pour divin, et où l'on puise les règles de la foi. Il paraît aussi qu'il écarte de la théologie chrétienne tout ce qui ne tient pas à la religion nationale, établissant ainsi la raison pour guide de la foi. Henke avait aussi travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que : | *Le Musée pour la science et la religion* ; | *L'Exégèse et l'Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1795-1801 ; | *les Archives de l'histoire ecclésiastique des derniers temps*, Weimar, 1794-1799 ; | *Annales de la religion*, 1800-1802 ; | *Eusebia*, Helmstadt, 1796-1800. Il mourut le 2 mai 1809, à la suite d'un voyage qu'il avait fait à Paris en qualité de député des états de Brunswick. On trouve sa *Vie*, qu'il a écrite lui-même, dans le *Magasin* pour les ministres de l'Evangile, par J.-R.-G. Beyer, tome 10, pag. 106-112. Henke possédait les langues anciennes, et avait un grand esprit de critique.

* HENKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freyberg en Saxe, devint conseiller des mines du roi Auguste II. La manufacture de porcelaine de Meissen doit aux procédés chimiques qu'il y introduisit la grande réputation dont elle jouit. La riche collection de fossiles et de minéraux qu'il avait réunis, a été transportée à St-Petersbourg. Ce savant distingué mourut le 26 janvier 1744, laissant plusieurs ouvrages qui se font remarquer par un grand esprit d'observation. | *Flora saturniana ou l'affinité du règne végétal et du règne minéral avec un appendix sur le kali geniculatum*, et une couleur qu'on en prépare et qui ressemble à l'outremer, Leipsick, 1722, in-8°, avec neuf planches, 2^e édition, 1735 ; | *Pyrilologia ou Histoire naturelle de la pyrite, avec une préface sur l'utilité de l'exploitation des mines, surtout dans la Saxe électorale*, 1723, in-8°, avec trois planches, 2^e édition, 1734. Cet ouvrage a été traduit en français avec le précédent, par le baron d'Holbach, Ad. Hen. Charas, Paris, 1760, 2 parties, in-4° ; | *Bethesda portuosa ou les eaux salutaires à la conservation d'une longue vie, surtout les eaux minérales de Lauchstaedt et celles de Freyberg, avec de nouvelles découvertes d'après l'histoire, la chimie et la médecine*, Freyberg, 1726, in-8°, ouvrage estimé ; | *Opuscules minéralogiques et chimiques, avec une préface sur la science des mines, au profit de l'état, et avec des notes*, publiés par Zimmer-

mann ; | *Henkelius in mineralogia redi-vivus, ou Introduction à la minéralogie*, publié par Stephani après la mort de l'auteur, Dresde, 1747 et 1759, in-8°, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris, 1756, 2 vol. in-12.

HENNEPIN (Louis), récollet, d'Alth en Hainaut, où il naquit vers 1640. se consacra pendant quelque temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Québec, et exerça cet emploi pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-ouest du Canada, et découvrit en 1680 le fleuve Mississippi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704 : celle-ci est plus complète. Ses autres ouvrages sont : | *Description de la Louisiane nouvellement découverte, etc., avec la carte du pays et les mœurs des sauvages*. Cette relation, traduite en plusieurs langues, avait été dédiée par l'auteur à Louis XIV. | *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale*, Utrecht, 1697, 1 vol. in-12. Ce livre eut cinq éditions, et l'auteur en donna une suite sous le titre de *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, etc., Utrecht, 1698, dédiée à Guillaume III, roi d'Angleterre. Le Père Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du 18^e siècle.

* HENNEQUIN (P.-A.), peintre célèbre, né à Lyon en 1763, fut élève de David, et, après avoir gagné le grand prix de peinture, fut envoyé à Rome pour y étudier aux frais du gouvernement. Mais ayant figuré dans quelques troubles qui éclatèrent en cette ville, il fut obligé de quitter Rome et l'Italie ; il se fixa à Lyon où l'exaltation de ses sentimens politiques lui fit courir les plus grands périls. Mis en prison peu après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il aurait été massacré comme ses autres compagnons d'infortune, s'il n'était parvenu à s'évader. Il se rendit à Paris où son républicanisme exagéré le fit emprisonner de nouveau ; la protection d'un ministre et de quelques amis puissans lui rendit la liberté, et il ne s'occupa plus alors que de son art. Après avoir peint dans un tableau le triomphe du peuple dans la sanglante journée du 10 août 1792, Hennequin concourut pour le prix proposé en l'an 9 par le gouvernement au meilleur tableau représentant le combat de Nazareth que gagna le général Junet.

Sa composition offrait avec de grandes beautés plusieurs défauts saillans, et ce fut Gros qui mérita d'être couronné. Mais le tableau d'*Oreste tourmenté par les furies*, attira tous les regards à l'exposition de l'an 8, et obtint le premier prix. On a encore de lui un grand nombre de dessins et de gravures, et il a fait au Musée un plafond estimé. Après la restauration il alla s'établir à Liège où, entre autres ouvrages, il entreprit un tableau d'une très grande dimension, dont le sujet, tiré de l'histoire des Pays-Bas, était le dévouement de trois cents citoyens de Franchimont, qui périrent tous, sans en excepter un seul, en défendant leur ville et leurs foyers. Hennequin reçut du gouvernement belge et du prince d'Orange de puissans encouragemens; en 1824, il alla habiter Tournay, d'où il envoya l'année suivante à l'exposition de Lille quelques compositions, parmi lesquelles nous citerons *Socrate au milieu de ses principaux disciples, leur enseignant la sagesse*. On a reproché à cet artiste, au talent duquel l'exaltation de ses opinions politiques a beaucoup nui, d'avoir négligé pour la pureté du dessin et l'ensemble de la composition les autres parties de l'art, et de pécher surtout par le ton forcé de son coloris et par la fausse dégradation de ses lumières. Hennequin est mort à Tournay en 1855.

* **HENNERT (CHARLES-GUILLAUME)**, né à Berlin en 1759, entra d'abord au service militaire et fit la guerre de sept ans; il devint ensuite conseiller privé de l'administration des forêts, place qui lui a procuré l'occasion d'apporter de grandes améliorations dans cette partie de l'économie politique. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'art militaire et sur les forêts, dont les principaux sont : | *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les récits d'Homère*, Berlin, 1774, in-8°; | *Mémoire sur la science forestière, déduit de la géométrie appliquée*, 1785, in-8°, avec onze planches; | *Indication succincte de quelques inventions géométriques dont l'application peut servir en différentes occasions aux forestiers, chargés de l'administration des forêts mises en coupes réglées*, Berlin, 1789, in-8°, avec gravures; | *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la maison de Brandebourg sous l'electeur Frédéric III*, 1790, in-4°. Hennert est mort en 1800.

HENNINGS (JÉRÔME), laborieux his-

torien allemand, né à Lunébourg dans le 16^e siècle, mort en 1597, a laissé plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg; la 6^e partie de cet ouvrage est la plus rare : elle est intitulée : *Genealogie aliquot familiarum nobilium in Saxonia*, in-fol. Hambourg. 1596. — Il est différent de JEAN HENNINGS, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des livres saints, et d'une *Version* en vers latins du prophète Jonas. Il était pasteur et professeur de théologie à Helmstadt.

HENNAUER (JEAN), évêque de Lisieux, né en 1497, à St.-Quentin ou dans le diocèse de Laon, mort en 1578, à l'âge de 81 ans, avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève. Il s'immortalisa par son humanité dans le temps de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, et d'un nouveau complot que la cour croyait avoir découvert (V. COLIGNI et CHARLES IX). L'illustre prélat s'y opposa, et donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritait; et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur et l'esprit de tous les calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains (1). L.-S. Mercier a mis sur la scène l'action héroïque attribuée à cet évêque; c'est un drame en 5 actes et en prose, imprimé à Paris, 1772-1775, in-8°.

HENOCH. Voyez ENOCH.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

HENRI 1^{er} fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection à l'empire, le trouvèrent oc-

(1) Plusieurs biographes ont révoqué en doute le fait de cette noble résistance de Jean Hennaier aux ordres qui lui furent donnés de faire périr les calvinistes de son diocèse. Qu'on remarque en effet que les historiens contemporains n'ont rien dit du refus d'Hennaier; qu'il n'en est point parlé dans son épitaphe; que les registres de l'Hôtel-de-Ville de Lisieux n'en font aucune mention; qu'aucun écrit ne l'atteste dans cette ville; que l'anecdote est citée pour la première fois dans un livre public en 1643; que les auteurs du *Gallia christiana* ne l'ont point admise, etc. Toutes ces circonstances, il faut le dire, rendent le fait en question au moins incertain.

capé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmèrent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui, les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entr'eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion fut l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois, et une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des lois, encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne et la Saxe manquaient de villes fortifiées; ni la noblesse, ni le peuple n'aimaient à s'enfermer; de là cette facilité qu'avaient les barbares de pousser leurs conquêtes jusqu'au Rhin. Henri fit construire des villes, et environner de murailles les gros bourgs de la Saxe et des provinces voisines. Pour peupler ces nouvelles forteresses, il obligea la 9^e partie des habitants de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les assemblées publiques et les fêtes ne pourraient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des privilèges et des prérogatives considérables, jusqu'à obliger ceux qui restèrent à la campagne de les nourrir, et à transporter la troisième partie de leur récolte dans les magasins des villes. De là les familles patriennes issues des nobles, qui passèrent dans les villes. Les autres gentilshommes concurent contre ceux-ci une haine qui règne encore, et qui va jusqu'à leur disputer la noblesse, parce qu'ils avaient accepté les magistratures. On leur donna le sobriquet de *Villani*, vilains. A le bien prendre, la bonne raison était de leur côté; mais cette opération de Henri était nécessitée par les circonstances : la sécurité de l'empire l'exigeait; mais si la politique l'a approuvé, le droit sacré de propriété personnelle et réelle, et l'état des mœurs en ont souffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohèmes, les Esclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine sur Charles le Simple, et remporta à Mersburg une seconde victoire sur les Hongrois, en 954. Tous ces succès ne lui enlèrent point le cœur : modeste sous les lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ses diplômes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, son fils aîné, lui succéda. Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne, étaient ses deux

autres enfans. Sa vie a été écrite par un anonyme, et insérée dans le *Thesaurus* de Canisius, tome 3. Ditmar, Witkind et Jean-Conrad Dieterich ont aussi raconté les événemens de ce règne. On a encore, de *Henrico aucupe liber singularis*, par N.-H. Gundling, Halle, 1711, in-4°, et *Henricus auceps, historia anceps*, ibid., 1715, in-4°.

HENRI II (saint), dit le Boiteux ou le *Saint*, arrière-petit-fils du précédent, et fils de Henri le Jeune, duc de Bavière, naquit en 972, dans le château d'Abunde, sur le Danube, et fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hезeson, duc de Bavière, rétablit le pape Benoît VIII sur son siège, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laissant partout des marques de générosité et de justice. C'est dans une de ces dernières expéditions, que coupé et pris par les ennemis, il se sauva par un saut périlleux, dont il ressentit les suites et d'où lui resta le nom de *boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occasionnée par ses grandes fatigues. Il mourut saintement le 14 juillet 1024, à 52 ans. C'est peut-être, de tous les empereurs allemands, celui qui a fait aux églises les plus grandes largesses; cependant sa puissance n'en fut pas affaiblie, son peuple fut heureux, et ses finances furent en bon ordre. Il avait voulu se faire bénédictin à Verdun et ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification et de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, et dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit, à l'entrée de l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre et la couronne et demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est : « L'empereur est venu ici pour vivre dans l'obéissance, et il pratique cette vertu en régnant. » On prétend que dans son couronnement à Rome, on se servit pour la première fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demanda : *Voulez-vous garder, à moi et à mes successeurs, la fidé-*

tité en toutes choses ? et c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avait épousé la vertueuse Cunégonde (voy. ce nom), et la laissa vierge; ils ont été canonisés l'un et l'autre. C'était un prince sage, prudent, courageux, magnanime et magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, et le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait entre mille autres, de l'influence de la religion sur le bonheur des peuples et la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politique son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire était électif, et que la mort des empereurs qui laissaient une postérité nombreuse, occasionait souvent autant d'intrigues et de troubles, que s'ils n'avaient pas eu d'enfants. Sa vie, attribuée à Adelbold, évêque d'Utrecht, a été insérée dans le *Thesaurus monumentorum* de Canisius, avec des notes de Basnage, et réimprimée dans les *Acta Sanctorum*, vol. de juillet, avec une introduction et un appendix. On peut consulter sur le règne de Henri II, les historiens cités à la fin de l'article précédent.

HENRI III, le *Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1059, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnait à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, et réussit à la donner au siège pontifical par l'élection de Clément II. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Bolfeld en Saxe, le 5 octobre 1056, à 39 ans, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il eut une entrevue avec Henri I^{er}, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédait injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel; mais le monarque français le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg d'une redevance qu'elle payait tous les ans au saint Siège.

HENRI IV, le *Vieil*, ou le *Vieux*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de six ans. Agnès sa mère, femme habile et courageuse, gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de 15 ans, Henri régna par lui-même, et montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et surtout contre les Saxons. Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs*: droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parini les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune et livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, et d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta ses plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avaient fait menacer l'empereur de donner son sceptre à un autre, s'il ne chassait ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidait avec sa femme, et s'il ne quittait de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formaient des demandes qui ne l'étaient pas. Henri IV croyait que les foudres du Vatican produiraient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étaient pas sans fondement. Les empereurs jouissaient depuis long-temps en Allemagne du droit d'investiture, fondé sur ce qu'ils avaient doté les évêchés et les abbayes, ou en avaient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait. Grégoire s'opposa à cet abus. » (*Annales de l'Empire*, tom. 1, ann. 1076). Pour y remédier plus efficacement, le pape cite l'empereur à son tribunal, pour qu'il aît à s'y justifier des crimes qui lui sont imputés. Loin de répondre à cet appel, Henri assemble une diète à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits

imaginaires et ridicules, l'accuse de sorcellerie et de sacrilège, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébrait la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avait déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siècles, et voulant donner la paix à un pays agité par un prince tracassier, capricieux et violent, pensaient à déposer Henri. Ce monarque, qui, dans son âme, rendait hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenant à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, pieds nus, et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de sévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyait pas à la sincérité et à la durée de cette pénitence, et ne jugeait pas qu'elle pût être mise à une épreuve trop forte : l'événement fit voir qu'il ne se trompait pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant jusqu'à être intraitable, tantôt timide et faible jusqu'à la bassesse; tyran dans ses succès, esclave et poltron dans ses revers, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer par les princes d'empire dans la diète de Forcheim, et fait donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déposé bat son compétiteur dans plusieurs rencontres; et enfin lui donne la mort à la journée de Volckseim. Henri fit déposer en même temps le pontife dans un synode de Brissen, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit sur le siège pontifical par ses armes. Il s'empare de Rome après un siège de deux ans, et se fait couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, se fit donner la couronne impériale l'an 1100.

Les seigneurs, ennemis du père, se joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV et son fils; elle devait avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare et dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liège, assembla une armée; mais, après quelques succès heureux, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en son église; lui représentant qu'ayant étudié et sachant chanter, il y ferait l'office de lecteur, ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Tel est le sort des hommes dominés par la passion de la colère et de l'orgueil; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils sont toujours au-dessous de leur infortune, et ne font que l'aggraver par la pusillanimité de leurs sentimens et la bizarrerie de leurs ressources. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liège lui donnât un asile. « Laissez-moi, lui disait-il dans cette lettre, rester à Liège, sinon en empereur, » du moins en réfugié : qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, » que je suis obligé de chercher de nouveaux asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liège, déterré ensuite, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avait de l'esprit et du courage; il fit des lois pour maintenir la paix de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Une confiance aveugle pour des ministres incapables, une passion brutale pour les plaisirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des sujets indignes, son orgueil dans la prospérité, sa lâcheté dans les revers, ses emportemens, sa perfidie et sa cruauté, ternirent son règne, et furent la source de ses malheurs. *Voyez* GRÉGOIRE VII. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs, entre autres par Jean

Aventinus (Augsbourg, 1518, in-4°), qui publia à la suite un choix de ses *lettres*.

HENRI V, le *Jeune*, né en 1081, déposséda son père Henri IV ou le Vieux en 1106, et lui succéda à l'âge de 25 ans (voyez l'article précédent). Il fit bientôt connaître que la révolte des sujets contre leur souverain, et la barbarie d'un fils contre son père, ne sont point inspirées par un amour sincère de l'Eglise. Dès qu'il se vit maître absolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de sa couronne, ces mêmes investitures qui avaient donné lieu à sa rébellion. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Paschal II, et le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 et l'an 1116, la concession à laquelle il avait été forcé; renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques, données par les laïques, et excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie, et après la mort de Paschal II et l'élection de Gélasie II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, et l'accabler de mille coups. Il lui opposa ensuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathème, et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms en 1122 pour se réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ses légats. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques de leur temporel par la crosse et l'anneau, mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il ferait la cérémonie de les investir. Les terres du saint Siège furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture et de régle : mais ses successeurs réclamèrent contre cette renonciation, et le feu de la discorde allait se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le concordat germanique qu'il fit en 1448 avec Frédéric III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guère à cet événement; une maladie contagieuse désolait l'Europe : il en mourut à Utrecht le 22 mai 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un

voisin inquiet et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchaient à s'assurer, et que les empereurs voulaient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences et la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui divisèrent l'empire. Gerhard, abbé de Reichersberg, a écrit la *Vie de Henri V* : elle a été publiée, avec celle de son père, par Gretzer, Ingolstadt, 1615, in-4°.

HENRI VI, le *Sévère*, fils de Frédéric Barberousse, succéda à son père en 1190, âgé de 25 ans. Il avait été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avait plus d'un siècle que la coutume était établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvait être le désir qu'avaient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; et comme sous le bas-empire les empereurs faisaient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui était dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains* : imitant peut-être en cela ce qui était en effet arrivé à Charlemagne, qui avait été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de *Roi des Romains*; toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, et de désigner, par un titre qu'ils savaient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leurs places, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancred, bâtard de Roger, s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passa sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers

le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme les Arabes vendent leurs esclaves. Henri en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrede, et par une barbarie aussi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On renferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, périssent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère et le Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira, dit-on, contre lui, et le fit empoisonner à Messine, où il mourut le 28 septembre 1197, âgé de 32 ans. Frédéric II son fils lui succéda.

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre et même pendant fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une blessure, ou plutôt du déplaisir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince est le premier qui fut nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maitre; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avait été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*. « On voit par-là, » dit un historien, que l'Eglise romaine, son extension, sa splendeur, sa sécurité, » faisaient le grand objet de la puissance

» et de la protection des empereurs, dans » un temps que nous appelons de barbarie, et où cependant on savait si bien » que la religion était le fondement solide » des empires, le seul garant de la félicité des rois et des peuples. » Le premier acte d'autorité de Henri VII fut de faire punir les assassins d'Albert I^{er}, son prédécesseur. Jean, duc de Souabe, instigateur de ce crime, fut mis au ban de l'empire, et l'un de ses complices, Rodolphe de Warth, périt par le supplice de la roue, nouvellement inventé. Henri VII passa en Italie après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie était alors déchirée par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle était pareillement divisée en deux partis: les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenaient presque toute la ville; les Colonne, qui étaient *Gibelins*, n'avaient pu conserver que le Capitole. Henri VII entra d'abord dans Milan en vainqueur, et força l'archevêque de le couronner roi d'Italie, en suppléant par une couronne d'acier qu'il fit faire, à celle de fer des rois Lombards qu'on avait cachée. Une révolte générale ayant éclaté, Henri l'arrêta par de terribles châtimens, et fit brûler vif son chancelier Turriani, qui en était le chef. Il commit des cruautés inouïes dans les villes qui lui avaient résisté. Contraint d'assiéger Rome, et s'étant rendu maître d'un de ses quartiers, ce fut au milieu du tumulte qu'il se fit couronner dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il se préparait à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne le 24 août 1315, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avait donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné, le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'était formée peu à peu, et son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusait. *L'histoire de Henri VII* a été écrite en latin par Albertin Mursali, ministre de cet empereur, Venise, 1636, in-fol., rare.

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

HENRI I^{er}, roi de France en juillet 1054, était fils aîné du roi Robert et de Con-

stance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mère, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aïda à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux rebelles dans le lieu appelé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin ; mais il se releva sans blessures. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençait à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitri en Brie, le 4 août 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste : mais cette équité ne s'étendait point à des établissemens utiles, à la réforme des abus ; le siècle de Henri I^{er} ne se prêtait pas à ces sortes de changemens qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa première femme, Henri en envoya chercher une seconde jusqu'à Moscou, Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la sévérité des canons le détermina à ce mariage : on ne pouvait alors épouser sa parente au 7^e degré. « Tant était vigilante, » dit un auteur, l'attention de l'Eglise sur les mœurs ; et si l'on trouve aujourd'hui que ses lois à cet égard étaient trop austères, on doit remarquer aussi, pour l'honneur de ce temps-là, que personne ne s'en plaignit. » La veuve de Henri se remaria au comte de Crepi ; et après la mort de son second époux, elle alla mourir dans son pays. Elle avait eu du roi, Philippe et Hugues. Henri, qui sans doute la connaissait bien, ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge. Ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut

la tutelle. Henri n'avait point eu d'enfans de sa première femme nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avait fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, de François I^{er} et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France était alors en guerre avec l'Angleterre. Henri II, qui s'était signalé sous son père en Picmont et en Roussillon, la continua avec succès, et la finit en 1550 par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant 400,000 écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la ligue, pour la défense des protestans d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Henri II prit en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligés contre lui, Henri II resta seul de la ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de se retirer ; mais ce prince prit ensuite Téroüane, et la détruisit de fond en comble. Le monarque français, pour se venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambresis, et parut avoir quelque succès contre les Impériaux en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siège. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toscane. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trêve de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de son siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris, les vainqueurs ne

perdirent que 80 hommes; le connétable de Montmorenci, et presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers; le duc d'Enghien blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil et dans l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558; il prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenait en même temps Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Vinox. Henri conclut le 5 avril 1559, une paix, qui fut nommée depuis *la malheureuse paix*, mais qui dans le fond ne l'était pas. Calais restait à la France: il est vrai que ce n'était que pour 8 ans; mais on savait bien qu'avant ce temps on aurait trouvé des raisons de ne pas le rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France excepté les 3 importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui restèrent aux Français. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elizabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occasion de ce second mariage, furent funestes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en joutant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommery (*voyez ce nom*). Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un règne de 12. Henri ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues de son règne. Il était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernaient. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. L'on aurait pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives, que par des ouvrages solides. La galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, était le premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Ce

prince, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, et commença à la soumettre au dernier supplice. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnaie. Il fit des ordonnances très sévères contre les calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté; il prévoyait sans doute tout le mal qu'ils feraient un jour au royaume, et qu'après avoir fait une brèche fatale à l'Eglise, ils ébranleraient l'état. Des 4 fils qu'il avait eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, se mit dans la suite à la tête des rebelles des Pays-Bas; et sa fille Marguerite épousa Henri IV. M^{lle} de Lussan a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé Lambert son *Histoire*, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France et de Pologne, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La réputation qu'il s'était acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Montcontour, remportées en 1569, réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avait déterminé les Polonais à l'élire. Henri avait pris possession de ce royaume depuis trois mois, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX son frère; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles et des factions. Sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, il soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, et conclut la guerre contre les huguenots dans l'assemblée des états tenue à Blois en 1576; mais ce parti étant déjà trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, ne les contentant pas encore, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étaient mariés, et on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille; mais c'était un feu couvert sous la cendre, et Henri III ne faisait rien pour pré-

venir l'incendie. Au lieu de travailler utilement pour l'état, pour la religion, pour lui-même, Henri se livrait avec ses favoris à des débauches abominables, en même temps que pour étouffer ses remords, il exerçait des pratiques de religion. Il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages; il se donnait la discipline. Il institua des confréries de pénitens, et se donnait en spectacle sous leur habit. On ne l'appelait que *frère Henri*. Ces mœuvres, loin de masquer ses vices, ne faisaient que leur donner plus d'éclat. Il vivait dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver ses belles mains; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par dessus. Cependant les troubles recommencèrent en France. L'édit de pacification avait mécontenté les catholiques et renforcé l'audace des huguenots. On craignait que le calvinisme ne devint la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierry en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela la *guerre des trois Henri*: celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guise; celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *politiques* ou des *royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait être. Il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnaissait coupable, et où il conjurait les mécontents de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, et s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les privilèges des protestans furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, et confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française et

une puissante armée, que Henri de Navarre défait à Coutras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise venait de battre à Vinori et à Auneau les Allemands et les Suisses, qui allaient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III, toujours faible et inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela la *jour-née des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avait entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat: et ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots et les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent au même autel, ils y communiquèrent ensemble; l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait la mort de Guise, et le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frère. Le sang de ces deux chefs scellait la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré, en 1589, *lieutenant-général de l'état royal et couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardait plus que comme un assassin et un parjure, tel qu'il était en effet. Le pape l'excommunia. Soixante et dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarèrent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. La faction des Seize, composée des plus ardens li-

gueurs, emprisonné à la Bastille les membres du parlement attachés à Henri. La veuve du duc de Guise vint demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conseillers, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne*. Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait Sancy négocier des soldats chez les Suisses, et il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyait en même temps à Rome demander l'absolution des censures encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le pontife romain ni les Parisiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena son armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'investir, et marcha ensuite sur Paris. Mais tout changea de face par l'assassinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voyez ce nom*), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 59 ans, après en avoir régné 13, et sans avoir eu d'enfants de sa femme, Louise de Lorraine, qui mourut au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche des Valois, qui avait régné 261 ans, et qui donna 15 rois à la France. Tous ses malheurs personnels, ainsi que ceux de la France, prirent leur source dans son caractère faible, mobile et inconséquent, et surtout du peu de connaissance qu'il avait du génie des sectaires, et particulièrement des calvinistes. « Ce prince, dit un » écrivain qui en parle avec impartialité, » fut la proie des factieux ; il voulut les » apaiser par des condescendances ; il ca- » ressa leurs fureurs, au lieu de les ré- » primer ; il s'associa avec elles ; et les » malheurs de la France croissant de jour » en jour, la menacèrent de la plus terri- » ble décadence. » C'est ce prince qui institua l'ordre du *Saint-Esprit* en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable, institué par Louis I^{er}, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, le Grand, roi de France et de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, son père, prince faible, plutôt indolent que paisible, était chef de la branche de Bourbon, ainsi appelée d'un tîef de ce nom, qui tomba dans leur mai-son par un mariage avec l'héritière de

Bourbon. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, était fille de Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *La Gaucherie*, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mère, qui avait embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla tous les jours tête nue. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens du même âge ; il grimpait avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps. Elevé dans le calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère : on l'en déclara le chef, à La Rochelle en 1569, et le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, et s'y distingua par sa précocité valeur. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs de son parti. On le maria deux ans après avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IV. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de mourir ou de changer de religion se fait catholique, et reste près de 5 ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues et courant tous les risques d'une guerre civile et d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'apercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, il leur crie : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paraître*. Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée ; il les dédaigne en disant : « Il ne » convient qu'à des comédiens de tirer » vanité des riches habits qu'ils portent. » Le véritable ornement d'un général, » c'est le courage, la présence d'esprit » dans une bataille, et la clémence après » la victoire. » On peut voir dans l'article

précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portait le titre de *roi de Navarre*, depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appela au trône de France, mais sa religion l'en excluait par une loi que les catholiques regardaient comme tout autrement sacrée et inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très philosophique (M. l'abbé Fouchet) a justifié la ligue. « Ce n'est pas une question, dit-il, c'est un fait. Les Gaulois n'avaient point d'autre religion qu'à l'époque de la conquête; les Francs l'adoptèrent. Les deux nations divisées d'abord par les traces sanglantes de la victoire, confondues ensuite par les bienfaits du temps et de la nature, et plus redevables qu'on ne le pense, de cette coalition aux liens d'unité que la religion catholique tend à resserrer toujours par l'essence même des vrais principes, y ont été constamment attachées. Dans toutes les assemblées générales, si fréquentes sous les deux premières dynasties, la catholicité était la loi première et la plus inviolable. Sous la troisième race, malgré les lois odieuses du gouvernement féodal, cette grande loi restait entière. C'est l'unique loi depuis l'existence de la monarchie, qui n'ait jamais éprouvé de variété dans sa sanction publique. On a dérogé plusieurs fois à ce qu'on appelle la loi salique, dans son objet le plus important, jamais à la loi nationale de la catholicité. » (*Voyez PHARAMOND. CLOVIS*). Henri gagna deux batailles sur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, et celle d'Ivry en 1590. Il continua ensuite la guerre avec différents succès, et mit le siège devant Paris. On a dit que pendant qu'il pressait cette grande ville, les ecclésiastiques et les religieux faisaient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main; mais c'est un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate et grossière plaisanterie des auteurs de la *Satire Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs citoyens considérables, craignant pour la conservation de l'ancienne religion, faisaient serment en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Cependant la disette dégénérait en famine universelle. Le pain se vendait un écu la livre; on avait été ob-

ligé d'en faire avec des os du charnier des Saints-Innocens : on l'appela *le pain de madame de Montpensier*, parce qu'elle en avait loué l'invention. Quelques citoyens chassés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des assiégés : action que quelques historiens ont traitée de *piété héroïque*, mais que le célèbre orateur anglais, M. Burke, a jugée plus froidement. « Il est vrai, dit-il, que pendant que Henri tenait la capitale étroitement assiégée, il soulagea et il protégea les malheureuses familles qui allaient, au péril de leur vie, récolter quelques mesures de blé sous les murs de cette même capitale. J'approuve ceci; mais je ne vais pas jusqu'à une admiration enthousiaste. Il aurait presque été un monstre de cruauté, et un idiot en politique, s'il eût fait autrement. Mais tandis qu'il était si compatissant pour une poignée de gens mourans de faim, on ne peut pas oublier que c'était lui qui affamait les Français par centaines et par milliers, avant de pouvoir être en position de traiter avec cette compassion quelques individus séparés. Certainement il ne fit qu'user du droit de la guerre en affamant Paris : mais c'est un droit dont il s'est prévalu dans toute sa plénitude. » Le duc de Parme, arrivé des Pays-Bas avec une armée espagnole, ravitailla Paris et en fit lever le siège. Henri voyant que sa religion était le seul obstacle à son élévation au trône, consentit d'autant plus volontiers à se faire instruire, que son attachement à la secte de Calvin n'était qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenait très faiblement. Il se tint une conférence entre les catholiques de son parti et les ligueurs. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à Saint-Denis, en 1593, et de son sacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût sincère; Henri parut constamment très décidé catholique, et son caractère ne lui permettait point une longue dissimulation. La conduite qu'il tint envers les jésuites, les plus zélés ennemis du protestantisme, est encore une preuve de son dévouement à la foi romaine. On sait avec quelle bonté il rappela ces religieux exilés par le parlement, qu'il se fit lui-même leur avocat, leur donna son palais de la Flèche, et leur légua son cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ses portes; et les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardaient la religion catholique comme une condition plus essentielle à la succes-

sion au trône, que celle que prescrit la loi salique, étant enfin satisfaits, tous les troubles cessèrent. Le duc de Mayenne avait fait son accommodement en 1596, le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne, à qui Henri avait déclaré la guerre en 1595; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordait aux protestans des libertés et des privilèges dont ils abusèrent fréquemment, et que Louis XIV crut devoir révoquer (*voyez son article*). Les convulsions de l'état étaient calmées, mais le levain n'était pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrière*, porta ses mains parricides sur le roi; il fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1593; un tapissier en 1596, un malheureux qui était ou qui contrefaisait l'insensé, méditèrent le même assassinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Ferronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il était sur le point d'entrer avec une puissante armée aux Pays-Bas et dans l'Allemagne, expédition dont les motifs et le but ne sont pas bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie : opinion que quelques passages des mémoires de Sully (*voyez ce mot*) semblent favoriser, et que M. Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790 (1). « Un terrible

» exemple, dit-il, du danger de laisser le
 » droit de déclarer la guerre aux rois, qui
 » peuvent la faire pour leurs passions per-
 » sonnelles, c'est l'exemple de Henri IV,
 » qui, au moment où il tomba sous le poi-
 » gnard d'un assassin, se préparait à une
 » guerre qui allait embraser l'Europe,
 » pour conquérir, non pas des empires,
 » mais la princesse de Condé. » Ce mo-
 narque mourut dans la 57^e année de son
 âge, et dans la 22^e de son règne, laissant
 trois fils et cinq filles de Marie de Médicis
 sa seconde femme, ou plutôt son unique
 épouse, puisque son premier mariage
 avec Marguerite de Valois fut déclaré nul.
 Henri IV ne fut cher à la nation, que
 quand il eut été assassiné. L'idée qu'on
 avait qu'il tenait encore au calvinisme,
 souleva contre lui beaucoup de catholi-
 ques; son changement nécessaire de reli-
 gion aliéna une partie des réformés.
 Sa maîtresse même, la marquise d'Entra-
 gues, conspira contre lui. La plus cruelle
 satire, qui attaqua ses mœurs et sa pro-
 bité, fut l'ouvrage d'une princesse de
 Conti, sa proche parente. Cependant il
 avait mis le royaume dans un état floris-
 sant. Les troupes inutiles furent licen-
 ciées; l'ordre dans les finances succéda
 au plus odieux brigandage; il paya peu à
 peu toutes les dettes de la couronne, sans
 fouler les peuples. Les paysans répètent
 encore aujourd'hui qu'il *voulait qu'ils*
eussent une poule au pot tous les diman-
ches; expression triviale, mais sentiment
 paternel, quoique inefficace, que Louis
 XVI se plaisait à répéter, sans pouvoir
 davantage le réaliser; ce qui a donné lieu
 à ces vers si connus :

Du grand et bon Henri j'admire le bon mot;
 Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot

Paris fut augmenté et embelli : il ne son-
 geait pas qu'en agrandissant la capitale,
 il élargissait un gouffre, où la substance
 du royaume irait s'abîmer avec les mœurs
 et les principes. Il favorisa la rébellion
 des Hollandais, et ne servit pas peu à les

(1) Cette assertion de M. de Lameth fut victorieu-
 sement réfutée par l'abbé Maury dont les paroles,
 dans cette circonstance, furent accueillies par des ap-
 plaudissemens unanimes; et il est vrai de dire que ce
 fut M. de Lameth qui n'eut rien à répliquer. « M. de
 Lameth, dit l'orateur du côté droit, n'est ici que
 l'écho des anti-royalistes les plus forcenés du der-
 nier siècle. Vittorio Siry, l'éternel détracteur de
 Sully et de Henri IV, est le premier auteur de cette
 calomnie, qu'aucun écrivain estimable n'accrédita
 jamais. Sully dont il a osé citer le témoignage contre
 son bon maître, a consacré le trentième livre entier

• de ses mémoires à le justifier de cette absurde accu-
 • sation. Non, messieurs, Henri IV n'allait point
 • mettre l'Europe en feu pour satisfaire une passion
 • insensée; il allait exécuter un projet médité depuis
 • vingt-un ans, un projet qu'il avait concerté avec la
 • reine Elizabeth par une correspondance suivie et
 • par une ambassade particulière. Ce roi général et
 • soldat, qui savait calculer les obstacles, parce qu'il
 • était accoutumé à les vaincre, voulait entreprendre
 • une guerre de 3 ans pour former de l'Europe une
 • vaste confédération et pour léguer au genre huma-
 • in le superbe bienfait d'une paix perpétuelle, etc. »

faire reconnaître libres et indépendans. Exemple funeste à Louis XVI, qui ayant fait la même chose à l'égard des colonies anglaises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante; et au courage d'un soldat un fonds d'humanité inépuisable : *Je ne puis, disait-il après une victoire, je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyait en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étaient encore à Paris : « Partez-en diligence ; donnez-y ordre ; vous m'en répondez. Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi.... » Henri rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essayer, et surtout des adversaires dignes de lui. L'activité était sa qualité dominante. Le duc de Parme disait que *les autres généraux faisaient la guerre en lions ou en sangliers mais que Henri la faisait en aigle.* Ses sentimens sur la royauté étaient grands et sublimes. « Mon royaume, disait-il, est incontestablement le royaume de Dieu. Il lui appartient en propre, il n'a fait que me le confier. Je dois donc faire tous mes efforts pour que Dieu y règne, pour que mes commandemens soient subordonnés aux siens, pour que mes lois fassent respecter ses lois. » Son respect pour la religion était sincère, ferme et sans respect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques personnes qui s'émancipaient, il leur dit : « Soyons tant bons compagnons que nous voudrons ; mais il faut que l'honneur de Dieu marche devant tout, et quand il y va de son respect il faut mettre bas toute risée et gauserie. » Un docteur célèbre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos pères*, Henri reprit aussitôt : *Nous tenons la foi de Dieu, et nous l'apprenons de nos pères.* Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par des défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne saurait même, » dit Mézerai, leur donner le nom de ga-

lanterie. » On ne lui connut d'affection un peu constante que pour la fameuse Gabrielle d'Estrées, qui, à son tour, lui était infidèle. Cependant l'aveuglement de Henri IV était tel qu'il l'aurait épousée. si la mort prématurée de cette dame ne l'en eût empêché. Pour satisfaire ses desirs, il ne se faisait pas de peine d'avilir la dignité royale, et d'employer même quelquefois la violence. Aussi Bayle n'aurait-il pas hésité de dire *qu'il n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.* Au siège d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené sa maîtresse ; il lui dit que ce scandale faisait murmurer les soldats et les rendait moins ardens à le servir. « Je ne veux certainement pas, dit l'auteur des *Annales politiques*, contre-dire la vénération publique, ni la sorte de tendresse que semble encore inspirer le nom de ce roi ; je crois même qu'il n'est pas mal de la conserver. Autant vaut ce nom-là qu'un autre, pour y attacher une idée de bonté, d'humanité, de popularité, jointe à la possession d'une couronne. Mais quel triste apogée pour le diadème, quand on considère philosophiquement les œuvres de ce bon roi. Les *Mémoires* de Sully seuls sont un terrible texte. » Cependant au milieu de ses désordres il conservait des sentimens d'honneur et de religion, qui le rendaient docile et sensible aux impressions de la vertu. Etant encore protestant et en proie à toute la fougue des passions dans la fleur de l'âge, il se laissait reprendre et fortement réprimander par les ministres et les chefs de son parti. « Quelque temps avant la bataille de Coutras, dit un historien, le roi de Navarre, au milieu de tant d'agitations, de fatigues et de périls, toujours entraîné par son goût dominant pour les femmes, avait noué une intrigue galante avec la fille d'un magistrat de La Rochelle ; un fils qui fut le fruit de ses amours, rendit le scandale public : les gens de bien parmi les huguenots gémissaient sur la vie licencieuse de leur chef. Les ministres ne lui épargnaient pas les remontrances ; ils l'exhortaient surtout vivement à une réparation publique de sa faute devant tous ses frères : Bourbon ne pouvait s'y résoudre ; enfin Mornay se joignit aux ministres ; et, tirant le roi de Navarre en particulier, il lui représenta qu'à la veille de combattre le duc de Joyeuse, il ne pouvait se dispenser de s'humilier

» devant le Dieu des armées; quels ré-
 » proches il n'aurait pas à se faire, si, par
 » son impénitence, il attirait la colère du
 » ciel sur son parti, et s'il faisait périr tant
 » d'honnêtes gens victimes de ses désor-
 » dres : cette idée toucha Bourbon, il con-
 » sentit à faire l'humble aveu de sa faute
 » en présence des chefs de son armée, dans
 » le temple de Pons ; et le ministre Chan-
 » dieu, après l'avoir bien prêché, lui fit
 » promettre de renouveler sa pénitence
 » publique à La Rochelle, où il avait donné
 » le scandale : il se soumit à tout ; mais les
 » jeunes seigneurs qui l'environnaient
 » étaient indignés de la dureté des minis-
 » tres, et lui reprochaient de se laisser
 » traiter comme un chrétien de la popu-
 » lace. *Vous avez tort*, leur répondit le roi
 » de Navarre, *on ne saurait trop s'humil-*
 » *ier devant Dieu, et trop braver les*
 » *hommes.* » Dans une autre occasion il
 dit ces paroles remarquables et pleines
 d'un grand sens : *Les rois doivent avoir*
pour Dieu un cœur d'enfant, et pour leurs
sujets un cœur de père. L'abbé Langlet du
 Fresnoy a publié 59 *lettres* de ce monar-
 que, dans le tome 4^e de sa nouvelle édi-
 tion du *Journal de Henri III*. On en
 trouve aussi plusieurs dans les *Mercur*
de France. On y remarque du feu, de
 l'esprit, de l'imagination, et surtout cette
 éloquence du cœur qui plaît tant dans un
 monarque. On a encore : | *Correspondance*
politique et militaire de Henri le Grand
avec Jean Roussat, maire de Langres,
 publiée par MM. Guyot de Saint-Michel
 et de Versailles, 1816, in-8° ; | *Lettres de*
Henri IV à Corisandre d'Ardoins, 1788,
 1 vol. in-12 ; | *Lettres de Henri à M^{me} de*
Grammont, publiée par N. L. P. (Pissot)
 1814, in-12 ; | *Journal militaire de Henri*
IV depuis son départ de la Navarre,
 par M. le comte de Valois, 1821, 1 vol.
 in-8°. Dans sa première jeunesse Henri
 IV avait traduit les cinq premiers livres
 des commentaires de César : il nous reste
 de lui quelques chansons, ainsi que d'au-
 tres poésies réunies à la suite des *Amours*
du grand Alcandre. Il a paru un recueil
 non moins intéressant et non moins
 agréable, des bons mots et actions de clé-
 mence de ce prince, sous le titre d'*Esprit*
de Henri IV, in-12, Paris, 1769. Péréfixe
 nous a laissé une bonne *Histoire de sa vie*
 en 1 vol. in-12, très souvent réimprimée.
 Cet ouvrage a été répandu en 1820, avec
 une profusion qui honore les sentimens
 et la reconnaissance des Français ; aucun
 souverain, en effet, n'a mieux mérité de

ses sujets : l'armée l'appela le *roi des*
braves ; l'Europe lui donna le surnom de
Grand ; et, ce qui vaut mieux encore, le
 peuple a coutume de le nommer le *bon*
Henri. Quoiqu'il ait tout fait pour rendre
 son peuple heureux, en diminuant les
 charges et les impôts, et en réparant, par
 une sage administration, les maux de la
 guerre, il ne laissa pas, malgré sa sévère
 économie, de favoriser les arts et les let-
 tres. On ne ferait qu'effleurer la vie et les
 bienfaits de ce prince, en disant qu'il
 remit l'ordre dans les finances, réprima
 les concussions des grands, supprima les
 taxes militaires, fit succéder des adminis-
 trateurs pleins de vigilance et d'activité
 à des usuriers italiens, auxquels toutes
 les branches de revenu du trésor royal
 étaient déléguées ; d'année en année, il
 améliora les biens des fermes de l'état,
 adoucit la gabelle, et remit à son peuple
 plusieurs millions sur les tailles. Il favorisa
 l'agriculture, et se fit seconder dans ses
 vues par le célèbre Olivier de Serres, le
 meilleur maître qu'ait encore eu l'agri-
 culture. Des routes dévastées par qua-
 rante années de guerres civiles furent ré-
 parées ; de nouvelles furent construites,
 et plantées d'ormes et d'arbres fruitiers.
 Henri conçoit et exécute bientôt la fa-
 meuse entreprise du canal de Briare ; il
 introduit dans le royaume la culture du
 mûrier, prépare ainsi l'établissement de
 nos grandes soieries, et établit la manu-
 facture des Gobelins ; sous son règne,
 deux colonies françaises s'établissent,
 l'une au Canada, l'autre dans la Guyane ;
 les travaux du Pont-Neuf, commencés par
 Catherine de Médicis, sont terminés ; le
 château de Saint-Germain est construit,
 Fontainebleau embelli, le Louvre conti-
 nué, et la galerie qui joint ce palais aux
 Tuileries, commencée. Henri augmente
 la bibliothèque des rois, qu'il rend pu-
 blique ; rétablit le collège de France,
 donne aux professeurs des pensions hono-
 rables, et cherche à attirer en France les
 génies les plus célèbres de son temps.
 Saint François de Sales n'échappe qu'avec
 peine aux pressantes sollicitations de ce
 prince, qui lui fait offrir le chapeau de
 cardinal, tandis que Juste-Lipse s'étonne
 de recevoir en Hollande une pension de
 600 écus d'or de Henri. Malgré tous ces
 soins, ce génie protecteur garnit son ar-
 senal, fortifie ses places, et les couvre de
 la plus puissante artillerie qui fût alors.
 Quel usage fait-il d'un si grand pouvoir ?
 Il se rend médiateur entre tous les états

de l'Europe, et reprend, à cet égard, le noble rôle de saint Louis. Il termine la longue guerre entre l'Espagne et les Provinces-Unies, et assure l'indépendance d'une république qui, dans ses malheurs, lui avait procuré de généreux secours. Ce fut lui qui réconcilia le pape avec la république de Venise, et prévint une guerre qui eût pu être fatale au saint Siège et entraîner de grands désordres. Au milieu de tous ses travaux, Henri conservait cette gaieté de caractère et cette joyeuseté qui, du plus grand et du meilleur des rois, en ont fait le plus loyal et le plus aimable des chevaliers français. Tous les *mémoires* du temps et tous les *recueils* contiennent une foule de bons mots, de saillies piquantes, de réponses touchantes et gracieuses qui échappaient à chaque instant de sa bouche et de son cœur; mais aucun historien ne l'a mieux fait connaître que Sully, son confident et son ami, dans ses *Mémoires* si connus. Legouvé a mis sur la scène la *Mort de Henri IV*; mais Collé a encore mieux peint et fait parler le bon roi dans sa *Partie de chasse*. On peut voir dans la *Bibliothèque historique* la liste des nombreux écrivains qui nous ont retracé l'histoire de ce monarque; nous renvoyons également à la *Bibliographie de la France*, 1825, pag. 628 et suiv. et pag. 928-29, même année, où l'on trouvera la *liste des pièces du théâtre français dans lesquelles figure Henri IV ou qui ont trait à ce monarque*, par M. Beuchot. Un grand nombre d'orateurs et de poètes ont écrit son *éloge*; mais rien ne le fait mieux que ce qui arriva au moment de sa mort. La France entière parut plongée dans le deuil: le commerce fut suspendu; les travaux de toute espèce cessèrent; les gens de la campagne se transportèrent par troupes sur les grands chemins pour avoir des nouvelles, et quand ils ne purent plus douter de leur malheur, ils s'écrièrent en sanglotant: *Nous avons perdu notre père*. Ils lui rendaient ainsi en regrets la tendresse qu'il avait toujours montrée pour cette partie précieuse de ses sujets. Ce bon prince s'entretenait volontiers avec eux, s'informait du prix des denrées, de leurs gains, de leurs pertes, de leurs ressources. Les courtisans et les ministres blâmaient cette popularité; mais il leur répondait: « Les rois-mes prédécesseurs » tenoient à déshonneur de savoir comment bien valoit un teston; mais quant à moi » je voudrois savoir ce que vaut une pite,

» et combien de peines ont les pauvres » gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne soient » chargés que selon leur portée: » sentiments paternels qui lui assurent à jamais l'amour et la vénération des Français: encore maintenant le nom de Henri IV présente à l'esprit l'idée d'un roi clément, doux, affable, bienfaisant, plus recommandable même par la bonté de son cœur, que par ses qualités héroïques.

HENRI duc de Bourgogne, surnommé *le Grand*, frère de Hugues Capet, fut le premier duc qui gouverna cette province en propriété. Elle avait d'abord été conquise par les Bourguignons, qui, vers l'an 413, y avaient fondé un royaume. Les enfans de Clovis s'emparèrent de cet état que leur père avait rendu tributaire, et le royaume de Bourgogne fut alors partagé en duché de Bourgogne, proprement dit, et en comté de Bourgogne. Ils furent réunis l'un et l'autre sous l'empire de Charlemagne. La Bourgogne fut alors gouvernée par des ducs bénéficiaires, jusqu'en 987, que Hugues Capet, devenu roi de France, la céda en toute propriété à son frère Henri le Grand. Les auteurs contemporains, et surtout la chronique de saint Bénigne, font l'éloge de la piété et des mœurs de ce dernier, et le représentent comme uniquement occupé de rendre ses sujets heureux. Ce prince mourut l'an 1002, à son château de Pouillé-sur-Saône. Il ne laissa pas d'enfans de sa femme Gerberge, veuve d'Adalbert, roi des Lombards; mais il adopta le fils de cette princesse, né du premier mariage, nommé Otto-Guillaume, et auquel le roi Robert enleva la Bourgogne après une guerre de 18 ans. Otto-Guillaume, par un accommodement qu'il fit ensuite avec Robert, obtint la Bourgogne supérieure, avec le titre de comte de Dijon.

* HENRI de Bourgogne, tige de la première branche des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I^{er} duc de Bourgogne, et naquit en 1035: il était neveu de Henri I^{er}, roi de France. Attiré par la renommée du Cid, il partit vers l'an 1060 pour l'Espagne où il voulait aussi combattre les Maures, et se mit au service de Ferdinand, roi de Castille. Il reçut en 1072, pour récompense de ses services, d'Alphonse VI, successeur de ce prince, la main de dona Thérèse, sa fille naturelle, et obtint par ce mariage, à titre de comte, le gouvernement de Porto et du pays entre Douro et Minho qu'il avait

conquis sur les Maures. Après avoir donné tous ses soins à l'administration de son état nouveau, et avoir fait un pèlerinage à Jérusalem, il mourut au siège d'As-torga en 1142 : il avait gagné 17 batailles rangées sur les Maures. Ses exploits ont été célébrés dans l'*Henriqueida* du comte d'Erceira. Son fils Alphonse fut le premier roi de Portugal (Porto-Cale).

ROIS D'ANGLETERRE.

HENRI 1^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, 5^e fils de Guillaume le Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frère Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-Cuisse, son aîné, qui était pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes ; mais il le lui abandonna pour une pension de 3,000 marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut funeste à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec saint Anselme, touchant les investitures, et mourut d'un excès de lampiroies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile et un roi juste. Il abolit la loi du *couvre-feu* ; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures ; il signa surtout une charte remplie de privilèges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il avait épousé Aleyde ou Adélaïde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui se retira et mourut à l'abbaye d'Afflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en son honneur, et le bâtiment qu'elle occupait, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre*. Henri 1^{er} eut pour successeur son neveu Etienne de Blois.

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou et de Mathilde, fille de Henri 1^{er}, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne de Blois, neveu de Henri, qui avait usurpé le trône à la princesse Mathilde. Henri II profita de la faute que fit Louis VI roi de France, en faisant casser son mariage avec Eléonore d'Aquitaine (*voyez ce nom*) : il épousa cette princesse, qui lui apporta en dot la Guienne, la Gascogne, le Poitou, une grande partie de

l'Auvergne et de la Saintonge, et il y ajouta la Normandie, du droit de sa mère, l'Anjou et la Touraine qu'il tenait de son père, la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître ; ce qui le rendit le plus puissant roi de son temps, mais non pas le plus heureux ; car l'ambition démesurée de ses fils, qui n'étaient pas satisfaits des apanages qu'il leur donnait, troubla presque toute sa vie. Son règne est célèbre par le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il occasiona en 1170 par une parole inconsiderée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur seule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'assassinat, qu'il avait néanmoins désavoué, fut en butte aux coups les plus sensibles, que la divine justice puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le comte de Flandre attaquèrent ses provinces, en-deçà de la mer : Louis pénétra au sein de la Normandie, et forma le siège de la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprit que le roi d'Ecosse, avec un grand nombre d'Anglais, avait déjà pénétré dans le royaume, et ravageait le Northumberland. Il laissa la Normandie, et vola où le revers pouvait devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'insuffisance de ses ressources contre les ministres de la vengeance céleste. Au lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbéry ; et laissant son équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, et se rend pieds nus et en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sans tapis sur le pavé ; puis, les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvait présent et les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des raiileurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour inespéré de sa première fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri la lendemain de son humiliante pénitence, s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr ; à l'heure même qu'on la célébrait, le roi d'Ecosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais, qui lui étaient demeurés fidèles. Aussitôt après, le siège de Rouen fut levé, la paix se

rétablit entre la France et l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il se vit aussi puissant qu'il l'avait jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans la Terre-Sainte, il se disposait à partir, lorsqu'il conçut un chagrin si vif de se voir abandonné de ses enfans dans une circonstance si pénible et si critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard *Cœur de lion*, lui succéda. La *vie* de Henri II a été écrite par lord Lyttleton, et M. Pastoret a inséré une excellente notice sur ce prince dans le tome 14 de l'*Histoire littéraire de France*.

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean-Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monta sur le trône après son père, en 1216 à l'âge de 9 ans. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et surtout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité, par lequel il ne lui restait que la partie de la Guienne, qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des albigéois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avait d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des communes, et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante 1265, le comte de Gloucester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester, forma un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : Leicester, le Catilina anglais, fut défait et tué avec Henri son fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III et son fils Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. « C'était, dit du Tertre, un prince d'un peu de génie, sans habileté pour le gouvernement, esclave de ses ministres, ne

» sachant jamais prendre son parti selon
» les circonstances : montrant de la faiblesse, lorsqu'il fallait de la fermeté ;
» et de la hauteur, lorsqu'il était nécessaire de plier et de s'accommoder au
» temps. Il était d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs : en un mot, ce
» prince eut les vertus qu'on loue dans
» un particulier, et ne posséda presque
» aucune des qualités qu'on admire dans
» un souverain. » Le pape l'avait investi de la souveraineté de la Sicile. Il y fit une expédition, dont tout le résultat fut d'obliger ses finances.

HENRI IV, roi d'Angleterre, le treizième depuis la conquête des Normands et le premier Plantagenet de la branche de Lancastre, était fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, fils d'Edouard III : il s'empara du trône en 1399. Il se distingua dans sa jeunesse, en Lithuanie, contre les idolâtres ; à son retour, une querelle qu'il eut avec le duc de Norfolk le fit exiler en France. Il y demanda la main de la fille du duc de Berri, oncle de Charles VI ; mais le roi d'Angleterre, Richard II, cousin-germain de Henri, s'opposa à ce mariage, et fit confisquer le duché de Lancastre. Henri revint incognito en Angleterre, se forma une armée de 60,000 hommes, tandis que celle de Richard, qui était en Irlande, abandonna ce malheureux prince. Henri s'étant rendu maître, par surprise, de la personne du roi, le conduisit à Londres, le fit déposer, puis enfermer dans la tour de la ville, où il mourut dans les tourmens de la faim. Henri fut proclamé roi. La couronne appartenait par les droits du sang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès lors entre la maison d'York et celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la Rose blanche et de la Rose rouge. L'usurpateur mourut de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une étrangère, contre les Ecossais et contre la France. Il n'eut ni des vices éclatans, ni de grandes vertus. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât. Quelques traits de la vie de ce monarque ont fourni à Shakespeare le sujet de l'une de ses tragédies.

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la

France et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de 50,000 hommes, prit et saccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec plusieurs princes, et près de 1400 gentils-hommes qu'il avait faits prisonniers. Trois ans après il repassa en France, prit Rouen en 1419, se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissaient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portaient : que Henri V épouserait Catherine de France, qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et que dès lors il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Le dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il aurait perdu son trône pour toujours, si une fistule n'eût emporté le roi d'Angleterre le 31 août 1422, dans la 34^e année de son âge. Il expira au château de Vincennes, et fut exposé à St-Denis comme un roi de France. A de grands talens pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre, tempérant, amateur de la justice, et fort exact à remplir les devoirs de la religion. On aurait souhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le justifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt (supposé la réalité de cet ordre, que plusieurs critiques prétendent n'avoir point existé), ni des traitemens qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il est vrai que les Français dans ce temps-là n'agissaient pas toujours avec plus de générosité; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, 15^e roi d'Angleterre depuis la conquête, fils et successeur de Henri V, à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur ni son mérite. Il régna comme son père en France, sous la tutelle du duc de Bedford et en Angleterre sous celle du duc de Gloucester. Il remporta même par ses généraux plu-

sieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvrai; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent mirent fin aux triomphes des Anglais (*voyez* JEANNE D'ARC, CHARLES VII); et les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'York, parent par sa mère d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et femme bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'York à la bataille de Wakefield en 1460, et délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewkesbury, donnée le 4 mai 1471. Henri avait fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 32 ans, par le duc de Gloucester. C'était un prince faible, mais vertueux, et digne de compassion dans ses malheurs. Son successeur Edouard IV fit mourir le fils unique de Henri VI pour régner sans obstacles.

HENRI VII, 19^e roi d'Angleterre, fils d'Edmond, comte de Richemont, et de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur Richard III, et se fit installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendait lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il était en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre et d'York en sa personne, par son mariage avec Elizabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boullanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un juif converti, nommé Perkin Waerbek, l'un neveu, à ce qu'il disait, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputèrent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de prince (*voyez* EDOUARD PLANTAGENET). Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque anglais avait su vaincre ses ennemis et dompter les rebelles; il sut gouverner. Son règne, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, eut de bons

effets sur les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla et qu'il ménagea, firent de sages lois : la justice distributive rentra dans tous ses droits : le commerce qui avait commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances lui fit une nécessité de l'économie ; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, et d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut le 22 avril 1509, à 52 ans. Ses vertus et la protection qu'il accorda aux savans, lui méritèrent les titres de *prince pieux et ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de 2 millions de livres sterlings : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien et le pape Jules II avaient fait une ligne contre Louis XII. Le monarque anglais y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la *journée des Eperons*, prit Téroüane et Tournay ; et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptait le chevalier Bayard. Dans le même temps Jacques IV, roi d'Ecosse, entra en Angleterre : Henri le défit et le tua à la bataille de Flowdenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII on paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençaient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venaient d'éclater. Le monarque, aidé par Wolsey, Gardiner et Morus, réfuta l'hérésiarque dans son ouvrage qu'il présenta et qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre était entièrement de la composition du célèbre Fisher). Ce pape l'honora, lui et ses successeurs, du titre de *défenseur de la foi*,

titre qu'il sollicitait depuis 5 ans, et qu'il ne mérita pas long-temps. Il y avait alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de grâces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelait Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les desirs du roi, et à lui ôter toute espérance de la satisfaire, tant qu'elle ne serait pas sa femme. Henri était marié depuis 18 ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce ? Il faut savoir que Catherine avait d'abord épousé le prince Artur, frère aîné de Henri VIII qui lui avait donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensait pas qu'un tel mariage pût être incestueux ; mais dès que le monarque anglais eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul ; il sollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain, qu'il disait ordinairement *le roi et moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des décisions conformes aux desirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, mais craignant autant de manquer aux lois divines, et de déplaire à Charles-Quint qui voulait épargner cet outrage à sa tante, tâchait de gagner du temps, croyant que la réflexion ramènerait Henri à des sentimens plus raisonnables (*voyez CLÉMENT VII*). Celui-ci désespérant de rien obtenir, épousa sa maîtresse en 1533, et fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer, archevêque de Cantorbéry. Le pape l'ayant excommunié, il se fit déclarer *Protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre*. Le parlement lui confia ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, et fit effacer son nom de tous les livres ; on ne l'appela plus que *l'évêque de Rome*. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri, poussant plus loin ses violences, ouvrit les maisons religieuses, s'appropriâ leurs biens, dont le revenu rendait, suivant Salomon, 183,707 livres sterlings, et des dépouilles des couvens acheta des plaisirs, qui s'évanouirent avec les trésors qui les avaient payés. Henri accoutumé à recourir au clergé et aux monastères pour avoir de l'argent, se vit réduit à des situa-

tions qui lui firent *regretter la poule qui pondait des œufs d'or*, comme s'exprimait Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération fut l'extrême misère où se trouvèrent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monastères entretenaient. Sous le règne d'Elizabeth on fut obligé de passer jusqu'à onze bills pour les faire subsister ; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avaient pas fourni d'exemples (*voyez LUTHER*). C'est dans l'ouvrage de Henri Spelman intitulé : *Fatalité des sacrilèges*, qu'il faut voir et l'immensité des sommes que Henri ramassa par ses rapines impies, et l'incroyable rapidité avec laquelle elles se dissipèrent. Quoique Henri se déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. La transsubstantiation fut tenue comme auparavant ; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce, confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Il déclara qu'il ne prétendait point s'éloigner des articles de foi reçus par l'église catholique : c'était bien s'en éloigner assez, que de rompre l'unité. Son amour pour une femme produisit tous ces changemens : mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Clèves. Il avait été séduit par le portrait de cette princesse : mais il trouva l'original si différent, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolk, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avait eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : « Que tout homme qui serait instruit d'une galanterie de la reine, doit l'accuser, sous peine de haute trahison... Et : Que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge, doit le déclarer sous la même peine. » Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernières années de Henri VIII furent

remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'était ligué avec Charles-Quint contre François I^{er}, ensuite avec François I^{er} contre Charles-Quint, et enfin derechef avec celui-ci contre le monarque français. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix de 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 37 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étaient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience et le ciel*. Quelques auteurs ont nié cette anecdote ; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvait tenir de plus vrai. Il appela au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour ; et après lui, Marie, fille de Catherine d'Aragon, et Elizabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtarde par le parlement, et incapables de succéder à la couronne. « Tous ceux qui ont étudié Henri » avec quelque soin, dit l'abbé Raynal, » n'ont vu en lui qu'un ami faible, un allié » inconstant, un amant grossier, un mari » jaloux, un père barbare, un maître impérieux, un roi despotique et cruel. » Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort qu'il n'avait jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs. Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il aurait pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts : l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes ; et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'est sous le règne de ce prince que la *suette*, maladie dangereuse, infesta tout ce royaume. On connaît plus particulièrement ce tyran, en lisant l'exacte et élégante *Histoire du cardinal Polus*, par Thomas Philips. L'*Histoire de Henri VIII* a été écrite par lord Herbert, in-fol. Cet ouvrage est estimé des Anglais, et pour cela doit être suspect aux Français et aux catholiques. L'abbé Raynal a publié, en 1768, l'*Histoire de son divorce*, 1 volume in-42. On a de ce prince ses *Lettres à Anne de Boulen*, pré-

cédées d'une notice historique sur Anne de Boulen, 1826, in-8°.

ROIS D'ESPAGNE.

HENRI I^{er}, fils d'Alphonse III, fut roi en 1214, occupa le trône 5 ans et mourut sans enfans. en 1217. Il eut pour successeur saint Ferdinand, III^e du nom.

HENRI II, roi de Castille. *Voyez* TRANSTAMARE.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'infirme*, né à Burgos en 1379, monta sur le trône le 10 octobre 1390, après la mort de son père Jean I^{er}. Environné pendant sa minorité de ministres et de parens ambitieux, qui abusèrent de leur puissance et le retinrent en quelque sorte prisonnier dans son palais, ce prince se vit réduit à vendre ses meubles et ses bijoux pour pouvoir se procurer le nécessaire. Lorsqu'il fut en âge de secouer le joug, il les réunit dans un festin et les menaça de la prison et même de la mort s'ils ne le déclaraient pas à l'instant même majeur. Ils obéirent à cette injonction ; mais ils devinrent dès lors ses ennemis les plus acharnés. Henri les vainquit et leur pardonna deux fois. Voyant que sa clémence ne faisait que les rendre plus insolens, il fit enfermer le duc de Bénévente, son grand oncle, dans la tour de Ségovie, relégua le comte Gijon, aussi son oncle, d'après l'arbitrage de Charles VI roi de France, dans un de ses domaines, et força sa tante l'infante dona Léonore de retourner auprès de son époux qui était roi de Navarre ; l'archevêque de Tolède, son premier ministre, s'était réconcilié de bonne heure avec le roi. Le royaume de Castille fut aussi un instant troublé par les querelles de Benoît XIII et de Boniface IV qui prétendaient tous deux au saint Siège. Henri s'était déclaré d'abord pour Boniface ; mais ayant été excommunié par ce pape, mécontent de ce qu'en sa qualité de roi de Castille, il avait voulu régler lui-même les affaires ecclésiastiques de son royaume, il se tourna du côté de Benoît XIII. Son règne se termina par une guerre avec les Portugais qui s'étaient emparés de Badajos, par surprise, quoique les deux pays fussent en paix : Henri les défit sur terre et sur mer, et les contraignit de demander la paix. Après avoir vu son royaume désolé par la peste, il mourut le 25 décembre 1406, emportant les regrets de ses peuples. C'est à lui que l'on doit le palais de Madrid, et celui du Prado ; il avait

protégé les arts et fait respecter la justice.

HENRI IV, dit *l'Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devait appeler plutôt le *Prodigue*, était fils de Jean II, roi de Castille, auquel il succéda en 1454. à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avait épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvrait ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui voulait avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de la Cueva, jeune seigneur, dont le sort était d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et déposèrent ce simulacre de roi, en 1465. Dans un acte solennel, on dépouilla son effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjoûea à son frère Alphonse. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avaient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuissant, et sa fille Jeanne, bâtarde et née d'adultère. Plusieurs grands prétendaient à la royauté ; mais les mécontents résolurent de reconnaître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put sortir de tant de troubles qu'en reconnaissant sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, à l'exclusion de Jeanne ; et on lui laissa le nom de *roi* à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il déclama contre ce traité ; le trône resta à Isabelle, comme effectivement la justice le lui assignait. Henriquez del Castillo, le Père de la Croix, et Alphonse de Palerme, ont écrit la *Chronique de Henri IV*, mais leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés.

HENRI DE LORRAINE, comte d'Harcourt, d'Armagnac et de Brionne, vicomte de Marsan, grand écuyer de France, était fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il se distingua aux sièges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle. En 1629, il se signala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importants. Un

des plus considérables fut de reprendre en 1657 les îles de Lérins sur les Espagnols, contre lesquels il commandait une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1659, le 3^e secours de Casal, le siège de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand écuyer de France en 1645. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit à la bataille de Llorens les Espagnols. Peu de temps après il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siège de Lérida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit son canon et son bagage, et fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile, qui désola cette province en 1651 et 1652. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, et mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux intrépide. Il était le père des soldats ; et au milieu d'une disette affreuse, ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades et aux blessés.

HENRI DE LORRAINE, duc de Guise.
Voyez GUISE.

HENRI le Lion, duc de Bavière et de Saxe, étendit sa domination en Allemagne depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg, et détruisit presque entièrement les Hénètes. Frédéric Barberousse, son cousin-germain, suspecta sa fidélité, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-frère, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg. Il mourut en 1193, avec une grande réputation de bravoure.

* **HENRI** ou plutôt **FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS**, prince de PRUSSE, né à Berlin le 48 janvier 1726, était le 3^e fils de Frédéric-Guillaume I^{er}. Il montra dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour tous les exercices du corps et de l'esprit. Il se livra de bonne heure à l'étude de

la tactique militaire, et fit ses premières armes dans la guerre de 1742, avec le grade de colonel. La paix bientôt conclue ne lui permit pas d'acquérir une grande expérience ; mais il continua ses études théoriques avec beaucoup d'ardeur. Dans la guerre de 1744 il servit aux côtés de Frédéric II son frère comme l'un de ses aides-de-camp, et il se distingua à la bataille de Hohen-Friedberg. En 1752 il épousa la princesse de Hesse-Cassel, et on lui donna pour résidence le château de Rhinsberg, qu'il rendit depuis si célèbre par les hommes à talens qu'il y attira. Il ne s'en livra pas moins sans relâche à l'étude de l'art militaire, et il se couvrit de gloire dans la fameuse guerre de sept ans, pendant laquelle il commanda différens corps, et où il développa autant de valeur que de prudence, autant d'art que de sang-froid. L'habileté de ses manœuvres excita même la jalousie du grand Frédéric, qui lui donna des sujets de mécontentemens, tels qu'il quitta l'armée, sous prétexte de maladie, et resta plusieurs mois dans l'inaction. Cependant l'état fâcheux des affaires de son frère l'appela de nouveau à la tête des troupes, et il remporta une victoire éclatante sur les Impériaux à Freyberg, le 29 octobre 1762, qui amena la paix. Frédéric lui témoigna alors plus d'égard, et montra en plusieurs occasions qu'il avait pour lui beaucoup de considération et d'estime ; mais en même temps il avait une attention continuelle à le tenir à une distance respectueuse, qui lui ôtait toute influence et toute espèce de faveur capable d'entraver l'exercice de son autorité, qu'il voulait conserver sans dépendance et sans partage. Il le consultait néanmoins dans les affaires délicates ; mais il ne l'employait que rarement et dans les circonstances les plus difficiles. Craignant une rupture avec la Russie, il l'envoya à St.-Pétersbourg, et le prince Henri montra dans cette négociation la même habileté que dans la conduite des armées. Non seulement il éloigna de Catherine II toute idée de guerre, mais il détermina encore, avec cette princesse, les bases du premier partage de la Pologne. A l'époque de la guerre de la succession de la Bavière, il eut le commandement de l'armée prussienne, et pénétra en Bohême, où il parvint à faire vivre son armée, pendant toute la campagne, aux dépens de l'ennemi. Quelque temps après il fut chargé d'une mission auprès de la cour de Versailles, et il y fut reçu de la manière la

plus honorable ; mais il n'emporta que de belles promesses qui ne se réalisèrent point. Frédéric mourut bientôt après ; le prince Henri se rendit auprès de son neveu , dans l'espoir de s'emparer du limon de l'état ; mais le jeune roi , jaloux de conserver son autorité , ne répondit aux empressemens de son oncle que par des égards respectueux, qui ne consolèrent point l'ambition déjouée dans ses projets de puissance. Son château de Rhinsberg devint alors le refuge des mécontents, et il disait ouvertement que « son neveu était » un gros imbécile qui ne respectait pas » leurs mœurs, qui se laissait tour à tour » subjugué par des femmes, par des fa- » voris et par des charlatans, qui abhor- » rait le travail, et qui grossirait la tourbe » des rois fainéans. » Ces propos lui attirèrent des désagréments. Cependant le roi de Prusse, effrayé des progrès de l'armée française, se rapprocha du prince Henri et le chargea de travailler à la paix qui fut conclue à Bâle. Frédéric-Guillaume ne survécut pas long-temps à cet événement. Son successeur montra beaucoup d'égards et de déférence pour le prince Henri ; mais il se contenta de ses respects, et revenu des projets ambitieux, il passa les cinq dernières années de sa vie dans la retraite. Ami des arts et surtout de la musique, il eut toujours près de lui des artistes célèbres en ce genre. Il mourut à Rhinsberg le 3 août 1802. Sa vie a été écrite par plusieurs auteurs allemands, et il en a paru une en français sous le titre de *Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse*, Paris, 1809, in-8°.

HENRI, ermite du 12^e siècle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il niait que le baptême fût utile aux enfans, il condamnait l'usage des églises et des temples, rejetait le culte de la croix, défendait de célébrer la messe, et enseignait qu'il ne fallait point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avait employée pour établir sa doctrine ne lui avait pas réussi : il avait été brûlé à St.-Gilles. Henri, pour se faire des partisans, prit la route de l'insinuation et de la singularité. Il était encore jeune, il avait les cheveux courts et la barbe rase ; il était grand et mal habillé, il marchait tête et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse. Il avait l'œil ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter. La réputation de

Henri se répandit dans le diocèse du Mans ; on le supplia d'y aller, et il y envoya deux de ses disciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit ensuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, et sut se faire autoriser à prêcher et à enseigner dans ce diocèse, pendant que l'évêque, le pieux Hildebert, était allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni, ce qu'il n'obtint pas. On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, et le clergé exhortait le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendait pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, et traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire et défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusait de rien vendre à leurs domestiques ; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, et les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent trainés dans la boue et battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage ; mais ceux qui lui notifièrent cette sentence, furent maltraités, et il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet hérésiarque avait fait dans son troupeau ; mais en peu de temps il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance et d'imposture, et l'obligea de quitter son diocèse. Il avait été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultère le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugène III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. Saint Bernard s'y rendit en même temps, pour garantir les peuples des erreurs et du fanatisme qui désolaient ces contrées. Henri prit la fuite ; mais il fut arrêté et mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, et ils y donnèrent des scènes scandaleuses.

HENRI DE BAVIÈRE. *Voyez* les articles BAVIÈRE.

HENRI le Bon, instituteur des Frères-Cordonniers, etc. *Voyez* BUCHE.

HENRI DE HUNTINGTON, historien anglais du 12^e siècle, fut chanoine de Lin-

coln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui : | une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154 , et qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum anglicarum scriptores* ; | un petit traité du *Mépris du monde*, etc. : ces productions sont en latin et médiocrement écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé dans son temps *la Source et la splendeur du droit*, était cardinal et évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avait été archevêque d'Embrun, et il mourut en 1271. On a de lui une somme du droit canonique et civil, connue sous le nom de *Somme dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tomes in-fol. en un seul vol., Bâle, 1576, et Lyon, 1597. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec **HENRI SUZON**, dominicain du 14^e siècle, dont nous avons divers ouvrages mystiques, traduits en français en 2 vol. in-12. C'était un homme pieux, qui mourut en 1366.

HENRI DE GUELDRE, fils de Henri IV, comte de Gueldre et de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siège épiscopal de Liège, qu'il déshonora par sa vie licencieuse et par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevait contre ses débauches, et l'obligea de quitter le pays (voyez **GRÉGOIRE X**). Privé de son siège au concile de Lyon, il continua à scandaliser les peuples, et mourut en 1284.

HENRI DE GAND, était de cette ville, et son nom de famille était *Goëthals*. Il fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut en 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor solemnis*. On a de lui : | *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de saint Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, in-fol., Paris, 1518 et 1519; Anvers, 1639, in-fol., avec des notes d'Aubert Le Mire ; | une *Théologie quodlibétique* (*Quodlibeta theologica*), Paris, 1518, in-fol., réimprimée avec un commentaire à Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, et l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal à propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des servites. Cette famille de Goëthals, établie dans la ville de Gand, depuis environ 700 ans, est une des plus

honorables de la Flandre. Elle a fourni d'excellens sujets à l'Eglise, à la magistrature, et à la république des lettres. Elle est connue dans l'histoire sous les dénominations diverses de *Gredals*, *Gottals*, *Algoethus*, *Eucolus*, *Eutracheleus* et *Panagathus*.

HENRI DE HERVORDE, ainsi appelé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de Saint-Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De fastis illustribus*. Helmstadt, 1620, in-4°. Elle remonte au commencement du monde, et finit à l'an 1325. Il mourut à Minden en Saxe, le 9 octobre 1570.

HENRI BOICH, jurisconsulte du 14^e siècle, natif de St.-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol., et très peu consulté.

HENRI D'URIMARIA, théologien du 14^e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des Ermites de St.-Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPIUS, pieux cordelier, ainsi nommé, parce qu'il était de Herph, village de Brabant, fit paraître un zèle éminent dans la direction des âmes, et mourut à Malines en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, et traduits en latin et en français. Sa *Théologie mystique* a été traduite en français par La Motte-Romancour, Paris, 1617, in-4°.

HENRI D'ÉCOSSE. Voy. **SCRIMGER**.

HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé, parce qu'il était de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, et fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : | *De caeremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4° ; | *De celebritate festorum* ; | *Conclusiones et concordantiae Bibliorum ac Canonum in libros Magistri sententiarum*, Venise, 1506, in-fol. ; | un *Traité des superstitions*, inséré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI (MATHIEU), ministre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues savantes, pour mieux comprendre l'Ecriture sainte, ou plutôt pour trouver, comme tous les sectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes versions. Il mourut à Chester en 1714, après avoir donné plusieurs ouvrages, entre lesquels ceux de sa secte distin-

guent : | *Exposition de la Bible*, 3 vol. in-fol. ; | *Discours sur la nature du schisme*, 1689 ; | *Vie de Philippe Henri*, 1696. C'est la vie de son père, un des fondateurs du presbytérianisme en Angleterre, appelé par ses sectateurs le *bon Henri* : mais les opérations de la secte n'ont pas répondu à cette épithète.

HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, et mourut à la Cavée, maison des carmes, près de Liège, vers 1720, dans un âge très avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale, assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, Liège, 1709, en 3 vol. in-fol. Il y a des choses que des théologiens n'ont pas trouvées exactes ; il a été prohibé à Rome en 1714 et 1722. On a encore de lui : | un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liège, 1677, in-fol. ; | *Molinismus profligatus*, Liège, 1715, 2 vol. in-8° ; | *Artes jesuitice in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717 ; | *Tuba magna mirum clangens sonum...* *De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum*. C'est un recueil de pièces pleines d'animosité et peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti estiment l'édition de 1617, en 2 gros vol. in-12. Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentimens de M. Arnauld et du père Quesnel.

HENRI (NICOLAS), né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au collège royal en 1725, mort à Paris de la chute d'un enlèvement en 1752, a donné une édition estimée de la *Bible de Vatable*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1729 et 1745. Elle est enrichie de notes de différens interprètes, et contient deux versions : l'ancienne, qui est la Vulgate, et la nouvelle, qui est celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle n'est pas à l'abri de toute censure. Il est encore auteur d'une *Grammaire hébraïque*.

HENRI (PIERRE-JOSEPH), né à Châtelet, au pays de Liège, le 12 décembre 1711, fit son cours de théologie à l'université de Louvain, et fut nommé à la cure de Surice, qu'il administra pendant

46 ans. Il y remplit dignement les devoirs d'un pasteur vigilant et zélé pour le salut de son troupeau. Sa charité industrieuse à prévenir les désordres de la jeunesse, lui faisait réunir souvent celle de son village dans quelque lieu particulier, et il y présidait lui-même aux divertissemens innocens que l'on y prenait. Son principal soin était que ses paroissiens fussent parfaitement instruits des vérités de la religion ; il ne négligeait rien pour entretenir dans ceux d'un âge avancé les connaissances salutaires dont ses catéchismes avaient si bien éclairé leur enfance. Cet homme respectable s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de sa vie, et il mourut en 1791, à Namur, où il s'était retiré accablé d'infirmités. On a de lui : | *De doctrina sacra*, Louvain, 1771, petit in-12 ; | *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liège, Cambrai et Namur*, dont la 4^e édition a paru à Liège en 1780, 4 vol. in-12 ; | *Instruction familière dogmatique et morale sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, Rouen, 1785, et Liège, 1786, 4 vol. in-12 ; | *Discours familiers sur divers sujets de morale*, in-12, Liège, 1786, Rouen, 1787. Ce dernier volume se joint aux quatre précédens pour former un recueil de discours et d'instructions sur toutes les vérités de la foi, très bien appropriés à l'intelligence du peuple. Il en a paru une édition, où quelques expressions vieilles ont été changées, Lille, 1822, 5 vol.

HENRIET (PROTAIS), savant récollet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des notes littérales et morales, et d'autres ouvrages connus.

* **HENRIET (ISRAËL)**, graveur et marchand d'estampes, né à Nancy en 1608, reçut les premières leçons de dessin de Claude Henriet son père, habile peintre sur vitraux. Il étudia ensuite sous Antoine Tempeste en Italie, et sous Callot, et fut choisi pour enseigner le dessin à Louis XIV. Il mourut à Paris en 1661. Lié d'amitié avec Callot, il chercha à l'imiter, et a réussi au point qu'on distingue à peine ses copies des originaux. On cite parmi ses ouvrages l'*Histoire de l'Enfant prodigue*, suite de dessins gravés qu'on a attribués à Callot.

HENRIETTE - MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1623 à Charles 1^{er}, roi d'Angle-

terre. Les amertumes qui suivirent les premières douceurs de son état, furent si cuisantes, qu'elle se donna elle-même la qualité de *reine malheureuse*. On rejeta sur elle le penchant qu'on attribuait à Charles I^{er} pour la religion catholique, et on se déchaina avec fureur; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un exemple sur les plus furieux : *Il faut, disait-elle, que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité, qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent?* Elle ne voulait pas même qu'on lui dit les noms de quelques personnes qui la rendaient odieuse aux principaux de la cour. « Je vous le défends, disait-elle; s'ils me haïssent, leur haine ne durera peut-être pas tousjours, et s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils auront honte de tourmenter une femme, qui prend si peu de précaution pour se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasait toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale, avaient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses meubles et ses pierreries, et achète des vivres et des munitions, dont elle chargea plusieurs vaisseaux. Après avoir étonné les Hollandais par son intrépidité et son activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant agréablement que *les reines ne se noyaient pas* (reines ou raines se disait alors pour grenouilles, *ranae*). Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle aurait accordés à ses infortunes; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disait elle-même, de *demandeur une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, exécuté en 1649, fut un nouveau surcroît de douleur; mais elle eut en 1660 la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre; et après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira à la Visitation de Chaillot.

Elle y mourut en 1669, à 60 ans. Son corps fut transporté à St.-Denis par ordre de Louis XIV. Bossuet prononça son oraison funèbre en présence de Monsieur et de Madame. Elle a été souvent réimprimée avec des notices sur Henriette de France, dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce grand orateur. On a une *histoire* de Henriette-Marie avec un *journal de sa vie* par C. C. Paris, 1690, 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, était la dernière des enfans de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et de Henriette de France (voyez l'article précédent). Elle naquit à Exeter en 1644, dans le temps que le roi son père était aux prises avec ses sujets ingrats et rebelles. La reine, sa mère, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivaient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière, quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Elevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agrémens qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui se plaisait beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié et de bel-esprit. Il lui donnait souvent des fêtes; il lui envoyait des vers. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse, qui avait sur Charles II, son frère, le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite l'enleva à l'âge de 26 ans, à St-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation, que le genre de mort augmentait; car Henriette s'était crue empoisonnée, et elle l'était en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord; mais si l'on en croit le duc de Saint-Simon, par le chevalier de Lorraine. Celui-ci avait succédé au comte de Guiche dans la bienveillance

de Monsieur. Il gouvernait despotiquement ce prince, et, par de faux rapports, entretenait sa froideur envers Madame, qui s'en plaignait au roi; le chevalier fut exilé. On raconte que, dans son dépit, il dépêcha de Rome un certain Morelli pourvu d'un poison subtil qu'il remit à deux amis du chevalier, de la maison de Monsieur. L'un de ces scélérats jeta le poison dans un verre d'eau de chicorée, que Madame prenait assez ordinairement le matin. Le jour de sa mort, Madame en avait bu, et aussitôt après elle éprouva à l'estomac des douleurs aiguës, et s'écria qu'elle était empoisonnée. Bossuet a fait son *oraison funèbre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Écriture : *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur*. A ces paroles : « O nuit désastreuse, nuit effroyable ! où retentit tout » à coup, comme un éclat de tonnerre, » cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! », tout le monde fondit en larmes. M^{me} de La Fayette a donné l'*Histoire* de cette princesse, 1 vol. ; il ne faut y chercher l'exactitude de l'histoire que dans les détails de la fin de la princesse. L'abbé Feuillet qui assista la princesse dans ses derniers moments a publié un *discours funèbre* précédé de la *relation de sa mort*, Paris, 1686.

* HENRION (DENIS), mathématicien et ingénieur du prince d'Orange, né vers la fin du 16^e siècle, mort vers 1640, enseigna long-temps les mathématiques à Paris, et fut un des premiers traducteurs d'Euclide. Il a fait connaître en France la *théorie des logarithmes*, inventée par le baron écossais Neper, et a publié plusieurs ouvrages sur les mathématiques, estimés de son temps. Les principaux sont : | *Mémoires mathématiques recueillis en faveur de la noblesse française*, 1612, in-4^o ; 1623-27, in-8^o ; | *les quinze livres d'Euclide, traduits du latin en français*, 1615 et 1621, in-8^o, réimprimés avec les *Elémens et les Données d'Euclide* sous le titre d'*Elémens géométriques d'Euclide*, Rouen, 1649, et Paris, 1683, 2 vol. in-8^o ; | *Cosmographie*, 1620 et 1626, in-8^o ; | *l'Usage des compas de proportion*, Paris, 1634, in-8^o, qui a obtenu un grand nombre d'éditions ; | *Traité des logarithmes*, Paris, 1626, in-8^o ; | *Traité des triangles sphériques*, Paris, 1617, in-8^o ; etc.

* HENRION DE PANSEY (PIERRE-

PAUL-NICOLAS, baron), président de la cour de cassation, né le 28 mars et selon les registres de la cour de cassation, le 22 avril 1742, à Tréveray près de Ligny en Lorraine, étudia le droit à Pont-à-Mousson et vint à Paris au mois de novembre 1762. Reçu avocat l'année suivante, il fut inscrit sur le tableau quatre ans après et resta dans l'obscurité jusqu'en 1773, malgré la publication de plusieurs ouvrages dignes d'estime. Enfin parut son *Traité des Fiefs, de Dumoulin, analysé et conféré avec d'autres feudistes*, 1773, in-4^o, dernier essai que l'auteur donnait avant de se déterminer à quitter le barreau, et qui décida sa réputation. Il l'avait dédié à M. Molé de Champlaireux, fils du premier président du parlement exilé. Le chancelier Maupeou vit dans cet hommage rendu à un homme disgracié une sorte de protestation contre le coup d'état dont il avait été l'instigateur. Le censeur refusa d'approuver la dédicace, et le lieutenant de police en ordonna la suppression. Cependant on s'arracha dans le public le petit nombre d'exemplaires qui avait échappé aux recherches de l'autorité, et l'ouvrage obtint un succès de vogue. Dès-lors Henrion de Pansey se vit surchargé d'affaires et fut consulté sur les questions les plus importantes. Il poursuivit ses travaux sur la féodalité, et écrivit une grande partie des meilleurs articles du *Répertoire universel de Jurisprudence* de Guyot. Il s'occupait de compléter son *Traité des fiefs* par ses *Dissertations féodales* dont deux volumes avaient déjà paru, lorsque la révolution en éclatant détruisit l'intérêt attaché à ses recherches sur les droits féodaux. Les autres volumes ne furent point publiés. Mais l'ouvrage d'Henrion, tel qu'il existe, n'en est pas moins un livre précieux que les juriconsultes étudieront toujours avec fruit. Henrion quitta Paris et se retira dans son domaine de Pansey, près de Joinville, et y demeura durant le règne de la terreur. Nommé sous le Directoire administrateur de la Haute-Marne, il se fit estimer par sa modération et sa vigilance impartiale. Plus tard il professa la législation à l'école de Chaumont, et ses leçons furent suivies par de nombreux élèves. Après le dix-huit brumaire, il devint membre de la cour de cassation, qu'il fut appelé à présider dans le mois de février 1809. L'empereur le nomma conseiller d'état, et lui accorda le diplôme de baron et la croix d'officier de la légion d'honneur. Après le 20 mars

1815, il crut, ainsi que la plupart de ses collègues, ne pas devoir suspendre l'exercice des fonctions de la cour, les regardant comme essentielles pour le maintien de l'ordre. Charles X voulut récompenser son savoir profond et son beau caractère, en l'appelant en 1828 au poste éminent de président de la cour de cassation, devenu vacant par la mort de M. Desèze. Henrion de Pansey est mort à Paris, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, le 23 avril 1829, avec les titres de commandant de la légion d'honneur et de chevalier de l'ordre de Saint-Michel. On a de lui les ouvrages suivans qui sont presque tous relatifs à la jurisprudence : | *Eloge de Dumoulin* ; | *de Mathieu-Molé* ; | *Mémoire pour un nègre qui réclamait sa liberté*, en vertu de ce principe de notre droit public : celui-là est libre qui met le pied en France, 1770 ; | *Traité des fiefs*, 1773, et plus tard *Dissertations féodales* (voyez ci-dessus) ; | *Des pairs de France et de l'ancienne Constitution française*, 1818, in-8° ; | *De l'autorité judiciaire dans les gouvernemens monarchiques*, Paris, 1818, in-4° ; 1827, 3^e édition, 2 vol. in-8°. L'objet de ce livre, bien écrit et plein de recherches historiques, est de déterminer la compétence judiciaire, et d'établir la légalité du conseil d'état que Henrion regarde comme une institution consacrée par le temps et meilleure que les vaines combinaisons de l'esprit. Ce corps avait été supprimé en 1791, comme étranger au système constitutionnel, et Lanjuinais disait que Napoléon ne l'avait rétabli que dans l'intention de se ménager une autorité plus absolue. | *De la compétence des juges-de-peace*, 1827, in-8°, 8^e édition ; cet ouvrage, regardé comme classique, a été traduit en italien et en allemand ; | *Du pouvoir municipal et de la police intérieure des communes*, 1820, in-8° ; 2^e édition, 1824 ; | *Des biens communaux et de la police rurale et forestière*, 1825, in-8°, 2^e édition ; | *Des assemblées nationales en France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'en 1814*, 1 vol. in-8°, Paris, 1827 ; 2^e édition, 1829, 2 vol. in-8° (sans nom d'auteur) ; des *Mémoires et des Plaidoyers* publiés ou plutôt réimprimés dans les *Annales du Barreau français*, 1825, in-8° ; | *Du régime des bois communaux selon le nouveau code forestier*, 1827, in-8°. On attribue encore à Henrion de Pansey, l'*Eloge de l'abbé Pluche*, qui se trouve dans la *Galerie française*, 1771-1772, 2 vol. in-fol.

* HENRIOT (FRANÇOIS), né en 1761 à Nanterre, près de Paris, fut un de ces brigands, sortis de la fange, qui firent gémir la France sous le poids de leur tyrannie. Il fut d'abord domestique, et sa mauvaise conduite le fit renvoyer de chez presque tous ses maîtres. L'un d'eux, procureur au parlement, chez lequel il avait commis un vol assez important, pouvait le faire conduire au supplice ; mais, par une fatale indulgence, il se borna à le chasser de chez lui. Alors il obtint une place aux barrières, et lorsque la révolution éclata, il figura dans une troupe de factieux qui allèrent y mettre le feu (13 juillet 1789). Depuis ce moment il fut à la tête de tous les mouvemens séditieux. C'est lui qui dirigea les massacres des 2 et 3 septembre, surtout dans l'église des carmes, où il y avait une foule d'ecclésiastiques, et qui fit délivrer dans la section des jardins du roi, dite des sans-culottes, sur la caisse de la commune, des mandats pour le paiement des assassins qui avaient massacré les prêtres renfermés dans le séminaire de Saint-Firmin. Digne ami du polonais Lazowski, qui, le 40 août, s'était fait remarquer par son audace et sa férocité, et qui ensuite avait été un des principaux assassins des prisonniers d'Orléans, massacrés à Versailles, il demanda et obtint pour lui les honneurs funèbres. L'affreux proconsul Carrier n'était pas selon lui à la hauteur des circonstances, parce qu'il avait envoyé à Paris, au lieu de les faire fusiller, 94 Nantais, regardés comme partisans des Girondins, mais qui avaient eu une grande part à la défense de Nantes contre l'armée vendéenne. Henriot qui était devenu par ses crimes un homme redoutable et important, fut nommé chef de la force armée et ensuite commandant provisoire de la garde nationale, ou plutôt des rassemblemens populaires auxquels on donnait ce nom. Les Montagnards poursuivaient depuis long-temps avec le plus grand acharnement le parti de la Gironde ; mais leurs efforts avaient été vains. L'éloquence de Guadet et de Gensonné avait triomphé de toutes leurs attaques. Henriot employa ses moyens ordinaires, la force et la violence, et ce fut lui qui se chargea, le 31 mai, de diriger les rassemblemens armés contre la Convention, pour la forcer de proscrire le parti de la Gironde. En vain le président, à la tête de l'assemblée, essayait-il de sortir pour calmer la multitude. « Le peuple ne s'est pas levé, ré-

« pondit Henriot, pour entendre des phrases, il veut des victimes. Allons, » canonniers, à vos pièces ! » La Convention effrayée de son audace rentra dans la salle, et signa la proscription de 22 de ses membres. La commune de Paris, pour récompenser ses services, le fit nommer commandant de la garde nationale, malgré plusieurs voix qui eurent le courage de s'opposer à cette élection. Entièrement dévoué à Robespierre, il le servit jusqu'à la fin, et l'aïda à proscrire Danton, Hébert et tous ceux qui lui étaient opposés. Le 9 thermidor encore, lorsqu'une révolution nouvelle s'opérait, il conduisit à l'échafaud 40 à 50 victimes, et malgré les réclamations qui, sur le chemin du supplice, s'élevaient en leur faveur, il les fit exécuter. De retour de cette expédition sanglante, il courut au secours de Robespierre, déjà pros crit, que ses partisans avaient enlevé et conduit à la commune; mais tous ses efforts et ses cris *aux armes! vive Robespierre!* ne purent soulever la multitude. Abandonné à lui-même, il fut arrêté par cinq gendarmes, et bientôt après délivré par Coffinhal, un des présidens du tribunal révolutionnaire, qui, étant parvenu jusqu'à lui, coupa les cordes dont il était lié et le fit évader. Henriot libre, sauta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, et, rencontrant une compagnie de canonniers, il leur ordonna de pointer leurs pièces contre la Convention; mais il n'osa leur ordonner de tirer, croyant s'apercevoir qu'ils n'étaient pas disposés à lui obéir. Un parti plus puissant que le sien, qui s'était élevé rapidement, marchait contre lui. La terreur le saisit à son tour. Il se retira à la commune; mais soit qu'il fût ivre, soit qu'il eût perdu la tête, il ne prit aucune des mesures qui pouvaient sauver son parti. Coffinhal, indigné, le saisit au milieu du corps et le jeta dans l'égoût de l'hôtel de ville, où il fut ramassé, et conduit à l'échafaud avec Robespierre, le 28 juillet 1794. Il avait alors 33 ans.

* HENRIQUEZ (HENRI), jésuite portugais, et l'un des premiers compagnons de saint Ignace, né vers l'an 1520 à Villaviciosa, dans l'Alentejo; il était déjà diacre lorsqu'il entra dans la société à l'âge de 25 ans. Ayant été ordonné prêtre, il fut envoyé aux Indes vers l'an 1550, pour y travailler à la conversion des infidèles, et prêcha la foi sur la côte de la Pêcherie pendant 45 ans, et il le fit avec tant de

zèle et de succès, qu'il fut surnommé l'*Apôtre de la presqu'île*. En 1553, la ville qu'il habitait avait été prise, et il tomba au pouvoir des vainqueurs qui lui firent supporter toutes sortes de mauvais traitemens. Il mourut à Tutucurin, l'an 1600, à l'âge de 80 ans. Le P. Henriquez avait fait bâtir plusieurs églises et deux hôpitaux. Il avait acquis une si grande connaissance des langues des différens pays où le porta son zèle apostolique, qu'il pouvait prêcher facilement dans l'idiôme de la contrée et même disputer avec les brachmanes; il a publié des *grammaires* de la langue Malabare et des *vocabulaires* bons à consulter. On a encore de lui: | des *Vies des saints*, et particulièrement une *Vie de la sainte Vierge*, dont on conserve précieusement un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican; | *Contra fabulas ethnicorum* (contre les fables des païens), ouvrage rempli d'érudition, quoiqu'il n'ait eu d'autres secours que sa seule mémoire; | plusieurs *notices* sur ce qu'il avait vu de curieux dans les Indes.

HENRIQUEZ (HENRI), né à Porto-en Portugal en 1536, fut admis dans la société des jésuites par saint Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, et ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de saint Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de saint Ignace. Il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant: | *De fine hominis*, qu'il avait composé l'an 1594. Il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques; | une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise, 1600, 3 vol. in-folio; | un traité *De clavibus ecclesiæ*.

HENRIQUEZ (JEAN-CHRYSTOSTOME), laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, né d'une famille noble de Madrid en 1595, fut commissaire général des religieux irlandais de son ordre, grand prieur de l'ordre de Calatrava; et historiographe général de la congrégation des bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain le 23 octobre 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entre autres: | *Menologium Cisterciense, cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; | *Fasciculus sanctorum ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623, in-fol.; | *Lilia Cisterciensia*, Douai, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes vierges

de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Cîteaux* de Charles Visch, et dans la *Bibliothèque espagnole* de Nicolas Antoine.

HENRY. Voyez HENRI.

* **HENRY (ROBERT)**, théologien et historien écossais, né dans le comté de Stirling en 1718, mourut en novembre 1790. On lui doit une *Histoire de la Grande-Bretagne*, Londres, 1771-1795, 6 vol. in-4°, se terminant à la mort de Henri VIII. Elle est rédigée sur un plan nouveau, et l'auteur y traite non-seulement de l'histoire civile de chaque époque, mais encore de la religion, de la constitution du gouvernement, des cours de justice, du commerce, de la marine, des mœurs, etc. Cette histoire, remplie de recherches savantes, a été continuée en 1796, jusqu'au règne de Jacques I^{er}, par Petit Andrews. L'ouvrage avec la continuation a été imprimée en 1799, en 14 vol. in-8°. MM. Boulard et Cantwel en ont donné une traduction française, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4°, sans la continuation.

* **HENRY (DAVID)**, écrivain et imprimeur écossais, né près d'Aberdeen en 1710, vint de bonne heure à Londres, et fut un des rédacteurs du *Gentlemen's magazine*, ouvrage périodique précieux pour la littérature anglaise, et surtout pour la biographie. On a encore de lui : | vingt *Discours abrégés de Tillotson*, imprimés pour la 4^e fois en 1779 ; | le *Parfait fermier anglais*, ou *Système pratique d'agriculture*, 1772, plusieurs fois réimprimé ; traduit en français par M. de Fréville en tête du *Voyage agronomique* d'Arthur Young, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. *Tableau historique de tous les voyages autour du monde*, 1774 et années suiv., 6 vol. in-4°. Les 2 derniers comprennent les voyages du capitaine Cook. Henry mourut le 5 juin 1792.

HENRYS (CLAUDE), jurisconsulte, né à Montbrison en 1615, mort en 1662, était très versé dans le droit canon et civil, dans l'histoire, dans le droit public et les intérêts des princes. Il fut avocat du roi au bailliage de Forez en 1659. Il était souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égalaient ses lumières. On a de lui : | un excellent *Recueil d'arrêts*, en 2 vol. in-f°. 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection

de notes utiles et agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit, et dans les autres il sème des traits de littérature et d'érudition. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des additions et des notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces additions et ces notes ont été imprimées dans l'édition de 1738 et de 1772, en 4 vol. in-fol. | *L'Homme-Dieu ou le Parallèle des actions divines et humaines de Jésus-Christ*.

HENSCHENIUS (GODEFROI), jésuite flamand né à Venrad, dans la Gueldre, le 21 janvier 1600, travailla pendant longtemps avec succès à l'immense compilation des *Actes des saints*, avec Bollandus, qui avait été son régent, et ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux et quelquefois ridicules, dont les écrivains des siècles d'ignorance les avaient remplis. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta sanctorum* des mois de janvier et février, il donna avec le Père Papebroch, les *Vies des saints* des mois de mars et avril. Il donna aussi | *Brevis notitia Galliarum et Belgii*, Anvers, 1658, in-8° ; | *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4°, ouvrage curieux et savant ; | *Exegesis historica seu diatriba de episcopatu Tongrensi et Trajectensi*, Anvers, 1653, in-4° ; où il soutient que le siège épiscopal de Tongres a été transféré à Maëstricht. Il mourut à Anvers le 12 septembre 1681. Le Père Papebroch a écrit sa *Vie*, et l'a insérée dans le 7^e vol. des *Acta sanctorum* du mois de mai. On peut consulter la *Bibliotheca Belgica* de Foppen pour voir les titres de ses nombreuses dissertations.

* **HENSLER (PHILIPPE-GABRIEL)**, médecin habile, né à Oldensworth dans le duché de Sleswig, le 11 décembre 1755, fut nommé premier médecin du roi de Danemarck en 1775, et il enseigna depuis 1789 la médecine à l'université de Kiel, où il mourut le 31 décembre 1805. Il contribua beaucoup à propager l'inoculation de la petite vérole. Ses principaux ouvrages sont : | *Tentaminum et observationum de morbo varioloso saturo*, Gottingue, 1762, in-4° ; | *Lettres sur l'inoculation*, dédiées au parlement de Paris, Altona, 1765-1766, 2 vol. in-8° ; | *Indication des principaux secours dans les cas de mort apparente*, Altona, 1770 et 1780, in-8° ; | *Sur des établissemens pour les malades*, Hambourg, 1785, in-4° ; | *De la lèpre qui, dans le moyen âge, régnait dans l'Occident*, 1790 et 1794, in-8°.

HENTEN (JEAN), de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant, en Portugal, où il se fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1531, puis prieur et préfet des études. La faculté de théologie le chargea par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible et de lui rendre la pureté de l'ancien texte; il y travailla avec assiduité, et montra qu'il était digne de la confiance qu'on avait dans ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première Bible nommée de Louvain, en 1547, et Anvers, 1570, avec des figures (*voyez* le Père Le Long, tome 1, p. 263). Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail et les austérités. On a encore de lui : | les *Commentaires* d'Euthymius sur les *Evangelies*; | ceux d'Ecuménius sur saint Paul; | d'Arétas sur l'*Apocalypse*, etc. *Voyez* le *Belgium dominicanum* du Père Jonghe, p. 152.

HÉPHESTION. *Voyez* ÉPHESTION.

HÉPHESTION, grammairien grec, d'Alexandrie, vivait du temps de l'empereur Elius-Vérus, dont il fut, à ce qu'on croit, un des précepteurs. Il nous reste de lui *Enchiridion de metris et poemate*, grec et latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4°. C'est ce que nous avons de plus complet sur cette matière. L'édition de Paris, 1553, in-4°, et celle d'Oxford, 1810, in-8°, sont recherchées.

HERACLAS, frère de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec lui durant la persécution de Sévère. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origène, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siège d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HERACLEON, hérétique du 3^e siècle, adopta le système de Valentin (*voyez* ce nom). Il fit pourtant quelques changements, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Evangile, dans les *Commentaires* très étendus sur les *Evangelies* de saint Jean et de saint Luc. Ces commentaires ne sont que des explications allégoriques, destinées de vraisemblance, toujours arbitraires, et souvent ridicules. Héracleon, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de chrétiens le système de Valentin, et forma la secte des *Héracleonites*. Origène a réfuté les *Commentaires* d'Héracleon, et c'est d'Origène que Grabbe

a extrait les *fragmens* que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HERACLEONAS, 4^e fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son père le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Héraclius Constantin son frère aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Héraclius Constantin, étant mort 4 mois après, empoisonné à ce que l'on croit, par Martine, Héracleonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avaient inspirée, devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracleonas, et Constant, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels était une femme ambitieuse. Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-temps. Le sénat ayant fait arrêter Héracleonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère, afin que la beauté de l'un et l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Héracleonas avait régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HERACLÉOTÈS (DENIS), philosophe d'Héraclée, d'abord stoïcien, pensait ou plutôt disait, comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal*. Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J.-C. Il quitta les stoïciens pour les épicuriens, qui plaçaient le bonheur dans le plaisir, selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Héracleotès composa divers *Traité de philosophie*, et quelques *pièces de poésie* : Héracleide en cite une de lui, qui était attribuée à Sophocle.

HERACLIDE DE PONT, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe et d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il était monté au ciel. Il pria un de ses amis de mettre un serpent dans son lit à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avaient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de sa mort pour se montrer; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie

d'Héraclide. Il vivait vers l'an 336 avant J.-C. On trouve quelque chose sous son nom dans l'*Esopé* d'Alde, 1505, in-folio. Il reste quelques *fragmens* de ses ouvrages qu'on a recueillis sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta De rebus publicis*, edidit D. Kähler, avec une version allemande, Halle, 1804, in-8°.

HERACLIE, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour récompense de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidèle à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avait envoyées; il tua même un certain Constantin qui les conduisait. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir; élevé au consulat en 415, il s'abandonna aux conseils violens de Sabinus, qui, de son domestique, était devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son dessein, il retint la flotte qui avait coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale, composée de 5,700 navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, et le mit en fuite. Alors Héraclien monta sur un seul vaisseau qui lui restait, et passa à Carthage, où il fut tué.

HERACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il était mélancolique, pour ne pas dire sauvage, et pleurait sans cesse sur les sottises humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triste habitude, ou si l'on veut, ces grimaces de commande, par lesquelles il aspirait à la célébrité, jointes à son style énigmatique, le firent appeler le *philosophe ténébreux* et le *pleureur*. Il composa divers traités, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignait que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini, qu'il a été formé par le feu, et qu'après divers changemens il retournerait en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il avait compris de ce livre, » lui avait paru bon; et qu'il ne doutait point que ce qu'il n'avait pas pu entendre ne fût de même; » comme si des choses inintelligibles dans un ouvrage de philosophie, pouvaient être réputées bonnes. Darius, roi de Perse, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de

venir à sa cour, où il serait plus considéré qu'en Grèce. Le philosophe le refusa brusquement, et répondit en rustre aux politesses prévenantes de ce monarque. On dit que la conversation des hommes ne faisait qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une société digne de lui, les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvaient rendre serein un temps pluvieux*? Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper, par cette chaleur empruntée, l'humour qui était chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remède ne le guérissait point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnaient de le voir jouer aux osselets avec des enfans, « qu'il aimait encore » mieux s'amuser ainsi, que de se mêler » dans leurs affaires. » Il avait pour maximes, « qu'il fallait étouffer les querelles » dans leur naissance, comme on étouffe » un incendie; » et que « les peuples doivent combattre pour leurs lois comme » pour leurs murailles. » Il croyait que « la nature de l'âme était une chose impénétrable. » Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous le titre de *Poesis philosophica*, 1575, in-8°. Une édition de ces fragmens a été aussi publiée par Eichard Lubin avec une version latine, Rostock, 1601, in-8°. Voyez aussi *De principio rerum naturalium ex mente Heracliti physici exercitatio*, Leipsick, 1697, et *De rerum naturalium genesi ex mente Heracliti physici dissertatio*, Leipsick, 1702.

HERACLITE, Sicynien. C'est sous son nom que Léon Allatus a donné au public le livre *De incredibilibus*. Il l'avait tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle.

HERACLIUS, empereur romain, né vers l'an 575 d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisait ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi!* lui dit-il, *tu n'avais usurpé*

l'empire que pour faire tant de maux au peuple! — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux.* Le nouvel empereur profita de cet avis. Les onze premières années du règne d'Héraclius furent extrêmement malheureuses : la peste, la famine, des tremblemens de terre, dépeuplèrent les plus belles provinces d'Asie. Les Perses, en Orient ; les Arabes, les Bulgares, les Esclavons en Occident, couvrirent ces pays de ruines. A cela vint se joindre une maladie inconnue, que l'on croit être la *petite vérole*, et que les Abyssins avaient apportée en Orient ; de là les Lombards la répandirent dans l'Occident. Les Perses vinrent camper sous les murs de Chalcédoine en face de Constantinople. Héraclius fit la revue de ses troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses et de vierges massacrées, les chrétiens vendus aux juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix enlevés. Le vainqueur jure « qu'il » n'accorderait pas la paix à l'empereur » et à ses peuples, qu'à condition qu'ils » renonceraient à Jésus-Christ et qu'ils adoreraient le soleil, la divinité des Perses (1). » Héraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroès, le défait en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusques dans ses états, y trouva Syroès son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter, les armes à la main. Syroès l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, et d'y rendre grâce à Dieu de ses victoires. Il voulut porter la croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante ; mais il se sentit arrêté tout à coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avait été mené captif par ordre de Chosroès, lui ayant représenté que cette pompe ne

s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, et dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra comme un jour de fête, celui où cet instrument de salut avait été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre : fête qui est en même temps la célébration du triomphe général de la croix, sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise, « où, comme s'exprime un historien, les empereurs si long-temps » acharnés contre la croix s'avouèrent à » la fin vaincus, déposèrent les armes, et » devinrent les défenseurs et les adorateurs de cette même croix. Ce changement ne fut point l'ouvrage des hommes ; il ne put se faire que par un miracle de la toute-puissance divine » (*voyez* CONSTANTIN LE GRAND). Héraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses ; mais s'étant laissé séduire par les partisans du monothélisme qui infectaient alors l'empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthèse*, c'est-à-dire, exposition : comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit, formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute ; il écrivit au souverain pontife que cet édit n'était point de lui ; que le patriarche Sergius l'avait composé, et l'avait engagé à le publier sous son nom ; mais qu'il le désavouait, puisqu'il causait tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparaient de l'Egypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. Héraclius était hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans, après 30 ans de règne. « On ne » sait, dit l'abbé Guyon, quel rang lui » assigner parmi les princes. Sur la fin » de son règne, il donna plutôt des marques de timidité que de courage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avait fait » éclater pendant la guerre persique, sont » dignes d'admiration ; mais dans les derniers temps, on ne trouve plus le vainqueur de Chosroès. C'est un contro- » versiste, qui paraît aussi peu touché des

(1) Quelques savans modernes ont nié ce fait, et Voltaire entre autres : on devine bien pourquoi.

» affaires de l'empire, qu'il est empressé
 » de décider celles de la religion. Il abandonna les devoirs d'un monarque, pour
 » faire les fonctions d'un évêque. »

HÉRACLIUS II (CONSTANTIN), fils d'Héraclius et de Flavia Eudoxia, naquit à Constantinople en 612, et succéda à son père en 641. Il partagea le trône impérial avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernières volontés d'Héraclius. Mais ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devait être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrâce, il fit enlever cet argent. Martine se vengea, dit-on, en l'empoisonnant; mais ce fut un bruit populaire, destitué de preuve. Comme il se vit frappé à mort, il distribua le trésor qu'il avait volé aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 22 juin 641, après avoir porté le sceptre 3 mois et 13 jours. L'enlèvement d'un dépôt sacré par le testament de son père, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long règne eût été consacré à la sagesse et à la justice. Cet empereur est le dernier qui ait pris le titre de consul.

HÉRAULD (DIDIER), *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célèbre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition, avait rempli d'abord une chaire de grec au collège de Sedan, lorsqu'il eut avec Saumaise des démêlés qui firent beaucoup de bruit. Outre différentes éditions d'anciens auteurs auxquelles il a joint des préfaces ou des annotations curieuses, on lui doit un assez grand nombre de dissertations anonymes. Il a fait : | des *Notes* estimées sur l'*Apologétique de Tertullien*, sur *Minutius Félix*, sur *Arnobé*, sur *Martial*; | un ouvrage contre *Saumaise*, Paris, 1699, in-8°; | plusieurs livres de *droit*. Ce savant mourut en 1659. L'étude des belles-lettres occupa la plus grande partie de son temps; et ce fut surtout dans les écrits des anciens, qu'il puisa ce fonds de savoir qui le distinguait. —

HÉRAULD, son fils, né à Sedan vers 1604, exerça d'abord son ministère à Alençon, puis il fut pasteur de l'église wallonne à Londres, enfin chanoine de Cantorbéry, après avoir quitté l'Angleterre à cause de son attachement à Charles I^{er}, et y être revenu après la restauration. On a de lui : le *Pacifique royal en deuil*, compris en 12 sermons, etc. Saumur, 1649, in-8° contre la mort de Charles I^{er}, roi d'Angleterre.

C'est un recueil de sermons, qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de 20 autres sermons, publiés sous le titre de *Pacifique royal en joie*, Amsterdam, 1663, in-8°. Hérauld mourut vers 1675.

* **HÉRAULT DE SÉCHELLES (MARIE-JEAN)** né à Paris, d'une famille distinguée, en 1760, était petit-fils de Hérault, qui fut successivement avocat au Châtelet de Paris, intendant de Tours, lieutenant-général de police, intendant de la capitale, et conseiller d'état; son père, colonel du régiment de Rouergue, fut tué à la bataille de Minden. Marie-Jean se consacra au barreau, et à l'âge de 20 ans il se distingua dans deux fameux procès où il s'agissait, dans le premier, de la défense d'un précepteur contre l'ingratitude de son élève, et dans le second, de celle d'une mère abandonnée au malheur par une fille dénaturée. La duchesse de Polignac, sa parente, le présenta à la reine, qui le prit sous sa protection, et à la première place vacante, Hérault devint avocat-général au parlement. Mais, ainsi que l'apprit l'expérience, il dut sa réputation à des circonstances heureuses, plutôt qu'à un mérite réel. Un jeune magistrat vint bientôt lui faire ombrage; c'était M. Dambray, qui d'avocat de la cour des aides était devenu membre du parlement. Hérault crut venger son amour-propre blessé du mérite de son rival en se jetant dans le parti de la révolution, et dès le jour de la prise de la Bastille (14 juillet 1789), on le vit figurer parmi les insurgés. Hérault était alors commissaire du roi près le tribunal de cassation; le parlement de Paris le nomma à l'assemblée Législative. Il se rangea d'abord du parti des *feuillans*, puis de celui de la *Gironde*, et finit par devenir un des *jacobins* les plus subalternes. Il attaqua avec acharnement le roi, la cour, les ministres, les prêtres et les émigrés, prit part aux événements du 10 août, et se déclara contre le juge de paix Larivière, qui avait poursuivi Chabot et Bazire, deux des principaux auteurs de cette funeste journée. Hérault de Séchelless ne manqua pas d'en imputer les malheurs aux royalistes, et réclama contre eux un tribunal spécial, qui fut en effet établi le 17 du même mois. Le 1^{er} septembre il obtint enfin le fauteuil de président, qu'il avait honteusement brigué, et il l'occupait dans la nuit du 2. Nommé par le département de Seine-et-Oise à la Convention,

Il devint président de cette assemblée le 2 novembre 1792. Ses fonctions étant expirées, il alla remplir une mission dans l'Alsace, puis en Savoie, où il était chargé d'organiser le département du Mont-Blanc, mais dans le but réel d'entamer des négociations avec les puissances coalisées. Peu avant de partir il avait obtenu les suffrages des jacobins pour la mairie de Paris. Hérault se trouvant absent lors du procès de Louis XVI, adressa, de concert avec ses collègues Grégoire, Jagot et Simond, à la Convention, une lettre d'adhésion à la condamnation de ce prince, en consentant néanmoins à la radiation des mots *à mort*, que l'évêque de Blois avait exigée. De retour dans la capitale, après la catastrophe du 21 janvier 1793, il fit cause commune avec les jacobins les plus forcénés, et il contribua puissamment avec Robespierre, Danton, Henriot, Fleuriot, etc., à la révolution du 31 mai. Il haïssait les girondins, et surtout Vergniaud, Guadet, Gensonné, moins par esprit de parti, que par envie de leurs talens. Il fut adjoint au comité de salut public chargé de rédiger la nouvelle constitution de 1793. Les députés de tous les départemens furent réunis pour procéder à l'acceptation de cette constitution dont presque tous ignoraient le contenu. On choisit, pour célébrer une fête à cette occasion, le 10 août, jour anniversaire de la chute du trône. Hérault qui venait d'être réélu président de la Convention, se rendit en cette qualité sur l'emplacement de la Bastille où l'on avait élevé une statue colossale représentant la *Nature*; deux jets d'eau sortaient de sa poitrine. Hérault en remplit une coupe, et tenant embrassé le doyen de tous les députés (ex-moine du couvent des jacobins de la rue Saint-Jacques), tous les deux burent dans la même coupe. Hérault fit précéder cette ridicule cérémonie par un discours emphatique. Le doyen des députés était un vieillard ignorant, grossier et sale, tandis que Hérault était jeune, spirituel, et le plus élégant de tous les magistrats de la capitale. Celui-ci reçut les honneurs de cette fête bizarre, dont il était comme enivré. Robespierre en fut jaloux, et jura sa perte. Hérault de Séchelles proposa dans le sein du comité de salut public, dont il était membre, les mesures les plus violentes, entre autres celle du désarmement des suspects, l'annulation de leurs passe-ports, la faculté de les arrêter et la dé-

fense de leur rendre la liberté. Au mois de septembre 1793, il fut envoyé dans le Haut-Rhin, où il établit un tribunal révolutionnaire, pour mettre, disait-il, *le pays à la raison*. Il écrivait en même temps au comité de salut public : « J'ai semé quelques guillottes sur ma route ; » et je vois qu'elles ont produit déjà un excellent effet. » Hérault était arrivé au comble de sa gloire révolutionnaire, qui devait finir à l'échafaud. Des accusations commencèrent à s'accumuler sur lui : on le désignait comme ex-noble, comme ayant des liaisons avec les *suspects*, etc. Il fut défendu par Couthon ; à son retour dans la capitale il se présenta à la Convention en habit de sans-culotte, monta à la tribune, et termina un long discours à peu près par ces paroles : « Si avoir été jeté par le hasard dans une caste que Lepelletier et moi nous n'avons jamais cessé de combattre et de mépriser, est un crime qu'il me reste à expier, je dois encore à la liberté de nouveaux sacrifices ; je prie la Convention d'agréer ma démission de membre du comité de salut public. » Sa démission ne fut pas acceptée. Robespierre cependant avait signalé sa victime et il lui tardait de l'immoler. Après l'avoir tenu pendant deux mois encore dans les incertitudes les plus cruelles, il le fit arrêter, et on l'enferma, le 19 mars 1794, dans les prisons du Luxembourg, sur de nouvelles accusations aussi vagues que les premières. Robespierre eut l'adresse de le faire impliquer dans la conspiration de Danton, Lacroix, Fabre d'Eglantine, Camille Desmoulins, etc., pour absorber la révolution française dans un changement de dynastie. L'âme insensible d'Hérault était incapable de remords. Il reprit dans sa prison son humeur enjouée, et s'occupa de préparer pour l'impression son ouvrage intitulé *Théorie de l'ambition*. Il fut traduit avec ses coaccusés devant le tribunal révolutionnaire ; il entendit son arrêt de mort sans se troubler, et conserva son sang-froid jusqu'à ses derniers momens. Au moment de monter à l'échafaud, il voulut embrasser Danton, mais le bourreau s'y opposa. Hérault de Séchelles fut décapité avec ses compagnons le 5 avril 1794 à l'âge de 34 ans. Hérault de Séchelles a laissé quelques ouvrages superficiels : | *Eloge de Suger*, abbé de St.-Denis, 1779, in-8° ; | *Visite à Buffon*, ou *Voyage à Montbar*, 1783 et 1802 ; production remplie d'inexactitudes, et où, pour appuyer

sa propre doctrine d'une grande autorité, il fait faire à Buffon, sur le bord de sa tombe, une profession de matérialisme dans les termes les plus formels : mais cette calomnie est suffisamment réfutée par les propres écrits de l'illustre naturaliste. Elle le fut aussi par les amis et les parens de Buffon ; à l'époque où parurent les fragmens du voyage. | *Détails sur la société d'Olten*, 1790, in-8° ; | *Théorie de l'ambition* : ouvrage attribué, par quelques écrivains, à Antoine Lasalle, et publié pour la première fois par J. Barthélemi Salgues, en 1802, in-8°. C'est un recueil de maximes ou absurdes ou criminelles, exprimées dans un style obscur et néologique, et dont le matérialisme forme la base principale. | *Rapport de la constitution de 1795*, publié avec cette constitution, en un vol. in-24.

* HERBECOURT (l'abbé Coupé d'), ancien docteur de Sorbonne, né en 1759, est mort le 26 janvier 1826, à l'âge de 87 ans, dans la paroisse de Marly-la-ville, dont il était curé depuis cinquante ans. Il cultivait les sciences exactes, notamment l'astronomie ; il faisait ses délassemens de la botanique ; et surtout il était fort savant en théologie. On a de lui un grand nombre d'articles dans le dictionnaire de Théologie, qui fait partie de l'Encyclopédie méthodique.

HERBELOT (BARTHÉLEMI d'), savant orientaliste, né à Paris en 1625, montra dès son enfance beaucoup de goût et de talent pour les langues de l'Asie. Il se fortifia dans plusieurs voyages à Rome, où étaient alors Luc Holsténus et Léon Allatius, qui l'aimèrent et l'estimèrent. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux ; exposée en vente, lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans sa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du ministre qui le rappelait. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1,500 livres. Le chancelier de Pontchartrai lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. Il mourut à Paris en 1695, à 70 ans. C'était un homme d'une vaste littérature, et d'un caractère supérieur à toutes ses connaissances ; il ne parlait jamais de science, qu'il n'y fût invité par ses amis. Sa probité égalait son savoir, et elle fut d'autant plus sûre, qu'elle était fondée sur un grand fonds de

religion. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : | *la Bibliothèque orientale*, Paris, 1697, in-fol. ; La Haye, 1777, 1779 et 1782, 4 vol. in-4° ; Maestricht, in-fol. 1778 ; et Paris, 1782, 6 vol. in-8°. Composée d'abord en arabe, elle a été mise ensuite en français pour la rendre d'un plus grand usage ; et publiée par M. Galand, qui y a ajouté une préface. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connaître les langues, le génie de l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient ; | un *Dictionnaire turc*, et d'autres traités curieux qui n'ont pas vu le jour. A la *Bibliothèque orientale*, il faut joindre un *supplément* (par Visdelou et A. Galland), Maestricht, 1780. Cet ouvrage a été réimprimé avec des corrections et additions par Schultens et le supplément de Visdelou, La Haye, 1777-82, 4 vol. in-4°. L'édition publiée à Paris, 6 vol. in-8°, 1782, offre seulement un abrégé de l'ouvrage. Au reste, cette collection n'étant qu'un amas de matériaux indigestes, est souvent très défectueuse.

HERBERAY DES ESSARTS (NICOLAS d'), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortait d'une famille noble de Picardie. Il est connu principalement par des traductions d'*Amadis des Gaules*, 1540-1548, entreprises par ordre de François I^{er} ; du premier livre de la *Chronique du très vaillant et redouté don Florès de Grèce*, 1552, in-fol. ; des *sept livres de Flavius Josèphe*, 1557, in-fol. ; de l'*Orloge des princes*, etc., livre espagnol. Il avait pris pour devise, suivant l'usage de son temps, ces mots espagnols : *ACUERDO OLVIDO*, c'est-à-dire, *souvenir et oublier*. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*.

HERBERSTEIN (SIGISMOND, baron d'), seigneur de distinction de la Basse-Styrie, né à Vippach en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le 16^e siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, en Russie, en Danemarck, à Constantinople. Il a profité de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1556, in-fol. avec des figures et des cartes, ibid. 1571, in-fol. Anvers, 1557, in-8°. Il a été traduit du latin en allemand, Vienne, 1557, etc. ; et en italien, Venise, 1558. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum auctores varii*, Francfort, 1600, in-fol. Herberstein mourut en 1566.

HERBERSTEIN (FERDINAND-ERNEST,

comte d'), né à Vienne en Autriche, et mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adversus umbratiles Poireti impetus propugnata*, Prague, 1709, et plusieurs autres traités de philosophie et de mathématiques.

* **HERBERSTEIN** (CHARLES, comte de), évêque de Laybach, dans la Carniole, naquit en 1722, et fut élevé à l'épiscopat à la fin de 1772. Ce prélat fut un de ceux qui secondèrent le plus les efforts que fit Joseph II pour introduire des réformes ecclésiastiques dans ses états. Il approuva les livres des théologiens qui établissaient une doctrine conforme aux vues de l'empereur, et qui tendaient à changer l'enseignement religieux en Allemagne. Il favorisa de toutes ses forces l'exécution des nombreux édits de Joseph, même lorsqu'ils étaient le plus contraires à la discipline de l'Eglise catholique : lorsque, par exemple, le gouvernement établissait des séminaires qu'il soustrayait ensuite à la surveillance des évêques, et où il forçait les maisons religieuses d'envoyer leurs jeunes profès ; lorsque, empiétant sur les droits épiscopaux, il cassait ou réformait les jugemens des évêques, faisait sortir les religieux de leur cloître, et les sécularisait de sa propre autorité. Une telle conduite ne put qu'être improuvée par le plus grand nombre de ses collègues, mais l'empereur s'empressa de lui donner un témoignage de sa satisfaction par un décret du 27 novembre 1781, où il déclara que ce prélat n'avait agi que d'après ses intentions ; et, en louant son zèle pour la religion, il le proposa aux autres évêques comme un modèle à suivre. Ces éloges encouragèrent M. d'Herberstein. Il crut ne pouvoir faire assez pour les mériter. Il publia donc en 1782 une lettre pastorale, où il prétendit exposer, d'après la tradition de l'Eglise, les droits des princes, des évêques et du pape. La part du pape, quo pour cette raison il plaçait la dernière, était fort mince, mais en revanche celle du prince était fort grande. Il exaltait ensuite la sagesse des décrets de Joseph, particulièrement ceux qui déprimaient les ordres religieux ; il applaudissait à la suppression des monastères dont il prétendait démontrer l'inutilité ; et cet évêque instruisant son peuple, parlait de ces maisons de retraite qui depuis 16 siècles ont donné tant d'exemples de vertu et de sainteté, comme en auraient parlé des protestans et des incrédules.

Cette doctrine mécontenta tous ceux qui ne se prétaient pas comme lui aux vues de Joseph. Ses collègues le blâmèrent, et le pape Pie VI, dans son voyage à Vienne, lui en exprima son mécontentement. Joseph, pour lui témoigner de plus en plus sa bienveillance, ou uniquement poussé par la manie de faire des changemens, pria le pape d'ériger en métropole le siège de Laybach. Le saint Père ne se refusa pas à la mesure en elle-même, mais il crut devoir la différer, pour ne pas paraître favoriser un prélat qui le méritait si peu. Pie VI s'en expliqua dans un bref du 7 janvier 1786, adressé à Joseph II. L'empereur insista, et l'évêque de Laybach répondit au bref du saint Père par un *Mémoire apologétique*. Mais la mort de l'évêque vint mettre fin à la négociation. Il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui l'enleva le 7 octobre 1787. L'empereur protégea encore sa mémoire, la Gazette de la cour fit l'éloge de ses vertus et de son zèle. Il avait publié en 1786 une *Version* du nouveau Testament en langue vulgaire, qui n'obtint pas une approbation générale. Il ne paraît pas qu'il en fut l'auteur. On lui reproche d'avoir introduit dans les provinces autrichiennes les écrits des appelans français, et d'autres ouvrages favorables aux nouvelles réformes. Il fit les pauvres ses légataires, concurrentement avec l'école normale de Laybach.

HERBERT de Cherbury (lord EDOUARD) né au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques I^{er} en ambassade vers Louis XIII. Il servit sous Maurice de Nassau contre les Espagnols, et se distingua autant par ses talens militaires que par sa bravoure ; et il aurait laissé une mémoire honorable, s'il avait voulu se contenter de la réputation qu'il s'était acquise comme guerrier et comme diplomate ; mais il voulut écrire, et il ne mérita que celle d'un auteur impie et sans jugement. Malgré les faveurs dont il avait été comblé par Jacques I^{er}, il se montra ingrat, en prenant parti contre Charles I^{er}, son fils et son successeur. Nous avons de lui : | une *Histoire de Henri VIII*, in-folio ; | *De religione gentilium, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8° : ouvrage plein d'erreurs et qui ne prouve ni le jugement ni la sagesse de l'auteur ; | *De religione laici* ; | *De veritate*, Londres, 1645, in-4°. L'auteur a répandu dans ces différens écrits, des principes de

déisme et de naturalisme. On prétend que c'est dans cette source empoisonnée que puisèrent Spinoza et Hobbes. Il avait fait imprimer en 1639, in-4°, une traduction de son traité de la vérité, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux* : titre qui seul prouve la singularité et les désordres des idées de l'auteur. Gassendi en a réfuté les principes. | *De expeditione Buckinghami du-cis in Ream insulam*, Londres, 1658. Le lord Herbert mourut le 20 août 1648. Un savant allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4°, une *Dissertation sur les trois imposteurs de son siècle : Spinoza ; Hobbes, et Herbert*. La vie de Lord Herbert écrite par lui-même, publiée pour la première fois à Strawberry-Hill en 1764, a été réimprimée par Dodsley, 1770, in-4°.

HERBERT (GEORGES), célèbre poète anglais de la même famille, né en 1597, laissa des poésies estimées. Elles ont pour titre : *Le temple et le Ministre de la Campagne*. Il mourut curé de Bemmerson, près de Salisbury, en 1653.

HERBERT (THOMAS), écrivain anglais, né dans le 17^e siècle à York, de la famille des comtes de Pembroke, voyagea en Asie et en Afrique. De retour dans sa patrie, il suivit le parti des parlementaires contre Charles I^{er}. Lorsqu'on eut ôté les domestiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet-de-chambre. Le sort du monarque le toucha ; il le servit avec beaucoup d'attention, et écrivit l'histoire des derniers momens de ce prince, qu'il publia sous le titre de *Threnodia Carolina*, après le rétablissement de Charles II, et que Wood a inséré dans *Athenæ Oxonienses* : cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1813. Il fut créé baronnet, et mourut fort âgé le 4^{er} mars 1681, à York. Il avait aussi publié la relation de ses voyages que Wicquefort a traduite en français, sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, fait par Herbert en 1625 et 1627*, Paris, 1665, in-4°. On en a donné une édition en anglais en 1638.

* **HERBIN (AUGUSTE-FRANÇOIS-JULIEN)**, célèbre orientaliste, né à Paris le 13 mars 1783, fut élève de l'école des langues orientales, et dès l'âge de 16 ans composa une grammaire arabe, dont le plan n'est pas irréprochable, mais qui annonçait du moins ce qu'on pouvait attendre de son auteur. Cette grammaire

parut sous le titre de *Développemens des principes de la langue arabe moderne, suivis d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires, de proverbes arabes, et d'un Essai de calligraphie orientale*, Paris, 1803, 1 vol. in-4° avec 11 planches. On a remarqué surtout la dernière partie de l'ouvrage ; l'auteur avait acquis dans cet art une grande habileté : il avait dessiné le modèle des planches de sa grammaire et en avait entièrement dirigé le travail ; il fut même obligé souvent de graver des caractères pour empêcher l'irrégularité de l'exécution. Sa grammaire devait être suivie d'un *Dictionnaire arabe-français, et français-arabe, et différens fragmens des Mille et une nuits* ; mais la mort qui le surprit le 30 décembre 1806, dans sa 24^e année, l'empêcha de terminer ce travail. Il avait fait paraître en 1806 in-12, une *Notice sur Hafiz de Chyrâz*, l'un des plus célèbres poètes persans, avec une imitation en vers de quelques odes de cet auteur, surnommé l'*Anacréon de Chyrâz*. C'est Herbin lui-même qui a imprimé, avec une presse portative, cette brochure dont il a distribué les exemplaires à ses amis ; elle est devenue fort rare. On a en outre de Herbin des ouvrages manuscrits qui sont, | le *Dictionnaire arabe* dont nous avons parlé ; | *Blanche de Rossi, ou fidélité conjugale*, traduit du toscan ; | *Beder-Eddin*, roman oriental faisant suite aux *Mille et une nuits* ; | *La journée villageoise*, poème en trois chants traduit en vers sur l'original italien ; | *Essai sur les synonymes arabes*, contenant des remarques sur 218 mots ; | *Fragmens sur l'Indostan* ; | *Dissertation sur la manière de simplifier les caractères chinois* ; | *Histoire des poètes persans* pouvant former un fort volume in-8° ; | *Traité sur la musique des arabes*.

HERBINIUS (JEAN), savant luthérien né en 1653 à Pietschen, dans la province de Brieg en Silésie, fut député en 1664 par les églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter des secours auprès des églises luthériennes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvait avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant sur la terre qu'au dessous. Il a laissé un savant traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso, de admirandis mundi cataractis supra et subter-*

raneis, eorumque principio, etc. Amsterdam, 1678, in-4°. Ce livre n'est pas commun et est recherché; il est plein d'une physique approfondie, et qui ne se roule pas sur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus subterraneus*, et autres de Kircher, mais qui eux-mêmes sont écrits dans cet esprit et sur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont : | *Kivovia subterranea*, 1675, in-8°; | *De statu ecclesiarum Augustanæ confessionis in Polonia*, Copenhague, 1670, in-4°; | *Terræ motus et quietis examen*, in-12; | *Tragicomædia et Ludi innocui de Juliano imperatore apostata, ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4°. On voit dans cet ouvrage qu'il connaissait mieux le fameux Julien, que les philosophes modernes, qui en feraient presque un héros. | *Examen controversiæ famosæ de solis vel telluris motu, theologico-philosophicum*, Utrecht, 1655, in-12; | *Disputationes duæ de feminarum illustrium eruditione*, Wittenberg, 1657, in-4°. Il mourut à Graudentz, le 14 février 1676, à 44 ans.

* **HERBOUVILLE** (CHARLES-JOSEPH-FORTUNÉ d'), né le 14 avril 1756, entra surnuméraire dans les gendarmes de la garde en 1771, et devint successivement jusqu'en 1790, sous-lieutenant de cavalerie, capitaine, officier-supérieur, colonel, chevalier de Saint-Louis et maréchal-de-camp. En 1787, Louis XVI le nomma premier enseigne des gendarmes de la garde, membre de l'assemblée provinciale de Rouen, et ses collègues le choisirent pour procureur-syndic du clergé et de la noblesse. Des troubles s'étant manifestés à Rouen dans le mois de juillet 1789, le corps municipal pria d'Herbouville de se mettre à la tête de la force armée et de rétablir l'ordre, et il y réussit. En 1790, lorsque le département de Rouen remplaça l'assemblée provinciale de Haute-Normandie, il en fut nommé président; mais au mois d'août 1792, quand le trône fut renversé, d'Herbouville résigna ses fonctions, et fut mis en prison, où il passa onze mois; il se retira ensuite à la campagne, et s'adonna à l'agriculture, qu'il tenta d'améliorer, en propageant des méthodes nouvelles, et en introduisant des cultures jusqu'alors inconnues. En 1800 il fut appelé par Bonaparte à l'administration du département des Deux-Nèthes, et cinq ans plus tard à la préfecture de Lyon. En 1810 il quitta cette ville,

pour se retirer dans sa famille, et en 1815, il fut un des premiers à se rallier à la cause des Bourbons. Après les cent-jours Louis XVIII l'éleva à la pairie. Plus tard d'Herbouville fut mis à la tête de la direction générale des postes, et il y resta jusqu'en 1817. Quelque temps après, d'Herbouville, redoutant l'invasion de doctrines anti-sociales, se réunit, pour les combattre, à plusieurs de ses collègues. Ses écrits, dans un ouvrage qui restera comme monument des principes monarchiques (le Conservateur), lui ont assigné un rang distingué comme publiciste. Il fut nommé depuis cette époque membre de la commission de révision des lois, et membre de la commission de liquidation de l'indemnité. D'Herbouville est mort dans la nuit du 31 mars, au 1^{er} avril 1829, entouré des secours de la religion. On a de lui : | *Discours à l'occasion de la mort de M. de Fontanes, prononcé à la société des bonnes-lettres, dans la séance du 20 mars 1821*, Paris, 1821, in-8°, de 8 pages; | *l'Emigré en 1794, ou une scène de la terreur, drame en cinq actes et en prose*, Paris, 1820, in-8°.

* **HERBST** (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), naturaliste allemand, et ministre protestant, né le 1^{er} novembre 1743, à Pétershagen, dans la principauté de Minden, fut d'abord instituteur à Berlin, ensuite aumônier d'un régiment d'infanterie prussienne. Il se distingua dans le ministère de la chaire, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. Il est mort le 5 novembre 1807, et a laissé, outre plusieurs recueils de *sermons* qui ont été publiés, divers ouvrages sur l'histoire naturelle, qui jouissent d'une réputation méritée : | *Essai d'une Histoire naturelle des écrevisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782, 1784, 3 vol. in-4°, avec gravures coloriées; | *Introduction succincte à la connaissance des insectes*, Berlin et Stralsund, 1784-1787, 3 vol. in-f°, avec 144 gravures coloriées; | *Introduction succincte à la connaissance des vers*, Berlin, 1787-1789, 2 vol. in-8°, avec 81 fig. coloriées; | *Système naturel des scarabées*, ib., 1783-1795, 6 vol. in-8° avec 109 gravures coloriées. Il n'est auteur que des cinq derniers volumes; le 1^{er} est de C. G. Jablonski, | *Système naturel des papillons*, ib., 1783-1795, 7 vol. in-8°, avec 180 gravures en couleur; | *Système naturel des insectes aptères*, 1797-1800, 4 cahiers, in-4°, fig. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Sys-*

time naturel de tous les insectes connus, tant indigènes que exotiques, Berlin, 1783-1804, 41 vol. in-8°, avec figures.

HERDER (JEAN-GODEFROI de), célèbre écrivain allemand, surnommé le *Fénelon de l'Allemagne*, naquit à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, d'un pauvre maître d'école, homme pieux, mais ignorant, qui ne lui permettait d'autre lecture que celle de la Bible et de livres de chant usités à l'église. Son goût pour l'étude se manifesta de bonne heure ; il se procurait des livres en secret, grimpait sur un arbre pour les lire sans être aperçu, et afin de les étudier avec plus de tranquillité, il se liait aux branches avec une courroie et passait des heures entières dans cette position. Ayant acquis une assez belle écriture, un prédicateur, nommé Trescho, se l'attacha comme copiste; ayant aperçu bientôt en lui des dispositions très heureuses, il lui donna ensuite, avec ses enfans, des leçons de latin et de grec, et le jeune Herder fit des progrès très rapides. Un médecin russe qui logeait chez Trescho, l'emmena avec lui pour lui faire apprendre la chirurgie à Saint-Petersbourg. Ils partirent ensemble; arrivé à Koenisberg, il trouva des amis et des savans qui le retinrent et le conservèrent dans sa patrie. Ils le firent entrer dans le collège de cette ville. Après avoir terminé ses cours, il embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie, et entra dans le collège Frédéric, où il se chargea de l'éducation de quelques pensionnaires et remplit les chaires vacantes; il suivait en même temps les cours de l'université, et devint le disciple de Kant, dont il devait être un jour l'adversaire. Il avait à peine 19 ans, lorsque son *Chant à Cyrus*, publié à l'occasion de quelques illustres exilés de Sibérie, commença à le faire connaître. Il avait déjà parcouru, avec une ardeur infatigable, presque toutes les branches des connaissances humaines. En même temps qu'on voyait revivre en lui un disciple de Platon, il se disposait à devenir l'émule des Mendelshon et des Lessing. Plusieurs *fragmens* scientifiques ayant répandu son nom dans l'Allemagne, on l'appela à Riga en qualité d'instituteur de l'école de la cathédrale et de prédicateur. Dans la chaire évangélique il captiva tous les cœurs par son éloquence; au milieu de ses élèves, il savait leur communiquer les sentimens dont il était lui-même animé. Brûlant du désir de voya-

ger et de connaître les hommes, il accepta l'offre qui lui fut faite d'accompagner en Allemagne et en France le jeune prince de Holstein-Eutin. Il partit en 1768, et il rencontra à Strasbourg Goëthe, avec lequel il se lia d'une amitié intime. A son retour en Allemagne, en 1770, le comte Guillaume de Schawembourg-Lippe le nomma prédicateur de la cour, surintendant et conseiller consistorial à Buckebourg. Ayant obtenu en 1775 une chaire de théologie à Gottingue, il se rendit dans cette ville; il y aurait éprouvé quelques désagrémens, parce que sa nomination n'avait pas été sanctionnée par le roi, si le duc de Saxe-Weimar ne l'eût tiré de cet embarras, en le nommant surintendant général, conseiller consistorial, et prédicateur de sa cour. C'est dans cet asile des sciences que Herder composa et perfectionna ses nombreux ouvrages. Il s'était marié, et dirigeait lui-même l'éducation de ses enfans, sans que ce soin l'empêchât de vaquer aux devoirs de ses divers emplois et à ses études. Herder contribua beaucoup à former d'utiles établissemens dans les états de son protecteur. Il y fonda un séminaire d'instituteurs, perfectionna l'éducation publique, opéra plusieurs réformes dans la liturgie, et composa lui-même un nouveau catéchisme. Il avait été élu, en 1789, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique; trois ans après, l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse pour lui et ses descendans. Estimé des savans, chéri de ses amis, et digne de la confiance que lui accordaient le duc et toute la cour, il menait une vie heureuse et tranquille, lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Sentant sa fin approcher, il tourna toute ses pensées vers l'éternité, et composa un *hymne à Dieu*, qu'il ne put achever; l'on trouva sa plume à côté d'un vers non fini, et que vint interrompre sa mort, arrivée le 18 décembre 1803, à l'âge de 59 ans. Herder s'est souvent attiré le blâme des théologiens, en ce que, dans ses interprétations, il s'est éloigné plus d'une fois de l'exactitude de la tradition, et du dogme; mais il a su relever le mérite littéraire des ouvrages consacrés par la religion. Les érudits peuvent aussi lui reprocher d'avoir, dans les recherches sur les antiquités, fait usages souvent d'hypothèses et de métaphores brillantes. Cependant Herder a eu le mérite de ramener sans cesse la philosophie aux inspirations de la vertu. Il re-

présente l'histoire, non comme la date des divers événemens, mais comme un tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine, comme un témoignage de notre destinée et une révélation lumineuse de notre avenir. Il est à regretter qu'un homme d'un tel mérite n'ait pas été éclairé par les lumières de la véritable religion. Heyne, conjointement avec Jean et Georges de Muller, ont été les éditeurs des *OEuvres de Herder*, qu'ils publièrent après sa mort. Ils les ont partagées en 28 vol. in-8°, et trois parties principales, imprimées à Tubingen, chez Cotta, en 1805 et années suivantes. La première partie est composée de dix volumes in-8°, savoir : | *Sur la langue allemande, ses caractères et son perfectionnement* ; | *Sur les Rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux et des Grecs* ; | *Sur l'emploi et l'imitation de la littérature latine dans les productions modernes de l'Allemagne* ; | *Sur l'Histoire du Cid, d'après les romances espagnoles, accompagnées de diverses légendes* ; | *Sur la Théorie du beau dans les arts* ; | *Des Scènes tragiques en vers imités du grec* ; | *Sur l'Histoire de la critique; de la poésie, et des arts du dessin*, précédé d'une *Dissertation sur les causes de la décadence du goût chez les différens peuples* (mémoire couronné en 1773, par l'académie de Berlin) ; | *Sur les anciens Chants populaires des différens peuples, ou Recueil en vers allemands des chants des peuples du Nord et du Midi de l'Angleterre et de l'Allemagne, et des nations sauvages* ; | *Sur la Littérature orientale, avec deux Dissertations couronnées par l'académie de Berlin. L'une traite de l'influence de l'étude des belles-lettres et des beaux-arts, à l'égard des progrès des sciences* ; l'autre parle des effets qu'a produits la poésie, relativement aux mœurs des peuples ; | *Imitations de fragmens d'anthologie grecque, avec des Dissertations et des remarques*, etc. La deuxième partie contient les *OEuvres de philosophie et d'histoire*, en 8 vol. in-8° ; | *L'Antiquité ou Lettres sur les monumens de Persépolis* ; | *Des Dissertations préliminaires sur l'histoire de l'humanité*. L'une d'entre elles traite de l'origine des langues, et remporta, en 1770, le prix de l'académie de Berlin. Les 3, 4, 5 et 6^e volumes renferment les chefs-d'œuvre de Herder, ou ses *Idées sur l'histoire de l'humanité* ; | *Maximes et Dialogues sur l'immortalité de l'âme*. Ce volume est comme un supplé-

ment aux quatre qui le précédent, et qui termine une *Dissertation de l'influence du gouvernement sur les sciences*, couronnée par l'académie de Berlin, en 1776 ; | *des Dialogues sur Dieu et sur l'âme, propres à rectifier certains points de la doctrine de Spinoza*. La troisième partie, en 10 volumes, comprend des écrits sur la religion et la théologie, des recherches sur la poésie hébraïque, des Sermons, des Homélies, des Commentaires sur le Cantique des cantiques, sur l'Apocalypse ; des éclaircissemens sur le nouveau Testament, d'après les récentes découvertes faites dans les traductions orientales. Des conseils, ou lettres relatives aux prédicateurs, aux élèves en théologie, etc. Le tout formant 24 volumes qui avaient eu plusieurs éditions du vivant de l'auteur, ainsi que les ouvrages suivans : | *Terpsichore*, Lubeck, 1765, 1796. C'est une imitation des poésies lyriques latines du jésuite Baldi, publiées au 17^e siècle, accompagnées de recherches sur ce genre de composition. | *Raison et expérience*, Leipsick, 1799, 2 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, l'auteur attaque la doctrine de Kant, et surtout ses conséquences. | *Calligone*, Leipsick, 1800, 1 vol. in-8°. C'est également une critique contre Kant, sur l'esthétique. | *Adrastea*, Leipsick, 1801 à 1805, 5 vol. in-8° ; ouvrage périodique présentant des mélanges sur la littérature, la morale et la philosophie en général. | *Lettres sur les progrès de l'humanité*, Riga (dix cahiers), 1793 à 1797. Cet ouvrage peut servir de suite et de commentaire à son *Histoire sur l'humanité*. Herder écrivait aussi purement en vers qu'en prose, et acquit à juste titre la réputation d'écrivain élégant, de bon poète, de sage philosophe, de théologien profond, d'éloquent prédicateur et de savant presque universel. | Sa *Correspondance avec Lessing* (voyez ce nom), est imprimée dans le 29^e volume des œuvres de ce dernier, qui avait pour Herder autant d'amitié que de vénération. Son ouvrage intitulé *Idées sur la philosophie de l'histoire* a été traduit en français par Edgard Quinet, Paris, 1826-27, 5 vol. in-8°, et les *Paramythies* ont été imitées par le baron L. F. de Bilderbeck. Le fils aîné de HERDER GUILLAUME-GODEFROY se voua à la médecine, et notamment à l'art des accouchemens. Il a publié, en 1797, une *Dissertation* latine sur ce sujet, et un autre ouvrage sur la même matière, écrit en allemand, Weimar, 1805. Il est mort en 1816

HERDTRIC (CHRÉTIEN), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia dans le 17^e siècle, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum philosophus, seu scientia Sinensis*. Il fut imprimé à Paris, in-fol. en 1687. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philosophe chinois, de montrer sa doctrine sous un jour trop avantageux, et de lui prêter des choses qu'il n'a jamais dites. *Voyez* CONFUCIUS, COUPLET.

HERENNEN, fils aîné de l'empereur Odénat et de Zénobie, fut honoré du nom d'*Auguste* l'an 266, lorsque Gallien donna le même rang à Odénat et à sa famille. Zénobie lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. Hérénien, élevé dans les mœurs et les usages des Romains par le philosophe Longin, ne parlait que latin en public et dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses frères pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut faits prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mère.

HERENTALS (PIERRE de), ainsi nommé, parce qu'il était né à Hérentals, bourg de la Campine, dans le diocèse d'Anvers, vers l'an 1520, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, mort le 12 janvier 1590, est auteur : | d'un *Commentaire sur les psaumes*, Cologne, 1485, et Rouen, 1504 ; ce n'est guère qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix ; | *Chronica ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les *vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII*, qu'il a insérées dans ses *Vies des papes d'Avignon*, par cet auteur, Paris, 1693, in-4.^o On conserve plusieurs autres ouvrages manuscrits de Hérentals dans l'abbaye de Floresse, diocèse de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HERESBACH (CONRAD), surnommé le *Columelle* de l'Allemagne, né à Héresbach, village du duché de Clèves, en 1509, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius et Mélancthon, et mourut le 14 octobre 1576. On

a de lui : | *l'Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8^o ; | *Rei rusticae libri quatuor*, Spire, 1595, in-8^o. On lui doit aussi plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins. *Voy.* la liste de ses écrits dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 37. Cet auteur possédait plusieurs langues mortes et vivantes.

HÉRI ou **HÉRY** (THIERRY de), chirurgien de Paris, fut envoyé par François I^{er} en Italie, où il avait alors des troupes. Héri s'appliqua surtout aux maladies vénériennes, qu'il avait beaucoup étudiées. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de St.-Jacques le Majeur ; il revint ensuite à Paris, et y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité sur ces maladies, imprimé à Paris, d'abord en 1552, et ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son temps. On assure que Héri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débâche et la honte de l'humanité ; maladie dont les progrès immenses menacent d'infester ou d'abolir les sources de la génération, en même temps qu'elle est un châtiment direct ; présent vaste et terrible de la perte générale des mœurs, et une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas. *Voyez* ASTRUC.

HERIBERT, clerc d'Orléans, hérétique manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venait d'Italie, et qui était imbuë des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoius* : et comme ils étaient tous deux des plus nobles et des plus savans du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter ; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer, dans un champ près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HÉRICOURT (LOUIS de), savant jurisconsulte, né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au *Journal des Savans*. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur qui passait pour le meilleur canoniste français. Ses *Lois ecclésiastiques de France, mises dans*

leur ordre naturel , publiées pour la première fois en 1729 , et réimprimées à Paris en 1771 , in-folio , lui ont encore fait plus d'honneur , par la méthode et la clarté qui y règnent : on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique , et que quelques-uns de ses principes pourraient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui : | un *Traité de la vente des immeubles par décret* , in-4^o , 1727 ; | un *Abrégé de la discipline de l'Eglise* , du Père Thomassin , in-4^o ; | des *OEuvres posthumes* , 1739 , 4 vol. in-12. Cet habile homme mourut à Paris le 18 octobre 1752 , aussi regretté pour son savoir que pour sa probité.—JULIEN de HÉRICOURT, son grand-père , mort en 1704 , occasiona l'établissement de l'académie de Soissons , par les conférences qu'il tenait chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire , en latin élégant , en 1688 , à Montauban , in-8^o.

HÉRIGÈRE , moine de Lobbes , célèbre par ses vertus et sa science , fut élu unanimement abbé de ce monastère l'an 990. Il jouissait de la plus intime confiance de Notger , évêque de Liège ; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liège* , insérée dans les *Gesta pontificum Leodiensium* de Chapeauville. Aubert le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage , mais Valère André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux et savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur : | de la *Vie de S. Ursmar* en vers , publiée par le Père Henschénius dans les *Acta sanctorum* ; | de la *Vie de S. Landoalde* ; | de la *Discorde de l'Eglise* et de l'*Avènement du Seigneur* , dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HÉRINCK (GUILLAUME) , né à Helmont , se fit récollet , fut élevé sur le siège épiscopale d'Ypres , l'an 1677 , et mourut l'année suivante , à 58 ans. On a de lui un *Cours de théologie scolastique et morale*.

HÉRISSANT (FRANÇOIS-DAVID) , né à Rouen en 1714 , fut docteur en médecine de la faculté de Paris , membre de l'académie des sciences en 1748 , et mourut le 21 août 1771 , ou , selon Guilbert , en 1773. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

* HÉRISSANT DES-CARRIÈRES (JEAN-THOMAS) , professeur de langue française , né à Paris en 1742 , passa de

bonne heure en Angleterre , où il donna pendant près d'un demi siècle des leçons de langue et de littérature française , et mourut en 1820 à Croydon , près de Londres. Il a composé un grand nombre d'ouvrages dont M. Mahul a donné la liste dans la seconde année de son *Annuaire nécrologique*. Les principaux sont : | une *Grammaire anglaise* , à l'usage des Anglais , Londres , 1793 , in-12 ; | *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent* , en français et en anglais , 1792 , 2 vol. in-8^o ; | une édition de la *Grammaire anglaise* , de Chambaud ; | une édition du *Dictionnaire anglais* de Boyer déjà revu par Chambaud ; | *Petit Parnasse français* ou *Recueil de morceaux choisis dans tous les differens genres de poésie française à l'usage de la jeunesse* , Londres , 1796 , in-8^o. On lui doit encore une *traduction française de l'histoire d'Angleterre* , par O. Goldsmith , Paris , 1777 , 2 vol. in-12.

* HÉRISSANT (LOUIS-THÉODORE) , diplomate et littérateur , né à Paris le 7 juin 1743 , fit ses études au collège de Beauvais , et se fit recevoir avocat en 1765. Il abandonna cette profession , en 1771 , lors de la formation du parlement Maupeou , et alla étudier le droit germanique en Allemagne. Il était à Berlin en 1772 , et il fut nommé à cette époque secrétaire à la légation de la diète de Ratisbonne. En 1779 , il fut nommé conseiller de légation puis chargé d'affaires. Il revint en 1792 à Paris , et se voua dès lors exclusivement à la littérature. Il est mort le 21 mai 1814 , laissant des *Mémoires* , des *Epitres* , des *Fables* , des *Eloges* , et divers autres morceaux dont quelques-uns sont restés manuscrits. Nous citerons : | les *Eloges de Caylus* , de Joly de Fleury et du duc d'Orléans , régent , qui furent insérés , en 1770 , dans la *Galerie française* , ce dernier éloge reparut en 1778 , in-8^o ; | *Fables et discours en vers* , suivis de *différens morceaux en prose et en vers* , Paris , 1783 , in-12. On trouve dans le *Fablier français* ou *Liste des meilleures fables depuis La Fontaine* , Paris , 1791 , in-12 , six fables sans nom d'auteur qui sont de lui. Hérisant a coopéré à la *Bibliothèque de société* , in-12 , contenant des mélanges de littérature et de morale , et a fourni au *Magasin encyclopédique* , un grand nombre d'articles parmi lesquels on remarque un *Mémoire abrégé sur les principaux historiens de la Bavière* (4^e année du recueil). Parmi ses manuscrits se trouve un *Précis de la vie de N. Malebranche* , avec

des notes, etc., et un mémoire qu'il avait composé en 1762, *Sur la vie et les écrits de Tribonien*, et qui se conserve à la bibliothèque royale.

HERISSANT (LOUIS-ANTOINE-PROSPER), médecin et littérateur, né à Paris le 27 juillet 1745, de Jean-Thomas Hérissant, célèbre imprimeur, s'appliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres et à l'étude de la médecine, pour laquelle il avait beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et la rare satisfaction que donne un attachement constant et sincère à la vertu. On a de lui : | *L'Eloge de Guintier ou Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris; | *L'Eloge de du Cange*, qui a eu l'accessit; | un poème sur l'Imprimerie, en latin; | *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°. Elle a été achevée et publiée par Coquereau, docteur régent de la faculté de Paris.—**THÉODORE**, son frère, littérateur distingué, a publié un grand nombre d'opuscules, dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, ou dans l'article biographique que Coquereau a inséré sur Théodore Hérissant, dans le *Magasin encyclopédique*, in-12.

HERITIER (NICOLAS l'), poète tragique, était neveu du célèbre garde des sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes françaises, obtint un brevet d'*Historiographe de France*, et mourut en 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames : *Hercule furieux* et *Clovis*, pièces faibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : | *Tableau historique des principaux événemens de la monarchie française* : ouvrage d'un style diffus, surchargé de détails inutiles; | *Traduction du Traité de la paix et de la guerre* de Grotius.

HERITIER DE VILLANDON (MARIE-JEANNE l'), née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son père pour les lettres, et fut admise à l'académie des Jeux Floraux, en 1696, puis à celle des Ricovrati de Padoue, en 1697. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose et de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entre autres | une *traduction des éptres d'Ovide*, dont 16

sont en vers; | *le Tombeau de M. le duc de Bourgogne*; | *l'Avaro puni*, nouvelle en vers; | *la Tour ténébreuse*, conte anglais, in-12. Elle mourut à Paris en 1754.

* **HERITIER DE BRUTELLE** (CHARLES-LOUIS l'), conseiller à la cour des aides, né à Paris en 1746, se fit connaître par son goût pour l'histoire naturelle, et surtout par sa belle et riche bibliothèque. C'était, suivant M. Cuvier, la plus complète qui existât en Europe. Le catalogue en a été publié par M. Debure, Paris, 1802, in-8°. Il était un des commandans de la garde nationale de Versailles en 1789, et il eut le bonheur d'arracher d'entre les mains de la populace onze gardes du corps, qu'elle allait mettre en pièces. Il se les fit livrer pour les conduire à Paris, et il leur procura des habits bourgeois, à la faveur desquels ils purent s'évader. La diminution de sa fortune l'obligea d'accepter les places qu'on s'empressa de lui offrir. Il fut employé quelque temps au ministère de la justice, et nommé deux fois juge au tribunal civil de Paris. Il fut assassiné, près de sa demeure, le 16 avril 1800. On a de lui : | *Stirpes novæ aut minus cognitæ descript. illustratæ*, Paris, 1784, in-folio : ouvrage non terminé; | *Cornus specimen botanicum sistens descriptiones et icones specierum corni minus cognitarum*, 1788, in-fol. C'est l'histoire des cornouillers. | *Geraniologia seu erodii, pelargonii, etc. historia iconibus illustrata*, 1787, in-folio; | *Sertum anglicum seu plantæ rariores quæ in hortis juxta Londinum, imprimis in horto regio Kewensi excultuntur*, 1788, in-folio. Son *Eloge* par feu Cuvier se trouve dans le tome IV des mémoires de l'institut, classe des sciences physiques et mathématiques.

HERLICIUS (DAVID), médecin et astrologue, naquit à Zeitz en Misnie le 28 décembre 1557, et mourut à Stuttgart en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêlait de tirer des horoscopes, et faisait en même temps des almanachs. Il prédit, dans son *Antiturcicus miles*, que l'empire des Turcs serait bientôt détruit : mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : | des poésies; | des harangues; les unes et les autres oubliées.

* **HERLUISON** (PIERRE-GRÉGOIRE), né à Troyes le 4 novembre 1759, embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur à l'école militaire de Brienne. Ayant

adopté les principes de la révolution, il fut nommé bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes. Herluison revint dans la suite à des idées plus saines, et fut persécuté pour avoir osé, dans un discours public qu'il fut chargé de prononcer sur la journée du 9 thermidor, rappeler ses concitoyens aux anciens principes de la morale, de la politique et de la religion. Il mourut le 49 janvier 1811 à Saint-Martin-ès-Vignes près de Troyes. Il lut à la société littéraire de cette ville, dont il faisait partie, quelques ouvrages de sa composition, entre autres, quelques dissertations sur le *charlatanisme*, la *routine*, etc.; un *Eloge de Grosley*, et un autre du savant *Pierre Pithou*, ses compatriotes; un *Discours sur la bonne et mauvaise humeur*. Ces divers écrits sont peu remarquables du côté du style, mais on trouve de la sagesse dans les vues et de la correction. Quoiqu'il fût d'une santé fort délicate, il se chargea de classer la Bibliothèque de l'Aube, qui devait être composée de plus de 70,000 volumes. Il a laissé : | *La Théologie réconciliée avec le patriotisme*, Troyes, 1790, 1 vol. in-12, 2^e édition, Paris, Leclère, 2 vol. in-12. Il cherchait à y établir, d'après les Pères, le droit des nations de se choisir le gouvernement qui leur convient, ou, ce qui revient au même, la *souveraineté du peuple*. Cet ouvrage donna lieu à Maulrot de publier un écrit intitulé : *Lettre d'un homme de loi à M^{***}, réconciliateur de la théologie et du patriotisme*. Ce légiste, dans un autre ouvrage, intitulé : *Origine et étendue de la puissance royale*, 1789 et 1790, soutient que tous les droits résident dans le peuple, dont les rois ne sont que les délégués. On sait aujourd'hui quels tristes résultats ont eus ces principes. | *Le Fanatisme du libertinage confondu, ou Lettres sur le célibat des ministres de l'Eglise*, 1 vol. in-8°; | *Cours développé de rhétorique*, resté manuscrit; | un *Traité sur la religion*, publié après la mort de l'auteur, par M. Boulage, sous ce titre : *De la religion révélée, ou De la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, 1813, in-8°. Il y a aussi d'Herluison quelques poésies latines, insérées dans l'*Anthologia poetica* de Thévenot, Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Elles sont médiocres, et, dit-on, au-dessous de sa prose.

HERMAN ou HERMANN, moine de Reichenau en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il

avait eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1034, à l'âge de 41 ans, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. Outre une chronique *De sex aetatibus mundi*, qu'il nous a laissée, et qui a été continuée par Berthold de Constance, Bâle, 1529 et 1536, Saint-Blaise, 1790, 2 vol. in-4°, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, et quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infiniment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction et de sentiment, écrit d'un style simple, naturel et touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard de Montcil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II dans l'armée des croisés, et mort en 1098 (voyez MONTEIL). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette prière l'*antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, hollandais hérétique, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration; mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à La Haye, en 1512. Il enseignait que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'âme n'est pas immortelle; il niait qu'il y eût un enfer, et voulait que la matière des élémens fût éternelle; il rejetait l'Ecriture sainte, la loi ancienne et nouvelle : enfin tous les caprices de l'erreur et du sophisme présidaient à ses jugemens, et décidaient de ce qu'il admettrait ou n'admettrait pas.

HERMAN DE WIED, appelé ordinairement de Weiden, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il était seigneur, archevêque de Cologne, était un prince faible et inconséquent. Il signala d'abord son zèle contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne sapait pas par les fondemens la catholicité; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer, prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon et à d'autres protestans. Les théologiens de Cologne publièrent, contre la nouvelle doctrine et contre le livre de la réforme, un *Antididagma*, ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, et s'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schâwenbourg, son coadjuteur. Le se-

cond, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman, prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'église de Cologne trente ans après sous Gebhard Truchès (*voyez* ce nom). Un moine apostat, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Buinick, conseiller de l'électeur palatin.

HERMAN (PAUL), célèbre botaniste, né en 1646 à Hall en Saxe, voyagea en Italie, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur de botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages : | *Catalogue des plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, et 1720, in-8°; | *Cynosura materie medicæ*, Strasbourg, 1710 et 1726, 2 vol. in-4°. Boecler donna une continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4°; | *Lugduno-Batavæ Flores*, 1690, in-8°; | *Paradisus Batavus*, Leyde, 1698 et 1705, in-4°; | *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8°. Linnée en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4°, avec fig., où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Herman était généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMAN, peintre. *Voyez* SUANEFELD.

HERMANN (JACQUES), professeur du droit naturel et de morale à Bâle, où il était né le 16 janvier 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin et de celle des sciences de Paris. Dès son enfance il avait montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique luthérien. Appelé à Saint-Petersbourg, en 1724, par le czar Pierre I^{er}, pour y former une académie des sciences, il y enseigna les mathématiques jusqu'en 1727, époque où il fut rappelé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1753, à 55 ans. On a de lui : | *Responsio ad considerationes... circa principia calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une dé-

fense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt; | *De phoronomia*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces et des mouvemens des corps solides et fluides. Il avait projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique*, ou les *Pensées de Leibnitz sur la science des forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein; | un traité *De novâ accelerationis lege, quâ gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti*; | *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensorum*; | *Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis*; | une *Dissertation particulière sur les lois de la nature, touchant les forces des corps, et leur vraie mesure*, etc. Le *Mercurius* suisse donne avec son éloge la liste de ses ouvrages qui se trouve aussi dans le dictionnaire de Chauffepié et dans les *Athenæ Rauricæ*.

HERMANN (GEORGES), né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1695, entra chez les jésuites en 1710, et enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très estimés, intitulés : | *De Deo sciente*, Ingolstadt, 1737, in-8°; | *De Deo volente*, ibid. 1759, in-8°. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, et mourut à Ratisbonne en 1766.

* **HERMANN (JEAN)**, naturaliste, naquit à Barr, près de Strasbourg, le 31 décembre 1758. Il étudia la médecine, s'appliqua plus particulièrement à la botanique, à la chimie, et eut pour maître le célèbre Spielman. Ce chimiste le fit nommer professeur extraordinaire de médecine, à l'université de Strasbourg; il y obtint ensuite et successivement la chaire de physiologie, celle de pathologie, en 1782; et enfin, en 1784, il eut celle de médecine, de chimie et de matière médicale. En 1765 il avait fait un voyage à Paris, où il s'était lié avec plusieurs savans : il fut nommé professeur à l'école centrale du Bas-Rhin, et à l'école de médecine de Strasbourg; l'année suivante, l'institut le choisit pour son correspondant dans la section de zoologie. Il a laissé différens *Mémoires* sur le *Renard volant* d'Aristote ou *grand Ecureuil volant* de Buffon, sur le *Platagens* d'Elie, ou le *Pangolin* de Buffon; sur les dents des animaux, sur leurs affinités, sur les vertus médicales de certains reptiles, sur les insectes qui dévorent les livres; ce *mémoire* fut couronné

en 1775, à Gœttingue. On a encore de lui un *Mémoire sur les Insectes sans ailes*, couronné à Paris en 1770: un autre imprimé par M. Hommer sous le titre de *Mémoire aptérologique*, 1805, 1 vol. in-fol., et enfin un ouvrage *sur les rapports des animaux*, à la suite d'une thèse qu'il avait soutenue et à laquelle il donna le titre de *Tabula affinitatum animalium uberiore commentario illustrata*, Strasbourg, 1785, in-4°: c'est l'ouvrage le plus important d'Hermann. Quoique la révolution ne l'eût pas beaucoup maltraité, et que dans ses crises il eût conservé ses places et leurs émolumens, il l'avait en horreur, et lança contre elle plusieurs épigrammes, dont celle-ci n'est pas la moins mordante :

Quis nobis nunc esse neget Saturnia regna
Nonne vorat natos Gallia dura suos.

Hermann mourut à Strasbourg, le 4 octobre, 1800 âgé de soixante-deux ans. La vie de Jean Hermann a été publiée en latin par M. Lauth, Strasbourg, 1801, in-8°: on y trouve la liste complète des écrits de ce savant.

* HERMANN (CHRISTIAN - GOTTLIEB), né à Erfurth, en 1765, étudia avec succès, à l'université de cette ville et à celle de Gœttingue, les sciences théologiques, la philosophie et la philologie. De retour dans sa ville natale, il y obtint, en 1789, une première place à l'école des prédicateurs; en 1790, il fut nommé professeur à l'université d'Erfurth; en 1793, professeur au gymnase évangélique de la même ville, et deux ans après, membre de l'académie des sciences d'Erfurth. Pendant la domination des Français en Westphalie, il se distingua par son zèle à conserver les écoles confiées à ses soins. Sous la domination de la Prusse, il eut, en 1820, le titre de doyen et la surintendance de l'arrondissement de cette ville. Il est mort le 26 août 1825, âgé de 58 ans. Hermann a publié en allemand : | *Comparaison des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis*, Erfurth, 1792, in-8°; | *Livre élémentaire de la religion chrétienne, à l'usage des classes supérieures du Gymnase*, 1796, in 8°, et plusieurs *Mémoires et Dissertations*. Il a aussi dirigé les *Annales scientifiques d'Erfurth*, depuis 1795 jusqu'en 1800.

HERMANT (GODEFROI), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université

de Paris en 1646, et mourut en 1690, après avoir été exclu de la Sorbonne et de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus et son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déraisonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penser le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style noble, arrondi, et quelquefois un peu enflé et verbeux. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux sont : | *les Vies de St. Athanase*, 2 vol. in-4°; de *saint Basile* et de *saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol. in 4°; de *saint Chrysostôme*, in-4°, sous le nom de *Menart*; de *saint Ambroise*, in 4°. Elles ne contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps.

| Une traduction en français du *Traité de la Providence* de saint Chrysostôme, in-12, 1658; | une autre des *Ascétiques* de saint Basile, in-8°, 1673; | *Index universalis totius juris ecclesiastici*, in-fol., Lille, 1693 avec des notes indignes de l'auteur; | divers écrits polémiques contre les jésuites. Voyez sa *Vie*, in-12, par Baillet.

HERMANT (JEAN), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, naquit à Caen en 1650, et mourut en 1725. Il est principalement connu par quatre ouvrages très médiocres : | *Histoire des conciles*, 4 vol. in-12; | *Histoire de l'établissement des ordres religieux*, Rouen, 1697, 2 vol. in-12; | *Histoire des religieux ou ordres militaires de l'Eglise et des ordres de chevalerie*, ibid. 1698, 2 vol. in-12; | *Histoire des hérésies*, ibid. 1717, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur par une réticence aussi singulière que suspecte, n'avait pas parlé des opinions erronées de Jansénius et de Quesnel. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un style incorrect et boursoufflé.

HERMAS (saint), romain, d'une famille distinguée, le même que saint Paul salue dans son Epître aux Romains. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*; mais il est plus vraisemblable que ce livre a été composé par un autre Hermas, avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, etc.

Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il est rejeté par la plupart des anciens et par tous les modernes, qui l'ont considéré seulement comme un ouvrage propre à l'édification des fidèles, écrit avec plus de simplicité que de discernement. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur. Il a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Sacy, 1742, 2 vol. in-12; et en anglais par Wake. Il est divisé en trois parties : | les *Visions*; | les *Préceptes*; | les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. Le Martyrologe romain marque au 9 mai la fête de saint Hermas. Les Grecs la célèbrent le 8 mars et le 5 octobre.

* **HERMELIN** (SAMUEL-GUSTAVE, baron), minéralogiste et voyageur suédois, né à Stockholm en 1744, d'une famille noble, et dont le père, homme recommandable par ses talens, était parvenu à la dignité de sénateur du royaume, s'adonna de bonne heure à l'étude des mines. Il visita les mines de cuivre de Fahlun, où il contribua à fonder une fabrique de vitriol, de soufre et de colcozar, et s'occupait aussi de la mine d'or d'Aldersfors. Il parcourut les diverses parties de la Suède dans le but d'en étudier la minéralogie; et obtint ensuite la permission de visiter les pays étrangers. Il traversa l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, puis, chargé d'une mission politique pour les Etats-Unis, il profita de son séjour en Amérique pour y étendre ses connaissances, et revint en Suède par l'Angleterre en 1784. A peine fut-il de retour dans sa patrie qu'il se proposa de répandre un nouveau jour sur la géographie, la géologie et la statistique de la Suède, qui lui semblait imparfaitement connue. Bientôt il publia la *Carte de la Westro-Bothnie et de la Laponie*. Il continua cette grande entreprise, et y consacra pendant 15 ans son temps et sa fortune: lorsqu'il eut fait paraître les 26 premières cartes, il se trouva sans ressources pour continuer cette publication, et se vit contraint de remettre cette affaire entre les mains d'une compagnie qui lui en confia la direction principale. Hermelin eut la satisfaction de voir ce grand *Atlas de Suède*, entièrement achevé. Ses efforts patriotiques ne se bornèrent point à ces travaux. Il contribua encore à la prospérité

des habitans des provinces septentrionales de la Suède, dont la pauvreté était extrême, en établissant des fourneaux et des forges, en ouvrant des routes nouvelles, en perfectionnant les moyens de transport par eau, et en faisant défricher, sur les frontières de la Laponie, un terrain d'une surface, dit-on, égale à celle du royaume de Portugal. Mal secondé dans cette entreprise importante, et contrarié par des circonstances accidentelles, il épuisa tous ses moyens et fut contraint d'abandonner sa fortune à ses créanciers. Le collège des nobles fit frapper en 1800 une médaille en son honneur avec cette légende en suédois : *Offert à Hermelin par ses concitoyens et amis, pour avoir mieux fait connaître notre patrie, et pour avoir enrichi et peuplé des déserts*. On trouve son *Eloge* dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, année 1821, p. 409. Dans cet éloge se trouve l'énumération de treize ouvrages qu'il a composés, y compris ses mémoires académiques. M. le baron de Férussac en a inséré un extrait dans le *Bulletin des annonces et nouvelles scientifiques*, pag. 167. Lorsqu'en 1815, il quitta l'administration des mines, après un service de 54 ans, le gouvernement lui conserva ses appointemens auxquels les états du royaume ajoutèrent une pension de 6,000 rixdallers. Il mourut le 4 mai 1820. Ses principaux ouvrages sont : | *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockholm, 1766; | *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières en Suède*, 1771; | *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1775; | *Tableau de la population et de l'industrie de la Westro-Bothnie*, Stockholm, 1801, etc.

HERMENFROI, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrit la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison : *Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *vostra table ne doit être servie qu'à moitié*... Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-temps de sa conquête, car Thiérri, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 550, et contraignit Almaberge à se sauver avec

près d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, dans la condition d'une personne privée : par là même bien plus heureuse si elle avait eu le bon esprit de le comprendre; mais c'est ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMÈS, ou **MERCURE-TRISMÉGISTE**, c'est-à-dire, *trois fois grand*, philosophe égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns, et fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissait vers l'an 4900 avant J.-C. Le président d'Espagne a donné le *Traité de l'ouvrage secret de la Philosophie* d'Hermès dans sa *Philosophie naturelle*, 1631, in-8°. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premières lois égyptiennes, de la musique, de la lutte; mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Hermès, personnage réel ou fabuleux, est regardé comme le père des chimistes, alchimistes, chercheurs de la pierre philosophale, magnétiseurs, et autres partisans de la philosophie occulte. Les deux dialogues intitulés : *Pimander* et *Asclepius*, qui parurent à Trévise en 1471, in-fol., sous le nom d'*Hermès*, sont d'un auteur qui vivait au plus tôt dans le XI^e siècle de l'Eglise.

HERMIAS, était de Galatie, et vivait dans le 2^e siècle. Il adopta l'erreur d'Hermogène sur l'éternité du monde, et crut que Dieu lui-même était matériel, mais qu'il était une matière animée, plus déliée que les élémens du corps. Le sentiment d'Hermias n'était que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyait comme les stoïciens, que les âmes humaines étaient composées de feu et d'esprit. Il rejetait le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit que Jésus-Christ baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde était, selon Hermias, l'enfer; et la naissance continuelle des enfans était la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendit concilier les dogmes de la religion avec les principes du stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*hermiatiques*. Ils étaient dans la Galatie, où ils avaient l'adresse de faire des prosélytes.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une *Raillerie des philosophes païens*, ouvrage utile à ceux qui

défendent la religion chrétienne. Guillaume Wort en a donné une bonne édition, à Oxford, in-8°, en 1700, avec des dissertations et des notes. Elle est jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*.

HERMILLY (N. VAQUETTE d'), censeur royal à Paris, né en 1703 dans cette ville, d'une famille originaire d'Amiens, mort en 1778, servit long-temps en Espagne, fut ensuite censeur royal, et se distingua dans la carrière des lettres; il est auteur : | de l'*Histoire de Majorque et de Minorque*, Maëstricht, 1777, in-4°. Il l'a entreprise pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferréras; | de la *Bibliographie parisienne*, avec M. Hurtaut; c'est un catalogue des différens ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, etc., en plusieurs volumes. Hermilly a traduit de l'espagnol en français, l'*Histoire générale d'Espagne* de Ferréras, 1742, et années suivantes, 10 vol. in-4°; | le *Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12, ouvrage d'un bénédictin espagnol (le Père Feyjoo), à peu près dans le goût du *Spectateur* anglais; | la *Lusiade* du Camoëns, 1776, 2 vol. in-8°, qui parut sous le nom de La Harpe qui en avait seulement retouché le style. Voyez une *lettre* sur d'Hermilly dans l'*Année littéraire*, 1784, tom. 7, page 142.

HERMINIER (NICOLAS l'), docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort dans un âge avancé en 1735, se fit respecter par ses vertus et ses lumières. Il est auteur d'une *Théologie scolastique* en latin, en 7 vol. in-8°. Le *Traité de la grâce*, qui y est contenu, fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 5 vol. in-12 sur les *sacramens*.

HERMITE (l'), voy. PIERRE l'ermite, et TRISTAN l'ermite.

HERMOGÈNE, architecte grec, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus dans la ville de Tros. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avait composé sur cet art un livre qui n'est pas venu jusqu'à nous. Il a introduit l'ordonnance *pseudodyptère*, c'est-à-dire, celle des temples qui ont huit colonnes à leurs faces et quinze à leurs côtés sur un seul rang.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, naquit à Tarse en Cilicie. Il enseignait dès l'âge de 15 ans, et écrivit avec succès dans le 2^e siècle de l'Eglise. Nous avons de lui des *livres en grec sur la rhétorique*, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, 1508 et

1509, 2 vol. in-fol. auxquels on joint les rhéteurs latins, 1525, in-folio. Il a paru une édition des œuvres d'Hermogène à Genève, 1570, in-8°. Ces œuvres ont été traduites en latin et publiées avec des commentaires de Gaspard Auber, Genève, 1614, in-8°. Les *Exercices de Rhétorique* ont paru à Nuremberg, 1812, avec les notes de M. G. Veessenmeyer. Ils avaient été imprimés pour la première fois dans le recueil de M. Heeren (*Bibl. der alten Litterat.*) sous le titre de *Progymsmata*. On dit qu'à 24 ans. Hermogène oublia tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiste disait de lui, *qu'il avait été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse.*

HERMOGENE, hérétique du 2^e siècle, réfuté par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Il avait quitté le christianisme pour le stoïcisme. Il prétendait que la matière était coéternelle à Dieu, et que le Créateur en avait tiré toutes les créatures. C'était à cette matière qu'il attribuait toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGENES ou **HERMOGÉNIE**, jurisconsulte du 4^e siècle, vivait sous les règnes d'Honorius et de Théodose le Jeune : il est auteur d'un *Abrégé du droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des lois de l'empire sous Honorius et Théodose*; ouvrages nécessaires au complément du Corps de Droit. On trouve des fragmens de ses ouvrages dans le *recueil* du Père Pithou, Paris, 1572, et dans la *Jurisprudentia vetus ante-Justiniana*, par Schulting, 1717, in-4°.

HERMOLAUS BARBARUS. Voyez **BARBARO**.

HERMONDANVILLE (HENRI de), premier médecin de Philippe le Bel, professa son art à Montpellier et à Paris, et laissa en manuscrit un cours de chirurgie divisé en 5 traités, intitulé : *Chirurgia et antidotarium*. Il est de l'an 1506. On en conserve des copies dans la bibliothèque du roi de France.

HERNANDEZ (FRANÇOIS), médecin de Philippe II, fut chargé par ce prince de parcourir les colonies espagnoles de l'Amérique septentrionale pour en observer les productions et les décrire. On ignore les circonstances de la vie de ce naturaliste et l'époque de sa mort. Il a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en

latin, Mexico, 1615, et Rome, 1631, 2 vol. in-folio, estimée et rare. Il avait passé une partie de sa vie dans ce pays. Ses œuvres ont été imprimées en 1790 avec quelques ouvrages inédits.

HERODE LE GRAND ou l'*Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il était d'Ascalon, ville de Judée, monta l'an 71 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, juif iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il suivit d'abord le parti de Brutus et Cassius; mais après leur mort, il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée, l'an 40 avant J.-C. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande-sacerdote; mais Hérode ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 55 avant J.-C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité pussent le garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui était alors à Rhodes. Il sut si bien lui faire la cour que ce prince le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sohème, pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer si Auguste l'eût condamné; et l'an 28 avant J.-C. il fit mourir Mariamne même, qu'il avait aimée avec une passion extrême : telle est la fin ordinaire des amours violentes, surtout de celles des rois. Après sa mort, il eut un vif remords de son crime et devint comme frénétique; jusque-là que souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore en vie. Ce désespoir le jeta dans une maladie cruelle, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnaient quelque ombrage, perdaient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent; il vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son

cabinet, pour soulager la misère publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 49 avant J.-C.; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faisant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle romaine, sur ce saint édifice; en faisant brûler vif Judas, fils de Sariphée, qui avait engagé le peuple à l'abattre; en construisant un théâtre et un amphithéâtre, où, de cinq en cinq ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur y fut si sensible, que dans son second voyage en Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnaissance d'Hérode fut poussée alors jusqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. Auguste lui accorda tout, et quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils Alexandre et Aristobule, il eut la permission de les punir, s'ils étaient coupables. Ce monstre, altéré du sang de ses propres enfans, les fit étrangler l'un et l'autre. On prétend que c'est à cette occasion qu'Auguste dit qu'il *valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode*; mais Macrobe assure que ce mot d'Auguste a eu lieu à l'occasion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le massacre des Innocens : exécution horrible, où ce barbare signala sa cruauté et sa féroce ambition. Le Messie venait de naître à Bethléem; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui seraient au-dessous de deux ans. La mesure était au comble. Hérode mourut rongé des vers, deux ou trois ans après la naissance de J.-C., à 71 ans, dont il avait régné plus de 40. Comme il savait que le jour de sa mort devait être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on renfermât dans l'hippodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser; mais cet ordre, aussi affreux qu'extravagant ne fut pas exécuté. Croirait-on que ce scélérat eût des flatteurs et des enthousiastes? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbéciles, qu'ils le prirent pour le Messie; c'est ce qui donna lieu à la secte des *hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondemens de la république judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affaiblit le pontificat qu'il rendit arbitraire, et énuerva l'autorité du conseil de la na-

tion, qui ne fut plus rien. C'est toujours par de telles innovations que périssent les nations et les empires. Mais quand les despotes et les tyrans osent l'entreprendre, la ruine publique est déjà préparée par d'autres causes. On peut consulter sur l'histoire d'Hérode, qui a exercé la critique d'un grand nombre de savans, le *Mémoire de Fréret* inséré dans le tome 22 du *Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Cellarius a publié une *Histoire d'Hérode* en latin, Leipsick, 1712, in-8°.

HÉRODE ANTIPATER ou **ANTIPAS**, fils d'Hérode le Grand, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père. Il avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite était une punition du ciel à cause de la mort de saint Jean-Baptiste, qu'il sacrifia à la fureur de sa maîtresse, par une complaisance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimait pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui Jésus-Christ fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA. Voy. AGRIPPA.

HÉRODE ATTICUS. Voy. ATTICUS.

HÉRODIADE ou **HÉRODIAS**, sœur du roi Agrippa, et femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand, quitta son mari pour épouser Hérode Antipas son beau-frère. C'est cette femme qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste, parce que le saint précurseur lui reprochait son adultère. Elle fut exilée à Lyon avec Hérode, et y mourut vers l'an 40 de J.-C.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odénat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien était d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père qui l'aimait passionnément, lui donna ce qu'il avait trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, maîtresse d'Hérodien, ne pouvant

soutenir l'idée qu'il succéderait à Odénat, au préjudice des trois fils qu'elle avait eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le père et le fils. Hérodiën avait porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

HERODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il fut employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commode jusqu'à celui du 5^e Gordien. Nous avons de lui une *Histoire* de son temps en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Maxime et de Balbin (de l'an 180 à l'an 258 de l'ère chrétienne). Son style est élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuse d'avoir été trop favorable aux Maximin et trop peu à Alexandre-Sévère. Capitolin ne fait ordinairement que copier son histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin, Rome et Bologne, 1493, in-fol., avant qu'il n'eût été imprimé en original. L'abbé Mongault nous en a donné une version élégante en français, publiée en 1700, et réimprimée en 1745, in-12. La première édition grecque est celle des Alde, Venise, 1503, in-fol. Henri Etienne publia à Paris en 1581, in-4^o, une édition grecque et latine qui a servi de base pour le texte, à toutes les éditions subséquentes. L'édition la plus estimée de cet auteur est celle d'Oxford, 1699, in-8^o, ou d'Edimbourg, 1704, in-12: elle est grecque et latine, et enrichie de notes. T. G. Irmisch en a donné une, *cum notis variorum*, Leipsick, 1789-1805, 5 vol. in-8^o. On a encore de Hérodiën une espèce de grammaire: *De numeris*, qui se trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien historien grec dont les écrits nous soient parvenus, naquit à Halicarnasse, dans la Carie l'an 484 avant J.-C. Il puisa de bonne heure le goût des lettres dans la direction donnée à ses premières études et dans les exemples même de sa famille. La lecture des auteurs grecs lui fit concevoir la résolution de visiter les pays décrits dans leurs ouvrages. Il parcourut l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Libye jusqu'aux Colonnes d'Hercule, puis revenant sur ses pas, il visita l'Assyrie, la Colchide, la Scythie, passa chez les Gètes, les Thraces, les Macédoniens, des-

cendit par l'Épire dans la Grèce et revint dans sa patrie. Elle était en proie à la tyrannie: il la quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, où il formula le plan et composa les premiers livres de son histoire. Plus tard il revint à Halicarnasse, à la tête d'une troupe d'exilés qu'il avait réunis, et fit chasser le tyran Lygdamis; mais ce service, qui ne devait inspirer que de la reconnaissance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de passer dans la Grèce, où l'on célébrait la 81^e olympiade. Pour s'y faire connaître, il se présenta aux jeux olympiques, et y lut quelques parties de son *Histoire*. Elle fut tellement applaudie, qu'on donna le nom des *neuf muses* aux 9 livres qui la composent. Douze ans après il renouvela dans la fête des Panathénées de l'an 444 avant l'ère chrétienne, la lecture de son ouvrage, probablement terminé alors. Les Athéniens lui décernèrent pour récompense une somme de dix talents attiques (154 mille francs). Hérodoté se joignit ensuite à la colonie qu'Athènes envoya en Italie, se fixa à Thurium et y mourut dans un âge très avancé. Son ouvrage contient, outre l'*Histoire des guerres des Perses contre les Grecs*, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xerxès, celle de la plupart des autres nations chez lesquelles il avait voyagé. Son style est plein de grâces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours ni bien choisis, ni vrais (*voyez* CTÉSIAS). Il rapporte des fables ridicules, des exagérations et des faussetés de tous les genres (*voyez* les *Impositions de l'histoire ancienne*, par Lancelotti; l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, etc.). Il est, aux yeux des philosophes, autant le père des mensonges, que celui de l'histoire. Les meilleures éditions de la sienne ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-fol.; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol.; par Wesseling, Amsterdam, 1763, in-fol.; et Glasgow, 1761, 9 vol. in-8^o; par Jean Shweig-hœuser, Strasbourg, 1816, 6 vol. in-12. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12, ainsi que M. J. B. Gail, Paris, 1821, avec notes critiques et variantes, 2 vol. in-8^o. Le président Bouchier a donné des *Recherches et dissertations sur Hérodoté*, Dijon, 1746, in-4^o. En 1790, on a publié à Liège, *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, ouvrage plein de recherches et de rapprochemens très curieux. *Voyez* le *Journ. hist. et littér.* 1^{er} décembre 1790, p. 518. Le sa-

van M. Larcher a donné une nouvelle traduction d'Hérodote, accompagnée de notes critiques et philologiques qui éclaircissent heureusement plusieurs difficultés du texte original, d'une *table géographique*, et d'une *chronologie complète* d'Hérodote. La première édition a paru à Paris en 1786, 7 vol. in-8°; et la seconde en 1802, 9 vol., avec des rectifications importantes, relatives à la chronologie d'Hérodote. Elle a été réimprimée par les soins de M. Miot et avec des observations de M. Letronne, Paris, Didot, 1822, 5 vol. in-8°. M. Gail a publié une géographie d'Hérodote, Paris, 1823, 2 vol. in-8°, avec atlas. Outre l'histoire d'Hérodote, on a encore sous son nom une *vie d'Homère* que les critiques modernes se refusent d'attribuer à cet écrivain. Toutefois M. Larcher l'a traduite et l'a ajoutée à sa traduction d'Hérodote.

HEROËT ou **HEROÛET** (ANTOINE), parent du chancelier Olivier, était né à Paris. Ses talents pour la poésie française le firent connaître de François 1^{er}, qui lui donna l'évêché de Digne en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du soupçon de calvinisme. On a de lui quelques pièces sur l'amour, imprimées à Paris, 1544, et avec les *poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1547, in-8°.

HEROLD (JEAN-BASILE), né à Hochstod en 1511, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Basilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : | *Hæreseologia, seu Collectio theologorum ad confutationem hæreseon*, Bâle, 1556, in-folio; | une *Continuation* de l'Histoire de Guillaume de Tyr, imprimée à la suite; | *Originum et antiquitatum Germanicarum libri; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamannorum*, etc., Bâle, 1557, in-fol., et dans le recueil des anciennes lois; par Frédéric Lindenbroge, Francfort, 1613, in-fol.; | *Chronique de Mayence*, Francfort, 1551, in-fol., en allemand; | des *Notes sur Eugippius*; | une *traduction* de l'Histoire de Diodore de Sicile, et de celle de Dictis; | *Hori Apollinis Bildschrieff*; c'est une traduction des *Hiéroglyphiques de Hor-Apollon*; | une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés ensemble, chez Pétréius, à Bâle, 1554, in-fol. Il avait la réputation de bien écrire en allemand. On trouvera la liste de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gessner.

HERON, nom de deux mathématiciens

grecs : l'un surnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le premier florissait vers l'an 100 avant J. C. et était disciple de Ctésibius. Il ne se borna pas à la théorie des mécaniques; il en fit l'application dans la construction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin sous ce titre : *Spiralium liber*, 1575, in-4°. — **HÉRON** le *Jeune* est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin, en 1572, par Baronius. On trouve ces ouvrages parmi les *anciens mathématiciens*, imprimés au Louvre, 1693, in-fol. Nous ignorons en quel temps il vivait.

* **HERON** (ROBERT), littérateur écossais, né vers 1743, fit ses études à l'université d'Edimbourg. Sa pauvreté le força pendant quelque temps, pour fournir à son existence, de répéter les leçons de ses condisciples; mais le docteur Blair ayant distingué ses talents, il en reçut des bienfaits, au moyen desquels il put continuer plus librement ses études. Bientôt il publia quelques ouvrages qui le firent connaître; et les offres avantageuses d'un libraire le déterminèrent à passer à Londres en 1799. Il y fut attaché à plusieurs journaux, spécialement pour la partie politique, genre de travail où il excellait. Il travailla en 1804 à la rédaction d'un journal français, et l'année suivante à celle du *British Neptune*. Il abandonna ces deux journaux en 1806 pour en entreprendre un nouveau; mais il ne réussit pas, et il eut à supporter de sévères critiques à l'occasion d'une *Lettre à W. Wilberforce*, où il se déclarait l'apologiste de la traite des Nègres. Héron travaillait en même temps à ses ouvrages particuliers; mais le produit qu'il en retirait, joint à celui de ses journaux, ne le mettait pas toujours à l'abri de la misère. Poursuivi par ses créanciers, il fut mis en prison, et il tâcha d'adoucir sa captivité par la composition d'un ouvrage intitulé *The Comforts of life* (Consolations de la vie). Cette production eut le plus grand succès. Deux éditions furent épuisées en moins de deux semaines. Mais un travail assidu et pénible avait ruiné sa santé. Attaqué d'une dangereuse maladie, il adressa de sa prison aux directeurs du *fonds littéraire* une lettre bien propre à émouvoir la pitié et l'intérêt, et que M. Israël inséra dans ses *Calamities of authors*. Héron fut transporté dans un hospice de fiévreux, où il mourut le 15 avril 1807. Outre les écrits déjà cités, on

a de cet auteur : | *Observations faites pendant un voyage en Ecosse*, 1793, 2 vol. in-8°; 1799, même format; | *Histoire générale d'Ecosse, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1748*, Perth, 6 vol., dont le dernier parut en 1799; | les *Douceurs de la vie*, opusculé publié en 1807, lorsqu'il était en prison pour dettes. Il a traduit du français les *Contes arabes*, 1792, 1 vol. in-8°, la *Chimie de Fourcroy*, la *Philosophie chimique*, Londres, 1800, in-8°; *Lettres de Savary sur la Grèce*, des *Lettres de Dumouriez à Pache*, etc. On lui doit aussi une édition des *Lettres de Junius*.

HÉROPHILE, célèbre médecin grec, né à Chalcédoine en Bithynie, selon quelques-uns, et d'après Galien, à Carthage, vers l'an 544 avant J.-C. Il obtint la liberté de disséquer les corps encore vivans des criminels condamnés à mort, et s'amasa long-temps de cette cruelle et barbare occupation. Dans ce siècle de philosophie, on a vu se reproduire cette manie atroce, et s'acharner sur des enfans, des vieillards et des étrangers. Le médecin Cocchi, dans une dissertation imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Hérophile de ce reproche, et prétend qu'il n'a opéré que sur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du poulx, jusqu'alors négligée : « En » quoi, dit un physicien, il a rendu plus » de services qu'avec ses études anatomiques; et plus encore que ceux qui ont » découvert la circulation du sang (*voyez* » **HARVÉE**). Excepté l'ostéologie, que la » nature a mise à découvert dans chaque » squelette, et qui est réellement de la » plus grande importance, on peut douter » que l'anatomie ait beaucoup perfectionné la médecine. Nous ne voyons » pas qu'aujourd'hui celle-ci soit en général plus efficace et plus heureuse que » dans les temps les plus reculés. C'est » sans doute là une des raisons, qui rendait J. J. Rousseau si contraire à l'anatomie. Il allait jusqu'à la croire contraire au vœu de la nature. *Comme ils » sont voilés*, disait-il (les ressorts de la » machine humaine), *c'est pour n'être » pas aperçus.* » C'est à lui que les physiologistes doivent la connaissance exacte des nerfs du cerveau. Il était de la secte des dogmatistes, et faisait un emploi presque immodéré des médicamens. Plinie et Plutarque parlent d'Hérophile avec éloge. Il avait beaucoup écrit. Ses ou-

vrages sur l'anatomie, conservés jusqu'au 2^e siècle de l'ère chrétienne, ont disparu, hors quelques fragmens conservés par Sextus Empiricus.

HÉROPHILE, maréchal-ferrant, imposteur qui parut à Rome du temps de Jules-César, se disait petit-fils de C. Marius, et sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel; mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer le sénat, qui le fit tuer dans la prison où on l'avait enfermé.

* **HÉROUVILLE DE CLAYE** (**ANTOINE** de **RICOUART** comte d'), lieutenant-général des armées françaises, né à Paris en 1713, cultiva les sciences et les lettres avec succès. On trouve dans la première *Encyclopédie* des mémoires curieux de ce général sur la *Minéralogie*; il en a aussi publié d'autres sur le *colza*, la *garance*, etc. C'est à lui que l'on doit le *Traité des légions* publié sous le nom du maréchal de Saxe : le véritable auteur est Hérouville, qui avait communiqué son manuscrit à ce grand capitaine; ce manuscrit ayant été trouvé parmi les papiers de ce d'ernier, fut imprimé comme ouvrage posthume du maréchal de Saxe, qui y a ajouté seulement quelques notes ou remarques. La 4^e édition de ce traité, Paris, 1757, petit in-12, a été revue avec soin sur un manuscrit du véritable auteur et ne porte plus le nom du maréchal. Le comte d'Hérouville s'était aussi beaucoup occupé d'une *Histoire générale des guerres*, comme on peut le voir dans la *Correspondance de Grimm*, seconde partie, tome 2, page 439 et suivantes. Il mourut en 1782.

HERREBOW. *Voyez* **HORREBOW**.

HERREGONTS, peintre d'histoire, né à Malines vers 1666. Il a décoré les principales villes des Pays-Bas de ses tableaux qui sont estimés.

HERRERA (**ANTONIO** de **TORDESILLAS**, appelé du nom de sa mère), célèbre historien espagnol, né en 1559, fut d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension. Il publia une *Histoire générale des gestes des Castillans dans les îles et terre ferme de l'Océan*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol.; *ibid.* 1729-

50, 5 vol. in-fol. : cet ouvrage, très détaillé et très curieux, est assez exact et vrai; dans quelques endroits, on croit s'apercevoir que l'auteur aimait le merveilleux et l'extraordinaire; mais il en est dans toutes les histoires : et quel droit aurait un écrivain de le taire, s'il est bien constaté ? Nicolas de La Coste en a traduit une partie en français, en 3 vol. in-4°, Paris, 1660-71. Elle l'a été en anglais par J. Steuens, Londres, 1725-26, 6 vol. in-8°. Herréra a fait aussi en espagnol une *Description des Indes Occidentales*, Madrid, 1601, in-fol. avec cartes; trad. en français, Amsterdam et Paris, 1622, in-fol. On lui doit encore : | *Histoire de ce qui s'est passé en Ecosse et en Angleterre pendant quarante-quatre ans qu'a vécu Marie Stuart, reine d'Ecosse*, Lisbonne, 1590, in-12; | *Cinqu livres de l'Histoire de Portugal et de la conquête des îles Açores dans les années 1581 et 1583*, Madrid, 1591, in-4°; | *Histoire des affaires de France, depuis l'an 1585 jusqu'à la fin de 1594*, Madrid, 1598, in-4°; | *Histoire du monde sous le règne de Philippe II, depuis l'an 1584 jusqu'à l'an 1598*, Valladolid, 1606; Madrid, 1615, 3 vol. in-fol.; | *Commentaire sur les gestes des Espagnols, des Français, des Vénitiens en Italie, et des autres républiques, princes et capitaines italiens fameux*, depuis l'an 1285 jusqu'à l'an 1659, Madrid, 1624, in-fol. Toutes ces histoires sont assez estimées. Herréra mourut le 29 mars 1625, à 66 ans.

HERRERA (FERDINAND de), poète de Séville, sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification dans ses *Poésies lyriques et héroïques*, publiées en 1582, et réimprimées en 1619, à Séville, in-4°. On a de lui quelques ouvrages en prose : | la *Vie de Thomas Morus*; | une *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante*; | des *Notes sur Garcias Lasso de la Vega*.

* **HERRGOTT** (le Père **MARQUARD**), ou **JEAN-JACQUES**, bénédictin célèbre par ses connaissances profondes en diplomatie, naquit à Fribourg en Brisgau le 9 octobre 1694. Son érudition lui mérita les bonnes grâces de l'empereur Charles VI et de Marie-Thérèse. En 1756 il fut nommé conseiller impérial et historiographe de cette souveraine, et on lui fournit tous les secours nécessaires pour ses savantes recherches sur les monumens historiques de la maison de Habsbourg. Il mourut à Vienne le 9 octobre 1762, après avoir pu-

blié plusieurs ouvrages estimés, d'une grande importance pour la maison d'Autriche : | *Genealogia diplomatica augustæ gentis Habsburgicæ, qua continentur veræ gentis hujus exordia, antiquitates, etc.*, Vienne, 1737, 2 tomes en 3 vol. in-folio, fig.; | *Monumenta augustæ domus Austriacæ ex fabulariis aliisque locis eruta*, Vienne et Fribourg, 1750-72, 4 vol. in-folio, fig.; | *Vetus disciplina monastica, seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti maximam partem ineditorum, etc.* Paris, 1726, in-4°.

* **HERRLIBERGER (DAVID)**, graveur suisse, né à Zurich en 1697, mort dans la même ville en 1777, fut élève de Bernard Picard pour lequel il travailla beaucoup, notamment pour les planches de son ouvrage sur les *cérémonies religieuses* dont il a donné une nouvelle édition. On lui doit un grand ouvrage intitulé : *Nouvelle description topographique de la Suisse*, Zurich, de 1754 à 1773, 53 cahiers ou 3 vol. in-4°, contenant 525 planches. Il eut plusieurs coopérateurs pour cet ouvrage dont les différentes parties sont d'un mérite inégal : ce qui le rend moins précieux et le fait moins rechercher. Il a publié aussi une *Topographie particulière des Alpes*, 1774; c'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, augmentée d'une section; mais elle n'a point été terminée. Herliberger a encore laissé quelques cahiers d'un *Panthéon suisse*, qui renferme les portraits et les notices d'un grand nombre de personnages distingués de son pays, les *Cartes de Zurich et de Bâle*, et un grand nombre d'autres gravures.

HERSAN (MARC-ANTOINE), professeur d'humanités et de rhétorique au collège Duplessis, et ensuite d'éloquence au collège royal à Paris, naquit à Compiègne en 1652 et fut l'ami de Rollin dont il avait été le maître. Après s'être signalé dans ses places par le talent de saisir les beaux endroits des auteurs et de les faire sentir aux autres, il se retira à Compiègne, sa patrie, où il fonda un collège, auquel il présidait souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un père, aux maîtres un modèle, aux écoliers un guide, un consolateur et un rémunérateur. On a de lui : | l'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en beau latin, traduite en français par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons; | des *pièces de poésie*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût

et une latinité pure ; | des *Pensées édifiantes sur la mort* ; | le *Cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique*, inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître ; dans son *Traité des études*.

* **HERSCHELL** (GUILLAUME), célèbre astronome, naquit à Hanovre, en 1738. Son père musicien de profession enseigna son art à ses quatre fils. Guillaume, qui était le second, reçut une éducation un peu plus soignée que ses trois autres frères ; il apprit quelques éléments de philosophie, et la langue française. Sa famille étant pauvre, il fut contraint d'entrer, très jeune encore, comme hautbois, dans la musique du régiment des gardes hano-vriennes (1753). Il suivit, accompagné de son père, ce régiment en Angleterre : mais ennuyé de la dépendance où il vivait, il quitta le régiment, et se rendit à Londres en 1760. Il fit la connaissance du comte de Dowington, qui le chargea de l'instruction de la milice du comté de Durham. Dégouté encore de cet emploi, il pourvut, pendant plusieurs années, à sa subsistance, en donnant des leçons de musique et des concerts. Il voyagea en Italie, mais ses moyens pécuniaires étaient si modiques, qu'en revenant de Naples à Gènes, il n'avait pas de quoi payer son passage pour l'Angleterre. Un Français nommé Langlé, qui l'avait connu dans la première de ces villes, ayant vu l'embarras où il se trouvait, lui conseilla de donner un concert ; et, à cet effet, il lui céda la salle du *Concert des nobles*, dont il était directeur. Herschell, ce même homme dont le nom occupe aujourd'hui un rang si distingué parmi les savans, se présenta dans cette salle, comme ces musiciens *ambulans* qui parcourent les rues des grandes capitales. Il y exécuta à lui seul un quatuor, de la manière suivante. Il se fit attacher au cou un haubois, un cor à chacune des épaules, et plaça une harpe entre ses genoux. Cette nouveauté singulière eut un grand succès, et lui produisit beaucoup d'argent. En exerçant la musique, Herschell voulut connaître la théorie de cet art, et il étudia, à cet effet, le savant ouvrage du docteur Smith sur *l'harmonie*. Les connaissances qu'il acquit dans ce livre l'engagèrent à savoir plus à fond la science des nombres, et il s'appliqua à l'étude des mathématiques. Mais, dépourvu des biens de la fortune, il fut obligé d'accepter la place d'organiste à la Cha-

pelle octogone de Bath (1766), et il réunît un grand nombre d'élèves. En 1783, il inséra, dans le *Journal des dames*, une dissertation profonde, en réponse à une question difficile sur les vibrations de la corde musicale chargée vers le milieu, d'un poids léger. Cependant l'étude des mathématiques lui fit désirer de connaître l'astronomie et l'optique. Il les apprit en peu de temps ; et, ayant emprunté d'un ami un télescope de deux pieds, il examina pour la première fois les corps célestes. Depuis lors, cette occupation devint pour lui comme exclusive, et souvent, au milieu des leçons qu'il donnait, il quittait brusquement ses élèves pour aller contempler les cieux. Le prix d'un télescope qu'il avait voulu commander à Londres se trouvant au-dessus de ses facultés, il construisit lui-même, en 1774, un réflecteur newtonien de cinq pieds, au moyen duquel il aperçut la planète de Saturne. Ce succès l'encouragea à fabriquer des télescopes d'une plus grande dimension que ceux qui étaient alors connus. Il réussit dans cette entreprise, et parvint à en construire de sept, dix, et même de vingt pieds anglais de longueur. Il commença peu à peu à réduire le nombre de ses élèves de musique. En 1779, il fit avec un réflecteur de sept pieds, et pendant huit mois, la revue générale des cieux, et découvrit qu'une étoile, qui avait paru fixe aux astronomes Bode et Mayer, était mouvante. Après plusieurs observations, il reconnut, dans la nuit du 13 mars 1784, que cette étoile mouvante était une planète non encore observée, et il parvint à déterminer son disque planétaire et les lois de son mouvement. L'importante découverte d'Herschell lui mérita de la société royale de Londres la médaille d'or annuelle, et l'honneur d'être reçu parmi les membres de ce corps savant. Il désigna d'abord la nouvelle planète par le nom de *Georgium Sidus*, en l'honneur de Georges III, roi d'Angleterre : les astronomes du continent lui donnèrent le nom de son inventeur ; et enfin on lui imposa le nom d'*Uranus*, comme le plus conforme avec la nomenclature des autres astres. Appelé à Londres par Georges III, Herschell reçut une pension de ce prince, qui lui céda une maison située à Slingsh près Windsor, où le roi demeurerait ordinairement, et dans laquelle Herschell se livra entièrement à son étude favorite. Il y entreprit la construction d'un télescope de quarante pieds, auquel il travailla trois

ans (de 1784 à 1787). Cet énorme instrument, qui avait plusieurs irrégularités dans le *miroir*, a toujours été considéré comme inexact pour des opérations suivies. Il est donc démontré que Herschell, pour ses observations des satellites de Saturne, ne s'est servi que d'instrumens de dix à vingt pieds, qui grossissent les objets de soixante à trois cents fois. Mais le meilleur instrument de cet astronome fut son infatigable persévérance, dans les observations et dans les laborieux calculs, où il fut secondé par sa sœur, Miss Caroline, qui avait une rare capacité dans des sciences très difficiles pour ceux-là même qui s'y exercent depuis long-temps. Herschell inséra la description de son grand télescope dans les *Philosophical Transactions*, de 1795. On la trouve en français dans la *Bibliothèque britannique* (t. 4, des sciences et des arts), et dans l'*Histoire de l'Astronomie*, par Lalande (année 1806). Cependant Herschell lui-même, dans un *Mémoire* qu'il communiqua à la société royale, sur le pouvoir des télescopes, pour rendre visibles des objets privés de lumière, avoue que la dimension la plus utile dans ces instrumens est de vingt à vingt-six pieds. Il présenta à la même société, en 1802, un *Catalogue* de cinq cents nouvelles étoiles, planètes nébuleuses, ou groupes d'étoiles qu'il avait découverts, et fit précéder ce catalogue d'un *Coup d'œil* sur les *globes sidéraux* composant l'univers, dans lesquels il distinguait douze catégories d'étoiles, de grandeurs différentes. Lancé dans l'espace, Herschell ne sut plus s'arrêter, et dès 1783, il annonça la découverte d'une montagne volcanique dans la lune, et en 1787, celle de deux autres volcans dans la même planète, et qui paraissaient en état d'éruption. Mais, si les plus grands télescopes utiles ne grossissent les objets célestes que de 300 fois; alors, et en supposant que ces montagnes n'eussent qu'une dimension ou un volume trois cents fois moindre que la planète où elles se trouvaient, elles ne pouvaient donc être visibles à l'œil le plus pénétrant, puisque leur moindre dimension de trois cents fois détruirait l'action du télescope, qui ne grossit que de trois cents fois, au plus, de l'aveu même de Herschell. Loin de nous de vouloir porter atteinte aux talens distingués de cet astronome; mais il ne faut pas confondre la science avec les rêveries des savans. Plusieurs *Mémoires* d'Herschell ont été publiés par la société royale de Lon-

dres, depuis 1783 jusqu'en 1818. Parmi ces *Mémoires*, le plus curieux est celui qui est relatif aux *étoiles nébuleuses*, et que cet astronome croit être des étoiles ou des *systèmes solaires* d'un éloignement prodigieux, et tels que leur lumière, pour parvenir jusqu'à nous, doit employer deux millions d'années. Nous laissons juger aux savans si cette opinion est plausible et exempte d'exagération. Herschell fabriqua, sur les instances de divers souverains, des télescopes de grandes dimensions, et servant pour les observations des astronomes de presque toute l'Europe, où son nom devint célèbre. Il reçut de l'université d'Oxford le grade de docteur-ès-lois, faveur insigne, et qu'elle accorde difficilement à ceux-là même qui étudient dans ses écoles. Le roi Georges IV, alors prince régent, lui conféra, en 1816, l'ordre des Guelfes. Il était, en outre, président de la société royale de Londres, correspondant de l'institut de France, et membre d'autres académies savantes. Herschell savait les langues italienne et française, parlait et écrivait savamment l'anglais, et par son étude et sa patience, se vit comblé d'honneurs, et vécut dans l'aisance. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Upton, dans le comté de Berks, où il continuait ses observations astronomiques, qu'il n'interrompit que peu de jours avant sa mort, arrivée le 23 août 1822; il était âgé de 83 ans. Il a été inhumé dans l'église paroissiale d'Upton. Le secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, M. Fourier, prononça l'éloge d'Herschell dans la séance du 7 juin 1824. Sa sœur, miss Caroline, née en 1750, s'appliqua avec succès à l'astronomie, et eut part aux travaux de son frère, avec lequel elle a coopéré à l'ouvrage, *A Catalogue of stars, ou Catalogue des étoiles reconnues d'après les observations de Flamsteed, et non insérées dans le Catalogue anglais*, par W. Herschell, avec une *Collection d'Errata*, observés par Caroline Herschell, Londres, 1798, in-fol. Cette même dame a découvert, de 1786 à 1791, cinq comètes; et elle a communiqué plusieurs observations intéressantes à la société royale de Londres. Herschell a laissé un fils, qui suit avec honneur les traces de son père, et qui est membre de l'université de Cambridge. Il a publié plusieurs ouvrages, et entre autres, une traduction en anglais des *Elémens du calcul différentiel* de M. Lacroix.

HERSENT (CHARLES), parisien, doc-

teur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8°. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu qui paraissait vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'église gallicane, fut condamné par eux et par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise et l'état. « L'auteur violent, dit l'abbé Bérault, et déclamateur de son naturel » qui l'avait réduit à sortir de la congrégation de l'Oratoire, pouvait avoir des torts dans les tours et les saillies de sa chaude éloquence; mais ses alarmes à l'égard du schisme n'étaient pas tout-à-fait imaginaires. Le prince de Condé, qui, tout attaché qu'il était à la foi et à l'unité catholique, n'avait assurément pas l'imagination visionnaire, parlait de ce schisme redouté comme d'un malheur presque inévitable, dans la situation où étaient les choses. » Le Père Rabardeau (voyez ce nom) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, et réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son traité *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*. Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonctures. Le patriarche français descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avait pu se flatter de le tirer. Hersent passa à Rome, et son génie bouillant et emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panegyrique de saint Louis*, et y ayant mêlé les erreurs de Jansénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, et, comme il refusa de comparaître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largouen en Bretagne, en 1660. On a de lui des *oraisons funèbres*, des *sermons*, quelques *libelles* contre la congrégation qu'il avait quittée; une traduction française du *Mars gallicus* de Jansénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1653, in-8°.

HERT ou HERTIUS (JEAN-NICOLAS), professeur de droit et chancelier de l'université de Giessen, naquit en 1652 à Oberklée, près de cette ville, et mourut le 19 septembre 1710, à 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne.

Les principaux sont | *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4°. C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux; | *Commentationes et opuscula ad historiam et geographiam Germanæ antiquæ spectantia*, 1713, in-4°, etc.

* HERTZBERG (EVALD - FRÉDÉRIC, comte de), célèbre ministre d'état de Frédéric II, roi de Prusse, naquit en 1725 à Pollin en Poméranie, d'une famille noble et ancienne, mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès à Stettin et à Halle, il fut employé au ministère des relations extérieures à Berlin, et dans les archives secrètes. Frédéric qui avait remarqué en lui beaucoup d'intelligence, l'employa à prendre des extraits de plusieurs titres dont il avait besoin pour ses *Mémoires de Brandebourg*, et il fut si satisfait de son travail, qu'il le récompensa par une place de conseiller de légation à Vienne. Il rendit depuis des services essentiels à son souverain, et fut nommé en 1757 premier conseiller intime et secrétaire d'état au département des affaires étrangères; enfin il succéda, en 1765, au comte de Podewils, dans la place de ministre des relations extérieures. Il développa dans ces diverses fonctions beaucoup de talent et une énergie peu commune. Frédéric ne dédaignait pas ses conseils, lors même qu'il s'agissait de former ses plans de campagne, et rarement il eut à se repentir de les avoir suivis. Lorsqu'en 1772, l'Autriche et la Russie eurent décidé le premier démembrement de la Pologne, Hertzberg crut qu'il devait, pour l'intérêt de la monarchie, faire valoir les droits de son souverain, fondés sur la séparation faite en 1466 des provinces de la Prusse occidentale; mais il n'approuva pas ce partage. Frédéric II le fit appeler dans ses derniers momens, et Frédéric-Guillaume II, en montant sur le trône, le combla de marques de faveur et de bienveillance. Il l'éleva même à la dignité de comte, en le décorant de l'ordre de l'Aigle noir. Hertzberg continua à servir son prince avec beaucoup de zèle, et influa puissamment sur le maintien de l'équilibre de l'Europe. Ses conseils n'ayant été suivis qu'en partie dans le congrès de Reichenbach (1791), il demanda sa démission, ou du moins la faculté d'être débarrassé entièrement des soins du ministère. Le roi ne lui accorda que cette dernière partie de sa demande. Il conti-

nua à assister aux séances du conseil d'état, mais il ne prit aucune part aux affaires, et s'occupa uniquement des travaux de l'académie et de l'économie rurale, qu'il améliora par plusieurs essais. Il mourut le 27 mai 1795. Il réunissait à une érudition profonde, une facilité extraordinaire dans les affaires; mais ces qualités étaient ternies par son extrême susceptibilité, sa vanité et son entêtement. L'instruction publique fut perfectionnée par ses soins; et, malgré sa prédilection pour la nation française, la littérature allemande trouva en lui un zélé protecteur. On a de lui : | plusieurs mémoires politiques recueillis sous ce titre : *Recueil des déductions manifestes, déclarations, traités et autres actes et écrits publics qui ont été rédigés et publiés pour la cour de Prusse par le ministre d'état, comte de Hertberg*, Hambourg, 1789-93, 5 vol. in-8°; et sous le titre d'*Oeuvres politiques*, Paris, 1793, 5 vol. in-8°. On a réuni également ses discours académiques sous ce titre : | *Huit dissertations que M. le comte Hertberg a lues dans les assemblées publiques de l'académie royale des sciences de Berlin, de 1780 à 1787*, Berlin, 1787, in-8°. La vie de ce ministre a été écrite par plusieurs auteurs. Posselt en a donné une en allemand, Tubingen, 1798, in-8°.

HERTZIG (FRANÇOIS), jésuite, né à Muglitz en Moravie, en 1674, mort à Breslau en 1732, publia plusieurs ouvrages contre les jansénistes, les bohémistes, les schvenkfeldistes et autres hérétiques. On distingue celui qui a pour titre : *Calvinus Cornelii Jansenii Irensis episcopi, sanctæ scripturæ, pontifici-bus, conciliis et sanctis Patribus, præp-riis Augustino, e diametro oppositus*, Breslau, 1716, in-12.

HERVART. Voyez HERWART.

HERVÉ, fut sacré archevêque de Reims le 6 juillet 900, et présida ce même jour à un concile composé de plusieurs évêques, où il anathématisa les assassins de Fulcon son prédécesseur, et fit éteindre les lumières de l'église (c'est le premier exemple de cet usage). Il tint divers autres conciles avec ses suffragans; le plus célèbre est celui de Trosley, village près de Soissons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la conversion des Normands, qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Le pape Jean X lui témoigna la satisfaction qu'il avait de son zèle. Enfin,

après s'être fait esimer par sa douceur, par sa charité et par son amour pour la discipline ecclésiastique, il mourut en odeur de sainteté le 2 juillet 922. Outre les *actes* du concile de Trosley, on a encore de ce prélat un ouvrage adressé à Widon, archevêque de Rouen, divisé en 23 chapitres, sur la pénitence qu'il faut imposer aux relaps qui, après avoir été baptisés, retournent aux idoles. On le trouve inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans des dernières éditions des *conciles*.

HERVÉ, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1150, dont on a un *Commentaire sur Isaïe*, et un autre sur *les Epîtres de saint Paul*, imprimé avec les *Oeuvres de saint Anselme*, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ (NATALIS ou NOEL), surnommé le Breton, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, fut le 14^e général de l'ordre de Saint-Dominique, en 1518, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne en 1523. On a de lui : | des *Commentaires sur le Maître des sentences*; | un *Traité de la puissance du pape*; | une *Apologie pour les frères précheurs*, et plusieurs autres ouvrages en latin, savans, mais assez mal écrits. C'était un homme d'une vertu rare et d'une prudence consommée. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix que quelques faux mystiques commençaient à troubler.

HERVET (GENTIAN), docteur de Sorbonne, né à Olivet, près d'Orléans, en 1499, fut appelé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare savoir, et la douceur de sa conversation lui acquirent l'amitié de ce cardinal, et de tous les hommes illustres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France, où il fut fait grand-vicaire de Noyon et d'Orléans, et ensuite nommé à un canonical de Reims. Il mourut dans cette ville en 1584, à 85 ans. Hervet avait plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages : | deux *discours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il insiste sur la nécessité de rétablir la discipline ecclésiastique; dans le second, il traite des mariages clandestins; | *Discours des troubles de l'année 1562, en France*; | des *livres de controverse*, et des *traduc-*

tions des Pères; une mauvaise traduction du concile de Trente. Ses versions françaises ne peuvent plus se lire, parce que le langage a vieilli; mais les latines ont conservé leur prix.

HERVEY (JAMES), fils d'un pasteur anglican, et pasteur lui-même dans la province de Northampton en Angleterre, né à Hardingstone dans le comté de Northampton en 1714, mort le 25 décembre 1758, âgé de 45 ans, à Weston Favell, où il était curé, n'est pas moins connu en France que dans sa patrie, par son poème des *Tombes*, et ses *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduit par MM. Peyron et Le Tourneur. M^{me} Thiroux d'Arconville les a aussi traduits, Paris, 1771, in-12. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie sage et salutaire qui, sans corrompre les jouissances de la vie terrestre, avertit l'âme d'une vie plus heureuse et plus durable. On leur trouve un rapport sensible avec les *nuits d'Young*. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre : en 1781, ils étaient déjà à la 21^e édition. On les a déjà imprimés en 1808, avec plusieurs autres de ses ouvrages, en 5 vol. in-8°, ornés de 17 jolies gravures. M. Baour-Lormian a mis avec succès en vers français plusieurs morceaux des *Méditations d'Hervey*. Ce pasteur, chantre et ami de la bienfaisance chrétienne, fut chéri de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion, à laquelle on prétend qu'il était attaché en secret; mais c'est ce qu'on n'a eu garde de dire dans sa *Vie* très détaillée, qui est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui : | *Remarques sur les lettres de Bolingbroke*, 1755, in-8°; | *Dialogues et lettres sur différens sujets*, 1755, 5 vol. in-8°, des *sermons*, imprimés après sa mort, pour la troisième fois en 1759.

* **HERVILLY (LOUIS-CHARLES, comte d')**, officier général français, né à Paris en 1755, embrassa de bonne heure le parti des armes. Il servit, en 1779, en Amérique, comme sous-lieutenant dans le régiment de la marine. Il se distingua, dans cette campagne, et obtint, peu après son retour, le régiment de Rohan-Soubise, dont il défendit courageusement le drapeau contre les révolutionnaires, qui voulurent s'en emparer en 1789. L'année suivante, il fut nommé colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI, et ensuite maréchal-de-camp. Cette dignité

lui fournit l'occasion de déployer son zèle et son activité pour la défense de son souverain. Le 20 juin 1792, il veilla avec le maréchal de Mouchy à la sûreté de Louis XVI, et à la funeste journée du 19 août, il voulut encore avoir le même honneur; il ne le quitta pas un instant; ce fut lui qui fut chargé par le roi de porter aux Suisses l'ordre de cesser leur feu. Lorsqu'il vit son souverain renfermé dans les prisons du temple, d'Hervilly passa en Angleterre, où il leva en 1794 un régiment français. En 1795, il débarqua en Bretagne le 27 juin, à la tête de la première division du corps d'émigrés, s'empara du village de Carnac, et ensuite du fort Penhièvre, dont la garnison se rangea sous ses drapeaux. Mais il ne put s'entendre avec M. de la Puisaye, autre commandant de l'expédition de Bretagne, et refusa de marcher en avant pour ne pas s'éloigner de la protection de l'escadre. Le 5 juin, il abandonna Carnac, et se retira dans la presqu'île de Quiberon, où il fut presque aussitôt bloqué par le général Hoche. On annonça un convoi de mille hommes amené par M. de Sombreuil; mais d'Hervilly, par un motif inconnu, s'opposa au débarquement de cette division. On a prétendu que ce fut pour avoir tout seul l'honneur de la bataille qu'il allait livrer aux républicains. D'après les explications qu'il donna avant de mourir, il ne brusqua son attaque, et ne refusa d'attendre le renfort, que dans l'espoir de surprendre l'ennemi. Le général Hoche occupait les hauteurs de Sainte-Barbe; M. de Vauban qui avait débarqué dans un des ports de Quiberon, devait, à la tête des chouans, prendre les républicains par derrière, tandis que d'Hervilly les attaquerait de front : mais M. de Vauban fut obligé de faire un grand détour; les signaux qu'il donna ne furent pas compris par d'Hervilly, et celui-ci eut à soutenir seul tout l'effort de l'armée républicaine. Ses troupes furent battues avec une grande perte, et il fut lui-même blessé mortellement. Cependant il montra le plus grand courage, ne quitta le camp que lorsqu'il vit les restes de son armée effectuer la retraite en bon ordre. Il fut transporté à bord d'une frégate anglaise, qui le conduisit en Angleterre. Il mourut à Londres le 14 novembre 1795. On doit lui reprocher d'avoir conduit son expédition avec beaucoup d'imprudence et de présomption; mais on ne saurait assez louer sa loyauté et son dévouement

à la cause sacrée qu'il défendit jusqu'à son dernier soupir.

HERWART (**JEAN-GEORGES**), chancelier de Bavière au commencement du 17^e siècle, était issu d'une famille patricienne d'Augsbourg. C'était un savant bizarre, qui adoptait les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenait avec plus d'érudition que de raison. On a de lui : | *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 part. in-4^o; | *Admiranda ethnica theologica mysteria propalata*, 1626, in-4^o. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux. | Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Bavière, contre les injures de Bzovius.

HESBURN (**JACQUES**), comte de Bothwel en Ecosse, eut part, selon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnlei, qui avait épousé Marie, reine d'Ecosse, et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Il eut la hardiesse de se saisir de la reine, de la conduire à Dunbar et de l'obliger à l'épouser. Appelé en jugement, il aurait été probablement convaincu du meurtre de Henri, si l'infâme Murray ne l'avait fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, et le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemarck, où il mourut en 1577. Hume, Robertson et d'autres auteurs protestans ou philosophistes ont voulu associer la reine au crime de Bothwel; mais Cambden (quoique ami d'Elizabeth et passionné contre les catholiques) et tous les écrivains impartiaux et instruits ont rendu témoignage à son innocence. *Voy.* MARIE STUART, MURRAY.

HESHUSIUS, théologien de la confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wésel, au pays de Clèves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : | des *Commentaires sur les psaumes*, in-folio; | *sur Isaïe*, in-folio; | *sur toutes les Epîtres de saint Paul*, in-8^o; | un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-folio. | *Errores quos romana Ecclesia furenter defendit*. Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8^o. Il a laissé d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre et encore moins de jugement.

HESICHIUS. *Voyez* HÉSYCHIUS.

HESIODE, poète grec, nous apprend lui-même que son père habitait un petit bourg au pied du Mont-Hélicon et que ce bourg s'appelait Ascrea en Béotie; il était contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune; mais les savans ne sont pas d'accord sur l'époque où il vécut. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Des nombreux ouvrages attribués à ce poète, trois seulement nous sont parvenus, les *Travaux et les Jours*, poème qu'il intitula ainsi, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode, plus poète que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode sont : la *Théogonie* ou la *Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule*; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de poème sans art, sans invention, et sans autre agrément, que celui qui peut convenir à un pareil sujet; car en ce genre-là, Hésiode tenait le premier rang, *Datur ei palma in medio dicendi genere* (Quintil. liv. 4, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Le troisième ouvrage du poète grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode célébrait les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poète rapporte une aventure particulière. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Cet écrivain a mérité d'être loué par Isocrate, Denis d'Halicarnasse et Quintilien, et célébré dans le langage des muses par Manilius, Ovide et Virgile. Les *Travaux* ont été publiés pour la première fois à Milan, 1495, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle; la *Théogonie* et le *Bouclier*, le furent deux ans après par Alde Manuce, Venise, 1495. La première édition où la critique du texte ait été faite est celle de Henri-Etienne, Paris, 1566,

in-fol. Les éditions d'Hésiode, Amsterdam, 1667, in-8°, et 1701, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs, *cum notis variorum*, sont estimables; une des meilleures est celle de Thomas Robinson, Oxford, 1754, gr. in-4° qui a encore été améliorée par Loësnier, Leipsick, 1778, in-8°. On trouve aussi ce poète dans les *Poete greci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. L'abbé Bergier en a donné, dans son *Origine des dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante et fidèle. Gin a aussi traduit les *Œuvres d'Hésiode*, 1783, in-8°. M. H. Patin a publié quelques fragmens d'une traduction nouvelle qui donne l'idée la plus favorable de son travail; ils se trouvent dans le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, tome 13, page 227. Le Franc de Pompignan a traduit en vers les *Travaux*, et Voltaire a donné une élégante imitation de la fable de *Pandore*. Hésiode composa aussi d'autres poèmes dont il ne reste que des fragmens et les titres comme l'*Année astronomique*, les *Héroïdes*, le *Tour de la terre*, l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, etc., etc.

* HESPELLE (Augustin), ecclésiastique laborieux, né à Neuville-Saint-Vaast près d'Arras le 9 décembre 1751, était chapelain des Quinze-vingts avant la révolution. Obligé de quitter la France, il passa dans les Pays-Bas où il consacra les loisirs de son exil à composer quelques ouvrages dont les principaux sont : | le *Chemin du ciel ou la Vie du chrétien sanctifiée par la prière*, Paris, 1773, in-12; | la *Théotrescie*, ou la *Véritable religion démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires*, 1774, 2 vol. in-12, nouvelle édition, 1780, 3 vol. in-12; | *Recueil de prières, dédié aux carmélites de Saint-Denis*; | l'*Aurore du fiat lux*, 1797; | le *Dédale des aberrations du chaos français, il n'y a plus ni activité, ni énergie, ni foi, ni loi, où l'on démontre* (contre M. de Beaussset) *qu'on ne peut ratifier par un serment la soumission des lois, aux caprices d'un individu, sans saper tout principe de morale*, etc., Malines (vers 1797), in-8°; | le *Fiat lux du chaos français, où l'on voit la déviation de tout principe, de toute vérité et de toute tradition*, etc. Bruxelles, sans date (1799). On lui attribue le *Jansénisme démontré et condamné*. On ignore l'année de sa mort.

HESNAULT. Voyez HÉNAULT.

* HESS (Louis), peintre, né à Zurich en 1760. exerça d'abord la profession de

boucher qui était celle de son père, et s'adonna ensuite au paysage dans lequel il a excellé. Ses tableaux qui sont très nombreux et recherchés, se font remarquer par la vérité du dessin, le choix et le goût qui règnent dans la composition, l'harmonie et la variété des sites, la beauté du coloris, et surtout la transparence et le ton des eaux qui sont délicieux dans tous ses ouvrages. Hess mourut dans sa patrie en 1800. On a une vie de ce peintre par M. Meyer.

* HESS (J. Louis de), littérateur allemand, né à Stralsund, dans la Poméranie suédoise, en 1760, était officier dans un des régimens suédois qui formaient la garnison de Stralsund, lorsqu'il quitta la carrière des armes pour se livrer à la littérature. Il se fixa à Hambourg, où il fournit des articles au journal d'Archenholtz, intitulé *Minerve*. Hess fonda ensuite un ouvrage périodique, sous le titre de *Journal des journaux*, qui parut durant deux années (1788-1790), et coopéra aussi au journal de Reickard, intitulé *la France*. Il s'était fait recevoir docteur à l'université de Königsberg, et il exerçait en même temps la médecine gratuitement. En 1814, lorsque les Français évacuèrent pour la première fois Hambourg, Hess fut chargé par le général russe Tiettenborn de la formation et du commandement de la garde bourgeoise, et le choix du sénat et des habitans de la ville le confirma dans cette double fonction. Lorsque le général Davoust reentra à Hambourg, Hess fut du nombre des vingt-huit citoyens exceptés de l'amnistie. Il employa le temps de sa proscription à voyager en Angleterre et en Danemarck, et, à son retour en 1815, il publia un écrit intitulé : *l'Agonie de la république de Hambourg en 1815*, qui produisit une grande sensation dans toute l'Allemagne. L'auteur accusait dans cet ouvrage plusieurs sénateurs de Hambourg d'avoir trahi les intérêts de leur ville, en la livrant aux généraux Davoust et Vandamme. Hess est mort à Hambourg, le 20 février 1823, laissant outre l'ouvrage déjà cité : | *Essai de voir*, 1796 et 1800, Hambourg, 2 vol.; | *Voyage pour l'Allemagne les Pays-Bas et la France*, ibid., 7 vol. in-8°, 5^e édition, 1802; | *Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg*, ibid., 2^e édition, 1812, 3 vol. in-8°, avec cartes.

* HESSE (GUILLAUME IV, landgrave de), dit le Sage, gouverna dès l'an 1567 ses sujets avec prudence et douceur, sul

les maintenir dans la paix, et favorisa leur goût pour les sciences et les arts. Il cultiva lui-même l'astronomie avec zèle. Il mourut le 25 août 1592, à l'âge de 60 ans. Suellius a publié le résultat de ses travaux astronomiques sous ce titre : *Cæli et siderum in eo errantium observationes hassiacæ*. Leyde, 1628, in-4°.

HESSE-CASSEL (ANÉLIE-ÉLIZABETH de HANAU, veuve de Guillaume V le Constant, landgrave de), se ligua avec la France, contre la maison d'Autriche, et fit rentrer Guillaume VI, son fils, dans les biens de ses ancêtres. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse, non-seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1651.

HESSE-CASSEL. Voyez FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel.

* **HESSE-CASSEL** (GEORGES-GUILLAUME électeur de), né le 3 juin 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse. Ayant été marié le 1^{er} septembre 1764 à l'électrice Wilhelmine-Caroline, fille de Frédéric V roi de Danemarck, il commença à régner sur le comté de Hanau en 1764, et sur toute la Hesse le 31 octobre 1783. Il entra dans la coalition contre la France en 1792, et conclut l'année suivante un traité de subsides avec l'Angleterre, à laquelle il fournît 8000 hommes. En même temps il joignit ses troupes à l'armée prussienne, et il les commanda en personne contre l'armée française. En 1794 il projeta avec les margraves de Bade et autres princes d'Allemagne une espèce de croisade pour la défense de la religion et de la constitution germanique ; mais en 1795 il refusa de payer l'*antique tribut* connu sous le nom de *Mois romain*, et signa la paix avec la république française. Georges-Guillaume fut élevé à la dignité d'électeur de l'empire germanique par le traité des indemnités du 22 avril 1803. A l'époque de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, il abandonna le système de neutralité qu'il avait suivi pendant quelque temps, et, quoiqu'il eût reçu avec une apparence d'amitié le général Bernadotte qui ramenait du Hanovre l'armée française, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait d'immenses préparatifs de guerre. Le roi de Prusse le nomma même commandant de son armée en Westphalie ; l'électeur se rendit en

conséquence à Berlin, où se trouvait en même temps l'empereur de Russie. Il y eut entre ces princes des conférences à la suite desquelles l'électeur vint commander à Cassel une armée qui prit encore le nom d'*armée de neutralité*. Cependant les troupes prussiennes ayant franchi les frontières de l'électorat, Bonaparte, après la victoire d'Iéna, se fonda sur cette violation pour déposséder l'électeur de toutes ses propriétés de Hanau et de Hesse-Cassel : et forma d'une partie de ses états le royaume de Westphalie en faveur de son frère Jérôme. Georges-Guillaume fut pendant 7 ans privé de sa souveraineté qu'il ne recouvra qu'en 1815, après la signature du traité de Francfort. Il avait passé le temps de son exil en partie dans le Danemarck chez son beau-frère, et en partie dans les états autrichiens. Au mois de juin 1815 un acte du congrès de Vienne donna à la Prusse le grand-duché de Westphalie, et la Hesse électorale reçut en échange sur la rive gauche du Rhin, dans l'ancien département du Mont-Tonnerre, un terrain contenant une population d'environ 140,000 âmes : Georges-Guillaume obtint en outre la propriété des salines de Kreulsnach, situées sur la rive gauche de la Nahe, à condition que la souveraineté en resterait à la Prusse. L'électeur rétablit dans ses états l'ancien ordre de choses : et les acquéreurs des propriétés vendues par les autorités françaises furent dépouillés sans indemnités. Le gouvernement prussien réclama contre cette résolution, prétendant qu'elle était contraire aux stipulations convenues entre les puissances alliées : l'affaire a été portée devant la diète de Francfort en 1816 ; mais l'électeur de Hesse-Cassel en déclina la compétence. Il est mort d'une attaque d'apoplexie à Cassel le 27 février 1821, laissant deux filles et un fils qui lui a succédé sous le nom de Guillaume.

* **HESSELINK** (GÉRARD), théologien anabaptiste, né à Groningue en 1755, fut reçu en 1778, à l'âge de 22 ans, docteur en philosophie. Il acheva son instruction ecclésiastique au séminaire des protestans mennonites (anabaptistes) d'Amsterdam, fut prédicateur pendant 3 ans à Bolsward dans la Frise, et fut rappelé en 1786 au séminaire d'Amsterdam pour y remplir la chaire de professeur de théologie ; celle de philosophie lui fut donnée en 1800. Hesselink occupa cette dernière place de la manière la plus brillante jus-

qu'à sa mort arrivée dans le mois de novembre 1811. Outre des *thèses* et des *dissertations* très importantes, dont une traite *De montibus ignivomis ac terræ motibus eorumque cognatione*, et une autre qui a pour titre : *Oratio causas exponens cur doctrina evangelica, præstantia longe eminens, luculentissimisque miraculis minuta, a plurimis quidem licet protinus recepta, à multis tamen, tam ex judæis quàm gentibus rejecta fuerit*. Il a encore publié : | *Dictionnaire herméneutique (ou exégétique) du nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, qui a eu deux éditions ; | *Mémoire sur le rapport qui existe entre la religion naturelle, la religion judaïque et la religion chrétienne* ; | *Mémoire sur le scepticisme et l'inconvenance d'une décision magistrale dans les affaires de religion* ; | *Mémoire sur l'influence du gouvernement sur la religion*. Ces trois mémoires furent couronnés par la société Teyler de Harlem ; | *Mémoire sur le sacerdoce de J.-C.*, tel qu'il est représenté dans l'épître de saint Paul aux Hébreux, couronné par la société théologique de la Haye ; | *Mémoire hydrostatique, contenant des observations sur la thèse qui établit que les fluides pèsent dans les fluides de même nature* ; | *Mémoire sur le rythme et la prosodie des anciens* ; | *Eloge de Poot* ; | *Divers mémoires sur la physique, l'histoire naturelle, la littérature*, etc., insérés dans les recueils de différentes sociétés savantes. M. R. Koopmans a publié en 1812, une notice sous le titre d'*Hommage à G. Hesselink*.

HESSELS (JEAN), docteur et professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé par Philippe II avec Baius au concile de Trente. De retour à Louvain sa patrie, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il est célèbre : | par un grand nombre d'ouvrages de controverse ; | par des *Commentaires sur saint Matthieu*, in-8° ; a 1^{re} à *Timothée* ; la 2^e de *saint Pierre*, et la 1^{re} de *saint Jean*, in-8° ; | par un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1693, in-4°, qui n'est pas une simple exposition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé avec beaucoup de discernement dans les Pères, et principalement dans saint Augustin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui sentait le baianisme. L'auteur ne brillait pas par son éloquence ; mais son

jugement était solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait.

HESYCHIUS, grammairien et lexicographe grec, est le même, suivant quelques auteurs, qu'Hésychius patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire grec*, dont la première édition a paru à Alde en 1514, reproduite heureusement par Jean Alberti et de Ruhnkenius en 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. M. Schow, savant danois en a publié une 3^e, (collationnée sur le seul manuscrit que l'on connaisse, qui est conservé dans la bibliothèque de Saint-Marc), Leipsick, 1792, in-8°. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre.—Il ne faut pas le confondre avec HESYCHIUS de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-12 ; et *De originibus Constantinopolitanis*, publiés par Meursius, 1613.

HETZER (LOUIS), bavaïrois, fameux socinien du 15^e siècle, qui traduisit la Bible en allemand. Il s'aïda dans ce travail de Jean Denck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, à cause des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-folio.

HEURNIUS ou van HEURN (JEAN), médecin célèbre, naquit à Utrecht en 1545. Après avoir puisé les connaissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, il quitta secrètement l'Italie, peut-être parce qu'il y avait donné quelque preuve de calvinisme, et revint dans sa patrie, où il ne tarda pas de se déclarer pour cette secte. En 1581, il fut appelé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601 de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4°. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont : | *Praxis medicince nova*, Leyde, 1590, in-4° ; | des *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12 ; | *Traité des fièvres*, Leyde, 1598, in-

4° ; | *Traité de la peste*. Leyde, 1600, in-4° ; | *Commentaires sur Hippocrate*, in-4°. Heurnius avait lu si souvent Hippocrate, qu'il le savait tout par cœur. Il passait pour un homme également savant et poli, qui joignait à une connaissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1638, in-fol. — Son fils ORION, né à Utrecht en 1577, remplaça son père dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 50 ans. Il mourut en 1632. On a de lui *Antiquitatum Philosophiæ barbaricæ libri duo*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples et nombreux passages des anciens.

* HEURTAULT DE LA MERVILLE (JEAN-MARIE, ou LOUIS), ancien officier, député aux états-généraux en 1789, et au conseil des Cinq-cents en 1796, naquit en 1740 à Rouen. Il quitta la carrière militaire pour s'adonner exclusivement à l'agriculture. Il fut un des premiers à concevoir et à exécuter le projet d'acclimater en France la race des mérinos, et mourut dans sa propriété près Dun-sur-Auron le 18 décembre 1810. Il a laissé : | *l'Impôt territorial continué avec les principes de l'administration de Sully et de Colbert*, 1788, in-4° ; | *Opinion de Heurtault de La Merville, sur le partage des biens communaux*, an 7, in-8° ; | *Observations pratiques sur les bêtes à laine*. Il a été un des collaborateurs du *Cours complet d'agriculture pratique, etc.*, Paris, 1809, 6 vol. in-8°.

* HEURTELOUP (NICOLAS), célèbre chirurgien militaire, naquit à Tours le 26 novembre 1750. Ses parents étant pauvres, plusieurs personnes bienfaisantes se chargèrent de pourvoir aux frais de son éducation. Parmi ces personnes, celle à laquelle il dut sa fortune et sa réputation, fut une sœur de la charité, très instruite dans les matières chirurgicales, nommée Agathe Boissy ; elle lui enseigna les éléments de cet art, lui apprit à extraire les dents, à saigner et à connaître les plantes. Cette sœur l'ayant rendu capable, en peu de temps, d'être reçu chirurgien élève, il partit en cette qualité pour la Corse en 1770. Sans oublier les études de son état, Heurteloup s'appliqua dans ce pays à la langue, la littérature et la musique italiennes, qui furent un délassement de ses travaux. En 1782, il obtint l'emploi de chirurgien-major des hôpitaux de Corse,

et passa quatre ans après et avec le même grade à l'hôpital militaire de Toulon. Nommé en 1792 chirurgien consultant des armées du midi et des côtes, il fut, l'année suivante, élu membre du conseil de santé où il a toujours siégé depuis. C'est dans cette place, que se montrant à la fois chirurgien habile, sage administrateur, et ami éclairé de l'humanité, il reçut le brevet de premier chirurgien des armées françaises qu'on lui accorda en septembre 1800. Appelé à la grande armée en 1808, pour remplacer M. Percy, il se montra digne de ce choix et marcha sur les mêmes traces que son prédécesseur. Bonaparte qui ne pouvait ignorer combien les talens d'un homme tel que Heurteloup étaient utiles aux armées, lui donna la croix de la Légion-d'honneur, et lui conféra ensuite le titre de baron. Heurteloup reçut une récompense peut-être encore plus flatteuse. Les chirurgiens militaires de tout grade qui se trouvaient à Vienne en Autriche, se réunirent par députation pour faire frapper une médaille qui consèrvât à la postérité le souvenir des vertus et des talens de leur chef. Dans un des courts intervalles de paix qui avaient lieu à cette époque, Heurteloup vint à Paris, où il fut frappé d'une attaque de paralysie qui le conduisit au tombeau, le 27 mars 1812. M. Heurteloup a laissé : | *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris, 1792, in-8° ; | *Rapport de la commission médico-chirurgicale, établie à Milan, ou Résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1802, in-8°, traduit de l'italien, avec des notes. Cet ouvrage est enrichi de réflexions savantes du traducteur et il le dédia, comme un hommage de sa reconnaissance, à la respectable sœur Agathe Boissy. | *De la nature des fièvres, et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien du docteur Gianvini, Paris, 1808, 2 vol. in-8°. Le traducteur y a ajouté des observations précieuses sur l'emploi thérapeutique de l'eau froide, sur la contagion, sur l'exercice de la médecine militaire. | *Notice sur Mannes* (chirurgien de la marine), Berlin, 1808, opuscule in-8°. Il a été éditeur de l'ouvrage suivant, auquel il a joint une préface et des notes : | *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave, sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop*, par C.-J. Achard ; traduit de l'allemand, par Copin, Paris, 1812, in-8°, fig. Heurteloup a donné

des articles à plusieurs recueils périodiques, notamment au *Journal de Médecine*. Il était collaborateur du *Dictionnaire des sciences médicales*, et a laissé en manuscrit un *Traité complet des tumeurs*, etc.

* **HEURTIER** (....), architecte, né à Paris le 6 mars 1759, entra au service et fit deux campagnes, la première comme dessinateur de plans et de fortifications, la seconde comme aide-de-camp du marquis de Thiboutaut. Après la conclusion de la paix, il reprit ses études, obtint le grand prix d'architecture en 1764, et alla passer à Rome les quatre années de sa pension. De retour en France il construisit en 1782 le théâtre Favart qui a été jugé avec beaucoup de sévérité; le péristyle de l'édifice n'aurait point probablement encouru le reproche de lourdeur dont il a été l'objet, si la vanité des comédiens qui craignaient que le public ne confondit leur théâtre avec les petits spectacles, et ne les appelât aussi comédiens des boulevards, n'eût forcé l'architecte de sacrifier ses premières dispositions, et de construire le bâtiment de manière à ce qu'il tournât le dos au boulevard. Cet édifice est le seul qu'Heurtier ait construit; il consacra le reste de sa vie à soigner et à restaurer les monumens de Versailles, et devint inspecteur du château, puis architecte du roi. Après la révolution il fut attaché à la grande voirie de Paris, et entra au conseil des bâtimens. Heurtier est mort à Versailles en 1823; il était membre de l'institut, (section d'architecture). Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, à la séance publique de l'institut, du 2 octobre 1824.

HEUSSEN (HUGUES-FRANÇOIS van), pro-vicaire d'Utrecht, né en 1654, à La Haye, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentimens peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite église, demeura caché jusqu'à peu de temps avant sa mort. M de Néercassel avait désigné van Heussen qu'il appelait son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, et déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rébellion

contre le saint Siège. Il mourut le 14 février 1729. On a de lui : | *Historia episcoporum Fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig.; | *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi dans les provinces belgiques, ou qui l'ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8°, avec fig. Van Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandais.

HEUTERUS (PONTUS), historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville : interrogé sur sa religion, il parut chanceler, et donna par ses réponses, quelques espérances aux hérétiques, qu'il se laisserait gagner. Il échappa par ce moyen à leur fureur. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, et persévéra dans la foi de ses pères jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Deventer, puis curé de l'hôpital Saint-Jean à Bruxelles, et enfin curé et chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : | *Rerum Burgundicarum lib. IV*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et le style aisé et coulant la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. | *Rerum Belgicarum lib. XV*, Anvers, 1598, in-4°. Cette Histoire est faite sur de bons mémoires; elle commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas, sur les monnaies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avait presque aucune connaissance de la langue teutonique, et enfin une espèce d'apologie des bâtarde, qui ne lui a pas fait grand d'honneur; sa naissance pourrait bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public sous le titre de *Opera historica*, etc., Louvain, 1631, in-folio.

* **HEUTZEL**, ou selon d'autres **HEUZET** (JEAN), célèbre professeur de l'université de Paris, né vers 1644 ou 1650,

à Saint-Quentin. Selon ce que nous apprend Gautier, ce fut Rollin qui plaça Heutzel au collège de Beauvais, célèbre par les conférences qu'y tenaient les hommes les plus habiles de cette époque, tels que Rollin, l'abbé Asfeld, Crévier, auquel nous devons l'excellente édition de *Tite-Live*, en 6 volumes, publiée en 1755 et années suivantes. Heutzel assistait à ces conférences, dont le principal but était d'expliquer les passages les plus difficiles de cet historien latin. Une des preuves les plus éclatantes du mérite d'Heutzel est l'éloge qu'en fait Crévier dans sa préface du *Tite-Live*, où on lit le passage suivant... « Je ne puis m'empêcher de » parler de M. Jean Heutzel, que tous les » gens de bien doivent regretter; une » triste mort me l'a enlevé au moment où » je mettais la dernière main à ce travail, » il était connu par son érudition, par son » zèle, par la patience inépuisable avec » laquelle il s'attachait à examiner, à » éclaircir toutes les difficultés : c'est en » vain que je lui donne ces louanges, car » son savoir et ses excellents opuscules le re- » commandent assez à l'estime publique. » Louis XV accorda, le 8 août 1720, à l'université de Paris, un privilège de 50 ans, pour faire imprimer les livres nécessaires pour les classes, avec des notes, ou sans notes; et spécialement une suite d'auteurs grecs et latins, en entier ou en partie, avec des *Notes* et un *Index*, afin d'en faciliter l'intelligence. On choisit Heutzel pour travailler à ces éditions, et il s'en acquitta si bien, qu'elles augmentèrent sa réputation, déjà bien établie. Les éditions latines devaient être suivies par celles d'auteurs grecs, mais Heutzel ne put s'en occuper; Rollin lui avait fourni en 1725 le plan des deux *Selectæ*, dont la jeunesse avait grand besoin pour bien étudier l'histoire sacrée et l'histoire profane. Heutzel se consacra à ce travail, et mourut peu de temps après la publication du *Selectæ à profanis*, le 14 février 1728. Sa bibliothèque était si bien composée, qu'un de ses confrères, pour en faire l'acquisition, ne balança pas à se charger d'une pension viagère de 400 francs, somme assez considérable à cette époque. On a de Heutzel : | *Quinti-Curtii Rufi de rebus Alexandri magni historiarum libri decem, ad usum scholarum universitatis parisiensis, Parisiis*, J. Quillau, L. Coffin et J. Desaint, 1720, in-12 de 479 pages, sans l'*Index*, qui a 9 pages. Cette édition a été imprimée plusieurs fois. La plupart

des *Notes* sont tirées du *Quinte-Curce ad usum delphini*. Nous ferons remarquer que la petite édition qui a remplacé, depuis 1770, dans les classes, celle de l'université, et qui porte le nom de l'abbé Velart, n'offre que les notes de Heutzel, desquelles le nouvel éditeur a retranché celles qu'il a cru devoir omettre. L'*Index* est le même que celui de Heutzel. Dans son édition d'Homère, M. Velart fait également usage des remarques contenues dans une *Lettre* du célèbre helléniste Mackland. | *Orationes ex Sallustii, Curtii et Taciti historiis, collectæ, ad usum scholarum universitatis parisiensis, Parisiis*. Plusieurs recueils du même genre avaient déjà précédé celui de Heutzel, savoir : le bénédictin dom Joachim Perionius avait publié, en 1542, 495 *Discours* tirés de *Tite-Live*. Le célèbre imprimeur Henri-Etienne publia, en 1570, les mêmes *Discours*, auxquels il avait ajouté les plus belles *harangues* des historiens latins et grecs; et Job Veratius en donna aussi une édition vers 1570, qui fut, dans le 17^e siècle, réimprimée plusieurs fois à Paris et en Hollande. Heutzel, chargé par l'université de revoir ces modèles de l'ancienne éloquence, en refit presque tous les *sommaires*, et revit le texte sur les meilleures éditions; celle de Heutzel fit oublier les anciennes. Quelques-uns des éditeurs qui lui ont succédé ont changé en partie l'*Avertissement* d'Heutzel, mais on leur doit, en revanche, une *Table générale et alphabétique* des discours, comme dans l'édition stéréotype de Herban, Paris, 1810; | *Selectæ à veteri Testamento historiæ, ad usum eorum qui lingue latinæ rudimentis imbuuntur, Parisiis*, J. Etienne, 1726, 2 part. in-12; trad. en français, Paris, 1764, in-12; | *Selectæ à profanis scriptoribus historiæ, quibus admista sunt varia honeste vivendi præcepta ex scriptoribus iisdem deprompta, Parisiis*, J. Etienne, 1727, 2 part. in-12. Heutzel avait corrigé, avant de mourir, cet ouvrage, qui fut réimprimé en 1729 et 1732. Cependant ces éditions ont un grand défaut : sous prétexte d'une plus grande clarté, les textes originaux sont abrégés, dérangés, changés, affaiblis et altérés. C'est le juste reproche que fait aux éditeurs le savant Gauthier, dans son *Térence* et son *Cicéron*. Jean Echarid Kappius, professeur à Leipsick, rétablit, dès 1728, dans une réimpression du *Selectæ à profanis*, les passages originaux. Son édition fut publiée avec des améliorations à

Leipsick, en 1754, in-42, avec un *index*, puis en 1765-1777-1784. Toutes ces éditions sont très recherchées. Dans celle de Heutzel, reproduite par le libraire Merlin, Paris, 1805, on trouve une *Table historique des personnages cités dans cet ouvrage*, par M. Bérard, ancien censeur d'études au lycée de Poitiers. Il parut une traduction française, sous le titre de *Selectæ et profanæ, avec des notes morales et historiques, tirées en grande partie de l'histoire de France*, par Charles Simon, maître-ès-arts à l'université de Paris, 1752-54, 5 vol. in-12. Cette traduction, quoique peu correcte, a été jointe ensemble à Lyon, en 1775 et suivantes, 2 vol. in-12. La meilleure traduction française du recueil de Heutzel, est celle de M. Barrett, Paris, Barbou, 1781, in-12. Quel que fût le talent de Heutzel, talent que nous sommes bien éloignés de lui disputer, il eut toujours tort de faire des changemens et d'altérer dans les *Selectæ* le texte original, d'autant plus que c'était un livre d'étude pour la jeunesse. On peut se permettre quelques *licences* dans une traduction pour éclaircir l'original; mais, en reproduisant les auteurs classiques dans leur propre langue, il n'est pas permis d'en altérer le texte; on court alors le risque de nuire à l'avancement de l'élève, et d'être taxé de pédantisme. Sans doute Heutzel n'a été conduit à ces *variantes* que par un excès de zèle; mais il faut aussi convenir que ce zèle mal entendu ne répondait pas au but qu'on s'était proposé, qui était non-seulement de faire bien connaître les *pensées*, mais le style et surtout la langue des classiques latins. M. Barbier, qui le premier a réuni des documents biographiques sur ce savant professeur (*Magasin encyclopédique*, 1815, tom. 2), dans son *Examen critique*, fait connaître fort en détail les ouvrages publiés par Jean Heutzel.

HEVELKE (JEAN), *Hevelius*, échevin et sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1687, à 66 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Il découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma le *firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Gassendi, Bouillaud, le Père Mersenne, Wallis furent ses amis, et Louis XIV et Colbert ses bienfaiteurs. Ce monarque lui fit passer une gratification considérable,

et lui donna ensuite une pension. Hévelke n'était pas seulement astronome, il savait peindre et dessiner, et possédait en outre plusieurs arts mécaniques. Il construisit lui-même la plupart de ses instrumens astronomiques. Sa femme qui était son élève, l'aidait souvent dans ses calculs et dans ses observations. Il avait chez lui une imprimerie qui lui servait à publier ses ouvrages. Elle fut brûlée dans un incendie avec plusieurs de ses écrits qui n'avaient pas encore paru. Malgré ses études, il remplit avec exactitude ses emplois civils. Il fut dix fois consul et orateur, six fois préteur, et aucun de ses jugemens ne fut réformé. On a de cet illustre astronome : | *Selenographia*, Dantzick, 1647, in-fol. C'est une description de la lune, où il a divisé cette planète en provinces; il avait voulu donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célèbres; craignant ensuite une guerre civile parmi les sages qui auraient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie; mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. | *Machina celestis*, 1673, in-fol. Hévelke a donné sous ce titre la description des instrumens dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol., est très rare. | *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol. Il y soutient que les comètes sont le produit des exhalaisons du soleil et des planètes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit solide et consistant, au lieu que les anciens regardaient les comètes comme des exhalaisons passagères. Argoli, Képler, Bacon, Galilée, de la Hire, etc., sont du même sentiment. Le Père Berthier de l'Oratoire, MM. de Marivetz et Goussier approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les comètes comme des tourbillons lumineux et éphémères : opinion appuyée par ces comètes qui paraissent dans des régions si basses, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle est celle que le célèbre Janellus Turrianus observa en Espagne du temps de Charles-Quint (voyez CLAIRAUT, GUGLIELMINI). | *Uranographia*, 1698, in-fol.; | *De naturâ Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à son honneur, et deux fois de Pologne honorèrent son observatoire de leur présence. On peut consulter pour plus de détails un opuscule en allemand par Char.-Bens. Leugnick, sous ce titre : *Hévélius, ou anecdotes et notices sur l'histoire d'Hevelke*, Dantzick, 1780, in-8°.

HÉVIN (PIERRE), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes, en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : | *Consultations et observations sur la coutume de Bretagne*, in-4°, Rennes, 1743, 3^e édition, 1736 et 1743; | *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

* **HEVIN (PRUDENT)**, célèbre chirurgien, né à Paris le 19 janvier 1715, professa avec distinction la thérapeutique aux écoles de chirurgie, et mourut le 3 décembre 1789. On a de lui : | un *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*, qu'il rédigea sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami, dont il donna une troisième édition en 1793, 2 vol. in-8°, avec des augmentations considérables; | plusieurs *Mémoires* rédigés avec beaucoup de méthode, insérés pour la plupart dans la collection des *Mémoires de l'académie royale de chirurgie*.

HEYENDAL (NICOLAS), religieux augustin, né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658. Après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, il alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de quatre ans parmi eux, dans l'île de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisait faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. Il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Geneviève, où après s'être distingué par la régularité et la douceur de ses mœurs, il enseigna la théologie et l'Ecriture sainte, fut fait abbé en 1711, et mourut le 5 mai 1753. Il a laissé plusieurs ouvrages : | *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liège, 1703, in-12; | *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Rolduc*, etc., en latin et en français; et quelques autres *Ecrits* en latin sur les matières de la grâce, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714; | quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur des affaires politiques et de juridiction.

HEYLLEN (PIERRE), chanoine et sous-doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Heresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et accompagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63^e année de son âge. Il a laissé : | une *Cosmographie*, 1703, in-fol.; | une *Exposition historique du Symbole des apôtres*, 1654, in-fol.; | la *Vie de l'évêque de Laud*, in-fol.; | la *Réformation de l'église d'Angleterre*, 1674, in-fol.; | l'*Histoire du Sabbat*, in-4°; | celle des *Presbytériens*, in-fol.; | l'*Histoire des dîmes*, in-4°; et d'autres ouvrages en anglais.

HEYM (JEAN), savant allemand, né à Brauncheich, en Saxe, en 1759, étudia dans les universités de Helmstedt et de Gœttingue, et se rendit en 1773 en Russie où il fut naturalisé. Il était versé dans l'histoire, la géographie, la statistique, dans la littérature ancienne et moderne, dans la littérature orientale, et connaissait presque toutes les langues de l'Europe. A Moscou, il commença d'abord par donner des leçons particulières; mais son mérite ayant été enfin reconnu, il fut nommé, en 1796, professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université de Moscou. En 1804, il eut la chaire d'histoire, de statistique et de la science du commerce, et fut, en 1816, nommé professeur de géographie des élèves du *corps de Guides*, qu'avait fondé, et que dirigeait le général Mouravief. Heym avait été élu quatre fois recteur de l'université de Moscou, lorsque la mort le surprit, le 28 octobre 1821, à l'âge de soixante-deux ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Essai d'une encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe*, par ordre alphabétique, 1796, in-8°; | *Nouveau dictionnaire complet, ou Dictionnaire allemand, russe et français*, Moscou, 1796-97, 2 vol. in-4°; | *Dictionnaire complet russe, français et allemand, composé d'après celui de l'académie russe*, Moscou, 1799-1802, 3 vol. in-4°, réimprimé à Calcutta où l'on s'en sert pour l'étude de la langue russe; | *Discours prononcé dans une séance de l'université en 1799*; | *Sur l'état des sciences en Russie sous Paul I^{er}*;

| *Grammaire allemande*, Moscou, 1802, in-8°; | *Dictionnaire contenant les mots les plus usités et les plus nécessaires dans la vie sociale, en allemand, en français et en russe*, Moscou, 1803 et 1819, in-8°; | *Dictionnaire de poche, russe, français et allemand*, Riga, 1804, 2 vol. in-16; | *Manuel de la science du commerce*, Moscou, 1804, in-8°; | *Grammaire russe à l'usage des allemands*, Leipsick, 1798, 3^e édition, 1818; | *Livre de lectures russes ou choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes*, Riga, 1803, in-8°; | *Dictionnaire portatif français, russe et allemand*, 1805, in-16; | *Dictionnaire de poche, allemand-russe-français*, 1805, in-16; | *Livre de lectures allemandes à l'usage des écoles*, Moscou, 1808, in-8°; | *Dictionnaire français et russe, composé d'après les meilleurs dictionnaires français*, Moscou, 1809, in-8°; | *Esquisse de géographie universelle*, Moscou, 1811, in-8°, d'après la nouvelle division des états, 1817; | *Statistique des royaumes de la Grande-Bretagne*, 1811, in-8°; | *Dictionnaire français-russe-allemand*, 1811 et 1817, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire russe-français-allemand*, St. Pétersbourg, 1813, 2 vol. in-8°; | *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, Moscou, 1815, in-8°; | *Essai de statistique des principaux états*, 1821, in-8°, tome 1. Il a aussi rédigé la *Gazette de Moscou*, depuis le mois de janvier 1811, jusqu'au mois de septembre 1812. M. Mahul a donné en 1822, dans son *Annuaire nécrologique*, partie étrangère, les titres des nombreux ouvrages de Heym.

HEYNE. Voyez HAYNE.

HIARBAS, roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisait de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix forcèrent la reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvait se dispenser de satisfaire ses sujets, feignit de vouloir apaiser, par un sacrifice, les mânes de Sichée, son premier mari; et après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avait allumé. Virgile, pour animer l'action de son poème, feint que ce fut Enée qui causa son désespoir par sa fuite.

HICETAS, philosophe syracusain, pensait que le ciel, le soleil et les étoiles étaient en repos, et que la terre était mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la première idée de son système, ou bien à Aristarque de

Samos (voyez ce nom); car on ne sait exactement en quel temps ont vécu ces précurseurs du copernicisme, entre lesquels il faut compter aussi Philolaüs.

* HICKES (GEORGES), savant anglais, né en 1642 à Newsham, dans la partie septentrionale de l'Yorkshire, mort à Westminster le 23 décembre 1713, entra dans les ordres sacrés, et remplit, pendant sept ans, les fonctions de maître ou de lecteur au collège de Lincoln. En 1673, il prit à Oxford ses grades en théologie, et fut pourvu aussitôt de la place de recteur de l'église Saint-Ebbe. Son attachement à la famille des Stuarts lui fit refuser après la révolution de 1688, de prêter serment au successeur de Jacques II. Il a laissé: | *Institutiones grammaticæ anglo-saxonicae et mæso-gothicae; accessere grammaticæ islandicæ rudimenta* Runolphi Jonæ cum *dictionary islandico*, etc., Oxford, 1689, in-4°; | *Antiquæ litteraturæ septentrionalis libri duo, quorum primus Hickesii linguarum veterum septentrionalium thesaurum grammatico-criticum et archæologicum; ejusdem de antiquæ litteraturæ septentrionalis utilitate dissertationem epistolarem et Andr Fountaine numismata saxonica et dano-saxonica complectitur; alter continet* Humphredi Wanleii *librorum veterum septentrionalium qui in anglia biblioth. extant catalogum historico-criticum*, etc. Oxford, 1703-1705, 2 vol. grand in-fol. fig. Cet ouvrage est le plus complet qu'on ait sur les anciennes langues du Nord.

* HIDALGO Y COSTILLA (don MIGUEL), un des premiers chefs de l'insurrection du Mexique, naquit dans cette contrée, de parens espagnols, et embrassa l'état ecclésiastique; ses talens et son instruction lui donnèrent une grande influence sur les Indiens, que sa haine prononcée pour les Espagnols d'Europe lui assurait déjà. Il forma le projet de soustraire son pays à la puissance de la métropole, de concert avec trois officiers, qui établirent à Mexico un club central pour diriger l'insurrection. Le projet fut en partie découvert; mais Hidalgo fut instruit de bonne heure de cette circonstance qui pouvait lui être funeste, et il chercha aussitôt des moyens ou de prévenir les résultats fâcheux que la connaissance du complot pouvait amener, ou bien de hâter le moment de l'exécution, et de prendre ses ennemis au dépourvu. Le 14 septembre 1810, jour où il devait prêcher les Indiens, il prit pour

sujet de son sermon la tyrannie des Espagnols, et parvint à exalter tellement ses auditeurs qu'ils coururent à l'instant même aux armes : Hidalgo se mit à la tête de ces nouveaux soldats auxquels se joignirent bientôt deux escadrons du régiment de la reine. Il s'empara d'abord de la ville de Zelaya où deux régimens espagnols vinrent grossir son armée qui se porta ensuite sur l'opulente cité de Guanaxoato qui, peuplée de 80,000 habitans, ne fit cependant qu'une faible résistance. Pour augmenter le nombre de ses soldats, Hidalgo affranchit les Indiens de la taxe humiliante qui leur avait été imposée à l'époque de la conquête sous le titre de *tributos*. Son armée était devenue considérable ; il l'organisa régulièrement, et ceux qui n'avaient point de fusils furent armés de haches, de piques et de coutelas. Les trésors dont il s'était emparé servirent à payer les insurgés. Il fit battre de la monnaie au nom de la liberté américaine, et quand tous ces premiers travaux eurent été ainsi terminés, il se dirigea sur Valladolid où il fut reçu aux acclamations de la population indienne. C'était le 20 octobre, environ six semaines après que la révolution avait éclaté, et Hidalgo se voyait à la tête d'environ 80,000 hommes. Il se décida à marcher sur Mexico : il avait été nommé généralissime, et sur lui pesait toute la responsabilité des divers mouvemens des troupes. Arrivé le 27 octobre à Toluca, qui n'est éloigné que de douze lieues de Mexico, il fut arrêté quelques instans par une excommunication lancée contre lui par l'archevêque de cette ville que le vice-roi Venegas, qui n'avait qu'environ 2,000 hommes à opposer aux révoltés, avait déterminé à prendre cette mesure. Hidalgo répondit à l'anathème lancé contre lui par une profession de foi dans laquelle il exposait sa croyance, et se justifiait complètement du reproche d'hérésie. Ses partisans ne furent point ébranlés par les foudres de l'Eglise, en sorte que, précédé par l'image de la Vierge, il s'avança, et fut le 31 octobre en vue de Mexico. Son projet était de prendre la ville d'assaut ; mais il rencontra de nouveaux obstacles dans l'indiscipline de ses troupes, et il fut obligé de camper sur une montagne voisine. Le vice-roi étant parvenu à réunir six mille hommes, attaqua cette multitude. A la vue des troupes royales les Indiens se débandèrent : Hidalgo parvint à en retenir la plus grande partie (7 no-

vembre 1810), et reprit l'offensive. Son autorité fut reconnue dans les provinces de Valladolid, Mechoacan, Zacatéas, Guadaluara, San-Louis de Potosi, et Sonora. Le vice-roi l'attaqua de nouveau le 17 janvier à Elpuente de Calderon, et dispersa les révoltés qui cependant combattaient avec valeur. Hidalgo se rendit à Zacatéas, où il rétablit son artillerie et organisa quelques corps de *guérillas*. Ne pouvant se soutenir dans cette partie du Mexique, il se dirigea vers les provinces orientales qu'il détermina à se prononcer en sa faveur. Mais, poursuivi par un autre corps de troupes royales, il chercha à se réfugier dans la Louisiane. Quelques-uns de ses partisans le trahirent, et il fut attaqué à l'improviste et fait prisonnier avec 50 officiers fidèles, qui furent livrés aux Espagnols et fusillés. Hidalgo subit le même sort le 27 janvier 1811, après avoir été dégradé, par ordre de l'inquisition, de la prêtrise. Dans cette première guerre les troupes royales avaient été commandées par les généraux Cruz, Colleja, les colonels Lopes, Truxillo, etc. Le vice-roi fut d'abord Iturrigary, puis Vénegas qui excita par sa conduite trop absolue de nouveaux soulèvemens qui ont amené plus tard l'expulsion des Espagnols. Iturbide voulut recueillir les fruits d'une lutte de 12 ans, mais son règne dura peu et une république fédérative a été proclamée au Mexique. (Voyez ITURBIDE.)

HIDULPHE (saint), né à Ratisbonne de parens illustres, fut élevé malgré lui sur le siège archiepiscopal de Trèves, par le consentement unanime du clergé de cette église, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété et de sagesse, mais qu'il quitta ensuite pour suivre l'attrait qu'il avait toujours conservé pour la solitude. Il se retira dans les Vosges, où il bâtit plusieurs monastères, entre autres celui de Moyen-Moutier, où son corps fut déposé après sa mort, qui arriva en 707. Sa *vie* se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce saint a donné son nom à une savante congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu est à Verdun. Voyez COUR.

HIERAX, philosophe égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3^e siècle, proscrivit le mariage, l'usage du vin et les richesses. Il soutenait que le paradis n'était pas un séjour sensible et physique, et que Melchisédech était le Saint-Esprit (opinion qui lui fut commune avec

quelques saints pères). Il distinguait aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparait à une lampe à deux mèches, comme s'il y eût eu une nature miroyenne, d'où l'une et l'autre prissent leur clarté. Saint Epiphane a réfuté ces assertions, dont quelques-unes étaient suffisamment confondues par la croyance générale et uniforme des fidèles.

HIJEREMIAS. Voyez JÉRÉMIE.

HIÉROCLÈS, président de Bithynie, et ensuite gouverneur d'Alexandrie et de toute l'Egypte, persécuta les chrétiens au commencement du 4^e siècle, et publia contre eux, sous le règne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalethès*, ou l'*Ami de la vérité*, froide rapsodie de ce qu'avaient dit Celse et Porphyre; il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée et d'Apollonius de Thyane au-dessus de ceux de J.-C.; mais Lactance et Eusèbe firent voir le ridicule de cette comparaison. Hiéroclès avait tiré ces prétendus miracles de la *Vie* d'Apollonius, écrite par Philostraste; vie qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles. On a observé que dans les supplices qu'il fit souffrir aux chrétiens, il poussa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ses écrits, il affectait un ton de modération et de raison :

« Vrai caractère de la philosophie irrégulière (dit un auteur moderne), qui s'attache à déguiser l'atrocité de ses principes et de ses sentimens par la douceur des paroles, et à trouver dans l'hypocrisie une ressource contre l'horreur que ses systèmes inspirent. » M. de Chateaubriand a fait d'Hiéroclès un des personnages de son poème des *Martyrs*, et il a mis dans sa bouche un discours qu'on doit regarder comme l'analyse fidèle des sophismes de tous les temps contre la sainteté du christianisme.

HIÉROCLÈS, célèbre philosophe platonicien du 5^e siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa sept livres sur la Providence et sur le Destin, sous le titre *De Providentia et fato, deque liberii arbitrii cum divina gubernatione convenientia commentarius*, dont Photius nous a conservé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès pensait que Dieu a tiré la matière du néant, et l'a créée de rien; ce qui prouve la fausseté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philosophes comme généralement opposés à la création, et partisans de la matière éternelle. Platon, Proclus, Philolaüs, Jamblicus, etc., ont pensé sur cet article

comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement et plus clairement. Il reproche à quelques philosophes de n'avoir pas cru Dieu assez puissant pour créer le monde, sans que la matière incréée, et par conséquent indépendante de lui, ait concouru à cette production; il observe que « le bon ordre se trouve assez dans un être lorsqu'il existe naturellement par lui-même, et que par conséquent c'eût été en Dieu une application superflue d'avoir voulu avancer » ce qu'il n'avait pas fait.... Ne serait-ce pas contre la nature, dit-il, de vouloir ajouter à un être incréé et subsistant par lui-même? » Ce raisonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matière (Voyez PROCLUS-DIADOCUS). Les extraits de son *Livre du Destin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8°, avec son *Commentaire* sur Pythagore; et ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8°. Ils ont été aussi publiés à Paris par Frédéric Morel, Paris, 1597, in-8°. Les autres ouvrages d'Hiéroclès sont : des *Economiques*, à l'imitation de celles de Xénophon; un *Traité des maximes des philosophes* : Stobée a conservé des fragmens de ces deux ouvrages. Hiéroclès avait composé en outre des *Commentaires* sur le *Gorgias* de Platon, et un *Traité de la justice* dont Dacier regrette la perte. Le *Commentaire* d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore a été publié d'abord en latin, Padoue, 1474, Rome, 1475, in-4°, édition très rare; puis en grec avec une traduction latine par J. Courtier, Paris, 1583, in-12; Londres, 1673, édition dont nous avons déjà parlé in-8°, et qui contient tous les ouvrages d'Hiéroclès; l'édition de Cambridge, 1709, in-8°, fait partie de la collection des *variorum*. Le commentaire sur les vers dorés de Pythagore a été traduit en français par G. Rhéginus ou Regnaud, sous ce titre : *Institutions divines contre les athéistes*, Lyon, 1560, in-8°, très rare, et par Dacier, Paris, 1706, 2 vol. in-12; il a été aussi traduit en italien et en anglais, et en latin par Lelio Giraldi.

HIJERON 1^{er}, roi de Syracuse, monta sur le trône après son frère Gélon, l'an 478 avant Jésus-Christ. Autant celui-ci s'était fait aimer par son équité et par sa modération, autant Hiéron se fit haïr par ses violences et par son avarice. Il voulut envoyer Polyzèle, son frère, au se-

cours des Sybarites contre les Crotonitatas, afin qu'il pérît dans le combat. Mais Polyzèle, qui prévint ce dessein, n'accepta pas cet emploi, et voyant que ce refus irritait son frère, il se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente. Hiéron se prépara à faire la guerre à Théron. Les habitans de la ville d'Himéra, dans laquelle commandait Thrasidée fils de Théron, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui; mais Hiéron aima mieux faire la paix avec Théron qui réconcilia les deux frères. Après la mort de Théron, Thrasidée entreprit la guerre contre les Syracusains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défait Thrasidée et lui ôta sa couronne. Le poète Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux jeux olympiques et aux jeux pythiens. Il remporta trois fois le prix aux jeux olympiques, deux fois à la course à cheval et une fois à la course du chariot. Il appela à sa cour Simonide, qui eut un grand empire sur son esprit, Pindare, Epicharme et d'autres sàvans. Eschyle jaloux des premiers succès de Sophocle, ayant quitté la Grèce, vint finir ses jours auprès d'Hiéron. (*Voyez* une belle parole de ce roi, article XÉNOPHANES.) Il mourut à Catane l'an 467 avant J.-C., et eut pour successeur son frère Thrasybule, qui eut tous ses défauts sans avoir aucune de ses vertus. On a plusieurs médailles de ce prince et du suivant.

HIERON II, roi de Syracuse, régna environ deux siècles après Hiéron I^{er}; il descendait de Gélon, et en avait les vertus. Toutes les villes de l'île lui décernèrent la couronne de concert, et le nommèrent capitaine général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J.-C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siège devant Messine, et firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain Appius Claudius leur donna bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut sanglant: Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et Appius vainqueur vint assiéger Syracuse. Hiéron voyant les forces des Car-

thaginois affaiblies, fit la paix avec les Romains. Il leur conserva une fidélité inviolable pendant cinquante années qu'il régna, même au milieu des désastres qu'ils éprouvèrent; et après les batailles de Trasymène et de Cannes, il leur offrit des secours en troupes et en vivres, et ne cessa de leur donner des marques sensibles de son amitié dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 215 avant J.-C., âgé de 54 ans. Ses sujets étaient ses enfans, et l'état était sa famille. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, le placent au rang des grands hommes. Il avait composé des *livres d'agriculture*, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour successeur son petit fils Hiéronyme; mais ce prince, à peine âgé de 15 ans quand il monta sur le trône, se fit tellement haïr par son orgueil, sa cruauté et ses débauches, que des conjurés l'exterminèrent avec tous ceux de sa famille.

HIÉROPHILE, médecin grec, est surtout connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice*. Son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que, chez les Athéniens, il était défendu aux femmes et aux enfans de s'y adonner. Elle se mêlait d'accoucher contre l'usage d'Athènes, qui permettait aux femmes seules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges allaient la condamner, supposant qu'elle était homme; mais elle découvrit son sexe et obtint sa grâce. Le célèbre Hecquet a prouvé la sagesse de cette loi des Athéniens; elle a été si générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne se trouve dans aucune langue. M. Roussel, dans son *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1775, a démontré que l'usage contraire, devenu aujourd'hui presque général, n'est fondé sur aucune raison plausible, et tient au goût de la nouveauté et de la licence, plus qu'à aucune considération physique. « On nous dira, dit-il, qu'il faut des études sérieuses et longues, savoir la physique, la mécanique, et même les mathématiques, pour se rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh! où est-ce qu'on n'a pas mis, surtout depuis quelque temps, la physique et les mathématiques? Tout ce qui est matériel, tout ce qui est du ressort des sens, tient sans doute à la physique et à la mécanique: on ne peut faire un pas, on

ne peut remuer un fétu, sans que cela s'opère par les lois de la physique; mais chacun fait des opérations mécaniques comme le bourgeois-gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire sans s'en douter. Il est une mécanique naturelle, que non-seulement tous les hommes, mais encore tous les animaux savent sans l'avoir apprise. L'art des accouchemens, dépouillé des préceptes indifférens ou inutiles, et du vain étalage dont on l'a affublé, se réduit à un très petit nombre de principes simples, faciles à saisir, et très à la portée des femmes. On a bien-tôt appris quelles sont les dispositions vicieuses que l'enfant peut prendre dans la matrice, quelles sont celles qu'on peut rectifier, et celles qui, ne pouvant point être corrigées, ne laissent à l'adresse de l'artiste que le sage parti d'en diminuer autant qu'il est possible les inconvéniens. De l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est et doit être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus souvent sans nécessité, et par cette raison même nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse et de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup de leur, et la nature très peu du sien. La nature, lorsqu'elle agit seule, sait tellement combiner et graduer son action, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh! comment ne viendrait-elle pas aisément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu et tout bien disposé? Comment ne parviendrait-elle pas avec facilité à tirer du sein de la matrice, d'un organe actif, flexible et même vigoureux, un corps qui lui est familier, et qui, par sa forme et par sa consistance, ne peut guère blesser les parties qu'il touche. Dans tout le comté de Foix, où je suis né, les accouchemens sont confiés à des femmes du bas peuple, qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie, et dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinières et traditionnelles. Mais elles mettent du

zèle, de la patience et de la droiture, or les autres ne s'attachent qu'à faire briller le fantôme de la science; et elles n'en réussissent que mieux. Je ne me souviens d'avoir vu périr dans ma petite ville qu'une seule femme des suites des couches; il est vrai que, contre l'usage, elle avait été accouchée par un homme. L'événement fut si malheureux, qu'on eut tout lieu de croire que la nature réprouvait une innovation si funeste. Il arrivera sans doute que les sages-femmes, étant sans emploi et sans expérience, seront moins habiles que les accoucheurs toujours occupés, et par conséquent instruits par l'exercice de la pratique; mais cela ne prouvera rien contre la solidité de ces réflexions. Car, si les accoucheurs étaient négligés, ils ne tarderaient pas d'être au-dessous de la science nécessaire pour exercer cette profession. Voyez HECQUET.

* HIGDEN (RALPH), moine bénédictin de Saint-Werberg, au comté de Chester, mourut en 1563, presque centenaire. On lui doit une chronique latine imprimée sous ce titre : *Raulphi Higdeni polychronici libri VII*, etc. Jean de Trévisse la traduisit en anglais dans l'année 1587, et cette traduction fut retouchée en 1482 par Caxton, qui y ajouta un 8^e livre, ou continuation jusqu'en 1460. Cette chronique, vulgairement appelée *Polychronicon*, est souvent consultée et citée comme une autorité par les historiens anglais. Elle a été réimprimée en 1495 et en 1527. Cette dernière édition est la moins estimée.

* HIGHMORE, habile anatomiste, né à Oxford, mort en 1684, fit des découvertes qui l'ont immortalisé. Quelques parties du corps humain portent son nom; on appelle *antre d'Highmore* le sinus maxillaire. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art, entre autres *Corporis humani disquisitio anatomica*, la Haye, 1651, in-folio. — Il y a un peintre anglais du même nom, né à Londres, en 1692, mort en 1780. Il excellait dans le portrait, et a traité avec succès quelques sujets d'histoire. Il a publié *Pratique de la perspective d'après les principes du docteur Brook-Taylor*, in-4^o, et autres ouvrages.

HILAIRE, diacre de l'église romaine, souffrit beaucoup pour la foi, vers l'an 334, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des lucifériens, et tomba dans

diverses erreurs. On lui attribue les *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul qui se trouvent dans les œuvres de saint Ambroise; et les *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament* qui sont dans saint Augustin.

HILAIRE (saint), docteur de l'Eglise, évêque de Poitiers, était né dans cette ville, d'une famille noble, vers le commencement du 4^e siècle. Ses parens, quoique païens, ne négligèrent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, et voulut connaître tous les auteurs juifs, chrétiens et païens : par là il s'acquît une si grande érudition, qu'il était regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savans hommes de son temps. En lisant les livres de Moïse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. Bien différent des petits hébraïsans modernes, qui cherchent à en effacer les traces, il les saisit avec transport (voyez **LOTH**). A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, et de connaître cette puissance infinie, dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'était fait homme; qu'il était venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avait lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mystères de la religion chrétienne et de ses pratiques, se fit baptiser avec sa femme et sa fille, nommée Apra, et devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque vers l'an 350 ou 355. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les ariens. Au concile de Milan en 355, dans celui de Béziers en 356, il fit luire le flambeau de la vérité. Saturnin d'Arles, arien, craignant l'éloquence de ce grand homme, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, et dévoila si bien les artifices et la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au-devant de leur pasteur et de leur père, « et » les églises des Gaules le reçurent, dit » saint Jérôme, comme un héros sortant » de l'arène, illustré par ses combats contre les hérétiques. » Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avait faites à son troupeau, il finit une vie pure

et remplie de traverses, par une mort sainte et tranquille, le 13 janvier 367, ou, suivant saint Jérôme, en 368. Nous avons de ce Père, que saint Jérôme a nommé le *Rhône de l'éloquence latine* : | *Douze livres de la Trinité*, composés durant son exil en Phrygie, entre les années 356 et 359. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est le vrai moyen que nous ayons de bien connaître la nature divine. Dans les livres suivans, le saint docteur établit le mystère de la Trinité, réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient, et prouve que l'Eglise est une. Les anciens mettaient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les pièges de l'hérésie, et en découvrir les ruses ; | un livre sur les synodes, intitulé aussi quelquefois : *De la foi des Orientaux*. Ce livre fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. Saint Hilaire y explique les termes dont les ariens se servaient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différens synodes qu'ils ont tenus, et éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jérôme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de sa propre main, étant à Trèves. Il fournit de grands éclaircissemens pour l'histoire de l'arianisme, et l'on conçoit en le lisant la plus haute idée de son auteur. | *Des Commentaires* sur l'Evangile selon saint Matthieu. C'est le premier ouvrage de saint Hilaire. Il renferme d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière. Ce docteur est un des premiers Pères de l'Eglise qui aient entrepris de commenter l'Ecriture sainte ; | des *Commentaires* sur une partie des Psaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre et l'esprit, et tient un juste milieu entre ceux qui ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir pas chercher d'autre, et ceux qui, rapportant tout à J.-C., s'imaginaient que les Psaumes n'avaient point de sens propre et littéral ; | trois *Ecrits à l'empereur Constance*, dont la véhémence, qui a paru excessive à quelques critiques, est justifiée par l'intention et le but de l'auteur, et surtout par l'importance de la matière ; et si l'on y trouve des expressions qui paraissent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vé-

rité ; | une *Lettre* à sa fille Apra, estimée des plus habiles critiques. Le style en est simple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette lettre était accompagnée de deux hymnes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir : la seconde ne nous est point parvenue ; pour la première, on croit que c'est l'hymne *Lucis Creator optime*, etc. Apra, vierge, mourut saintement aux pieds de son père, quand il fut revenu de son exil. Le style de saint Hilaire est véhément, impétueux. Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. Ses *Oeuvres* ont eu un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles de L. Lemire, Paris, 1544, in-fol., et de don Coustant, ibid. en 1693, publiée de nouveau à Vérone en 1730, par le marquis Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragmens qu'on ne connaissait pas, et de beaucoup de variantes. L'édition de Wurtzbourg, 1781-1788, 4 vol. in-8°, fait partie de la *Collection des Pères latins*. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint Père sur la divinité de Jésus-Christ, avec trois dissertations de l'abbé Trombelli, dans la Collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Vetorum Patrum latinorum opuscula nunquam antehac edita*. On a remarqué que le siège d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une manière subite et déplorable. Voyez GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine. On peut se former une juste idée de la force et de l'éloquence de ce saint évêque, en lisant l'analyse de ses principaux ouvrages, et la traduction des morceaux les plus remarquables qu'ils contiennent, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, par M. l'abbé Guillon.

HILAIRE (saint), d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par saint Honorat, abbé de ce monastère, son ami et son parent, qui l'avait arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siège d'Arles, il emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur et l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, et présida à celui d'Orange en 441, où Céldoine, évêque de Besançon, fut

déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la présence entre l'église d'Arles et celle de Vienne. Céldoine en ayant appelé au pape saint Léon (car rien n'était mieux reconnu dans les premiers siècles que l'autorité du pape et les droits d'y appeler, voyez ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avait été condamné, et le rétablit dans son siège. Le concile alla plus loin ; car, sur les accusations formées contre saint Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avait sur la province de Vienne, et lui défendit d'assister à aucune ordination. On l'accusait de parcourir les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. Saint Léon reconnut dans la suite combien il s'était trompé dans les préventions qu'il avait conçues contre ce saint prélat, qui mourut en 449, épuisé de travaux apostoliques. On avait une telle opinion de ses vertus, que sa perte fut sensible aux ennemis mêmes de la foi. Les Juifs assistèrent à ses funérailles, et mêlèrent leurs chants lugubres à ceux des chrétiens. On lui a attribué divers ouvrages qui ne sont pas de lui. Les seuls qui lui appartiennent véritablement ont été recueillis par le Père Quesnèl dans l'*Appendix* de son édition des *Oeuvres de saint Léon*. La *Vie* de saint Hilaire a été écrite par saint Honorat de Marseille. Voyez don Rivet, *Histoire littéraire de France*, tome 2, p. 644 ; et don Cellier, tom. 13, p. 533. M. l'abbé Guillon, dans la *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, a donné un extrait de l'éloge funèbre qu'il fit de son prédécesseur. L'Eloge de saint Honorat qui fait partie de ses opuscles, a été traduit en français par M. Dufossé.

HILAIRE (saint), originaire de l'île de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avait été archidiacre de l'Eglise romaine sous saint Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques prouve qu'il en était digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Eglise fit à la mort de saint Léon son prédécesseur. Il mourut le 17 novembre 467, après avoir frappé d'anathème Eutychès et Nestorius, confirmé les conciles

généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs. Simplicius fut nommé après lui.

HILARET. *Voyez* HYLARET.

HILARION (saint), célèbre instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers l'an 292 à Tabathe, près de Gaza en Syrie, d'une famille païenne. Il quitta les erreurs de ses pères et embrassa le christianisme. Le nom de saint Antoine étant venu jusqu'à lui, il alla le trouver en Egypte; et après avoir demeuré quelque temps auprès de cet illustre cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente et retirée. Il retourna en Palestine et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'île de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, vers l'an 372. Saint Jérôme a écrit sa *Vie*; elle est pleine de choses, et très élégante.

HILDEBERT, né en 1057 à Lavardin, dans le Vendômois, fut disciple de Bérenger, et ensuite de saint Hugues, abbé de Cluny, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. Il fut placé sur le siège du Mans en 1097, et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le père Beaugendre, bénédictin, a publié en 1708, in-fol., les *Œuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. C'est la meilleure édition : elle renferme : | des *Sermons*, assez bons pour son temps; | des *Poésies sacrées*; | les *Vies de sainte Radegonde, de saint Hugues de Cluny, de sainte Marie égyptienne*, où le flambeau de la critique ne l'a pas toujours éclairé; | un grand nombre de *Lettres*, bien écrites et intéressantes pour ceux qui veulent connaître la morale, la discipline et l'histoire du siècle de Hildebert; | quelques *Traité de religion*, dont le plus considérable forme un corps abrégé de théologie, où l'on trouve une netteté et une précision rares pour le temps, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transsubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux *Pièces* que Baluze publia en 1715, dans le 7^e vol. de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut le 18 décembre 1154.

HILDEBRAND (JOACHIM), théologien

allemand, né à Walhenried le 10 novembre 1623, devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helmsstadt, puis surintendant des églises du duché de Lunébourg, et mourut à Zell le 25 octobre 1691. On a de lui divers *écrits* ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte. On peut consulter pour de plus grands détails G. Henr. Goëtze, *Elogia quorundam theologorum germanorum*, 1743. Nous citerons : | *Oratio de fundatione academice Julice*, 1658, in-4°; | *De nuptiis veterum christianorum libellus*, 1661, in-4°; | *De veterum concionibus dissertatio*, 1661, in-4°; | *De veterum oblationibus, missis, precibus*, 1667, in-4°; | *Augusta Cæsaris Octaviani Augusti et augusti duc. Brunsvic. totius Europæ principum seminis collecta*, 1662, in-4°. Tous ces écrits furent imprimés à Helmsstadt.

HILDEGARDE (sainte), première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin, était née au diocèse de Mayence sur la fin du 11^e siècle. Le pape Eugène III convoqua un concile à Trèves en 1147 pour examiner les visions et révélations que cette femme pieuse prétendait avoir eues, et on lui en permit la révélation. Elle mourut en 1178, et laissa : | des *Lettres* et d'autres ouvrages, que l'on trouve dans la Bibliothèque des Pères; | *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-folio; | trois *Livres de révélations*, Cologne, 1566, in-4°. Toutes ses Œuvres ont paru à Cologne, 1566, in-4°. La réputation de ses vertus parvint jusqu'aux papes, aux empereurs et aux princes, qui lui donnèrent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE (sainte), vierge de l'ordre de Cîteaux naquit à Nuits, au diocèse de Cologne dans le 12^e siècle. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort, sainte Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté, et avec un voyageur à qui son père l'avait confiée et qui après l'avoir dépouillée, l'abandonna à la misère. Hildegonde mendia son pain et attendit que le ciel prît ses maux en pitié. Elle demeura quelque temps à Jérusalem : ayant été reconnue par un de ses parents, elle revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Shonauge, sous le même nom de Joseph, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on

ne s'aperçut qu'à sa mort qui eut lieu en 1188 qu'elle était fille. Les cisterciens l'honorent du titre de sainte, quoique son culte ne paraisse autorisé par aucun décret du saint Siège. Sa fête célébrée par l'ordre de Cîteaux et par celui de Saint-Benoit est au 20 avril. On a la *vie* de cette sainte par Cæsarius, moine d'Heisterbach, et par un anonyme, son confrère à l'abbaye de Schonaug; celle de Raderus est la plus estimée. On raconte sur sainte Marine quelque chose qui a du rapport avec cette histoire. Voyez MARINE (sainte).

HILDUIN, né vers la fin du 8^e siècle, abbé de St. Denis, de St. Médard de Soissons et de St.-Germain-des-Prés sous le règne de Louis le Débonnaire, dont il fut archi-chapelain, abandonna la cause de ce prince pour servir l'usurpation de Lothaire et de Pepin; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger encore dans le parti de Lothaire. Il fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce père infortuné, prince faible et inconséquent, se brouillait et se réconciliait avec ses enfans. Ce prélat mourut vers l'an 842. Il est auteur d'une *Vie* de saint Denis, intitulée *Areopagetica*, Paris, 1563, et dans Surius: Hilduin confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite, en attribuant au premier les ouvrages du dernier (voyez saint DENIS). On ne connaissait pas cette erreur avant lui; et elle n'a été détruite que dans le 17^e siècle.

HILL (JOHN), savant médecin anglais, né en 1716, s'occupa d'abord principalement de la botanique et de la pharmacopée, suivit ensuite la carrière du théâtre où il n'obtint aucun succès, et se voua à la littérature. Quelques ouvrages qu'il publia le mirent en vogue. Hill prit alors une arrogance qui lui attira de nombreuses querelles. Il rédigeait deux journaux, le *British Magazine*, et l'*Inspector*. Les sarcasmes qu'il lançait contre des gens en crédit, l'indiscrétion avec laquelle il insérait dans ses feuilles la chronique scandaleuse du jour, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Mais ne pouvant longtemps soutenir un pareil rôle, il retourna dans son officine et se fit connaître par quelques remèdes, entre autres par des teintures de valériane et de bardane: ce qui le fit surnommer *Bardana Hill*. Il mourut en 1775. On a de lui: une *Histoire de la botanique*, 3 vol. in-fol.; | *Système*

botanique; | *Dissertation sur les sociétés royales*, in-4°; | une *Traduction du traité de Théophraste sur les pierres précieuses*, 1749; | *Traité sur Dieu et la nature*, in-4°; | *Histoire navale d'Angleterre*, in-fol.; | *Histoire naturelle générale*, 3 vol. in-fol.; | *Histoire de M. Lovell*, traduite librement en français par Eidous, sous le titre d'*Aventures de M. Loville*, Paris, 1763, 4 vol. in-12, etc. — Le roi de Suède en recevant une collection des œuvres de Hill, lui avait envoyé la décoration de l'ordre de Wasa: c'est depuis cette époque qu'il prit le titre de *sir John*.

* **HILL (WILLIAM)**, savant anglais, né en 1619, dans le comté de Warwick, mort en 1667, a publié: *Dionysii Orbis descriptio, annotationibus Eustathii et Henrici Stephani, nec non G. Hill commentario critico et geographico, ac tabulis illustrata*, Londres, 1658, 1659, 1663, 1678 et 1688, in-8°. — **HILL (AARON)**, poète anglais, né à Londres en 1685, fit dans sa jeunesse un voyage dans le Levant, et vint à Constantinople, où son oncle, lord Paget, était ambassadeur d'Angleterre. Il retourna dans sa patrie en 1703, s'adonna à la littérature dramatique et dirigea le théâtre de Drury-Lane, et l'opéra de Hay-Market. Sans renoncer à la carrière des lettres, il quitta la direction de ce dernier théâtre, pour se livrer à des spéculations commerciales et mourut en 1750. On a de Hill une *Histoire de l'empire Ottoman*, des tragédies et des comédies, qui n'ont obtenu que peu de succès, des poèmes et quelques écrits sur l'économie politique. Il a aussi donné une imitation de *Mérope* et de *Zaïre* de Voltaire.

HILLEL, l'Ancien, juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du *sanhédrin* de Jérusalem, forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Flave-Josèphe l'appelle *Polition*: il vivait environ 100 ans avant Jésus-Christ, et mourut dans un âge très avancé, après avoir soutenu avec zèle les traditions orales des Juifs, contre Schammaï, son collègue, qui voulait qu'on s'en tint littéralement au texte de l'Ecriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'était que transmis verbalement. Cette dispute fit un très grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque selon les docteurs juifs, il rangea le premier les traditions judaïques en six *Seradim* ou

Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré, et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de la Sorbonne.

HILLEL, le *Nasi* ou le *Prince*, autre fameux juif, arrière-petit-fils de Juda Hakadosch ou le saint, un des auteurs de la *Mischna*, composa vers l'an 360 de notre ère, un *Cycle*, qui fut en usage jusqu'au règne d'Alfonse roi de Castille. Il introduisit chez les Juifs l'usage de compter depuis la création du monde. Il fut un des principaux docteurs de la *Gemare* ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écrivains juifs lui attribuent l'édition du texte hébreu qui porte le nom d'*Hillel*, et dont nous avons parlé dans l'article précédent. Nous apprenons de saint Epiphane que ce savant se convertit, et qu'il fut baptisé au lit de la mort par l'évêque de Tiberias, au commencement du 4^e siècle.

* **HILLIARD D'AUBERTEUIL** (N..) colon français, qui habita long-temps les îles de l'Amérique : il y mourut assassiné en 1788, laissant un grand nombre d'ouvrages qui méritent d'être connus : | *Considérations sur l'état présent de la colonie française de St-Domingue*, ouvrage politique et législatif, Paris, 1776-77, 2 vol. in-8° ; | *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, Bruxelles, 1782, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-8° ; | *Histoire de l'administration de lord North, depuis 1770 jusqu'en 1782, et de la guerre de l'Amérique septentrionale, etc.*, Londres et Paris, 1784, 2 vol. in-8° ; | *des mœurs, de la puissance, du courage et des lois considérés relativement à l'éducation d'un prince*, Bruxelles et Paris, 1784, in-8°, 1656, in-4° ; | *Miss Mac Rea*, roman historique, Philadelphie, 1784, petit in-12, etc.

HILPERT (JEAN), natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim, mourut en 1680, à 53 ans. On a de lui : | *Disquisitio de Præadamitis*, contre La Peyrère, 1656, in-4° ; | *Tractatus de pœnitentia*, et d'autres ouvrages.

* **HIMBERT DE FLEGNY** ou de Fleigny (le baron LOUIS ALEXANDRE), né le 12 décembre 1750, occupait avant la révolution une place importante dans l'administration des forêts. Il devint maire de La Ferté-Sous-Jouarre, et fut élu membre de la Convention. Il se récusait comme

juge dans le procès de Louis XVI ; et comme législateur, il vota pour la détention, et ensuite pour le bannissement à la paix. Depuis cette époque il s'occupait peu des affaires politiques et ne monta guère à la tribune que pour parler de finances et d'administration. En 1793, à l'époque où une disette effrayante désolait la France, il alla en mission dans les départemens avoisinant Paris pour veiller aux approvisionnements de la capitale. Rappelé au conseil des Anciens par la réélection des deux tiers des conventionnels, il fut secrétaire de cette assemblée jusqu'en 1798. Himbert s'y prononça contre l'existence du papier-monnaie, pour la libre circulation des grains, et prit la défense des fugitifs du Bas-Rhin qu'on voulait faire passer pour émigrés. Nommé membre du Tribunal dans le mois de décembre 1799, il en fut secrétaire, et président trimestriel. En 1804 il obtint la préfecture du département des Vosges, et reçut la croix d'honneur et le titre de baron. Il resta dans le même poste jusqu'en 1814. A cette époque les cosaques l'ayant enlevé d'Epinal le conduisirent à Bâle, puis le transférèrent à Ulm, et ne lui rendirent la liberté qu'après la paix de Paris. Himbert vécut depuis dans la retraite, et refusa pendant les cent-jours la préfecture de Tarn-et-Garonne. Il demeura éloigné de toutes fonctions publiques, jusqu'à sa mort arrivée le 11 juin 1825, à La Ferté sous Jouarre. Il a fait imprimer à Aubusson, 1823 in-8°, et à Paris même année et même format, une tragédie en 5 actes intitulée : *La Mort de Henri de Guise*. Ces deux éditions n'ont pas été mises dans le commerce.

HIMMEL (HENRI van Dom Verisius Van ou Vou. Voyez URANIUS.

* **HINCKELMANN** (ABRAHAM), théologien protestant, né en 1652 à Dobeln en Misnie, fit ses études avec le plus grand succès à Freyberg, et à Wittenberg. Il les avait à peine terminées, qu'on lui confia la direction de l'école de Gardeleben, et trois ans après, celle du gymnase de Lubbeck, où il resta onze ans. Il fut alors pourvu de la cure de St-Nicolas de Hambourg. Mais le landgrave de Hesse-Darmstadt, qui avait été frappé de son mérite, l'appela presque aussitôt à sa cour, en fit son prédicateur ordinaire, le nomma surintendant des églises de ses états, avec le titre de professeur honoraire de l'académie de Giessen. En 1688, il revint à Hambourg pour y prendre la direction de l'é-

glise Ste.-Catherine. Horbius, ministre de Hambourg, ayant publié un ouvrage mystique de Poiret, plusieurs l'approuvèrent, d'autres le condamnèrent. Il en résulta des querelles très vives. Hinkelmann, d'un caractère doux et pacifique, ayant refusé de prendre part à la dispute, se vit aussitôt en butte aux deux partis. Il n'eut pas le courage de se mettre au-dessus de leurs attaques, qu'il devait repousser par le mépris; et en lisant un de ces pamphlets, il fut frappé d'un coup d'apoplexie qui le conduisit au tombeau quelques jours après, le 11 février 1695 : il n'avait encore que 43 ans. Hinkelmann ne s'était pas borné à l'étude de la théologie : il avait cultivé avec soin les langues orientales, et particulièrement l'arabe. Il laissa une bibliothèque nombreuse et fort riche en manuscrits orientaux : elle fut vendue publiquement. On connaît de lui : | une *édition* du Koran, qui est généralement regardée comme la première qu'on ait publiée en arabe, Hambourg, 1694, in-4°, assez rare. On parle néanmoins d'une édition en langue originale, donnée à Venise vers 1510, ou plutôt avant 1509, par Paganini de Brescia, brûlée par ordre du pape, et dont quelques exemplaires ont échappé à cette mesure. | *Traduction* allemande de l'*Apologétique* et du *Livre de la patience* de Tertullien ; | des *Considérations chrétiennes sur la purification par le sang du Christ* ; | des *Sermons* et quelques *Ecrits* contre Jacques Boehm, enthousiaste et homme à extase (voyez BOEHM) ; | des *Dissertations théologiques*, en latin et en allemand. Presque tous ces ouvrages ont été traduits en suédois. | Un *Catalogue des écrivains botanistes arabes*, et un *Lexicon coranicum*, restés manuscrits : ce dernier n'était pas même achevé, la mort imprévue d'Hinkelmann ne lui ayant pas permis d'y mettre la dernière main. La liste de ses ouvrages se trouve dans la *Bibliothèque théologique* de Walchius et dans le *Dictionnaire* de Chauffepié.

HINCMAR, religieux de Saint-Denis en France, puis archevêque de Reims l'an 845, fut le 32^e prélat assis sur ce siège, et était parent de Bernard II, comte de Toulouse. Il fut l'un des plus savans hommes de son temps, extrêmement zélé pour les droits de l'église gallicane, et la pureté de la doctrine catholique. Au sortir de ses études, il fut appelé à la cour de Louis le Débonnaire ; il prit ensuite l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Denis,

où il fit rendre un règlement d'une excessive sévérité, mais auquel il se soumit le premier. Rappelé à la cour, il y resta jusqu'à la mort de ce prince, et fut employé par son successeur Charles le Chauve. C'est en 847 que commença son différend avec le bénédictin Gotescale, au sujet des deux *prédestinations* ; on l'accusa d'avoir agi avec trop de sévérité dans cette affaire, au synode de Quierci sur l'Oise ; mais la suite fit voir qu'il n'avait rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatissant, obstiné et incorrigible. (Voyez GOTESCALC). Il ne se montra pas moins sévère envers Vulfade et autres clercs qu'il déposa ; mais le pape Nicolas maintint leur ordination : il révoqua de même le jugement porté contre Rothade, évêque de Soissons, qu'Hincmar avait fait déposer et reléguer dans un couvent, parce que Rothade avait puni, suivant les canons, un prêtre de son diocèse. Ce prélat s'étant retiré de sa ville, menacée par les Normands, mourut à Epernai, l'an 882, accablé d'années et de chagrins. Il avait des vertus, mais sa rigueur était extrême. Aussi le Père Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, semble avoir bien saisi le caractère d'Hincmar. Nous avons diverses éditions des ouvrages de ce dernier écrivain, une de Mayence, de 1602 ; une autre de Paris, de 1615 ; et la dernière, que nous devons au Père Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce qu'Hincmar a écrit de saint Remi de Reims, et de saint Denis de Paris, se trouve dans *Surius*, et n'est pas dans cette édition. Le Père Cellot ajouta un 5^e volume à l'édition du Père Sirmond, en 1688. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Traité sur la prédestination* ; *traité sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge* ; un *Recueil de capitulaires*, etc. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la *Collection* du Père Labbe, et dans les *Actes* du concile de Douzi, 1658, in-4°. Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivait ; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations et des parenthèses sans nombre. On voit qu'il possédait l'Ecriture, les Pères, le droit canon et civil, et surtout qu'il connaissait la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs.

HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices, et ses violences contre son clergé, donnèrent

lieu au *Concile* de Verberie, où Charles le Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le *concile* de Douzi, en 871. Il y fut accusé et convaincu de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Quelque juste que fût ce jugement, on n'approuva pas ce dernier de s'y être montré à la fois accusateur et juge de son propre neveu. Celui-ci fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé. Un autre évêque fut mis à sa place. Le pape Jean VIII étant venu à Troyes, et ayant vu l'état déplorable où était réduit Hincmar, en eut pitié, et, tout en maintenant sur le siège de Laon le nouvel évêque Henuilphe, il réhabilita Hincmar en 878, et lui attribua une partie des revenus épiscopaux. Ce malheureux évêque mourut peu de temps après. On trouve ses défenses dans l'*Histoire du Concile de Douzi*, 1658, in-4°. Le Père Cellot a écrit son *histoire*, et l'a insérée au tome 8 de l'édition des *Conciles* du Père Labbe.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, il voulut se mettre sur le trône, et fut déclaré chef d'une faction redoutable; mais Justinien dompta ce parti, et fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope et Probus, l'an 527.

HIPPARCHIA, née à Maronée, ville de Thrace, sous le règne d'Alexandre-le-Grand, d'une famille assez illustre, devint éprise de Cratès. Ce cynique dégoûtant lui plaisait; elle l'épousa, prit l'habit des cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivait partout, et n'avait point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur met un voile : tels sont les efforts moraux de la philosophie abandonnée à elle-même. Mais ce qu'il y a de plus honteux et de plus criminel encore, c'est que ces turpitudes aient eu des apologistes et des poètes. Hipparchia avait fait des livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et ce n'est sans doute pas une perte pour la décence, les mœurs et les droits de la bonne et saine raison. Suidas lui attribue des *Questions à Théodose*, des *hypothèses philosophiques* et *Epichetematata quedam*. Ménage, d'après un passage de Diogène Laërce, dit qu'elle publia des lettres à son mari, et qu'elle composa plusieurs tragédies. Hipparchia a été le

sujet de plusieurs ouvrages. P. Petit a fait un poème latin sur elle, Paris, 1677, in-8°. Il a paru en 1787 *Hipparchie et Cratès*, conte philosophique (par Dantal) un vol. in-12. On doit aussi à Wieland un roman intitulé : *Cratès et Hipparchie*, traduit par M. Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 avant J.-C. Anacréon, Simonide et plusieurs savans furent attirés à sa cour; mais les mœurs n'y gagnèrent rien, et la corruption y marcha de pair avec une poésie licencieuse. Harmodius et Aristogiton, deux citoyens d'Athènes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avait fait à la sœur du premier, pour se venger d'Harmodius, qui n'avait répondu que par des marques de mépris à la passion honteuse et criminelle qu'Hipparque avait conçue pour lui, conspirèrent contre ce prince, et l'assassinèrent, l'an 514 avant J.-C. Hippias, échappé aux conjurés, voulut venger la mort de son frère. Harmodius fut massacré par les gardes du tyran, et Aristogiton, pour venger ce meurtre, accusa fausement, au milieu de la torture, les plus chers amis d'Hippias, qui les fit mourir aussitôt. Le gouvernement des deux frères avait été jusqu'alors sage et doux; mais, exaspéré par la mort d'Hipparque, Hippias devint cruel, et il remplit Athènes de proscriptions et de supplices. Les Athéniens eurent recours aux Spartiates, qui, s'étant emparés des fils d'Hippias, ne consentirent à les lui rendre que moyennant l'abdication qu'il fit de sa royauté. Ces mêmes Lacédémoniens voulurent ensuite le rétablir; mais les Athéniens s'y refusèrent, et Hippias alla en Perse exciter le grand roi contre les Athéniens. Il périt à la bataille de Marathon, en cherchant à reconquérir sa couronne avec le secours des Perses.

HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée en Bithynie, florissait vers l'an 128 avant l'ère chrétienne, sous Ptolémée Philométor. On a peu de particularités sur sa vie, et l'époque de sa mort est ignorée. Il paraît, d'après Ptolémée, qu'il faisait habituellement ses observations à Rhodes. Il laissa diverses *Observations sur les astres*, et un *Commentaire* sur Aratus, traduit en latin par le Père Petau, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologia*, Paris 1630 et 1706. Pline parle souvent d'Hipparque, et

presque toujours avec éloges. Il remarque qu'il fut le premier, après Thalès et Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juste les éclipses, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il est aussi le premier qui ait imaginé l'*astrolabe*, et qu'il entreprit en quelque sorte sur les droits de la Divinité, en voulant faire connaître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *ausus rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellis, ac sidera ad nomen expungere*. Son catalogue, du reste, est très incomplet; et si, comme dit Pline, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par son peu de succès. Il est vrai, et c'est une chose remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réussi, et que les plus célèbres astronomes n'ont pu parvenir encore à en donner un *catalogue* qui fût exact, invariable et uniforme. (Voyez FLAMSTEED.) Strabon accuse Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure qui sentait plus la chicane qu'un esprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina le premier avec assez de précision les révolutions du soleil, l'inégalité de ses mouvemens, ou ce qu'on appelle l'excentricité apparente de l'orbite solaire et le lieu de son apogée. Il calcula la durée des révolutions de la lune, et il forma une *période lunaire* qui porte son nom. Il détermina encore les révolutions et les mouvemens moyens des planètes, et il est l'inventeur de la projection que les modernes ont appelée *stéréographie*. Il nous reste de lui un *Commentaire sur Aratus*, imprimé pour la première fois, avec la traduction latine d'Hilderic, chez les Juntas, Florence, 1567, in-fol., réimprimé par Petau dans son *Uranologion* en 1630 et 1703. Pline l'ancien nous a conservé les titres des ouvrages de cet astronome qui se sont perdus. Ils s'y trouvent dans un *Traité des levers et couchers des étoiles*, dans lequel Hipparque démontrait, dit-on, ses *principes de trigonométrie sphérique*, science alors entièrement nouvelle et sans laquelle il n'y a point d'astronomie.

HIPPIAS. Voyez HIPPARQUE.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, naquit à Cos, île de la mer Egée, consacrée à Esculape, qui y avait un temple fameux. Sa mère nommée Praxithé appartenait à la race des enfans

d'Hercule; son père Héraclide, était de la famille des Asclépiades qui prétendaient descendre d'Esculape et qui exerçaient comme un double sacerdoce dans le temple de ce dieu, en desservant les autels et en soignant les malades. Dans cette famille le fils héritait de la tradition orale des cures opérées par ses aïeux, cures attestées par les offrandes ou tablettes votives, et par des recueils précieux d'observations écrites. Le père d'Hippocrate ne crut pas que toute la science fût dans le temple de Cos : il envoya son fils à Athènes pour y étudier sous Hérodicus et Gorgias. Hippocrate étant né dans la 84^e Olympiade (460 avant J.-C.), put connaître Socrate, Euripide, Thucydide, Phidias, et quelques autres des beaux génies de la Grèce. Après la mort de son père il voyagea pour continuer à s'instruire; il parcourut la Thessalie, la Macédoine, la Thrace et même le pays des Scythes dont il a décrit les mœurs. A son retour, il délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait. Artaxerxès Longue-Main lui offrit des sommes d'argent considérables, et les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il voulait se rendre à sa cour. Le médecin répondit assez brusquement qu'il devait tout à sa patrie et rien aux étrangers. Il avait surtout le talent de discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours et la conclusion des maladies. Le moyen qu'il employait le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, était les frictions de la peau : remède qu'Hippocrate diversifiait selon les différens tempéramens; mais qui néanmoins ne peut avoir de grand succès que dans un certain nombre de maladies, quoique les bons effets en soient étendus plus qu'on ne pense communément. Il mourut à Larissa dans la Thessalie, à 84 ou 95 ans, ou selon d'autres, ayant plus d'un siècle. Les Grecs lui déférèrent les mêmes honneurs qu'ils avaient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de *divin*. Il est parvenu jusqu'à nous un grand nombre d'écrits attribués à Hippocrate; comme il y a eu plusieurs médecins illustres du même nom et de la même famille, et que plusieurs ont écrit, on a été fort partagé pour classer ses ouvrages suivant

les auteurs. On a même été plus loin dans ces derniers temps; en 1824, un étudiant en médecine soutint, dans une thèse latine, qu'Hippocrate n'avait jamais existé; que les livres qu'on lui attribuait étaient plus anciens que lui, et que tout était mythologique dans son histoire. Quoi qu'il en soit de cette opinion, qui fit assez de bruit dans le temps, nous avons d'Hippocrate : | des *Aphorismes* regardés comme des oracles, et qui seront toujours un manuel pour le médecin; | des *Pro-nostics*; | un *Traité des vents*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage sont celles de Foës, en grec et en latin, Genève, 1657, 2 vol. in-fol.; celle de Vander Linden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint à la collection des auteurs *cum notis variorum*; et celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1659, 15 tomes en 9 volumes in-fol. On imprima à Bâle, en 1579, 22 de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables et des notes in-fol. Ce recueil est fort rare. Il y a aussi une édition grecque-française, Paris, 1808-1824, 10 vol. in-12, ouvrage continué par M. de Mercy. Les savans ont publié une foule de *Commentaires* et de *Traductions*, dans toutes les langues, des *Oeuvres* du médecin grec. Le célèbre Hecquet y a fait un bon *Commentaire* en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en français avec le texte. S'il était vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célèbre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée; que les maladies en général ne sont ni mieux connues ni mieux traitées; que les guérisons ne sont ni plus fréquentes ni plus merveilleuses, que faudrait-il penser des bornes de nos connaissances et de nos talens, non-seulement dans la spéculation et les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves et les plus essentiels? Que deviendraient toutes les lumières, tous les secours cherchés dans la physique, la chimie, l'anatomie, etc.? Ne serait-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives et avec la première routine de l'art? Nous croyons devoir citer ici le *Dictionnaire de médecine dogmatique ou recueil des principales maximes d'Hippocrate rangées par ordre alphabétique*, par M. le docteur Pierre-Charles Marchant de Besançon, avec portrait, Paris, Brunot-Labbe, 1816, un vol. in-8°.

HIPPOLYTE (saint). Il y a trois saints de ce nom, que Prudence, dans l'*Hymne II Peristephan.*, a confondus, en faisant une seule histoire des actes de ces trois saints, savoir : saint Hippolyte le soldat, que saint Laurent a baptisé; saint Hippolyte prêtre d'Antioche, et saint Hippolyte, évêque de Porto : ils n'ont cependant rien de commun que le nom, puisqu'ils diffèrent par leur patrie, par le temps où ils ont vécu, par le genre de martyre qu'ils ont souffert. — *Hippolyte* le soldat fut traîné et mis en pièces par des chevaux indomptés le 13 août, près de Rome, voie Tiburtienne, sous l'empereur Valérien. Il y a une hymne élégante en l'honneur de ce saint, dans le bréviaire de Tolède, du rite mosarabique, où son martyre est décrit avec toutes les circonstances, et où il est dit qu'il a souffert des tourmens analogues à ceux de l'Hippolyte de la fable, fils de Thésée; les païens, à l'occasion du même nom, imaginant de lui faire subir le même supplice. — *Hippolyte* d'Antioche, prêtre du temps de Fabius, évêque de cette ville, se laissa, pendant quelque temps, séduire par les novations; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il souffrit généreusement le martyre. Celui-ci vivait du temps de Dèce, comme le prouve la chronique d'Eusèbe, qui en parle aussi dans son *Histoire*, liv. 6, chap. 53 et les deux suivans. — Le troisième *Hippolyte* évêque d'Ostie, célèbre par sa science, fut noyé à Porto, sous l'empereur Alexandre-Sévère le 22 août. Saint Jérôme, dans la 84^e épître à Magnus, et dans le livre *De scriptoribus eccl.*, en fait mention, et lui donne le nom de martyr. Nicéphore, dans son *Histoire*, liv. 3, chap. 13, l'appelle évêque de Porto. Saint Jérôme dit qu'il ne sait pas quelle église il a gouvernée. Gélase, dans son livre *des deux natures* contre Eutychès, dit qu'Hippolyte était évêque métropolitain d'Arabie, ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il était évêque d'Aden, appelée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou Porto en Italie, et dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté, et où il a consommé son martyre. Il ajoute, pour confirmer son opinion, qu'on a trouvé en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure d'Hippolyte, à l'entour de laquelle était gravé en lettres grecques le *Cycle* ou *Canon Pascal* dont il est l'auteur; monument qui est

maintenant placé dans la bibliothèque du Vatican. Il ne nous reste de son *Cycle Pascal* que la 2^e partie. Elle roule sur un nouveau calcul qu'il avait inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois par Joseph Scaliger dans son *traité De emendatione temporum*, Paris, 1583, in-fol. avec un commentaire; Leyde, 1595, in-4^o. Nous avons encore de cet illustre évêque : | une partie considérable d'une *Homélie contre Noët*, hérétique du 3^e siècle, où il prouve clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du fils de Dieu, et la distinction des natures en J.-C.; | des *fragmens* de ses *Commentaires* sur l'Écriture; | *Homélie* sur la Théophanie ou l'Épiphanie; | *De l'Antechrist*, manuscrit découvert et publié à Paris en 1661 par Gudian; et traduit en latin par le Père Combefis : il a été inséré avec des notes dans le 27^e vol. de la *Bibliotheca Patrum*. Eusèbe, saint Jérôme et Photius, en font mention. Il est différent du livre intitulé : *De la fin du monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a faussement attribué, et qui est une production moderne peu estimable. | *De Suzanna et Daniele*, traduit en latin par le Père Combefis, à la suite du précédent; | *Demonstratio adversus Iulianos*, publié en latin par F. Turian et inséré dans l'*Apparatus sacer* de Possevin, 1606; etc. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages; en grec et en latin, 2 vol. in-fol.; le premier publié en 1716, et le second en 1718. On reconnaît dans les écrits de saint Hippolyte la douceur qui formait son caractère; mais son style noble et élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Écriture sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique l'éloigne souvent du sens littéral. Saint Jérôme, saint Chrysostôme, Théodore, font l'éloge de ses vertus et de ses écrits.

HIPPONAX, poète grec, né à Ephèse vers l'an 540 avant J.-C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du *vers scazon*, où le spondee, qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au 6^e pied du vers qui porte ce nom. Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de fragmens.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monta sur le trône après lui, et fit al-

liance avec David et avec Salomon son fils. Il fournit à celui-ci des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivaient l'un à l'autre. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J.-C., après un règne de 60 ans.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avait doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, était fils d'un tyrien et d'une juive, de la tribu de Nephthali. Salomon se servait de lui pour travailler aux chérubins, et aux autres ornemens du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelait *jachim*, et l'autre *boos*. Il fit encore le grand vaisseau nommé *la mer d'airain* (mare æneum), où l'on conservait l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enlevèrent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylonne; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRE (LAURENT de la), né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1636, était peintre ordinaire du roi et professeur de l'académie de peinture. Son coloris est d'une fraîcheur admirable; les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur, qui semble envelopper tout l'ouvrage. Son style est gracieux, et sa composition sage et bien entendue. Il finissait extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il était habile dans l'architecture et dans la perspective. Ses premières productions n'offrent ni caractère noble, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entre autres, son *Tableau des enfans de Béthel, dévorés par des ours*, chef-d'œuvre conservé dans le cabinet de M. le marquis de Marigni. On voit au Musée du Louvre les six tableaux suivans de cet artiste, savoir : *Laban venant réclamer les idoles enlevées par Jacob*. — *L'apparition de J.-C. aux trois Maries*. — *Nicolas V découvrant les reliques de saint François d'Assise*. — *La Vierge et l'Enfant Jésus*, et deux beaux *Paysages*. Les musées du Mans et de Strasbourg possèdent aussi des tableaux de La Hire.

HIRE (PHILIPPE de la), mathématicien célèbre, né en 1640, mort en 1718, fils et élève du précédent, quitta la pein-

ture pour s'attacher à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il ne s'y fût rendu que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il termina et publia le *traité sur la coupe des pierres* de Désargues; il fit paraître aussi sur les *Sections coniques* et la *Cycloïde* quelques ouvrages originaux qui lui ouvrirent en 1678 les portes de l'académie des sciences. En 1669 il fut envoyé, par le grand Colbert, en Bretagne et en Guienne. Ce ministre avait conçu le dessein d'une carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes; il employa La Hire à préparer les matériaux de ce grand ouvrage. Ce géomètre répondit tellement à cette confiance, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693, il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne, commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussait du côté du sud. Si ces différens travaux lui méritèrent l'estime des savans, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il était équitable et désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, et à les discuter avec curiosité, s'arrêtait tout court à la vue de ceux de la religion; et une piété solide, exempte d'inégalités et de singularités, a régné sur tout le cours de sa vie. Ses principaux ouvrages sont: | *Les nouveaux Elémens des sections coniques*, vol. in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressans sur les *lieues géométriques* et sur la *construction des équations*; | un grand *Traité des sections coniques*, 1785, in-fol., en latin; | des *Tables du soleil et de la lune*, et des *Méthodes plus faciles pour le calcul des éclipses*; | des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4°, ouvrage traduit en français par l'auteur 1755, in-4°, en allemand par Doppelmeier, Nuremberg, 1725, in-4°; il a été traduit depuis dans toutes les langues de l'Europe et même en indien; | *L'Ecole des arpenteurs*, 1689-1695 et 1728, in-8°; | un *Traité de mécanique*, 1675, in-12; | un *Traité de gnomonique*, 1698, in-12; | plusieurs ouvrages imprimés dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*; | l'édition du *Traité des nivellemens* de Picard, avec

des *additions*; | celle du *Traité du mouvement des eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net. On peut voir dans Nicéron, tomes 5 et 10, la liste de ses nombreux ouvrages. Astronome, mécanicien, géomètre, hydrographe, c'était, dit Fontenelle, une *académie des sciences* réunie dans la personne d'un seul homme.

HIRRIUS (CAIUS), édile, fut le premier qui inventa les *viéiers*, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissait la table de César dans les festins; et quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira, par cette invention, un très gros revenu.

* HIRSCHING (FREDÉRIC-CHARLES GOTTLÖB), savant professeur allemand, né à Uffenheim le 21 décembre 1762, mort à Erlang le 11 mars 1800, a composé plusieurs ouvrages en allemand, où l'on trouve de l'exactitude, mais peu de goût et de critique: | *Essai d'une description des plus curieuses bibliothèques d'Allemagne*, Erlang, 1786-91, 4 vol. in-8°; | *Notice des tableaux et recueils d'estampes les plus curieux*, ibid. 6 vol. in-8°; | *Manuel historique et littéraire des personnages célèbres et mémorables du 18^e siècle*, Leipsick, 1794-1812, 16 vol. in-8°. Il n'a publié que les 5 premiers vol. J.-H.-M. Ernesti a continué cet ouvrage, mais sur un plan bien plus étendu.

* HIRT (JEAN-FRÉDÉRIC), docteur et professeur de théologie à Wittenberg, né en 1749 à Apolda en Thuringe, occupa un rang distingué parmi les littérateurs allemands. Il avait des connaissances très étendues en théologie, en critique sacrée, et dans les langues orientales. Il eut des places importantes auxquelles il fut appelé par son mérite, et qu'il remplit avec distinction. Il était en 1748 co-recteur du collège de Weimar, en 1758 professeur extraordinaire de philosophie dans l'université d'Iéna. Il y professa ensuite la théologie, et en 1761 il en devint surintendant. En 1775, il retourna à Wittenberg, où il exerça les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée dans cette ville le 29 juillet 1783. Il était extrêmement laborieux, et a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les bibliographies allemands donnent une nomenclature exacte, et qui prouvent sa profonde érudition. On cite comme les principaux: | *Commentarius de coronis apud Hebræos nuptialibus*, Iéna, 1748, in-4°; | *Commentarius de chaldaismo biblico*, ibid., 1751, in-4°; | *Biblia hebræa analytica*, ibid.,

1755 et 1769; | *Biblia analytica, pars chaldaica*, ibid., 1754; | *De imperatorum ante Constantinum magnum erga christianos favore*, 1758, in-4°; | *Institutiones arabicae linguae*, etc., ibid., 1770; | *Syntagma observationum philologico-criticarum ad linguam sacram novi Testamenti pertinentium*, 1771, in-8°; | *Orientalische und exegetische Bibliot.*, huit cahiers, 1772; | *Anthologia arabica, complexum variorum textuum arabicorum, selectorum partim ineditorum, sistens*, 1774, in-8°; ouvrage destiné à faciliter aux commençans l'étude de la langue arabe, mais qui répond médiocrement à l'intention de l'auteur; car les fautes nombreuses qu'il renferme prouvent qu'il avait entrepris une tâche au-dessus de ses forces. | *Wittenbergische orientalische und exegetische Bibliothek*, 1776, etc.

HIRTIVS (AULUS), surnommé mal à propos *Pansa*, continuateur des *Commentaires* de César qui forme le 8^e livre de cet ouvrage et consul avec Caius-Vibius *Pansa*, périt ainsi que son collègue, à la bataille de Modène, donnée l'an 45 avant Jésus-Christ contre Antoine, quoique celui-ci eût été entièrement défait. C'est sans doute, l'analogie des circonstances de sa vie et de celle de *Pansa*, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains peu attentifs. Du reste, cet Hirtius est un historien obscur, entortillé, superficiel, partiel, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé qui compile de mauvais bulletins, et qui ne saurait rendre lui-même compte de sa compilation, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, et passe sous silence les événemens importants, les grands mouvemens d'armées, les marches subites et forcées, afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux, la nature des terrains où l'on a combattu, et enfin tout ce qui peut intéresser et instruire un homme de l'art (1).

* **HIRZEL** (JEAN-GASPARD), médecin suisse, né à Zurich en 1725, se distingua dans sa profession par des talens peu communs et mérita en outre la reconnaissance de ses compatriotes par les établissemens d'éducation publique et de police médicale qu'il créa dans sa ville natale. Long-

temps il se chargea gratuitement de l'instruction des élèves des sages-femmes et fit des cours de médecine théorique et pratique. Il était sénateur de Zurich et devint en 1772, un des principaux fondateurs de la société helvétique créée en 1762. Passionné pour la science agronomique, il recherchait toutes les occasions d'acquérir dans cette partie des connaissances positives. Un jour il fut conduit chez un cultivateur de la paroisse d'Uster près de Zurich, connu dans le pays sous le nom de *Kleijogg* ou de *Petit Jacques*, et dont le véritable nom était *Jacques Guyer*: cet honnête laboureur vivait heureux, occupé uniquement de l'économie rurale et domestique; le spectacle qu'offrit sa famille à Hirzel le frappa d'admiration, et c'est ce qui lui donna l'idée de son *Socrate rustique*, ouvrage où sont décrits les principes de Jacques Guyer, et dans lequel on trouve une série de faits et d'expériences sur les diverses branches de l'agriculture. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, entre autres en anglais par Arthur Young, et en français Paris, 1765, in-12, par Frey-Deslandes, officier dans un régiment suisse au service de France. Hirzel est mort d'une attaque d'apoplexie le 19 février 1805 à l'âge de 80 ans. Ses ouvrages sont: | *Dissertatio de animi laeti et erecti efficacia in corpore sano et aegro, speciatim grassantibus morbis epidemicis*, Leyde, 1746, in-4°; | le *Socrate rustique*, ou *Economie domestique d'un cultivateur philosophe*, en allemand, Zurich, 1761, in-4°, 2^e édition, 1774, in-8°, dont nous avons déjà parlé; | *Journal des observations météorologiques pendant l'année 1762*, Zurich, 1765, in-4°; | *Monument élevé au docteur Zellweger*, Zurich, 1765, in-4°; | *Portrait d'un vrai patriote*, Zurich, 1767, in-8°; | le *Marchand philosophe*, Zurich, 1775, in-8°; | *Hirzel à Gleim sur le philosophe Sulzer*, Winterthur, 1780, 2 vol. in-8°; | *Instructions pour les femmes sur l'art des accouchemens*, Zurich, 1784, in-8°; | *Nouvel examen du cultivateur philosophe, avec un aperçu sur le génie de ce siècle et sur d'autres objets qui intéressent l'humanité*, Zurich, 1785, in-8°. Hirzel a traduit en allemand l'ouvrage de Linguet contre le pain, Zurich, 1780, in-8°, et l'*Avis au peuple* de Tissot, Zurich, 1762, 4^e édit., 1785. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires* consignés pour la plupart dans les principaux recueils de la Suisse.

(1) Hirtius n'est peut-être pas l'auteur de la continuation des commentaires de César. Du temps de Suétone, il y avait déjà à cet égard beaucoup d'incertitude; les uns, dit-il, l'attribuent à Oppius, et d'autres à Hirtius: le dernier sentiment a prévalu.

HISCHAM, 15^e calife de la race des Omniades, et le 4^e fils d'Abdamaleck, succéda à son frère Jezid II. C'était un prince qui faisait des dépenses prodigieuses, et qui s'emparait du bien de ses sujets pour y fournir. Après sa mort, on trouva dans sa principale garde-robe 12,000 chemises très fines; mais Valide, son successeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une seule, même un drap pour l'ensevelir, de sorte qu'un valet de chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avait vaincu Khacam, roi de Turquestan, proclamé Zéid calife dans la ville de Coufad, et avait fait la guerre aux empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Il mourut après un règne de 19 ans, l'an 745. C'est lui que les historiens grecs nomment *Isam*.

* **HOADLY** (**BENJAMIN**), célèbre prélat anglais, né à Westerham, dans le comté de Kent, en 1676, fut successivement évêque de Bangor (1715), d'Héreford (1721), de Salisbury et de Winchester. Il se rendit célèbre par ses prédications et par les disputes qu'occasionèrent les principes hardis qu'il y développa et qui donnèrent lieu à la fameuse *controverse dite de Bangor*, du nom de son premier siège. Il disait dans son *Sermon sur la nature de l'Eglise, ou royaume du Christ*, que Jésus-Christ n'avait laissé après lui aucune espèce d'autorité; que chacun était libre de suivre son propre jugement; que la communion avec l'Eglise était une chose arbitraire; que l'excommunication n'avait aucune force, et que chacun serait jugé d'après sa persuasion intérieure. Des principes aussi larges dans la bouche d'un évêque soulevèrent contre lui un grand nombre de théologiens; mais il leur soutenait que son système était le seul moyen de répondre victorieusement aux objections des catholiques; que ceux-ci avaient cause gagnée, si on reconnaissait une fois une autorité, puisqu'ils formaient la plus ancienne et la plus universellement reconnue, et qu'il fallait s'y soumettre ou convenir avec lui que nul n'avait le droit de diriger la conscience d'un autre. Un système si flatteur pour l'amour-propre et si favorable à la liberté de penser qui commençait à prévaloir, entraîna plusieurs théologiens, qui se rangèrent de son parti. Hoadly mourut en 1761. Il peut être regardé avec son ami Clarke, comme le chef d'une école dont le système religieux est très voisin du déisme. Sa vie a été écrite

par le D^r John Hoadly son fils cadet, qui donna en 1775 une édition complète de ses *OEuvres théologiques*, en 5 vol. in-fol. Son style est clair, énergique; mais il donne à ses périodes une longueur désagréable.

* **HOBBEMA** (**MEINDERT**), peintre hollandais du 17^e siècle, était né à Anvers en 1611: il excellait dans le paysage, et paraît avoir été l'élève ou l'émule du célèbre Ruysdaal. On confond souvent ses tableaux qui sont très recherchés, avec ceux de ce maître. Sa couleur est vraie et harmonieuse. Il s'est plu à représenter des forêts, des moulins à eau, etc. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

HOBBES (**THOMAS**), en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, philosophe anglais, né à Malmesbury en 1588, était fils d'un ministre protestant. Il fut chargé, dès l'âge de 20 ans, de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupaient déjà. Le feu de la guerre civile couvait en Angleterre lorsqu'il y retourna, et il éclata quelque temps après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, où le Père Mersenne, qu'il avait connu dans ses premiers voyages, le mit en rapport avec Descartes. Son *Traité De Cive*, et son *Leviathan*, qu'il publia dans cette ville, ayant soulevé tous les gens sages contre lui, il se retira à Londres, où le déchaînement contre ses opinions n'était pas moins violent. Contraint de se cacher chez son élève, il y travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avait été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Ce sophiste mourut en 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidèle, un homme officieux, un philosophe humain, mais toutes ces qualités ne s'accordent guère avec la réputation d'athéisme qu'il s'était faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuser. Ces sortes d'éloges ne manquent jamais aux gens de parti; et cet homme est

regardé comme un des coryphées de la secte des philosophes modernes, c'est-à-dire des matérialistes et épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais sans être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'est qu'un moyen de plus de se livrer sans gêne à la débauche. Sa conversation était agréable; mais dès qu'il était contredit, elle devenait caustique et pleine d'un orgueil qui s'irritait à la moindre contradiction. Il repoussait avec le ton le plus impérieux et le plus aigre toute opinion qui n'était pas la sienne. Les esprits de cette trempe ne souffrent point de contradiction; après avoir soulevé aux pieds les plus antiques et les plus respectables vérités, ils ne sont pas disposés à en écouter la défense. Ils sentent d'ailleurs qu'ils n'auraient pas l'avantage dans cette lutte, avec des hommes instruits et d'un sens rassis : de là la grande ressource des injures si chères à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ses ouvrages, ils sont affreux. *Il n'y a, selon lui, point de différence entre le juste et l'injuste.* Celle qui se trouve entre le vice et la vertu ne prend sa source que dans les lois que les hommes ont faites; et avant ces lois, un homme n'était obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Les différens systèmes adoptés ou créés par ce philosophe se rapportent à une idée principale, la *doctrine et la force*; toute la philosophie de Hobbes est employée à légitimer la *force*, à la diviniser, à justifier tout par la *force* seule. Selon lui, ce ressort terrible réagit sur le monde moral dans les diverses sphères qui le composent : *la justice n'est que la puissance, la loi n'est que la volonté du plus fort, le devoir que l'obéissance du faible*, etc. Ses principaux ouvrages sont : | *Elementa philosophica, seu politica de cive*, Amsterdam, 1649, in-8°. Sorbière le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, in-12. L'auteur y donne trop d'étendue à l'autorité du monarque. Il en fait un despote, par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre qui voulaient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y suppose tous les hommes méchans, non-seulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait et de volonté actuelle. Ils doivent l'être tous dans son système, et le deviennent infailliblement en suivant ses principes. | *Leviathan, sive de Republica*, Amsterdam, 1668, et dans ses *OEuvres philoso-*

phiques, Amsterdam, 1663, en 2 vol. in-4°. Il a fait une *traduction d'Homère* en vers anglais, 1673 et 1677, in-8°; mais bien inférieure à celle du célèbre Pope : | une autre de *Thucydide* en anglais, Londres, 1667, in-fol.; | *Décameron philosophique ou dix dialogues sur la philosophie naturelle*, en anglais, 1678, in-12. Cet ouvrage est une nouvelle preuve que l'auteur était plus grand sophiste que grand philosophe. On peut le regarder comme le précurseur de Spinoza; | des *vers anglais et latins*; | plusieurs *écrits de physique*. La plupart des ouvrages de Hobbes, à l'exception de celui *De cive*, ont été réunis sous le titre de *Moral and political Works*, Londres, 1750, in-fol. Ceux qui ont été traduits en français sont : *Elémens de philosophie du citoyen*, traduit par Sorbière, (voy. plus haut). *Le corps politique ou les élémens de la loi morale et civile*, 1652, et 1655, in-12; de la *Nature humaine*, par le baron d'Holbach, 1772, in-12. Ces 3 ouvrages ont été réunis et publiés de nouveau sous le titre d'*œuvres philosophiques et politiques* de Th. Hobbes, Neuchâtel (Paris), 1787, 2 vol. in-8° : le *traité de Logique* a été traduit par M. Destutt Tracy, et inséré à la fin de la 3^e partie de ses *Elémens d'idéologie*.

HOBERG (WELFGANG-HELMHARD, seigneur de), né en Autriche, l'an 1612, et mort à Ratisbonne en 1688, à 76 ans, s'est fait un nom par ses ouvrages, et surtout par ses *Georgica curiosa*.

HOC (LOUIS-PIERRE le), médecin, natif de Rouen, mort le 27 août 1769, s'est distingué par son opposition à toutes les charlataneries et à l'empirisme de nos jours; il a aussi combattu la pratique de l'inoculation dans son *Avis sur l'inoculation*, 1763, in-12, et dans son *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Suivant lui, c'est une folie de risquer sa vie pour une maladie qui peut ne pas venir, et il prétend que l'inoculation n'empêche pas la petite vérole naturelle.

* HOCHÉ (LAZARE), général français, né le 24 février 1768, à Montreuil, près de Versailles, ne dut qu'à lui-même son élévation. Fils d'un garde de chenil de Louis XV, il entra à 14 ans aux écuries du roi, comme palefrenier surnuméraire; il perdit presque aussitôt ses parens, et subsista des secours d'une tante fruitière qu'il avait à Versailles. Elle lui donnait de temps en temps quelque argent que le jeune Hoche employait à se procurer des livres. Il s'enrôla dès l'âge de 16 ans

dans le régiment des gardes françaises, où il se fit remarquer par son amour pour l'étude de la science militaire, et par son aptitude à exécuter les manœuvres, et fut nommé sergent en 1784. En 1789, il partagea la défection des gardes françaises, qui se réunirent au peuple soulevé par les factieux, et entra en qualité d'adjudant dans la garde nationale soldée de la capitale. Il se distingua au siège de Thionville, et étant revenu à Paris après la bataille de Nerwinde à laquelle il avait assisté comme aide de camp du général Leveneur, il fut présenté au comité de salut public, qui lui donna le grade d'adjudant-général, et le chargea de défendre Dunkerque, menacé par le duc d'York. Les Anglais furent battus et obligés de lever le siège. Cet exploit porta Hoche aux premiers grades militaires; nommé général de brigade, et bientôt après général de division il s'empara de Furnes, et fut ensuite battu devant Nieuport. Cependant il obtint presque aussitôt le commandement en chef de l'armée de la Moselle, opposée aux Prussiens. Après avoir été repoussé jusqu'à la Sarre, il reprit l'offensive, et, aidé du général Pichegru, il battit Wurmsers, et parvint à chasser les Autrichiens de toute l'Alsace et à débloquer Landau. Hoche, qui se vit disputer la gloire de cette campagne par Pichegru, fit valoir ses prétentions avec énergie, et déplut beaucoup à Saint-Just qui protégeait ce dernier. Ce proconsul lui fit ôter le commandement de l'armée; pendant qu'il était en route pour Nice, il fut arrêté et conduit à la prison des Carmes, d'où il aurait été traîné sur l'échafaud, sans la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Hoche avait profité de sa captivité pour étudier encore avec plus de soin la tactique militaire, et avait appris à maîtriser son caractère impétueux; rendu à la liberté, il obtint le commandement de l'armée des côtes de Brest, destinée à agir contre les royalistes de l'Ouest. Les généraux qui l'avaient précédé dans ce pays n'avaient fait qu'augmenter le feu de la guerre par leur cruauté. Hoche suivit une marche toute contraire; il sut allier la douceur à la fermeté, adressa aux royalistes des proclamations modérées, rétablit parmi ses troupes la plus sévère discipline, et substitua le système des retranchemens à celui des campemens. Cependant il était souvent entravé dans ses opérations par des commissaires ignorans, envoyés pour surveiller les généraux. Hoche eut avec

eux plusieurs démêlés, et il se récria beaucoup, contre les conditions de la première pacification. Bientôt la guerre se ralluma avec plus de fureur que jamais, et le comité de salut public, quoique indisposé contre ce général, le confirma dans son commandement. Hoche marcha contre les royalistes, les enferma dans la presqu'île de Quiberon, prit d'assaut le fort Penhièvre, battit d'Hervilly, et accula jusqu'à la mer M. de Sombreuil; il voulut s'opposer au embarquement de ce chef royaliste, mais les autres généraux furent d'un avis contraire. Cependant, lorsqu'on parla de fusiller tous les prisonniers, Hoche prit leur défense, et représenta avec énergie à la Convention nationale combien il serait cruel et impolitique de détruire six à sept mille familles. Mais ses efforts furent vains; la Convention ordonna un massacre général. Hoche remit alors au général Lemoine le commandement du Morbihan et se dirigea avec ses troupes vers Saint-Malo. Le Directoire, qui venait de succéder à la Convention, lui ordonna de marcher contre Charette, et lui conféra peu de temps après le commandement des trois armées de l'Ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. Muni de pouvoirs illimités, ce qui, depuis la révolution, avait été sans exemple dans l'intérieur, il adopta pour vaincre les Vendéens leur propre tactique; n'attaquant que par des colonnes mobiles et par pelotons; système de modération, talens, adresse, il ne négligea rien pour faire triompher la cause qu'il soutenait. Mais il avait un terrible rival à combattre: l'intrépide Charette. Le Directoire, qui n'espérait la pacification de la Vendée qu'après la prise de ce chef, ordonna au général Hoche de mettre tout en œuvre pour s'en rendre maître. Hoche parvint à l'isoler de Stofflet. Ce dernier, ayant repris les armes, fut pris et fusillé, et Charette qui repoussa toute proposition, après avoir été long-temps poursuivi, subit le même sort. Hoche passa alors sur la rive droite de la Loire, et obtint le même succès dans l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Après que la pacification de ces provinces eut été annoncée au conseil par le Directoire le 28 messidor an 6 (16 juillet 1796), il conçut le projet de porter en Angleterre la guerre civile en faisant une descente en Irlande; mais son expédition n'eut pas d'heureux succès; la tempête dispersa sa flotte, et ce ne fut que par une espèce de miracle qu'il put

regagner les ports de France. Au moment où il s'occupait des préparatifs de cette expédition, il avait failli être assassiné à Rennes le 17 octobre 1796, en sortant du spectacle; on prétend qu'il vint lui-même au secours de la famille de son assassin, nommé Guillaumot. De retour à Paris, Hoche obtint le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 80,000 hommes; il ouvrit la campagne par le passage du Rhin en présence de l'ennemi, et battit ensuite le général Werneck à Neuwied, à Ukerath, à Altenkirchen et à Diedorff. Déjà il avait pris Wetzlar, et l'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, n'était plus en état de s'opposer à sa marche victorieuse, lorsqu'il fut arrêté à Giessen par l'armistice conclu entre Bonaparte et le prince Charles. Mais la fin de la guerre au dehors sembla donner plus de force aux dissensions intérieures. Une lutte terrible s'engagea entre le Directoire et ses conseils, et le général Hoche se rangea du parti du premier; le Directoire, qui se croyait en péril, voulut donner à ce général un pouvoir étendu afin de soumettre les conseils, et lorsqu'on alla réclamer son appui, on l'entendit s'écrier: « Je vaincrai les ennemis de la république, » et lorsque j'aurai sauvé ma patrie je briserai mon épée. » Il fit aussitôt marcher sur Paris quelques corps de son armée, mesure qui provoqua contre lui de violentes dénégations. Le général Willet demanda sa mise en accusation, et Hoche sollicita lui-même l'examen de sa conduite, prétendant n'avoir agi que par ordre du gouvernement... Cependant son caractère fier et la grande influence qu'il avait sur ses soldats inspiraient depuis quelque temps des craintes au Directoire et à Bonaparte, qui voyait en lui un rival redoutable; il parvint donc à l'écarter en faisant donner à Augereau la mission de renverser les conseils. Hoche se retira alors à Wetzlar, où il mourut, empoisonné, à ce qu'on a prétendu, par ordre du Directoire. En proie aux plus cruelles douleurs, il dit à ses amis: « Suis-je donc vêtu de la robe empoisonnée de Nessus? » Ce général expira le 15 septembre 1797. L'ouverture de son cadavre fit découvrir les traces d'une mort violente. On honora sa mémoire par deux pompes funèbres, l'une sur le Rhin et l'autre à Paris. Un monument fut élevé à sa gloire à Weisenthurn. Ses restes furent transportés de Wetzlar à Pétersberg, et déposés à côté

de ceux du général Marceau. Partout les généraux autrichiens rendirent à son convoi les plus grands honneurs, et le Directoire, par une hypocrisie digne de ces temps-là, lui fit décerner à Paris, au Champ-de-Mars, les obsèques les plus magnifiques. Hoche était plein de bravoure et avait de grands talents militaires. Sa *Vie* a été écrite par Rousselin. Le style en est ampoulé et diffus. Elle parut pour la première fois en 1798, Paris, 2 vol. in-8°. La réimpression qui en a été faite in-12, ne contient pas la correspondance qui se trouve dans la première édition.

HOCHSTETTER (ANDRÉ-ADAM), docteur luthérien, né à Tubingen en 1668, devint successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubingen; il fut ensuite nommé pasteur, surintendant et recteur de l'académie de cette ville, et y mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages sont : | *Collegium Puffendorpianum*; | *De festo expiationis et hirco Azazel*; | *De Conrado, ultimo ex Suevis duce*; | *De rebus elbingensibus*; ouvrages savans et utiles dans tous les endroits où l'auteur s'est tenu en garde contre les préjugés de sa secte.

HOCHSTRAT (JACQUES), ainsi nommé parce qu'il était natif de Hoochstraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardait, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions (Voyez REUCHLIN). Tous les sectaires et Erasme font un portrait désavantageux de son cœur; mais c'était la charge d'inquisiteur, dont il remplissait les devoirs avec ardeur, qui le rendait odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. Voyez le P. Echard, tome 2, p. 67.

HOCQUINCOURT. Voyez MONCY.

HOCWART (LAURENT), qu'on croit être né à Ratisbonne, composa dans le 16^e siècle une *Chronique de l'évêché de Ratisbonne*. Cet ouvrage, qu'on regarde comme assez exact, avait été oublié depuis sa naissance; mais M. Œfele, bibliothécaire éclairé et laborieux de l'électeur de Bavière, l'a publié en 1765, dans le premier tome des *Scriptores rerum boicarum*, en 2 vol. in-fol.

* **HODIerna**, ou **ADIerna** (JEAN-

BAPTISTE), archiprêtre de Palma, et célèbre astronome, naquit à Raguse en Sicile, en 1597, et mourut à Palma en 1660. Il employa ses talens pour la mécanique à fabriquer des instrumens plus parfaits que ceux qu'il avait pu se procurer; il vérifia ensuite la position des étoiles fixes, et détermina celle de plusieurs qui n'avaient point encore été signalées. On lui doit aussi une foule d'observations intéressantes et curieuses. C'est lui qui le premier analysa l'œil de la mouche, qui découvrit la dent rétractile de la vipère, et qui reconnut que la reine des abeilles pond seule tous les œufs. Ses principaux ouvrages sont : | *Universæ facultatis directorium physico-theoricum, opus astronomicum, in quo de promissurum ad significatores progressionibus physice agitur*, Palerme, 1629, in-4°; | *Thaumantæ miraculum, seu de causis quibus objecta singula per trigoni vitrei transparentiam substantiam visa, etc.*, ibid., 1632, in-4°. C'est le premier traité d'optique où l'on trouve décrits le prisme et une partie de ses propriétés. | *De systemate orbis cometici deque admirandis cæli characteribus*, ibid., 1636, in-4°; | *Medicæ ephemerides*, etc., ibid., 1656, in-4°; ce sont des tables des Satellites de Jupiter appelés alors *astres de Médecins*. | *Protei cælestis vertigines seu Saturni systema*, ibid., 1657, in-4°; | *Dentis in vipera virulenti anatomia*, ib., 1646, in-4°, etc. On trouve la liste de ses ouvrages dans la *Bibliotheca sicula* de Mongitore.

HODY (HUMPHRED), en latin *Hodius*, naquit le 1^{er} janvier 1639 à Oidcomb, fut professeur royal de langue grecque dans l'université d'Oxford où il était archidiacre, et y mourut en 1706, à 47 ans. On a de lui : *Dissertatio De Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*; ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jusqu'à la minutie, publié de nouveau à Londres, en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur, par Samuel Jebb; | *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol., Oxford, 1705. Il y démontre supérieurement la nouveauté des points massorétiques, et détruit, comme l'avait déjà fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les rabbins pour anéantir l'autorité des anciennes versions; artifice dont les bons Buxtorf, et d'autres hébraïsants (surtout parmi les protestans) ont été les dupes. (Voy. CAPPEL (LOUIS), ELÉAZAR, fils d'Onias, GOROPHUS.)

| Une *Dissertation* latine contre l'Histoire d'Aristée; | une *Dissertation* latine, curieuse et savante, sur Jean d'Antioche, surnommé *Malala*. Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford par les soins et avec les notes de Chilmead.

HOE (MATHIAS), né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe. C'était un esprit emporté, qui se déchainait également contre les catholiques et contre les calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Leipsick, 1671, in-fol., et d'autres ouvrages dignes d'un enthousiaste.

HOEFEN. V. CURUIS (JEAN de).

* **HOEPKEN** (ANDRÉ-JEAN, comte de), sénateur suédois, un des fondateurs de l'académie des sciences de Suède, né à Stockholm en 1711, mourut subitement en 1789. Appelé au sénat à l'âge de 55 ans, il s'y distingua par son zèle, la sagesse de ses conseils et la protection qu'il accorda à toutes les institutions utiles. Il cultivait les lettres et il contribua beaucoup par ses leçons et par ses exemples à épurer la langue de son pays. Les troubles politiques qui s'élevèrent dans sa patrie et le désir de se consacrer tout entier à la culture des lettres, l'engagèrent à donner sa démission de sénateur en 1761. Cependant, à la sollicitation de ses concitoyens et du roi, il en reprit en 1772 les fonctions qu'il remplit honorablement pendant sept ans. Mais le comte de Hoepken doit moins son illustration à ses travaux législatifs qu'à l'influence qu'il a exercée par ses écrits sur la littérature de son pays. Il se rapproche dans ses ouvrages des bons modèles de l'antiquité, et des auteurs français les plus célèbres. Parmi ses productions on remarque ses *Eloges historiques*, qui sont justement estimés; il a laissé aussi des Discours qu'il avait prononcés dans différentes académies de Suède.

HOESCHEL (DAVID), savant helléniste, naquit à Augsbourg en 1536. Il fut professeur au collège de Lavingen et recteur à celui de Ste.-Anne. Nommé conservateur de la bibliothèque de sa ville natale, il l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits précieux, et mourut le 29 octobre 1617. On lui doit : *Catalogus codicum græcorum qui sunt in bi'lioth. re-pub. Augst. Finkelicorum*, Augsbourg, 1598, in-4°. Il fut réimprimé à Augsbourg

1678, in-4°, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeait ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisait imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes* sur Photius, sur Procope, dont il donna une version, sur Philon, etc. On lui doit aussi quelques *Traductions* du grec en latin, et entre autres la *Vie de saint Antoine ermite*, par saint Athanase.

HOESSIN (CRESCENCE), née à Kaufhenssen, en Souabe, le 20 octobre 1684, se fit religieuse du tiers-ordre de Saint-François, et parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en rapporte des choses fort extraordinaires. Elle mourut en odeur de sainteté le 5 avril 1744. Son tombeau est visité par une grande affluence de peuple. On prétend que le procès de sa canonisation n'est suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

* HOEST (GEORGES), voyageur danois, né en 1754, à Aarhus dans le Jutland, entra de bonne heure dans la compagnie d'Afrique, et fut nommé, en 1760, consul à Mogador, dans le royaume de Maroc. Il occupa depuis plusieurs emplois dans les possessions danoises aux Antilles, et revint à Copenhague en 1776. Il devint ensuite conseiller d'état, et fut revêtu de l'emploi de secrétaire des affaires étrangères qu'il occupait encore à sa mort. On lui doit : | une *Relation de Maroc et de Fez*, en danois, recueillie dans le pays, de 1760 à 1768, Copenhague, 1779, in-4°, avec carte et figures. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur l'empire de Maroc; il a été traduit en allemand par Sussmitch; | une *Histoire de Mahomet-Ben-Abdallah*, empereur de Maroc, mort en 1790, où l'on trouve des particularités curieuses. ibid. 1791, in-8°; | *Mémoires sur l'île de St.-Thomas et ses gouverneurs*, composés dans l'île depuis 1769 jusqu'en 1776, Copenhague, 1791, in-8°. On y trouve des détails curieux sur cette île. Hoest est mort vers 1800.

* HOFER (ANDRÉ), chef des insurgés tyroliens, naquit en 1765, à l'Asseier, où il tenait une auberge, et faisait en même temps un commerce assez considérable en blé, vins et bétail. La paix de Presbourg avait mis le Tyrol sous la domination bavaroise; mais lorsque la guerre se ralluma en 1809, les Tyroliens se soulevèrent en masse, et chassèrent les Bava-

rois. Les insurgés voulant se choisir un chef jetèrent les yeux sur Hofer, qui jouissait parmi eux d'une considération due à ses vertus patriotiques; il possédait d'ailleurs une assez grande fortune, et ses formes athlétiques semblaient le rendre propre à commander à ces robustes montagnards; il ne les aida cependant que de son argent et de ses conseils. Après la paix de Vienne, qui assurait de nouveau le Tyrol au roi de Bavière, les Tyroliens déposèrent les armes, sur la promesse de Bonaparte qu'il ne serait exercé contre eux aucune poursuite. Cependant la tête d'Hofer fut mise à prix: on l'accusa d'avoir conservé des intelligences avec les Autrichiens: il s'était caché dans les montagnes; mais il fut arrêté dans une caverne presque inaccessible où il s'était réfugié. Il n'opposa aucune résistance aux soldats qui l'arrêtaient; seulement il demanda la vie de sa femme et de ses enfans. Conduit à Baulzen, puis à Mantoue, il fut condamné à être fusillé, et il reçut la mort avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes le regardaient comme un saint, et depuis sa mort ils le révèrent comme un martyr; ils se proposaient d'élever à sa mémoire un tombeau et une pyramide: un hôpital a été bâti à l'endroit même où il avait eu le malheur d'être arrêté. L'empereur a doré sa fille et anobli son fils.

HOFFÆUS (PAUL), jésuite allemand, rendit de si grands services à la religion catholique, en Bavière et autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Bavière, disait lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvait par les dégâts des nouvelles erreurs. Petrus Canisius (disait ce prince pieux, en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) et Paulus Hoffæus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine. Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

HOFFMANN (GASPARD), né à Gotha, en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort, arrivée en 1648. Il était savant au rapport de Coringius, mais c'était un savant hargneux et mordant selon Thomas Bartholin; en effet, ses écrits sont remplis de critiques amères et piquantes. Il était très versé dans la langue grecque; mais il fut trop attaché aux opinions des anciens, quoiqu'il se montrât souvent injuste envers Galien. On peut juger de sa facilité à écrire, par le grand nombre de volumes

qu'il a enfantés. Ses ouvrages sont au nombre de 26, dont on trouvera la liste dans les diverses *Bibliographies germaniques*. Les principaux sont : | *Notæ perpetue in Galeni librum, de ossibus*, in-fol. ; | *Institutionum medicarum lib. III*, in-4° ; | *De medicamentis officinalibus*, in-4°, etc. Haller en fait peu de cas.

HOFFMANN (DANIEL), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, fut chef d'une secte qui soutenait qu'il y avait des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie ; assertion absurde en bonne logique, et que Pomponace (voyez ce nom) avait déjà tâché d'accréditer. L'erreur de Hoffmann excita des disputes et causa du trouble dans les écoles protestantes de l'Allemagne : pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostock, obligea Hoffmann à se rétracter publiquement, et à enseigner la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débit ses délires vers la fin du 16^e siècle, et mourut à Wolfenbuttel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Bèze. — Il est différent de MELCHIOR HOFFMANN, autre fanatique du 16^e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFFMANN (MAURICE), médecin allemand, né en 1622, à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, fit ses études à Altorf, se rendit ensuite à Padoue pour y étudier l'anatomie et la botanique, fut reçu docteur, et devint professeur en médecine à Altorf ; il mourut en 1698. On lui attribue la découverte du canal pancréatique, qu'il trouva en disséquant un coq d'Inde. Il en fit part à Wissungus, anatomiste de Padoue, qui chercha ce canal dans l'homme, et en donna la description. L'université d'Altorf doit à Hoffmann la création d'un amphithéâtre anatomique, d'un laboratoire chimique, et d'un jardin botanique. Le plus intéressant de ses ouvrages est *Floræ altdorfsiæ deliciae sylvestres*, Altorf, 1662, in-4°. Il avait composé 13 ouvrages sur l'anatomie, la médecine et la botanique. On peut en voir la liste dans les *Bibliographies médicales*.

HOFFMANN (JEAN-MAURICE), fils du précédent, né en 1655 à Altorf, médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altorf, mourut à Anspach, en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciae hortenses altdorfsiæ* de son père,

1705, in-4°. Il a donné aussi *Acta laboratorii chimici altdorfsini*, 1719, in-4°, et *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4°.

HOFFMANN (JEAN-JACQUES), philologue allemand, né à Bâle en 1655, professeur de langue grecque en cette ville, avait une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fiait pourtant pas, et il était dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offraient. Il fit part aux savans de ses compilations, et publia, *Lexicon universale, historico-geographico-chronologico-poetico-philologicum*, Bâle, 1677, 2 vol. in-folio, supplément, 1685, 2 vol. Hackius en publia une nouvelle édition, Leyde, 1698, 4 vol. in-folio. Il y a quelques articles curieux, surtout les articles d'érudition : mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : | des *Poésies latines*, Bâle, 1684, in-12 ; | une *Histoire des papes*, en latin, 1687, 2 vol. in-12 où tous les faits sont altérés. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706.

HOFFMANN (FRÉDÉRIC), célèbre médecin allemand, membre d'un grand nombre d'académies, né à Halle en Saxe en 1660, étudia la chimie à Erfurt, sous Gaspard Cramer, et prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science, en 1695, dans l'université de Halle, fondée la même année par Frédéric III, électeur de Brandebourg, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses ouvrages ont été recueillis par les frères de Tournes, imprimeurs de Genève, 1740 à 1755, onze parties in-fol., avec une vie de l'auteur. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation ; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement des choses triviales ; il se répète sans cesse, et surtout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connaissait cette science à fond, et il était d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom est renommé et d'un grand usage ; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, et le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies. Il est connu sous le nom de *gouttes ou liqueur anodines* d'Hoffmann.

HOFFMANN (CHRISTOPHE-LOUIS), né en 1721, à Rhéda en Westphalie, fut d'abord médecin de l'évêque de Munster, puis de l'électeur de Cologne, qui lui con-

fia la direction du collège de médecine de cette ville. Lors de l'extinction de l'électorat, Hoffmann se retira dans la petite ville d'Eltfeld sur le Rhin, où il mourut le 28 juillet 1807. On a de lui un grand nombre de mémoires et de dissertations, très estimés des savans, et écrits en allemand et en latin. Ses *Oeuvres diverses médicales* ont paru à Munster, en 1790, 1791 et 1792, formant trois volumes in-8°. Il a beaucoup écrit de *morbo venereo* et sur la pathologie.

* **HOFFMANN** (ERNEST - THÉODORE-AMADEUS), né à Königsberg en Prusse le 24 janvier 1776, reçut de son oncle les premiers principes de l'art musical pour lequel il avait manifesté de bonne heure un goût décidé, et profita particulièrement des leçons de clavecin que le célèbre organiste Lodbielsky lui donna. Il montra aussi beaucoup de dispositions pour le dessin et pour la peinture, et excellait surtout dans le genre de la caricature. Son oncle ayant manifesté le désir de le voir s'adonner à des études plus sérieuses, il suivit les cours de droit, et en 1798, il fut nommé référendaire auprès du tribunal de Berlin, puis assesseur auprès de celui de Posen; des caricatures qu'il fit circuler dans cette ville le firent envoyer à Plozk en 1802, d'où il alla à Varsovie en 1804. L'entrée des Français en Pologne en 1806 le força de s'éloigner. Il avait perdu sa fortune au milieu d'une vie dissipée; la perte de son emploi le réduisit à la misère, et il fut obligé d'avoir recours à ses talens pour avoir quelques moyens d'existence. Il donna des leçons de chant, peignit des portraits, composa divers morceaux de musique, et devint en 1808 directeur de l'orchestre et décorateur du théâtre de Bamberg. Privé de ce dernier emploi, il tomba de nouveau dans le besoin; il rentra plus tard au service du gouvernement prussien et fut nommé conseiller. Il est mort à Berlin le 24 juillet 1822, laissant, outre quelques jolis *morceaux* insérés dans le *Sérapion*, plusieurs *opéras* parmi lesquels on remarque *Undine* qui eut un succès éclatant, et plusieurs *romans*, entre autres, l'*Elizir du Diable*, qui offre quelques agrémens dans le style, mais qui est d'une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Hoffmann publia en outre un grand nombre de contes qui, par leur singularité, ont rendu son nom immortel. Ses chefs-d'œuvre en ce genre sont : *la dame Scudery*, *le tonnelier Martin avec ses compagnons*; *Kater Murr*;

Petit Jacques, *Meister floh*; et dernier ouvrage fut saisi chez le libraire et l'on intenta contre l'auteur une action judiciaire. On a aussi de lui des *Mélanges de fantaisies* à la manière de Callot.

* **HOFFMANN** (N...), occupa pendant 20 ans la chaire de botanique à l'université de Moscou, et mourut dans cette ville le 5 mars 1826 à l'âge de 60 ans. On remarque parmi les ouvrages qu'il a publiés : | *Deutschlands flora, hortus Gottingensis*, 1795; | *Historia salicum*, Leipsick, 1785; | *Genera umbelliferarum*, Moscou, 1816.

* **HOFFMAN** (FRANÇOIS-BENOÎT) littérateur et critique distingué, naquit à Nancy le 11 juillet 1760. Au sortir du collège il se livra à l'étude des sciences en même temps qu'à celle des lettres pour lesquelles il avait un goût décidé. Il vint à Paris vers, 1781, et s'y fit connaître avantageusement par des poésies fugitives qui furent insérées dans l'almanach des muses de 1782, et dont il publia un recueil, en 1785. L'année suivante, il présenta à l'académie royale de musique l'opéra de *Phèdre*, dont Lemoine avait composé la musique et qui réussit. Ce premier succès décida sa vocation pour la poésie dramatique. Il donna successivement plusieurs drames lyriques et quelques comédies qui presque tous furent accueillis avec faveur par le public. Les pièces d'Hoffman se font remarquer par un style élégant et facile, par une entente parfaite de la scène, et par d'ingénieuses combinaisons. Son talent pour la polémique s'était manifesté en 1802, dans sa querelle avec Geoffroy, qui dans les feuilletons du *Journal des débats* avait censuré avec beaucoup d'aigreur et d'injustice sa pièce de *Lisistrata*, et la musique de son opéra d'*Adrien*. L'esprit qu'il déploya dans sa défense lui valut l'honneur de devenir peu d'années après l'associé de son antagoniste dans la rédaction du *Journal des débats*, devenu *Journal de l'empire*. Les articles signés des lettres initiales Z ou H, lui obtinrent la réputation d'un de nos écrivains les plus ingénieux. Il critiqua en 1809 avec beaucoup de sévérité les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, non pour le mérite littéraire auquel il rendit une pleine justice, mais sous le rapport du mal que cet ouvrage pouvait faire à la jeunesse en rabaisant dans son imagination les mystères et le culte des chrétiens au niveau des fables du paganisme. Hoffman lisait scrupuleusement

tous les ouvrages dont il avait à rendre compte, et notait en marge ses observations. Ses vastes connaissances et sa mémoire prodigieuse lui donnaient une aptitude étonnante à juger tous les genres d'ouvrages. Sa critique en général était judicieuse et saine, quelquefois dure, mais toujours consciencieuse. Il savait assaisonner ses articles du sel d'une plaisanterie piquante, mais qui ne sortait pas des limites du bon goût et des convenances. On remarqua ceux qu'il composa sur le magnétisme et le somnambulisme. Toutefois quelques personnes lui ont reproché l'aigreur avec laquelle il attaqua les jésuites sur la fin de sa vie. On a pensé que c'était servir les passions irréligieuses du siècle, que de censurer avec tant de violence un ordre qui a rendu à l'Eglise et à la civilisation des services incontestables. Le caractère d'Hoffman offrait quelques singularités. Il ne recevait aucune visite, et vivait dans une profonde retraite, toujours occupé de travaux littéraires. Son extrême sobriété avait combattu vainement le mal douloureux qui depuis plusieurs années minait sa santé naturellement débile. Ce mal fit des progrès vers le milieu d'avril 1828. Le 23 au matin Hoffman mourut subitement, assis auprès de son feu, dans la soixante-huitième année de son âge. Il fut inhumé le 28, au cimetière de l'Est. Hoffman était marié et avait eu deux fils, dont l'aîné, prisonnier en Angleterre, périt dans un naufrage en revenant dans sa patrie. Porté à la méditation par ses habitudes et par son caractère, Hoffman se livrait néanmoins avec plaisir au charme d'une conversation amicale, et alors il parvenait à surmonter un bégaiement assez fort que la nature semblait avoir opposé comme une entrave puissante à l'essor de sa pensée. Parmi les ouvrages dramatiques d'Hoffman nous citerons : | *Phèdre*, opéra en trois actes, 1786, in-4°, in-8°; | *Nephté*, opéra en trois actes, 1789, imprimé en 1790, in-4° et in-8°; ces deux pièces eurent beaucoup de succès. | *Adrien*, opéra en trois actes, 1792, in-4°; la commune de Paris défendit la représentation de cette pièce, qui plus tard fut encore dénoncée au conseil des Cinq cents comme anti-républicaine et rayée du répertoire. Reprise en 1802, elle fut jugée digne, lors du concours pour les prix décennaux en 1810, de la première mention après la *Vestale*. | *Euphrosine ou le Tyran corrigé*, opéra comique en trois actes et

en vers, musique de Méhul, 1790, in-8°; | *Stratonice*, comédie héroïque en un acte et en vers, musique de Méhul, 1792; | *Le jeune sage et le vieux fou*, en un acte, en prose, musique de Méhul, joué en 1793, imprimé en 1802, in-8°; | *Le Secret*, en un acte et en prose, musique de Solié, 1796, in-8°; | *Léon ou le Château de Montenero*, en trois actes, en prose, musique de Daleyrac, 1790, in-8°; | *Médée*, tragédie lyrique en trois actes, en prose, musique de Cherubini, 1797; | *Le Trésor supposé, ou le danger d'écouter aux portes*, en un acte, musique de Méhul, 1802; | *Le Roman d'une heure*, comédie en un acte, en prose, 1803, etc. Les autres ouvrages d'Hoffman sont : | *Poésies diverses*, 1788, in-12; | *Mes souvenirs, ou Recueil de poésies fugitives*, 1802, in-8°. On attribue encore à Hoffman : *Dialogues critiques ou Résumé de discours, discussions*, 1811, in-8°. Il a laissé en outre plusieurs morceaux de polémique littéraire.

HOFMANSWALDAU (JEAN-CHRÉTIEN de), conseiller impérial, et président du conseil de la ville de Breslau, où il était né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies allemandes*. On a aussi de lui, en vers allemands, le *Pastor fido* de Guarini, et le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé et considéré.

HOGARTH (GUILLAUME),^o peintre anglais, né à Londres en 1697, mourut en octobre 1764 à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et faiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avait négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'au poétique et au moral de la peinture. « Je reconnais, disait-il, tout le monde » pour juge compétent de mes tableaux, » excepté les connaisseurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avait fait graver une estampe, dans laquelle il avait exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettait un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon homme, touché de pitié, lui dit : « Misérable ! tu n'as donc » pas vu l'estampe d'Hogarth.... » Sentiment qui exprime une moralité que le

Saint-Esprit n'a pas jugée indigne de ses leçons : *Novit justus jumentorum suorum animas, viscera autem impiorum crudelia*. Il publia en 1750 un traité en anglais, intitulé : *Analyse de la beauté*. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps ; principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Jansen, avec une *Vie* d'Hogarth, et une *Notice* chronologique, historique et critique de ses ouvrages de peinture et de gravure, Paris, 2 vol. in-8°, an 13 (1805). Les ouvrages les plus connus d'Hogarth sont les suivants : les *Figures* pour l'édition de 1726 d'*Hudibras* ; l'*Opéra des Gueux* (du poète Gay) ; les *Quatre parties du jour* (fresque) ; *Vie d'une libertine*, six scènes ; *Vie d'un libertin*, huit planches ; les *Buveurs de punch*, les *Comédiennes ambulantes*, le *Mariage à la mode* ; six pièces qui ont fourni le sujet d'un roman et d'une comédie ; *Moïse conduit devant la fille de Pharaon*, tableau à l'huile pour l'hospice des Enfants-Trouvés, dont Hogarth fut un des fondateurs ; l'*Accordée de village*, tableau ; *Scènes de cruauté contre les animaux*, célébrées par Delille, dans le poème de la *Pitié* ; l'*Industrie et la Paresse*, 12 planches ; une *Election parlementaire* ; le *Combat des Coqs* ; *Cinq ordres de perruques*, etc etc., etc. Son *Oeuvre* se compose de 250 pièces environ, dont il a peint et gravé une grande partie. L'édition la plus complète est celle de Londres 1808, 12 vol. in-4° avec 160 planches gravées par Cook, et des explications par J. Nichols et G. Steewens.

* HOGUE (LOUIS-GILLES de la), né à Paris le 16 janvier 1740, fit ses études ecclésiastiques sous MM. de St-Sulpice à Laon, et son cours de licence à la Sorbonne. Ordonné prêtre en 1764, il fut chargé en 1787 d'enseigner l'Écriture-Sainte à la Sorbonne, et il occupa avec honneur cette chaire pendant plus de 20 ans. Nommé censeur royal en 1772, il s'acquitta de ces fonctions difficiles avec zèle et fermeté. Toutefois on reproche à l'abbé de la Hogue d'avoir accordé son approbation de confiance à des ouvrages qu'il n'avait pas bien examinés, ou pour lesquels l'amitié sollicitait son indulgence. Les artifices des auteurs lui surprirent aussi quelquefois. Dans ses travaux sur la Genèse et les autres livres de l'Écriture-Sainte, il s'était proposé de répondre particulièrement aux difficultés que présen-

tent les incrédules au sujet de l'histoire sacrée. Il combattit aussi la révolution par ses écrits, et réclama avec ses collègues, le 16 novembre 1791, contre la décision en vertu de laquelle la Sorbonne fut fermée. Il se vit obligé à l'époque de la terreur de quitter la France ; sa fuite précipitée et le pillage de sa maison, entraînèrent la perte de ses manuscrits qui étaient le fruit de ses recherches sur les livres saints. Après avoir couru les plus grands dangers, il arriva enfin en Angleterre, où l'évêque de Saint-Pol de Léon le nomma son grand-vicaire, et le chargea de la distribution des secours aux Français que la révolution avaient proscrits. Appelé en 1798 à la chaire de dogme dans le collège royal de Maynootk, près de Dublin, il se rendit en Irlande où il reprit ses travaux de prédilection, et acquit une certaine influence sur le clergé de cette île à qui il faisait part de ses lumières. Ses infirmités le forcèrent en 1810 de quitter l'enseignement ; il continua néanmoins de rester en Irlande, malgré les instances qui lui furent faites à plusieurs reprises pour revenir en France contribuer à la réorganisation du clergé. L'abbé de la Hogue est mort le 9 mai 1827. On lui doit : | *Entretiens entre un curé et son paroissien*, brochure in-8°, pleine de réflexions solides, qu'il publia en 1791 ; | *Exposé des motifs qui ont déterminé le clergé de France à se retirer en pays étrangers*, qu'il publia peu après son arrivée à Londres ; | *S. Cyprianus ad martyres et confessoros, ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, Londres, 1794, in-12, dont il donna une traduction française sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convainquant de schisme l'église constitutionnelle, et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, Londres, 1797 ; 2^e édition augmentée ; | une édition française revue et corrigée de l'*Imitation*, connue sous le nom de *Beuil*, mais qui est de le Maître de Sacy ; | une édition de la *Journée du chrétien*, avec un abrégé de la *Doctrine chrétienne* qui est de lui, et qui depuis a été souvent réimprimé ; | une édition augmentée de l'*Introduction ad sacram Scripturam et compendium Historiæ ecclesiasticæ*, 1811, in-12 ; ouvrage qui avait paru vers 1750. et qui a été réimprimé en 1820, avec de nouvelles additions ; | une suite de *Traité de théologie*, qu'il rédigea en Irlande pour épargner à ses élèves la peine de

transcrire ses leçons, et qui ont paru depuis 1808 jusqu'en 1815. Ils ont été adoptés par plusieurs séminaires, même au dehors de l'Irlande. Ses *Traité de la Religion et de l'Eglise* ont été réimprimés à Paris en 1815 et 1816.

* **HOHENLOHE - KIRCHBERG** (le prince de), général d'artillerie au service d'Autriche, fut employé avec succès en Transylvanie dans la guerre faite aux Turcs, en 1789. Dès l'ouverture de la campagne contre la France, en 1792, il se porta à Pellingen, en avant de Trèves, et il défendit long-temps cette position contre Beurnonville, qui l'attaqua vivement et à diverses reprises. Ce fut une des premières actions importantes de la guerre; elle est encore regardée aujourd'hui comme une des plus brillantes. Employé dans les Pays-Bas en 1793, il se signala particulièrement aux combats du mont d'Anzin, du camp de Famars, et enfin à l'attaque de la forêt de Mormal. Il couvrit ensuite avec avantage le siège du Quesnoy, et contribua aux succès du prince de Cobourg et du général de Moellendorff. Il mourut au mois d'août 1796. Les Français l'ont regardé comme un des généraux les plus redoutables qui leur aient été opposés dans cette guerre.

* **HOHENLOHE-INGELFINGEN** (Frédéric-Louis, prince de), général au service prussien, né le 31 janvier 1746, entra de bonne heure au service militaire, et accompagna le roi de Prusse à Pillnitz. Il fut, en 1792, chargé du commandement d'une division dans la campagne contre la France, et se distingua dans différentes affaires notamment à Appenheim, à la bataille de Pirmasén, et à la prise des lignes de Weissembourg, sous les ordres du maréchal Wurmser. Après avoir signalé sa valeur dans plusieurs occasions durant la campagne de 1794, il prit l'année suivante le commandement de la ligne de neutralité sur l'Ems. En 1804, il fut nommé gouverneur de la Franconie et commandant de Breslau. Il reçut aussi du roi de Prusse, comme récompense de ses services militaires, une épée d'or enrichie de diamans. Lorsqu'en 1805, les Prussiens firent pénétrer leur armée en Franconie, Hohenlohe commandait un corps d'armée établi entre la Saale et la Thuringe, et en 1806, lorsque la guerre entre la France et la Prusse fut décidée, il fut mis à la tête du corps dont l'avant-garde, commandée par le prince Louis-Ferdinand, fut complètement battue le

14 octobre à Saalfeld. A la retraite qui suivit cette bataille, il fut nommé général en chef, rassembla à Magdebourg les débris de la grande armée et les conduisit sur l'Oder. Son but était de chercher à opérer sa jonction avec l'armée russe qui s'avancait à grandes journées; mais, comme il se trouvait sans cavalerie et que d'ailleurs ses troupes qui manquaient de tout, étaient accablées de fatigue, il n'osa pas hasarder une bataille, et fut obligé de capituler à Prenzlau près de Stettin, avec 17,000 hommes. Ce revers le détermina à quitter le service, après avoir toutefois justifié sa conduite auprès du roi de Prusse; son chef d'état-major Massenbach fut seul compromis. Le prince de Hohenlohe se retira ensuite dans un château situé dans la haute Silésie, céda sa principauté à ses fils et y mourut en 1818.

* **HOLBACH** (PAUL THYRY, baron d'), philosophe du 18^e siècle, né en 1723, à Heidelberg dans le Palatinat, fut élevé à Paris où il fut amené dès son bas âge; il y reçut une éducation brillante, et s'adonna à la culture des lettres, des sciences et des arts. Il se lia de bonne heure avec les philosophes pour lesquels sa maison devint un point de réunion. Le baron, dont la fortune était assez considérable, leur donnait à dîner tous les dimanches, et continua ainsi durant environ quarante années. Le fameux abbé Galiani lui écrivait de Naples, le 7 avril 1770: « La philosophie, dont vous êtes le premier maître-d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit.....? ». Si l'on en croit les *mémoires* du temps qui ont été publiés de nos jours, les principes les plus sacrés de la religion, de la morale et de la politique, étaient mis en question. L'athéisme était à l'ordre du jour, lui-même professait cette désolante doctrine avec tant de franchise que M^{me} Geoffrin, ne voulut pas admettre dans sa société lui et ses amis. D'Alembert se tint éloigné de la maison du baron d'Holbach, Buffon s'en sépara, et J. J. Rousseau rompit ouvertement avec lui. Son système matérialiste indisposa même contre lui son ancien admirateur Frédéric II, roi de Prusse. Ses convives furent ses panegyristes; ils en ont fait un assemblage de toutes les vertus et de toutes les connaissances: parmi eux se distinguaient Diderot et Naigeon. Celui-ci, qui passa près de 25 ans dans son intimité, écrivit après sa mort au rédacteur du *Journal de Paris* qui publia sa lettre le 9 février 1789: que

le baron d'Holbach pratiquait toutes les vertus qui font le plus d'honneur à la nature humaine...; qu'il avait cultivé toutes les sciences et reculé les bornes de la philosophie, de la politique et de la morale...; qu'il contribua par ses traductions au progrès rapide de l'histoire naturelle et de la chimie... qu'à une certaine justesse d'esprit il joignait une simplicité de mœurs antique et patriarcale, etc. Les philosophes ses commensaux, et sur tout Naigeon, son ami passionné, citaient de lui plusieurs bons mots que nous soumettrons, en partie, au jugement du lecteur..... « Une grande aisance, disait-il, n'est qu'un instrument de plus pour rendre le bien durable et pour l'embaumer. » En parlant des ingrats, il disait : « Je me contente du rôle sec de bienfaiteur quand on m'y réduit : je ne cours point après mon argent ; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je désire. » En s'adressant à Turgot, il s'exprimait ainsi sur sa conduite pendant son ministère ; « Vous meniez très bien votre charrette, mais vous aviez oublié votre petite boîte de saindoux pour graisser les essieux. » Voyant dans le jardin de la comtesse d'Houdetot le buste de Fénélon, au bas duquel elle voulait mettre cette inscription : *fuis, méchant, Fénélon te voit*, le baron lui dit : « Madame, Fénélon ne devait pas faire fuir le méchant, il devait le ramener. » Cette pensée est très juste : et nous regrettons que son auteur n'ait pas trouvé quelque Fénélon qui l'eût ramené de ses nombreuses méchancetés contre le christianisme. Les amis du baron d'Holbach assuraient qu'il était d'une simplicité extrême, que sa crédulité était puérile, en ce qu'il accueillait les nouvelles les plus absurdes comme d'incontestables vérités. Cependant cette prétendue simplicité d'esprit ne s'étendait pas sur ses mœurs ; il se livrait avec excès à sa passion pour la table et pour les femmes, et tout naïf qu'il paraissait, il eut toujours l'ambition d'être le coryphée des philosophes français. Les acolytes du baron vantaient aussi son *habituelle sérénité d'âme* ; mais elle se démentait assez souvent, témoin J.-J. Rousseau, qui se plaint de lui pour en avoir essuyé, tout philosophe qu'il était, et sans motif de sa part, les grossièretés les plus brutales. Nous ajouterons à ce fait ce que dit à Rousseau Diderot, l'intime ami d'Holbach : « Il faut lui pardonner un ton qu'il prend

avec tout le monde, et dont ses amis ont plus à souffrir que personne. » D'après une note de la *Correspondance* de Grimm, ce pourvoyeur du bon appétit des philosophes perdit un peu de leur amitié, lorsqu'il dut mettre quelque réforme dans sa cuisine, à l'occasion d'autres dépenses pour l'établissement de ses enfans. Le baron d'Holbach s'était marié fort jeune ; et sa première femme étant morte, il en épousa la sœur (Charlotte-Suzanne d'Aine, morte en 1814), après en avoir obtenu la permission de la cour de Rome. Les ouvrages de d'Holbach excitèrent des critiques et des murmures, non-seulement de la part des personnes bien pensantes, mais des philosophes eux-mêmes. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle il n'en a pas avoué la plus grande partie. Les philosophes se déchaînaient, en général, contre le christianisme, mais le baron d'Holbach eut l'honneur de les surpasser en impiété : il voulut anéantir le principe fondamental de toutes les croyances, l'existence d'un Dieu qui se manifeste dans toutes les œuvres de la création. Dans plusieurs de ses ouvrages, il avait pour collaborateur Diderot, et pour éternel panégyriste Naigeon, qui l'aimait (c'est lui-même qui le dit), le respectait et le pleura comme un père. Il mourut le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans, persuadé, du moins en apparence, qu'il allait retomber dans le néant comme le plus vil des animaux. Voici la liste des ouvrages dont il est reconnu être l'auteur : | *Arrêt rendu à l'amphithéâtre contre la musique française*, 1752, in-8° ; | *Lettre à une dame d'un certain âge sur l'état présent de l'opéra*, 1752, in-12 ; | *Chimie métallurgique, dans laquelle on trouvera la théorie et la pratique de cet art*, traduit de l'allemand de Gellert, Paris, 1758, 2 vol. in-12 ; | *Minéralogie, ou Description générale des substances du règne minéral*, traduit de l'allemand de Wallerius, Paris, 1759, 2 vol. in-12 ; | *L'Antiquité dévoilée*, refaite sur l'écrit original, 1766, in-4°, et 3 vol. in-12 ; | *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres, (Nancy, Le Clerc), 1767, in-12. Cet ouvrage parut sous le nom emprunté de Boulanger ; on l'attribue au baron d'Holbach ; mais selon La Harpe, il est de Damilaville, qui le rédigea d'après les conversations ou sous la dictée de Diderot. Dénoncé au roi, en 1770, ce livre fut prohibé par le gouvernement. | *La Contagion*

sacrée, ou *Histoire naturelle de la superstition*, Londres, 1767, in-12, traduite de l'anglais de Jean Trenchard et de Thomas Gordon. Cet écrit fut condamné par arrêt du parlement le 8 août 1770. L'auteur fait tous ses efforts pour y combattre la révélation, qu'il appelle un instrument fatal, mis en usage par l'ambition afin d'opprimer la terre. Cependant les arguments que le baron d'Holbach emploie pour combattre la révélation sont bien moins forts et convaincans que ceux que présente Newton pour la défendre et en prouver la réalité; et cela, quoique le mathématicien anglais ne fût qu'un protestant, et que d'Holbach fût né au sein du catholicisme. *La Contagion sacrée* a été réimprimée en 1777, in-8°, et insérée dans le premier volume d'une *Bibliothèque philosophique*, dont le second volume est encore à paraître, ce qui prouve le peu de succès qu'obtint le premier; | *Esprit du clergé*, ou *Le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes*, traduit de l'anglais de Trenchard et de Gordon, et refait en grande partie par d'Holbach, Londres, 1767, in-12. On aurait de la peine à faire la moindre analyse de cet ouvrage fondé sur les calomnies les plus impudentes et les plus absurdes. On peut en dire autant du suivant: | *De l'imposture sacerdotale*, ou *Recueil des pièces sur le clergé*, traduit de l'anglais, et augmenté par le traducteur, Londres, 1757, in-12; | *David ou l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu*, traduit de l'anglais, 1768, in-12; | *Dernier chapitre du militaire philosophe*, ou *Difficultés sur la religion proposées au Père Malebranche*, 1768, in-12; | *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Collins, Londres, 1768, in-12; | *Histoire ancienne de la Russie*, par Lomonosou, traduite en allemand par d'Holbach, et de l'allemand en français par Eidous, 1768, in-8°; | *Lettres à Eugénie*, ou *Préservatifs contre les préjugés*, 1768, 2 vol. in-12. Ces lettres avaient été faussement attribuées à Fréret; elles sont d'une impiété peu commune, et d'autant plus dangereuse qu'elle est malicieusement mise à la portée des lecteurs les moins éclairés. L'avertissement et les notes sont de Naigeon. | *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie*, traduites de l'anglais de Toland, avec des notes de Naigeon, Amster-

dam et Paris, 1769, in-12; | *Les prêtres démasqués ou Les intrigues du clergé chrétien*, ouvrage traduit de l'anglais et refait en grande partie, 1768, in-12; | *Théologie portative*, ou *Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne*, publié sous le nom de l'abbé Bannier, 1768, in-12; | *De la cruauté religieuse*, traduit de l'anglais, Londres, 1769, in-8°. On aurait pu demander à l'auteur où l'on pourrait trouver de cruauté plus raffinée que celle qui veut nous priver dans les malheurs de la vie des secours d'une religion aussi sublime que consolante. | *L'enfer détruit ou Examen raisonné du dogme de l'éternité des peines*, traduit de l'anglais, Londres, 1769. Rassurez-vous, hommes vicieux et méchans: si vous en croyez le baron d'Holbach, éludez les poursuites de la justice humaine, et vous n'avez plus à craindre de châtement; et vous, hommes justes, victimes du méchant, livrez-vous au désespoir, vous ne trouverez pas dans une autre vie le prix de vos longues souffrances. | *L'intolérance convaincue de crime et de folie*, traduite de l'anglais, Londres, 1769. Si l'intolérance est une folie et un crime, assurément les philosophes méritent mieux que personne d'être traités de fous et de criminels. Blessez-les tant soit peu dans leurs opinions ou leur amour-propre, et vous verrez de quoi leur irascibilité est capable. Qu'on s'en rapporte à Rousseau lui-même, à l'égard du baron d'Holbach. | *L'Esprit du judaïsme ou Examen raisonné de la loi de Moïse et de son influence sur la religion chrétienne*, traduit de l'anglais, de Collins, 1770, in-12; | *Essai sur les préjugés, ou de l'Influence des opinions sur les mœurs et le bonheur des hommes*, par M. de M^{me}, Londres, 1770. Cet essai avec des notes de Naigeon, et autres écrits irréligieux, fut inséré dans les *Œuvres* de Dumarçais, publiées en 1797, par MM. Dechocail et Millon. Cependant La Harpe assura (dans la *Quotidienne*) que ce célèbre grammairien n'avait pas vomé de pareils blasphèmes. | *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul*, Londres, 1770; | *Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des évangiles*, 177..., petit in-8°. Ces deux ouvrages distillent à longs traits le poison de l'impiété. | *Recueil philosophique ou Mélange de pièces sur la religion et la morale* par différens auteurs, publié par Naigeon, Londres, 1770, 2 vol. in-12. Dans le premier volume, d'Holbach a fourni des réflexions

sur les craintes de la mort, et dans le deuxième, les articles suivans : 1° Problème important : *La Religion est-elle nécessaire à la morale et utile à la politique ?* par Mirabaud ; 2° *Dissertation sur l'immortalité de l'âme*, traduite de l'anglais de Hume ; 3° *Dissertation sur le suicide*, traduite du même ; 4° *Extrait d'un livre intitulé : Le Christianisme aussi ancien que le monde*, traduit de l'anglais de Tindal ; | *Système de la nature ou Des lois du monde physique et moral*, par Mirabaud, secrétaire perpétuel et l'un des quarante de l'académie française, Londres, 1770, 2 vol. in-8°. L'*Avis de l'éditeur* est de Naigeon. Le nom de Mirabaud est supposé, et ce n'est pas la première fois que d'Holbach fait parler ainsi les autres, auxquels il prête ses opinions. « Puisque les philosophes eux-mêmes, dit La Harpe, n'ont pas cru devoir rendre authentiquement cet infâme livre à son auteur, je me crois obligé à la même retenue par respect pour la famille que j'honore. » Mais Grimm (*Correspondance*, avril 1789) parle plus clairement et s'exprime en ces termes : « Il n'y a plus d'indiscrétion à dire que M. d'Holbach est l'auteur du fameux *Système de la nature*, livre qui fit tant de bruit en Europe. » Voltaire s'éleva contre cet ouvrage, non moins paradoxal qu'irréligieux, et qui renferme les principes du matérialisme le plus révoltant ; il en combat, dans son *Dictionnaire philosophique*, articles *Dieu* et *style*, les maximes exécrables en morale et absurdes en physique, la diction faible, diffuse ; et il remarque dans ce livre confus quatre fois trop de paroles. Le roi Frédéric II, malgré son philosophisme, reconnaissant dans le *Système de la nature* des principes qui menaçaient les sociétés, le réfuta énergiquement, et revint un peu de son amour pour la philosophie, comme le prouvent ses œuvres posthumes. Athée dans le fond de l'âme, inconséquent dans ses opinions, d'Holbach contredit l'expérience, qu'il invoque sans cesse ; il en appelle à la raison qu'il méconnaît, en présentant comme des faits et des axiomes les suppositions et les assertions les plus fausses. Le fiel, l'arrogance lui tiennent lieu de dialectique et de talens. Il confond tout, le vice et la vertu, la vérité et le mensonge. Dieu, qu'il dit avoir été inventé par les théologiens, n'est pour lui qu'un être idéal, et il met à sa place la matière, une aveugle nécessité, la nature enfin, qu'il appelle un assem-

blage de tous les êtres et de leurs différens mouvemens, ne s'apercevant pas que sans une cause première il n'y a d'assemblage ni d'êtres, ni de mouvemens. Tous ces principes, plus erronés les uns que les autres, sont offerts du ton le plus pédantesque, et dans un style inégal, lourd, plein de déclamations et de contradictions, qui prouvent un grand dérèglement d'esprit que la haine dirige. Outre Voltaire, Bergier réfuta victorieusement le *Système de la nature*, dans l'*Examen du matérialisme*, 1771, 2 vol. in-12. Duvoisin, Holland, Rochefort, le réfutèrent également. Saint-Martin le combat aussi dans son livre *Des Erreurs et de la Vérité*, 1773, in-8°, livre qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage intitulé : *La suite des Erreurs et de la Vérité*, lequel est sorti de l'école d'Holbach. | *Tableau des Saints*, ou *Examen de l'esprit et des personnages que le christianisme propose pour modèles*, Londres, 1770, 2 volumes in-12 ; | *De la figure humaine*, ou *Exposition des facultés, des actions et des passions de l'âme et de leurs causes*, traduite de l'anglais de Hobbes ; | *Le Bon sens*, ou *Idees naturelles opposées aux idées surnaturelles*, Londres, 1772, in-12. Ce *Bon sens* n'est qu'un abrégé du *Système de la Nature*, présenté d'une manière plus claire et plus précise, afin que l'esprit le plus borné puisse y apprendre les principes du matérialisme. | *Système social*, ou *Principes naturels de la morale et de la politique*, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs, Londres, 1773, 2 vol. in-8°, et 3 vol. in-12 ; | *Morale universelle*, ou *Les devoirs de l'homme fondés sur la nature*, Amsterdam, 1776, in-4°, ou 3 vol. in-8°. Dans cet ouvrage où l'auteur suppose à la nature une perfectibilité dont elle n'est pas susceptible, ainsi que dans l'*Essai sur les préjugés*, le *Système social*, et deux autres écrits intitulés la *Politique naturelle* et l'*Etocratie*, etc., d'Holbach veut établir que, sans l'appui d'aucun culte, les empires peuvent exister long-temps heureux, parle seul moyen des lois et des lumières. Ce pitoyable sophisme prouve combien d'Holbach connaissait peu l'homme et ses passions. Il s'est plu à franchir les bornes que Hobbes et Spinoza eux-mêmes ont respectées, car ils sont contraints d'avouer « que la morale de l'athéisme n'a pas d'autres règles que la force et la cupidité. » | *Elémens de la morale universelle*, ou *Catéchisme de la nature*, ouvrage post-

hume, Paris, 1710. C'est presque le seul ouvrage où l'auteur ne se livre pas à ses invectives accoutumées contre la religion et ses ministres. Il est plus que probable que ce livre, avant de paraître, a été soumis à de grandes corrections. Le baron d'Holbach a publié encore de nombreux ouvrages sur différentes matières d'agriculture, etc. Cette fécondité et la différence des pièces qu'on y remarque viennent à l'appui de l'opinion générale, qu'il avait des auteurs complaisans pour lui aider à composer ses ouvrages. Il les confiait à son ami Naigeon, qui les faisait passer en Hollande et les adressait à Marie-Michel Rey, lequel les renvoyait en France imprimés. La haine du baron contre les prêtres était telle, qu'au dire de Grimm, lorsqu'il en entendait parler, il entraînait dans une fureur inexprimable. Il devait principalement cette haine aux conversations de Diderot, qui lui ouvrit le premier la route du philosophisme. La plupart de ses ouvrages ont été condamnés ou par les évêques ou par le parlement; mais celui qui fit le plus de sensation fut son *Système de la nature*. Voici comme s'exprimait, d'un ton vraiment prophétique, l'avocat-général Séguier, dans son réquisitoire contre cette infâme production : « L'impiété, disait-il, ne borne pas ses projets d'innovation à dominer sur les esprits et à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité; son génie inquiet, entreprenant, ennemi de toute dépendance, aspire à bouleverser toutes les constitutions politiques. Ses vœux ne seront remplis que lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire de rang et de condition, lorsqu'elle aura avili la majesté des rois, rendu leur autorité précaire et subordonnée aux caprices d'une foule aveugle, et lorsqu'enfin, à la faveur de ces étranges changemens, elle aura précipité le monde entier dans l'anarchie et dans tous les maux qui en seront inséparables. Peut-être même, dans le trouble et la confusion où ils auront jeté les nations, ces prétendus philosophes se proposent-ils de s'élever au-dessus du vulgaire, et de dire aux peuples que ceux qui ont su les éclairer sont seuls en état de les gouverner. »

HOLBEIN (JEAN), peintre, né à Bâle vers 1495, mania avec une égale facilité le burin et le pinceau. Erasme, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le reçut très bien, et

qui le présenta à Henri VIII. Ce monarque, passionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par sa protection et par ses bontés. Il reçut plusieurs bienfaits de ce prince, et lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui voulait entrer de force dans son cabinet pour le voir travailler, et le comte s'en plaignant, le roi lui répondit, « qu'il serait plus facile de faire sept comtes de sept paysans, qu'un seul Holbein de tant de comtes. » Ce maître avait un bon goût de peinture, qui ne tenait rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal ordonné ses draperies. Holbein travaillait avec un égal succès, en miniature, en gouache, en détrempe et à l'huile. Il peignait de la main gauche aussi habilement que de la droite. Il atteignit presque la perfection de son art, dans les premiers ouvrages qu'il produisit. Nous citerons particulièrement sa *Danse du village*, faite pour la poissonnerie de Bâle : tous les étrangers la vont voir comme une des curiosités les plus intéressantes de Bâle (voy. le *Dict. géograph.*); la *danse des morts*; la *richesse*; la *pauvreté*, etc. On vante ses *portraits de l'empereur Charles-Quint, de Froben, d'Erasme*, et de *lui-même*. Ses principaux ouvrages sont à Bâle et à Londres. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Morie* (Eloge de la Folie) d'Erasme, avec le *commentaire* de Listrius. On y trouve aussi sa *Vie*; c'est celle d'un débauché et d'un prodigue. Il mourut de la peste à Londres en 1554. Son *Oeuvre* a été publié par Ch. de Mechel, Bâle, 1780, et suiv. 4 vol. in-fol. La collection de ses portraits, au nombre de 84, tous gravés par Bartolozzi, à l'exception de quatre, a paru à Londres, 1792-1800, 2 gros vol. in-fol. avec des notes biographiques par John Chamberlain.

HOLBERG (Louis baron d'), auteur dramatique, né en 1684 à Bergen en Norvège d'un père qui était lieutenant-colonel, fut obligé de servir comme caporal, et devint ensuite précepteur chez un pasteur de paroisse de campagne. Il parcourut la Hollande, la France, l'Italie et l'Angleterre, et recueillit des connaissances en tout genre. De retour à Copen-

hague en 1716, il devint assesseur du consistoire : on le vit tour à tour poète satirique, comique, historien, moraliste ; et s'il n'eut pas de succès dans tous ces genres, il ne laissa pas d'acquérir de la réputation. Son *Histoire de Danemark, jusqu'à l'an 1670*, Copenhague, 1732-1755, en 5 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et écrite d'un style négligé, plat et ignoble. Comme moraliste, il est connu par 2 vol. intitulés *Pensées morales*, où, parmi quelques réflexions justes, il y a un grand nombre de paradoxes et de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Montesquieu *De la grandeur et de la décadence des Romains* ; parmi des remarques fausses ou vétilleuses, il y en a de très bonnes ; l'ouvrage est écrit en français, d'un style qui est quelquefois plaisant. Il l'avait donné à corriger à un ami, mais il ne voulut pas s'en tenir à ses corrections (1). Il a écrit aussi des *Lettres sur l'Esprit des lois*, dont on doit porter le même jugement. Ses autres ouvrages sont : | *Etat politique, géographique, de la monarchie danoise* ; | *Histoire ecclésiastique* ; | *Histoire des Juifs* ; | une traduction d'*Hérodien* et autres écrits de moindre importance. Parmi ses comédies, celle qui a eu le plus de vogue est le *Potier d'étain, homme d'état*, comédie en 5 actes et en prose ; les autres sont : la *Capricieuse*, comédie ; *Jean de France*, comédie en 5 actes ; *L'oisif affairé ou l'homme qui n'a jamais le temps*, comédie en trois actes, etc. Un volume de ses comédies a été traduit en français. Il est aussi auteur de quelques *Poèmes épiques*. Ce savant mourut en 1754, à 70 ans, laissant des richesses considérables, que ses lettres, sa place d'assesseur, sa frugalité et son économie lui avaient procurées. Comme il devait presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna 70,000 écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de *baron*. Il laissa aussi un fonds de 16,000 écus pour

les dots de quelques jeunes demoiselles choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague. Les Danois ont beaucoup écrit sur Holberg. On estime surtout sa *Vie* par M. Wandall ; et Holberg considéré comme poète comique, par M. le chevalier Rahbeck, professeur à Copenhague. Ce savant littérateur a donné une bonne édition critique des *OEuvres choisies de Holberg* en 21 vol. in-8°, Copenhague, 1806-1814.

HOLCOLN, HOCOTZ ou HOKLOT (ROBERT), dominicain, natif de Northampton, mourut en 1349. On a de lui un *Commentaire sur le Maître des sentences*, 1497, in-fol.

* **HOLCROFT (THOMAS)**, auteur dramatique et romancier anglais, né le 22 décembre 1744, à Londres, où son père était cordonnier. Il commença à exercer le même état, fut ensuite palefrenier, puis comédien. Ayant obtenu peu de succès, il essaya de composer des *comédies* ; mais il ne fut guère plus heureux : aucune ne put réussir. On y trouve cependant d'assez bonnes peintures de mœurs et de caractères ; son dialogue est naturel, ses intrigues bien conduites ; mais il manque de gaieté et de saillies dans le style. Il quitta le théâtre et publia plusieurs *romans*, où l'on trouve plus d'imagination que de goût ; il traduisit en anglais la *Vie privée de Voltaire* ; les *Mémoires du baron de Trenck*, 3 vol. in-12 ; l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*, de Mirabeau, 2 vol. in-8° ; les *Veillées du château*, de M^{me} de Genlis ; les *OEuvres posthumes de Frédéric II* ; un *Abrégé de Lavater sur la physionomie*. Son dernier ouvrage fut ses *Voyages en Allemagne et en France*, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : *le Sceptique*, ou *Bonheur de l'homme*, poème moins remarquable par le talent poétique que par les sentimens irréli-gieux qu'y manifeste l'auteur. Il avait adopté les principes de la révolution française, et fut sur le point, en 1794, d'être mis en accusation comme coupable de haute-trahison. Il persista dans son incrédulité toute sa vie ; mais il se rétracta à sa mort, arrivée le 23 mars 1809. On a publié à Londres ses *mémoires*, écrits en partie par lui-même, Londres, 1815, 3 vol. in-12.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem, fut consultée par le roi Josias sur le Livre de la loi, trouvé dans le trésor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophétesse

(1) Ce travers n'est pas particulier à Holberg. L'auteur de cette note a été à même d'observer que les savans, ou soi-disant tels, du nord de l'Allemagne, commettent la double erreur de penser que le génie de notre langue en est aussi aisée à saisir que la construction, et que parmi ceux d'entre nous auxquels ils veulent bien allouer quelques connaissances, il en est peu qui aient appris et sachent leur langue par principes. *Note de l'édition de 1827.*

annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu allait faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta, que puisque Josias s'était humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveraient point sous son règne.

HOLDEN (HENRI), théologien anglais, né dans le comté de Lancastre, après avoir enseigné la théologie dans plusieurs universités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris, en 1646, et y mourut vers 1663, aussi regretté pour son exacte probité que pour sa profonde érudition. On lui doit : | *Analysis fidei* 1632, petit ouvrage réimprimé par Barbou en 1766, in-8° : il a été traduit en anglais en 1658, in-4°. Il comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnait plus qu'il ne compilait. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. Il se peut que l'auteur, en voulant trop se resserrer, ait été quelquefois un peu obscur, et qu'il ait donné lieu à des objections raisonnables : et c'est ce qui lui est arrivé, en particulier, dans la manière dont il traite la nature et les motifs de la foi, où M. Grandin, docteur et syndic de Sorbonne, a trouvé quelques assertions peu exactes. La critique de M. Grandin se trouve à la page 443 de cette édition de l'*Analyse*. « On ne peut dis- » convenir, dit un théologien, qu'elle ne » soit fondée, sans qu'on en puisse rien » conclure contre les sentimens de Hol- » den. Tous ceux qui ont voulu analyser » la foi selon les règles de la logique hu- » maine sont tombés dans les mêmes in- » convéniens. En perdant de vue la défi- » nition de la foi, qui est *Donum Dei ac* » *lumen quo illustratus homo firmiter* » *assentitur*, etc., en ne songeant pas que » la foi fait croire non-seulement à la ré- » véléation, mais la révélation même, ils » se sont environnés de difficultés dont ils » ne se sont pas tirés sans paralogisme. » On peut voir cet objet saisi sous le vrai point de vue, dans le *Catéchisme philosophique*, t. 3, n° 593 et suivans. Cet ouvrage de Holden a été traduit en français ; | des *Notes marginales*, très claires, quoiqu'un peu courtes, sur le nouveau Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12, etc. ; | des *Lettres théologiques* insérées dans la dernière édition de l'*Analyse*.

HOLDER (GUILLAUME), né dans le comté de Nottingham, devint membre de

la société royale de Londres, chanoine de Saint-Paul, aumônier du roi, et mourut à Londres en janvier 1697, après avoir publié : | *Comparaison du mois lunaire avec l'année solaire*, 1694, in-8° ; | *Elémens du langage*, 1669, in-8° ; | *Principes naturels de l'harmonie*, 1694, in-8°. Il essaya l'un des premiers de donner la parole à un sourd et muet de naissance, et il réussit dans cette tentative sur le jeune Alexandre Popham, fils de l'amiral de ce nom.

HOLL (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant 26 ans dans les plus célèbres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Statistica Ecclesiae germanicae*, Heidelberg, 1779, in-8°, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il était occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

HOLLAR (WENCESLAS), dessinateur et graveur, naquit à Prague en 1607, d'une famille noble qui avait perdu toutes ses possessions lors des troubles de la Bohême. Il voyagea en Allemagne et séjourna long-temps en Angleterre où il fut attaché au comte d'Arundel. Obligé de quitter Londres à l'époque de la révolution, il y retourna dès que Charles II fut remonté sur le trône. Il excellait particulièrement à graver des paysages, des animaux, des insectes et des fourrures. Lorsqu'il a voulu sortir de ce genre, il est devenu un graveur médiocre. Il dessinait mal ses figures ; les sujets de grande composition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet et d'intelligence. Il mourut à Londres dans la misère, malgré son grand talent, en mars 1677. L'*Oeuvre* de ce maître est considérable ; on le fait monter à 2,400 pièces.

HOLLERIUS. Voyez **HOULLIER**.

* **HOLLIS** (THOMAS), gentilhomme anglais, né à Londres, le 14 avril 1720, fit de brillantes études, s'appliqua à la connaissance des langues, et entreprit plusieurs voyages en Europe, où il se lia avec les savans et les hommes les plus célèbres. Il est particulièrement connu par sa passion extrême pour la liberté ; il

prenait le titre de *citoyen du monde*. De retour en Angleterre en 1753, il commença une collection de livres et de médailles, dans le dessein (suivant ses expressions) d'honorer et de soutenir la cause de la liberté, et de conserver la mémoire de ses défenseurs. Il fit aussi imprimer, pour donner en présent, une nouvelle édition de la *Vie de Milton*, par Toland; non qu'il affectionnât la personne de ce poète, quoiqu'il affectât de garder quelques-uns de ses meubles comme des reliques, mais parce qu'il avait été l'ennemi de l'infortuné Charles I^{er}. Il dépensa beaucoup pour l'intérêt de la cause des anglo-américains, et mourut subitement à Corscombe, en se promenant, le 1^{er} janvier 1784. Il avait ordonné par testament que son corps fût enterré dans une fosse de 40 pieds de profondeur, creusée près de son habitation, et qu'on y fit passer immédiatement la charrue pour qu'il ne restât aucune trace de cette sépulture. Il a laissé les *Mémoires de sa vie*, publiés par François Blackburne, à Londres, 1780, 2 vol. in-4^o. Ces Mémoires, écrits avec beaucoup de confusion, renferment les portraits de plusieurs hommes obscurs, mais zélés défenseurs de la liberté. Il contiennent aussi plusieurs *Opuscules* de Hollis sur Milton, Sidney, Hubert Languet, Buchanan, etc. Le docteur Disney a publié en 1804 un *Index* pour ces *Mémoires*.

HOLOFERNE, général des armées de Nabuchodonosor I^{er}, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Israélites, les Ismaélites, les Madiannites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J.-C. La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siège. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissait de l'eau à ses habitants. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsque Dieu suscita une jeune veuve très riche, très belle et très vertueuse pour les délivrer (*voyez JUDITH*). Suivie d'une seule esclave, et parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holoferne, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudrait. Quatre jours après, le général assyrien fit un grand festin, et y invita Judith. Tous les officiers s'étant retirés, et Judith se trouvant

seule avec Holoferne profondément endormi par le vin qu'il avait bu, elle lui coupa la tête, et retourna à Béthulie, aux murailles de laquelle on suspendit la tête d'Holoferne. Les assiégés profitèrent de la frayeur que cet événement avait jeté dans le camp des assiégeans, les poursuivirent, les taillèrent en pièces, et s'enrichirent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint pour voir Judith; il la bénit, et lui donna la dépouille d'Holoferne. Cette sainte veuve célébra sa victoire par un *Cantique*. (*Voyez l'article déjà cité, pour les objections que l'histoire de Judith pourrait faire naître.*)

HOLSTENIUS (Luc), dont le nom allemand était *Holste*, naquit à Hambourg en 1596, et fit ses études à Leyde. Etant venu en France, il s'y fit un nom par son érudition: il voyagea ensuite en Italie, en Sicile, en Angleterre. Ayant embrassé en 1625 le catholicisme, il se rendit à Rome, auprès du cardinal Barberini. Il obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de Saint-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1633, à Inspruck, pour y recevoir la profession de foi de la reine Christine de Suède, lorsqu'après avoir abdiqué la couronne, elle embrassa la religion catholique. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net, voilà les qualités des écrits de ce savant, qui réunissait beaucoup de modestie à un mérite reconnu. La plupart ne consistent qu'en *Notes* et en *Dissertations*, répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut en 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberini lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui: *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Augsbourg, 1759, en 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Holstenius des *notes* et des *corrections* savantes et considérables sur la *Géographie* d'Etienne de Bysance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, in-fol., 1684. Holstenius traduisit aussi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, Rome, 1630, grec et latin, in-8^o, l'orna de notes, et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier, et corrigea le livre d'Eusèbe contre Hiéroclès. M. Boissonnade, professeur de littérature grecque à Paris, a publié (à Paris, 1817, in-8^o) un recueil assez considérable de *lettres* de Holstenius, adressées à Peiresc, Doni, Sirmond, etc. Elles sont au nombre de 114, dont 48

étaient inédites, et contiennent sur la vie de ce savant des détails très curieux, et qu'on ne trouve pas ailleurs.

* **HOLTY** (LOUIS-HENRI-CHRISTOPHE), poète allemand, né en 1748 à Mariensée, dans l'électorat de Hanovre, mort à l'âge de 28 ans, le 1^{er} septembre 1776, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, fit de brillantes études à Gottingue et suivit un cours de théologie; mais entraîné par sa passion pour les lettres, il s'y adonna entièrement et devint l'un des poètes les plus distingués de l'Allemagne. Ses *poésies*, où règne une grande sensibilité, se font remarquer en général par la facilité et la pureté du style, ainsi que par l'abondance des images; mais il réussit mal à peindre les vices des hommes, les ridicules de la société, et il manie sans succès l'arme de la plaisanterie. Elles ont été plusieurs fois réimprimées. La meilleure édition est celle de 1814, in-8°. Il a traduit de l'anglais le *Connaissieur*, feuille hebdomadaire, Leipzig, 1775, in-8°; les *Dialogues politiques et moraux de Hurd*, 1775, in-8°, et le tome 1^{er} des *Oeuvres philosophiques du comte de Shaftesbury*. Les autres vol. ont été traduits par Voss.

* **HOLWELL** (JEAN-SOPHRONIE), médecin anglais, né à Dublin en 1714, suivit d'abord la carrière du commerce qu'il quitta pour étudier la médecine. Ayant acquis de grandes connaissances dans cet art, il s'embarqua en 1753 pour le Bengale en qualité de chirurgien de régiment, et, après plusieurs courses dans l'intérieur du pays, il fut employé dans la même qualité au comptoir de Daca, d'où il passa ensuite à Calcutta, pour y remplir les fonctions de médecin et chirurgien principal de cette résidence. Le mauvais état de sa santé l'obligea de revenir en Angleterre en 1749. Il y obtint l'approbation des directeurs de la compagnie pour divers plans de réforme qu'il mit à exécution à son retour au Bengale, en 1751. On fut si satisfait de sa conduite, qu'il fut élevé à un emploi supérieur dans le conseil. Il se distingua surtout dans la défense de Calcutta, à laquelle il fut appelé par le vœu des habitans, le gouverneur et les anciens du conseil ayant abandonné cette ville. Sa résistance courageuse irrita tellement le nabab du Bengale, Séradjé-éd-Doulah, qui en avait formé le siège, qu'après la capitulation, au mépris de la parole donnée, il le fit jeter dans un cachot étroit avec 146 autres prisonniers. Le défaut d'air et de nourriture réduisit

à 23 le nombre de ces malheureux. Cependant il fut remis en liberté, sur le témoignage favorable qui fut rendu de la douceur et de l'équité qu'il avait montrée envers les Indous, quand il présidait la cour des Zémindars. La secousse qu'il venait d'éprouver le força de retourner une seconde fois en Angleterre, où ses services éminens le firent désigner pour succéder au lord Clive dans le gouvernement du Bengale (1759). Remplacé lui-même en 1761, il revint en Angleterre, où il consacra tout son temps à l'étude, jouissant tranquillement de la fortune considérable qu'il avait acquise par de longs travaux, et, ce qui est remarquable, sans avoir donné lieu à aucun reproche. Il mourut le 5 novembre 1798 à Pinner, dans le comté de Middlesex. On lui doit : | *Relation de la mort déplorable des Anglais et autres personnes suffoquées dans le trou noir du fort de William, à Calcutta*, la nuit du 20 au 21 juin 1756, Londres, 1757, in-8°; | divers *Traités sur l'Inde*, relatifs aux affaires de la compagnie, ibid. 1763, in-4°; | *Evénemens historiques intéressans relatifs au Bengale et à l'Indostan, suivis de la Mythologie des Gentous et d'une Dissertation sur la métempsychose*, 1764-71, 3 vol. in-8°, fig., où l'on trouve des faits curieux, mais où l'on désirerait plus d'ordre. Les deux premiers tomes ont été traduits en français, Paris, 1768, 2 vol. in-8°; | *Détails sur la manière d'inoculer la petite vérole dans l'Indostan*, Londres, 1767, in-8°; | *Nouveaux essais sur la manière de prévenir les crimes*, ibid. 1766, in-8°; | *Dissertations sur l'origine, la nature, et les occupations des êtres intellectuels sur la divine Providence, la religion et le culte*, ibid. 1787, in-8°. Ce dernier ouvrage offre plusieurs opinions bizarres, qui feraient croire que la doctrine de la métempsychose avait fini par s'emparer de la tête de l'auteur. Holwell était membre de la société royale de Londres.

HOLYWOOD. Voyez SACROBOSCO.

* **HOLZBAUER** (IGNACE), habile compositeur de musique et conseiller de la chambre des finances de l'électeur palatin, né à Vienne en 1718, séjourna en Italie, en Prusse, à Manheim, où il mourut le 7 avril 1783. Ses *opéras* ont joui d'une grande réputation en Allemagne et en Italie. Il a publié aussi un grand nombre de messes, de motets, de psaumes, d'oratorio, parmi lesquels on distingue la *Mort de Jésus*, *Judith*, le *Jugement de*

Salomon, et surtout une messe allemande, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. On a gravé en 1770, à Paris, quatre Œuvres de *symphonies* de cet auteur.

HOMBERG (GUILLAUME), médecin et chimiste allemand, fils d'un gentilhomme saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, il vint en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où le fixèrent les offres avantageuses du grand Colbert (1682). Ses *phosphores*, une *machine pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses *microscopes* très simples, très commodes, très exacts; plusieurs découvertes en chimie, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences: il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, passionné pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire très bien fourni; il y travailla avec une activité infatigable; mais il faut convenir que l'imagination présida à plusieurs de ses tentatives, qu'il fit des expériences ridicules, et attacha quelquefois de fausses idées aux résultats qu'il en obtenait. Il mourut dans de grands sentimens de piété et de religion, le 24 septembre 1715, laissant plusieurs écrits dans les *Mémoires de l'académie*, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avait fait abjuration de la religion prétendue réformée en 1682. On peut consulter pour plus de détails Chauffepié et le Père Nicéron.

HOMÉ (DAVID), ou plutôt HUME, comme son nom latin le marque (quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux David Hume), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'église réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanais. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différens entre Tilenus et du Moulin, touchant la *justification*; et même, s'il était possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe en une seule et même doctrine, sous une unique confession de foi: comme si des gens qui avaient secoué une autorité infaillible, établie par Dieu même, pouvaient professer une croyance invariable et uniforme. (Voyez LENTULUS SCIPION.) On a de Home divers ouvrages. Le plus

considérable est: | *Davidis Humii apolo-giu basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux satires atroces contre les jésuites, le pape et l'église romaine. | *Le contre-assassin, ou Réponse à l'apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8°; | *L'Assassinat du roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne du défunt Henri le Grand*, 1617, in-8°. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté grossière et dégoûtante, sont devenus rares. On a aussi de lui plusieurs pièces de poésie latine, dans les *Deliciæ poetarum scotorum* d'Artus Jouston, Amsterdam, 1657, 2 vol. in-12.

* **HOME** (JEAN), poète dramatique et historien écossais, naquit dans le comté de Roxburg, en 1724. Il avait obtenu une cure dans l'église d'Ecosse, et paraissait d'abord tout occupé des devoirs de son état. Une tragédie intitulée *Douglas*, qu'il fit jouer en 1750, sur le théâtre d'Edimbourg, et qui eut un grand succès, déchaina contre lui les puritains: car leurs principes les portaient à regarder comme un crime la lecture seule d'une pièce de théâtre par un ecclésiastique. Tourmenté, poursuivi de toutes parts, en butte aux injures de ses confrères, Home fut contraint de se démettre de sa prébende. Il vint à Londres, où sa tragédie fut jouée en 1757, avec un égal succès, au théâtre de Covent-Garden. Il était un ardent *tory*, mais il devint bientôt *whig* non moins zélé, et servit dans l'armée du général Cope contre les *jacobites*, lors de la descente en Ecosse du prince Charles-Edouard Stuart. Fait prisonnier à la bataille de Falkirk, la victoire de Culloden lui rendit la liberté. Home écrivit d'autres tragédies qui furent bien reçues, et occupa diverses places assez lucratives. Son *Histoire de la Rébellion* lui procura un protecteur dans lord But, qui lui fit obtenir une pension ou *sinécure*. Quoiqu'il n'eût qu'une modique fortune, il protégea constamment les lettres, et s'unifia à Robertson et à Blair pour fournir à Macpherson le moyen de parcourir les montagnes de l'Ecosse, afin d'y recueillir les *poèmes d'Ossian*. Macpherson n'oublia pas, en mourant, son premier protecteur, et lui légua une somme de 2000 livres sterling, avec laquelle il put encore encourager les jeunes talens. Home mourut près d'Edimbourg, le 4 septembre 1808, âgé de 84 ans. Il a laissé les tragédies sui-

vantes : | *Douglas*; | *Agis*; | *Le siège d'Aquilée*; | *La fatale Découverte*; | *Alonzo*, etc. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, c'est son *Histoire de la Rébellion* de 1745 à 1746, imprimée en 1802, in-4°, avec le portrait du prince Charles Stuart. Cette histoire est écrite d'un style correct, élégant, vigoureux; les faits intéressans qu'elle contient servent à éclaircir les événemens de cette époque, où s'évanouirent à jamais les espérances de la maison des malheureux Stuarts, chassés de leur trône par leurs propres sujets : cette famille s'est éteinte dans la personne du cardinal d'York, mort à Rome en 1807.

* **HOMÉ** (sir EVERARD), chirurgien et physiologiste anglais, beau-frère du célèbre Jean Hunter, né en 1736, était professeur d'anatomie et de chirurgie au collège royal des chirurgiens de Londres, membre de la société royale de cette ville et fut créé baronnet. Il est mort à l'hôpital de Chelsea, le 31 août 1852, à l'âge de 76 ans, après avoir publié successivement un grand nombre d'intéressans mémoires qui se trouvent, pour la plupart, dans les *Transactions philosophiques*. Ils traitent de questions importantes relatives à l'anatomie comparée, à la physiologie et à la chirurgie. Sir Home a laissé en outre : | *Dissertation sur les propriétés du pus*, Londres, 1788, in-4°; | *Observations sur le traitement des ulcères des jambes, considéré comme une branche de la chirurgie militaire*, Londres, 1797, in-8°; | *Observations sur le cancer*, 1803, in-8°; | *Observations pratiques sur le traitement des maladies de la glande prostatée*, 1811, in-8°; traduit en français par L. Marchant, Paris, 1820, in-8°, avec quatre planches; | *Leçons sur l'anatomie comparée*, Londres, 1814, 2 vol. in-4°. On lui doit aussi de nouvelles éditions des deux principaux ouvrages de Jean Hunter *Sur le sang, l'inflammation*, etc. et *De la maladie vénérienne*. Parmi les recherches de ce savant physiologiste, on remarque les observations microscopiques qu'il a faites conjointement avec M. Bauer, sur le sang et ses globules rouges.

HOMÉLIUS (JEAN), né à Memmingen l'an 1518, professa avec succès les mathématiques à Leipsick et dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'instrumens relatifs à cette science, et s'acquit l'estime de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, à 44

ans, regretté des savans. Il n'eut pas le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le père de la poésie grecque, le plus grand des poètes, est peut-être le moins connu. Après tant de siècles, tous les détails de sa vie sont encore incertains : suivant Hérodote et son savant interprète, M. Larcher, il florissait 884 ans, avant J.-C.; suivant Velléius Paterculus, 968 ans, et selon les marbres d'Arundel, 907. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes.

Smyrna, Rhodes, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athènes :
Orbis de patria certat, Homere, tua.

L'opinion la plus commune est qu'Homère devenu aveugle errait dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours, poètes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulans de nos jours. L'exactitude avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, quelques savans en rapportent les circonstances suivantes. Ils lui donnent pour mère Chritéis, et pour maître Phémios ou Pronapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémios, charmé de la bonne conduite de Chritéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phémios et de Chritéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un patron de vaisseau, nommé *Mentès*, qui était allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paraît qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie-Mineure, la mer Méditerranée, l'Égypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprecation : *Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poète pour la célébrer!* Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta à Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poèmes beaucoup de vers à la louan-

ge des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Ios, aujourd'hui Scio, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut vers l'an 900, et selon d'autres, vers l'an 600 avant J.-C. Les différens événemens de sa vie ne sont guère mieux constatés que la date de sa naissance et de sa mort. On lui éleva un tombeau sans aucune inscription. Le temps a détruit ce monument; et c'est sans fondement qu'un officier hollandais au service de Russie, ayant eu occasion de débarquer à Scio, et en ayant fait enlever quelques marbres, avait voulu persuader qu'il avait trouvé le tombeau d'Homère. Les circonstances de cette prétendue découverte et la description qu'il en a faite, suffisent pour la réfuter. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il ouvrit une école à Scio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville, les sièges des disciples, et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poème épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la chute de Troie. Il avait composé auparavant l'*Iliade*, ou la prise de Troie, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poèmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grèce, reconnaissante envers le poète qui l'avait immortalisée, lui éleva des statues et des temples comme aux dieux et aux héros. Il en avait un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisaient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion ou pour résoudre leurs doutes. Plusieurs écrivains modernes n'ont pas poussé moins loin l'enthousiasme pour Homère (*voyez Dacier*). « Je ne suis plus maître de mon admiration, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain, et bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus

» supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux » et dans ses expressions, mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir » par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'aux talens supérieurs; nous entraîner par ces saillies de sentiment » qui sont le vrai sublime, et toujours » laisser dans notre âme une impression » profonde qui semble l'étendre et l'agrandir; car ce qui distingue surtout » Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subor- » donner à la passion principale, de la » suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter » jusqu'aux nues, et de la faire tomber » quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme » de l'Etna que le vent repousse au fond » de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands » caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités » de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais » par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et » semées presque au hasard dans ses ouvrages. » On ne peut certainement disconvenir qu'Homère n'ait été un grand génie; mais on aurait sur les yeux un bandeau bien épais, si l'on ne voyait dans l'*Iliade*, et surtout dans l'*Odyssée*, des harangues, d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs, des endroits faibles. Ses dieux sont extravagans, et ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. « Homère et l'Arioste, dit un homme d'esprit, ont le même défaut, l'intempérance de l'imagination, et le romanescque incroyable. » Suivant un autre, « Si Homère a eu des temples, il s'est » trouvé bien des infidèles qui se sont » moqués de sa divinité. » Plusieurs auteurs se sont occupés à faire la comparaison d'Homère et de Virgile. L'abbé Trublet a entassé sur ce sujet des antithèses de tous les genres, jusqu'à la subtilité la plus raffinée. Il résulte de tout ce que l'on a écrit sur cette matière, que le génie du poète grec était plus vif, plus hardi, plus original, mais en même temps plus inculte, plus exagéré, plus gigantesque que celui du poète latin. Virgile a sans doute profité des ouvrages d'Ho-

mère, mais à la manière d'un habile architecte qui fait servir à un bâtiment nouveau les décombres d'un édifice antique (*voyez VIRGILE*). Alexandre faisait ses délices de la lecture du poète grec. Il le mettait ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuse cassette de Darius, « afin, » dit ce prince à ses courtisans, que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain » fût renfermé dans la cassette la plus » précieuse du monde. » Il appelait Homère ses provisions de l'art militaire. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans Sigée : « O fortuné héros, s'écria-t-il, » d'avoir eu un Homère pour chanter tes » victoires...! » Outre l'*Iliade* et l'*Odyssee*, on attribue encore à Homère un poème burlesque, intitulé *la Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poètes, entre autres Boivin, ont traduite en vers français. Ce fut Lycurgue, le célèbre législateur des Spartiates, qui recueillit le premier, si l'on en croit Elien et Plutarque, quelques fragmens épars des poèmes d'Homère, les réunit en un corps d'ouvrage et les introduisit dans le Péloponèse. Mais la gloire de les avoir distribués dans l'ordre où ils nous sont parvenus appartient à Pisistrate et à son fils Hipparque. Quelques savans et illustres éditeurs, Cynethus de Chio, Callisthène, Aristote, Zénodote d'Ephèse, Aristophane de Byzance et le judicieux Aristarque, présidèrent successivement à diverses publications de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* jusqu'au règne d'Auguste. Les travaux de ces premiers éditeurs n'ont point été entièrement perdus pour nous ; ils se sont en partie retrouvés dans un manuscrit du 10^e siècle, découvert et publié à Venise, 1788, in-folio, par notre célèbre Villoison : mais ce manuscrit ne contenait que l'*Iliade*. Nous avons déjà le volumineux travail d'Eustathe qui embrasse dans leur totalité les deux poèmes d'Homère et qui fut publié à Rome, 4 vol. in-folio, vers le milieu du 16^e siècle. C'est un simple extrait des scholiastes et des commentateurs qui avaient précédé le savant archevêque de Thessalonique. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes : celle de Florence, 1488, 2 vol. in-folio, édition *princeps*, fut reproduite par Alde l'Ancien, Venise, 1504, 1517, avec quelques changemens, et en 1524 sous la direction de Michel Bentio ; celle de 1517 est la plus estimée. On estime également celles de Strasbourg, 1525,

1554, 1542, 1550, 2 vol. in-8^o ; celle de Henri Etienne dans sa *Collection des poètes héroïques* ; celle de Spondanus, Bâle, 1585 : elle est la première qui soit accompagnée d'un commentaire, 1566 ; celle de Rome, 1542 ; et 1550, avec les commentaires d'Eustathe, 4 vol. in-fol. ; celle de Glasgow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques et latines sont : 1^o celle de Schrevelius, 1656, 2 vol. in-4^o ; 2^o celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-4^o ; 3^o celle de Clarke, 1729-32, 2 vol. in-4^o. En 1784 et 1785, Wolf fit paraître à Halle sa première édition, 4 vol. in-8^o ; elle offre déjà plusieurs corrections. Trois ans après Villoison en publia une à Venise : ce qui donna lieu à Wolf de développer son hypothèse sur l'origine des poésies attribuées à Homère. Cette hypothèse soutenue de sa part avec toutes les ressources de l'esprit et tous les secours d'une vaste érudition a été presque universellement repoussée en France, en Angleterre et en Italie : elle n'a conservé quelques partisans qu'en Allemagne où le nom de Wolf est d'une autorité imposante et mérite de l'être sous tous les autres rapports. Heyne donna en 1802 à Leipsick les huit premiers volumes d'une édition nouvelle d'Homère : ils ne renferment que l'*Iliade*. C'est le travail le plus savant et le plus complet qui existe sur ce poème. La plus belle édition grecque de l'*Iliade* est celle de Bodoni, Parme, 1808, 5 vol. grand in-fol. Des *fragmens de l'Iliade* nouvellement découverts ont été publiés sous le titre suivant : *Homeri Iliados fragmenta antiquissima, cum picturis ; item scholia ad Odysseam*, edente Angelo Maio, Milan, 1819, grand in-folio. M^{me} Dacier en a donné une traduction française, 1711 et 1716, Paris, Rigaud, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure de Paris, en 8 volumes. M. Bitaubé a donné une traduction ou plutôt une imitation de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, in-18 et in-12, en prose. Il en a paru une nouvelle en 1777, 3 vol. in-8^o ou in-12, avec des corrections considérables ; elle a été plusieurs fois réimprimée. Gin, Dugas-Montbel et Lebrun en ont aussi donné des traductions en prose. Houdard de la Motte et M. de Rochefort ont traduit en vers l'*Iliade* : celle du dernier, qui est en 3 vol. in-8^o, 1772, a entièrement fait oublier l'autre (*voyez HOUDARD*). M. de Rochefort a traduit aussi en vers l'O-

dyssée (voyez son article). Aignan a encore publié une traduction en vers de l'*Iliade*, suivie de notes critiques de morceaux empruntés d'Homère par les poètes les plus célèbres, Paris, 1812, 2 vol. in-8°. Celle de M. Bignan qui est la plus récente ne doit pas être oubliée. Les deux *Poèmes* d'Homère ont été traduits dans presque toutes les langues. Les meilleures traductions de l'*Iliade* sont, en anglais, celle de Pope et de Cowper, et en italien celle de Césarotti, le traducteur d'*Ossian*, Salvini et surtout de Monti. Les Allemands font un grand cas des versions de Bodmer, de Stolberg et de M. Voss. Un auteur moderne, le plus savant peut-être, ou, si l'on veut, le plus extraordinaire critique de ce siècle, Guérin du Rocher, a prétendu que le *Cantique* de Débora, et l'histoire des Gabaonites, aux 19^e et 20^e chapitre du livre des *Juges*, ont produit, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer, le germe de l'*Iliade*. Selon lui, les Grecs, ayant imaginé leurs temps héroïques d'après nos livres saints, en ont emprunté ces noms illustrés par les deux plus grands poètes qui aient jamais existé. Les noms d'Ajax, d'Enée, de Diomède, d'Agamemnon, de Ménélas, ne sont tous que des traductions de ceux des enfans de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, et tantôt avec des altérations grossières. « Comme les tribus, dit-il, » portent les noms des enfans de Jacob, » et qu'il y est dit au nombre singulier, » en parlant de chacune d'elles, que Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Issachar, Zabulon, etc., a fait telle ou telle chose, les Grecs, en traduisant ces noms dans leur langue, plusieurs bien, d'autres mal, ont aussi attribué aux deux Ajax, à Enée, à Diomède, à Agamemnon, à Ménélas, etc. comme à autant de héros, les faits des patriarches de ces tribus, et ceux des tribus même tout entières qui se trouvent, soit dans le *Testament* de Jacob, soit dans le *Cantique* de Débora. » Découverte si singulière, qu'elle paraît un paradoxe incroyable; mais découverte féconde, si elle nous révèle un mystère que jusqu'ici l'esprit humain n'avait pas même soupçonné. En effet, quelle sera la surprise de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une suite de raisonnemens sur les noms des

héros de la Grèce, copiés sur les noms des chefs des douze tribus d'Israël, Guérin du Rocher leur aura persuadé que la guerre de Troie, cette guerre, dont le fracas a retenti jusqu'au bout de l'univers; cette guerre dont la célébrité propagée d'âge en âge, et perpétuée de bouche en bouche depuis tant de siècles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'histoire; cette guerre de Troie, chantée par un Homère et un Virgile, n'est dans le fond que la guerre des onze tribus d'Israël contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un lévite, victime de l'incontinence des habitans de la ville de Gabaa, qui fut prise par les autres tribus confédérées, à l'aide d'une ruse de guerre, et qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même sens que *Pergama* en grec, qui est aussi le nom qu'on donne à Troie. (Voyez l'Histoire des temps fabuleux, art. *Protée*, *Joseph*, n° 13 et suiv.) Quoi qu'il en soit de ces rapprochemens, il est certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homère. Un savant du premier ordre, après avoir applaudi et ajouté de nouvelles preuves au résultat de ces recherches, s'exprime de la sorte : « O vous, admirateurs d'Homère ! ne craignez pas cependant pour sa gloire. Cette découverte ne flétrira point les lauriers qui couvrent la tête du prince des poètes. Quand, en lisant ses vers immortels, vous vous livriez à ce sentiment, fruit d'un goût délicat, que la poésie est la fille du ciel, vous rendiez hommage à une grande vérité, dont vous ne pouviez deviner le principe. Apprenez-le aujourd'hui : oui, sans doute, la poésie est une production du ciel, puisque le canevas du premier chef-d'œuvre de l'épopée est descendu du séjour de l'Immortel avec nos saintes Ecritures. Jusqu'ici Homère n'a été pour vous qu'admirable et sublime, maintenant vous pouvez hardiment lui déferer le titre de poète céleste et divin; car une ode sacrée, dictée par l'Esprit saint à Débora, a fait germer dans la tête d'Homère le plus beau poème qu'ait enfanté l'esprit humain. »

* **HOMMEL** (CHARLES-FERDINAND), savant jurisconsulte allemand, naquit à Leipsick, le 6 janvier 1722. A l'âge de 23 ans, il fut nommé professeur extraordinaire de droit, et il ouvrit ses cours par

ne *Dissertation* qui fit d'abord connaître le genre de son esprit et le cas qu'il faisait de la belle littérature. Cette dissertation, intitulée *De meritis jurisconsultorum in bonas litteras*, attira auprès de lui un grand nombre d'élèves, et commença à établir sa réputation. Il occupa successivement les chaires de droit féodal, en 1752; d'institutes civiles, en 1756; de droit canonique, en 1762, et remplit diverses magistratures. Il contribua puissamment aux améliorations du *Code pénal*, ainsi qu'à l'abolition de la censure en Saxe. Il mourut le 16 mai 1781, âgé de 59 ans, et a laissé : | *Oblectamenta juris feudalis, seu grammaticæ observationes jus rei clientariæ et antiquitates germanicas variè illustrantes*, Leipsick, 1775, in-4°; | *Skeleton juris civilis, seu jurisprudentia universæ paucis tabulis delineata*, ibid., 4° édit. 1767; Turin, 1784, 6 feuilles in-folio; | *Effigies jurisconsultorum in indicem redactæ*, ibid., 1760, in-8°. La préface de cet ouvrage contient des observations assez curieuses; il consiste en une table alphabétique de tous les jurisconsultes dont il avait pu recueillir les portraits gravés, laquelle est terminée par une description de soixante-sept médailles frappées en leur honneur; | *Litteratura juris*, ibid., 1761, in-8°, 1779, in-8°, avec figures. Ce livre, unique en son genre, est écrit avec élégance et facilité. Il est partagé en deux parties; la première est une bibliographie contenant les *notices* des ouvrages classiques les plus importants; la seconde partie, uniquement biographique, parle des jurisconsultes poètes, des homonymes, des femmes qui ont étudié et professé le droit, des biographies de droit, etc.; l'ouvrage est terminé par un tableau où les jurisconsultes sont classés suivant la date de leur mort, depuis 1408 jusques et y compris l'année 1760; | *Bibliotheca juris rabbinica et Saracenorum arabica*, Leipsick 1652, in-8°; | *Jurisprudentia numismatibus illustrata, nec non sigillis, geminis quibusque picturis vetustis variè exornata*, ibid. 1763, in-8°. Il y a une suite, par le conseiller Klotz (*Auctarium*), ibid., 1763 in-8°; | *Le Favius allemand, ou Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle*, Bayreuth, 1763, in-8° (en allemand), 4° édit., très augmentée, ibid., 1800, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont le style est remarquable par la correction et la clarté, est devenu classique en Allemagne. | *Rhapsodia questionum*

in foro quotidie obvenientium neque tamen legibus decisarum. La 4^e édition parut de 1782 à 1787, en 7 vol. in-4°, par les soins du docteur Roessig, professeur à Leipsick, et gendre de Hommel. Le septième volume contient des tables et deux *Vies* d'Hommel, l'une de l'éditeur, l'autre de l'auteur lui-même, qui l'avait donnée à Weidlich pour sa *Biographie des jurisconsultes*; il renferme, en outre, un *éloge* sur Hommel, par Ernesti; | *Corpus juris civilis cum notis variorum*, Leipsick, 1767, in-8°. Les notes ne sont que de simples indications sur chaque paragraphe et chaque loi du corps de droit: elles renvoient aux auteurs qui les ont expliquées. Ce livre a été écrit avec négligence, ce qui attira à l'auteur de sévères critiques. Cependant l'ouvrage incomplet d'Hommel en a produit un autre justement apprécié, et qui a pour titre : *A Shulting notæ ad Digesta seu Pandectas, edidit atque animadversiones suas adjecit M. Smallenburg*, Leyde, 1804 et 1807, 2 vol. in-8°. Il est à regretter que M. Smallenbourg n'ait embrassé dans son ouvrage que les dix premiers livres du Digeste; mais, dans ce qu'il rapporte, il a entièrement exécuté ce dont Hommel n'avait donné qu'un faible essai. | *Palingenesia librorum juris veterum, seu Pandectarum loca integra ad modum indicis Labitti et Wielingi oculis exposita et ab exemplari Tauralli, Florentino accuratissime descripta*, Leyde, 1767, 1768, 3 vol. in-8°. C'est un extrait de fragmens épars dans le Digeste des jurisconsultes romains réunis et offerts dans le même ordre qu'ils devaient se trouver dans leurs ouvrages. Ce plan avait en quelque sorte été déjà exécuté par Cujas, sur quelques *traités* de Paul et de Papinien. Brenkman l'avait également exécuté sur *Alsemar Varus*, etc. | *Epitome sacri juris*, 1777, in-8°; | *La théologie des peuples du Nord éclaircie par l'explication du cornet d'or* (en allemand), 1769, in-8°, avec fig. (*Le cornet d'or* est un monument d'antiquité scandinave). | *Sur les récompenses et les punitions dans la législation des Turcs*, 1770, 1772, in-8°; | *Promptuarium juris bertonhianum ad modum lexici juris practici, ex recentiorum jurisconsultorum scriptis*, 1777, 2 vol. in-8°, réimprimées avec un autre titre en 1788; | *Pensées philosophiques sur le droit criminel* (en allemand), Breslau, 1784, in-8°, avec des notes de Roessig. Elles renferment le développement de la préface mise par Hom-

mel à la traduction allemande du *Traité des délits et des peines* (par Beccaria), ibid., 1778, in-8°; | *Opuscula juris universi et imprimis elegantioris selecta*, ibid., 1785, in-8°. C'est un choix de quelques dissertations académiques de Hommel, publié par Roessig; | *De jure arlequinizante, seu de legibus ridiculis aut histrionica jurisprudentia*, Bayreuth, 1761 in-8°; | *Pensées sur une langue universelle que chaque peuple pourrait apprendre en peu de jours* (dans le recueil qui a pour titre *Zuverlässige nachrichte*, etc.). | plusieurs autres *Dissertations*, *Mémoires*, *Articles* et *Critiques* insérés dans des ouvrages périodiques. Par cette liste assez étendue des ouvrages sortis de la plume de Hommel, on peut aisément se convaincre de son aptitude, non moins que de son assiduité au travail : elles sont d'autant plus remarquables, que ces ouvrages qui exigeaient la plupart de grandes recherches, ont été rédigés par Hommel dans une carrière peu longue, et seulement dans les loisirs que lui laissaient les devoirs de sa place. La *Bibliographie germanique* donne la liste complète des productions de Hommel.

HOMMEY (**JACQUES**), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Séez, mort à Angers, l'an 1713, âgé de 69 ans, était très instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque. On a de lui : | *Millogium sancti Gregorii*, Lyon, 1685, in-fol.; | *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8°. Ces deux ouvrages furent bien reçus; | *Diarium Europæum*, compilation de gazettes de ce qui s'est passé au commencement du 18^e siècle, peu goûtée, et qui fit exiler son auteur. Ce religieux joignait à un caractère obligeant une grande régularité dans tous ses devoirs.

HOMODEI (**SIGNORELLO**), fameux jurisconsulte, né à Milan vers le commencement du 14^e siècle, est auteur d'un ouvrage estimé dans son temps, intitulé *Repetitiones juris civilis*, Lyon, in-fol. — Deux cardinaux, Louis Homodei, mort en 1685, et un autre Louis Homodei, neveu de celui-ci, mort en 1706, ont illustré cette famille.

* **HOMPESCH** (**FERDINAND** de), dernier grand-maitre de l'ordre de Malte, naquit à Dusseldorf, le 9 novembre 1744, d'une famille noble mais pauvre. Il était venu à Malte à l'âge de 12 ans et fut d'abord page du grand-maitre. Il s'éleva ensuite successivement jusqu'au rang de grand-croix, et fut pendant 25 ans ministre de la

cour de Vienne auprès de son ordre. Les langues de France avaient beaucoup perdu de leur influence, par suite des révolutions de leur pays; et en 1797, à la mort du grand-maitre Rohan, décédé dans le mois d'août, la langue de Bavière fut assez puissante pour faire nommer le baron de Hompesch, qui fut le premier allemand revêtu de cette dignité. Il était d'un caractère faible et timide, et il laissait le gouvernement entre les mains des plus intrigans. Déjà les principes de la révolution française avaient pénétré sur le rocher de Malte. Le grand-maitre était loin de les approuver; mais il n'avait pas la force de réprimer ceux qui les professaient, et qui se trouvaient à la tête de tous les emplois. Il n'eut pas même assez de sagesse pour porter aux charges publiques ceux qui avaient contribué à son élévation. Aussi lorsque la flotte française, commandée par Bonaparte, parut devant Malte, et que le grand-maitre ordonna au commandeur Bosredon, qui, avec d'autres chevaliers infidèles, avait déjà tramé un complot, de défendre l'île, celui-ci répondit : « Mes vœux sont de combattre » les Turcs, et non pas les chrétiens. » Le grand-maitre indigné eut encore assez d'énergie pour le faire conduire en prison; mais une sédition qui avait été préparée d'avance éclata, et il fut obligé de le relâcher. Lorsque les colonnes françaises se dirigèrent sur la place, Bosredon se rendit auprès de Bonaparte, et signa pour son ordre une capitulation honteuse, à laquelle le grand-maitre n'eut qu'à se soumettre. Ainsi vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis l'apparition des Français, et déjà l'île entière était en leur pouvoir. Bonaparte s'étant plaint de ce que le grand-maitre n'était pas venu lui rendre visite, celui-ci chercha à s'excuser par une lettre tout-à-fait indigne de sa naissance et de son rang. Mais tant d'humilité ne fit qu'aggraver sa disgrâce. Les signes et les armes de l'ordre furent effacés sous les yeux même du grand-maitre, et le buste de Lavallette, qu'on ne regardait plus alors comme français, fut renversé en sa présence. Le troisième jour, le grand-maitre fut embarqué sur une galère désarmée, et conduit à Trieste. Son argenterie fut mise à bord des vaisseaux français; on lui donna cent mille écus à la place, et on lui promit tous les ans la même somme; mais ce ne fut qu'une promesse. A son arrivée à Trieste, Hompesch fit d'inutiles protes-

tations contre un traité arraché par la force. L'île de Malte était devenue un objet de trafic, et il fut enfin obligé de signer une abdication en faveur de Paul I^{er}. Assailli par de nombreux créanciers, Hompesch se rendit à Montpellier, en 1802 pour y réclamer près de deux millions qui lui étaient dus; mais il ne put obtenir que la modique somme de 45,000 francs, et il mourut peu de temps après, en novembre 1805.

HONAIN (**ABOUD-YEZYD**), médecin et grammairien arabe, né à Hyrah, ville de la Mésopotamie, *traduisit* tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamont, 7^e calife abbasside. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesait. Honain était chrétien, et florissait dans le 9^e siècle. Il mourut l'an 260 de l'hégire (874 de J.-C.)

HONDEKOETER (**MELCHIOR**), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1636, mort à Amsterdam, en 1695, excellait à peindre les animaux, et surtout les oiseaux, dont il représentait parfaitement la plume. Sa touche est large, son pinceau gras et onctueux. Le musée du Louvre ne possède qu'un seul de ses tableaux, représentant *deux paons, deux faisans, un perroquet et un singe*. Quatre autres ont été repris par les Prussiens en 1815.

HONDIUS (**JOSSE**), géographe et graveur en cartes, né à Wackène, village de Flandre, en 1566, selon l'opinion la plus probable, et mort en 1611, à Amsterdam, apprit sans maître à graver et à dessiner sur le cuivre et sur l'ivoire, et à fondre les caractères d'imprimerie. Il excellait dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un grand nombre de *cartes géographiques et hydrographiques*. Il publia aussi l'*Atlas* de Gérard-Mercator, augmenté et corrigé, 1627. — Ses deux fils et son petit-fils se sont distingués dans la même carrière.

HONE (**GEORGES-PAUL**), jurisconsulte, né à Nuremberg, en 1662, fut conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont : | *Iter juridicum per Belgiam, Angliam, Galliam, Italiam*; | *Lexicon topographicum, Franconiae, etc.*; | *L'Histoire du duché de Saxe-Cobourg*; | *des Pensées sur la suppression de la mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT ou **HONAERT** (**JEAN** van den), né en 1695, dans un village, près

de Dordrecht, devint pasteur et professeur de théologie, d'histoire ecclésiastique et d'éloquence sacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de la secte qu'il professait. Ce qu'il a écrit contre la présence réelle a été supérieurement réfuté par Philippe Verhulst, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé : *Les vrais principes de la foi catholique, touchant le Saint-Sacrement de l'autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8°. Il y a un septième vol., en réponse aux subterfuges de Honert, Gand 1762. Ce Verhulst se cachait sous le nom de *Zeclander*.

HONESTIS (**PIERRE** de), que quelques auteurs ont mal à propos confondu avec le cardinal Pierre de Damien, était abbé de Sainte-Marie du Port, près de Ravenne. Il écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONGRE (**ETIENNE** le), sculpteur parisien, reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1628, mourut en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célèbre parmi les artistes du siècle de Louis XIV, embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques Le HONGRE, dominicain et grand-vicaire de Rouen, mort dans cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec succès, et laissa des *Homélies*.

HONORAT (saint), treizième archevêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays, naquit peu après la première moitié du 4^e siècle. Son père était païen : il voulut inspirer à son fils le goût du monde, mais il ne put y réussir. Honorat embrassa le christianisme, et passa dans la Grèce, où il se consacra à la solitude et aux bonnes œuvres. Saint Venance, son frère, le compagnon de son voyage et de sa retraite, étant mort à Méthone (aujourd'hui Modon dans la Morée), Honorat retourna en France. Il choisit l'île de Lérins, pour y vivre loin des créatures, et uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent rester long-temps cachées; une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers l'an 400 ou 410, les édifia, les instruisit, et les quitta malgré lui pour occuper le siège d'Arles en 426. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales que par ses lumières, et y mourut en 429,

Il avait écrit plusieurs *Lettres*, dont on doit regretter la perte, après l'éloge qu'en fait saint Hilaire d'Arles, son disciple. L'Eglise célèbre sa fête le 16 janvier.

HONORAT (saint), septième évêque de Marseille, né vers l'an 420 ou 425, était disciple de saint Hilaire d'Arles, et fut évêque depuis l'an 483 jusques vers l'an 494. Il a écrit la *Vie* de ce prélat. On la trouve dans le *Saint Léon* du père Quesnel, avec le *Saint Prosper*, imprimé à Rome, 1752, in-8°. Il avait aussi composé des *Homélies* et plusieurs *Vies de saints*, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

HONORÉ, le *Solitaire* ou d'*Autun*, parce qu'il était théologal de l'église d'Autun, se rendit célèbre par ses ouvrages, sous le règne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120. Nous avons de lui : | *De prædestinatione et gratia*, dont l'édition la plus exacte est de 1620 ; | *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques ; | un traité de l'office et des cérémonies de la messe intitulé : *De gemma animæ* ; | *Libellus de hæresibus* ; | *Series romanorum pontificum usque ad Innocentium II* ; | *Synopsis mundi*, autrefois attribué à saint Anselme. La plupart ont été imprimés séparément ; il s'en trouve quelques-uns dans la *Bibliothèque des Pères*.

HONORÉ, de Cannes, petite ville de Provence, auprès d'Antibes, capucin du 17^e siècle, prêcha avec succès à la cour et à la ville. Son éloquence était celle d'un apôtre, sans vains ornemens, et sans tout ce fard sous lequel plusieurs prédicateurs couvrent l'Evangile. Le Père Bourdaloue était un de ses admirateurs : il disait que le père Honoré faisait rendre à ses sermons ce que l'on avait volé aux siens.

HONORÉ de **SAINTE-MARIE** (**BLAISE VAUXELLE**, plus connu sous le nom de *Père*), né à Limoges en 1651, prit l'habit de carme déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont : | *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les Actes des anciens martyrs, la vie des saints*, etc., avec des *Notes historiques, chronologiques*, Paris, 1712 et 1720, en 3 vol. in-4° ; traduites en latin, Venise, 1768, in-fol. Cet ouvrage est rempli de recherches et de dissertations curieuses, savantes, et la

plupart sur des points importants ; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il en donne de bonnes règles, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé. | *La Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, Paris, 1708, 2 vol. in-8° ; | *Des motifs et de la pratique de l'amour de Dieu*, Paris, 1713, in-8°. Ce traité fait suite à l'ouvrage précédent qui a été traduit en italien et en espagnol. | *Un Traité des indulgences et du jubilé*, in-12 ; | des *Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière*, avec figures, Paris, 1718, in-4° ; | une *Apologie de la constitution Unigenitus*, 1720, 4 vol. in-12, sans nom d'auteur, ni de lieu de l'impression ; | *Observations dogmatiques, historiques, critiques, des œuvres de Jansénius, Saint-Cyran, Arnould, Quesnel*, etc., Ypres, 1724, in-4° ; | *Dissertations sur la constitution Unigenitus*, Bruxelles, 1727, in-4° ; | *Vie de saint Jean de la Croix*, Tournai, 1727 ; | *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, Malines, 1726-27-29, in-12. Sa critique concerne principalement ce que Fleury a dit de l'église romaine, de l'autorité et de la dignité des papes, de la déposition des évêques, de l'érection et translation des sièges épiscopaux, des appels au souverain pontife, de la soumission due aux canons, de la discipline, des croisades, de la juridiction des évêques. Voyez **HOUSTA**. (On trouve la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Carmes*.)

HONORIA (**JUSTA-GRATA**), fille de Constance de Nysse, qui fut associée à l'empire par Honorius, et de Placidie, sœur de ce même prince, naquit à Ravenne en 417. Sa mère l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut à l'âge de 16 ans le titre d'*Auguste* ; mais elle déshonora peu de temps après cette dignité, en s'abandonnant à Eugène, chambellan de l'empereur, dont elle devint enceinte. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où elle fut gardée très étroitement, jusqu'à la mort de Théodose le jeune arrivée en 450. Macrien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie et voulut partager l'empire d'occident avec son frère Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vœux, elle fit remettre au féroce Attila une bague en gage de sa foi, et l'invita à la réclamer comme son épouse. Sa correspondance avec le ro

des Huns ayant été découverte, elle fut mariée à un obscur plébéen, et reléguée au fond de l'Italie, où elle termina ses jours. L'époque de sa mort n'est pas connue, mais on ne doit la placer qu'après l'année 453. On a une médaille d'or de cette princesse, qui porte au revers le monogramme du Christ avec la légende : *Salus Reipublicæ*.

HONORIUS (FLAVIEN), empereur d'Occident, second fils de Théodose le Grand et de Flaccille, né à Constantinople en 384, partagea l'empire après la mort de son père, en 393, avec Arcadius son frère, qui fut empereur d'Orient. Sous son règne, les Barbares firent à plusieurs reprises des irruptions dans les Gaules et jusque dans l'Italie; Stilicon, à qui Théodose avait confié la régence, les repoussa d'abord plusieurs fois; mais ensuite, voyant que l'empereur écoutait d'autres conseils que les siens, il forma le dessein de le détrôner. Après avoir vaincu Radagaise, qui était entré en Italie avec 40,000 hommes, il résolut de se servir des Barbares, et surtout des Goths, conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 408. (*Voyez* STILICON, HÉRACLIEN). Dès la même année, Alaric, général des Goths, mit le siège devant Rome, qu'il leva ensuite, dans l'espérance d'un accommodement; mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitans de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Tandis que l'empire était ainsi ravagé, Honorius restait tranquille à Ravenne, et manquant ou de courage ou de forces pour s'opposer à ces barbares, il languissait dans une oisiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique : divers tyrans s'élevèrent dans l'empire; Honorius s'en défia par ses capitaines (car pour lui il était incapable d'agir). Il mourut d'hydropisie à Ravenne, en 423, âgé de 38 ans, sans avoir eu d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie et à Thermancie, filles de Stilicon. Ce fut un prince timide, qui n'osa rien entreprendre; il ne vit le danger qu'avec effroi, l'évita toujours, et il se laissa conduire et tromper; il ne commanda jamais aux peuples que pour obéir à ses ministres. Honorius ne sut former de dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. C'est de son règne que date la décadence de la puissance ro-

maine; l'empire, attaqué de toutes parts par les Barbares, vit ses barrières impuissantes pour les contenir. Il se rendit cependant recommandable par les lois qu'il fit en faveur de l'Eglise : et, s'il n'eut point les talens d'un grand politique, il eut les vertus d'un prince religieux. Une faute essentielle qu'il commit fut de rendre un édit de tolérance qui, mettant pour ainsi dire en problème la religion catholique, qui avait fait la force de l'empire sous son père Théodose, détruisit en quelque sorte l'ensemble de ses vastes états, en désunissant les esprits et les cœurs. C'est au moins à cette loi de tolérance qu'un historien, aussi judicieux qu'éloquent, rapporte la crise subite et tout-à-fait imprévue où se trouva la couronne du fils, après le règne constamment glorieux du père. Nous rapporterons ce passage, que la révolution de France et les suites immédiates de l'édit qui établit l'indifférence des cultes, rendent particulièrement remarquable. « *Honorius variis* » *circumsessus ac pene oppressus angus-* » *tiis, ut ardua res imperium est, semel* » *hanc legem uti parum caute, ita nimis* » *ex facili tulit : Propter sacrorum cul-* » *tum quisquis hic erit, nulli damnum,* » *neve pœna statuatur. Religionem sive* » *publice, sive privatim ex proprio genio* » *singuli sibi habent. Constructa a pa-* » *tribus delubra, priscosque ritus, qui vo-* » *lent, frequentanto; qui secus volent,* » *haud frequentanto. Cujusmodi licentia,* » *incredibile dictu! ut imperii fortunam* » *turbavit, ut indulgentia ista publicam* » *pacem vexavit. Quippe lubefactatis* » *quam primum, et concussis admodum* » *veris ritibus, statim populus audaci ac* » *plane impio fastu nihil deinceps in re-* » *ligione sacrum inausumve, nihil de* » *immortalibus firmum certumve habere* » *cœpit. Utque in pejora pronoiores sumus,* » *multi qui rebus divinis initiati, et quos* » *tædebat tanta asperiora professos; ex-* » *templo melioribus ausi sunt sacris mun-* » *cium facere, et inoverecunda fronte a* » *cælo cœptisque majorum profugere* » *omniaque qua publice, qua privatim,* » *sursum deorsum permiscere. Quocirca* » *pace, otio, felicitate jam eversa, uno* » *quasi partu innumera per orbem univer-* » *sum nata sunt mala; factionum imma-* » *nitās, optimatum rebellio, sacrorum* » *ludibrium, aliaque plura, que brevi* » *ultimam stragem diluviumque imperio* » *portendebant. »* Cet empereur eut pour successeur Valentinien III.

HONORIUS I^{er}, né dans la Campagne de Rome, pape après Boniface V. en 625, mort en 638, était fils du consul Pétrone, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie, engagés à la défense des *Trois Chapitres* depuis plus de 70 ans. (Voyez JBAS et VIGILE.) Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Ecosse, et gouverna l'Eglise universelle avec autant de zèle que de prudence. Sa gloire eût été sans tache, s'il ne s'était laissé surprendre par l'artificieux Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une lettre pleine de déguisement, dans laquelle il lui disait qu'on était convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en J.-C. Il lui insinuait en même temps que quelques Pères avaient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces ruses, lui écrivit une *Lettre* dans laquelle il lui disait : « Nous confessons une » seule volonté en J.-C., parce que la » Divinité a pris, non pas notre péché, » mais notre nature, telle qu'elle a été » créée, avant que le péché l'eût corrom- » pue. » Et plus bas : « Nous devons reje- » ter ces mots nouveaux qui scandalisent » les églises, de peur que les simples, » choqués de l'expression des deux opé- » rations, ne nous croient nestoriens ou » eutychiens, si nous ne reconnaissons en » J.-C. qu'une seule opération. » Cette lettre, qui favorisait les vues de Sergius, n'est point adressée à tous les fidèles, comme le sont la plupart des lettres dogmatiques des papes ; mais seulement à ce patriarche de Constantinople. Il ne paraît pas qu'Honorius, quoique coupable de négligence et de précipitation, puisse être regardé comme partisan du monothélisme. On peut voir sur ce sujet la *Dissertation* très approfondie du P. Merlin, qui le justifie victorieusement par des raisons solides et des autorités respectables. Sa dissertation est intitulée : *Examen exact et détaillé du fait d'Honorius*, 1738, in-12. Bellarmin et Baronius ont justifié le sens personnel d'Honorius, et non pas le sens naturel et grammatical de son assertion : d'où il ne s'ensuit rien contre l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits dogmatiques, comme l'a prouvé M. Havelange, dans son savant et orthodoxe ouvrage : *Ecclesie infallibilitas in factis dogmaticis*. (Voyez le Journ. hist. et litt., 1^{er} avril 1790, p. 550.) On trouve le nom d'Honorius à la fin du 6^e concile général, parmi ceux des hérétiques qui y

ont été condamnés ; mais François Marchésius, prêtre de l'Oratoire, dans son ouvrage intitulé *Clypeus fortium*, 1680, a prouvé d'une manière assez satisfaisante, que le nom d'Honorius y a été ajouté par un conciliabule des Grecs, après que les actes du concile avaient été approuvés par le pape Agathon. On a d'Honorius des *Lettres* dans les Conciles du Père Labbe, et une *Epigramme* dans la *Bibliothèque des Pères*.

HONORIUS II, de Bologne, appelé auparavant le cardinal *Lambert* (son nom de famille était *Lambert de Fagnan*), évêque d'Ostie, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibaud, cardinal du titre de Saint-Anastase, qui prit le nom de *Célestin* ; mais tandis qu'on chantait le *Te Deum* en action de grâces de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui était extrêmement puissant. Célestin, pour épargner un schisme à l'Eglise, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connaissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant sept jours après ; mais les cardinaux et les prélats romains la confirmèrent. Il confirma à son tour l'élection de Lothaire à l'empire, et condamna les abbés de Cluny et du Mont-Cassin, accusés de diverses fautes. Il mourut au monastère de Saint-André, le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres* qui ne contiennent rien de remarquable, et qui sont insérées dans la *Collection des conciles*. C'est ce pape qui affecta la couleur blanche aux chevaliers du Temple. Innocent II lui succéda.

HONORIUS III (CENCIO SAVELLI), romain de naissance, fut pape après Innocent III en 1216. Il confirma l'ordre de Saint-Dominique, et fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il couronna empereur d'Orient Pierre de Courtenai que détrôna peu de temps après Théodore Comnène, et parvint à éloigner du trône d'Angleterre le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, appelé à Londres à la place de Jean-sans-Terre, puis de son fils Henri III. Honorius intervint encore activement dans toutes les querelles qui agitaient à cette époque la Sicile et le midi de la France. Ce pape, mort en 1227, était savant pour son siècle ; il a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier pontife qui ait accordé des indulgences dans la canoni-

sation des saints. C'est lui aussi qui, vers l'an 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris : défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié sous son nom : *Conjuraciones adversus principem tenebrarum et angelos ejus*, Rome, 1629, in-8°, peu commun. Ce pontife eut pour successeur Grégoire IX. Innocent Ciron a publié les lettres d'Honorius III, sous le titre de *Quinta compilatio decretal.*, Toulouse, 1643, un vol. in-fol.

HONORIUS IV (JACQUES SAVELLI), romain, monta sur le trône pontifical le 2 avril 1285, succédant à Martin IV, et mourut en 1287, après avoir purgé l'état de l'Eglise des voleurs qui l'infestaient. Il se signala par son zèle pour les droits de l'Eglise romaine et pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il conçut l'idée de quelques établissemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très négligées dans son siècle. Il avait voulu fonder à Paris un collège, où l'on pût apprendre les langues orientales ; mais cette fondation n'eut pas lieu. Il était très incommodé de la goutte. Il disait que *quoique ses membres fussent malades, son esprit se portait bien*. Il a laissé quelques lettres qui ont été insérées dans les *Annales* de Wadding et dans l'*Italia* d'Ughelli. Nicolas IV lui succéda.

HONORIUS, antipape. *Voyez* CALADOUS.

HONTAN (N., baron de la), voyageur français, naquit vers 1666 en Gascogne, près Mont-de-Marsan. Il était encore bien jeune lorsqu'il embrassa l'état militaire. Il fut d'abord soldat au Canada, ensuite officier. Envoyé en 1693, à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal, et de là en Danemarck. Il passa de ce pays en France, où il n'obtint pas la permission de justifier sa conduite à Terre-Neuve. Il alla en Espagne et se retira enfin dans le Hanovre où il mourut en 1715. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, dans lesquels il prétend faire connaître les différens peuples qui y habitent, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont en deux vol. in-12, imprimés à La Haye, en 1703 et 1705, et écrits d'un style embarrassé et barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers

qui sont de pures fictions ; tel que le *Voyage sur la Rivière-Longue*. L'auteur s'y montre d'ailleurs aussi mauvais français qu'il est mauvais chrétien. Cet ouvrage a été revu par Gueudeville. Hontan a fait paraître aussi une *Réponse à la lettre d'un particulier opposée au manifeste de S. M. le roi de la Grande Bretagne contre la Suède*, 1716, ouvrage posthume publié par Leibnitz.

HONTHEIM (JEAN-NICOLAS de), né à Trèves le 27 janvier 1701, doyen de saint Simon, évêque de Myriophite *in partibus*, et suffragant de l'archevêque-électeur, mort le 2 septembre 1790, dans son château de Mont-Quintin, au duché de Luxembourg, s'est fait connaître par son goût pour l'érudition, et a publié plusieurs ouvrages dans ce genre : *Decas legum illustrium*, etc. Trèves, 1736, in-fol.; et *Historia trevirensis diplomatica et pragmatica, exhibens origines gallo-belgicas, romanas, francicas, etc. ; jus publicum particulare archiepiscopatus et electoratus trevirensis, sed et historiam civilem et ecclesiasticam, ab anno 418 ad annum 1745*, Weithem, 1750, 3 vol. in-fol.; Augsbourg, 1757, 2 vol. in-folio. Ce dernier ouvrage est un recueil de diplômes et de divers écrits relatifs au droit public, civil et ecclésiastique du pays de Trèves, avec des observations et des notes pleines de recherches, mais écrites d'un style dur, embarrassé et incorrect, et empreintes d'une critique peu équitable envers ceux dont il avait recueilli le plus de lumière. Toute fois cet ouvrage est le plus complet qui existe sur l'histoire de l'évêché de Trèves. Mais le plus fameux de ses ouvrages est la compilation qui a paru sous le nom de *Justinus Febronius*, ayant pour titre : *De præsentis status Ecclesiæ liber singularis*, et porté successivement à 5 gros vol. in-4°, dont un cénobite a publié un abrégé en français en 2 vol. in-12. On en fit paraître à Venise une traduction italienne et il y en eut aussi une traduction française, qui portait le titre de Venise, 1767. L'auteur a donné en 1778 une *Rétractation* de cet ouvrage, divisée en trois parties, dont la première contient les erreurs, la seconde la réfutation, la troisième le langage catholique : elle est en général très bien rédigée ; cependant il mêle quelquefois des matières peu importantes à celles qui le sont infiniment. Mais quelque temps après il donna un *Commentaire* de cette *Rétractation*, qui fit croire qu'elle n'avait pas été bien sincère.

Quoi qu'il en soit, le *Liber singularis*, dont il est parlé dans d'autres articles (1), que le pape Clément XIII et la plupart des évêques d'Allemagne ont anathématisés qu'il parut, a fait tant de bruit dans le monde, les ignorans l'ont tant prôné, les ennemis de l'Eglise l'ont si avidement accueilli, il a servi à autoriser tant d'opérations funestes à la foi, à la hiérarchie et à la discipline de l'Eglise catholique, qu'il est essentiel d'en parler avec quelque détail, et de détromper surtout ceux qui ont paru croire que les principes de Fébronius, si toutefois il en a, étaient ceux de l'Eglise gallicane. La manière dont le clergé de l'Eglise de France parle de cet ouvrage, de cette Eglise qu'on regarde comme la plus libre, la plus affranchie des prétentions *ultramontaines*, doit être en ce point de la plus grande importance. Voici ce que disent les Mémoires du clergé, année 1775, page 870. *Dénonciation du samedi 18 novembre 1775, à 9 heures du matin, CXXV^e séance (monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon, président).* « Monseigneur l'archevêque de Paris a dit qu'il avait reçu une lettre de monseigneur l'archevêque électeur de Trèves, concernant un livre connu depuis quelques années dans ses états, et qui a pour titre : *Justini Febronii jurisconsulti, de statu Ecclesie et legitima potestate romani pontificis, liber singularis* : qu'il paraissait par cette lettre, que l'auteur de cet ouvrage s'étayait du suffrage du clergé de France dans plusieurs opinions contraires à l'enseignement de l'Eglise gallicane ; que si l'assemblée l'agréait, on en ferait la lecture. — Après la lecture de cette lettre, monseigneur l'archevêque de Paris a dit que pour répondre aux vœux de monseigneur l'électeur, et mettre l'assemblée, qui touche à la fin de ses séances, à portée de prendre à cet égard un parti digne de sa sagesse, il avait fait faire un extrait de quelques assertions de cet auteur ; qu'il remettait cet extrait sur le bureau avec un exemplaire de l'ouvrage. — Sur quoi messeigneurs et messieurs du bureau de la religion et de la juridiction, ont été priés d'examiner avec soin la doctrine contenue dans ces assertions, et de faire

part à l'assemblée de leurs vues à cet égard. » — *Rapport et délibération, jeudi 7 décembre 1775, à 9 heures du matin, CXL^e séance.* « Messeigneurs et messieurs les commissaires pour la religion et la juridiction ont pris le bureau, et monseigneur l'archevêque de Toulouse a dit que la commission s'étant occupée, conformément aux ordres de l'assemblée, de la lettre écrite par monseigneur l'archevêque-électeur de Trèves à monseigneur l'archevêque de Paris, sur le livre de Fébronius, avait applaudi, comme elle le devait, au zèle de monseigneur l'électeur de Trèves ; et que, partageant ses justes alarmes, elle se serait empressée de chercher tous les moyens de lui donner la satisfaction qu'il désirait ; mais que la fin prochaine des séances ne permettant pas de se livrer à un examen approfondi de cet ouvrage, elle croyait devoir se borner à proposer à l'assemblée de prier monseigneur le cardinal de la Roche-Aymon de faire connaître à monseigneur l'électeur les sentimens dont elle est pénétrée pour sa personne, et de lui marquer.

1^o Que l'assemblée, touchée comme elle doit l'être de la confiance que lui témoigne monseigneur l'électeur, aurait désiré seconder de tout son pouvoir le zèle qui l'anime, pour repousser loin de son diocèse tout ce qui peut altérer la pureté de la foi et l'intégrité de la doctrine ; mais que touchant à la fin de ses séances lorsque la lettre de monseigneur l'électeur lui a été communiquée, elle n'a pu se livrer à l'examen approfondi du livre de Fébronius ; 2^o Que cet ouvrage est à peine connu en France d'un petit nombre de théologiens, et que loin d'y avoir aucune autorité, il passe parmi ceux qui le connaissent pour favoriser les opinions nouvelles, pour être *inexact sur les objets de la plus haute importance*, et surtout pour s'écarter du langage dont le clergé s'est toujours fait une loi, lorsqu'il a été dans le cas de s'expliquer sur la *primauté d'honneur et de juridiction* qui appartient au successeur de saint Pierre, et sur l'autorité de l'Eglise de Rome, *centre de l'unité et mère et maîtresse de toutes les Eglises* ; 3^o Que la doctrine du clergé de France, sur tous ces objets, consignée dans les déclarations et expositions de ses assemblées, est le *désaveu le plus formel* qu'il soit possible d'opposer à ceux qui osent sans fondement s'appuyer de son autorité ; qu'il faudrait, pour s'en prévaloir, tenir le même langage que lui,

(1) Voyez les articles ISIDORE MERCATOR, DOMINIS (Marc-Antoine de), PUFFENDORF, MARSILLE DE PADOUÉ, SARPI, HOUSTA, FALKENBERG, Antoine PEREIRA (à la fin de l'article PEREIRA DE CASTRO), NELLER, etc.

d'après la doctrine des Pères et des anciens canons, et que pour tirer avantage du silence de l'Eglise de France, il faudrait que l'ouvrage de Fébronius y fût assez connu et répandu pour avoir mérité de fixer son attention. — L'avis de la commission a été approuvé, et son éminence a dit qu'elle se conformerait incessamment aux désirs de l'assemblée. » — On voit, par cet extrait, quelle est l'étrange erreur de ceux qui confondent les libertés de l'Eglise gallicane avec le traité de l'anarchie ecclésiastique de Fébronius. Zaccaria, Mamachi, Trautwein, l'abbé Pey dans le traité de l'*Autorité des deux puissances*, et d'autres savans, ont poursuivi le tortueux sophiste dans tous ses détours : je ne puis rendre compte de ces réfutations diverses, mais je joindrai ici une lettre du célèbre apologiste de la religion, l'abbé Bergier, qui par l'érudition, la force de raisonnement, la lumineuse critique avec lesquelles il a confondu les ennemis du christianisme, avait acquis un droit particulier de dire son sentiment sur toutes sortes d'erreurs religieuses et de mauvaises productions. Cette lettre donne du livre et de l'auteur une idée claire et vraie, telle qu'elle résulte de la lecture réfléchie de l'informe compilation. Voici ce qu'il écrivait en 1775 à un des plus sages princes de l'Allemagne. « Il est assez étonnant que le *Traité* du gouvernement de l'Eglise et de la puissance du pape par Fébronius, fasse du bruit dans quelques états de l'Allemagne; soit pour le fond, soit pour la forme, ce livre ne m'a jamais paru capable de faire impression sur des hommes instruits et qui se piquent de raisonner. Ce que l'auteur a dit de vrai est emprunté des théologiens français, particulièrement de M. Bossuet, dans sa *Défense de la déclaration du clergé de France* de 1682; ce qu'il a dit de faux et d'erroné est tiré des protestans, des jansénistes, ou des canonistes qui cherchaient à chagriner la cour de Rome dans des temps de troubles. Ces divers matériaux, qui n'étaient pas faits pour aller ensemble, ont été compilés assez maladroitement par Fébronius; il a rapproché des lambeaux qui s'entre-détruisent; comme il ne part jamais de principes universellement avoués, il tombe continuellement en contradiction; il nie dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre; il soutient une opinion dans le temps même qu'il fait profession de la rejeter : ce serait assez

de comparer seulement les titres des chapitres et des sections de son ouvrage, pour voir ou qu'il ne s'entend pas, ou qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. — Après avoir d'abord un peu biaisé, il avoue que le pouvoir des clefs donné par J.-C. à saint Pierre (*Matth.* c. 16, v. 18) doit s'entendre de la *primauté* de saint Pierre et de *ses successeurs* dans le *siège de Rome* (tome 1, pag. 28). Il convient que cette primauté est prouvée par l'Ecriture et par la tradition (pag. 145). Ensuite il soutient que J.-C. a donné ce pouvoir des clefs à toute l'Eglise et non à saint Pierre (pag. 54). Qu'a-t-il donc donné à saint Pierre par les paroles citées dans saint Matthieu? Nous n'en savons rien. — Selon Fébronius, la primauté a été donnée à saint Pierre et à *ses successeurs*; par ces paroles de J.-C. : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux* (pag. 28). Et selon lui-même, dans le chapitre suivant, elle a été accordée à l'évêque de l'Eglise de Rome, non par J.-C., mais par saint Pierre et par l'Eglise (pag. 154). Mais si les évêques de l'Eglise de Rome sont les successeurs de saint Pierre, ont-ils eu besoin de recevoir de l'Eglise ce qu'ils avaient déjà reçu de J.-C.? Les droits de saint Pierre leur ont passé par succession, comme les droits des apôtres ont passé aux autres évêques. En suivant Fébronius, nous ne savons plus ni par quelle personne la primauté a été accordée, ni à qui elle a été donnée. — Nous savons encore moins en quoi elle consiste. Selon la sect. 2 du ch. 2, tom. 1, pag. 151, le bien de l'unité (il fallait dire *la nécessité de l'unité*) est le fondement de cette primauté, voilà pourquoi elle est perpétuelle; cela est vrai, et c'est ce qui prouve qu'elle vient de J.-C. Selon la sect. 4 (pag. 169), quoique le pape puisse faire des lois, elles ne sont obligatoires que par l'accession de l'*unanimité* du consentement; quoique ses décisions sur la foi et sur les mœurs soient d'un grand poids, elles ne sont pas irréformables. Ailleurs, il compare la primauté du pape entre les évêques à celle du premier président d'un parlement. Dans le chap. 2, sect. 11 (tom. 2, pag. 258), et dans le chap. 5, sect. 4 (tome 11, pag. 149), il soutient que le souverain pontife a *une grande autorité* sur toutes les églises, *mais point de juridiction proprement dite*. — Il n'est pas aisé de deviner en quoi consiste une grande autorité sans juridiction; comment une autorité qui n'est pas

obligatoire, peut servir à maintenir l'unité de l'Eglise; de quel poids peut être une décision qui n'oblige point; en quoi la prééminence d'un premier président peut contribuer à maintenir l'unanimité de sentiment dans sa compagnie. Pour que son avis fasse loi, il suffit que la pluralité l'embrasse; pour donner la même force à la décision du pape, il faut l'unanimité du consentement; le pape est donc fort au-dessous d'un premier président. — Cette doctrine n'est pas celle des théologiens catholiques. Tous soutiennent que le successeur de saint Pierre a sur toute l'Eglise, non-seulement la primauté, mais la juridiction; que ce privilège est de droit divin, puisque J.-C. l'a donné à saint Pierre et à ses successeurs; que l'Eglise ne peut le transporter à un autre siège, et qu'il ne peut être transmis que par succession. L'opinion contraire de Fébronius (t. 1, pag. 134 et 165) est donc une erreur et une contradiction. — Il a fait plus. Il dit (tom. 1, pag. 168) que Jésus-Christ, en donnant les clefs à toute l'Eglise en corps, a voulu que le droit de ces clefs fût exercé sous le bon plaisir de l'Eglise par les évêques et les pasteurs. Selon cette décision, les évêques ne tiennent point de Jésus-Christ leur autorité et leur juridiction sur les fidèles, ils l'ont reçue des fidèles mêmes, et ne peuvent l'exercer que sous le bon plaisir de ceux-ci. C'est la doctrine de Wiclef et de Jean Hus; doctrine que Fébronius fait cependant profession de rejeter au commencement de cette section (pag. 165). Son grand dessein est de prouver que le gouvernement de l'Eglise n'est point monarchique. Qu'est-il donc? aristocratique ou démocratique? Selon les principes de Fébronius, on doit dire qu'il est démocratique, puisque les évêques, les pasteurs, les gouverneurs de l'Eglise, reçoivent leur juridiction ou le pouvoir des clefs, non de Jésus-Christ, mais du corps de l'Eglise ou des fidèles, et ne peuvent l'exercer que sous le bon plaisir de ceux-ci. Les théologiens catholiques, même les Français, rejettent cette doctrine comme hérétique et condamnée au concile de Constance; ils disent que le gouvernement de l'Eglise n'est pas purement monarchique, mais tempéré par l'aristocratie; ils soutiennent que la juridiction des évêques, ou le pouvoir des clefs, est de droit divin, qu'ils l'ont hérité des apôtres, qu'il a été donné à ceux-ci par Jésus-Christ et non à l'Eglise ou au corps

des fidèles. Fébronius l'a reconnu lui-même (chap. 7, sect. 1^{re}, tom. 3, p. 1 et suiv.), en se contredisant toujours. Il dit, d'après l'Evangile, que Jésus-Christ a envoyé les apôtres, comme il avait été envoyé lui-même par son père; qu'un successeur entre dans les droits de son prédécesseur, à moins qu'on ne puisse montrer que ces droits ont été légitimement restreints; que chacun des apôtres, dont les évêques sont les successeurs, a reçu du Seigneur son apostolat par une vocation immédiate avec tous les droits qui y sont adhérens, etc. Fébronius devait donc prouver que ces droits ont été légitimement restreints pour les successeurs malgré l'ordre de Jésus-Christ, puisque ces successeurs ont besoin de recevoir le pouvoir des clefs du corps de l'Eglise. — Chap. 6, sect. 3. (tom. 2, pag. 368), il rejette comme peu solide l'opinion de ceux qui pensent que la plus grande partie des évêques adhérens à une décision du pape hors du concile, établit un jugement irréfutable, et en dernier ressort; il prétend montrer le contraire par l'histoire des jansénistes (pag. 378), c'est-à-dire, qu'il canonise la résistance de ces réfractaires, et soutient qu'on ne peut les regarder comme hérétiques, tant qu'ils n'auront pas été condamnés par un concile général. Ici il fait profession d'abandonner l'opinion de M. Bossuet, donne la torture aux passages de saint Augustin et des autres Pères, met hardiment son sentiment particulier en opposition avec la croyance générale de l'Eglise. — Pour couronner ce chef-d'œuvre, il nous enseigne gravement la méthode de faire un schisme en règle (chap. 9, sect. 4, tom. 3, pag. 285). Il dit que si un pape s'opposait aux décrets d'un concile national, et séparait un royaume de sa communion, il faudrait pourvoir cette église nationale d'un chef *extraordinaire et pour un temps*; en agir envers un pape canoniquement élu et reconnu, comme on fit à l'égard de Benoît XIII pendant le grand schisme d'Occident. En effet, cela suit évidemment des principes de Fébronius. Si le chef de l'Eglise a reçu son autorité de l'Eglise elle-même, et non de Jésus-Christ, il est clair que l'Eglise peut la lui ôter quand elle le jugera à propos. — Je pense, mon prince, que c'en est assez pour mettre cet ouvrage absurde à sa juste valeur; il ne peut avoir échappé à la censure que par le mépris qu'on en a fait. Un auteur qui se réfute lui-même n'a pas besoin

d'autre condamnation. Il n'est pas une seule section dans laquelle on ne puisse montrer des erreurs, des contradictions ou des sophismes. C'est une compilation sans ordre, sans justesse, sans logique, aussi mal arrangée que mal écrite; l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est pas entendu lui-même. Il ne peut plaire qu'à ceux qui ont sucé des principes d'anarchie et de révolte contre l'Eglise dans les leçons ou dans les écrits des protestans. Ceux qui s'imaginent que ce sont là les sentimens du clergé de France n'ont jamais lu d'autres théologiens français que les jansénistes; ils ne connaissent pas seulement la Défense de la déclaration du clergé par M. Bossuet. » Cette lettre, écrite au duc Louis-Eugène de Wurtemberg, est datée de Paris, le 12 octobre 1775. Ce que M. Berhier y dit des contradictions de Fébronius, et de sa réfutation par lui-même, est vrai à un point qui passe toute vraisemblance, pour quiconque n'a pas eu le temps de s'ennuyer en feuilletant cette lourde rapsodie. L'on y rencontre à chaque page le *oui* et le *non* prononcé de la manière la plus tranchante (1). Le lecteur attentif qui voit tout cela, ne sait que penser; il craint l'illusion et se défie de ses yeux: il finit par déplorer l'aveuglement où les passions précipitent l'esprit de l'homme. — Si à cet amas de contradictions on ajoute une mauvaise foi dans les citations qui passe toute crédibilité (2), un ton d'injure et de grossièreté que le vrai savoir et *mens conscia recti* n'em-

ploient jamais (3), et enfin un style et un latin tels que le plus scolastique écrivain n'a jamais employés (2), on ne pourra comprendre comment dans la bonne Germanie, ce *Liber* réellement *singularis* a pu causer un engouement qui a persuadé aux gens d'Ems qu'ils pouvaient, sans rien risquer, se livrer à un tel guide. Mais ce phénomène n'a rien d'étonnant pour quiconque connaît comment se font les réputations, et que le meilleur moyen de s'en faire une sûrement et promptement, est de s'attacher à quelque faction puissante et bavarde; or, c'est ce qu'a fait Fébronius, en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du saint Siège, et particulièrement les jansénistes. « Parmi les esprits factieux (dit le plus grand orateur de la France), être leur adhérent, c'est le souverain mérite, n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquiescer de la capacité et de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs et ses sectateurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osaient l'attaquer et la combattre. La manière des hérétiques était de s'ériger eux-mêmes premièrement, et puis leurs partisans et leurs associés, en hommes rares et extraordinaires. Tout ce qui s'attachait à eux devenait *grand*, et ce seul titre, d'être dans leurs intérêts, était un éloge achevé (3). »

(1) Pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, nous renvoyons pour ces nombreuses contradictions, au *Jugement d'un protestant*, pag. 15 et suiv.; au *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 111 : au *Journ. hist. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 652 et suivantes, où tous les passages sont rapportés tout au long, avec l'indication précise des tomes et des pages.

(2) Il faudrait un livre entier pour apprécier toutes ces citations; je dirai seulement que lui-même ne savait ce qu'il citait, quels auteurs, quels livres il produisait sur la scène. Cela est si vrai, que citant sans cesse Psaff, Puffendorf, Fra-Paolo, des écrivains de toutes les sectes et de toutes les factions, il proteste, avec une contenance qui prête à rire, qu'il a mis toute son attention à ne jamais citer de protestans, ni d'auteurs que tous les chrétiens ne reconnussent pas pour des hommes graves et pieux. *Non fuerunt in aciem ducti nisi viri graves et pii quos omnes ecclesie probatibus agnoscunt*, tom. 1, Append. 3, pag. 86. *Sic ut abstinui à scriptoribus protestantibus*, ibid., page 41. On voit qu'il oublie lui-même de moment à autre le contenu de son livre. Clément XIII dit dans son bref du 14 mars 1764, au prince Clément, de Saxe, alors évêque de Ratisbonne : *Omnia ex hæreticorum et sœcæ sedis infestissimorum hominum libris conquisivit, absurdissima quævis de suo adjecit*.

(1) Il est incroyable avec quel dédain, quelle morgue fastueuse et insultante, Fébronius traite ses adversaires les plus sages et les plus modérés. On trouve quelques échantillons de son éloquence injurieuse dans le *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116 : dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 décemb. 1790, pag. 656.

(2) On peut voir un petit catalogue de ses expressions favorites et ridiculement anti-latines, dans le *Journ. histor. et littér.*, 15 décembre 1790, pag. 657; *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, pag. 116.

(3) On a varié beaucoup sur les motifs qui peuvent avoir déterminé Fébronius à se dévouer à cette prénable et rebutante compilation. Les uns ont cru qu'il y avait été poussé par un mécontentement particulier reçu de la cour de Rome; d'autres ont pensé qu'ayant toujours eu une très forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas autrichiens, il avait cru se ménager la protection du gouvernement, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, pour mettre l'Eglise sous le pouvoir temporel (ce qui ne peut manquer d'arriver quand une fois la puissance pontificale sera anéantie). Quoi qu'il en soit, l'amour de la vérité nous oblige de dire que nous avons trouvé dans les Pays-Bas des lettres circulaires adressées par Fébronius à des chanoines de différentes cathédrales, qui, comme l'ou-

— Mais puisque Fébronius a solennellement rétracté ses erreurs, pourquoi en rappeler le souvenir et approfondir ses torts ? Pourquoi ? parce que, malgré sa rétractation, les ennemis de l'Eglise en font leur guide et leur garant ; parce que, malgré sa rétractation, les perturbateurs du repos de l'Eglise d'Allemagne ne cessent de copier, et de se régler sur ses plus répréhensibles assertions ; parce que, sur sa rétractation, il a fait un *Commentaire* qui, à la vérité, la confirme quant au fond, et devrait ôter à des écrivains de bonne foi l'envie de se prévaloir de ses égaremens, mais qui, par des explications tortueuses et un combat pénible entre l'égoïsme et la franchise de la confession, a donné lieu de croire qu'il y avait dans son cœur autant d'inconstance que dans son esprit (1). Quoi qu'il en soit, je finirai ce qui regarde l'auteur par une lettre de son souverain spirituel et temporel, qui dès l'an 1765 s'était déjà déclaré franchement sur la nature de la maussade compilation (2) ; qui paraît même par ses

sait, donnent leurs suffrages pour la nomination des évêques. Celle que nous avons sous les yeux, et qui est signée de la main de Fébronius est conçue en ces termes : « Monsieur, les assurances que son altesse royale le duc de Lorraine, et son excellence le comte de Cobenzel, ont eu la bonté de me donner, en considération des services que j'ai eu autrefois l'occasion de rendre à l'auguste maison d'Autriche, de vouloir appuyer ma très humble requête pour un des évêchés desdits pays, m'ont déterminé à me mettre au nombre des compétiteurs pour l'évêché d'Anvers. Je ne peux y parvenir que moyennant les suffrages de messieurs les chanoines de la cathédrale. J'ose, monsieur, vous prier de m'accorder le vôtre, malgré que je n'aie pas l'avantage de vous être connu. J'espère que l'épiscopat, dont depuis dix ans je remplis toutes les parties dans un des plus vastes diocèses de l'Europe, me servira de témoignage de la capacité requise pour l'évêché que je demande par votre suffrage, monsieur. Je compte tout le poids du bien que vous pouvez me faire dans cette recherche, et je vous prie de compléter sur l'étendue de ma reconnaissance, qui ne sera pas inférieure au service que, j'espère, vous ne me refuserez pas en cette occasion. Je ne désire rien tant que de faire votre connaissance, et de vous convaincre de la plus parfaite considération, avec laquelle je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, DE HONTHEIM, évêque de Myriophite, suffragant de Trèves. » Trèves, le 12 juillet 1758.

(1) Quel que soit ce *Commentaire*, il ôte tout subterfuge à ceux qui, après la rétractation, voudraient encore défendre les erreurs de l'auteur, puisque l'aveu de ces erreurs subsiste dans le *Commentaire*, quoique d'une manière faible et tergiversante. L'épigraphie, prise de Sénèque, suffit pour faire sentir la mauvaise foi de leur procédé. *Rectum iter quod sero cognovi, et lassus errando, cæteris monstro.*

(2) Le prince Clément de Saxe, alors évêque de

bons et sérieux avis, avoir contribué à la rétractation de l'auteur, et qui, sans prévoir sans doute qu'un de ses envoyés signerait un jour à Ems le résultat de l'ouvrage rétracté, s'exprimait ainsi en 1781 sur le *Commentaire* de la rétractation, en écrivant au pape Pie VI : « Très saint Père, j'ai reçu, avec la vénération qui leur est due, les lettres pleines de bienveillance qu'il a plu à votre sainteté de m'adresser en date du 13 octobre, et j'ai vu avec la plus grande satisfaction que son jugement sur le *Commentaire* de Fébronius était parfaitement conforme à celui lui que j'en avais porté. Quant aux ordres qu'il lui a plu de m'intimer par les mêmes lettres, je les aurais certainement remplis avec autant de promptitude que de bonne volonté, si je n'avais craint (crainte, à mon avis, bien fondée) que la réprimande ou l'avertissement dont elle me chargeait envers M. de Hontheim ne devint plus nuisible qu'utile à la religion. Car il me paraît indubitable, ou que la rétractation que M. de Hontheim a faite des erreurs n'était qu'une feinte, ou qu'il s'est repenti aussitôt de l'avoir faite. Et en effet, s'il avait agi avec cette *sincérité germanique* dont il se vante dans la formule même de sa rétractation, se serait-il vivement affligé de voir ses nouveaux sentimens communiqués au sacré collège

Ratisbonne et de Freysingen, aujourd'hui archevêque électeur de Trèves, en instruisant le peuple que Dieu avait confié à sa sollicitude pastorale, parlait de Fébronius comme d'un homme qui visait à saper par le fondement l'Eglise catholique, et particulièrement le siège de son premier pontife. *Beatissimi Petri apostolicam sedem penitus evertere et petram, supra quam Christus Dominus ædificavit Ecclesiam suam, omni adhibito conatu, tentat suffodere.* Le même prélat ne fait point difficulté d'appeler le livre de Fébronius une *production diabolique*, PARTUS SATANÆ, et le range avec les livres les plus détestables qui tendent à anéantir la piété et à détruire toute religion, *Terrorum libri inundant agrum Domini, suffocant sementem Evangelii, veram pietatis et religionis sensa extinguunt.* L'expérience a fait voir qu'il n'y avait rien de trop dans ce passage ; la décadence presque générale de la religion en Allemagne, doit être particulièrement attribuée à la secousse que Fébronius a donnée à la hiérarchie, au mépris qu'il a inspiré pour le chef de l'Eglise, à ses calomnies contre le siège de Rome à ses efforts pour ourdir un schisme, etc. Dans le même temps, en parlant du même auteur, s'exprimaient de la même façon l'évêque et prince de Constance, l'évêque et prince d'Augsbourg, l'évêque et prince de Liège, l'archevêque, électeur de Cologne, et autres prélats allemands, parfaitement d'accord sur ce point avec le pape Clément XIII, avec l'Eglise gallicane (comme nous l'avons fait voir), et avec tout l'univers catholique.

» des cardinaux et même à l'univers en-
 » tier ? Aurait-il négligé dans la lettre cir-
 » culaire qu'il a mise à la tête des actes
 » consistoriaux publiés par mon ordre
 » dans ce diocèse, les observations que je
 » lui avais faites, et qui ne pouvaient dé-
 » plaire ni paraître déplacées à un homme
 » sincèrement repentant ? Aurait-il débité
 » fausement qu'il avait été atterré par les
 » menaces de votre sainteté, et fait passer
 » cette calomnie jusqu'à la cour impé-
 » riale ? Aurait-il gardé un silence perfide
 » sur les bruits malicieusement répandus
 » touchant l'acte de sa rétractation ; bruits
 » cependant bien flétrissants pour sa répu-
 » tation, puisqu'ils le dénonçaient, ou
 » comme un lâche déserteur de la vérité,
 » ou comme un imbécile ? Aurait-il fait
 » imprimer à mon insu, sous le prétendu
 » titre de *Commentaire*, une production
 » plus abominable encore que mal dési-
 » gnée ? Je dis mal désignée, car qui don-
 » nerait la dénomination de *Commentaire*
 » sur une rétractation à un ouvrage qui
 » ne paraît entrepris que pour énerver la
 » rétractation même ; à un ouvrage qui,
 » au lieu de lumières, répand de nou-
 » velles ténèbres sur l'esprit du rétractant,
 » et qui, bien loin d'établir par des argu-
 » mens solides les vérités catholiques, op-
 » posées aux erreurs abjurées, si solen-
 » nellement reconnues dans l'acte d'abu-
 » ration, en réduit de nouveau plusieurs
 » dans la catégorie des propositions dou-
 » teuses, l'auteur s'appuyant, selon sa
 » coutume, sur l'autorité des autres,
 » parce qu'il sentait toute l'ignominie dont
 » il se serait couvert en les combattant en
 » son propre nom ; à un ouvrage enfin si
 » différent de la rétractation, que, tandis
 » que celle-ci a été bien reçue de tous
 » ceux qui aiment sincèrement l'Eglise,
 » l'autre n'a pu mériter que les éloges des
 » hérétiques ? Je n'ai pas manqué néan-
 » moins de témoigner à mon suffragant
 » combien une pareille conduite était peu
 » digne d'un homme de bien ; de plus, je
 » l'ai souvent et sérieusement averti de
 » son devoir, et j'ai fait tous mes efforts
 » pour le ramener dans le droit chemin :
 » mais j'ai cru qu'il serait dangereux avec
 » un homme d'un esprit vain et artificieux,
 » comme sont ordinairement les nova-
 » teurs, de pousser les choses trop loin,
 » surtout dans un temps où il voyait les
 » puissances mêmes favoriser ouverle-
 » ment un système qu'il avait abjuré du
 » moins extérieurement. Au reste, abs-
 » traction faite de ma conduite envers

» M. de Hontheim, je crois que, vu le ca-
 » ractère de son esprit et les circonstances
 » de ces temps malheureux, il est plus sûr
 » de ne pas exiger de lui des déclarations
 » ultérieures. Car, outre qu'il est incer-
 » tain avec quelle attention, quelle sincé-
 » rité et quelle constance il obéira aux
 » ordres de votre sainteté, les explica-
 » tions, quelque orthodoxes qu'elles puis-
 » sent être, ne paraîtront dans la bouche
 » de Fébronius, esprit versatile et tou-
 » jours opposé à lui-même, qu'une con-
 » tradiction nouvelle, tandis que d'autres
 » répandant la calomnie à leur gré, publi-
 » ront qu'elles ont été arrachées par force
 » et par crainte à un vieillard faible et
 » déraisonnant. Cependant votre sainteté
 » ne pouvant dissimuler la publicité de
 » *Commentaire*, je crois que, crainte que
 » son silence ne soit pris pour une ap-
 » probation tacite, il conviendrait, peut-
 » être même serait-il nécessaire de le con-
 » damner ouvertement, et d'y ajouter
 » une exhortation paternelle, pour que
 » (vu qu'il a perdu par ses variations per-
 » pétuelles la confiance publique, et le
 » moyen de persuader que ses sentimens
 » sont orthodoxes, quand même ils le se-
 » raient), il ne cesse de déplorer, avec
 » les larmes amères de la pénitence, les
 » troubles excités dans l'Eglise qu'il ne
 » peut apaiser, et les scandales qu'il ne
 » peut réparer. J'ai cru, très saint Père,
 » devoir vous exposer ces choses dans la
 » simplicité de mon cœur ; mais que ce
 » soit sauf le jugement plus éclairé de
 » votre sainteté, et sans préjudice de
 » l'obéissance filiale que je lui porte : car
 » mon intention n'a été nullement de cen-
 » surer ses ordres ou de chercher un pré-
 » texte spécieux pour les éluder ; mais seu-
 » lement de lui faire connaître des détails
 » qui, n'étant connus à personne comme
 » à moi, demanderaient peut-être une
 » manière d'agir différente de celle que
 » votre sagesse et votre prudence vous
 » indiquent pour la meilleure. Il me reste
 » maintenant à attendre ce qu'il vous
 » plaira de m'ordonner, recommandant
 » et ma personne et les peuples commis à
 » mes soins à votre faveur paternelle, et
 » demandant, avec la plus profonde véné-
 » ration, la bénédiction apostolique de
 » votre sainteté, etc. *Ehrenbreitstein, le*
 » *17 novembre 1781.* — En même temps le
 » même archevêque électeur écrivit à mon-
 » seigneur Bellisomi, archevêque de Thyane
 » nonce apostolique à Cologne, la lettre sui-
 » vante, « Vous verrez par la copie de la

» lettre que je vous prie de faire passer à
 » sa sainteté, que je trouve du danger à
 » faire barbouiller de nouveau du papier
 » à M. de Hontheim, qui, par ses conti-
 » nuelles contradictions s'est mis dans
 » l'impossibilité de faire à l'avenir aucun
 » bien, quelque chose qu'il écrive, quoi-
 » qu'il soit encore dans le cas de faire du
 » mal, surtout dans les temps critiques où
 » nous vivons. Si vous voulez, monsieur,
 » renforcer de vos réflexions celles que
 » j'ai l'honneur de faire à sa sainteté, je
 » ne doute point qu'elle ne se borne à lui
 » témoigner son mécontentement au sujet
 » du Commentaire, et cela pour des rai-
 » sons générales, et sans entrer dans le
 » détail des propositions répréhensibles,
 » qu'il ne manquerait pas de vouloir jus-
 » tifier, ou qu'il soutiendrait au moins
 » sous main, lors même qu'il les désap-
 » prouverait par écrit, comme il a fait
 » pour les changemens que sa sainteté lui
 » a ordonné de faire à sa profession de
 » foi. Au surplus, monsieur, quelle que
 » puisse être sa déférence aux avis du
 » saint Père, comptez qu'on dira toujours
 » (et il sera peut-être le premier à le dire)
 » que cette déférence est l'effet des me-
 » naces dont on aura usé envers lui, une
 » pareille calomnie dût-elle de nouveau
 » le faire passer pour un lâche ou pour un
 » imbécile. Il faut donc, à mon avis,
 » traiter M. de Hontheim comme on traite
 » un homme qui s'est mis dans l'impossi-
 » bilité de réparer ses scandales. On lui
 » met devant les yeux les maux qu'il a
 » faits, on lui prêche d'en faire pénitence,
 » on le recommande à la miséricorde di-
 » vine. Il paraît du reste que le Commen-
 » taire est tombé dans un parfait oubli.
 » Puisse-t-il y reposer à jamais! Je suis
 » avec la plus parfaite estime, monsieur
 » le nonce, etc. *Ehrenbreitstein, le 17 no-*
 » *vembre 1781.* — « A ces divers témoigna-
 » ges, nous en joindrons un particulière-
 » ment recommandable; c'est celui d'un
 » protestant, d'un philosophe, qui rapporte
 » particulièrement au livre de Fébronius la
 » séduction et la corruption du clergé autri-
 » chien. « Le clergé, dit-il dans ses obser-
 » vations sur Vienne, porte dans son sein
 » un serpent qui lui causera la mort : ce
 » serpent est la philosophie, qui, sous
 » l'apparence de la théologie, s'est glissée
 » même jusqu'au trône épiscopal. Un grand
 » nombre de jeunes ecclésiastiques sont
 » infectés du poison de ce serpent, dans
 » les universités. Ils savent tout qu'il y a
 » un Fébronius dans le monde, et quel-

» ques-uns seulement le connaissent
 » comme un hérétique; cependant, comme
 » la cour le favorise évidemment, ils sont
 » très portés à se réconcilier avec lui. Les
 » bellarministes, qui possèdent tous les
 » grands bénéfices, forment encore, il est
 » vrai, le plus grand nombre; mais s'ils
 » se voient une fois en danger de perdre
 » leurs bénéfices, ou si les 25,000 avocats
 » des états impériaux, qui ont fait depuis
 » long-temps leur provision d'argumens,
 » ont ordre d'aller à la charge, ils ne fe-
 » ront vraisemblablement que fort peu de
 » résistance. » (*Voyage en Allemagne,*
par le baron de Riesbeck, traduit de l'an-
 » glais, tom. 2, pag. 107.) Après le compte
 » aussi détaillé que véridique et impartial,
 » que nous avons rendu de cet ouvrage in-
 » forme et anti-catholique, l'équité de-
 » mande que nous rendions, à plusieurs
 » égards, justice aux bonnes qualités de
 » l'auteur : poli, honnête, prévenant, offi-
 » cieux, d'un commerce agréable et inté-
 » ressant; prêtre, évêque, recommandable
 » par ses mœurs et par son exactitude à
 » remplir son ministère, il était personnel-
 » lement un contraste sensible et frappant
 » de son livre avec lui-même. Il se peut que
 » sa *Rétractation* ait été en partie l'effet
 » d'une influence étrangère et impérieuse;
 » mais dans le *Commentaire*, qui est si sou-
 » vent, à quelques égards, une espèce de ré-
 » tractation de cette même rétractation, on
 » voit que la vérité le presse, et qu'il vou-
 » drait y tenir, sans trop paraître opposé à
 » ce qu'il a écrit contre elle. Quelques an-
 » nées avant sa mort, disant la messe le jour
 » de Saint-Pierre, dans son château de Mont-
 » Quintin, arrivé à l'évangile et lisant ces
 » paroles : *Tu es Petrus, et super hanc pe-*
tram ædificabo Ecclesiam meam, etc., il
 » se trouva mal, et fut obligé de quitter l'au-
 » tel (1); effet sans doute d'une réminis-
 » cence cruelle, mais salutaire, qui fait sup-
 » poser avec raison que son cœur ne s'était
 » pas entièrement fermé à l'affection que
 » tout enfant de l'église catholique porte à
 » ce grand siège, centre de l'union et de
 » l'unité, où l'autorité de J.-C. se déploie
 » par l'organe de son vicaire, d'une ma-
 » nière si imposante et si magnifique, si
 » consolante pour les vrais fidèles et si né-
 » cessaire pour étouffer dès leur naissance
 » les hérésies et les schismes.

HONTHORST (GÉRARD), peintre,

(1) Cette anecdote est très certaine. Je la tiens de la bouche du respectable ecclésiastique qui lui servait la messe, et qui vit encore.

élève de Bloemart né à Utrecht , en 1592 , mourut vers 1662 , avec la réputation d'un excellent artiste et d'un honnête homme. Il excellait à représenter des *sujets de nuit* , et il passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture.

HONTIVEROS (don BERNARD) , benédictin espagnol , professeur de théologie dans l'université d'Oviédo , puis général de sa congrégation en Espagne , et enfin évêque de Calahorra , mourut en 1662. On a de lui un *Traité contre les casuistes relâchés* , intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*.

* **HOOD** (SAMUEL) , amiral anglais , naquit en 1755 à Butleigh , dans le Somerset , paroisse dont son père était ministre. Il s'embarqua , dès l'âge le plus tendre , à bord d'un vaisseau de guerre , et fut élevé , après 5 ans d'un service brillant et heureux , au grade de capitaine au commencement de la guerre de sept ans. Il obtint bientôt après le commandement de *La Vestale* , frégate de 52 canons , avec laquelle il s'empara de la frégate française *La Bellone* , le 15 février 1759 , après un combat de 4 heures : ce qui lui valut le commandement de *l'Afrique* , vaisseau de 64 canons. En 1780 , il fut nommé baronnet et contre-amiral. Il se trouvait alors à la tête de la station de Boston ; opposé au comte de Grasse , il le combattit d'abord avec quelque succès , et commandait ensuite en second sous sir Brydges , depuis lord Rodney , dans le combat mémorable du 14 avril , où le comte de Grasse fut fait prisonnier. De retour à Londres , il parut plusieurs fois au parlement comme député de Westminster. Après la paix de 1783 , il fut créé pair d'Irlande et ensuite lord de l'amirauté. Lorsque la guerre se ralluma avec la France , l'amiral Hood fut envoyé dans la Méditerranée , où , avec le secours des royalistes du midi , et des flottes espagnole et napolitaine , il s'empara de Toulon. Les généraux Dioppe et Dugommier , secondés par Bonaparte , alors officier d'artillerie , le forcèrent bientôt d'évacuer la place. Mais avant de la quitter , l'amiral Hood voulut y laisser des traces de son séjour : il ordonna à sir Sydney Smith de brûler tous les vaisseaux de guerre qui étaient dans le port ; et cet ordre de destruction fut exécuté avec autant de zèle que ces mêmes Anglais en mirent quelques années après à incendier à Copenhague la marine danoise. Après cet exploit , l'amiral Hood alla bloquer le port de Gènes , d'où il fit

voile , en 1794 , vers l'île de Corse , dont il s'empara à la seconde attaque ; mais les Français l'en expulsèrent presque aussitôt ; l'amiral Hood se retira , en 1796 , en Angleterre , où il fut appelé aux fonctions de gouverneur de l'hôpital de Greenwich , après avoir été élevé à la dignité de vicomte : il est mort en 1816.

HOOFFT (PIERRE) , historien et poète hollandais , naquit à Amsterdam en 1581 , et mourut à La Haye le 21 mai 1647. Il avait voyagé en France , en Italie , et en Allemagne. Il contribua aux progrès de la littérature hollandaise. On a de lui : | des *Comédies* , des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* , moins lues que ses ouvrages historiques ; | *Histoire des Pays-Bas* , depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en 1588 , dont on a donné une bonne édition en 1703 , en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées ; l'auteur y voit souvent les choses à sa façon , et n'est pas toujours d'accord avec les historiens les mieux instruits. | Une *Histoire de Henri IV* , roi de France , Amsterdam , 1627 , in-fol. , et 1658 , in-4° ; | une *Histoire des Médecins* , en flamand , 1649 ; | les *OEuvres de Tacite* , traduites en hollandais , Amsterdam , 1684 , in-fol. , avec figures.

* **HOOGVEEN** (HENRI) , habile helléniste , né à Leyde en 1712 , termina ses études avec un brillant succès , fut nommé ensuite co-recteur de l'école de Gorinchem , et prit , neuf mois après , en 1732 , la direction du gymnase qui venait d'être fondé à Woerden. C'était pour un jeune homme de vingt ans une tâche un peu forte , que de conduire un établissement où tout était à créer ; mais le succès couronna son zèle et son habileté , et en peu d'années ce collège fut dans l'état le plus florissant. Les magistrats de Culenbourg lui offrirent en 1759 des conditions très-avantageuses pour diriger leur gymnase , et il les accepta. Il passa de là au rectorat de Bréda en 1745 , puis à celui de Dordrecht , d'où il fut pour ainsi dire arraché par les magistrats de Delf , qui le mirent à la tête de leur école. Il mourut dans cette dernière ville en 1791 , avec la réputation d'un grammairien consommé. Il a laissé : | des *Remarques sur les idiotismes grecs de Vigier* , qui ont obtenu un très-grand nombre d'éditions. | Un *Traité très-étendu des particules grecques* , Leyde , 1769 , 2 vol. in-8° , dont M. Schutz a donné un excellent abrégé. Hoogveen avait aussi du talent pour la

poésie. Il a composé pour les solennités académiques beaucoup de *vers latins*, des *odes*, des *élégies*, etc.

HOOGE ou **HOOGE** (ROMAIN de), dessinateur et graveur hollandais, florissait à la fin du 17^e siècle. Il obtint du roi de Pologne des lettres de noblesse en 1675, et fut nommé par le roi d'Angleterre Guillaume III, commissaire inspecteur des mines et douanes de Lingén. Cet artiste avait une imagination vive, qui l'a souvent égaré. Il ne mérite guère d'éloge pour la correction du dessin, et pour le choix de ses sujets, qui sont la plupart peu assortis aux bonnes mœurs, et qui ne donnent pas une grande idée de celles de l'auteur. On a cependant de lui plusieurs estampes dignes d'un artiste sage, telles que les figures de l'*Histoire du vieux et du nouveau Testament* de Basnage, 1704, in-fol.; celles de la *Bible*, avec des explications hollandaises, 1721; celles des *Hieroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol.; l'*Entrée de Louis XIV dans Dunkerque*; *Charles II roi d'Espagne rendant hommage au St.-sacrement*; *les réjouissances et Fêtes publiques en l'honneur de l'empereur Léopold après la prise de Bude*, etc. On croit qu'il mourut entre 1720 et 1730.

HOOGSTRAATEN (DAVID van), écrivain hollandais, né à Rotterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, et y fut co-recteur du collège. Il avait été reçu docteur en médecine à l'université de Leyde, et, ayant exercé son art à Dordrecht, il le quitta ensuite pour se livrer à la littérature. Il se noya en 1724, ou plutôt il mourut au bout de huit jours des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba par un brouillard épais. On a de lui : | des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8°, qui furent peu connues hors de son collège ; | des *Poésies flamandes*, en 1 volume in-4° ; | un *Dictionnaire flamand et latin*, Amsterdam, 1704, in-4° ; | *grand Dictionnaire historique universel*, ibid., 1735, 7 vol. in-fol. dont les 3 premiers vol. seulement sont de lui, et les 4 autres de son collaborateur, J.-Louis Schuer ; | des *Notes sur Cornelius Népos et sur Térence* ; | une *Edition* de Phèdre, in-4°. à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum delphini* ; | une bonne *Edition* des poésies de Janus Broukhusius, in-4°.

HOOGSTRATE. Voyez HOCHSTRAT.

* **HOOGLIET** (ARNOLD), poète hollandais, né à Vlaardingen, près Rotter-

dam, le 3 juillet 1687, est particulièrement connu par un poème intitulé : *Abraham le patriarche*, remarquable par la beauté de la versification, la richesse des descriptions et des images, et qui eut un succès prodigieux. Ce poème a été placé par les Hollandais au premier rang de leurs poésies épiques. Il fut imprimé pour la première fois en 1727, in-4° ; on a encore de lui : | une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, in-4°, 1719, réimprimée en 1750 ; | des *Poésies mêlées*, 1757, 2 vol. in-4°, où l'on trouve un *Choix de mélanges évangéliques*, qui sont des morceaux détachés d'un nouveau poème intitulé la *Messiede*, qu'il avait entrepris, et auquel il renonça, découragé par la difficulté du sujet ; | un poème de *Zydebalen* qui est la description d'une maison de campagne située près d'Utrecht. Hoogvliet mourut dans sa ville natale, le 17 octobre 1763.

HOOKE (ROBERT), mathématicien anglais, né en 1635, à Frishwater, dans l'île de Wight, fut membre de la société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville. Il perfectionna les microscopes, et fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il prétendit avoir eu la première idée du ressort spiral qui sert à régler le balancier des montres. Huyghens s'en attribuait l'invention ; mais il prétendit que ce secret avait été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la société royale, auquel il intenta un procès : il parut avoir raison contre Huyghens, et le confondit par les dates ; mais il n'eut pas le même avantage contre l'abbé Hautefeuille. Il imagina, dit-on, trente manières de voler dans l'air, ou de se donner sur terre et dans l'eau un mouvement très rapide ; mais la plupart de ces découvertes ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Ses principales inventions mécaniques sont une lampe conservant toujours l'huile à la même hauteur ; un instrument universel pour tracer toute espèce de cadrans ; un micromètre ; un instrument pour perfectionner le sens de l'ouïe ; une horloge barométrographe, etc. Il s'appliqua aussi avec succès à l'astronomie, et fit des observations sur les planètes de Jupiter, de Saturne et ses satellites où il crut voir des taches mobiles. Il s'occupa d'une espèce de *télégraphe*, et montra des talents en architecture dans les plans qu'il donna pour le nouveau Bethlém de Londres, de l'hôpital de Hoxton,

de l'hôtel Montaigu, du collège des médecins, et d'un théâtre. Il présenta en 1666, à la société royale, un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu ; il plut extrêmement à cette compagnie ; le lord-maire et les alderman le préférèrent à celui des intendans de la ville ; et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebâtie. Hooke fut ensuite l'un de ses intendans, par acte du parlement, charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il mourut en 1703, âgé de 67 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en anglais ; les principaux sont : | la *Microscopie* ou *Description des corpuscules observés avec le microscope*, in-fol., Londres, 1667 ; | *Essai de mécanique*, in-4°. Outre les ouvrages déjà indiqués, il en publia d'autres sur l'astronomie, la physique, etc. On a imprimé, après sa mort, en un vol. in-fol., d'autres *OEuvres* de cet auteur. Sa vie est à la tête de ce recueil.

* HOOKE (NATHANIEL), historien anglais, né vers 1690, était catholique et très attaché à la maison des Stuarts. Intime ami de Pope, ce fut lui qui introduisit auprès de cet illustre poète un prêtre catholique pour le confesser dans sa dernière maladie. Il mourut en 1764, et a laissé : | *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'anéantissement de la république*, Londres, 1735-45-64 et 1771, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, le meilleur de Hooke, eut beaucoup de succès, et on le cite encore en Angleterre. Chacun des volumes est précédé de *Discours et réflexions critiques*, qui pourraient former un ouvrage à part. Elles ont été traduites en français et publiées avec des augmentations par le fils de l'auteur (voyez Hooke, ci-après) ; | *Observations sur le sénat romain*, Londres, 1738, in-8°, ouvrage très estimé ; | *Mémoires de la duchesse de Marlborough*, 1742, in-8°, ouvrage traduit en français sous le titre de *Relation de la conduite que la duchesse douairière de Marlborough a tenue à la cour depuis qu'elle y entra jusqu'à l'an 1770*, La Haze, 1762, in-8°. Nathaniel Hooke écrivait avec élégance et pureté, il avait une vaste érudition, et figura parmi les bons littérateurs de son époque.

* HOOKE (LUCE-JOSEPH), docteur en Sorbonne, et fils du précédent, naquit à Dublin, en 1716. A l'exemple de plusieurs Irlandais, il vint faire ses études à Paris, suivit ses cours au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, y prit sa licence,

et fut reçu docteur de Sorbonne en 1736. Quatre ans après, il fut nommé professeur de théologie dans cette maison célèbre ; et, le 18 novembre 1751, il présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades. Il l'avait déjà signée apparemment sans la lire, conjointement avec le syndic et le grand-maître des études. Elle fut soutenue en présence de toute la licence, de huit docteurs, en qualité de censeurs, et de Hooke, qui présidait. On en attaqua et on en défendit plusieurs points, mais personne ne parut s'apercevoir du véritable esprit de la thèse. Hooke prit même la parole dans la proposition relative aux miracles, sur laquelle le répondant était demeuré court ; il défendit en outre et sur ce point, la doctrine de la thèse. Ce fait est rapporté par les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1752, page 53. Hooke revint bientôt de son erreur, et la thèse mieux examinée fut déferée à l'assemblée de *prima mensis* de décembre. Le syndic Dugard essaya d'abord de l'excuser ; mais Hooke déclara positivement qu'il rétractait sa signature ; ce furent les docteurs Lelarge et Lerouge qui, les premiers, déférèrent la thèse. Les députés chargés de l'examiner firent leur rapport le 13 décembre, et la faculté jugea la thèse condamnable, suspendit de Prades, tandis que les députés furent chargés de noter les diverses propositions. Au *prima mensis* de janvier, et qui eut lieu le 4, Hooke et de Langle, grand-maître des études, tout en condamnant la thèse, avouèrent leur négligence, et déposèrent chacun leur déclaration par écrit : celle de Hooke était en latin ; elle est imprimée dans sa lettre à l'archevêque de Paris, en 1765. Il y avouait aussi sa négligence, cherchait à s'excuser, et faisait sa profession de foi, en dix-sept articles, sur les points condamnés dans la thèse, et il renvoyait en même temps à son ouvrage des *Principes de la religion naturelle et révélée* pour s'assurer de sa doctrine. Après quelques discussions, la faculté décida que les trois signataires de la thèse, savoir : le syndic, le grand-maître des études et Hooke, seraient repris publiquement dans l'assemblée du 5 avril. Ils le furent en effet, et ils reçurent cette admonition avec des marques de repentir : un plus sévère châtiment les attendait. Le cardinal de Tencin, proviseur de Sorbonne, provoqua une lettre de cachet du 5 mai 1752, par laquelle et par son ordre, l'abbé Hooke fut destitué de sa chaire de théologie et

remplacé par le docteur Lecorgne de Lannay. Ce fut en vain que le syndic de la faculté de théologie, les autres docteurs, les professeurs de Navarre, écrivirent au cardinal en sa faveur. Hooke reçut, en outre, l'ordre de quitter la Sorbonne. Cette mesure ne semblera pas trop rigoureuse si l'on considère que la thèse en question, admise d'abord par négligence, et puis révoquée, était un sujet de scandale, non-seulement à Paris, mais dans toute la France; et que cette malheureuse affaire prêta des armes aux philosophes, si nombreux et si actifs à cette époque, pour tourner en ridicule la Sorbonne et la religion. Cependant, deux ans après, de Prades fut rétabli. Alors le docteur Hooke s'empessa d'écrire au cardinal Valenti, ministre d'état de Benoît XIV, ainsi qu'au cardinal de Tencin, et il obtint la révocation de la lettre de cachet, mais il ne recouvra pas sa chaire; le roi lui accorda néanmoins une pension. Le docteur Hooke s'empessa de publier sa déclaration du 4 janvier 1752, qu'il avait lue à l'assemblée de la faculté, et qui se trouve à la suite de l'extrait des conclusions de la faculté de théologie sur le même sujet; cette édition pourtant n'est pas la même que celle que publia la faculté, et qui a pour titre : *Acta sacrae facultatis parisiensis circa Joannem Martinum de Prades adjunctis instrumentis*, Paris, Garnier, 1754, in-4°. En attendant, Hooke se mit sur les rangs pour succéder au docteur Lefèvre, professeur de Sorbonne, et, le 22 avril, eut lieu l'élection présidée par M. de Beaumont, archevêque de Paris. L'archevêque portait à la chaire le docteur François Petit-Jean. Autroisième tour de scrutin, Hooke eut une voix de plus que son compétiteur; mais M. de Beaumont refusa de conclure pour Hooke, qui se fit installer par le docteur Lefèvre. Non content de cela, il s'adressa au parlement, qui admit sa requête et confirma l'élection par un arrêt du 6 mai 1762. La Sorbonne se déclara aussi en faveur de Hooke, et nomma députés, pour suivre cette affaire, les docteurs Villevieille, Riballier et Ladvoat. Ils appelèrent *comme d'abus*, contre l'archevêque : une consultation de soixante-quatre pages fut signée le 5 juillet, en faveur de Hooke, par les avocats Mey, Lherminier, Cellier, de la Monnoye, Piales et Gerbier; d'autres avocats en signèrent une autre contre, le 4 décembre; on y répondit, au nom de la Sorbonne, par un *Mémoire* de vingt

pages. De semblables procédés ne pouvaient que blesser sensiblement M. l'archevêque; la Sorbonne tint donc une nouvelle assemblée pour délibérer sur l'appel *comme d'abus*, que les trois docteurs avaient interjeté en faveur de Hooke; la majorité fut d'avis qu'on les désavouât; mais Hooke, qui jamais ne s'était montré si actif, appela le lendemain *comme d'abus* en son propre nom, ce qui provoqua un nouvel arrêt, du 12 août 1765 qui le maintenait dans sa place. M. de Beaumont fit alors défendre dans les séminaires, de suivre les leçons de Hooke, et son école se trouva déserte. Il adressa à l'archevêque, le 27 décembre 1765, une lettre de dix-sept pages; qu'il publia, et dans laquelle il disait en substance : « Qu'on n'avait à lui reprocher qu'une » négligence dans l'affaire de de Prades, » mais qu'il l'avait expiée par tout ce qui » s'était passé; et que, puisqu'on usait » d'indulgence envers le principal coupable, on ne devait pas se montrer sévère » envers celui que l'on ne pouvait taxer » que d'imprudence... » Hooke y accusait ensuite l'archevêque d'humilier et de tourmenter la Sorbonne, à cause de l'estime qu'elle lui avait témoignée. A la suite de cette lettre, on trouve des pièces justificatives, qui sont à peu près les mêmes que Hooke avait déjà produites. Le parlement fit mention de cette affaire dans ses fameuses *Remontrances* contre l'archevêque du 29 février 1764. Cette discussion entre la Sorbonne et l'archevêque de Paris produisit un nouveau scandale, ou, pour mieux dire, il y avait douze ans que ce scandale durait. Sur ces entrefaites, Hooke fut un des commissaires nommés par la faculté de théologie pour examiner l'*Emile* de Rousseau; les autres docteurs étaient Legrand, de Nans de St.-Sulpice, et le Père Bonhomme, cordelier : tous firent un projet de censure contre le livre indiqué. On lut le projet au *prima mensis* d'août 1762, et on le discuta les jours suivans. Le travail de Hooke fut loué dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, mais on prétend qu'il fut altéré par ses collègues. Quoi qu'il en soit, l'abbé Ladvoat, qui occupait, en Sorbonne, la chaire d'hébreu, fondée par le feu duc d'Orléans, étant mort en 1765, Hooke obtint cette place, heureux de quitter la chaire de théologie, qui ne lui causait que des désagréments. Il n'occupait sa nouvelle chaire que peu d'années, et il fut nommé, en 1769, conservateur à la

bibliothèque Mazarine. Lors de la révolution, en 1791, Hooke, n'ayant pas voulu prêter le serment *civique*, perdit sa place. Il se retira à St.-Cloud, et y mourut le 12 avril 1796, âgé de 80 ans. « La faculté de » théologie, dit un écrivain, lui confia » les plus importantes commissions en » matière de doctrine, et elle adopta » plus d'une fois, dans la préparation de » ses censures, le travail et les recherches » de cet habile théologien. » On a de lui : | *Religionis naturalis et revelatæ principia*, Paris, 1754, 3 vol. in-8°, réimprimés en 1774, avec des augmentations et par les soins de D. Brewer, bénédictin anglais. Le premier volume contient la théologie naturelle et des élémens de morale et de jurisprudence ; le second traite de la religion révélée, soit mosaïque, soit chrétienne ; le troisième renferme les principes de la religion catholique, qui sont plutôt un traité de l'Eglise. Au commencement du premier volume, on trouve une lettre de Hooke, du 1^{er} mars 1775, à son ami D. Brewer ; et à la fin de l'ouvrage on lit la *Règle de la foi*, par Véron. | *Mémoires du maréchal de Berwick*, avec des notes, Paris, 1778, 2 vol. in-12. | Hooke a traduit en français, l'ouvrage de son père Nathaniel Hooke qui a pour titre : *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, Paris, 1784, 3 vol. in-12. *L'Ami de la religion et du roi* dit (t. 32, pag. 169) : « Celui qui remplaça Hooke dans la place » de bibliothécaire, fut Gaspar Michel, » plus connu sous le nom de l'abbé Le- » blond, et dont M. Barbier fait l'éloge. » Leblond, qui est mort à l'Aigle, en Normandie, le 17 juin 1809, était ami de Du- » puis, et eut beaucoup de part à la pu- » blication du livre de *l'Origine de tous » les cultes* ; c'est dire assez quels étaient » les sentimens de cet abbé, un des plus » ardents à abandonner son état, habitué » des clubs, et que l'on croit auteur de re- » cueils licencieux. »

HOOKER (RICHARD), théologien anglais, né en 1554 à Exeter, fut recteur de Drayton-Beauchamp, dans le comté de Buckingham, ensuite de Bishop's-Bourne. Il est connu par un ouvrage intitulé *la Police ecclésiastique*, dans lequel il défend les droits de l'église anglicane. Il mourut en 1600, âgé de 46 ans. On a de lui des *Sermons* et d'autres écrits estimés en Angleterre. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres (Hooker's works)*, 1662 ; in-fol., avec la vie de l'auteur.

* HOOLE (JEAN), littérateur anglais, né vers 1727, dans le comté de Kent, mort à Dorking, dans le comté de Surrey, le 2 août 1803, s'est fait un nom par ses traductions en vers de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1762, 2 vol. in-8° ; du *Roland furieux* de l'Arioste, 1773-83, 5 vol. in-8°, et d'une partie du *théâtre de Métaïstase*, 1767, 2 vol. in-12, et 1800, 3 vol. in-8°. C'est aussi de ces derniers qu'il tira les sujets de deux tragédies qui eurent du succès : *Cyrus*, imprimé en 1768 ; *Timanthé*, en 1770. Hoole donna, en 1775, une nouvelle tragédie intitulée *Cléonice, princesse de Babylone*, qui ne réussit point. Ses traductions ont peu de poésie, mais elles se distinguent par la correction et l'élégance. On a aussi de lui une *Élégie estimée sur la mort de Mistriss Woffington*, et une édition des *Critical Essays*, de J. Scott, avec une *Notice sur la vie et les écrits de l'auteur*, 1785, in-8°.

HOOPER (GEORGES), ecclésiastique et écrivain anglais, né à Grimley, dans le comté de Worcester, en 1640, habile dans les mathématiques, dans les langues et les sciences orientales, devint évêque de Bath et de Wells, et refusa l'archevêché de Londres. Il était chapelain du roi Charles II en 1685, et mourut en 1727. Son *Traité du carême*, en anglais, in-8°, est curieux. Celui des *mesures des anciens*, Londres, 1721, in-8°, ne l'est pas moins ; et l'un et l'autre sont remplis d'érudition. Le recueil de ses *OEuvres* a paru à Oxford, 1757, in-fol., par les soins du docteur Hunt.

* HOORN VAN-WLOOSWYCK (PIERRE-NICOLAS, baron de), noble hollandais, membre de l'académie de Cortone et de celle des antiquités de Cassel, naquit à Amsterdam le 27 mars 1742. Comme il possédait une grande fortune, il aurait pu jouer un grand rôle dans sa patrie où il occupa de bonne heure une place élevée à la banque ; mais sa conduite dissolue lui ayant attiré plusieurs désagrémens, il se rendit en Italie et séjourna long-temps à Rome et à Florence. Il avait beaucoup de goût pour les arts : ayant fait la connaissance de Pickler, célèbre graveur sur pierres à Florence ; il prit celui de la *Dactyologie* qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il se lia avec les personnages les plus distingués de l'Italie, le peintre Mings, les cardinaux Borgia et Albani, et le grand-duc Léopold de Toscane l'honora de sa protection ; il profita de sa position pour se procurer des antiqui-

tés précieuses dont il faisait une collection, et réunit plus de 850 pierres grecques, égyptiennes, étrusques, persanes, etc., d'une très grande valeur. Son valet de chambre lui vola ce trésor, et, malgré tous les efforts qu'il fit pour se les faire rendre, et les sommes immenses qu'il donna à son infidèle domestique qu'il retrouva à Amsterdam, il ne put en recouvrer que 200. Il n'exerça contre le voleur aucune vengeance. Van-Wlooswyck-Hoorn vint se fixer à Paris, où ils'occupa à former un nouveau cabinet; il parvint à en réunir un qui passait pour le plus beau de l'Europe. Il s'est vendu dans le mois de novembre 1809, après la mort du propriétaire, arrivée le 5 janvier de la même année. On en a publié le catalogue; on y remarquait un *Germanicus*, antique en bronze avec des yeux d'argent; un *vase étrusque* unique dans son genre, qui avait séjourné des siècles au fond de la mer et qui était recouvert de madrepores pétrifiés; un *buste de Sérapis* en basalte vert que Van-Hoorn attribuait à Praxitèle; un *camée* à trois couches représentant un mime bouffon.

HOORNEBEEK (JEAN), professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, né à Harlem en 1617, et mort en 1666, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des traités contre les sociniens, les Juifs et les idolâtres. Moréri les divise en cinq classes; mais il en rapporte les titres d'une manière aussi peu exacte que le nom même de l'auteur qu'il appelle *Hoornbec*. Ses principaux ouvrages sont : | une *Réfutation du socinianisme* (*Socinianorum confutatio*), 1650 à 1664, en 3 vol. in-4°. Il aurait pu se passer d'y attaquer les catholiques, qui ont des principes infiniment plus sûrs et mieux fondés que les protestans pour combattre les sociniens avec avantage; car dès qu'on rejette une fois l'autorité de l'Eglise et la tradition, il est impossible de confondre quelque hérésie que ce soit. (*Voyez* LENTULUS SCIPION.) | *Disputationes X antijudaicæ*, Leyde, 1644, in-4°; | un *Traité pour la conviction des Juifs* (*De convertendis et convincendis Judæis*), Leyde, 1655, in-8°. Sa haine contre les catholiques lui fait faire encore contre eux des sorties qui l'éloignent de son but. | Un *Traité contre les infidèles, les hérétiques* (entre lesquels il a soin de placer les catholiques), (*Summa controversiarum cum infidelibus*, etc.), Utrecht, 1638, in-8°. Il

fut attaqué par Arnold de Poelenburg, remontrant. | *Union des calvinistes et de ceux de la confession d'Augsbourg*, Amsterdam, 1665, in-4°; qui fut réfuté par Abraham Calovius, ministre de Wittenberg. | *Théologie pratique*, Leyde, 1665, 2 vol. in-4°; compilation de quelques auteurs anglicans. Ces ouvrages sont en latin, d'un style obscur et diffus.

HOPHRA (PHARAON). *Voyez* APRIÈS.

HOPITAL. *Voyez* HOSPITAL.

HORACE, ou HORATIUS, surnommé *Coclès* (*le borgne*), parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, descendait de ces trois guerriers (*voyez* les HORACES) qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna ayant mis le siège devant Rome l'an 507 avant Jésus-Christ, chassa les Romains du Janicule, et les poursuivit jusqu'à un pont de bois, dont la prise entraînait celle de la ville même. Ce pont n'était défendu que par trois hommes, Horace Coclès, T. Herminius et Sp. Largius. Comme ils prévirent qu'ils seraient accablés par le nombre, Horace conseilla à ses compagnons de rompre le pont derrière lui, tandis qu'il défendrait l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposaient. Horace, de son côté, exécuta ce qu'il avait promis. Conservant la présence d'esprit dans le plus grand danger, dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avait reçu à la cuisse en combattant, et le poids de ses armes, ne l'empêchèrent pas de gagner l'autre bord du Tibre. Publicola fit ériger à ce héros une statue dans le temple de Vulcain.

HORACE (QUINTUS-HORATIUS-FLACUS), naquit à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, le 8 décembre de l'an de Rome 688, selon la chronologie de Varron, 66 ans avant Jésus-Christ. Son père, simple affranchi et percepteur des deniers publics, lui connut des talens; et, quoique d'une fortune médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de 22 ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, était occupé alors à rassembler une armée contre Octave neveu et héritier du dictateur; il l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé

peu de temps après à la bataille de Philippi, prit la fuite, et jeta son bouclier, et promit de ne plus remanier les armes. Les lettres depuis l'occupèrent tout entier. Virgile et Varius, charmés des ouvrages de ce poète naissant, en montrèrent quelques-uns à Mécène. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits et de caresses. Après la première fçugue de la jeunesse, Horace aima la tranquillité et la retraite. Il passait des mois entiers dans la belle terre aux environs de Tibur, dont lui avait fait présent Mécène, et n'en sortait que pour complaire à son bienfaiteur et aux instances d'Auguste. Il avait des amis dans les personnages les plus marquans de Rome, parmi lesquels il faut citer Cicéron, Agrippa, Pollion, Virgile, Varius, Tibulle, etc. Il tarda long-temps, avant de prodiguer dans ses vers des éloges à Auguste; cet empereur s'en plaignit lui-même au poète, qui, après la mort de Brutus et de Sextus Pompée, se soumit comme les autres à la fortune d'Octave, et ne fut plus avare de louanges. Cet écrivain, à la fois misanthrope, courtisan, épicurien, mourut le 27 novembre de l'an de Rome 745, âgé de 57 ans. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : | cinq livres d'*Odes*. Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par la volupté de son pinccau; mais il se reconnaît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marcha, à côté de Pindare, dans cette même *Ode*, où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes. Pour lui, il veut ressembler à l'abeille qui voltige sur quelques fleurs; il dit presque comme La Fontaine : *Je suis chose légère (operosa parvus carmina fingo)*. Il se distingue par sa facilité soignée, et par cet art de passer sans peine d'un sujet et d'un ton à l'autre : moral, énergique, voluptueux, indigné, tendre, enjoué, satirique, c'est de tous les poètes celui qui représente plus de diverses situations de l'esprit. Aussi est-il celui qui a le plus de lecteurs. « Je » plaindrais moins ceux qui ignorent le » latin, a dit un homme de goût, si je ne

» pensais qu'ils sont privés de lire Horace; » car il faut absolument le lire dans sa » langue, comme La Fontaine dans la » nôtre. Mais je sentirais une grande peine » en entendant un homme de lettres » avouer qu'il ne sait pas beaucoup de » vers d'Horace par cœur. Ils ont le don » de se graver dans la mémoire, don ré- » servé à peu de vers, et pour le dire à » peu près comme Horace, à ceux qu'A- » pollon a parfumés d'un peu de son » nectar (*quinta parte sui nectaris im- » buit*). » | Deux livres de *Satires* et deux livres d'*Epîtres*. Elles n'ont rien au premier abord qui frappe le lecteur; les vers en sont négligés, et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On dirait que c'est de la prose; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. On souhaiterait seulement que l'auteur se fût tenu aux tableaux vrais et touchans qu'il trace dans ses *Epîtres*, de la vertu et de la justice, de l'amitié et de la modération, au lieu de tourner ses traits contre cette foule de versificateurs qu'il ridiculise et qu'il insulte dans ses *satires*. On a fait toutefois l'éloge de ces dernières en disant que Boileau ne la point surpassé; et ses *épîtres*, il faut en convenir, sont des modèles de goût, de finesse et d'urbanité. | *L'Art poétique*. C'est l'école du goût. Dans une lettre aux Pisons sur l'art théâtral, il a su renfermer avec la plus élégante précision les règles de tous les genres de poésie, et les principes les plus sages de l'art d'écrire. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avait fait pour les Grecs, et ce que Boileau fit depuis pour la France. Il abrégua les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêlaient alors de faire des vers. On trouve dans son ouvrage les principes fondamentaux de l'art d'écrire et de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre et la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une épître légère que comme un poème didactique. Horace et Virgile mangeaient souvent à la table d'Auguste, placés à ses côtés : le premier avait une fistule lacrymale, et l'autre l'haleine fort courte. Auguste, en plaisantant là-dessus, disait quelquefois : *Ego sum inter suspiria et lacrymas* (Me voilà entre les

soupirs et les larmes). Horace était maigre et fort mince, quoique Suétone ait inféré de ces paroles : *Je suis un pourceau du troupeau d'Epicure*, qu'il était gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure; car il paraît que celles d'Horace n'étaient pas des plus réglées. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Si les maximes d'une philosophie sage et profonde l'ont fait appeler *le Poète de la raison*, il est dans plus d'un endroit celui de la folie et du libertinage. Quoique sa métaphysique ne valût pas souvent mieux que ses mœurs, il condamna la facilité avec laquelle il s'était laissé entraîner dans l'impiété épicurienne, et confessa ne pouvoir résister à l'impression de la Divinité :

Pareus deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientia
Consultus erro : nunc retrorsum,
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.

Par le même retour à la raison, il condamne la volupté, et convient de la tristesse et des regrets qui en sont le fruit.

Spérne voluptatem, nocet empta dolore voluptas.

Ses ouvrages sont partagés comme il suit : les *Odes*, quatre livres; et un livre d'*Epodes*; — le poème *Séculaire*, écrit par ordre d'Auguste; — les *Satires*, deux livres; — *Epîtres*, idem. L'*Art poétique* est compté dans les *Epîtres*. Les œuvres d'Horace ont eu un très grand nombre d'éditions : les plus anciennes sont : celle de Milan in-4°, sans date, dont la bibliothèque du roi possède un exemplaire en mauvais état; quatre éditions du 15^e siècle avec date, savoir de Milan, Ferrare, Naples, 1474, in-4°, Venise, 1478, in-fol. : la première qui ait quelque mérite est celle de Lambin, Venise, 1566, 1 vol. in-4°. Cruquius lui succéda, ensuite Terentinus; et leurs travaux épurèrent le texte à un tel point, qu'il parut presque inutile d'y revenir, et que, dans le siècle suivant, on s'occupa beaucoup plus de l'interprétation que de la critique. Parmi ces dernières éditions, on estime celles d'Elzévir, 1629, in-12, avec des notes de Heinsius, 1670, in-8°, et 1676, in-12, avec les commentaires de J. Bond; celles *ad usum delphini*, 1691, in-4, avec l'interprétation de Desprez, souvent réimprimée à Londres, de format in-8°; l'édition du Louvre, 1642, in-fol., et 1733, in-24; celles avec les notes de Bent-

ley, Amsterdam, 1713, et 1728, in-4°; de Henri Etienne, Paris, 1746-54; de Sandby, Londres, 1749, 2 vol. in-8°; de Glasgow, Foulis, 1744, in-12; de Baskerville, 1762, in-12, et 1770, in-4°; de Paris, Barbou, 1765 et 1775; d'Orléans, 1767, in-12; de Leipsick, 1788; de Wakefield, 1794, 2 vol. in-8°; celle de J. Ch. F. Wetzel, Leignitz, 1799; de Mitscherlich, Leipsick, 1800, 2 vol. in-8°; celle de Fea; de Baxter, revue par Gessner et Zeunius, Leipsick, 1802, de Daring, etc; enfin, les magnifiques éditions données à Parme par Bodoni en 1791, et à Paris par Didot l'aîné en 1799, véritables chefs-d'œuvre de typographie. Cet écrivain étant beaucoup trop libre dans ses expressions, on a été obligé de faire des retranchemens considérables dans les éditions classiques, les seules qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens. Les poésies d'Horace ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe, en prose et en vers. Il l'a été en français par Martignac, le Père Tarteron, Dacier, Sanadon, le Batteux, Binet, MM. Camponon et Després, qui ont joint à leur traduction le commentaire de Galiani. La traduction de M. Daru est complète; nous citerons encore celle de M. E. A. de Wailly qui ne comprend que les 3 premiers livres des odes, la mort ayant interrompu l'auteur dans son travail; de M. Ch. Vanderbourg, L.-V. Raoul, Léon Halevy, Stievenart qui n'ont traduit que les odes. Les commentateurs de ce poète sont en grand nombre. M. Eusèbe Salverte a publié en 1823 : *Horace ou l'empereur Auguste ou Observations qui peuvent servir de complément aux Commentaires sur Horace*. Le dernier commentateur est M. Duviquet, Paris, 1825, et années suivantes, 4 vol. in-12 et 4 vol. in-8°. On peut consulter pour les éditions et les traductions d'Horace dans différentes langues, *Bibliotheca horatiana, sive syllabus editionum interpretationum et versionum, ab anno 1470 ad annum 1770, edente J. W. Neuhaus, Leipsick, 1775*, un vol. in-8. On a en latin une *Vie d'Horace*, par Masson, Leyde, 1708, in-8°.

HORACES (les) : c'est le nom de trois frères Romains, qui combattirent contre les trois Curiaces, Albains, sous le règne de Tullius Hostilius, l'an 669 avant Jésus-Christ. Deux des Horaces furent tués; celui qui restait contre les trois Curiaces, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains.

Comme les différentes blessures que les Curiaces avaient reçues ne leur laissaient que des forces inégales, il se mit à fuir : les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa l'un après l'autre. Horace rentrant à Rome, tua sa sœur, qui paraissait affligée de la mort d'un des Curiaces auquel elle avait été fiancée. Ayant été condamné à mort par les deux commissaires que Tullus avait nommés pour le juger, il en appela au peuple, qui commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug (c'était une porte composée de deux fourches, qui en soutenaient une troisième : on y faisait passer par ignominie les prisonniers faits en guerre); mais en même temps on lui érigea une trophée, et l'on y suspendit les dépouilles des trois Curiaces. Il y a dans l'histoire grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné que les Romains ou les Grecs ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui appartenait à celle d'un autre peuple. (*Voyez* CRITOLAUS). Quelques auteurs ont cru que les Romains avaient fait cette espèce de plagiat dans l'histoire des Grecs; d'autres ont pensé que les Grecs, plus exagérateurs encore, et plus amis du merveilleux que les Romains, avaient inséré dans leurs Annales un trait de l'histoire de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, si les Romains ou les Grecs n'ont fait qu'adopter cet événement, il n'en prouve pas moins jusqu'où ils portèrent le fanatisme de la gloire, et de quels affreux exploits ce fanatisme est capable; de là ces deux vers si connus d'un tragique :

Rendez-grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HOR-APOLLON ou **HORUS-APOLLO**, grammairien, professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople sous Théodose le Grand. On a de lui une *Explication des hiéroglyphes*, publiée en grec et en latin en 1727, in-4°, avec des Notes par Jean-Corneille de Paw. M. Requier a donné une traduction française des *Hiéroglyphes*, en 1779, in-42.

HORATI (**CHARLES**), religieux observantin, missionnaire à la Chine depuis 1698 jusqu'en 1733, est connu par les ouvrages suivans : | une *Relation de ses voyages*, Rome, 1759, en italien, estimée; | *Grammaire et Dictionnaire de la langue chinoise*, avec une *Relation des coutumes et des cérémonies chinoises*; | *Explication de la philosophie*

et des livres sacrés des Chinois, Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition; on peut même dire qu'elle est quelquefois prodiguée pour expliquer des choses qui ne méritent pas qu'on y emploie tant de science.

HORATIUS. *Voyez* HORACE COCLÈS.

HORBIUS (**JEAN-HENRI**), natif de Colmar en Alsace, fut fait ministre à Hambourg en 1685. Ayant donné dans les rêveries de Bourignon et de Poiret, il fut chassé de Hambourg en 1693, et mourut près de cette ville, le 26 janvier 1695, après avoir publié : *Historia originiana*, des *Sermons*, etc.

* **HORDT** (N.... comte de), général des armées prussiennes, né au commencement du 18^e siècle, d'une ancienne famille de Suède, joua un rôle important dans le parti de la cour à l'époque de la révolution de 1756, qui anéantit l'autorité royale dans son pays. Impliqué dans une conjuration contre le gouvernement sénatorial, il se vit dans la nécessité de quitter la Suède pour se dérober au supplice. Il entra au service de Frédéric le Grand, roi de Prusse, fit avec distinction la guerre de sept ans, et accompagna le prince Henri de Prusse dans ses différens voyages en Russie. Le général Hordt mourut à Berlin en 1785. On a de lui : des *Mémoires d'un gentilhomme suédois* (le comte de Hordt), Berlin, 1788, in-8°, réimprimés la même année à Paris sous ce titre : *Mémoires du comte de Hordt*, rédigés par Borelli, mais publiés sans son concours, 2 vol. in-8°. Il y a une nouvelle rédaction de ces mémoires, intitulée : *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt, rédigés en français par Borelli, ancien membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin*, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Voyez les nos 11, 565 et 41, 604 du *Dictionnaire des anonymes* de A. A. Barbier.

HORIAH (**NICOLAS**), né à Nagy-Aranyos en Transylvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, et entreprit d'exterminer les nobles et les ecclésiastiques. Les massacres et incendies commencèrent en 1784, et s'étendirent jusque dans le Banat de Temeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insur-

rection subite et terrible. On sait seulement que la première idée en était venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur avait montré une patente écrite en lettres d'or, qui les autorisait à exterminer la noblesse : un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards siculiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transylvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca (*voyez ce nom*) à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits, qu'on trouve dans le *Journal hist. et litt.*, 15 mars 1785.

HORMISDAS (saint), né à Frosinone dans la Campagne de Rome, fut élu pape après Symmaque le 28 novembre 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des eutychiens, et tint un concile à Rome en 518. La crainte de favoriser les partisans de cette hérésie le fit résister aux sollicitations des moines scythes, qui demandaient l'approbation de la fameuse proposition : *Unus de Trinitate passus est in carne*, quoiqu'elle présentât un sens orthodoxe, comme le déclara ensuite le pape Jean II. *Voyez ce nom*. Il fut un modèle de modestie, de patience et de charité, et mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état et sur la psalmodie. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres* insérées dans la collection des conciles. Dans l'une d'elles qui est adressée à Salluste de Séville, son vicaire en Espagne, on voit combien grande était l'autorité que les papes exerçaient dans l'Eglise, longtemps avant le prétendu *Isidore Mercator*. Il eut pour successeur saint Jean I^{er}.

* **HORMISDAS** I^{er} (en ancien persan *Aouhrmazdai*, en persan moderne *Hormouz* ou *Aourmez*, en arménien *Ormitz*), 5^e roi de Perse de la dynastie des Sassanides, était fils de Schahpour I^{er} et petit-fils d'Ardechyr, fondateur d'une nouvelle monarchie en Perse. L'événement le plus remarquable de la vie de ce prince est celui-ci : il était gouverneur du Khoragan, sous le règne de son père, lorsqu'il apprit qu'on le soupçonnait de vouloir s'emparer du trône : afin de prouver que rien n'était moins fondé que ce soupçon, il se fit couper la main droite

qu'il envoya à Schahpour : chez les Perses un prince mutilé ne peut prétendre à l'empire. Néanmoins après la mort de ce monarque, il fut élevé sur le trône : les vertus du nouveau roi le firent vivement regretter à sa mort qui eut lieu 48 mois après son élévation, c'est-à-dire, en 272.

* **HORMISDAS II**, huitième roi Sassanide, succéda à son père Narsès en 303 ; il ne fit rien de remarquable pendant son règne qui dura jusqu'à l'an 311. En mourant il laissa Mah-Alfrid sa veuve, enceinte, et elle donna le jour à un prince nommé Schahpour, qui succéda à son père.

* **HORMISDAS III**, seizième roi Sassanide, monta sur le trône en 457 au préjudice de son frère aîné Frouz, qui fut obligé de se contenter d'une province en apanage ; mais, aidé par les Huns-Hayathelites, il vint attaquer Hormisdas qui fut vaincu, fait prisonnier et massacré avec trois de ses frères, après un règne de courte durée.

* **HORMISDAS IV**, 22^e roi de Perse, monta sur le trône l'an 579. Il était fils du grand Chosroès I^{er}, si souvent vainqueur des Romains, qui régnaient alors à Constantinople. Son père lui laissa un vaste empire, qui comprenait une grande partie de l'Asie, et l'on voyait à sa cour de Madaïn ou Ctésiphon des ambassadeurs tures, hunns, khazares, thibétains, indiens, éthiopiens et romains. Chosroès devait sa puissance, moins à ses victoires qu'aux grands moyens et à la profonde sagesse de son ministre Bouzourdj-Mihir, célèbre dans tout l'Orient. Le courage et les talens que possédait Hormisdas l'avaient fait préférer à ses frères aînés, et on croyait qu'il suivrait les traces glorieuses de son père ; mais il trompa ces flatteuses espérances par sa cruauté et son orgueil. Chosroès, avant de mourir, avait consenti à vendre aux Romains la forteresse de Dara, en Mésopotamie, et l'empereur Tibère lui cédaît en échange la Grande-Arménie, l'Albanie, l'Ibérie et l'Arzamène. Hormisdas manqua à ce traité, et demanda aux Romains une somme énorme qu'ils s'étaient engagés à payer, comme subside, pendant cinquante années, et dont ils n'avaient acquitté que sept. Pour toute réponse, Tibère fit partir pour la Mésopotamie une armée sous le commandement de Maurice et de Narsès, Arméniens, et d'une ancienne famille royale de Perse. Hormisdas, de son côté, envoya à leur ren-

contre une nombreuse armée sous les ordres d'Adarman. Quoique trahi par Mondar, prince des Arabes et auxiliaire des Romains, Maurice alla à la rencontre d'Adarman, et le défit entièrement. Malgré cette victoire, Tibère voulait faire la paix avec le roi de Perse, et lui envoya à ce sujet un ambassadeur; mais Hormisdas, pendant les négociations, forma une autre armée, qu'il confia à Thamosroès, un des plus illustres généraux de son père. Cette armée fut encore battue par Maurice, et le général persan trouva la mort dans la mêlée. De retour à Constantinople, Maurice obtint pour récompense la fille de Tibère, auquel il succéda dans la même année 582. Les invasions de plusieurs peuplades du Caucase et de la Tartarie vinrent ajouter aux désastres du royaume. En attendant, le caractère tyrannique d'Hormisdas lui avait attiré la haine de ses peuples, et il ne connaissait aucun frein depuis la mort de son sage ministre Bouzourdj-Mihir. Fier de son savoir, et voulant juger tout et arbitrairement par lui-même, il suspendit les tribunaux; au milieu des grands de sa cour, il rendait ses arrêts en costume royal et la couronne sur la tête; ce qui le fit appeler *Tadj-Dar* (ou Portecouronne). On lui avait prédit dans sa jeunesse, qu'il perdrait l'empire par la rébellion de ses sujets, et cette crainte superstitieuse le rendait plus cruel encore. Il n'osait pas se montrer en public, et se défiait de tous ceux qui l'entouraient, ou qui occupaient de grandes places. Ce qui restait des conseillers de son père, les généraux, les nobles les plus distingués, les gens de lettres dont il était jaloux, furent, après de longs supplices, condamnés à mort. Le triste château de l'Oubli était rempli de prisonniers, et les eaux du Tigre furent couvertes de cadavres. Le chef des prêtres lui-même ne fut pas respecté; il périt sous la hache du bourreau. Enfin il parut vouloir surpasser en cruauté les Néron, les Caligula, les Commode et autres monstres, fléaux de l'espèce humaine. Des provinces entières se révoltèrent contre le tyran; les Romains le harcelaient de toutes parts, et son empire naguère si florissant, devint un vaste tombeau qu'on arrosait de larmes. Après plusieurs échecs, la plupart causés par des trahisons, les Romains, conduits par le général Héraclius, père de l'empereur de ce nom, défirent les Persans, et revinrent

à Constantinople, chargés d'un riche butin. Hormisdas avait à soutenir une guerre sanglante contre les Turcs; et les Khazares, ayant franchi le Caucase, avaient envahi l'Arménie et menaçaient la Médie, tandis que l'empereur de Constantinople envoyait une autre armée contre les Perses, commandés par Bahram. Ceux-ci furent mis en déroute par Romain, gouverneur de la Colchide. Furieux de ce revers, Hormisdas destitua Bahram, et ayant écouté facilement les ennemis de ce général, il lui envoya un vêtement de femme et un fuseau. Bahram se présenta, dans ce costume humiliant devant ses soldats qui l'adoraient: ils se révoltèrent et proclamèrent Chosroès, fils d'Hormisdas. Ils étaient d'autant plus indignés, qu'ils venaient de partager les triomphes de leur général contre les Turcs, dont l'armée était forte de quatrecent mille hommes. Bahram avait tué de sa main un de leurs chefs, battu à plusieurs reprises le fils du kan de cette nation, toujours barbare, et pris la ville d'Avisel, où il le fit prisonnier. Sur du dévouement de ses soldats, et connaissant l'horreur qu'Hormisdas inspirait à tous ses sujets, Bahram fit frapper des monnaies au nom de Chosroès. Dans cette audacieuse démarche, il n'avait d'autre but que d'armer le père contre le fils: ses espérances ne furent pas trompées. Hormisdas, d'après les médailles frappées, la rébellion de Bahram, et le mécontentement général, ne douta plus que son fils ne conspirât contre lui. Il voulut le faire arrêter; mais Chosroès, averti à temps, le prévint et se réfugia à Artébil dans l'Atropatène. Le tyran fit tomber sa colère sur les deux oncles maternels de Chosroès, et sur les personnes attachées à ce prince, et les chargea de fers. Bahram, à la tête de ses soldats et des rebelles d'Arménie et de Mésopotamie, s'avancait du côté d'Ecbatane, capitale de la Médie. Le roi envoya une armée contre lui; mais le général qui la commandait fut assassiné par des officiers, qui, avec une grande partie des troupes, allèrent se joindre à Bahram. Après avoir rassemblé à la hâte le peu de soldats fidèles qui lui restaient, Hormisdas quitta Ecbatane, où il avait établi sa cour, et alla se renfermer dans Ctésiphon. Le peuple, le voyant presque sans défense, se révolta entièrement, entraîna dans sa rébellion les soldats, et tous ensemble brisèrent les portes des prisons, délivrèrent les oncles

de Chosroès, qui se mirent à la tête des insurgés, et les conduisirent au palais d'Hormisdas. Ce monarque, ne pouvant plus s'abuser sur le sort qui l'attendait, montra néanmoins un courage qui n'accompagne pas toujours les tyrans. Revêtu de toutes les marques de la dignité suprême, il s'assit sur son trône, et environné de ses gardes et de ses courtisans, il attendit les révoltés. Le plus furieux de tous était Bindouch, un des oncles de Chosroès. Quand le roi l'aperçut : « Par quel ordre, lui dit-il, es-tu sorti de ta prison? Pourquoi cette audace? Que signifie cette troupe avec laquelle tu oses paraître devant mes yeux? » Hormisdas ne reçut pour toute réponse que des outrages : ses gardes et ses courtisans restent immobiles. Bindouch s'élance alors sur Hormisdas, l'accable d'injures et de coups, lui arrache la couronne, le fait traîner dans un cachot, et proclame roi Chosroès, son neveu, et fils aîné d'Hormisdas. Le roi détrôné fit prier le lendemain les grands de son royaume de s'assembler et d'examiner sa conduite, et il parut devant eux chargé de chaînes. Par un discours adroit, il cherche à faire excuser ses actions les plus atroces, peint des couleurs les plus noires Bindouch et son propre fils Chosroès; et, voyant le peu d'effet que produisent ses paroles, il consent à descendre du trône; mais il propose pour lui succéder son plus jeune fils. Bindouch prit alors la parole, fit un tableau effrayant des crimes d'Hormisdas, et excita de nouveau la fureur des grands et du peuple. Hormidas, naguère si puissant, si orgueilleux, est frappé, foulé aux pieds par les plus vils de ses sujets; par un raffinement de barbarie, dont ce tyran avait tant de fois donné l'exemple, on envoie chercher celui de ses fils qu'il avait désigné pour son successeur; les factieux l'amènent avec sa mère, qu'ils traînent par les cheveux. On égorge le fils en sa présence, on fait scier la mère par le milieu du corps. Pour terminer cette horrible tragédie, on crève les yeux à Hormisdas avec un fer chaud. En même temps qu'on reconduisait l'infortuné roi à la prison, on dépêche des courriers à Chosroès, qui, arrivé à Echalane, blâma ouvertement l'atroce conduite de ses oncles et des grands du royaume. Il alla visiter son père, le délivra aussitôt, et lui donna un appartement auprès du sien. Hormisdas ne put s'empêcher d'être touché de la

noble conduite de son fils; il ne lui demanda que de venir passer chaque jour quelques instans avec lui, de lui procurer un homme instruit pour lecteur, et de punir ses deux oncles. Chosroès ne put consentir à la dernière demande de son père. Au moment où le général Bahram, maître de presque tout l'empire, était à peu de distance de la capitale, il avait besoin de ses deux oncles, qui avaient une grande influence sur le peuple, les soldats et les grands du royaume. Peu de jours après, le nouveau roi envoya de riches présens à Bahram, lui écrivit de sa propre main une lettre dans laquelle il l'engageait à faire cesser la rébellion, et lui promettait en ce cas les emplois les plus illustres. Bahram, qui avait jeté le masque, répondit que Chosroès ne pouvait être considéré comme roi, d'après la manière dont il s'était emparé du trône; que s'il consentait d'en descendre et de lui céder l'empire, il lui donnerait le gouvernement d'une province; mais que s'il osait résister, il éprouverait le sort d'Hormisdas. Chosroès rassembla une armée, bien inférieure en nombre à celle de Bahram, et alla se camper sur la rivière de Nelharwan, qui se jette dans le Tigre. Les eaux de cette rivière séparaient les deux armées. Chosroès et Bahram eurent une entrevue qui ne produisit aucun résultat. Le combat s'engage : Bahram puissamment secondé par sa sœur Gourdych, espèce d'amazone d'une rare valeur, mit en déroute l'armée royale, et pendant dix heures en fit un horrible carnage. Chosroès eut à peine le temps de se sauver à Ctésiphon, où ne pouvant résister à un ennemi si redoutable; son père lui conseilla d'aller réclamer de l'empereur Maurice les moyens de recouvrer sa couronne. Chosroès, avec un petit nombre de sujets fidèles et ses deux oncles, se rendit secrètement à Circesium, première ville romaine, et s'y fit connaître pour le roi des Perses. Mais ses oncles, qui craignaient toujours Hormisdas, revinrent à Ctésiphon, s'introduisirent secrètement dans sa prison, le massacrèrent et se retirèrent en Arménie. C'est ainsi que ce monarque trouva la dernière punition de ses crimes et le terme de ses souffrances. Chosroès ayant obtenu des secours des Romains, remonta sur le trône, mit à mort Bahram, et régna avec gloire (*Voyez CHOSROËS II.*)

IIORN (le comte de). *Voy.* EGMONT.

HORN (GEORGES), historien allemand, né en 1620 à Greussen dans le Haut-Palatinaat, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwyck; d'histoire et des langues savantes à Leyde, en 1654, mourut dans cette ville en 1670. On a de ce savant : | une *Histoire ecclésiastique* en latin, jusqu'en 1666, traduite en français. Elle a été continuée jusqu'en 1704. Cet ouvrage est assez bien fait, excepté les endroits où il est question du protestantisme. | *L'Histoire d'Angleterre*, sous les années 1645 et 1646, in-8°, Leyde, 1648; | *De originibus americanis*, in-8°, 1652; | *Geographia vetus et nova*: ouvrage savant, mais confus; | *Orbis politicus*, in-12; | *Historia philosophica*, en sept livres, 1655, in-4°; | une *Édition* de Sulpice Sévère, avec des notes, in-8°; | *Arca Noe*, Leyde, 1668, ou *Histoire des monarchies*. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc.; | *Dissertatio de vera ætate mundi*, 1655, in-4°, contre Isaac Vossius. C'était un homme versé dans l'étude de l'Écriture sainte, d'une vaste lecture; mais il se reposait trop, en écrivant, sur sa mémoire, qui n'était pas toujours fidèle. Sur la fin de ses jours, son esprit avait des accès de folie, et cet accident venait, dit-on, d'une perte de 6000 florins, qu'il fit à La Haye avec un alchimiste.

* **HORN (N... comte de)**, appartenait à une famille distinguée de Suède : il fut impliqué dans la conspiration d'Anckarström contre Gustave III, et condamné à la peine de mort qui fut commuée en un bannissement perpétuel. Il rentra sous le nom de Classen-Horn en Suède et se fixa à Copenhague, où il est mort en 1823. Le comte de Horn avait des connaissances très étendues, surtout dans les mathématiques et dans les langues, et cultivait avec succès la musique et la poésie. Il fit lui-même imprimer à Copenhague, sans indication de date ni de lieu, le *Recueil de ses poésies fugitives*, en suédois. A la place de son nom il a mis son portrait avec cette épigraphe, tiré des *Tristes* d'Ovide : *parve liber, ibis in orbem*. Il le distribua parmi ses amis. Mais l'ouvrage méritait d'être plus répandu; on y remarque des morceaux pleins de verve et de chaleur qui décèlent dans l'auteur un vrai talent poétique. Ses *poésies* ont été traduites en danois par M. Rabbek, Copenhague, 1824.

HORNE-TOOKE (JEAN). *Foy. TOOKE*.

HORNEIUS (CONRAD), né à Brunswick en 1590, fut professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, et y mourut en 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage est : *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus libri quatuor*, in-8°. Cet ouvrage est le fruit de ses compilations.

* **HORNEMANN (FRÉDÉRIC-CONRAD)**, célèbre voyageur allemand, né à Hildesheim en 1772, fut d'abord pasteur évangélique à Hanovre; puis emporté par son goût pour les voyages, il obtint de la société d'Afrique à Londres la permission de voyager aux frais de cette compagnie, dans le but de faire des découvertes. Après avoir passé par Paris, où il vit le célèbre Lalande qui le présenta à l'institut, et où il obtint du consul-général du Roché une recommandation pour un commerçant de Tripoli, il s'embarqua en 1797 à Marseille pour l'île de Chypre et se rendit à Alexandrie. Il se trouvait au Caire à l'époque du débarquement des Français, et il obtint de Bonaparte les moyens de continuer son voyage. Le 5 septembre 1799, il partit du Caire avec la caravane de Fezzan, et, après avoir visité l'ancienne Oasis où l'on croit que se trouvait le temple de Jupiter-Ammon, il arriva à Mourzouk, capitale du Fezzan, où il fit quelque séjour. Il parvint ensuite à Tripoli où il reçut une audience publique du pacha, qui lui remit un passeport dans lequel il priait tous les fidèles de laisser passer paisiblement cet homme à qui il avait donné lui-même la permission de voyager dans l'univers. Il retourna de cette ville à Mourzouk et songea bientôt à entreprendre de nouveaux voyages : il écrivit le 6 avril 1800 qu'il allait partir avec la grande caravane de Bournou. Depuis ce temps on n'a plus reçu de ses nouvelles : ce qui fait penser qu'il a succombé dans cette périlleuse tentative. Il avait envoyé à la société d'Afrique le *Journal de ses voyages depuis le Caire jusqu'à Mourzouk en 1797 et 1798* : cette société le fit traduire en anglais sur le manuscrit allemand, et il a paru à Londres en 1802, in-4°, avec cartes : il a été publié aussi en allemand à Weimar, 1802, in-8°. On en a deux traductions françaises, la première très inexacte et sans cartes, Paris, 1802, la seconde par Griffet de Labaume, revue sur le texte allemand par M. Langlès, avec des notes de ce même savant, Paris, an 11 (1803), 2 parties in-8°, avec deux cartes.

HORREBOW (PIERRE), célèbre astronome danois, né en 1679 et mort en 1764, âgé de 85 ans, eut dans le cours d'une si longue vie vingt enfans et trente-quatre petits-enfans. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie. On a de lui un traité intitulé *Copernicus triumphans*, etc., Copenhague, 1727, in-4°, ouvrage dans lequel il y a plus d'enthousiasme que de raisonnement et d'observations exactes. Il y donne pour une démonstration absolue du mouvement de la terre la prétendue parallaxe annuelle des étoiles, rejetée aujourd'hui par tous les astronomes. Il est vrai que cette erreur lui est commune avec quelques hommes célèbres; mais personne ne l'a répandue avec tant de chaleur et de confiance. Ceux qui ont dit qu'Horrebow a prétendu parler de l'aberration des étoiles, telle que Bradley l'a déduite de la propagation successive de la lumière, n'ont pas compris le *Copernic triomphant*. Les ouvrages de Horrebow sont au nombre de sept, et roulent sur l'astronomie, excepté les deux suivans: *Consilium de nova methodo Paschali*, etc., et *Elementa philosophiæ naturalis*. Ils ont été réunis et publiés à Copenhague, 1740-1741, 3 vol. in-4°.

HORROX (JÉRÉMIE), célèbre astronome anglais, né à Toxteth dans le comté de Lancastre, en 1619, mourut à l'âge de 22 ans, en 1641, le 3 janvier suivant Wallis, et le 15 suivant Montucla, après avoir donné un traité intitulé: *Venus in sole visa*, ou *Traité touchant le passage de Venus sous le disque du soleil*, Dantzick, 1662, in-fol. Cette Vénus a été vue souvent depuis sur la face du soleil, et ce n'a jamais été sans beaucoup plus de bruit que de fruit.

* **HORSLEY** (SAMUEL), prélat anglais, né en 1773, occupa successivement les sièges de Saint-David, de Rochester et de Saint-Asaph, où il mourut en 1806. On lui doit outre des éditions latines des *Elémens* et des *données d'Euclide*, des deux livres des *inclinaisons d'Apollonius Pergæus*, Oxford, 1770, et une édition des *œuvres de sir Isaac Newton*, 1783, 5 vol. in-4°, plusieurs ouvrages d'érudition et de piété, écrits en anglais, et dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire universel et historique de Crabb*, 1825, en 4 vol.; ils sont au nombre de 12 environ, parmi lesquels on remarque: *The Power of God deduced from the computable instantane-*

neous productions of it in the solar syst., 1767, in-8°; *On the properties of the greek and latin Languages*, 1796, in-8°, sans nom d'auteur: une *traduction anglaise*, d'après l'hébreu, des *Prophéties d'Osée*, avec des notes, etc., 1801, 1804, in-4°, *Element. treatises on the fundamental principles of pratical mathematics for the use of students*, 1801, in-8°, etc. Les *Sermons* d'Horsley ont été recueillis en 3 vol. in-8°, 1810 et 1812; on a aussi publié après sa mort ses *Discours* au parlement, 1815, in-8°, et les *Mandemens* (the Charges), qu'il a donnés dans les diocèses qu'il a dirigés, 1815, in-8°.

HORSTIUS (JACQUES), né à Torgau, en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur en médecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595, a laissé beaucoup d'écrits sur la science qu'il avait professée: | *Compendium medicarum institutionum*; | *Herbarium*, 1630, in-8°; | un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate: *De corde*; | *De natura et causis noctambulorum*, Leipsick, 1595, in-8°; | *De dente aureo pueri silesii*, ibid, 1595, in-8°; | *Disputationes catholicæ de rebus secundum et præter naturam*; | *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8°; et divers autres *Traités* où l'on trouve de bonnes choses. Il mourut en 1600.

HORSTIUS ou **HORST** (GRÉGOIRE), surnommé *l'Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, naquit à Torgau, en 1578, fut reçu docteur à Bâle en 1606, et mourut en 1636, après avoir exercé et enseigné la médecine avec un succès égal. On a de lui plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horstius, son fils, sous le titre d'*Opera medica*, Gonda, 1661, 3 vol. in-4°, et Nuremberg, 1660, 3 vol. in-folio.

HORSTIUS (JEAN-DANIEL), fils aîné du précédent, né à Giessen en 1627, professeur de médecine à Marbourg, et médecin du landgrave de Hess-Darmstadt, mourut en 1685, à Francfort-sur-le-Mein, où il s'était retiré. C'est lui qui fit paraître l'édition de *Zacchiæ questiones medico legales*, Francfort, 1666, in-fol., et celle de *Riverii opera medica*, 1674, in-fol. Il publia aussi un grand nombre d'ouvrages qui lui appartiennent; ils sont peu estimés.—Son frère, GRÉGOIRE HORSTIUS, médecin et professeur de physique à Ulm, où il naquit en 1626, mort en 1661, recueillit la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Horstius, son

père, et les fit imprimer. Il a aussi composé quelques ouvrages.

HORSTIUS (JACQUES MERLO dit), curé de *N.-D. in Pasculo*, à Cologne, né vers la fin du 16^e siècle (en 1597) à Horst, bourg du pays de Gueldre (ce qui lui fit donner le nom de *Horstius*), et mort en 1644, est auteur de plusieurs livres de piété, solides et pleins d'onction. Les principaux sont : | *Enchiridion officii divini*; | *Paradisus animæ christianæ*, traduit et défiguré sous le titre d'*Heures chrétiennes, tirées de l'Écriture et des saints Pères*, par Nicolas Fontaine, secrétaire de MM. de Port-Royal. Cette version fut interdite dans plusieurs diocèses en France. | *Septem tubæ orbis christiani*, Cologne, 1635, in-8°. C'est un recueil de petits ouvrages des saints Pères, propres à rétablir et à faire fleurir la discipline ecclésiastique dans le clergé; | une *Édition* des Commentaires d'Estius sur les Épîtres de saint Paul, Cologne, 1631; | une *Édition* des *Œuvres de saint Bernard*, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol., avec des notes; édition supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Les notes de Merlo sur les *Lettres* de ce saint père ont passé avec celles de dom Mabillon, dans la traduction française de ces *Lettres*, par Bourgouin de Villefore, Paris, 1715; | une *édition* du livre de l'imitation de J.-C., et des autres *Opuscules* de Thomas à Kempis, Cologne, 1645, 2 vol. in-12. L'abbé Bellegarde les a donnés en français, Paris, 1698. Cet ouvrage a reparu à Paris, 1804, in-16, sous ce titre : *De vera sapientia*. Ce vertueux et savant prêtre consacrait à l'étude tous les moments que lui laissaient ses fonctions pastorales.

HORTA (GARCIE d'), ou DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne, en 1554, et premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia des *Dialogues* en portugais sur les simples que l'on trouve en Orient, 1574, in-8° et in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1603, fig. 56, en français, par Antoine Collin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°, et commentés par Jacques de Bont, médecin de Leyde. On en a aussi une version italienne, Venise, 1605, in-8°. L'original et les versions sont recherchés.

HORTENSIUS (QUINTUS), orateur romain, né l'an 640 de Rome, plaida dès l'âge de 19 ans avec le succès qu'il aurait pu attendre dans un âge plus avancé, et

tint le premier rang dans le barreau jusqu'à ce que Cicéron parût. Son geste aurait été parfait, s'il ne l'eût gâté par des mouvemens affectés. Ses ennemis lui donnaient le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Il quitta le barreau pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, et enfin consul l'an 70 avant J.-C. Il mourut 20 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avait amassé de grands biens, dont il savait se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva 10,000 muids de vin dans ses caves. Les plaidoyers de cet homme illustre ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils ne soutenaient pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'était fait: cependant Cicéron parle de son éloquence avec éloge. On avait encore de lui des *Poésies galantes* et des *Annales*.

HORTENSIUS (LAMBERT), philologue dont on ignore le véritable nom, né à Monfort, dans la seigneurie d'Utrecht, l'an 1501, fut ainsi nommé parce qu'il était fils d'un jardinier; il fut préfet du collège de Naërdem en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, et vit égorger sous ses yeux son fils naturel. Il mourut en 1574 ou 1577, flottant entre le luthéranisme et la religion catholique. On a de lui des *Satires*, des *Epithalames*, et d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont: | sept livres *De bello germanico*, sous Charles-Quint, Bâle, 1540, in-4°; | *De tumultu anabaptistarum*, 1548, in-4°; | *Successionum civilium Ultrajectarum et bellorum ab anno 1524 usque ad translationem Episcopatus ad Burgundos, libri VII*, Bâle, 1546, in-folio; | des *Commentaires* sur les six premiers livres de l'Enéide de Virgile, et sur la Pharsale de Lucain; | des *Notes* sur quatre comédies d'Aristophane.

HORTENSIUS (MARTIN), né à Delft en 1605, fameux astronome, ami et coopérateur de Laensberg, mourut en 1659, dans la fleur de son âge. On peut voir dans les *Lettres* de Gassendi l'estime qu'il faisait d'Hortensius. On a de lui une dissertation *De Mercurio sub Sole viso et Venere invisâ*, et deux harangues : *De utilitate et dignitate matheseos*, et *De oculo ejusque præstantia*. Il est aussi connu par la traduction qu'il fit en belge de l'ouvrage qui a pour titre : *Philippi Lansbergii Commentatio in motum terræ diurnum et annum*.

HOSIER Voyez **HOZIER**.

HOSIUS (STANISLAS), cardinal, né à Cracovie en 1504, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit, en l'embrassant, *qu'il ne pouvait pas résister à un homme dont la bouche était le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit*..... Hosius était chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente; il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller rouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et Seripand, commission qu'ils remplirent avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, se retira dans son évêché, et s'acquit une si grande réputation par son zèle et par ses ouvrages, que le pape Grégoire III l'appela à Rome, et le fit pénitencier de l'Eglise romaine. Il mourut de la mort des justes à Caprarola, près de Rome, en 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de *Colonne de l'Eglise* et d'*Augustin de son temps*. Les protestants n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Il écrivit plusieurs ouvrages contre eux, recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-fol. et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont : | *Confessio catholica fidei christianæ*, Mayence, 1557, in-fol.; Rome, 1565, in-4°; | *De communione sub utraque specie*; | *De sacerdotum conjugio*; | *De missa vulgari lingua non celebranda*, etc.; | des lettres imprimées dans le 2^e vol. de la collection des œuvres de l'auteur publiées à Cologne, 1584, 2 vol. in-fol. Stanislas Rezelus a écrit la *Vie* de ce cardinal.

HOSIUS. Voyez **OSIUS**.

HOSPINIEN ou **HOSPINEAU** (Rოდольф), ministre zuinglien, né à Altorf, village du canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, à 79 ans, était tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Eglise catholique lui firent enfanter plusieurs ouvrages, où, avec beaucoup de savoir, il y a encore plus de déclamations. Ils ont été recueillis à Genève en 1681, en 7 vol. in-fol. Les principaux

sont : | un *Traité des temples*; | une *Histoire sacramentaire*; | un *Traité des moines*; | une *Histoire des jésuites*, etc., en latin, 1619, in-fol. On y trouve rassemblée tout ce que les ennemis de ces religieux avaient dit avant lui sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre.

HOSPITAL ou **HOPITAL** (MICHEL de l'), chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperse en Auvergne, de Jean l'Hôpital médecin, ou (à ce qu'on prétend) d'un juif d'Avignon. Il étudiait en droit à Toulouse, lorsque son père suivit dans sa disgrâce et dans son exil le connétable Charles de Bourbon, son patron : arrêté et jeté en prison par l'ordre des commissaires qui instruisaient le procès du connétable, le jeune Michel fut mis en liberté sur un ordre du roi, et eut la permission de rejoindre son père en Italie. Il continua ses études de droit à Padoue, alla ensuite à Rome où il obtint une place d'auditeur de rote, vint ensuite en France en 1534, et suivit quelque temps le barreau de Paris. Il épousa la fille de Jean Morain lieutenant-criminel, et reçut en dot une charge de conseiller au parlement. Lié d'amitié avec le chancelier Olivier, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur au concile de Trente, que le pape Paul III venait de transférer à Bologne. Après 46 mois de séjour inutile dans cette ville, où la réunion des membres du concile ne put avoir lieu, il revint en France, fut témoin de la disgrâce de son protecteur, et devint chancelier de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er} : plus tard il parvint à la place de chancelier de France. Dans un temps où les huguenots menaçaient le royaume d'une subversion entière, il entreprit de les apaiser en les ménageant. Lorsque la malheureuse conspiration d'Amboise éclata en 1560, il fut d'avis que, pour apaiser le soulèvement des esprits, on pardonnât à ceux que le fanatisme avait égarés, sans faire attention que l'impunité les avait jusque là encouragés. Il donna la même année de cette conjuration l'édit de Romorantin, pour empêcher l'établissement de l'inquisition. Tout cela ne fit que hâter la guerre civile : il fit des efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général; mais c'étaient les efforts d'un homme qui manquait d'une volonté bien décidée pour arrêter le mal dans sa source. En favorisant les nouvelles sectes, en n'em-

pêchant pas les huguenots de se multiplier et de se répandre, il préparait lui-même le germe d'une division interminable. Il manquait d'ailleurs de cette activité, de cette force d'esprit et d'action qui sait mettre en mouvement les moyens de salut. Il parut presque toujours attendre la paix du royaume de l'assemblée des états, et il n'en put tirer un parti vraiment utile. Vainement il les harangua à Orléans au commencement du règne de Charles IX, à Saint-Germain-en-Laye, en 1561, au colloque de Poissy, tenu la même année, à l'assemblée de Moulins en 1566. Content d'étaler dans ces occasions une éloquence prolixe et maladroite, il laissa dégénérer l'assemblée en cohue tumultueuse ou en caquetage scandaleux, dont l'unique résultat était de constater la frivolité et l'impuissance de l'administration. La reine Catherine de Médicis, qui avait contribué à l'élévation du chancelier, voyant que les choses n'en allaient pas mieux, et que sous main il favorisait les protestans, le fit exclure du conseil de guerre. L'Hospital, sentant que sa présence était importune, se retira en 1568 dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Etampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux ; il les rendit, en disant que *les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler*. Il s'était choisi cette devise pleine de l'orgueil stoïcien :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum feriet ruinæ.

Cependant cette force d'âme ne se soutint guère ; il eut même la faiblesse de demander une augmentation de pension à Charles IX, qui se vantait de lui avoir *pardonné*. Il mourut en 1573, âgé de 68 ans. On croyait qu'il était huguenot dans l'âme, quoiqu'il fût catholique au dehors. De là ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui était de son temps dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la messe du chancelier !* parce qu'on était persuadé qu'il n'y croyait pas trop. Quelques personnes jugeaient qu'avec sa mine austère, son *visage de saint Jérôme*, comme on l'appelait à la cour, et sa morale extrêmement sévère, il n'était, à proprement parler, ni huguenot ni catholique. Quelques historiens ajoutent que s'il avait été le maître de sa croyance, il aurait professé le judaïsme comme son aïeul. On peut lui imputer en grande par-

tie les maux qui affligèrent la France durant son administration, et long-temps après, parce qu'il fut l'auteur de la politique frauduleuse et ambiguë qui apprit à Catherine de Médicis à balancer un parti par l'autre ; à combattre les Guises par les Coligny, à les flatter tour à tour, à les fortifier successivement du nom et de l'autorité du trône. C'est lui qui est l'auteur de l'*Edit de Moulins*. Il parla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566. Il y proposa des réglemens pour l'administration de la justice, qui furent applaudis, et qui n'ont jamais été exécutés. C'est encore à lui qu'on doit l'*Edit* qui ordonne que l'année civile commencerait au premier janvier. Il nous reste du chancelier de l'Hospital : | des *Poésies latines* (*Epistolarum seu sermonum libri VI*). Amsterdam, 1732, in-8°, qui ne sont pas sans mérite, mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace ; Pibrac, J.-A de Thou et Scévole de Sainte-Marthe ont publié ces poésies dont M. de Langeac a traduit un *fragment relatif au bonheur que procure l'étude*. Paris, 1817, in-8° ; | des *Harangues prononcées aux états d'Orléans*, 1561, in-4°, écrites sans goût, et qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poète valait mieux en lui que l'orateur. | Des *Mémoires*, contenant plusieurs *Traités de paix, apanages, mariages, reconnaissances, foi et hommage*, etc., depuis l'an 1228 jusqu'à 1557, Cologne, 1672, in-12. Dans un Recueil de pièces servant à l'histoire (Paris, 1623, in-4°), on trouve de lui un *Discours des raisons et persuasions de la paix* en 1568, et son *Testament*, qui est curieux, mais plein d'égoïsme et de vanité. En 1776, l'académie française a proposé pour sujet de son prix l'éloge de ce chancelier ; mais la pièce qui remporta le prix fut vivement censurée par la Sorbonne. Un homme d'esprit a recherché à cette occasion les causes de la réputation de l'Hospital, et des efforts qu'on a faits pour l'étendre et la rendre plus brillante. « D'où vient, » dit-il, la renommée de l'Hospital, tandis » que son administration ne présente que » faiblesse et inconvénience ? D'abord, de » la reconnaissance des protestans, qui » ne pouvaient s'empêcher de lui savoir » gré de s'être quelquefois déclaré leur » protecteur au milieu d'une cour où ils » ne voyaient que des ennemis, et de leur » avoir donné sa fille ; ils le regardèrent

» depuis comme le martyr de ses ména-
 » gemens pour eux. Les écrivains oppo-
 » sés à la cour de Rome, même parmi les
 » catholiques, ont confirmé les éloges qu'il
 » avait reçus des protestans. Les parti-
 » sans de cette cour n'ont pas cru que
 » l'encens adressé à la mémoire d'un
 » homme mort dans l'orthodoxie, en ap-
 » parence, pût la compromettre sérieuse-
 » ment; ils ont payé les égards qu'il avait
 » eus pour elle pendant sa vie, par le re-
 » pos où ils ont laissé ses cendres. D'ail-
 » leurs, quelques-unes de ses lois lui
 » ayant survécu, et étant même deve-
 » nues une partie essentielle de notre ju-
 » risprudence, les parlemens, qui n'a-
 » vaient eu pour lui, pendant sa vie, ni
 » estime, ni déférence, se sont accoutu-
 » més, à force de l'entendre citer, à res-
 » pecter son nom. Enfin les philosophes
 » de nos jours l'ont affilié à leur com-
 » munion de tolérance, ou plutôt d'indif-
 » férence pour les cultes religieux; ils
 » ressemblent aux R. P. carmes, qui re-
 » vendiquent pour leur ordre tout ce que
 » le monde a produit d'illustre depuis
 » Adam; nos rabbins lettrés, de même,
 » ne veulent pas qu'il échappe à leur lé-
 » gende un seul nom revêtu d'un peu
 » d'éclat. Ils n'ont pas manqué en consé-
 » quence de charger leurs diptyques de
 » celui du chancelier de l'Hospital. » L'é-
 » vêque de Pouilly a publié *une vie de*
l'Hospital, et J.-M.-L. Coupé, *un Essai*
de traduction de ses poésies. M. Bernardi
 » a fait insérer dans les *Archives littéraires*
 » un *Essai sur la vie, les écrits et les lois*
de Michel de l'Hospital, réimprime sépa-
 » rément, Paris, 1807, in-8°. Il en a été
 » publié un aussi en anglais par C. Butler,
 » Londres, 1814, in-12, dédié à M. G. Can-
 » ning. Enfin M. Villemain, professeur à
 » Paris, nommé récemment pair de France,
 » a publié une *Vie de l'Hospital* dans le 5^e
 » vol. de ses *mélanges historiques et litté-
 » raires*, Paris, 1827, in-8°. Les *œuvres de*
l'Hospital ont été publiées à Paris, 1825-
 » 1826, 5 vol. in-8°, avec portraits et vues
 » dessinés et gravés par Tardieu, et avec
 » des notes historiques de M. Dufey.

HOSPITAL, sieur du FAY (MICHEL HU-
 » RAULT de l'), petit-fils, et filleul du pré-
 » cédent, fut successivement chancelier de
 » Henri, roi de Navarre, et ensuite de
 » France; ambassadeur en Hollande et en
 » Allemagne, où il lui ménagea des secours
 » et des alliances; maître des requêtes et
 » gouverneur de Quillebœuf, et mourut
 » en 1592. On a de lui deux Discours, fai-

sant partie de *Quatre Discours sur l'é-
 » tat présent de la France*, imprimés en
 » 1593; et une Réponse en latin aux Dis-
 » cours du pape Sixte V, sur la mort du
 » roi Henri III, sous le titre de *Sixtus et*
Anti-Sixtus, 1590, in-8° et in-4°; et l'*Anti-
 » Espagnol*, qui se trouve dans les *Mé-
 » moires de la ligue*, et séparément. Ar-
 » nould d'Andilly, dans ses *Mémoires*,
 » attribue ce livre à son père Antoine Ar-
 » nould.

HOSPITAL (GUILLAUME-FRANÇOIS-AN-
 » TOINE de l'), marquis de Sainte-Mesme,
 » naquit en 1661, d'une famille différente
 » de celle du chancelier, et de la même
 » dont étaient Nicolas, Louis, et Louis-Mar-
 » rie-Charles, maréchaux de France. Son
 » aptitude pour la géométrie était telle qu'à
 » 15 ans il donna la solution d'un problème
 » proposé par Pascal et relatif à la Cycloïde.
 » Après avoir servi quelque temps en qua-
 » lité de capitaine de cavalerie, il fut obli-
 » gé de quitter le service à cause de la fai-
 » blesse de sa vue, si courte qu'il ne voyait
 » pas à dix pas. Les mathématiques le pos-
 » sédèrent tout entier. L'académie des
 » sciences de Paris lui ouvrit ses portes
 » en 1693, et il justifia ce choix par son
 » livre de l'*Analyse des infiniment petits*,
 » publié en 1696, in-4°. Cet ouvrage, dans
 » lequel il dévoile si bien tous les secrets
 » de l'infini géométrique, et de l'infini de
 » l'intini, le fit regarder comme un des
 » premiers mathématiciens de son siècle.
 » Il s'occupait d'un ouvrage plus étendu,
 » lorsqu'il fut emporté par une apoplexie
 » en 1704, âgé de 45 ans. Depuis sa mort,
 » on a publié de lui, en 1707, un *Traité*
analytique des Sections coniques, in-4°.

HOSSCHINS (SIBONIUS), jésuite, né
 » à Merckhem, village voisin de Dixmude
 » en Flandre, en 1596, d'un pauvre ber-
 » ger, mort à Tongres en 1655, s'est illus-
 » tré par ses *Poésies latines*, recueillies en
 » 1636, in-8°. Elles ont été imprimées plus
 » de trente fois depuis, entre autres chez
 » Barhou, à Paris, 1725. Il a su autres deux
 » choses qui ne vont guère ensemble, l'é-
 » lévation et l'élégance du style, l'exacti-
 » tude et la richesse de la poésie. Le pape
 » Alexandre VII, qui cultivait aussi les
 » muses latines, faisait un grand cas des
 » vers d'Hosschins. M. Lancelot-Deslandes,
 » avocat au parlement de Paris, en a donné
 » une *traduction libre* en vers français,
 » imprimée avec le texte latin, Paris, 1756.
 » « C'est par nécessité, dit Baillet, plutôt
 » que par bienséance, que j'ai cru devoir
 » marquer le temps de la naissance et

» de la mort, aussi-bien que la qualité
 » et le pays de *Sidronius Hosschius*, de
 » peur qu'on ne s'y trompât en le croyant
 » né aux siècles les plus heureux de Rome
 » florissante, sous prétexte qu'il égale les
 » premiers d'entre les anciens poètes la-
 » tins qu'elle a produits, et que ses écrits
 » semblent nous porter à le confondre
 » avec eux. » *Baillet, Jugement des ou-
 vrages des savans.*

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, était un soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec. Il signala son courage au siège de Pavie, fait par les Français en 1527, en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général, une statue équestre de cuivre, qui était élevée dans la place. On dit que c'était la statue de l'empereur Antonin, qui avait été autrefois transportée de Ravenne à Pavie pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de laisser enlever cette figure, et aimèrent mieux donner à ce soldat une *couronne d'or massif*. Il l'accepta, et la fit attacher dans l'église de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

HOSTE ou **L'HOSTE (JEAN)**, né à Nancy, enseigna le droit et les mathématiques à Pont-à-Mousson sur la fin du 16^e siècle. Henri, duc de Lorraine, charmé de son esprit vaste et pénétrant, le fit intendant des fortifications et conseiller de guerre. Ses principaux ouvrages sont : | *le Sommaire et l'usage de la sphère artificielle*, in-4^o; | *La pratique de géométrie*, in-4^o; | *Description et usage des principaux instrumens de géométrie*; | *Du cadran et carré*; | *Rayon astronomique*; | *Bâton de Jacob*; | *Interprétation du grand art de Raymond Lulle*, etc. On désirerait dans quelques-uns plus d'ordre et de méthode; et, depuis lui, on a mieux fait et mieux écrit. Il mourut en 1631.

HOSTE (PAUL I^r), jésuite, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse en 1652, se rendit très habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant douze ans les maréchaux d'Estrées et de Tourville, et le duc de Mortemart dans leurs expéditions navales, et devint ensuite professeur de mathématiques à Toulon, où il mourut le 25 février 1700, âgé de 49 ans. Il est principalement connu : | par un *Traité des évolutions navales*, in-fol., 1697; réimprimé à Lyon, 1727, 2 tom. in-fol. fig., avec des corrections et des augmentations.

Cet ouvrage n'est pas moins historique que technique, et contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les 50 ans qui l'ont précédé. Le Père l'Hoste le présenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, et donna à l'auteur 100 pistoles et une pension de 600 livres. On trouve, à la suite de ce livre : | un *Traité de la construction des vaisseaux*, fruits des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville; | un *Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, 3 vol. in-12, Paris, 1692.

HOSTILIUS, poète latin, composa des *Annales* en vers. Priscien en cite un, que voici, et qui, par sa dureté, ne prévient pas en faveur du chronologiste poète :

Sæpe greges pecudum ex hyberneis partibus acti.

Cet Hostilius est peut-être le même que celui dont Tertullien parle dans son *Apologétique*, en disant : « Quand vous voyez » jouer les pièces bouffonnes de Lentulus » et d'Hostilius, dites-moi si ce sont vos » farceurs ou vos dieux qui excitent les » risées que vous faites? » *Apologét.* 15.

HOSTILIUS MANCINUS, général de l'armée romaine, mit le siège devant Numance; mais les assiégés, ayant fait une sortie, lui enlevèrent son camp, et le contraignirent à faire une paix honteuse, que les Romains ne voulurent point ratifier. Ils le renvoyèrent à Numance les mains liées derrière le dos.

HOSTUS (MATTHIEU), antiquaire allemand, né en 1509, fut professeur de langue grecque, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages sont : | *De numeratione emendata, veteribus latinis et grecis usitata*; | *De re nummaria veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8^o; | *De monomachia Davidis et Goliæ*; | *De multiplici assis usu*; | *De sex hydrarum capacitate*; | *Inquisitio in fabricam arceæ Noë*, Londres, 1660, in-fol.

HOTMAN (FRANÇOIS), *Hotomanus*, célèbre juriconsulte français, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges. Hotman fut attaché au roi de Navarre, qui l'employa dans plusieurs missions. Catherine de Médicis l'envoya en Allemagne, afin de faire servir à ses vues les protestans, comme elle le faisait des catholiques. Son goût pour le calvinisme l'engagea à se retirer à Genève, et de là à Bâle, où il mourut en 1590, âgé de 66 ans. On l'accuse d'avoir été trop avide

d'argent, et trop enclin à faire valoir sa prétendue indigence. C'est une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philosophes de notre siècle. Ses ouvrages ont été recueillis en 1599, in-fol., en 3 vol., par Jacques Lectius, qui a orné ce Recueil de la *vie* de l'auteur, composée par Nivelet. Les écrits les plus connus de cette compilation sont : | *Brutum fulmen*, satire lourde et plate au sujet de l'excommunication du roi de Navarre ; | *Franco-Gallia*, 1573, in-8°, en français, 1574 ; ouvrage dans lequel il assure que la monarchie française est élective et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, lui ont fait attribuer le *Vindiciæ contra tyrannos* de Junius Brutus. On voit par tout cela que c'est un précurseur de la révolution de 1789. | *De furoribus gallicis et cæde Admiralis*, Edimbourg, 1573, in-4° ; | *De consolatione à sacris litteris*, Lyon, 1593, et Amsterdam, 1649, in-8° ; | *Commentarius in quatuor Institutionum juris civilis libros*, Lyon, 1588. — HOTMAN (ANTOINE), son frère, avocat général au parlement de Paris du temps de la ligue, soutint avec courage les droits de Henri IV, après avoir été d'abord opposé à ce prince. Il mourut en 1596, laissant quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | *les Droits de l'oncle contre le neveu, en faveur du cardinal de Bourbon*, 1585, in-8° ; | *Traité de la loi salique*, 1593, in-4° ; c'est une réfutation de l'ouvrage précédent. | *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'église gallicane*. — Il ne faut pas les confondre avec JEAN HOTMAN, leur neveu, presque aussi fanatique que François, dont on a : | un *Traité du devoir de l'ambassadeur*, Dusseldorf, 1605, et Paris, 1604, in-8° ; | la *Vie de Gaspard de Coligny de Châtillon, amiral de France, tué en 1572*, composée en latin, et imprimée en 1573, in-8°. Elle a été traduite en français. C'est l'éloge plutôt que l'histoire de cet homme si fatal au repos de la France. | *Anti-Chopinus*, satire indécente et injurieuse pour des personnes respectables, qui fut brûlée par arrêt du conseil. (VOYEZ CHOPIN.) On imprima à Paris, chez Guillemot, en 1616, in-8°, des *Opusculs* en français, de François, Antoine et Jean Holman.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), célèbre orientaliste et théologien protestant, naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Après avoir fait quelques voyages, il professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et

les langues orientales dans sa patrie, et ensuite à Heidelberg. Hottinger y fit revivre les études, et gagna l'estime de l'élève. On le rappela à Zurich en 1661, et on le chargea de plusieurs affaires. L'académie de Leyde le demanda, en 1667, pour être professeur de théologie. Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la rivière de Limath, qui passe à Zurich, le 5 juin 1667. On a de lui : | *Historia orientalis de mahumetismo, saracenismo, chaldaismo*, etc., 1660, in-4° ; | *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4° ; | *Dissertationes miscellaneæ*, in-8° ; | *Historia ecclesiastica*, 9 parties, in-8° ; | *Promptuarium, sive Bibliotheca orientalis*, in-4°. L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, et l'esprit du protestantisme encore moins, mais quelquefois l'ordre et le goût. Le style en est obscur et embarrassé. Il convenait de prix avec un libraire pour l'impression d'un livre, et travaillait à mesure qu'on imprimait. Avec cette méthode, on fait beaucoup d'ouvrages, mais il est difficile qu'on en fasse de bons. Il avait publié vingt ouvrages sur les peuples anciens, et notamment sur les Mahométans et les Hébreux. La *vie* de ce savant a été écrite en latin par Jean-Henri Heidegger. — Son fils, JEAN-JACQUES HOTTINGER, mort à Zurich en 1755, a laissé un grand nombre d'ouvrages relatifs à la science théologique, qu'il professait suivant les maximes de sa communion.

HOUARD (DAVID), avocat à Paris, naquit à Dieppe le 26 février 1725, et s'adonna particulièrement à l'étude de nos anciennes lois et coutumes. Il est mort à Abbeville le 15 décembre 1802. On lui doit : | *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises, recueillies par Littleton*, 1766 et 1779, 2 vol. in-4°. Ce n'est pas une simple traduction, il y a ajouté des observations historiques et critiques. | *Traité sur les coutumes anglo-normandes*, publiées en Angleterre depuis le 11^e jusqu'au 14^e siècle, avec des remarques, etc. 1766 - 1781. 4 vol. in-4° ; | *Dictionnaire analytique, historique, étymologique et critique de la coutume de Normandie*, 1780-81, 4. vol. in-4° ; | *Mémoire sur les antiquités galloises*, inséré dans le tome I des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, dont il était membre.

HOUBIGANT (CHARLES-FRANÇOIS), né à Paris en 1686, prêtre de l'Oratoire en

1704, également pieux et savant, a donné : | une bonne *édition de la Bible hébraïque*, avec des *notes* et une *version latine*, Paris, 1735, 4 vol. in-fol. Cette version est faite sur le texte original, et quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. On en admire avec raison le style, qui est élégant, énergique et d'une grande clarté; mais on a blâmé avec justice l'auteur de s'être arrogé le droit de corriger le texte hébreu, et de manquer également de respect pour les anciennes versions authentiques. | Une *Traduction latine du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1748, in-42; | *celle de l'ancien Testament* (déjà imprimée avec sa Bible hébraïque), 1755, 8 vol. in-8°. On a fait à ces deux ouvrages les mêmes reproches qu'au premier. C'est un défaut assez commun des hellénistes et des hébraïsans, de raisonner sur les livres saints d'une manière trop grammaticale, de combattre les interprétations reçues par des subtilités alphabétiques, étymologiques, etc., qui dérogent autant à la dignité du sens qu'aux autorités les plus respectables. « Aussitôt que le texte hébreu paraît difficile, dit M. l'abbé Contant de la Molette, le Père Houbigant lui coupe tête, bras et jambes; il en fait un tronc mort. » Trop souvent il ajoute, il retranche, il transpose. Peu lui importe que les textes polyglottes et les anciens manuscrits réclament contre lui : rien n'est capable de l'arrêter dans sa course rapide; il frappe d'estoc et de taille tout ce qui s'oppose à son passage.... Ce n'est pas avoir assez de respect pour leurs écrits, que de transporter l'ordre des mots, sous prétexte même que cette transposition formerait un sens plus net et plus naturel. On peut le remarquer dans une note; mais il n'est pas permis de faire ce changement dans le texte, comme a fait le Père Houbigant. Il a porté l'audace jusqu'à corrompre le texte original dans une édition furtive qu'il a donnée du Psautier hébreu, où il a introduit toutes ses conjectures. On jugera par ce seul trait du caractère de l'auteur... Il n'aurait pas fait toutes ces corrections arbitraires, s'il eût plus approfondi la langue sainte, et s'il l'eût combinée avec les autres langues orientales, avec qui elle a tant d'affinité..... Quoique nous ayons confronté avec soin l'ouvrage du Père Houbigant avec les variantes de tous les manuscrits hébreux

ou samaritains de l'univers, que Kennicott vient de publier, nous n'avons pas été assez heureux pour en trouver une qui donnât du poids à la moindre de ses corrections arbitraires. — Nous préférons, ajoute le même critique, la Vulgate telle qu'elle est, à la version de ce savant; elle est plus littéraire, et dans bien des endroits où elle s'éloigne de l'hébreu d'aujourd'hui, elle est calquée sur d'anciens manuscrits qui avaient de meilleures leçons. Il en est de même du nouveau Testament que de l'ancien. Les manuscrits grecs, d'après lesquels travaillait l'interprète latin, étaient excellens, et souvent supérieurs à notre grec imprimé. Les plus habiles des protestans, qui certainement ne sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à la Vulgate et à son auteur. » (Voy. BUKENTOP, CASTRO DE LÉON, saint JÉRÔME.) | *Racines hébraïques* : c'est un dictionnaire hébreu-français, 1732, in-8°; | *Examen du Psautier des capucins*, 1764, petit in-8° : bonne critique dont il eût pu profiter pour lui-même (voyez VILLEFROY); | une *Version française des pensées de Forbes*, écrivain anglais, in-8°; | *Prolegomena in Scripturam sacram*, 1746, in-4°; | *Version des Sermons de Sherlock*, 1768, in-8°; | *Version de la Méthode de Lesley contre les déistes et les Juifs*, 1770; | *Conférence entre un juif, un protestant et un docteur de Sorbonne*, 1770, in-8°. Ce savant mourut à Paris le 31 octobre 1785, à l'âge de 97 ans. Depuis quelque temps il était devenu aveugle et rentrait en enfance. Il avait cependant de bons momens. Une chose singulière, c'est que quand on frappait son oreille d'un objet dont il s'était occupé, il se mettait à en parler lui seul d'une manière plus machinale que réfléchie. C'était une espèce de carillon; on touchait tel ressort, et l'air se jouait. On l'entendait à tout instant marmoter hébreu, grec, syriaque, chaldéen, etc. : quelquefois tout cela était embrouillé, d'autres fois il discutait très bien. On le consultait encore, parce qu'on savait que sa mémoire tenait toujours ses idées ensemble, et que ses idées étaient souvent justes par une impression profonde et habituelle. M. Adry, ancien bibliothécaire de la maison de St.-Honoré, a publié dans le *Magasin encyclopédique* du mois de mai 1806, une *Notice sur la vie et les écrits* du Père Houbigant. | HOUBRAKEN (ARNOUD), peintre et

graveur à l'eau-forte, né à Dordrecht en 1660, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, particulièrement de la poésie et de la mythologie, convaincu que ces connaissances contribueraient à le perfectionner dans son art et influeraient sur ses compositions. Outre ses tableaux, on a de lui : *Le grand Théâtre*, ou *La vie des peintres flamands* (dont il a gravé les portraits), Amsterdam, 1718, 5 vol. in-8°. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1719.

* **HOUGHARD** (JEAN-NICOLAS), général français, né à Forbach en 1740. Il quitta la maison paternelle à 15 ans, pour s'engager dans le régiment de royal-allemand, cavalerie, et parvint par son seul mérite au grade de lieutenant-colonel. Il était chevalier de Saint-Louis au moment où la révolution éclata, et il en embrassa la cause avec enthousiasme. Il obtint alors le grade de colonel, et fut nommé peu de temps après maréchal-de-camp, lieutenant-général, enfin il remplaça dans le commandement de l'armée du Nord le général Custine, qu'il avait dénoncé, dit-on, pour obtenir sa place. Il remporta une victoire assez considérable sur les Anglais à Hondschoote, et se rendit maître de Furnes, de Menin et de plusieurs autres positions; néanmoins on lui reprocha d'avoir agi avec mollesse, et il fut arrêté le 24 du même mois, conduit à Paris et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 17 novembre 1793. Il ne possédait pas des talens militaires bien étendus, mais il joignait à une grande activité beaucoup d'audace. Il a paru à Strasbourg, en 1809, une *Notice historique et justificative sur la vie militaire du général Houghard, par son fils*, in-8°.

HOUDART DE LA MOTTE (ANTOINE), plus connu sous le nom de la Motte, né à Paris en 1672, d'un riche marchand chapelier, originaire de Troyes, étudia d'abord en droit, et quitta le barreau pour la poésie. Son goût pour la déclamation et pour les spectacles l'entraîna vers le théâtre. Dès sa première jeunesse il s'était plu à représenter les comédies de Molière avec d'autres personnes de son âge. Il n'avait encore que 21 ans lorsqu'en 1693 on représenta au théâtre italien sa première pièce intitulée : *Les originaux*; elle ne réussit pas; mais à peine sa réputation commençait-elle à se former dans le monde, qu'il se retira à la Trappe. Le célèbre abbé de Rancé, le jugeant trop jeune pour soutenir les austérités de la règle, peut-être aussi lui trouvant une

disposition à l'inconstance, lui refusa l'habit et le renvoya 2 ou 3 mois après. Revenu à Paris, il se livra de nouveau au théâtre, auquel il consacra une partie de sa vie, quoiqu'il pensât sur le danger de cet amusement comme la plupart des bons casuistes. Il travailla d'abord pour l'Opéra, et c'est peut-être en ce genre qu'il a le mieux réussi. Il est du moins plus poète et meilleur versificateur dans ses ouvrages lyriques que dans ses tragédies. Sa poésie a plus d'images et de sentiment, sa versification plus de douceur et d'harmonie, et son pinceau est plus moelleux. De tous les ouvrages qu'il donna ensuite, le plus célèbre est sa *Traduction de l'Iliade d'Homère*, publiée en 1714, et qui a été effacée par celles que plusieurs bons écrivains ont données depuis. Le discours dont il accompagna sa version est écrit avec autant de finesse que d'élégance, mais Homère y paraît bien petit. On y condamne le dessein de son poème, la multiplicité de ses dieux et de ses héros si vains et si babillards, la bassesse de ses descriptions, la longueur et la monotonie de ses récits, etc. Ce discours fit naître le *Traité de madame Dacier : Des causes de la corruption du goût*. Cet ouvrage, dicté en grande partie par la pédanterie et la prévention, est semé à chaque page de grossièretés et d'injures. La Motte répondit par ses *Réflexions sur la critique*, ouvrage plein de sel et de raison, d'agrément et de philosophie. L'opinion de La Motte, que tous les genres d'écrire, traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvaient l'être heureusement en prose, fut le signal d'une nouvelle guerre. Ce poète, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la versification de folie, ingénieuse à la vérité, mais qui n'en était pas moins folie. Il compara les grands versificateurs « à des faiseurs d'acrostiches, et à un » charlatan qui fait passer des grains de » millet par le trou d'une aiguille, sans » avoir d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. » Pour familiariser le public avec ses idées, il fit un *OEdipe* en prose, qu'il fit contraster avec son *OEdipe* en vers; mais ses tentatives ne servirent qu'à faire naître des épigrammes. La Motte se consolait de tous ces traits de satire, en philosophe qui préfère la paix et l'amitié à la brillante fumée de la réputation. On ne connaît aucun ouvrage satirique ni malin sorti de sa plume, pas même

une seule épigramme, quoiqu'on en ait fait plusieurs contre lui. Ceux qui lui imputent les fameux couplets, qui, en 1708, révoltèrent la cour et la ville, paraissent ne pas faire attention que cette atrocité n'était pas dans son caractère. (*Voyez* ROUSSEAU JEAN-BAPTISTE, et SAURIN JOSEPH.) La Motte mourut à Paris en 1751, âgé de près de 60 ans, d'une fluxion de poitrine. Depuis 20 ans, il était aveugle, perclus de tous ses membres, et ne se nourrissait que de lait et de légumes. Sa douceur était inaltérable... Un jour, conduit par un domestique, au milieu d'une foule, il marcha sur le pied d'un jeune homme qui lui donna un soufflet : *Monsieur*, lui dit-il, *vous allez être bien fâché ; je suis aveugle*. Il était un excellent lecteur ; ses poésies, déclamées par lui, paraissaient des chefs-d'œuvre. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Paris en 1754, en 41 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection sont : | quatre tragédies : les *Machabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, et *OEdipe* ; | des *Comédies*, parmi lesquelles on distingue le *Magnifique*, qui s'est toujours soutenu, et que l'on redonne assez souvent ; | des *Opéras* assez médiocres. Il condamna dans la suite ce genre d'écrire, comme fatal aux bonnes mœurs ; dans son *Ode* sur la fuite du monde, il appelle le théâtre une *vive école de passions*. | Des *Odes* imprimées pour la première fois en 1770. On y trouve moins de feu dans le style, moins de choix dans les expressions, moins d'harmonie dans les vers, enfin moins de génie que dans celles de Rousseau ; mais il y a peut-être plus de profondeur et de pensées. Ses *Odes galantes* n'ont pas cet avantage, comme le titre l'indique assez. | Vingt *Eylogues* : la plupart avaient remporté le prix aux Jeux-Floraux. Ses bergers sont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de Fontenelle, et ils n'en valent que mieux. Les délices et l'innocence de la vie champêtre y sont peintes avec plus de vérité et avec autant d'agrément. | Des *Fables*, imprimées in-4°, avec de belles estampes, et in-12, en 1719. Cette naïveté sublime qui fait le charme de celles de La Fontaine ne s'y trouve que rarement. On sent que celui-ci écrivait dans son propre caractère. La Motte veut être simple et naïf comme lui, et n'y réussit presque jamais. Ses fables sont peuplées d'êtres métaphysiques, comme *don Jugement*, *dame Mémoire*, etc. Le mérite de La Motte est d'avoir tracé avec autant d'esprit que

de justesse les fonds et les dessins de ses Fables. Il en avait inventé une partie, et heureusement réformé celles qui n'étaient pas de son invention. | Plusieurs *Discours* en prose, sur la *poésie en général* et sur l'*ode en particulier* ; sur l'*églogue*, sur la *fable*, sur la *tragédie* ; on reconnaît dans tous le philosophe et l'homme d'esprit, quoique ces discours ne soient que l'apologie déguisée de ses différents ouvrages. | Des *Discours académiques*, et un *Eloge funèbre de Louis le Grand* ; | *Plan des preuves de la religion*, écrit excellent. La Motte était très capable de remplir ce plan ; il avait beaucoup médité sur la religion, quoique dans une mauvaise épigramme on l'accusât de n'y pas croire : on sait que les incrédules cherchent toujours des complices. | Un petit roman intitulé *Salneld et Garaldi, nouvelle orientale*, en prose. Le sentiment et l'esprit caractérisent cette bagatelle. | Des *Psaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates* et des *Proses* en vers. Il y a de l'esprit dans tous ces ouvrages, et beaucoup plus que ces genres n'en comportent. C'est en partie ce qui les rend inférieurs aux *cantiques* sacrés de Racine, de Rousseau, et de Le Franc de Pompignan. Tous ces différents ouvrages sont peu lus aujourd'hui. Ils ont été tous recueillis en 10 vol. in-12, 1754 : on a aussi publié *ses œuvres choisies* en 2 vol. in-8°. « La Motte, dit l'auteur de la » *Décadence des lettres*, écrivait purement et froidement : son style est sans » couleur, sa poésie inanimée ; on y » trouve plus de philosophie que de verve, » et la philosophie est le poison lent de » l'imagination. » *Voyez* son *Eloge historique* dans les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de M. de Fontenelle*, par Trublet, Amsterdam, 1761, in-12 ; mais il faut se souvenir que c'est un *Eloge*.

* HOUDETOT (ELIZABETH-FRANÇOISE-SOPHIE de la Live de Bellegarde, comtesse de), fille d'un fermier-général et belle-sœur de M^{me} d'Epinau, naquit vers 1750. Elle doit à la passion que J.-J. Rousseau conçut pour elle, passion qu'elle ne partagea pas, ainsi qu'à sa liaison avec St-Lambert, une réputation que n'auraient pu manquer de lui assurer ses talents et ses qualités personnelles, bien qu'elle n'eût fait rien imprimer. On a cependant conservé quelques jolis fragmens de ses vers, et M. Musset-Pathay en a fait connaître plusieurs dans la *Notice* qu'il lui a consacrée, tome 2, page 154 et suiv. de son *Histoire de la vie et des œuvres de J. J. Rousseau*

Le supplément à la correspondance de Grimm et de Diderot pag. 400, contient aussi une *Notice* sur M^{me} la comtesse d'Houdetot, par Suard. Elle est morte en 1815.

* **HOUDON (JEAN-ANTOINE)**, célèbre sculpteur, né à Versailles en 1740, obtint, à l'âge de 18 ans, le grand prix au concours académique, et se rendit à Rome comme pensionnaire du gouvernement. Il fit dans cette ville un *St-Jean de Latran* qui décore l'église de ce nom, et un *St-Bruno*. De retour à Paris, il ne tarda pas à se faire une grande réputation; et devint en 1778 membre et professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture. A la formation de l'institut en 1795, il fut nommé membre de la 5^e classe: en 1805, il reçut le titre de professeur des écoles spéciales de peinture et de sculpture, et fut décoré de la croix de la légion d'honneur. Il fut maintenu en 1816, à l'académie royale des beaux arts, et obtint l'éméritat dans les dernières années de sa vie. En 1826 Houdon tomba en enfance, et il mourut à l'âge de 88 ans, dans le mois de juillet 1828. Artiste plein d'esprit et de goût, il savait mieux imiter qu'imaginer, et parmi ses statues ou ses bustes, on remarque plutôt ceux qu'il fit d'après des modèles, que ceux qu'il exécuta d'après ses inspirations. Parmi ses ouvrages, dont le nombre est considérable, on cite les suivans: le *Voltaire* que l'on voit sous le péristyle du Théâtre-Français, les *Bustes de Catherine II*, de *Louis XVIII*, alors comte de Provence, de *mesdames Victoire* et *Adélaïde de France* tantes de ce prince; un petit *Bas-relief* représentant une *Grive morte*; un *Médaillon en marbre* représentant *Minerve*; une *Vestale* servant de *lampe de nuit*; le *Buste de Louis XVI*; celui de *Buffon* commandé par l'impératrice de Russie; la *Erileuse*, statue citée parmi ses chefs-d'œuvre et qui a été achetée par le roi de Prusse; le buste de *Franklin*, celui de *Barthélemy*, etc.

* **HOUDON (MARIE-ANGE-CÉCILE LAN-GLOIS)**, épouse du précédent, née en 1748, morte à Paris le 22 février 1825, à 75 ans, a traduit de l'anglais de Miss Damer le roman intitulé: *Belmour*, Paris, 1804, 2 vol. in-12: cette traduction, sur le titre de laquelle on a changé le nom de l'auteur anglais, en celui de M^{me} Dymmer et qui ne porte que l'initiale et la finale de celui de M^{me} Houdon, a été attribué, par erreur dans la *France littéraire*

(tome 5, page 287) à madame G... Houdin, auteur de *Moins vrai que vraisemblable* ou *la Forêt de Sercotte*, 1802, 2 vol. in-12.

HOUDRY (VINCENT), jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, et mort à Paris, en 1729, âgé de 98 ans, était d'un tempérament excellent. Quoiqu'il eût passé sa vie à lire et à écrire, il n'eut jamais besoin de se servir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avait beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et la poésie. Ses ouvrages les plus connus sont: | la *Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1712-1753, 22 vol. in-4^o: la *Morale* a 8 vol., et le supplément 2: les *Panegyriques*, 4 vol., et le supplément 1, les *Mystères*, 5 vol. et le supplément 1; les *Tables*, 4 vol.; les *Cérémonies de l'Eglise*, 1 vol.; l'*Eloquence chrétienne*, 1 vol. Il y a du bon dans cette vaste compilation, mais il y a peut-être autant de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes, mais il n'a pas toujours fait usage des meilleurs. Il copie trop souvent d'insipides livres de dévotion. | *Ars typographica*, carmen et d'autres poésies; | un *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, in-12; | des *Sermons* en 20 vol., écrits d'un style lâche et languissant. La liste de ses ouvrages est dans Nicéron.

* **HOUEL (J. P. L. L.)**, peintre et graveur, né à Rouen en 1755, mort à Paris le 14 novembre 1815, étudia la peinture à l'école de Casanova et la gravure sous le Mire. On lui doit: *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, 1782-99, 4 vol. grand in-folio, ornés de 264 figures au bistre: ouvrage peu estimé. Il renferme cependant un grand nombre d'observations curieuses et intéressantes, tant sur les mœurs et le costume que sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les volcans. | *Histoire naturelle des deux éléphans mâle et femelle du muséum de Paris, représentés en 20 estampes*, Paris, 1805, in-4^o. Houel a gravé aussi différens sujets analogues aux circonstances. M. Le Carpentier a donné une *notice sur Houel*, Rouen, 1815, in-8^o.

* **HOUGHTON (N...)** major d'infanterie et voyageur anglais, qui florissait à la fin du 18^e siècle, après avoir résidé quelque temps dans l'empire de Maroc auprès du consul de sa nation, fut chargé du commandement du fort de Gorée sur la côte d'Afrique. Les différentes circonstances

dans lesquelles il se trouvait lui inspirèrent du goût pour les voyages lointains et surtout pour les voyages de découvertes. Il offrit en 1789 ses services à la *société d'Afrique* établie à Londres, qui s'empressa de les accepter, et qui le chargea de déterminer le cours du Niger. Il commença cette course aventureuse dans le mois de novembre 1790 ; après s'être éloigné d'environ neuf cents milles de la mer en remontant le fleuve du Niger, il prit terre et traversa plusieurs royaumes Nègres sans accidens fâcheux, en se dirigeant vers le nord-est. Après une marche d'environ dix mois, il arriva sur la frontière du pays de Bambouc, dans le village de Simbing. Là, son nègre ne voulut plus le suivre ; Houghton fut même dépouillé et abandonné seul dans le désert. Ce malheur n'abattit point son courage ; il continua sa route, après avoir toutefois écrit un compte détaillé des découvertes qu'il avait faites, et des chances variées de son voyage. La lettre qui contenait ces détails fut la dernière que reçut de lui la *société d'Afrique*. Il erra depuis pendant plusieurs jours, et après être enfin arrivé à Jarra, ville frontière du pays de Ladamar, il trouva dans ce lieu quelques marchands Maures qui allaient en caravane acheter du sel à dix journées plus au nord dans le grand désert. Houghton voulut les suivre ; et pour se les rendre favorables, il leur distribua du tabac et leur donna un fusil ; mais, au bout de deux jours de marche il reconnut leurs intentions hostiles. Ayant voulu rétrograder, il fut dépouillé une seconde fois ; enfin il arriva à travers mille difficultés à Jarra, où il mourut d'une dysenterie. A ces détails on ajoute que son corps fut, selon l'usage des Nègres qui ne donnent point de sépulture aux étrangers, exposé dans un lieu voisin, et qu'on montra quelque temps après au voyageur Mungo-Park, le lieu où il fut abandonné. D'autres bruits ont couru sur sa mort, mais ils n'ont point été confirmés ; toutes les recherches que l'on a faites pour retrouver ses papiers ont été inutiles, et l'on n'a de ce voyageur que ses *Lettres à la société d'Afrique*, qui ont été recueillies et ont paru dans le second n° des *Mémoires de cette société*. Londres, 1792, in-4° : elles ont été traduites en français, par A. J. N. Lallemand, Paris, 1797, 1 vol. in-8°, avec 3 cartes.

HOULIERES (ANTOINETTE DU LIGIER de LAGARDE, veuve de Guillaume de

Lafon, seigneur des), naquit à Paris vers 1635 ou 1634. La nature avait rassemblé en elle les talens de l'esprit et les grâces de la figure. Elle possédait le latin, l'italien et l'espagnol, et eut pour maître dans les vers le poète Hesnaut. Son mari, lieutenant-colonel, était attaché au grand Condé, et suivit ce prince à Bruxelles lors de la guerre de la *Fronde*. Son épouse vint le rejoindre dans cette ville, et le peu de ménagement qu'elle montra à demander les appointemens dus à son mari, causa sa détention au château de Vilvorde, d'où son époux l'enleva, aidé de quelques troupes à ses ordres. Madame des Houlières se fit une petite cour, mais ce ne fut pas celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la *Phèdre* de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, ce sonnet si connu :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

On sait la vengeance que Racine et Boileau tirèrent de ce sonnet. C'est une singularité remarquable que le mérite de Racine, le poète qui a le mieux réussi à peindre l'âme des femmes, ait été méconnu par les deux femmes les plus spirituelles de son temps, M^{me} des Houlières et M^{me} de Sévigné. Madame des Houlières mourut le 17 février 1694, à l'âge de 57 ans, d'un cancer à la poitrine, dont elle souffrait depuis 12 ans. Elle était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, et de celles d'Arles. « Le temps, dit un biographe moderne, a beaucoup retranché de sa gloire littéraire ; il a justifié le jugement que les contemporains avaient porté sur ses essais dans le genre tragique, comique et dans l'opéra : il a condamné à l'oubli ses rimes en *aïlles*, en *aïlles*, en *illes*, en *iles*, ses *sonnets*, ses *rondeaux*, ses *ballades* et ses portraits autrefois si vantés. Voltaire donna à M^{me} des Houlières une place dans le temple du goût. La postérité la lui conservera pour ses idylles, quelques-unes de ses élogues et ses paraphrases de plusieurs psaumes. Ses *Poésies* ont été réunies en 2 vol. in-8°, en 1724, et réimprimées en 1747, en 2 petits vol. in-12. On trouve dans ce recueil : des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale en général

sage et utile, et, par un contraste bien propre à humilier l'esprit humain, quelquefois épicurienne. L'auteur n'est pas exemple du reproche de plagiat : *l'Idylle des moutons*, par exemple, est pour ainsi dire copiée mot à mot d'un ancien poète : madame des Houlières en a été quitte pour changer quelques mots et quelques tours surannés. Cependant cette assertion répétée par tous les dictionnaires historiques, n'est pas entièrement vraie : le président Bouhier, l'abbé d'Artigny et Goujet, la justifient du reproche de plagiat. (*Voyez* COUTEL.) | Des *Eglogues*, inférieures à ses idylles; | des *Odes*, encore plus faibles que les églogues; | *Genserice*, tragédie, qui pêche par le plan, et par le style traînant, fade et incorrect; | des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On pourrait réduire toutes les poésies de madame des Houlières à 50 pages, encore il ne faudrait pas être extrêmement difficile. « Les femmes, dit un critique, portent leur loquacité naturelle, leur verbosité abondante, pressée, intarissable, dans tout ce qu'elles veulent dire avec prétention; et quand elles sont atteintes de la manie du bel-esprit, elles composeraient de gros volumes sur des riens, ou bien sur des objets sérieux, qui dans un amas de paroles deviendraient des riens. » (*Voyez* LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, SUZE, TENCIN.) — Sa fille, ANTOINETTE THÉRÈSE des HOULIÈRES, morte en 1718. à l'âge de 55 ans, a fait aussi quelques poésies, qu'on peut voir dans les *Mémoires historiques* sur la vie de l'une et de l'autre.

HOULLIER (JACQUES), médecin de Paris, natif d'Elampes, est auteur de plusieurs ouvrages dont Boërhaave faisait grand cas. C'est lui qui forma le célèbre Louis Duret. Il mourut en 1562.

* HOUSEMAN (CORNELIUS), peintre, né à Anvers en 1648, s'établit à Malines : où il se fit une grande réputation par ses paysages qu'il embellissait de figures d'animaux et de plantes parfaitement exécutées. Il mourut en 1727.

HOUSSAYE. *Voyez* AMELOT.

HOUSTA (BAUDOUIN de), augustin, né à Toubise, bourg de Hainaut, s'est distingué dans son ordre par ses lumières et ses vertus; il en occupa les premiers emplois, et mourut à Enghien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères des conciles et*

d'autres ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son histoire, Malines, 1755, 1 vol. in-8°. Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, contient un assez grand nombre d'observations critiques; il y en a plusieurs d'inutiles et d'inexactes, mais il y en a aussi de solides et de bien prouvées, auxquelles le défenseur de M. Fleury (le sieur Osmund du Sellier, appelant, capucin profès, nommé autrefois *le Père Franquille de Bayeux*) n'a rien trouvé à opposer. Si le Père de Houssta montre quelquefois un peu d'humeur, s'il croit découvrir de la *mauvaise foi* dans des passages où peut-être il n'y a que de l'inattention ou de la négligence, il faut convenir, d'un autre côté, que l'illustre historiographe a donné occasion à des reproches fondés, que sa critique a été quelquefois caustique et amère, et qu'il a porté un regard sévère sur des choses qui se présentaient naturellement sous un aspect favorable. Il n'est que trop vrai encore que des compilateurs modernes qui n'avaient ni son érudition, ni son jugement, ni son zèle pour l'orthodoxie, ont employé son ouvrage et son nom pour porter la confusion dans le droit canonique et civil, et troubler la paix précieuse qui unissait l'empire et le sacerdoce. *Voyez* HONORÉ de Sainte-Marie.

HOUTEVILLE (CLAUDE-FRANÇOIS), membre de l'académie française, né à Paris en 1688, demeura environ 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois qui l'aima et l'estima. L'académie française lui donna la place de son secrétaire perpétuel le 27 février 1742; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris le 8 novembre de la même année, âgé d'environ 54 ans. Il était abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits, précédée d'un discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour ou contre le christianisme depuis son origine*, in-4°, 1722, et réimprimé en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, en 1741. La première édition était très inférieure aux suivantes, on y voyait partout l'écrivain ingénieux, mais moins souvent le philosophe, le théologien et l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paraître neuf dans un sujet usé, s'était paré du clinquant des précieuses ridicules de Paris, des expres-

sions nouvelles, des chutes épigrammatiques du siècle. On crut, au premier coup d'œil, que son ouvrage était plus propre à faire des incrédules qu'à les convertir. Il en parut plusieurs critiques; la meilleure est celle qui a pour titre : *Lettres de M. l'abbé de... à M. l'abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Ces lettres, au nombre de 18, sont pour le fond du Père Claude-René Hognant, jésuite, mort en 1745; mais elles sont retouchées pour le style par l'abbé des Fontaines, qui y ajouta la critique du style dans deux lettres qui sont à la fin du même recueil. On a encore de Houteville : *Essai philosophique sur la providence*, 1728; des *Discours académiques*; *L'Eloge historique de Bonnet*; *L'Eloge du Maréchal de Villerars*, et quelques autres écrits insérés dans les *Mém. de littérature* du Père Desmolets.

HOVE (PIERRE van), né le 25 août 1726, à Réthi dans la Campine, à quatre lieues de Turnhout, se fit remarquer de bonne heure par ses heureuses qualités, son application et ses talens. Entré dans l'ordre de Saint-François à Louvain, il fut fait en 1759 lecteur de l'Écriture sainte, et devint bientôt l'émule du savant Guillaume Smiths, et son successeur dans la traduction de la *Vulgate* en langue belge; il acheva celle du *Pentateuque*. Son travail rendu public dans les *Œuvres posthumes* du premier, lui mérita la reconnaissance de tous les gens de lettres. Bien différent des malheureux *herméneutes*, qui affligent aujourd'hui l'église d'Allemagne, il eut toujours devant les yeux la dignité et la sainteté du livre sur lequel il travaillait, et ne hasarda jamais d'y déroger par des pédanteries grammaticales, indignes d'un savant, et surtout d'un docteur catholique. Il mourut à Anvers le 21 septembre 1790, lecteur en théologie, et préfet du musée de philologie sacrée. Ce religieux joignit à une vie utilement laborieuse, la pratique constante de tous les devoirs de son état, et de toutes les vertus chrétiennes.

* HOVEDEN (ROGER de), historien anglais du 12^e siècle, né dans le comté d'York, publia en latin des *Annales* qui commencent à l'an 731 et vont jusqu'à l'an 1202 (5^e année du règne de Jean-Sans-Terre); elles forment la continuation de celles de Bède. Elles ont été imprimées par Saville dans les *Historici anglici*, 1595, et réimprimées à Francfort 1601, in-folio. Hoveden est mort postérieurement à l'an 1204.

HOVITZ (FRANÇOIS-GODARD), célèbre médecin suédois, né vers 1790, est connu par ses ouvrages de médecine et de philosophie qui sont très estimés dans le nord. Son traité sur la *démence* est une monographie complète; et il a porté un coup mortel au système de Kant par les arguments qu'il a réunis dans le *déterminisme* ou *Hume opposé à Kant*, Copenhague, 1824, in-8°, et dans *Mon dernier mot sur le déterminisme et les considérations de M. Oersted*, 1825, in-8°. Hovitz est mort en 1826.

* HOWARD (JOHN), philanthrope anglais, né en 1726 à Hackney, était fils d'un tapissier. Après la mort de son père qui lui laissa quelque fortune, il voyagea en France et en Italie. Une frégate sur laquelle il s'était embarqué pour passer en Portugal ayant été capturée par un bâtiment français, Howard fut jeté en prison, et c'est dès lors qu'il conçut, à ce qu'on dit, tant de pitié pour les prisonniers. Il parcourut toute l'Europe dans le seul but de visiter les hôpitaux et les prisons, afin de proposer aux souverains les moyens d'améliorer ces lieux. Sa bonté ne se bornait pas à ses semblables; un malheur arrivé au plus chétif animal l'affligeait sensiblement, et il avait destiné pour ses chevaux invalides un vaste terrain où ils trouvaient à se nourrir et à s'abriter; aussi ce sentiment de compassion était-il devenu une véritable manie. Il fuyait la société, ne se nourrissait que des mets les plus grossiers, portait de préférence du linge et des vêtemens humides, et avant de se mettre au lit, restait pendant une demi-heure enveloppé d'une toile grossière qu'il trempait dans l'eau la plus froide. Quelles que fussent ces singularités, on ne saurait trop apprécier l'utilité des travaux d'Howard, qui ont provoqué une réforme si essentielle dans l'administration des prisons. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dans lesquels il se propose toujours le soulagement de l'humanité souffrante. Nous citerons : | *Etat des prisons en Angleterre et dans le pays de Galles, avec des observations préliminaires, et un tableau de quelques prisons étrangères*, 1777, in-4°, traduit en français, 1781, in-4°, 2 vol. in-8°; | *Supplément à l'ouvrage précédent avec le récit des voyages de l'auteur en Italie*, 1780, augmenté dans l'édition de 1784; | *Histoire des principaux lazarets de l'Europe, etc.*, avec des observations nouvelles sur quelques prisons et hôpitaux étrangers, et des

remarques additionnelles sur celles de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, 1789, traduite en français par T. P. Bertin, 1801, in-8°. On y a joint le Traité de Méad sur la peste. | *Tableau de la Bastille*, traduit du français, 1780; | *Nouveau Code des lois pénales du grand-duc de Toscane* (Léopold II), 1789. Howard mourut le 20 janvier 1790, à la suite d'une fièvre maligne, qu'il avait prise en visitant un malade. Il était d'un caractère brusque, mais son cœur était sensible et généreux. Il était lié avec le célèbre Burke, et avec John Aikin. Le premier a prononcé son éloge et le second a publié un *Tableau du caractère et des services publics de J. Howard*, 1791, in-8°, traduit en français par Boulard, avec le titre de *Vie de Howard*, Paris, 1796, in-12. Delille, dans le poème de *la Pitié*, a chanté sa philanthropie. On lui a élevé un monument dans l'église de St.-Paul à Londres.

* **HOWE** (Lord RICHARD), célèbre amiral anglais, né en 1722, se fit remarquer de bonne heure par ses talents militaires et par son courage. Il entra au service dès l'âge de 14 ans, et se signala par plusieurs actions brillantes, qui lui valurent en 1746 le grade de capitaine de vaisseau. En 1757, il concourut à la prise de l'île d'Aix et à la destruction du port de Cherbourg. Son frère aîné ayant été tué en Amérique en 1758, dans une affaire contre les Français, il lui succéda dans son titre de baron d'Irlande, et fut nommé en 1770 contre-amiral et commandant en chef dans la Méditerranée. Pendant la paix qui suivit la guerre d'Amérique, il reçut le titre de premier lord de l'amirauté, et fut élevé au rang de comte de la Grande-Bretagne. La guerre qui éclata en 1793 lui fournit l'occasion de signaler de nouveau sa valeur; il obtint le commandement de l'escadre de la Manche, en qualité d'amiral de la *blanche*, et remporta une victoire complète sur l'escadre française sortie de Brest (1^{er} juin 1794). C'est dans cette journée que l'équipage le *Vengeur*, se laissa engloutir dans les flots plutôt que de se rendre. La nouvelle de ce combat causa la joie la plus vive en Angleterre, et attira à Howe les plus grands honneurs. Le roi se rendit en personne, avec la reine, à bord de son vaisseau, et le gratifia d'une épée d'or enrichie de diamans. L'année suivante il fut nommé général des troupes de la marine, puis chevalier de la Jarretière. Il ne quitta le commandement de la flotte qu'en 1797,

mais il rendit encore peu de temps après un service signalé à sa patrie en apaisant par sa présence une révolte qui avait éclaté parmi les équipages des flottes de Portsmouth et de Plymouth. Un accès de goutte termina sa vie le 5 août 1799. Sa fermeté lui avait acquis l'estime générale, et quoiqu'il maintint sévèrement la discipline, il était chéri de ses subalternes, parce qu'ils étaient convaincus de sa stricte équité.

HOWELL (JAMES), laborieux écrivain anglais, né vers 1594 dans le comté de Caermarthen, mort en 1666 à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Il possédait le latin, le grec, et parlait sept langues vivantes. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglais sont : | *l'Histoire de Louis XIII*; | *La Forêt de Dodones* ou *les Arbres parlans*, 1640, in-fol., traduite en français, Paris, 1652, in-4°; | *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduit en latin, Londres, 1664, in-8°; | des *Poésies*, 1663, in-8°, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwell, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement sur le trône en 1666. On sent assez quel degré de véracité on doit attendre d'un historien de cette trempe.

HOYUS (ANDRÉ), professeur royal en grec à Douai, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies latines*, 1587, in-8°, et par son *Ezechiel paraphrasi poetica illustratus*, 1598, in-4°. On a encore de lui : *De pronuntiatione græca*, 1620, in-8°, et d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17^e siècle, âgé de plus de 80 ans.

HOYNCK. Voyez PAPENDRECHT.

HOZIER (ETIENNE d'), gentilhomme provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusieurs *pièces de vers*, imprimées tant en français qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartes, et a composé des *Chroniques*, assez bien faites pour le temps où il vivait. Il mourut à Aix en 1611. — Son fils, PIERRE d'HOZIER, né à Marseille en 1592, mort à Paris en 1660, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-fol., et de plusieurs *Généalogies*. — CHARLES-RENÉ d'HOZIER, fils du précédent, mort à Paris en 1732, a donné le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1675, et d'autres écrits sur la noblesse de France.

HUARTE (JEAN), natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre française, s'acquît au 16^e siècle de la réputation, par un ouvrage espagnol intitulé : | *Examen de ingenios para las ciencias* (Examen des esprits propres aux sciences), 1580, in-8°. Ce livre a été traduit en italien par Camilli, Venise, 1582, in-8°; en latin par Æsch. Major, Halle, 1662, in-8°, et en français, par Vion de Dalibray, Paris, 1645, 1658 et 1675, in-8°, et par Savinien d'Alquié, Amsterdam, 1672. On estime l'édition de Cologne, in-12, de 1610.

* **HUBE (MICHEL-JEAN)**, savant polonais, né à Thorn en 1757, était secrétaire du sénat de cette ville en 1765. Plus tard il remplit les mêmes fonctions à la cour de Stanislas-Auguste Poniatowski; enfin il fut chargé de la direction du corps des cadets de Varsovie. Hube mourut en 1808, après avoir publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : | *de Figura telluris*, Gottingue, 1761; | *Réflexions sur l'architecture*, Leipsick, 1765; | *Traité de physique*, Cracovie, 1785; | *Lettres de physique*, 4 vol., Varsovie, 1791; | *La physique pour les écoles nationales*, Cracovie, 1792, qu'il composa par ordre de la commission d'éducation, et qui fut traduit en polonais et adopté pour l'enseignement des écoles publiques. Ces ouvrages sont écrits en allemand qui est la langue généralement adoptée à Thorn.

HUBENS (JACQUES-JOSEPH de), doyen de la célèbre église collégiale de Saint-Martin à Liège, mort dans cette ville le 25 mai 1780, à 68 ans, s'est fait connaître dans presque toutes les provinces catholiques par son zèle pour l'adoration du Saint-Sacrement. Pour étendre non-seulement dans toute l'Europe, mais jusque dans les deux Indes, l'*Association de l'adoration perpétuelle*, il n'a épargné ni fatigues, ni dépenses, ni sollicitations, ni aucun des moyens qu'une piété active peut imaginer et employer. On lui doit la publication d'un grand nombre d'ouvrages de piété. C'était un homme singulièrement recommandable par la simplicité et l'innocence de ses mœurs, la douceur et la tranquillité de son caractère. On a remarqué comme une circonstance singulière, qu'il est mort le jour même où le grand objet de son zèle recevait dans toute l'étendue de l'Eglise catholique les honneurs du plus glorieux triomphe; jour auquel il avait constamment souhaité de mourir, et auquel il était parvenu à se persuader qu'il mourrait en effet. Un théo-

logien distingué a fait à son sujet un beau discours sur ce passage du quatrième livre de l'imitation de J.-C. ch. 14 : *O vere ardens fides eorum! Probabile existens argumentum sacræ presentie tue.*

HUBER (SAMUEL), était originaire de Berne, et professeur en théologie à Wittenberg vers l'an 1592. Luther avait enseigné que Dieu déterminait les hommes au mal comme au bien : ainsi Dieu seul prédestinait l'homme au salut ou à la damnation; et, tandis qu'il produisait la justice dans un petit nombre de fidèles, il déterminait les autres au crime et à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté et de la miséricorde divine. Il enseigna que Dieu voulait le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ les avait tous rachetés, et qu'il n'y en avait pas un pour lequel Jésus-Christ n'eût satisfait : de sorte que les hommes n'étaient damnés que par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine raisonnable fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chapitres 9, 10 et 11 de l'*Epître aux Romains*, in-8°.

HUBER (ULRIC), publiciste allemand, né à Dockum en 1636, devint professeur en droit à Franeker, président de la cour suprême de Frise, et mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre Périzonius. On a de lui : | *De Jure civitatis*, 1708, in-4°; | *Jurisprudentia Frisica*; | *Specimen philosophiæ civilis*; | *Prælectiones juris civilis*, Francfort, 1749, 5 vol. in-4°; on en a donné une belle édition à Louvain, en 1766, en 3 vol. in-4°, avec des notes où le fanatisme de l'auteur est souvent redressé avec autant de modération que de raison. Ces notes sont de M. Le Plat, qui depuis a paru moins éloigné des idées de Huber sur l'Eglise catholique et ses pontifes.

HUBER (MARIE), née à Genève en 1695, morte à Lyon, le 13 juin 1755, âgée d'environ 59 ans, est connue par plusieurs ouvrages qui ont eu quelque cours, entre autres par des *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1759 et 1754, 6 parties in-12. Cet ouvrage a essuyé de justes censures; l'auteur se borne au pur déisme. Elle publia aussi : *Système des théologiens anciens et modernes, conciliés par l'exposition des différens sentimens sur l'état des âmes séparées des corps*, 2^e édition, 1759, in-12. Elle attaque, dans cet ouvrage, le dogme des

peines éternelles, ce qui lui attira de justes et nombreuses critiques des catholiques et des protestans. Mademoiselle Huber était elle-même protestante. Elle avait assez d'esprit pour sentir l'inconséquence des principes de sa secte, et crut se tirer d'embarras en se jetant de plein gré dans les erreurs où ils conduisent.

* **HUBER (JEAN-RODOLPHE)**, peintre, né à Bâle en 1558, fut élève de Joseph Werner, de P. Tempesta et de C. Maratti, et alla en Italie étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Il s'attacha particulièrement à la manière du Tintoret, et il eut l'habileté d'imiter de très près son dessin, son feu, ses beautés, et même ses défauts. Son pinceau est léger, expressif; son coloris vif et plein de feu. Le nombre de ses tableaux est immense. Il mourut à Bâle en 1748.

* **HUBER (MICHEL)**, littérateur distingué, né en 1727 à Frontenhausen en Bavière, vint fort jeune à Paris, se lia avec plusieurs hommes de lettres célèbres, et fournit beaucoup d'articles de littérature allemande au *Journal étranger*, rédigé alors par MM. Arnaud et Suard. En 1766, il fut appelé à l'université de Leipsick, pour y enseigner la langue française. Il mourut dans cette ville le 15 avril 1804. Il joignait à beaucoup de talens un caractère plein de franchise, de candeur et de bonté. Il a rendu de grands services aux lettres, en établissant, par ses traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui le premier traduisit en français les *idylles* et les *poèmes* de Gessner. On lui doit encore plusieurs autres traductions françaises d'ouvrages allemands : | *Lettre de M. l'abbé Winckelmann sur les découvertes d'Herculanum*, à M. le comte de Bruhl, Paris, 1764, in-4°. Il a publié, in-8°, sans date, des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages* de ce célèbre écrivain; | *Choix de poésies allemandes*, 1766, 4 vol. in-12; | *Wilhelmine*, 1769, in-8°; | *Lettres choisies de Gellert*, avec l'éloge de l'auteur, 1770, in-8°; | *Reflexions sur la peinture par Hagedorn*, 1775, 2 vol. in-8°; | *Histoire de l'art de l'antiquité, par Winckelmann*, Leipsick, 1781, 3 vol. in-4°, nouvelle édition revue par Jansen, Paris, 1793-1803, 3 vol. in-4°; | *Lettres philosophiques sur la Suisse, par Meiners*, 1786, 2 vol. in-8°; | *Notice générale des peintres*

rangés par écoles, précédée de l'histoire de la gravure et de la peinture, Leipsick, 1787, in-8°, nouvelle édition refondue en partie avec Rost, sous le titre de *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, 1797-1808, 9 vol. in-8°; | *Le nouveau Robinson, par Campe*, 1795, 2 vol. in-8°. On a encore de lui le *Catalogue du cabinet d'estampes de Brandes*, 1795-96, 2 vol. in-8°. — Son fils (**LOUIS-FERDINAND**), né à Paris le 15 septembre 1764 mort à Ulm le 24 décembre 1804, dirigeait l'excellente gazette de cette ville, et travaillait depuis la mort de Posselt aux *Annales de l'Europe*. Il a composé en allemand et traduit en cette langue plusieurs ouvrages anglais et français, dont on peut voir le détail dans une *Notice* sur sa vie, mise à la tête de ses *Oeuvres posthumes* publiées par sa veuve, Tubingen, 1807-1810, 2 vol. in-8°.

* **HUBER (FRANÇOIS)**, savant naturaliste, membre et correspondant de plusieurs académies, né à Genève le 2 juillet 1750 et mort à Lausanne le 22 octobre 1851, était fils du peintre et silhouetteur célèbre, Jean Huber, dont Grimm raconte un grand nombre d'anecdotes dans sa correspondance, et qui a fait un ouvrage *sur le vol des oiseaux de proie*. A l'âge de quinze ans François fut atteint d'une cécité complète causée par le froid et l'éclat d'une neige éblouissante qui affectèrent sa vue déjà très faible, pendant une nuit d'hiver qu'il s'était égaré à la campagne. Ce malheur ne put empêcher une jeune personne qu'il aimait, de lui donner sa main. Aidé de son épouse et d'un jeune homme nommé Burnens, qui lui servait de lecteur et d'écrivain, Huber parvint encore à rendre les plus grands services à la science. Il publia d'abord, en 1792, les résultats de ses travaux sous le titre de *Lettres à Ch. Bonnet*, et, bientôt parurent ses *Nouvelles observations sur les abeilles*, Paris, 1796, in-12; 2^e édition, Genève, 1814, 2 vol. in-8°, avec atlas, dont son fils Pierre Huber a rédigé le second. C'est dans cet ouvrage que l'auteur fit connaître, le premier, le mystère de la fécondation de la reine de chaque ruche. Huber publia, en 1801, des observations faites de concert avec Jean Sénebier, sur la germination, sous le titre de *Mémoires sur l'influence de l'air et de diverses substances gazeuses dans la germination des différentes graines*, Genève et Paris, in-8°. Huber était aussi en relation avec le savant Ch.-Victor de

Bonstetten. Son fils, à qui il inspira le goût de l'histoire naturelle, a lu à l'ins-titut de France des observations nouvelles et très curieuses sur les fourmis. Elles ont été publiées sous le titre d'*Essai sur l'histoire et les mœurs des fourmis indigènes*, Paris, 1806, un vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais.

HUBERT (saint), l'apôtre des Ardennes, évêque de Maëstricht, succéda à saint Lambert en 697, selon le Père Roberti et le Père Eïsen; mais, selon les agiographes d'Anvers, en 709. Il transféra le corps de son saint prédécesseur de Maëstricht à Liège, et le plaça dans l'église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avait subi le martyre: il y plaça en même temps le siège épiscopal. Il convertit à la foi un grand nombre d'infidèles dans les Ardennes, ce qui lui mérita le nom d'*Apôtre* de ce pays. Il mourut à Terwueren en Brabant, le 20 mars 727. Son corps fut porté à Liège et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 817, on le transporta, avec la permission de l'évêque Walcandus et de l'empereur Louis le Débonaire, à l'abbaye d'Andain en Ardennes qui porte aujourd'hui son nom. C'est dans ce monastère qu'on mène ceux qui ont été mordus des chiens enragés. Le Père Le Brun a tâché de prouver que quelques pratiques observées à cet égard étaient superstitieuses; mais le Père Roberti, jésuite, en a pris la défense. Les Pères Martenne et Durand les ont aussi justifiées dans leur *Voyage littéraire*, t. 5, p. 146. Du reste, plusieurs de ces observations, qui pouvaient paraître inutiles ou suspectes, ont été retranchées dans les derniers réglemens donnés aux pèlerins de Saint-Hubert en 1775. (*Voyez* ROBERTI.) La ville de Liège regarde saint Hubert comme son fondateur et son premier évêque. Il y a un ordre militaire des chevaliers de Saint-Hubert, institué par Gérard V, duc de Clèves et de Gueldre, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le jour de Saint-Hubert, sur la maison d'Egmont, qui lui disputait ses états. Les chevaliers portaient dans l'origine un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, et auquel était attachée une médaille représentant saint Hubert; mais une partie des états que possédaient autrefois les ducs de Clèves étant passée à l'électeur palatin du Rhin, les chevaliers portent depuis un collier d'or avec une croix et l'image de saint Hubert.

HUBERT (MATTHIEU), prêtre de l'Oratoire né à Châtillon dans le Maine en 1640, mort à Paris en 1717, à 77 ans, avait étudié au Mans sous Mascaron, alors professeur au collège de cette ville. Il remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour, avec beaucoup de succès. Le Père Bourdaloue l'entendait lorsqu'il pouvait; et le jésuite mettait l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le Père Hubert méritait encore son estime par sa tendre piété, et surtout par sa profonde humilité. Il disait que « Massillon, son confrère, devait prêcher aux » maîtres, et lui aux domestiques. » Une personne de distinction lui ayant rappelé dans une grande compagnie qu'ils avaient fait leurs études ensemble: « Je n'ai garde » de l'oublier, lui répondit Hubert: vous » aviez alors la bonté de me fournir des » livres et de me donner vos habits. » Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût et les personnes pieuses. « Sa manière de » raisonner (dit le Père de Monteuil, éditeur de ce recueil) n'avait point cette » sécheresse qui fait perdre quelquefois » l'onction du discours; et sa façon de » s'exprimer ne tenait rien de cette élocution trop étudiée qui l'affaiblit à force » de la polir. »

HUBNER (JEAN), professeur de géographie à Leipsick, et recteur de l'école de Hambourg, né en 1668 à Tyrgau dans la Haute-Lusace, mourut dans cette ville le 21 avril 1751, à l'âge de 63 ans. On a de lui une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde*. C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en français, à Bâle, 1757, 6 vol. in-12. La méthode de l'auteur est claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne (encore cela n'est-il pas général); mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays; défaut qui lui est commun avec tous les auteurs qui parlent des régions qu'ils ne connaissent pas. On doit porter le même jugement de son *Dictionnaire géographique*. 4 vol. in-8°, orné de plusieurs éditions; la dernière est de Leipsick, 1781, très gros in-8° de 3045 pages, avec des planches.

HUBY (VINCENT), né à Hennebon en Bretagne l'an 1608, se fit jésuite en 1625, et mourut le 22 mai 1695 à Vannes, où on lui a élevé un mausolée en marbre. Son zèle infatigable pour toutes les fonc-

sons du saint ministère et sa tendre piété l'ont rendu cher à ceux qui sont animés du même esprit. Il le communiquait, non-seulement par ses discours, son exemple, mais aussi par de petits livres de piété qu'il composait et qu'il distribuait. On estime particulièrement ses *Considérations propres à faire naître et entretenir l'amour divin dans nos cœurs*, et sa *Retraite*. On a donné une édition de ses *OEuvres* à Paris, 1765. Il avait introduit dans le diocèse de Vannes l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et établi plusieurs maisons de retraite. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Phonamie, dans le *Recueil des Vies* des fondateurs des maisons de retraite, Nantes, 1698, in-12.

* **HUDDART (JOSEPH)**, célèbre géographe anglais, né en 1741, était fils d'un cordonnier du village d'Allenby, dans le duché de Cumberland. Il s'adonna à la pêche des harengs qui vinrent en grande quantité visiter le golfe de Forth, vers l'année 1757. Cette occupation, conforme à ses goûts, le détermina à étudier la construction navale et l'astronomie, pour devenir un marin accompli. Il parvint en effet à réunir à un haut degré de connaissances pratiques, une science très profonde, et fournit bientôt la preuve de ses rares talents dans la construction d'un navire qui est sorti tout entier de ses mains, et dans les cartes marines qu'il dressa et qui sont fort estimées. Il fit plusieurs voyages sur le navire qu'il avait construit. Il sonda les divers ports et les baies du canal de Saint-Georges, dont il fut dans la suite chargé de dresser la carte. Ce travail difficile fut achevé en 1777, et l'exactitude en a été reconnue par les plus habiles ingénieurs marins. La Compagnie des Indes, instruite de ses talents, l'avait déjà engagé à son service; il fit pour elle plusieurs voyages en Asie, avec la qualité de capitaine de navire. L'éclipse des satellites de Jupiter lui fournit l'occasion de déterminer la longitude de Bombay avec plus d'exactitude que les géographes n'avaient pu le faire. La compagnie, pour le récompenser des services qu'il avait rendus à la navigation, l'admit à son retour, en 1788, au nombre de ses directeurs, et le traita avec une considération distinguée. Il a publié une *Esquisse du détroit de Gaspar, passage entre les îles de Banca et Billiton*, et plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions de la société royale de Londres*, dont il était membre. Il mourut en 1816.

HUDDE (JEAN), bourgmestre d'Amsterdam, grand politique, savant mathématicien, né à Amsterdam en 1640, mort dans la même ville en 1704, à l'âge de 64 ans, est auteur de quelques *Opuscules* estimés. François Schoten les a insérés dans son *Commentaire sur la géométrie de Descartes*.

HUDSON (HENRI), pilote anglais, a donné son nom à une baie, au nord du Canada, qu'il a découverte en 1610, découverte qui avait d'abord paru de la plus grande importance, parce qu'elle semblait promettre un passage par le nord dans la mer Pacifique; mais l'inutilité des tentatives faites à ce sujet ont fait renoncer à l'espérance de réussir. Lorsque Hudson revenait en 1611, son équipage se révolta; on le mit dans une chaloupe (21 juin) avec son fils encore enfant, et quelques personnes qui lui étaient attachées; et dès lors on n'en a plus entendu parler. Les principaux chefs de la révolte furent tués dans une rencontre qu'ils eurent plus tard avec des sauvages; d'autres moururent en route; enfin les derniers n'abordèrent en Irlande qu'au mois de septembre, après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim. On trouvera quelques détails sur le voyage de Hudson, dans les tomes 10 et 11 des *Petits Voyages de Deby*.

HUDSON (JEAN), savant philologue, né à Widechap, dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie et les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701 pour succéder à Thomas Hype dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, et en 1712 pour occuper la place de principal du collège de la Sainte-Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 57 ans. La république des lettres lui doit de savantes *Editions* de Velleius Paterculus, de Thucydide, de Denys d'Halicarnasse, de Longin, d'Esopé, de Josèphe, des petits géographes grecs, Oxford, 1698 à 1712, 4 vol. in-8°. Toutes les autres éditions d'Hudson sont in-fol., et imprimées à Oxford en différentes années.

* **HUDSON (GUILLAUME)**, pharmacien et botaniste anglais, né dans le Westmoreland en 1750, mourut le 23 mai 1795. Il fut en correspondance avec Linnée, Haller et d'autres naturalistes célèbres. On lui doit *Flora anglica*, Londres, 1762, in-8°; 2^e édition, 1778, 2 vol., augmen-

tée et enrichie de beaucoup de choses nouvelles. Il préparait une *Fauna anglica*, lorsqu'un incendie dévora, en 1783, sa bibliothèque et ses manuscrits.

* HUE (FRANÇOIS), né à Fontainebleau en 1737, d'une famille ancienne et considérée dans la magistrature, acquit en 1787 la charge d'huissier dans la chambre du roi, et fut nommé en 1791 premier valet de chambre du dauphin. Dans la journée du 20 juin 1792, il contribua par sa présence d'esprit à sauver la reine : lui-même n'échappa aux massacres du 10 août qu'en se précipitant d'une des fenêtres du château dans le jardin et de là dans la Seine, où, malgré les coups de fusil qu'on lui tira, il atteignit un bateau et se sauva. Le lendemain il pénétra aux Feuillans, et il reprit son service auprès du roi. Il l'accompagna dans la prison du Temple ; mais on l'en fit sortir le 1^{er} septembre, et on le conduisit, heureusement pour lui, à la mairie ; car le massacre commença le lendemain à l'Abbaye, où il devait être transféré. Mis en liberté, il continua à se dévouer pour la famille royale, et il ne quitta la France que lorsque Madame royale en sortit en 1795. Il la suivit en Autriche, et entra au service de Louis XVIII, qui le chargea de plusieurs missions, dans lesquelles il courut toute sorte de dangers. Enfin, en 1814, il rentra en France avec ce prince, et il reçut en 1815, la commission périlleuse de retirer du trésor les diamans de la couronne, et de les faire transporter hors du royaume ; il parvint heureusement à sauver ce dépôt. Rentré en France avec le roi, il mourut le 49 janvier 1819. Il était premier valet de chambre, trésorier général de la maison militaire et du domaine privé de S. M. On lui doit *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, qu'il publia pour la première fois à Londres en 1806. Cet ouvrage fut réimprimé en France en 1814 et 1816, in-8°, avec quelques corrections et additions. Il est impossible de lire cette relation sans admirer le prince dont elle rappelle les vertus et le courage.

* HUEL (JOSEPH-NICOLAS), prêtre du diocèse de Toul, curé et doyen de Rouceux, près de Neuchâteau en Lorraine, naquit le 17 juin 1690 à Mattaincourt, près de Mirecourt, et fut nommé à la cure de Rouceux le 8 janvier 1726. Il avait été lié avec l'abbé de Saint-Pierre lorsqu'il faisait ses études théologiques à Paris, et avait pris de lui le goût des pro-

jets. Il en forma quelques-uns dont l'exécution aurait été utile à la France ; ils sont consignés dans plusieurs volumes qui sont restés manuscrits entre les mains de sa sœur, religieuse à Montmartre. C'est lui qui fit rendre les arrêts du 4 septembre 1741 et du 11 septembre 1742, par lesquels il est ordonné que les grandes routes de la Lorraine et de Barrois seront plantées de noyers, châtaigniers, ormes, frênes, à trois toises de distance d'un arbre à l'autre. Il voulut lui-même donner l'exemple, en faisant une plantation de noyers sur la route de Neuchâteau à Nancy. Le produit de ces arbres devait être employé à la dotation d'une école de filles dans la paroisse de Rouceux. Huel, en 1762, présenta au conseil du roi Stanislas le projet d'un canal de communication entre la Méditerranée et l'Océan germanique, dont le point de contre-pente devait se trouver à Monthureux-le-Sec, entre Mirecourt et Darney. On assure que l'exécution en était très praticable. Non-seulement Huel répandait avec profusion ses *Mémoires* en France, il les faisait encore passer dans les cours étrangères ; et la réputation d'homme de bien dont il jouissait, ne se bornait point à son pays. Le duc de Wurtemberg, lorsqu'il venait à Paris, se détournait de sa route pour visiter le modeste presbytère de Rouceux. Huel, en sa qualité de doyen, porta souvent la parole dans les synodes diocésains. Effrayé du danger des enterremens précipités, il fit arrêter dans une de ces assemblées, « que les curés n'enterraient aucun de leurs paroissiens qu'il n'eût demeuré deux nuits entières sur un lit, le visage découvert, les mains et le reste du corps libres, etc. » Cette sage délibération et le discours par lequel le curé Huel l'avait provoquée ont été insérés dans le *Journal de Nancy*, 1781, supplément n° 6. On a d'Huel, *Essai sur les moyens de rendre les religieuses utiles en supprimant leurs dots*, Neuchâteau, 1750, petit in-8°, sans nom d'auteur. Cet ouvrage, le seul qu'il ait fait imprimer (1), composé dans d'excellentes intentions, fut accueilli favorablement d'une partie du public, mais il excita l'animadversion de la cour souve-

(1) Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 3, pag. 232, lui attribue un *Essai sur la crainte de la mort*, in-12. Il ne cite ni la date ni le lieu de l'impression. Les détails de cet article sont dus à M. F. de Neuchâteau.

faine de Nancy, qui le supprima. L'imprimeur fut décrété; Huel se nomma, et offrit de faire à son ouvrage les changemens qui seraient jugés nécessaires. On ignore ce qui causa cet orage : ce ne peut être ni le projet d'abolir les dots qui ont toujours été réprochées par l'Eglise, ni celui de rendre toutes les religieuses utiles, qui n'a en lui rien de condamnable. On ne peut justifier la sévérité de la cour souveraine qu'en supposant que le livre contenait quelque chose de répréhensible, que le curé pourtant offrait de supprimer. Le procureur-général s'opposa à la réimpression, même avec ces changemens. Huel mourut dans sa cure le 3 septembre 1776. C'était un homme d'esprit, instruit, très ardent, et vivement épris de la passion du bien public.

HUERGA (CYPRIEN de la), religieux espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui de savans *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture sainte, savoir : | sur Job; | sur les *Psaumes*; | sur le *Cantique des cantiques*, etc.

* HUERTA (VINCENT-GARCIA de la), poète espagnol, naquit à Zafrá en Estramadure, le 24 janvier 1729. Il se déclara le chef du parti qui défendait la gloire des anciens classiques espagnols contre don Ignace de Luzán, qui était à la tête du parti des innovateurs, c'est-à-dire de ceux qui voulaient introduire l'école française dans le théâtre et dans la poésie espagnole. La Huerta prétendait qu'on pouvait suivre les anciens auteurs sans tomber dans leurs défauts, et il le prouva en publiant trois excellens ouvrages; son *éclat* des *Pêcheurs* (1760), son *Jupiter conservateur*, poème mythologique en stances, lu à la distribution des prix, et sa tragédie de *Rachel* jouée pour la première fois à Madrid en 1778. Cette pièce occupe une place distinguée parmi les tragédies régulières que possède la littérature espagnole, comme l'*Ataulphe*, *Virginie*, *Numance*, et celles des nouveaux auteurs classiques, *Cienfuegos*, *Moratin*, *Quintana*, etc. Elle eut beaucoup de succès, et elle a été traduite en italien, en anglais, et en allemand. La Huerta fut nommé bibliothécaire royal en 1759, et membre de l'académie espagnole en 1762. Ses autres ouvrages sont : | *Vocabulaire militaire espagnol*, Madrid, 1760, in-8°; | *Obras poeticas*, ib., 1778, 2 vol. in-8°; | *Théâtre espagnol*, ib., 1783, 1788, 16 vol. in-4° ou

in-8°. Il a réuni dans ce recueil les pièces régulières de l'ancien théâtre de sa nation. On y trouve, dans le tome 15. les tragédies de l'éditeur. Dans sa préface, il s'élève contre Voltaire, Signorelli, Linguet, etc., qui ont critiqué ce théâtre, peut-être sans assez connaître la langue espagnole, et toujours avec trop de rigueur. Huerta a traduit la *Zaire* de Voltaire; il est mort à Madrid en 1797.

HUESCAR, ou HUASCAR, roi du Pérou, fut massacré par son frère cadet et bâtard Atabaliba, qui usurpa la souveraineté et fit mourir tous les descendans de Manco-Capac. Les Espagnols, dont Huescar avait imploré le secours, vengèrent sa mort sur le cruel et perfide Atabaliba, dans le courant de l'année 1533. *Voyez* ce nom.

HUET (PIERRE-DANIEL), évêque d'Avranches, né à Caen le 8 février 1630, acheva son cours de belles-lettres à 14 ans, étudia en philosophie sous le Père Pierre Membrun, jésuite, et devint en peu de temps géomètre, mathématicien, théologien, antiquaire et poète. Il alla à Paris en 1650, où il prit du goût pour la philosophie dans les *Principes de Descartes*, et pour l'érudition, dans la *Géographie sacrée* de Bochart. Il accompagna ce dernier en Suède, en 1652, où Christine lui fit l'accueil dont elle honorait les savans les plus distingués. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, le grand Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum delphini*, éditions qu'il dirigea en partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1683 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Syllery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Comme il se tenait continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliothèque, ses domestiques craignant de l'interrompre, répondaient à ceux qui venaient lui parler d'affaires, qu'il étudiait : « Eh ! pour » quoi, dirent un jour de bonnes gens, » le roi ne nous a-t-il pas donné un évê- » que qui ait fait ses études ? » Voyant que le temps qu'il voulait donner au travail l'empêchait de remplir les devoirs de l'épiscopat, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'abbaye de Fontenay, près

de Caen. Il se retira peu de temps après chez les jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque; il y vécut partageant ses jours entre l'étude et la société des savans, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1721, à 91 ans. Il était de l'académie française. L'érudition chez Huet n'était ni sauvage ni rebu-tante. Humain, affable, prévenant, d'une conversation aisée et agréable, il instrui-sait les savans, et savait plaire aux igno-rans même. Sa politesse découlait de son caractère; c'était la douceur d'un littéra-teur indulgent. Ce prélat a beaucoup écrit en vers et en prose, en latin et en français. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, in-folio; c'est l'époque de la première édition de cet ouvrage fameux. Elle ren-ferme plusieurs passages que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-folio. Celle-ci est cepen-dant plus ample, malgré les retranche-mens, et c'est pourquoi les curieux réu-nissent les deux éditions. Celle de Naples en 1731, en 2 vol. in-4°, a été faite sur celle de Paris, 1690. Cet ouvrage est un prodige d'érudition, et suffirait seul pour donner l'immortalité à son auteur. Ceux qui ont dit qu'il était faible en raisonne-mens avaient peut-être quelque intérêt à le trouver tel. Ils n'ont pas considéré que c'était une démonstration historique, un argument de fait, un groupe d'événè-mens, de prophéties, de figures; un ta-bleau de rapports si multipliés, si visibles; un ensemble si bien lié dans toutes ses parties, que la démonstration se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire en forme dialectique. | *De claris interpretibus, et de optimo genere inter-pretandi*, la Haye, 1683, in-8°; | une *Edi-tion* des Commentaires d'Origène sur l'E-criture sainte, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec et en latin; Cologne, 1685, 3 vol. in-fol.; | un savant traité de *l'Origine des romans*, in-12, à la tête de celui de *Zaïde*. Il regardait ce genre de livres, quand ils sont sagement écrits, « comme propres à » tromper l'homme par l'appât du plaisir, » adoucir la vérité des préceptes par l'a-grément des exemples, et corriger ses » défauts en les condamnant dans les au-tres. » | *Questiones Alnetanæ de concordi-a rationis et fidei*, Caen, 1690, in-4°; | *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12, traduit en latin, Amsterdam, 1738, et en allemand, par Christian Grosse, Francfort, 1724, avec

des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce Traité est une traduc-tion de la première partie des *Questiones Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empiricus; mais les deux ouvrages sont très différens. Vol-taire (Siècle de Louis XIV) dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, et a paru à quelques-uns démentir sa *Démonstration évangélique*, mais un critique mo-derne remarque que ceux-là n'ont sans doute pas fait attention que l'on trouve les mêmes principes dans les prélimi-naires de la Démonstration. Le dessein de Huet est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément, qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui resteraient démontrées quand même le doute se répandrait sur la plupart des sciences humaines, et qu'enfin les démonstrations morales ne le cèdent point aux démon-strations mathématiques; | *De la situation du paradis terrestre*, Amsterdam, 1701, in-12; | *Histoire du commerce et de la na-vigation des anciens*, in-12, réimprimée à Lyon, chez Duplain, in-8°, en 1763. Ces deux ouvrages renferment une érudition immense. Le premier satisfait les curieux, et le second les bons citoyens. | *Commen-tarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12; | des *Poésies* latines et grec-ques, des *Odes*, des *Élégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pièces héroïques*, et son *Voyage en Suède*, Utrecht, 1700, in-12. Quelques-uns lui attribuent un *Poème sur le sel*, mais il est de Joseph Thoulier d'Olivet. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante. | *Censura philosophiæ car-tesianæ*, in-12; critique qui suppose au-tant de connaissances dans la bonne phy-sique que de justesse dans le raisonne-ment. L'auteur dévoile et détruit plusieurs erreurs de Descartes. | *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°; | *Diane de Castro*, 1728, in-12. Il orna de notes le *Manilius ad usum delphini*, donné par du Fay. L'abbé de Tillader fit imprimer, après la mort d'Huet, 2 vol. in-12 de *Dissertations* et de *Lettres*, presque toutes de ce pré-lat. Voyez son *Eloge* au-devant de l'*Hue-tiana*, in-12, recueil qui renferme des *Pensées diverses* et des *Poésies*: il a été publié par l'abbé d'Olivet, son ami et son confrère d'académie, à qui le savant évê-que l'avait confié. On trouve des détails

sur sa vie dans d'autres éloges de ce prélat qui se trouvent dans le recueil de l'Académie de Caen pour 1766. Huet est un des trois prélats qui ont le plus honoré le siècle de Louis XIV par leurs lumières. Le mérite de Fénelon et de Bossuet balance depuis long-temps les suffrages : pourquoi ne placerait-on pas avec eux, dans cette espèce de concurrence, l'illustre évêque d'Avranche ? Son savoir a peut-être moins de grâces françaises, mais il a plus de grâces grecques et latines ; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, et certainement plus de variété et d'étendue. L'usage modeste et sans prétention qu'il en a fait, le silence et la retraite qui l'ont dérobé aux yeux des hommes, semblent ajouter encore aux titres de sa gloire.

HUET de **COETLIZAN**. *Voyez* **COETLIZAN**.

* **HUETTE** (****), habile opticien de Nantes, mort en 1808, se distingua dans la pratique de son art ; on lui doit un horizon artificiel portatif, ou niveau d'eau, qui donne la ligne horizontale dans tous les sens et un objectif achromatique. Huette a laissé des mémoires manuscrits sur l'Egypte et sur la Syrie. Il était membre de la société académique de Nantes.

HUFNAGEL (**GEORGES**) naquit à Anvers en 1545, et mourut en 1600. Ses parents voulurent en faire un architecte, mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa son pinceau à représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excellait. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la poésie allemande et latine. Il eut un fils qui se distingua comme lui dans la peinture.

HUGBALDUS, religieux bénédictin, florissait vers l'an 880, et composa en l'honneur de Charles le Chauve, un poème *De laude calvorum*, dont tous les mots commençaient par un C. Ce pénible ouvrage lui acquit moins de considération que ses connaissances théologiques, et son application à l'Ecriture sainte et à diverses sciences. Trithème en parle en ces termes : *Hugbaldus, monachus elvonensis, natione Gallus, vir tam in divinis Scripturis quam in sæcularibus litteris eruditissimus, in musica, poetica, philosophia, oratoria et cæteris artibus, nulli eo tempore secundus*. Il a écrit plusieurs *Traité*s sur la musique, et entre autres sur l'*Harmonie* ou *Diaphonis*.

HUGHES (**JEAN**), né dans le Wiltshire,

en 1677, était d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligeait à ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie et la musique. Il termina sa vie en 1720, à 42 ans. Il est regardé par les Anglais comme un de leurs plus agréables écrivains. Ses *Poésies* ont été publiées en 1759, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais ; et le *Siège de Damas*, tragédie pleine d'esprit, de détails touchans et de situations intéressantes. Cet auteur, ami et compatriote d'Addison, eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*, ouvrage périodique très estimé, si on en retranche les injures contre l'Eglise romaine, etc.

HUGO. *Voyez* **HUGON**.

HUGO, ou **HUGON** (**HERMAN**), jésuite, né à Bruxelles, en 1588, mort de la peste à Rbinberg en 1629, est auteur d'un traité savant *De militia equestri antiqua et nova*, Anvers, 1630, in-fol., avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin par ses *Pia desideria*, etc., Paris, 1634, in-32, à l'instar des Elzéviros, avec des figures d'un goût singulier, mais qui expriment des vérités saintes, et nourrissent les sentimens d'une tendre piété. Ce recueil, contenant 45 pièces, est divisé en trois livres. Le premier a pour titre : *Gemitus animæ penitentis* ; le deuxième, *Vota animæ sanctæ* ; le troisième, *Suspiria animæ amantis*. Ce sont divers passages de l'Ecriture mis en action, et exprimés par des emblèmes qui en rendent le sens plus sensible, et le souvenir plus durable. L'auteur commente ces passages par de longues paraphrases en vers élégiaques qui semblent contraster un peu avec l'unction et la simplicité sublime de ses divins modèles. Il versifie assez bien, il est même souvent poète ; mais il n'est pas inspiré de la muse de David. On a encore de lui : | *Obsidio Bredana ductu Ambros. Spinolæ perfecta*, Anvers, 1629, in-fol. Il avait été présent à ce siège formé par le célèbre Ambroise Spinola en 1625. Cet ouvrage a été traduit en espagnol. | *De prima scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1647, in-8° ; ouvrage savant et très bien écrit.

HUGO (**CHARLES-LOUIS**), Lorrain, chanoine prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïs (*in partibus*), né en 1667 à Saint-Mihiel en Lorraine, mourut à Estival, le 2 août 1759, à l'âge de soixante-douze ans. On a

de lui : | les *Annales des Prémontrés*, Nancy, 1756, en 2 volumes in-fol., en latin ; elles sont pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul volume ; | la *Vie de saint Norbert, fondateur des Prémontrés*, Luxembourg, 1704, in-4°, la meilleure que l'on ait, quoiqu'elle ait essuyé quelques critiques ; | *Lettres à l'abbé de Lorko*, en défense de cette *Vie*, Nancy, 1725 ; | *Sacræ antiquitatis monumenta historico-dogmatica*, 1705 ; | *Traité historique et critique de la maison de Lorraine*, in-8°, Nancy, sous le titre de Berlin, 1711. Don Hugo se cacha sous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet ouvrage est plein de traits hardis qui déplurent en France : il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après, il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé : *Réflexions sur deux ouvrages concernant la maison de Lorraine*, in-8° ; ces deux ouvrages ne se trouvent pas communément rassemblés. On a encore de lui une *Réfutation du système de M. Faydit*, Luxembourg, 1699, in-12. Ce prélat avait de l'érudition et de la vivacité ; ses ouvrages prouvent l'une et l'autre. Pour avoir une connaissance plus étendue des ouvrages de Hugo, on peut consulter la *Bibliothèque de Lorraine* de don Calmet, col. 512 et suiv.

* **HUGO** (le général JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT), né à Nancy en 1774, entra au service comme soldat dès l'âge de 16 ans, et devint officier en 1790. Elevé au grade d'adjudant-général, il suivit en Espagne Joseph Bonaparte, qui le décora d'un ordre nouveau, qui eut une existence aussi éphémère que la royauté de celui qui le conférait. Nommé gouverneur de la ville d'Avila, Hugo leva, en 1809, un régiment de chasseurs à cheval, qui suivit le sort des autres régimens espagnols formés dans la Péninsule ; c'est-à-dire, qu'après s'être laissés équiper et armer, ils désertaient à la première occasion favorable pour aller joindre leurs compatriotes, insurgés contre le gouvernement de Bonaparte. L'année suivante, le général Hugo s'empara de la ville de Cifuentes, et remporta quelques succès près de Badajoz ; il parvint, après un combat meurtrier, à déloger les Espagnols d'une forte position, à Hita, les contraignant à se re-

plier vers le Tage. Napoléon le rappela en 1813, le créa général de brigade, et le chargea du commandement de Thionville, qu'il défendit avec talent et courage contre les alliés. Lors de la restauration (1814), Louis XVIII le conserva dans son grade et lui accorda la croix de Saint-Louis. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe ramena les alliés en France, et le général Hugo, qui se rangea à ce qu'il paraît sous les drapeaux de l'empereur, fut encore chargé de la défense de Thionville, que les Prussiens vinrent attaquer. Il les repoussa avec intrépidité, et sut contenir la garnison qui, ne déférant pas aux ordres réitérés du roi, de se rendre, voulait s'ensevelir sous les ruines de la place, dont la conservation est due à la fermeté de caractère de ce général. Ayant passé aux Etats-Unis en 1816, il y demeura quelques années, revint ensuite en France et mourut à Paris le 30 janvier 1828, âgé de 55 ans. Il s'était occupé à rédiger sur ses campagnes des *Mémoires* qui ont été publiés en 3 vol. in-8° ; il travailla également à un traité *De la défense des places fortes* ; mais l'ouvrage n'a point été imprimé.

HUGOLIN (BARTHÉLEMI), canoniste de Lombardie, mort en 1618, est auteur de plusieurs ouvrages en latin qui sont estimés. Il présenta son *Traité des sacrements* (Rimini, 1587, in-fol.) au pape Sixte V, qui le récompensa en pontife libéral.

HUGON (PIERRE), jésuite suisse, né à Lucerne vers 1587, entra dans la société en 1606, âgé de 19 ans. Après avoir enseigné dans différents collèges, il se livra à la prédication, et continua cet utile et pieux exercice pendant 36 ans. Envoyé supérieur à Amberg dans le Haut-Palatinate, il y contribua beaucoup à la propagation de la religion catholique. Revenu dans sa patrie, il fut recteur du collège de Fribourg, et y mourut, à la suite d'un catharre, le 19 décembre 1651. Il a laissé une *Vie* latine de Nicolas van der Flue (*Nicolas de Rupe*), ermite célèbre par une abstinence de 27 ans, Fribourg, 1636, in-12, réimprimé avec des notes par les hollandistes, dans les *Acta sanctorum*, tom. 5. pag. 298, pour le mois de mars ; | *Apologie de la religion catholique romaine*, en allemand, Fribourg, 1651 ; | *Manuel des catholiques*, en allemand, Ingolstadt, etc.

* **HUGTENBURGK** (JEAN van), peintre hollandais, mort en 1733 âgé de 77

ans. Il excellait à représenter les batailles et les chasses. C'est de lui que sont les batailles du prince Eugène et de Marlborough. — Son frère Jacques van, né à Harlem en 1659, peignait des animaux.

HUGUES (saint), né en 1055 d'une famille illustre, évêque de Grenoble en 1080, reçut saint Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la grande Chartreuse. Il mourut en 1152, avec la joie d'avoir donné à l'Eglise une pépinière de saints. On a de lui un *Cartulaire*, dont on trouve des *fragmens* dans les *Oeuvres posthumes* de Mabillon, et dans les *Mémoires du Dauphiné*, d'Allard, 1711, 2 vol. in-fol.

HUGUES de CLUNY (saint), né à Semur en Briennois, l'an 1024, était d'une maison distinguée, qui descendait des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition que sa naissance pouvait lui inspirer, il se consacra à Dieu dans l'ordre de Cluny. Son mérite et sa piété l'en firent élire abbé, après la mort de saint Odilon en 1040. Il gouverna cette grande famille avec autant de zèle que de prudence. Une mort sainte vint terminer ses travaux en 1109, à 85 ans. A l'aide des libéralités d'Alphonse IV, roi de Castille, il fit bâtir l'église qui subsiste encore à Cluny. Cet ordre fut de son temps au plus haut point de sa splendeur, mais il commença à déchoir après sa mort. Il ne nous reste de lui que sept *Lettres* entre un grand nombre qu'il avait écrites; des *Statuts* et *Règlements*, où l'on voit la vie que l'on menait dans le célèbre monastère dont il était le chef; et quelques ouvrages ascétiques, pleins d'onction et de piété. On trouve ces pièces dans la *Bibliotheca cluniacensis*, pag. 491 et suiv.

HUGUES-CAPET, chef de la troisième race des rois de France, était comte de Paris et d'Orléans. La noblesse de sa maison était très ancienne, et se perdait dans la nuit des temps : il descendait, dit-on, de Charlemagne, et comptait déjà parmi ses aïeux deux rois élus par les suffrages des grands. A cette époque, le pouvoir politique n'était exercé que par les seigneurs vassaux de la couronne, au nombre de sept, savoir : le comte de Vermandois, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, le duc de France, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, et le duc de Normandie, duquel la Bretagne relevait. L'héritier légitime de la couronne, Charles, oncle du dernier roi, Louis V, et fils de Louis d'Outremer, duc de la Basse-Lor-

raine, fut exclu sous le prétexte qu'il s'était fait vassal du roi de Germanie, et Hugues-Capet fut proclamé roi de France à Noyon en 987. Battu d'abord par Charles, qui prit Laon, seul domaine de la couronne à cette époque, Hugues s'empara ensuite par trahison, de cette ville, et fit prisonniers Charles et Arnould, archevêque de Reims, parent de Charles. Il les fit conduire à Orléans. Un concile déposa Arnould parce qu'il avait secondé les vues de Charles, après avoir reçu son archevêché de Hugues; mais Rome s'opposa à la décision du concile, et ces débats durèrent jusqu'à la mort de Hugues, Capet. Ce prince fixa sa demeure à Paris, et fit de son palais une église : c'était celle de Saint-Barthélemi, en la Cité. Il mourut en 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Son fils Robert, qu'il s'était associé au trône six mois après son élection, lui succéda.

HUGUES LE GRAND, comte de Paris, appelé aussi *Hugues l'Abbé* ou *Hugues le Blanc*, était fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand* à cause de sa taille et de son courage; *le Blanc*, à cause de son teint, et *l'Abbé*, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon, Louis IV, dit d'Outremer (*voyez* ce nom), en 956; prit Reims, donna du secours à Richard 1^{er}, duc de Normandie, contre le même Louis IV; lui fit en son nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il lui fallut enfin céder au roi, et fut créé, par Lothaire, son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 janvier 956.

HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigni, au commencement du 12^e siècle, s'étant vu enlever son abbaye par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, saint Laurent, abbé du monastère de Saint-Vannes, dont il avait été moine, et garda cette dignité jusqu'en 1115; depuis ce temps, son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties. La première est peu intéressante, et remplie de fautes; la seconde est très importante pour l'histoire de l'Eglise de France de son temps. Elle est connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du Père Labbe.

HUGUES de FLEURY, moine de cette

abbaye vers la fin du 11^e siècle, a laissé : | deux livres *De la puissance royale et de la dignité sacerdotale*. Il tâche de marquer les limites des deux pouvoirs, spirituel et temporel, contre les empereurs qui se les arrogeaient tous les deux, et les papes qui semblaient quelquefois toucher au temporel. On les trouve dans le tome 5 des *Miscellanea* de Baluze. | Une petite *Chronique*, publiée par Duchesne, depuis 669 jusqu'en 1109, Munster, 1638, in-4°. Elle est courte, mais bien digérée, et contient en peu de mots beaucoup de choses. Ce moine est encore surnommé de *Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père était seigneur. Il mourut vers l'an 1120. Le style de cet auteur est clair, précis et plus pur que la plupart des ouvrages composés à la même époque.

HUGUES des PAYENS (*de Paganis*), de la maison des comtes de Champagne, uni avec Geoffroi de Saint-Omer et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, et en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion en 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques était de garder les chemins, pour la sûreté des pèlerins. Comme cette nouvelle milice n'avait ni église ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avait auprès du temple ; de là leur vint le nom de *Templiers*. Saint Bernard leur donna une *règle* approuvée par le concile de Troyes en 1128. Elle leur prescrivait l'habit blanc, et la croix rouge, la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour J.-C., furent accusés de le renier, et l'ordre fut aboli en 1312. (*Voy. MOLAY.*) Hugues des Payens mourut en 1156, regretté de tout ce qu'il y avait de chrétiens zélés en Palestine.

HUGUES de SAINT-VICTOR, chanoine régulier de la maison de ce nom, à Paris, y professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appela un *second Augustin*. Les uns le font saxon, et disent qu'il embrassa la vie religieuse à Hamersleben en Saxe ; d'autres prétendent qu'il était d'Ypres. Il mourut à Paris le 3 février 1140, à 44 ans. Ses ouvrages.

écrits avec beaucoup de force et de dignité, ont été imprimés à Cologne en 1617, 5 vol. in-fol ; c'est la bonne édition. On les a réimprimés à Rouen en 1648, 2 vol. in-fol. Ils contiennent un grand nombre de pièces qu'on lui a attribuées mal à propos, comme l'a prouvé Casimir Oudin dans son *Commentaire des écrivains ecclésiastiques*, tom. 2. Les traités *De arrha animæ* et *De sapientia Christi*, sont certainement de Hugues. Ch. G. Derling a publié une dissertation *De Hugone a Sancto-Victore*, Helmstadt, 1745, in-4°.

* **HUGUES DE FOSSES** (le bienheureux), en latin *Hugo Fossensis*, parce qu'il était de Fosses, bourg et abbaye autrefois du pays de Liège, maintenant du comté de Namur, était né de parents nobles, à la fin du 11^e siècle, et fut le premier abbé général de Prémontré, saint Norbert n'ayant jamais pris ce titre. Il avait été élevé et formé à la piété et aux lettres dans le monastère de Fosses. Etant entré dans l'état ecclésiastique, et ayant été promu à la prêtrise, il devint chapelain de Burchard, évêque de Cambrai et chanoine de cette église. Saint Norbert, qui parcourait le Cambrésis et les pays voisins en missionnaire, apprit en passant à Valenciennes que Burchard s'y trouvait. Ils s'étaient vus à la cour de l'empereur, et avaient été liés. Norbert crut devoir une visite au prélat, et fut introduit près de lui par Hugues, comme un simple prêtre, qui portait même les livrées de la pauvreté. Reconnu et reçu par Burchard en présence de Hugues avec des marques de vénération, celui-ci eut la curiosité, lorsque Norbert fut sorti, de savoir qui était cet ecclésiastique qui, sous un vêtement si humble, obtenait un accueil si respectueux. « C'est, lui dit Burchard, Norbert, » parent de l'empereur, naguère son favori, comblé alors de biens et de richesses, qu'il a quittés pour se vouer à » Dieu ; autrefois courtois en envieux, aujourd'hui modèle d'humilité, de pénitence » et de zèle. C'est à son refus que je dois » mon évêché. » Hugues fut si touché de ce grand exemple, qu'il alla trouver le saint, et lui demanda la permission de le suivre et de s'associer à ses travaux apostoliques. Devenu disciple de Norbert, Hugues ne le quitta plus ; il fut le premier des douze chanoines qui embrassèrent l'institut de Prémontré en 1120. Ce fut sur lui que saint Norbert, appelé à l'archevêché de Magdebourg, jeta les yeux pour lui succéder à Prémontré.

Hugues, en 1128, se trouva à la tête de la nouvelle colonie, et elle prospéra tellement sous son gouvernement, qu'avant de mourir, il vit à son chapitre général plus de 400 abbés. Il assista en 1145 à une assemblée tenue à Chartres pour la croisade de Louis le Jeune. L'évêché de cette ville étant vacant, lui fut offert. Il le refusa. Il mourut en odeur de sainteté en 1161, et non en 1154, comme dit le Père Le Paige, et fut inhumé dans l'église de Prémontré. Il fut question dans le chapitre général de 1660, de procéder à sa canonisation; sa dépouille mortelle fut exhumée; mais ce projet différé, sans jamais avoir été abandonné, n'a point eu son exécution. Hugues de Fosses est auteur des ouvrages suivans : | les *Premières constitutions de l'ordre de Prémontré*, approuvées par Innocent II, Célestin II et Eugène III; | une *Vie de saint Norbert*, que Surius et les Bollandistes ont insérée dans leur Recueil; | le *Livre des cérémonies de l'ordre de Prémontré*, appelé *Ordinaire*, dont l'usage s'est conservé dans l'ordre avec quelques changements faits par des chapitres généraux. On lui a attribué le livre des *Miracles de Notre-Dame de Soissons*, un traité intitulé *De gratia conservanda*, et quelques autres ouvrages qui ne paraissent point lui appartenir.

HUGUES d'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savans prélats de son siècle, mourut en 1164. On a de lui trois *Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des *Œuvres* de Guilbert de Nogent, publiées par don d'Achery; et les autres dans les *Collections* de don Martenne et Durand.

HUGUES de BERCY, poète provençal du 13^e siècle, est le premier qui nous ait laissé une description de la boussole, dans un poème intitulé *Bible Guyot*, satire où il décrit les vices de son siècle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, et qui fixe les regards par sa dignité immobile : sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, et décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. *Voy. GIOJA.*

HUGUES de SAINT-CHER, ainsi nommé parce qu'il vint au monde près de l'église de ce nom, aux environs de Vienne en Dauphiné; dominicain du 13^e siècle, docteur de Sorbonne, cardinal prêtre du

titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'Innocent IV en 1244. Ce pape et Alexandre IV son successeur le chargèrent des affaires les plus épineuses. Ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté. Il mourut à Orviette en 1263. On lui fit une épitaphe dans laquelle on disait qu'à sa mort la sagesse avait souffert une éclipse. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture; le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8°. Hugues de Saint-Cher a la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail, par le moyen duquel on trouve sans peine tel passage de l'Ecriture qu'on souhaite : en quoi il a rendu un service essentiel aux théologiens, aux prédicateurs, et à quiconque s'occupe de la lecture et de l'étude des livres saints. On a encore de lui : | *Speculum Ecclesiæ*; Paris, 1480, in-4°; | des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*; | *Correctorium Biblicæ*, non imprimé, et dans la bibliothèque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes extraites des manuscrits hébreux, grecs, latins, de la Bible.

HUGUES de PRATO, d'une ville de ce nom, en Toscane, se fit dominicain en 1276, et mourut à Prato le 4 décembre 1322. Il se fit une grande réputation par ses *Sermons*, imprimés en partie (à ce que l'on croit) à Louvain, en 1484, et partie à Heidelberg, en 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Il se ressentit de la grossièreté du siècle de l'auteur.

* HUGUES (VICTOR), né à Marseille, d'une famille commerçante, fut envoyé fort jeune à Saint-Domingue, et il y était propriétaire d'une boulangerie lors de la révolte des noirs. Forcé, pour n'en pas être victime, de revenir en France, il arriva dans sa patrie en 1793, embrassa la cause de la révolution avec chaleur, et fut nommé accusateur public près les tribunaux révolutionnaires de Rochefort et de Brest. Il exerça cet emploi jusqu'en 1794, époque à laquelle il fut nommé avec Lebas commissaire de la Convention aux îles du Vent. En arrivant à la Guadeloupe ils apprirent qu'elle était au pouvoir des Anglais, ainsi que le reste des Antilles. Les commissaires français formèrent aussitôt le projet de les attaquer. Hugues, désigné par le sort fut chargé du commandement; il prit d'assaut le fort de Fleur-d'Épée qui domine la rade de la Pointe-à-Pitre, et après plusieurs actions très vives et très opiniâtres, il parvint à s'emparer de la

ville. Peu après il cerna de toutes parts les Anglais qui furent obligés de capituler, et le général Graham, ainsi que son armée, furent faits prisonniers. Le reste des Anglais retiré dans une autre partie de l'île sous les ordres du général Prescott, fut obligé d'évacuer la Guadeloupe. Les commissaires français ayant reçu du renfort, Hugues fit rentrer successivement sous la domination de la France les îles qui s'en étaient soustraites, à l'exception de la Dominique et de la Martinique. Il fut accusé auprès du Directoire en 1798, de vouloir se perpétuer dans son emploi en cherchant à mettre les cultivateurs dans ses intérêts. On lui reprocha en outre d'avoir armé des corsaires qui, sous prétexte d'enrichir la république, n'auraient servi qu'à grossir sa fortune particulière. Le Directoire ne fit aucune attention à ces accusations, ainsi qu'à plusieurs autres du même genre. Un congé fut accordé à Hugues pour venir en France, où il séjourna quelque temps; nommé gouverneur de la Guiane il se rendit à sa destination après le 18 brumaire et fut confirmé dans son emploi par les consuls; il l'exerçait encore en 1808. Lors de la prise de Cayenne par les Portugais et les Anglais, on l'a accusé de n'avoir rien préparé pour leur résister, de ne pas s'être défendu avec fermeté, et d'avoir capitulé sans consulter les autorités civiles et militaires, et sans convoquer de conseil de guerre; enfin d'avoir sacrifié la colonie au désir de sauver ses richesses particulières. De retour en France, Hugues fut traduit devant un conseil de guerre en 1809; il fut acquitté à l'unanimité et ce jugement fut confirmé par le conseil de révision; il retourna alors à Cayenne, où il vécut en simple particulier, revint de nouveau en France, et fut atteint en 1822 d'une cécité complète. Il est mort en 1826 dans le département de la Gironde.

HULDRIK (**JEAN-JACQUES**) ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1751, était un homme savant. Il publia en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage recherché et peu commun : c'est l'*Histoire de Jésus-Christ*, telle que les juifs la racontent. Huldric la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, et l'enrichit de notes qui font voir la fausseté et le ridicule des contes juifs, touchant le divin fondateur du christianisme. Il a donné encore au public *Miscellanea Tigurina*, 5 vol. in-8°. Zimmermann a écrit sa vie; elle se trouve dans un re-

cueil de pièces imprimé à Zurich, 1752, in-4°.

* **HULLIN - DE - BOISCHEVALLIER** (**LOUIS-JOSEPH**), conseiller référendaire honoraire de 1^{re} classe à la cour des comptes, né le 18 janvier 1742, s'est fait un nom honorable comme naturaliste et comme historien; il est mort à Paris le 24 mars 1825, après avoir publié : | *Répertoire ou Almanach historique de la révolution française, depuis l'ouverture de la première assemblée des notables, le 22 février 1787, jusqu'au 22 septembre 1796*; l'ouvrage forme cinq parties, Paris, petit in-42. La première a paru en 1797; la seconde en 1798; la troisième en 1799; la quatrième en 1800; la cinquième en 1802; | *Répertoire historique de l'empire français, depuis le rétablissement du culte et la paix d'Amiens, jusqu'au traité de Tilsitt, faisant suite au Répertoire ou Almanach historique de la révolution française*; c'est la sixième partie de l'ouvrage précédent, Paris, 1807, petit in-42. Hulin a laissé en outre quelques autres ouvrages en manuscrit.

* **HULOT** (**HENRI-LOUIS**), ecclésiastique distingué du diocèse de Reims, né le 13 mars 1757, à Avenay, devint professeur de théologie dans le séminaire et dans l'université de ce diocèse, peu de temps après avoir été ordonné prêtre par M. de Talleyrand. Il occupa cette place avec la plus grande distinction jusqu'en 1791, époque à laquelle il partit pour l'exil, après avoir refusé le serment; il résida tour-à-tour dans les Pays-Bas et en Allemagne, et passa environ trois ans à Gand où il fut grand-vicaire de l'évêque prince de Lobkowitz. L'abbé Hulot publia | sa *Première lettre aux catholiques de Reims* en latin et en français, 1793, in-8°, et une *Lettre des prêtres français à l'évêque de Gand*, qui fut signée par 186 ecclésiastiques qui y faisaient en quelque sorte leur profession de foi, et témoignaient à ce prélat toute leur reconnaissance, Gand, 1795. Il publia aussi à la même époque | un *Mémoire adressé à l'empereur François II par les états de Flandre, pour le rétablissement des couvens*, et la réponse de l'empereur fut favorable. Mais en 1794, les Français ayant pénétré dans les Pays-Bas, les prêtres émigrés furent obligés de chercher une autre retraite : Hulot se rendit successivement à Munster, Erfurt, Dresde et Augsburg. Il donna en latin et en français | une *seconde Lettre aux prêtres catholiques de Reims*, Utrecht, 1795.

On a encore de lui : | *Récit de la conversion de Gen-Thoger*, Munster, Erfurt, 1795, in-8°; | la *Collection des Brefs de Pie VI*, Augsbourg, 1796; | les *Lettres de M. Schrosenberg*, évêque de Freissingue et de Ratisbonne en faveur des prêtres français, Augsbourg, 1796, in-8°; | le *Recueil de la mort de M. Musart*, curé de Somonevesle, en latin, en français et en allemand; | *l'Etat des caillottiques anglais*, 1798, in-8°; | *Salisburgensis cujusdam religiosi* (l'Augustin San-Ricler), *delecta castigatio seu vindicta cleri gallicani exulis*, 1800, in-8°: ouvrage qui valut à son auteur un bref très flatteur de Pie VII. | *Lettre à un professeur d'Allemagne* (Bergald professeur de dogme à l'université de Wurzburg), Augsbourg, 1801, in-8°; | *Gallicanorum episcoporum dissensus innocuus*, ibid., 1801, in-8°. Ses différens ouvrages l'avaient mis en relation avec un grand nombre de prélats et de personnages distingués; il opéra même quelques conversions. De retour en France, 10 ans après avoir quitté Reims, il fut curé de la paroisse d'Avançon près de Château-Porcien, puis d'Attigny. Après 20 ans de travaux assidus dans cette dernière paroisse, l'abbé Hulot fut nommé vicaire général, et archidiacre officiel du diocèse de Reims. On lui a reproché quelque sévérité sur des points de discipline. Après la mort de M. de Coucy, archevêque de Reims (10 mars 1824), l'abbé Hulot devint chanoine, puis grand vicaire et officiel. Il est mort le premier septembre 1829, après six mois de maladie, à l'âge de 72 ans et demi. Outre les ouvrages que nous avons cités, il en publia un *sur les antiquités d'Attigny*, qui n'est qu'un extrait d'un plus grand travail sur le même sujet. Il a laissé en manuscrit des *livres de controverse*, des *sermons*, des *opuscules*, des *mémoires*, et une *correspondance* dont la publication serait fort intéressante. *L'Ami de la Religion* lui a consacré plusieurs articles.

HULSEMANN (JEAN), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, et surintendant à Leipsick, et mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation*, en allemand, du *Colloque de Thorn*, où il avait été envoyé en 1645, à la tête des luthériens, et dont il donne, comme on l'imagine bien, l'avantage à son parti.

HULSIUS (LEVINUS), natif de Gand,

s'est rendu célèbre par ses connaissances dans la géographie, les mathématiques, et dans la science des médailles. On a de lui : | *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4°; | *Series numismatum imperatorum Rom. à Julio Cæsare ad Rudolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. | *Transylvaniæ, Moldaviæ et Valachiæ descriptio*; | *Chronologia Hungariæ, etc., usque ad annum 1597*, | *De usu quadrati et quadratis geometricis, etc.* Il mourut à Nuremberg en 1605.

HULSIUS (ANTOINE), théologien protestant, né à Hilde, village du duché de Berg, mort professeur à Leyde en 1685, à 70 ans, est auteur d'un ouvrage savant intitulé : *Theologia judaica*, publié en 1655, in-4°.

HUMBERT II, dernier dauphin de Viennois, né en 1512, succéda en 1533 à Guignes VIII, son frère. Il épousa en 1532 Marie de Baux, alliée à la maison de France dont il n'eut qu'un fils unique. Le chagrin qu'il ressentit de la mort de cet enfant et le ressentiment qu'il conserva des affronts que lui avait fait essuyer la maison de Savoie, lui inspirèrent la résolution de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1543 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1549, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient le titre de dauphins. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe donna à Humbert, en reconnaissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or, et une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des Dominicains. Le jour de Noël 1551, il reçut tous les ordres sacrés successivement aux trois messes, des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Reims. Humbert passa le reste de ses jours dans le repos et dans les exercices de piété, et mourut à Clermont en Auvergne, le 22 mai 1555, à 43 ans. Il fut bon religieux et bon évêque. Allard a écrit son *histoire*, Grenoble, 1688, in-12; on peut encore consulter l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par Tournon, tome 2. Humbert s'était distingué dans la guerre des Croisades, et avait établi à Grenoble un conseil de justice qui donna naissance au parlement du Dauphiné: il fonda aussi dans cette ville une université. — Il ne faut pas le confondre avec **HUMBERT** de

Romans, cinquième général des dominicains, qui succéda en 1254 au père Jean le Teutonique, et qui mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le 15^e siècle; et à Hagnau l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum*; mais ce traité est du père Peraldus, dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*, que d'autres attribuent au cardinal Malabranca. On peut voir diverses opinions sur ce sujet, dans les *Notes* de Merati sur Gavandus, partie 1^{re}, titre 5.

* **HUMBERT** (PIERRE-HUBERT), savant et pieux ecclésiastique, naquit en 1683 ou 1686, au village de Vancians près de Nods, département du Doubs, de cultivateurs honnêtes, chargés d'une nombreuse famille. Ses parens ne négligèrent rien pour l'instruction chrétienne de leurs enfans, et le jeune Humbert fit avec distinction ses cours d'humanités, de philosophie et de théologie. S'étant voué particulièrement à la prédication, il prêcha, lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, dans une assemblée de prêtres et de jeunes ecclésiastiques à Besançon. et son discours, goûté par tout son auditoire, annonça un talent peu commun. En 1714, lorsqu'il n'était point encore prêtre, Humbert fut associé aux missionnaires de Besançon connus sous le nom de *missionnaires de Beaupré*, et il devint plus tard supérieur de cette maison, à laquelle il fut attaché jusqu'à sa mort arrivée à Beaupré en 1779 à l'âge de 92 ans. Apôtre zélé de son pays, il consacra particulièrement son talent aux habitans des campagnes. Cependant il parut souvent aussi dans les villes de la province, et prêcha fréquemment dans les retraites ecclésiastiques. Humbert avait en prêchant un genre qui n'appartenait qu'à lui : il persuadait les esprits les plus incrédules par sa dialectique puissante, et plaisait toujours par les images gracieuses dont il se servait pour fixer l'attention de ses auditeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : | *la Vie chrétienne*, 1752, in-12; | *Pensées sur les vérités les plus importantes de la religion* 1753, in-12; | *Règle de conduite pour la jeunesse*, 1755, in-12; | *Plan de réforme pour le Missel*, 1758, in-12, et | *Cantiques à l'usage des missions*. Les *Pensées sur les vérités de la religion* ont d'abord paru sous le titre : *d'Instructions sur les principales vérités de la religion* adressées par M. l'évêque de Toul à son diocèse; il ne

faut pas les confondre avec les *Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*, adressées aussi par M. l'évêque de Toul. Drouas-Boussey, à son diocèse : ce dernier ouvrage est de M. Drouhart, supérieur du séminaire de Besançon, 1772, 5 vol. in-8°. L'ouvrage d'Humbert a été réimprimé en 1826 par la société catholique des bons livres : un ecclésiastique de Besançon y a fait d'importantes additions. Le Père Humbert a encore publié : | des *Instructions abrégées sur les devoirs et les exercices du chrétien*, et des *Instructions sur les égaremens de l'esprit et du cœur humain*, et sur les vertus nécessaires au salut. Tous ses ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. Il a laissé en manuscrit : | un *Avis important aux ecclésiastiques, et aux confesseurs sur les vertus de leur état*, etc., qui a reçu l'approbation de l'ordinaire et qui devait paraître, si à la même époque l'abbé Pochard, supérieur du séminaire de Besançon, n'eût publié sur le même sujet un excellent ouvrage; | une *Histoire de la communauté des missionnaires de Beaupré*; | quelques *Sermons*; | des *Cantiques*.

HUME. Voyez HOME.

HUME (DAVID), né en 1711, à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau; mais ne possédant le talent de la parole qu'à un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie du jour. Il eut en 1746 la place de secrétaire du général St.-Clair, qu'il accompagna dans l'expédition du port de Lorient. Il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour de France, en 1763; et, sous le ministère du général Conway, il obtint l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entièrement aux affaires publiques pour se livrer à une vie douce et indépendante. Il mourut en 1776, à l'âge de 65 ans. Le désir de la renommée littéraire le dominait, et il lui sacrifia tous les genres de principes et de vérité. On a de lui : | *Traité sur la nature humaine*, qui parut en 1737. Hume, avide de renommée, ne l'avait composé que pour se faire remarquer; mais, comme il le dit lui-même, « l'ouvrage tomba au sortir de la presse, et mourut en naissant, sans avoir même excité un murmure parmi les dévots. » | Des *Essais philosophiques*, pleins de réflexions absurdes et de sophismes contre les dogmes fondamentaux de la religion, traduits en français, Hollande, 1758, 2

vol. in-12; | une *Histoire d'Angleterre*, Londres, 1759-62. 6 vol. in-4°. 2^e édition augmentée. Londres, 1770. 8 vol. in-4°, et depuis plusieurs fois réimprimée en 8 et en 10 vol. in-8°. C'est un ouvrage où l'on désirerait plus d'exactitude, de véracité et d'impartialité, surtout en ce qui concerne les cruautés de Henri VIII, d'Elizabeth et de Jacques contre les catholiques. Elle est d'ailleurs écrite d'une manière assez désagréable, d'un style dur et repoussant. Aussi ne réussit-elle pas d'abord; et, dans les premiers mouvements de sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer pour jamais à la gloire littéraire; mais les philosophistes y ayant reconnu leurs maximes et leurs petits artifices, eurent soin de lui donner de la vogue. Ce qui prouve surtout la mauvaise foi de l'écrivain, c'est l'assurance avec laquelle il répète les calomnies de Buchanan contre Marie Stuart, que Cambden, quoique partisan et protégé d'Elizabeth, a franchement défendue contre l'iniquité de sa bienfaitrice. Or y ajoute une continuation par Smollett, en 3 vol. in-8°, et une autre continuation par Adolphe en 3 vol.: ce qui porte cette histoire à 16 vol. in-8°. La plus belle édition est celle de 1810. Elle a été aussi imprimée avec les continuations en 26 vol. in-18, et 16 vol. grand in-13 avec portrait. G. Berkeley-Mitchell en a donné une édition, dans laquelle il a retranché tout ce qui était contraire à la religion chrétienne, 1816, 8 vol. in-8°. L'histoire de Hume a été traduite en français par M^{me} Belot et l'abbé Prévot, en 7 vol. in-4°, et 18 volumes in-12. Cette traduction a le désavantage d'avoir été faite sur la première édition anglaise. On a publié en 1819 et 1820, en 16 vol. in-8°, avec la continuation de Smollett, une nouvelle édition de cette traduction, revue, corrigée, et en plusieurs endroits purgée d'erreurs graves et capitales. M. Campeiron a revu les traductions de M^{me} Belot et de l'abbé Prévot; son édition est de 1825-1827, 21 volumes in-8°. Les autres ouvrages de Hume, sont : | *Recherches sur les principes de la morale*; | *Histoire naturelle de la religion*; | *Dialogues sur la religion*; | *Essai sur le suicide et l'immortalité de l'âme*; | *Discours politiques*, etc. Tous ces écrits ont été réfutés, et notamment celui sur la *Nature humaine*. Hume, ami de Jean-Jacques Rousseau, l'emmena avec lui en Angleterre, et lui

avait obtenu une pension du roi Georges III; mais l'orgueilleux Genevois se croyant humilié par les bienfaits de Hume, le quitta brusquement et lui écrivit une lettre insolente, qui donna lieu à une polémique de pamphlets de part et d'autre, où la *tolérance philosophique* ne jouait pas le rôle principal. En réponse à la lettre de Rousseau, Hume publia d'abord son exposé de la *Contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. J.-J. Rousseau*. Préludant aux *Confessions* de son ancien ami Jean-Jacques, le philosophe Hume ne manque pas de se glorifier des faveurs des dames: il assure *n'avoir pas lieu d'être mécontent de la manière dont il en a été traité*. Cet éloge historique, fait par Hume lui-même, finit par une lettre d'un de ses amis, qui déclare que *Hume est l'homme le plus parfait et le plus vertueux que la nature humaine puisse produire*. Leland a consacré six lettres de son *Examen des déistes* à exposer et à confondre les diverses erreurs de Hume. « Il relève sa » mauvaise foi, dit un auteur, et fait res- » sortir ses artifices. » Hume est en effet un des écrivains incrédules des plus dangereux; il attaque rarement de front. Sa métaphysique subtile tend à saper la religion. Il affecte beaucoup de calme et d'impartialité, mais on s'aperçoit que son sang-froid cache beaucoup de malice; il étend les nuages de son scepticisme sur l'existence de Dieu, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, et il justifie le suicide. La vertu, selon lui, ne consiste que dans l'approbation générale; et, fort de cette découverte, il donne ce nom à l'éloquence, au goût, et même à la force. Hume a laissé quelques ouvrages posthumes: tels sont des *Dialogues sur la religion naturelle*, et sa *vie*, composée par lui-même, dont on a imprimé une traduction française, par M. Suard, à Paris, en 1777. C'est le fruit d'un égoïsme qui, dans un autre temps, n'aurait pas paru bien philosophique, mais qui est devenu le caractère de la philosophie du jour. On y voit une morgue insultante contre les critiques de ses ouvrages, un étalage puéril des suffrages qu'il a obtenus, et enfin de ces petits détails personnels qu'une âme tant soit peu forte ne se permet jamais. (*Voyez la fin de l'article ADRIEN, empereur.*)

HUMIÈRES (Louis de Crevant d'), maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, se distingua par sa valeur en diverses rencontres. Il épousa Louise de la Châtre, qui ne contribua pas

peu à le faire parvenir à la dignité de maréchal de France. Le bâton lui fut accordé à la prière du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'Humières. C'est à cette occasion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Grammont s'il savait qui il venait de faire maréchal de France, celui-ci répondit : *Oui, sire, c'est M^{me} d'Humières*. Humières mourut à Versailles en 1694.

HUMILITE (sainte), née à Faënza en 1226, d'une bonne famille; ayant engagé son mari à vivre dans la continence, elle fonda, 9 ans après son mariage, les *religieuses de Vallombreuse*, et mourut le 31 décembre 1510, à 84 ans. Elle était parvenue à cet âge malgré les austérités extraordinaires qu'elle avait pratiquées.

HUMPHREY (LAURENT), théologien anglais, né à Newport-Pagnell, dans le duché de Buckingham, vers 1527, mourut doyen de Winchester en 1590. Il était fort versé dans les matières théologiques, et il serait parvenu aux premières dignités, si son attachement au calvinisme ne l'en avait fait éloigner. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise romaine; dans les autres, il y a peu de goût et de philosophie. Les principaux sont : | *Epistola de græcis litteris, et Homeri lectione et imitatione*, à la tête de la *Cornucopia*, d'Adrien Junius, Bâle, 1558, in-fol.; | *De religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*, Bâle, 1559, in-8°; | *De ratione interpretandi auctores*, in-8°; | *Optimates sive de nobilitate, ejusque origine*, in-8°; | *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8°; | *Phariseismus vetus et novus*, in-8°.

* **HUNAUD** (FRANÇOIS-JOSEPH), médecin français, né à Châteaubriant en Bretagne, le 24 février 1701, et mort à Paris le 15 décembre 1742, ne borna pas ses études à celles que sa profession exigeait de lui; il se livra avec zèle à l'étude de l'astronomie et surtout de l'astrologie; disciple de Winslow et de Duverney, il fut admis en 1724 dans la classe des élèves de l'académie des sciences. Devenu médecin du duc de Richelieu qui fut depuis maréchal, il l'accompagna dans son ambassade à Vienne, et voyagea ensuite en Angleterre où il fut nommé membre de la société royale de Londres. Hunauld parcourut aussi la Hollande et entretenait des relations d'amitié avec le fa-

meux Boerhaave. En 1730, il succéda à Duverney dans la place de professeur d'anatomie au jardin des Plantes. Hunauld a enrichi le recueil de l'académie des sciences de divers *Mémoires* dont les meilleurs sont : | *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme*, 1730; d'autres sur l'*Accourcissement ou l'allongement du cœur dans la systole*; des *réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*. On attribue à Hunauld les ouvrages suivans : | *Dissertation en forme de lettres au sujet des ouvrages de l'auteur du Livre des maladies des os* (J. L. Petit chirurgien), suivie du *chirurgien-médecin*, ou *lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine*, Paris, 1726, in-12, | *Nouveau traité de physique sur toute la nature*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. Le catalogue manuscrit de la bibliothèque royale attribue à cet académicien un livre intitulé *Histoire naturelle de l'âme*, traduite de l'anglais de Charp (Sharp), par M. H., Paris, in-12; c'est une erreur, l'ouvrage est de Lamétrie.

HUNERIC II, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genseric en 477. Ce prince était infecté des erreurs de l'*arianisme*. Cependant il ne se déclara pas d'abord contre les catholiques, et Alexandre, ambassadeur de Valentinien III, dont Hunéric avait épousé la fille, obtint de ce dernier le rétablissement du siège épiscopal de Carthage, vacant depuis 24 ans. Ce fut Eugène qui l'occupa, et ses travaux apostoliques eurent un si grand succès, qu'ils éveillèrent la jalousie des *ariens*. Ceux-ci excitèrent Hunéric à persécuter les catholiques de la manière la plus emportée et la plus barbare. Il bannit 4,966 ecclésiastiques; il publia divers édits contre eux, et fit mourir jusqu'à 40,000 catholiques par des tourmens inouis, à la persuasion des évêques ariens. Parmi les tortures qu'on inventa dans cette occasion, on remarque la barbare pratique, qu'on retrouva onze siècles après chez les sauvages du Nouveau-Monde, d'arracher la chevelure. On employait pour ce supplice une espèce de tourniquet en bois, auquel on attachait les cheveux de la victime, qui souvent perdait les yeux, et plus souvent encore la vie. Théodoric, frère d'Hunéric, ses enfans, le patriarche des ariens, et tous ceux contre lesquels il avait conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté: il employait indifféremment le fer et le feu pour la satisfaire. On con-

naît l'histoire incontestable de ces martyrs qui continuèrent à parler après qu'il leur eût fait couper la langue. (*Voyez VICTOR de VITE.*) Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortaient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avait voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce tyran ne méritât de mourir d'une mort horrible; et il est facile de concilier ces différens récits, en supposant que Hunéric fut frappé à la fois de ces maux divers, qui n'ont entre eux aucun genre d'opposition, et qui s'accordent au contraire très naturellement.

HUNGARIA (BERNARDIN de), ainsi nommé parce qu'il était du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, dans le royaume de Loango, et eut la satisfaction de voir ses travaux couronnés de grands succès: il baptisa le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province; il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des âmes à J.-C. Revenu à Loango, il y mourut immédiatement après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique l'*Histoire de son voyage et de sa mission*, avec une *Relation des mœurs des habitants du Loango*. L'abbé Proyard a donné une *Histoire de ce pays*, Paris, 1776, in-12, réimprimée en 1819, in-8° et in-12.

HUNIADE (JEAN-CORVIN), vaivode de Transylvanie, et général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, naquit au commencement du 15^e siècle, et fut un des plus grands capitaines de son temps. Il descendait, du côté de son père, des célèbres Valériens, patriciens de Rome; et du côté de sa mère, il avait pour aïeux des empereurs de Constantinople. Il fit ses premières armes dans les guerres d'Italie, et de Comnaines, dans ses *Mémoires*, le préconise sous le nom du chevalier *Blanc de Valakié*. Ladislas, roi de Pologne, dut à ses soins et à son crédit (en 1440) la couronne élective de la Hongrie. Il combattit en héros contre les Turcs, et gagna des batailles importantes en 1442 et 1445, contre les généraux d'Amurat,

qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siège de 7 mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après, à la bataille de Varna, où Ladislas fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur et régent de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces infidèles ne l'entendaient prononcer qu'avec frayeur, et l'appelaient *Janius laen*, c'est-à-dire *Jean le scélérat*, ou *Jean le Diable*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avait assiégée l'an 1456; et il mourut à Zemplin, le 10 septembre de la même année. Attaqué d'une fièvre ardente, il demanda les sacrements avec une foi vive; et, rempli de sa force accoutumée jusqu'en expirant, il se fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique, disant qu'il n'était pas convenable que le maître yint trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincère et son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers momens, et le soutint par de tendres exhortations. Il fit son *Eloge funèbre*, d'un style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le pape Calixte III l'apprit en versant des larmes, et célébra pour lui le saint sacrifice avec la plus grande solennité dans la basilique de Saint-Pierre. Mahomet parut affligé lui-même, et dit, les yeux tristement baissés: « Jamais prince, depuis qu'il est des hommes, n'eut de ca- » pitaine semblable, et je n'ai plus sur » qui je puisse venger dignement la honte » de ma défaite. » Huniade laissa deux fils, dont le plus jeune devint roi de Hongrie. *Voyez* MATTHIAS CORVIN.

HUNNAEUS (AUGUSTIN), né à Malines en 1522, s'appliqua aux langues savantes, fut professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre, docteur et recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivait bien en latin, et possédait les langues grecque et hébraïque. Il travailla à débarrasser la philosophie de l'école du barbarisme qui l'enveloppait. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur cette science. Il a donné aussi quelques *Editions* de la Somme de saint Thomas, revues sur des manuscrits fort anciens; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, en 4 vol. in-fol. Le travail de Hunnaeus a beaucoup aidé ceux

qui ont publié le même ouvrage depuis. Cet auteur a eu part à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers.

HUNNIUS (GILLES), ministre luthérien de Wittenberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes. On cite surtout son *Calvinus judaisans*, Wittenberg, 1593, in-8°.

HUNNOLD (FRANÇOIS), né dans le pays de Nassau, entra chez les jésuites et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne vers le commencement du 18^e siècle. Ils sont en 6 vol. in-fol., d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces de l'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves en 1746.

* **HUNTER (WILLIAM)**, célèbre anatomiste et médecin écossais, né en 1718 à Kilbride, dans le comté de Lanark, pratiqua long-temps avec beaucoup de succès la partie des accouchemens et fut nommé en 1762 médecin extraordinaire de la reine. La société royale l'admit au nombre de ses membres en 1767 : la société de médecine de Paris et l'académie des sciences l'élurent un de leurs associés étrangers. Il mourut en 1783. On publia la même année la description de son cabinet de médailles, de livres rares, et d'objets d'histoire naturelle, qui passait pour un des plus riches de l'Europe, et qu'il légua à l'université de Glasgow. Son principal ouvrage est : *Anatomia uteri humani gravidi*, en anglais et en latin, Baskerville, 1774, in-fol., ouvrage d'une belle exécution. — **JOHN HUNTER**, son frère puîné, né en 1728 à Long-Calderwood, en Ecosse, mort en 1793, s'adonna particulièrement à l'étude de l'anatomie comparée et fit plusieurs découvertes importantes ; il devint inspecteur-général des hôpitaux et chirurgien-général de l'armée. Le gouvernement anglais acheta sa collection anatomique et la donna au collège de chirurgie, à la charge de la rendre publique et d'en expliquer le contenu dans un certain nombre de leçons annuelles. Il a enrichi les *Transactions philosophiques* de plusieurs mémoires intéressans, et publié quelques ouvrages sur son art. Ses travaux sur les plaies causées par les armes à feu, sur la rage, sur la nature et les maladies des dents,

lui ont mérité les nombreuses récompenses dont il a joui pendant sa vie. Une notice sur ce médecin et sur ses écrits a été faite par Jessé Foot. 1794, et par Jos. Adams, 1817, in-8°.

* **HUNTER (ALEXANDRE OU ANDRÉ)**, célèbre médecin anglais, membre des sociétés de Londres et d'Edimbourg né en 1733 à Edimbourg, étudia sous les plus habiles professeurs de l'Angleterre et de la France. Après avoir exercé la médecine avec distinction dans plusieurs villes de l'Angleterre, il se fixa à York où il est mort en 1809. Il avait créé, en 1770, dans cette ville, une société d'agriculture dont il a publié les travaux sous le titre d'*Essais géorgiques*, 1803, 6 vol. in-8° Hunter avait aussi donné le plan d'un hospice de fous, et s'était occupé de l'aliénation mentale ; il a publié à ce sujet des *Essais sur des cas de démence* : l'hospice fut créé à York, et Hunter en devint le directeur et le médecin. On lui doit en outre une édition de la *Sylvia d'Evelyn*, et plusieurs autres ouvrages utiles.

* **HUNTER (WILLIAM)**, chirurgien et orientaliste, né à Montrose en Ecosse vers 1760, s'adonna d'abord à la chirurgie ; employé comme chirurgien à bord d'un vaisseau, il quitta cette place en 1781, et entra au service de la compagnie des Indes dans le Bengale, où il fut attaché pendant quelque temps à l'établissement médical de cette société. Plus tard il devint successivement inspecteur-général des hôpitaux de Java, secrétaire de la société asiatique, et professeur et examinateur au collège de Calcutta. Il accompagna le major Palmer dans son ambassade auprès de Daoulet-Raï-Scindyah, et il se disposait à venir passer quelque temps à Aberdeen au milieu de ses compagnons d'étude, lorsqu'il fut saisi par une fièvre violente dont il mourut en 1813, loin de sa patrie, après un séjour de 38 ans dans les Indes. Hunter connaissait les différens idiomes de l'Inde, et on lui doit plusieurs morceaux originaux de littérature indienne de sa composition, dont il enrichit les *Mémoires de la société asiatique*, et plusieurs autres ouvrages périodiques. Il était membre de la société médicale de Londres et de celle des sciences de Paris. On a de lui : 1^{re} une *Description du Pégu*, en anglais, Calcutta, 1784, in-8°, réimprimée à Londres en 1786, in-12, et traduite en français avec des notes par M. Langlès, sous le titre de *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*,

Paris, 1793, in-8° ; | un *Traité sur le Choléra-morbus*, maladie qui attaque les Lascars, qui servent sur les vaisseaux de la compagnie des Indes à la place des matelots européens. Il a indiqué un traitement que le succès a presque toujours couronné, 1804, in-folio ; | *Dictionnaire hindoustany-anglais*, Calcutta, 1808, 2 vol. in-4°.

HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Esron, était époux de Marie, sœur de Moïse, si l'on en croit Josèphe. Lorsque Moïse envoya Josué combattre contre les Amalécites, il monta sur la montagne avec Aaron et Hur. Pendant qu'il élevait les mains, priant le Seigneur, Aaron et Hur lui soutinrent les bras, afin qu'ils ne tombassent point, et que Dieu ne cessât d'être favorable aux Israélites. Preuve frappante de l'efficacité de la prière dans les combats, et combien elle doit être persévérante et confiante pour assurer le secours du Dieu des armées.

HURAUT (PHILIPPE) comte de Chiveroy (on dit aussi *Chéverni*), conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes de l'hôtel, épousa une fille du président de Thou. Ce magistrat lui céda la charge de chancelier du duc d'Anjou, qui étant monté sur le trône de France sous le nom de Henri III, le nomma garde-des-sceaux en 1578. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier dix ans après ; mais Henri IV le rappela. Ce ministre mourut en 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un homme de bien. Il a laissé des *Mémoires*, écrits avec une impartialité rare dans ces temps de divisions et de troubles. Ils sont connus sous le nom de *Mémoires d'état de Chiveroy*. La meilleure édition est celle de 1656, in-4°. On lit dans le même volume des *Instructions politiques et morales*, qui sont plus estimées que les *Mémoires*.

* **HURDIS (JAMES)**, poète anglais, né en 1765 à Bishopstone, dans le comté de Sussex, étudia à l'université d'Oxford dans laquelle il devint plus tard professeur de poésie, et mourut en 1801. On a de lui plusieurs opuscules poétiques parmi lesquels on remarque le *Curé de village*, 1788 et 1789 ; *Adriano* ou le *premier de juin*, 1790 ; ce poème fut suivi de 4 autres dont le plus remarquable a pour titre, les *Jeuneaux orphelins*, etc. Les poèmes d'Hurdís ont été réunis et ont paru à Oxford en 3 vol. et ont été plusieurs fois réimprimés. On a encore de lui *Douze dissertations sur des psaumes et des pro-*

phéties, 1800, in-8°, des *Remarques critiques* sur divers sujets de littérature et religieux.

HURE (CHARLES), d'abord professeur d'humanités dans l'université de Paris, ensuite principal du collège de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yonne, d'un laboureur, en 1659, et mourut en 1717. Nous avons de lui : | un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-fol., 1715, beaucoup moins parfait et moins étendu que celui de dom Calmet ; | une *Edition latine* du nouveau Testament, avec de courtes notes, en 2 vol. in-12 ; | la *Traduction française du nouveau Testament* et de ses *notes latines*, augmentées, Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction est celle du Père Quesnel, un peu retouchée ; | *Grammaire sacrée, ou Règles pour entendre le sens littéral de l'Ecriture sainte*, Paris, 1707, in-12. Quoique Huré fût lié avec les partisans de Jansénius, il n'adoptait point leurs opinions sur tous les points.

* **HURET (GRÉGOIRE)**, dessinateur et graveur, né à Lyon en 1610, et mort à Paris en 1670, a beaucoup gravé d'après ses propres dessins ; il a aussi gravé d'après ceux de Vouet, de Champagne, de Bourdon, etc. Ses gravures sont des portraits ou des sujets d'histoire. Les œuvres de cet artiste ne sont pas sans mérite, quoiqu'elles ne soient pas non plus sans défauts. On cite une *Histoire de la passion* en 50 tableaux, de sa composition. Huret s'est occupé encore d'architecture, et il a donné sur cet art : | *Règle précise pour décrire le profil élevé du fût des colonnes*, Paris, 1663 ; | *Réponse de Grégoire Huret au quatrième article du journal des savans*, 11 mars 1663. Les journalistes n'ayant pas répondu, Huret revint à la charge et publia *Cinq avis donnés par G. Huret, aux auteurs du journal dit des savans, en considération de ce qu'ils sont demeurés sans réplique et sans réponse*, in-4°.

HURTADO de Mendoza (GASPARD) né en 1575, à Monejar, reçut le bonnet de docteur en théologie à Alcalá, et se fit ensuite jésuite à l'âge de 32 ans. Il enseigna la théologie à Murcie, à Madrid et à Alcalá. Etant à la cour de Madrid, il y produisit de grands fruits par ses discours et par sa piété. Il mourut à Alcalá, doyen de la faculté de théologie, l'an 1647. On a de lui une *Théologie* en 8 vol.

HURTADO de Mendoza (THOMAS), célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcalá et à Salamanque, avec

beaucoup de réputation, et mourut en 1639. On a de lui une *Philosophie selon la doctrine de saint Thomas*, production peu estimée. On fait plus de cas de ses *Résolutiones orthodoxo-morales*, Cologne 1653, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico martyrio*, contre celui, *De martyrio per pestem* du jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit en soutenant que si la charité a ses martyrs comme la foi, celui qui prodigue sa vie au service des pestiférés mérite également le nom de martyr ; c'était cependant dans le fond une question de mots qui ne touchait à rien d'essentiel ; car il s'agissait de savoir si la seule mort pour la foi constituait le martyre. Anciennement, ce mot n'était employé qu'en ces cas ; mais l'usage et des raisons d'analogie ont fait reconnaître aussi des martyrs de la justice, de la charité, de la chasteté, etc.

* **HURTAUT** (P. T. N.), maître de pension, ancien maître ès arts, et professeur de belles-lettres à l'école militaire, mort vers la fin du 18^e siècle, a laissé quelques ouvrages. Les principaux sont : | *Manuale rhetorices*, 1737, in-12 ; | *Bibliographie parisienne*, année 1770, en société avec d'Hermilly, Paris, 1774, 6 vol. in-8° ; | *Dictionnaire des mots homonymes de la langue française*, 1773, in-12 ; bon ouvrage que n'a point fait oublier celui de Philipponde-la-Madeleine ; | *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, en société avec Magny, Paris, 1779, 4 vol. in-8°. On y trouve une biographie assez étendue des auteurs nés à Paris. | *Iconographie historique et généalogique des souverains de l'Europe*, avec d'Hermilly, 1787, in-8°. Il n'en a paru que le 1^{er} volume.

* **HURTAUT** (MAXIMILIEN-JOSEPH), architecte distingué, membre de l'institut en 1819 et du jury de l'école des beaux-arts, naquit en 1765 à Huningue en Alsace, de parens pauvres, et montra dès son enfance un goût décidé pour les arts. Le directeur des fortifications de Huningue qui avait remarqué en lui des talens, lui donna quelques leçons de dessin. Hurtaut vint à Paris où il travailla d'abord comme tailleur de pierres ; ayant fait preuve d'intelligence dans plusieurs occasions, il reçut bientôt le titre de conducteur de travaux, puis de dessinateur pour les constructions des bâtimens de la reine à Trianon château de Versailles, constructions exécutées sous la direction de l'ar-

chitecte Mique. La révolution lui ayant enlevé cette place, ses connaissances en mathématiques le firent bientôt employer dans l'administration de la grosse artillerie. Il fut ensuite, à la formation de l'école polytechnique, nommé professeur adjoint de cet établissement. Son aisance lui permit d'appeler alors auprès de lui sa mère qu'il chérissait. Enfin il devint inspecteur des salles d'assemblée des conseils des Anciens et des Cinq-cents. Il profita des momens de loisir que lui laissait cet emploi pour reprendre ses études qu'il n'avait faites que d'une manière négligée : il travailla sous M. Percier et après avoir obtenu le grand prix d'architecture, il alla se perfectionner en Italie où il séjourna vingt mois ; il en rapporta une précieuse collection de dessins de monumens et d'édifices de tous genres. Hurtaut était employé depuis onze ans à l'inspection des travaux qui s'exécutaient aux Tuileries, sous la direction de MM. Percier et Fontaine, lorsqu'il fut nommé architecte du château de Fontainebleau. Il fut chargé de la reconstruction de la Galerie de Diane, qui tombait en ruines, et à laquelle il rendit l'état de magnificence qu'elle présente aujourd'hui. Il a dessiné le *Jardin* de ce même palais dans le style anglais et y a élevé la Fontaine de Diane, modèle d'élégance, de finesse et de goût. Nous citerons encore la chapelle qu'il éleva dans la forêt de Fontainebleau, pour servir d'asile aux voyageurs ; les Petits pavillons de la grille de Sèvre ; le Manège de la rue St.-Honoré ; un hôtel de la rue de la Paix ; sa propre maison située dans la rue Richempanse, n° 4, etc. On a admiré à l'exposition de 1818 son Plan de fontaine, qui représentait Apollon et les muses. Percier l'avait proposé pour le remplacer dans l'exécution du monument que l'on devait élever au duc de Berry ; mais Hurtaut mourut le 2 mai 1824. On trouvera dans la *Notice biographique* jointe au *catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. J. Hurtaut*, Paris, 1824, in-8°, et dans les *discours* prononcés sur sa tombe par Mazois, *ibid.* in-8°, de 12 pag., d'intéressans détails sur cet artiste. Hurtaut avait employé 30 ans à réunir tous les ouvrages les plus précieux et les plus rares sur l'architecture, et il y avait joint un cabinet de dessins et de plans ; c'était un des plus riches qui existât.

HUSS (JEAN), fut ainsi appelé du lieu de sa naissance, Huss ou Hussenz, en

Bohême, où il naquit en 1370 ou 1373, de parens de la lie du peuple, dont le nom n'est pas connu. Ses intrigues autant que ses talens le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il était né; la protection d'un puissant seigneur lui valut une brillante éducation. Après avoir été nommé bachelier et maître ès arts en 1393, il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de Sophie de Bavière, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque Wiclef avait débité depuis peu ses erreurs; Jean Huss lut ses livres, et en prit le poison. Il adopta toutes les déclama-tions du rêveur anglais contre l'Eglise romaine; il prétendit que saint Pierre n'avait jamais été chef de cette Eglise. Il soutint que l'Eglise n'était composée que de prédestinés, que les réprouvés n'en peuvent être les membres, et qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de J.-C. On dénonça ses opinions au pape Jean XXIII, et on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frère de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'aurait eu rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. A la fin de la 2^e audience, il offrit de se rétracter, *pourvu qu'on lui apprit quelque chose de meilleur que ce qu'il avait avancé*. Cette proposition cachait un orgueil et une opiniâtreté insurmontables. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander cette rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. L'hérésiarque, persistant toujours dans ses erreurs, fut condamné, dans la 15^e session, à être dégradé, et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avait peint trois diables avec cette inscription : L'HÉRÉSARQUE. Dès ce moment l'Eglise se dessaisit de lui, et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avait remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui, et, après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il criait au peuple que

s'il était condamné, ce n'était pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis. Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin et le maréchal de l'empire l'exhortèrent encore à se rétracter : il persista; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussée par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. *Ænéas Sylvius* dit que les *hussites* racèrent la terre dans l'endroit où il avait été brûlé, et qu'ils l'emportèrent précieusement à Prague. Jean Huss laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui; mais il faut faire attention, 1^o que le concile ne déclara contre lui que la dégradation; que tout ce qui s'est fait au-delà est l'ouvrage de la puissance civile; 2^o que ce sauf-conduit ne lui avait été donné par l'empereur que pour venir se justifier au concile, et à condition de s'y soumettre, si sa doctrine était jugée hérétique, comme Jean Huss le publiait lui-même dans ses affiches; 3^o qu'il était contre toutes les règles de la sagesse, de la religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclarait lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il aurait un souffle de vie. On remarque que le concile condamna les propositions de Jean Huss, sans les qualifier chacune en particulier, exemple qui suffirait, s'il était seul, pour réfuter ceux qui, dans ces sortes de condamnations, exigent des qualifications individuellement déterminées. L'hérésie de Jean Huss, comme presque toutes les hérésies, produisit une guerre civile. Ziska, disciple de Huss, à la tête de plusieurs milliers de forcenés, désola, non-seulement la Bohême, mais presque toute l'Allemagne. Enfin, l'empereur Sigismond mit une armée en campagne, qui battit et dispersa les *hussites*, commandés alors par Procope, successeur de Ziska. On croit qu'il en existe encore dans la Moravie et la Bohême, parmi les individus

qui prennent le nom de *frères Moraves*. L'édition des ouvrages de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-fol., 1538, redonnée en 1645, et qui comprend sa *Vie* et celle de Jérôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux hérétiques. La *Vie* de Jean Huss a été aussi écrite en allemand, par A. Zitte, Prague, 1709, 2 vol. in-8°, et par Tischer, Leipsick, 1804, in-4°.

* **HUSHKE** (EMMANUEL-G.), professeur d'éloquence à Rostock, mort à Gressen en Thuringe, le 18 février 1828, à l'âge de 68 ans, s'est fait connaître surtout par un excellent *commentaire sur Tibulle*. Il fut aussi éditeur de plusieurs auteurs anciens : ses éditions sont très recherchées en Allemagne.

HUSZTI (ANDRÉ), fut long-temps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Cläusenbourg en Transylvanie; mais ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise vie, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi et excommunié par ce synode l'an 1442. Il mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa enfin la religion catholique; ce qui lui procura un emploi honorable à Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg. La sainteté de cette religion ne réforma point ses mœurs; il continua à vivre dans la crapule : on le chassa, et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui : | *Jurisprudentia hungarico-transylvanica*, Hermanstadt, 1742, in-4°, très estimée; | *Dacia vetus et nova*. C'est une histoire de la Transylvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. | *Commentarii de rebus Hunnorum*. Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le Père Pray, savant jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum*.

HUTCHESON (FRANCIS), originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, fut appelé en 1729 à Glasgow pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec distinction jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. On a de lui : | un *Système de philosophie morale*, publié après sa mort à Glasgow, en 1755, 2 vol. in-4°, par François Hutcheson, son fils, docteur en médecine, et traduit en français par Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-42. Cet ouvrage est plein de vues neuves, justes et profondes. | *Recherches sur les*

idées de la beauté et de la vertu, etc. Hutcheson établit dans cet ouvrage le *sens moral* par lequel nous distinguons le bien du mal, 1725, in-8°, traduit par Laget, 1749, 2 vol. in-8°. Voyez le n° 15, 587 du *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier. | *Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avait du talent pour la métaphysique. C'était un philosophe chrétien, qui joignait à un génie plein de sagacité les vertus que la religion inspire. Il donnait chaque dimanche un *Discours* sur l'excellence et la vérité du christianisme. On trouve une *Notice* sur la vie de Hutcheson, composée par le docteur Leechman, à la tête du *Système de la philosophie morale*, imprimé à Glasgow, 1755, 2 vol. in-4°.

* **HUTCHINSON** (JEAN), philosophe anglais, né à Spennithorn dans le comté d'York, en 1674, s'occupa d'abord d'histoire naturelle, et notamment des fossiles; mais ce qui le fit particulièrement connaître, ce sont ses *principes de Moïse*, où il attaque le système de gravitation de Newton. Il suppose que l'idée de la Trinité a dû être prise des trois principaux agens dans le système de la nature : le feu, la lumière et l'esprit; et il prétend que toutes les connaissances naturelles et théologiques sont renfermées dans les écritures hébraïques. Il trouvait dans chaque racine de cette langue, des sens cachés et des représentations de choses intellectuelles. Enfin il expliquait tout par l'hébreu. Tout bizarre qu'est son système, il a eu des partisans en Angleterre. Ses disciples ont été appelés de son nom, *Hutchinsoniens*. Il mourut le 28 avril 1737. Tous ses écrits ont été imprimés en 1748, en 12 vol. in-8°. On en a donné un extrait en un volume in-12, sous le titre de : *Chemin abrégé de la vérité*, 1793, in-8°, publié par un de ses partisans.

* **HUTTEAU** (FRANÇOIS-LOUIS), né en 1729, à Malesherbes, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1757. A l'époque de l'exil de ce parlement, en 1771, et pendant toute la durée du parlement Maupeou, sous le règne de Louis XV, il s'abstint de paraître au barreau; et il ne reprit l'exercice de sa profession que lorsque Louis XVI eut rétabli l'ancienne magistrature. Alors la plupart des avocats ne voulaient point recevoir dans leur ordre MM. Caillard et Gerbier, et deux autres

de leurs collègues qu'ils appelaient les quatre mendiants; Hutteau parvint à surmonter tous les obstacles, et, malgré le tort qu'ils avaient eu à leurs yeux de plaider devant le parlement Maupeou, il les fit réintégrer dans leurs fonctions. Il fut nommé en 1786 membre de l'assemblée provinciale de la généralité d'Orléans, et il présenta au roi sous le ministère du cardinal de Loménie, les doléances des six corps de Paris dont il était l'avocat; il réclamait avec une énergie respectueuse contre plusieurs actes arbitraires de l'autorité, contre l'établissement du timbre, contre les entraves apportées au commerce, et contre l'ordonnance qui avait exilé de nouveau le parlement à Troyes. En 1789 Hutteau fut nommé par le tiers-état député de Paris aux états-généraux. Il se fit peu remarquer dans cette assemblée, où il vota avec la minorité et ne parut point à la tribune; mais seul de tous les députés du tiers-état de la capitale, il signa les protestations de la minorité de l'assemblée Constituante, contre les décrets qui anéantissaient le pouvoir monarchique. Il quitta Paris avant les massacres du 2 septembre 1792, et se retira à Malesherbes où il fut chéri et respecté de ses concitoyens. Il ne fut inquiété dans cette retraite qu'une seule fois : Santerre vint pour l'arrêter en 1795; mais l'assemblée populaire de Malesherbes ayant déclaré que Hutteau était le père des malheureux, le délégué des comités révolutionnaires n'accomplit point sa mission. Il mourut à Malesherbes le 27 juin 1807, à la suite d'une longue et cruelle maladie. L'amabilité et la gaieté de son caractère faisaient rechercher sa société. Plaidant un jour une question assez aride sur la prescription, il s'aperçoit que les juges s'étaient endormis. Hutteau frappe un grand coup sur le barreau, en s'écriant : *oui, Messieurs, præscriptio currit inter dormientes*; les conseillers se réveillent en sursaut, et prêtent, en riant de la sortie, une oreille attentive à l'avocat qui gagne sa cause. Il désirait depuis long-temps s'unir à une demoiselle d'une famille parlementaire de la Flandre; mais le comte de La-gny s'opposait à cette union, alléguant l'absence de noblesse et de fortune de Hutteau. « Et sur quoi, disait le comte, » mon neveu hypothéquerait-il le douaire » de sa femme? » *Je suis avocat*, répondit Hutteau, *donc je suis noble; quant au douaire, je l'hypothèque sur la houppe de mon bonnet carré.* La main de la de-

moiselle lui fut accordée. Louis XVIII voulant récompenser dans les enfans le dévouement du père, leur accorda des lettres de noblesse. La collection des *Mémoires* imprimés de Hutteau forme 26 vol. in-4°.

HUTTEN (ULRIC de), poète latin, né dans le château de Stckelberg, le 20 avril 1488, mena long-temps la vie d'un aventurier, voyagea en Allemagne, en Italie, s'engagea comme soldat dans l'armée autrichienne, quitta les armes pour se mêler de discussions théologiques, les reprit pour se venger du duc de Wurtemberg, meurtrier de Joseph Hutten son cousin, et fit partie de la confédération dirigée contre ce prince par Fr. de Sickingen. En 1520 il s'unit à Luther et le seconda de toute la haine qu'il portait à la cour de Rome : puis, revenant à ses goûts militaires, il suivit Charles-Quint au siège de Metz, se retira ensuite dans l'île d'Ufnau au milieu du lac de Zurich. L'impétuosité de son caractère lui fit des ennemis presque partout. Il mourut dans cette dernière retraite d'une maladie honteuse en 1525, à 36 ans. Il publia le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live qui n'avaient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum* (Voyez GRATIUS.) On a encore de lui : | *De Guaiaci medicina*, in-8°, réimprimé dans le recueil des *Traité*s de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans son Epître dédicatoire, avoue qu'il a eu long-temps à souffrir de cette maladie. | *Des Poésies*, qui parurent à Francfort en 1538, in-12; des *Ecrits* contre le duc de Wurtemberg, très rares, et imprimés à Stckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean Hutten, grand maréchal de la cour, dont la femme était aimée du duc. Il a publié deux autres pièces en vers sur cette mort, insérées dans les *Vitæ summorum virorum*, Cologne, 1755, in-4°. | *Des Dialogues* en latin sur le luthéranisme, 1520, in-4°, qui sont au nombre des livres rares : après avoir long-temps balancé, il se déclara entièrement pour cette secte. On peut voir sa *Vie*, en latin, par Burchard, Wolfenbittel, 1717, in-12; dans le tome 15^e des *Mémoires* de Nicéron; et dans une *Notice* que M. Lobstein a publiée sur sa vie et ses ouvrages, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1805, tom. 1^{er}.

HUTTERUS ou HUTTER (ELIE), théologien protestant du 16^e siècle, né vers

1554 à Ulm, mort à Nuremberg en 1602. est auteur de plusieurs ouvrages : le principal est une *Bible polyglotte*, qui est très rare, Hambourg, 1596, 3 vol. in fol. Le psaume 117 est en 50 langues, le nouveau Testament en 12, etc. — Il ne faut pas le confondre avec LÉONARD HUTTERIUS, né à Ulm en 1563, mort professeurs de théologie à Wittenberg en 1616, dont on a un ouvrage fanatique, *Ilias malorum regis pontificis romani*, 1609, in-4°.

* HUTTON (JAMES), médecin et chimiste, né à Edimbourg en 1726, étudia d'abord les sciences mathématiques qu'il abandonna ensuite pour s'adonner à la médecine. Après avoir été reçu docteur en 1748, à Leyde, il se voua à la pratique de l'agriculture, et s'occupa beaucoup aussi de l'étude de la minéralogie et de la géologie. Ce fut dans le but d'étendre ses connaissances agronomiques, qu'il parcourut l'Angleterre et la Flandre. De retour en Ecosse, il introduisit en 1754, dans la ferme qu'il possédait au comté de Berwick, de nouveaux procédés d'agriculture qui ont obtenu d'heureux succès dans ce pays. Sur la fin de sa vie, il vint se fixer à Edimbourg, où il est mort le 26 mars 1790. Le professeur Playfair a donné de grands détails sur Hutton et sur le système géologique qu'il avait imaginé, dans un ouvrage intitulé : *The Huttonian geology*, qui a été traduit en français par C. A. Basset, ancien bénédictin et censeur au collège Louis le Grand, sous ce titre : *Explications de Playfair sur la théorie de la terre par Hutton, et examen comparatif des systèmes géologiques fondés sur le feu et sur l'eau*, par M. Murray, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'antiquité et accompagnés de notes et planches, 1815, in-8°. Les ouvrages publiés par Hutton sont : | *Considérations sur la nature, qualité et les différences des charbons*; | *Dissertations sur différens sujets de philosophie naturelle*, 1792; | *Recherches des principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 1794, 3 vol. in-4°, où il combat plusieurs doctrines de Locke et penche vers le septicisme philosophique; | *Théorie de la terre*, 1796, 2 vol. in-8°, 2^e édition avec beaucoup d'additions, et une nouveau système minéralogique. Ses opinions sont opposées à celles de Werner et autres géologues; il combat aussi le système de Deluc; | *Dissertation sur la philosophie de la lumière, de la cha-*

leur et du feu, 1794, in-8°; | divers *Mémoires* insérés dans les *Transactions* de la société royale d'Edimbourg dont il était membre, parmi lesquels on remarque sa *Théorie de la pluie* qui donna lieu à une violente controverse entre l'auteur et Deluc.

* HUTTON (WILLIAM), littérateur et membre de la société des antiquaires d'Edimbourg, né en 1723 à Derby, de parens pauvres, fut placé à l'âge de 7 ans comme apprenti dans une manufacture de soie. A l'âge de 14 ans il entra chez un de ses oncles fabricant de bas, et il y resta comme ouvrier jusqu'à l'âge de 27 ans. Alors il travailla pour son propre compte, d'abord comme relieur de livres, puis comme libraire. Plus tard, ayant épousé une femme riche, il s'occupa aussi d'agriculture. Quelques années après, il fut nommé commissaire de la cour des requêtes, occupa cette place pendant 19 ans, conservant toujours son commerce, et devint président de la même cour. A l'âge de 69 ans il quitta les affaires, se retira avec une grande fortune à Bennets-Hill près de Birmingham, et mourut en 1815, à 92 ans. Parmi ses ouvrages qui sont estimés, on remarque : | *Histoire de Birmingham*, in-8°, 1799. Cet ouvrage qui a eu quatre éditions, passe pour une des meilleures histoires topographiques, et mérita à Hutton l'honneur d'être nommé, en 1782, membre de la société des antiquaires d'Edimbourg. Il avait 56 ans lorsqu'il publia cet ouvrage, le premier qui soit sorti de sa plume; | *Voyage de Birmingham à Londres, conte mêlé d'anecdotes*, 1783, in-12; | *Cour des requêtes, description de ses attributions, utilité et pouvoir*, 1786, in-8°; | *Histoire des tribunaux de canton (Hundred-Court)*, 1787, in-8°; | *Histoire de Blackpool, dans le comté de Lancastre*, 1788, in-8°; | *Bataille de Bosworthfield* (en 1485), avec un plan descriptif, 1788, in-8°; | *Dissertations sur les jurés*, 1789, in-8°; | *Histoire de Derby*, 1790, in-8°; | les *Barbiers* ou la *Route des richesses*, poème, 1793, in-8°; | *Edgar et Elfrida, poème*, 1794, in-8°; | *Remarques sur le nord du pays de Galles*, 1800, in-8°; | *Histoire de la muraille des Romains*, 1801, in-8°, 2^e édition avec des additions par Nichols, 1803; | *Voyage à Scarborough*, 1803, in-8°; | *Poèmes et Contes*, 1804, in-8°; | *Voyage par mer aux bains de Coathan, dans le comté d'York*, 1810, in-8°. Les ouvrages de

Hutton offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport de l'exactitude; il a visité plusieurs fois à pied tous les pays qu'il décrit.

* HUTTON (CHARLES), mathématicien anglais, naquit en 1737 à Newcastle-sur-Tyne, de parens très pauvres, qui lui apprirent à lire et à écrire; ils le placèrent ensuite auprès d'un maître d'école qui lui donna quelques leçons de latin et de géométrie. Après avoir été lui-même quelque temps maître d'école, il se rendit à Newcastle, étudia les mathématiques, et publia quelques ouvrages. Il devint membre des sociétés royales de cette ville et d'Edimbourg, et fut nommé professeur de l'école militaire de Warwick. Hutton occupa cette place jusqu'en 1827, époque à laquelle il donna sa démission, et reçut du gouvernement une pension considérable. Sa longue et honorable carrière fut remplie et illustrée par d'importans travaux scientifiques. Ses principaux ouvrages sont : | *A treatise on mensuration*, 1768, in-4°; | *Elements of the conic sections*, 1777, in-8°; | *Tables des logarithmes*, 1785, in-8°; 5^e édition, 1811; | *Mathematical and philosophical Dictionary*, 1796, 2 vol. in-8°; | *Nouveau cours de mathématiques pour les cadets de l'académie royale militaire*, 1798, 2 vol. in-8°; un troisième a paru en 1811. Hutton a aussi publié en 1812 trois volumes de *Mélanges* sur divers points des sciences mathématiques; il mourut à Londres en 1828.

* HUVIER DES FONTENELLES (PIERRE-MARIE-FRANÇOIS), l'un des otages de Louis XVI, né à Coulommiers en Brie, reçut sa première éducation au collège de Juilly, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta en 1780, après y avoir passé plusieurs années. Il aida ensuite son père, qui était bailli de Coulommiers et subdélégué de l'intendance, puis renouça entièrement aux affaires à cause de son éloignement pour la révolution, qui cependant lui offrit plusieurs places. Il vécut retiré, s'occupant uniquement de la culture des lettres. Il habitait le village de Mouroux dont il était maire, lorsqu'il mourut le 21 octobre 1825, à l'âge de 66 ans. On a de lui : | *Les Soirées amusantes, ou Entretiens sur les jeux à gages et autres*, Paris, 1788; nouvelle édition, 1790, in-12. Il a publié les brochures anonymes suivantes : | *La Targétade*, tragédie-parodie d'*Athalie*, Paris, 1791, in-8°, contre Tar-

get, rapporteur du comité de révision de la constitution de 1791; | *Les remontrances du parterre, etc.*, par M. Bellemare, ci-devant commissaire général de la police à Anvers, réfutées par M. H., D. otage de Louis XVI, Paris, 1814, in-8°. M. A. A. Barbier lui a consacré dans son *Dictionnaire des anonymes*, n° 17, 112, une notice très détaillée.

HUYGENS DE ZULYCHEM (CHRISTIAN), *Hughenius*, célèbre mathématicien et astronome, vit le jour à la Haye, en 1629; il était fils de Constantin Huygens, gentilhomme hollandais, connu par de mauvaises poésies latines, qu'il a très bien intitulées : *Momenta desultoria*, 1655, in-12. Christian montra dès son enfance d'heureuses dispositions pour les mathématiques. Après avoir fait de brillantes études en Hollande, il parcourut le Danemark, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, et revint à Leyde où il publia ses 2 premiers ouvrages qui amonçaient dès lors un grand maître en géométrie. Il passa ensuite en France (1655), où il fut reçu docteur en droit à l'académie protestante d'Angers. De retour en Hollande, il s'occupa avec son frère aîné de l'art de tailler et polir les verres des grandes lunettes. Après quelques nouveaux voyages en France, il fut fixé à Paris par une forte pension que Colbert lui fit donner, et par une place à l'académie des sciences. Le premier il découvrit, à l'aide d'un objectif de 12 pieds de foyer construit par lui-même, un anneau et un troisième satellite autour de Saturne. C'est alors qu'il écrivit ses *Traité sur la dioptrique, et sur le mouvement résultant de la percussion*. On lui est redevable des horloges à pendule; mais c'est à tort que quelques auteurs lui attribuent, et qu'il a voulu s'attribuer lui-même la *cycloïde*, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le *Traité* qu'il donna sur cette découverte vit le jour à Paris en 1674, in-fol. (*Voyez* HAUTEFEUILLE et HOOKE.) Huygens était confiant dans ses vues, et croyait facilement avoir fait quelque découverte. Il prétendit avoir imaginé des montres propres à déterminer les longitudes en mer. Il est aisé de voir combien il se trompa, par les tentatives faites postérieurement sans beaucoup de succès (*Voyez* HARRISON). En 1681, Huygens quitta tout-à-fait la France, soit qu'il y fût contraint par le mauvais état de sa santé, soit, comme on l'a prétendu, que

la révocation de l'édit de Nantes fût la cause de cette retraite. Il mourut à La Haye le 8 juillet 1695, à 66 ans. Ses ouvrages ont été rassemblés dans deux recueils; le premier intitulé : *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in-4°; et le deuxième : *Opera reliqua*, Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-4°. C'est à tort qu'on a dit que son *Traité de la pluralité des mondes* avait servi de canevas à l'ouvrage de Fontenelle sur le même sujet. Celui-ci fut publié en 1686, et le livre d'Huygens ne parut qu'en 1698, c'est-à-dire douze ans après. Il fut traduit en français par Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. Il est assez mal écrit; et quand on examine sans préoccupation les arguments de l'auteur, on s'aperçoit sans peine qu'ils ne valent pas mieux que son style; puisqu'il est démontré que ni l'homme ni aucun animal connu ne saurait subsister hors de la terre; qu'ils seraient brûlés dans Vénus et Mercure, glacés dans Jupiter et Saturne; que la lune n'a point d'atmosphère, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration et à la vie des êtres terrestres, etc. (*Voyez WILKINS JEAN*). Le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, et toutes les conséquences qu'on tire en faveur de la pluralité des mondes sont anéanties. La physique d'ailleurs, surtout celle de Newton, nous indique des causes finales très suffisantes de l'existence de ces globes, sans recourir à des habitans imaginaires. « Tant que les planètes, dit M. de Buffon, qui pèsent sur le soleil, en circulant autour de lui, dureront, il brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde. Cette source féconde de lumière et de vie ne tarira, ne s'épuisera jamais, parce que dans un système où tout s'attire, rien ne peut se perdre ni s'éloigner sans retour. C'est du sein même du mouvement que naît le repos de l'univers, etc. » On peut voir diverses réflexions physiques, astronomiques et théologiques sur cette matière dans les *Observations philosophiques* sur le système de Newton, le mouvement de la terre, et la pluralité des mondes, Paris, 1778, Liège, 1788, *Entretiens* quatrième et cinquième.

HUYGENS (GOMMARE), né à Lieer dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, et mourut en 1702, à 71 ans, président du collège du pape Adrien VI. Il était intime-

ment lié avec Arnauld et Quesnel, dont il défendit la cause avec enthousiasme. On a de lui : | *Methodus remittendi peccata*, 1674 et 1686, in-12, traduit en français, aussi in-12; | *Conferentia theologica*, 3 vol. in-12; | des *Thèses sur la grâce*, in-4°; | un *Cours de théologie*, publié sous le titre de *Breves observationes* : il est pourtant en 15 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit de la secte où Huygens s'était engagé.

HUYSUM. *Voyez VAN-HUYSUM*.

HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sasse en Silésie, l'an 1183, prit l'habit des mains de ce saint fondateur à Rome en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre, alla prêcher la foi dans le Nord, où il convertit un grand nombre d'infidèles et de schismatiques, et mourut le 15 août 1257 à Cracovie, dont son oncle avait été évêque.

HYACINTHE DE L'ASSOMPTION, *Voyez MONTARGON*.

HYACINTHE. *Voyez SAINT HYACINTHE*.

HYDE (EDOUARD), comte de Clarendon, né en 1608 dans le Wiltshire, fut grand chancelier d'Angleterre. Il se distinguait par ses talens comme jurisconsulte, et sa capacité dans les affaires. Il fut très attaché aux rois Charles I^{er} et Charles II, et eut part à leurs prospérités et à leurs disgrâces. Après la mort de Cromwell, Hyde contribua plus que tout autre au rétablissement de Charles II, qu'il avait d'abord suivi dans son exil. Ce monarque le nomma pair et baron, le combla d'autres honneurs. Sa fille, Anne Hyde, avait pendant ce temps contracté avec le duc d'York (depuis Jacques II) un mariage secret qui fut reconnu par Charles I^{er}. Les deux filles, Anne et Marie, qui naquirent de cette union, régnèrent sur l'Angleterre. Mais ayant fait échouer le mariage du roi avec M^{lle} Stuart, Hyde fut disgracié en 1667. Il passa en France, et mourut à Rouen l'an 1674. On a de lui : | une excellente *Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 jusqu'en 1660, 3 vol. in-folio, à Oxford, 1704, en anglais; et à la Haye, en 6 vol. in-12, en français; | divers *Discours au parlement*, et d'autres ouvrages, dans lesquels il fait paraître les sentimens d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Il eut beaucoup de part à la *Polyglotte* d'Angleterre.

HYDE (THOMAS), célèbre orientaliste, né à Billingsley en Angleterre, l'an 1656,

fut professeur d'arabe et d'hébreu à Oxford, secrétaire interprète pour les langues orientales, chanoine de l'église du Christ, et bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, dont il donna le *Catalogue*, in-fol., imprimé à Oxford en 1674. Il s'est fait un nom par son traité de la *Religion des anciens Perses*, in-4°, Oxford, 1700. Cet ouvrage est en latin, et renferme beaucoup d'érudition, mais il est écrit d'une manière assez confuse. La première édition est rare; mais on l'a réimprimé en 1760, in-4°. Hyde mourut en 1703, chanoine d'Oxford. On a encore de lui : | *De ludis orientalibus*, Oxford, 1694, in-8° fig. ; | la *Traduction latine* de la *Cosmographie* d'Abraham Peritsol, imprimée en hébreu et en latin, Oxford, 1691, in-4°; | *De herbæ Cha collectione, cum Epistola de mensuris Chinsensium*, Oxford, 1588, in-8°; | un *Catalogue*, en latin, des *Etoiles fixes*, extrait des *Tables astronomiques* dressées par Ouloreg-Bey, petit-fils de Tamerlan et d'après ses propres observations; | *Quatuor evangelia et acta apostolorum lingua malaica, caracteribus europeis*, 1677; | la *Liturgie turque* (en latin), d'après Boovi; | *Veterum Persarum et Mazarum religionis historia*, Oxford, 1700, etc. Grégoire Sharpe a donné le *Recueil de ses dissertations*, avec sa *vie*, Oxford, 1767, 2 vol. in-4°.

* HYDER-ALY ou plus correctement HAIDER aly, né vers 1718, était fils de Feth-Mahomed, commandant de la forteresse de Kolar, et montra dès le bas âge, un caractère si ardent, et tellement ennemi de toute contrainte qu'il ne put jamais apprendre à lire ni à écrire; mais il y suppléa par une mémoire prodigieuse. A peine fut-il en âge de porter les armes qu'il entra comme volontaire dans une compagnie appartenant à son frère aîné; il donna bientôt une si haute idée de ses talens militaires, que le premier ministre du rajah du Maïssour lui confia le corps qui avait été commandé par son père. En 1740, il épousa la fille d'un commandant de place, de laquelle naquit vers 1749, le malheureux Tippoo-Saëb. Ayant hérité par la mort de son frère d'un territoire qui avait appartenu à Mohamed, Hyder-aly conçut le projet de s'agrandir, et s'empara d'abord de Bangalor, dont le petit souverain vivait pourtant en parfaite intelligence avec son protecteur; il s'empara également du riche canton du petit Balapour, toujours avec le consentement du rajah; enfin il re-

poussa plusieurs fois, à la tête des armées de l'empire, les Mahrattes, ennemis acharnés des Maïssouriens; cependant comme il avait gardé pour lui ses premières conquêtes et qu'il augmentait toujours ses richesses par les prises qu'il faisait sur l'ennemi, le ministre s'aperçut, mais trop tard, des projets ambitieux de son protégé, et résolut de s'emparer de sa personne par trahison; il l'invita donc dans les termes les plus affectueux, à se rendre à Séringapatam, ayant le projet de le faire assassiner. Hyder, qui entretenait des intelligences à la cour, averti du piège qu'on lui tendait, se rendit à l'audience du ministre, mais avec des forces capables d'en imposer, de sorte que le projet que celui-ci avait formé ne put être accompli. Hyder n'osa pas se présenter à une nouvelle audience, craignant d'être victime de mesures mieux prises; il évita sous différens prétextes de reparaitre; et quelques jours après il fit enlever par ses troupes le ministre avec toute sa famille. Cette mesure vigoureuse répandit l'alarme dans le palais du faible rajah, devant lequel il eut encore la hardiesse de se présenter pour lui offrir ses hommages; mais il n'eut pas besoin de rien demander. Le rajah lui offrit la place de celui qu'il avait enlevé, avec le titre de bēhādour. Le souverain s'estima trop heureux de recevoir de son nouveau ministre un acte qui lui garantissait, ainsi qu'à ses descendans, la souveraineté du Maïssour: cet événement eut lieu en 1759. Le premier acte d'Hyder-aly fut d'envoyer son rival disgracié dans la forteresse de la ville avec ses deux fils, et il leur fit payer régulièrement une pension. Peu soupçonneux, quoiqu'il y eût dans la cour du souverain un parti assez fort contre lui, il n'y prit aucune attention; il envoya même 5000 hommes, l'élite de ses troupes, au secours de M. de Lally qui était assiégé dans Pondichéry, et il continua de résider dans une maison de plaisance à une lieue de Séringapatam, avec une garde de 500 cavaliers seulement, mais qui lui étaient dévoués à toute épreuve. Cependant l'armée mahratte reparut sur le territoire Maïssourien, vers le mois de juin 1760; Hyder crut d'abord qu'elle venait exiger le tribut que le pacifique rajah payait depuis plusieurs années; mais le trop confiant général apprit que son prince voulait sortir de tutelle, et qu'il avait appelé lui-même les Mahrattes à son secours. Il n'eut que

le temps de prendre la fuite avec le peu de troupes qui lui restaient, et il laissa derrière lui ses trésors et sa famille; enfin arrivé dans sa forteresse de Bengalore, il s'empessa de rappeler les troupes qu'il avait envoyées au secours du gouverneur français de l'Inde, et il fit écrire à tous les gouverneurs de sa dépendance pour leur ordonner de venir le joindre sur-le-champ avec les troupes dont ils pourraient disposer, et elles lui suffirent pour repousser l'armée que le rajah du Maïssour avait envoyée à sa poursuite. Lorsqu'il eut réuni toutes ses forces, il se présenta devant Séringapatam dont on lui ouvrit les portes en 1761. Le rajah lui rendit son premier emploi, et ne conserva qu'une vaine représentation. Hyder s'empara de toute l'autorité et le tint confiné dans son palais sous bonne garde, ne lui laissant que le droit de délivrer quelques diplômes, et de mettre son nom sur la monnaie. Ce malheureux prince termina sa triste carrière, après sept ans de captivité, dans le mois d'avril 1766. Hyder, après avoir usurpé le pouvoir du souverain, s'empara des états et des trésors de plusieurs princes ses voisins, et se fit reconnaître roi de Canara et de Courga, et prince de Bednore. Toutefois son ambition excita contre lui plusieurs conspirations qui lui firent commettre beaucoup de cruautés, et une nouvelle invasion de l'armée des Mahrattes qui prétendaient avoir été appelés par les grands de Bednore, et qui ne vinrent dans le fait que pour piller et obtenir de nouveaux tributs. Trop faible pour leur résister en rase campagne; il se vit obligé de se retrancher dans un camp défendu par une nombreuse artillerie, et il ne parvint à obtenir leur retraite, qu'après avoir compté environ 15,000,000 de francs au général ou à ses lieutenants. Alors il dirigea son armée vers les côtes de Malabar, où il fit encore de grandes conquêtes et ramassa des trésors immenses. Les Anglais alarmés de sa puissance lui suscitèrent de nouveaux ennemis; mais Hyder-aly qui joignait une habile politique à une valeur indomptée, déploya dans cette nouvelle guerre de grands talens, et l'on vit avec surprise l'un des peuples les plus civilisés de l'Europe, trouver un rival redoutable dans un chef de bandes indiennes. Nous ne le suivrons pas plus loin dans ses expéditions; quelquefois vaincu, plus sou-

vent vainqueur, il abusa de sa fortune et inassacra imitoyablement ses ennemis, malgré les remontrances des Français qu'il avait attirés dans ses armées et qui ne contribuèrent pas peu à les discipliner. Il faut ajouter qu'il sut gouverner comme il avait su conquérir; il administra la justice avec une grande impartialité, encouragea l'agriculture et le commerce, et se montra constamment indulgent envers ses sujets. Il est mort d'un ulcère à la nuque, dans la ville d'Arcate, le 7 décembre 1782, laissant sa souveraineté à Tippoo-Saëb, et à Kerym-Saëb, ses deux enfans légitimes, qui lui firent élever un monument magnifique à Séringapatam. Sa vie a été écrite sous le titre : d'*Histoire d'Hyder-Ali-Kan ou Nouveau mémoire sur l'Inde, par maître de la Tour*, Paris, 1783, 2 vol. in-12. On trouve aussi de très grands détails sur ce conquérant dans les *Essais historiques sur le midi de l'Inde*, etc. par le colonel Mark Wilks, Londres, 1811 et 1817, 5 vol. in-4°, ouvrage remarquable par l'immensité des recherches et par l'exactitude.

HYGDEN. Voyez HIGDEN.

HYGIN (saint), fut chargé du gouvernement de l'Eglise après la mort du pape saint Téléphore, l'an 139, et mourut en 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain.

HYGIN (CAIUS-JULIUS), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide, était d'Espagne selon les uns, et d'Alexandrie selon d'autres; il fut gardien de la bibliothèque palatine. On lui attribue : | des *Fables mythologiques, cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, et dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, et qui ont été réimprimées à Leyde, 1742, en 2 vol. in-4°; | *Astronomica poetica libri IV*, Venise, 1482, in-4°. Ces ouvrages sont curieux, mais le style n'est pas celui du siècle d'Auguste : c'est ce qui a fait dire à plusieurs critiques qu'ils sont de quelque écrivain du Bas-Empire. Il fit encore d'autres ouvrages, entre autres un *Commentaire sur Virgile*, qui n'est point arrivé jusqu'à nous.

HYLARET (MAURICE), prédicateur célèbre à l'époque de la ligue, né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, et se distingua comme théolo-

gien et comme orateur : pendant les troubles que les huguenots excitèrent dans le royaume, il se déclara pour la ligue catholique contre celle des protestans. Il mourut à Orléans en 1591, à 52 ans. On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différens temps à Paris et à Lyon, en 5 vol. in-8°. Ses obsèques donnèrent lieu à des cérémonies dont on trouve la description dans l'ouvrage intitulé : *Tombeau du vénérable frère Maurice Hylaret*, Orléans, 1592, in-4°.

HYMENEË d'Ephèse, converti aux premières prédications de saint Paul, embrassa depuis l'erreur de ceux qui niaient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet apôtre l'an 63 de J.-C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPATIA, fille de Théon, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, naquit vers la fin du 4^e siècle; elle s'occupa des mêmes sciences que son père, et s'y distinguant tellement, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre Plotin avait occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit partout, et on vint de toutes parts l'entendre. Elle était d'une rare beauté, et tous les préfets d'Egypte recherchèrent son amitié. Oreste surtout fut très étroitement lié avec elle. Comme saint Cyrille et ce préfet étaient brouillés, et que celui-ci ne voulait pas se raccommo-der avec le saint évêque, le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination était très facile à échauffer, crut que c'était par le conseil d'Hypatia, qui était païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'agrit de plus en plus, et un jour qu'elle sortait de sa maison ou qu'elle allait y rentrer, on la tua à coups de pots cassés et de tuiles, l'an 415. Tous les gens de bien, saint Cyrille surtout, furent affligés de cette scène d'horreur. Nous ne connaissons que les titres seuls de quelques-uns des écrits d'Hypatia, qui ont été brûlés dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie : | un *Commentaire sur Diophante*; un *Canon astronomique*; un *Commentaire sur les coniques*, d'Apollonius de Perge; les noms mêmes des autres ne sont pas venus jusqu'à nous. Hypatia avait fréquenté les écoles d'Athènes : elle en établit une dans Alexandrie, et compta parmi ses disciples Synésius, depuis évêque de Ptolémaïs. Les mœurs de cette femme célèbre étaient pures; elle ne voulut jamais se marier, afin de pouvoir se livrer entièrement à l'étude. *Voyez sa*

Vie par M. l'abbé Goujet, *Mém. de litt.*, tom. 5. Mais l'auteur est trop louangeur et crédule.

HYPERIDES, athénien, orateur, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes, et défendit la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'Aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. « Nous savons, répondit Hypérides, que votre monarque est un honnête homme; mais nous savons aussi que nous ne voulons pas d'un maître, quelque honnête qu'il soit. » Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à Antipater, qui lui fit arracher la langue et le fit mourir l'an 322 avant J.-C. Ce républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs grecs, et que Cicéron place presque sur la même ligne que Démosthènes, avait composé un grand nombre de *harangues* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Des 52 discours de cet orateur qui existaient encore du temps de Photius, nous n'en avons qu'un seul, qui donne une idée avantageuse de son style. Il excellait à peindre les mœurs, il était fleuri, plein de douceur et de grâce, et passait pour être un orateur parfait. Longin pense qu'il ne lui a manqué que le sublime. Ce fut lui qui plaida pour *Phryné*, accusée d'impiété; mais la beauté de cette courtisane fit plus d'effet sur les juges que l'éloquence d'Hypérides.

HYPERIUS (GÉRARD-ANDRÉ), professeur de théologie à Marburg, naquit à Ypres en 1511, de parens catholiques, parcourut la France, l'Angleterre, l'Allemagne, où il prit du goût pour les nouvelles opinions, et mourut en 1564. On a de lui deux traités, in-8° : l'un, *De recte formando theologiæ studio*; l'autre, *De formatulis concionibus sacris*. Ils furent estimés dans leur temps. Il y a affecté de se taire sur les matières controversées par les hérétiques. Le Père Laurent de Villa-Vicentio, augustin espagnol et docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages corrigés. On a encore de lui des *Traité théologiques*, en 2 vol. in-8°, Bâle, 1570 et 1571; et des *Commentaires sur saint Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol. remplis d'invectives contre l'Eglise catholique.

HYRCAN I^{er} (JEAN), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda l'an 135 avant J.-C., à son père Simon Ma-
36.

chabée, tué en trahison par Ptolomée son gendre. Ce traitre avait été gagné par Antiochus Sidétès, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son beau-frère Jean Hyrcan ; mais celui-ci fit arrêter les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolomée appela Antiochus dans la Judée. Hyrcan enfermé dans Jérusalem y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siège long et opiniâtre, durant lequel Antiochus donna des aliments aux assiégés, que la famine tourmentait, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles ; la paix fut conclue. Les conditions furent que les Juifs lui remettraient leurs armes, avec les tributs qu'ils recevaient de Joppé, et des autres villes de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugué les Iduméens, démolit le Temple de Garizim, s'empara de Samarie, et mourut l'an 106, ou selon d'autres, 105 avant J.-C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre I^{er}, succéda à son père Alexandre Jannée dans le pontificat chez les Juifs, l'an 76 avant J.-C., et, selon le droit d'aînesse, il devait lui succéder à la couronne. Son frère Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandre leur mère, qui avait gouverné 9 ou 10 ans, et la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire l'an 66 avant Jésus-Christ, Hyrcan se contenta de la dignité de grand prêtre ; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'Arétas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siège, et défit Arétas et Hyrcan, à qui Pompée, Gabinus et ensuite César laissèrent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par Alexandra sa fille, mère de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes, ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 50 avant J.-C.

IAB

* **IABŁONOWSKI** (VLADISLAS ou LANISLAS), général polonais, né en 1759, d'une famille noble, fut envoyé à Paris pour terminer ses études à l'école militaire. Il en sortit en 1789 pour entrer avec le grade de lieutenant dans le régiment royal allemand. A la même époque, il s'empressa d'aller se joindre à ceux de ses compatriotes qui, après la proclamation du 3 mai, avaient pris les armes pour s'opposer aux projets de Catherine II. Il fit avec distinction sous les ordres de Kosciuszko les campagnes de 1793 et 1794 contre les Russes : sa valeur et ses connaissances militaires lui méritèrent la confiance des Polonais et une rapide élévation dans les rangs de l'armée. La mauvaise issue de la révolution de Pologne l'ayant déterminé à revenir en France, il y fut employé dans les légions polonaises formées par Dombrowski, commanda l'une d'elles, et fut nommé adjudant-général en 1799. Il continua de servir à l'armée d'Italie jusqu'à la paix d'Amiens. Ayant été désigné pour faire partie de l'expédition de St-Domingue, il rejoignit aux îles Canaries la flotte sur laquelle commandait

IAH

le général en chef Leclerc : il partagea les malheurs des Français, et périt dans cette colonie avec la plupart de ses compatriotes (1802).

* **IAKUBOWSKI** (VINCENT), savant polonais, né le 18 mars 1751 à Maniew dans le palatinat de Cracovie, entra chez les piaristes en 1765 et devint dans la suite recteur à Gora. Il consacra toute sa vie à l'étude de la littérature ancienne et moderne et il a traduit plusieurs ouvrages français et latins, parmi lesquels nous citerons les suivans : | *Avis aux peuples*, traduit de Tissot, 2 vol. ; | *Pensées de Pascal sur la religion*, traduites du français en polonais, ouvrage qui n'a pas encore été imprimé ; | *Poésies latines*, dont plusieurs sont adressées à d'illustres personnalités, entre autres à Frédéric-Guillaume roi de Prusse. | *Sermons de dimanche* ; | une très bonne traduction en vers polonais des dixième, onzième et douzième livres de l'*Enéide* de Virgile, servant de complément à la traduction de Dmochowski. Iakubowski est mort à Varsovie, en 1826, à l'âge de 75 ans.

IAHN. Voyez **JAHN**.

* **IBARRA** (JOACHIM), habile imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1725, était très jeune lorsqu'il vint à Madrid, où il fit ses études avec distinction. Il suivit la profession de son père, et acquit bientôt une grande réputation. Il paraît que c'est lui qui a introduit en Espagne l'usage de lisser le papier : celui qu'il employait est d'une belle qualité; ses caractères, sans fatiguer la vue, ne sont pas moins beaux que ceux des imprimeurs les plus renommés, et son encre peut résister sans altération à l'injure du temps. Ses éditions les plus renommées sont : | la *Bible*, le *Missel mozarabe*, le *Don Quixote*, et surtout le *Sulluste espagnol*, 1772, petit in-folio, traduit par l'infant don Gabriel, frère de Charles III. Ce livre est très rare : il a été vendu à Dijon en 1810, 2000 francs. Ibarra est mort le 25 novembre 1785, laissant des enfans qui suivent les traces de leur père.

IBAS, évêque d'Edesse dans le 5^e siècle, fut d'abord nestorien, et ensuite orthodoxe. Il écrivit lorsqu'il était encore dans l'erreur, à un persan nommé Maris, une *Lettre* qui fut quelque temps après une source de disputes. Il blâmait dans cette *Lettre* Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné injustement Théodore de Mopsueste, auquel il prodiguait toutes sortes de louanges. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, conseilla à Justinien, pour donner la paix à l'Eglise, de condamner les écrits de Théodore de Mopsueste, les anathèmes que Théodore avait opposés aux anathèmes de saint Cyrille, et la *Lettre* d'Ibas. C'est ce qu'on appela l'*affaire des trois chapitres*, qui divisa l'Eglise d'Orient pendant 60 ans environ. Ce prince les fit condamner dans le 5^e concile général, tenu à Constantinople l'an 553; mais la personne et la foi d'Ibas n'y furent point flétries. La condamnation de cette lettre éprouva même des difficultés, parce qu'on prétendit qu'elle avait été approuvée par les légats du pape dans le concile de Chalcédoine; mais les légats ne s'étaient arrêtés qu'à la manière dont Ibas s'exprimait touchant son attachement à la foi et sa soumission aux décisions de l'Eglise, et n'avaient pas prétendu approuver tous les détails de cette lettre : *Lecta Ibae epistola, notinus cum esse orthodoxum*. Le pape Vigile s'exprimait encore plus clairement, en disant qu'Ibas corrige à la fin de sa lettre tout ce qu'elle peut avoir de defectueux : *Si quid erra-*

vit, id sub finem corrigit. C'est donc l'orthodoxie personnelle de cet auteur, et point celle de sa *Lettre*, qui avait été reconnue au concile de Chalcédoine. *Voy.* PELAGE 1^{er}, VIGILE, HONORIUS 1^{er}.

IBERNON (ANDRÉ), espagnol, religieux de Saint-François, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, né l'an 1534, se distingua par sa charité, son abnégation et toutes les vertus de son état, qui le firent béatifier par le pape Pie VI en 1791.

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison en 1640, pour être mis sur le trône après la mort de son frère Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de faiblesse et nul courage. Ce fut cependant sous son règne que les Turcs conquièrent Candie. Une aventure singulière attira les armes ottomanes sur cette île. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On y trouva un enfant qu'on crut être un fils du grand-seigneur; ce qui parut le prouver, c'est que le kisklar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut long-temps traité à Malte comme fils du sultan; mais ayant été instruit dans la foi chrétienne, il se fit dominicain (*Voyez* OSMAN). On l'a connu long-temps sous le nom du Père Ottoman, et les frères-prêcheurs se sont toujours glorifiés d'avoir eu le fils d'un sultan dans leur ordre. La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible bravait la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens. Elle leur reprochait d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645. Ibrahim, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'eut aucune part à cette conquête. Les janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si faible, le déposèrent (et le firent même étrangler, à ce que disent quelques historiens) en 1649. Mahomet IV lui succéda.

* **IBRAHIM-MANZOUR-EFFENDI**, aventurier, dont le vrai nom est Cerberr, né vers 1778, à Strasbourg d'une famille juive, servait dans un régiment de husards français, lorsqu'il s'offrit, durant

l'hiver de 1798-99, au ministère des relations extérieures, pour aller en courrier, à travers la flotte anglaise, porter des dépêches importantes à Bonaparte en Egypte. Il fut pris par les Anglais, puis relâché, mais il ne put atteindre sa destination. De retour à Paris à l'époque du 18 brumaire, il embrassa avec exaltation les opinions royalistes, et écrivit même à Bonaparte pour lui notifier son intention de se joindre à tout parti qui se formerait pour le renverser. Le gouvernement consulaire le fit arrêter, et le mit ensuite en surveillance. Après la conclusion de la paix d'Amiens, Cerfberre se rendit à Constantinople où il prit du service dans l'état-major des troupes régulières, que le sultan Selim chercha vainement à organiser. Il épousa une femme musulmane et embrassa l'islamisme. En 1809 il était revenu en France, où il se vit l'objet de la surveillance active de la police ; reprenant alors sa vie aventureuse, il parcourut la Russie, la Suède et le Danemarck ; il occupa un emploi sous le nom de *Meldelsheim* dans le ministère des relations extérieures du royaume de Westphalie, combattit ensuite pour le Caïmacan de Bosnie contre les Serviens, et enfin séjourna 3 ans auprès du fameux Ali, pacha de Janina, qui l'employa à diriger ses fortifications ; puis n'en recevant plus d'appointement, il le quitta en 1817. Il voyagea ensuite dans diverses parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. En 1826, il se retrouvait à Paris sans ressource : il tenta de se créer une ressource en publiant un volume intitulé : *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie, sous le gouvernement d'Ali pacha*, Paris, 1827, in-8°, avec un portrait d'Ali pacha. Le succès de cet ouvrage assez intéressant, quoiqu'il soit écrit d'une manière incorrecte, n'ayant pas répondu à son attente, il prit le parti de se brûler la cervelle.

IBYCUS, poète lyrique grec, né à Rhegium en Italie, florissait vers l'an 560 avant J.-C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit à témoin une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque temps après, un des voleurs ayant vu des grues, dit à ses compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibycus*. Ces paroles ayant été rapportées aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait, et furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci grues*. Ce poète avait composé sept livres d'*odes érotiques*, dont il ne nous reste que des

fragmens, recueillis avec ceux d'Alcée par Henri Etienne et par Pulvius Ursinus.

ICTINUS, célèbre architecte grec, l'an 450 avant J.-C., bâtit plusieurs temples, entre autres celui de Minerve ou le *Parthénon* à Athènes, et celui d'Apollon secourable dans le Péloponèse. Ce dernier édifice passait pour un des plus beaux de l'antiquité ; mais en fait de temples, les anciens n'ont jamais rien eu de si grand ni d'aussi magnifique que nos temples chrétiens. *Voyez les Temples anciens et modernes*, par l'abbé May, pag. 8 et 18. — *Journ. hist. litt.*, 15 juin 1780, pag. 280.

IDACE, évêque espagnol dans le 5^e siècle, né à Lamego en Galice, laissa une *Chronique* qui commence à la première année de l'empire de Théodose (381), et qui finit à la 11^e de celui de Léon, en 467. Elle contient des détails intéressans sur les ravages des Goths et des Suèves dans l'Espagne et dans les Gaules ; elle fait suite à celle de saint Jérôme, et a été continuée par quatre auteurs jusqu'à l'an 1100. On lui attribue encore des *Fastes consulaires*, imprimés plusieurs fois. Le Père Sirmond a publié ces deux ouvrages à Paris, en 1619, in-8°. Ils ont été réimprimés depuis dans le *Recueil des histoires de France*, dans la *Bibliothèque des Pères*, etc.

IDATHYRSE, ou **INDATHYRSE**, roi des Scythes européens, succéda à son père Saülle, et refusa sa fille en mariage à Darius fils d'Hystaspe, roi de Perse. Ce refus causa une guerre très vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes ; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé *Jancire* par Justin, l. 2, c. 6.

IDE (sainte), comtesse de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne. Elle en eut Eustache III, comte de cette ville, le célèbre Godefroi de Bouillon, Baudouin, qui succéda à son frère au royaume de Jérusalem, et plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut saintement le 15 avril 1113. *Voyez GODEFROI DE BOUILLON*.

IDIAQUEZ (François), décédé à Boulogne, le premier septembre 1790, en odeur de sainteté, âgé de 79 ans, était le fils aîné de l'illustre maison des ducs de Grenade d'Ega, dont il abandonna de bonne heure et les honneurs et les richesses, pour entrer

dans la société des jésuites. Il fut recteur du noviciat, du séminaire et du collège de Villagarcie, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Castille. Malgré les instances de sa famille, il ne voulut jamais abandonner ses frères, dont il fut toujours le vrai père, et qu'il suivit partout dans leur disgrâce et dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde et dans l'exercice de toutes les vertus. On a de lui une *Traduction latine* des pensées de Boulhours, et un opuscule sur la vie intérieure de Palafox; il a aussi laissé quelques ouvrages manuscrits.

IDiot, ou le *savant IDiot*, auteur que l'on a souvent cité ainsi, avant que le Père Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1581, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, était le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, sous le nom d'*Idiot*. Raynaud les a publiés à Paris, l'an 1654, in-4°. Cette collection contient 6 livres de *Méditations*, un *Traité de la B. V. Marie*, un autre *Traité de la vie religieuse*, et l'*Oeil mystique*.

* **IETZELER** (CHRISTOPHE), architecte et mathématicien suisse, naquit en 1754, à Schaffhouse, où son père était pelletier. Il suivit d'abord ce commerce; mais le hasard lui ayant fait tomber entre les mains un livre de mathématiques, le désir lui vint d'apprendre cette science, et ce fut dans ce but qu'il se rendit à Berlin, où il eut pour maître le célèbre Euler, sous lequel il fit de rapides progrès. Ietzelер voyagea plusieurs années dans quelques parties de l'Europe, surtout en France, en Allemagne et en Angleterre. De retour à Schaffhouse, il y fut nommé architecte, et obtint ensuite la chaire de mathématiques au gymnase de la même ville. Il y fonda une maison d'orphelins, et employa pour ce charitable objet presque toute sa fortune. Il en publia le *plan*, ainsi qu'une *Description du nouveau pont de Schaffhouse*. Cet homme recommandable mourut dans sa patrie, en 1791, à l'âge de cinquante-sept ans, laissant d'honorables souvenirs de sa probité, de ses talens et de sa bienfaisance. La maison qu'il a fondée prospère toujours, et plusieurs personnes riches ont contribué après sa mort, et continuent encore à faire fleurir cet établissement si utile aux pauvres et si honorable pour l'humanité.

* **IEZIERSKI** (FRANÇOIS), abbé, né en Pologne, était très versé dans l'histoire. Il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles, sous le voile de l'anonyme; les principaux sont : | *Des interrègnes et des élections en Pologne, depuis la mort de Sigismond-Auguste jusqu'à nos jours*, Varsovie, 1790; | *Quelqu'un qui écrit de Varsovie*, 1790; | *Catéchisme sur les mystères du gouvernement de Pologne, vers l'an 1733, par Sterne, traduit de l'anglais en français, et de celui-ci en polonais par Iezierski*, Varsovie, 1790, in-8°; | *Observations de Jérôme Kutazinski, gentilhomme de Lukow, sur les roturiers*, Varsovie, 1790, in-8°; | *Extrait de la chronique de Witykind, traduit par Grégoire de Slupia* (vivant vers 1575), Varsovie, 1790, in-4°; | *Notice sur l'union de la Pologne et de la Lithuanie, dans l'esprit de l'égalité et la liberté*, Varsovie, 1790, in-8°; | *La journée du 5 mai*, 1791, Varsovie, 1791; | *Recueil des traités, conventions et autres pièces publiques entre la Pologne et les puissances étrangères, de 1764 à 1791*, Varsovie, 2 vol. in-8°; | *Goworck aux armes de Rawiez, Palatin de Sandomir*, roman historique, Varsovie, 1789; | *Rzepicha, mère des rois et femme de Piast, monarque païen de la Pologne*, roman historique, Varsovie, 1790. L'abbé Iezierski est mort en 1807.

* **IEZIERSKI** (N.), castellan de Lukow, l'un des Polonais qui prirent le plus de part à la révolution de son pays en 1791. Il était né dans l'ancien palatinat de Podlaquie, et mourut en 1826 : on a de lui quelques ouvrages politiques, dont les principaux sont : | *Iezierski écrit comme il pense*; | *Du règne successional en Pologne*, Varsovie, 1790; | *Copie d'une lettre à un certain anglais*, ibid. 1791.

* **IFFLAND** (AUGUSTE-GUILLAUME), célèbre acteur et auteur allemand, naquit à Hanovre le 19 avril 1739, d'une famille honnête, et reçut une éducation soignée. Ses parens le destinaient à une profession honorable, lorsqu'ayant vu représenter la *Rodogune* de Corneille, il se décida à suivre la carrière du théâtre. Son père et toute sa famille s'y étant vivement opposés, le jeune Iffland quitta secrètement sa ville natale, et se rendit à Göttinge, où il débuta en 1777. Son jeu plut au poète Gotter, qui le prit en affection, et lui donna des leçons. Iffland en profita et fit de tels progrès, qu'il fut admis dans la troupe de l'électeur palatin, dont la

cour était à Manheim. Il excellait dans tous les rôles, excepté dans les personnages héroïques. La pensée lui vint bientôt de présenter des pièces au théâtre ; sa première production fut une tragédie intitulée *Albert de Thurneisen*, qui eut beaucoup de succès, quoiqu'elle soit très faible. Il donna ensuite plusieurs autres pièces, soit comiques, soit tragiques, qui obtinrent des applaudissemens. En 1790 il fit représenter, pour le couronnement de Léopold II, son *Frédéric d'Autriche*, qui lui attira la bienveillance de ce prince. Un certain esprit d'indépendance s'étant manifesté dans l'Allemagne, Léopold employa pour le comprimer, les talens dramatiques d'Iffland ; et le poète donna sa comédie des *Cocardes*, qui faisait allusion à la *Cocarde tricolore*, qui venait d'être adoptée en France. La pièce eut un succès prodigieux, et l'auteur reçut un riche présent de l'empereur. Mais les Français s'étant emparés de Manheim, Iffland, qui s'était prononcé publiquement contre leurs principes, fut obligé de s'enfuir à Weimar, où il mit le sceau à sa réputation de comédien par plusieurs représentations qu'il donna sur le théâtre de cette ville. A la demande du roi de Prusse, il passa à Berlin, où il eut la direction des spectacles de la cour ; il y mourut le 20 septembre 1814, âgé de cinquante-cinq ans. Iffland est du petit nombre des poètes dont les succès ne furent jamais interrompus. Parmi ses pièces on distingue le *Crime par point d'honneur* et le *Joueur*. Iffland donna lui-même une édition complète de son théâtre en 1798, 48 vol. in-8°. Le premier volume contient des *Mémoires* sur sa carrière théâtrale ; la plupart de ses pièces appartiennent proprement au genre que Diderot voulut surnommer le *drame honnête*, et que Lessing a introduit en Allemagne, d'après le philosophe français ; genre que les critiques éclairés réprouvent comme une composition bâtarde, qui dénature à la fois la tragédie et la comédie. Emule de Kotzebue, il en partagea la renommée, et acquit, de plus, le titre de *Molière de l'Allemagne* ; mais il y a une énorme distance de l'immortel français à l'auteur allemand. Le Théâtre d'Iffland, dernièrement réimprimé, forme plus de 20 volumes : une si prodigieuse abondance n'est jamais favorable à un auteur. Il a publié sur la *Déclamation* quelques ouvrages dont madame de Staël fait beaucoup d'éloges, dans ses *Lettres sur l'Allemagne*.

IGNACE (saint), disciple de saint Pierre et de saint Jean, surnommé *Théophore* ou *porte-dieu*, était originaire de Syrie, et fut ordonné évêque d'Antioche, l'an 68, après saint Evode, successeur immédiat de saint Pierre en siège. Il gouverna son église avec le zèle qu'on devait attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Rien n'égalait l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi, et la profondeur de son humilité. Toutes ces vertus parurent avec éclat dans la troisième persécution qu'éprouva le christianisme sous le règne de Trajan. Ignace parut et parla devant l'empereur avec toute la grandeur d'âme d'un héros chrétien, et reçut de la bouche même de ce prince, qu'on ne cesse de nous donner pour un modèle de justice et d'humanité, l'arrêt d'une mort cruelle et barbare. Envoyé d'Antioche à Rome pour y être exposé aux bêtes, il vit saint Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts et fortifiant les faibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'exposa aux fidèles qui voulaient l'arracher à la mort. Entendant les lions qui, pressés de la faim, rugissaient après leur proie : « Je suis, dit-il, le froment de Jésus-Christ, pour être moulu par les dents des bêtes, et devenir un pain pur : » *Fru mentum Christi sum ; dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* » Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture, et rendit son âme à Dieu l'an 107 de J.-C. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept *Epîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la foi et de la discipline de la primitive Eglise. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation, et sont adressées aux Smyrnéens, à saint Polycarpe, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens et aux Romains. C'est dans cette dernière qu'il exprime vivement son désir du martyre, et sa crainte d'être épargné par les lions, comme ils ont, dit-il, respecté d'autres martyrs. Il va jusqu'à dire qu'il les provoquera : *Quod si venire noluerint, ego vim faciam, ego urgebo*, et craignant le scandale de cette disposition, il rassura les chrétiens par le témoignage de sa conscience : *Ignoscitis filioli, quid mihi prosit, ego scio*. Ce que l'on peut dire à ce sujet, c'est que les saints envisageaient leur arrêt de mort comme

sanctionné par Dieu même; et sans plus raisonner sur la loi de la conservation personnelle, ils ne songeaient qu'à le subir le plus tôt et le plus sûrement possible (*voyez* APOLLINE). C'est dans la même épître qu'on lit ces belles paroles : *Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur, desiderans, ut Jesum Christum inveniam. Ignis, crux, bestia, in me veniant : tantum ut Christo fruam*. Ces lettres ont été publiées par Vossius, Amsterdam, 1646, in-4°, d'après le manuscrit de Florence, et par Usher, Londres, 1647, réimprimées avec une version latine par C. Aldrich et des notes, Oxford, 1708, in-8°, grec-latin et avec des notes de Jean Péaron et Th. Smith, 1709, grec-latin in-4°. Parmi les éditions qui en ont été données on doit distinguer : celle de Cotelier dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin, Amsterdam, 1698, in-fol., avec des dissertations d'Ussérius et de Pearson; et celle de 1724, donnée par Le Clerc, et augmentée des remarques de ce savant. M. l'abbé Guillon a aussi donné, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, un choix des pensées les plus remarquables qu'elles contiennent. Outre ces sept épîtres, il y en a quelques autres sous le nom de saint Ignace; mais elles sont supposées. Les lettres authentiques ont été traduites en français par le Père Legras, de l'Oratoire, Paris, 1717, in-12.

IGNACE (saint), fils de l'empereur Michel 1^{er} Curopalate, monta sur la chaire patriarcale de Constantinople en 846. Il y brilla par ses lumières et ses vertus. Le zèle avec lequel il reprenait les désordres de Bardas, tout-puissant à la cour d'Orient, irrita tellement ce courtisan, qu'il fit mettre à sa place Photius, ordonna contre toutes les lois, en 857. Cet indigne successeur du saint patriarche assembla un concile à Constantinople en 861 pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi lesquels on comptait deux légats du pape, qui demandèrent qu'on fit venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Irogne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le persécuteur de l'homme apostolique, et le protecteur de l'eunuque intrus, n'y consentit qu'à condition qu'Ignace paraîtrait en habit de moine. Il eut à y souffrir les insultes et les outrages les plus cruels, tant de la part du prince que de celle des légats, qui, contre les ordres du pape, se rendirent coupables de la prévarication la plus odieuse; et du reste de l'assemblée, qui,

n'ayant pu obtenir qu'il donnât sa démission, le dépouilla de ses habits, et le renvoya couvert de baillons. La cruauté de Michel ne fut pas satisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, et le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laissèrent long-temps couché presque tout nu sur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les 15 jours qu'il y fut, dont il passa la moitié sans manger, ils imaginèrent mille supplices différens pour vaincre sa constance. N'ayant pu y réussir, l'un d'eux lui prit la main de force, et lui fit faire une croix sur le papier, qu'il porta ensuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : « Ignace, indigne patriarche de Constantinople, je confesse que je suis entré irrégulièrement dans le siège patriarcal, et que j'ai gouverné tyranniquement. » L'empereur le fit relâcher sur ce prétendu aveu, et lui permit de se retirer au palais de Pose, que l'impératrice, sa mère, avait fait bâtir. L'illustre persécuté en appela au pape Nicolas 1^{er}, qui, indigné de la conduite de ses légats, déclara nulle sa déposition et l'ordination de son persécuteur. Le saint évêque n'en vécut pas moins dans l'exil. Mais lorsque Basile le Macédonien fut monté sur le trône impérial, il rappela Ignace et exila Photius, l'an 867. Le 4^e concile général de Constantinople assemblé deux ans après à cette occasion, anathématisa celui-ci, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Ignace ne survécut pas long-temps à son triomphe. Cet illustre vieillard mourut en 877, à 80 ans. Trois jours après, Photius, qui avait flatté Basile par une fausse généalogie, reprit possession de la chaire patriarcale. C'est sous le patriarcat d'Ignace que le christianisme commença à s'établir en Russie; mais il n'y fit de grands progrès que dans le siècle suivant. (*Voyez* WLADIMIR.) La *Vie de saint Ignace*, écrite par D. Nicéas, a été publiée par Rader, Ingolstadt, 1604, in-4°, et insérée dans le tome 8 des *Conciles du père Labbe*. On y trouve plusieurs lettres de ce patriarche.

IGNACE DE LOYOLA (saint), né au château de ce nom, en Biscaye, l'an 1491, de parens nobles, fut d'abord page de Ferdinand V. Il porta ensuite les armes sous le duc de Najara contre les Français, qui voulaient retirer la Navarre des mains des Espagnols. Le siège ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier

Iscaïen fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe gauche, et d'un boulet de canon à la droite. Une *Vie des saints*, qu'on lui donna pendant sa convalescence, lui fit naître le dessein de se consacrer à Dieu. La galanterie romanesque l'avait occupé jusqu'alors. Né avec une imagination vive, il la porta dans la religion. Les mœurs de son pays et de son temps jetèrent sur les commencemens de sa dévotion une apparence singularité. Quand il fut guéri, il se rendit à Notre-Dame de Montserrat, se retira ensuite dans une grotte près de Manrèse, où il s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence, et partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1525. Le pieux pèlerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 55 ans, dans les universités d'Espagne. Son zèle et sa piété, qui prenaient quelquefois un air extraordinaire, lui suscitèrent des traverses. Il passa à Paris en 1528, recommença ses humanités au collège de Montaigu, mendiant son pain de porte en porte pour subsister, et s'exerçant dans toutes les pratiques de l'humilité et de la mortification chrétienne. S'il parut quelquefois donner dans l'excès en ce genre, c'est, dit un homme judicieux, que les saints, dans la première ferveur de leur conversion et de leur pénitence, sont emportés au-delà des lois ordinaires de la morale, et qu'il est déraisonnable de juger leurs actions sur les règles de la vie commune : *Sanctorum dicta vel facta, maxime in ipso fervore pœnitentiæ, ad curatam normam exigenda non sunt*. Il fit ensuite sa philosophie au collège de Sainte-Barbe, et sa théologie aux Dominicains. Ce fut à Ste.-Barbe qu'il s'associa, pour l'établissement d'un nouvel ordre religieux, François-Xavier, Pierre Le Fèvre, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas-Alphonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la société se lièrent par des vœux en 1534, dans l'église de Montmartre, où l'on voyait un monument qui perpétuait la mémoire de cet événement. Ils passèrent ensuite à Rome, où Ignace présenta au pape Paul III un projet de son institut. Le fondateur en espérait de si grands avantages pour l'Eglise, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des théatins, quelques instances que lui fit le cardinal Cajetan. Ignace ajouta aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, un quatrième vœu d'obéissance au pontife romain, relativement à la prédication de l'Evangile dans toutes les

plages de la terre. Paul III confirma son institut en 1540, sous le titre de *Compagnie* de Jésus. Ignace avait donné ce nom à sa nouvelle milice, pour marquer que son dessein était de combattre les infidèles, les hérétiques, tous les ennemis de l'Eglise catholique, sous la bannière de Jésus-Christ. Ses enfans prirent ensuite le nom de *Jésuites*, du nom de l'*Eglise de Jésus*, qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541 général de la famille dont il était le père, eut la satisfaction de la voir se répandre en Italie, en Espagne, en Portugal et en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François-Xavier et quelques autres missionnaires formés dans sa société portèrent son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie qui n'avait pas encore pu pénétrer en France, y eut un établissement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Elle y essuya de grandes traverses. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'université, alarmés de ses privilèges et de ses constitutions, s'élevèrent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle la trouva plutôt née pour la ruine que pour l'édification des fideles. La patience et les fruits étonnans que produisait partout le nouvel institut dissipèrent peu à peu ces orages. Le saint fondateur mourut le 28 juillet 1556, à 65 ans. Il était, suivant les historiens, d'une taille moyenne, plus petite que grande. Il avait la tête chauve, les yeux pleins de feu, le front large et le nez aquilin. Il était resté boiteux de la blessure qu'il avait reçue autrefois au siège de Pampelune; et quoiqu'il se fût fait recasser la jambe pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Il avait vu l'accomplissement de trois choses qu'il désirait le plus : la compagnie confirmée par les souverains pontifes, le livre des *Exercices spirituels* approuvé du saint Siège, et les *Constitutions* publiées dans tous les lieux où ses enfans travaillaient. Sa compagnie avait déjà douze provinces qui avaient au moins cent collèges, sans les maisons professes. On comptait, vers le milieu du 18^e siècle, environ 20,000 jésuites, lorsqu'ils furent supprimés en 1763 par le pape Clément XIV. (*Voyez son article*.) L'histoire des causes qui opérèrent cette destruction n'appartient peut-être point à ce siècle; la postérité les apercevra dans un jour plus distinct, quand le temps les aura

mises à la distance qui fait leur vrai point de vue. On a vu ces religieux, accueillis dans les cours de l'Europe, jouir de la confiance des rois, se faire un grand nom par leurs études et par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeunesse, aller réformer les sciences à la Chine, rendre pour un temps le Japon chrétien, et donner des lois admirables aux sauvages du Paraguay. « Il est glorieux pour la société, dit Montesquieu, d'avoir été la première » qui ait montré, dans les contrées de » l'Amérique, l'idée de la religion jointe » à celle de l'humanité. Un sentiment » exquis pour tout ce qu'elle appelle *honneur*, et son zèle pour la religion, lui » ont fait entreprendre de grandes choses, » et elle y a réussi. Elle a tiré des bois des » peuples dispersés; elle leur a donné une » subsistance assurée; elle les a vêtus; et » quand elle n'aurait fait par-là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, » elle aurait fait beaucoup. » — « Les jésuites, dit l'abbé Raynal, les plus philosophes de ceux qui ont annoncé la foi » aux Barbares, sont toujours prêts à souffrir le martyre quand il le faut. » Grolius, tout protestant qu'il était, a rendu hommage à leurs talens et à leurs mœurs: *mores inculpatos, bonas artes*; au sujet desquels il disait « que la sainteté de leur » vie, et le désintéressement avec lequel » ils donnaient une excellente éducation » à la jeunesse, leur avaient concilié les » respects du public. » *Magna in vulgum auctoritas, propter vitæ sanctimoniam, et quia non sumpta mercede juventus, litteris sapientiæque præceptis imbuuntur.* » Cet arbre antique et majestueux, ajoute » un auteur plus récent, frappé de la foudre, a été desséché jusque dans ses racines, et ses derniers rameaux sont » épars sur la terre. La jeunesse nom-breuse qui se reposait sous son ombre » a-t-elle trouvé ailleurs un aussi sûr » abri? Que devient-elle, que deviendra-t-elle dans un siècle comme le » nôtre? » On a remarqué que l'extinction de cet ordre célèbre avait précédé l'époque des révolutions religieuses et civiles qui ont fait l'étonnement de l'Europe, soit que le philosophisme ait regardé la destruction de cet obstacle comme indispensablement nécessaire à ses succès, soit que les travaux et les services de ce grand corps tombant avec lui par une conséquence naturelle, le cours de la séduction devint plus libre, et la défense des vrais principes plus rare et plus pénible. On

peut voir les *Vies* de cet illustre fondateur par Maffei et par Bouhours, deux de ses enfans; elles sont bien écrites: la première présente toutes les grâces et la pureté du langage de l'ancienne Rome. Ignace laissa à ses disciples deux livres également célèbres: les *Exercices spirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en français, et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a prétendu que cet ouvrage existait 150 ans avant lui, dans la bibliothèque du Mont-Cassin, où le saint espagnol avoit eu occasion de le voir. Mais comment concilier cette assertion avec le silence absolu qu'on a gardé sur la prétendue ancienneté de cet ouvrage, dans le temps où le livre des Exercices faisait tant de bruit? L'attribution qu'on en fait à Garcias Cisneros, abbé de Mont-Serrat, est amplement réfutée dans le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} juin 1785, pag. 185; — 1^{er} janvier 1785, pag. 11. | Des *Constitutions*, qui faisaient dire au cardinal de Richelieu, qu'avec des principes si sûrs, des vues si bien dirigées, on gouvernerait un empire égal au monde. Quelques écrivains ont imaginé de les attribuer à Laynez, second général des jésuites. Il y a, selon eux, trop de pénétration, de force d'esprit, de profonde politique, pour qu'elles puissent être d'Ignace, qui n'était point savant, et ne passait pas pour un brillant génie: comme si la piété éclairée par l'esprit de Dieu, et la vertu constamment pratiquée, ne donnaient point à une raison droite et saine, à l'homme solide et vrai, plus de lumière et d'énergie que toutes les spéculations humaines. Cette assertion est d'ailleurs réfutée par le fait et la préexistence reconnue de ces constitutions, puisque, dès 1540, elles avaient été solennellement approuvées, et qu'elles ont servi de règles et de lois à des milliers de religieux, jusqu'à la mort du saint fondateur. Ces constitutions parurent pour la première fois, en 5 parties, à Rome, 1558 et 1559, in-8°. La dernière édition est de Prague, 1757, 2 vol. petit in-fol. Il y a sur le même objet: *Regula societatis JESU*, 1582, in-12; et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°, rare. Le dernier a été imprimé avec des changemens, 1591, in-8°. Le bénédictin Constantin Cajetan, le même qui avait revendiqué les *Exercices spirituels*, comme un ouvrage de Garcias Cisneros, son confrère, prétend dans son *Vindex benedictinorum*, que saint Ignace avait pris sa règle sur celle

de saint Benoît, et qu'elle avait été composée au Mont-Cassin par quatre bénédictins. Mais ce conte ridicule fait assez voir ce qu'il faut penser de l'autre. *Voyez LAINEZ et STANDONCK.* Les jésuites chassés de l'Europe et même des autres parties du monde, conservèrent quelques maisons en Russie. (*Voyez CZERNIEWICZ.*) En 1801, Pie VII les autorisa, par un bref du 7 mars, à vivre en communauté, à administrer les sacrements et à élever la jeunesse. En 1804, il étendit cette concession, sur la demande du roi de Naples, à ceux qui se trouvaient dans ses états. Enfin, le 7 août 1814, il rétablit la société, et il autorisa les jésuites à reprendre les fonctions de leur institut dans tous les lieux où ils seraient appelés. Les jésuites ont depuis été renvoyés de la Russie; mais ils ont formé plusieurs établissements dans divers royaumes, même en France, où ils avaient établi plusieurs maisons d'éducation que les ordonnances royales du 16 juin 1828, ont contraint de fermer.

IGNACE, etc. de GRAVESON. *Voyez GRAVESON.*

IGNACE-JOSEPH DE JÉSUS-MARIA. *Voyez SANSON (JACQUES).*

* IGNARRA (l'abbé NICOLAS), savant antiquaire, naquit à Pietra-Bianca, près de Naples, le 21 septembre 1728, fit ses premières études auprès de son oncle, curé de la même ville, qui le fit entrer dans le collège ou séminaire *Urbano*. Il fit ses cours avec honneur, apprit en peu de temps les sciences, la littérature ancienne et moderne, et les langues classiques. Ignarra avait à peine vingt ans, qu'il fut nommé, dans le même collège, professeur de langue grecque et de poésie. Il prit les ordres à vingt-cinq ans. Quelques écrits qu'il avait publiés sur les antiquités napolitaines, lui acquirent de la réputation. Charles III (depuis roi d'Espagne), ayant institué l'académie *Herculanensis*, il choisit Ignarra pour un des quinze membres qui la composèrent d'abord. Le professeur Mazzocchi étant mort en 1765, Ignarra le remplaça à l'université royale, dans la chaire d'interprétation de l'Écriture sainte, et en 1771, il fut professeur titulaire. Nommé, en 1782, directeur de l'imprimerie royale, il fut deux ans après appelé à la cour, pour être précepteur du prince héritaire François de Bourbon. Ferdinand IV lui fit donner un canonicat, en 1794, dans la cathédrale de Naples, et peu de temps après on lui offrit le

siège épiscopal de Reggio, qu'il refusa, à cause, disait-il, de son peu de mérite pour occuper une place aussi distinguée. Content de son sort, il menait une vie studieuse et paisible, lorsqu'à l'âge de soixante-dix ans, il perdit tout à coup la mémoire, de sorte qu'il ne se souvenait pas du titre de ses livres, ni même du nom de ses parens. Il vécut encore dix années dans cet état de première enfance, et mourut à quatre-vingts ans, le 6 août 1808. Ses talens, son affabilité et sa modestie lui avaient captivé la bienveillance et l'estime des gens les plus marquans, soit nationaux, soit étrangers. L'habitude de vivre à la cour, et parfois dans le grand monde, n'avait nullement altéré ni sa piété, ni ses mœurs, qui furent toujours exemptes de reproches. On a de lui : | *De palestra neapolitana commentarium*, Naples, 1770; | *Doctissimi Mazzocchi Vita*, ibid. 1778; | *De fratribus neapolitanis*, Naples 1785. L'auteur démontre, dans cet ouvrage, que les anciennes associations, appelées *fratrie*, étaient des assemblées politiques, établies parmi les Grecs, et non des confréries religieuses, comme le prétendent Reinesie, de Vandale, Fabretti et Martorelli. | *Opusculi*, ibid., 1808, 1 vol. contenant des dissertations, des vers latins, des inscriptions, des lettres diverses, etc. Joseph Castaldi a écrit sa vie.

IGOLINO de MOTECATINI, né dans ce lieu, placé dans la vallée de Nievole en Toscane, vers l'an 1348, professa la médecine dans l'université de Pise pendant près de 25 ans, et écrivit le premier sur les bains de Pise, vers l'an 1440. Cette ville étant passée sous la domination de Jean Galeazzo, duc de Milan, il se démit de ses emplois, et se transféra à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi, chef de cette république. De là, Igolino passa peu de temps après au service de Malatesta, seigneur de Pesaro, avec une pension de 500 florins d'or. On a de ce savant, outre un *Traité* sur les bains de la Toscane, un autre ouvrage plus étendu, sous le titre de *Balnearum Italiae proprietatibus ac virtutibus*, qui fut remis en un latin plus pur, et adressé au duc de Ferrare Bosco d'Este. On le trouve dans la collection des auteurs *De balneis*, imprimée en 1553, à Venise, par les Juntas ou Giunti. D'après l'inscription sépulcrale qui était à *Santa-Maria-Novella* de Florence, il parait qu'Igolino termina ses jours dans cette ville en 1425.

ILDEFONSE (saint), disciple de saint

Isidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, ensuite archevêque de Tolède, naquit dans cette ville en 607 et fut l'ornement de cette église pendant neuf ans qu'il la gouverna. Il mourut en 669, laissant plusieurs ouvrages, dont le principal est un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie*. Sa *Vie* a été écrite en espagnol par G. Mayans, et imprimée à Valence, 1727, in-12.

* ILDEFONSE de SAINT-CHARLES (le Père), clerc régulier des écoles pies, de la famille des Tarditi, naquit à Rome vers 1709, et entra chez les élèves réguliers de ces écoles. Il était aimé et estimé, non-seulement dans sa congrégation, mais encore dans le monde, et des personnages les plus distingués. Il fit de très bonnes études, et enseigna dans quelques collèges de son institut. Son mérite le fit choisir pour précepteur des fils de Jacques II, roi d'Angleterre, Charles-Edouard, connu depuis la mort du roi son père sous le nom du *Prétendant*, et du duc, depuis *cardinal d'York*. Le Père Ildefonse occupa dans son ordre les emplois les plus honorables, même celui d'assistant-général. Ses vertus lui concilièrent l'estime et la bienveillance du grand pape Benoît XIV. Sa Sainteté daignait se servir de lui dans son travail personnel, et l'avait chargé de traduire de l'italien en latin les *édits*, *notifications* et *lettres pastorales*, qui devaient entrer dans l'édition complète de ses *œuvres*, imprimées à Rome en 1748, par les soins du Père Azévedo. Aux différentes fonctions qu'avait exercées le Père Ildefonse, on doit joindre comme une preuve de plus de ses rares qualités et de la considération dont il jouissait, celles de recteur du vénérable collège *De propaganda fide*. Il s'en démit dans ses dernières années pour se retirer dans la maison du noviciat de son ordre à Saint-Laurent *in Burgo*. Il y mourut le 30 novembre 1790, âgé de 81 ans. Dans le 1^{er} vol. de l'édition des *Œuvres de Lambertini* (Benoît XIV), faite à Venise avec beaucoup d'augmentations, il est question de ce savant et pieux religieux, dont les éditeurs rappellent la mémoire, et font l'éloge le plus complet.

ILHARART de la CHAMBRE. *Voyez* CHAMBRE (FRANÇOIS ILHARART de la).

ILLYRICUS (FLACCUS). *Voyez* FRANKOWITZ.

IMBERT (JEAN), né à La Rochelle, avocat, puis lieutenant-criminel à Fontenai-le-Comte, mourut à la fin du 16^e

siècle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps. On a de lui : *Enchiridion juris scripti Gallie*, traduit en français par Nic. Theveneau, 1559, in-4° ; | une *Pratique du barreau*, sous le titre de *Institutiones forenses*, in-8°, 1541. Guenoys et Autonne ont fait des remarques sur ces livres, qui ont été beaucoup consultés et cités autrefois.

IMBERT (JOSEPH-GABRIEL), frère chartreux et peintre distingué, naquit à Marseille en 1654. Il eut pour premier maître Serre, ensuite Vander Meulen, et enfin Lebrun. S'étant dégoûté du monde à l'âge de 34 ans, il entra chez les chartreux en qualité de frère lai, et fit profession dans la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. On lui permit de se livrer à son goût pour l'art qu'il professait, et on lui facilita les moyens non-seulement de l'exercer, mais même de perfectionner son talent. Le frère Imbert l'employa à orner les chartreuses de tableaux. Il en décora plusieurs avec beaucoup de goût. On loue ceux qu'il fit pour les chartreuses d'Avignon et de Marseille. C'est dans cette dernière que se trouvait au maître-autel le tableau qu'on regarde comme son chef-d'œuvre ; il est d'une dimension extraordinaire, et représente le *crucifiement*. La composition en est riche et pleine de verve, le dessin d'une grande correction, le ton de couleur vrai, le jeu des ombres admirable, et la justesse de l'expression parfaite. Il avait plus de 80 ans quand il acheva son tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*, qui mit le sceau à sa réputation. On y trouve la même vigueur que dans ceux qu'il avait faits plus jeune. Il avait une connaissance profonde de son art, n'était point arrêté par les difficultés qu'il trouvait toujours le moyen de vaincre ; et en étudiant et suivant les bons modèles, il ne s'y assujétissait pas tellement que ses compositions, éblouissantes de beautés qui lui étaient propres, et animées du feu du génie, ne parussent originales. Cet habile religieux mourut dans la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, en 1740, âgé de 86 ans.

IMBERT (BARTHÉLEMI), né à Nîmes, en 1747, annonça de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie, et débuta par le *Jugement de Paris*, qui fit concevoir de lui de flatteuses espérances : mais elles n'ont pas été réalisées par les ouvrages qu'il a donnés dans la suite. Les principaux sont un recueil de *Fables* et de *Contes*, deux *comédies* et une *tra-*

gédie, Marie de Brabant. Le défaut de l'auteur est, s'il est permis de parler de la sorte, une redondance de facilité, dont la réflexion et l'étude l'auraient garanti, en lui apprenant à être sévère à lui-même; mais il aimait la société et les plaisirs, et ces deux écueils dangereux pour tout homme de lettres ne peuvent qu'étouffer les plus heureuses dispositions. « Serons-nous accusés d'être trop sévères, dit l'auteur des *Trois siècles*, si nous remarquons que dans certaines de ses *Fables* le naturel n'est pas toujours aussi bien saisi qu'il pourrait l'être; que ce qu'on appelle les mœurs dans les animaux n'est pas d'accord avec les idées que nous en avons; que la moralité vient quelquefois trop brusquement, et n'est ni aussi juste ni aussi saillante que le récit le promettait, et que parmi ses *Historiettes*, il y en a plusieurs dont la trivialité du sujet n'est rachetée ni par la nouveauté des tours, ni par l'agrément du style. » Une censure plus grave et plus méritée est celle qui regarde la licence qui règne tant dans ces *Contes* ou *Historiettes* que dans d'autres poésies de l'auteur. Il a rédigé, pendant quelques années, la partie littéraire du *Mercur* et celle du *Journal encyclopédique*. Sa plume s'est aussi exercée sur des matières de gouvernement et de politique. Il est mort dans l'indigence à Paris, le 23 août 1790. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, 1772 et années suivantes.

* **IMBERT** (GUILLAUME), littérateur, naquit à Limoges vers 1743. Son père l'ayant contraint d'embrasser l'état monastique, il entra fort jeune dans l'ordre des bénédictins de Saint-Maur. Peu de temps après qu'il eut fait profession, il protesta contre ses vœux, en alléguant qu'ils avaient été forcés, comme s'il n'eût pu faire cette déclaration avant de les prononcer. Il s'ensuivit un procès entre ses supérieurs et lui; mais, à l'aide de quelques puissans protecteurs, il obtint d'être sécularisé. Les bénédictins ne perdirent point en lui un bon religieux, et le monde n'y gagna pas beaucoup, par le mauvais usage qu'il fit de ses talens. Imbert était d'un caractère aussi turbulent que satirique; et, pour montrer plus d'indépendance dans les écrits qu'il se proposait de publier, il se rendit à Neuwied, où il entreprit son fameux journal, intitulé *Correspondance secrète, politique et littéraire* dont il paraissait un nu-

méro par semaine. Dans ce journal, Imbert ne respectait ni les choses les plus saintes, ni les personnes les plus respectables, et laissait courir sa plume au gré de sa malignité naturelle. Il commença à le produire en 1774, y travailla jusqu'en 1790, et, continué par d'autres rédacteurs, il cessa de paraître en 1793. On réunit ensuite les diverses feuilles de ce journal, qu'on publia sous le même titre, avec la date de Londres (Maestricht), 1787-1790, 18 vol. in-12; mais elles ne vont que jusqu'à l'année 1783, quoique le journal hebdomadaire parût en même temps, et pendant huit ans encore. On trouve beaucoup d'analogie entre cet ouvrage et les *Mémoires secrets* de Bachaumont. Cependant, comme les assertions qui s'y trouvaient n'étaient souvent que des calomnies, il se fit deux fois enfermer à la Bastille; cette punition ne servit point à le corriger, et il y fut condamné une troisième fois, lors de la publication de sa *Chronique scandaleuse*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la génération présente*, dont il ne publia d'abord qu'un volume, et où il franchit les bornes de la malignité, elle-même. Comme il ne manque jamais de gens qui aiment à rire aux dépens même de l'honneur d'un tiers, sa *Correspondance scandaleuse* eut 4 éditions depuis 1784 jusqu'en 1790, 5 vol. Le style d'Imbert, dans ces deux ouvrages, n'est ni léger, ni correct, ni gracieux; et il paraissait ne s'y être proposé pour but que l'odieux plaisir de la médisance et de la calomnie. Lors de la révolution, il se retira à Limoges; en 1793, il y fut nommé officier municipal. Si jusqu'alors il s'était montré un satirique impudent, il devint ensuite le persécuteur de ceux qui tenaient encore à leurs anciens principes, tandis que son caractère dominant et caustique lui fit des ennemis parmi les républicains. De retour à Paris, il s'occupa encore de littérature, et y mourut, sans être regretté de personne le 19 mai 1803. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglais, d'E. Clarke, Paris, 2 vol. in-12. Ce livre fut supprimé à cause, dit-on, d'un passage où l'on paraissait critiquer le goût immodéré de Charles III pour la chasse, goût que partageait Louis XV, alors régnant. | *Dissertation sur l'origine de l'imprimerie*, traduite de l'anglais, du docteur Middleton, Londres et Paris, 1775, in-8° : | *Philosophie de la guerre*, extrait des

Mémoires du général Lloyd, traduit par un officier français (M. Romann, marquis de Mesmond), 1790, 1 vol. in-18; | *Mémoire politique et militaire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne*, par le général Lloyd, 1801, brochure in-8°. Imbert travaillait à un ouvrage plus étendu sur le même sujet, lorsqu'il fut surpris par la mort. Il avait communiqué son manuscrit au gouvernement, entre les mains duquel il est resté, et il est à croire qu'il ne verra jamais le jour, l'intérêt du moment étant passé.

* **IMBERT COLOMÈS (JACQUES)**, né à Lyon en 1725, d'une ancienne famille de négocians, fit de bonnes études au collège des jésuites de sa ville natale, et prit sous la direction des hommes savans qui présidèrent à son éducation, le goût des sciences et des arts. Il s'était surtout livré avec succès à l'étude de la chimie. Premier échevin de Lyon, il préserva cette ville en 1788 de l'espèce de disette dont elle était menacée, en faisant en temps utile des approvisionnemens nécessaires. En 1790, il remplaça le prévôt des marchands, qui était absent, et s'opposa avec énergie aux troubles qui éclatèrent à cette époque. Sa haine pour la révolution était bien prononcée, et le peuple alors égaré se porta contre Imbert à de graves excès: sa maison fut assaillie, et il se vit dans la nécessité de s'enfuir et de se retirer à Bourg. Il ne put rentrer à Lyon qu'en secret, et il y vécut dans le plus sévère incognito. A l'époque du siège de cette ville en 1793, il avait été chargé d'une mission qui l'en avait éloigné, et il ne put ainsi prendre part à l'héroïque défense de ses compatriotes. Imbert émigra, et après avoir erré plusieurs mois d'asile en asile, il traversa à pied le sommet des Alpes au milieu de l'hiver, et parcourut le Piémont, l'Allemagne et la Russie. En 1797, il revint en France comme un des émissaires secrets des Bourbons. Imbert, quoique inscrit sur la liste des émigrés, fut du nombre des députés que le département du Rhône envoya à l'assemblée des Cinq-cents. Dès son apparition dans ce conseil, il accusa le Directoire exécutif de violer le secret des lettres, et il se lia avec les agens les plus remarquables du parti contre-révolutionnaire ou *Clichien*: de concert avec eux, il combattit toutes les propositions du gouvernement et attaqua de tous ses efforts le système révolutionnaire. La ré-

volution du 18 fructidor mit un terme à sa carrière législative et son nom fut même placé sur la liste des députés condamnés à la déportation. Imbert parvint à s'y soustraire en se réfugiant en Allemagne. Après la révolution du 18 brumaire, il fut un de ceux que les consuls ne rappelèrent point. Au mois de juillet 1801, Bonaparte, demanda au roi de Prusse l'arrestation d'Imbert et de quelques autres émigrés; ce prince y consentit et Imbert fut arrêté à Bayreuth; sa correspondance fut saisie. Elle a été imprimée à Paris sous le titre de *Papiers saisis à Bayreuth*. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il s'empessa de se rendre en Angleterre auprès de Louis XVIII, qui l'accueillit avec distinction. Resté depuis cette époque à l'étranger, Imbert est mort à Bath en 1809.

* **IMBONATI (dom CHARLES-JOSEPH)**, religieux de la congrégation de Saint-Bernard de la Pénitence, ordre de Cîteaux, issu d'une famille noble, originaire de Côme, connu sous le nom de *dom Charles-Joseph de Saint-Benoît*, naquit à Milan vers le milieu du 17^e siècle, et se distingua par de savans travaux et une érudition profonde. Il avait fait profession à Rome dans l'abbaye de Sainte-Pudentiane. Il y eut pour maître le célèbre Jules Bartolucci, du même ordre, et apprit à fond, sous lui, les langues grecque et hébraïque. Il professa à Rome la théologie et l'hébreu. Bartolucci n'avait publié que trois volumes de sa *bibliothèque rabbinique*, et il avait laissé le quatrième imparfait. Imbonati l'acheva, et le fit paraître en 1693, six ans après la mort de son maître. (Voyez BARTOLOCCI.) L'année suivante il y ajouta un cinquième volume, qu'il fit imprimer sous le titre de *Bibliotheca latino-hebraica*, 1694-1696, 2 vol. in-fol. On a de dom Imbonati d'autres ouvrages, savoir: | un *Traité des mesures et des monnaies des Hébreux*, 1662; | une *Chronologie sacrée, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C.*, 1694, 1 vol. in-fol. Le *Journal de Trévoux*, 1717, lui attribue encore: *Chronicon tragicum, sive De eventibus tragicis principum*, etc., Rome, 1696, in-4° enfin une longue et savante *Dissertation*, où il prouve aux Juifs, avec leurs propres raisonnemens, la venue du Messie. Imbonati est mort en 1698.

IMBYSE (JEAN d') est célèbre dans l'histoire de la conjuration des Fiamands

contre l'Espagne. C'était un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devait ses fortifications et plusieurs établissemens, il s'était attiré l'amour et l'estime du peuple gantois. On le fit consul. Il profita de l'autorité que sa charge lui donnait pour faire révolter les Gantois contre les catholiques en 1579. Non contents d'avoir confisqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monastères et les églises, et abolirent entièrement l'exercice de la religion catholique. Leur but était non-seulement de se soustraire à la domination espagnole, mais même à celle des états. Ils engagèrent Bruges et Ypres dans leur parti, et y mirent des gouverneurs, aussi bien que dans la ville de Dendermonde, d'Oudenarde, d'Alost, et dans toutes les autres petites places de Flandre. Ils rassemblèrent toutes les cloches des églises, et on y joignant du cuivre et de l'airain, fondirent un nombre de canons très considérable. Mais le prince d'Orange s'étant rendu maître de Gand, en chassa le brouillon qui l'avait fait révolter. Quelque temps après, Imbyse voulant rentrer dans le devoir et dans l'obéissance du roi d'Espagne, son souverain, les rebelles lui firent son procès, et il fut décapité en 1584.

IMHOFF (JACQUES-GUILLAUME), fameux généalogiste, d'une famille noble d'Allemagne, né en 1651, à Nuremberg, où il mourut en 1728, avait fait une longue étude des intérêts des princes, des révolutions des états, et de l'histoire des grandes familles de l'Europe. On a de lui divers ouvrages : | *De notitia procerum Germaniæ*, Tubingen, 1752 et 1754, 2 vol. in-fol.; avec 19 planches; | *Historia genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Nuremberg, 1701, in-fol.; — *Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol.; — *Familiarum Hispaniæ*, Leipsick, 1712, in-fol.; — *Galliæ*, 1687, in-fol.; — *Portugalliæ*, Amsterdam, 1708, in-fol.; — *Magnæ-Britanniæ cum appendice*, Nuremberg, 1690 et 1691, 2 parties in-folio; | *Recherches sur les grands d'Espagne*, Amsterdam, 1707, in-8°. Voyez les titres de ces différens ouvrages plus détaillés dans les tomes 10 et 14 de la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet.

IMOLA. Voyez JEAN D'IMOLA et TARTAGNI.

IMPERIALI (JEAN-BAPTISTE), né à Vicence en Italie, l'an 1588, mort en 1623, exerça la médecine dans sa patrie

avec beaucoup de succès. La république de Venise, la ville de Messine et plusieurs autres s'efforcèrent de l'enlever à Vicence; mais il préféra toujours ses concitoyens aux étrangers. Ce médecin cultiva aussi la poésie; il tâchait d'imiter Catulle, et n'en approchait que de fort loin. Nous avons de lui : *Exoticarum exercitatio librum duo*, Venise, 1603, in-4°.

IMPERIALI (JEAN), fils du précédent, né en 1602, mort vers 1670, est plus connu que son père dans les facultés de médecine et dans la république des lettres. On a de lui : | *Musæum historicum*, in-4°, Venise, 1640; c'est un recueil d'éloges historiques. | *Musæum physicum, sive De humano ingenio*, imprimé avec le précédent.

IMPERIALI (JOSEPH-RENÉ), cardinal, né à Gènes en 1651, mort à Rome en 1757, à 86 ans, fut employé par les papes dans diverses affaires, et les termina toujours avec succès. Dans le conclave de 1750, il ne lui manqua qu'une voix pour être pape. Sa mémoire est précieuse aux gens de lettres, par la protection qu'il leur accorda, et par le présent qu'il fit au public, en mourant, de sa riche bibliothèque, qui est un des ornemens de Rome. Fontanini a publié en 1711 le catalogue de cette collection, l'une des plus précieuses qu'ait jamais formées un simple particulier. G. Chiapponi a publié *Legazione del cardine Gius. R. Imperiali a Carlo III, re delle Spagne, l'anno 1711*, Rome, 1712, in-4°.

IMPERIALI (JEAN-VINCENT), littérateur, poète et homme d'état distingué, naquit à Gènes vers la fin du 16^e siècle, et descendait d'une des premières familles de cette république : son père avait été doge en 1617. Le jeune Imperiali entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut bientôt ambassadeur en Espagne. Il devint ensuite amiral, et lorsqu'il fut à la tête des flottes de Gènes, il purgea les côtes des pirates qui les infestaient. Comme il s'était acquis une grande popularité, le sénat craignant qu'il n'eût le projet d'usurper le pouvoir, le condamna au bannissement. Impériali se soumit avec résignation à la mesure qui le frappait et adoucit les ennuis de son exil par l'étude. Ayant obtenu son rappel, il revint à Gènes, où il mourut dans un âge fort avancé, l'an 1645. Il a laissé les ouvrages suivans : | *Le stalo rustico*, poème (*in versi sciolti*), Gènes, 1611, Venise, 1615, in-12; | *Il Ritratto*

del *Cazalino abozzato poema in-quarta rima*, in-4°, sans date ni indication de lieu d'impression; Bologne, 1657, même format; | *Gl'indovini pastori*; | *la sant Teresa*; | *I funerali del cardinale Orazio Spinola*; | *Cento discorsi politici*, etc., quelques écrits moins remarquables. On a encore de lui une édition de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Gênes, 1604, in-12, avec de nouveaux argumens à la tête de chaque chant; on le croit encore l'éditeur des *Opere spirituali* du chanoine Bat. Vernacia, son compatriote. Impériali était membre de toutes les académies italiennes qui existaient de son temps.

INA, roi de Westsex, en Angleterre, se rendit célèbre par ses différentes expéditions contre la plupart de ses voisins, qui troublaient sa tranquillité. Il affermit celle de ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman). En 726, après un règne glorieux de 57 ans, il alla à Rome en pèlerinage, y bâtit un collège anglais et assigna pour son entretien un sou par année, sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *Romescot*, fut étendue depuis par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglie; et comme l'argent qu'elle produisait se délivrait à Rome le jour même de Saint-Pierre, on nomma cette taxe le *denier de Saint-Pierre*. Les papes prétendirent dans la suite que c'était un tribut que les Anglais devaient payer à saint Pierre et à ses successeurs. (Voyez ETHULPHE.) Il abdiqua la couronne à la sollicitation de la reine, qui embrassa avec lui la vie monastique à Rome. Henschénius a publié la *vie d'Ina*, sous le 6 février, dans les *Acta sanctorum*.

INACHUS, premier roi des Argiens dans le Péloponèse, vers l'an 1858 avant J.-C., fut père de Phoronée, qui lui succéda. Ce qui regarde Inachus et ses contemporains appartient en grande partie à la fable.

INCARNATION (MARIE de l'). Voy. MARIE DE L'INCARNATION.

* INCHBALD (ELIZABETH SIMPSON, mistriss), auteur dramatique et actrice anglaise, naquit à Staning-Field, village du comté de Suffolk, en 1756. La lecture des romans ayant exalté son imagination, déjà trop ardente, elle voulut courir les aventures; et, un paquet sous le bras, elle quitta la maison paternelle à l'âge de seize ans. Cette imprudente résolution avait aussi pour motif la retraite où l'avait condamnée son père, qui, en

produisant dans le monde les sœurs d'Élizabeth, ne faisait pas jouir celle-ci du même agrément, à cause d'un bégaiement qu'elle tenait de la nature. Arrivée à Londres, non sans avoir couru plusieurs dangers, elle fit la connaissance d'un acteur du théâtre de Drury-Lane, nommé Inchbald, qu'il épousa, et lui fit suivre sa profession. Mistriss Inchbald débuta à Edimbourg avec succès, et parut ensuite sur divers théâtres de la Grande-Bretagne. Après la mort de son mari, elle quitta cette carrière (1789), où sa conduite fut toujours exempte de blâme, et se livra à la littérature dramatique. Ses premières pièces furent : | *Je vous dirai ce que c'est*, qui resta long-temps sans être jouée; | *La descente du ballon*, qui eut du succès, et qui était une critique des aérostats, dont on venait de faire la découverte. (Voyez GUSMAO et MONTGOLFIER.) A ces pièces il en succéda d'autres moins applaudies, comme | *L'apparence est contre eux*; | *Le Vœu d'une veuve*; | *L'Enfant de la nature*; | *Minuit*; | *Les Choses sont ainsi*; | *L'homme marié*; | *Les Voisins*, Chacun a son défaut; | *Le Jour des épousailles*; | *Les Femmes comme elles étaient, et les Filles comme elles sont*. En général on trouve dans ses pièces des caractères bien développés, des intrigues bien conduites, un dialogue naturel : mais elles manquent de force comique. Mistriss Inchbald a publié aussi des romans, tels que : | *Simple Histoire*, 1791, 4 vol. in-12; | *La Nature et l'Art*, 1796, 2 vol. in-12. Ces deux romans ont été traduits en français par M. Deschamps. Il faut rendre à mistriss Inchbald la justice de dire qu'elle a respecté les mœurs dans tous ses ouvrages, et qu'ils ont pour base une morale pure; mais ils ont les défauts du genre, dont le moindre est de dégoûter des lectures utiles. Vers la fin de sa carrière, mistriss Inchbald a donné plusieurs collections de pièces de théâtre, entr'autres le *Théâtre anglais*, 1806-1809, 25 vol. in-12, et le *Théâtre moderne*, 1809, 10 vol. in-12. Mistriss Inchbald s'était retirée à Kensington, où elle mourut, le 1^{er} août 1821, âgée de soixante-cinq ans. On cite de cette femme auteur plusieurs actes de bienfaisance. Elle était de l'Eglise romaine; dans son testament, après avoir laissé 50 livres sterling à la Société catholique de Londres, et des secours aux indigens, elle ordonna expressément qu'on célébrât la messe pendant ses obsèques, avec les cérémonies usitées par

les catholiques romains. Mistriss Inchbald avait écrit les *Mémoires de sa vie* ; mais elle ordonna avant de mourir qu'on les jetât au feu. On ignore si cette volonté a été exécutée. M. Mahul lui a consacré une notice fort intéressante dans la 5^e année de son *Annuaire nécrologique*.

INCHOFER (MELCHIOR), jésuite allemand, né à Ginsin, dans la basse Hongrie, en 1584, professa long-temps à Messine la philosophie, les mathématiques et la théologie. En 1629, il publia un livre in-fol. sous ce titre : *Epistole B. Mariæ Virginis ad Messanenses veritas vindicata ac erudite illustrata*, Messine, 1629, et avec un nouveau titre, Viterbe (Rome), in-folio, 1652. Ce livre, dans lequel il croyait avoir démontré que la sainte Vierge avait écrit aux citoyens de Messine, lui attira des tracasseries. Obligé d'aller à Rome pour se justifier des accusations qu'on avait intentées contre lui, il en fut quitte en réformant le titre de son livre, et en y faisant quelques changemens. Il passa plusieurs années à Rome, aimé et estimé, et mourut à Milan, le 28 septembre 1648. On a de lui diverses productions, entre autres : | *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ tomus primus*, 1644, in-fol, ouvrage plein de recherches ; il n'y a que le tome 1^{er}, réimprimé à Presbourg, 4 vol. in-8° ; | *Historia trium magorum*, 1659, in-4° ; | plusieurs *Ouvrages* sur l'*astronomie et la physique*, dont on voit le catalogue dans le *Memoria Hungarorum* d'Alexis Horanyi ; | *De sacra latinitate*, 1658, in-4° ; | on lui attribue l'ouvrage traduit en français, et imprimé à Amsterdam, en 1722, in-42, sous le titre de *Monarchie des Solipses* ; mais d'autres prétendent que ce livre est de Jules - Clément Scotti, ex-jésuite. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau de la politique de cette société, telle que l'auteur la concevait. L'abbé Bourgeois, qui était à Rome lorsque l'ouvrage parut la première fois, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général et les assistans des jésuites, fut enlevé la nuit, et conduit assez loin par des chevaux tout prêts au-delà du Tibre ; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au collège des Allemands. On peut consulter sur cette anecdote, que le père Oudin a réfutée, et qui n'avait pas besoin de l'être, le tome 55 des *Mémoires* de Nicéron, depuis la page 322 jusqu'à 346... Inchofer est le seul

jésuite que l'auteur du *Dictionnaire critique* en 6 volumes (l'abbé Barral) ait loué de bon cœur. Il dit, avec sa douceur ordinaire, « que le Père Oudin se débat » comme un énergumène, pour enlever » l'ouvrage à Inchofer, et le donner à » Scotti, un autre de ses confrères. » Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage soit de l'un ou de l'autre ? est-ce bien la peine de dire des injures à un homme estimable, pour un mauvais livre ? Au reste, l'original de ce livre fut imprimé à Venise en 1652, avec le nom d'Inchofer.

INDAGINE. Voyez JEAN de Hagen.
INDATHYRSE. Voyez IDATHYRSE.

* **INÈS DE CASTRO**, non fameux dans les chroniques portugaises et castillanes, et qui offre un exemple des excès auxquels peuvent porter les passions, lors même qu'elles ont un but légitime, mais-qu'on ne sait pas retenir dans les bornes de la raison. Pierre - Fernand de Castro, d'une illustre famille espagnole, allié aux rois de Castille et de Portugal, était venu se fixer dans ce royaume. Il plaça sa fille Inès, alors très jeune, auprès de la princesse Constance, épouse de l'infant don Pèdre, fils aîné d'Alfonse IV, roi de Portugal. L'amitié la plus tendre unissait Constance et Inès, et la mort prématurée de la princesse causa une si vive douleur à l'âme d'Inès, qu'elle excita la reconnaissance de l'infant ; souvent il s'entretenait avec Inès des vertus de l'épouse qu'il avait perdue. Peu à peu l'affliction de don Pèdre se calma, et fit place à un violent amour pour Inès : malheureusement elle le partagea, et devint l'objet de la jalousie des courtisans. Ceux-ci craignant que l'élévation d'Inès ne donnât trop d'influence à ses deux frères, Alvaro et Ferdinand de Castro, que leur naissance rendait, d'ailleurs, dignes des plus illustres emplois, éveillèrent donc l'attention du roi sur la passion de son fils pour une femme trop noble pour se laisser séduire, et qui pouvait aspirer à une couronne ; mais l'infant avait prévenu tous les obstacles par un mariage secret avec Inès. Il en avait déjà deux fils, lorsque son père, qui regardait cette union comme dégradante et impolitique, lui enjoignit de se préparer à une autre alliance. L'infant ayant avoué l'impossibilité où il était de lui obéir, le roi lui ordonna d'avoir recours au divorce ; mais don Pèdre s'y refusa constamment et avec

indignation. Alfonse, sans rien dire à son fils, se rendit à Coïmbre, dans la maison solitaire où demeurait Inès avec ses deux enfans. La beauté, les larmes d'Inès, la vue de ses enfans, le désarmèrent; mais, de retour dans son palais, les conseils de trois courtisans, ses favoris, effacèrent bientôt ces sentimens de pitié et d'indulgence. Ces courtisans étaient Alvarez Gonzales, Pierre Coelho et Diego Lopez Pacheco, ennemis déclarés d'Inès. Sa mort étant décidée, ces trois conjurés se chargent du rôle infâme d'assassins, se rendent à Coïmbre au point du jour, pénétrèrent secrètement dans la chambre d'Inès, la poignardent, et, assurés qu'elle ne respire plus, ils se sauvent en pays étrangers, pour éviter la vengeance de don Pèdre : c'était en 1355. L'enfant, au retour de la chasse, venait toujours visiter son épouse et embrasser ses enfans. Quelle fut sa douleur, quand il la trouva baignée dans son sang, et privée de la vie ! Il apprend bientôt les noms des assassins de son épouse. Ne pouvant douter qu'ils ont agi d'après le consentement du roi son père, il se met en état de révolte, et, de concert avec les frères d'Inès, il ravage les provinces où étaient situés les fiefs des meurtriers. La guerre civile allait désoler ce beau royaume ; mais les instances, les larmes de la reine, parvinrent enfin à calmer la fureur de ce fils rebelle. Peu de temps après, Alfonse IV mourut (en 1357), et don Pèdre monta sur le trône. Son premier soin fut de faire chercher les meurtriers d'Inès. Pacheco était mort en France; Pierre le Cruel livra Gonzalez et Coelho, qui furent mis à mort, après avoir enduré les plus cruelles tortures, en présence même de don Pèdre, auquel cette atroce vengeance fit donner le surnom de *Cruel*. Les corps mutilés de Gonzalez et de Coelho furent brûlés, et leurs cendres jetées au vent. Don Pèdre, ayant assemblé les états du royaume, fit reconnaître pour ses fils légitimes, devant le nonce du pape, les enfans d'Inès, dont le corps fut exhumé et placé sur un trône avec les ornemens royaux. Ce prince fit rendre foi et hommage à ces restes inanimés. Il fit ensuite élever un monument superbe dans le monastère d'Alcobazas, pour les y placer, et un autre, destiné pour lui-même, à côté d'Inès, dont les funérailles se firent avec la plus grande pompe et pendant la nuit. Depuis Lisbonne jusqu'à Alcobazas,

les deux côtés de la route étaient éclairés par des cierges en cire noire. Tous les grands du royaume, précédés du roi, les prélats et les ambassadeurs, y assistèrent. Pierre I^{er} ne se remarqua pas : il mourut, en 1567, trente-deux ans après la mort d'Inès. Leur fils aîné, Ferdinand, succéda à son père. La fin tragique d'Inès a fourni un touchant épisode au Camoëns dans ses *Lusiades* ; il a été reproduit sur la scène par Caldéron, dans sa comédie de *Reynar después de morir* (Régner après la mort). Des auteurs dramatiques, allemands et anglais, ont traité ce même sujet. La Motte en a fait une tragédie, ainsi que MM. Firmin Didot et Guiraud. M. de Forbin a représenté cette catastrophe dans un beau tableau exposé au salon de 1817.

INGELBERGE. Voyez ENGELBERGE.

INGELBURGE ou ISAMBERGE, ou ISBERGE, ou INGEBURGE, fille de Valdemar I^{er}, roi de Danemarck, épousa Philippe-Auguste, roi de France, en 1195. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ses noces, une aversion insurmontable, et 4 mois après, sous prétexte de parenté entre Ingelburge et Isabelle, qui avait été la première épouse de Philippe, ce prince fit déclarer nul son mariage, dans une assemblée d'évêques et de seigneurs tenue à Compiègne. Un si prompt changement marquait beaucoup de légèreté dans le mari, ou de grands défauts dans l'épouse ; cependant tous les historiens s'accordent à dire qu'elle était aussi vertueuse que belle. Le roi, sans s'en expliquer, relégua la reine à Etampes, et 3 ans après il se remarqua avec Agnès de Méranie. Ingelburge se plaignit au pape, et, après deux conciles, l'un tenu à Dijon, en 1199, l'autre à Soissons, en 1201, le roi, craignant l'excommunication, fut obligé de reprendre sa femme. Il lui laissa 40,000 livres par son testament. Cette princesse mourut à Corbeil, 14 ans après son époux, en 1236, à l'âge de 60 ans, avec les sentimens de piété qui l'avaient animée pendant sa vie. Elle fut enterrée dans l'église d'un monastère qu'elle avait fondé près de cette ville où l'on voyait cette épitaphe :

Hic jacet Isbergis, regum generosa propago ;

Regia, quod Regis fuit uxor, signat imago.

Flora nitens morum, vixit potius rege Danorum,

Incluta, Francorum regis adepta torum.

Nobilis hujus erat, quod in ortis sanguine claro

Invenies raro, mens pia, casta caro.

Annus millenus aderat deciesque vicinus

Ter duo, terque decem, cum subit illa necem.

INGENHOUSZ (**JEAN**), médecin et physicien, naquit en 1750, à Breda en Hollande, où il exerça la médecine pendant douze ans. Il passa ensuite en Angleterre, et se fit connaître par ses cures et par ses écrits. Il était venu dans ce pays afin de se perfectionner dans la méthode que Sutton avait inventée pour l'inoculation. En 1768, il alla à Vienne; sa réputation l'y ayant précédé, il eut l'honneur d'inoculer deux archiducs et une archiduchesse. L'impératrice Marie-Thérèse lui donna les titres de baron, de conseiller aulique, et une pension de 600 florins dont il jouit jusqu'à la fin de ses jours. L'empereur Joseph II lui témoignait la plus grande estime, et l'admit souvent dans sa société particulière : il le visitait même dans son cabinet, et aimait à répéter avec lui des expériences de physique. Quelques années plus tard, Ingenhousz revint en Hollande, d'où il passa en France et en Allemagne, et finit par s'établir à Bowood-Park, près de Londres, où il mourut le 7 septembre 1799. Ce médecin écrivait avec la même facilité en allemand et en anglais, en français et en italien. On lui doit d'utiles découvertes relatives à l'application de la chimie et de la physique, à la physiologie végétale et à la médecine. Il a publié : | un *Mémoire sur l'électrophore*, lu à la société royale de Londres; | *Expériences sur les végétaux*, traduites en français par l'auteur lui-même, Paris, 1780: 2^e édition, 1787, 2 vol. in-8°; | *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique*, traduites en français, Paris, 2 vol. in-8°; | *Essai sur la nourriture des plantes* (en français) traduit en anglais, Londres, 1798. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en hollandais; | divers *mémoires* dans le *Journal de physique*, de l'abbé Rozier, et dans divers *Recueils périodiques* anglais.

INGENUUS (**DECINUS-LÆLIUS**), gouverneur de la Pannonie, distingué par ses talens militaires, se fit déclarer Auguste par les troupes de la Moésie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'espérance que son courage les garantirait des incursions des Sarmates. L'empereur Gallien ayant appris la révolte d'Ingenuus, marcha contre lui, et le vainquit près de Murse. Le vainqueur fit passer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples et des soldats de la Moésie; et il écrivit à cette occasion à un de ses officiers : « Tuez, » massacz, pourvu que cela ne paraisse

» pas trop odieux; et que ma colère vous » enflamme... » On ignore quel fut le sort d'Ingenuus : les uns disent qu'il fut tué par ses soldats après la victoire de Gallien; d'autres assurent qu'il se donna lui-même la mort. Il n'avait porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

* **INGHIRAMI** (**THOMAS**), surnommé *Fedra*, poète et orateur latin, né en 1470, à Volterra en Toscane d'une famille ancienne, commença ses études à Rome en 1485, et obtint des succès brillans. Au moment où le cardinal Riario venait de remettre en honneur les représentations théâtrales des anciennes pièces latines, le jeune Inghirami figura parmi les acteurs, et joua entre autres rôles, celui de *Phèdre* dans la tragédie d'*Hippolyte* de Sénèque. C'est à cette circonstance qu'il doit son surnom italien de *Fédra*. S'étant livré à l'étude des orateurs anciens, et s'étant formé d'après ces modèles, il fut bientôt compté au nombre des hommes les plus éloquens de Rome moderne; il fut comblé des bienfaits des pontifes, qui se succédèrent sur le trône papal, depuis Alexandre VI jusqu'à Léon X : le pape Jules II le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican, et garde des archives secrètes du château Saint-Ange. L'empereur Maximilien devant lequel il avait prononcé une harangue, lui donna le titre de comte palatin et la couronne de poète lauréat. Il serait parvenu sans doute à de plus grands honneurs, s'il n'eût été enlevé le 6 septembre 1516, par une mort prématurée. Galetti a inséré dans les *Anecdota Romana* d'Amaduzzi, cinq discours de cet orateur, tirés de la bibliothèque de Guarnacci, où étaient conservés beaucoup d'autres harangues, de vers et de lettres du même auteur. Galetti a encore publié séparément deux autres discours sur la mort du cardinal Galeotta Franciotti, Rome, 1777, in-8°. Outre ces discours on cite d'Inghirami : | une *Apologie de Cicéron contre ses détracteurs*; | un *Abrégé de l'histoire romaine*; | un *Commentaire sur l'Art poétique d'Horace*; | et des *Notes* sur les comédies de Plaute; mais tous ces ouvrages sont perdus, ou du moins n'ont jamais été publiés.

* **INGHIRAMI** (**CURZIO**), antiquaire, de la même famille que le précédent, né à Volterra en 1614, mort en 1655, est connu par une prétendue découverte de monumens qui, si elle eût été réelle, auraient entièrement changé toutes les idées re-

ques sur les premiers siècles de l'histoire romaine. Il fit paraître à ce sujet un livre intitulé : *Ethruscarum antiquarum fragmenta, quibus urbis Roma aliorumque gentium primordia, mores et res gestæ indicantur...* Francofurti, anno salutis 1807, ethrusco vero cix cix cix cix cccccxv, in-fol. figures. La fausseté de ces monuments a été démontrée et reconnue, et Inghirami regardé comme un imposteur. On peut consulter à ce sujet : les *Animadversiones in antiquitatum ethruscarum fragmenta*, etc., de L. Allatius, Paris, 1648, in-4°; le *Classical Journal*, sept. 1817, tome 16, pag. 159, et les nos 19,700 et 20,370 du *Dictionnaire des anonymes*.

* **INGOUF** (FRANÇOIS-ROBERT), graveur, né à Paris, en 1747, eut pour maître Jean-Jacques Flipart. Il a laissé plusieurs estampes fort estimées, telles que le *Retour du Laboureur*; *Le Brconnier rendu à la liberté*, l'une et l'autre d'après Benazech; *les Canadiens au tombeau de leur fils*, d'après M. Barbier l'ainé; *La Nativité*, d'après Raphaël; une autre *Nativité* d'après Reibera; ce sont ses meilleures productions. Ingouf a gravé, en outre, plusieurs sujets pour le *Voyage en Egypte*, et pour celui de M. Casas. Cet artiste est, de plus, recommandable par les soins assidus qu'il a toujours rendus à sa vieille mère; c'était pour en prolonger l'existence qu'il se livrait à un travail pénible. Il est mort à Paris, le 18 juin 1812.

INGOULT (NICOLAS-LOUIS), jésuite, né à Gisors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1753, et ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La précision, la justesse des plans, la connaissance des mœurs, caractérisaient ses sermons; mais l'on trouvait un peu d'affectation dans son style et dans ses gestes. C'est lui qui a publié le tome 8^e des *Nouveaux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ses discours dans le *Journal chrétien*.

INGUIMBERTI ou **INGUIMBERT** (JOSEPH-DOMINIQUE d'), né à Carpentras le 24 août 1683, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y rendit habile dans les sciences ecclésiastiques. Le désir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux, dans la maison de Buon-Solazzo, où il prit le nom de *Malachie*,

et où son mérite le fit parvenir aux premières charges. Envoyé à Rome pour les affaires de son monastère, il s'acquit l'estime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodosie in partibus, et évêque de Carpentras, le 25 mai 1753. Son discernement et ses lumières éclatèrent dans cette place, autant que sa charité. Il vécut en simple religieux; mais les richesses qu'il épargna ne furent ni pour lui ni pour ses parens. Il institua les pauvres ses légataires universels, fit bâtir un vaste et magnifique hôpital; il recueillit une très riche bibliothèque, et la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres et de l'humanité mourut à Carpentras en 1757, des suites d'une attaque d'apoplexie, dans la 75^e année de son âge. Dès sa plus tendre jeunesse, on vit en lui les prémices d'une piété éminente, qui ne se démentit point. On lui reprocha quelques singularités, mais elles ne firent aucun tort à sa vertu, si elles ne firent à son caractère. M. Piganiol de la Force (dans sa *Description de la France*) dit, en parlant de Carpentras, « qu'il n'a » vu de remarquable dans cette ville que » l'évêque et la bibliothèque que ce prélat » y a fondée. » Inguimberti est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : | *Genuinus character reverendi admodum in Christo patris D. Armandi Joannis Buttilieri Rancæi*, in-4°, Rome, 1718; | une *Traduction* en italien de la *Théologie religieuse*, ou *Traité sur les devoirs de la vie monastique*, Rome, 1751, 3 vol. in-fol.; | une autre *Traduction* dans la même langue, du *Traité du Père Petit-Didier, sur l'infailibilité du pape*, Rome, 1752, in-fol.; | une *Edition* des *OEuvres de Barthélemy des Martyrs*, avec sa *Vie*, 2 vol. in-fol.; | la *Vie séparée*, 1627, 2 vol. in-4°. Maxime de Pazzis a publié un éloge en forme de notice historique d'Inguimberti, Carpentras, an 15 (1805), in-8°. M. Hyacinthe-Olivier Vitalis a aussi donné à Carpentras, en 1812, une *Notice* sur Inguimberti, ornée de son portrait.

INGULFE, ancien historien anglais, d'abord moine de l'abbaye de Saint-Vandrille en Normandie, et ensuite abbé de Croyland dans le comté de Lincoln, en Angleterre, naquit à Londres en 1030 et mourut l'an 1109; il avait été secrétaire de Guillaume le Conquérant. Il a laissé une *Histoire du monastère de Croyland*, depuis 664 jusqu'en 1001. Nous l'avons dans le *recueil des Historiens de cette nation*,

par Saville, Londres, 1596, in-fol., et dans le premier vol. des *Rerum anglicarum scriptores* de Thomas Gale, 1684; cette dernière édition est beaucoup plus ample et plus correcte. Cette histoire a paru isolément à Francfort en 1601, et à Oxford en 1684. Ingulfe avait encore écrit un *livre de la vie et des miracles de saint Gullac*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

* **INNÈS (Louis)**, ecclésiastique, né vers l'an 1630, d'une famille noble d'Ecosse, était depuis plusieurs années principal du collège des Ecosais à Paris, lorsque Jacques II vint chercher un asile en France : ce prince le choisit alors pour aumônier de la reine, et le nomma secrétaire d'état pour les affaires de sa patrie. On attribue à Innès la rédaction de l'*Extrait* qui nous reste des *Mémoires écrits par Jacques II*, mémoires que ce prince avait déposés, l'année même de sa mort, au collège des Ecosais. Le docteur Clarke a fait imprimer en 1816, Londres, in-8°, cet ouvrage qui était resté jusqu'alors manuscrit : il a été traduit en français par M. Jean Cohen, Paris, 1819, 4 vol. in-8°.

* **INNÈS (Thomas)**, frère du précédent, fit ses études à Paris, au collège des Ecosais, et embrassa l'état ecclésiastique. Il succéda à son frère dans la place de principal de cet établissement qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1744, à l'âge de 82 ans. On a de lui : *Essai critique sur les anciens habitans des parties septentrionales de la Grande-Bretagne ou d'Ecosse, contenant l'histoire des Romains et des Bretons qui ont habité le pays compris entre les deux murailles, dont l'une construite par Lollius Urbicus au nord, et l'autre par l'empereur Sévère*, Londres, 1729, 2 vol. in-8°; ouvrage sur lequel on trouve des détails curieux et étendus dans plusieurs numéros du *Journal des sçavans* de l'année 1764.

INNOCENS. L'Eglise appelle ainsi les enfans qu'Hérode fit mourir à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ce tyran espérait envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages. Le culte des saints Innocens est très ancien dans l'Eglise, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. L'hymne qu'elle leur a consacrée, tirée de Prudence, est pleine de grâces naïves et touchantes, et ferait honneur aux poètes les plus célèbres dans le genre naturel et tendre.

Salvete flores martyrum,
Quos vite ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Seu turbo inascentes rosas.

Vos, prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam, simplices,
Palma et coronis luditis.

Voltaire n'a pas fait difficulté d'assurer qu'aucun ancien auteur n'a parlé du massacre des Innocens : cet écrivain superficiel et téméraire n'avait qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle de la manière la plus précise, *Saturn.* l. 2, c. 4. Cet auteur est, à la vérité, du 4^e ou 5^e siècle; mais il en parle d'après les païens, comme son récit le témoigne. Le silence de Flavius Josèphe n'a non plus rien d'étonnant, comme Lardner et Hoffman l'ont démontré. On peut consulter aussi la Dissertation de M. Wolborth : *Cur Josephus cædem puerorum beihleemicorum silentio præterierit*, Gottingue, 1788. L'auteur observe 1° qu'on ne peut exiger d'aucun écrivain, pas même d'un annaliste, qu'il rapporte sans réserve tous les faits qui sont arrivés de son temps. 2° Les auteurs contemporains ne rapportent pas toujours les mêmes faits : il y en a dans Suetone qui ne sont pas dans Tacite; et Dion-Cassius en a qu'on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre; chacun d'eux pourtant est croyable dans ce qu'il dit. 3° Le massacre des Innocens s'accorde parfaitement avec le caractère que Josèphe donne à Hérode. L'auteur rapporte à ce sujet quantité de meurtres et autres barbaries de ce roi sanguinaire. 4° Il y a de l'injustice à argumenter du silence d'un auteur sacré, surtout lorsque celui-ci a pour lui des motifs de crédibilité plus forts et plus nombreux. 5° Il est certain qu'Hérode ne pouvait souffrir ceux à qui la Providence et l'opinion publique étaient favorables : l'auteur donne des preuves convaincantes de cette assertion. 6° Il s'en faut infiniment que le massacre des Innocens ait été aussi nombreux que le prétend le chevalier Marino, dans son *Poème* célèbre sur ce sujet; et il est impardonnable à Voltaire et Carpzou, d'avoir pris pour objet de leur critique la Légende qui porte à 45 mille le nombre des enfans massacrés, car Bethléem était une petite ville, et ses environs ne doivent pas être pris dans le sens d'une fort grande étendue. Si on ajoute à tout cela que le massacre s'est opéré avec tout le secret que la chose comportait, comme

tous les meurtres ordonnés par les tyrans, l'on concevra sans peine qu'un écrivain peut avoir ignoré cet événement, ou l'avoir envisagé comme un objet de peu d'importance, en comparaison des assassinats dont ce monstre s'est rendu coupable : mais quelque raisonnables que soient ces observations, on trouvera peut-être dans l'infidélité de l'historien Josèphe, et dans sa lâche politique, d'autres raisons de son silence.

INNOCENT I^{er} (saint), natif d'Albano, élu pape d'un consentement unanime en 402, après la mort d'Anastase I^{er}, condamna les novatiens et les pélagiens, éclaira le monde chrétien par ses lumières, autant qu'il l'édifia par ses vertus. Il vit Rome en proie aux Barbares, et le paganisme rouvrir ses temples. Ces malheurs hâtèrent sa mort, arrivée à Ravenne, le 12 mars 417. Quelques mois auparavant, il avait écrit à saint Jérôme pour le consoler des horribles violences exercées par les pélagiens contre les personnes pieuses dont il prenait soin. Nous avons de ce saint pontife des *décretales* et plusieurs *Lettres* dans les *Epîtres des papes* de D. Constant, in-fol. Ces *lettres* sont écrites à différens évêques qui le consultaient sur la discipline ecclésiastique, et réclamaient son assistance dans les divers besoins de leurs églises. Rien de plus remarquable que la manière dont les Pères du concile de Milève lui exposent, comme au père commun des fidèles et au surveillant général, l'état déplorable des églises d'Afrique et de Palestine, ravagées par les pélagiens. *Quia te Dominus, gratiæ suæ præcipuo munere, in sede apostolica collocavit, talemque nostris temporibus præstitit, ut nobis potius ad culpam negligentiae valeat, si apud tuam venerationem, quæ pro Ecclesia suggerenda sunt, tacuerimus, quam tu ea possis vel fastidiose, vel negligentem accipere, magnis periculis infirmorum membrorum Christi pastorem diligentiam quesumus adhibere digneris.* Si ces recours à Innocent prouvent l'opinion que tous les évêques du monde avaient du siège de Rome, les réponses que leur faisait le pontife expriment bien l'idée qu'il en avait lui-même. *Diligenter et congrue, dit-il aux Pères de Milève, apostolico consulitis honori, honori inquam illius, quem, præter illa quæ sunt extrinsecus, sollicitudo manet omnium Ecclesiarum, interrogantes super anxiiis rebus quæ sit*

sequenda sententia, antiquæ scilicet regulæ formam secuti, quam toto semper ab orbe mecum notis esse servatam. On sait que saint Jean Chrysostôme interjeta appel de la sentence du conciliabule du Chêne; que le pontife prit sa défense; qu'il cassa l'unique sentence, et que son jugement fut respecté dans toute l'Eglise. On était cependant bien loin alors des fausses décrétales, que l'ignorance des sectaires modernes nous donne comme la source des appels à Rome. Voyez **APIARIUS**, **ATHANASE**, **ZOZIME**, **GRÉGOIRE**, **LÉON**, etc. Il eut pour successeur **Zozime**.

INNOCENT II, appelé auparavant *Grégoire*, de la maison de Papis ou Paperescis, chanoine régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, était romain. Il monta sur la chaire pontificale le 14 février 1150, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un juif nommé *Pierre de Léon*, qui se fit appeler *Anaclet II*. Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecosse et de Sicile, mais Innocent II le fut par le reste de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome, se réfugia en France, l'asile des papes persécutés. Il y tint plusieurs conciles à Clermont, à Reims, au Puy, etc. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, et l'abdication de son successeur Victor IV, il célébra le second concile de Latran, en 1159, composé d'environ mille évêques, et y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire entre autres choses : « Vous savez que Rome est la capitale du » monde; que l'on reçoit les dignités » ecclésiastiques par la permission du » pontife romain, et qu'on ne peut les » posséder légitimement sans sa permission. » Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venait de subjuguier la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait prisonnier par ce prince, et ne recouvra la liberté qu'en donnant à son vainqueur l'investiture de ce royaume. Innocent II mourut le 13 septembre 1141. On rapporte un serment qu'il faisait prêter aux avocats, par lequel il paraît qu'il y avait alors à Rome des juges et des avocats gagés par le pape pour exercer leurs fonctions gratuitement. Voyez son *Histoire* par D. de Lannes, Paris, 1741, in-42. Il eut pour successeur Célestin II.

INNOCENT III, appelé auparavant *Lothaire Conty*, natif d'Anagni, de la maison des comtes de Segni, était connu par son savoir, qui lui avait mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre en 1198, après Célestin III. Son premier soin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte, et de s'opposer aux hérétiques, et surtout aux albigeois, qui désolaient le Languedoc, sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse. Il marqua autant de zèle pour les mœurs que pour la foi. Philippe-Auguste ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia Jean-sans-Terre, qui usurpateur du royaume d'Angleterre, et assassin de l'héritier légitime, exerçait une violente persécution contre les ecclésiastiques; et l'empereur Othon, qui avait envahi les terres de l'Eglise. La souveraineté temporelle des papes reçut sous lui des accroissemens considérables : la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour souverain. Son autorité devint plus absolue dans Rome; le pouvoir fut diminué, le titre de consul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'investiture de sa charge, qu'il ne recevait auparavant que de l'empereur. Innocent III se signala encore par la convocation du 4^e concile, qui est compté pour le 12^e œcuménique, et qui eut lieu en 1215. Ses décrets sont fameux chez les canonistes, et ont servi de fondement à la discipline observée depuis. Le 5^e canon défend d'établir de nouveaux ordres religieux, « de peur » que la trop grande diversité d'habits et » de règles n'apportât de la confusion » dans l'Eglise. » Ce fut cependant sous le pontificat d'Innocent III, que l'Eglise vit naître les enfans de saint Dominique et de saint François, les trinitaires et quelques autres. Innocent mourut en 1216, avec la réputation d'un des plus pieux et des plus grands pontifes qui aient été assis sur le siège de saint Pierre. S'il ne connut pas toujours les limites précises qui séparaient sa puissance de la puissance temporelle, c'était l'effet naturel de la jurisprudence généralement reçue de son temps. (Voyez GRÉGOIRE VII.) Dès sa jeunesse, il s'était fait admirer par ses talens; et aussitôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, et à faire régner la justice. Il la rendait toujours par lui-même dans des

consistoires publics, dont il rétablit l'usage, et qui attirèrent à Rome bien des causes célèbres. D. Baluze a publié en 1680 les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Elles sont intéressantes pour la morale et pour la discipline. On a encore de lui trois livres remplis de piété et d'onction : *De contemptu mundi, sive De miseria humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-18. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, en 1552, et 1576 in-fol., à Venise, 1578; ce sont des *discours*, des *Homélies*, des *traités de morale* et de *controverse*, un *commentaire* sur les *sept psaumes de la pénitence*, etc. C'est de lui qu'est la prose *Veni, sancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée sans fondement à Robert, roi de France. Innocent III passe aussi pour être l'auteur de l'*Ave, mundi spes, Maria*, et du *Stabat Mater dolorosa*, que d'autres attribuent à Jacopone de Todi: et quelques-uns à saint Grégoire. Honorius III lui succéda. Il y a eu un antipape du nom d'Innocent III.

INNOCENT IV (SINIBALDE DE FIESQUE), génois, était de la maison des comtes de Lavagno, fut d'abord chancelier de l'Eglise romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre en 1227. Il fut élu pape le 24 juin 1245, après la mort de Célestin IV. Il obtint le pontificat dans le temps des querelles de Frédéric II avec la cour de Rome. Cet empereur avait été fort uni avec Innocent, lorsqu'il n'était que cardinal; ils se brouillèrent dès qu'il fut pape, le devoir d'Innocent l'emportant sur l'amitié, et les entreprises continuelles de Frédéric contre le siège de Rome le faisant regarder comme un ennemi irréconciliable. Innocent IV, retiré en France, convoqua en 1245 le concile général de Lyon, dans lequel Frédéric fut excommunié, et (selon la jurisprudence du temps) déposé. (Voy. FRÉDÉRIC II.) Saint Louis, à qui l'empereur se plaignit, n'approuva pas la déposition de ce prince. Il entreprit de le réconcilier avec le pape, et l'on croit que ce fut le principal sujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluny, à la fin de l'année; mais ce fut sans succès. Cependant Frédéric menaçait de venir à Lyon à la tête d'une puissante armée, afin, disait-il, de plaider lui-même sa cause devant le pape. Ce pontife était comme prisonnier dans cette ville. On avait déjà pris plusieurs particuliers qui avaient voulu attenter à sa vie. Son palais était pour lui une prison;

il s'y faisait garder nuit et jour. La croisade que ce pontife fit prêcher contre Frédéric nuisit beaucoup à celle de la Terre-Sainte, parce que le pape accordait la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croisade causa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes, on se souleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avait mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris et pendu par ordre de ce prince. La mort de Frédéric, arrivée en 1250, termina ce différend. Le pape quitta Lyon l'année suivante, après y avoir demeuré 6 ans et 4 mois. De retour en Italie, il fut appelé à Naples, pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, et cette défaite hâta sa mort, arrivée en 1254, à Naples même. Ce pape était profond dans la jurisprudence; on l'appeloit le *Père du droit*. Il a laissé *Apparatus super Decretales*, in-fol., souvent réimprimé. On prétend que c'est lui qui a donné le *chapeau rouge* aux cardinaux. Il eut pour successeur Alexandre IV.

INNOCENT V (PIERRE de TAREN-TAISE), né dans cette ville, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, succéda à saint Thomas d'Aquin dans l'enseignement de la théologie à l'université de Paris, et devint archevêque de Lyon, cardinal, et enfin pape le 22 janvier 1276; il mourut le 22 juin de la même année, laissant des *Notes* sur les *Epîtres de saint Paul*, sous le nom de *Nicolas de Goram*, Cologne, 1478, in-fol., et des *Commentaires* sur le *Livre des Sentences*, imprimés à Toulouse, en 1632. On connaît de lui 4 *Lettres* qui se trouvent dans Ughelli et dans Campi (*Istoria ecclesiastica di Piacenza*); *Postillæ in Genesim et Exodum*, manuscrit conservé à la bibliothèque de Turin, et plusieurs autres manuscrits. Ses ennemis lui imputèrent des erreurs; mais saint Thomas d'Aquin le justifia. Son *Eloge* par le comte de Saint-Raphaël se trouve dans le tome 3 des *Piemontesi illustri*. Sa vie a été écrite par Muratori dans ses *Scriptores rerum Italicarum*. Adrien V lui succéda.

INNOCENT VI (ETIENNE-AUBERT), cardinal - évêque d'Ostie, puis grand-pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroisse de Bessac, au diocèse de Limoges. Il parvint à la papauté le 18 décembre 1352, après Clément VI. Il di-

minua beaucoup la dépense de la maison du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices, fit une *constitution* contre les commendes, protégea les gens de lettres; fonda, 4 ans après son exaltation, la Chartreuse de Villeneuve, près d'Avignon, et travailla avec ardeur à réconcilier les rois de France et d'Angleterre. Il mourut le 12 septembre 1362, et fut enterré dans la Chartreuse, qu'il avait fondée, et qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Thesaurus* de Martenne. Son successeur fut Urbain V.

INNOCENT VII (COMTE de MELIORATI), né à Sulmona, dans l'Abruzze, évêque de Bologne, fut élu pape le 17 octobre 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface, qui espéraient qu'il n'aurait rien tant à cœur que de faire cesser le schisme; mais, à leur grand regret, bien loin de travailler à une si bonne œuvre, il souffrait avec peine qu'on lui en parlât. On choisit 12 notables de Rome, à la sollicitation du roi de France, qui devaient supplier le pape de travailler à la réunion: ils s'acquittèrent avec zèle de leur commission, mais infructueusement. Louis Meliorati, neveu du pape, eut l'audace de les faire arrêter, et d'en massacrer plusieurs inhumainement. Cette barbarie causa une émeute dans Rome. Innocent se retira à Viterbe, d'où il revint ensuite, se raccommoda avec les Romains, et mourut le 6 novembre 1406, regardé comme un savant jurisconsulte. Grégoire XII lui succéda.

INNOCENT VII (JEAN - BAPTISTE CIBO), noble génois, grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque de Melfe. Il mérita et obtint la tiare, le 24 août 1484, par le succès avec lequel il avait rempli plusieurs commissions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs, et se fit remettre entre les mains Zizime, frère de Bajazet II, action qui valut à Pierre d'Aubusson le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avait eu deux enfans, dont il ne négligea point la fortune durant son pontificat. Il mourut le 25 juillet 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde. Il eut pour successeur Alexandre VI.

INNOCENT IX (JEAN-ANTOINE FACCHINETTI), né à Bologne en 1519, monta sur la chaire de saint Pierre le 29 octobre 1591, et mourut le 30 décembre suivant. Il s'était signalé au concile de Trente, et

avait été fait cardinal par Grégoire XIII. Clément VIII fut son successeur.

INNOCENT X (JEAN-BAPTISTE PAMPHILI), romain, successeur du pape Urbain VIII, le 15 septembre 1644, à l'âge de 72 ans, eut de grands démêlés avec les Barberins, qu'on accusait d'avoir abusé de leur crédit sous le pontificat précédent. Ce pontife est particulièrement célèbre par la bulle *Cum occasione* qu'il publia le 50 mai 1653 contre les cinq propositions de Jansénius, après plus de deux ans d'examen du livre de cet évêque, et 40 ou 50 congrégations tenues devant lui, pape, ou devant des cardinaux réunis en commission. Les propositions y sont qualifiées chacune en particulier. Les trois premières sont déclarées hérétiques; la quatrième, fausse et hérétique; et la cinquième, sur la mort de Jésus-Christ, fausse, téméraire et scandaleuse. Innocent X mourut le 6 janvier 1655, à 81 ans. Ce pontife avait beaucoup d'élevation d'esprit, de feu et de vivacité, de sagesse et de discernement. Ferme dans les rencontres les plus épineuses, il était inébranlable dans ses résolutions; mais il ne les prenait qu'après y avoir bien pensé. Il était sobre, vivant de peu, haïssant le luxe, aussi précautionné contre les dépenses superflues que magnifique dans celles qui étaient nécessaires; ce qui lui donna moyen de laisser sept cent mille écus qui n'étaient pas soumis à la bulle de Sixte: épargne dont il y a très peu d'exemples. Il aimait tendrement ses sujets, et faisait rendre une exacte justice. Enfin on n'aurait peut-être point de défauts à lui reprocher, s'il avait été un peu plus indifférent sur les intérêts de sa famille. Alexandre VII fut son successeur.

INNOCENT XI (BENOÎT ODESCALCHI), naquit à Côme, dans le Milanais, en 1611. Après avoir passé par différentes dignités, il fut élu pape le 10 septembre 1676. Il avait porté les armes, mais son caractère n'en fut pas moins doux, ni moins agréable. Il ne lui resta de son ancien métier qu'une certaine roideur qui ne savait pas s'accommoder au temps. Il résista à Louis XIV dans les disputes de la régale; il soutint fortement les évêques qui disputaient ce droit à ce monarque. La querelle devint si vive, qu'il refusa des bulles à tous les Français nommés aux bénéfices, après les assemblées du clergé de 1681 et 1685, de façon qu'à sa mort il y avait plus de trente églises qui manquaient de pasteur. Il ne montra pas moins

de fermeté dans la dispute sur les franchises du quartier des ambassadeurs, qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus et d'excès; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuvèrent l'abolition: Louis XIV seul s'obstina à vouloir les maintenir aux dépens de la sécurité publique, et envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui, avec 800 hommes armés, s'y conduisit en brigand plutôt qu'en ambassadeur. Le pape, de son côté, recourut trop légèrement aux peines spirituelles, dans une affaire purement temporelle. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, et hâta par là, sans le vouloir, la chute de Jacques II, que la France protégeait contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant, sur ce point même, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques, a justifié le pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos et des *quiétistes*, et fourni à l'empereur Léopold de grands secours contre les Turcs, mourut le 12 août 1689, avec la réputation d'un homme de bien, qui a plus d'esprit que de savoir, plus d'activité que de discernement, autant d'inhabileté à placer sa confiance que de répugnance à la révoquer, avec une roideur inflexible dans le caractère, et une rigidité de vertu qui lui montre la gloire de Dieu dans l'exécution de tout ce qu'il a une fois résolu dans des intentions pures. « S'il n'est point de pape, dit un » historien, que les jansénistes aient tant » exalté, c'est qu'il est naturel de régler » son estime sur son intérêt. Il n'y a point » de mal qu'ils n'aient dit d'Alexandre » VII, irréprochable dans ses mœurs, ainsi » que des autres papes qui les ont con- » damnés, et point de louanges qu'ils » n'aient prodiguées à Innocent XI, qui » n'a publié aucune bulle contre eux. Ce » n'est pas toutefois qu'il approuvât leur » doctrine: la censure qu'il a faite de leur » nouveau Testament de Mons, et de plu- » sieurs autres productions de même es- » pèce en est une preuve qui n'en demande » point d'autre. Mais ils avaient enfin » trouvé le secret d'échapper à son zèle, » en gagnant quelques personnes qui » avaient surpris sa confiance. » Le peuple romain lui a reproché d'avoir resserré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, et d'avoir accumulé des trésors; mais il doit lui rendre cette justice, que ses richesses ne passèrent pas dans les mains de sa famille; qu'il pouvait le disputer à Sixte V pour la sobriété de

sa table et la modicité de ses dépenses personnelles : il débarrassa la chambre d'une foule de charges onéreuses ; il rétablit les affaires, et mit en bon ordre les finances de l'état, sans mettre de nouvelles impositions sur ses sujets : s'il eût eu des vues plus exactes ou plus vastes, il eût pu faire plus de bien ; mais ce n'est pas une raison pour lui contester ou oublier celui qu'il a fait. Alexandre VIII lui succéda.

INNOCENT XII (ANTOINE PIGNATELLI), napolitain, d'une famille distinguée, fut employé dans plusieurs affaires importantes, et succéda le 12 juillet 1692 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avait pu faire pour l'abolition du népotisme, Innocent XII l'exécuta en 1692. Après avoir pris toutes ses mesures, dont la plus efficace fut l'attrait de ses vertus, il fit souscrire par tout le sacré collège une bulle solennelle, qui ôtait toute distinction extraordinaire aux neveux des papes, avec obligation aux cardinaux présents et futurs de la confirmer par serment à chaque conclave, et à tout nouveau pape d'en faire de même. Fidèle à ses principes, il répandit sur les pauvres, qu'il n'appelait pas en vain ses neveux, tous les biens que ses prédécesseurs n'avaient que trop souvent prodigués à leurs proches. Il avait toujours joui d'une haute réputation, et son pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, et sa mort un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, de l'illustre Fénelon, mais surtout par la fin du différend qui subsistait entre le saint Siège et la France depuis 1682, époque des quatre articles condamnés par Alexandre VIII. En 1695, Innocent accorda les bulles aux nouveaux évêques, qui lui avaient écrit une lettre de soumission pour lui témoigner la douleur de ce qui s'était passé ; lettre qui fut regardée par quelques écrivains, comme une rétractation des quatre articles ; ce que d'autres ont fortement nié, puisque ce ne fut pas tout le clergé, mais seulement les nouveaux évêques qui écrivirent au pape. Cependant, comme la lettre fut écrite ensuite d'un arrangement préalable entre Innocent et Louis XIV, et qu'elle devint publique, sans aucune réclamation de la part des autres évêques, il n'est pas étonnant qu'on l'ait regardée comme un désaveu général, d'autant plus que la conduite que les évêques de France ont depuis constamment tenue à l'égard

du saint Siège, particulièrement à l'égard des décisions doctrinales, n'est pas du tout conforme aux quatre articles. (*Voyez SOARDI.*) Quoi qu'il en soit, il est dit dans cette lettre : *Ad pedes S. V. procul, profitemur et declaramus non vehementer quidem, et supra omne id quod dici potest, ex corde dolere de rebus gestis in comitiis predictis, quæ S. V., et ejusdem prædecessoribus summopere displicuerunt; ac proinde quid in eisdem comitiis circa ecclesiasticam potestatem, pontificiam auctoritatem, decretum censeri potuit, pro non decreto habemus, et habendum esse declaramus.* Innocent mourut le 7 septembre 1700, dans sa 86^e année, comblé de bénédictions. L'état de l'Eglise lui doit la fondation de plusieurs hôpitaux, et l'agrandissement des ports d'Anzio et de Nettuno. Il eut pour successeur Clément XI.

INNOCENT XIII (MICHEL-ANGE CONTI), romain, le 8^e pape de sa famille, fut élu en 1721, et mourut le 7 mars 1724, sans avoir eu le temps de signaler son pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis son exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que son zèle lui inspirait. A son avènement au trône pontifical, il fit présent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une pension de 8000 écus romains. Comme on le pressait à l'heure de la mort de remplir les places vacantes dans le sacré collège, il répondit : *Je ne suis plus de ce monde.* L'astronome Lalande donne des éloges à ce pape dans son *Voyage en Italie*. Benoît XIII lui succéda.

INSTITOR (HENRI), dominicain allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquisiteur-général de Mayence, de Cologne, de Trèves, etc., composa avec Jacques Sprenger, son confrère, le traité connu sous le titre de *Malleus maleficorum*, Lyon, 1484 ; et réimprimé plusieurs fois depuis, in-8^o et in-4^o. On a encore de lui un traité : *De monarchia*, et un autre, *Adversus errores circa Eucharistiam*, Lipsick, 1495, in-4^o. Il mourut en Italie au commencement du 16^e siècle.

INTAPHERNES, fut l'un des sept principaux seigneurs de Perse qui conspirèrent ensemble, l'an 521 avant J.-C., pour détrôner le faux Smerdis, qui avait usurpé la couronne. Ce seigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le sceptre, s'étant soulevé, Darius le condamna à la mort avec tous ses parens, complices de sa révolte. Avant l'exécution, la femme d'Intaphernes allait

tous les jours à la porte du palais de Darius, implorer sa miséricorde. Ce roi, touché de ses larmes, lui accorda la liberté de celui de ses parens qu'elle aimerait le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle souhaitait, demanda la vie de son frère : Darius, étonné, voulut savoir la raison de ce choix. « Je puis trouver, lui dit-elle, » un autre mari et d'autres enfans ; mais ; » mon père et ma mère étant morts, je ne » puis avoir d'autres frères. » Le roi admirant cette réponse, pardonna à son fils aîné et à son frère, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes et les autres complices périrent par le dernier supplice.

INTERIANO de **AYALA** (**JEAN**), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, et docteur de l'université de Salamanque dans laquelle il professa la théologie, né en 1656, mourut à Madrid en 1750, à 74 ans : il est principalement connu par un *Traité* sur les erreurs où tombent la plupart des peintres, lorsqu'ils peignent des sujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage est intitulé : *Pictor christianus eruditus*, in-fol., Madrid, 1720. Jean Molanus a donné *Historia imaginum*, qui sert au même but. On a encore de lui des *Poésies*. Sa versification est facile, naturelle, mais trop prosaïque. On cite ses *Sermons* qui ont été imprimés plusieurs fois. Il fut prédicateur du roi.

INVEGES (**AUGUSTIN**), né à Sciacca en Sicile, en 1595, se fit jésuite, enseigna la philosophie, quitta ensuite la société après s'être fait séculariser, et mourut à Palerme en 1677, à 82 ans, après avoir publié une *Histoire de la ville de Palerme*, 1649, 1650 et 1651, 3 vol. in-fol., en italien, dont le 3^e est rare ; et l'*Historia paradisi terrestres*, 1651, in-4°. On a encore de cet écrivain l'*Histoire de la ville de Cacabo en Sicile*, aujourd'hui Cacamo, sous le titre de *La Carthagine siciliana*, etc. imprimée à Palerme en 1661, in-4°. Il dit dans cet ouvrage « que les habitans de Cacamo et ceux de Palerme furent ceux qui chantèrent le premier motet des Vêpres siciliennes, avec l'applaudissement général de tous les historiens. » *I Cacamosi coi Panormitani, nel V'espro siciliano, cantarono il primo motetto, con molto applauso di tutti gli scrittori.* Voy. **PHILIPPE III**, roi de France.

IPHICRATE, général des Athéniens, était fils d'un cordonnier ; de simple soldat, il parvint au commandement général

des armées. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, et remporta des avantages sur les Spartiates, l'an 590 avant J.-C. Envoyé en Perse, au secours d'Artaxerxès contre les Egyptiens, il se couvrit d'une nouvelle gloire, et il aurait pris Memphis, sans l'opposition de Pharnabase, général persan. Dans une expédition contre Byzance et d'autres villes révoltées, un furieux orage l'empêcha de combattre ses ennemis. Timothée, son collègue fut condamné, mais Iphicrate ayant amené avec lui plusieurs jeunes gens armés, il obligea ainsi ses juges à l'absoudre. Il s'excusa par un moyen peu délicat, en disant que « celui qui avait porté les armes pour le salut de sa patrie devait les » prendre pour défendre sa vie. » Il se rendit principalement recommandable par son zèle pour la discipline militaire. Il changea l'armure des soldats, rendit les boucliers plus étroits et plus légers, allongea les piques et les épées, et fit faire des cuirasses de lin, préparé de façon qu'il se durcissait, et devenait, dit-on, aussi difficile à pénétrer que le fer. La paix était pour lui l'école de la guerre ; c'étaient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses soldats tenus en haleine par de fréquens exercices, étaient toujours prêts à combattre. Ce général épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et mourut l'an 580 avant J.-C. Iphicrate est un des hommes illustres dont on trouve la vie dans les *Fragmens* qui nous restent de Cornélius Népos.

IPHYTUS, fils de Praxonides, et roi d'Elide dans le Péloponèse, était contemporain du fameux législateur Lycurgue. Il rétablit les jeux olympiques, 442 ans après leur institution qui eut lieu vers l'an 884 avant J.-C.

IRAILL (**AUGUSTIN-SIMON**), prieur de Saint-Vincent-lès-Moisac, né au Puy en Velay, en 1719, est connu par un ouvrage qui a excité de justes murmures, intitulé *Querelles littéraires*, 1761, 4 vol. in-12. On y trouve l'histoire des démêlés des écrivains les plus célèbres, anciens et modernes ; il est assez bien écrit, et contient un grand nombre d'anecdotes singulières, propres à le rendre amusant ; mais la vérité, la justice et le bon goût y sont presque toujours sacrifiés à Voltaire, dont l'abbé Iraill a élevé un des petits-neveux. Le lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnaître, en plusieurs endroits, la touche et les idées de l'historien du siècle de Louis XIV ; ce qui a fait croire à quelques per-

sonnes qu'il avait eu grande part à cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, le style n'en est pas toujours soutenu, tous les faits n'en sont pas exacts. On dirait que le but de l'auteur est de justifier Voltaire de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des gens de lettres, qu'il a si cruellement outragés, et de le placer au-dessus de tous les écrivains ses prédécesseurs, dans les différens genres de littérature qui ont exercé sa plume. On lui attribuait l'*Histoire de miss Honora*, ou le *Vice dupe de lui-même*, roman imité de l'anglais, 1766, 4 vol. in-12; mais Lefebvre de Beauvray s'en est lui-même déclaré l'auteur. Il a donné aussi une *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France, etc.* 1764, 2 vol. in-12. Il mourut en 1794.

* IRELAND (SAMUEL) naquit vers 1760, à Spital-Fields où il était ouvrier tisserand : néanmoins, il avait reçu une assez bonne éducation, et aimait beaucoup la lecture, qui devint sa principale instruction. Ireland avait aussi du goût pour les estampes; il apprit à graver l'aquarelle, et ayant pu ramasser quelque argent, il entreprit plusieurs ouvrages la plupart enrichis de gravures à l'aquarelle exécutées par lui. Devenu auteur, il obtint des succès qui augmentèrent beaucoup sa fortune. Il mourut près de Birmingham en 1803, et a laissé (en anglais) : | *Voyage pittoresque dans la Hollande, le Brabant et une partie de la France*, fait en 1789 et 1790, Londres, 2 vol. in-4° et in-8°; | *Vues pittoresques sur la rivière de Wye*, Londres, 1791, in-4° et in-8°; | *Vues pittoresques sur la rivière de la Tamise*, Londres, 1792, 2 vol. in-4° et in-8°; | *Vues pittoresques sur la rivière Medway*, 1795, in-4° et in-8°; | *Eclaircissemens graphiques d'Hogarth*, 1794-99, 2 volumes in-8°; | *Vues pittoresques de la Severn et de l'Avon*, 1795, in-4° et in-8°; | *Histoire des cours de justice dans Londres et Westminster*, 1800, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Jouv IRELAND, autre écrivain anglais, qui trafiquait aussi sur les productions des arts du dessin. On doit à ce dernier *Hogarth expliqué*, Londres, 1791-98, 3 vol. in-8°, avec gravures : ouvrage qui eut un grand succès, et où l'on trouve une critique judicieuse et un grand nombre d'anecdotes intéressantes.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par son esprit, sa beauté et ses forfaits, naquit à Athènes de parens obscurs : sa beauté et son esprit la firent choisir par Constantin Copronyme, pour

devenir l'épouse de son fils Léon IV, en 769. Après la mort de Léon, Irène gagna la faveur des grands, et se fit proclamer Auguste avec son fils Constantin V, Porphyrogénète, qui était alors âgé de 9 ans et quelques mois. Elle établit sa puissance par des meurtres. Les deux frères de son mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un et l'autre. L'empereur Charlemagne menaçait alors l'empire d'Orient. Irène l'amusa par des promesses, et voulut ensuite s'opposer à ses progrès par les armes, mais ses troupes furent battues dans la Calabre en 788. Elle fut plus heureuse contre les Sarrasins d'Asie, sur lesquels elle remporta quelques avantages; elle soumit la Sicile et chassa les Esclavons de la Grèce. Ayant assemblé un concile à Constantinople, elle cassa la garde, parce que celle-ci, remplie d'iconoclastes, avait insulté les évêques. Elle transporta en 787, à Nicée, le concile, qui rétablit le culte des images. Cependant Constantin, son fils, grandissait : fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à sa mère, qui le reprit bientôt après, et qui, pour régner plus sûrement, le fit mourir. Cette atrocité ne demeura pas impunie : Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'île de Lesbos, où elle mourut en 803. Le caractère de cette princesse est assez facile à développer : chez elle la vertu et le vice se succédaient; mais le vice dominait et surtout l'ambition. (Voyez son *Histoire*, écrite par l'abbé Mignot, 1762, in-12, et l'*Histoire du Bas-Empire*, tom. 14, liv. 66.) Elle a fourni le sujet de la dernière *tragédie* de Voltaire, pièce faible et froide, qui porte l'empreinte de la vieillesse, et qui est entrée au tombeau avec lui. M. Boistel d'Welles a fait aussi une *tragédie* sur le même sujet.

IRENÉE (saint), disciple de saint Polycarpe et de Papias, qui eux-mêmes avaient été disciples de saint Jean l'évangéliste, naquit dans la Grèce (vers l'an 140 selon les uns, ou 120 suivant d'autres) et fut envoyé dans les Gaules l'an 157. En lui commence la longue chaîne des docteurs qui ont illustré l'église gallicane. Il fut d'abord prêtre dans l'église de Lyon, et succéda ensuite à Photin, martyrisé sous l'empire de Marc-Aurèle l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumière et le modèle. La querelle qui s'éleva entre les évêques asiatiques et le

pape Victor I^{er}, donna occasion à Irénée de faire briller ses talens et son amour pour la paix ; il n'oublia rien pour la rétablir. Le sujet de la dispute roulait sur la célébration de la Pâque. Les évêques d'Asie prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le 14^e jour de la lune de mars ; Victor I^{er} et les évêques d'Occident soutenaient au contraire qu'elle ne devait être célébrée que le dimanche suivant. Les évêques d'Asie tinrent plusieurs conciles sur ce sujet, et persistèrent à vouloir maintenir leur ancien usage. Le pape condamna leur résistance ; il forma même le dessein de les excommunier ; mais, dans la crainte d'irriter le mal, il proposa son dessein aux évêques. Saint Irénée, au nom des évêques des Gaules, l'exhorta à user de son autorité avec modération. Les protestans, et en particulier le ministre Jurieu, disent que le pape Victor excommunia les évêques d'Asie ; mais toute leur preuve consiste dans le titre du vingt-quatrième chapitre du cinquième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, titre qui ne se trouve pas dans l'original grec, et qui d'ailleurs n'est nullement conforme à ce qui est contenu dans le chapitre. La ville de Lyon devint, par les soins d'Irénée, une de celles où le christianisme florissait le plus ; aussi fut-elle distinguée des autres, lorsque la 5^e persécution s'éleva. Un très grand nombre de chrétiens, à la tête desquels fut Irénée, souffrirent le martyre. Le saint prélat scella de son sang la foi de J.-C., l'an 202. Il nous reste de cet illustre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre qu'il avait écrits en grec, et dont nous avons une version latine qui est très estimable, quoique le style en soit embarrassé et peu poli. Il paraît qu'elle fut faite du vivant de saint Irénée. Son style, autant, qu'on en peut juger, est serré, net, plein de force, mais sans élévation. Il dit lui-même qu'on ne doit point rechercher dans ses ouvrages la politesse du discours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il est impossible qu'il ne lui échappe plusieurs mots barbares. Son érudition était profonde ; il possédait les poètes et les philosophes ; et était surtout versé dans l'histoire et dans la discipline de l'Eglise. Il avait retenu une infinité de choses que les apôtres avaient enseignées de vive voix, et que les évangélistes ont omises. Disciple de Papias (*voyez* ce nom), il inclinait pour l'erreur des millénaires. Il croyait qu'avant le jugement dernier,

J.-C. règnerait mille ans sur la terre avec ses élus, dans la jouissance des plaisirs spirituels ; mais il était bien éloigné du sentiment de Cérinthe et des autres hérétiques, qui prétendaient que ces plaisirs seraient charnels. On croit qu'il donna dans cette opinion en combattant les explications allégoriques sur lesquelles les hérétiques s'appuyaient : il tomba dans l'excès contraire, et prit trop à la lettre quelques passages de l'Ecriture qui décrivent, sous diverses figures, la gloire de l'Eglise et la félicité éternelle. Son principal ouvrage est son *Traité contre les hérétiques*, en 5 livres. C'est en même temps une histoire et une réfutation des différentes erreurs, depuis Simon le magicien jusqu'à Tatien. Il établit contre eux le grand principe qui sera à jamais la terreur de l'hérésie : « C'est que toute manière » d'expliquer l'Ecriture sainte, qui ne » s'accorde point avec la doctrine » stanée de la tradition, doit être rejetée. » — « Quoique l'Ecriture, dit ce saint doc- » teur, soit la règle immuable de notre » foi, néanmoins elle ne renferme pas » tout. Comme elle est obscure en plu- » sieurs endroits, il est nécessaire de re- » courir à la tradition, c'est-à-dire à la » doctrine que J.-C. et ses apôtres nous » ont transmise de vive voix, et qui se » conserve et s'enseigne dans les églises. » Un endroit des ouvrages de saint Irénée qui a donné beaucoup d'humeur aux protestans, est celui où, après avoir cité contre les hérétiques la tradition des apôtres, conservée par leurs successeurs dans les différentes églises, il établit la supériorité de l'Eglise romaine sur toutes les autres. « Nous nous bornerons, dit-il, à citer la » tradition et la foi prêchée à tous dans » l'Eglise romaine, cette Eglise si grande, » si ancienne, si connue de tous ; que les » glorieux apôtres saint Pierre et saint » Paul ont fondée et établie ; tradition qui » est venue jusqu'à nous par la succession » des évêques : nous confondons ainsi » ceux qui, par goût, par une vaine gloire, » par aveuglement ou par malice, forment » des assemblées illégitimes. Car il faut » qu'à cette Eglise, à cause de son émi- » nente supériorité, se conforme toute » autre église, c'est-à-dire les fidèles qui » sont de toutes parts, parce que la tradi- » tion des apôtres y a toujours été obser- » vée par ceux qui y viennent de tous » côtés. » Et ailleurs il dit, « que chaque » église particulière doit s'adresser à elle, » comme à la fidèle dépositaire des tradi-

• lions apostoliques, afin de confondre
 • tous ceux qui embrassent l'erreur par
 • amour-propre, par vaine gloire, par
 • aveuglement ou par quelque autre motif
 • que ce soit. » On trouve une analyse
 raisonnée de ce précieux ouvrage dans la
Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise
 grecque et latine, par M. l'abbé Guillon.
 Les œuvres de saint Irénée ont été plu-
 sieurs fois imprimées. L'édition la plus
 recherchée de ses ouvrages est celle du
 père Massuet, bénédictin de Saint-Maur,
 en 1710, in-folio, avec les fragmens de
 saint Irénée, cités dans tous les auteurs
 anciens; de savantes dissertations, et des
 notes pour éclaircir les endroits difficiles.
 Celle que Grabe, habile protestant, pu-
 blia à Oxford en 1702, ne mérite pas l'es-
 time des savans catholiques. Il a souvent
 altéré le texte de son auteur; il y a joint
 aussi des notes qui le défigurent par leur
 hétérodoxie. Depuis cette édition, Pfaff,
 luthérien, a donné, in-8°, à La Haye, en
 1715, quatre Fragmens en grec et en la-
 tin, qui portent le nom de saint Irénée,
 d'après un manuscrit de la bibliothèque
 de Turin; peu d'années après, il donna
 une édition complète de ce Père, 1754,
 en 2 vol. in-fol. On peut consulter sur ce
 Père de l'Eglise le t. 2 de l'*Histoire des*
auteurs ecclésiastiques de dom Ceillier;
 et sa *Vie* par dom Gervaise, 1725, 2 vol.
 in-12.

IRÉNÉE. C'est le nom de deux saints
 martyrs, différens du précédent. Le pre-
 mier, diacre de Toscane, confessa au prix
 de son sang la foi de J.-C. l'an 275, sous
 l'empire d'Aurélien. L'autre, évêque de
 Sirmich, fut une des victimes de la cruelle
 persécution de Dioclétien et de Maximien;
 il souffrit la mort le 25 mars 504.

IRETON (HENRI), général anglais,
 était gendre de Cromwell dont il avait
 épousé la fille Brigitte, et qu'il aida puis-
 samment dans l'exécution de toutes les
 menées révolutionnaires par lesquelles cet
 usurpateur parvint à faire condamner son
 roi, et à s'emparer de la souveraine puis-
 sance. Quelque temps après la mort de
 Charles I^{er}, il battit les Ecossais, qui avaient
 reconnu Charles II pour leur souverain.
 Il commandait l'aile gauche de la cava-
 lerie dans la bataille de Nazerby, donnée
 le 14 juin 1645. Le prince Robert, qui lui
 était opposé, le battit : Ireton fut blessé et
 fait prisonnier; mais le roi ayant perdu
 cette bataille, et ayant été obligé de fuir
 et d'abandonner ses prisonniers, Ireton
 recouvra la liberté. Lorsque le parlement

d'Angleterre rappela Cromwell d'Irlande,
 en 1650, celui-ci y laissa son gendre avec
 la qualité de son lieutenant et de lord dé-
 puté. Ireton prit après le départ de Crom-
 well, les villes de Waterford et de Lim-
 merich. La prise de la dernière lui coûta
 la vie. Il y gagna une maladie pestilen-
 tielle, dont il mourut en 1651. Son corps
 fut transporté en Angleterre, et inhumé
 dans un magnifique mausolée, à West-
 minster, parmi les tombeaux des rois. En
 1660, les cadavres d'Olivier Cromwell, d'I-
 reton, de Bradshaw, etc., furent tirés de
 leurs tombeaux, et traînés sur une claie
 au gibet de Tiburne, où ils furent pendus
 depuis dix heures du matin jusqu'au so-
 leil couchant, et ensuite enterrés sous le
 gibet.

IRICI (JEAN-ANDRÉ). Voy. EUSÈBE
 de Verceil.

IRMINE (sainte), fille de Dagobert, a
 donné son nom à un célèbre monastère
 que son père fonda à Trèves, et dont elle
 fut la première abbesse.

IRNERIUS ou **WARNER**, ou **GUAR-
 NERUS**, célèbre jurisconsulte (allemand,
 suivant les uns, et suivant les autres mi-
 lanais), après avoir étudié à Constanti-
 nople, enseigna à Ravenne, ensuite à Bo-
 logne l'an 1128, et fut le premier qui
 exerça cette profession en Italie. Il eut
 beaucoup de disciples, devint le père des
glossateurs, et fut appelé *Lucerna juris*,
 quoique les glossateurs aient répandu
 plus de ténèbres que de lumières sur le
 droit. On le regarde comme le restaura-
 teur du droit romain. Il eut beaucoup de
 crédit en Italie, auprès de la princesse
 Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire
 dont il était chancelier, à ordonner que
 les lois de Justinien reprissent leur an-
 cienne autorité dans le barreau, et que le
 Code et le Digeste fussent lus dans les
 écoles. Irnerius mourut avant l'an 1150, à
 Bologne. Ce jurisconsulte introduisit dans
 les écoles de droit la cérémonie du doc-
 torat. Cet usage passa dans le reste de
 l'Europe. Les écoles de théologie l'adop-
 tèrent. On prétend que l'université de
 Paris s'en servit la première fois à l'égard
 de Pierre Lombart, qu'elle créa docteur
 en théologie.

* **IRSON (CLAUDE)**, grammairien et
 juré-teneur de livres du 17^e siècle, né en
 Bourgogne, vint à Paris où il publia les
 ouvrages suivans : | *Nouvelle méthode*
pour apprendre facilement les principes
et la pureté de la langue française, Pa-
 ris, 1636, 1662, in-8°; | *Méthode abrégée*

et familière, extrait du précédent, 1667, in-12; | *Arithmétique universelle et raisonnée*, Paris, 1672, in-4°. L'auteur en fit paraître un *Abrégé* en 1693, in-12. | *Méthode des comptes en parties doubles*, Paris, 1678, in-fol. On ne connaît pas précisément l'époque de sa mort; mais il mourut à Paris dans un âge très avancé et à ce qu'il paraît postérieurement à 1695.

IRUROSQUE (PIERRE), dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne, en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une *Harmonie évangélique*, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre : *Series Evangelii*.

ISAAC, fils d'Abraham et de Sara, naquit l'an 1896 avant J.-C., sa mère étant âgée de 90 ans, et son père de 100. Il fut appelé Isaac parce que Sara avait ri lorsqu'un ange lui annonça qu'elle aurait un fils. Isaac était tendrement aimé de son père et de sa mère; il était fils unique, et Dieu le leur avait donné dans leur vieillesse. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler, l'an 1871 avant J.-C. Le saint patriarche n'hésita point à obéir; mais Dieu, touché de la foi du père et de la soumission du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham : événement mémorable, qui présente une des grandes leçons que la Divinité puisse donner aux hommes, et exprime la nécessité de sacrifier à Dieu ce que nous avons de plus cher, pour être dignes de lui, et fixer sur nous le cours de ses bénédictions. Quand Isaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham songea à le marier. Eliézer, son intendant, envoyé dans la Mésopotamie pour y chercher une femme de la famille de Laban, son beau-frère, amena de ce pays Rébecca, qu'Isaac épousa l'an 1856 avant J.-C. Il en eut deux jumeaux, Esaü et Jacob. Quelques années après, il survint dans le pays une grande famine, qui obligea Isaac de se retirer à Gêrâr, où régnait Abimélech. Là, Dieu le bénit, et multiplia tellement ses troupeaux, que les habitants et le roi lui-même, jaloux de ses richesses, le prièrent de se retirer. Isaac se retira à Bersabée, où il fixa sa demeure. C'est là que le Seigneur lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham. Comme il se vit fort vieux, il voulut bénir son fils Esaü; mais Jacob, par les conseils de Rébecca, surprit la bénédiction d'Isaac, qui était aveugle, et qui la confirma lorsqu'il en fut instruit. Ce saint

patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de son frère, avec une Chanaéenne, l'envoya en Mésopotamie, pour y prendre une femme de sa race. Il mourut peu de temps après, l'an 1716 avant J.-C., à 180 ans. *Voyez* ABRAHAM. Les Orientaux, notamment les sectaires de Mahomet, qui ne nomment Isaac qu'après Ismael son aîné, avec lequel ils prétendent que celui-ci partagea la lumière prophétique, ont conservé sur Isaac plusieurs traditions dont quelques-unes se trouvent dans les *Dynasties anciennes* d'Abul-Pharage. On peut consulter aussi la *Bibliothèque orientale*, et la *Démonstration évangélique* de Huet.

ISAAC (saint), solitaire de Constantinople au 4^e siècle, avait sa cellule auprès de cette ville, qu'il édifiait par ses vertus et qu'il étonnait par ses prophéties. Il prédit à l'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, qu'il périrait dans cette guerre. Ce prince se vengea de la prédiction, en faisant enfermer le prophète pour le faire mourir à son retour; mais il fut tué dans une bataille en 378. Isaac sortit de prison, et entra dans sa cellule; il ne la quitta que pour se trouver au concile de Constantinople, en 381. L'empereur Théodose lui donna de grandes marques d'estime. Le saint solitaire rassembla tous ses disciples dans un monastère au bord de la mer, où il eut le bonheur et la gloire de guider leurs vertus. Il rendit son âme à Dieu sur la fin du 4^e siècle.

ISAAC I^{er} (COÛNÈNE), empereur grec, issu d'une illustre famille de Rome, depuis long-temps établie en Asie, se montra rempli de bravoure et fort instruit pour son temps : il épousa une princesse de Bulgarie qui était captive. L'avarice de Michel Stratiotique et sa prédilection pour les eunuques ayant mécontenté les soldats, leurs chefs se réunirent dans l'église de Sainte-Sophie, et élurent pour empereur Catalacon, qui refusa l'empire. Ils proclamèrent alors Isaac, le 31 mai 1057. Simple particulier, il s'était signalé par plusieurs exploits guerriers : monarque, il veilla sur ses ministres, réforma une partie des finances; mais s'étant attribué les biens de l'Eglise, cette action irrita le clergé et le peuple contre lui : et le mécontentement fut encore plus grand lorsqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel Cérularius, qui, cependant, l'avait mérité à plus d'un égard. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la

chasse, et atteint d'une maladie grave, Isaac offrit la couronne à Jean, son frère, prince doux et bienfaisant. Celui-ci l'ayant refusée, Isaac résigna l'empire, qu'il n'avait gardé que deux ans, à Constantin Ducas, qu'il croyait le plus digne de gouverner. Renfermé dans le monastère de Studie l'an 1039, il y donna des preuves de la plus grande humilité, jusqu'à remplir l'office de portier. Il était si chaste, que, dans sa maladie, il préféra souffrir une opération douloureuse, plutôt que de manquer à la continence. Il mourut deux ans après.

ISAAC II (l'ANGE), empereur grec, fut mis à la place d'Andronic Comnène, en 1185, après avoir fait mourir cruellement son prédécesseur. Il sembla vouloir réparer les maux qu'Andronic avait causés; il rappela les exilés, et les rétablit dans leurs biens. Mais il se démentit bientôt : il déshonora le trône, et tout le monde conspira contre lui. Les Bulgares ayant secoué le joug, il souscrivit à un traité honteux qui révolta ses sujets et l'armée, à la tête de laquelle se trouvait son frère Alexis, qui se fit proclamer empereur. Isaac, à cette nouvelle se sauva; mais on l'arrêta, et on lui creva les yeux, l'an 1195. Alexis le jeune, fils d'Isaac, ayant trompé ses gardes, et s'étant échappé de prison, courut à Venise implorer le secours des chefs des *Croisés*. Ceux-ci s'emparèrent de Constantinople, et rétablirent Isaac. Mais il ne put tenir long-temps les rênes de l'empire. Alexis Ducas le fit périr en 1204, six mois après son rétablissement. C'était un prince voluptueux, mou et indolent, pusillanime à la tête des armées, nul dans le conseil, sans foi, sans honneur et sans religion.

ISAAC LEVITA (JEAN), savant juif, né l'an 1515, se fit chrétien et enseigna la langue hébraïque à Cologne, où il mourut en 1577. Il défendit l'intégrité du texte hébreu, et écrivit contre Guillaume Lindanus, pour prouver que les Juifs ne l'ont point altéré: *Defensio veritatis hebraicae*, Cologne, 1558. Bartolucci dans le tom. III de sa *Bibliothèque Rabbinique* lui attribue d'autres écrits.

ISABEAU. Voyez ISABELLE de Bavière.

* **ISABELLE**, fille de Philippe le Bel, roi de France, née l'an 1292, fut mariée, en 1308, à Edouard, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre, à qui elle avait été fiancée dès son enfance. Edouard II, qui avait paru d'abord sensible aux charmes

et à l'amabilité de sa jeune épouse, l'abandonna bientôt pour se livrer entièrement à l'ascendant d'indignes ministres, Gaveston et Spenser, qui furent tour à tour ses favoris. Isabelle se jeta elle-même dans de honteux déréglemens; elle implora, mais en vain, l'assistance de son père Philippe et de son frère Charles le Bel. Venue en France pour cet objet, sous prétexte d'arranger quelques différends entre son époux et son frère, elle ne put rien obtenir de ce prince, qui lui reprocha ses liaisons scandaleuses avec le jeune Mortimer. Elle trouva enfin des secours auprès du comte de Hollande, auquel elle demanda la main de sa fille pour le prince de Galles son fils. Avec quelques vaisseaux et environ 3,000 hommes de troupes qu'il lui fournit, elle débarque en Angleterre, rallie les mécontents, marche sur Londres, fait prisonnier son époux, dont Mortimer termine les jours d'une manière épouvantable. (*Voyez* EDOUARD II.) Le prince de Galles, fils d'Isabelle, fut alors proclamé roi sous le nom d'Edouard III; mais il demeura sous la tutelle de sa mère. La conduite scandaleuse de celle-ci, celle de Mortimer, la mort affreuse d'Edouard II, soulevèrent les esprits : le jeune roi impatient de régner seul, profita de cette disposition générale pour arrêter Mortimer qu'il envoya au gibet (1350), et sa mère qu'il relégua au château de Rising où elle mourut en 1358, après y avoir passé 28 ans. (*V.* EDOUARD III.) C'est du chef d'Isabelle de France, qu'Edouard III son fils et ses successeurs prétendaient tenir un droit direct à la couronne de France, droit que la loi salique rendait nécessairement imaginaire, mais qui fut vivement disputé, et qui coûta bien du sang aux deux nations. (*Voyez* PHILIPPE VI.)

ISABELLE (ou ISABEAU de BAVIÈRE), femme de Charles VI, roi de France, naquit en 1371 : elle était fille d'Etienne, dît le Jeune, duc de Bavière, et fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les historiens français la peignent comme une marâtre qui avait étouffé tous les sentimens qu'elle devait à ses enfans, et comme un flambeau fatal qui alluma la guerre dans le royaume. Lorsque la démente du roi, son époux, fut déclarée, elle parvint à se faire nommer régente, et s'unit étroitement avec le duc d'Orléans, qui tirait à lui toutes les finances du royaume. Elle fut accusée d'en envoyer une partie en Allemagne, et d'employer l'autre à satisfaire son luxe et ses plaisirs, tandis que le

roi, les princes et les princesses, ses enfans, manquaient de tout. Après la mort du duc d'Orléans, le connétable d'Armagnac se rendit maître de l'esprit du roi, et lui inspira de la jalousie contre la reine, qui fut envoyée prisonnière à Tours. Le dauphin son fils donna les mains à cet exil. Cette princesse violente se vengea bientôt après du connétable. Ayant brisé ses fers, avec l'aide du duc de Bourgogne, dont elle avait imploré le secours, elle s'unit avec ce prince : Paris fut pris, et les Armagnacs furent, ainsi que leurs partisans, exposés aux fureurs d'une milice sanguinaire de la lie du peuple, que la reine autorisait. Le connétable fut massacré le 12 juin 1418, et Isabelle en témoigna une joie cruelle. Le duc de Bourgogne ayant été ensuite assassiné à Montreuil, elle ne mit pas de bornes à son ressentiment contre le dauphin qu'elle soupçonnait être l'auteur de ce crime. Par le honteux traité conclu à Troyes en 1420, et dont elle fut l'auteur, elle fit épouser sa fille Catherine à Henri V, roi d'Angleterre, et le fit reconnaître pour successeur de son époux Charles VI. Après la mort de celui-ci, en 1422, elle devint un objet d'horreur et de mépris pour tous les Français. Elle vécut dès lors dans une espèce d'obscurité, et mourut à Paris dans l'hôtel de Saint-Paul, en 1435, âgée de 64 ans. (*Voyez HENRI V, roi d'Angleterre.*) Isabelle fut enterrée à Saint-Denis, où elle avait un tombeau près de celui de son époux, Charles VI, et une statue de marbre. « On prétend, » dit le Père Daniel, que dans ce monument d'honneur, la figure de la louve » qu'on a mise à ses pieds n'y est que » comme un symbole de son méchant » cœur, et pour faire souvenir les siècles » futurs de sa dureté, ou plutôt de sa » cruauté et des maux qu'elle causa à tout » le royaume. »

ISABELLE de CASTILLE, reine d'Espagne, fille de Jean II, naquit en 1450. Elle épousa, en 1469, Ferdinand V, roi d'Aragon, et hérita des états de Castille en 1474. (*Voyez HENRI IV l'Impuissant.*) On lui opposa sa nièce Jeanne, qui avait des prétentions sur ce royaume; mais le courage d'Isabelle et les armes de son mari la maintinrent sur le trône, surtout après la bataille de Toro, en 1476. Les états de Castille et d'Aragon étant unis, Ferdinand et Isabelle prirent ensemble le titre de roi d'Espagne. (*Voyez FERDINAND V.*)

» Aux grâces et aux agrémens de son

» sexe, dit M. Désormeaux, Isabelle joignit » la grandeur d'âme d'un héros, la polittique profonde et adroite d'un ministre, » les vues d'un législateur, les qualités » brillantes d'un conquérant, la probité » d'un bon citoyen, l'exactitude du plus » intègre magistrat. » Elle se trouvait toujours au conseil. Son époux ne régnait point à sa place; elle régnait avec son époux. Isabelle voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade sur les Maures et la découverte de l'Amérique, furent dues à son courage et à ses soins (1). On lui a reproché d'avoir été dure, fière et jalouse de son autorité; mais ces qualités réfléchies n'étaient pas des défauts dans les circonstances et les vues de la reine; elles furent aussi utiles à sa patrie que ses vertus et ses talens. Il fallait une telle princesse pour humilier les grands sans les révolter, pour conquérir Grenade sans attirer toute l'Afrique en Espagne, pour détruire les vices et les scélérats de son royaume, sans exposer la vie et la fortune des gens de bien. L'Espagne la perdit en 1504. Elle mourut d'hydropisie à l'âge de 54 ans, ne laissant qu'une fille, nommée Jeanne, qu'elle avait mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, père de Charles-Quint. Isabelle était presque toujours à cheval, et cet exercice lui fut funeste. Avant de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle avait toujours été extrêmement jalouse, qu'il ne passerait pas à de secondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux, en 1492, pour eux et pour leurs successeurs, le titre de *Rois catholiques*, qu'Innocent VIII leur avait donné. Ils méritaient ce titre par leur zèle pour la religion catholique, qui leur fit établir en Espagne, l'an 1480, l'inquisition. Ce tribunal préserva l'Espagne des nouvelles hérésies, et des guerres civiles qu'elles enfantèrent dans toute l'Europe. Il n'a jamais condamné à mort, mais prononcé seulement sur l'hérésie ou l'orthodoxie des personnes accusées. L'autorité civile a agi quelquefois en conséquence avec trop de rigueur : mais

(1) Les Maures de Grenade ayant brûlé le camp des chrétiens, Isabelle, pour montrer qu'elle ne renoncera pas à son entreprise, fit bâtir à la place du camp, une ville qui existe encore, et qui porte le nom de *Santa-Fé*. Ce fut avec l'argent qu'elle donna elle-même (16,000 ducats), que Colomb découvrit l'Amérique; Ferdinand V n'ayant rien voulu accorder.

Charles III a remédié à ces excès de sévérité, et les inquisiteurs, plus sages et plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, ont secondé ses vues. L'on doit consulter, sur ce qui regarde l'inquisition, l'*Etat présent de l'Espagne*, par l'abbé de Vayrac : personne n'en a parlé avec plus d'équité et de vérité. M. le comte de Maistre a aussi vengé ce tribunal de toutes les calomnies débitées contre lui, dans son ouvrage, *Lettres à un gentilhomme russe, sur l'inquisition d'Espagne*, Paris, 1822, in-8°. Nous dirons seulement que, ni en Espagne, ni en aucun pays catholique, l'inquisition contre les hérétiques quelconques, n'a jamais été comparable en rigueurs et en illégalités à celle que les Anglais et d'autres nations ont exercée contre les sectateurs de la vraie foi, de la religion de leurs pères, autorisée dans leur pays depuis un grand nombre de siècles par toutes les lois divines et humaines. Voyez LIMBORCH, LUCIUS III, TORQUEMADA, etc., etc.

ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elizabeth de France, née en 1566, fut mise en avant par le cabinet espagnol, comme nièce et la plus proche parente de Henri III, pour occuper le trône de France au préjudice de Henri de Navarre. Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de voir la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser en 1598 Albert fils de l'empereur Maximilien II, en lui donnant pour dot la souveraineté des Pays-Bas et la Franche-Comté, avec le consentement des états. Dans cette cession, Philippe dit que « c'est pour le bien » et repos desdits pays, et que c'étoit le » vrai chemin pour parvenir à une bonne » et solide paix, et se délivrer d'une si » ennuyeuse guerre, de laquelle ils ont » été travaillés par un si long espace d'années ; et considérant, ce qu'à tous est » notoire, que le plus grand bonheur, qui » est de se trouver régi et gouverné à la » présence de son prince et seigneur naturel, Dieu est témoin des peines et soins » qu'avons eus souvent de ne l'avoir ainsi » pu faire personnellement (V. ALBERT.) » Isabelle accompagna son époux à l'armée, dans les diverses campagnes de ce prince contre les Hollandais. Se trouvant au fameux siège d'Ostende, elle jura, dit-on, de ne changer de linge qu'après la prise de cette place. On ne dit point à quelle époque du siège Isabelle fit ce vœu étrange : mais Ostende ayant résisté trois

ans, 3 mois et 5 jours, le linge que portait cette princesse avait pris une teinte fauve, à laquelle on donna le nom de *couteur Isabelle*. Après la mort de son époux, arrivée en 1621, Isabelle gouverna seule pendant 12 ans, et mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, sa prudence, sa justice, l'ont rendue chère au peuple, et son nom est encore en vénération dans ces provinces. Sa piété était si solide et si soutenue, que son palais ressemblait plus à un monastère qu'à une cour. M. Schaw, anglais, dans son *Essai sur les Pays-Bas autrichiens*, ne cesse de parler du bonheur des Belges sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle ; il admire surtout le courage et la fermeté, la sagesse et la modération de cette princesse ; mais comme protestant, il n'a pu s'empêcher de l'accuser d'avoir été superstitieuse (c'est-à-dire chrétienne et pieuse). Si cela était, on ne pourrait que bénir la *superstition* qui rend les peuples heureux, qui fait chérir et bénir les princes ; tandis que la philosophie ne produit rien de tout cela, et, comme Schaw le remarque lui-même, ne fait qu'effrayer, ronger, détruire et bouleverser. « Albert et Isabelle, dit cet » auteur, continuèrent à régner sur cette » partie des Pays-Bas, qui reconnaissait » leur autorité, savoir les Pays-Bas autrichiens et français d'aujourd'hui. Ces » provinces prospérèrent sous leur gouvernement, qui fut heureux. L'archiduc » possédait à un degré éminent les vertus » pacifiques qui contribuent tant au bonheur du genre humain : il employa avec » succès le temps du repos qui suivit la » trêve avec la Hollande, à rétablir ces » provinces, qui avaient été agitées et désolées par une guerre de 40 ans. Les » bonnes lois des anciens princes furent » rétablies ; on en fit de nouvelles, qui » furent avantageuses au pays. L'Edit » perpétuel, loi fort respectée dans les » Pays-Bas autrichiens, fut l'ouvrage de » ce règne, sous lequel la jurisprudence » fut réglée et la tranquillité des citoyens » assurée. La pureté des mœurs, l'ordre, » régnèrent à la cour d'Isabelle et d'Albert, et la satisfaction que ressentait le » peuple en voyant ses souverains dans » le pays, était augmentée par les vertus » de ces princes, et par la douceur et l'équité de leur administration. Les » sciences et belles-lettres fleurirent sous » ce règne. On comptait alors dans la Belgique plusieurs hommes fameux par » leur érudition ; et les archiducs ne né-

» gligèrent rien pour l'avancement et
 » l'encouragement des lettres et des arts. »

ISABELLE. *Voyez ELIZABETH.*

ISABELLE de HONGRIE. *Voy. GARA*

ISAÏE ou **ESAÏE**, le premier des quatre grands prophètes, était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias, depuis l'an 755 jusqu'à 681 avant J.-C. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour être la lumière d'Israël. Un séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Ezéchias étant dangereusement malade, Isaïe alla de la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en relèverait pas. Dieu, touché par les prières et les larmes de ce prince, lui envoya le même prophète, lui annoncer sa guérison, et, pour lui en donner un gage, il fit en sa présence retrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Le roi Manassès, successeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Isaïe. Choqué des reproches que le saint prophète lui faisait de ses impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois, l'an 681 avant J.-C. Il avait pour lors environ 150 ans. Isaïe parle si clairement de J.-C. et de l'Eglise, que, suivant l'expression de saint Jérôme, on croit lire l'Evangile plutôt qu'une prophétie. Les choses plus rapprochées de son temps, sur lesquelles il parle en homme inspiré, sont particulièrement trois grands événemens. Le premier est le projet que Phacée, roi d'Israël, et Razin, roi de Syrie, formèrent, sous le règne d'Achaz, de détrôner la maison de David. Le deuxième est la guerre que Sennachérib, roi d'Assyrie, porta dans la Judée au temps d'Ezéchias, et la défaite miraculeuse de son armée. Le troisième est la captivité de Babylone, et le retour des Juifs dans leur pays. Isaïe passe pour le plus éloquent des prophètes. Son style est grand et magnifique, ses expressions fortes et toujours assorties à la chose. « On » chercherait en vain, dit l'abbé Joubert, » qui a si bien écrit sur l'éloquence des » Livres saints, dans les auteurs, soit sa- » crés, soit profanes, une élévation de » style telle que celle qui se montre dans » les écrits d'Isaïe. Tout y est noble, grand, » aisé et coulant. Tout y est exposé et » varié suivant les sujets. Isaïe a-t-il à » toucher l'aimable ou le tendre? on di- » rait que son pinceau ne s'est jamais » exercé que dans le gracieux. Traite-t-il » le grand ou le terrible? le ciel et la

» terre paraissent avec leur plus riche pa-
 » rure, pour rendre hommage à leur
 » Créateur, et s'ébranlent, pour ainsi
 » dire, sous sa main, pour servir sa co-
 » lère. On croit voir le Dieu des armées
 » ranger et conduire lui-même les guer-
 » riers qu'il a formés pour venger la gloire
 » de son nom. On croit entendre le fracas
 » des villes, des empires, des nations en-
 » tières; qu'ébranle et que foudroie son
 » bras tout-puissant. Qu'Isaïe s'élève ou
 » qu'il s'abaisse, c'est toujours avec di-
 » gnité: s'il étend ses descriptions, ses
 » images sont toujours animées du même
 » feu; s'il les resserre, des traits forte-
 » ment prononcés font entendre tout ce
 » qu'aurait dit un plus long détail; s'il
 » console, c'est la compassion même et la
 » tendresse la plus ingénieuse qui parlent.
 » Rien de plus pressant que ses raisonne-
 » mens et ses exhortations: la lumière et
 » la prudence dictent ses avis; la terreur
 » accompagne ses menaces. » Saint Jérôme dit que ses écrits sont comme l'abrégé des saintes Ecritures, et un précis des plus rares connaissances; qu'on y trouve la philosophie naturelle, la morale et la théologie. On admire surtout son *Cantique sur la ruine de Babylone*, et celui dans lequel il fait le tableau du monde sous le règne du Messie. Parmi les *Commentaires* de ce prophète, on distingue celui de Gaspard Sanctius et celui de D. Calmet. Ceux de Campège et de Vitringa sont recherchés parmi les protestans. On a publié en 1789, *Isaïe, traduit en français avec des notes et des réflexions morales et dogmatiques*, Paris, 5 vol. in-42; ouvrage posthume du père Berthier que les hommes savans et pieux ont accueilli avec un empressement bien mérité. On reproche néanmoins à l'auteur d'avoir eu trop de confiance dans quelques nouveaux hébraïsans. M. de Genoudé a publié en 1818 une traduction nouvelle des prophéties d'Isaïe, qui est estimée pour son élégance et sa fidélité, et est accompagnée d'un *Discours préliminaire* et de notes. La dernière traduction de ce prince des prophètes est de M. Prunelle de Lière, Paris, 1823, in-8°. Nous avons encore en vers français des morceaux traduits d'Isaïe. J.-Baptiste Rousseau, Le Franc du Pompihan, et M. de La Martinière, ont puisé de belles strophes dans ses prophéties.

ISAM. *Voyez HISCHAM.*

ISAMBERT (NICOLAS), célèbre doc-
 teur et professeur de Sorbonne, natif

d'Orléans, enseigna long-temps la théologie dans les écoles de Sorbonne, et mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traité de théologie* et un *commentaire* sur la *Somme de saint Thomas* en 6 vol. in-folio, qui prouvent autant de savoir que de zèle pour l'orthodoxie.

ISAURE (CLÉMENTE), fille aussi spirituelle qu'ingénieuse, institua, dans le 14^e siècle, les *Jeux Floraux*, à Toulouse sa patrie. On les célèbre tous les ans, au mois de mai. On prononce son Eloge, et on couronne de fleurs sa statue de marbre qui est à l'hôtel-de-ville. Cette fille illustre laissa un prix pour ceux qui auraient le mieux réussi dans chaque genre de poésie : ces prix sont une *violette* d'or, une *églantine* d'argent, et un *souci* de même métal. Gatel a prétendu que Clémentine était un personnage imaginaire; mais il a été réfuté par dom Vaissette. (*Voyez l'Histoire du Languedoc* de ce bénédictin, tome 4, page 198; et surtout la note 19, à la fin du même vol., page 565. On peut aussi consulter les *Annales de Toulouse*, par La Faille, et le *Mémoire* imprimé en 1776 au nom de cette société littéraire.) L'académie des *Jeux Floraux* dissoute en 1790, reprit ses exercices en 1806. M. Poitevin-Petit, secrétaire perpétuel, a publié une *Histoire complète* de cette société, sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire des Jeux Floraux*, Toulouse, 1815, 2 vol. in-8°.

ISBOSETH, fils de Saül, régna pendant deux ans assez paisiblement sur les dix tribus d'Israël, lorsque David régnait à Hébron sur celle de Juda. Abner, général de son armée, auquel il était redevable de la couronne, souffrant impatiemment une juste réprimande qu'il lui fit, passa au service de David, et le fit reconnaître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J.-C. Quelque temps après, deux Benjamites assassinèrent Isboeth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ces misérables croyaient faire leur fortune par ce présent; mais ce généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, et fit faire de magnifiques funérailles à Isboeth. Le règne de ce prince fut en tout de sept ans et demi.

ISDEGERDE I^{er} ou **IEZDEDJERD**, roi de Perse, surnommé le *Méchant*, de la dynastie des Sassanides, succéda à Sapor son aïeul, dont il n'imita pas les vertus. Il fut débauché, avare et cruel. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refusaient de lui payer le tribut que ses ancêtres exigeaient

d'eux. Théodose le Jeune traita de la paix avec ce prince. La religion chrétienne fit de grands progrès en Perse sous son règne; mais le zèle indiscret d'un évêque nommé Abdas excita une persécution qui commença en 414 et qui dura près de 50 années. Cet évêque avait renversé le temple consacré au Feu; Isdegerde lui ordonna de le rebâtir, mais il le refusa comme il le devait (*voyez ABDAS*). La mort d'Isdegerde arriva en l'an 419. Il éprouva, suivant les historiens persans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, disent-ils, par un coup de pied d'un beau cheval, trouvé par hasard à la porte de son palais, et qui disparut dès qu'il eut rué contre le prince. — Il y a deux autres rois de Perse du même nom, dont le dernier fut vaincu et dépossédé de sa couronne par Omar, l'an 656.

ISEE, orateur célèbre, né à Chalcis dans l'île d'Eubée, ou à Chalcide en Syrie, passa à Athènes vers l'an 544 avant J.-C., et y fut disciple de Lysias et maître de Démosthènes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Isocrate, parce qu'il mettait dans ses discours plus de force et de véhémence, tandis que l'autre prodiguait les fleurs : mais d'un autre côté il se livrait à des discussions arides et ingrates, qui ont fait dire à un critique, qu'*Isée est un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être dispensé de les lire*. Il avait composé un grand nombre de harangues et de plaidoyers, dont onze seulement sont parvenus jusqu'à nous. Nous avons dix *Harangues* de lui dans les *anciens Orateurs grecs* d'Etienne, en 1575, in-fol. *Voy. ANDOCIDES*. La onzième, découverte dans le dernier siècle, a été publiée par M. Tyrwitt, Londres, 1785, in-8°. On prétend qu'Isée donna le premier des noms aux figures de rhétorique.

ISEE, autre orateur grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J.-C. Pline le Jeune dit dans ses *Lettres* qu'il ne se préparait jamais, et qu'il parlait toujours en homme préparé. Ses ouvrages sont perdus.

ISELIN (JACQUES-CHRISTOPHE), *Iselius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'histoire et d'antiquités de cette ville, ensuite celle de théologie et la place de bibliothécaire, et mourut en 1757, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *De Gallis Rhenum transeuntibus carmen heroicum*, Bâle, 1696, in-4°; | *De historicis latinis melio-*

vis ævi dissertatio, 1697, in-4°; | un grand nombre de *Dissertations* et de *Harangues* sur différens sujets; | plusieurs *Ouvrages de controverse*, pleins de préjugés de sa secte. De Boze a donné son *Eloge*, Roques sa *Vie*, dans le *Mercur suisse*, et Moréri la liste de ses ouvrages.

ISIDORE de CHARAX, *Characenus*, auteur grec du temps de Ptolémée Lagus, vers l'an 500 avant J.-C., a composé divers *Traitéhs historiques*, et une *Description de la Parthie*, que David Haeschellius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve aussi dans les petits *Géographes d'Oxford*, 1703, 4 vol. in-8°.

ISIDORE d'Alexandrie (saint), né en Egypte vers l'an 318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaidé et du désert de Nitrie. Saint Athanase l'ordonna prêtre, et le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Isidore l'Hospitalier*. Il joignit à une vie austère un travail continu. Il défendit avec force la mémoire et les écrits de saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses raies contre Pierre, archiprêtre d'Alexandrie; et ce patriarche le chassa du desert de Nitrie et de la Palestine, avec trente autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très bien reçu de saint Chrysostôme. La protection ouverte que celui-ci accorda à Isidore le justifia pleinement de l'accusation d'origénisme. Théophile se réconcilia dans la suite avec Isidore, qui mourut le 15 janvier 404. Pallade a commencé son *Histoire lausique* par la *Vie* de saint Isidore.

ISIDORE de Cordoue, évêque de cette ville, sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune, composa des *Commentaires* sur les 4 Livres des Rois, et des *Allégories sur les livres de l'ancien et du nouveau Testament*. Il dédia son premier ouvrage vers 412 à Paul Orose, disciple de saint Augustin. On le nomme aussi *Isidore l'Ancien*, pour le distinguer d'*Isidore le Jeune*, plus connu sous le nom d'*Isidore de Séville*. Plusieurs biographes prétendent qu'il n'y a jamais eu d'évêque de Cordoue du nom d'Isidore, bien que le faux Dexter en reconnaisse deux, et que d'autres écrivains qui ont réfuté celui-ci aient admis l'existence du personnage dont il est ici question. Il paraît que les écrits qu'on lui a attribués appartiennent à Isidore de Séville. On

trouvera les documens les plus précis sur cette question dans la *Bibliothèque espagnole* de Nic. Antonio.

ISIDORE de Péluse (saint), ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude auprès de cette ville, florissait du temps du concile général d'Ephèse, tenu en 451, et mourut en 440, avec une grande réputation de science et de vertu. Saint Chrysostôme avait été son maître, et il fut un de ses plus illustres disciples. Nous avons de lui cinq *Livres de Lettres* en grec, et quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Paris, donnée par André Schot en 1550, in-fol., en grec et en latin. Le style en est précis, élégant et assez pur. Plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique y sont éclaircis, ainsi que plusieurs passages de l'Ecriture. On y trouve beaucoup de solennité et de précision. Ce saint est connu aussi sous le nom d'*Isidore de Damiette*. Les auteurs confondant quelquefois cette ville avec Péluse. (*Voyez le Dictionnaire géographique.*)

ISIDORE de Séville (saint), fils de Séverien, gouverneur de Carthagène en Espagne, où il naquit vers 570, fut élevé par son frère Léandre, évêque de Séville. Après la mort de ce saint prélat, il fut choisi pour son successeur, en 601. Pendant près de 40 ans d'épiscopat, il fut le père des pauvres, la lumière des savans, le consolateur des malheureux et l'oracle de l'Espagne. Il mourut en saint, comme il avait vécu, l'an 636. Le concile de Tolède, tenu en 653, l'appelle le *docteur de son siècle* et le *nouvel ornement de l'Eglise*. Isidore avait présidé à un grand nombre de conciles assemblés de son temps, et en avait fait faire les réglemens les plus utiles. On a de lui plusieurs ouvrages qui décèlent beaucoup de savoir, mais qui manquent quelquefois de goût; les principaux sont: | vingt *Livres des origines ou étymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage; Braulion, évêque de Saragosse, le retoucha et lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. Cet ouvrage traite de presque toutes les sciences divines et humaines. | Des *Commentaires* sur les livres historiques de l'ancien Testament; ils ne sont pas assez littéraux. Nous n'avons qu'une partie de ces commentaires. | Un *Traité* assez curieux des *écrivains ecclésiastiques*; | un *Traité des offices ecclésiastiques*, intéressant pour les an-

teurs de l'antiquité et de l'ancienne discipline. Isidore y marque sept *prières du sacrifice*, qui se trouvent encore avec le même ordre de la *Messe mozarabique*, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Missel*, 1500, in-fol., et celle du *Bréviaire*, 1502, in-fol., imprimées par ordre du cardinal Ximènes, sont fort rares. (*Voyez* ORTIZ.) On a fait paraître à Rome, en 1740, in-fol., un *Traité* sur cette liturgie. | Une *Règle*, qu'il donna au monastère d'Honorio, où il recommande le travail des mains, disant « que ceux qui veulent lire » sans travailler, profitent mal de la lecture qu'il leur ordonne le travail. » Ce qu'il ne faut cependant pas prendre avec trop de généralité et de rigueur, comme l'a prouvé le père Housia, dans ses Remarques sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury. | Une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 626; | une *Histoire des rois Goths, des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les éditions de ses Œuvres. Le Père Florès l'a publiée tout entière dans sa *Espana sagrada*, tom. 6. La meilleure édition de ces différents ouvrages est celle de dom du Breuil, bénédictin, Paris, 1604, in-fol., et Cologne, 1618. | Une précieuse *Collection de Décrétales*, encore manuscrite, examinée et vérifiée par le savant père Burriel. (*Voyez* ce nom.) Elle commence par ces mots : *Canones sancti et magni*, etc., et comprend les conciles grecs. Celui de Nicée est à la tête. Les canons que l'on nomme *apostoliques* ne s'y trouvent pas. Vient ensuite les conciles d'Afrique, puis ceux de France et d'Espagne, qui terminent la première partie. La seconde contient les Décrétales des papes, et commence par deux Lettres de saint Damase à Paulin d'Antioche; celles de saint Clément, Lin, Clet, Lucius, Melchiades, etc., n'y sont pas. Après les Lettres de Damase suivent celles de Sirice (par lesquelles Denis le Petit a commencée sa collection), et celles des autres jusqu'à saint Grégoire le Grand, contemporain de saint Isidore. (*Voyez* l'article suivant.) La collection la plus complète des œuvres de saint Isidore de Séville est celle de Madrid, 1778, 2 vol. in-fol. : on estime aussi celle qu'a publiée Fauste Arevali, Rome, 1797—1803, 7 vol. in-4°. (*Voyez* l'article Isidore de Cordoue). Nous avons une *Vie* de ce saint par Lucas, évêque de Tuy en Galice.

ISIDORE MERCATOR, ou PECCATOR, est, selon toute apparence, le même que le précédent, qui, par humilité, prenait le nom de *Peccator*, dont, par erreur, les copistes auront fait *Mercator* : car jamais on n'a pu avoir aucune notion sur ce prétendu *Isidorus Peccator*. On ne sait ni sa patrie, ni sa qualité, ni sa naissance, ni sa mort, ni aucune de ses actions : on dit qu'il a existé dans le 8^e siècle; mais son existence est contestée. On ne connaît que sa *Collection* des Décrétales; et, comme cette Collection est originairement et fondamentalement celle de saint Isidore de Séville, il n'est pas raisonnable de supposer un Isidore différent de ce saint et savant évêque. Cette Collection, telle que nous l'avons fait connaître dans l'article précédent, a été à la vérité successivement augmentée de plusieurs conciles et décrétales; mais elle est toujours la *Collection d'Isidore de Séville*, comme celle de Denis le Petit ne laisse pas, quoique beaucoup augmentée, d'être celle de Denis le Petit. « Ces » additions, dit le père Burriel, ne diminuent en rien l'autorité et l'authenticité de cette Collection, parce qu'elles » sont toutes authentiques, et on ne peut » pas dire pour cela que saint Isidore » n'en soit l'auteur, puisque ces additions » se faisaient successivement à la Collection, formée de la même manière qu'on » ajoute aujourd'hui au Bréviaire les » saints nouveaux. Ceci ne se faisait pas » sans l'autorité légitime, le respect qu'on » avait alors pour ces canons et cette Collection étant si grand, comme tout le » monde sait, et qu'on peut prouver par » plusieurs témoignages. C'est ainsi que » saint Julien de Tolède, ses évêques » provinciaux, et les procureurs des autres métropolitains d'Espagne, n'ont » point trouvé de marque plus sublime d'honneur à faire aux actes du sixième » synode général, pour les faire publier » et recevoir comme constitution dogmatique de toute l'Eglise, que d'ordonner » de les placer dans le *Codex canonum*, » à la suite du concile de Chalcédoine. » comme, en effet, il fut ordonné dans » les canons 5, 6 et 7 du quatorzième » concile de Tolède. Par la même autorité, » on ajoutait les conciles particuliers, » comme on le voit dans le Prologue du » neuvième concile de Tolède. De la même » manière que Denis le Petit est reconnu » pour auteur de la Collection par lui » faite, quoique Adrien I^{er} l'augmentât de

» plusieurs additions, et que la collection
 » ainsi ajoutée par Adrien est attribuée,
 » malgré cela, à Denis le Petit, parce que
 » les additions n'ont point altéré le fond,
 » l'ordre et la symétrie de l'ouvrage
 » dionysien; de même, quoiqu'après la
 » mort de saint Isidore, on ait ajouté à sa
 » Collection quelques conciles postérieurs
 » au saint, on ne doit pas pour cela lui
 » ôter la gloire d'auteur de la Collection;
 » et on ne doit pas non plus laisser d'ap-
 » peler et nommer ce code, *Collection*
 » d'*Isidore*, parce qu'on y trouve des
 » additions postérieures à sa mort, quand
 » celles-ci n'ont point altéré la substance,
 » la distribution et l'arrangement de son
 » ouvrage. » Interpolée ensuite par un
 » inconnu, elle est encore la *Collection d'Isidore de Séville*, puisque le fond, le plan et la disposition en subsistent, et que c'est évidemment cette Collection qui, maladroitement retouchée et amplifiée, a été répandue en Allemagne durant les 8^e et 9^e siècles. C'est à tort que quelques écrivains, et particulièrement le compilateur Fébronius, ont prétendu que cette collection avait produit des changemens dans la hiérarchie et la discipline, et agrandi l'autorité du pape. Car, 1^o on s'accorde à croire que cet éditeur ou interpolateur a vécu dans le 8^e siècle; son ouvrage ne fut connu que vers 790 (1). Il est reconnu que les papes Innocent I^{er}, Grégoire le Grand, Léon le Grand, ont exercé dans toute l'Eglise une autorité plus vaste, plus ferme, plus éclatante que la plupart de leurs successeurs. Les hérétiques mêmes en conviennent. Casaubon admire en particulier l'énergie du pontificat de Léon. (*Exercit. 13 ad Annal. Baron.*) Avant eux et dès les premiers siècles, le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, adresse des lettres pleines de force aux Corinthiens (sans que leur évêque s'en formalise), pour les reprendre des dissensions qui les di-

visent. Saint Irénée enseigne que c'est au siège de Rome qu'il faut recourir pour s'instruire de la tradition apostolique; et de toutes les parties du monde chrétien, on porte à Rome les causes les plus importantes. Si les évêques proscrivent les erreurs dans les conciles, c'est toujours à Rome qu'ils demandent la confirmation de leurs décrets. Si les évêques d'Orient demandent la confirmation de leurs élections à leurs patriarches, les élections des patriarches demeurent aussi toujours soumises au siège de Rome, auquel ils envoient leurs professions de foi; et les papes refusent de les confirmer, lorsqu'ils jugent les élections irrégulières ou les professions de foi insuffisantes. Saint Athanase, Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, Asclapas de Gaza, en appellent à Rome des sentences portées contre eux par des conciles; Jules I^{er} casse les sentences, et restitue les évêques à leurs sièges. Innocent I^{er} rétablit saint Jean Chrysostôme sur le siège de Constantinople, et annule le décret du concile du Chêne qui l'a déposé, etc., etc. Alors Isidore n'était pas encore au monde; il devait s'écouler quelques siècles avant qu'il y vint. 2^o Si on en croit le fameux abbé Schmidt, dans son histoire des Allemands, regardée par les partisans des nouveaux systèmes comme un livre national et classique, ce n'est pas du tout pour élever le pape, mais pour soustraire les évêques à l'empire des métropolitains, qu'Isidore a compilé ou fabriqué ses *Décrétales*. « Isidore, » dit-il, osa attaquer les juges mêmes
 » des évêques, c'est-à-dire les métropo-
 » litains, et tâcha d'anéantir leur pou-
 » voir, afin que les évêques fussent li-
 » bres et en sûreté, et pour ainsi dire, in-
 » violables. On se trompe beaucoup, si
 » l'on croit que son dessein était d'élever
 » l'autorité du pape. Il ne les faisait plus
 » grands qu'afin de rendre les métropo-
 » litains plus petits. » Avant M. Schmidt, Charles Blasco, dans un savant Commentaire sur les canons d'Isidore, avait établi la même opinion, à cela près qu'il croyait, et avec raison, l'autorité du pape également propre à consolider celle des métropolitains, en même temps qu'elle les empêchait d'en abuser. Selon Blasco, le but du collecteur des *Décrétales* était d'établir un métropolitain à Mayence avec les prérogatives de patriarche; le tout par l'autorité papale, destinée par J.-C. à donner la sanction à toute autorité subalterne dans le gouvernement de l'Eglise;

(1) Ricalphe, archevêque de Mayence, en fit diverses copies, qu'il répandit en Allemagne et en France. Quelques critiques font Ricalphe auteur de cette collection; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a d'abord paru à Mayence, comme l'a prouvé le Père Zaccaria, et non en Espagne, comme l'ont annoncé des écrivains peu instruits (à moins qu'on ne l'entende du fonds même de la Collection). Car puisque dans toute l'Espagne on ne trouve et qu'on n'a jamais trouvé un seul exemplaire manuscrit de la Collection interpolée, puisqu'on ne l'y connaissait pas avant l'invention de l'imprimerie, il est tout-à-fait déraisonnable d'attribuer cette altération à un écrivain espagnol.

et pour rassurer les évêques contre la puissance des métropolitains, il leur montrait dans le pape un moyen sûr de la contenir. 3^e Le compilateur ou interpolateur, quel qu'il soit, a-t-il vraiment poussé l'imposture et le triste talent de la falsification aussi loin qu'ils le disent? Gardons-nous bien de le croire; nous adopterions la plus étrange absurdité. Quoique plusieurs de ces lettres soient suspectes à cause de la fausseté des dates, à cause des noms des papes à qui on les attribue, ou à cause des titres d'archevêques, qui n'étaient pas encore en usage dans les temps où l'on suppose qu'elles ont été écrites, on ne peut pas conclure de là qu'elles sont indistinctement et généralement fausses quant au fond; car est-il bien surprenant qu'un compilateur peu éclairé dans la critique ait adopté des écrits infidèles pour les dates ou pour les noms des papes? Est-il surprenant qu'il ait substitué mal à propos le titre d'archevêque à celui d'évêque, pour les sièges qui avaient le titre d'archevêché dans le temps où il écrivait? « Faut-il » s'étonner, dit un critique aussi savant » que raisonnable, si, dans le temps où » l'imprimerie n'existait pas, où les exemplaires manuscrits étaient rares, et plus » rarement collationnés avec les originaux; où les documens épars manquaient d'ensemble et de suite, sans » nom d'auteur, et mêlés confusément » avec les ouvrages des autres; où les copistes s'occupaient à réunir tout ce qui » avait quelque rapport; où les savans » ajoutaient des notes et des réflexions, » qui ensuite ont passé dans le texte, et » substituaient aux anciens mots des mots » plus connus et plus assortis à l'état des » choses, etc.; faut-il s'étonner si dans » un tel temps il s'est formé des collections où nous trouvons de grands défauts et des faussetés, sans que l'esprit » d'erreur ou l'envie de tromper y ait eu » la moindre part? » Enfin est-il croyable qu'un imposteur, ayant dessein de surprendre la bonne foi des églises et de leur faire adopter des lettres supposées, n'eût pas observé au moins la vraisemblance sur la discipline qui s'était observée jusqu'alors? Est-il croyable que ce rédacteur eût pu, au moyen d'une suite de Décrétales jusqu'alors ignorées, persuader à toute l'Eglise occidentale qu'elle avait suivi jusqu'à ce temps un usage contraire à celui qu'elle avait toujours pratiqué effectivement, et cela sur un fait aussi

important, aussi public que celui du gouvernement général de l'Eglise, et dont il devait rester encore beaucoup de monumens authentiques? On peut dire que cette dernière réflexion surtout est péremptoire. Pour la combattre, il faudrait supposer qu'un aveuglement général et subit eût frappé tous les esprits; que les évêques, les princes et les peuples ont passé tout à coup à un oubli des choses passées, plus parfait que celui que produisait l'eau du Léthé. Mais outre l'extravagance d'une pareille supposition, il y a de plus ici une erreur contre la foi. Quelque illusion que puisse produire un recueil de fausses Décrétales, il est impossible, il est contre la divine parole, contre l'assistance promise du Saint-Esprit, que l'Eglise en fasse depuis dix siècles la base et la règle de ses opérations, des décrets de ses conciles, de l'état général de sa discipline et de sa hiérarchie. Le prétendre avec Fébronius et les docteurs d'Embs, c'est livrer l'Epouse de J.-C. à l'esprit de subversion et de désordre, c'est tomber dans la dangereuse et criminelle folie dont parle saint Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quid sit faciendum, disputare apertissima insania est.* — Le célèbre Morin, homme profondément instruit dans les affaires de discipline et de hiérarchie, établit la même règle d'une manière lumineuse et pathétique : *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiae non modo regula est fidei nostrae, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum; consuetudo ipsius consuetudinis quam observare debemus.* Præf. Comment. hist. de admin. sacram. pœnit. — Enfin, quand il serait vrai que les Décrétales d'Isidore auraient apporté quelque changement dans la discipline, il en faudrait conclure précisément qu'elles ont été l'occasion (nullement le fondement, le titre et la sanction) d'une réforme avantageuse; que l'Eglise a cru s'en bien trouver, et que cette révolution dans la discipline rentre dans la considération générale des vicissitudes qu'elle a essuyées, et qui toutes tiennent à un gouvernement dont l'Esprit saint dirige les moyens et assure la conservation. C'est la conclusion du savant Thomassin, qui d'ailleurs a peut-être attribué trop d'influence aux fausses Décrétales : *In usu et exercitio variatum est, non in po-*

testate, quæ et in conciliis provincialibus suo modo, et in romanis pontificibus pro eorum summo principatu eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem et exercetur non eodem semper modo; SED PRO LOCORUM TEMPORUMQUE ET RERUM OPPORTUNITATE, PRO ECCLESIE SIVE UTILITATE, SIVE NECESSITATE : HÆC CERVISSIMA NORMA EST CONCILIANDÆ ANTIQUE ECCLESiarum DISCIPLINÆ CUM NOVA.

ISIDORE DE SAINT-JOSEPH, selon les uns de Douai, selon d'autres de Dunkerque, embrassa l'ordre des carmes à Douai, l'an 1622. Il enseigna avec réputation la philosophie et la théologie aux Pays-Bas, et la controverse à Rome; fut fait consultant du saint Office, procureur-général de la congrégation d'Italie de son ordre, en 1630, et définitiveur-général en 1636. Il était versé dans les langues et dans l'histoire de son ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui : | *Vita et epistolæ spirituales Joannis a Jesu Maria carmelitæ*, Rome, 1649, in-24; | *Sancti Gregorii decapolitæ sermo nunc primum editus*, grec et latin, avec des notes, Rome, 1642; | une *Histoire des carmes de la congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 volumes in-fol., par le père Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais, dans le 16^e siècle, s'est rendu célèbre par les opinions singulières et hardies qu'il a répandues dans ses ouvrages; les principaux sont : | *De imperio militantis Ecclesie*, ouvrage rare et curieux; | *Disputationum catholicarum libri V*. Il y traite de l'enfer, du purgatoire et des indulgences. Ce livre est plus recherché que le précédent. | *De principis institutione*. Ces trois ouvrages furent imprimés à Milan en 1547, in-fol.

* ISLA (JEAN-FRANÇOIS d'), jésuite espagnol, naquit à Ségovie le 11 avril 1714. Il fit ses études avec beaucoup de succès, et acquit des connaissances étendues dans les lettres sacrées et profanes. Après avoir occupé honorablement plusieurs chaires dans les maisons de son ordre, il se consacra à la prédication, et s'y distingua. Le père Isla avait autant d'érudition que d'esprit et de goût, un tact fin et un caractère enjoué. Ami de la bonne plaisanterie, le premier ouvrage qu'il fit paraître, et dans lequel il se livra à la gaité de son humeur, fut à l'occasion des fêtes par lesquelles les Navarrais venaient de célébrer l'avènement de Ferdinand VI au trône, en 1746; il en

publia le récit sous ce titre : *El Dia grande de Navarra*, Madrid, 1746, in-8°. C'est une satire fine et délicate, dans laquelle il raille l'enthousiasme avec lequel on célébra dans la Navarre l'avènement au trône de Ferdinand VI : l'auteur a trouvé le moyen, sans s'écarter de son sujet, d'y insérer des notices aussi curieuses qu'exactes sur l'origine et le perfectionnement de tous les instruments des anciens, comme la lyre, le sistre, les crotales, ainsi que sur leur musique et leurs différentes fêtes. Le père Isla voyait avec douleur que la chaire sacrée avait perdu en Espagne toute sa première splendeur, et que le *gongorisme*, chassé de toutes parts, avait trouvé un asile parmi les prédicateurs et dans les couvens, où était en vogue le style précieux et enflé (*estilo culto*). Les prédicateurs s'étudiaient à faire des périodes retentissantes, semblables à des vers lyriques, et à rassembler des mots pompeux, tirés la plupart de la langue latine; ils se plaisaient en outre à détourner le sens de l'Ecriture, pour l'accommoder à leur sujet, ne dédaignant pas d'y mêler les pointes, les jeux de mots, et tout ce qu'ils connaissaient de l'ancienne mythologie. Le père Isla essaya donc de combattre cet abus scandaleux en le rendant ridicule, et il y réussit complètement dans son fameux roman intitulé : *Vita de fray Gerundio de Campazas*, Madrid, 1738, 3 vol. in-8° : il parut sous le faux nom de don francisco Lobon de Sallazar. Le frère Gerundio, héros du roman, est fils d'un riche laboureur de Campazas, grand ami des moines et surtout de leurs prédications. Le laboureur voulant consacrer son fils au cloître, lui fait donner une éducation conforme aux idées qu'il a reçues de ces hommes qu'il admirait. Une éducation aussi absurde et la fausse méthode d'enseignement que Gerundio adopte dans la suite, d'après les mauvais exemples et les mauvais conseils, le placent enfin au rang des prédicateurs à la mode. C'est alors que l'auteur fait sentir, de la manière la plus plaisante, et en même temps la plus instructive, tout le ridicule qu'il s'est proposé de combattre. Ce livre, amusant d'un bout à l'autre, où les caractères sont tracés de main de maître, et qui est toujours pétillant d'esprit, ne brille pas moins par l'érudition que l'auteur sait placer très à propos dans la bouche d'un des supérieurs du frère Gerundio, qui cherche en vain à le retirer du che-

min où l'égare son ignorance. Dans le cours de l'ouvrage, le Père Isla n'oublie pas de lancer des traits contre la philosophie, qui commençait à être de mode en France et en Angleterre. Ce livre ne pouvait manquer de susciter au Père Isla de puissans ennemis, qui parvinrent à faire mettre cet ouvrage à l'*index*; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent le faire disparaître des bibliothèques des gens de goût. Il fut réimprimé à Madrid, en 1804. Baretti en avait déjà publié à Londres une traduction anglaise (2 vol. in-8°). On en a donné une autre en allemand, augmentée de prétendus bons mots contre les catholiques. Il en existe une traduction française due à F. Cardini, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Le Père Isla, se livrant toujours à ses travaux littéraires, publia ensuite : *Compendio de la Historia de Espana*, Madrid, 1796, 2 vol. in-8°. Un autre ouvrage qui fit beaucoup d'honneur au Père Isla, c'est son *Gil Blas de Santilana buelto a su patria* (Gil Blas rendu à sa patrie par un ami de la nation). Cet ouvrage, que l'auteur acheva en Italie, en 1781, ne parut à Madrid qu'en 1803, 5 vol. in-12. Si l'on en croit le Père Isla, *Gil Blas* aurait été réellement composé en espagnol par un anonyme, en 1653, et sous le ministère du duc d'Olivarès; l'ouvrage aurait été dénoncé au gouvernement d'alors, et saisi manuscrit; mais l'auteur, ayant eu le temps d'en tirer une copie, se serait sauvé en France pour éviter les poursuites du ministre. On ajoute que le hasard ayant ensuite fait tomber cette copie entre les mains de Le Sage, il en composa son roman, qu'il rendit plus étendu que dans l'original. Cette prétention du Père Isla a été réfutée par M. François de Neufchâteau, dans une édition de *Gil Blas*, 1820; et sir Walter Scott, dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, n'hésite pas à reconnaître Le Sage pour auteur de *Gil Blas*. Cependant le manuscrit ci-dessus indiqué existe, dit-on, à la bibliothèque de l'Escurial. La *Biographie universelle* a reproduit l'opinion du Père Isla, opinion qui paraît évidemment fautive. Nous renvoyons le lecteur au *Précis de la querelle littéraire sur la propriété nationale de Gil Blas*, que M. le docteur Pichot a donné à la suite de sa traduction de la notice sur Le Sage par sir Walter Scott: on y trouve le procès du Père Isla, de même que celui de son *Gil Blas restitué à sa patrie par un espagnol qui ne souffre pas qu'on se moque d'elle*.

Madrid, 1803, 5 vol. in-12, traduction assez mince de l'ouvrage français de Le Sage. Cette question avait aussi occupé Llorente, réfugié espagnol. Le Père Isla a composé en outre *Cartas familiares*, Madrid, 1790, 6 vol. in-12. C'est une correspondance de l'auteur avec sa sœur et son beau-frère, Ben. F. de Ayala. On a fait un recueil des plus intéressantes de ces lettres, qu'on a imprimées avec la traduction française à côté, sous le titre de *Correspondance espagnole*, Paris, Barrois, 1804, 1 vol. in-8°. Après la suppression des jésuites, le Père Isla passa en Italie, et se fixa à Bologne. Il y mourut des suites d'une inflammation de poitrine, le 20 décembre 1783. Son humeur enjouée ne nuisit jamais à sa piété; il mena toujours une vie exemplaire, et ses talens et sa bienfaisance le firent également estimer.

ISLE-ADAM. Voyez VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (JEAN ET PHILIPPE).

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit l'an 1910 avant Jésus-Christ. Ayant un jour maltraité son frère Isaac, Sara sollicita Abraham de le chasser avec sa mère Agar, et ses instances furent appuyées d'un ordre du Seigneur. Ces deux infortunés se retirèrent dans un désert, où Ismaël était près de mourir de soif, lorsqu'un ange du Seigneur apparut à Agar, et lui montra un puits plein d'eau, dont elle but ainsi que son fils. Ils continuèrent leur chemin, et s'arrêtèrent au désert de Pharan. Ismaël épousa une égyptienne, dont il eut douze fils, desquels sortirent les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. Ses descendants habitèrent le pays qui est depuis Hevilla jusqu'à Sur. Ismaël se trouva à la mort d'Abraham, et le porta avec Isaac dans la caverne du champ d'Ephron. Ismaël mourut l'an 1775 avant J.-C. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël. « Il » semble, dit un auteur moderne, que le » peuple de Dieu doit toujours avoir les » enfans d'Ismaël pour ennemis, que » cette race est destinée à combattre les » chrétiens comme les Juifs, et que le » Seigneur a résolu de s'en servir pour » châtier les uns et les autres, conformément à ce passage de saint Paul : *Quomodo tunc is qui secundum carnem natus fuerat, persequabatur eum qui secundum spiritum: ita et nunc.* Galat. 4. » D'autres ont observé que les Arabes, toujours indépendans, jamais asservis, redoutables par une vie errante et mili-

taire, dépouillant ou rançonnant tout ce qui les approche et tout ce qu'ils peuvent atteindre, plus invincibles dans leurs camps volans que les autres peuples dans leurs forteresses, semblent réaliser encore aujourd'hui le caractère et la destinée d'Ismaël et de sa postérité : *Hic erit ferus homo ; manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum ; et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula*. Gen. 16.

ISMAEL (CHAH) I^{er}, premier sopher de Perse, né en 1487 (892 de l'hégire), était petit-fils d'Usûm-Cassan et fils de Hhaïder. Il passa ses premières années dans le Chyrvân où son père avait une petite principauté : ayant réuni quelques soldats avec lesquels il fit la guerre aux princes de la *dynastie du Mouton noir*, ennemis déclarés de sa famille, il envahit successivement diverses provinces. Il rétablit l'empire persan, en se disant descendant d'Ali, gendre du faux prophète Mahomet, et en donnant une nouvelle explication au koran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son règne vers l'an 1505, et mourut en 1525, après avoir, pendant presque tout ce temps, fait la guerre aux Ottomans, tantôt vainqueur et tantôt vaincu. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre ces mêmes peuples ; mais le temps des croisades était passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *sage* en grec, mais parce que ce mot, en langue persienne, veut dire *laine*. C'est de cette matière que les princes persans faisaient leur turban. M. Langlès a écrit la *vie de Châh Ismaël*, et l'a insérée dans le tom. 40 de sa nouvelle édition des *Voyages de Chardin*.

ISMAEL II, ou CHAH ISMAEL, sopher de Perse, succéda à Thamas son père, en 1576 (984 de l'hégire). Son esprit cruel et remuant l'avait fait confiner dans une prison, dont on le tira pour le mettre sur le trône. Il s'y affermit par la mort de huit de ses frères, qu'il fit égorger, ainsi que tous leurs partisans ; mais, après un règne de deux ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paraissait avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques (1577). Il avait plus de 50 ans. La mort le surprit quand

il allait sacrifier le jeune prince Abbas, dont le règne illustra la Perse.

ISMENIAS, excellent musicien de Thèbes. On dit qu'ayant été fait prisonnier par Athéas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant ce prince, qui, se moquant de l'admiration de ses courtisans, dit tout haut qu'il préférerait les hennissements d'un cheval aux sons de la flûte d'Isménias. Voyez **ATHÉAS**.

ISOARD. Voyez **DELISLE DE SALES**.

ISOCRATE, né à Athènes l'an 456 avant J.-C., fils d'un artiste de cette ville, qui faisait des instrumens de musique, devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, un des plus grands maîtres d'éloquence ; mais il ne pût jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état ; sa timidité et la faiblesse de sa voix l'en empêchèrent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athènes une école d'éloquence, qui fut une pépinière d'orateurs, pour toutes les parties de la Grèce. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Isocrate amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siècle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athènes. Le fils d'un roi lui donna 60,000 écus pour un discours, où il prouvait très bien qu'il faut obéir au prince. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il doit faire le bonheur des sujets. On venait à lui de toutes parts. Également doué du talent de bien écrire et de celui de bien enseigner, il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Il parlait très peu devant les gens frivoles et dissipés ; se trouvant à la table du roi de Salamine, et les convives le pressant de fournir à la conversation, il s'en excusa en ces termes : « Ce que je sais n'est pas ici de saison ; et ce qui est ici de saison, je ne le sais pas. » Dans ce qui nous reste de lui, on voit un style doux, coulant, agréable, plein de grâces. Ses pensées sont nobles, mais trop délayées. Un critique judicieux l'a appelé *sophiste enchanteur, écrivain académique très fleuri, très harmonieux, mais froid, languissant, amoureux de paroles, et qui énerve ses pensées en voulant les embellir*. Il est le premier, suivant Cicéron, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie qui en ont fait la première des langues. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur si vive,

qu'il ne voulut pas survivre au malheur de sa patrie. Il mourut de douleur et d'inanition, l'an 358 avant J.-C., à 98 ans, ayant passé quatre jours sans manger. Nous avons de lui 54 *harangues*, traduites du grec en latin, par Jérôme Wolfius. Toutes les *OEuvres* d'Isocrate furent imprimées par Henri Etienne, in-fol., 1593. Elles contiennent ses *Harangues* et ses *Lettres*. L'imprimeur y joignit la traduction de Wolfius, ses remarques propres, et quelques *fragmens* de Gorgias et d'Aristide. On estime aussi l'édition des Aldes, 1531 et 1534, in-fol.; et celle de Londres, 1748, in-8°; celle de Lange, professeur de philosophie à Halle, 1805, in-8°, distinguée pour sa correction; enfin celle du docteur Coray, Paris, Didot, 1807, 2 vol. in-8° On a donné à Cambridge, pour l'usage des classes de l'université, une excellente édition de 14 *harangues* choisies d'Isocrate, in-8°. Les littérateurs pourront consulter les Recherches de l'abbé Vatry sur les autres écrits qu'Isocrate avait composés. On les trouve dans le tome 15 des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. L'abbé Auger a donné une traduction en français des *OEuvres* d'Isocrate, Paris, 1781, 3 vol. in-8°.

* ISOLANI (MARIE-JOSEPH), prêtre de la congrégation de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, issu d'une famille sénatoriale de Bologne, naquit dans cette ville, le 9 mars 1686. Il fit ses études à Rome et à Turin, sous des maîtres qui, avec le goût des lettres, lui inspirèrent celui de la piété. Il embrassa l'institut de l'Oratoire, en février 1703, et passa la plus grande partie de sa vie à rassembler des *Mémoires sur les vies des saints, des bienheureux et des plus illustres serviteurs de Dieu*, et à en former des recueils qui ont fait l'admiration des bollandistes. Ces savans les citent souvent en s'appuyant de leur autorité. Ces recueils ont aussi mérité les éloges du savant Gaëtan Volpi. On a du Père Isolani : *Vita di Anna Maria Calegari Zucchini, Bolognese*, Bologne, 1743; | *Vita del P. Luigi Fenaroli, prete dell' Oratorio di Bologna*, Brescia, 1759; | soixante volumes sur des objets de dévotion et de spiritualité, restés manuscrits, et conservés dans la bibliothèque des Pères de l'Oratoire de Bologne. Le Père Isolani, après une vie exemplaire, mourut saintement le 24 novembre 1756, à Bologne. Le Père Barbieri, de la même congrégation, a publié *Memorie della vita e virtù del padre*

Ercole-Maria-Giuseppe Isolani, etc., Venise, 1751. On peut consulter sur le Père Isolani et sur d'autres personnages de son illustre famille les *Notizie degli scrittori bolognesi del cavaliere Fantuzzi*, vol. in-4°, pag. 566 et suiv.

ISRAEL (saint), fut prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand-chantre de Dorat dans la même province, où il avait embrassé l'institut des chanoines réguliers. Il mourut le 22 décembre 1014. La translation de son corps se fit en 1639. Nous avons de lui : | une *Histoire de Jésus-Christ*, en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau Glossaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romaine était en usage avant le 12^e siècle. Le Père Labbe a publié dans *Bibl. nov. Mss.*, tome 2, la *Vie* du B. Israël, qui fut écrite quelques années après sa mort.

ISSACHAR, cinquième fils de Lia, et le 9^e des enfans de Jacob. Ses descendans sortirent d'Egypte au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche était né l'an 1749 avant Jésus-Christ; on ne sait pas la date de sa mort.

ISTHVANFIUS (NICOLAS), vice-palatin de Hongrie, né dans un château près de Cinq-Eglises, l'an 1558, et mort en 1615, a laissé l'*Histoire* de ce royaume, depuis 1490 jusqu'en 1608. Elle vit le jour à Cologne, in-fol., en 1622. Cette histoire est d'autant plus estimable, qu'Isthvanfius avait été employé par Maximilien II et Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. Elle est très bien écrite, exacte et pleine d'intérêt, d'une latinité pure et très élégante. L'auteur était un homme de bien, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances. La continuation jusqu'à l'an 1718, par Jacques Ketteler, qu'on voit dans l'édition de Cologne, 1724, est fort inférieure à tous égards à l'ouvrage de l'historien hongrois.

* ITERVILLE (le baron JEAN-BAPTISTE-MICHEL-RÉNÉ-DURAND), maréchal-de-camp, né en 1749, entra au service en 1769, en qualité de sous-lieutenant au corps royal d'artillerie. Il fut embarqué pour l'Inde, où il fit avec distinction toutes les campagnes contre les Anglais, jusqu'en 1793; il était à cette époque chef de brigade et chevalier de Saint-Louis. Une pension avait été accordée à Iterville

sur la demande unanime de la brigade d'Austrasie, après le combat de Gondelour, où il avait fait preuve, dans le commandement de l'artillerie, d'une bravoure et d'un sang-froid admirables, et où il avait reçu deux graves blessures. Rentré en France en 1797, avec le grade de colonel, il fut nommé directeur de l'artillerie à Lille et à la Rochelle, puis chargé de l'inspection des places frontières du Rhin et de la Hollande. Il retourna à l'Isle-de-France à l'époque du traité d'Amiens, et fut rappelé en 1803 pour diriger le parc d'artillerie de Brest. Membre et bientôt officier de la légion-d'honneur, en 1804, Itterville devint ensuite directeur du dépôt d'artillerie à Paris; il fit presque toutes les guerres d'Allemagne et fut promu au grade de général de brigade, le 1^{er} janvier 1814. Lors de la restauration il était commandant de l'école d'artillerie de Douai. Agé de 65 ans, il fut compris dans les réformes qui suivirent le licenciement provisoire de l'armée et admis à la retraite le 24 décembre 1814, après avoir été nommé commandeur de la légion-d'honneur. Il est mort au mois de juin 1850.

ITHACE, évêque d'Ossobon (OSSONE), en Espagne, montra beaucoup de zèle contre les *priscillianistes*; mais ayant abusé de son crédit près de l'empereur Maxime, pour les faire condamner à mort, il encourut l'indignation publique, et plusieurs évêques se séparèrent de sa communion. Voyez PRISCILLIEN.

ITTIG ou **ITTIGIUS** (THOMAS), savant professeur de théologie protestante à Leipsick, où il naquit le 31 octobre 1643, travailla aux *journaux* de cette ville avec succès, et y mourut le 7 avril 1710, âgé d'environ 67 ans. Il avait du savoir et des vertus, et il eut de la réputation dans son pays. On a de lui : | un *Traité sur les incendies des montagnes*, Leipsick, 1671, in-8°; | une *Dissertation sur les hérésiarques des temps apostoliques*, 1703, in-4° : elle est très estimée; | une *Histoire des synodes nationaux tenus en France par les réformés*, 1705, in-4°; | une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4°; | des *OEuvres théologiques*. Tous ces ouvrages sont en latin. On les connaît peu en France. La plupart sont remplis de préjugés puisés dans la secte que l'auteur professait. Il a paru sur ce savant professeur un écrit intitulé : *De vita, obitu scriptisque Th. Ittigis*,

Epistola dissertat. a J. F. Kernio, Leipsick, 1710, in-4°.

* **ITURBIDE** (don AUGUSTIN de), empereur du Mexique, né en 1784, à Valladolid de Mechoacan, d'une famille distinguée, reçut une bonne éducation, et était, en 1810, lieutenant dans le régiment provincial de sa ville natale. En 1816, il commandait l'armée royaliste dite du Nord, dans les provinces de Guanajuato et de Valladolid. Iturbide quitta, en 1820, le parti de l'Espagne, pour celui de l'indépendance; en peu de mois il se vit à la tête d'une armée considérable avec laquelle il bloquait la ville de Mexico, dernier refuge du vice-roi espagnol, lorsque le lieutenant-général Odonju, qui était venu d'Europe muni de pleins pouvoirs, en voyant l'état désespéré des choses, crut devoir signer avec Iturbide la Convention de Cordova (le 24 août 1821), par laquelle, tout en abandonnant les prétentions de l'Espagne sur le Mexique, on réservait la couronne de ce pays aux Bourbons de l'Espagne. Ce traité mit Iturbide en possession de Mexico, et il prit le titre de premier chef de l'armée des Trois Garanties. Ces trois garanties étaient l'*indépendance*, la *religion*, et l'*indivisibilité du territoire*, et avaient été stipulées à Iguala le 24 février 1821, dans une convention qui donna à son auteur beaucoup de popularité parmi les monarchistes et les prêtres, mais qui irrita contre lui les partisans de la république. Par cet acte, confirmé dans le traité de Cordova, la couronne du Mexique était offerte à Ferdinand VII, s'il consentait à venir régner en Amérique comme souverain indépendant, et en cas de refus de sa part, à celui de ses frères qui accepterait l'offre à la même condition. Iturbide fit son entrée dans la capitale le 17 septembre 1821, et nomma de sa propre autorité, une régence et une junte de gouvernement dont il était président. Une assemblée nationale fut convoquée. Mais se voyant entravé par le parti démocratique, et menacé de perdre le commandement de l'armée que le congrès déclara incompatible avec le pouvoir exécutif, il prit la résolution de s'emparer de l'autorité suprême, et, le 18 mai 1822, à 11 heures du soir, il se fit proclamer par la garnison, et une partie de la population de Mexico, empereur du Mexique sous le nom d'Augustin I^{er}; il affecta d'hésiter s'il accepterait la couronne, et eut l'air de céder au vœu national. Le congrès qui

fut convoqué extraordinairement le lendemain, et dont une grande partie des membres se trouvèrent absens, confirma cette prétendue élection, et décida, quelques jours après, que la couronne serait héréditaire dans la famille du nouveau monarque. Le congrès fixa aussi pour sa liste civile la somme de 1,500,000 piastres, et lui fit d'autres largesses. Cependant Iturbide, par ses mesures arbitraires et despotiques, se rendit de plus en plus odieux aux républicains. Bientôt le général Santa-Anna qui commandait le blocus de Saint-Jean d'Ulloa, que les Espagnols possédaient encore, et Etchevarria, aide-de-camp de l'empereur et capitaine-général de la province de Vera-Cruz, s'unirent pour le précipiter du trône. Iturbide se décida à marcher contre la portion de l'armée qui s'était révoltée; mais au lieu de combattre, il entama des négociations, consentit à convoquer un nouveau congrès (il avait dissous le premier), et signa un armistice qui lui fut plus funeste que ne l'aurait été la perte d'une bataille. Ses officiers mêmes qui lui avaient paru le plus dévoués l'abandonnèrent. Menacé d'une défection générale, Iturbide prit le parti de rappeler le congrès, et d'abdiquer la couronne (le 20 mars 1825), en demandant l'autorisation d'établir sa résidence en Europe. Le congrès se montra généreux à son égard et lui assigna une pension annuelle et viagère de 25,000 piastres, pourvu qu'il allât se fixer en Italie. Iturbide s'embarqua pour l'Europe le 41 mai, et vint s'établir dans une maison de campagne des environs de Livourne. Mais il se rendit ensuite inopinément en Angleterre, où il conçut le téméraire désir de ressaisir le pouvoir dans sa patrie. A la nouvelle du départ de l'ex-empereur de la Toscane, le congrès mexicain le déclara (28 avril 1824) traître et ennemi de l'état, et proscrivit sa tête. Iturbides'embarqua à l'île de Wight le 41 mai suivant, et arriva, dans le mois de juillet, au Mexique, où il noua des relations avec le général La Ganza. Iturbide, abusé sur la véritable disposition des esprits, vit échouer toutes ses tentatives. Reconnu sous le déguisement qu'il avait pris, il ne tarda pas à être arrêté, fut livré à la junte de Padilla, et fusillé dans cette ville le 49 juillet 1824. Il mourut après s'être confessé, dans les sentimens d'un vrai chrétien, et adressa aux soldats, avant de recevoir le coup fatal, une allocution pleine de modération et

de sagesse. Cependant sa femme débarqua au même moment au port de Sotola-Marina, avec deux de ses enfans. Le congrès général lui accorda une pension annuelle de 8,000 piastres, à condition qu'elle irait demeurer dans le territoire de Colombie ou aux Etats-Unis, et elle choisit New-York pour le lieu de sa résidence. Il existe un *Récit des derniers momens de la vie de don Augustin de Iturbide, ex-empereur du Mexique*, par le polonais Charles de Beneski, qui avait été son secrétaire. Ce récit qui parut en espagnol à New-York, a été traduit en 1825 en anglais. Avant de quitter Londres, Iturbide remit à un anglais nommé J. Quin, ses *Mémoires autographes*, contenant les détails des principaux événemens de sa vie publique, que J. Quin a fait paraître à Londres avec une préface et des pièces justificatives. M. J.-F. Parisot en a donné une traduction française, Paris, 1824, in-8°. On a publié sous le nom d'Iturbide un roman intitulé : *L'Illustre Portugais ou les Amans conspirateurs*, qui n'est pas de lui. On ne peut refuser à l'ex-empereur mexicain quelques talens militaires et des qualités aimables. Mais il était fort au-dessous du rôle qu'il avait voulu jouer. Ses mémoires sont diffus, mal écrits, et décèlent une vanité puérile d'auteur. On trouve sur lui une notice assez étendue dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826, première partie.

* IVANOF (FÉODOR-FÉODORVITSCH), littérateur russe, né en 1777, fut d'abord militaire, puis commissaire des guerres. Il est surtout connu par ses compositions théâtrales qui ont obtenu le plus grand succès en Russie : les principales sont : | *La vertu récompensée ou la Femme comme il y en a peu*, drame en 5 actes, Moscou, 1805; | *La famille du vieillard*, drame un acte, ibid. 1806; | *Les nouveaux mariés ou Vivez un siècle, apprenez un siècle*, comédie en un acte, ibid., 1808; | *Tout ce qui luit n'est pas or*, comédie en trois actes, ibid. 1808; | *Marthe ou la Conquête de Nowgorod*, tragédie en cinq actes, ibid. 1809.

IVAN. Voyez IWAN.

IVELUS. Voyez JEWEL.

IVES (saint), Ivo, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, et se distingua tellement par sa piété et par sa science, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en

1092. Il s'éleva avec zèle contre le roi Philippe I^{er}, qui avait enlevé Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté la sienne, Berthe de Hollande. Il gouverna son diocèse avec sagesse, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. L'historien de l'Eglise gallicane peint cet évêque sous des traits qui le vengent bien des jugemens défavorables qu'en ont portés quelques écrivains. On a de lui : | un *Recueil de Décrets ecclésiastiques*. Les fausses Décrétales y sont mêlées avec les vraies. Il transcrit ordinairement le Recueil de Burchard de Worms, comme celui-ci avait transcrit celui de Reginon ; | un grand nombre d'*Epîtres*, et d'autres ouvrages fort utiles pour connaître la discipline de son temps. Toutes ses *Oeuvres* ont été imprimées à Paris en 1647, in-fol., accompagnées de remarques savantes et utiles, et d'une *Vie* de ce saint, tirée de ses écrits, et de divers monuments du temps, par Jean Fronteau. Cette *Vie* est insérée dans les *Acta sanctorum*, avec des remarques du père Henschénius. Outre le Recueil des Décrets ecclésiastiques et les Epîtres, cette collection renferme *Micrologus de ecclesiasticis officiis*, des *sermons*, et une courte chronique des rois de France.

IVES. Voyez YVES ou YVON (saint), et YVES DE PARIS.

* IVES (EDOUARD), était chirurgien de profession, et s'embarqua le 22 août 1754 à Spithead, sur la flotte de l'amiral Walson, destinée pour les Indes orientales. On lui doit : *Voyage d'Angleterre aux Indes 1754*; et *Voyage de Perse en Angleterre par une route peu fréquentée*, Londres, 1775, in-4^o, traduit en allemand par Dohn, Leipsick, 1774, 2 vol. in-8^o. Ce voyage donne des notions exactes sur les événements qui précéderent la guerre de 1756. On y trouve aussi de bonnes observations sur les mœurs et les usages des Indous.

IVETAUX (NICOLAS VAUQUELIN, seigneur des), poète français, né à la Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant-général de Caen, charge dans laquelle il avait succédé à son père (voyez FRESNAYE), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, et ensuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le

cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avait ni le goût, ni les vertus, il vécut en épicurien, et mourut, dit-on, de même ; mais d'autres assurent, d'après Huet, qu'il mourut dans des sentimens de repentir. Ce fut en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maison de campagne près de Germigny, château des évêques de Meaux. On a de lui : | *Institution d'un prince*, en vers; ouvrage écrit avec jugement et avec énergie, et plein des plus belles leçons de la morale ; | des *Stances*, des *Sonnets*, et d'autres *Poésies*, dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8^o, qui ne sont pas celles des gens de goût. Lorsque des Ivetaux quitta la cour, il se retira dans une belle maison au faubourg Saint-Honoré. Un soir, il rencontra à sa porte une jeune personne évanouie, fille d'un ménestrel de cabaret. Il la recueillit, l'épousa, et menait avec elle la vie des anciens bergers d'Arcadie ; souvent habillés dans ce costume, ils demeuraient dans une cabane placée dans le vaste jardin de sa maison. Ils vécurent ainsi 56 ans, donnant le spectacle de la plus étrange bizarrerie. Ce vieux épicurien avait été l'ami de Ninon de Lenclos.

* IWAN I^{er} (BASILOWITCH, surnommé *Kalita*), succéda en 1528 à son frère Georges dans les principautés de Wolo dimir, de Moscou et Nowogorod : il les gouverna pendant 22 ans, et mourut en 1550, après avoir pris, suivant l'usage du temps, l'habit ecclésiastique. — IWAN II, petit-fils du précédent, fils de Siméon, occupa le trône de Moscou de l'an 1553 à l'an 1568, époque de sa mort. — IWAN III, (*Vasiliewitch*), ou fils de Vassili (c'était Vassili III, dit l'*aveugle*), monta sur le trône de Russie en 1462, délivra son pays du joug des Tartares, réunit sous sa puissance toutes les parties de cette vaste contrée, et fut le vrai fondateur de l'empire de Russie. Mais c'était un prince barbare : dans un accès de colère, il tua le second de ses fils, et fit plonger dans un cachot l'aîné Dmitri qui y fut immolé, après la mort d'Iwan arrivée l'an 1583. Vassili IV son autre fils lui succéda. — IWAN IV, *Vasiliewitch*, fils de Vassili IV, n'avait que 4 ans lorsque son père mourut en 1553. La régence de l'empire devint à sa mère fut marquée par une lutte sanglante entre les grands et la cour. En 1544, Iwan s'empara du pouvoir, déclara la guerre aux Tartares, aux Polonais et aux Suédois; fut tour à tour vain-

queur et vaincu, et montra une férocity égale envers les peuples qu'il avait subjugués, et ses propres sujets qu'il accusait de ses défaites. Ce prince que ses cruautés ont fait surnommer le *Terrible*, donna néanmoins dans ses états une grande impulsion au commerce et aux arts de la civilisation : il mourut en 1584.

IWAN V, ou **JEAN ALEXIOWITZ**, czar de Russie, second fils de Michaëlowitz, né en 1631, fut disgracié de la nature. Il était presque privé de la vue et de la parole, et sujet à des convulsions. Il devait succéder à la couronne après la mort de son frère Fœdor Alexiowitz, arrivée en 1682; mais on résolut de l'enfermer dans un monastère, et de donner le sceptre à Pierre son frère, né d'un second mariage, qui fut depuis Pierre le Grand. La princesse Sophie, leur sœur, espérant de régner sous le nom d'Iwan, excita une sédition pour lui conserver le trône. Après bien du sang répandu, on finit par proclamer souverains les deux princes Iwan et Pierre, en leur associant Sophie en qualité de corégente. Ce gouvernement partagé ne dura que six ans. Sophie ayant, dit-on, projeté en 1689 de sacrifier le czar Pierre à la soif de régner seule, la conspiration fut découverte, et la princesse enfermée dans un couvent. Dès ce moment, Pierre régna en maître. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes

publics. Il mena une vie privée et tranquille, et mourut en 1696. Ce prince laisse cinq filles, dont la quatrième, Anne, mariée en 1710 au duc de Courlande, monta depuis sur le trône de Russie. *Voyez* l'article **PIERRE I^{er}**.

IWAN VI de Brunswick-Bévern (Ahtounwitch), fut déclaré czar après la mort de sa grand'tante Anne Iwanowna, le 29 octobre 1740. Il descendait de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Iwan V, frère aîné de Pierre le Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, devait avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avait que trois mois. Mais quelques semaines après le duc de Biren fut destitué, et la régence fut déferée à Anne de Mecklenbourg, duchesse de Brunswick-Bévern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné et enfermé dans la forteresse de Schlussembourg. La princesse Elizabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, et son neveu Pierre III ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, monta sur le trône. (*Voyez* **CATHERINE II**.) C'est sous le règne de cette princesse que le malheureux Iwan fut assassiné par son gardien, le 16 juillet 1764. Cette affaire délicate n'a pu être encore bien éclaircie.

IWANOWNA. *Voyez* **ANNE**.

JAB

JAAPHAR BEN TOPHAIL, ou plutôt **JOAPHAR**. *Voyez* ce nom.

JABEL, fils de Lamech et d'Ada, de la famille de Caïn, fut le père des pasteurs qui habitaient la campagne sous des tentes; c'est-à-dire qu'il inventa la manière de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, et sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades et les Arabes Sénites. Le nom de *Père* se prend souvent dans l'Écriture sainte pour maître, chef, instituteur.

JABELLY (**BARTUÉLEMI**), originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le 17^e siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées*, etc. Cet

JAB

ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Asor, fit avec trois rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pièces, fit couper les jarrets aux chevaux, et brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, et le roi et tout son peuple, dont les mœurs et les abominations en tout genre avaient attiré la malédiction du ciel, furent passés au fil de l'épée.

— Un de ses descendants, nommé **JABIN** comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant Jésus-Christ. Il s'assujettit d'abord les Israélites; mais Dieu suscita Barac et Débora pour dé-

vrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille et la vie Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la 2^e fois, détruite et rasée entièrement.

* JABINEAU (HENRI), prêtre de la doctrine chrétienne, puis avocat, naquit à Etampes. Il était professeur au collège des doctrinaires à Vitry-le-Français; il resta plusieurs années sans prendre les ordres pour ne pas souscrire le formulaire. Mais Poncet Desessarts obtint de l'évêque de Châlons-sur-Marne, qu'il lui conférerait les ordres sans exiger sa signature. On dit que cette complaisance fut payée 20000 francs, que Poncet-Desessarts avait promis à cette condition pour les incendiés de la Fère-Champenoise. Après la mort de M. de Choiseul, qui l'avait ordonné, Jabineau fut interdit par son successeur et obligé de s'arrêter dans la carrière de la prédication, qu'il avait embrassée et où il s'était fait quelque réputation. Il se rendit à Paris, y dogmatisa à sa manière, et se fit interdire de nouveau par M. de Beaumont. Ce fut alors qu'il abandonna l'Oratoire, et qu'il obtint le prieuré d'Andelot avec le titre de chapelain de Saint-Benoît. Il continua, malgré son interdiction, de prêcher dans des réunions particulières, et de colporter de province en province ses touchantes homélies. Dégoûté de ce ministère, il se fit avocat en 1768, fréquenta le barreau, et donna un grand nombre de consultations sur toutes les affaires du parti; on l'entendit même plaider Le parlement ayant été dissous en 1771, il embrassa avec chaleur la cause des magistrats renvoyés, et son ardeur à déclarer contre le président Maupeou lui ouvrit les portes de la Bastille. Rendu à la liberté, il jouit du triomphe des magistrats exilés, et rentra avec eux au barreau. Ami de l'opposition par caractère, et accoutumé par la doctrine qu'il professait à fronder l'autorité, il professa les innovations de 1789; mais les désordres dont elles ne tardèrent pas d'être suivies le firent changer de système. Il combattit la constitution civile du clergé, et traita assez mal les évêques de ce parti, sans renoncer cependant à ses sentimens sur l'appel. Il mourut au commencement du mois de juillet 1792, ne laissant aucun ouvrage remarquable que quelques mémoires sur des questions de droit, quelques livres ascétiques peu importants, et

quelques écrits contre les innovations de la constitution civile du clergé. Nous ne citerons de cet écrivain que : | *Epîtres et évangiles des dimanches; etc. avec de nouvelles réflexions*, 1775, in-12; | *Exposition des principes de la foi catholique sur l'Eglise, recueillis des instructions familiaires de M. Jab...* in-8°, publié après sa mort; | *Lettre d'un magistrat de province à M..., au sujet des protestans*, 1787; | *Lettre à un ami de province sur la destruction des ordres religieux*, 1789; | *Lettre à M. Agier sur la consultation pour l'abbé Saurin*; | *Mémoire sur la compétence de la puissance temporelle, sur l'érection et la suppression des sièges épiscopaux*, 1790; | *Réplique au développement de Camus sur la constitution civile du clergé*, 1798; | *La légitimité du serment civique, par Baillet, convaincue d'erreur*, 1791. Jabineau ne borna pas aux six derniers ouvrages cités, ses travaux contre les innovations religieuses de l'Assemblée constituante, il commença le 15 septembre 1791 un journal intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques ou Mémoire pour servir à l'histoire de la constitution prétendue civile du clergé*. Son intention était de l'opposer aux anciennes *Nouvelles ecclésiastiques*, rédigées par l'abbé de Saint-Marc (voyez GUERIN), qui soutenaient le schisme. Il attaqua vivement ses adversaires, et releva leurs inconséquences et leurs erreurs. Ces *Nouvelles* cessèrent de paraître, un mois après sa mort, Maulrot et Blonde, ses collaborateurs, n'ayant pu les continuer. Jabineau a été bien peint quand on a dit de lui qu'il était un homme actif, remuant, brusque, dur et singulier; et pour achever le portrait, ajoutons qu'il était tel que doivent rendre les erreurs qu'il professait, et qu'il avait ce caractère particulier de roideur qu'on a remarqué dans les partisans de Jansénius.

JABLONOWSKI (ALEXANDRE-JOSEPH, prince de), palatin de Nowogorod, né en 1712, se retira à Leipsick durant les troubles de sa patrie, et mourut dans cette ville, le 1^{er} mars 1777. Il unissait de vastes connaissances à une naissance très distinguée, et s'est rendu célèbre par l'établissement et la fondation d'une société qui porte son nom à Leipsick, et qu'il a comblée de ses bienfaits. Il écrivit la *Vie de douze grands généraux de la couronne de Pologne*, en polonais; et un traité historique en latin, intitulé *Vindiciae Lechi et Czechi*. On les trouve dans les

mémoires de l'académie de Leipsick. — Il ne faut pas le confondre avec JABLONOWSKI (JEAN comte de), seigneur polonais, mort au commencement du 18^e siècle, et qui était aïeul du roi Stanislas. On a de lui : | *l'Occupation chrétienne*, ou la *Vie et la passion du Seigneur*, 1700, en vers polonais; | une traduction de Télémaque, des Fables d'Esopé, des Fables de la Fontaine, etc.

JABLONSKI (DANIEL-ERNEST), théologien protestant, né à Dantzik le 12 novembre 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne et fut recteur du Gymnase de Lissa. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, prédicateur du roi de Prusse et président de la société des sciences de cette ville. Il mourut le 26 mai 1742, dans sa 81^e année, après avoir fait paraître beaucoup de zèle contre les athées et les déistes, et après avoir travaillé long-temps, et avec le succès qu'il devait prévoir, à la réunion des calvinistes et des luthériens. (Voyez HOME.) On a de lui des *Homélies*, des *Traité théologiques*, l'*Edition* d'une Bible, des *Réflexions* sur l'*Ecriture sainte* et des *Versions* latines d'auteurs anglais, etc.

JABLONSKI (PAUL-ERNEST), fils du précédent, savant orientaliste, professeur en théologie et pasteur de Francfort-sur-l'Oder, naquit à Berlin en 1693 et mourut en 1757, à 64 ans. Il fit en 1714 un voyage dans une grande partie de l'Europe aux frais de son gouvernement. Il a éclairci divers articles de la langue et des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé : *Pantheon Aegyptiacum*; c'est un traité sur la religion des Egyptiens, publié en 1750-1752, 3 vol. in-8°, à Francfort-sur-l'Oder. On a encore du même auteur : | *De Memnone Græcorum et Aegyptiorum*, Francfort, 1753, in-4°, avec des figures; | *Institutiones historiae ecclesiasticae*, 2 vol. in-8°, estimé des protestants; | *Opuscula, quibus lingua et antiquitas Aegyptiorum, difficilia librorum sacrorum loca, etc., illustrantur*, edidit J. G. the Water, Leyde, 1804-13, 4 vol. in-8°. On y a réuni divers opuscules publiés par Jablonski avec des corrections et additions tirées des papiers laissés par l'auteur. Nous avons encore de cet auteur grand nombre d'ouvrages curieux et profonds, qui l'ont fait mettre au rang des plus savans orientalistes.

JACCETIUS, ou DIACETIUS (FRAN-

ÇOIS CATANÉE), habile philosophe platonicien et orateur, né à Florence en 1486, fut disciple de Marsile Ficin. Il lui succéda dans sa chaire de philosophie, et mourut à Florence en 1522. On a de lui un *Traité du beau*, un autre de *l'amour*, des *Épîtres*, et plusieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol. Il laissa treize fils. L'un d'eux publia quelques poésies, et s'avisa d'entrer dans une conspiration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

JACKSON (THOMAS), théologien anglais, président du collège de Christ à Oxford, ensuite doyen de Pétersborough, naquit à Wilton, dans la province de Durham, en 1579, et mourut en 1640. On a recueilli ses ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des anglicans.

JACKSON (JOHN), théologien anglais, né en 1686 à Lensey, embrassa comme son père le ministère évangélique. Ami de Clarke et de Whiston, il partagea leurs erreurs sur la Trinité, et les soutint avec tant d'ardeur qu'il se fit exclure de tout bénéfice, et s'attira plusieurs affaires fâcheuses. L'université de Cambridge lui refusa le titre de maître-ès-arts, et il ne put être admis à Bath à la communion anglicane. Inquiété plusieurs fois à cause de ses opinions, il en vint à ne plus vouloir souscrire les 29 articles de la confession de foi de sa secte. D'un caractère ardent et ami de la controverse, sa vie se passa dans les disputes; il la termina le 12 mai 1765, laissant un grand nombre d'écrits. Nous nous contenterons de citer ceux qu'il publia en faveur des principes du christianisme contre les erreurs de Collins, de Tindal et de leurs partisans : | *Défense de la liberté humaine* contre Collins; | *Remarques sur le Christianisme aussi ancien que le monde* de Tindal; | *L'existence et l'unité de Dieu prouvées par sa nature et ses attributs*; | *Dissertation sur l'esprit et la matière*, avec des Remarques sur la recherche de Baxter sur la nature de l'âme; | *Adresse aux déistes pour prouver la religion par les miracles et les prophéties*; enfin quelques autres écrits contre Warburton, pour établir la mission divine de Moïse, et contre Middleton, pour prouver que le pouvoir des miracles a continué dans l'Eglise après les apôtres. Nous citerons encore du même auteur l'ouvrage intitulé : | *Antiquités chronologiques*, 1752, 3 vol. in-4°. Jach-

son était un érudit sans esprit et sans goût, intraitable dans la dispute et malheureusement disputant presque tous-jours.

* **JACKSON** (GUILLAUME), compositeur de musique et écrivain anglais, né à Exeter en 1751, fut nommé en 1770 organiste de cette ville, et mourut en 1803. Il a laissé | des *cantiques, hymnes, cantates* et *sonates* très estimés; | *De l'état actuel de la musique*, in-12; | des *Lettres sur divers sujets*, écrites avec esprit et dans un bon style; et plusieurs *Essais* insérés dans une collection littéraire publiée à Exeter.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit vers l'an 1856 avant J.-C. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour Esaü son frère, à cause de la douceur de son caractère et de son aptitude aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son père voulait lui donner. (*Voyez REBECCA*.) Obligé de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchait à la terre et le haut au ciel. Les anges montaient, descendaient, et Dieu paraissait au haut; vision qui exprimait la communication admirable et consolante du ciel avec la terre, celle surtout que Dieu se proposait d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de sa providence et le ministère des anges employés au salut des hommes. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit, mais à sa place il lui donna Lia, l'aînée de ses filles. Pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avait pour elle, en la rendant féconde; elle eut d'abord quatre enfans, savoir : Ruben, Siméon, Lévi, Juda; Rachel étant jusque là stérile, et Lia ayant cessé d'avoir des enfans, elles donnèrent leurs servantes à Jacob, qui, suivant les mœurs de ce temps, les prit comme des épouses du second ordre, et eut des enfans de chacune d'elles; savoir de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé Dan, et autre Nephthali; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad et Aser. Lia

donna encore à Jacob deux fils, Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina. Jacob servait depuis près de 20 ans Laban, son beau-père. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Le saint homme fut obligé de sortir promptement de chez lui, courant risque d'éprouver toute sa colère; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de son beau-père, et ils firent alliance ensemble. Le saint patriarche lutta ensuite contre un ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *fort contre Dieu*, et qui est resté aux Hébreux : combat mystérieux, qui figurait l'espèce de violence que feraient à la justice de Dieu souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la prière de ses chefs et de ses prêtres, et la constance avec laquelle sa providence en dirigerait la destinée, malgré les obstacles que ce peuple y mettrait lui-même. Jacob, devenu en quelque sorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange : *Non dimittam te donec benedixeris mihi*. Ce patriarche, retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'avait fait père de Joseph, et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfans), qu'il crut mort, et que ses frères avaient vendu à des marchands madianites. Ayant appris ensuite que ce fils si pleuré était premier ministre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J.-C. Il y vécut 17 ans; et sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porterait son corps dans le sépulcre de ses pères. Il adopta Manassès et Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particulière : et perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devait leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J.-C., âgé de 147 ans. Joseph fit embaumer le corps de son père, et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses pères. On aurait tort de reprocher à Jacob et aux autres patriarches l'incontinence, parce qu'ils eurent plusieurs femmes à la fois; l'ancienne loi ne le leur défendait pas, et la sainteté de l'Evangile n'avait pas encore réduit le mariage à des règles plus sévères et plus assorties à l'état naturel et primitif des

choses. M. Baer, dans une savante dissertation sur les Atlantiques, Francfort, et Leipsick, 1777, a tâché de prouver que Jacob est le chef des Atlantiques, et que l'Atlantide n'est autre chose que la Judée. Quelque paradoxale que paraisse cette opinion, du premier abord, elle devient importante par le développement que l'auteur lui donne. Voyez SÉSOSTRIS.

JACOB (BEN-NEPHALI), rabbin du 5^e siècle, inventa, dit-on avec Ben-Aser, les points hébreux vers l'an 476. Ils étaient l'un et l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

JACOB (AL-BARDAI, ou ZANZALE), disciple de Sévère, patriarche d'Antioche, fut surnommé *Bardai*, de la ville de Barda dans l'Arménie, dont il était natif, et fut un des principaux apôtres de l'*euty-chianisme* dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les *eutychiens* prirent le nom de *jacobites*, quoique quelques savans croient que ce nom leur a été donné d'un autre Jacob, également disciple de Dioscore et d'Eutychès.

JACOB, fanatique hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne et en France à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge ; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts et dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim et de soif. Jacob, la trompette de cette émigration, était alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. Saint Louis ayant été pris en 1250 par les Sarrasins, Jacob se mit de nouveau à faire le prophète. Il cria dans tous les carrefours de Paris, « que la sainte Vierge lui avait commandé de prêcher la croisade aux bergers et aux paysans, et qu'elle lui avait révélé que c'étaient eux qui devaient délivrer le roi. » Des pâtres et des laboureurs commencèrent à le suivre en grande troupe. Il les croisa et leur donna le nom de *Pastoureux*. A ces premiers croisés, qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, et tous ceux qu'on appelait alors *ribauds*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque temps, dans l'espérance qu'ils pourraient délivrer le roi ; mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchaient contre le pape, contre le clergé, et même

contre la foi, et qu'ils commettaient des meurtres et des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plus tôt qu'elle n'aurait osé l'espérer. Le bruit s'étant répandu que les pastoureux venaient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de cognée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchait un jour avec son impudence ordinaire. A son exemple, on les poursuivit partout ; il s'en dispersa un grand nombre, et les autres furent exterminés comme des bêtes féroces.

JACOB BEN-HAIM, rabbin du seizième siècle, publia la *Massore* dans toute sa pureté, à Venise, en 1525, 4 vol. in-fol. Il l'accompagna du texte de la Bible, des Paraphrases chaldaïques, et des Commentaires de quelques rabbins sur l'Écriture.

JACOB de SAINT-CHARLES (le Père Louis), né à Châlons-sur-Saône, en 1608, entra dans l'ordre des carmes, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite chapelain d'Achille de Harlay, alors procureur-général, et depuis premier président, et fut honoré du titre de conseiller et aumônier du roi. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il était naturellement bon et crédule, il se reposait avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui. C'est ce qui lui a fait citer, comme de belles bibliothèques, des cabinets très médiocres. Ses principaux écrits sont : | *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, in-4^o, réimprimée en 1647 ; compilation mal digérée et inexacte, sur les papes et les antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. Le père Cosme de Villiers, dans la bibliothèque des carmes, dit que cet ouvrage a donné de justes sujets à la critique des savans, puisqu'il est défiguré par un grand nombre de fautes, touchant les ouvrages et les auteurs dont il y est fait mention : des catholiques y sont mis au nombre des hérétiques, et des hérétiques au nombre des catholiques. Camusa et Nicéron ont relevé quelques-unes des erreurs répandues dans cet ouvrage. | *Traité des plus belles bibliothèques*, Paris, 1644, in-8^o, aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent ; | *Bibliographia parisiina* 1645, et années suivantes, in-4^o ; c'est le catalogue des livres imprimés à Paris,

de 1643 à 1653; | *De claris scriptoribus cabilonensibus*, 1652, in-4°; | *Gabrielis Naudæi tumulus*, Paris, 1659, in-4°; c'est un recueil des éloges que les savans ont faits de Naudé, et le catalogue de ses ouvrages. | *Bibliotheca gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces catalogues sont moins inexacts que les autres ouvrages du père Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des journaux. Il a encore publié plusieurs ouvrages qui regardent son ordre, et on en conserve un grand nombre de manuscrits.

JACOB-JEAN, arménien, natif de Zulpha, était, en 1641, chef des menuisiers du roi de Perse. Il est auteur de plusieurs inventions de mécaniques; et dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Isaphan, et qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima, en arménien, les *Epîtres* de saint Paul, les *Sept Psaumes* pénitentiaux, et on avait dessein d'imprimer toute la Bible : mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs, cette imprimerie ôta le pain à beaucoup d'écrivains, qui faisaient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art qui détruisait leur métier. La charge de *Chef des menuisiers* ne peut être exercée que par un mahométan, et ce fut par un privilège particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet; mais cet habile homme ne voulut jamais renoncer au christianisme, quelques promesses qu'on lui pût faire.

JACOB de MONTFLEURY. V. MONTFLEURY.

JACOBÆUS (OLIGER), né à Aarhus, dans la presqu'île de Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Copenhague, par le roi de Danemarck, et ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701, à 51 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine et de poésie. Ceux du premier genre sont : | *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°; | *De ranis et lacertis dissertatio*, 1686, in-8°; | *Musæum regium, sive Catalogus rerum tam naturalium quam artificialium, quæ*

in basilica bibliothecæ Christiani Quinti Hafniæ asservantur, Copenhague, 1695, avec un supplément ou *auctuarium*, in-fol. 1699, *ibid.*, in-fol.; livre curieux. J. Laurentzen a continué la description du *Musæum*, et son ouvrage parut en 1740, in-fol. Il avait épousé une fille du célèbre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS (DOMINIQUE), évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV et papes suivans. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des conciles*, en latin, fort cher, mais inexact, et qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du père Labbe. La première édition est de Rome, 1738, in-fol.; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 13^e siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse de St.-Michel à Prague, et disciple de Jean Huss, prétendait que l'usage du calice était absolument nécessaire dans la communion.

* JACOBI (JEAN-GEORGES), poète allemand, né à Dusseldorff, en 1740, se fit remarquer dès son enfance par un goût décidé pour les beaux arts; ses parens l'envoyèrent étudier la théologie à Gottingue, puis à Helmstadt. Mais son penchant irrésistible pour la poésie lui fit renoncer successivement à la théologie et à la jurisprudence. Après s'être fait recevoir docteur en philosophie à Wittenberg, Jacobi dut à l'amitié du professeur Klotz qu'il avait connu à l'université de Gottingue la chaire d'éloquence à l'université de Halle. Le poète Gleim avec qui il se lia lui fit donner une prébende au chapitre de St.-Boniface, à Holberstadt. En 1784, l'empereur Joseph II, juste appréciateur de son mérite, le nomma professeur de philologie et d'éloquence à Fribourg en Brisgau, où il resta jusqu'à sa mort arrivée le 4 janvier 1814. Jacobi connaissait parfaitement la littérature française; mais il étudia surtout la littérature légère. C'est à ce genre qu'il consacra sa plume. Le recueil de ses œuvres comprend des *épîtres* en vers et en prose, des *fables*, des *chansons*, des *Romances*, des *opéras*, des *comédies*, des *dissertations* et des *sermons*; c'est une véritable macédoine; mais elle est variée et se fait lire avec plaisir. La première édition parut à Halberstadt, 1770 et 1773, 3 vol.

in-8° : la deuxième édition est de 1773 et de 1775 : quelques années avant sa mort il en fut donné une troisième à Zurich, en 5 vol. in-8° ; enfin une quatrième peu de temps après. On distingue surtout son *Voyage d'hiver* et son *Voyage d'été*, en vers et en prose dans le genre de celui de Chapellet et de Bachaumont. Cet ouvrage est rempli de détails agréables qui tous respirent, comme ses autres productions, l'amour de l'humanité : il a été traduit librement sous le titre de *Voyage d'hiver* par M. Armandry, Hambourg, 1784, in-12, et Lausanne, 1792, in-12. Jacobi a copié au poème de Gleim, intitulé : *Le meilleur des mondes*. Il a travaillé aussi à plusieurs recueils périodiques allemands, tels que la *Bibliothèque allemande des beaux arts* de Klotz ; le *Mercure allemand* de Wieland ; l'*Anthologie des Allemands* par Schmidt ; l'*Anthologie lyrique* de Matthisson ; le *Nouveau musée Germanique*, etc. En 1774, il commença la publication de l'*L'iris*, recueil périodique et littéraire qu'il adressa plus particulièrement aux dames et qu'il se vit obligé d'abandonner en 1777.

JACOBUS (MAGDALIUS), nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il était de Gouda en Hollande, se fit dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, et mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont : | *Ærarium poeticum*, Cologne, 1506, in-4° ; | *Correctorium Biblicæ, cum difficultum dictionum interpretatione, et compendium Biblicæ*, Cologne, 1508, in-4° ; | *Flavii Josephi liber de imperatrice ratione, e græco latine versus*, Cologne, 1517, in-4°. La traduction du père François Combefis est préférée à celle-ci.

JACOPONE ou JACOPO DA TODI, ancien poète ascétique italien, ami et contemporain du Dante, naquit à Todi dans l'Ombrie, d'une famille noble. Son vrai nom était JACOPO de *Benedetti*. Après avoir vécu long-temps dans le monde, une circonstance singulière le porta tout à coup à y renoncer. Il était marié à une femme aussi belle que vertueuse. Ami du plaisir, il obligea son épouse à assister à un bal. Au milieu de la fête, le plafond de la salle s'écroula et écrasa une partie des spectateurs. En examinant le corps de sa femme pour essayer de la rappeler à la vie, il y découvrit un cilice presque identifié avec ses chairs. Au désespoir de sa mort, il erra long-temps dans les campagnes comme un forcené. Enfin, revenu à la raison, il distribua ses biens aux

pauvres, et entra dans l'ordre des frères-mineurs, où, par humilité, il voulut toujours rester frère convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu et d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré le mélange de son style, chargé de mots calabrois, siciliens et napolitains. On a de lui quelques autres *Poésies* du même genre en latin, et on le croit auteur de la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, et d'une prose rimée sur la vanité des choses humaines : *Cur mundus militat*, etc. Ce poète mourut fort vieux en 1506, et la réputation de sainteté qu'il s'était acquise pendant sa vie, lui mérita après sa mort le surnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels* est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes.

* JACOTIN (N.....), colonel, chef de la section topographique de la guerre, né en 1763, fut attaché dès l'âge de 18 ans au cadastre de la Corse, sous les ordres de son oncle, M. Testevuide, directeur du terrier, et de M. Tranchot, chargé de la partie géodesique. Treize ans après, en 1794, lorsque Bastia eut été forcé de capituler il revint en France. Il suivit son oncle dans l'expédition d'Egypte, en qualité d'ingénieur-géographe et obtint, pendant la campagne, le grade de colonel, puis fut nommé directeur du corps des ingénieurs-géographes. Il travailla avec beaucoup de zèle à la carte de l'Egypte. Plus tard il obtint la place de chef de la section topographique du ministère de la guerre, qu'il a occupée le reste de sa vie. Il fit preuve d'habileté et d'intelligence dans l'emploi et la rédaction de tant de divers matériaux que plus de 50 ingénieurs réunis à lui avaient rapportés de l'Egypte. Jacotin dirigea avec succès l'*Atlas de l'Egypte et de la Syrie* en 55 feuilles ; rassembla en outre les éléments d'une *carte d'Espagne*, et prépara les cartes nécessaires aux campagnes du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. On lui doit la belle *carte de Corse* en 8 feuilles, qui a été faite d'après les opérations du cadastre. Il surveilla les opérations qui le concernaient dans la construction de la nouvelle *carte géométrique de la France*. Enfin il encouragea de tous ses efforts l'école des gravures, et forma auprès du ministère de la guerre, une pépinière d'artistes qui assurent à la France une incontestable supériorité dans la gravure topographique.

Tant de travaux altérèrent la santé de Jacotin , et hâtèrent sa mort : il expira le 4 avril 1827 , après avoir reçu d'une manière édifiante les secours de la religion.

* **JACOTOT (PIERRE)** , ancien recteur de l'académie de Dijon , né dans cette ville en 1733 , de parens peu riches , fut destiné à l'état ecclésiastique ; mais ne sentant point la vocation nécessaire pour en remplir dignement les fonctions difficiles , il se voua à l'instruction publique. Au commencement de la révolution , il fut professeur de physique , de chimie et de mathématiques à l'école centrale de Dijon , puis au Lycée de cette ville. Il devint ensuite proviseur de ce dernier établissement , et enfin recteur de l'académie. Privé de son emploi lors des événemens de 1815 , il vécut depuis dans la retraite et mourut le 14 juillet 1821. On a de lui un *Cours de physique expérimentale et de chimie à l'usage des écoles centrales , et spécialement de l'école centrale de la Côte-d'Or* , Paris , 1801 , 2 vol. in-8° avec atlas. La seconde édition porte le titre de *Elémens de physique expérimentale , de chimie* , etc. Paris , 1804 , 2 vol. in-8° , et atlas. Cette seconde édition a été totalement refondue et augmentée de plus d'un tiers.

* **JACOTTET (JOSEPH)** , doyen et curé à Assens , dans le canton de Vaud , fut choisi dans sa jeunesse par les jésuites pour professer à Fribourg d'abord les humanités , puis la théologie. Nommé curé d'Assens , il remplaça M. Odet d'Orsonnes , appelé à l'évêché de Lausanne , à peu près dans le temps où mourut sur cette paroisse l'abbé Fabre , missionnaire , qui était allé en Cochinchine et qui a publié des *Lettres sur sa mission* dans ce pays. Jacottet fut pendant 32 ans chargé de ces fonctions dans des circonstances difficiles , et plus d'une fois il eut occasion de faire preuve d'une sage fermeté. En 1802 il fit revivre le privilège qu'avaient les curés d'Assens de célébrer trois messes dans l'ancienne cathédrale de Lausanne , privilège qui depuis est tombé en désuétude. Cet ecclésiastique vertueux et zélé est mort le 21 novembre 1827 : un ministre protestant qui était son voisin s'est joint aux catholiques pour honorer de ses regrets une vie si active et si édifiante.

JACQUELOT , ou plutôt **JAQUELOT (ISAAC)** , fils d'un ministre protestant de Vassy , naquit en 1647. Il fut donné pour collègue à son père , dès l'âge de 21 ans.

Après la révocation de l'édit de Nantes , il passa à Heidelberg , de là à La Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville , et l'ayant entendu prêcher , l'appela à Berlin pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension , dont Jacquelot jouit jusqu'à sa mort , arrivée en 1708 , à 61 ans. On doit à ce ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés , mais qui manquent de méthode et de précision : | des *Dissertations sur l'existence de Dieu* , La Haye , 1697 , in-4°. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle , et par la réfutation d'Epicure et de Spinoza. Il y a beaucoup de raison et de littérature dans cette production , mais peu d'ordre : nouvelle édition précédée de la *Vie de l'auteur* , Paris , 1744 , 3 vol. in-12 ; | trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle : il eut avec cet auteur des démêlés fort vifs , qui ne furent terminés que par la mort du lexicographe. Le premier a pour titre : *Conformité de la foi avec la raison* , in-8° ; le second , *Examen de la théologie de M. Bayle* , in-12 ; et le troisième , *Réponse aux entretiens composés par Bayle* , in-12 ; | des *Dissertations sur le Messie* , La Haye , 1799 , in-8°. On y trouve de bonnes remarques , mais les citations y sont trop confuses et trop multipliées ; | un *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres sacrés* , Rotterdam , 1715 , in-8° , en deux parties : la première est pleine de force ; | *Avis sur le tableau du socinianisme*. Ce tableau du socinianisme était un ouvrage de Jurieu , et celui-ci suscita une violente persécution contre son censeur ; | des *Sermons* , Genève , 1721 , 2 vol. in-12. On y remarque , comme dans ses autres ouvrages , de l'esprit , de la pénétration , du savoir ; mais son extrême vivacité l'empêchait d'y mettre toute la méthode nécessaire ; | des *Lettres aux évêques de France* , pour les porter à user de douceur envers les réformés , demande que la conduite des prélats semblait avoir prévenue. On peut voir dans Nicéron la liste complète de ses ouvrages. La *vie* de Jacquelot par dom Durand a été publiée à Londres , 1785 , in-8°.

* **JACQUEMIN (CHARLES-JOSEPH)** , chef intrépide de partisans , appelé vulgairement *Charles de Lonpoigne* , naquit à Bruxelles en 1762. Après avoir fait quelques études , il se destinait à la chirurgie , mais les troubles de son pays lui firent bientôt embrasser une autre carrière (1790). Les innovations que l'empereur

Joseph II voulait introduire dans les états belges mirent en insurrection les habitants, qui s'armèrent contre les troupes autrichiennes. Jacquemin s'enrôla dans un corps de volontaires, et se distingua par son intelligence, par un courage à toute épreuve, et digne d'une meilleure cause. Parvenu en peu de temps au grade d'officier, il se couvrit de gloire à la bataille du 22 septembre 1790; mais l'Autriche ayant envoyé des masses énormes contre les insurgés, ceux-ci durent enfin céder au nombre. Joseph II étant mort dans cette même année, son frère et son successeur Léopold II, par un sage gouvernement, ramena le calme dans la Belgique. Après l'amnistie du 2 septembre, Jacquemin, déterminé à suivre la carrière des armes, profita de cette amnistie et obtint facilement d'être reçu, en 1791, dans un corps de hussards de l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Léopold, et gouvernante des Pays-Bas. La protection de cette princesse lui valut ensuite le grade de lieutenant au régiment de Laudonvert, infanterie légère : il fut chargé de recruter pour ce corps. Peu de temps après, la révolution française ayant amené la guerre entre ce royaume et l'Autriche, Jacquemin eut lieu de se signaler encore en plusieurs rencontres. Il pénétra souvent en France à la tête de sa compagnie, battit des détachemens ennemis, et ravagea leurs frontières. Les Français, ayant conquis la Belgique, Jacquemin fut chargé d'escorter la caisse militaire à Dusseldorf; il réussit à remplir sa mission; mais ensuite il fut fait prisonnier et envoyé dans l'intérieur de la France. Il trouva le moyen d'entamer une correspondance avec Georges Cadoudal (*voyez* ce nom), et d'autres chefs vendéens. Il retourna secrètement à Bruxelles, où il devint leur émissaire; il y fut découvert et arrêté; mais ses juges, ne trouvant point contre lui de preuves assez convaincantes, lui rendirent la liberté. Jacquemin, ne pouvant vivre dans l'inaction, se retira dans la forêt de Lonpoigne, dans le pays wallon, et pendant quelque temps on n'entendit plus parler de lui. C'est dans le silence qu'il formait un corps de partisans, à la tête desquels il parut tout à coup dans le canton de Genappe, et pendant plusieurs mois il causa des pertes considérables aux Français. Il disait hautement que le prince Charles (frère de l'empereur François II, actuellement régnant) lui avait confié cette mission; et il s'en

acquittait avec son intrépidité accoutumée. Des forces imposantes ayant été envoyées contre sa troupe, elle fut cernée, dissipée; mais on ne put s'emparer des chefs, qu'un tribunal militaire condamna à mort, par contumace, le 17 février 1796. Jacquemin demeura long-temps caché; on crut même qu'il s'était rendu dans la Vendée pour faire cause commune avec les royalistes de ce pays. La conscription militaire ayant occasionné un soulèvement dans la Belgique, Jacquemin reparut alors, et se mit à la tête des mécontents. Nul doute que, dans cette occasion, il ne fût l'agent des chefs supérieurs qui voulaient faire une diversion dans l'intérieur de la Belgique, tandis que les Anglo-Russes débarquaient en Hollande. Le Directoire, qui tyrannisait alors la France, prévint le danger, et envoya une forte armée contre les insurgés, tandis qu'une autre armée allait à la rencontre des troupes débarquées. Vaincu de nouveau par le nombre, Jacquemin se retira avec le reste des siens dans la forêt de Soigne, d'où il portait la guerre et la terreur dans les communes où il y avait des Français. Pendant plusieurs mois, toutes les recherches pour découvrir Jacquemin devinrent ou dangereuses ou inutiles; mais ce fut lui qui se perdit. Il osa, en plein jour, enlever aux portes de Bruxelles trois hussards français, qu'il força de le suivre dans la forêt. Ce trait d'audace rendit plus vigilans encore ceux qui étaient intéressés à découvrir ses traces. On parvint à arrêter un de ses émissaires, qui fit connaître sa retraite. Le 12 thermidor an 7, (50 juillet 1799), on cerna le bois de Neeryscho, et l'on surprit Jacquemin au moment où il distribuait de l'eau-de-vie à ses gens. Il se battit comme un lion, tua un sergent, blessa plusieurs soldats; mais, frappé d'une balle dans la cuisse, et d'une autre dans la poitrine, il tomba, et mourut peu d'instans après. Sa tête fut portée à Bruxelles, et placée sur un poteau devant l'hôtel-de-ville. Ceux de ses gens qui ne périrent pas dans le combat furent condamnés à mort et exécutés dans cette ville. Il paraît certain que, jusqu'au dernier moment, Jacquemin n'agit qu'en sous-ordre d'un chef puissant : il portait sur la poitrine une croix en sautoir, qu'il assurait avoir reçue du gouvernement autrichien.

JACQUES (saint), *le Majeur*, fils de Zébédée et de Salomé, fut appelé à l'apostolat avec son frère, Jean l'évangé-

liste, par J.-C., tandis qu'ils raccommodaient leurs filets à Bethsaïde, leur patrie. Ils furent témoins, avec saint Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor : saint Jacques accompagna J.-C. dans le jardin des Oliviers ; mais l'ayant vu saisir, il s'éloigna de Jérusalem. Après la résurrection de leur divin maître, les deux frères se retirèrent en Galilée, et revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les apôtres. On croit que saint Jacques sortit de la Judée avant les autres apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs dispersés et aux nations idolâtres. Les Espagnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Judée, et y signala son zèle avec tant d'ardeur, que les Juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive, l'an 44 de J.-C. Saint Jacques fut le premier apôtre qui reçut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son invocation, à 500 pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. A gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle qui est le lieu où l'on croit que ce saint apôtre eut la tête tranchée, parce que c'était autrefois la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un évêque et douze ou quinze religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église et les logemens ont été bâtis par les rois d'Espagne, pour y recevoir les pèlerins de leur nation. Le corps de saint Jacques fut enterré à Jérusalem ; mais on prétend que, peu de temps après, ses disciples le portèrent en Espagne, et le déposèrent à Iria Flavia, aujourd'hui El-Padron, sur les frontières de la Galice. On découvrit ses reliques sous le règne d'Alphonse le Chaste ; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Compostolo*. Le Père Cuper a rassemblé (*Acta sanctorum*, tom. 6, juli) un grand nombre de témoignages pour prouver la vérité de la tradition de l'église d'Espagne. Il la fait remonter fort haut, et la confirme par le témoignage de saint Jérôme, de saint Isidore ; par d'anciennes liturgies, et par les livres arabes d'Anastase, patriarche d'Antioche (1). Il est re-

marquable que l'histoire des apôtres en général et celle des premiers disciples de J.-C. soit si peu connue, que (si on excepte ce qui en est dit dans l'Ecriture sainte et dans quelques anciens Pères), on n'ait sur elle aucuns détails, que par des annales obscures et des actes apocryphes. Ils se sont cependant illustrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de César et d'Alexandre, et leur courage a produit une révolution générale, subsistant depuis 18 siècles, et qui subsistera jusqu'à la fin du monde. On dirait que la Providence a voulu renforcer en quelque sorte la splendeur de l'Evangile en lui-même, en jetant un voile sur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laisser subsister que la certitude et l'authenticité des livres saints, et fixer toute l'attention des chrétiens sur le grand événement de leur rédemption et l'adorable consommateur de cet ouvrage divin. « Si nous ignorons, » dit un judicieux écrivain, le détail des » actions de ces conquérans de J.-C., » nous n'ignorons pas leurs conquêtes, » quand nous voyons en si peu de temps » des églises établies partout. » Il ne faut pas confondre saint Jacques le Majeur, avec saint Jacques de Galice. On célèbre la fête du premier le 28 juillet.

JACQUES (saint), le Mineur, frère de saint Jude, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, fut surnommé *le Juste*, à cause de ses vertus. Jésus-Christ ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem, qu'il dirigea comme évêque pendant 29 ans. Il parla le premier après saint Pierre dans le concile tenu dans cette ville l'an 50 ou 51 ; et s'en rapportant au sentiment du Prince des apôtres, il le confirma par des raisons pleines de sagesse et de force. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Ananias II, grand sacrificateur des Juifs, le fit condamner et le livra au peuple. Eusèbe, après Hégésippe, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de J.-C., il l'avait soutenue avec une merveilleuse constance ; et que cette confession faite sur les degrés du

(1) Il n'en est pas moins vrai que l'évêque de Compostelle, qui alléguait, non pas simplement le trans-

port du corps, mais même un voyage du saint en Espagne, ne put répondre dans le concile de Latran, tenu sous Innocent III, aux raisons de Roderic Ximénès, son métropolitain, qui nia formellement le fait.

temple, mettant en fureur les pharisiens, ses principaux ennemis, ils le précipitèrent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J.-C. Flave Josèphe dit qu'Ananus le livra au peuple pour être lapidé; mais cette circonstance se concilie aisément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons, soit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, soit que dans sa fureur il ait prévenu le supplice décerné. Le même historien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce passage est surtout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J.-C., et sur lequel on a tant disputé, sans contester celui-ci, qui forme un très fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæsar de Festi morte accepto nuntio, Albinum in Judæam misit præsidem. Junior Ananus, audax et ferox ingenio, tempus opportunum se nactum ratus, mortuo Festo, Albino adhuc agente in itinere, concilium judicium advocat, statulumque coram eo fratrem Jesu-Christi, Jacobum nomine, et una quosdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit; quod factum omnibus in ea civitate bonis et legum studiosis vehementer displicuit.* (Joseph. I. 20, Ant., c. 8.) Il nous reste de ce saint apôtre un discours au concile de Jérusalem et une *Épître*, qui est la première entre les canoniques. Cette épître est adressée aux tribus d'Israël dispersées, c'est-à-dire aux fidèles d'entre les Juifs qui étaient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, qui dit que « c'est la » foi, et non les œuvres de la loi, qui » nous rend justes devant Dieu. » Saint Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile in *Trullo*. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit de lui, quoiqu'elle soit d'une très haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tuschus, qui y joignit celles de saint Basile et de saint Jean-Chrysostôme. Claude de Saintes y ajouta des dissertations et des notes savantes. Ce recueil, rare et curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve aussi la *Liturgie* de saint Jacques dans les apocryphes de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'Épître canonique à saint Jacques le Majeur; mais ce senti-

ment est peu fondé et peu suivi. — Cajetan, Grotius, Hammond et les Bollandistes, en distinguant Jacques, fils d'Alphée (Matth. 10, 3. Luc. 6, 15), d'avec Jacques, fils de Cléophas, reconnaissent trois saints Jacques, dont le 3^e est ce dernier, frère (c'est-à-dire cousin) du Sauveur, évêque de Jérusalem, qui, selon eux, n'a pas été du nombre des douze apôtres, quoique saint Paul lui donne ce nom dans l'Épître aux Galates (chap. 1^{er}, 19), parce qu'il en avait le zèle, qu'il en remplissait les fonctions, et jouissait de la plus grande considération dans l'Eglise. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'est que dans le canon de la messe, pièce de l'antiquité la plus respectable, on ne fait mention que de deux Jacques, et que certainement le troisième, quand même il n'aurait point été des douze apôtres, y eût été placé avant saint Lin, saint Clément, etc. L'Eglise célèbre la fête de saint Jacques le Mineur le premier mai.

JACQUES (saint), évêque de Nisibe en Mésopotamie, sa patrie, et docteur de l'Eglise syrienne, se fit un nom immortel par la charité héroïque et le zèle qu'il fit éclater, lorsque les Perses assiégèrent cette ville en 538 et 550. Ce saint prélat mourut peu de temps après, vers l'an 361. Il avait assisté au concile de Nicée en 525. On a perdu ses ouvrages. Seulement il reste de lui une version arménienne de 18 *Discours*, où plusieurs points de morale, de théologie et de discipline ecclésiastique sont éclaircis, Rome, 1756, in-fol., en arménien et en latin, par Nicolas Antonelli, chanoine de l'église de Latran, avec des notes et une dissertation *De ascetis*, longue et savante. Saint Athanase les appelle des monumens de la simplicité et de la candeur d'une âme apostolique. Saint Jacques avait confessé la foi durant la persécution de Maximin II. C'est un illustre témoin de la tradition du 4^e siècle. Joseph Assémani a donné, dans sa *Bibliothèque orientale*, quelques Lettres du même saint.

JACQUES (saint), ermite de Sancerre ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, était grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, et mourut dans la solitude de *Saxiacum*, vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version* en arménien de la Bible.

Il n'en est cependant pas l'auteur ; car elle est plus ancienne : mais on lui en doit la publication ; il envoya pour cet effet l'évêque Oscan en Europe. Elle fut imprimée en Hollande, in-4°, l'an 1666.

JACQUES DE LA CRIMÉE, savant arménien, élève de Georges Ezengantz, naquit vers 1410, et professa la théologie, l'astronomie, la physique, l'histoire sacrée et profane. Il laissa plusieurs ouvrages, tels que : | *Traité anatomique du corps humain* ; | *Histoire généalogique* ; | *Commentaires sur les calendriers*. La bibliothèque royale possède un manuscrit de ce dernier ouvrage, qui se trouve au n° 113 des manuscrits arméniens.

ROIS D'ARAGON.

JACQUES I^{er} ou **JAYME**, roi d'Aragon, surnommé *le Guerrier*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son père, Pierre II dit le Catholique. Comme il n'avait que 7 ans, il fut confié aux soins du grand-maître des templiers, Guillaume de Mouredon. Plusieurs grands seigneurs avaient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale ; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque et de Minorque, de Valence, et plusieurs autres terres sur les Maures, qui les avaient usurpées. Peu de règnes ont été aussi glorieux et aussi agités que le sien. Il voulut se faire couronner au concile de Lyon par Grégoire X ; mais ce pape ayant exigé qu'il rendit hommage au saint Siège de la couronne d'Aragon, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne ; cependant il traita cette affaire si délicatement que le pape n'en fut point offensé. Il mourut à Xativa en 1276, après 63 ans de règne. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, et se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissait. Son excessive faiblesse pour le sexe lui causa de violents chagrins, de la honte et des remords.

JACQUES ou **JAYME II**, roi d'Aragon et de Catalogne, 2^e fils de Pierre III, et petit-fils du précédent, succéda à son frère Alphonse III, en 1291. Il avait des prétentions sur la Sicile par sa mère Constance, et il disputa ce royaume à Charles II, duc d'Anjou. En 1284, il défit ce prince devant Naples, et cette victoire encouragea les Siciliens, qui lui facilitèrent la conquête de leur île, après le mas-

sacre des *Vêpres Siciliennes*. Roger de Loria, amiral de Jacques, gagna en 1287 une bataille décisive, sur la flotte napolitaine, dévouée à Charles. Jacques II fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures et contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Aragon, le royaume de Valence et la Catalogne seraient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelone en 1327, après 36 ans de règne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'âme, son équité et sa modération. Dans une succession qui lui était échue, et qu'on lui contestait, au lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand justicier du royaume. Alphonse IV son frère fut son successeur.

ROIS D'ÉCOSSE.

JACQUES I^{er}, roi d'Ecosse, né en 1391, était le 2^e fils de Robert III et frère de David. Il fut envoyé en France par son père, qui voulait le soustraire aux embûches de son oncle, le duc d'Albany (1405). Il fut pris en route par les Anglais, qui le retinrent prisonnier pendant 18 ans. A la réception de cette nouvelle, Robert III mourut de chagrin, et le duc d'Albany se déclara régent ; il travaillait sourdement à monter sur le trône, lorsque le retour de l'héritier légitime déjoua tous ses projets (1423). Celui-ci, par plusieurs lois et plusieurs mesures sages, sut gagner la confiance publique ; il en profita pour affermir son autorité ; il fit punir quelques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison ; mais, ayant donné lieu à la noblesse de craindre une diminution de ses prérogatives, il fut assassiné le 20 février 1437, dans un couvent où il s'était retiré, sur les avis qu'il avait reçus d'une conspiration contre ses jours. On assure que ce prince se déguisait quelquefois en marchand pour apprendre par lui-même comment gouvernaient ses officiers. Il cultivait les lettres. Ses *œuvres* ont été publiées à Edimbourg, sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I^{er}*, 1783, in-8°. Cette édition est enrichie de notes et de remarques, et d'une dissertation sur la musique écossaise. Jacques I^{er} était très versé dans cet art : il y avait peu d'instrumens connus dont il ne jouât aussi bien que les plus habiles musiciens de son temps.

JACQUES II, roi d'Ecosse, succéda à Jacques I^{er}, son père, à l'âge de 7 ans

Pendant sa minorité, l'autorité suprême fut confiée à Alexandre Livingston et au chancelier Critchton. Devenu majeur, il donna du secours au roi de France Charles VII contre les Anglais, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui. Il souilla son règne par une action atroce, et qui montre quelle était la barbarie des mœurs de ce temps-là. Ainsi que son père, il voulut abaisser la noblesse, qui avait pour chef le comte de Douglas. Le chancelier Critchton fit assassiner celui-ci; et de son côté, Jacques fit venir le jeune Douglas, qui se présenta sous la foi d'un sauf-conduit. Le roi lui ordonna de quitter la ligue, et, sur le refus de Douglas, il lui enfonça son poignard dans le cœur. Jacques fut tué au siège du château de Roxburg, d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, et le 22^e de son règne. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, continua le siège, et fit emporter la place. Jacques était un prince actif et courageux, ennemi implacable des Anglais, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son père : il fut proclamé roi à 7 ans dans le camp devant Roxburg. Un conseil de 8 personnes eut la régence conjointement avec la reine-mère, Marie de Gueldre. Arrivé à l'âge de sa majorité, le jeune prince se laissa gouverner par Boyd, puis par la famille des Hamilton, et enfin dégoûté de l'orgueil et des prétentions de ses nobles, il se livra à des favoris de basse naissance. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux frères Jean et Alexandre. Le premier fut massacré, et le second, s'étant enfui, arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se révoltèrent contre lui. Jacques III fut tué dans la bataille de Bannokburn qu'ils lui livrèrent en 1488, à 55 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecosse, prince pieux et amateur de la justice, succéda à Jacques III, son père, à l'âge de 16 ans, défait les grands du royaume qui s'étaient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avait porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutait une boucle toutes les années. C'est un des plus grands rois qu'ait eus l'Ecosse.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avait qu'un

an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité; ce qui causa des troubles qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même, à l'âge de 17 ans, Jacques V ayant amené 16,000 hommes au secours de François I^{er}, contre Charles-Quint, François lui fit épouser par reconnaissance Madeleine, sa fille aînée, en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes nocces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, du chagrin qu'il éprouva en apprenant que son armée avait mis bas les armes devant les Anglais. Il laissa pour héritière Marie Stuart, dont la reine était accouchée seulement huit jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix et de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui voulaient les renverser. Il était très instruit, et cultivait même la poésie; on trouve quelques-unes de ses compositions dans un recueil écossais intitulé *Ever-green*.

ROIS D'ANGLETERRE.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, depuis Jacques I^{er}, lorsqu'il fut devenu roi d'Angleterre et d'Irlande, était fils de Henri Darnley et de Marie Stuart. Cette reine était enceinte de cinq mois, lorsque son conseiller Rizzio fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait. Jacques I^{er}, qui naquit quatre mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les physiiciens qui nient l'influence de l'imagination des mères sur les enfans qu'elles portent). Le comte de Murray (voyez ce nom) étant parvenu, par ses intrigues, à faire renfermer et déposer la reine, fit proclamer roi le jeune prince, alors âgé de treize mois, et se fit donner la régence. La reine s'étant sauvée en Angleterre (voyez MARIE STUART), y fut retenue prisonnière par la jalouse Elizabeth; le comte de Murray fut assassiné en 1570, et la régence fut confiée successivement aux comtes Lennox et Marr, et à lord Morton. Les calomnies débitées contre la reine par l'artificieux Murray, avaient indisposé

contre elle les deux comtes, et Morton était partisan et complice de Murray; c'est ce qui explique la longue captivité de cette reine infortunée, et dispense Jacques du reproche d'indifférence à cet égard; car, lorsqu'il fut affranchi de la tutelle des ennemis de sa mère, il chercha à fléchir Elizabeth; mais, ni ses prières, ni les représentations de son ambassadeur, ni même ses menaces, ne produisirent aucun effet. Le caractère faible et changeant de Jacques, et sa situation difficile après une minorité orageuse, peuvent aussi l'excuser de n'avoir pas employé des moyens plus vigoureux; et, après l'assassinat juridique de Marie, la politique l'engagea à ne pas se brouiller avec Elizabeth, dont il était l'héritier présomptif. Aussi cette princesse le nomma son successeur, et, après sa mort, en 1603, il régna sur l'Ecosse, l'Angleterre et l'Irlande. Ce prince, fils d'une mère si catholique, signala son avènement à la couronne par un édit qui ordonnait à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Ceux qui les recélaient étaient également mis à mort, comme criminels de lèse-majesté. On n'entendait parler que d'exécutions, et le sang des seigneurs catholiques coulait tous les jours sur les échafauds, dans presque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux résolurent, en 1605, de finir ce carnage, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale et tous les pairs du royaume. Ils mirent trente-six tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devait haranguer le parlement. Tout était prêt; on n'attendait que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme, qu'un des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de se rendre à l'assemblée, fit soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, et l'on trouva, à l'entrée de la cave qui était au-dessous de la chambre, un artificier habile qui, peu d'heures après devait faire jouer la mine et anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant: plusieurs sortirent du royaume; huit furent pris et exécutés. (Voyez les articles de GARNET et d'OLDECORN.) « Quelques écrivains, dit Lad-

» vocat, *Dictionnaire historique*, ont accusé les jésuites d'avoir eu part à cette

» conjuration, mais M. Antoine Le Fèvre

» de la Boderie, dans ce temps-là ambas-

» sadeur de France en Angleterre, et de-

» puis, beau-père de M. Arnauld d'An-

» dilly, les justifie pleinement de cette

» accusation dans ses *Négociations* (im-

» primées en 1749). » Plusieurs auteurs

ont écrit que cette conspiration avait été imaginée par le ministre Cécil, et qu'il en fit lui-même proposer artificieusement le plan par des personnes de confiance, à des catholiques, qu'il savait être au désespoir des cruautés qu'on exerçait contre eux. M. Higgins, dans son *Coup d'œil sur l'Histoire d'Angleterre* (édition de La Haye, 1727, p. 252), en parle dans ces termes: « Quelques-uns assurent que ce

» complot fut formé à coups de marteau

» dans les forges de Cécil, qui l'avait

» d'abord préparé pour le règne d'Elizabeth; mais qui, prévenu par la mort

» de cette princesse, résolut de le mettre en œuvre sous le règne de Jacques

» I^{er}, dans le dessein de soulever à un tel

» point la nation contre les catholiques

» qu'elle les chassât tous, et qu'il pût ensuite s'emparer de leurs biens; que,

» pour y réussir, il se servit de ses émissaires secrets, qui engagèrent quelques

» têtes chaudes à entreprendre vivement

» cette affaire, sans qu'ils sussent que le

» plan du complot venait de lui en droit.

» Mais je veux bien que cela ne soit pas certain: toujours est-il indubitable

» que la cour de Londres fut informée de cette trahison par la voie de France et

» d'Italie, long-temps avant la prétendue découverte, et que Cécil, qui savait

» toute l'affaire, fut celui qui fabriqua

» cette lettre à mylord Montaigle, pour

» faire paraître quelque chose de mer-

» veilleux dans cette découverte, et donner

» lieu au roi d'admirer ses talens. » M. Challoner, évêque de Dibra, vicaire apostolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, et l'auteur de la *Grammaire politique*, parle de la même manière de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les catholiques ne le fit pas respecter des presbytériens ni des anglicans, moins encore des nations étrangères. Son règne fut méprisé au dehors et au dedans. Etant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre les catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre l'électeur palatin, négociant quand il fallait combattre, trompé à la fois par la cour de Vienne et par celle de Madrid, envoyant toujours de célèbres ambassades, et n'ayant

jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuset où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids et trop d'éclat. Il ne cessait de dire à son parlement, « que Dieu l'avait fait maître » absolu; que tous leurs privilèges n'étaient » que des concessions de la bonté des rois. » Par là il excitait les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale, et l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formèrent les deux partis si connus, l'un, sous le nom de *Torys* pour le roi, l'autre, sous le nom de *Whigs*, pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyait mériter. Henri IV ne l'appelait jamais que *Maitre Jacques*, et ses sujets ne lui donnaient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna surtout le cœur de ses sujets, ce fut son abandonnement à ses favoris. Un écossais nommé *Carr*, le gouverna absolument, et depuis il quitta ce favori pour Georges de Villiers, connu sous le nom de *duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut le 27 mars 1625, à 59 ans, après 22 ans de règne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant et d'un politique mal habile; méritant à juste titre cette épigramme sanglante :

Rex fuit Elizabeth, nunc est regina Jacobus.

On aurait dit qu'il n'était que passager du vaisseau dont il était ou devait être le pilote. « Jacques I^{er}, dit un historien, » prince à petites idées, et qui croyait » s'agrandir en sortant de sa sphère. » rendit une ordonnance pour autoriser » les danses et les jeux, qui servaient de » délassement au peuple les jours de fêtes. » Il fut rigoureusement enjoint aux évêques et aux magistrats de tenir la main » à l'exécution, comme à une chose de » première importance. Aussi le roi alléguait-il deux raisons de premier ordre, » savoir, la crainte de rendre les protestans stupides, et l'espérance d'attirer à eux les papistes. Vues merveilleuses » pour les progrès du pur Evangile! Quoi » de plus beau que d'y attirer les hommes » en les faisant danser (1) sous l'abri des

» lois et sous l'attache de la religion! » On reconnaît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppresseurs de la religion de la liberté et des lois; celle des tyrans de Rome et de la Grèce : les fêtes et les jeux étaient toujours appelés au secours de la violence, pour distraire et étourdir la multitude, pour l'aveugler sur les maux publics. Jacques est le premier qui ait pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut lire sans indignation la patience avec laquelle il souffrit l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un livre où cet auteur soumet les rois au jugement de leurs sujets, et à des peines dont la plus sévère n'est pas la déposition. Ce que cet historien mercenaire écrit faussement touchant Marie Stuart devait trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mère. On a de lui : | quelques *ouvrages* de controverse, intitulés bizarrement et écrits de même; | *Le triple coin pour le triple nœud* : *Tortura torti* : celui-ci est contre Bellarmin, qui, dans un de ses ouvrages, avait pris le titre de *Matthæus tortus*; | *La vraie Loi des monarchies libres*; | des *Discours au parlement*. Ses ouvrages prouvent que son génie est un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'était point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, et voulut prouver que le *pape est l'antechrist*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619, in-folio par Jacques de Montaigu.

JACQUES II, roi d'Angleterre, ou Jacques VII, roi d'Ecosse et d'Irlande, né à Londres en 1633, était le 2^e fils de l'infortuné Charles I^{er} et de Henriette de France : il succéda à Charles II son frère aîné, en 1685 : il fut proclamé duc d'York dès le moment de sa naissance; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligèrent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne : et ensuite en Flandre où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche et sous le prince de Condé. Charles II, son frère aîné, ayant été ré-

trus dans les années 1791 et 1792, ne s'informaient, avant d'aller prendre possession, que de deux choses : s'il y avait beaucoup de fondations, sans doute pour les élaguer, et si dans leur nouveau presbytère on trouvait une salle assez grande pour y faire danser leurs paroissiens après vêpres.

(1) Par un rapprochement singulier, beaucoup d'in-

tabli sur le trône de ses pères, Jacques le suivit en Angleterre, et fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta, en 1665, une victoire signalée, après un combat très opiniâtre, sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée, avec quinze ou seize vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France et d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II, digne du trône par son courage et ses vertus, y monta après la mort de son frère en 1685. Attaché à la religion catholique depuis sa jeunesse, il résolut de la rétablir et de réparer toutes les injustices que les sectaires lui avaient fait essuyer. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjurait la présence réelle de J.-C. dans l'eucharistie. Cette loi inique, impie et absurde, qui excluait des charges et du parlement tous ceux qui refusaient de s'y soumettre, avait été portée contre les catholiques sous le règne de Charles II. Jacques accorda ensuite la liberté de conscience à tous ses sujets, afin que les catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le jésuite Peters, son confesseur, fut accusé de n'avoir pas assez modéré le zèle du monarque, et de l'avoir poussé dans le précipice : plusieurs écrivains l'ont justifié de ce reproche; et la chose n'était certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruisseaux de sang pour soutenir la vraie religion, comme Elizabeth, Jacques I^{er} et Henri VIII en firent couler pour établir le protestantisme? Il se borna à demander pour ceux de sa communion cette tolérance tant prêchée par nos philosophes, mais qu'ils transforment en *fanatisme*, en *superstition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte. (Voy. FERDINAND III, roi de Castille, PHILIPPE II.) Les hérétiques, déjà alarmés, achevèrent de s'aggraver par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et gendre de Jacques II, appelé par les mécontents pour régner à sa place, vint détrôner son beau-père en 1688. Dans ces circonstances Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvelé aux mécontents la promesse d'assembler un parlement libre, il leur dit : « Si on a quelque chose de plus à demander, je suis prêt à l'accorder. Et si après cela quelqu'un de vous n'est pas satisfait, il n'a qu'à se déclarer. Je veux bien accorder des passe-

ports à ceux qui voudront aller trouver le prince d'Orange, afin de leur épargner la honte d'une trahison. » C'est Rapin-Thoyras lui-même qui rapporte ce discours, qui ne produisit aucun effet sur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un asile en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, et après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais. Louis XIV lui donna en 1689 une flotte et une armée pour aller conquérir son royaume. Il passa en Irlande, où, par les soins de mylord Tyrconell, on reconnaissait encore son autorité; mais ayant été battu à la bataille de la Boyne en 1690, sa défaite assura la couronne à l'usurpateur. Jacques II, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, se consolant de ses revers par les principes de la religion et de la bonne philosophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, et d'une pension de 70 mille francs que lui faisait sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à son fils, quelques heures avant de mourir : « Si jamais vous remontez sur le trône de vos ancêtres, pardonnez à tous mes ennemis; aimez votre peuple, conservez la religion catholique, et préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel à un royaume périssable. » Il fit ensuite approcher les seigneurs protestans et ses domestiques de la même religion, qui se trouvèrent dans sa chambre. « Il les exhorta, dit l'auteur de sa *Vie*, chacun en particulier, à embrasser la religion catholique, les assurant que s'ils suivaient l'avis qu'il leur donnait, ils ressentiraient la même consolation que lui dans l'état où ils le voyaient. Surtout il leur fit remarquer que le témoignage qu'il rendait en ce moment à l'Eglise était le témoignage d'un mourant. » Jacques II avait peu de génie pour les affaires, mais beaucoup de bonne volonté et de zèle pour le bien. On disait de lui, en le comparant à son frère : « Charles pourrait tout voir s'il le voulait, et Jacques voudrait tout voir s'il le pouvait. » Son attachement à la France contribua beaucoup à sa chute parce qu'il souleva contre lui l'Espagne, l'Empire, la Hollande, et les Anglais même, que l'humeur trop guerrière et les succès de Louis XIV irritaient ou inquiétaient

Cependant, « Jamais, dit le maréchal de Berwick (fils naturel de Jacques), l'intention du pape Innocent XI, de l'empereur et du roi d'Espagne, ne fut de détrôner le roi d'Angleterre; et pour preuve, don Pedro Ronquillo, ambassadeur d'Espagne à Londres, dans une audience particulière qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au roi que l'orage le menaçait; mais en même temps il l'assura, au nom de la maison d'Autriche, que s'il voulait entrer dans la ligue, il n'y aurait rien à craindre, et que tout l'effort se tournerait contre la France. » Sa vie privée fut un spectacle des principales vertus de l'homme et du chrétien. Dépourvu d'argent, se contentant d'une nourriture frugale, fort ingénu, franc, droit et sincère, il eut des amis d'autant plus vrais, qu'ils étaient sans espérance et sans prétentions. On a publié sa *Vie*, Bruxelles, 1740, in-12, sagement écrite. On trouve à la fin quelques-unes de ses *pensées*, dont celle-ci, qui est en forme de prière, nous a paru la plus remarquable: « Je vous rends, ô mon Dieu! de très humbles actions de grâces, de m'avoir ôté mes trois royaumes. Vous m'avez réveillé par là de la léthargie du péché. Si vous ne m'aviez retiré de ce malheureux état, j'étais perdu pour jamais. Je vous remercie encore, mon Dieu, de ce qu'il vous a plu me bannir dans un pays étranger, où j'ai appris les devoirs du christianisme, et où je me suis efforcé de les remplir. » Ce monarque laissa un fils, Jacques III, mort à Rome le 2 janvier 1766: prince cher à la religion et à l'humanité, par ses vertus et sa piété éclairée. Le prince Charles-Edouard, mort à Rome en 1788 (voyez EDOUARD CHARLES), et Henri-Benoît, cardinal d'York, décédé depuis quelques années seulement, sont les derniers rejetons de cette famille illustre et infortunée; victime, comme tant d'autres, des nouvelles sectes que l'imprudence des souverains laisse germer dans l'état, et qui préparent à leurs successeurs les catastrophes les plus funestes. On peut consulter sur Jacques II l'*Histoire de la révolution* de 1688, par M. Mazure.

JACQUES de VORAGINE, ou JACQUES de VARAZE, né dans l'état de Gènes, vint le jour vers l'an 1250. Il se fit dominicain, fut provincial et définitif de son ordre, et ensuite archevêque de Gènes, en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, et tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le

plus connu est intitulé: *Légende dorée*. Ce prélat, plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La première édition en latin de sa *Légende* est de Cologne, 1470; la traduction italienne de Venise est de 1476; la première édition de la traduction française, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-fol. et fort rares. Les protestans ont fait de cette légende une espèce de triomphe contre les catholiques, en décrivant cet ouvrage, comme si ceux-ci étaient intéressés à le défendre. Ce n'est pas aux protestans qu'on en doit la première critique: Claude d'Espèrces, docteur de Paris; Melchior Canus, Jean-Louis Vivès, l'appelèrent une *Légende de fer*, etc., dès le 16^e siècle. Elle a été désapprouvée par le père Bérenger de Landore, général des dominicains, mort en 1350, qui chargea le père Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée sur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques savans qui ne la trouvent pas aussi méprisable que les protestans nous la représentent. (Voyez Bollandus, *Prologus ad Acta sanctorum*, p. 49, § 4.; et le père Touron, *Histoire de son ordre*, pag. 594 et 605. Voyez sainte CATHERINE, saint ROCH.) On a encore de cet écrivain une *Chronique de Gènes*, publiée dans le tom. 26 du recueil des écrivains d'Italie, par Muratori; et un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8^e.

JACQUES de VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'était acquise Marie d'Oignies (voyez ce nom), il se retira aux Pays-Bas, dans le monastère de ce nom, et s'y fit chanoine régulier. Il suivit ensuite les croisades dans la Terre-Sainte, fut fait évêque d'Acre, ou Ptolémaïde, puis patriarche de Jérusalem, obtint le chapeau de cardinal et l'évêché de Frascati. Employé en diverses légations, il y montra beaucoup de talent et de zèle. Il mourut à Rome en 1244, et ordonna que son corps serait transporté à Oignies, sur la Sambre, monastère, où, comme il est dit plus haut, il avait embrassé la vie religieuse. On a de lui: | trois livres de l'*Histoire orientale et occidentale*, en latin. Les 2 premiers parurent à Douai, avec la vie de l'auteur, 1597, et le 3^e dans le traité *De cruce* du père Gretzer. Jacques Bongars a inséré le premier et le troisième dans les *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611. Don Martenne a fait imprimer un troisième livre de l'*Histoire orientale*.

dans le 3^e vol. des *Anecdotes*, diffèrent de celui publié par Gretzer, et y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avaient pas vu le jour. | *Vie de la pieuse Marie d'Oignies*, insérée dans les *Vies des saints* de Surius, et dans les *Acta sanctorum*. On conserve le manuscrit dans le monastère d'Oignies; | des *Sermons sur les Evangiles et les Epîtres*, Anvers, 1575.

JACQUES DE TERAMO. *Voyez* PAL-LADINO.

JACQUES VALENCE. *Voyez* PARÈS.

JACQUES DE CLUSA ou CLUSE. *Voyez* CLUSE.

JACQUES (FRÈRE). *Voyez* BAULOT (JACQUES).

* JACQUES (MATTHIEU-JOSEPH), doyen de la faculté de théologie à Lyon, naquit à Arc, près Salins, en Franche-Comté, le 27 octobre 1736. Après avoir achevé avec succès ses cours de philosophie et de théologie à Besançon, et reçu les ordres, il exerça les fonctions de vicaire pendant quatre ans et fut chargé ensuite de la chaire de philosophie et de mathématiques qu'on venait de créer au collège de Lons-le-Saulnier. Il connaissait peu cette dernière science : mais il avait une si grande facilité qu'il n'avait besoin que de lire les auteurs les plus difficiles pour les posséder à fond. De cette chaire il passa à celle de mathématiques au collège de Besançon, qu'on avait mise au concours. Il publia peu de temps après l'*Exposé d'une découverte sur les propriétés des Curvilignes* de d'Alembert l'ayant lu, s'écria... : « Je ne croyais pas qu'on trouvât en province un mathématicien de » cette force. » En 1773, il fut reçu membre titulaire de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, où il lut successivement : | un *Précis de la vie des mathématiciens de la Franche-Comté*; | un *Discours sur l'utilité des mathématiques*; | un *projet de cartes géographiques et chronologiques, pour faciliter l'étude de l'histoire*. En 1773, il concourut pour la chaire de théologie, dans l'université de la même ville, restée vacante par la mort du savant abbé Bullet : ses juges le placèrent en première ligne parmi les candidats qui devaient être présentés au choix de S. M. ; le roi sanctionna ce suffrage. Parmi ses concurrents, on remarquait l'abbé Moyse, depuis évêque constitutionnel. Le nombre des élèves qui assistaient au cours de l'abbé Jacques, leur assiduité et leurs

progrès justifiaient pleinement la haute réputation du professeur. C'est lui qui le premier appréciant ce qu'avait de désavantageux la méthode de dicter des cahiers, qui faisait perdre un temps considérable, prit le parti en 1781 de faire imprimer chaque année le traité qui devait être l'objet des études et des leçons de l'année suivante : cette nouvelle méthode avait l'avantage précieux de laisser au professeur beaucoup plus de temps pour les explications. Ses travaux furent interrompus par la révolution. Pendant la terreur il quitta la France (en 1791). L'abbé Jacques demeura tour-à-tour en Suisse et en Allemagne, et vécut à Constance, en donnant des leçons de français ; ce qui l'avait obligé d'apprendre la langue allemande : il avait alors plus de soixante ans. Enfin, il entra comme précepteur chez un parisien, où il mena une vie plus tranquille. Il fit ensuite des éducations particulières à Fribourg, à Munich, et revint en France, en 1801, après le concordat. Il avait fixé sa résidence à Paris, où il fut accueilli avec distinction par tous ceux qui connaissaient son mérite. Il y fit imprimer quelques-uns de ses ouvrages. En 1810, il fut nommé doyen de la faculté de théologie à Lyon. Devenu aveugle trois ans avant sa mort, cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses leçons, de sorte qu'il aurait compté soixante-deux ans d'enseignement public, sans l'interruption causée par les troubles révolutionnaires. Dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus se rendre à son école, il réunissait son auditoire chez lui, et ses élèves venaient avec une assiduité religieuse recueillir les dernières leçons du maître qui leur échappait. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie ses facultés intellectuelles, et surtout sa mémoire prodigieuse, qui lui représentait avec autant d'exactitude qu'autrefois les longs et nombreux passages de l'Ecriture et des pères, qu'il fallait citer à l'appui de sa doctrine. L'abbé Jacques avait été lié avec Bullet, Bergier, Nonotte et autres hommes recommandables, et se fit remarquer autant par ses talents que par sa piété. Il était très versé dans les sciences sacrées et profanes, et connaissait plusieurs langues vivantes. Il est mort à Lyon, le 16 février 1821, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Outre les écrits déjà indiqués et plusieurs *grammaires latine, française, allemande et italienne*.

qu'il publia pendant son émigration, on a de lui : | *Théologie dogmatique*, 7 vol. in-12, divisée en 6 traités : *Prælectiones de Deo et Trinitate*, 1 vol.; de *Incarnatione Verbi divini*, 1 vol.; de *Ecclesia Christi*, 1 vol.; | de *Religione*, 1 vol.; de *Gratia*, 1 vol.; de *Scriptura sacra*, 2 vol.; | *Principes de logique et de métaphysique*; | une traduction des *Narrationes excerptæ*, de Dumonchel; | *Preuves convaincantes du christianisme*, première édition (en Suisse), 1793, troisième édition, Dôle, 1812. Cet ouvrage, qui est très succinct, ainsi que toutes ses productions, est estimé. Après avoir établi les preuves de la religion et examiné plusieurs des objections des incrédules, il combat l'indifférence de tant de personnes qui s'endorment sur des objets qui les touchent de si près. A la fin de l'ouvrage, on trouve une *Réfutation* de l'église constitutionnelle. En parlant de cet excellent ouvrage, *l'Ami de la religion et du Roi* dit (t. 27, pag 344). « L'auteur s'y est proposé d'offrir au » commun des fidèles un préservatif con- » tre les progrès de l'incrédulité; et, » pour atteindre son but, il a choisi la » forme du dialogue, et s'est borné à » quelques principes dont chacun peut » saisir l'enchaînement. Il établit d'abord » brièvement l'existence de Dieu et la loi » naturelle, puis il démontre la divinité » de la loi de Moïse, d'où il passe à celle » de la religion chrétienne. Pour celle-ci, » il se réduit à quelques preuves plus » sensibles, telles que les miracles, les » prophéties, la sainteté de Jésus-Christ, » l'excellence de sa doctrine, l'établisse- » ment du christianisme, le nombre des » martyrs. Après avoir parcouru ces six » argumens, Jacques examine plusieurs » des objections des incrédules, et fait » sentir surtout combien la conduite et » les écrits des modernes conjurés contre » la religion font peu d'honneur à leur » modération et à leur équité... » *L'Ami de la Religion* termine par ces mots : « L'ouvrage nous a paru simple, clair et » précis, et nous croyons qu'il peut être » utile. » L'abbé Jacques avait entrepris un autre ouvrage en faveur de la religion, et qui lui avait coûté beaucoup de recherches : plusieurs évêques l'encouragèrent à le publier; mais ce travail ne se trouvant pas en harmonie avec le concordat de 1801, il crut devoir le supprimer. On cite encore de cet auteur : | *Démonstration simple et directe des*

propriétés des parallèles rencontrées par une sécante, Paris, 1804, in-12; | *Les traits les plus intéressans de l'histoire ancienne et de l'histoire romaine*, tirés des meilleurs auteurs, Paris, 1810, 2 vol. in-12. On a encore de lui: | *Observations sur les participes français*, sous le nom de M. Bouvier; | *Examen critique de nos grammaires françaises*, sous le nom de Lambert, etc. M. Béchot lui a consacré une *Notice* dans le *Recueil de l'académie des sciences de Besançon*.

JACQUET (JACQUES), religieux carme, florissait au commencement du 17^e siècle. Il était savant théologien et habile controversiste. Il s'est fait connaître par divers écrits de controverse : un des principaux a pour titre, *Dialogue entre un catholique et un protestant*, 1604. Il fut dans le temps bien accueilli du public. Le père Jacquet mourut en 1728.

JACQUET (PIERRE), avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui : | un *Commentaire sur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4^o; auquel il substitua le titre de *Commentaire de toutes les coutumes*, 1764, 2 vol. in-4^o; | *Traité des Fiefs*, 1762, in-12; | *Traité des justices de seigneur et des droits en dépendant*, 1764; | *La clef du paradis*, ou *Prières chrétiennes*, 1765, in-12 et in-18.

* JACQUET (LOUIS), né à Lyon le 6 mars 1733, entra chez les jésuites, et y prit le goût de la bonne littérature. En 1772, il fut reçu avocat à Lyon, où il avait été nommé membre de l'académie en 1756, mais il se borna à donner des consultations. Quelques années après, il fut pourvu d'une prébende de chevalier dans l'église primatiale et métropolitaine de St.-Jean, qu'il accepta sans renoncer à son cabinet, où il s'était acquis une réputation distinguée. Il était consulté pour les affaires les plus importantes, et il a donné plusieurs mémoires qui se font remarquer par un style net et précis. Il était aussi très renommé pour le droit canon. Un biographe moderne, on ne sait trop sur quel fondement, a dit que l'abbé Jacquet était admirateur de J.-J. Rousseau, et qu'il avait dans ses habitudes et la tournure piquante de

ses conceptions, plusieurs traits de ressemblance avec cet écrivain célèbre. Ce fait, plus que hasardé, a été répété sans examen par plusieurs autres biographes. C'est ainsi que se multiplient les jugemens erronés, et que l'on cherche à appuyer la doctrine des philosophes modernes, en s'étayant de noms respectables. L'abbé Jacquet était bien éloigné de partager les opinions de Rousseau. Il en sentait trop le danger, et plus d'une fois il a élevé la voix pour nous indiquer le précipice où la philosophie nous entraînait. Il avait quelquefois la satisfaction de rétablir la paix dans les familles, et d'empêcher les procès ruineux; c'était le but de tous ses conseils, et souvent la seule récompense qu'il en attendait: il exerça son état avec le plus noble désintéressement jusqu'à la fin de ses jours. Il était recherché des gens d'esprit, et il faisait les délices de tous ceux qui le connaissaient. S'il se délassait quelques momens par l'étude des lettres, c'était pour se livrer à des travaux académiques. Epouvanté des orages de la révolution, il se retira dans une campagne qu'il avait à Savigny, à 4 lieues de Lyon, et il y mourut en 1793. On lui doit : | un *Parallèle des tragiques grecs et français*, 1760, in-12, ouvrage ingénieux; | deux *Discours*, l'un sur cette question : *La candeur et la franchise ne sont-elles pas communément plus utiles dans le maniement des affaires, que la ruse et la dissimulation?* l'autre sur celle-ci : *Le désir de perpétuer son nom et ses actions dans la mémoire des hommes est-il conforme à la nature et à la raison?* Ces deux questions avaient été proposées par l'académie de Besançon, et les deux discours de l'abbé Jacquet furent couronnés : ils ont été publiés en 1761. | *Coup d'œil sur les quatre concours*, brochure relative au prix proposé par l'abbé Raynal sur la découverte de l'Amérique. Cet écrit de Jacquet passe pour un modèle de rapport littéraire. | Plusieurs *mémoires* dans des affaires importantes, et un *Mémoire sur les moyens de rendre la vigueur aux manufactures de la ville de Lyon*. Il a composé un grand nombre d'autres discours académiques. Il venait de terminer, lorsque la mort l'a enlevé, un ouvrage important sur l'origine de la société, des arts et du langage, et sur la formation des peuples, qu'il avait commencé avant d'embrasser la profession d'avocat. Il avait entrepris, dans le

même temps, un abrégé d'histoire universelle sur un nouveau plan, et un grand ouvrage sur les théâtres des Grecs et des Romains, avec des remarques sur les principales pièces des poètes tragiques et comiques grecs et latins. Ce qu'il a laissé de ces productions fait regretter qu'il ne les ait pas terminées.

* JACQUET DE MALZET (l'abbé LOUIS-SÉBASTIEN), naquit à Nancy en 1715. Il alla de bonne heure en Autriche, et se fixa à Vienne, où il fut nommé professeur de géographie et d'histoire naturelle à l'académie militaire de cette ville; il y mourut le 17 août 1800. On a de lui : | *Elémens de l'histoire profane tant ancienne que moderne*, 1753, in-8°; | *Elémens géographiques, ou Description abrégée de la surface du globe terrestre*, Vienne, 1755, in-8°; | *Le Militaire citoyen, ou Emploi des hommes*, 1759, in-8°; | *Elémens de l'histoire ancienne*, ibid. 1763, in-8°; | *Sur l'électricité*, ibid., 1775, in-8°; | *Lettre d'un abbé de Vienne à un de ses amis à Presbourg, sur l'électrophore perpétuel*, ibid., 1776, in-8°, etc.

* JACQUIER (le père FRANÇOIS), savant mathématicien, né à Vitri-le-Français le 7 juin 1741, entra dans l'ordre des minimes, où il se rendit recommandable par ses connaissances et ses vertus. Appelé à Rome au couvent français de son ordre, nommé la Trinité-du-Mont, il s'y lia de la plus étroite amitié avec le père Thomas Leseur, qui était aussi minime. La conformité des goûts leur rendit bientôt tout commun. Plaisirs, travaux, gloire, ils partagèrent tout, et trouvèrent leur bonheur dans cet abandon mutuel de ce que l'homme a de plus cher. Ils composèrent chacun en particulier un commentaire sur Newton; ils en comparèrent ensuite les parties, pour ne publier que ce qui aurait leur suffrage commun, et donnèrent par-là un livre qui joignait à la profondeur l'ordre et la clarté. Le père Jacquier jouit de la confiance et de l'estime des papes sous lesquels il vécut. Le cardinal Albéroni l'honora de son amitié; Benoit XIV lui donna la chaire d'écriture-sainte au collège de la Propagande en 1753, en 1746 au collège romain celle de physique expérimentale, et en 1773 celle de mathématiques; Clément XIII lui soumit l'examen de divers projets sur les canaux de la Romagne; et Pie V ne lui témoigna pas moins de confiance. Il fut du nombre

de ceux qui furent appelés pour aviser aux moyens de soutenir l'immense coupole de l'église de St.-Pierre, qui paraissait menacer ruine; et l'on admire encore l'armature en fer qu'ils firent établir, et qui donna à ce superbe monument toute la solidité que l'on pouvait désirer sans altérer en rien son élégante simplicité. Ce savant termina sa carrière en 1788. Il était associé aux académies des sciences de Paris, de Berlin, et des principales sociétés littéraires d'Italie. La réputation de son savoir l'avait fait choisir par le chapitre général des minimes pour écrire l'*Histoire de cet ordre*. On a du Père Jacquier: | un grand nombre de *Dissertations* sur l'architecture, la musique, les cloches, les aérostats, etc.; | *Institutiones philosophicæ ad studia theologica potissimum accommodatæ*, 6 vol. in-12, ouvrage souvent réimprimé; | *Elémens du calcul intégral*, 2 vol. in-4°, ouvrage estimé et très complet sur cette matière; | *Isaaci Newtonis philosophiæ naturalis principia mathematica, commentariis illustrata, communi studio PP. Th. Le-seur et Fr. Jacquier*, 4 part., 3 tom. in-4°. On peut consulter sur les autres circonstances de sa vie et sur ses ouvrages l'*Eloge du père Fr. Jacquier*, publié en 1790 par le comte J. B. Avanzo (en italien).

* JACQUIN (ARMAND-PIERRE), ecclésiastique et littérateur, chapelain du comte de Provence, depuis Louis XVIII, et ensuite du comte d'Artois (Charles X) qui le nomma son historiographe, naquit le 20 décembre 1721, à Amiens, et mourut vers l'année 1780. Il a laissé: | *Entretiens sur les romans*, 1754, in-12. Il en attribue l'invention aux Egyptiens, et il en montre les dangers. | *Lettres philosophiques et théologiques sur l'inoculation de la petite vérole*, 1756, 2 vol. in-12; | *Discours sur la connaissance et l'application des talens*, 1760, in-12; | *De la santé*, 1762, in-12, 4^e édition, 1771; | *Lettres parisiennes sur le désir d'être heureux*, 1758, 2 part. in-12; | *Les préjugés*, 1760, in-12; | *Sermons pour l'Advent et le Carême*, 1769, 2 vol. in-12. Ils offrent de la méthode, de la clarté, quelquefois de la véhémence et toujours du naturel; | quelques opuscules et des articles dans le *Mercur*, ann. 1764, 65, 73, 74 et 75. M. Ersch lui attribue un *Almanach des Voyages*, 1759, in-16, et des sermons sur divers sujets, 1768, 2 vol. in-12.

* JACQUIN (NICOLAS-JOSEPH), célèbre botaniste, né à Leyde, le 16 février 1727. Le médecin Van Swieten, instruit de ses connaissances, l'attira à Vienne, et l'empereur François I^{er} l'envoya en Amérique recueillir des végétaux pour orner les jardins botaniques de Vienne et de Schoenbrunn. Jacquin employa cinq ans à visiter les Antilles et le continent, et il en rapporta une magnifique collection de plantes, dont il a enrichi ces jardins, devenus par ses soins les plus beaux de l'Europe. Jacquin cultivait aussi avec succès la médecine, et il remplissait en même temps les chaires de chimie et de botanique à l'université de Vienne. En récompense de ses travaux il fut anobli, ensuite créé baron et décoré de la croix de St-Etienne. Il termina sa longue carrière, le 24 octobre 1817. On lui doit un grand nombre d'ouvrages: | *Enumeratio systematica plantarum quas in insulis caribæis vicinæque Americæ continente detexit novæ aut jam cognitæ emendavit*, Leyde, 1760, in-8°; | *Enumeratio stirpium plerarumque quæ sponte crescunt in agro Vindobonensi et in montibus adjacentibus*, Vienne, 1762, in-8°, fig.; | *Selectarum stirpium americanarum historia*, Vienne, 1763, in-fol., orné de 183 fig. coloriées, réimprimé à Manheim en 1788, in-8°, sans fig.; | *Observationes botanicæ*, Vienne, 1764-71, 4 part. en 1 vol. in-fol., avec fig.; | *Index regni vegetabilis, qui continet plantas omnes quæ habentur in Linnæi Systematis editione novissima duodecima*, ibid, 1770, in-4°; | *Hortus botanicus Vindobonensis*, ibid, 1770-76, 3 vol. in-folio, ornés de 300 fig. coloriées de plantes la plupart inédites; | *Floræ Austriacæ, sive plantarum selectarum in Austriæ archiducatu sponte crescentium icones, ad vivum coloratæ et descriptionibus ac synonymis illustratæ*, Vienne, 1775-1778, etc., 5 vol. in-fol., contenant 500 planches coloriées avec soin, ouvrage magnifique; | *Miscellanea Austriaca ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, Vienne, 1778-81, 2 vol. in-4°, fig. coloriées; | *Icones plantarum rariorum*, ibid, 1781-95, 3 vol. in-fol., fig. coloriées, ouvrage précieux et bien exécuté, ainsi que la plupart des autres productions du même auteur; | *Eclogæ plantarum rariorum minus cognitæ*, avec 40 planches; | *Collectanea ad botanicam, chemiam et historiam naturalem spectantia*, 1786-96, 5 vol. in-4°, fig. coloriées; | *Oxalidum mo-*

nographia iconibus illustrata, Vienne, 1794, in-4°, fig. coloriées; | *Pharmacopœa Austriaca provincialis emendata*, ibid, 1794, in-8°; | *Plantarum rariorum horti Cæsarei Schönbrunnensis descriptiones et icones*, Vienne, 1797-1804, 4 vol. in-fol., ornés de 500 fig. coloriées; | *Fragmenta botanica*, 1801-1809, 9 vol. in-folio, fig.; | *Stapeliarum in horti Vindobonensis bus culturarum descriptiones figuris coloratis illustratæ*, ib., 1806, in-fol.; | *Selectarum stirpium americanarum historia, in quâ ad Linnæanum systema determinatæ descriptæque sistuntur plantæ illæ quas in insulis Martanica, Jamaica Santo - Domingo, etc., observavit rarioribus; adjectis iconibus ab auctoribus archetypo pictis*, Vienne, 1780, in-fol., avec 264 fig. peintes. Il n'en a été tiré, dit-on, que 12 exemplaires; | des *mémoires* sur des genres de plantes, et divers ouvrages sur la chimie.

JADDUS, ou **JADDOA**, souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Josèphe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible. Alexandre le Grand, irrité contre les Juifs, qui n'avaient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siège de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant sorti à la tête de ses prêtres et de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, et adora le nom de Dieu écrit sur la lame d'or qu'il portait au front. Parménion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il était encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'était prosterné, et qui était revêtu des mêmes habits, lui avait apparu en songe, et l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui ferait vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisaient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grèce. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, et avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. On place le pontificat de Jaddus vers l'an 353 avant J.-C.

JÆGER (**JEAN-WOLFGANG**), théologien luthérien, né à Stuttgart, en 1647,

d'un conseiller du duc de Wurtemberg, eut la charge de son père, et passa par divers emplois jusqu'en 1702, qu'il fut nommé professeur en théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubingen. Ce savant mourut en 1720, après avoir donné plusieurs ouvrages au public. Les plus connus sont : | une *Histoire ecclésiastique, comparée avec l'histoire profane*, Hambourg, 1709, 2 vol. in-fol.; | un *Système* et un *Abrégé de théologie*; | plusieurs *Traité de théologie mystique*, où il attaque Poiret, Fénelon, etc., 2 vol. in-8°; | des *Observations* sur Puffendorf, et sur le traité du Droit de la guerre et de la paix de Grotius; | un *Traité des lois*, in-8°; | *Examen de la vie et de la doctrine de Spinoza*; | une *Théologie morale*. Tous ces ouvrages sont en latin.

JAFRE ou **JAFER EL SCADECK** était le 6^e des Imans, ou descendants d'Ali, à qui les Persans prétendent que le califat appartenait légitimement. Ce fut lui qui ordonna que le chrétien, le juif, ou l'idolâtre qui se ferait mahométan, jouirait, comme héritier universel, de tout le bien de sa famille, à l'exclusion de ses frères et de ses sœurs, et même qu'il lui serait permis de faire telle part qu'il lui plairait à son père et à sa mère encore vivans. Cette loi, qui subsiste encore aujourd'hui, est un monument de l'intolérance la plus barbare, et en même temps le moyen le plus odieux de faire des prosélytes. Quelle religion que celle qui attache sa propagation à de telles atrocités!

JAGELLON, duc de Lithuanie, né vers 1534, épousa Hédwige, reine de Pologne, et devint par ce mariage roi de Pologne en 1586. Il prit alors le nom de Wladislas V, et gouverna avec beaucoup de modération et de sagesse. Il étouffa les révoltes de quelques provinces, fit la guerre aux chevaliers teutoniques sur lesquels il remporta une victoire décisive entre Grundwaldt et Tannenberg, et refusa deux fois la couronne de Bohême que lui offraient les Hussites révoltés contre Wenceslas. Jagellon mourut en 1454, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Wladislas VI (voyez **LADISLAS IV**).

JAHEL, héroïne juive, épouse d'Haber le Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J.-C., action qu'on ne saurait justifier, si l'on ne savait à quel point les abominations et les cruautés des Chana-

néens avaient allumé la colère du ciel, et quelle fut la proscription sévère prononcée contre eux par Dieu même; proscription dont les Israélites furent les exécuteurs. (Voyez JOSUÉ, DAVID, AGAG, etc.) Il parolt du reste qu'en recevant Sissara chez elle, Jahel n'avait pas envie de le tuer, et que la pensée ne lui en vint que lorsqu'elle le vit endormi, espérant finir une guerre cruelle et délivrer les Israélites d'un ennemi implacable.

* JAHN (JEAN), savant hébraïsant et orientaliste allemand, chanoine de l'église métropolitaine de Saint-Etienne de Vienne, en Autriche, occupa successivement dans l'université de cette ville les chaires de professeur d'archéologie biblique, de théologie dogmatique et de langues orientales. Il fut contraint, en 1806, de quitter sa place à cause de la hardiesse de ses opinions. Dès lors, il ne s'occupait plus que de la composition d'ouvrages de philologie, jusqu'à sa mort arrivée en 1817. Jahn est sans contredit un des auteurs modernes les plus versés dans l'étude des livres saints, et ses travaux sur la Bible seraient précieux, s'ils n'étaient souvent infectés d'idées singulières et de systèmes hardis. Adonné à la lecture des nouveaux commentateurs protestants, qui ont porté leur témérité jusqu'à nier la divine inspiration des livres saints, et qui ont voulu trouver dans le texte sacré des *mythes* ou des fables ridicules, Jahn ne se tint pas en garde contre la nouveauté de leurs dangereux systèmes, et enseigna des opinions qu'aucun catholique avant lui n'avait osé professer. Ainsi on l'a vu soutenir « que le *Pentateuque* n'est qu'une » compilation d'anciens monumens; ce » qui lui ôterait toute inspiration divine : » que la tentation d'Eve eut lieu pendant » son sommeil, et que toute cette histoire » n'est qu'un songe qu'Eve à son réveil » raconte à son mari; ce qui est visible- » ment opposé aux paroles de l'Ecriture » sainte, qui rapporte la chose comme » s'étant passée réellement : que ces pa- » roles, *quæcumque ligaveritis... quæcum- » que solveritis...* ne doivent pas s'enten- » dre du pouvoir de lier et de délier, mais » bien d'interpréter la loi; qu'en traitant » de l'herméneutique de la Bible, on ne » doit pas tenir compte de l'autorité de » l'Eglise catholique, etc. » Ses principaux ouvrages sur l'Ecriture sainte, sont : | *Introduction à l'étude des livres de l'ancien Testament*, en allemand; le même, abrégé et mis en latin par l'auteur; | *Ar-*

chéologie biblique, en allemand, Vienne, 1797-1802, 3 vol. in-8°; abrégé en latin et refondu presque en entier en 1814; | *Lexicon arabico-latinum christomathie arabicæ accommodatum*, Vienne, 1802, in-8°; | une édition de la Bible en langue hébraïque; | *Enchiridion hermeneuticæ generalis tabularum veteris et novi fœderis*; | *Appendix ad hermeneuticam sacram*, etc. Outre ces ouvrages, il a laissé des grammaires hébraïque. 3^e édition, Vienne, 1809, arabe et chaldaïque, etc., etc.

JAL. Voyez JAY.

JAILLE. Voyez COUSTUREAU.

JAILLOT (ALEXIS-HUBERT), géographe ordinaire du roi de France, né en Franche-Comté en 1640, s'adonna d'abord à la sculpture; mais, ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les *Cartes* qui concernent la France entrent dans un grand détail, et sont la plupart exactes. Celle de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici de ce pays. En 1668 et 1669 il publia les *Cartes* des 4 parties du monde, d'après les dessins de Sanson. Ses descendants ont marché sur ses traces. — Jean-Baptiste Renou de Chauvigné de Paris, plus connu sous le nom de Jaillot, parce qu'il épousa une des petites-filles de Jaillot, devint géographe ordinaire du roi de France, et mourut le 5 avril 1780, après avoir publié : *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*, 1772, 5 vol. in-8°, avec des plans : ouvrage savant, plein de recherches, et par là peu agréable à des esprits superficiels. C'est à lui qu'on doit le *livre des postes* dont la propriété lui fut enlevée plus tard par l'administration.

JAIR, juge des Hébreux, l'an 1209 avant J.-C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins et les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jaïr jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura 48 ans.

JAKAYA III, fils de Méhémet III et de Laparé. Cette dernière, qui était née en Grèce de parens chrétiens, avait reçu au baptême le nom d'Hélène, et était douée d'une rare beauté : ayant été faite esclave,

et conduite au séral de Méhémet, ce sultan en devint amoureux, et l'obligea à changer de religion. Jakaya fut le fruit de cette union, et naquit en 1584. Laparén n'avait pas oublié sa première croyance; elle la fit embrasser à son fils, et sut lui inspirer en même temps le mépris des grandeurs. Ils parvinrent à s'échapper tous les deux. Jakaya se rendit à Vienne, auprès de l'empereur Léopold I^{er}, qui le reçut d'une manière digne de son rang, et lui assigna une riche pension. De là il alla à Florence, d'où il passa à Naples, recevant partout un accueil honorable. Enfin il vint en France, et se retira à la Chartreuse de Dijon, où il mourut vers l'an 1644. Sa mère s'était retirée à Salonique, où elle rentra dans le sein de l'Eglise, et se fit remarquer parmi les chrétiens par ses vertus et sa piété.

* JAMBELLI (FRÉDÉRIC), mantouan, un des plus habiles ingénieurs et un des plus savans destructeurs des hommes que son siècle ait produits, fut envoyé au secours d'Anvers par la reine Elizabeth, lorsque le prince de Parme mit le siège devant cette ville en 1585. Il inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégeans; mais la persévérance des Espagnols et les expédiens par lesquels ils prévenaient où réparaient les dégâts de ses machines, les rendirent inutiles aux assiégés qui furent obligés de se rendre.

JAMBLIQUE, nom de deux philosophes platoniciens. Le premier, disciple d'Anatolius et de Porphyre, était de Chalcide; le deuxième d'Apamée en Syrie. Julien l'Apostat écrivit à celui-ci plusieurs lettres. Ce prince était admirateur de l'un et de l'autre; mais il poussa cette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philosophe le plus éloquent de l'antiquité. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble les deux philosophes de ce nom. Quoiqu'ils aient vécu à peu près dans le même pays, qu'ils soient tous deux Syriens, et qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour ami, il était néanmoins aisé de les distinguer par le temps: l'un était mort sous Constantin, et l'autre sous Valens. Nous avons une *Histoire de la vie et de la secte de Pythagore*, portant pour nom d'auteur celui de Jamblique, Amsterdam, 1707, in-4^o; et Leipsick, 1815, 2 vol. in-8^o: mais on ne sait lequel des deux en est l'auteur. On est dans le même embarras

par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre sur les mystères des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol. Il avait déjà été publié avec d'autres *Traité philosophiques*, Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le platonisme est ajusté sur le christianisme, la philosophie ayant cherché dans tous les temps à se parer des lumières de la religion. G.-E. Hebeinstein a publié en 1764 une dissertation contre cet ouvrage, elle a pour titre: *De Jamblici... doctrina, christianæ religioni, quam imitari studet, noxia*. Les *Remarques sur l'arithmétique* et le *Traité du Destin* de Nicomaque, publiés en latin à Arnheim, 1668, in-8^o, passent pour être du Chalcidien, ainsi que *Adhortatio ad philosophiam* en grec et en latin, dont une édition a été publiée à Leipsick par Kiessling, 1815, in-8^o. — Il y a un autre JAMBLIQUE, romancier, né aussi en Syrie, et qui vivait sous Marc-Aurèle vers la fin du 2^e siècle. Il a laissé un livre intitulé *Babyloniens ou Amours de Rhodanès et de Simonis*: c'est le plus ancien roman grec qui soit parvenu jusqu'à nous.

JAMBRI, dont la famille faisait sa demeure à Médaba, assassina Jean, frère de Judas Machabée et de Jonathan. Mais Jonathan en tira vengeance sur ses enfans, dans le temps qu'ils menaient en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qui devait épouser l'un d'eux. Il se cacha avec plusieurs soldats, et extermina cette race d'assassins.

JAMES (THOMAS), *Jamesius*, docteur d'Oxford et premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, né à Newport en 1571, mort à Oxford, en 1626, et selon Chalmers, en 1629, avec une grande réputation de savoir, était un homme atrabilaire et mélancolique. Il est principalement connu par le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford*, et par un *Traité de l'office de juge chez les Hébreux et chez les autres peuples*, in-4^o. Il a écrit aussi contre l'Eglise romaine et contre les jésuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4^o, qu'il y avait beaucoup de falsification dans le texte des saints Pères; mais ces preuves ont fait peu d'impression sur les gens sensés. C'est dans les mêmes vues qu'il composa le *Bellum papale*, 1600, in-4^o, 1678, in-8^o, mais avec aussi peu de succès. Cette espèce de satire qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la *Vulgate*

donnée par Sixte V, et celle donnée par Clément VIII. (Voyez BIANCHINI (JOSEPH), BUKENTOP, AMAMA, CASTRO (LÉON DE). Il s'était mis en tête que les catholiques avaient corrompu l'écriture, les Conciles et les Pères pour les ajuster à leurs sentimens; il écrivit presque toute sa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le seconder dans son entreprise, et ne fit que prouver au public son étrange prévention sur cet objet, et en même temps la conformité de la croyance catholique avec tous les livres et monumens de l'antiquité sacrée: car cette conformité devait lui paraître bien évidente, et bien incontestable, pour l'engager dans l'absurde système de la supposition d'une falsification générale de ces mêmes livres. Il a été réfuté par Joseph Bianchini. On croit que James est auteur d'une autre critique intitulée: *Fiscus papalis, seu Catalogus indulgentiarum et reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4°; plusieurs l'attribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMES (ROBERT), médecin anglais, né à Kinverston en 1705, s'est fait autant connaître par sa poudre fébrifuge que par ses ouvrages, dont le principal est un *Dictionnaire de médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., traduit en français, et imprimé à Paris, 1746, en 6 vol. in-fol. Il mourut le 25 mars 1776.

* JAMET (PIERRE-CHARLES), naquit dans le diocèse de Séz en le 15 février 1701. Il a publié sous le voile de l'anonymé plusieurs ouvrages, où se retrouvent les principes de la philosophie du jour: les plus remarquables sont: | *Essais métaphysiques*, 1732, in-12; | *Dissertation sur la création*, 1735; | *Lettres sur le goût et la doctrine de Bayle*, 1740, in-8°; | *Lettres à Lancelot sur l'infini*, 1740, in-8°; | *Danneche-Menkan, philosophe mogol*, 1740, in-12; | *Lettres sur les caractères distinctifs de la métaphysique et de la logique*, 1754, in-12; | *Lettres sur des mémoires manuscrits relatifs au commerce des Indes*, 1753, in-fol. Jamet a fourni des *Remarques* et des *Notes* au Dictionnaire de Trévoux, à celui de droit, à l'édition de Rabelais (1732, 6 vol. in-8°), à celle de Montaigne (avec Gueulette) (1725, 3 vol. in-4°). Il est mort vers 1772. On trouve la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire de M. A. A. Barbier*.

JAMIN (dom NICOLAS), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Di-

nan en Bretagne en 1730, passa une partie de sa vie à Paris, fut fait prieur de Saint-Germain-des-Prés, et mourut le 9 février 1782. Ceux qui sont attachés à la religion lui savent gré de ses productions, qui sont: | *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du temps*, 1768, in-12. Le choix des matières, la précision et l'exactitude avec laquelle elles sont traitées, rendent cet ouvrage intéressant. L'auteur y ayant établi des maximes qui fondaient la *petite Eglise*, les partisans de cette secte eurent le crédit de faire supprimer l'ouvrage par arrêt du conseil en 1769: | *Le fruit de mes lectures*; c'est un recueil de beaux passages de différens auteurs; | *Traité de la lecture chrétienne*, etc. | *Placide à Scholastique, sur la manière de se conduire dans le monde*, 1775, in-12; | *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12; | *Placide à Maclovie, ou Traité des scrupules*. Voyez le *Journal hist. et littér.* année 1774, in-12, 15 juillet, p. 70. Tous ces ouvrages ont été traduits en allemand, et la plupart l'ont été en italien.

* JAMME (ALEXANDRE-AUGUSTE), avocat et littérateur, né à Mons en 1736, fit son droit à l'université de Toulouse, qui par délibération solennelle lui conféra tous ses grades la première année de son cours après avoir entendu l'*Eloge funèbre du professeur Dezes* qu'il avait été chargé de prononcer. Peu de temps après Jamme reçut de la même université le titre de *chevalier-ès-lois*, pour l'*Eloge funèbre du professeur Combette d'Hautserre*. Ses débuts au barreau répondirent aux espérances que ses premiers essais avaient fait concevoir de son talent: le *Recueil des causes célèbres* renferme plusieurs de ses plaidoyers. En 1788 Jamme fut choisi par l'ordre des avocats de sa province pour solliciter du garde des sceaux le rappel du parlement de Toulouse qui était exilé, et à cet effet il rédigea un *Mémoire* qui le fit appeler à Paris en vertu d'une lettre de cachet. A son retour, ses confrères lui firent frapper une médaille portant cette inscription: *Orator patriæ*. Pendant la révolution, il fut poursuivi pour ses opinions monarchiques, et ce fut avec peine qu'il échappa à la proscription. Le gouvernement impérial lui confia la place de recteur de l'académie de Toulouse, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée dans cette ville en 1818. Il était aussi bâtonnier de l'ordre des avocats. Nommé en 1770 membre de l'académie

des Jeux floraux, il contribua après la révolution à la réorganiser; et en devint *modérateur* ou président, en 1806; il eut aussi beaucoup de part à la restauration de l'académie des sciences et des inscriptions de Toulouse qu'il présida pendant près de 20 ans, et où il professa le droit français avec une haute distinction. Outre ses plaidoyers et ses éloges funèbres, Jamme a laissé plusieurs compositions poétiques et littéraires, insérées dans les recueils des académies dont il était membre; nous citerons : | *le Télescope*, poème couronné par l'académie des Jeux floraux; | *la Grandeur de l'homme*, ode; | *l'Inoculation*, poème, etc. M. Tajan a fait l'*Eloge de Jamme*, qui se trouve dans le *Recueil de l'académie des Jeux floraux* pour 1819, p. 27-39.

JAMYN (AMADIS), poète français, contemporain et ami de Ronsard, né vers 1540 à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585 dans sa ville natale, voyagea dans la Grèce, étudia les anciens avec succès, et fut secrétaire et lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poète de la facilité et du naturel. On le préfère même à Ronsard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *OEuvres poétiques*, ont été imprimées en 1575, 1577 in-4°, et réimprimées en 1579 ou 1582, in-12; on y doit ajouter un second volume. 1584 in-12; elles consistent en pièces morales. On a encore de lui une *Traduction* des 15 derniers livres de l'*Iliade* d'Homère; celle des 42 premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-12, et 1584, même format. Jamyn avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, et avait parcouru la Grèce, les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, etc.

JANCIRE. Voyez IDATHYRSE.

JANET (FRANÇOIS-CLOUET, dit), peintre français, florissait sous les règnes de François II, Charles IX et Henri III. Son talent était la miniature. Il excellait aussi à peindre le portrait. Ronsard en a fait l'éloge dans ses poésies.

JANIÇON (FRANÇOIS-MICHEL), né à Paris en 1674, d'un avocat au conseil, passa en Hollande, s'y maria, et travailla long-temps aux gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam et d'Utrecht. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut en 1750, à 59 ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de

lui, outre ses nombreuses gazettes : | la *Bibliothèque des dames*, traduite de l'anglais, de Richard Steele, un des auteurs du *Spectateur*, en 2 vol. in-12, 1717 et 1719; la *Traduction* d'une mauvaise satire contre les moines et les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passe-Partout de l'Eglise romaine*, Londres, 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original est écrit en anglais par Ant. Gavin, prêtre espagnol, qui s'était fait ministre anglican : | *Etat présent de la république des Provinces-Unies et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc. 1729 et 1730, 2 vol. in-12, ouvrage qui n'est pas exempt de défauts.

* JANNET (JEAN-PHILIPPE), abbé, né à Paris le 30 août 1742, mort le 16 octobre 1817. On a de lui : | des *Hymnes nouvelles pour la fête de saint Léonard et du B. Fournier*, 1781, in-8°; | plusieurs autres hymnes insérées dans le Bréviaire de Vienne en Dauphiné; | *Hymni sacri*, 1784, in-12; | le *Jardin des racines grecques*; | une nouvelle édition du *Cornelii Schrevelii lexicon græco-latinum*, Paris, 1806, in-8°, et des *Synonymes latins* de Gardin-Duménil.

JANSENIUS (CORNEILLE, qu'il ne faut pas confondre avec le suivant), né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché en 1568, à son retour du concile de Trente, où il avait fait éclater son savoir et sa modestie. Il avait été auparavant curé de Saint-Martin de Courtray, et ensuite professeur de théologie à Louvain, et doyen de Saint-Jacques de la même ville. Nous avons de lui une excellente *Concorde des évangélistes*, in-fol., plusieurs fois réimprimée; | *Commentaire* sur les Psaumes, les Proverbes, le Livre de la Sagesse, l'Ecclesiastique, et sur les Evangiles. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de solidité et d'érudition, et sont généralement très estimés. Le nom des deux *Jansénius* était *Jansen* dont ils firent *Jansénius* en le latinisant, suivant la coutume de leur siècle. Jansénius fut le 1^{er} évêque de Gand.

JANSENIUS (CORNEILLE JANSEN, plus connu sous le nom de), évêque d'Ypres, né en 1583, dans le village d'Acquoy, près de Léerdam en Hollande, de parens catholiques, se rendit à Paris en 1604, après avoir étudié à Utrecht et à Louvain. La même façon de penser sur certaines matières théologiques unit étroitement Jansénius et l'abbé de St-Cyran qui le plaça, comme précepteur, chez un conseiller.

Saint-Cyran appela Jansénius quelque temps après à Baïonne , où ils étudièrent ensemble pendant plusieurs années, cherchant dans saint Augustin ce qui n'y était point, mais croyant ou voulant l'y trouver. (*Voyez* VERGER de HAURANE.) Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, après 12 ans de séjour en France prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du collège de Sainte-Pulchérie, et enfin une chaire d'Écriture sainte en 1630. C'est dans ce temps qu'il se signala contre Gisbert Voet. (*Voyez* ce nom.) L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux jésuites de professer les humanités et la philosophie dans cette ville, et il obtint cette révocation. Pour mériter les grâces de son souverain, il publia un livre contre la France, intitulé : *Mars Gallicus*, 1633, in-12, traduit en français par Ch. Hersant, 1638, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les Français avaient faite avec les puissances protestantes. L'auteur y fait un portrait peu avantageux de la France, de ses alliances, de ses traités, et des motifs de ses guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV ; il fut sacré en 1636, et il gouverna cette église jusqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peste. Ce prélat laissa | des *Commentaires* sur les *Évangiles*, in-4° ; sur le *Pentateuque*, in-4° ; sur les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, Louvain, 1644, in-fol. pleins d'érudition, et écrits avec netteté ; | *Lettres* à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, et publiées sous ce titre *Naissance du jansénisme découverte*, ou *Lettres de Jansénius à l'abbé de Saint-Cyran*, depuis l'an 1617 jusqu'en 1635, Louvain 1634, in-8° ; | l'ouvrage si célèbre et trop célèbre, qui porte pour titre : *Cornelii Jansenii, episcopi, AUGUSTINUS, in quo hæreses Pelagii contra naturæ salutatem, agritudinem, medicinam, recensentur*, Louvain, 1540, et Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est augmentée d'un *Écrit* où Jansénius fait le parallèle des sentimens et des maximes de quelques théologiens jésuites, et des principes des semi-pélagiens de Marseille, sans assez distinguer ce qu'il y a dans les écrits de ces Marseillais, d'opposé à la saine doctrine d'avec ce qui peut se concilier avec elle. Il doit y avoir à la

fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur dit avoir travaillé vingt ans à ce livre, et avoir lu, pour le composer, dix fois tout saint Augustin, et trente fois ses traités contre les pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail et de lecture n'est qu'une petite industrie pour détourner l'attention des plagats faits à Calvin. « Car c'est dans cet hérétique », disent-ils, que Jansénius a pris ses opinions : mais comme d'un côté, il ne voulait pas avouer une telle source, et que de l'autre Calvin prétendait avoir pris toutes les idées sur la grâce dans saint Augustin, Jansénius a cru qu'il était tout simple de faire à ce saint docteur honneur de son système. Il est certain que la fameuse distinction de l'*adjutorium quo* et de l'*adjutorium sine quo non*, répétée soixante-dix fois par Jansénius, et dont il fait la base de ses preuves, se trouve tout du long et avec la même emphase dans Calvin, ainsi qu'une multitude de choses que Jansénius nous donne comme originales et découvertes par lui dans saint Augustin. » Ce prélat, soit qu'il espérât qu'un examen solennel donnerait une nouvelle considération à son livre, soit que, par sa soumission au saint Siège, il voulût réparer ce que la conscience lui reprochait à cet égard, écrivit peu de jours avant sa mort au pape Urbain VIII, qu'il soumettait sincèrement à sa décision et à son autorité l'*Augustinus*, qu'il venait d'achever, et que si le saint Père jugeait qu'il fallût y faire quelques changemens, il y acquiesçait avec une parfaite obéissance. Cette *Lettre* fut supprimée par ses exécuteurs testamentaires, Calénus et Fromond. (*Voyez* ces noms.) Selon toutes les apparences, on n'en aurait eu aucune connaissance, si, après la réduction d'Ypres, elle n'était tombée entre les mains du grand Condé, qui la rendit publique. Jansénius, quelques heures avant de mourir, et dans son dernier testament, soumit encore et sa personne et son livre au jugement et aux décisions de l'église romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari posse ; si tamen romana sedes aliquid mutari velit, sum obediens filius, et illius Ecclesiæ in qua semper vixi, usque ad hunc lectum mortis obediens sum. Ita postrema mea voluntas est. Actum sexta maii 1638*. On voit clairement par

ces paroles que Jansénius ne contestait pas, comme ses disciples, l'infailibilité dans les faits dogmatiques, ni même l'infailibilité du souverain pontife. Ainsi, cet évêque devint chef de parti sans l'avoir voulu, au moins dans ses derniers momens. Si ses liaisons avec Saint-Cyran et quelques autres anecdotes ont fait croire le contraire, ses dernières paroles doivent être regardées comme une rétractation de ce qui avait précédé, et ses disciples prouvent bien par leur conduite qu'ils ne sont pas en tout de l'avis de leur maître. Ton son système se réduisit, suivant un auteur, à ce point capital : « Que depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique ressort qui remue le cœur de l'homme, que ce plaisir est invincible quand il vient, et invincible quand il est venu. Si ce plaisir est céleste, il porte à la vertu ; s'il est terrestre, il détermine au vice ; et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort. Ces deux délectations, dit l'auteur, sont comme les deux bassins d'une balance : l'un ne peut monter sans que l'autre ne descende. Ainsi, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou la cupidité. De là il s'ensuit qu'il y a certain commandement impossible, non seulement aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis, mais aux fidèles et aux justes, malgré leur volonté et leurs efforts, selon les forces qu'ils ont, et que la grâce, qui peut rendre ces commandemens possibles, leur manque. » Cette analyse n'a pas paru exacte à quelques partisans de Jansénius. L'abbé Racine en a donné une autre dans son *Histoire ecclésiastique* ; mais les hommes les plus fameux de ce parti ont reconnu que la doctrine de ces deux délectations était évidemment celle de l'évêque d'Ypres : Arnauld n'avait aucun doute là-dessus, quoique par une résistance qui peut étonner dans un disciple, il rejetât cette base de la nouvelle doctrine. Après avoir disserté sur cette matière d'après les principes de saint Augustin, tels qu'il les concevait : « on ne voit point dans tout cela, ajoute-t-il, de *qualitas fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, dans lequel M. d'Ypres a fait consister sa délectation victorieuse. En quoi certainement il s'est trompé : mais il est de la prudence de ne le point mettre en jeu, et de ne point faire un

» mérite de ce qu'on l'abandonne en cela. » C'est ce que j'ai empêché fort à propos que ne fit M. du Til (Hennebel). » Lett. de M. Arnauld, tom. 7, p. 146. Un auteur moderne a cru que le système de Jansénius n'était qu'un plagiat fait au prédestinarianisme des Turcs. « Il serait possible de prouver, dit l'auteur des *Vœux d'un solitaire* (M. Bernardin de Saint-Pierre), que la plupart des opinions qui en différens temps ont bouleversé l'Europe, sont venues des pays lointains. Le jansénisme, par exemple, paraît nous avoir été apporté de l'Orient par les croisades avec la peste et la lèpre : du moins on trouve les maximes du jansénisme dans des théologiens mahométans cités par Chardin. La peste et la lèpre ne subsistent plus chez nous ; mais le jansénisme dure encore, et fait même, dit-on, des progrès en Espagne. » Dès que le livre de Jansénius parut, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain. L'on vit paraître de petites brochures et de gros livres pour et contre cette doctrine. Urbain VIII crut mettre la paix en défendant, l'an 1642, l'ouvrage, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs (*voyez BAUS*) ; mais la guerre terminée ou du moins assoupie en Flandre, passa en France, et y fut beaucoup plus vive. La Sorbonne censura cinq propositions extraites de l'*Augustinus*. Innocent X les condamna peu après en 1653. Les jansénistes crurent éluder la bulle en distinguant entre le sens hérétique et le sens orthodoxe. Ils prétendirent que ces cinq propositions n'étaient point dans l'ouvrage de l'évêque flamand, ou que si elles y étaient, on leur donnait un mauvais sens. Le pape Alexandre VII foudroya ces distinctions par une bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que les cinq propositions sont tirées du livre de Jansénius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. Ce pape agissait de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les jansénistes, accablés du poids de l'autorité par l'adhésion du corps épiscopal, dirent que ces bulles ne renfermaient qu'une simple règlement de discipline, qui n'exigeait qu'un silence respectueux (qu'ils n'ont cependant point gardé) : ils eurent recours à la distinction du *droit* et du *fait* ; mais cette distinction fut formellement proscrite par la bulle de Clément XI *Ineam Dominum Sabaoth*, donné en 1705 ; bulle qui a

reçu l'autorité d'un jugement infaillible par l'adhésion de l'Eglise universelle, et particulièrement de l'Eglise gallicane. Les évêques de cette église, non contents d'un formulaire qu'ils avaient déjà fait, en dressèrent un second. En voici les termes: *Je condamne, de cœur et de bouche, la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de Cornélius Jansénius; laquelle doctrine n'est point de saint Augustin, que Jansénius a mal expliqué.* Cette formule fit une foule de rebelles, et encore plus d'hypocrites, ou plutôt elle servit à faire connaître les uns et les autres. On en exigea la signature de tous ceux qui prétendaient aux ordres et aux bénéfices. (*Voyez*, pour la partie historique du jansénisme, *l'Histoire des cinq propositions*, par Dumas; ouvrage où l'exactitude des faits se trouve réunie à un ton de sagesse et de modération assez rare dans ces disputes.) Mais ces sages précautions ne purent ni ramener les obstinés, ni corriger l'indocilité de ces nouveaux sectaires; fruit amer d'un fanatisme dont il est d'autant plus difficile de deviner la vraie cause, que, dans la doctrine de Jansénius, rien ne paraît propre à faire des prosélytes. Un historien philosophe, très opposé aux jésuites, et qu'on ne peut soupçonner de partialité ni de prévention, après avoir exposé les attraits que pouvait avoir pour les peuples la doctrine de divers hérésiarques, ajoute: « Rien de tout cela ne se trouve dans les opinions qui partagent aujourd'hui la France, il ne s'agit que de vérités abstraites, de subtilités qui passent de bien loin la portée du vulgaire, et que la plupart de ceux même qui en disputent n'entendent pas. Loin d'adoucir le joug, on l'aggrave; on fait du tribunal de la pénitence un tribunal de terreur et de vengeance; on paraît ne reconnaître pour vraies pénitences que ces pénitences fabuleuses, du moins outrées et excessives (*c'est un philosophe qui parle*), dont on a fait la peinture dans les *Vies des Pères du désert*; on ne parle que de rigueur, que d'austérité, que de renoncement, au même temps qu'on prouve que toutes ces bonnes œuvres sont des dons de Dieu aussi gratuits, aussi indépendans des dispositions de l'homme que la pluie l'est par rapport à la terre; on ne parle que de charité, que d'amour de Dieu, au même temps qu'on le représente comme un maître dur et impérieux, qui veut moissonner

» où il n'a pas semé, qui punit parce qu'on n'a pas reçu ce qu'il n'a pas jugé à propos de donner, ce qu'il a refusé, ce qu'il a même ôté; et on veut persuader que le plus grand effort et la perfection de l'amour est d'aimer celui sur l'amour duquel on ne peut compter; on veut que l'homme se reproche avec amertume de cœur de n'être pas vertueux, lors même qu'on s'efforce de lui prouver que la vertu n'est pas plus en son pouvoir que la beauté et la laideur de son visage, que la grandeur ou la petitesse de sa taille; en un mot, on veut qu'il se croie coupable, parce que Dieu ne l'a pas tiré de la masse de perdition où on prétend que tout le genre humain a été enveloppé par la faute de celui dont il tire son origine... Il est visible que ces opinions n'ont rien par elles-mêmes qui flatte et qui attire: pourquoi donc les suit-on? pourquoi tant d'oppositions contre l'autorité qui les condamne et les proscriit? pourquoi cette prédilection pour ceux qui s'y attachent?... Est-il possible que des corps éclairés n'aient pas fait les réflexions que je viens de proposer? qu'ils se soient laissé séduire comme des femmes? qu'ils aient véritablement adopté ces sentimens? Quel est donc leur dessein? Je crois l'entrevoir, mais je me donnerai bien de garde de m'expliquer à cet égard; c'est aux puissances qui y sont particulièrement intéressées à le prévoir et à l'empêcher si elles peuvent. » *Vie du duc d'Orléans*, par M. L. M. D. M., tom. 2, pag. 281. « C'est, dit le dauphin, duc de Bourgogne, dans un Mémoire écrit de sa main, et publié par ordre de Louis XIV, c'est une cabale très unie et des plus dangereuses qu'il y ait jamais eu. » *Vie du dauphin*, tom. 2, p. 228. Le célèbre Talon, cet avocat-général qu'on peut considérer comme le philosophe du barreau, dans un discours adressé aux chambres assemblées le 23 janvier 1687, disait que le jansénisme était « une faction dangereuse, qui n'avait rien oublié pendant trente ans pour diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques et séculières qui ne lui étaient pas favorables. » Nous finirons cet article par la réflexion d'un auteur moderne (l'abbé Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, tom. 20), aussi judicieusement présentée que pleine de vérité. « Le jour marqué pour la pleine effusion des miséricordes du Seigneur sur son Eglise n'était pas ar-

» rivé. La foi du vrai fidèle devait même
 » être mise à des épreuves toutes nou-
 » velles. Le huguenotisme n'était pas
 » abattu, que de sa souche si malheureuse-
 » ment féconde, il sortit un rejeton nou-
 » veau; faible et rampant d'abord dans la
 » poussière des écoles et des cloîtres, évi-
 » tant le grand jour, et des-rougissant lui-
 » même de son origine. Mais en vain s'ef-
 » força-t-il d'étendre les ombres du mys-
 » tère jusque sur son nom : au premier
 » trait de son tableau, il n'est personne
 » qui ne le reconnaisse; rejeton du calvi-
 » nisme, calvinisme mitigé, ou plutôt mu-
 » tilé, ou simplement dégagé de l'impiété
 » sacramentaire : du reste, il est à peine
 » un point de doctrine en quoi son patriar-
 » che diffère de celui des calvinistes, si ce
 » n'est que l'oracle de Genève ôte au con-
 » cile même l'autorité que la nouvelle
 » branche de la réforme refuse aux pas-
 » teurs qui le composent. Chacun peut
 » nommer à présent la secte qui, se don-
 » nant pour un fantôme, prend son nom
 » pour une injure. » *Voyez* ALEXANDRE
 VII, CLÉMENT XI, FILLEAU, MONT-
 GERON, PARIS, MARANDE, RICHER,
 EDMOND VERGER de HAURANNE. Il
 existe une *vie de Jansénius* par Leydec-
 ker, Utrecht, 1693, in-8°, en latin; on
 en trouve une autre en tête de *l'Augusti-
 ninus*.

JANSON ou JANSONIUS (JACQUES),
 né à Amsterdam en 1547, docteur de
 Louvain, professeur en théologie et doyen
 de l'église collégiale de Saint-Pierre,
 mourut le 20 juillet 1625. On a de lui :
 | des *Commentaires* sur les Psaumes,
 in-4°; sur le Cantique des cantiques,
 in-8°; sur Job, in-fol.; sur l'Evangile de
 saint Jean, in-8°; et sur le canon de la
 messe; | *Institutio catholici Ecclesiasti-
 cæ*; | *Enarratio passionis*; | quelques
Oraisons funèbres. On y chercherait en
 vain la vraie éloquence. Les commentaires
 sur l'Ecriture et ce qu'il a donné sur la
 liturgie, prouvent qu'il était bien loin
 d'avoir les connaissances nécessaires pour
 réussir dans ces genres de travail. Plus-
 sieurs écrivains, entre autres M. Danès,
 disent qu'il avait épousé le sentiment de
 Baius. Si Janson suivit quelque temps ce
 système, il le combattit ensuite par di-
 verses thèses qu'il a soutenues publique-
 ment.

* JANSON (CHARLES-HENRI), prêtre,
 né à Besançon le 15 novembre 1734. Il
 administra, avec beaucoup de zèle pen-
 dant 23 ans, la cure de Chambornay-lès-

Pirn; mais la faiblesse de sa santé l'obligea de résigner ce modeste bénéfice : il se retira à Paris, où on lui confia la direction des carmélites de Saint-Honoré. Pendant la révolution, il se réfugia en Suisse, dans le canton de Soleure, où il remplit pendant 3 ans les fonctions de son ministère. De retour en France, il se chargea quelque temps de desservir une paroisse demeurée sans pasteur. Son grand âge et ses infirmités l'obligèrent encore d'abandonner son troupeau pour se retirer à Besançon, où il mourut le 24 juin 1847. On lui doit : | *L'Eucharistie selon le dogme et la morale*, Besançon, 1769, 2 vol. in-12; | *Instructions familières sur les vérités dogmatiques et morales de la religion*, ib., 1781, 3 vol. in-12, abrégées en 3 vol. in-12, Paris, 1788; | *La vérité de la religion démontrée par le miracle de la résurrection de Jésus-Christ*, abrégé de l'anglais de Ditton, in-12; | *Discours sur l'Eucharistie pour l'octave de la Fête-Dieu*, 2 vol. in-12; | *Le panégyrique de sainte Thérèse*, in-8°; | *Explication succincte des devoirs propres à chaque état de la société naturelle et civile*, Paris, 1787, in-12; | *Le catéchisme des fêtes*, Paris, 1786, in-12. L'abbé Janson avait composé un grand nombre d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits.

JANSON. *Voy.* BLÆUW, FORBIN et JENSON.

JANSSENS (HERMAN), récollet, né à Anvers en 1685, passa par toutes les charges de son ordre, et mourut pieusement à Anvers le 5 avril 1762. On lui doit : | *Prodromus sacer*, Anvers, 1731, in-4°. Il y donne des règles pour traduire l'Ecriture sainte, et montrer les défauts des traductions flamandes : | *Explanatio rubricarum missalis romani*, etc., Anvers, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent.

JANSSENS, excellent peintre, né à Anvers en 1569. Il y avait de lui, dans l'église de Gand, une descente de croix qu'on a cru être de Rubens. — Il y a eu deux autres peintres du même nom : VICTOR HONORIUS JANSSENS, né à Bruxelles et mort en 1739, peignait l'histoire; CONNELIUS JANSSENS, peintre hollandais, mort en 1665, peignait le portrait. On l'a comparé à Wandick.

JANSSON. *Voyez* ALMELOWEEN.

* JANTET (ANTOINE-FRANÇOIS-XAVIER), mathématicien, né en 1747 au Bief-du-Fourg, dans les montagnes du Jura, embrassa l'état ecclésiastique, et

fut chargé en 1768 de l'enseignement du latin dans la maison des orphelins à Dôle. En 1773, il obtint au concours la chaire de philosophie, et, lors de la suppression du collège de Dôle, il fut nommé à la chaire de mathématiques transcendantes de l'école centrale du Jura, et passa avec le même titre au lycée de Besançon, à l'époque de sa création: il est mort d'apoplexie en 1805. L'abbé Jantet avait des connaissances très variées; il aimait les langues, et en avait fait une étude particulière; il se délassait de ses travaux en composant des pièces de vers pleines de naïveté et de sentiment. Le seul ouvrage qu'il ait publié, est un *Traité élémentaire de mécanique*, Dôle, 1785, in-8°. Il a laissé en manuscrit quelques *Opuscules mathématiques*, et un *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés de l'hébreu*. L'abbé Requet a publié une *Notice nécrologique sur l'abbé Jantet*, Besançon, 1805, in-8°.

JANUA ou JANUENSIS (JEAN de), ainsi nommé de Gènes, sa patrie. *Voyez* BALBI.

JANUS PANNONIUS. *Voyez* PANNONIUS.

JANVIER (saint), évêque de Bénévent, était, selon la plus commune opinion, de Naples. Il souffrit le martyre, et eut la tête tranchée vers l'an 505, à un mille de Pouzzoles, durant la persécution de Dioclétien. La translation de ses reliques se fit à Naples vers l'an 400; elles furent transférées ensuite à Bénévent vers l'an 825, enfin déposées dans la cathédrale de Naples le 15 janvier 1497. Il y a une chapelle dite le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef de ce saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Lorsqu'on approche les fioles près de la tête, le sang se liquéfie, et cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang, et qu'il n'est plus en présence du chef, il redevient solide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de saint Janvier, le 19 septembre, et le premier dimanche de mai, jour où l'on célèbre la translation de ce saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier, sous le règne d'Alfonse I^{er} d'Aragon en 1450. Ange Cation, qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle, en font mention. Les protestans n'ont jamais nié ce phéno-

mène, plusieurs voyageurs de leur communion l'attestent comme témoins oculaires; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été jusqu'ici parfaitement vains, comme on le prouve dans une Dissertation insérée dans le *Journal historique et littéraire* du 15 novembre 1779. *Voyez* aussi le journal du 15 juillet 1788, page 421. — 15 mai, 1789, pag. 97. On peut consulter encore Baronius, *Annal. ad an. 505*, et *Annot. ad Martyr. Rom. ad 19 sept.*; Pic de la Mirandole, lib. *De fide*; Benoît XIV, *De canonis*, lib. 4; Melchior Canus, *Defens. miracul. adv. Danhawerum*; et les *Acta Sanctorum*, tom. 1 martii.

JANVIER (dom RENÉ-AMBOISE), bénédictin, né à Sainte-Suzanne dans le Maine, en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 22 avril 1682, à 68 ans. On a de lui; | une *Edition* des œuvres de Pierre de Celles, Paris, 1674, in-4°. La préface de cette édition est du Père Mabillon. | Une *Traduction latine* du Commentaire hébreu de David Kimchi sur les Psaumes, Paris, 1669, in-4°; | une *élogie en vers hébraïques, sur la mort de Jérôme Bignon*, 1656, réimprimée à la suite des *Formules de Marculphe*, 1666.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448 du monde, eut sept fils, Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mosoch et Tiras, dont la postérité peupla, suivant quelques savans, une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poètes ont fait leur Japet, fils du Ciel et de la Terre, et roi des Thessaliens, qui, de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Epiméthée et Prométhée. C'est du moins le sentiment de plusieurs mythologues, qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que l'Ecriture sainte et les traditions primitives sont les sources où les païens ont continuellement puisé.

JAQUELOT. *Voyez* JACQUELOT.

JARCHAS, le plus savant des philosophes indiens appelés *Brachmanes*, et grand astronome, selon saint Jérôme, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or, par Apollonius de Thyane, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI (SALOMON), célèbre rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne, l'an 1040; il était fils de

Rabbi Isaac, riche marchand, très versé dans les lettres et dans la science sacrée. Il voyagea en Europe, en Asie, en Afrique, et devint très habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la *Mischne* et dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1103, à 63 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque, en hébreu, Reggio, 1473; Bologne, 1482; Soncino, 1487; Lisbonne et Naples, 1491; Constantinople, 1503; Prague, 1518 et 1531; Thessalonique, 1520, in-fol., etc. *Voyez* les *Annales hebr. typograph.* de l'abbé de Rossi. Ce commentaire a été traduit en latin et annoté par J.-Fred. Breithaupt, 3 vol. in-4°, Gotha, 1713 et 1714; *Comment. in Canticum, Ecclesiasten, Ruth, Esther, Daniel, Esdram, Nehemiam*, Naples, 1487, réimprimé plusieurs fois; *Commentarius in Talmud* avec le texte, Venise, 1520, in-fol. Le rabbin Samuel Meir a continué ce commentaire, dont les 25 premiers traités seulement sont de Jarchi. Sa nation les reçut avec applaudissement, et les estime encore beaucoup; mais l'on sent assez que cette estime prouve très peu de chose. *Voyez* JUDA-KAKKA-DOSCH. On trouvera plus de détails sur ce personnage dans les *OEuvres inédites* de Grosley.

JARD (FRANÇOIS) prêtre doctrinaire, né à Bollène, près d'Avignon, en 1673, mort en 1768, a donné avec le Père Débonnaire, *La religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, Paris, 1745, 6 vol. in-12, qui a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi, parce que le style en est froid, et que le fond n'a rien de neuf. C'était un appelant des plus vifs et des plus entêtés.

* JARD - PANVILLIERS (le comte LOUIS-ALEXANDRE), né en 1747 à Niort, était médecin avant la révolution. Il se déclara pour elle, fut nommé, en 1790, procureur-général-syndic du département des Deux-Sèvres, puis successivement à l'assemblée Législative et à la Convention où il vota pour la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. En 1793, à son retour d'une mission dans les départemens de l'ouest, il fut dénoncé par Marat comme *Modéré*. Il passa en 1795 au conseil des Cinq-cents et parla avec force en faveur des parens d'émigrés et contre la loi des otages. Après le 18 brumaire, Jard-Panvilliers fut envoyé en qualité de commissaire du gouvernement dans les départemens de la Vendée et du

Poitou, puis il entra au tribunal, dont il devint plus tard président; il fut aussi nommé un des présidens de la cour des comptes. Quoique en plus d'une occasion il eût paru dévoué à la personne de Bonaparte, il adhéra, le 5 avril 1814, à la déchéance de l'empereur, et exprima son vœu pour le retour des Bourbons. Le 23 mars de l'année suivante, il signa l'adresse où la cour des comptes félicitait l'exilé d'Elbe de son heureux retour, et, le 5 mai 1816, il vint, au nom du même corps, complimenter Louis XVIII à l'occasion de l'anniversaire de son entrée à Paris. Jard-Panvilliers fut envoyé la même année par le département des Deux-Sèvres à la chambre des députés, où il fit partie de la minorité de gauche. Réélu en 1817, il est mort à Paris, dans le mois d'avril 1822.

JARDIN (CHARLES du). *Voyez* DU-JARDIN et HORTA.

JARDINS (MARIE-CATHERINE des), naquit à Alençon vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle vécut en femme galante jusqu'à sa mort, arrivée en 1683. Ses *OEuvres* en vers et en prose ont été recueillies 1702-1721, en 12 vol. in-12. On y trouve plusieurs romans: les *Désordres de l'amour*, le *Portrait des faiblesses humaines*, *Cléonice*, *Barmente*, les *Galanteries grenadines*, les *Amours des grands hommes*, *Lysandre*, les *Mémoires du sérail*, les *Nouvelles africaines*, les *Exilés de la cour d'Auguste*, les *Annales galantes*: bagatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une manière trop libre et parfaitement romanesque. Ses ouvrages poétiques sont encore inférieurs à sa prose. Sa versification est faible et languissante. Elle est appelée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de son premier mari.

JARED, fils de Malaléal, et père d'Hénoch, qu'il engendra dans sa 162^e année. Il mourut âgé de 962 ans, 2582 ans avant Jésus-Christ.

*JARJAYES (FRANÇOIS-AUGUSTIN RÉGNIER de) lieutenant général, né le 2 octobre 1745, était neveu du général Bourcet connu par ses *Mémoires* sur les frontières des Alpes, et dont il fut d'abord l'élève, puis le coopérateur dans ses travaux topographiques. Il entra au service en 1769 en qualité d'aide-de-camp de ce général, passa en 1779 dans l'état major de l'armée avec le titre de capitaine, et reçut la croix de St.-Louis l'année suivante. Jarjayes obtint un avancement ra-

pide et parvint au grade d'adjudant à la direction générale du dépôt de la guerre. C'est à son mariage avec une des premières femmes de chambre de Marie-Antoinette, qu'il dut en partie cette prompte élévation ; elle lui procura en outre l'avantage d'être connu personnellement des membres de la famille royale, à laquelle il voua un attachement et une fidélité inébranlables. Il était aux Tuileries le 10 août, et courut pour défendre les princes les plus grands dangers. Chargé de différentes missions de confiance, il s'en acquitta avec autant de discernement que de zèle. Ce fut à lui que la reine confia les lettres qu'elle avait reçues de sa famille ou d'autres personnes, et dont la conservation lui paraissait importante ; mais il n'a pas dépendu de la fidélité du dépositaire de pouvoir les conserver. Après la mort de Louis XVI, il prépara à la reine, de concert avec Toulan et Lepitre, les moyens de sortir de sa prison. On avait espéré pouvoir faire évader en même temps le jeune roi et madame royale ; mais la surveillance de leurs gardiens n'avait rendu possible que l'évasion de la reine. Marie-Antoinette qui ne put supporter l'idée de se séparer de ses enfans écrivit à Jarjayes le billet suivant : « Nous avons fait un beau rêve, voilà tout ; mais nous y avons beaucoup gagné, en trouvant, dans cette occasion, une nouvelle preuve de votre entier dévouement pour moi. Ma confiance en vous est sans bornes. Vous trouverez toujours en moi du caractère et du courage ; mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide ; quelque bonheur que j'eusse éprouvé hors d'ici, je ne peux consentir à me séparer de lui. Je ne pourrais jouir de rien sans mes enfans, et cette idée ne me laisse pas même un regret. » A la fin du mois de mars 1793, la même princesse dont l'amour maternel venait de refuser l'occasion de sauver ses jours, chargea le fidèle Jarjayes de faire parvenir à monsieur et au comte d'Artois le cachet, l'anneau et le paquet renfermant des cheveux de la famille royale que, peu de temps avant de sortir du Temple pour aller à l'échafaud, le roi lui avait fait tenir par Cléry. Madame Elizabeth le chargea en outre d'une mission en Piémont. Il se rendit d'abord à Turin où le roi le retint auprès de sa personne, et fit porter par un courrier extraordinaire à Monsieur et au comte d'Artois les tristes dépêches des illustres prisonniers. Le roi

de Sardaigne récompensa les services du chevalier Jarjayes en lui conférant les ordres de St.-Lazare et de St.-Maurice. Lorsque les Français eurent envahi le Piémont, Jarjayes revint en France, et, comme toute sa fortune avait été détruite par la révolution, il eut recours à son travail pour faire subsister sa famille. Ses connaissances, qui étaient assez étendues, lui firent obtenir la place de vice-président de l'administration des salines de l'Est, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1822. A l'époque de la rentrée des Bourbons en France, il fut élevé au grade de lieutenant-général. On peut consulter pour de plus amples détails le tome 2 des *Mémoires de Madame Campan*, et les *Mémoires historiques sur Louis XVII*, par M. Eckard.

JARNAC (Guy CHABOT de), gentilhomme de la chambre du roi et maire de Bordeaux, est célèbre par l'avantage qu'il remporta en 1547, dans un duel, sur La Châteigneraye, et qui a donné lieu à ce proverbe : *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu et que l'on ne songeait pas à parer. On trouve le cartel de ces deux combattans dans les *Essais sur Paris*, tome 1. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (La), (voyez ce nom). Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant : *Vous avez combattu en Cesar, et parlé en Aristote*. Ronsard a adressé des louanges à Jarnac dans une de ses odes.

JAROPOL ou JAROPOLK, grand-prince de Kiev, ville de l'Ukraine, descendait de Jaroslaf I^{er}, grand duc de Russie. Boleslas III, roi de Pologne, craignant une invasion de la part des Russes, suivit le conseil d'un sénateur et fit enlever Jaropol dans une partie de chasse. Racheté par ses sujets moyennant une grosse rançon, celui-ci entraîna tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas, vers l'an 1126. Sous prétexte d'amitié, ils envoyèrent une ambassade à ce roi, et l'attirèrent dans un pays où il se trouva tout à coup investi de ses ennemis. Le palatin de Cracovie, qui commandait la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette surprise, le roi Boleslas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une peau de lièvre, une quenouille avec du lin, et

une corde. C'était pour lui faire connaître par ces symboles, qu'il s'était rendu semblable à un lièvre par sa fuite ; qu'il devait plutôt manier les armes des femmes que celles des hommes, et qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritait le dernier supplice, que la corde lui signifiait. Ce palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église aux cordes des cloches : et, depuis ce temps-là, le châtelain de Cracovie a toujours précédé le palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

* **JAROSLAF** ou **JAROSLAW**, grand-duc de Russie dans le 11^e siècle, était fils de Wladimir 1^{er}, et fut d'abord prince de Nowogorod. Il se révolta contre son père en 1015, et châtia sévèrement les Nowogorodiens qui, à cette occasion s'étaient soulevés contre lui. Sviatopok, son frère, étant monté sur le trône après la mort de Wladimir, Jaroslaf le battit et le déposséda. Battu lui-même, en 1018, par Boleslas, roi de Pologne, qui rétablit sur le trône Sviatopok, il remporta plus tard une victoire décisive. Jaroslaf reprit, en 1031, la Russie rouge sur les Polonais, et fit en 1043, une guerre contre l'empereur grec. Ce prince appela des savans à sa cour, fit traduire plusieurs livres grecs en langue russe, et donna aux Nowogorodiens en 1017, le premier code de lois écrit qu'ils aient eu ; ce qui l'a fait regarder comme le premier législateur de la Russie. Sous son règne on vit s'étendre la foi chrétienne, dont les premières semences avaient été jetées par son père. Il fonda plusieurs églises et une école publique où il fit instruire à ses frais 300 enfans. Sa cour devint une des plus brillantes du Nord. Il mourut en 1054, dans la 77^e année de son âge.

JARRIGE (**PIERRE**), jésuite, né en 1605 à Tulle en Limousin, assez bon prédicateur pour son temps, quitta son ordre en 1647, et se sauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia peu de temps après un livre exécrable, intitulé *Les Jésuites mis sur l'échafaud, pour plusieurs crimes capitaux*. Leyde, 1649, in-42. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le Père Ponthelier, confrère de ce misérable, était alors à la Haye auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Retiré chez les jésuites d'Anvers

en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avait avancé dans son ouvrage. Il le traita d'*avorton, que sa mauvaise conscience avait conçu, que la mélancolie avait formé, et que la vengeance avait produit*. Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650, in-12 ; on y fit deux réponses pleines d'aigreur et de mauvaises raisons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, et se retira à Tulle, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1660.

* **JARRY** (**NICOLAS**), célèbre calligraphe et noteur de la musique du roi, naquit à Paris vers 1620. On lui doit plusieurs manuscrits précieux. Le plus renommé est celui qui a pour titre *la Guirlande de Julie*, 1641, in-folio, composé de trente feuillets, que le duc de Montausier lui fit exécuter pour Julie-Lucine d'Angennes qu'il épousa quelque temps après. Le frontispice est entouré d'une guirlande qui a donné son nom au recueil. Sur chaque feuillet il y a une fleur détachée de cette guirlande, peinte par le fameux Robert, et au-dessous un madrigal écrit par Jarry, avec une perfection que le burin le plus délicat n'atteindrait pas. Ce volume, unique dans son genre, se trouvait dans la bibliothèque de madame de la Vallière, et a été vendu, en 1784, pour la somme de 14,502 francs. Il est actuellement en Angleterre. Il en existe une copie, faite par Jarry lui-même, mais sans les peintures, 1641, in-8°, de 40 feuillets.

JARRY (**LAURENT JUILHARD** du), né vers 1658 à Jarry, village près de Saintes, s'adonna de bonne heure à la chaire et à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris et en province ; et, quoique poète médiocre, il travailla assez bien dans ce genre pour mériter deux couronnes de l'académie française, en 1679 et en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, et fut vaincu par l'abbé du Jarry : le sujet était le *Vœu de Louis XIII*. Le poème couronné, assez médiocre du côté de la poésie, était encore défiguré par une méprise assez singulière en matière de physique, et même de simple géographie. Un de ses vers commençait par *Pôles glacés, brûlans*, etc. Le vainqueur et même les juges furent très plaisantés dans le temps, surtout par le vaincu,

qui n'a jamais pardonné à ceux qui lui ont été préférés, ou à ceux qui se sont décidés pour cette préférence. L'abbé du Jarry avait encore remporté le prix de l'académie en 1685, ou du moins il le partagea avec la Monnaye. Les deux pièces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, et elles furent données aux deux auteurs. On a de du Jarry : | des *Sermons*, des *Panegyriques*, et des *Oraisons funèbres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés, entre autres, l'*Oraison funèbre de Fléchier*; | un *Recueil de divers ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12; | des *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*, Paris, 1713, in-12: la versification en est faible; | *Le Ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726, pleines de bonnes observations. Il mourut en 1750, dans son prieuré de N.-D. du Jarry, au diocèse de Saintes.

* JARRY (PIERRE-FRANÇOIS-THÉOPHILE), né à St.-Pierre sur Dive, en 1764, fut nommé curé d'Escots, paroisse voisine du lieu de sa naissance, au commencement de la révolution. Son refus de prêter le serment à la constitution civile l'obligea bientôt de s'éloigner. Il se retira d'abord à Jersey, d'où il passa en Angleterre. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il se lia avec M. de Cicé, évêque d'Auxerre, qui lui conféra le titre de son grand-vicaire. Il séjourna long-temps à Munich, et se servit de son crédit pour se rendre utile à ses compatriotes qui se trouvaient sans ressource. Après le concordat de 1801, il rentra en France; mais il retourna en Westphalie, et n'en revint qu'après la restauration. Il se retira alors chez une de ses parentes à Falaise, où il partagea son temps entre la prière et l'étude. L'évêque de Bayeux, auquel son mérite n'avait pu échapper, lui donna, en 1819, le titre de son vicaire-général, mais il n'en jouit pas long-temps; il mourut le 31 août 1820. Il a publié un grand nombre d'écrits qui prouvent qu'il avait un talent marqué pour la discussion : | *Questions sur le serment décrété par l'Assemblée nationale*, 1791, in-8°; | trois brochures contre l'abbé Fauchet sous le nom de Valmeron : l'*Abbé Fauchet peint par lui-même*, et ses crimes; *Vie de l'abbé Fauchet; Contraste entre un quaker et l'abbé Fauchet*; | *Instruction pastorale aux catholiques sur*

les causes de la révolution, et les moyens d'en arrêter les progrès, 1792. Il écrivit cette brochure pour le prince évêque de Liège. | *Discours sur la délivrance de Maastricht*, 1795; | l'*Oraison funèbre du cardinal de La Rochefoucauld*, qu'il prononça à Munster en 1800; | l'*Oraison funèbre de la comtesse Antoinette de Kaunitz-Rietberg*, 1803, in-8°; | *Dissertation sur l'épiscopat de saint Pierre à Antioche*, Paris, 1807, in-8°, ouvrage plein d'érudition, remarquable par la sagesse de la critique, le choix des autorités, la justesse des raisonnemens et la solution des difficultés. Il l'écrivit pour réfuter un religieux allemand qui avait composé un grand nombre de dissertations où il niait les faits les plus avérés de l'antiquité ecclésiastique. | *Examen d'une dissertation sur la mitigation des peines des damnés*, Leipsick, 1810, in-8°. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force; mais on pourrait reprocher à l'auteur de ne pas assez ménager son adversaire (M. Emery), qui jugea à propos de supprimer sa dissertation, et dont il ne se répandit quelques exemplaires que par l'infidélité de l'imprimeur. Il est vrai que M. Jarry, alors à Munster, ignorait cette dernière circonstance, et qu'il croyait l'ouvrage public en France. Il faut dire aussi qu'il ne nomme pas l'auteur; mais pouvait-il penser qu'il était inconnu? et M. Emery, recommandable par plusieurs ouvrages en faveur de la religion, méritait, il semble, plus d'égards. | *Du rétablissement de l'empire germanique tel qu'il était avant 1792, par un trésorier de Liège*, Paris, 1814, in-8°; | *Discours sur la catastrophe du 20 mars et sur le retour du roi*, Paris, 1815, in-8°; | *Discours prononcé (à St. Ouen de Rouen) le jour de la Saint-Louis*, 1817, imprimé au profit des pauvres; | *sur saint Herménigilde, patron de l'ordre militaire institué par Ferdinand VII.* Il écrivit cette brochure pour répondre à un article du *Journal des Débats*, où le rédacteur parlait d'une manière peu convenable du saint martyr. A la fin, il y a deux notes; l'une sur quelques passages de l'*Essai sur l'oraison funèbre d'un de nos professeurs d'éloquence*; l'autre sur l'*Histoire du Bas-Empire*, abrégée par l'abbé Royou; il y relève très bien la légèreté des jugemens de cet écrivain, et sa manière partielle et maligne de présenter les faits relatifs à la religion. On

peut faire le même reproche à l'*Abregé de l'Histoire de France*, publié depuis par le même auteur. | *L'Oraison funèbre du prince de Condé*, 1818, in-8°; | *De la liberté de la presse, en quoi consiste, et jusqu'où peut s'étendre la liberté de la presse dans un gouvernement représentatif*, 1819; | *Sur la petite Eglise*; cet écrit est peut-être, dans sa brièveté, la meilleure réponse qui ait été faite aux déclamations et aux divagations des partisans du schisme.

JARS (GABRIEL), minéralogiste, né à Lyon en 1752, d'un père intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. Truidaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts et chaussées. Il y prit les connaissances propres à l'emploi auquel on le destinait : c'était de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inspection de celles de l'étranger, et les différentes manières de les exploiter. En 1787 il visita les mines d'Allemagne avec M. Duhamel, et en 1760 celles du Nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, et mourut en 1769. Un de ses frères qui l'avait accompagné dans ses derniers voyages, a publié ses observations sous le titre de *Voyages métallurgiques*, Lyon, 1774, in-4°, 1781, 5 vol., ouvrage estimé.

JASON le CYRÉNÉEN, écrivit l'*Histoire des Machabées*, en 3 livres. Voyez le livre 2 des Machabées, 2, 24.

JASON, frère d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphane la grande sacrificature, et en dépouilla son frère l'an 175 avant J.-C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé 2 ans le souverain pontificat, que Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphane s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Ménélaüs, et exerça toutes sortes d'hostilités contre les citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, et erra quelque temps chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y croyant point en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée, mais il y mourut misérablement, et dans

un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

JASON de Thessalonique, logea chez lui l'apôtre saint Paul. Les Juifs de la ville soulevèrent le peuple, et vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qui le renvoyèrent après en avoir reçu des assurances satisfaisantes. Il paraît, par l'épître aux Romains, que Jason était parent de saint Paul. Les Grecs le font évêque de Tharse en Cilicie, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JATRE (MATTHIEU), religieux du 13^e siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur les *offices de l'église de Constantinople*, et l'autre sur *les officiers du palais* de la même ville. Le Père Goar les fit imprimer en 1648, in-fol., en grec et en latin, avec des notes.

* **JAUBERT (l'abbé PIERRE)**, curé de Sestas, naquit à Bordeaux vers 1715. Il se démit de sa cure pour se livrer à son goût pour l'étude et dès lors il cultiva les lettres tout en remplissant les devoirs de son état. Il a laissé : | une *Traduction des Œuvres d'Ausonne*, 1769, 4 vol. in-12, avec le texte : elle est estimée pour la fidélité. | *Dictionnaire raisonné des arts et métiers*, contenant leur description et la police des manufactures de France et des pays étrangers, Paris, 1773, 5 vol. in-8°. A proprement parler, l'abbé Jaubert a augmenté de 5 volumes cet ouvrage déjà connu, et il y a joint l'histoire de chaque art, et celles qui manquaient à la première édition. Une grande partie des articles y sont traités avec assez d'étendue et beaucoup d'intelligence; quelques autres semblent faits avec trop de rapidité. Cet ouvrage a été souvent réimprimé; | *Des causes de la dépopulation, et des moyens d'y remédier*, Londres et Paris, 1767, in-12; | *Eloge de la roture*, Paris, 1766, in-12. Les talens, la douceur du caractère, la sage conduite de l'abbé Jaubert lui méritèrent l'estime de ses amis, qui déploreurent sa mort, arrivée en 1780 à Paris, où il s'était retiré pour se livrer entièrement à la culture des lettres.

* **JAUBERT (le comte FRANÇOIS)**, gouverneur de la banque de France, né à Bordeaux en 1758, était avocat au parlement de cette ville et professeur en droit, lorsqu'en 1790 il fut élu successivement

membre de la première municipalité constitutionnelle, puis commissaire auprès du tribunal civil, et enfin membre de la commission populaire qui se forma dans cette ville le 3 mai 1793 pour résister aux usurpations des Jacobins. Cette dernière qualité le fit mettre hors la loi par décret du 6 août. En 1795, il reprit ses fonctions d'avocat, fut nommé, en 1799, membre du conseil-général du département de la Gironde, devint tribun en 1802, et fut élu président de ce corps en 1804. Etant devenu membre du comité de législation, Jaubert fut rapporteur des projets de loi sur le régime des colonies, sur l'âge d'admission pour être juge, sur les donations entre vifs et les testaments, sur les contrats; enfin, sur la réunion des lois civiles en un seul corps de lois, sous le titre de *Code civil des Français*. Il fut aussi chargé d'aller, au nom du tribunal, exposer au corps législatif les motifs de ce dernier projet et de quelques autres, sur le notariat, sur le contrat de louage, etc. Il fut encore l'un des deux secrétaires-rédacteurs du procès-verbal du *Code de procédure civile*. Par suite de la faveur dont il jouissait auprès du chef du gouvernement, il fut nommé membre de la légion-d'honneur et de son comité de consultation, premier inspecteur-général des écoles de droit, commandant de la légion-d'honneur, conseiller-d'état, membre du comité contentieux de la liste civile; enfin, il fut créé comte et commandeur de l'ordre de la Réunion, et nommé, en 1807, gouverneur de la banque de France avec un traitement de 60,000 fr. La restauration lui fit perdre cette place, mais on lui donna celle de conseiller à la cour de cassation, avec le titre de conseiller d'état honoraire. Lorsque Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il reprit ses fonctions au conseil d'état impérial; mais il s'opposa à la destitution des employés nommés sous le gouvernement royal, et il conserva ceux qui refusèrent de signer l'acte additionnel. Au second retour du roi, le comte Jaubert fut éloigné de la cour de cassation; il fut rappelé au mois de décembre 1818, et il y siégea jusqu'à sa mort arrivée le 47 mars 1822. Il a laissé un grand nombre de *Mémoires* et de consultations qu'il fit comme jurisconsulte, ainsi que des *Discours* et des *rapports* qu'il prononça au Tribunal, au Corps législatif et au conseil d'état.

* JAUBERT (NICOLAS-ANTOINE), médecin, membre de l'académie d'Aix, en Provence, naquit en 1741. Il était médecin de l'hospice civil de cette ville. Il est mort dans le courant de l'année 1823, à l'âge de 82 ans. Il a laissé : | *Dissertation medica circa tres quæstiones ab academiâ divionensi propositas*, 1778, in-42; | *Discours sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine*, par James Sims, traduit de l'anglais, 1778, in-12; | *Observations sur les maladies épidémiques avec des remarques sur les fièvres pernicieuses et malignes*, ouvrage traduit de l'anglais de James Sims, Avignon, 1778, in-8°; | *Dissertation sur la méthode curative dans les fièvres exanthématiques* (couronnée par la société royale de médecine de Paris), 1778, in-8°, traduit en allemand, Vienne, 1791, in-8°. Jaubert a laissé en manuscrit un *Traité sur la nature et les causes des fièvres intermittentes*.

* JAUBERT (GUILLAUME-AUGUSTE), frère du précédent, né en 1769 à Condom dans la Gascogne, embrassa l'état ecclésiastique et devint après le concordat curé de Notre-Dame à Bordeaux, puis vicaire-général de ce diocèse, et enfin en 1809 évêque de Saint-Flour. On lui reprocha d'avoir pris possession de son évêché, lorsqu'il n'était encore nommé que par Bonaparte et avant d'avoir reçu ses bulles du pape. Ce ne fut qu'en 1811 que le souverain pontife consentit à les délivrer, et comme elles ne rappelaient point la nomination de l'empereur, elles restèrent ensevelies dans les cartons du ministère. Jaubert assista au concile national de 1811. Pendant les cent-jours, il chercha, mais sans succès, à déterminer le gouvernement à faire usage des bulles pontificales pour obtenir sa consécration. Enfin en 1816 il donna sa démission; l'abbé Jaubert est mort en 1825. Bonaparte l'avait nommé baron et membre de la légion-d'honneur, et il avait siégé, durant la session de 1814, au corps législatif, où il vota avec la minorité. On a de lui une traduction de l'ouvrage de don Tamburini de Brescia sous ce titre : *Vraie idée du Saint Siège*, etc., Paris, 1819, in-8°.

JAUCOURT (le chevalier LOUIS de), l'un des entrepreneurs de l'Encyclopédie, né à Paris en 1704, étudia la médecine sous Boërhaave, et prit à Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage

que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le stathouder voulut le fixer à la Haye, en qualité de gentilhomme et de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvaient guère toucher un homme « sans besoins, sans désirs, » sans ambition, sans intrigue, et qui s'était bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même : sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornèrent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature, furent aussi les objets de son application. On a de lui : | *Recherches sur l'origine des fontaines*, en latin, in-4°; | *Dissertation anatomique sur l'allantoïde humaine*, en latin, in-4° et in-8°; | *Traduction en latin de l'Organe de l'ouïe*, par du Verney, in-4°; | *Vie de Leibnitz*, à la tête de la traduction des *Essais de Théodicée* sur la bonté de Dieu. Il travailla à la publication du *Musæum Sebæanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (voyez SEBA ALBERT), et fut associé aux auteurs de la *Bibliothèque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation : ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile et agréable. Parmi les plus remarquables, le meilleur est l'article *Paris*, où il prouve par une allusion bien soutenue, que le caractère des habitans de cette ville est semblable à celui des Athéniens. Son zèle pour ce prétendu dépôt des connaissances humaines ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique et souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eût à se plaindre de leur ingratitude : quoi qu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'était rendu plus sévère dans le choix des matériaux, et s'il avait indiqué les sources où il les puisait; ou plutôt il aurait gagné dans l'estime des gens de bien s'il avait isolé ses connaissances, et s'il ne s'était pas associé à des hommes qui, au dire du chef même de cette entreprise, peuvent être traités de *chiffonniers*, amassant pêle-mêle les choses bonnes et mauvaises, excellentes et détestables. Il avait composé un *Lexicon medicum universale*; mais ce manuscrit, prêt à

être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande. Il mourut à Compiègne en 1779.

* JAUFFRET (GASPARD-JEAN-ANDRÉ-JOSEPH), évêque de Metz, naquit à la Roque-Brussane, en Provence, le 13 décembre 1759. Après avoir terminé ses études à l'université d'Aix, il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé chanoine de la collégiale d'Aulps, et vint ensuite à Paris, dans le dessein de s'adonner à la prédication. Il débuta avec succès, sous les auspices de M. l'abbé de Boulogne, son compatriote et son ami. Il s'était acquis déjà quelque célébrité, lorsque la révolution vint entraver son zèle et ses travaux. Alors il publia plusieurs écrits en faveur de la religion, et entreprit un journal sous le titre d'*Annales de la religion et du sentiment*, qui parut pendant toute l'année 1791 et une partie de 1792; il réduisa seulement les 18 premiers numéros, et fut remplacé par M. de Boulogne. S'étant fortement prononcé contre la constitution civile du clergé, l'abbé Jauffret fut, après le premier août, obligé, pour se soustraire à la persécution, de se réfugier d'abord à Orléans, puis en Provence, où il séjourna pendant plusieurs années. Après le 9 thermidor, il reprit les fonctions de son ministère dans son pays, et publia, sous le Directoire, un grand nombre d'écrits propres à ranimer la foi des fidèles. Nommé, après le concordat, grand-vicaire de M. de Lorry, évêque de La Rochelle, il passa ensuite, en cette qualité, sous le cardinal Fesch, à l'archevêché de Lyon, où son zèle pour la religion se manifesta avec une nouvelle ardeur. Chargé du gouvernement du diocèse, en l'absence de l'archevêque, il fonda ou fit revivre plusieurs établissemens utiles, tels que des séminaires, des écoles et des congrégations : il y rétablit entre autres les frères des écoles chrétiennes qui, depuis, se sont répandus dans toute la France : et ces travaux ne l'empêchaient pas de continuer à publier divers écrits sur les matières religieuses. Appelé ensuite à Paris par le cardinal Fesch, pour remplir les fonctions de vicaire-général de la grande-aumônerie, l'abbé Jauffret y favorisa ou fit revivre comme à Lyon plusieurs établissemens religieux. Différentes congrégations furent autorisées : les missions étrangères reçurent quelques encouragemens : les institutions d'hospitalières obtinrent une

protection plus marquée : les dames de Saint-Maur, celles du refuge ou de Saint-Michel lui durent presque leur existence. Lorsqu'on forma la chapelle des Tuileries, il en devint un des chapelains ; il venait d'échanger ce titre contre celui d'aumônier de Bonaparte, lorsqu'en 1806 il fut nommé évêque de Metz. Parvenu à l'épiscopat, il redoubla de zèle et d'activité pour la formation des séminaires et de tous les établissemens qui pouvaient être utiles au bien de la religion. Il reçut d'abord dans son propre palais tous les jeunes étudiants, qui se destinaient à l'état ecclésiastique, obtint ensuite du gouvernement tous les bâtimens nécessaires, et au bout d'un an on comptait déjà près de sept cents séminaristes placés dans son diocèse. Outre les soins qu'il donnait aux nombreuses institutions qui se formaient sous ses auspices, il n'en était pas moins occupé des autres parties de l'administration spirituelle ; il parcourait les paroisses, instruisait son troupeau par des discours aussi sages qu'éloquens, et ne négligeait aucun moyen de faire respecter et chérir les devoirs de la religion. Il gouverna quelque temps le diocèse d'Aix, sous le titre d'administrateur capitulaire (1811), après avoir donné à l'abbé Laurent, nommé évêque de Metz, des pouvoirs de grand-vicaire. Le Saint-Père improuva ces dispositions ; on ne voit pas cependant qu'il y ait eu d'actes précis de S. S. sur l'administration de M. Jauffret à Aix, comme sur celle du cardinal Maury à Paris. Quoi qu'il en soit, l'évêque de Metz se conduisit avec modération à Aix ; il n'inquiéta personne, et même il y résida peu. En 1811, il fut du nombre des évêques qui écrivirent au pape, alors à Savone, pour le prier d'accueillir une députation de trois évêques français, et dans sa signature il prit le titre d'évêque de Metz. Il assista au concile de cette année, et ne s'y fit pas remarquer. Se trouvant à Paris lors de la restauration, il se hâta de renoncer à l'administration du diocèse d'Aix, et il reprit le gouvernement de celui de Metz. Il s'occupait avec ardeur d'en réparer les maux causés par l'invasion, lorsque les événemens de 1815 vinrent troubler son repos. Il se rendit à Paris pour défendre ses droits contre l'abbé Laurent, qui prétendait faire revivre sa nomination à l'évêché de Metz. Mais nous passerons légèrement sur cette circonstance, qui affligea tous ses amis.

Après le second retour du roi, il fit célébrer dans toutes les églises de son diocèse de solennelles actions de grâces, et il établit des prières à perpétuité. Attentif à tous les besoins de ses administrés et de son clergé, il procura à la ville de Metz un établissement des frères des écoles chrétiennes ; il fonda une retraite annuelle pour les ecclésiastiques, et reprit la coutume salubre de tenir un synode diocésain ; enfin il s'occupa jusqu'à ses derniers momens de tout ce qui pouvait faire fleurir la discipline et faire cesser les abus, adressant à son troupeau de fréquentes instructions. Il travaillait en même temps à subvenir aux besoins des malheureux : et pour les mieux connaître, il avait réuni un grand nombre de dames de la ville en associations de charité pour les différentes œuvres de miséricorde. Ce prélat mourut à Paris, le 12 mai 1823, à l'âge de 63 ans. Son corps a été transféré à Metz et inhumé dans la cathédrale de cette ville. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, les principaux sont : | *De la Religion ; à l'assemblée nationale, Discours philosophique et politique*, 1790, in-8° ; | *Du culte public, ou de la nécessité du culte public en général, et de l'excellence du culte catholique en particulier*, 1795, 2 vol. in-8° ; 5^e édition, 1813. Cet ouvrage parut d'abord par extraits, dans les *Annales religieuses* ; | *Les Consolations, ou Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolations aux malheureux*, 1796, 15 vol. in-18, fig. On a extrait de cet ouvrage *Les consolations des divines Ecritures*, 3 vol. in-18, et *du Suicide*, 2 vol. in-18 ; | *L'adorateur en esprit et en vérité, ou Les Exercices de la vie chrétienne, réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise*, 1800, 3 vol. in-18 ; | *Des services que les femmes peuvent rendre à la religion, ouvrage suivi de la vie des dames françaises les plus illustres en ce genre, dans le XVIII^e siècle*, 1800, in-12 ; | *Examen particulier de divers sujets, à l'usage des sœurs qui se consacrent à l'éducation gratuite, ou aux fonctions de servantes des pauvres*, in-12 ; | *Méditations sur les souffrances de la croix de Notre-Seigneur J.-C., suivies d'une Instruction sur les indulgences*, 1800, in-18 ; | *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion et de la philosophie, à la fin du 18^e siècle*, Paris, 1803, 2 vol. in-8° (anonyme) ; | *Entretiens sur le sacrement de com-*

mation, 1809, in-8°; | *Le Paradis de l'âme*, traduit du latin d'Horstius, 2 vol. in-12. Il existe aussi de ce prêtre un grand ouvrage sur la religion, tiré à un très petit nombre d'exemplaires non publiés. On a donné à Metz un recueil choisi de ses mandemens en 2 vol. in-8°, 1820.

JAUFFROI (ETIENNE), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 50 mai 1760, était plein de vertus et de lumières. On a de lui : | des *Statuts synodaux, publiés dans le Synode général tenu à Mende en 1758, 1759, in-8°*; | *Conférence de Mende, 1761, in-12*.

JAULT (AUGUSTIN-FRANÇOIS), médecin et orientaliste, né le 1^{er} octobre 1700, à Orgelet en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine, et fut professeur de langue syriaque au collège royal à Paris. Il a traduit : | les *Opérations de chirurgie* de Sharp, 1742, in-12; | *Recherche critique sur la chirurgie* du même, 1751, in-12; | *Histoire des Sarrasins* d'Okeley, 1748, 2 vol. in-12; | le *Traité des maladies vénériennes* d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12; | le *Traité des maladies venteuses* de Combalusier, 1754, 2 vol. in-12; | le *Traité de l'asthme* de Floyer, 1761, in-12; | la *médecine pratique* de Sydenham : il y a joint des notes et une préface, Paris, 1774, in-8°; il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire étymologique*, de Ménage. Ce savant avait des connaissances très variées, et ses traductions sont en général exactes. Il mourut à Paris, le 25 mai 1757, à 57 ans. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans le tome 11 des *Mémoires de l'académie de Besançon* avec une notice sur A.-F. Jault, par le président de Courbouzon.

* **JAUREGUI Y AGUILAR (JEAN de)**, chevalier de Calatrava, né à Tolède en mars 1566, cultiva avec succès la poésie et la peinture, et mourut à Madrid en 1650. On a de lui : | une traduction de l'*Aminte* du Tasse, Madrid, 1609, in-8°, que ses compatriotes ne trouvent pas inférieure à l'original; | une traduction de la *Pharsale* de Lucain, publiée longtemps après sa mort, Madrid, 1789, 2 vol. in-8°. Elle est écrite en octaves, avec une pureté admirable et une fidélité peut-être un peu trop servile; | *Orphée*, poème en 5 chants, Madrid, 1789; c'est l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur comme homme de goût et comme poète;

| *Apologia de la pintura*, Madrid, 1633, morceau estimé des connaisseurs; | quelques *comédies* et morceaux de poésie recueillis avec son *Aminte* sous le titre de *Rimas de don Juan de Jauregui*, Séville, 1618, 2 vol. in-8°. Comme peintre il se distingua par la beauté des chairs, l'expression des figures, et l'art avec lequel il savait ménager les ombres et le coloris.

JAUSSIN (LOUIS-AMAND), apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connaître du public par des *Mémoires historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette île, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches et des choses curieuses. L'*Histoire des révolutions de Corse*, par l'abbé Germanès, Paris, 1776, 5 vol. in-12, a fait tomber ces *Mémoires* dans l'oubli. Nous avons encore de Jaussin un *Traité sur la Perte de Cléopâtre*, in-8°, et un *Mémoire sur le scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

JAVAN, 4^e fils de Japhet, fut père des Ioniens, ou des Grecs qui habitaient l'Asie mineure. Il eut pour fils Elisa, Tharsis, Cethim et Dodanim ou Rhodanim, qui peuplèrent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine et le pays de Dodone ou de Rhodes.

JAVELLO (CHRYSTOSTÔME), savant dominicain italien, enseigna la philosophie et la théologie à Boulogne avec beaucoup de succès, et mourut vers 1540. On a de lui, | une *Philosophie*; | une *Politique*; | une *Economie chrétienne*; | des *Notes sur Pomponace*; | d'autres ouvrages imprimés en 5 vol. in-fol., Lyon, 1566, et in-8°, 1574. Toutes ces productions sont très médiocres.

* **JAVOGUES (CHARLES)**, né à Bellegarde en Bourgogne, en 1759, était huissier, lorsqu'au commencement de nos troubles il se jeta avec fureur dans la révolution. Il fut nommé député à la Convention peu de temps avant le procès de Louis XVI; il y vota sa mort dans les 24 heures. Il appuyait et proposait les mesures les plus violentes, encourageait les démagogues les plus exaltés, prêchait le meurtre et le pillage, et disait hautement « que » c'était vertu dans une république de » dénoncer son propre frère. » Il fut envoyé avec Collot à l'armée qui assiégeait Lyon; et, en sa qualité de commissaire, il eut part, avec son collègue, aux démolitions et aux meurtres qui signalèrent leur

entrée dans cette malheureuse ville. Il y rétablit le club des jacobins. Sa cruauté obtint une odieuse célébrité, et la terreur le précéda, lorsqu'il parcourut les départemens de l'Ain et de la Loire, à la tête d'une armée révolutionnaire. Non content d'envoyer à Lyon chaque jour de nouvelles victimes, il en faisait assassiner un plus grand nombre par le tribunal qu'il avait formé des hommes les plus grossiers du pays, qu'il instruisait lui-même sur ce qu'ils avaient à faire. « Il faut, disait-il un jour à un de ces brigands, que les sans-culottes profitent du moment pour faire leurs affaires; ainsi je fais guillotiner tous les riches, et tu le deviendras. » Il mettait pour son compte cette maxime en pratique, et lorsque des femmes désolées venaient l'implorer pour leurs maris, il leur répondait : « On leur fera grâce, quand ils auront payé. » Ces malheureuses femmes donnaient tout ce qu'on leur demandait, et le lendemain il envoyait à la mort ceux qui croyaient avoir racheté leur vie par les plus grands sacrifices. Il se signala surtout à Bourg par les excès de tous genres et les impiétés les plus horribles, s'abandonnant comme partout à la débauche la plus brutale, dépouillant les églises et ruinant les familles des victimes qu'il faisait immoler. Enfin il alla si loin, qu'il fut dénoncé par Couthon, qui l'accusa d'exercer ses pouvoirs avec la cruauté d'un Néron. De retour à Paris, Javogues rendit compte de sa conduite, et se justifia facilement auprès de son accusateur, en lui faisant part d'une partie de ses rapines. Javogues figura dans les journées des 1^{er}, 3 et 4 prairial, 20, 22 et 23 mai 1795. Malgré la mauvaise réussite de cette insurrection nouvelle, dirigée par les jacobins contre la Convention, et malgré le renversement de la Montagne, Javogues poursuivit toujours son système de terreur. Accusé le 1^{er} juin comme complice dans cette insurrection, et amnistié dans la suite, il fut de nouveau un des auteurs de celle du camp de Grenelle, 9 septembre. On le condamna à être fusillé le 9 octobre 1796, et on déroba ainsi au bourreau la tête d'un des brigands les plus infâmes. Javogues n'avait aucune espèce d'instruction; son ton, son langage, ses manières, ses habitudes même, le rendaient propre à figurer dans la lie de la plus vile populace.

JAY (CLAUDE le); *Jaius*, né à Annecy en Savoie, un des premiers compagnons de saint Ignace, se joignit à ce saint fon-

dateur en 1533, étant déjà prêtre et théologien. En 1540, il fut envoyé en Allemagne avec Nicolas Bobadilla, pour y travailler au maintien de la foi catholique, attaquée par les nouvelles sectes. Bobadilla ayant été obligé de quitter ce pays, pour avoir attaqué avec trop de zèle l'*Interim* de Charles-Quint, le Jay resta seul chargé de cette mission immense. Il s'en acquitta avec un succès éclatant à Worms, Ratisbonne, Ingolstadt, Augsbourg, mais surtout en Autriche, et mourut à Vienne en 1552. Le roi Ferdinand lui avait vainement offert l'évêché de Trieste.

JAY (GUY-MICHEL le), savant avocat au parlement de Paris, était très versé dans les langues anciennes et étrangères. C'est lui qui fit imprimer une *Polyglotte* à ses dépens. Cet ouvrage, en lui acquérant de la gloire, ruina sa fortune; il eût pu la conserver et l'augmenter considérablement, s'il avait voulu laisser paraître sa Bible sous le nom du cardinal de Richelieu, jaloux de la réputation que le cardinal de Ximenès s'était faite par un ouvrage de ce genre. A un défaut de complaisance, le Jay ajouta une imprudence; il mit sa *Polyglotte* à un trop haut prix, et refusa d'en laisser 600 exemplaires aux Anglais, qui n'en voulaient donner que la moitié de la somme qu'il exigeait. Ceux-ci chargèrent Walton de l'édition d'une *Polyglotte* beaucoup plus commode, et firent tomber celle de Le Jay. (*Voyez la Bibliotheca sacra* du Père Le Long, tom. 1, pag. 54.) Le Jay, devenu vieux et pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conseiller-d'état, et mourut en 1675. Il ne faut pas le confondre avec NICOLAS le JAY, baron de Tilly, garde-des-sceaux, et premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à Henri IV et à Louis XIII. La *Polyglotte* de Guy-Michel Le Jay est en 10 vol., très grand in-fol. C'est un chef-d'œuvre de typographie; mais elle est incommode par la grandeur excessive du format et le poids des volumes. Elle a, de plus que la *Polyglotte* de Ximenès, le syriaque et l'arabe. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1643.

JAY (GABRIEL-FRANÇOIS le), jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au collège de Louis-le-Grand, pendant plus de trente ans, et s'acquitt l'estime de ses élèves par sa science, sa piété et son caractère doux et honnête. Il était collè-

güe du Père Jouvenci, et mourut à Paris l'an 1754. On a de lui : | une *Traduction* en français des Antiquités romaines de Denys d'Halycarnasse, et *Bibliotheca rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. C'est une collection des œuvres classiques de ce savant littérateur, qui contient bien des choses peu analogues au titre ; elle renferme : | *Rhetorica*, divisée en 5 livres : c'est peut-être l'ouvrage le plus méthodique et le plus clair que nous ayons sur cette science ; | *Orationes sacræ*, pleines d'éloquence et d'une latinité pure, mais moins riches en choses et en idées qu'en paroles ; | *Orationes panegyricæ* : ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation française ; | des *Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en français ; | *Epistolæ* ; | *Fabulæ* ; | *Poetica* ; | *Tragædiæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même en vers français ; | des *Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de la *Rhetorique*, qui est devenue un livre classique dans bien des collèges. Voltaire eut pour précepteur d'éloquence le Père Le Jay ; mais il préférait le Père Porée, qui ne lui parlait que de littérature. Le jeune élève, qui n'aimait pas la piété du Père Le Jay, lui fit un jour une réponse impie. Son maître, justement irrité, le secouant rudement, lui cria à plusieurs reprises : *Malheureux, tu seras un jour le porte-étendard du déisme en France.*

JAYME. Voyez JACQUES, roi d'Aragon.

JEAN, surnommé *Gaddis*, fils de Mathathias, et frère des Machabées ; fut tué en trahison par les enfans de Jambri, comme il conduisait le bagage des Machabées ses frères, chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE, précurseur de Jésus-Christ, fils de Zacharie et d'Elizabeth, naquit l'an du monde 4004, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son père, qui, n'ajoutant pas assez de foi à ses paroles, parce qu'Elizabeth, sa femme, était avancée en âge et stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorsque la sainte Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mère. Devenu grand, il se retira dans le désert, et y vécut d'une manière très austère. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa nourriture n'était composée que de miel sauvage et d'une espèce de saute-

relles, qui, dans ces provinces, fournissent un aliment aux pauvres. L'an 29 de Jésus-Christ, il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il était le Messie ; mais il leur dit qu'il était la « voix » de celui qui crie dans le désert. » Jésus-Christ étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que » c'était l'agneau de Dieu, la victime par » excellence. » Son zèle fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avait épousé Hérodiad, femme de son frère, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque temps après, il eut la faiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui sut profiter d'une promesse indiscrette qu'Antipas avait faite à Salomé, fille d'Hérodiade. Saint Jérôme dit qu'Hérodiad lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'évangile ne marque pas où ils l'enterrent ; mais du temps de Julien l'Apostat, on montrait son tombeau à Samarie. L'historien juif Flave-Josèphe a rendu témoignage à la sainteté de Jean-Baptiste, et attribue à sa mort la défaite de l'armée d'Hérode ; témoignage que tous les critiques reconnaissent, si on excepte le seul Blondel, qui paraît en douter sans aucune raison (1). La fête de saint Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un temps que l'on

(1) *Apud Judæos fuit opinio, justis ultione Numinis deletum Herodis exercitum propter Joannem, qui Baptista cognominatus est. Hunc enim tetrarcha necavit virum optimum, Judæos excitantem ad virtutum studia, imprimis pietatis ac justitiæ, simulque ad baptismi lavacrum... Cumque magni concursus ad eum fierent, plebs nulli doctrinæ avida. Herodes veritus ne tanta hominis auctoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturi ex ejus consilio, judicavit satius esse, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quam r. bus turbatis seram penitentiam agere. Itaque vincium missum in Macherontem... illi occidi imperat. Quod factum, secuta est Judæorum existimatio ab irato Deo perditum esse Herodis exercitum.* (Joseph lib. 18, Ant. c. 7.) Une observation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inséré ce passage, c'est que Josèphe donne une raison toute différente de l'assassinat de saint Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, et qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni dissimulée. Le grand crédit que Jean avait sur le peuple, et le danger de l'entraîner dans quelque émeute est sans doute le prétexte dont Hérodiad se servit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif : mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'est donc pas là que le passage de Josèphe a été pris.

célébrait trois messes ce jour-là comme à la fête de Noël. Comme saint Jean-Baptiste vécut dans la retraite et dans la mortification, saint Jérôme et saint Augustin l'appellent *Monachorum princeps*, et cette dénomination, qui est juste, suffit pour rendre respectable un genre de vie qui, par son but et ses œuvres, fixe la haine des siècles irréligieux et corrompus. Plusieurs églises se disputent l'avantage de garder le chef du saint précurseur. On peut consulter sur ce sujet le *Traité historique* du chef de saint Jean-Baptiste, par Ducange, ou bien *Antiquitates christianæ de cultu sancti Joannis Baptistæ*, par le Père Paciandi. La fête de saint Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin.

JEAN l'évangéliste (saint), l'un des douze apôtres, né à Bethsaïde en Galilée, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère cadet de saint Jacques le Majeur. Leur emploi était de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avait que 25 à 26 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom du *Disciple* que Jésus aimait. Il était vierge, et c'est pour cette raison, dit saint Jérôme, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; qu'à la cène il reposa sur son sein, et que Jésus-Christ sur la croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, et surtout de sa gloire au moment de la transfiguration. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la croix, où Jésus-Christ lui laissa en mourant le soin de la sainte Vierge. Après la résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de saint Paul. Ce saint apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Epître*, qui portait autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse, fonda et gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 93, il fut mené à Rome, et plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, et fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*; livre mystérieux, et qui, sous diverses figures, annonce la destinée de l'Eglise chrétienne (voy. ALCAÇAR);

l'obscurité qui enveloppe plusieurs de ses passages n'empêche pas qu'on n'y découvre la lumière et l'onction de l'esprit de Dieu. « Ceux qui ont le goût de la piété, » dit Bossuet, trouvent un attrait particulier dans cette admirable révélation de » saint Jean. Malgré les profondeurs de ce » divin livre, on ressent en le lisant une » impression si douce, et tout ensemble » si magnifique de l'esprit de Dieu; il y » paraît des idées si hautes du mystère de » Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son » sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants » si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et » la terre. Toutes les beautés de l'Ecriture sont ramassées dans ce livre; tout » ce qu'il y a de plus touchant, de plus » vif, de plus majestueux dans la loi et » dans les prophètes, y reçoit un nouvel » éclat, etc. » Les sectaires de tous les siècles ont fait sur ce livre divin des commentaires fanatiques, parmi lesquels on distingue ceux de Jurieu, de Newton, et *Les sept Ages de l'Eglise*, attribué à un moine convulsionnaire, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, saint Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *évangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ebion, qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques: la première, citée autrefois sous le nom des Parthes; la deuxième, adressée à Electe, et la troisième à Caius. Ce saint apôtre vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et, ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disait aux fidèles que ces paroles: *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres*. Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en parlèrent, et il leur répondit: *C'est le précepte du Seigneur, et si on le garde, il suffit pour être sauvé*. Enfin il mourut à Ephèse d'une mort paisible, sous le règne de Trajan, la 100^e année de Jésus-Christ, âgé d'environ 94 ans. On le surnomme le *Théologien*, à cause de la subtilité de ses connaissances et de ses révélations, et surtout du commencement de son Evangile; car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de J.-C.; mais saint Jean s'élève comme un aigle au-dessus des nues,

et va découvrir , jusque dans le sein du Père, le Verbe de Dieu égal au Père.

JEAN, surnommé *Marc*, disciple des apôtres (qu'il ne faut pas confondre avec saint Marc l'Evangéliste), était fils d'une femme nommée Marie, qui avait une maison dans Jérusalem, où les fidèles et les apôtres s'assemblaient ordinairement. Jean Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui était son parent : mais Paul s'y opposant, ces deux apôtres se séparèrent, et Marc suivit Barnabé dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean Marc depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. On ne connaît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple ; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau fut depuis fort célèbre.

JEAN (saint), martyr de Nicomédie au commencement de la persécution de Dioclétien. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les chrétiens, et fut rôti sur un gril le 24 février 303. Eusèbe et Lactance ne nomment pas le chrétien qui fit cette action, ils disent seulement qu'il était d'une qualité distinguée ; Usuard et Adon l'appellent *Jean*, et en font mention au 7 septembre, de même que le *Martyrologe romain*. Eusèbe, dans son *Histoire*, liv. 8, chap. 5, et Nicéphore, liv. 7, chap. 5, parlent de la constance de sa foi, et des tourmens cruels qu'on lui fit souffrir. Quelques hagiographes le nomment *Georges*, et croient que c'est le saint qu'on honore sous ce nom. (Voyez GEORGES.) L'action de ce saint martyr, considérée en elle-même, a été censurée par quelques moralistes, qui ne l'ont excusée que par la charité et le zèle pour la foi qui l'ont provoquée ; mais si on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas besoin d'excuse, qu'elle est exactement dans le même genre, et qu'elle lui rède même en vigueur et en éclat. Il y a bien cette différence, que Mathathias agissait au nom et par le vœu d'une nation en corps, ayant ses droits et ses lois, et que les chrétiens de l'empire romain étaient comme des par-

ticuliers soumis aux lois générales ; mais sous Dioclétien, les chrétiens étaient tellement répandus et multipliés, que leur religion pouvait déjà être considérée comme nationale.

JEAN-CALYBITE (saint), naquit d'une illustre famille de Constantinople. Son père se nommait Eutrope et sa mère Théodore. Ils l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences. Saint Jean Calybite quitta secrètement, à l'âge de 12 ans, la maison de son père, et alla se faire religieux dans un monastère des Acémètes. Six ans après, le désir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenait, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre était couvert. En cet état, il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant le père, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportait sa pauvreté, lui envoyait tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin saint Jean Calybite étant sur le point de mourir, se découvrit à son père et à sa mère, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché*. Il leur témoigna en même temps sa reconnaissance, et rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. Il fut nommé *Calybite*, formé d'un mot grec qui signifie *chaumière, petite loge*. L'analogie des circonstances de la vie de ce saint et celle de saint Alexis, les a fait confondre, jusque là que des auteurs ont dit que ce n'était qu'un même saint connu sous différens noms ; cependant les bollandistes ont tâché de prouver que c'étaient deux saints différens, *Acta sanctorum*, tom. 4, julii, et *Comm. ad januar. græcum metricum*, tom. 6, et *Biblioth. orient.*, tom. 1.

JEAN-CHRYSOStOME (saint), né à Antioche en 344, d'une des premières familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus et son éloquence, qui le fit surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire *bouche d'or*. Après avoir fait ses études avec succès, il voulut suivre le barreau ; mais la grâce ayant parlé à son cœur, il quitta toutes les espérances que le monde lui donnait, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit pour le lieu de sa

retraite les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa deux ans dans les travaux de l'étude et les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Méléce l'ordonna diacre, et Flavien son successeur l'éleva au sacerdoce en 385. Ce fut alors qu'il fut chargé du soin de prêcher la parole de Dieu : fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante et persuasive, il joignait des mœurs célestes. Ce fut lui qui composa les discours que Flavien adressa à l'empereur Théodose le Grand, pour obtenir le pardon des habitants d'Antioche. Ses vertus le firent placer sur le siège de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'était introduit parmi les ecclésiastiques de vivre avec des vierges qu'ils traitaient de sœurs adoptives, ou sœurs agapètes, c'est-à-dire charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple en tout à son troupeau. Il chassa les loups de la bergerie : il se réduisit à une vie pauvre, il fonda plusieurs hôpitaux ; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. La véhémence avec laquelle il parlait contre l'orgueil, le luxe et la violence des grands ; son zèle pour la réformation du clergé et pour la conversion des hérétiques, lui attirèrent une foule d'ennemis : Eutrope, favori de l'empereur Arcadius ; le tyran Gaïnas, à qui il refusa une église pour les ariens ; les sectateurs d'Arius, qu'il fit bannir de Constantinople. Ces hommes pervers se réunirent tous contre le saint archevêque, qui eut encore un autre adversaire dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat estimable à bien des égards, mais qu'un zèle outré contre les origénistes animait contre Chrysostôme, s'imaginant qu'il les favorisait. Théophile avait chassé du désert de Nitrie quatre abbés, et saint Isidore d'Alexandrie pour cause d'origénisme ; saint Jean les avait admis à la communion, après avoir examiné leur apologie, et exigé d'eux la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputait. Théophile en fut vivement piqué. L'occasion de se venger se présenta bientôt. Chrysostôme crut que son ministère l'obligeait de s'élever contre les injustices de l'impératrice Eudoxie et de son parti : il en parla indirectement dans un sermon sur le luxe des femmes. Ses

ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui dès lors conçut une haine mortelle contre le saint prélat. Il suffit d'être haï des princes pour l'être bientôt des courtisans. Quelques-uns de ceux-ci inventèrent des crimes, présentèrent des mémoires : Eudoxie les appuya ; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevêque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'était rendu à Constantinople avec un grand nombre d'évêques d'Egypte, qui lui étaient entièrement dévoués. L'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople ; l'archevêque déclara qu'il n'abandonnerait point l'église confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. On eut effectivement recours aux voies de fait ; et comme le peuple était toujours attaché à son pasteur, on envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église ; ils s'y portèrent à de si grands excès, que les lieux saints en furent ensanglantés. Le saint prélat, après sa condamnation, écrivit au pape Innocent I^{er}, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avait violé toutes les règles de la justice. Théophile, de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne. A la seule inspection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étaient l'ouvrage de la cabale, et manda à Théophile de venir à un concile, où l'on jugerait l'affaire conformément aux canons de Nicée ; mais l'empereur et Eudoxie trouvèrent le moyen d'en éluder la tenue. Le saint archevêque était encore à Constantinople. Il fut chassé de son siège, et l'empereur lui envoya l'ordre de partir pour le lieu de son exil : mais il ne dura pas longtemps. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie, effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Jean-Chrysostôme revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, et reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. A peine avait-il été huit mois en repos depuis son retour, qu'on dressa à Constantinople une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenait le sénat et l'église de Sainte-Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, manichéen et demi-païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mé-

lées de superstition. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiraient de grands applaudissemens, et des cris, dont le service divin était troublé. Le pontife ne put souffrir ces désordres, il en parla avec sa liberté ordinaire, et blâma, non-seulement ceux qui les faisaient, mais ceux qui les commandaient. Eudoxie, offensée, résolut d'assembler un nouveau concile contre lui; plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. Arcadius, connaissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux, que cette affaire lui donnait de grandes inquiétudes. L'évêque, dévoué à Eudoxie, lui répondit : *Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean*. Le saint fut condamné, chassé de l'église le lundi 10 juin 404, et envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une horrible persécution contre tous ceux qui défendaient son innocence. On imagina différens prétextes pour verser le sang, comme on avait fait sous les empereurs païens. Saint Jean Chrysostôme souffrit beaucoup dans son exil; toute sa consolation fut dans les lettres qui lui écrivaient le pape Innocent I^{er}, et les plus grands évêques d'Occident, qui prenaient part à son infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en sa faveur à son frère Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabyse en Arménie. Comme on le menait à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisaient, qu'il mourut en chemin, à Comane, le 14 septembre 407, âgé d'environ 63 ans, après neuf ans et demi d'épiscopat et plus de trois années d'exil. Saint Jean Chrysostôme a été une des plus grandes lumières de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité du sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur et la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zèle, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés, tels sont les objets qui occupent saint Chrysostôme dans cet ouvrage, qui est d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de sa vie, la leçon et l'exemple. | Un *Traité de la Providence*, où il montre que Dieu gouverne tout par sa prudence; que les afflictions entrent dans l'éco-

nomie de sa miséricorde, à l'égard des élus, et que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage. | Un *Traité de la divinité de Jésus-Christ*. Il la prouve par les merveilles que sa grâce opère. | Des *Homélies sur l'Ecriture sainte*. Saint Jean Chrysostôme l'avait étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. Un grand nombre d'autres *Homélies* sur différens sujets. On peut regarder cet illustre Père comme le Cicéron de l'Eglise grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un et chez l'autre, de ce génie heureux né pour convaincre l'esprit et toucher le cœur. Quelque grand que soit saint Augustin, on n'a pas assez loué saint Chrysostôme en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Père latin est défigurée quelquefois par les pointes et les jeux de mots, les antithèses, qui faisaient le goût dominant de son pays et de son siècle. Celle du Père grec aurait pu être entendue à Athènes et à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il n'y eut peut-être jamais, dit un critique, d'orateur plus accompli que saint Chrysostôme. Quelle clarté ! rien chez lui n'embarrasse le lecteur : on le comprend sans peine et sans étude. Qu'on cesse de nous vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate. Elle n'est, cette harmonie, qu'un assemblage puéril de mots artistement compassés, lorsqu'on la compare à la douceur incomparable qui résulte, dans saint Chrysostôme, d'une expression aussi heureuse qu'aisée et naturelle. Qui connut jamais comme lui cette délicatesse et cet atticisme qui caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains de la Grèce ? Quelle beauté et quelle élégance dans les tours ? Quelle fécondité dans le choix des mots, qui coulent comme d'une source intarissable ! Est-il obligé de traîner plusieurs fois le même sujet ? jamais il ne se copie, il est toujours original. La vivacité de son imagination lui fournit une multitude d'images et de fleurs dont il embellit chaque période. Rien de tiré dans ses métaphores et ses comparaisons ;

elles sortent du fond même du sujet, et ne servent qu'à donner plus de force au discours, et à l'imprimer plus avant dans l'esprit. Habile dans la connaissance des ressorts qui font mouvoir les passions, il les excite à son gré, et selon la nature de la matière qu'il traite. Son style, toujours approprié au sujet, est, quand il le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Ses discours ne sont pas également châtiés. Mais ceci venait bien moins du défaut de préparation, que des langueurs de la maladie, de l'embarras des affaires, et de ces inégalités qu'éprouvent quelquefois les plus beaux génies. Aux talens qui font le grand orateur, il joignait la profondeur du plus habile dialecticien. De là cette supériorité avec laquelle il résout les difficultés les plus captieuses, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchemens, supériorité qui éclate surtout dans les ouvrages polémiques que ce Père compose contre les Juifs, les anoméens et quelques autres hérétiques. On ne peut pas plus lui comparer les plus célèbres philosophes de l'antiquité. Il l'emporte autant sur eux, que la morale évangélique l'emporte sur celle qui part de l'esprit humain. De toutes les éditions des ouvrages de saint Jean Chrysostôme, les plus exactes et les plus complètes sont celles de Henri Savil, en 1613, 8 tom. in-fol., tout grec; celle de Commelin et de Fronton du Duc, en grec et en latin, 40 vol. in-fol., et celle de dom Montfaucon, 1718 à 1754, en 43 vol. in-fol., en grec et en latin. Cette dernière édition est enrichie de la *Vie* du saint docteur, de préfaces intéressantes, de notes, de variantes; quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'était pas assez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom Montfaucon a adopté la traduction latine du Père Fronton du duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient point été par ce jésuite. On désirerait que ce qui est de lui fût d'un style plus élégant, et approchât davantage de la beauté originale. Plusieurs des ouvrages du célèbre évêque de Constantinople, ont été traduits en français. Nicolas Fontaine a traduit ses *Homélies* sur la Genèse, 2 vol. in-8°; sur saint Matthieu, 3 vol. in-4°, ou in-8°, celle sur saint Paul, 7 vol. in-8°. Il fut obligé de se rétracter, parce qu'il avait fait parler le saint docteur en historien. Le Père de Bonreueil a traduit ses *Lettres*, 2 vol. in-8°. Maucroix a traduit ses

Homélies au peuple d'Antioche, in-8°. Bellegarde a traduit ses *Sermons* choisis, 2 vol. in-8°; ceux sur les Actes des apôtres, 1 vol., et ses *Opuscules*, 1 vol. in-8°: en tout 19 vol. in-8°. L'abbé Auger a donné une traduction estimée des *Homélies*, *Discours* et *Lettres choisies* de saint Jean Chrysostôme, en 4 vol. in-8°; et tout récemment M. l'abbé Guillon, professeur d'éloquence sacrée, a fait paraître une nouvelle et excellente traduction des différens ouvrages de cet illustre Père; elle fait partie de sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*, et comprend 10 volumes de l'ouvrage; le savant traducteur l'a fait précéder d'une *Vie* et d'un *Jugement* des écrits de ce grand évêque, aussi célèbre par son éloquence que par sa sainteté. Nous avons en outre deux *Vies* de ce saint: la première par Hermant, écrite d'un style un peu enflé, mais d'ailleurs très estimable; la seconde par Tillemont, écrite plus simplement et avec une exactitude que rien n'égale. Celle-ci se trouve dans le tome 2 de ses *Mémoires*.

JEAN LE NAIN (saint), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, se consacra dans la solitude de Scété au travail, au jeûne, à la prière et aux exercices de piété. Un frère lui demandant à quoi servaient les veilles et les jeûnes: « Ils servent, répondit-il, à abattre et humilier l'âme; afin que Dieu, la voyant abattue et humiliée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean le Nain avait aussi coutume de dire que « la sûreté du moine est de garder sa celule, de veiller sur soi, et d'avoir tous les jours Dieu présent à l'esprit. » Il mourut vers le commencement du 5^e siècle.

JEAN LE SILENCIEUX (saint), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. L'archevêque de Sébaste l'ordonna ensuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après, il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de 104 ans.

JEAN CLIMAQUE (saint), surnommé aussi le *Scolastique* et le *Sinaïte*, naquit

dans la Palestine vers 525. A l'âge de seize ans, il se retira dans la solitude, et, malgré sa résistance, il fut élu abbé du mont Sinaï vers l'an 580. Dans cette place, il fit paraître tant de piété et de sagesse, qu'il fut aimé et admiré de tous les religieux : mais il retourna dans sa cellule l'an 584, quelque instance qu'on fit pour le retenir. Il mourut l'an 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé : *Climax*, ou *Echelle des vertus*, titre qui lui fit donner le nom de *Climaque*. Il le composa pour la perfection des solitaires, et il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellens principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes qui donnent de la force à ses principes. L'échelle est composée de 30 degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroise le cāmaldule, l'abbé Jacques de Billi et le Père Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une version en français, avec la *Vie* du saint, par Arnaud d'Andilly, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris en 1653, in-fol., avec la traduction latine de Rader.

JEAN (saint), dit *l'Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, était de l'île de Chypre, dont son père avait été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 sur le siège patriarcal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata surtout dans la famine qui désola son peuple en 645, et dans la mortalité qui la suivit. L'invasion des Perses en Egypte le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelait alors Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce » que vous avez exaucé ma prière, et qu'il » ne me reste qu'un tiers de sou, quoiqu'à » mon ordination j'aie trouvé dans la mai- » son épiscopale d'Alexandrie environ » 4000 livres d'or, outre les sommes in- » nombrables que j'ai reçues des amis de » J.-C. C'est pourquoi j'ordonne que ce » peu qui reste soit donné à vos servi- » teurs. » Ce testament nous fait voir quelles étaient les richesses de l'église d'Alexandrie, et rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit de *Saint-Jean de Jérusalem* tire son nom de ce saint.

JEAN DAMASCÈNE (saint), ou de Da-

mas, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux italien, nommé *Côme*, qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins. Le calife le prit pour son premier ministre, mais il quitta cet emploi, et se retira au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, y pratiqua toutes sortes de vertus, y mourut vers l'an 760, et selon quelques-uns l'an 780, à 84 ans. Nous avons de lui : | *Quatre livres de la foi orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie, d'une manière scolastique et méthodique; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard et saint Thomas parmi nous. On y voit qu'il croyait que le Saint-Esprit procédait du Père seulement, et nom du Fils; article sur lequel l'Eglise n'avait pas encore définitivement prononcé. | Plusieurs *Traité théologiques*; | des *Hymnes*; | une *Dialectique* et une *Physique*; | *Dispute entre un chrétien et un sarrasin*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat*, *Indice regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare; il y en a plusieurs traductions françaises, anciennes et peu recherchées. Sa critique n'était pas assez forte ni assez éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables, telles que la délivrance de Trajan par les prières du pape saint Grégoire le Grand, et que Jean de Jérusalem, qui vécut dans le 10^e siècle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damascène. Quelques critiques protestans disent que ce Père n'a pas fait scrupule d'employer le mensonge pour défendre la vérité. C'est une calomnie. On ne doit point taxer de mensonge un écrivain qui est quelquefois mal servi par sa mémoire, où qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais; il peut pécher par défaut d'exactitude sans manquer pour cela de sincérité. On comprend que c'est la défense des saintes images qui attira à saint Damascène ces politesses de la part des protestans : cependant les plus distingués parmi eux ont rendu justice à l'érudition, à la science de la théologie, à la netteté et à la précision qui se font remarquer dans les ouvrages de ce Père. Le reproche de pélagianisme que lui fait Basnage ne montre que la mauvaise humeur ou le peu de réflexion de ce caustique censeur. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du Père Le Quien, 1712, in-fol., 2 vol., grec et latin. Cette édition

a reparu à Vérone en 1748 avec des améliorations.

JEAN surnommé *Malala*, était d'Antioche. Il écrivit au commencement du 10^e siècle, une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au temps de Justinien. Elle a été imprimée à Oxford, en latin et en grec, l'an 1691, in-8°, avec des *notes* par Edmond Chilmead.

JEAN (saint), archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété et ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin, réfugiés à Teano, parce que leur monastère avait été brûlé par les Sarrasins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, car c'était l'usage que quand on prenait un séculier pour abbé, il commençait par se faire moine, et fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastère, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, et y mourut l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations et des malheurs qu'a soufferts le Mont-Cassin, et des prodiges qui y ont été opérés. On le croit aussi auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Péregrin, dans son histoire des princes de la Lombardie.

JEAN de *Bergame* (saint), fut placé sur le siège épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science et sa vertu consommées, et l'occupa très fructueusement l'espace de 27 ans. Les ariens déchiraient alors l'Eglise : il s'éleva avec force contre eux, et en toucha un grand nombre qui, de persécuteurs, devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle ; les chefs des ariens, furieux et jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 683.

JEAN CAPISTRAN. *Voy.* CAPISTRAN (saint JEAN de).

JEAN DE MATERA (saint), né à Matera dans la Pouille, vers 1050, de parens illustres, s'illustra lui-même par ses prédications et par ses miracles. Il institua sur le mont Gargan, vers 1118, un ordre particulier, qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'*ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1159, à 89 ans, et fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN DE MATHA (saint), né en 1160, à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonnette, en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avait étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le saint

ermite Félix de Valois : ils fondèrent de concert l'*ordre de la Sainte-Trinité* pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, et leur donna solennellement, en 1199, un habit blanc, sur lequel était attachée une croix rouge. Saint Jean de Matha fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena cent-vingt captifs. Il mourut peu de temps après à Rome, en 1215. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avait confirmé sa règle. Elle porte, entre autres choses, que les frères réserveront la 5^e partie de leurs biens, pour la rédemption des captifs. L'ordre des trinitaires fit en peu de temps de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, et même au-delà de la mer. Le moine Albéric, qui écrivait 40 ans après, dit qu'ils avaient déjà jusqu'à 600 maisons, entre lesquelles était celle de Saint-Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de Saint-Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'église de Paris. C'est de cette maison que leur est venu, en France, le nom de *Mathurins*. *Voyez* les *Annales* de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-folio.

JEAN DE MEDA (saint), né à Meda, auprès de Côme, en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'était alors composé que de laïques, et y introduisit des ecclésiastiques et des prêtres. Il mourut saintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus.

JEAN COLOMBINI (saint). *Voy.* COLOMBINI.

JEAN DE DIEU (saint), naquit en 1495 à Montemajor-el-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique, pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon du bienheureux Jean d'Avila (*voyez* ce nom) le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et des malades. Le zèle du saint homme suppléa à tout, et vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheta une maison à Grenade ; et du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est là que Jean jeta les premiers fondemens de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, et répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avait point laissé d'autre règle à ses disciples que son exemple : ce fut Pie V qui leur donna celle de saint Augustin.

Ce pontife y ajouta quelques autres réglemens, pour donner de la stabilité à cette congrégation, appelée l'ordre de la charité : congrégation qui secourt l'humanité, et déploie plus de bienfaisance réelle dans une seule ville, que la secte des philosophes dans le monde entier, quoique ceux-ci aient toujours ce mot à la bouche. « Cet ordre, dit un auteur judicieux, semble avoir été institué exprès à la naissance du protestantisme, pour démontrer contre les réformateurs l'utilité et la nécessité des vœux monastiques. Des hommes à gage rendraient-ils des services aussi purs que les Frères de la Charité ? Et sans le vœu par lequel ils s'y engagent, auraient-ils le courage d'y employer toute leur vie ? La prétendue réforme, avec ses belles idées de perfection, a-t-elle trouvé un moyen de suppléer aux bonnes œuvres pratiquées par les religieux hospitaliers ? »

JEAN D'YEPEZ, plus connu sous le nom de JEAN DE LA CROIX (saint), né à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, prit l'habit de carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec sainte Thérèse. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portait pour prendre celui de carme déchaussé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, et en fut enfin tiré par le crédit de sainte Thérèse : mais les supérieurs de la réforme, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmélites, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Ubeda, le 14 décembre 1591, âgé de quarante-neuf ans. Il a été béatifié en 1675 sous Clément X, et mis au rang des saints en 1726 sous Clément XIII. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, et traduits en italien et en latin, intitulés : *La Montée du Mont-Carmel*, *La Nuit obscure de l'âme*, *La Flamme vive de l'amour*, *Le Cantique du divin amour*. Ces ouvrages sont écrits d'un style obscur, et, pour ainsi dire, mystérieux. On y trouve les principes d'une mysticité incompréhensible à beaucoup de personnes. « L'auteur, dit un judicieux théologien, explique les opérations du Saint-Esprit

» dans les impressions surnaturelles, et
 » tous les degrés de l'union divine dans
 » la prière. On ne peut décrire les communications secrètes d'une âme dans
 » cet état, et il n'y a que ceux qui les ont
 » éprouvées qui soient capables de s'en
 » former une idée. C'est pour ces personnes que le saint a écrit les ouvrages
 » dont nous parlons. Ils leur seroient sans
 » doute utiles ; mais ils pourraient devenir nuisibles à ceux qui ne sont point
 » dans le même cas, et qui sont facilement les dupes de leur imagination :
 » ils le deviendraient surtout aux enthousiastes qui abusent de ce qu'ils n'entendent point, pour étayer leurs illusions. »
 Le Père Berthier, dans ses *Réflexions spirituelles*, a consacré onze Lettres à l'explication des œuvres de saint Jean de la Croix ; il prétend y trouver trois choses : « 1^o une logique des plus précises ;
 » 2^o un esprit éclairé des lumières divines ;
 » 3^o un don d'instruction qui ne se dément
 » nulle part. » Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement si favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la science des voies intérieures est la plus difficile, la plus profonde de toutes, et la plus admirable, comme dit le prophète ; qu'il est difficile de la réduire en règle ; et quand on y parviendrait, ôterait-on à Dieu la puissance des exceptions ? *Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, et non potero ad eam.* (Voyez ARMELE, CATHERINE DE SIENNE, FÉNÉLON, GUYON, RUSBROCK, TAULÈRE, etc.)
 Le Père Maillard, jésuite, a traduit en français les Œuvres de saint Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchemens. Le Père Honoré de Sainte-Marie et le Père Dosithée de Saint-Alexis, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce saint. Celle du Père Dosithée a été imprimée à Paris en 1727, en 2 vol. in-8°. Collet a écrit aussi la *Vie* de ce saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN DE CHELM, ainsi appelé parce qu'il était évêque de Chelm en Pologne. Il remplissait, dit-on, ce siège au commencement du 15^e siècle. L'austérité de sa vie s'était répandue sur son caractère, et la sévérité de son zèle approchait beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier et peu commun, imprimé en 1524, à Landshut en Bavière, in-fol., sous ce titre : *Onus Ecclesiæ, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissè-*

numque Scriptura, de afflictione, statu perverso, et necessitate reformationis Ecclesie. C'est une déclamation contre les abus qui s'étaient glissés dans l'Eglise, et une espèce de satire contre les mœurs des ecclésiastiques; elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru, en 1531, à Cologne, in-fol., et en 1620, in-4°, sous un titre un peu différent quoique essentiellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils ont attribué l'un à Jean de Chiemsée en Bavière. L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier Jean qui en est l'auteur. On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemsée, mal lu et mal interprété. Quoi qu'il en soit, ce livre, qui a paru aussi sous le titre abrégé *De corrupto statu Ecclesie*, est peu de chose : beaucoup de zèle et d'érudition, mais peu de goût et de discernement. Il se serait peut-être perdu sans les protestans, qui ont cru acquérir un trésor dans cette satire contre le clergé : comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvaient autoriser les hérésies et les schismes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques de Cluse, d'autres à Nicolas Clemangis. (*Voyez ces noms.*)

PAPES.

JEAN I^{er} (saint) pape, toscan, monta sur la chaire de saint Pierre après Hormisdas le 13 août 525. L'empereur Justin ayant publié un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques les églises qu'ils leur avaient enlevées, Théodoric, premier roi des Goths d'Italie (*voyez ce nom*), et protecteur de l'arianisme, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut le 27 mai 526, regardé comme un martyr. Il eut Félix IV pour successeur. Les deux *Lettres* qui portent le nom de ce saint pape sont visiblement supposées. On trouve sa *Vie* dans les bollandistes, mai, tom. 6.

JEAN II, surnommé *Mercur*, romain, fut pape après Boniface II, le 25 janvier 533. Il approuva cette fameuse proposition, qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est*; ajoutant *in carne*, afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites; elle avait souffert de grandes difficultés, et avait été quelque temps

supprimée, à cause de l'abus que les eutychiens en faisaient : le pape Hormisdas se refusa constamment aux prières des moines scythes, qui en demandaient l'approbation, mais les nestoriens se prévalant de cette suppression, et les moines acémètes la combattant avec une ardeur qui les rendait suspects de cette dernière hérésie, Jean crut devoir approuver une proposition qui présentait réellement un sens orthodoxe. Il mourut le 18 mai 535. et eut Agapet pour successeur. *Voyez saint ALEXANDRE*, fondateur des acémètes.

JEAN III, surnommé *Cattelin*, né à Rome, pape après Pélage I^{er}, le 1^{er} août 560, montra beaucoup de zèle pour la décoration des églises, acheva celle de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, gouverna sagement l'Eglise pendant un pontificat de 13 ans, et mourut le 13 juillet 573. Benoît I^{er} fut son successeur.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Ecthèse* d'Héraclius, qui ne tarda pas à se rétracter. (*Voyez son article.*) Jean fut élu pape le 26 décembre 640, succéda à Séverin, et mourut le 12 octobre 642. Théodore fut son successeur.

JEAN V, syrien, digne d'occuper le saint Siège par son zèle, sa douceur et sa prudence, y monta le 23 juillet 685, après Benoît I^{er}, mourut le 2 août 686 et fut remplacé par Conon.

JEAN VI, grec de nation, monta sur la chaire pontificale après Sergius, le 3 octobre 701, et mourut le 11 janvier 705. Il eut pour successeur Jean VII.

JEAN VII, grec, devint pape après le précédent, le 1^{er} mars 705, et mourut le 18 octobre 707 : il ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avait à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile *in Trullo*, ou Quini-Sexte, qui s'était assemblé par son ordre. Sergius, un des prédécesseurs de Jean, n'avait jamais voulu y souscrire, quelque instance que lui en eût faite l'empereur. En effet, le pape n'avait eu aucune part à sa convocation, et il n'y avait assisté ni en personne, ni par ses légats. Sous le pape Jean il renouvela ses instances, et envoya les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adressée au pape. Dans cette lettre, il le conjurait d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuverait dans ces actes, et de rejeter le reste. Mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury après Anastase, *craignant de déplaire à*

l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y avoir rien corrigé. Ce qu'il fit de mieux fut le rétablissement de saint Wilfride, archevêque d'York, dans son siège. Sisinnius fut son successeur.

JEAN VIII, romain, pape, successeur d'Adrien II (14 décembre 872), couronna empereur Charles le Chauve en 875, et vint en France en 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, et où il reconnut solennellement Louis le Bègue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisaient en Italie l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même temps, il se laissa fléchir par les prières de Basile, empereur d'Orient, et tromper par les artifices de Photius. Persuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il disait lui avoir été faite pour rentrer dans le siège de Constantinople, et par des lettres supposées sous le nom de plusieurs évêques, où le pape était prié de l'accueillir, il reçut le fourbe à sa communion, et consentit qu'il occupât le siège qui depuis tant d'années faisait l'objet de son ambition. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, et a fait dire au cardinal Baronius que Jean VIII s'était conduit comme une femme : c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII était femme, et c'est là probablement le fondement de la fable de la papesse Jeanne. (*Voyez* BENOÎT III.) Photius, par une longue trame d'impostures et de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles lui fussent, ne l'étaient pas encore assez à ses yeux; les lettres qu'il présentait étaient altérées et bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes. (*Voyez* Beveridge, *Pandectæ. can. apost. et conc.*) Le pape ayant ensuite envoyé Marin en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'était passé au concile de Photius, apprit le mystère d'iniquité : il déclara nul ce synode, où ses légats, intimidés ou corrompus par Photius, avaient, par une insigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avaient reçus dans leurs instructions, et excommunia en même temps le faussaire Photius. Jean

VIII mourut peu de temps après le 11 décembre 882, après avoir gouverné l'Eglise pendant dix ans. Nous avons de lui 526 *Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguait tellement les excommunications, qu'elles passaient en formules. Il dérogea à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pèlerinages. Martin II lui succéda.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de Saint-Benoît, successeur du pape Théodore II, fut élu le 12 mars 898, et mourut le 26 mars 900. Il eut pour compétiteur le prêtre Sergius, qui fut obligé de s'enfuir. Seul maître du souverain pontificat, il gouverna l'Eglise avec sagesse, tint plusieurs conciles, parmi lesquels on remarque celui de Rome (899), où la mémoire du pape Formose fut rétablie. Il fit jurer dans celui de Ravenne l'observation des capitulaires de Charlemagne. Benoît IV lui succéda.

JEAN X, romain, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon. Il monta sur le trône pontifical le 30 août 914, par le crédit de Théodora la Jeune, femme puissante. Ce pontife était guerrier; il défait les Sarrasins qui désolaient depuis quelque temps l'Italie (916). Il fut chassé de son siège par Gui, duc de Toscane, à la persuasion de Marosie, femme de ce duc, et sœur de Théodora. Cette femme avait contre lui une haine profonde. Gui fut soutenu par les Romains, qui étaient indisposés contre le pape, parce qu'il laissait gouverner sous son nom Pierre son frère, qui s'était rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils couvraient leur haine d'un prétexte spécieux, disant qu'il était inhabile à posséder ce siège par la même raison que le pape Formose, puisqu'il avait quitté le siège de Ravenne pour monter sur celui de Rome, et que les translations étaient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne soit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ses fautes par la pénitence. Il témoigna en plusieurs occasions le vif repentir qu'il en avait, et exhorta des personnes charitables à joindre leurs prières aux siennes, pour fléchir la colère de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, selon Luitprand, on l'étouffa, en 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche. Il avait occupé 14 ans le saint Siège, sur lequel Léon VI le remplaça.

JEAN XI, fils naturel, non du pape Ser-

gius III, comme Luitprand l'avance sur des bruits populaires, mais, selon l'opinion la plus vraisemblable, d'Albéric, duc de Spolette, et de Marosie (la même qui fit périr Jean X), fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mère, le 20 mars 931, après Etienne VIII. Marosie, monstre de lubricité et d'ambition, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son 2^e mari, Albéric, son fils, qu'elle avait eu d'un premier mari, la fit enfermer, avec le pape Jean XI, son frère utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette prison, en 936, victime de l'ambition de sa mère et de la cruauté de son frère. Léon VII fut son successeur.

JEAN XII, romain, qui se nommait OCTAVIEN, était fils d'Albéric, patrice de Rome, et succéda à la dignité et à l'autorité de son père, quoique clerc. Il se fit élire pape en 956 à la mort d'Agapet II, et prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avènement au pontificat; il n'avait que 48 ans lorsqu'il fut élu. Béranger s'étant alors fait couronner roi, tyrannisait l'Italie. Jean XII implora le secours d'Othon I^{er}, qui passa les monts et vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, et lui jura sur le corps de saint Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Béranger contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entre autres, « d'avoir paru l'épée au côté, la cuirasse sur le dos et le casque en tête; d'avoir bu à la santé du diable; d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de plusieurs villes, les croix et les calices de l'Eglise de Saint-Pierre. » On le déposa et on mit à sa place Léon VIII. (*Voyez ce nom.*) Le pape déposé rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il se vengea, en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, en leur faisant couper la langue, le nez et les doigts. Il assemble ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avait convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avaient pas corrigé; il fut assassiné peu de temps après, le 14 mai 964, par un mari qu'il avait outragé, ou suivant d'autres (*Art de vérifier les dates*), il fut emporté après une courte maladie. Luitprand attribue sa mort à une autre cause. Il raconte que « les démons le frappèrent si rudement

» un soir qu'il était couché avec une femme, qu'il en mourut huit jours après. » Récit qui peut avoir du rapport avec les deux autres versions. Le grand nombre de vertueux et saints pontifes qui ont occupé le siège de Rome doit faire oublier le petit nombre de ceux dont les mœurs ont contrasté avec leur état. J.-C. nous avertit expressément que les chefs de la religion ne sont pas impeccables, et que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils sont les ministres, ni contre la doctrine dont ils sont les dépositaires : *Super cathedram Moysis sederunt scribæ et pharisæi : omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite ; secundum opera vero illorum nolite facere*, Matth. 23. — *Voyez la fin de l'article ALEXANDRE VI.*

JEAN XIII, romain, fut élu pape après Léon VIII le 2 octobre 965, par l'autorité de l'empereur Othon le grand, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre 12 des principaux auteurs de la sédition, et livra Pierre au pape, qui le fit fouetter et promener par la ville, assis à rebours sur un âne, et l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon était à Rome, le démon s'empara d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la chaîne de saint Pierre, qu'on lui mit autour du cou, et il fut guéri. Thierry, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussitôt de la chaîne, protestant qu'il se ferait plutôt couper la main que de lâcher sa prise. Le pape le satisfît en lui en donnant un chaînon. Jean mourut en 972, après un pontificat d'environ 7 ans : il eut pour successeur Benoît VI.

JEAN XIV, évêque de Pavie et chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, le 49 octobre 984. Il quitta le nom de Pierre qu'il avait auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Après trois mois de pontificat, il fut mis en prison au château Saint-Ange, par l'antipape Boniface VII (*voyez ce nom*), et y mourut de misère ou de poison le 30 août 985.

JEAN XV, romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV, l'an 985; mais comme il mourut avant son ordination, on ne le compte guères parmi les papes. Le nom de Jean XV est presque toujours donné au suivant. Il était savant, et avait composé divers ouvrages.

JEAN XVI, romain, fut mis sur le

saint Siège après la mort de l'antipape Boniface VII, et celle de Jean XV, en 985. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993, et c'est le premier exemple de canonisation solennelle (1). Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome. Il s'opposa à la déposition d'Arnoul, archevêque de Reims, par Hugues Capet. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut d'une fièvre violente l'an 996. Il faut le distinguer de l'antipape JEAN XVI, surnommé auparavant *Philagase*, auquel les gens de l'empereur Othon III coupèrent les mains et les oreilles, et arrachèrent la langue, en 998. Voyez OTHON III et GRÉGOIRE V.

JEAN XVII, nommé auparavant *Sicco*, romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Silvestre II, le 6 juin 1003, et mourut le 31 octobre de la même année.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Fasan*, romain, fut successeur de Jean XVII, le 19 mars 1004. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009. Il eut Sergius IV pour successeur.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, et frère du pape Benoît VIII, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolphe de Bourgogne et Canut d'Angleterre, assistèrent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1053, et fut remplacé par Benoît IX. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, portugais, fils d'un médecin, médecin lui-même, devint évêque de Tusculum ou Frascati, cardinal, et enfin pape en 1276. On devrait le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom était Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, et qu'ils ont aussi inséré l'antipape Philagase, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue

pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. (Voyez GRÉGOIRE.) Ce pape disait à ses amis qu'il se *promettait une longue vie*; mais il fut écrasé, environ huit mois après son élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faisait construire à Viterbe. Il expira le 16 mai 1277. Nicolas III lui succéda. On a de lui des ouvrages de philosophie, de médecine et de théologie.

JEAN XXII naquit à Cahors, d'une bonne famille, et non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom était Jacques d'EUSE. Il avait beaucoup d'esprit, et il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité il parvint à la pourpre, et enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum papa*. Mais cette anecdote de Villani est détruite par la lettre circulaire du nouveau pontife, où il parle de l'unanimité des cardinaux et de ses craintes en s'imposant un si pesant fardeau. Jean XXII érigea diverses abbayes en évêchés, et fit des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché; on lui donna pour suffragans Montauban, Lavaur, Mirepoix, St.-Papoul, Rieux, Lombez et Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezaïs (aujourd'hui transféré à La Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur LOUIS de Bavière. La seconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après je ne sais quel Bégueard, mis à l'inquisition de Toulouse, que *J.-C. ni les apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier*. C'était, selon lui, un article de foi. Les franciscains demandèrent à cette occasion, *s'ils pouvaient dire que leur potage leur appartient, lorsqu'ils le mangent*? Les uns soutenaient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son temps à l'examiner. Les cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur cha-

(1) Ce fut sous ce pape (en 989) que les Russes se convertirent à la religion chrétienne, à l'exemple de leur prince Vladimir.

pitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarèrent pour la non-propriété, et la firent enseigner par leurs docteurs. (*Voyez OCCAM.*) Une autre querelle occupait depuis quelque temps les principaux membres de l'ordre. Leur habit devait-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devait-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces questions, qui dérivèrent de l'attachement de l'ordre à son fondateur, et du désir de se conformer à son costume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachait, par la véhémence, et, pour mieux dire, la fureur avec laquelle les opinions s'entre-choquaient. Elles produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres, de satires, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du christianisme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les frères mineurs avaient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses extravagantes, *Cum inter*, etc. Les cordeliers, irrités de leur côté, embrassèrent le parti de l'empereur brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent celui-ci d'hérétique, et ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent sur le bûcher. Jean XXII résolut même d'abolir l'ordre entier et il l'aurait fait, s'il avait pu se dissimuler les services que l'Eglise en avait reçus, et continuait d'en recevoir, malgré les écrits de quelques-uns de ses membres. La troisième dispute qui agita son pontificat fut celle de la *Vision béatifique*; ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa, dans un sermon, ses sentimens sur cette matière. « La récompense des saints, dit-il, avant la venue de J.-C., était le soin d'Abraham; après son avènement, sa passion et son ascension, leur récompense, jusqu'au jour du jugement, est d'être sous l'autel de Dieu, c'est-à-dire sous la protection et la consolation de l'humanité de J.-C.; mais après le jugement, ils seront sur l'autel, c'est-à-dire sur l'humanité de J.-C. » Le pape répéta cette même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit; quoique dans le fond il ne voulût parler que d'une augmentation de gloire après la résurrection. Il assembla un consistoire, dans lequel il déclara qu'il n'avait jamais prétendu rien

définir dans cette question, et que ce qu'il en avait dit, il ne l'avait dit que comme orateur, et s'expliqua de plus très nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon le 4 décembre 1334. Ce pontife avait l'esprit pénétrant, et capable des plus grandes affaires. On loue sa sobriété et son amour pour l'étude; mais il ternit ces qualités par son emportement, et surtout par son avarice, si on en croit Villani; mais il est bon de se souvenir que Villani était une créature de Louis de Bavière, qu'il lui avait dévoué sa plume, et qu'en général il n'est pas exempt de prévention et de haine. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, surtout sur la médecine, science dans laquelle il excellait : | *Thesaurus pauperum*; c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525; | un *Traité des maladies des yeux*; | un autre *sur la formation du fœtus*; | un autre *de la goutte*; | des *Conseils pour conserver la santé*; | on lui attribue l'*Art transmutatoire des métaux*, traduit du latin en français, Lyon, Bonhomme, 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* et de *Bulles* mieux écrites que la plupart des ouvrages de son temps. Celles qui sont d'un style incorrect et barbare paraissent supposées. On lui attribue la fameuse bulle *Sabbathine*, contenant des indulgences accordées aux carmes et à leurs alliés; mais c'est une pièce supposée comme l'ont prouvé différens critiques. *Multa tribuuntur romanis pontificibus constitutiones*, est-il dit dans une thèse, composée en 1677 par M. Chamillard, syndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgo dicitur Sabbathina supposititiis videtur Joannis XXII partus*; assertions que le Père Papebroch a prouvées par toutes les lumières d'une critique savante et impartiale. On peut consulter aussi le Père Noël Alexandre, qui a traité amplement le même sujet dans son *Hist. eccl.*, sect. 15, dissert. 41, art. 2. Ce fut ce pape qui publia les constitutions de Clément V appelées *Clémentines*.

JEAN XXIII (BALTHASAR COSSA), napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal, et l'envoya en qualité de légat à Bologne, et fut élu pape le 14 mai 1410, après la mort d'Alexandre V, durant le grand schisme. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII, et Pierre de

Lune qui se faisait appeler Benoît XIII, se désistaient de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1443, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avait engagé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'était venu à Constance qu'à regret : et en regardant cette ville avant d'y arriver, il avait dit à ses compagnons de voyage : « Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards. » Ayant résolu de prendre la fuite, il fut secondé par Frédéric, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, et transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. On l'accusa de crimes si odieux, qu'il n'y a guère d'apparence qu'il les eût tous commis; mais la paix de l'Eglise exigeait qu'il fût déposé; il le fut le 29 mai 1443, et la sentence fut suivie de la prison à Heidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V sollicita, à la prière des Florentins, son élargissement auprès du comte palatin, dans les états duquel il était détenu prisonnier. Ayant été relâché, il se rendit à Florence, se jeta aux pieds de Martin V, et le reconnut pour le vrai souverain pontife; ce spectacle tira les larmes des yeux des cardinaux qui lui étaient même le plus opposés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré collège, et lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa ne jouit pas longtemps de ces honneurs. Il mourut à Florence six mois après, le 22 novembre 1449. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offraient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, et mourut en philosophe chrétien. Il fit dans la prison où il avait été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avait de l'esprit et du goût pour les lettres; nous en citerons quelques-uns :

Qui modo summus eram, gaudens et nomine præsul,
Tristis et abjectus nunc mea fata gemo.
Excelsus solio nuper versabar in alto,
Cunctaque gens pedibus oscula prona dabat
Nunc ego pœnarum fundo devolvor in imo;
Vultum deformem quemque videre piget.
Omnibus in terris aurum mihi sponte ferebant;
Sed nec gaza juvat, nec quis amicus adest.
Sic variis fortuna vices, adversa secundis
Subdit, et ambiguo nomine ludit atrox.

Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avait été déposé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conséquences qui, dans d'autres circonstances, ne pourraient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats déposans reconnussent Jean XXIII pour le vrai pape, ils n'ignoraient pas que sa légitimité était douteuse dans une grande partie du monde chrétien : ils savaient d'ailleurs que ce qui était sage et légal dans un cas extrême où il s'agit du salut public de l'Eglise ou de l'état, ne peut nullement se généraliser, et que dans la rigueur même de la subordination civile et militaire, il y a des cas qui repoussent la loi établie. Voyez GASSION.

JEAN D'Antioche, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Dieu lui ouvrit les yeux dans la suite. Il se réconcilia avec saint Cyrille; anathématisa l'hérésarque Nestorius, et mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'évêque *œcuménique* ou universel, contre laquelle les papes Pélage et Grégoire le Grand s'élevèrent avec force. (Voyez PHOCAS.) Ce patriarche mourut en 593, regardé comme un homme vertueux, mais aigre, hautain et opiniâtre. Il était d'une charité apostolique, et donnait tout aux pauvres. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée et un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, et ce prince couchait dessus, lorsqu'il voulait faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeuneur à la fin du traité *De penitentia* du Père Morin.

JEAN de BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices ecclésiastiques*, publié en 1679, par Le Brun des Marets, in-8°, avec des notes et des pièces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avait obligé de se retirer.

JEAN de Bergame (saint), fut placé sur le siège épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science et sa vertu consommées, et l'occupa très fructueusement l'espace de 27 ans. Les ariens déchiraient alors l'Eglise : il s'éleva avec force contre eux, et en toucha un grand nombre, qui de persécuteurs devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle ;

les chefs des ariens, furieux et jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 685.

JEAN de SALISBURY ou SARISBERY. *Voy.* ce dernier nom.

JEAN, premier secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après sa mort, arrivée en 425. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Théodose le Jeune, à qui cette riche succession appartenait, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mère de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean ayant eu le temps de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, et fit même prisonnier Ardebure, le plus illustre des généraux romains. Il traita ce général avec bonté, et lui laissa une liberté dont celui-ci profita pour détacher de son parti ses principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrètement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où Jean était enfermé. Le siège fut formé, et Ardebure livra Ravenne et se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avait porté le sceptre; et après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons et suivi de farceurs qui l'insultaient, il fut conduit sur la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Jean avait environ 45 ans.

JEAN, fils de Mesua, médecin arabe sur la fin du 8^e siècle, laissa des ouvrages imprimés en latin à Venise, 1602, in-fol. — Il est différent de JEAN, fils de Sérapion, autre médecin arabe, qui vivait vers 1070. Ses *Œuvres* ont paru à Venise, in-fol., 1409, et réimprimées en 1550.

* JEAN, ou PRETRE JEAN, naquit vers l'an 1140. C'était un prêtre nestorien, dont le véritable nom était *Ungcam*, et qui habitait l'Égypte, à ce qu'on croit. Instruit, éloquent, adroit, brave, et ambitieux surtout, il se forma un parti si considérable, qu'il s'empara d'une grande étendue de pays, et s'en fit reconnaître souverain vers l'an 1174. Des historiens véridiques placent la capitale de Prêtre-Jean dans l'Abyssinie : c'est l'avis des écrivains portugais, d'après les navigateurs de leur nation qui avaient fréquenté ces contrées. Il fit part de son élévation à l'empereur de Constantinople, Emmanuel, et à Frédéric I^{er}, roi des Romains, par des lettres où il n'oublia pas de vanter sa puissance

et ses exploits. Il favorisa les nestoriens ses confrères, et rendit sa cour l'une des plus brillantes du monde connu. Il mourut en 1178, et eut pour successeur son frère David, qui porta aussi le nom de Prêtre-Jean; mais son règne ne fut pas d'une bien longue durée. Le fameux Gengis-Kan conquît ses états, et le priva de la vie en 1202.

* JEAN, surnommé *Pediasimos* et *Galerus*, naquit vers 1350, et dut la première de ces dénominations à son égalité d'âme, et la seconde à la sérénité de son esprit. Il fut diacre et gardien des archives de la première Justiniane et de la Bulgare. Il a prodigieusement écrit, et possédait des connaissances très étendues. On conserve de cet auteur, à la bibliothèque royale de Paris, un manuscrit en vers iambes sur *la bonne et la méchante femme*, que Luc Halstenius transcrivit et publia avec d'autres anciens ouvrages à Rome, 1658, in-12, réimprimés par Thomas Gaze dans ses *Opuscula mythologica* (1^{re} édition), et insérés par Fabricius dans le 45^e vol. de la Bibliothèque grecque : M Fortia en a fait une traduction en vers français. Les écrits sur *la duplication du cube*, et sur le 1^{er} livre des *Analytiques d'Aristote*, se trouvent aussi à la Bibliothèque royale de Paris. Celle de Vienne possède d'autres ouvrages de Pédiasimos, tels que ses *Scholies sur Hésiode*, sur le *Syrinx de Térinte*; sa *Géométrie*, son *Allégorie anagogique* sur les quatre premiers vers du 4^e livre de l'Iliade; son *Abrégé* d'un ouvrage du mathématicien Héron, ses *Mémoires de physique, de morale et de théologie*, etc., etc. Plusieurs autres écrits de ce laborieux savant sont répandus en différentes bibliothèques de l'Europe. Il mourut à Constantinople vers 1400.

EMPEREURS D'ORIENT.

JEAN I^{er}, surnommé *Zimiscès*, d'une famille illustre, était officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Constantinople, Nicéphore Phocas, en 969, et occupa le trône après lui. Quoiqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares et les Sarrasins. Il avait pris plusieurs places sur ceux-ci, et se préparait à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques,

et ayant appris qu'elles appartenaien à l'eunuque Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, et dit : « Il » est bien triste que les travaux des Grecs » ne servent qu'à enrichir un eunuque ! » Basile, craignant que l'empereur n'en vint des plaintes aux effets, et ne lui fit rendre compte de sa conduite, engagea un échanson, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, et Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'église du Sauveur, qu'il avait fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnaie l'image de J.-C., avec cette inscription : Jésus-Christ, *Roi des rois*.

JEAN II (COMNÈNE), empereur de Constantinople, surnommé *Calos-Jean*, c'est-à-dire *Beau*, non à cause de la beauté de sa figure, mais à cause de la beauté de son âme, monta sur le trône après Alexis Comnène, son père, l'an 1118. Sa mère, l'impératrice Irène, avait voulu faire proclamer sa fille Anne; mais Jean s'étant introduit dans la chambre de son père, qui était sur le point d'expirer, lui prit l'anneau impérial et se fit proclamer empereur. Quelque temps après, il échappa au poison que devait lui faire donner sa sœur Anne, lui pardonna ainsi qu'à ses complices et lui rendit ses trésors, qui étaient confisqués. Il combattit les Mahométans, les Serviens et plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les Français, mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Constantinople en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avaient attenté à sa vie, bannissant le luxe de sa cour, et se montrant en tout le modèle des rois et des hommes. Il mourut en 1143, d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse par une flèche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il voulait se résoudre à se laisser couper la main : « Non, non, dit-il, je n'en ai pas » trop de deux pour manier les rênes de » mon vaste empire. » Nicéas a écrit la *Vie* de ce prince, mais beaucoup trop succinctement.

JEAN III (DUCAS), empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupaient le trône impérial de Constantinople, avait épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avait désigné pour son successeur. Il régna en grand prince. Les

Latins ne purent rien contre lui, et il fit tout contre eux. Il recula les bornes de son empire par ses victoires, rendit son peuple heureux, et vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disait, « que les » dépenses d'un monarque étaient le sang » de ses sujets, que son bien était le leur, » et qu'il devait l'employer pour eux. » Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs et des Latins : provoqua les conférences de Nicée et le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connaître de plus en plus l'obstination et la mauvaise foi des Grecs. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN IV (LASCARIS), fils de Théodore le Jeune, lui succéda dans le mois d'août 1239, à l'âge de 6 ans : mais le despote Michel Paléologue arracha le sceptre impérial à cet enfant empereur, et lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année.

JEAN V (CANTACUZÈNE) était ministre et favori d'Andronic Paléologue le Jeune. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean et Emmanuel, ses deux fils, Cantacuzène fut nommé régent, et Jean, l'aîné des deux jeunes princes, fut déclaré empereur. Si l'on croit ce qu'il rapporte dans son *Histoire*, il y fut forcé par les grands et par l'armée. Cantacuzène gouverna avec fidélité et avec sagesse pendant plusieurs années; mais, ses ennemis l'ayant accusé auprès de la reine-mère, celle-ci le déclara ennemi de l'état. Alors Cantacuzène usurpa l'empire pour échapper à la mort (1345). Il entra à Constantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, et à partager le souverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque temps. La jalousie ayant fait reprendre les armes au gendre contre son beau-père, celui-ci fut d'abord victorieux; mais Jean s'étant emparé par surprise d'un poste important près de Constantinople, entra le lendemain dans la ville, à la faveur d'un mouvement populaire; les deux empereurs se réconcilièrent de nouveau, et peu de temps après, Cantacuzène abdiqua volontairement, et fut s'enfermer dans un monastère du mont Athos, en 1355. Il y vécut en philosophe chrétien; ce qui prouve assez bien qu'effectivement il ne s'était pas porté de lui-même à usurper l'empire. Ses sujets le regrettèrent; il avait été plutôt leur père que leur maître. Il fut grand prince, bon politique, excellent général; il joignit à ces qualités

beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute en donnant une de ses filles à Orcan, sultan des Turcs : ce fut un prétexte pour ce prince, non seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. On a de Cantacuzène une *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis 1340 jusqu'en 1354. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accusé « de n'avoir été qu'un comédien en matière de religion ; » mais son ouvrage dépose partout contre cette accusation. Son Histoire a été imprimée à Paris, en 1643, in-fol., grec et latin, avec des *Scolies* de Jacques Pontanus et Greiser, et traduite quelque temps après par le président Cousin. On a encore de lui quatre *Apologies ou Défenses de la religion chrétienne*, et quatre *Discours ou livres contre les erreurs du mahométisme*, Bâle, 1543, in-fol. grec et latin ; et d'autres ouvrages. Jean Cantacuzène mourut vers la fin du 14^e siècle, ou au commencement du 15^e.

JEAN VI (PALÉOLOGUE), succéda à son père Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que le titre d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzène (voyez l'article précédent) ; mais ensuite il occupa seul le trône. Son règne fut très malheureux. Son fils Andronic se révolta contre lui. Son indolence et son peu de vigueur furent cause que les Génois se rendirent maîtres de l'île de Lesbos, et Amurat I^{er} de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, objet du mépris de ses sujets et de ses ennemis.

JEAN VII (PALÉOLOGUE), empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son père Emmanuel, et ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique, l'an 1451, et Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvait espérer du secours que des Latins ; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Le pape Eugène IV le sut, et lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, et lui faire

savoir qu'il avait indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1458 suivi de plusieurs prélats et princes grecs, et y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cause de la peste, l'union des Grecs et des Latins y fut conclue l'an 1459 d'une manière solennelle et bien glorieuse pour l'Eglise romaine. L'empereur retourna ensuite en Orient, et mourut en 1448, après un règne de 29 ans. Les chagrins que lui causèrent les agitations de son empire, hâtèrent sa mort. Le zèle qu'il avait fait paraître pour l'extinction du schisme et la réunion des Eglises, ne produisit rien de durable ; « soit, dit » un auteur, que ce zèle ne fût pas sincère et qu'il fût dicté seulement par des » intérêts politiques, soit que le fanatisme » des schismatiques, et le trop grand cré- » dit de Marc d'Ephèse ne lui permissent » pas d'affermir ce salutaire ouvrage par » l'autorité impériale. » Voy. EUGÈNE IV.

ROIS DE FRANCE.

* JEAN I^{er}, fils de Louis X, ne figure que pour ordre parmi les rois de France. Ses contemporains le désignaient sous le titre de *l'enfant qui devait être roi* ; car aux yeux des Français de cette époque, c'était le sacre qui donnait le pouvoir royal, *regnaturus*, *Joannesque vocatus*. La reine Clémence lui donna le jour le 13 novembre 1316 ; il fut baptisé, et mourut 5 jours après. En vertu de la *loi salique*, son oncle Philippe V monta ensuite sur le trône.

JEAN II, dit le *Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France, le 22 août 1350, commença son règne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. « Cette violence, » au commencement d'un règne, dit le » président Hénault, aliéna tous les es- » prits, et fut cause en partie des malheurs » du roi. » Charles d'Espagne de la Cerda, qui avait la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de temps après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince était irrité de ce que le roi avait donné à la Cerda le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour la dot de sa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à quatre seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvaient produire que des complots ; et ces complots mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant

invité le roi de Navarre de venir à Rouen à sa réception de duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frère du roi de Navarre, et celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque anglais, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin, et une partie du Poitou. Le roi Jean accourut à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, dans des vignes d'où il ne pouvait se sauver, et lui livre bataille, le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisait Edouard de rendre tout et de mettre bas les armes pour sept ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. « Exemple » bien mémorable, dit un auteur, de l'incertitude du succès dans la guerre, et » terrible leçon pour ceux qui, croyant » tenir la victoire dans leurs mains, oublient dans leur orgueil le Dieu des armées, qui seul peut la fixer. » Il fut entièrement défait avec une armée de plus de quarante mille hommes, quoique les Anglais n'en eussent que douze mille. Les principaux chevaliers de France périrent; le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils. Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux et à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entièrement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeler le même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés; et dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôti un seigneur dans son château, et à contraindre sa fille et sa femme de manger la chair de leur époux et de leur père. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent, qui avait investi Paris, allait y mettre le comble en livrant

la ville aux Anglais, lorsqu'il fut assommé d'un coup de hache par un bourgeois de Paris nommé Jean Maillard, en 1358. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le dauphin et lui se firent une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée. Enfin le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigny en 1360. Edouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Angénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois et le Rouergue. La France s'épuisa. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en otage à Londres, et y mourut le 8 avril 1364, à 56 ans. Dans ce temps de barbarie, la foi des traités était tout autrement respectée qu'elle ne l'a été depuis. « Jean » était certainement un preux chevalier, » dit Sainte-Foix, mais d'ailleurs un prince » sans génie, sans conduite, sans discernement, n'ayant que des idées fausses » ou chimériques; d'une facilité étonnante » avec un ennemi qui le flattait, et d'un » entêtement le plus orgueilleux avec des » ministres affectionnés qui osaient lui » donner des conseils; impatient, fantasque, et ne parlant que trop souvent avec » humeur au soldat. » Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité et la franchise. Il disait que « si la foi et la » vérité étaient bannies du reste du monde, » elles devraient se trouver dans la bouche » des rois. » Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de *l'Etoile*, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert.

ROIS D'ANGLETERRE.

JEAN-SANS-TERRE, ainsi nommé parce que son père ne lui avait point donné d'apanage, roi d'Angleterre, quatrième fils du roi Henri II, fut usurpateur de la couronne en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenait. Ce prince ayant voulu le chasser du trône, dont il s'était emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, et le poignarda, dit-on, de sa main. Les états de Bretagne demandèrent justice à Philippe-Auguste de ce meurtre, commis dans ses terres. L'accusé, ajourné à la cour de Paris, ayant refusé de comparaitre, fut condamné comme rebelle et par contumace, et toutes ses terres situées en

France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. Le roi d'Angleterre, endormi dans les plaisirs et dans la mollesse, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se retira en Angleterre, où il était haï et méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France : « Laissez-le faire, » dit-il, j'en reprendrai plus en un jour, » qu'il n'en prendra en une campagne. » Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets, en signant deux actes, le fondement de la liberté, et la source des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le second la *Charte des Forêts*. Pour comble de malheurs, les mauvais traitemens qu'il fit éprouver aux ecclésiastiques le brouillèrent en 1212 avec Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abîme où les foudres du Vatican l'avaient jeté qu'en soumettant sa personne et sa couronne au saint Siège. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, et que le roi Philippe-Auguste eut gagné sur lui la bataille de Bouvines en 1214, les Anglais appelèrent Louis, fils du même Philippe, et le couronnèrent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un si grand désespoir, que, s'il en faut croire Matthieu Paris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrazins, et à se faire mahométan, s'il le délivrait de ses misères. Il crut rétablir ses affaires en pillant les églises, et il venait de dépouiller celles des provinces de Suffolk et de Norfolk; mais les soldats employés à cette expédition périrent presque tous, avec cet immense butin, dans les sables de Wellestram. Le roi avait pris les devans; mais si, plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y survécut-il guère, puisque cinq jours après il mourut, privé de toute consolation, le 17 octobre 1216, les uns disent de poison, les autres pour avoir trop mangé de pêches. A l'instant ses domestiques le dépouillèrent de tout ce qui l'environnait, et ne lui laissèrent pas même de quoi couvrir son cadavre. Ce prince, que ses inquiétudes, ses crimes et ses malheurs ont rendu célèbre, manquait également des vertus qui honorent le diadème et les conditions privées, et il réunissait les vices de tous les états. Son fils Henri III lui succéda.

ROI DE BOHÈME.

JEAN de Luxembourg, dit l'*Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa Elizabeth, fille du roi Wenceslas II, et fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, et donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1350, 1351 et 1352. Il avait été appelé auparavant en Pologne par le grand-maître des porte-croix de Prusse; et après avoir défait les Lithuaniens païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil à cette expédition, et dans la suite il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, et de décider leur querelle le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponse « qu'il devait » auparavant se faire crever les yeux, » afin qu'ils pussent combattre à armes » égales. » Jean mena du secours en France au roi Philippe de Valois, et se trouva à la bataille de Créci, que les Français perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher son cheval par la bride à celui de deux de ses plus braves chevaliers; et il s'avança si fort dans la mêlée, qu'il y fut tué. Son corps fut transporté en la ville de Luxembourg, où on lui érigea un beau mausolée dans l'abbaye de Munster. Les flammes qui détruisirent ce monument durant ces derniers siècles, épargnèrent son corps, qu'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de l'abbé. Charles son fils et son successeur au royaume de Bohême, fut élu empereur peu de temps après.

ROIS DE POLOGNE.

JEAN I^{er} ou JEAN ALBERT, roi de Pologne, deuxième fils de Casimir IV, né en 1459, succéda à son père en 1492. Son règne fut heureux : ce prince ami de la paix cultivait les lettres et les encourageait. Il mourut en 1501, et eut pour successeur Alexandre Jagellon, grand-duc de Lithuanie.

JEAN II, ou JEAN-CASIMIR. Voyez CASIMIR V.

JEAN III, ou JEAN-SOBIESKI. *Voyez* SOBIESKI.

ROIS DE SUÈDE.

JEAN I^{er} roi de Suède, fils de Sverker, succéda à Eric XI, et régna de l'an 1216 à l'an 1222. Il entreprit une expédition dans l'Esthonie afin d'y propager le christianisme; mais il y eut peu de succès. Il mourut à Wisingsoë, sans laisser de postérité, et en lui s'éteignit la race royale des Sverker.

JEAN II, roi de Suède et de Danemarck. *Voyez* JEAN, roi de Danemarck.

JEAN III, roi de Suède, fils du fameux Gustave Wasa, succéda l'an 1568 à Eric XIV, son frère aîné, que ses cruautés avaient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, et un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir dans la Suède la religion catholique, que son père en avait bannie; les conseils des grands du royaume, un caractère faible et indécis, et la mort de la reine, le rengagèrent dans le luthéranisme qu'il avait abjuré; et cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion qui, à la faveur de l'ignorance et du dérèglement des mœurs, avaient déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un règne de 25 ans. *Voyez* GARDIE (PONTUS).

ROI DE DANEMARCK.

JEAN, roi de Danemarck et de Suède, nommé Jean II par les Suédois, naquit en 1455, et succéda en 1481 à son père Christiern I^{er}. Après avoir partagé le duché de Holstein avec Frédéric son frère, il fit la guerre aux Dithmarses qu'il ne put soumettre. Les Suédois profitèrent de son absence pour se révolter et se soustraire à sa domination. Jean régna en Danemarck jusqu'en 1513, époque où il mourut à Alborg.

ROIS D'ESPAGNE.

JEAN I^{er}, roi de Castille, fils et successeur de Henri II, né en 1358, monta sur le trône à l'âge de 21 ans, et mourut en 1386 des suites d'une chute de cheval. Le règne de ce prince ne fut signalé par aucun événement militaire, mais il sut rendre ses peuples heureux, ce qui sans doute vaut bien la gloire des combats. Jean avait épousé Béatrix fille et héri-

tière du roi Ferdinand de Portugal : une des conditions de ce mariage était que les enfans mâles qui en naîtraient seraient habiles à succéder à leur aïeul maternel; mais cette convention fut violée en faveur de Jean I^{er}, frère de Ferdinand et fils de Pierre I^{er}, et de la malheureuse Inès. Jean voulant soutenir par les armes les droits de son fils, alla faire le siège de Lisbonne. Contraint d'abord à la retraite par une épidémie qui s'était déclarée dans son camp, il repartit l'année suivante avec une nouvelle armée; mais il fut battu, et les Portugais assurèrent ainsi leur indépendance. On a vu là une des causes de la haine qui divisa si long-temps les Portugais et les Espagnols.

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de deux ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes; il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre et d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix qu'il leur accorda; mais il n'en jouit pas long-temps, car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces infidèles qui lui devait son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir; il lui tua 12,000 hommes en 1451, et ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il aurait emporté cette ville, si Alvarès de Luna, son favori et connétable de Castille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, sur la fin de ses jours, *il regretta amèrement d'être roi, et qu'il aurait voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avait bien raison; car le trône l'avait amolli, et il s'était laissé dominer par des favoris avides et sanguinaires.

JEAN II, roi de Navarre, succéda l'an 1458 à son frère Alphonse sur le trône d'Aragon. Il soutint long-temps la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelone en 1479, dans sa 82^e année. Il avait conservé dans cet âge avancé une partie de la vigueur, et même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avait encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de faibles succès. Il était trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le temps de mûrir.

Quoique ce prince fût porté à la galanterie et même à la débauche, il était mari crédule et jaloux. Il réunissait sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre et de Sicile. Par son testament, il laissa l'Aragon et la Sicile à son fils Ferdinand et à ses descendans, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût sans postérité masculine. À l'égard de la couronne de Navarre, elle était dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas longtemps. Elle mourut à Tudèle le 10 février 1479, après avoir fait un testament par lequel elle institua pour son héritier François Phœbus, son petit-fils, âgé de 11 ans, et mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

ROIS DE PORTUGAL.

JEAN I^{er}, roi de Portugal, surnommé *le Père de la patrie*, était fils naturel de Pierre, dit *le Sévère*, et de Theresa Lorenzo : il fut élevé sur le trône l'an 1583, et succéda à Ferdinand son frère, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand I^{er}, son frère. Jean I^{er}, roi de Castille, qui avait épousé cette princesse, lui disputa la couronne : mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Aljubarota (14 août 1585). Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ses armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta et d'autres places. Cette conquête donna aux Portugais le goût de la navigation ; et ce fut sous le règne de Jean I^{er} et par les encouragemens de son fils, le prince Henri, qu'ils découvrirent les îles de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, les Açores, les côtes de la Guinée, où ils firent les premiers établissemens. Voulant éviter les troubles que les grands ne cessaient de susciter dans l'état, il les força à lui vendre les domaines qu'ils tenaient de la couronne, et les affaiblit ainsi, en leur ôtant leurs vassaux. Il mourut de la peste en 1433 après un règne d'environ 50 ans. Outre ses exploits et l'encouragement qu'il donna aux sciences géographiques, on a vanté le code des lois de Portugal qui fut publié sous son règne.

JEAN II, roi de Portugal, dit *le Grand*, *le Sévère* et *le Parfait*, né le 5 mai 1455, succéda à son père, Alfonse V, en 1481. Quelques seigneurs causèrent beaucoup de troubles au commencement de son règne ; mais il dissipa leurs desseins, et fit

nourrir les chefs, entre autres Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il se trouva à la prise d'Arzile et de Tanger en 1471, et se signala à la bataille de Toro contre les Castillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand*, et l'exactitude qu'il mit à faire observer la justice lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide et indolent : « Je sais que vous tenez vos » mains ouvertes et vos portes fermées : » prenez garde à vous ! » Jean II eut le malheur de perdre son fils unique, qu'il aimait tendrement. « Ce qui me console, » disait-il, c'est qu'il n'était pas propre à » régner ; et que Dieu, en me l'ôtant, a » montré qu'il veut secourir mon peuple. » Parlant ainsi, dit un historien portugais, parce que son fils aimait beaucoup les femmes, et que cette passion, plus que toutes les autres, est incompatible avec une administration ferme et sage. Ce monarque favorisa de tout son pouvoir les colonies de Portugal en Afrique et dans les Indes. Les Portugais découvrirent sous son règne les vastes pays de Benin et de Congo. Ayant eu l'imprévoyance de refuser les offres de Colomb, il arma une flotte pour faire des conquêtes dans l'Amérique ; mais l'Espagne s'y étant opposée le pape Alexandre VI intervint comme médiateur, et assigna un hémisphère à chacune de ces puissances. Jean II mourut au milieu de ces discussions, en 1495, à 41 ans. C'est en parlant de lui, qu'un Anglais disait à Henri VII : « Ce que j'ai vu » de plus rare en Portugal, c'est un prince » qui commande à tous, et à qui per- » sonne ne commande. » Emmanuel *le fortuné*, son cousin-germain, lui succéda.

JEAN III, roi de Portugal, successeur d'Emmanuel *le fortuné*, son père, héritier de ses vertus, de son bonheur, et de son zèle pour la foi, commença à régner en 1521 ; ses vaisseaux découvrirent le Japon en 1542 ; il envoya saint François-Xavier dans les Indes, et mourut d'apoplexie en 1557, à 55 ans, après avoir désigné pour son successeur don Sébastien son premier fils sous la régence de Catherine d'Autriche, sa femme. Il rendit son nom respectable par son amour pour la paix et par la protection qu'il accorda aux sciences et aux savans, mais surtout à la religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur : une multitude de nations infidèles lui doivent les lumières du christianisme, qui les ont tirées de l'ignorance et de la barbarie. Les deux Indes sont

remplies de monumens de sa piété et de ses soins pour l'instruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie règle des impôts. Quand ses ministres lui proposaient d'en établir quelqu'un, il disait : « Examinons d'abord s'il est nécessaire. » Quand ce point était éclairci : « Voyons à présent, ajoutait-il, quelles sont les dépenses superflues. » Il sut connaître les hommes et les employer. Économe pour lui-même, il était très généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établissements utiles. Il mit la dernière main à la forteresse nommée la *Tour de Belem*, bâtie par son père, édifice admirable, construit au milieu du Tage, qui sert en quelque sorte de citadelle à Lisbonne, et assure la navigation du fleuve, en même temps qu'il en maintient les règles, et fait respecter les lois du commerce. Il acheva aussi le magnifique palais et le monastère de Bélem, où il est enterré avec Catherine, sœur de Charles-Quint, son épouse. On lit sur son tombeau :

Pace domi, belloque foris, moderamine miro,
Auxit Joannes tertius imperium,
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem situs est rex patriæque parens.

Ce fut Jean III qui établit l'inquisition dans tous ses états ; en 1526, il colonisa le Brésil, malgré tous les efforts des Français, qui voulaient en faire la conquête. Sous ce règne eut lieu le terrible débordement du Tage, qui inonda la moitié du Portugal. En 1548 les orangers furent apportés de la Chine en Portugal où ils étaient alors inconnus.

JEAN IV, dit le *Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, et chef de la dynastie de ce nom, naquit en 1604. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres du Portugal après la mort du roi don Sébastien et du cardinal Henri, en 1580, et l'avaient gardé sous les règnes de Philippe II, Philippe III et Philippe IV. Il se forma sous ce dernier roi une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangère, donnèrent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte ; un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Un castillan, témoin du triomphe de Bragance et des transports des Lisbonnais, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant : « Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître ? » Cet ennemi ne s'était

prêté qu'en tremblant à la conjuration ; il avait eu besoin que son épouse, Louise Guzman, dame espagnole de la maison de Médina Sidonia, lui inspirât toute sa fermeté et sa grandeur d'âme, pour l'élever au-dessus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que l'imprévoyance de son ministre le duc d'Olivarès lui avait fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône. Son fils Alphonse lui succéda sous la régence de la reine douairière.

JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1705. Il prit le parti des alliés dans la guerre de la succession d'Espagne, et combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers succès (1). Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce et les lettres dans son royaume. Son gouvernement sage et prudent, et ses vertus généreuses et patriotiques, firent le bonheur de ses sujets. Ils le perdirent en 1750. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

* JEAN VI (MARIE-JOSEPH-LOUIS), roi de Portugal, second fils de Marie I^{re} et de l'infant don Pedro, oncle et époux de cette princesse, naquit à Lisbonne le 13 mai 1769. Son frère aîné le prince Joseph étant mort sans enfans, en 1788, et la reine étant tombée dans un état de démence incurable, il prit les rênes du gouvernement le 10 mars 1792. Mais les actes continuèrent toujours à porter le nom de la reine. Entouré d'hommes dévoués à l'Angleterre, Jean se vit bientôt entraîné par cette puissance dans une coalition contre la France, malgré les offres avantageuses qui lui furent faites par la Convention pour qu'il conservât la neutralité. Cependant les pertes énormes que les corsaires français firent subir au commerce du Portugal, et les revers qu'éprouvèrent les armées combinées changèrent les dispositions du prince qui chargea le chevalier d'Araújo de traiter de la paix avec le Directoire. Jean prit en 1799 le titre de régent et fit inscrire son nom sur tous les actes publics et sur la monnaie, mal-

(1) Ce fut sous le règne de Jean V, en 1711, que Duguay-Trouin, le plus grand homme de mer de son temps, attaqua Rio-Janciro, capitale du Brésil, et s'en empara, causant à cette colonie portugaise une perte de vingt-cinq millions.

gré l'opposition du ministre Séabra qui fut exilé. Cependant le premier consul voulant se venger de la conduite du Portugal envers la France, décida l'Espagne à lui faire la guerre, et envoya une armée commandée par le général Leclerc, pour appuyer ses opérations. Cette guerre fut courte; l'armée portugaise battit en retraite, et le traité de Badajos, signé le 6 janvier 1801, mit fin aux hostilités. Bonaparte ayant refusé de le ratifier, on en fit à Madrid, le 6 juin de la même année, un second par lequel la France étendit son territoire dans la Guiane, et le Portugal s'engagea à lui payer vingt-cinq millions de francs, et à fermer ses ports aux Anglais. La paix d'Amiens rétablit le commerce portugais, et quand les hostilités recommencèrent entre la France et l'Angleterre, le Portugal continua à jouir des avantages de sa neutralité. Vers cette époque l'influence française commença à balancer le crédit de l'Angleterre à la cour de Lisbonne. Cependant le régent ayant été tout à coup atteint d'une profonde mélancolie qui fit craindre qu'il ne tombât dans l'état d'aliénation où était la reine sa mère, plusieurs grands du royaume songèrent à déferer la régence à la princesse Charlotte, femme de Jean VI, qui vivait séparée de son époux. Il paraît qu'elle agréa la proposition qui lui en fut faite, et que les mesures étaient prises pour s'assurer de plusieurs régi-mens : mais le retour inespéré de la santé du prince fit évanouir tous ces projets. Quelques-uns des partisans de la princesse furent exilés. Le traité de Fontainebleau conclu le 27 octobre 1807 entre la France et l'Espagne vint porter un coup plus terrible à l'autorité de Jean VI. D'après ce traité le Portugal devait être partagé entre l'infante d'Espagne, reine d'Etrurie, le prince de la Paix et la France. L'hésitation du cabinet de Lisbonne à prendre des mesures violentes contre les Anglais, avait servi de prétexte à ce démembrement. Jean VI chercha vainement à retarder l'effet des menaces de Napoléon. Pendant qu'on délibérait à sa cour, l'avant-garde de l'armée de Junot arrivait déjà devant Lisbonne. Le prince se décida alors à chercher un asile dans ses possessions d'Amérique. Il partit le 30 novembre 1807, à sept heures du matin, au moment où Junot entra dans sa capitale : sa flotte était composée de cinq vaisseaux, trois frégates, trois corvettes, deux bricks, et de plusieurs bâti-

mens marchands; elle portait 15 mille hommes, et elle arriva le 21 janvier 1808, à Bahia, où elle séjourna deux mois, puis à Rio-Janeiro, que la cour choisit pour sa résidence. Dès-lors le Brésil devint un état indépendant, dont Rio-Janeiro fut la capitale. On fonda des écoles et des administrations; des tribunaux furent institués; des établissemens industriels s'élevèrent; des poudrières furent établies et l'on exploita quelques mines de fer. Jean protesta par un manifeste du 2 mai 1808 contre l'invasion de Napoléon. En partant de Lisbonne il avait nommé une régence chargée d'administrer le royaume, simulacre de gouvernement que Junot laissa subsister quelque temps. Mais le général français adopta des mesures violentes qui irritèrent profondément la nation. Les premiers symptômes du mécontentement éclatèrent à Lisbonne, lorsque Junot supprima la régence et fit arborer le drapeau tricolore sur les édifices publics; bientôt les succès de l'insurrection espagnole et surtout la capitulation de Baylen déterminèrent le mouvement général. Junot fut forcé d'évacuer le Portugal au mois d'août 1808. Le maréchal Soult y entra l'année suivante et remporta d'abord quelques avantages; mais les succès de Wellington et l'état des affaires en Espagne le forcèrent à se retirer. En 1810 Masséna s'avança jusqu'aux portes de Lisbonne; mais arrêté par des forces supérieures aux siennes, il fut également obligé de reculer. Pendant ce temps l'influence anglaise triomphait complètement en Portugal, où Wellington et Bérésford établirent une régence qui gouvernait à leur profit. En 1814, Jean VI adhéra au traité de Paris, et rendit à la France la colonie de Cayenne dont ses sujets s'étaient emparés pendant la guerre. Par un décret du 16 décembre 1815, il érigea le Brésil en royaume, et donna à ses états le nom de royaume de Portugal, du Brésil, et des Algarves. La reine Marie étant morte l'année suivante, le régent prit le titre de roi; mais il ne fut couronné que le 16 février 1818 sous le nom de Jean VI. Depuis la chute de Napoléon, le cabinet de Saint-James n'avait cessé de conseiller à Jean VI de revenir en Europe. Le séjour de ce prince dans le Brésil donnait à ce pays trop d'importance et inquiétait les Anglais. Mais le roi qui avait contracté au Brésil des habitudes nouvelles qui convenaient à son caractère, refusait de s'embarquer. Tandis qu'il s'obstinait à rester dans ses pos-

sessions d'Amérique, l'état d'épuisement où se trouvait le Portugal, et le mécontentement général causé par les fautes d'une régence inhabile, préparèrent une révolution dont le contre-coup se fit sentir au Brésil. Le 24 août 1820, Porto fut le théâtre d'une insurrection qui proclama l'établissement du régime constitutionnel, et le maintien de la maison régnante. Un gouvernement provisoire remplaça la régence à Lisbonne. Bérèsford qui était allé chercher à Rio-Janeiro de nouveaux pouvoirs, arriva le 12 octobre devant Lisbonne avec le titre de lieutenant-général du royaume. Mais la junte ne lui permit pas de débarquer, et il fit voile vers l'Angleterre. A la nouvelle de la révolution portugaise un mouvement insurrectionnel éclata à Bahia, le 40 février 1821; Rio-Janeiro suivit cet exemple le 26 février, et Jean VI promit d'accepter la constitution telle qu'elle serait faite par les cortès de Portugal. Cédant enfin aux instances des Anglais, le roi s'embarqua pour l'Europe le 26 avril 1821, après avoir laissé au prince royal les pouvoirs les plus étendus. Il débarqua à Lisbonne le 4 juillet suivant, sanctionna sans résistance tous les décrets des cortès, et accepta solennellement la constitution le 23 septembre 1822. Cependant la reine ayant refusé d'y prêter serment, les cortès décidèrent qu'elle quitterait le royaume. Mais ce décret ne fut point exécuté, et elle demeura aux environs de Lisbonne, à sa campagne de Ramalhao, où elle se concerta avec les partisans de l'ancienne royauté, pour renverser la constitution des cortès. Cette assemblée était loin d'avoir répondu au vœu général de la nation; le nombre de ses ennemis augmentait de jour en jour. Dès le 25 janvier 1825, le comte d'Amarante, après avoir armés ses vassaux, appelle les portugais aux armes pour *délivrer le royaume de la tyrannie des cortès*. Cette tentative échoua, et le comte fut obligé de se réfugier en Espagne; mais au mois de mai suivant, l'infant don Miguel à la tête de quelques soldats, se rendit au village de Villa-Franca de Xivia, à deux lieues de Lisbonne, et se déclara en hostilité ouverte contre les cortès. Jean VI instruit de ce qui se passe condamne hautement la conduite de son fils. Mais dans le même temps le 18^e régiment se révolta au cri de : *vive le roi absolu ! à bas la constitution !* ce cri est répété par des groupes nombreux d'hommes du peuple

qui, rassemblés autour du palais de Bernposta foulent aux pieds la cocarde constitutionnelle. Jean VI cédant à ce mouvement populaire, promit une nouvelle constitution qui modifierait l'ancienne. Les cortès effrayées firent leur soumission au roi, et l'ancien ordre de choses fut rétabli. On organisa un nouveau ministère, dont Pamplona conseiller de don Miguel, et le marquis de Palmella furent les chefs. Cependant une année s'était à peine écoulée, lorsque la reine mécontente de voir s'affaiblir son influence, engagea don Miguel dans une nouvelle entreprise militaire, sous prétexte d'exterminer les libéraux et les francs-maçons. Jean VI, d'abord prisonnier de son fils parvint à se sauver à bord d'un vaisseau anglais où don Miguel vint lui faire sa soumission. Le vieux roi lui pardonna, en lui imposant toutefois l'obligation de voyager dans l'Europe. Jean VI se vit avec douleur obligé sur la fin de sa vie de reconnaître l'indépendance du Brésil, qui fut érigé en empire. Il mourut à Lisbonne le 4^{er} mars 1826, à la suite d'une courte maladie. Quoique son éducation eût été négligée, ce prince ne manquait pas de connaissances administratives. Il avait de l'esprit et de la pénétration, et aux qualités du cœur les plus précieuses, il joignait des habitudes religieuses et une grande austérité de mœurs. Malheureux dans sa vie intérieure comme dans sa vie publique, il manqua de la fermeté si nécessaire aux princes dans un siècle orageux.

JEAN, czar de Russie. Voyez IWAN.

JEAN SANS PEUR, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, naquit à Dijon en 1571. N'étant encore que comte de Nevers, il signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1595, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le héros mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de vingt-cinq, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers, ayant succédé en 1604 aux états de son père, vint à la cour de France, et y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, qu'il fit assassiner entre les 7 et 8 heures du soir, le 23 novembre 1607. Le lendemain, il assista à ses funérailles, le plaignit et le pleura; mais voyant qu'on allait faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec

mille hommes, il osa faire trophée de son crime, qu'un docteur de l'université de Paris entreprit de justifier (*Voyez PETIT, JEAN*). Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans une guerre civile contre les frères et les amis du duc assassiné. Sa faction s'appelait des *Bourguignons*, et celle d'Orléans était nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominait faisait tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean sans Peur, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, et s'empara de toute l'autorité. L'année d'après, il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre et le roi Charles VI son père. Cette réconciliation eut des suites funestes. Le dauphin, gouverné par Tanneguy du Châtel, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean sans Peur y fut assassiné par Tanneguy, aux yeux du dauphin, le 10 septembre 1419. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, et plus solennellement opposé à toutes les règles de la bonne foi et de l'honneur. (*Voyez ISABEAU de Bavière et CHARLES VI.*)

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1343, était fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, sa première femme; il se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosbecq, et en divers autres combats. Il eut part pendant quelque temps à l'administration des affaires, et essuya des revers qu'il soutint avec fermeté. Il se déclara l'an 1410 pour la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, et fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avait fait bâtir.

DUCS DE BRETAGNE.

* **JEAN I^{er}** duc de Bretagne, surnommé *le Roux*, né en 1217, était fils de Pierre de Dreux, surnommé *Mauclerc*, parce qu'il avait renoncé à l'état ecclésiastique pour embrasser la profession des armes, et d'Alix unique héritière de ce duché et commença à régner vers 1250. Excommunié à Rome pour avoir voulu attenter aux privilèges du clergé, il rentra en grâce

avec l'Eglise en prenant part à la seconde croisade de saint Louis. Il mourut en 1284. Il avait épousé Blanche, fille unique du fameux Thibault, comte de Champagne.

* **JEAN II**, fils du précédent, lui succéda en 1286. Ce prince qui avait épousé en 1289 Béatrix, fille de Henri III roi d'Angleterre, fut l'allié fidèle de Philippe le Bel. Il assista, l'an 1304, au sacre de Clément V à Lyon, et mourut au retour de la cérémonie, écrasé sous les débris d'une muraille chargée de spectateurs. Son corps fut transporté à Ploërmel et inhumé dans l'église des Carmes.

* **JEAN III**, dit *le Bon*, petit-fils du précédent, succéda en 1312 à son père Arthur II, duc de Bretagne. Il maria Jeanne sa nièce à Charles de Blois, qu'à défaut d'enfants, il institua son héritier, au préjudice de Jean de Montfort son frère du second lit. Il eut des démêlés scandaleux avec Yolande sa mère, et fut condamné à une amende pour avoir fait frapper des billons au coin du roi France. Il mourut en 1341 à Caen.

* **JEAN IV**, duc de Bretagne, plus connu sous le nom de *Jean de Montfort*, naquit en 1295. Dès qu'il eut appris la mort de son frère, il se rendit à Nantes, et, sur l'assurance qu'il donna que Jean III l'avait déclaré son successeur, l'évêque et les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. Il alla ensuite à Limoges s'emparer des trésors que le dernier duc y avait laissés, et revint à Nantes où il avait convoqué les états, et où il trouva les esprits divisés. Les états se déclarèrent en sa faveur contre Charles de Blois, et plusieurs villes suivirent cet exemple. Jean de Montfort s'occupa de réduire celles qui refusaient encore de le reconnaître, prit Brest, et vint à Rennes, qui lui opposa une vive résistance, mais dont il s'empara. Il prit alors les attributs de la souveraineté, et établit des officiers pour rendre la justice en son nom et administrer les deniers publics. La plupart des autres places de la Bretagne furent également soumises. Jean de Montfort passa ensuite en Angleterre, et fit hommage de ses états au roi Edouard, dont il avait intérêt de se ménager la protection contre la France. De retour à Nantes, il fut cité à comparaître devant la cour des pairs, pour y justifier ses droits sur la Bretagne : il obéit et se rendit à Paris, suivi de quatre cents gentilshommes. Philippe, roi de France, le reçut avec bonté; mais Jean IV, prévoyant que la décision des pairs ne lui

serait pas favorable, revint secrètement dans son duché, pour se préparer à une guerre inévitable. Les pairs ayant en effet prononcé en faveur de Charles de Blois, une armée, sous les ordres du duc de Normandie, vint mettre le siège devant Nantes où était Jean de Montfort. Pour épargner à cette ville les horreurs d'un assaut, il se rendit prisonnier, et le duc de Normandie le fit conduire à Paris, où il fut enfermé dans la tour du Louvre. Cependant Jeanne de Flandre, épouse de Montfort, princesse d'une valeur héroïque, aidée des Anglais, continua la guerre, et parvint avec des forces inférieures à balancer les succès de Charles de Blois. Jean s'échappa de sa prison, après cinq ans de captivité, déguisé sous les habits d'un marchand, et arriva en Angleterre, d'où il revint, avec des secours, assiéger Quimper. Cette tentative ayant été infructueuse, il se retira dans son château de Hennebont, et y mourut, quelques semaines après, épuisé de fatigues et de chagrins, le 26 septembre 1345.

JEAN V (ou JEAN IV, d'après les historiens qui ne comptent point son père au nombre des ducs de Bretagne), surnommé *le Vaillant* et *le Conquérant*, naquit en 1359, et fut élevé à la cour d'Edouard III, roi d'Angleterre dont il épousa la fille. Il resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Auray en 1364. Charles V entreprit de le dépouiller; mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, et voulut ensuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clisson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince était extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, et ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avait de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvaient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit *le Bon* et *le Sage*, succéda à Jean son père, à l'âge de dix ans (1399). Il fut déclaré majeur à 15 ans en 1404. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes et lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglais, et mourut en 1443,

avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles et dans sa dépense; honnête, juste et charitable; mais trop facile et trop bon. Il avait épousé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits *régaliens*. Ayant épousé sa propre sœur, il fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape, indigné de cet incest. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenait à tâche de défaire tout ce que son père avait fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ses états; mais celui-ci étant entré dans la ligue du *Bien public*, le roi sous divers prétextes, confisqua ses domaines, et envoya contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans Leytoure. Pendant un pourparler, la place fut prise d'assaut, et le comte tué dans son palais en 1475. Charles I^{er}, son fils, qu'il avait eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1485. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, et fut privé de la souveraineté. Charles termina ses jours en 1497 sans enfants légitimes. Il institua son héritier le duc d'Alençon, qui mourut sans postérité en 1525, et dont les possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avait épousé la duchesse d'Alençon. Ce roi Henri était grand-père de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN, comte de la Marche. *Voyez* JEANNE II, reine de Naples.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois et de Longueville. *Voyez* DUNOIS.

JEAN D'AUTRICHE. *Voyez* JUAN.

JEAN PHILOPONOS, dit *le Grammairien*, d'Alexandrie, et l'un des plus fameux philosophes du 7^e siècle, avait obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar I^{er}, que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie serait sauvée du pillage; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaisir de voir porter et distribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils servirent pendant six mois à entretenir le feu. C'était un des principaux trithéistes, et même le chef de cette secte, puisque pour obliger les partisans de cette hérésie qui voulaient rentrer dans le sein de l'Eglise, à déclarer clai-

rement leur croyance, on les obligeait de dire anathème à *Philoponos*. Le trithéisme consistait à reconnaître trois natures en Dieu. Ces inconsidérés raisonnent voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnaissait qu'une personne en Dieu, donnèrent dans l'erreur opposée Pierre Faydit et Antoine Oehms ont renouvelé dans ces derniers temps l'hérésie des trithéistes. Ce dernier publia à ce sujet un traité *de Deo uno et trino*, Mayence, 1789, condamné et sagement réfuté par un jugement de l'université de Cologne, 1790, in-8°. (*Voy. FAYDIT.*) On a de Philoponos un ouvrage sur la *Création du monde*, Vienne, 1630, in-4°; et plusieurs *Traité*s sur Aristote, en grec et en latin, Vienne, 1536, 15 tom. in-fol.

JEAN DE PARME, frère mineur, docteur-régent dans l'école de Paris, puis général de son ordre, en 1247, fut envoyé en qualité de légat, en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatace, qui désirait la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Evangile éternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim, touchant l'unité de l'essence divine et d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut déposé dans le chapitre général de son ordre l'an 1256, et l'ouvrage condamné par l'université de Paris, et par Alexandre IV.

JEAN SCOT. *Voyez* DUNS SCOT et SCOT.

JEAN D'ANANIE, ou D'ANAGNI, archidiacre et professeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires* sur les Décrétales, in-fol., et un vol. de *Consultations*, aussi in-fol., mourut avec de grands sentimens de piété en 1455.

JEAN DE BRUGES, peintre. *Voyez* BRUGES.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires* sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-fol., et d'autres ouvrages estimés autrefois.

JEAN DE MONTRÉAL ou *Regiomontanus*. *Voyez* MULLER (Jean).

JEAN CORVIN. *Voyez* HUNIADE.

JEAN DE HAGEN, de Indagine, savant chartreux, mourut en 1475, en odeur de sainteté. Il avait pris l'habit à Erfort, à 25 ans, et il en passa environ 35 dans son ordre. Ses ouvrages roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre et manuscrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, et fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui : | un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile ; | les *Actes de sa légation à Constantinople*, dans les actes du concile de Bâle ; | une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNESE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et qui s'appelait Bernardi, célèbre graveur, travailla pour le pape Clément VII, et pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur de petites pierres l'*Enlèvement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, et d'autres grands sujets.

JEAN MILANAIS composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du collège de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenait 1239 vers, dont il ne reste que 372. Ce livre, connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*, et dans lequel on trouve quelques observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Les meilleures sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. On l'a traduit en français, en prose et en vers. Jean de Milan florissait dans le 11^e siècle.

JEAN DE PARIS, fameux dominicain, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De regia potestate papali*.... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, il fut déferé à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre, mais il mourut peu de temps après, en 1304. On a de lui : | *Determinatio de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8° ; | *Correctorium doctrine sancti Thomæ*. Le jugement n'y égale pas toujours la science.

JEAN-LE-TEUTONIQUE, dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de

Rome, puis évêque de Bosnie, et 4^e général de l'ordre de Saint-Dominique. On lui attribue une *Somme des prédicateurs*, et une *Somme des confesseurs*, imprimées, la première à Reutlingen, 1487, in-fol., et la deuxième à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le père Échard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, aussi appelé le *Teutonique*, autre dominicain, mort en 1515. L'un et l'autre eurent un nom dans leur siècle.

JEAN-ANDRÉ. *Voyez* ANDRÉ.

JEAN, moine de l'abbaye de Hautes-Selves, est auteur d'un très ancien roman, intitulé : *Historia calumniæ novercalis quæ septem sapientum dicitur*, Anvers, 1490, in-4^o; le même, traduit en français, Genève, 1492, in-fol.; l'un et l'autre rares et peu assortis à la profession de l'auteur. Boccace en a imité plusieurs contes, et le roman d'Erastus en a été tiré. Le président Fauchet croit que le poète Hébers l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliothèque du roi de France et dans celle d'Anet. On attribue au même moine *L'Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, et à Rome sous Raphaël. Il excellait à peindre les animaux, les fruits, les fleurs et les ornemens; c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employait. Il a très bien réussi dans les ouvrages de stuc : c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière dont les anciens se servaient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

JEAN DE LA CONCEPTION (le père), réformateur des trinitaires-déchaussés d'Espagne, naquit à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, en 1561, et mourut en odeur de sainteté, à Cordoue, en 1615, après avoir formé dix-huit couvens de sa réforme, et les avoir édifiés par ses vertus.

JEAN DE JÉSUS MARIE, carme déchaussé, né à Calaruega, au diocèse d'Ossma en Espagne, l'an 1564. Il passa par toutes les charges de son ordre, et mourut le 28

mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite et de vertus. Saint François de Sales, Bellarmin, Bossuet, en ont parlé avec éloge. On a de lui : *Disciplina claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. Ils renferment des commentaires sur l'Écriture sainte, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEAN DE SAINT-JEAN. *Voyez* MA-NOZZI.

JEAN DE GISCALA. *Voyez* GISCALA.

JEAN SOBIESKI. *Voyez* SOBIESKI.

JEAN. *Voyez* MAITRE-JEAN.

JEAN GERBERAND de Leyden. *Voyez* LEYDEN.

JEAN NÉPOMUCÈNE. *Voyez* saint NÉPOMUCÈNE.

* JEAN-BON SAINT-ANDRÉ (** le baron), conventionnel, né en 1749, à Montauban, d'une famille protestante, se destina d'abord au commerce; mais ayant essuyé trois naufrages, il renonça bientôt à cette carrière et devint ministre de sa religion. Nommé par le département du Lot à la Convention, il se déclara pour la commune, et devint un des ennemis les plus acharnés des Girondins. Il vota la mort de Louis XVI et rejeta l'appel au peuple et le sursis. Le 8 février 1793, il combattit la proposition de ceux qui voulaient faire punir les assassins de septembre. Jean-Bon Saint-André contribua puissamment, dans la journée du 31 mai, au triomphe des Montagnards sur la Gironde, fit autoriser les représentans envoyés à Lyon à employer pour réduire cette ville, tous les moyens qu'ils jugeraient convenables, et, le 9 juillet, il défendit Rossignol, dénoncé à la Convention pour les massacres par lui commis dans la Vendée. Il présidait la Convention à l'époque où Marat fut poignardé par Charlotte Corday, et il accueillit les pétitionnaires qui se présentèrent à la barre pour demander vengeance de ce meurtre. Le 27 juillet 1793, il fit entrer au comité de salut public, en remplacement de Gasparin, Robespierre dont il secondait les desseins. Envoyé peu de temps après à Brest avec une mission, Jean-Bon Saint-André fit régner la terreur dans cette ville, où il remplaça les autorités par des jacobins forcenés, remplit les prisons de suspects, établit deux guillotines en permanence, fit mettre en liberté les galériens, et érigea les églises en temples de la raison. Enfin il alla si loin que Danton et Robespierre crurent eux-mêmes de voir modérer son zèle. Les

moyens qu'il employa lui permirent de créer une armée navale assez considérable, et, au mois de mai 1794, il s'embarqua à Brest sur cette flotte, pour protéger l'arrivage d'un convoi de farines achetées en Amérique, et qu'on attendait avec impatience à Paris. La flotte ayant été attaqué le 1^{er} juin par les Anglais, sept vaisseaux de ligne furent pris, mais la plus grande partie des farines entra dans les ports de France. Après le 9 thermidor, il s'occupa particulièrement de finances dans le sein de la Convention. Décrété d'arrestation le 28 mai 1793, pour sa conduite dans ses missions, il fut ensuite amnistié. Le Directoire l'envoya à Smyrne, en qualité de consul de commerce; il fut arrêté par les Turcs, à l'époque de l'expédition d'Egypte, et ne recouvra sa liberté qu'après la conclusion de la paix. A son retour en France, il fut chargé par Bonaparte, alors premier consul, d'organiser les quatre départemens du Rhin. Il devint ensuite baron, chevalier de la légion d'honneur, et préfet de Mayence, où il se fit, dit-on, aimer par ses qualités privées. Jean-Bon Saint-André est mort à Mayence le 16 décembre 1813, d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée auprès des blessés et des prisonniers que les événemens de la guerre avaient rassemblés dans cette ville. Outre ses *discours, rapports, etc.*, insérés dans les journaux, on a de lui : *[Arrêtés concernant la marine de la république française, suivis du Rapport des mouvemens qui ont eu lieu sur l'escadre commandée par Morard de Galle, Brest, 1794, in-8°;] Journal sommaire de la croisière de la flotte de la république, commandée par le contre-amiral Villaret, Brest, 1794, in-8°; c'est la relation du combat livré le 1^{er} juin 1794.*

* JEANJEAN (ANTOINE), docteur en théologie, chanoine de St.-Pierre-le-jeune de Strasbourg, et recteur de l'université de cette ville naquit en 1727 à Schélestadt de parens pauvres. Il se distingua de bonne heure par une piété solide, un goût très vif pour la lecture, et par une facilité qui lui fit faire en peu de temps de rapides progrès dans ses études. Un des maîtres qui l'avait initié aux premiers élémens des lettres, ayant été envoyé à Molsheim pour y enseigner la rhétorique, le jeune Jeanjean qui lui était très attaché le suivit dans cette ville, et se vit obligé, pour vivre, d'accepter une place de précepteur qui lui fut offerte. Ce fut là qu'il

sentit se développer sa vocation pour le sacerdoce et la prédication. Il se plaisait à réunir un certain nombre d'enfans pour cultiver leur intelligence, et les entretenir des grandes vérités de la foi. Après avoir achevé sa rhétorique et sa philosophie à Molsheim, Jeanjean se rendit à Strasbourg pour y étudier la théologie. Les brillans succès qu'il y obtint fixèrent sur lui l'attention de plusieurs personnes recommandables qui l'honorèrent de leur amitié, et suppléèrent généreusement au peu de ressources qu'il possédait par lui-même. Vers le même temps il eut occasion de connaître l'évêque d'Uranopolis, Mgr. Ricci, chanoine et doyen de Saint-Pierre-le-Jeune, vieillard vénérable qui apprécia du premier coup-d'œil ses talens et son mérite, et voulut l'attacher à sa personne. Jeanjean reçut de lui la prêtrise le 14 mars 1750, et trois ans après il fut nommé chanoine. Il se livra dès lors aux travaux du sacerdoce, et surtout à la confession et à la prédication, avec une ardeur infatigable qui fut couronnée du plus heureux succès. De toutes parts on accourait pour le consulter et pour l'entendre. La dignité de sa figure, la beauté de son organe ajoutaient encore à l'effet de ses paroles. Telle était sa prodigieuse facilité, que du premier jet il écrivait ses discours comme il les prononçait, et que jamais il ne corrigeait ses manuscrits, dans lesquels on n'a pas trouvé une seule rature. Quelques-uns de ses sermons furent imprimés séparément pendant sa vie. L'abbé Jeanjean fut nommé directeur du séminaire de Strasbourg le 3 octobre 1765, et la même année il fut reçu docteur en théologie. En 1786, il fut élevé au rectorat de l'université de la même ville, dignité qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Des travaux continuel altérèrent sa santé naturellement robuste. Il mourut après une longue maladie dans laquelle il conserva toute la sérénité de son âme, à la fin de 1790, dans la soixante-quatrième année de son âge. Ses sermons, prononcés en allemand, ont été imprimés en 3 volumes in-8°, Strasbourg, Levrault, 1815-1828.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, était une des femmes qui suivaient J.-C. dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs biens. C'était un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissaient la table et les vêtemens à ceux qu'ils regar-

daient comme leurs maîtres dans la religion et la piété. Jeanne suivit J.-C. au Calvaire, et fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Notre-Seigneur apparut comme elles en revenaient.

JEANNE, reine de France et de Navarre, femme de Philippe le Bel, fille unique et héritière de Henri I^{er}, roi de Navarre, comte de Champagne, fonda à Paris, en 1505, le collège de Navarre, et mourut l'année d'après à Vincennes, à 55 ans, avec la réputation d'une femme aussi vertueuse que spirituelle. Plusieurs auteurs l'ont accusée d'infidélité à l'égard de son mari, et d'avoir séduit des écoliers de Paris pour satisfaire sa passion; mais Gaguin et Jean de Launoy traitent cela de pure calomnie : et les regrets que Philippe le Bel donna à sa mort suffirent pour le démentir. Jeanne, du consentement de son époux, conserva l'administration particulière de ses états, et chassa de la Navarre les Castillans et les Aragonais. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne, l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée, et épouvanta tellement le comte, qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très dures, entre autres, de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyait indépendant.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, et femme de Philippe le Long, mourut à Roye en Picardie l'an 1525, après avoir fondé à Paris le collège de Bourgogne. Elle avait été accusée d'adultère en 1515, et condamnée, peu de temps après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être, l'avait reprise au bout d'un an.

JEANNE DE FRANCE (*La Bienheureuse*), institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Quoique cette princesse fût petite et contrefaite, le roi força Louis, duc d'Orléans, son cousin, de l'épouser en 1476. Le jeune prince (qui fut depuis Louis XII) n'osa pas d'abord manifester son mécontentement et son opposition à ce lien; mais dès qu'il fut sur le trône, il fit dissoudre son mariage en 1498 par le

pape Alexandre VI, alléguant qu'il avait été contracté sans liberté. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation* ou de l'*Annonciade*. La règle a été formée sur les dix vertus de la sainte Vierge : chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit en est singulier. Le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Il y en a plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent cet institut par leurs brefs. Jeanne de France fonda aussi un collège en l'université de Bourges, et mourut saintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le père Louis Doni d'Attichy a publié sa *Vie* en français, Paris, 1625, 1644, in-8°, et 1664, in-fol. Elle est fort mal écrite; on en a plusieurs autres en français, la dernière est celle du père Pierre de Mareuil, Paris, 1741, in-8°.

JEANNE I^{re}, reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1324, et n'avait que 19 ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle était mariée alors à son cousin André, fils de Charles Robert, roi de Hongrie. La haine réciproque que se portaient ces deux époux, et qu'entretenaient les conseils de leurs favoris particuliers, pour conserver plus long temps l'empire qu'ils avaient obtenu sur eux, était si connue, que André ayant été cruellement assassiné, la reine fut violemment soupçonnée d'être complice d'un meurtre si horrible. Elle épousa Louis de Tarente, qui en était l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frère d'André, s'avancait pour venger la mort de son frère sur Jeanne, qui avait été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle avait assisté. Le roi de Hongrie appela de ce jugement; le procès fut revu, et, comme il fallait sauver une reine chargée de soupçons, et ménager un roi fortement prévenu, on suggéra à cette princesse de s'excuser sur l'effet d'un maléfice auquel elle n'avait pu résister. Elle fut une seconde fois déclarée innocente, parce que tout s'était passé malgré et contre sa volonté. Jeanne écrivit au roi de Hongrie pour se justifier; il lui répondit : « Jeanne, » votre vie déréglée, l'autorité dans le

• royaume retenue, la vengeance négligée, un mariage précipité, et vos excuses, prouvent que vous êtes coupable; » et comme il continua à faire avancer son armée, Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence, dont elle était comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI Avignon et son territoire, pour 50,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, et donna bientôt la main à un troisième, Jacques d'Aragon, prétendant au trône de Majorque, et qui mourut peu de temps après. C'est de ce mariage que les rois d'Aragon prétendirent tirer leurs droits au royaume de Naples. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la quatrième fois à un cadet de la maison de Brunswick. C'était choisir plutôt un mari qui pût lui plaire qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avait point d'enfants, elle adopta son parent, Charles de Duras. Elle l'avait fait élever avec beaucoup de soin, lui avait fait épouser sa nièce, et le regardait comme son fils. Cependant ce prince ingrat, gagné par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII, qui tenait le pontificat à Avignon, dans le temps qu'Urbain VII le tenait à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit étouffer sa bienfaitrice entre deux matelas le 12 mai 1382. L'abbé Mignot a publié son *Histoire*, 1764, in-12; elle est bien écrite, mais peu exacte; Jeanne y est représentée sous des couleurs trop favorables. Jeanne de Naples a fourni à Laharpe le sujet d'une *tragédie* qui a eu du succès.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles III de Duras, née en 1368, épousa en 1404 Guillaume, fils de Léopold III d'Autriche, devint veuve en 1406 et succéda à son frère Ladislas en 1414. Elle épousa, le 10 août 1415, Jacques de Bourbon, comte de la Marche. Ses sujets l'avaient engagée à se remarier, pour mettre fin à la vie scandaleuse qu'elle menait avec Pandolfello Alopo, son favori. Son nouvel époux fit mourir Alopo et enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivrée en 1446, son mari s'enfuit à Tarrente, d'où il fut transféré à Naples, et

enfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V raccommoda les deux époux. Jacques sortit de sa prison, mais n'ayant pas d'autorité, et ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de son épouse, il se retira en France, où il se fit cordelier, et mourut saintement en 1456. Le connétable de Naples, Jacques Sforce, excita Louis III d'Anjou à s'emparer du royaume. Ce prince y fut aussi invité par le pape Martin V. Jeanne, pour résister à Louis, adopta Alphonse V, roi d'Aragon, qui eut d'abord quelques succès, et força Louis à se retirer à Anvers. Mais ce prince, aidé des troupes que le pape lui envoya, rétablit pour quelque temps ses affaires. Battu de nouveau par Alphonse, il n'en fut pas moins adopté à sa place par Jeanne, qui, après sa mort, nomma pour son héritier René d'Anjou. Cette reine mourut en 1435. On a remarqué qu'elle réprima l'usure excessive des Juifs, et les avait contraints à porter un T sur leurs vêtements, pour les distinguer de ses autres sujets. Après de longues guerres avec la maison d'Anjou, Alphonse se mit en possession de la succession de Jeanne.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitaient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractère de son mari pour abjurer la religion de ses pères et s'attacher à la secte de Calvin. Elle bannit entièrement la religion catholique du Béarn; et tandis que les huguenots ne prétendaient en France qu'à la tolérance, ils affichaient dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il se fit à Orthez et à Pau un horrible massacre des catholiques. « Il serait à souhaiter, dit un auteur, que l'histoire n'eût conservé le nom de cette princesse que comme mère de Henri IV. » Elle mourut en 1572. Il existe une *Histoire de Jeanne d'Albret*, par M^{lle} Vauvilliers, Paris, 1818, 5 vol. in-8°.

JEANNE D'ARAGON. *Voy.* ARAGON.

JEANNE D'ARC, ou **DU LYS**, appelée ordinairement la *Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1410 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un paysan appelé Jacques d'Arc. À 17 ans, elle crut voir saint Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnait d'aller faire lever le siège d'Orléans, et de faire sacrer

ensuite à Reims le roi Charles VII. Ses visions engagèrent ses parens à la présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la Pucelle, et l'envoya ensuite au roi, après avoir cru reconnaître en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avait dit à Baudricourt, sur les apparitions de l'archange saint Michel, et sur sa mission contre les Anglais. On crut que, pour s'assurer de la vérité, il fallait d'abord savoir si jamais elle n'avait été vue par un homme. La belle-mère du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouvèrent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'était pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans. Rapin-Thoiras, et Voltaire, qui l'a copié, donnent à Jeanne 27 ans lorsqu'elle parut devant le roi; mais les actes authentiques prouvent que c'est une erreur. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvait bien confier à une fille des desseins qui, dans l'ordre ordinaire des choses, semblent demander la valeur d'un homme. Le parlement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile : il la traita de folle, et osa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manquerait pas d'en faire. Les Anglais assiégeaient alors cette ville et étaient sur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu sa dernière ressource, crut devoir profiter du courage d'une fille qui paraissait avoir l'enthousiasme d'une inspirée et la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, et lui communiqua la confiance dont elle était remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, et y entra elle-même en triomphe. Un coup de flèche qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts ne l'empêcha pas d'avancer. « Il » m'en coûtera, dit-elle, un peu de sang, » mais ces malheureux n'échapperont » pas à la main de Dieu; » et tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, et planta elle-même son étendard. Le siège d'Orléans fut bientôt levé; les Anglais furent battus dans la Beauce : la Pucelle se montra partout une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le

second. Elle marcha vers Reims, y fit sacrer le roi en 1429, et assista à la cérémonie, son étendard à la main. Charles, sensible comme il devait l'être aux services de cette fille guerrière, anoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, et y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. Des historiens un peu légers ont écrit que cette fille extraordinaire eût dû s'arrêter là et que l'objet de sa mission, tel qu'elle l'avait annoncé elle-même, étant rempli, elle devait se retirer de la cour et de l'armée; mais que la vanité ou la répugnance de se dépouiller d'une autorité et d'une importance qui ne pouvaient manquer de la flatter beaucoup, l'empêchèrent de prendre ce parti. Avant de porter un pareil jugement, ils auraient dû s'assurer du fait, et ils auraient su que la vertueuse bergère, loin de vouloir conserver cette autorité dont ils la supposent si jalouse, dit à l'archevêque de Reims et au comte de Dunois, après le sacre du roi : « J'ai accompli ce que Dieu m'a » commandé, qui étoit de faire lever le » siège d'Orléans et faire sacrer le gentil » roi. *Je voudrais bien qu'il me fit ramener auprès de mes père et mère, et garder leurs brebis et bétail, et faire ce que je voulois faire.* » Mais on s'opposa à sa retraite; elle fut obligée de retourner à l'armée. Elle fut blessée à l'attaque de Paris, et prise au siège de Compiègne, dans une sortie. Ce revers fit disparaître l'étonnement et la vénération dont elle avait pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisait de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être sorcière. Les prédicateurs prêchèrent partout cette ridicule assertion; l'université de Paris la confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats français, un évêque anglais, un frère prêcheur, cinquante docteurs, la jugèrent à Rouen. Mais il est à propos de faire observer qu'étant alors sous la domination anglaise, ils se crurent obligés de suivre les ordres qu'on leur donna. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetière de Saint-Ouen de Rouen, à la vue du peuple, et on la condamna l'an 1431 comme *sorcière, devineresse, sacrilège, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu et des saints, désirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes et les peuples*, etc. Jeanne montra sur le bûcher la même

fermé que sur les murs d'Orléans. On l'entendit seulement invoquer Jésus. Les Anglais eux-mêmes pleurèrent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger; il fit seulement intervenir ses parents, dix ans après, pour demander au saint Siège la révision du procès. Calixte III réhabilita sa mémoire, et la déclara *martyre de sa religion, de sa patrie et de son roi*. Ses juges déshonorèrent leur raison et leur équité par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle était prisonnière de guerre. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergère que le Ciel tire de l'obscurité pour soutenir le trône des rois de France contre les usurpations des Anglais. Un ange descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnaissant le roi confondu dans la foule des courtisans, et en devinant ses plus secrètes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite, et subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit Mézerai; et sur son bûcher elle prédit aux Anglais les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, et on voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence et de sa pureté. Ce n'est pas tout, on la fait revivre après sa mort, et on lui fait épouser un seigneur lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, mais surtout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre les ténèbres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avait échappé au supplice du feu? Que ne dit-on pas encore? Cette partie de l'Histoire de Jeanne d'Arc est surtout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire à l'animosité des Anglais; mais comme elle n'était pas assez coupable pour mériter ce supplice, on lui substitue une malheureuse qui avait mérité une mort aussi infâme. Voilà un récit bien arrangé; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan et par d'autres historiens; contre le *Jugement* des commissaires délégués par le pape pour la justification

de cette illustre héroïne, contre *L'Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456? Tous ces gens-là auraient-ils ignoré cette aventure surprenante? et, s'ils l'avaient su, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice.....? Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le sot orgueil de se faire descendre des héros de la Fable? Les croit-on sur leur parole? Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut-être en ligne collatérale; mais cela paraît évidemment faux en ligne directe. Il est vrai que quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui se disait la *Pucelle d'Orléans*, et qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu le faux Démétrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenait pour la véritable. Il aura sans doute découvert le mensonge dans la suite; mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui; et il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom français. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit sous le nom des *Armoises* et de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, et une vaine curiosité qui les déterre. On a remarqué que Jeanne d'Arc était destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier que le sort des deux poètes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant trente années à la célébrer, et lorsqu'après un si long travail il fait paraître son poème, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été le chef du Parnasse français. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, sa réputation de poète, mais il acquiert celle d'écrivain déhonté par des tableaux dont l'Arétin aurait rougi..... Voyez *l'histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'état*, en deux petits volumes in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy, en 1753, et réimprimée en 1775, en trois parties sous ce titre : *Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans*. Il a encore paru deux ouvrages consacrés à l'héroïne d'Orléans, l'un par M. Berriat de Saint-Prix, 1817, 1 vol. in-8°; l'autre, plus complet et plus étendu, par M. Le

Brun des Charmettes, 1817, 4 vol., même format. M. Jollois en a donné une histoire en 1820, un vol. in-fol. avec planches. En 1818, M. P. Dumesnil a fait imprimer à Paris, sous le titre de *Jeanne d'Arc*, ou *La France sauvée*, un poème en douze chants, dont Louis XVIII daigna accepter la dédicace. Plusieurs poètes ont consacré leurs chants à *Jeanne d'Arc*, entr'autres Robert Southey, Schiller, Casimir de Lavigne, d'Avrigny et Soumet.

JEANNE (la papesse). Voyez BENOIT III ou Jean VIII.

JEANNIN (PIERRE), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1540, devint avocat en 1569. parvint par ses talens et sa probité aux premières charges de la robe. En 1571 il fut choisi pour être le conseil des états de Bourgogne. Nommé ensuite conseiller, puis président du parlement de Dijon, il fut élevé aux fonctions de premier président. Quand on regret à Dijon les ordres du massacre de la Saint-Barthélemy, en magistrat plein d'honneur et de vertu, il s'opposa de toutes ses forces à leur exécution, et quelques jours après un courrier vint apporter la défense de commettre des meurtres. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue protestante conjurée contre la religion et l'état, et fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV sut se l'attacher et l'admit dans son conseil. Dès ce moment Jeannin fut, si l'on ose le dire, l'ami de Henri IV, qui trouvait en lui autant de franchise que de prudence. En 1607, il fut chargé de la négociation entre les Hollandais et le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, et fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, et Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce temps-là, protestaient qu'ils sortaient toujours d'auprès de lui meilleurs et plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur et d'autorité, « qu'il lui sembla que toute la majesté du roi respirait dans son vieil sage. » La reine-mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur Jeannin des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda de qui il était fils ; il répondit :

De mes vertus. Réponse pleine d'égoïsme, qui, si elle est vraie, n'honore pas sa modestie, et qui achève de prouver que les grands hommes ont toujours quelque faible. Il mourut le 31 octobre 1622, à 82 ans. Il avait vu pendant le cours de sa vie sept de nos rois occuper successivement le trône de France. Nous avons de lui des *Mémoires* et des *Négociations*, publiés à Paris, in-fol., en 1659 ; chez les Elzéviros, même année, 2 vol. in-12, et en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, et nécessaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses. Le cardinal de Richelieu en faisait sa lecture ordinaire dans sa retraite d'Avignon. Guyton de Morveau a donné son *Eloge* en 1766, auquel on reproche un peu d'emphase ; mais pour lequel l'auteur a puisé dans les bonnes sources. On en connaît un plus ancien par Saumaise, Dijon, 1625.

* JEANSON (BARTHELEMY), architecte, né d'une famille dont les membres, depuis Louis XIII, exerçaient le même art, a construit le petit Trianon, Saint-Cloud et les bâtimens des eaux thermales de Vichy. Après avoir terminé ces travaux, il fut chargé par l'intendant du Bourbonnais, de faire un pont de pierre à Decize sur la Loire ; il établit une levée sur ce fleuve, et perça une route importante dans le Bourbonnais. Louis XVI le chargea de la direction des travaux pour l'établissement d'une manufacture d'armes à Moulins, et cette ville lui dut en outre une fonderie de canon, une salle de spectacle et une rue. Nommé directeur en chef de la fonderie du Creuzot, il y établit des machines propres à la fabrication de la grosse artillerie, fit établir des laminoirs nouveaux pour fabriquer les tôles de grande dimension, et affranchit ainsi la France du tribut qu'elle payait à la Suède, qui lui fournissait cet objet. Jeanson surpassa les Anglais dans l'art du fondeur, en coulant une roue à engrenage de 24 pieds de diamètre. La cristallerie du Creuzot attira aussi son intérêt et devint l'objet de ses travaux, et cet art lui doit sa renaissance par les soins qu'il mit à faire adopter pour nos cristaux ces dessins qui reproduisaient les formes épurées de l'antique. Obligé de quitter la France à l'époque de nos troubles civils, Jeanson se fixa en Belgique, et construisit à Mons une élégante salle de spectacle, un immense dépôt de mendicité, et dans les environs de cette ville trois superbes filatures de coton avec des moteurs hy-

drauliques. Plus tard il fit à Avesnes, pour le prince de Talleyrand, une jolie salle de spectacle. En 1811, il établit dans une manufacture d'armes à Maubeuge une machine propre à fabriquer annuellement 20,000 baïonnettes. L'année suivante le gouvernement l'avait chargé de faire construire à Saint-Maur de vastes magasins de réserve pour du blé, et des machines hydrauliques pour la mouture du grain : Jeanson n'eut que le temps de faire les plans qui furent aussitôt approuvés, mais que les désastres de la campagne de 1815 empêchèrent de mettre à exécution. Après la restauration, Jeanson reentra dans la maison du roi et fut nommé directeur des eaux royales de Versailles. A l'époque du 20 mars, Jeanson se fit remarquer parmi les volontaires qui se réunirent sous les ordres du marquis de Vioménil. Réintégré plus tard dans ses fonctions, il reçut de Charles X la décoration de la légion d'honneur, et mourut dans le mois de novembre 1828, après avoir reçu les secours de la religion. Outre les travaux dont nous avons parlé, on lui doit plusieurs inventions et d'utiles perfectionnements, entre autres un appareil pour la dessiccation des grains, un régulateur pour la distribution des eaux, des pompes ingénieuses, fabriquées par M. Gaillard, pour le service de la marine, mais qui peuvent servir à d'autres usages, et une pompe destinée à puiser dans le sable. Jeanson avait proposé de remplacer les colonnes de l'ancienne église Ste-Geneviève (redevvenue de nos jours *Panthéon*), par des colonnes en fonte, qui auraient mieux convenu que les réparations qu'on y a faites, à l'ordonnance de ce superbe édifice. dû au génie de Soufflot dont il était l'élève. Il avait aussi conçu le plan d'un pont dont les piles auraient été en fonte de fer. Malgré les immenses travaux dont il s'est occupé pendant une vie aussi bien remplie, Jeanson n'a laissé aucune fortune à sa veuve.

JEURAT (EDME-SÉBASTIEN), astronome et fondateur de l'observatoire de l'Ecole militaire de Paris, naquit dans cette ville le 14 septembre 1724. A 22 ans, il reçut de l'académie de peinture une médaille de dessin. A 25 il était ingénieur-géographe employé à la grande carte de France, dont il leva 600 lieues carrées, s'il faut en croire Lalande. Nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire en 1753, il devint la même année membre de l'académie des sciences

et ensuite de l'institut, à sa création. Il mourut le 7 mars 1803. On a de lui : | *Traité de perspective*, Paris, 1750, in-4°, qui fut adopté dans les écoles d'artillerie et de génie ; | *Nouvelles tables de Jupiter*, 1776, in-4° ; | *Observations sur les comètes de 1759 et 1760*, qu'on inséra dans le *Recueil des savans étrangers* (années 1763). Jeaurat suit dans cet ouvrage les calculs déjà faits sur cette même comète en 1531, 1607 et 1682. | *Observations de l'éclipse de soleil du 5 septembre 1793* ; | *Mémoires sur les lunettes diplantidiennes*, an 5 (1797). Il a donné 12 volumes sur la *Connaissance des temps*, dont la rédaction lui fut confiée en 1775, après Lalande, et des *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'académie des sciences*.

JEBB (SAMUEL), docteur en médecine, né à Nottingham, exerça sa profession avec succès, et trouva encore le loisir de se livrer à plus d'un genre d'études. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié | une *Bibliothèque littéraire* ; | une *Vie de Marie, reine d'Ecosse*, 1725, in-8° ; | une *Edition d'Aristide*, grecque et latine, avec des notes savantes, et la *vie d'Aristide*, Oxford, 1722, 1750, 2 vol. in-4° (voyez ARISTIDE) ; | une *Edition De Græcis illustribus* de H. Hody, avec la *Vie de l'auteur et des Dissertations*, Londres, 1742, in-8° ; | *Joannis Caii de canibus britannicis*, 1729, in-8° ; | une bonne *Edition de l'Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1753, in-fol.

JÉBUS, fils de Chanaan, père des Jébuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.

JÉCHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé sur le trône à dix-huit ans, vers l'an 599 avant Jésus-Christ. Il ne jouit du trône que peu de temps. Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, il le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au règne d'Evilmérodac, qui, l'an 562 avant J.-C., le tira de prison pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne sait ce qu'il devint depuis. Il est appelé *Sterile* par le prophète Jérémie, parce qu'en punition de ses crimes et de son idolâtrie, aucun de ses enfans ne régna à Jérusalem. Sédécias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

* **JEFFERSON** (THOMAS), troisième président des Etats-Unis d'Amérique, né en 1749 à Shadwel dans la Virginie, étudia le droit sous le célèbre Wythe, et embrassa la profession d'avocat. Il se livra

aussi à des études scientifiques, et cultiva surtout les mathématiques, la géographie, l'histoire naturelle et l'astronomie : il s'appliqua encore à la peinture avec succès. Nommé de bonne heure membre de l'assemblée législative de la Virginie, il y apporta une éloquence entraînant, et exerça sur ses collègues une grande influence. Quelque temps après il fut élevé au poste éminent de gouverneur de cette province, et il le conserva pendant toute la guerre que les colonies de l'Amérique septentrionale soutinrent contre l'Angleterre. Jefferson prit une part active à toutes les mesures d'opposition qui furent prises contre la Grande-Bretagne et devint ainsi un des principaux chefs de l'insurrection américaine. La déclaration d'indépendance faite en 1776 fut rédigée par lui. On lui confia les fonctions importantes de ministre de son pays à la cour de Versailles, et il avait été désigné auparavant pour l'ambassade d'Espagne qui n'eut pas lieu ; il fut accueilli avec distinction par les ministres de Louis XVI, négocia avec eux plusieurs traités de commerce, entre autres pour la circulation du tabac. Après avoir levé toutes les difficultés que la ferme opposait à ces arrangemens, il parvint à obtenir plusieurs autres concessions de la France ; il était aidé par les lumières et par le zèle d'Adams et de Washington. Après avoir séjourné pendant quelques années comme ministre des Etats-Unis à la cour de Versailles, Jefferson fut nommé secrétaire général du gouvernement fédéral sous Washington en 1789, et, pendant la durée de ses fonctions, il déploya une grande habileté et les talens d'un homme d'état consommé. Ses écrits attestent de grandes vues en matière de gouvernement et particulièrement de finances. Nous citerons surtout le *rapport* qu'il fit le 14 avril 1790 à la chambre des représentans sur l'unité des poids et mesures et sur celle des monnaies, celui du mois de février 1791, relatif à l'état actuel des pêcheries de la morue et de la baleine ; celui du mois d'octobre 1793, dans lequel il donne l'aperçu du commerce des Etats-Unis avec les autres puissances ; sur ses privilèges et restrictions. En 1794 il quitta le ministère et se retira dans la province de Virginie : ce fut de là qu'il écrivit en 1796 la lettre qui a été rendue publique à cette époque, et dans laquelle il se plaignait de ce qu'un parti anglais avait pris le dessus dans sa patrie. Enfin la reconnaissance publique éleva Jefferson aux

premières dignités de l'état. Nommé par le parti français vice-président en 1797, en même temps que John Adams était élu président, il succéda à ce dernier en 1801, et fut encore réélu en 1805, en sorte qu'il conserva 8 ans la direction des affaires aux Etats-Unis. Ce fut pendant son administration que la Louisiane fut cédée par le gouvernement français à son pays moyennant 80 millions. Pendant la guerre de la France et de l'Angleterre, Jefferson se conduisit avec un noble courage. Le commerce américain faisait tous les jours des pertes immenses : Jefferson demanda qu'il fût mis dans tous les ports des Etats-Unis un *embargo* sur les bâtimens étrangers qui s'y trouvaient, quelle que fût la nation à laquelle ils appartenissent. Cette mesure devait nécessiter de très grands sacrifices de la part des Américains : d'un côté la fériation du commerce, de l'autre l'inaction des matelots pouvait entraîner de graves désordres. Il se manifesta en effet quelques signes de mécontentement à Boston, à New-York ; mais tous les symptômes de trouble ne tardèrent pas à disparaître. A l'expiration de ses pouvoirs, Jefferson refusa de violer la constitution, en les reprenant pour la troisième fois ; et dans une lettre qu'il écrivit ce sujet à l'assemblée générale de Pennsylvanie, il motiva son refus sur la tendance des réélections continuées à transformer des charges temporaires en fonctions à vie et peut-être héréditaires. Il se retira donc après l'élection de M. Madison, et habita sa terre de Monticello, située au centre de la Virginie, où il s'occupa avec succès de la fondation d'une université. Sur la fin de ses jours, le dérangement de sa fortune l'obligea de mettre sa maison en loterie. Des comités se formèrent pour en acheter tous les billets, et son habitation lui fut rendue comme dotation nationale. Il avait été nommé en 1810 membre de l'Institut de France, section des belles-lettres. Il fut un des partisans les plus chauds de la vaccine, et pendant tout le temps qu'il fut aux affaires, il ne négligea rien pour propager cette méthode préservatrice même parmi les tribus sauvages. Il s'est aussi occupé du perfectionnement des charrues ; et l'on trouve dans le *Nouveau cours complet d'Agriculture*, 15 volumes in-8°, au mot *Charrue*, et dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle*, la description détaillée de cet instrument perfectionné avec figures : il en existe même un

modèle en relief au Conservatoire des arts et métiers de Paris. Cet illustre américain est mort à l'âge de 84 ans, le 4 juillet 1826, le 50^e anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, et, circonstance assez remarquable, le même jour la république américaine perdait John Adams, successeur immédiat de Washington. Jefferson a publié quelques ouvrages politiques et philosophiques, entre autres : | *Manuel du droit parlementaire*, traduit en français par M. Pichon, Paris, 1814, in-8°; | *Vues sommaires sur les droits de l'Amérique anglaise*, 1774, in-8°; | *Notes sur l'état de la Virginie*, 1788, in-8°, ouvrage traduit par l'abbé Morellet, Paris, 1789, in-8°; | des *Mémoires sur les os fossiles gigantesques trouvés dans la Virginie*; sur la *Mémoire*, l'*Imagination* et le *Jugement des Nègres*, insérés dans divers recueils périodiques.

JEFFERY de Monmouth (ARTHUR), vivait dans le 12^e siècle, du temps de Henri 1^{er}, roi d'Angleterre; il fut fait évêque de Saint-Asaph, dans le pays de Galles, en 1152. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son temps; elle se trouve dans *Rerum britannicarum Scriptores* de Commelin, Heidelberg, 1587. On l'a traduite en anglais, Londres, 1718, in-8°.

JEFFREYS (GEORGES), littérateur anglais, mort en 1755, à 77 ans, s'est fait connaître dans son pays par des *Mélanges* en prose et en vers, 1754, 2 vol. in-4°.

JÉHU, fils d'Hananî, fut envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveraient à sa maison. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 950 avant J.-C.

JÉHU, fils de Josaphat et 10^e roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J.-C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir Ochosis, roi de Juda. Jézabel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu lorsqu'il entra dans la ville de Jesrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre ensuite qu'on fit mourir tous les fils et les parens d'Achab, et tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie 42 frères d'Ochosis, il les fit massacrer. Il rassembra ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fausse divinité, sous prétexte de célébrer en son honneur un solennité extraordinaire, les y fit tous égorger, brisa la statue, et détruisit le temple. Saint Augustin observe que cette action de zèle et d'équité ne justifie pas

le mensonge qui l'accompagna; et qu'aux actions les plus saintes, et même inspirées de Dieu, rapportées dans les saintes Ecritures, l'humanité, toujours faible et sujette à l'erreur, a souvent associé des circonstances et des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même: observation importante, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Ecriture et de l'histoire des saints... Le Seigneur, satisfait du zèle de Jéhu contre l'idolâtrie, et de l'exactitude avec laquelle il avait exécuté l'arrêt de la justice divine contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. Cette prédiction fut accomplie dans les personnes de Joacas, Joas, Jéroboam et Zacharie. Jéhu qui avait paru si zélé à exécuter les ordres de Dieu, se laissa aveugler par l'orgueil, et tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pièces tout ce qu'il trouva sur les frontières, et ruina tout le pays de Galaad, que possédaient les enfans de Ruben, de Gad et de Manassés. Il mourut l'an 856 avant J.-C., après 28 ans de règne. *Voyez* REBECCA.

JENINGEN (PHILIPPE), né à Aichstat, en Franconie, en 1642, entra chez les jésuites en 1665, et se livra avec zèle aux travaux évangéliques. Marchant sur les pas du saint apôtre des Indes, il demanda à passer chez les Barbares pour leur enseigner la foi chrétienne; mais n'ayant pu en obtenir la permission de ses supérieurs, il se consacra à des missions constantes et pénibles, dans une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse: il mourut à Elwangen, en 1704, laissant sa mémoire en grande vénération dans toutes les provinces où il avait exercé les travaux du saint ministère. Sa *Vie*, écrite en allemand et en latin, a été imprimée à Ingolstadt, à Munich et à Augsbourg, 1675, in-4°.

JENINS *Voyez* JENYNS.

JENISCHUIS (PAUL), d'Anvers, est connu par son livre intitulé : *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Jenischuis mourut à Stuttgart, en 1647, à quatre-vingt-neuf ans, avec la réputation d'un homme versé dans les langues et dans les sciences.

JENKINS (LÉOLINE), jurisconsulte anglais, né en 1623, professa le droit avec distinction, fut employé en diverses né-

sociations, entre autres à Cologne en 1673, à Nimègue en 1678; il résida ensuite en qualité de ministre plénipotentiaire à La Haye, et parvint enfin dans sa patrie à la charge de secrétaire d'état, en 1680. Il mourut le premier septembre 1685. On a publié ses *Négociations*, 1724, 2 vol. in-folio.

* JENNER (EDOUARD), médecin anglais, né le 17 mai 1750, à Berkeley, dans le comté de Gloucester, était fils d'Etienne Jenner, membre de l'université d'Oxford, et recteur de Rochampton. Après avoir fait de brillantes études, il se destina à la profession de médecin, et fut élève du célèbre anatomiste John Hunter. Reçu docteur, il exerça pendant quelques années son état; puis, s'abandonnant ensuite à son goût pour la physiologie et l'histoire naturelle, il se livra presque exclusivement à ces deux sciences. Jenner se fit d'abord connaître par des *Observations sur le Cow-pox*, imprimées dans les *Transactions philosophiques*, et traduites en français dans le *Journal de Physique* de Delaméthier. Cet ouvrage le fit recevoir membre de la société royale de Londres. Il publia aussi une *Méthode de fuire de l'émétique pur de tartre* et la *Description de la maladie appelée angine pectorale*. Dès l'année 1776 il avait fait des recherches sur la petite vérole et sur les moyens de se préserver de cette maladie épidémique; mais ce ne fut qu'en 1798 que parut son ouvrage intitulé : *Recherches sur les causes et les effets de la variole-vaccine*. Avant lui on avait remarqué dans quelques comtés de l'Angleterre que tous ceux qui avaient la variole des vaches ou le *cow-pox*, étaient à jamais préservés de la petite-vérole. Mais pour tirer parti de cette croyance populaire, il fallait que le génie vint attester par des épreuves multipliées que la vaccine était un bienfait certain, et c'est ce que fit Jenner. Vingt-cinq ans d'essais et d'observations en tous genres le convainquirent de l'efficacité de ce remède, et il publia sa découverte dans l'ouvrage dont nous venons de parler. L'inoculation du virus variolique trouvé sur le pis des vaches était le moyen indiqué par Jenner. Comme toutes les innovations, elle fut d'abord repoussée; mais l'expérience en fit la justification. Admise en Angleterre, cette pratique bienfaisante se répandit dans l'ancien et dans le nouveau monde, où elle fut accueillie par Jefferson (*voy.* JEFFERSON). En France elle a été répandue dès l'année 1800 par

les soins philanthropiques du duc de la Rochefoucault-Liancourt et de plusieurs médecins distingués. M. le docteur Barrey, de Besançon, auteur de la *Vaccine et de ses effets*, Besançon, 1808, in-8°, a démontré dans un autre ouvrage, que la société de médecine d'Evreux (Eure) a couronné, combien, malgré nos guerres, la vaccine avait contribué à augmenter la population. Cet écrit remarquable a pour titre : *Histoire impartiale de la vaccine, ou Appréciation du bien qu'on lui attribue et du mal qu'on lui impute*, par C. A. Barrey, Besançon, 1851, in-8°. Jenner s'était privé des bénéfices qu'il aurait pu retirer de cette invention en la rendant publique; et même pour la propager, il avait fait des dépenses considérables : le parlement anglais lui vota d'abord à plusieurs reprises des remerciemens, puis, en 1802, une somme de 10,000 livres sterling, qui plus tard fut triplée. Une société s'établit à Londres pour l'extinction de la petite vérole, et Jenner en fut le président. La société royale de médecine de Londres lui décerna une médaille, hommage dans lequel elle avait été prévenue par une réunion de plus de cent médecins de la Grande-Bretagne. Les chirurgiens et médecins de la marine royale de l'Angleterre firent aussi frapper une médaille en son honneur, sur laquelle on voit d'un côté Apollon rendant à la Grande-Bretagne un matelot préservé de la variole par la vaccine, et sur le revers, la figure allégorique de l'Angleterre tenant en main une couronne civique dans laquelle est inscrit le nom de Jenner, avec cette devise : *Alba nautis stella refulsit*. Le lord maire et les aldermen de Londres lui envoyèrent au mois d'octobre 1805 le diplôme des droits de franchise de la cité, renfermé dans une boîte enrichie de diamans. Catherine II, impératrice de Russie, joignit un diamant de grand prix à une lettre extrêmement flatteuse qu'elle lui écrivit. En France, l'institut le nomma l'un de ses associés étrangers, et la découverte de la vaccine fut le sujet d'un prix de poésie proposé pour 1815 par l'académie française : ce prix a été remporté par M. Soumet, et l'accessit a été donné à M. Casimir Delavigne. Toutes les sociétés et académies de l'Europe et de l'Amérique s'empressèrent d'affilier Jenner à leurs membres. Ce médecin célèbre est mort à Berkeley, le 26 janvier 1823, d'une attaque d'apoplexie. En 1826 on lui a érigé une

statue de marbre blanc dans l'église cathédrale de Gloucester. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, Jenner a encore publié : | *Nouvelles observations sur la variole-vaccine* ou le *cow-pox*, Londres, 1799, in-4° ; | *Continuation de faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, ib., 1800, in-4° ; | *Appendix au Traité sur la variole-vaccine*, 1800, in-4° ; | *Recherches sur les effets et les causes de la variole-vaccine*, 3^e édit. 1801, in-4° ; | *Etat comparatif des faits et observations relatifs à la variole-vaccine*, 1800, in-4° ; | *Sur l'origine de l'inoculation de la vaccine*, 1811, in-4° ; | *Essai sur les migrations des oiseaux*, publié dans le *Philosoph. Magazine* de Tilloch, 1824. Il a paru une *Notice historique* sur le docteur Jenner, par M. Valentin, Nancy, 1823, et une autre par M. Amédée Dupau, qui a été insérée dans le tome 21, p. 21 de la *Revue encyclopédique*.

JENSON (NICOLAS), célèbre imprimeur et graveur de caractères à Venise, né en France vers 1420, était originairement graveur de la monnaie de Paris. Dans les premières années du règne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençait à se répandre ; il fut envoyé dans cette ville, par ordre du roi, pour s'instruire secrètement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnaies de France, qui paraît avoir été composé et écrit dans ce temps même, et dont voici le passage original : « Ayant su qu'il y » avoit à Mayence gens adroits à la taille » des poinçons et caractères, au moyen » desquels se pouvoient multiplier, par » impression, les plus rares manuscrits, » le roi, curieux de toutes telles choses et » autres, manda aux généraux de ses mon- » noies y dépêcher personnes entendues » à ladite taille, pour s'informer secrète- » ment de l'art, et en enlever subtilement » l'invention ; et y fut envoyé Nicolas » Jenson, garçon sage, et l'un des bons » graveurs de la monnoie de Paris. » Dans un autre manuscrit à peu près semblable, que possédait feu M. Mariette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458 : « que Charles VII, informé » de ce qui se faisoit à Mayence, demanda » aux généraux de ses monnoies une per- » sonne entendue pour aller s'en informer » et que ceux-ci lui indiquèrent Nicolas » Jenson, maître de la monnoie de Tours, » qui fut aussitôt dépêché à Mayence ; » mais qu'à son retour en France, ayant

» trouvé Charles VII mort, il étoit allé » s'établir ailleurs. » Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en alla porter à Venise les fruits de son industrie, au lieu d'en enrichir son pays. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois branches de la typographie, c'est-à-dire dans la taille des poinçons, dans la fonte des caractères et dans l'impression : talens que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui, le premier, imagina et détermina la forme et les proportions du caractère romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance et la propreté de ses caractères, et ses éditions sont recherchées avec empressement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La plus connue qui soit sortie des presses de Jenson est celle du rare ouvrage intitulé *Decor puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, et qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un autre livre italien, imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre : *Luctus christianarum ex passione Christi*. Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé : *Gloria mulierum*, qui paraît une suite naturelle du *Decor puellarum*. Plusieurs éditions d'auteurs latins et autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paraît avoir cessé d'imprimer vers ce temps-là. Cet article suffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (voyez GUTTEMBERG) ; car si Strasbourg avait eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII et Louis XI y eussent envoyé des observateurs aussi-bien et plutôt que dans une ville plus éloignée qui n'aurait eu alors que la gloire de l'imitation. J. Sardini a publié : *Esame sui principi della francese ed italiana tipografia, ovvero storia critica di Nicolao Jenson*, Lucques, 1796-1797-1798, 3 vol. in-fol. On y trouve la liste des ouvrages imprimés par Jenson.

JENSON. Voyez JANSON.

JENYNS (SOANE), né à Bottesham en Cambridgeshire, ou selon d'autres, à Londres le 12 janvier 1704, d'une ancienne famille de la province de Somerset, fut élevé avec soin sous les yeux de sa mère,

femme vertueuse, fille du chevalier Pierre Soane de Hayden en Essex (dont il joignit le nom au sien, selon un usage assez commun en Angleterre). Après avoir fait de bonnes études au collège de Cambridge, et s'être fait connaître par quelques ouvrages, il fut nommé en 1742 un des représentans au parlement pour la province de Cambridge, et continua pendant trente-huit ans à représenter, soit la province, soit la ville capitale. En 1755, le roi le choisit pour être un des seigneurs commissaires préposés au commerce et aux plantations. Il remplit cette place jusqu'à la dissolution de ce bureau, décrété par acte du parlement. Il mourut le 18 décembre 1787, ayant été marié, sans laisser de postérité, emportant les regrets de tous les bons citoyens, et surtout des pauvres, qu'il soulageait avec une bonté exemplaire. M. Cole, écuyer, a donné en 1790 une édition complète de ses ouvrages, en 4 vol. grand in-8°, avec une notice sur sa vie. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, ouvrage profondément pensé, où l'on trouve des vues aussi saillantes que solides sur la vérité de l'Evangile, et sur le véritable esprit du christianisme. M. Le Tourneur en a donné une traduction imparfaite, où l'original a été substantiellement mutilé, et ajusté aux idées quelquefois faibles ou fausses du traducteur. Une édition plus fidèle est celle de Liège, 1779, in-12 (donnée par l'abbé de Feller), avec des notes où plusieurs réflexions de l'auteur sont développées et confirmées, et d'autres présentées sous le vrai point de vue qui doit les mettre à l'abri de la critique. Sainte-Croix en a donné une édition en 1803, où se trouve, en forme d'introduction, un discours de Blair sur les avantages que procure la religion aux hommes. Les auteurs de *l'Année littéraire*, et le ministre protestant Maclaine, en ayant mal saisi et censuré mal à propos quelques assertions incontestablement vraies, ont été réfutés dans le *Journal hist. et littér.*, 15 septembre 1779, pag. 94; 1^{er} mai 1780, pag. 8.

* JEPHSON (RICHARD), militaire et poète anglais, naquit en Irlande vers 1750, d'une famille noble, et acquit de la réputation dans les lettres et dans les armes. Il était lieutenant-général de la cavalerie, et membre de la chambre des communes en Irlande. Il a laissé plusieurs pièces dramatiques qui eurent du succès,

comme *Bragança*, ou *Braghenza*, représenté avec succès sur le théâtre de Drury-Lane; *Les Loix de Lombardie*; *La cour de Narbonne*; *L'Amour aux Indes orientales*; *Julie ou l'Amour italien*; *La Conspiration*; *Deux cordes à votre arc*, etc. Ses pièces sont assez régulières et ne manquent pas d'intérêt. On a encore de lui un poème fort bien écrit, intitulé : *Les Portraits romains*, avec des remarques historiques et des notes, Londres, 1765. Jephson partageait avec Burke l'horreur que la révolution française devait inspirer aux gens de bien. Il publia à ce sujet *Les Confessions de Jean-Baptiste Couteau, citoyen français*, Londres, 1795, vol. in-12. C'est une satire aussi juste que sévère des mœurs dépravées qui existaient alors en France. Jephson avait beaucoup d'instruction, de grâce et de facilité dans son style. Il mourut dans une campagne, près de Dublin, en 1803.

JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J.-C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenterait à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que Philon nomme *Séïta*. Il accomplit sa promesse deux mois après. Les saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephthé. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution, comme impie et cruelle. Ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine d'immoler un homme comme une victime : de là ce jugement laconique et sévère d'un saint Père : *Imprudens vovit, crudelis implevit*. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avait inspiré à Jephthé pour éprouver sa fidélité, et en avait exigé l'accomplissement, pour donner aux peuples une grande idée des engagements contractés avec Dieu, sans qu'on puisse lui demander raison de cet ordre isolé et extraordinaire, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, supposent que l'immolation de la fille de Jephthé ne fut que spirituelle; que Jephthé consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est favorisée par le texte sacré : *Cumque abrisset cum sociis ac sodatibus suis, flebat virginitatem suam in montibus* (Judic. II), et confirmée

par ce passage du 2^e liv. des Machabées, chap. 3, pag. 49: *Sed et virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam.* Jephthé mourut l'an 1181 avant J.-C.

JEREMIE, prophète, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathot, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629 avant J.-C. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs, et la sainte liberté avec laquelle il reprenait leurs désordres, les mirent si fort en colère contre le prophète, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animait. Il avait prédit la prise de Jérusalem. Cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J.-C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophète la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophète préféra le séjour de la dernière pour conserver le peu de Juifs qui y étaient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée; mais cet homme imprudent, les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, et fut enfin contraint de le suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zèle ordinaire; il prophétisa contre eux et contre les Egyptiens. L'Ecriture ne nous parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant J.-C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophète, dit saint Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité offre souvent des termes forts et énergiques. Il y a quelques visions symboliques faciles à expliquer. C'est une espèce de langage typique, alors en usage en Asie, et qui, par sa nature, était plus propre à faire impression sur les peuples que des vérités dépourvues d'images sensibles et frappantes. (Voyez EZECHIEL.) Ses *Threni*, ou Lamentations, sont un chef-d'œuvre de complainte sur la destruction de Jérusalem, dont les traits sont d'une application heureuse et frappante dans toutes les catastrophes des empires et des peuples frappés de la main de Dieu, surtout de ceux qui, professant sa loi et

son culte, ont fini par l'abandonner, et à être abandonnés eux-mêmes aux instruments de la divine vengeance. (Voyez le *Journal hist. et littér.*, 1^{er} mars 1790, pag. 390; 1^{er} avril 1791, pag. 530.) Jérémie est honoré par les Grecs et par les Latins: il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise. D'Arnaud a traduit en vers français les *Lamentations de Jérémie*. Saint Jérôme, dom Calmet, Maldonat, etc., ont commenté ses *Prophéties*.

JEREMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé, l'an 1572, sur la chaire patriarcale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent deux fois la *Confession* d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix et par écrit. Il ne paraissait pas même éloigné de réunir l'Eglise grecque à la romaine, et avait adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir relation avec le pape, et le firent chasser de son siège en 1582. Il fut relégué dans l'île de Rhodes. On a imprimé sa *Correspondance* avec les luthériens, en grec et en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avait déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. Voyez SOCOLOVE.

JÉROBOAM 1^{er}, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm et de Manassés. Le prophète Ahias lui prédit qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Sésach lui donna un asile; et il y demeura jusqu'à la mort du roi jaloux de sa grandeur future. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparèrent de la maison de David, et firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam, vers l'an 972 avant J.-C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuait d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu à peu dans l'obéissance de Roboam, son prince légitime, fit faire deux *veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, et leur fit défense d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilège éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étaient pas de la tribu de Lévi; établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, et

réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisait brûler de l'encens sur l'autel de Bethel, un prophète vint lui annoncer que cet autel serait détruit; qu'il naîtrait un fils de la race de David, nommé *Josias*, lequel égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disait la vérité, l'autel allait se fendre en deux à l'heure même. Jeroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophète, sa main se sécha, et l'autel se fendit aussitôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison, et sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jeroboam: ce qui paraissait incroyable, si par des exemples aussi terribles que multipliés, on ne connaissait jusqu'où va l'aveuglement et l'endurcissement des impies. Il mourut sans s'être réconcilié avec le Seigneur, après 22 ans de règne, l'an 954 avant J.-C. Sa maison fut détruite et exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JEROBOAM II. fils de Joas et roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant J.-C., reconquit les pays que les rois de Syrie avaient usurpés et démembrés de ses états, et réduisit dans son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la Mer-Morte. La mollesse, la somptuosité régnaient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement les *veaux d'or* à Bethel, mais on fréquenta tous les *hauts lieux* du royaume, où l'on commit toutes sortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de la famille de Jeroboam II. par les prophètes Osée et Amos; ses succès militaires se terminèrent à la bataille de Jezrahel; les Assyriens défirent son armée; une partie de son peuple fut conduite en captivité. Jeroboam mourut l'an 784 avant J.-C., après 41 ans de règne. Sa mort fut suivie d'une anarchie de 12 ans.

JÉROME (saint). *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, vers l'an 351. Eusèbe, son père, y tenait un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il étudia sous le grammairien Donat, et fit des progrès rapides dans les belles-lettres et dans l'éloquence. Il mena d'abord une vie un peu dissipée; mais au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome. (Martianus et Fontanini disent

qu'il avait reçu le baptême à Rome avant de voyager dans les Gaules). Entièrement consacré à la prière et à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, et en saint au milieu de la corruption et de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, et d'Aquilée, dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Après avoir parcouru et édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlants de la Chalcide en Syrie, vers l'an 372. Les austérités qu'il y pratiqua paraîtraient incroyables, s'il ne les rapportait lui-même. Il avait résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitaient le même désert venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, et le traitant de sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase* pour exprimer la nature divine, il passa à Jérusalem, et de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jérôme ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel par humilité; mais pourquoi se serait-il donc fait ordonner? Aussi M. Ladvoat, après de sages critiques, rejette ce fait comme dénué de vraisemblance. Le désir d'entendre l'illustre saint Grégoire de Nazianze le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Ecriture et sur la morale. Un grand nombre de dames romaines, illustres par leur vertu, Marcelle, Albine, Leta, Aselle, Paule, Blésille, Eustochie, recevaient journellement de lui des leçons sur les saintes lettres. Ces liaisons éveillèrent l'envie, et l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, et rendirent hommage à son innocence. Mais saint Jérôme, résolu de se dérober à l'envie et au mensonge, quitta Rome, et se retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monastères que sainte Paule y avait fait bâtir, à traduire l'Ecriture, et à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélage et foudroya Vigilance et Jovinien. Pélage s'en vengea en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet hérésiarque était soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de saint Jé-

ronne, avec lequel il s'était brouillé au sujet des origénistes. Ce saint avait rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime : Théophile d'Alexandrie les raccommoda; mais ce ne fut pas pour long-temps. Saint Jérôme, malgré ses grandes vertus, avait les défauts de l'humanité. Il mit dans ses disputes, et surtout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accabla, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure; mais elles tenaient à la véhémence de son style bien plus qu'à la disposition de son cœur. La rigidité de son caractère, augmentée encore par une vie dure et sévère, donnait quelquefois à son zèle une espèce d'âpreté qui influait sur son éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec un ardeur digne de sa foi, il n'en distinguait pas toujours assez ses adversaires. Ce saint n'en est pas moins illustre pour avoir eu la faiblesse de l'homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de ses vertus; et à sa mort, arrivée le 30 septembre 420 dans la 89^e année de son âge, l'Eglise eut à pleurer un de ses plus beaux ornemens, et un de ses plus zélés défenseurs. Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connaissance de l'hébreu, et dans la variété de l'érudition. Son style pur, vif, élevé, serait admirable, s'il était moins inégal et moins bigarré. De toutes les éditions qu'on a faites des *ouvrages* de ce Père, la meilleure est celle de dom Martianay, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 5 vol. in-fol. publiée depuis 1693 jusqu'en 1706. Cette édition n'a pas été éclipsée par celle de Vallarsi, Vérone, 1734, 41 vol. in-folio. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil sont : [une *Version latine de l'Ecriture*, sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des protestans, qui certainement ne sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à cette version et à son auteur. Théodore de Bèze, dans sa préface du nouveau Testament, qui a paru en 1559, la préfère hardiment à toutes les autres versions latines, et il blâme Erasme de l'avoir rejetée parce qu'elle diffère quelquefois des manuscrits grecs de notre temps. Il lui montre qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits.

Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défense de la *Vulgate* contre plusieurs censures injustes qui sont échappées à Erasme et à Bèze lui-même. Boys a composé cet ouvrage par ordre de son évêque, le savant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre IV de sa traduction de la Paraphrase chaldaïque, s'élève avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, sous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. « Les » censeurs n'observent pas, dit-il, que » lorsque l'auteur de la Vulgate s'éloigne » de notre hébreu, c'est qu'il a suivi ou » les Septante, ou le paraphrase chaldéen, ou quelque savant rabbin (qui » avaient à leur disposition de meilleurs » manuscrits). La dissonnance de la Vulgate d'avec l'hébreu d'aujourd'hui est » donc fondée en raison. Elle n'est pas l'effet du hasard, et elle n'annonce pas un » traducteur téméraire et mal habile. » Louis de Dieu compare, dans son *Commentaire sur les évangiles*, les versions syriaque et arabe, et les autres versions orientales, avec notre Vulgate, et les traductions latines d'Erasme et de Bèze. « Je » ne croirai pas, dit-il dans sa préface, » m'être trompé, si j'avance que l'auteur » de la Vulgate, quel qu'il soit, est savant » et même très savant. Je conviens qu'il » a ses solécismes et ses barbarismes; mais » je ne puis m'empêcher d'admirer sa » fidélité et son jugement, même dans les » endroits où il paraît barbare. » « Enfin, » il n'y a pas de version, au jugement de » Grotius, qui soit plus éloignée de toute » sorte de préjugés que la Vulgate, parce » qu'elle est très ancienne et antérieure » à tous les schismes d'Occident. » (*Voy. AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, HOUBIGANT.* Un des fruits les plus précieux de cette version est d'être une excellente réfutation, de droit et de fait, des extravagances et de la témérité des *herméneutes* modernes, et de déposer, ainsi que la version des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïsans ignares ou corrompus. (*Voyez ELÉAZAR, MASCLEF, PTOLÉMÉE.*) Nous avons six livres de la Vulgate qui ne sont pas de la traduction de saint Jérôme : les *Psaumes, Baruch, la Sagesse, l'Ecclésiastique*, le premier et le deuxième livre des *Machabées*. Ils sont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite sur le grec, qu'on appelle des *Septante*. Tout le reste de notre version latine est de la main

du saint docteur. Il faut cependant en excepter quelques passages, et même des versets entiers, qui s'y sont glissés de l'ancienne Vulgate, surtout pour les livres des Rois et les Proverbes de Salomon. On y remarque aussi quelquefois plusieurs versions d'un même texte. | Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'ancien et du nouveau Testament; | des *Traités polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Rufin et les partisans d'Origène; | un *Traité de la vie et des écrits des auteurs ecclésiastiques*, qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres et les évangélistes, et parle de leurs ouvrages. | Une *Traduction* et une *Suite de la Chronique d'Eusèbe*; | des *Lettres*. Elles contiennent les vies de quelques saints solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. Elles avaient été publiées par Pierre Canisius, et on en a fait un grand nombre d'éditions. Il règne dans la plupart une chaleur et une élévation de style étonnante, qui les fait lire avec autant de plaisir pour la manière que pour les choses. Elles ont été traduites par Jean Petit, 5^e édition, 1702, in-8°; par Guillaume Roussel, 1704 et 1707, 3 vol. in-8°; ou 1745, 4 vol. in-12: | *Histoire des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol.; | un *Martyrologe* qui lui est attribué, Luques, 1668, in-fol. On a traduit plusieurs *Opuscules de saint Jérôme* pour la bibliothèque des dames chrétiennes. On représente quelquefois saint Jérôme en habit de cardinal, parce qu'il semblait à quelques égards en remplir les fonctions près du pape Damase, qui l'estimait, et employait utilement ses services. Le Père Dolci a écrit la *Vie* de ce saint docteur, extraite en entier de ses écrits. Ancône. 1750. J. F. Fournier publia, en 1817, l'*Eloge* de saint Jérôme. Cet écrit a fait vivement regretter le jeune écrivain qui annonçait une érudition aussi précoce que solide. On peut se faire une juste idée de la force et de l'abondance des écrits de saint Jérôme en lisant les extraits qu'en a donnés M. l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine*.

JEROME de Prague, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut le plus fameux disciple de Jean Huss: Il avait étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, et avait été reçu maître ès-arts dans ces trois universités. La subtilité de son esprit, jointe

à la corruption de son cœur, lui fit embrasser les erreurs de Jean Huss. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, et fut emprisonné comme lui. On déterminait Jérôme à se rétracter; mais, ayant appris avec quelle obstination son maître était mort, il eut honte de sa docilité. Dans une deuxième audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation, et déclara qu'il était résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef et de Jean Huss, exceptant pourtant les opinions de l'hérésiarque anglais sur l'eucharistie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthousiaste, et le livra au bras séculier. Le magistrat civil le fit brûler le 1^{er} de juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce supplice, en a écrit l'histoire dans une *Lettre* à Léonard Aréti, où il paraît presque aussi enthousiaste que Jean Huss et Jérôme. Il y compare le fanatique Huss au philosophe Socrate. Qui aurait cru que la philosophie et le fanatisme eussent des rapports si marqués? Les écrits de Jérôme ont été recueillis avec ceux de son maître. (Voy. l'article de HUSS, JEAN.) — Il y a eu un autre JEROME de Prague, pieux solitaire, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Huss, contre lequel il s'éleva, et dont il détestait les erreurs.

JEROME de SAINTE-FOI, juif espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, reconnu, par la lecture des livres hébreux, que Jésus-Christ est le vrai Messie prédit par les prophètes. Il embrassa le christianisme, et reçut à son baptême le nom de *Jérôme de Sainte-Foi*. Il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, et prenait le nom de Benoit XIII. Cet antipape étant dans le royaume d'Aragon en 1442, alors le seul lieu de son obédience, Jérôme lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les Juifs par une conférence publique, indiquée à Tortose, en Catalogne. Elle commença le 7 février 1445, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, et de savans théologiens. Le Nasi, ou chef des synagogues d'Aragon, y était présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. Jérôme de Sainte-Foi leur prouva que le Messie était venu, et que Jésus-Christ en avait rempli parfaitement les caractères. La conférence ne finit que le 10 mai 1445. Jérôme de Sainte-Foi présenta le 10 novembre de la même année à l'antipape

son *Traité* sur les erreurs dangereuses qui sont dans le *Talmud* contre la loi de Moïse, contre le Messie et contre les chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les Juifs, qu'il s'en convertit au christianisme environ cinq mille. (Voyez JOSEPH ALBO.) Le *Traité* de Jérôme de Sainte-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, et inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

JÉROME EMILIANI. Voyez EMILIANI (CLAUDE).

JÉROME (don). Voyez GEOFFRIN.

JESABEL, JESID. Voyez JÉZABEL, JÉZID.

JESSENIUS ou de **JESSEN** (JEAN), noble hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turocz en Hongrie, l'an 1556, s'appliqua à la médecine, et enseigna cette science à Wittemberg et à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II et Matthias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avait acquise par la plus noire trahison. Il se rangea du parti des rebelles pour déposer Ferdinand II, et alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte. Arrêté une première fois, et emprisonné, il fut délivré par la protection de ses amis; de nouvelles accusations le firent arrêter de nouveau, et cette fois il paya de sa tête son crime de félonie. l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont : | *De plantis*; | *De cute et cutaneis affectibus*, Wittemberg, 1601, in-4°; | *Anatomie abs se solemmiter celebratæ historia*, ibid. 1601, in-8°; cette histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abrégé Vésal. | *Institutiones chirurgicæ*, ibid. 1601, in-8°, aujourd'hui d'aucun usage. On a encore de lui *Vita et mors Tychonis Braheï*, Hambourg, 1601, in-4°. Son premier ouvrage était intitulé : *Zoroaster, seu philosophia de universo*.

JESUA LÉVITE, rabbin espagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du *Talmud*, intitulé *Les Voies de l'éternité*, dont Bushuisen a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu et en latin. Il florissait au 15^e siècle.

JÉSUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge et Joseph son époux s'étaient rendus dans cette ville pour se faire inscrire lors du

dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004. Aussitôt après sa naissance, des anges l'annoncèrent aux bergers, par les premières paroles de ce beau cantique, dont depuis tant de siècles retentissent les temples chrétiens : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Une étoile apparut en Orient, et amena des mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant (Voyez MAGES). Il fut circoncis le huitième jour, et le quarantième, sa mère le porta au temple. Hérode, soupçonneux et cruel, auquel les mages n'avaient pas caché la cause de leur venue, et qui craignait que ce nouveau roi des Juifs ne voulût le détrôner, fit mourir tous les enfans de deux ans et au-dessous. (Voyez INNOCENS). Il comptait y envelopper celui dont les mages lui avaient annoncé la naissance; mais Joseph, averti par un ange, s'était retiré avec la mère et l'enfant en Egypte, d'où ils ne revinrent qu'après la mort du tyran. Les parens de Jésus demeuraient à Nazareth, et ils allaient tous les ans de cette ville à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menèrent Jésus à l'âge de douze ans : il y resta à leur insu; et s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournèrent à Jérusalem, où ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs, qu'il étonnait par ses questions autant que par ses réponses. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de J.-C. jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissait en sagesse, en âge et en grâce, étant soumis à sa mère et à celui qu'on croyait être son père. Comme ils étaient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J.-C. ne leur ait témoigné son obéissance en travaillant avec eux. C'était sans doute le métier de charpentier qu'il exerçait, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibère, Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisait, et J.-C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*. Il fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, y passa quarante jours sans manger, et voulut bien y essuyer les attaques de l'esprit de ténèbres. Il commença ensuite à prêcher l'Evangile. Accompagné des douze apôtres qu'il avait choisis, il parcourut toute la Judée, et la remplit de ses bienfaits,

confirmant les vérités qu'il enseignait par des miracles. Les démons et les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. Mais *il fallait que le Christ souffrit*, satisfit par ses souffrances à la justice de Dieu, réparât la nature humaine, et méritât aux hommes les grâces qui les rendissent purs et saints ; grâces qui, en vue de ce sacrifice futur, avaient été accordées aussi aux justes de l'ancienne loi. La jalousie des pharisiens et des docteurs de la loi le fit condamner à un supplice infâme ; et ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, un de ses disciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnèrent. Le pontife et le conseil condamnèrent J.-C., parce qu'il s'était dit le *Fils de Dieu*. Il fut livré à Ponce-Pilate, président romain, et condamné à mourir attaché à la croix ; il offrit le sacrifice qui devait être l'expiation des crimes du genre humain. A sa mort, le ciel se couvrit de ténèbres (voy. PHLEGON), la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent ; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ère vulgaire, l'an 53 de sa vie et, selon quelques chronologistes, l'an 53 de l'ère et 56 de sa vie (1). Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le troisième jour, qui était le dimanche, J.-C. sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples et à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparaissant souvent, leur faisant voir, par beaucoup de preuves, qu'il était vivant, et leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits historiques qui composent les annales des hommes, un événement mieux prouvé que la résurrection de J.-C. Quarante jours après sa résurrection,

il monta au ciel en présence de ses disciples, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la religion chrétienne est fondée. Bossuet, Huet, Abbadie, Bergier, Le Franc de Pompignan, l'académicien Beauzée, et plusieurs autres grands écrivains, ont épuisé cette matière. Il nous suffira de dire que, dans ce siècle où l'impiété triomphe, il s'est trouvé des philosophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnaître la sublimité de la morale de l'évangile. Voici ce que dit l'un d'entre eux (J.-J. Rousseau). Le passage est long, mais il est d'une beauté et d'une vérité frappante. « La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui peut agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait J.-C. ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.... Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice ; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ;

(1) Voy. *l'Art de vérifier les dates*, ou le *Journal histor. et littér.*, 15 mai 1584, pag. 107. Ceux qui veulent connaître les raisons de l'ancienne et commune opinion qui fixe la mort de J.-C. à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Noris, le Père Pagi, les *Acta sanctorum*, tom. 5, junii, p. 404, et la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius hist. crit. in Lucam et Joannem*, etc., défendu par manière de thèse à Louvain, et imprimé chez Jacob, 1764 ; Danès, *Notio temporum* ; Petau, *De doctrina temporum*, etc. ; mais quelque système de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ère vulgaire et la naissance de J.-C., trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raisons qu'il n'est pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.

» Sparte était sobre avant que Socrate
 » eût loué la sobriété ; avant qu'il eût dé-
 » fini la vertu, la Grèce abondait en hom-
 » mes vertueux. Mais où Jésus avait-il
 » pris chez les siens cette morale élevée et
 » pure, dont lui seul a donné les leçons et
 » l'exemple ? La mort de Socrate , philo-
 » sophant tranquillement avec ses amis ,
 » est la plus douce qu'on puisse désirer ;
 » celle de Jésus expirant dans les tour-
 » mens, injurié, raillé, maudit de tout un
 » peuple, est la plus horrible qu'on puisse
 » craindre. Socrate, prenant la coupe em-
 » poisonnée, bénit celui qui la présente et
 » qui pleure ; Jésus, au milieu d'un sup-
 » plice affreux, prie pour ses bourreaux.
 » Oui, si la vie et la mort de Socrate sont
 » d'un sage, la vie et la mort de Jésus
 » sont d'un Dieu. Disons-nous que l'his-
 » toire de l'Evangile est inventée à plai-
 » sir ? Non , ce n'est pas ainsi qu'on in-
 » vente, et les faits de Socrate, dont per-
 » sonne ne doute, sont moins attestés que
 » ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est
 » éluder la difficulté sans la détruire. Il
 » serait plus inconcevable que plusieurs
 » hommes d'accord eussent fabriqué ce
 » livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait
 » fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs
 » n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette mo-
 » rale, et l'évangile a des caractères de vé-
 » rité si grands, si frappans, si parfaite-
 » ment inimitables, que l'inventeur en se-
 » rait plus étonnant que le héros. » Un philo-
 » sophe anglais a démontré la divinité de
 » J.-C., et la vérité de la religion par la
 » seule excellence de sa doctrine, et le sim-
 » ple récit de ses actions, tel qu'on le voit
 » dans l'Evangile. (Voyez JENYNS.) Ceux
 » qui ont voulu comparer sa morale, ou,
 » pour mieux dire, l'enseignement complet
 » et fini de ses dogmes et de ses lois, à
 » quelques froides, maximes éparses et ar-
 » bitraires des philosophes, manquent bien
 » certainement de jugement ou de bonne
 » foi. (Voyez CONFUCIUS, EPICLETE,
 » MOURGUES.) L'ensemble de sa doctrine,
 » la liaison intime et la dépendance mu-
 » tuelle de toutes ses parties, la totalité d'un
 » enseignement qui embrasse tout ce qui
 » tient au ciel et à la terre, qui prend
 » l'homme dans toutes les circonstances, et
 » toujours par son cœur et sa conscience, re-
 » poussent tout parallèle avec les apophy-
 » thegmes insignifiants des prétendus légis-
 » lateurs moraux sans sanction et sans titre.
 » Puisque, sans parler des miracles et des
 » preuves de fait que J.-C. donnait de sa
 » mission, toutes ses leçons étaient fondées

sur l'éternelle et incontestable vérité de
 l'immortalité de l'âme et de la vie future,
 énoncée de la manière la plus touchante
 et la plus sensée, garantie par la divine
 parole, reçue et professée avec cette inef-
 fable persuasion dont le nom même n'é-
 tait pas connu. La foi est une chose telle-
 ment sublime et divine, que les philoso-
 phes de l'antiquité, dans leurs longues
 spéculations sur la morale, sur les facultés
 et les dispositions de l'esprit humain,
 n'ont rien découvert qui lui ressemble ;
 ils n'avaient aucun mot pour en exprimer
 l'idée ; car le mot grec ou latin que nous
 rendons par celui de *foi*, ne fut jamais
 employé par aucun auteur païen dans un
 sens qui eût du rapport à celui qu'il a
 dans l'Evangile, où il explique une hum-
 ble, docile et franche disposition d'esprit
 à croire en Dieu, une ferme confiance en
 lui, en ses révélations et en ses promesses.
 La foi est la base, et pour employer l'ex-
 pression de saint Paul, la *substance* de
 notre espérance, et la lumière qui nous
 découvre les choses invisibles. *Est au-*
tem fides sperandarum substantia rerum,
argumentum non apparentium. On ne
 peut lire ce que cet apôtre dit de la foi,
 dans le chapitre 11 de son Epître aux Hé-
 breux, sans chérir ce don divin, au-dessus
 de toutes les possessions ; sans en être
 pénétré, et sans préférer ses mystérieuses
 obscurités à toutes les connaissances hu-
 maines. Sans elle les vérités, même les
 plus graves, n'ont aucune consistance ;
 c'est la foi qui les tire de la faible et mo-
 bile lumière de la raison, pour leur donner
 la sanction et la stabilité. (Voyez MON-
 TAIGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY.) Enfin,
 la doctrine de J.-C. a eu pour ob-
 jet des choses dont les sages profanes n'a-
 vaient aucune idée, et dont ils ne pou-
 vaient avoir l'idée, sans devenir muets
 et sans perdre tous les motifs de leur
 enseignement. Telle est l'idée du monde
 que J.-C. nous a donnée d'une manière si
 claire et si profonde. « C'est, dit un phi-
 » losophe chrétien, une chose très remar-
 » quable que le mot et l'idée de *mundus*
 » dans le sens de l'Evangile. Cet être si
 » réel et si connaissable n'est devenu pour
 » ainsi dire manifeste et sensible que de-
 » puis J.-C. Les anciens moralistes n'en
 » ont pas parlé, parce qu'ils étaient eux-
 » mêmes du monde ; parce que leur
 » vaine et fastueuse morale, leurs vertus
 » de commande et de parade, n'avaient
 » rien que de conforme et de parfaitement
 » assorti à l'esprit du monde : ils ne pou-

» valent donc en faire un être moral, dif-
 » férent de celui qu'ils prétendaient éta-
 » blir; mais J.-C. nous a découvert l'es-
 » pace immense que le monde, dans sa plus
 » haute sagesse, laissait entre ses leçons
 » et celles de l'Evangile. Aussi le chrétien
 » le moins instruit connaît-il le monde :
 » il sait très bien dire : *Voilà ce que c'est*
 » *que le monde ; voilà comme nous trompe*
 » *le monde ; tels sont les mensonges et les*
 » *illusions du monde ; les fausses vertus*
 » *et l'hypocrisie du monde ; langage in-*
 » *connu à tous les sages de l'antiquité, et*
 » *même à tous les sages modernes qui*
 » *ont abjuré leur foi. C'est dans ce sens*
 » *qu'il est dit : Princeps hujus mundi jam*
 » *judicatus est*, Joan. XIV, 41 ; et plus
 » clairement encore : *Nunc judicium est*
 » *mundi*, Joan. XII, 31. » Un autre carac-
 » tère de la doctrine de J.-C. est la haine
 » que ce même monde lui porte, tandis
 » que toutes les erreurs sont bien ac-
 » cueillies, ou envisagées avec indifférence.
 » Cette distinction ne peut que servir à ca-
 » ractériser la vérité, à la distinguer, à la
 » rendre connaissable pour quiconque la
 » cherche sincèrement, à prouver son effi-
 » cace, son action puissante sur l'esprit et
 » le cœur, cette empreinte de la lumière
 » divine, si odieuse à la scélératesse et à
 » l'impie. « Que de réflexions, dit un sage
 » observateur, cette haine fait naître dans
 » l'esprit du chrétien, instruit de ce que
 » l'Evangile nous apprend de la haine
 » réservée à son auteur, à sa doctrine et
 » à ses ministres. Haine du monde contre
 » J.-C. et son ouvrage, si long-temps, si
 » fortement annoncée et si terriblement
 » réalisée ! Nos philosophes se sont-ils ja-
 » mais avisés de concevoir quelque haine
 » contre Mahomet, Confucius, Zoroastre,
 » etc. ? Ces noms-là, au contraire, ne
 » sont-ils pas l'objet de leurs hommages ?
 » Je sens que je ne puis bien exprimer le
 » résultat de cette réflexion. C'est peut-
 » être le motif de crédibilité le plus per-
 » suasif et le plus touchant. » Les nations
 » infidèles, les païens, les mahométans, ont
 » reconnu les miracles et la sagesse divine
 » de J.-C. Un poète musulman a parlé de sa
 » morale dans ces termes :

Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation
 de vos paroles.

L'âme reprend sa vie et sa vigueur en entendant
 seulement prononcer votre nom :

Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la con-
 templation des mystères de la Divinité.

C'est de vous qu'il tire ses lumières pour les con-
 naître, et c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il
 est pénétré. *Bibl. Orient.*, art. *Issa, ébn miriam.*

Les merveilles de la vie de J.-C. sont
 consignées dans les quatre Evangiles :
 c'est là seulement qu'on en doit chercher
 les détails, qui forment la base de notre
 croyance religieuse. Nous avons plusieurs
Vies de Jésus-Christ. Voyez SAINT-
PARD, GIRARD DE VILLETHIERI,
GRISOT, LIGNY. L'abbé Lassanne a pu-
 blié *la Doctrine de Jésus-Christ, puisée*
dans les épîtres des apôtres et dans l'A-
pocalypse, Paris, 1807, 2 vol. in-12. On
 peut consulter aussi l'estimable travail du
 Père de Ligny sur la vie de J.-C., Avi-
 gnon, 1774, 3 vol. in-8° ; et l'excellente
 notice de M. Gence dans la *Biographie*
universelle de M. Michaud.

JÉSUS, fils de Sirach, né à Jérusalem,
 auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il
 composa vers l'an 254 avant Jésus-Christ.
 L'original de cet ouvrage est perdu. — Un
 autre JÉSUS, son petit-fils, le traduisit en
 grec ; et cette version nous a remplacé le
 texte hébreu. Le livre du fils de Sirach
 est plein de grandes vérités, et d'une
 excellente morale, exprimées avec une
 onction et une vivacité de sentiment que
 la froide philosophie n'a jamais su imi-
 ter. *Voyez SALOMON.* On croit que
 Jésus, fils de Sirach, est un des 72 juifs
 par lesquels Ptolémée Philadelphie fit tra-
 duire la Bible en grec.

JÉSUS, fils de Joïada. *Voyez JONA-*
THAS.

JESUS est le nom d'un homme, qui,
 avant la prise de Jérusalem par Titus, et
 même avant le commencement de la
 guerre, annonça le malheur des Juifs
 avec une persévérance et une force in-
 croyables. Quatre ans avant la guerre
 déclarée, dit Joseph, il se mit à crier :
 » *Une voix est sortie du côté de l'orient,*
 » *une voix est sortie du côté de l'occident,*
 » *une voix est sortie du côté des quatre*
 » *vents ; voix contre Jérusalem et contre*
 » *le Temple, voix contre les nouveaux*
 » *mariés, et les nouvelles mariées, voix*
 » *contre tout le peuple.* » Depuis ce temps,
 ni jour ni nuit il ne cessa de crier : *Mal-*
heur, malheur à Jérusalem ! Il redou-
 blait ces cris les jours de fête. Aucune
 autre parole ne sortit jamais de sa bou-
 che : ceux qui le plaignaient, ceux qui le
 maudissaient, ceux qui pourvoaient à
 ses nécessités, n'entendirent jamais de
 lui que cette terrible parole : *Malheur à*
Jérusalem ! Il fut pris, interrogé et con-
 damné au fouet par les magistrats : à
 chaque demande, à chaque coup, il ré-
 pondait, sans jamais se plaindre, *Mal-*

heur à Jérusalem! Renvoyé comme un insensé, il courait tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affaiblît. Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force : *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple!* A la fin il ajouta : *Malheur à moi-même!* et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine. « Il semblait que » la vengeance divine, dit Bossuet, s'était » comme rendue visible en cet homme » qui ne subsistait que pour prononcer ses » arrêts; qu'elle l'avait rempli de sa force, » afin qu'il pût égaler les malheurs du » peuple par ses cris; et qu'enfin il de- » vait périr par un effet de cette vengeance » qu'il avait si long-temps annoncée, afin » de la rendre plus sensible et plus pré- » sente, quand il en serait non-seulement » le prophète et le témoin, mais encore la » victime. Ce prophète des malheurs de » Jérusalem s'appelait *Jésus*. Il semblait » que ce nom de salut et de paix devait » tourner aux Juifs, qui le méprisaient » en la personne de notre Sauveur, à un » funeste présage; et que ces ingrats » ayant rejeté un Jésus qui leur annon- » çait la grâce, la miséricorde et la vie, » Dieu leur envoyait un autre Jésus qui » n'avait à leur annoncer que des maux » irréremédiables, et l'inévitable décret de » leur ruine prochaine. »

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moïse dans sa maison, où il le garda tout le temps qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que Pharaon ne le fit mourir, et il lui donna pour épouse sa fille Séphora. Lorsque Moïse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant Jésus-Christ, et lui amena sa femme et ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, capables de former un conseil sur lequel il pourrait se décharger d'une partie des affaires dont il était accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étaient destinés à porter les armes. Artapan, dans *Eusèbe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays la royauté était jointe au sacerdoce.

JEUFFROY (R.-V.), graveur en pierres fines, membre de l'institut, né en 1749, à Rouen, de parens peu riches,

n'eut d'autre guide dans ses premiers travaux qu'un goût inné pour les sciences du dessin, et d'heureuses dispositions que l'étude développa rapidement. Son premier essai fut d'imiter une petite pierre gravée que le hasard avait fait tomber entre ses mains, et il réussit à reproduire exactement le modèle, après avoir confectionné lui-même un tour et des outils. Encouragé par ce succès, il alla perfectionner son talent à Rome où il resta plusieurs années : il y grava de petites pierres pour Pichler qui les vendait comme des antiques, mais qui ne les payait qu'un prix très modique au jeune artiste. Jeuffroy revint à Paris où plus tard il fut chargé, dans la maison des sourds-muets de la direction de l'école de gravures sur pierre. Parmi ses principaux ouvrages on remarque une *tête de Régulus*, les *portraits de Mirabeau*, de *Dancarville*, de *M^{me} d'Espréménil* (en Minerve), de *M^{me} Regnault de St-Jean d'Angely*, de *M^{me} de Cosway*, artiste anglaise (coiffée en bacchante). Le cabinet des médailles de la bibliothèque du roi possède de cet artiste cinq pierres, parmi lesquelles on remarque son *Vainqueur buvant dans une coupe*, et sa *Méduse*; il fit aussi des *médailles*, au nombre desquelles il faut distinguer les *Têtes des trois consuls*, la *Vénus de Médicis* et la *Prison du Temple*. Jeuffroy mourut à Saint-Germain-en-Laye, au mois de septembre 1826.

JEUNE (JEAN le), naquit à Poligny en Franche-Comté, l'an 1592, d'un père conseiller au parlement de Dôle. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Bérulle eut pour lui les bontés qu'a un père pour un enfant de grande espérance. Le père le Jeune se consacra aux missions, pendant soixante ans que durèrent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 33 ans. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif et impétueux. Le père le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, et on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avaient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans son diocèse. Le père le

Jeune y passa toute sa vie, et y établit des dames de la Charité dans toutes les villes. Dans sa dernière maladie, qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombes. On lui avait permis de dire la messe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans, en odeur de sainteté. Son humilité était admirable. Plusieurs seigneurs de la cour étant arrivés à Rouen, où il prêchait le carême, le prièrent de leur prêcher son plus beau sermon, mais il se contenta de leur faire une instruction familière, touchant les devoirs des grands, et touchant l'obligation de veiller sur leurs familles et leurs domestiques. Les conversions que ce directeur, sagement sévère, opérait, étaient solides et persévérantes. Sa réputation était si grande, qu'on venait de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui des *Sermons*, en dix gros volumes in-8°, Toulouse, 1688, ou Paris, 1671, édition plus correcte et plus estimée. Ils furent traduits en latin, et imprimés à Mayence, sous ce titre : *Johannis Junii deliciae pastorum, sive conciones*, in-4°. Le célèbre Massillon puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité et cette chaleur qui le caractérisent (ce sont des talens qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour plusieurs de ses discours. *Ce sermonnaire*, disait-il, *est un excellent répertoire pour un prédicateur, et j'en ai profité*. Le père le Jeune est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il était né avec un génie heureux et une âme sensible. Le recueil de ses *Sermons*, qu'on appelle quelquefois *Sermons du Père aveugle*, est devenu peu commun. C'est par cette lecture que Benoît-Josèphe Labre, mort en odeur de sainteté à Rome, en 1783, s'était senti particulièrement animé à l'exercice des vertus chrétiennes. On a encore de lui une traduction du *Traité de la vérité de la religion*, 1 vol. in-42, imprimé en Hollande. M. Ruben a publié un *Discours sur la vie du père le Jeune*, et le père Lamy le fait bien connaître dans son septième *Entretien sur les sciences*, p. 224.

JEUNE (MARTIN le), célèbre imprimeur de Paris, dans le 16^e siècle, succéda à Robert Etienne, et publia avec soin divers ouvrages en langues orien-

tales. On estime surtout son *ancien Testament* en hébreu.

* JEUNE (CLAUDE-MANSUET), chanoine régulier de la réforme de Prémontré, né à Tignacour, au duché de Bar, près de l'abbaye de Flabemont, entra au noviciat à l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, le 8 août 1752, et y prononça ses vœux en 1754. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, il fut envoyé pour professer ces sciences à l'abbaye d'Estival. Il prit le bonnet de docteur dans l'université de Pont-à-Mousson, et fut prieur de Sainte-Marie. Il retourna à Estival, où il vécut dans la retraite, occupé de la composition de quelques ouvrages. On a de lui : | *Histoire critique et apologetique de l'ordre des chevaliers du Temple de Jérusalem, dits Templiers*, Paris, 1789, et avec un titre rafraîchi, an 13 (1805), 2 vol. in-4°. Il y fait voir les commencemens et les progrès de cet ordre; il y trace l'histoire de sa suppression, faite, à ce qu'il croit, sans raisons solides et motifs suffisans : il appuie son sentiment d'autorités et de preuves auxquelles il prétend qu'on ne peut se refuser. | *Dissertation pour prouver que l'amour qui est requis dans le sacrement de Pénitence n'est pas seulement un amour d'espérance mais un véritable et sincère amour de charité...* Le père Jeune était bon théologien et excellent religieux.

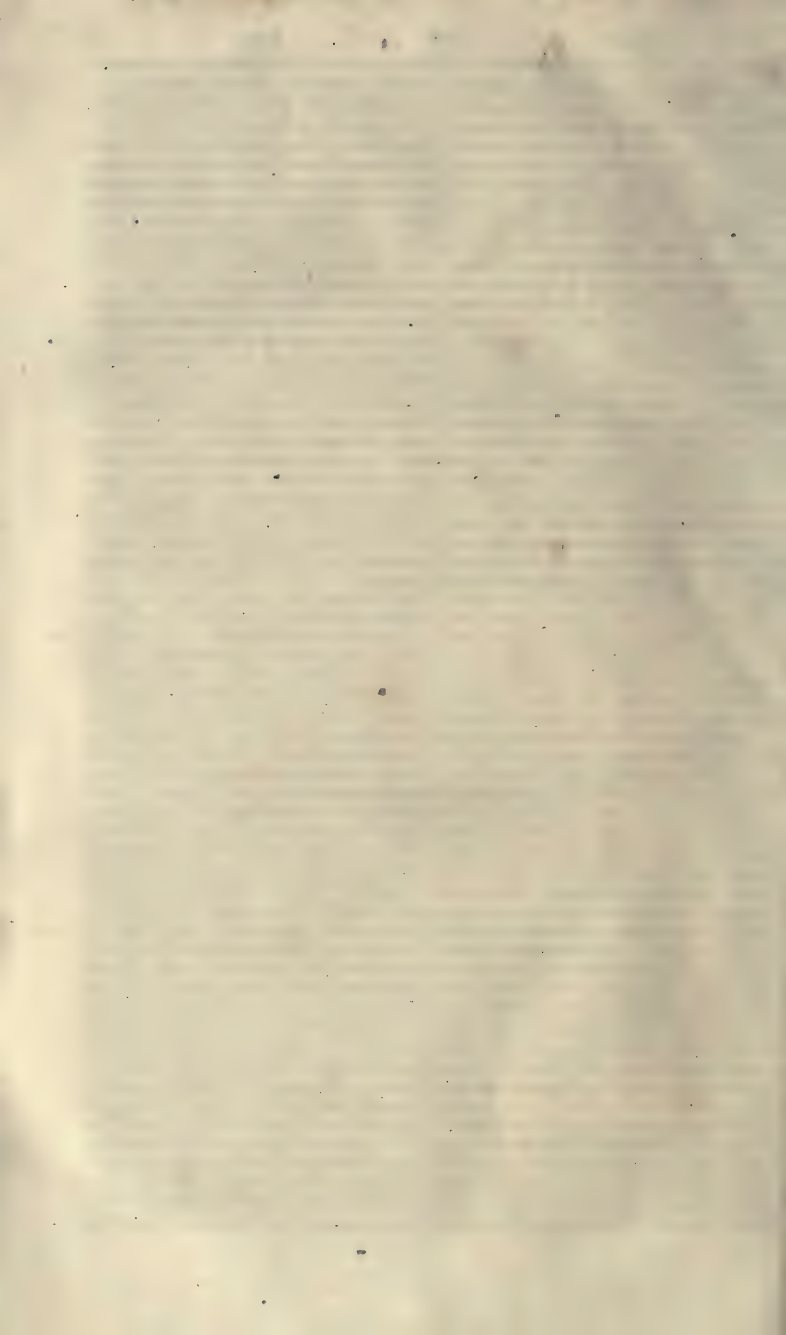
JEWEL (JEAN), *Jovellus*, écrivain anglais, naquit à Berry-Narber, au Devonshire; il se fit protestant sur la fin du règne de Henri VIII, et fut exclu du collège d'Oxford sous la reine Marie. Après la mort de cette princesse, il quitta l'Italie, où il s'était enfui, et retourna en Angleterre. Il fut un des théologiens protestans choisis pour disputer sur leur religion, devant la reine Elizabeth, contre les ecclésiastiques catholiques. En 1559, il fut nommé à l'évêché de Salisbury, et mourut en 1571. On assure qu'il avait beaucoup de mémoire : mais ses variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement. Il laissa quelques écrits, entre autres l'*Histoire de la réformation*, et celle des règnes de Charles II et de Jacques II.

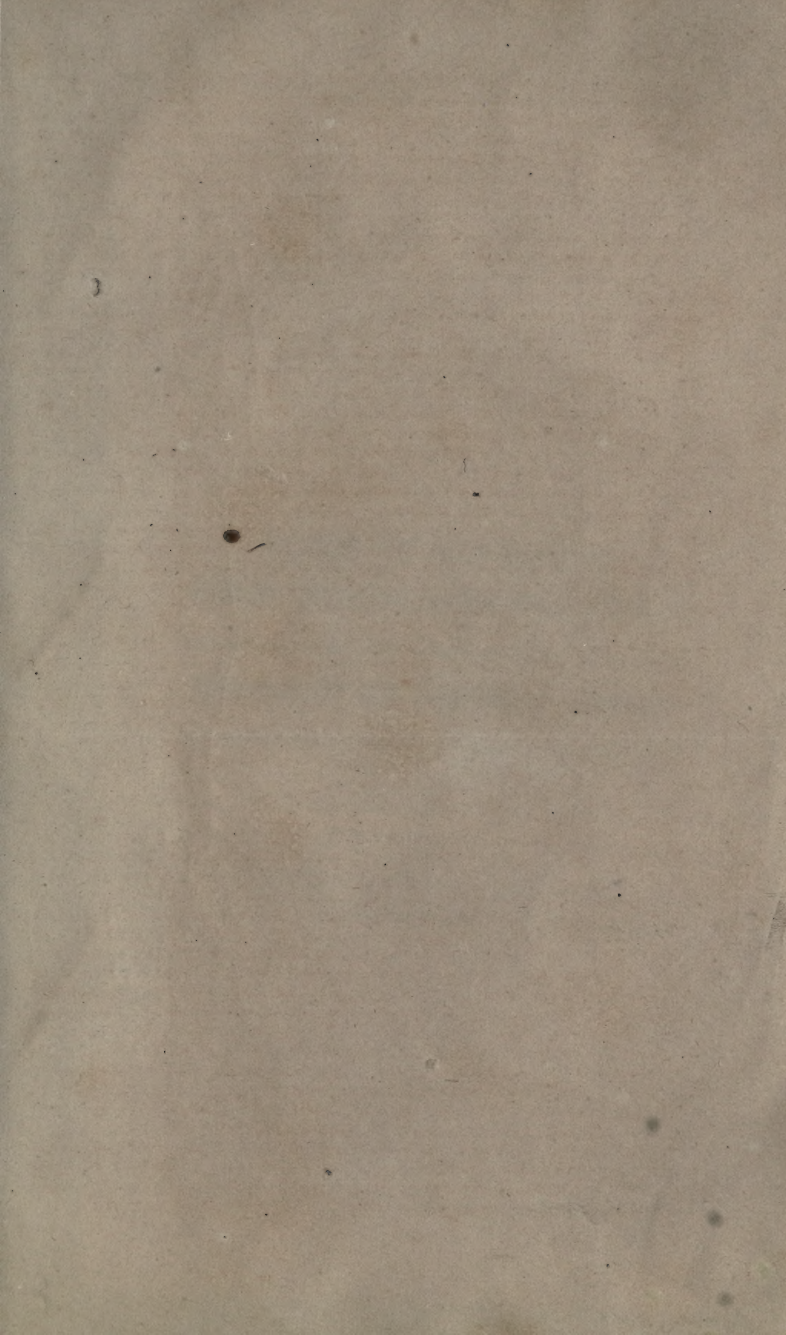
JEZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi son époux à abolir entièrement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de Baal. Elie, le seul qui eût osé résister à cette

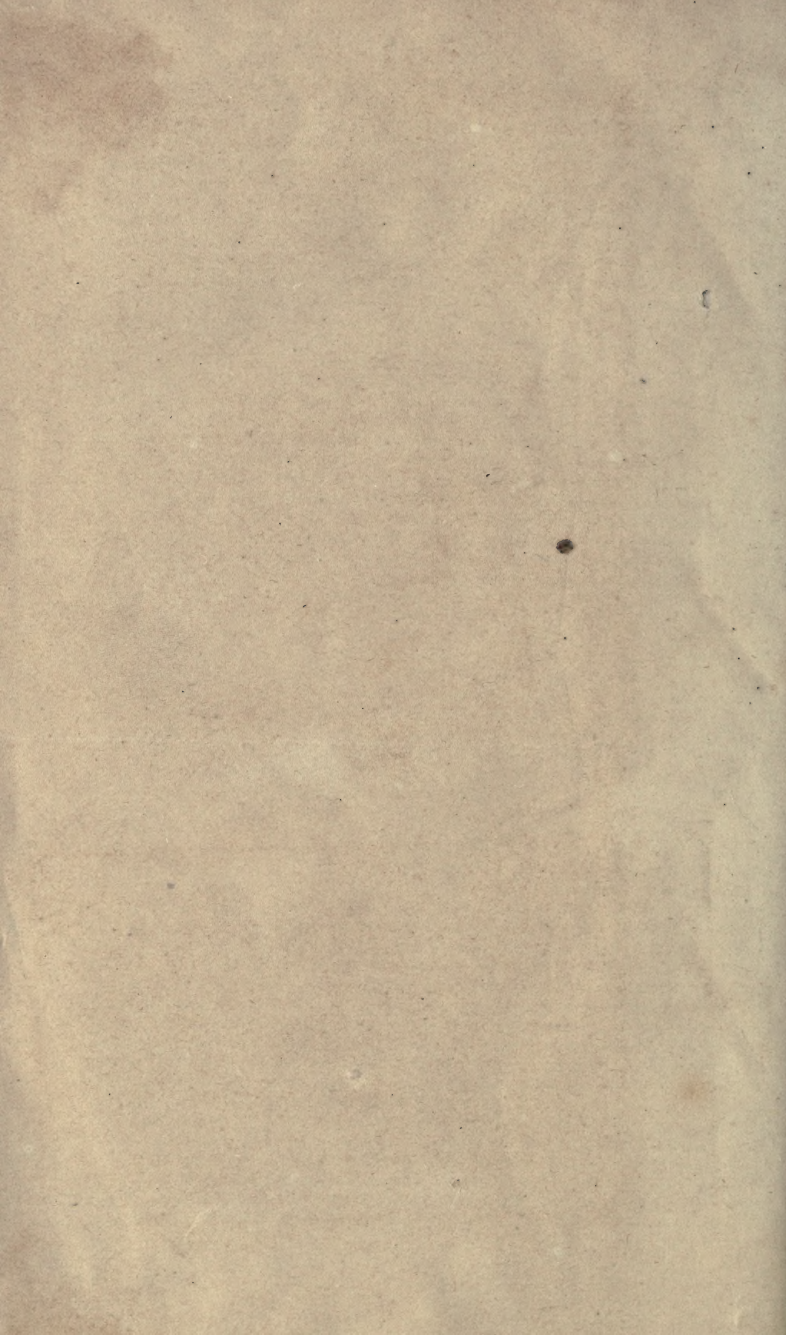
reine impie, fut contraint de prendre la fuite, et de se retirer sur la montagne d'Horeb. Achab ayant eu envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa, Jézabel suscita de faux témoins contre ce dernier, et le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva Jéhu sur le trône de Samarie. Ce prince après avoir fait tuer Joram, fils de Jézabel et d'Achab, et successeur de ce dernier, fit jeter Jézabel du haut d'une fenêtre; les chiens dévorèrent tellement son corps, qu'ils ne laissèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains, l'an 884 avant J.-C. —Il est parlé dans le 2^e chapitre de l'Apocalypse, d'une JÉZABEL, qui faisait la prophétesse, et sous ce faux titre prêchait des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui était cette Jézabel; c'était apparemment quelque femme puissante qui protégeait les *nico-laites*, et qui est ainsi nommée, sans

doute à cause du rapport qui existait entre elle et Jézabel, femme d'Achab.

JÉZID 1^{er}, 5^e calife, ou successeur de Mahomet, et le second de la race des Omniades, régna après la mort de son père Moavia, l'an 680; mais il n'en eut pas le courage et les grands desseins. Son unique plaisir était de composer des vers d'amour. La seconde année de son règne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Jézid leva une puissante armée, et fit tuer Hussein en trahison, comme ils étaient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, et fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobair, qui était de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être peète que d'être roi. Le règne de ce lâche prince ne dura que trois ans et neuf mois; il mourut l'an de Jésus-Christ 685.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1848
T.6

Feller, Francois Xavier de
Biographie universelle

